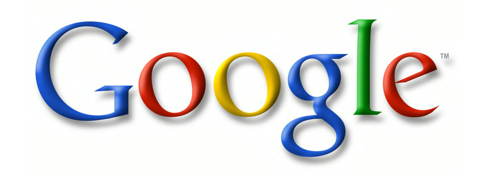


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

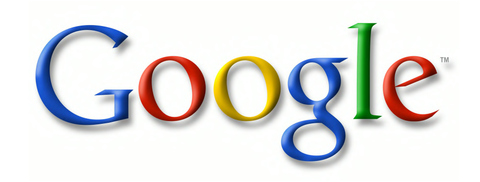
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

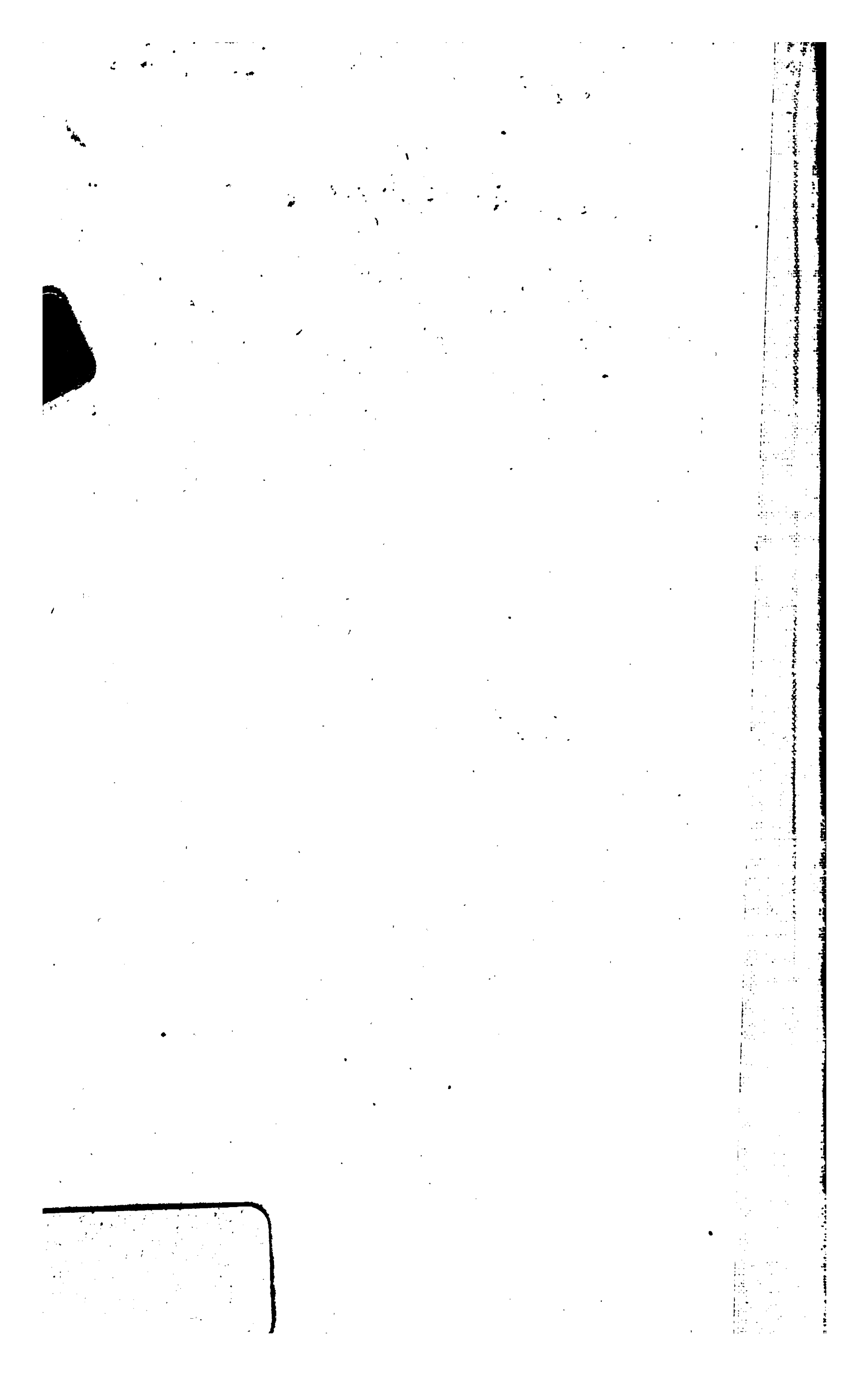
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Chau[illegible]

DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME II.

ASAN. = BIZO.

Chaudon

11859

CET OUVRAGE SE TROUVE

Chez { L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17; GARNERY, Libraire, rue de Seine; } à Paris.

Madame Buynand née Bruyset	Lyon.
Mademoiselle Leroy et Compagnie	Caen.
Blocquel et Castiaux	Lille.
Demat	Bruxelles.
Victor Mangin	Nantes.
Busseuil	*Ibid.*
Lafite	Bordeaux.
Durville	Montpellier.
Fourier-Mame	Angers.
Catineau	Poitiers.
Desoer	Liège.
Gosse	Bayonne.
Perthès	Hambourg.
Immerzeel et Compagnie	Amsterdam.
Umlang	Berlin.
Artaria	Vienne.
Alici, Libraire de la Cour	S. Pétersbourg.
Riss et Saucet	Moscou.
Brummer	Copenhague.
Borel et Pichard	Naples.
Giegler et Dumolard	Milan.
Grieshammer	Leipsick.
Esslinger	Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs des postes.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des hommes de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; avec les dieux et les héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés Brotier et Mercier de Saint-Léger, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. Chaudon et Delandine.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 16,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornée de 1,200 portraits en médaillons.

TOME II.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

PUBLIC LIBRARY

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MAME FRÈRES.

1810.

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME II.

PLANCHE VI.

ARUNDEL (Thomas).
ASPASIE (de Milet).
ASTRUC (Jean).
ATHANASE (S.) (d'Alexandrie).
ATTILA (prince scythe).
AUBUSSON (Pierre d').
AUDRAN (Gérard).
AUGUSTE (Caïus Julius).
AUGUSTIN (Aurelius S.).
AURÉLIEN (Lucius Domitius).
AURENG-ZEB.
AYDER-ALY-KAN.

PLANCHE VII.

BACON (Roger).
BACON (François).
BAGLIVI (George).
BAIF (J. A.).
BAILLET (Adrien).
BAILLY (J. S.).
BALUZE (Étienne).
BALZAC (L. J. G. de).
BANDINELLI (Baccio).
BANNIER (Jean).
BARBERINO (François).
BARBEROUSSE I (Aruch).

PLANCHE VIII.

BARBEYRAC (Jean).
BARBOSA (Augustin).
BARCLAY (Jean).
BARLOEUS (Gaspard).
BARNES (Josué).
BARNEVELT (Jean).
BARON (Michel).
BARONIUS (César).
BART (Jean-).
BARTHELEMY (Jean-Jacques).
BARTHOLIN (Thomas).
BASNAGE (Jacques).

PLANCHE IX.

Bassompierre.
Baudius (Dominique).
Baudouin (comte de Flandre).
Baudran (Michel).
Baumé (Antoine).
Bayard (le chevalier).
Bayle (Pierre).
Beaufort (duc de)
Beaumarchais.
Bekker (Baltazar).
Belloy (Pierre-Laurent de).
Bembo (Pierre).

PLANCHE X.

Benjohnson.
I. Benoit (Saint).
Benoit XIV.
Berghem (Nicolas).
III. Bernard (Saint).
Bernini (J. L.).
Bernis (le cardinal de).
Bernoulli (Jacques).
Bernoulli (Jean).
Bernstorff.
Bertinazzi (Charles).
Bertinazzi (Charles).

PLANCHE XI.

Bessarion.
Bethencourt (Jean).
Bias.
Bignon (Jérôme).
Billaut (Maître Adam).
Biron (Armand).
Biron (Charles).
Blair (Hugues).
Blanche (de Castille).
Bloch (Marc-Éléazar).
Blondel (David).
Boccace (Jean).

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

ASA, roi de Juda, fils et successeur d'Abia, l'an 951 avant J. C., abattit les autels érigés aux idoles, rétablit le culte du vrai Dieu, remporta une victoire sur l'armée des Madianites, vainquit Zara, roi d'Ethiopie, et se rendit maître de plusieurs villes d'Israël; Bénadad, roi de Syrie, l'avoit secouru dans cette dernière guerre. Asa fit transporter les matériaux de Rama, que Basaa, roi d'Israël, avoit fait élever, et les employa à bâtir la ville de Gabaa. Le prophète Ananus lui reprocha d'avoir eu recours à un prince étranger, au lieu de mettre sa confiance dans le Seigneur. Asa, irrité contre ce saint homme, le fit mettre en prison. Ce prince mourut de la goutte l'an 914 avant J. C. Josaphat fut son successeur.

ASAEL. *Voyez* AZAEL.

† ASAN III, roi de Bulgarie, étoit petit-fils d'Asan II, par Marie sa mère. A peine eut-il été reconnu par les soins de l'empereur Michel Paléologue, son beau-père, que Terter, homme illustre, se révolta contre lui. Pour le gagner, on lui donna une sœur d'Asan en mariage, avec le titre de despote. Cette faveur distinguée ne put assouvir son ambition, et ne l'empêcha pas de travailler tous les jours à grossir son parti. Asan s'en étant aperçu, et préférant une vie privée et tranquille aux troubles auxquels la royauté l'exposoit, feignit d'aller faire une visite à son beau-père. Il emporta tous ses trésors à Constantinople, où il vécut avec le titre de despote de Romanie. Ce prince philosophe fut la tige d'une famille illustre, qu'on appela les Asanites. Les événemens que nous venons de rapporter doivent être placés entre 1275 et 1280; on n'en sait pas autrement la date.

ASARADDON. *Voyez* ASSARHADDON.

† ASCAGNE, *Ascanius*, fils d'Énée, prince troyen, et de Créüse, fille de Priam, fut aussi appelé ILUS et IULUS, comme le dit Virgile. La nuit de la prise de Troie, Anchise et Énée étant indécis sur le parti qu'ils devoient prendre, une flamme légère, qu'ils virent tout à coup voltiger autour de la tête d'Ascagne sans brûler ses cheveux, les décida; ils regardèrent ce prodige comme un présage qui leur annonçoit qu'ils devoient aller chercher un nouvel établissement dans un pays étranger. En effet, ils s'embarquèrent aussitôt

avec leur suite, et arrivèrent, après sept années de course, sur la côte d'Italie, où Énée épousa Lavinie, fille du roi Latinus, et bâtit une ville qu'il appela Lavinium, du nom de sa nouvelle épouse. Ascagne succéda à son père, et régna trente ans, après lesquels il fonda Albe-la-Longue, et y porta le siége de son royaume. Il rétablit à Lavinium sa belle-mère Lavinie, que la crainte de son beau-fils avoit fait retirer dans les forêts avec le fils qu'elle avoit eu d'Énée. Ascagne mourut l'an 1339 avant J. C. Cet article appartient peut-être plus à la mythologie qu'à l'histoire, car les plus habiles critiques regardent comme fabuleux l'établissement d'Énée en Italie.

ASCALAPHE (Mythol.), fils de l'Achéron et de la nymphe Orphné, étoit un des officiers de Pluton. Cérès, après l'enlèvement de sa fille, ayant demandé à Jupiter la permission d'aller la chercher aux enfers et de la ramener sur la terre, ce dieu la lui accorda, pourvu que Proserpine n'eût rien mangé depuis son arrivée dans le royaume des morts. Cérès, y étant descendue, se vit frustrée de ses espérances, parce qu'Ascalaphe déclara à Pluton qu'il lui avoit vu manger sept pepins d'une grenade qu'elle avoit cueillie dans ses jardins. Cette déesse fut si indignée contre Ascalaphe, qu'elle lui jeta de l'eau du fleuve Phlégéton au visage, et le métamorphosa en hibou, oiseau que Minerve prit sous sa protection, parce que Ascalaphe l'avertissoit pendant la nuit de tout ce qui se passoit. Ceux qui ont cherché à expliquer la mythologie ont dit qu'Ascalaphe étoit l'intendant des mines de Pluton, roi d'Epire; qu'il lui conseilla l'enlèvement de Proserpine, fille du roi des Molosses, qui, pour s'en venger, le fit mourir dans la suite.

† ASCELIN, né en Poitou, moine de l'abbaye du Bec, combattit, comme Lanfranc son maître, les erreurs de Bérenger, et disputa si vivement contre lui à la conférence tenue l'an 1050 à Brione, qu'il le réduisit au silence. On a de lui une *Lettre* à cet hérétique *sur la Présence réelle* : elle se trouve dans la Collection des Conciles du P. Labbe. — *Voyez* Asselin.

ASCÈNES, l'un des fils de l'Hébreu Gomer, a été cru la tige des Asçantes, peuple ancien qui étoit établi sur les bords du Tanaïs et du Palus-Méotide. Josèphe, qui le nomme Ascanaxès, le fait père des Ascanaxiens, antique peuple de la Grèce.

* ASCH (baron d'), avoit fait ses études sous le célèbre Haller. Il a contribué à la réputation de l'université de Gottingue; sa bibliothèque lui doit plus de *cent manuscrits orientaux*, une grande quantité de *livres russes*, de *cartes géographiques* et de *dessins;* par ses soins, le cabinet des médailles offre actuellement la collection la plus complète des monnoies de Russie, de Sibérie, de l'Inde, du Japon, de Turquie et de Prusse. Le jardin botanique lui doit un grand nombre de plantes de Sibérie et de Crimée. Il a enrichi le musée d'objets curieux d'histoire naturelle et de pièces relatives à l'histoire des peuples de l'Orient. Un ouvrage de M. Haynès est consacré à la mémoire de ce respectable savant. (*De obitu Georgii L. B. de Asch, ad viros amantissimos. J. Frid. Blumenbach. et Jo. Dav. Reuss. scripsit Chr. Gott. Heyn.*, in-4°.)

† I. ASCHAM (Roger), savant écrivain, né dans le comté d'Yorck, vers 1515. Henri VIII avoit beaucoup d'estime pour lui. Il lui faisoit une pension, et le nomma l'un des

instituteurs de la princesse Elisabeth. Au bout de deux ans, il retourna à Cambridge, où il jouissoit d'une pension du jeune roi Edouard. En 1550, il suivit sir Richard Morésyas, ambassadeur d'Angleterre auprès de Charles-Quint, et demeura en Allemagne trois années de suite, à la fin desquelles il revint à Londres et fut nommé secrétaire du roi Edouard; mais, à la mort de ce prince, il perdit sa place et sa pension. Cependant il parvint à être nommé secrétaire en langue latine de la reine Marie, et travailla souvent avec le cardinal Pole. A l'avénement d'Elisabeth, il continua son office de secrétaire, et cette princesse fit avec lui des nouvelles études en grec et en latin. Il mourut à Londres en 1558. Un de ses ouvrages les plus estimés est *le Maître d'école*, 1570, in-4°, et dont il parut une excellente édition, redigée par M. Upton, en 1712. Ses *Epîtres latines* 1703, in-8°, ont été souvent réimprimées, et sont généralement estimées. Il a encore donné *Poëmata*, 1590, in-8°, et *Toxophilus*, 1598, in-4°. Il a paru une collection complète de ses ouvrages en un volume in-4°, 1769. Sam. Johnson a laissé sur Ascham un morceau curieux et instructif, qui se trouve à la tête de ses œuvres, recueillies en un volume in-4°, Londres.

* II. ASCHAM (Anthony), républicain anglais, élevé au collége d'Eaton, et à celui du roi, à Cambridge. Au commencement de la rébellion, il se joignit aux presbytériens, et fut membre du long parlement. En 1649, on l'envoya à Madrid, où six royalistes exilés l'assassinèrent avec son interprète en 1650. Il avoit composé *un Discours sur les révolutions et sur la conformation des pouvoirs dans les gouvernemens*, in-8°, 1648.

* III. ASCHAM (Anthony), prêtre et vicaire de Burnishton dans le comté d'Yorck; il vivoit sous Edouard VI. Il publia *divers Traités sur l'astrologie*, et un livre intitulé *Petit herbier, ou traité des propriétés des plantes, recueillies en l'année 1750 par Anthony Ascham*, 1 vol. in-12.

ASCHARI, docteur musulman, chef des aschariens, opposés aux hanbalites. Ceux-ci soutenoient que Dieu agit toujours par des volontés particulières, et fait toutes choses pour le bien de chaque créature; au lieu que les aschariens croyoient que l'Etre suprême ne suit que les lois générales qu'il a établies. Ce qui revient au sentiment de Malebranche. Aschari eut à cette occasion une querelle avec son beau-père, zélé hanbalite. Son gendre l'ayant embarrassé, le bon homme finit par lui dire que son raisonnement étoit une tentation du démon. Les aschariens soutiennent la prédestination absolue et gratuite, et sont parmi les musulmans ce que sont les thomistes rigides parmi les chrétiens. Aschari mourut à Bagdad l'an 940 de J. C. Il fut inhumé fort secrètement, de peur que les hanbalites, qui le traitoient d'impie parce qu'il n'étoit pas de leur sentiment, ne le fissent déterrer.

* ASCHOD I... LE GRAND, premier roi d'Arménie, de la dynastie des Pagéotides, fils de Sempad Sparabied, et général des troupes arméniennes: il succéda à son père l'an de J. C. 856, de l'ère arménienne 304. Ce prince qui avoit beaucoup de prudence et de dextérité, en affectant à l'extérieur une grande soumission aux ordres des califes, sut jeter peu à peu les fondemens de sa puissance, et enfin rétablir la monarchie arménienne, éteinte depuis plus de 400 ans par la chute des Arsacides. En 859, le calife Motémokhel la créa prince

souverain de l'Arménie. Aschod, profitant de l'accroissement de puissance que lui donnoit ce titre, fit beaucoup de réglemens pour l'administration intérieure du pays, créa son frère Apas Sparabied, fit bâtir des places fortes, et enfin leva beaucoup de troupes. Ayant ainsi augmenté ses forces, l'an 880, il marcha contre les émirs qui commandoient dans le nord de l'Arménie et dans la Géorgie, et qui s'étoient révoltés contre le calife Mothamed; il les vainquit et les força de rentrer dans le devoir. Pour reconnoître les grands services qu'il lui rendit en cette occasion, Mothamed lui accorda le titre de roi, qu'il avoit demandé quelque temps avant cette expédition, et se réserva seulement un tribut. Peu de temps après l'empereur grec Basile Ier, le Macédonien, lui fit le même honneur. Aschod établit sa résidence à Ani, où il fut sacré et couronné l'an 885 de J. C., de l'ère arménienne 333. Il mourut après un règne de 5 ans: il avoit été prince 26 ans. Son fils Sempad lui succéda.

ASCIA (Sempronius), jurisconsulte de Bari en Italie, a publié, dans le 16e siècle, un grand nombre d'ouvrages de droit. Les plus considérables sont sur la *Juridiction ecclésiastique*, le *Droit de Patronage*; les *Enfans naturels*, *etc.* Naples, 1600; Bari, 1603, in-4°.

* ASCLAPO, médecin du 40e siècle du monde, fut estimé de Cicéron, qui parle de lui en deux endroits de ses ouvrages, au sujet de la maladie de Tiro, son affranchi. Asclapo le traitoit. La maladie étoit si dangereuse que Cicéron en avoit beaucoup d'inquiétude; il ne fallut pas moins que la confiance entière qu'il avoit en ce médecin pour le rassurer. La lettre de l'orateur romain à Servius fait connoître qu'on ne peut guère rendre de meilleur témoignage d'une personne qu'on aime et qu'on estime.

ASCLÉPAS, évêque de Gaza en Palestine, fut long-temps persécuté par les ariens, déposé deux fois de son siége, et deux fois rétabli lorsque la pureté de sa doctrine eut été solennellement reconnue dans le concile de Rome, tenu en 342, et par celui de Sardique assemblé quelque temps après. Le pape Jules Ier se montra l'ami et le défenseur d'Asclépas.

* ASCLÉPI, jésuite, né le 16 avril 1706, et descendant de la famille noble des Asclépi à Macérata. Il inventa la méthode de peser les particules les plus déliées de l'air. Il enseigna la philosophie à Perugia, la physique expérimentale à Rome, et ensuite les mathématiques au collége de Rome, où il mourut en juin 1776. Ses ouvrages sont, I. *Epitome vegetationis plantarum*, Sienne, 1749. II. *Tentamen novæ de odoribus theoriæ*, Sienne, 1749.

I. ASCLÉPIADE, philosophe, natif de Phthie, ville du Péloponnèse, eut pour maître Stilpon. Ménédème, qu'il attira à cette école, se lia avec lui si étroitement, qu'ils ne purent plus se séparer. Leur indigence étoit telle qu'ils furent réduits à servir de manœuvres à des maçons. Ils s'étoient promis réciproquement de vivre dans le célibat; mais cet état leur pesant trop, ils se marièrent. Ménédème épousa la mère, et Asclépiade la fille. Celle-ci étant morte, son ami lui céda sa femme, et en prit une fort riche. Asclépiade mourut dans un âge très-avancé, quelque temps après la mort d'Alexandre-le-Grand, vers l'an 320 avant J. C.

† II. ASCLÉPIADE, médecin, natif de Pruze en Bithynie, refusa les offres de Mithridate, qui l'appeloit auprès de lui, et exerça son

art à Rome du temps de Pompée-le-Grand. Il avoit été rhéteur ; mais il trouva qu'on gagnoit plus à guérir les hommes qu'à les instruire. Il n'employa presque aucun des principes d'Hippocrate, dont la doctrine n'étoit, selon lui, que la méditation de la mort. Il permit à certains malades l'usage du vin et de l'eau froide. Il proscrivit presque tous les remèdes, et n'en fut que plus à la mode. Il en substitua de moins désagréables. Pline les réduit à cinq : l'abstinence des viandes, l'abstinence du vin dans certaines occasions, les frictions, la promenade et la gestation, c'est-à-dire les différentes manières de se faire voiturer. Sa maxime étoit qu'un médecin doit guérir ses malades sûrement, promptement, agréablement. Cette pratique seroit fort bonne si elle étoit sûre. Ce qui contribua le plus à le mettre en vogue, fut l'heureuse rencontre d'un homme qu'on étoit près de conduire au tombeau, en qui il trouva un reste de vie, et qu'il rétablit dans une parfaite santé. Pline parle souvent de ce médecin avec fort peu d'estime. Asclépiade, voulant prouver la bonté de sa théorie, fit gageure de n'être jamais malade : il la gagna, et mourut d'une chute dans un âge avancé, l'an 96 avant J. C. Il ne faut pas le confondre avec un autre Asclépiade, médecin sous Trajan, ni avec quelques autres médecins qui ont porté le même nom. Christian-Gottlieb Gumpert a donné une très-bonne édition des *Fragmens* qui nous restent d'Asclépiade, à Weimar, en 1794, in-8° de 188 pag.

† III. ASCLÉPIADE, historien grec, publia divers ouvrages qui n'existent plus, entre autres, une *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, une autre de *Bithynie*, une troisième des *Grammairiens célèbres*. Il vivoit sous le règne de Ptolomée Epiphanes. Un poëte grec du même nom inventa une sorte de vers appelés *choriambiques* ou *asclépiades*.

ASCLÉPIODORE, peintre estimé par Apelles, dont il étoit contemporain. Mnazon, roi d'Elate dans la Grèce, acheta douze portraits des dieux de cet artiste 300 mines chacun. *Voyez* Allectus.

ASCLÉPIODOTE, Lesbien, l'un des généraux de Mithridate-le-Grand, conspira contre ce prince avec Miricon, Philotime et Aristènes. Mais, sur le point d'exécuter cette entreprise, il la révéla à Mithridate, qui lui pardonna, et fit mourir ses complices dans les tourmens l'an 84 avant J. C.

* ASCLÉPIODOTUS, médecin, étoit encore mathématicien et musicien. Il jouit d'une grande réputation vers l'an 1500 de J. C., qui s'accrut encore par l'ellébore blanc, dont il rappela l'usage dans la pratique de la médecine.

* ASCLÉPIUS, de Tralles, philosophe du 6e siècle, disciple d'Ammonius, et condisciple de Jean d'Alexandrie, surnommé *Philoponus*, voulut, comme tous les autres éclectiques ou néoplatoniciens, concilier la doctrine de Platon avec celle d'Aristote. Ses ouvrages sont restés inédits. Il fut peut-être chrétien, comme Philoponus ; mais le savant Buhlt, en le faisant évêque de Tralles, l'a vraisemblablement confondu avec Asclépiade, qui occupa le siége épiscopal de cette ville de l'Asie mineure.

† ASCLÉTARION, astrologue du temps de Domitien, s'étant avisé de prophétiser sur le compte de l'empereur, ce prince lui dit : « Mais toi qui sais le moment de ma mort, connois-tu le genre de la tienne ?

— Oui, repartit l'astronome; je serai dévoré par des chiens. » Domitien, pour le faire mentir, ordonna qu'on le tuât, et que son corps fût brûlé : un orage qui survint ayant éteint le bûcher, les chiens mirent le cadavre en pièces et le mangèrent. C'est Suétone qui rapporte cette fable, certainement plus ancienne que l'astrologue qu'on fait vivre du temps de Domitien. Dion Cassius en fait aussi mention.

† ASCONIUS PÉDIANUS, natif de Padoue, habile grammairien, et ami de Virgile, mourut âgé de 85 ans, vers le commencement de l'empire de Néron. Tite-Live en faisoit beaucoup de cas. Ses *Commentaires sur les Harangues de Cicéron* lui acquirent de la célébrité. Le peu qui nous en reste peut servir de modèle en ce genre. Ils ont été publiés à Venise par les Aldes, 1522, 1547 et 1563, in-8°, et Leyde 1644, in-12. On les trouve aussi dans le Cicéron de Gronovius, publié en 1692, 2 vol. in-4°. La première édition des *Commentaires d'Asconius*, publiée à Venise en 1477, in-fol., est très-rare.

* ASCUSNAGE (Jean), philosophe syrien et monophysite, devint le chef des psithéistes dans le 6e siècle. Il imagina dans la divinité trois natures ou substances parfaitement égales à tous égards, mais qui n'étoient jointes par aucune essence commune. Jean Philopon fut un des zélés partisans de cette doctrine.

† I. ASDRUBAL, général des Carthaginois, gendre d'Amilcar et beau-frère d'Annibal, suivit son beau-père en Espagne. Ce fut en Numidie qu'il déploya d'abord ses talens militaires. Les Numides, voyant les Carthaginois occupés en Espagne, leur déclarèrent la guerre. Asdrubal quitta l'Espagne pour passer en Afrique, dont ses victoires pacifièrent les troubles. Après la mort de son beau-père, l'armée d'Espagne le proclama général, et ce choix fut confirmé par le sénat, qui crut ne pouvoir mieux confier sa destinée qu'à un élève d'Amilcar. Les premiers jours de son commandement furent marqués par la défaite d'un prince espagnol qui osa le provoquer au combat. La conquête de douze villes qui lui ouvrirent leurs portes fut le fruit de cette victoire. La modération dont il usa envers elles engagea des contrées entières à se soumettre. Plein de reconnoissance pour la mémoire d'Amilcar, il sollicita le sénat de Carthage de lui envoyer Annibal. Un mariage qu'il contracta avec une princesse espagnole acheva de lui gagner tous les cœurs de la nation. Après qu'il eut étendu ses conquêtes, il crut devoir s'en assurer la possession en bâtissant une ville qui pût servir de rempart à ce nouvel empire. Il lui donna le nom de *Carthage-la-Neuve*; et cette ville devint dans la suite une des plus riches et des plus commerçantes du monde. Les Romains, alors trop occupés contre les Gaulois, qui avoient fait une irruption dans l'Italie, n'étoient point en état de l'arrêter. Ils conclurent donc le fameux traité par lequel les Carthaginois s'engageoient à ne point passer l'Ebre, à ne jamais troubler Sagonte et les autres colonies grecques dans la jouissance de leurs priviléges. Ce traité fut religieusement observé, et Asdrubal tourna ses armes contre cette partie de l'Espagne qui s'étend depuis l'Océan jusqu'à l'Ebre. Il la soumit par sa valeur et son affabilité. Il fut tué en trahison, l'an 224 avant J. C., par un esclave gaulois dont il avoit fait mourir le maître. On le surnommoit *le Beau*, à cause

des grâces de sa figure. *Voyez* CLAUDIUS, n° I.

† II. ASDRUBAL BARCA, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, général des Carthaginois en Espagne, reçut ordre de passer avec son armée en Italie, pour rejoindre son frère. Il équipa une flotte puissante et mit à la voile pour la Sardaigne. Dès qu'il fut débarqué, il renvoya ses vaisseaux en Afrique, pour marquer aux Insulaires, las du joug des Romains, qu'il vouloit vaincre ou mourir. Manlius, qui commandoit dans l'île, rassemble une armée et livre un combat, où Asdrubal est lâchement abandonné par les Sardes. Il eut bien de la peine à regagner l'Espagne, où toutes les provinces s'étoient déclarées pour les Romains. Son génie fécond y crée une nouvelle armée. Il livre deux combats, et, quoique toujours vaincu, il soutient sa réputation de grand capitaine. Chargé ensuite de conduire une armée en Italie, il se fraya un passage dans les Alpes. Le consul Néron vint le surprendre, comme il s'avançoit pour se rejoindre à son frère. Il y eut une bataille sanglante, près de la rivière de Métauro. L'armée carthaginoise fut taillée en pièces, et Asdrubal mourut les armes à la main. Sa tête fut jetée par ordre du vainqueur dans le camp d'Annibal. A cette vue, le Carthaginois, attendri et consterné, s'écria : « En perdant Asdrubal, j'ai perdu tout mon bonheur, et Carthage toute son espérance. » Ce combat meurtrier, donné l'an 207 avant J. C., coûta, dit-on, aux vaincus 56,000 hommes, et aux vainqueurs près de 8000 tant Romains qu'alliés ; mais le premier nombre paroît exagéré.

III. ASDRUBAL, général carthaginois, fils de Giscon, commandant en Espagne avec le frère d'Annibal, attira dans son parti Syphax, roi des Numides, passionnément amoureux de sa fille Sophonisbe. Les secours que lui donna ce prince, joints aux troupes qu'il avoit déjà, firent échouer le projet de Scipion sur Utique l'an 204 avant J. C. Mais l'année suivante le général romain battit les Carthaginois et les Numides en un même jour, et remporta une seconde victoire sur eux. Asdrubal mourut peu de temps après, vers l'an 206 avant J. C.

† IV. ASDRUBAL, autre général carthaginois, n'étoit point de la famille des Asdrubal Barca ; mais il eut la même haine pour Rome. Il fit des efforts inutiles pour défendre sa patrie contre les Romains dans la troisième guerre punique. Une armée de 20,000 hommes, qu'il commandoit, ne cessa de harceler les troupes ennemies qui assiégeoient Carthage. Asdrubal traitoit inhumainement tous ceux qu'il pouvoit surprendre. Scipion-le-Jeune, qui étoit à leur tête, poursuivit le général carthaginois ; celui-ci, ne pouvant tenir contre les Romains, se renferma dans la ville. Scipion s'en étant rendu maître l'an 146 avant J. C., Asdrubal se retrancha avec les transfuges de l'armée romaine, sa femme et ses enfans dans le temple d'Esculape. Ce temple, situé heureusement, donnoit quelque espérance aux assiégés ; mais Asdrubal les abandonna bientôt, et alla se jeter aux pieds de Scipion pour lui demander grace. Le général romain le montra aux transfuges dans cette posture ; et ceux-ci, plus courageux que lui, mirent le feu au temple. La femme d'Asdrubal se para magnifiquement, et, après avoir vomi mille imprécations contre son mari, égorgea ses deux enfans, et se précipita avec eux et les transfuges au milieu des flammes.

* ASÉ (Jacques), peintre flamand, en réputation à Rome. Il a été le

maître de Michel-Ange des Batailles.

† ASELLIUS (Gaspard), médecin de Crémone, découvrit les veines lactées dans le mésentère. Il publia une dissertation *De lacteis venis*, où sa découverte est consignée, avec des planches en trois couleurs. La première édition de cet ouvrage curieux est de Milan, où il mourut en 1628 ; mais on le réimprima ensuite à Bâle en 1628, in-4°, et à Leyde, 1640, 1647.

ASÉNAPHAR, roi d'Assyrie, qui envoya les Cuthéens dans le pays des dix tribus, après en avoir emmené captifs tous les habitans : c'est le nom que lui donne cette colonie d'Assyriens dans la *Lettre* qu'elle écrivit à Artaxercès, pour empêcher le rétablissement du temple, que les Israélites avoient entrepris sous la conduite d'Esdras, après le retour de la captivité de Babylone. Il y en a qui croient que cet Asénaphar est le même qu'Assarhaddon. *Voyez* son article.

ASENETH, fille de Putiphar, épouse de Joseph, fut mère d'Éphraïm et de Manassès. On croit que ce Putiphar n'est pas le même qui avoit acheté Joseph, et qui, trompé par les calomnies de sa femme, le fit mettre en prison, mais un prêtre d'Héliopolis, différent du premier. L'opinion contraire est soutenue par saint Jérôme, Rupert et Tostat. Aseneth, disent les rabbins, étoit grande comme Sara, bien faite comme Rébecca, et belle comme Rachel. Les abeilles se plaisoient à déposer leur miel dans sa main.

ASER, né de Jacob et de Zelpha, servante de Lia sa femme, vécut 126 ans. Il fut chef d'une des douze tribus, eut quatre fils et une fille. Son père, par sa bénédiction, lui promit « qu'il seroit les délices des rois », voulant désigner la fertilité du pays que sa tribu occuperoit. Le partage de ses enfans fut dans une contrée féconde, entre le Mont-Liban et le Mont-Carmel ; mais cette tribu, soit par foiblesse ou par négligence, ne put jamais se mettre en possession de tout le terrain qui lui avoit été assigné.

† I. ASFELD (Claude-François Bidal, marquis d'), fils du baron d'Asfeld, fut nommé lieutenant-général en 1704. Il avoit mérité ce grade par plusieurs actions distinguées. Il fut envoyé la même année en Espagne, où il réduisit plusieurs villes. On lui dut en partie le gain de la bataille d'Almanza en 1707. Il prit ensuite Xativa, Dénia et Alicante, et s'illustra jusqu'à la fin de la guerre par ses talens pour l'attaque et la défense des places. En 1715, il fut fait chevalier de la toison d'or, directeur-général des fortifications de France, et conseiller aux conseils de la guerre et de la marine. En 1734, après la mort du maréchal de Berwick, il eut le commandement en chef de l'armée d'Allemagne, fut fait maréchal de France le 14 juin, et prit Philisbourg le 18 juillet suivant. Il mourut à Paris le 5 mars 1743, à 78 ans. Le roi d'Espagne, reconnoissant des services qu'il avoit reçus de ce grand homme, lui avoit permis d'ajouter à l'écu de ses armes celles du royaume de Valence, et pour devise : *Bellicæ virtutis in Hispania præmium*. Lorsque le régent déclara la guerre à Philippe V, il voulut donner une partie du commandement de l'armée à d'Asfeld, qui lui répondit : « Monseigneur, que voulez-vous que je fasse de ceci, (en lui montrant sa toison), que je tiens du roi d'Espagne? dispensez-moi de servir contre un de mes bienfaiteurs. » Le régent agréa ce refus, et n'en estima que davantage d'Asfeld. La reine Christine avoit élevé son père à la dignité de

baron, lui, ses enfans et ses descendans, tant mâles que femelles; et pour qu'il n'eût pas un vain titre, elle lui donna une baronnie où il pût s'établir. Le baron d'Asfeld fut depuis résident pour Louis XIV à Hambourg et dans la Basse-Allemagne. Il avoit épousé Catherine Bastonneau dont il eut cinq fils. Les plus connus sont le maréchal dont nous venons de parler, et l'abbé d'Asfeld, qui est l'objet de l'article suivant. Le maréchal avoit été marié deux fois. Il eut de sa seconde femme, Mlle de Lesseville, deux fils et une fille.

† II. ASFELD (Jacques-Vincent Bidal d'), né en 1664, abbé de la Vieuville en 1688, docteur de Sorbonne en 1692, mourut à Paris l'an 1745. Il s'étoit démis de son abbaye en 1726. On lui a attribué plusieurs ouvrages; mais on prétend qu'ils se bornent à la *Préface des saintes Ecritures*, par Duguet, 1716, in-12; aux IVe, Ve et VIe tomes de l'*Explication d'Isaïe*, 1743, in-12; aux trois vol. in-12 de celle des *Rois* et des *Paralipoménes*; et à quelques autres *Ecrits sur les disputes du temps*, lesquels lui occasionnèrent des chagrins. Son attachement au jansénisme lui valut une lettre de cachet en 1721.

* ASGILL (Jean), célèbre jurisconsulte anglais, connu par ses écrits politiques, et sur-tout par ses opinions singulières en matière de religion. Il vécut au commencement du 18e siècle. En 1699 il alla en Irlande, où il fut nommé membre de la chambre des communes. Mais il perdit cette place après la publication de l'ouvrage: *The possibility of avoidning death; or an argument proving, that according to the covenant of eternal live revealed in the Scriptures, man may be translated from hence into that eternal life, without passing through death*, London, 1700, qui fut brûlé à Dublin, comme renfermant des blasphèmes. L'auteur y soutient sérieusement que « ceux qui croient fortement et véritablement en Jésus ne meurent point sur la terre, puisque le Christ, par sa mort, a satisfait à la première loi imposée aux mortels, que les hommes ne meurent ordinairement que par suite de leur manque de foi, de leur terreur panique, de leur pusillanimité, etc.; que lui-même il seroit enlevé vivant au ciel, comme Enoc et Elie. » Ces opinions étoient chez lui l'effet d'une tête exaltée; mais ses contemporains y voyoient de l'athéisme. Quelque temps après il revint en Angleterre, fut nommé membre du parlement, mais accusé de nouveau au sujet de son livre, il passa près de 30 années dans diverses prisons. Il publia pendant ce temps un grand nombre d'ouvrages politiques qui eurent du succès. Son traité écrit en anglais, *de Jure divino, or an assertion*, etc., où il prouve que la maison d'Hanovre a un droit divin au trône d'Angleterre (Londres 1710, in-8°), fut bien accueilli. Il est mort en novembre 1738, en prison, âgé de près de cent ans, et sans avoir été enlevé au ciel comme il l'avoit prédit.

* ASHBURTON. *Voyez* Boyd.

† ASHMOLE (Elie), surnommé aussi le *Mercuriophile anglais*, obtint, sous Charles II, la charge de hérault d'armes et celle d'antiquaire. Il avoit les talens nécessaires pour ces deux postes. Sa mort, arrivée le 18 mai 1692, à 75 ans, fut une perte pour la littérature. Le *Musæum Ashmoleanum* d'Oxford a tiré son nom de ce savant, qui l'avoit enrichi de plusieurs raretés. C'est un grand édifice élevé aux dépens de l'université d'Oxford en 1683. On y montre, entre autres

curiosités, le portrait d'un homme parvenu à l'âge de 152 ans, le berceau de fer de Henri VI, le chapeau de paille d'Anne de Boulen, et plusieurs antiquités égyptiennes, grecques et romaines. C'est dans un appartement de ce muséum qu'étoient placés en 1787, pour l'utilité de la jeunesse d'Oxford, les manuscrits volumineux du dictionnaire anglais du chevalier Croft, qui devoit augmenter de moitié le fameux ouvrage de son ami Johnson; mais la conduite de M. Pitt a obligé d'abandonner cette entreprise avant la fin du siècle. (*Voyez* Mémoires des auteurs anglais vivans, Londres, 1798.) On a d'Ashmole, I. *Theatrum Chymicum Britannicum*, 1652, in-4°. C'est une espèce de commentaire sur les philosophes hermétiques anglais, qui ont décrit leurs mystères en leur propre langue. Ce livre prouve qu'Ashmole étoit infatué des chimères de l'alchimie. II. *Histoire en anglais, et statuts de l'ordre de la jarretière*, Londres, 1672, in-fol., dont on a fait un abrégé in-8°, 1715. C'est le plus considérable de ses ouvrages; il lui valut un présent de 450 liv. sterl. que Charles II lui fit. III. L'édition de l'ouvrage d'un inconnu sur la pierre philosophale, intitulé *Chemin à la félicité*; et dont le véritable titre devoit être *Chemin à l'Hôpital*. Il parut en 1658, in-4°. Il est aussi l'auteur *de plusieurs ouvrages sur la pierre philosophale*, qui prouvent qu'il étoit infatué des chimères de l'alchimie.

* ASHTON (Charles), prêtre savant qui publia divers ouvrages sous l'anonyme. I. *Locus martyris emendatus*, in apol. I. p. ed. Thirlby, inséré dans la Bibl. Litter. 1744, n° 8. II. *Tully et Hurtius réconciliés relativement au temps des guerres de César en Afrique*, avec *une relation de la première campagne de César*, n° 3, pag. 29. III. *Origin. de oratione*. IV. *Hieroclis in aurea carmina Pythagorea, Comment.*, 1742.

ASIMAH (Mythol.), idole des habitans d'Emath, dont le culte fut porté à Samarie. Les uns lui donnent la figure d'un singe, d'autres celle d'un bouc.

ASINARI (Frédéric), comte de Camérano, près d'Asti, réunit la culture des lettres à la profession des armes. Il réussit dans la poésie; les récueils du 16e siècle offrent plusieurs de ses pièces, et on lui attribue *la belle tragédie de Tancrède*.

ASINELLI, architecte de Bologne, bâtit, vers l'an 1100, la tour de Bologne, qui est la plus élevée d'Italie, et dont on admire la solidité et les proportions.

I. ASINIUS SEMPRONIUS RUFUS étoit un fameux gourmand, du temps d'Horace. Il mit en vogue les cigognes comme un mets excellent, et on avoit commencé à les préférer aux grues; mais Pline nous apprend que de son temps on étoit revenu aux grues. Horace l'appelle *Prétorien* par dérision, parce qu'il avoit brigué la préture, qui lui avoit été refusée; sur quoi on fit un couplet de chanson, dont le dernier vers étoit, *Ciconiarum populus ultus est mortem*. « Le peuple a vengé la mort des cigognes. »

II. ASINIUS POLLIO. *Voy.* POLLIO.

* III. ASINIUS QUADRATUS, historien, vivoit dans le 3e siècle, sous l'empire des Philippes. Il écrivit en grec *une histoire romaine* en 15 liv., qu'il intitula *Millénaire*, parce qu'elle contenoit l'histoire romaine jusqu'à l'an 1000 de la fondation de Rome. Indépendamment de cette histoire, et de celle des Parthes en plusieurs

livres, il écrivit encore avec beaucoup de soin sur les affaires et l'histoire des Germains ; cet ouvrage, perdu pour nous, existoit encore au 6e siècle.

† ASKE (Mythol.), nom du premier homme dans la religion scandinave. Il fut formé d'un morceau de bois de frêne flottant sur les eaux, tandis que naquit la première femme, nommée Embla, d'un morceau de coudrier.

* I. ASKEW, ASCUE *ou* ASCOUG (Anne), née à Lincoln en 1521, fut élevée dans la religion catholique, et devint ensuite protestante zélée ; ce changement déplut à M. Kyme son époux, au point qu'il la chassa de chez lui, à l'instigation de quelques prêtres fanatiques. Elle voulut solliciter son divorce, mais son mari parvint à la faire enfermer dans la prison nommée *le Compter*. On l'y examina à plusieurs reprises sur sa croyance ; elle répondit avec une noble fermeté. Ni les mauvais traitemens qu'elle éprouvoit, ni les séductions d'un prêtre chargé de la convertir, n'ébranlèrent ses principes. Un de ses parens obtint sa mise en liberté sous sa garantie ; mais elle fut arrêtée de nouveau, interrogée et envoyée à Newgate, et ensuite condamnée à être brûlée vive ; cette sentence fut exécutée le 14 juin 1546. Un peu avant que l'on plaçât sur le bûcher cette intéressante victime de l'intolérance, le chancelier lui fit offrir sa grace, si elle vouloit abjurer ses principes ; elle eut la force de la refuser. On a de mistriss Askew le *Précis de ses examens juridiques*, et une *Ballade pieuse* qu'elle composa étant à Newgate.

* II. ASKEW (Antoine), célèbre médecin anglais, et un des plus grands littérateurs de son temps, est mort à Hampstead le 27 février 1773. Askew ne s'est pas fait connoître par des ouvrages ; mais tous les amis de la littérature ancienne connoissent ses services importans. Il employa sa fortune pour les progrès de cette branche de nos connoissances, et entreprit un voyage en France, en Allemagne, en Italie et en Grèce. Dans tous ces pays il acheta quantité d'anciens manuscrits grecs, les transporta en Angleterre, et les y laissa à la disposition des amateurs de la littérature ancienne, pour les comparer avec les textes déjà imprimés. Il avoit de tous les auteurs grecs les meilleures éditions et les plus mauvaises. Il existoit peu de collections aussi complètes que la sienne.

† ASMODÉE, nom d'un démon dont parle l'Écriture. Il avoit tué tous les époux qu'avoit eus la jeune Sara avant d'épouser Tobie. Les rabbins lui donnent le titre de prince des démons, d'exterminant.

ASMONÉE *ou* ASSAMONÉE, père de Simon, donna son nom à la race des Asmonéens. Cette famille gouverna la Judée pendant 126 ans. Le dernier qui porta la couronne fut Antigonus, qui eut la tête tranchée. Le trône des Juifs passa après sa mort à Hérode, prince étranger.

ASMOUG (Mythol.), génie persan, occupé sans cesse à nuire. Sa principale fonction étoit de brouiller les familles, et de faire naître des procès entre les voisins.

ASNE. *Voyez* LASNE.

* ASNER (Jean), graveur allemand, n'a donné que des estampes de dévotion. Il a eu deux fils qui le surpassoient dans ce même art. Il est mort à Vienne en 1748.

* ASNIER (Remy l'), ancien prevôt des chirurgiens de Paris, excelloit dans les opérations de la taille et de la cataracte. Il fit voir,

par des expériences incontestables, que la perte de la vue, dans la cataracte, ne provenoit point d'une pellicule formée entre la cornée et l'humeur crystalline, mais de l'épaississement de cette humeur même. L'Asnier mourut comblé d'honneur et de richesses le 15 mai 1690. Devaux, qui parle de ce chirurgien dans son *Index funereus*, dit qu'il est le premier qui ait assuré que le siége de la cataracte est dans le crystallin.

ASOPE (Mythol.), fils de l'Océan et de Thétis. Il fut changé en fleuve par Jupiter, à qui il vouloit faire la guerre, parce que ce dieu avoit abusé d'Egine sa fille.

ASOR. *Voyez* Azor.

ASPAR. *Voyez* Léon I, n° XII.

† ASPASIE, née à Milet dans l'Ionie, courtisane et sophiste. Son éloquence et ses talens pour la politique la rendirent si célèbre, que Socrate même venoit à son école. Périclès l'aima passionnément, et quitta sa femme pour l'épouser. Ce héros s'en laissa gouverner. On dit que c'est elle qui fit entreprendre la guerre de Samos, pour venger les habitans de Milet, ses compatriotes. Les Mégariens ayant enlevé deux filles de sa suite, elle décida qu'il falloit les combattre ; ce qui occasionna la guerre de Mégare, d'où naquit celle du Péloponnèse, qui dura vingt-deux ans. Après la mort de Périclès, l'an 428 avant J. C., elle aima Lysiclès, homme d'une naissance obscure, que son crédit éleva aux premiers emplois de la république. Son nom devint si fameux dans toute l'Asie, que Cyrus, frère d'Artaxercès Mnémon, le fit porter à sa maîtresse, nommée auparavant Milto. Cette dernière Aspasie, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Milet, étoit en même temps la maîtresse et le conseil de ce prince. Artaxercès ; après l'avoir gardée plus de 37 ans, la céda à son fils Darius, à qui elle avoit inspiré l'amour le plus violent. Il la lui enleva quelque temps après, pour la faire prêtresse de Diane ou du Soleil. Xénophon l'appelle sage, et Plutarque assure que Cyrus lui avoit donné cette épithète pour s'être souvent bien trouvé de ses conseils dans les affaires les plus épineuses.

† ASPELT (Pierre d'), né à Trèves dans le 13e siècle, vint étudier la médecine à Paris. Devenu chanoine de Bâle, il n'en continua pas moins avec succès l'exercice de sa profession, suivant l'usage de son temps en Allemagne, où presque tous les médecins étoient clercs. Trithème raconte que l'empereur, dont d'Aspelt étoit devenu médecin, l'ayant envoyé à Rome pour y solliciter l'archevêché de Mayence pour son frère, d'Aspelt eut occasion de guérir le pape d'une maladie très-dangereuse, et que le pontife reconnoissant l'avoit nommé à l'archevêché préférablement au frère de l'empereur qui étoit trop jeune. Il occupa ce siége important depuis l'an 1305 jusqu'en 1320.

† ASPENDIUS, célèbre joueur de lyre, prit son nom de la ville d'Aspende en Pamphylie, où il vit le jour. Il ne se servoit que de la main gauche pour toucher les cordes, et il le faisoit avec tant de délicatesse, qu'il n'étoit presque entendu que de lui seul. De là ce proverbe par lequel les Grecs lui comparoient ceux qui ne songeoient qu'à leurs intérêts particuliers : « C'est, disoit-on, le musicien Aspendius, il ne joue que pour lui. » — Ils appeloient aussi les larrons, *joueurs aspendiens*, parce qu'ils font toujours en sorte de n'être entendus de personne quand ils commettent leurs larcins.

* ASPER (Hans), naquit à Zurich

en 1499. Il étoit contemporain de Jean Holbein, dont il parvint à saisir et à imiter si fidèlement la manière, qu'il réussit souvent à faire passer ses tableaux pour ceux de ce grand maître. Plusieurs de ses ouvrages existent à la bibliothèque publique de Zurich, entre autres le *Portrait de Zuingle* fait de profil jusqu'à mi-corps; un *Gentilhomme en manteau, le chaperon sur la tête, avec sa femme vêtue en velours noir et en satin blanc*, qui se trouve dans le cabinet d'un curieux de cette ville. On cite aussi un *Portrait de femme habillée en satin blanc, avec un chat sur ses genoux*, remarquable par la correction du dessin, la beauté du coloris et le fini de l'exécution. Il est à regretter que l'on n'ait pas des dessins des peintures qu'il avoit faites dans la grande salle de l'Hôtel-de-ville de Zurich, qui fut démoli en 1696, car Asper dessinoit bien: ses inventions sont riches et bien groupées. Ses concitoyens frappèrent en son honneur une médaille, et il fut créé membre du grand-conseil en 1545. Malgré tous ces honneurs, il mourut dans l'indigence le 21 mars 1571. Deux de ses fils, Jean Rodolphe et Rodolphe, suivirent la même carrière que lui, et, malgré ses leçons, ils ne purent le remplacer. Beaucoup de leurs ouvrages ont été vendus sous le nom de leur père.

* ASPERTINO (Amico), peintre, né à Bologne en 1474. Il apprit son art chez François Raibolin, dit *Francia*. On le nomma *Maître-Amico aux deux pinceaux*, parce qu'il peignoit en même temps la lumière d'une main, et l'ombre de l'autre. Ses tableaux se sont très-bien conservés jusqu'à nos jours, à cause de la vivacité de leurs couleurs. On lui doit le perfectionnement de la peinture, car il surpassa son maître. Il étoit le meilleur peintre d'animaux de son temps. Il est mort en 1552, âgé de 77 ans.

† ASPETTI (Titien), sculpteur célèbre, né à Padoue en 1565, travailloit en marbre et couloit avec le même succès le bronze. On lui doit quelques ouvrages qui ornent sa patrie; mais les plus remarquables sont à Venise, *les statuts de Moïse et de saint Paul* dans la façade de l'église de Saint-François *della Vigna*, et une des statues colossales placées à la porte de la monnoie. Il étoit neveu maternel du célèbre peintre Titien dont il prit le nom. Il mourut en 1607.

*ASPRE (le baron d'), major autrichien né Belge, étoit, lors de la révolution du Brabant, en 1789 et 1790, capitaine d'un régiment de ligne infanterie. Après s'être signalé en différentes occasions, il se rendit dans le Limbourg pour organiser une levée en masse en faveur de l'Autriche. Doué par la nature de toutes les qualités propres à faire un chef de parti actif, il souleva tous les Limbourgeois contre les patriotes, qui furent un moment défaits et chassés de cette province. D'Aspre reçut de la gouvernante Marie-Christine, et du duc Albert, son époux, l'accueil le plus flatteur, lorsqu'ils passèrent par le Limbourg. On forma ensuite de ceux des Limbourgeois qu'il avoit armés, et qui voulurent continuer le métier des armes, un corps de chasseurs dont on le nomma colonel. Il reçut à la même époque la croix de Marie-Thérèse; et en décembre 1790, il fut envoyé avec ces Limbourgeois et des Autrichiens pour remettre l'ordre à Liége, alors en insurrection. Il se distingua dans plusieurs affaires à l'ouverture de la campagne de 1792 contre les Français; et en septembre 1793, il contribua aux succès obtenus près de Lille. Le duc de Saxe-Teschen l'envoya au commandant de cette place

pour le sommer. Le peuple de Lille s'ameuta contre lui, et sa vie fut un instant en danger. Au combat du 10 mai 1793, il conduisit un des points d'attaque sur les bois d'Auson, d'où le général Clairfait, qui commandoit cette opération, chassa les Français après un combat très-meurtrier. Ce général se loua particulièrement de la bravoure du baron d'Aspre. Il servit en 1796 à l'armée de Latour, et fut blessé vers la fin de la campagne. Employé ensuite en Italie en qualité de général-major, il fit la campagne de 1799. Ce fut lui qui dirigea l'insurrection de la Toscane. La paix lui permit de visiter son ancienne patrie, devenue portion de la république française. Il séjourna quelque temps à Bruxelles, et y est mort en 1802, au moment où il alloit retourner en Allemagne.

† I. ASPREMONT (N. d'), fille célèbre par sa beauté, son goût pour la poésie et la musique, naquit en Aquitaine, près de Bordeaux, et devint l'objet des vers et des galanteries de Savari de Mauléon, poëte poitevin, gouverneur de l'Aunis, et l'un des plus beaux hommes de son siècle. Il vivoit sous Philippe-Auguste.

* II. ASPREMONT (d'), vicomte d'Orthe, homme violent, mais qui abhorroit les lâchetés, s'est fait un honneur immortel par la réponse qu'en sa qualité de gouverneur de Bayonne il fit à Charles IX, à la funeste époque de 1572. « Sire, j'ai communiqué le commandement de V. M. à ses fidèles habitans, et gens de guerre de la garnison; je n'y ai trouvé que bons citoyens et braves soldats; mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions V. M. de vouloir employer en choses possibles, quelque hasardeuses qu'elles soient, nos bras et nos vies, comme étant vôtres, sire, autant qu'elles dureront. »

ASSAN, pacha, grand-visir, commandoit les armées ottomanes dans la guerre de 1790 contre la Russie. La Porte le rendit responsable du mauvais succès de ses armes; il fut arrêté et décapité à Schiumla le 25 février 1791. — Il s'étoit acquis dans l'administration civile la réputation d'un homme intègre.

ASSARACUS, fils de Tros, roi des Troyens, étoit frère d'Ilus qui régna après lui. Assaracus eut un fils nommé Capis, qui fut père d'Anchise, et celui-ci d'Enée; c'est pourquoi Virgile appelle ce prince *Assaraci genus*, fils d'Assaracus.

* ASSARETO *ou* AXARETO (Giovachino), peintre, né à Gênes en 1600. Il perdit son père étant encore enfant, et passa sous la tutelle de son frère aîné, qui le mit chez Le Borzone, où il fit de grands progrès dans le dessin. Peu de temps après il entra dans l'école d'Ansaldo, où il fit de nouveaux progrès dans son art. Parmi les tableaux de ce peintre, on distingue *une Cène* pour l'oratoire de Sainte-Marie, et *une bannière* représentant d'un côté *Jésus portant sa croix*, et de l'autre, *saint Antoine*. En 1639, il alla à Rome visiter les ateliers des principaux artistes. De retour dans sa patrie, il entreprit plusieurs tableaux qui lui firent le plus grand honneur. Il passa ensuite en Espagne, où il exerçoit son art et ses talens avec le plus grand éclat, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre qui le conduisit au tombeau en 1649.

† ASSARHADDON, que quelques auteurs croient être le même que Sénaphar, succéda à son père Sennachérib, au royaume d'Assyrie, vers l'an 710 avant J. C. Il réunit les royaumes de Ninive et de Babylone, s'empara d'Azoth, de la Syrie, et envoya une colonie à Samarie. Ma-

nassès, roi de Jérusalem, fait prisonnier par ses généraux, fut emmené à Babylone. Assarhaddon mourut l'an 668 avant J. C. Fréret croit qu'Assarhaddon et Sardanapale ne sont que le même personnage.

† ASSAS (le chevalier d'), étoit capitaine au régiment d'Auvergne en l'an 1760. Son régiment à l'action de Clostercamp, en Allemagne, se trouvant près d'un bois pendant la nuit, il y entra seul pour le fouiller, de peur de surprise. A peine eut-il avancé quelques pas, qu'il se sentit environné d'une troupe d'ennemis qui lui mirent la baïonnette sur la poitrine, en menaçant de le tuer s'il disoit un mot. Mais il s'écrie : « A moi, Auvergne, ce sont les ennemis.» — Et tombe mort sur-le-champ. Louis XVI, voulant conserver la mémoire de ce dévouement héroïque, créa une pension héréditaire dans la famille du héros, jusqu'à l'extinction des mâles.

* ASSCHERADE (Charles-Gustave Schultz d'), ministre du roi de Suède à Berlin, a décrit en latin une partie des événemens du 18e siècle, sous le titre de *Res suo ævo gestas memoriæ tradidit, C. G. Schultz à Asscherade, reg. soc. lit.* Holmens, in-8°, 295 pag. Il débute par un tableau du tremblement de terre de Lisbonne en 1755. Les détails de la guerre de sept ans font le principal objet de cet ouvrage. Il est terminé par des pensées sur le caractère et les mœurs du 18e siècle. Il est mort à Stockholm en 1799.

† ASSEDI *ou* Assadi, poëte persan, né dans le Khorasan, est auteur d'un *Poëme* où il montre avec éloquence les avantages de la nuit sur le jour. Ses *Poésies* sont pleines de douceur et de graces. La raison y est unie au sentiment. On y lit cette sentence : « La vie de ce monde n'est qu'un voyage qui se fait de gîte en gîte. » Il florissoit du temps du sultan Mahmoud, et avoit été le maître de Ferdouzi. *Voyez* cet article.

I. ASSELIN, moine. *Voyez* Ascelin.

† II. ASSELIN, bourgeois de Caen, fit, dans le onzième siècle, un coup de vigueur que l'histoire nous a transmis. Guillaume-le-Conquérant étant mort à Rouen l'an 1087, son corps fut rapporté à Caen, suivant sa dernière volonté, pour être enterré dans l'abbaye de St.-Etienne, qu'il avoit fondée. Au moment où on alloit l'inhumer, Asselin se présenta au milieu de l'assemblée, et, d'une voix forte : « Je déclare devant Dieu, dit-il, que cette terre où vous voulez déposer ce corps m'appartient légitimement. C'étoit un champ que le prince usurpa sur mon père lorsqu'il fit bâtir cette abbaye, sans vouloir lui en faire aucune satisfaction; c'est pourquoi je réclame ce fonds, et je m'oppose à ce que ce corps soit enterré dans mon héritage. » Tous les assistans restèrent dans l'étonnement et le silence; mais Henri, le plus jeune des fils de ce prince, qui assistoit à ses funérailles, instruit des droits de l'opposant, lui fit donner sur-le-champ cent livres d'argent, qui étoient la valeur du terrain qu'il réclamoit.

† III. ASSELIN (Gilles-Thomas), docteur de Sorbonne, et proviseur du collége d'Harcourt, étoit né à Vire. Il fut l'élève de Thomas Corneille et l'ami de La Motte-Houdart. Il mourut à Paris, le 11 décembre 1767, à 85 ans. Il avoit remporté le prix de poésie à l'académie française en 1709, et ceux de l'idylle et du poëme aux jeux floraux en 1711. L'*Ode sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame* est ce qu'il a fait de mieux. Sa versification étoit lâche

et son style manquoit de force et de coloris. On a encore de lui un poëme de la *Religion*, imprimé avec quelques autres poésies, 1725, in-8°.

* ASSELYN (Jean), peintre, né en 1610. Il se rendit à Rome en 1630, où il y dessina des vues, des antiquités et des animaux. A son retour d'Italie, il s'arrêta à Lyon, où il épousa, en 1645, la fille d'un marchand d'Anvers, qui se trouvoit alors dans cette ville, et qu'il emmena avec lui à Amsterdam. De retour parmi ses compatriotes, il fut un des premiers qui leur inspira, par la vue de ses ouvrages, une manière franche et claire de peindre le paysage ; ses tableaux étoient des sujets d'histoire, des batailles, mais le plus souvent des paysages ornés d'antiquités et de figures d'animaux très-bien représentés. Sa couleur est fraîche, sa touche admirable, et la nature y paroît dans tout son éclat. Il mourut à Amsterdam en 1660. On voit de ce peintre, au Musée Napoléon, une *Marine* et *une Vue du Colisée de Rome*, *enrichie de figures d'animaux* ; une *Vue du Tibre*, une autre *du Pont Laurentano sur le Teverone*, et une *Ruine*. Les deux premiers tableaux viennent de la Prusse.

I. ASSEMANI (Joseph-Simon), maronite, chanoine du Vatican, mort à Rome, octogénaire, le 14 janvier 1658, fut versé dans la connoissance de toutes les langues de l'Asie. A l'imitation de d'Herbelot, il a publié, I. une *Bibliothèque orientale* en 4 volumes in-fol. Rome, 1719 à 1728. Dans ce grand ouvrage il a fait connoître une foule de manuscrits syriaques, arabes et persans, avec la vie de leurs auteurs. II. *Kalendaria Ecclesiæ universæ*, Romæ, 1755 et 1757, 6 vol in-4°.

† II. ASSEMANI (Etienne-Evode), a publié, en 2 v. in-fol., Rome, 1748, les *Actes des martyrs de l'Orient*, tirés de deux manuscrits chaldéens déposés à la bibliothèque du Vatican, et *le catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Florence*, avec des notes de Gori, Florence, 1742. Les frères Assémani ont donné une édition grecque des œuvres de saint Ephrem, avec une traduction latine des notes, Rome, 1732, 1746, 6 vol. in-fol.

ASSER, célèbre rabbin, composa en 476, avec l'aide d'Hammaï, son confrère, le *Talmud de Babylone*, ainsi appelé parce qu'il fut fait dans cette ville. Ce recueil de visions, commenté par le rabbin Maïr vers l'an 547, et depuis, par un autre Asser, mort en 1328, a été imprimé à Leyde, chez Elzevir, 1630, in-4°, et avec tous ses commentaires, à Amsterdam, 1644, en 12 vol. in-fol.

ASSÉRÉTO. *Voyez* AXÉRÉTO.

ASSÉRIUS *ou* ASSERUS (Jean), surnommé *Ingulph Asker*, né au pays de Galles, bénédictin, précepteur d'un fils du roi Alfred, obtint de ce prince le siége épiscopal de Salisbury. On dit que ce fut par ses conseils que ce grand roi fonda l'université d'Oxford. Il mourut vers l'an 909. On a de lui la *Vie d'Alfred*, imprimée en caractères saxons, avec une vesion latine, par Math. Parker, Londres, 1574, in-fol. ; il a fait plusieurs ouvrages qui se trouvent 1° dans Cambden, Francfort, 1603, in fol. p 1 ; 2° dans Dudsac, 1636, tome II, p. 497 ; 3° dans les Historiens anglais de Th. Gale.

* ASSEZAY (Sader d'), né à Toulouse en 1654, et mort dans la même ville en 1696. Il fut couronné trois fois à l'académie des jeux floraux, ce qui lui mérita l'honneur d'en devenir un des maîtres. On a de lui deux tragédies : *Agamemnon*, représentée en 1680, et *Antigone*,

en 1686. La première fut attribuée dans le temps à Boyer, qui paroît n'y avoir contribué que par les conseils qu'il donna à l'auteur, les corrections qu'il fit à sa pièce, et peut-être quelques vers de sa façon qu'il y ajouta.

* ASSOLIG (Etienne), de la province de Daron en Arménie, naquit l'an 938 de J. C. Après avoir fini ses études dans sa patrie, il embrassa le célibat, et devint bientôt un des docteurs les plus renommés de son siècle : il eut pendant 14 ans l'abbaye du célèbre monastère arménien appelé Mecha-Sourp-Garabied. En 993, il fut appelé à la ville d'Any pour être auprès du patriarche d'Arménie. Assolig y remplit les fonctions de secrétaire et de conseiller intime avec beaucoup de distinction, et mourut vers l'an 1017, laissant des regrets à tous ceux qui l'avoient connu. Il composa trois ouvrages qui sont, I. *Histoire d'Arménie depuis son origine jusqu'à l'an* 1004 *de J. C.* L'auteur écrivit cet ouvrage par ordre du patriarche Sergius Ier. Il est très-exact dans le rapport des faits, des dates et des circonstances. Le monastère arménien, à Venise, possède un exemplaire manuscrit de cette histoire qui est fort estimée. II. *Commentaire sur la prophétie de Jérémie.* III. *Explication des cantiques de Salomon.*

† ASSOUCI (Charles Coypeau, sieur d'), appelé le *Singe de Scarron*, naquit à Paris, en 1604, d'un avocat au parlement. A l'âge de 8 ans il s'échappa de la maison paternelle, et se rendit à Calais, où il se donna pour fils de César Nostradamus. S'étant mêlé de vouloir guérir, il vint à bout de procurer la santé à un malade d'imagination. Le peuple de Calais, croyant qu'il devoit son succès à la magie, voulait le jeter dans la mer. Après plusieurs autres courses, à Londres, à Turin, et dans d'autres villes, il vint à Montpellier, où son amour déréglé pour deux pages manqua de lui attirer un châtiment exemplaire. Chapelle, dans la relation de son voyage en Languedoc et en Provence, dit avoir rencontré d'Assouci à Montpellier et près d'Avignon, accompagné d'un petit page, sur lequel il le plaisante avec autant de grace que de malice. D'Assouci, dans son Recueil intitulé les *Rimes redoublées*, a inséré une *Lettre* datée de Rome, le 25 juillet 1665, adressée à Chapelle lui-même, dans laquelle il désavoue fortement ces deux rencontres, et traite le récit de ce voyageur de calomnie et de grossière fiction. « Depuis le jour que vous me donnâtes à dîner au Chêne-Vert, dit-il, où, si je ne me trompe, vous bûtes tant à ma santé que vous pensâtes altérer la vôtre, je ne me souviens pas de vous avoir vu dans aucun endroit de cet hémisphère, etc. » Il s'étoit retiré à Rome, comme on le voit par la date de cette lettre ; il y jouissoit, à ce qu'il dit, d'un repos digne de son innocence et de l'honneur des Muses. Mais ce repos ne fut pas durable, car sa mauvaise tête fut pour lui la source de nouveaux malheurs; et ses satires contre la cour romaine le menèrent dans les cachots de l'inquisition, qu'il appeloit un *pieux enfer*. Revenu en France, il fut mis à la Bastille, et après être sorti de cette nouvelle prison, il fut conduit au Châtelet avec ses deux pages, pour le même crime qui l'avoit fait enfermer à Montpellier. Ses protecteurs le firent sortir six mois après. Il mourut en 1679. Ses *Poésies* ont été recueillies en 3 vol. in-12, 1678. On y trouve une partie des *Métamorphoses d'Ovide*, traduites sous le titre d'*Ovide en belle humeur*, déjà imprimées in-4°, 1755. C'est une version

burlesque. On y trouve encore le *Ravissement de Proserpine* de Claudien, à laquelle il fait parler le langage des harangères. « D'Assouci, dit un écrivain, avoit choisi le plus pitoyable de tous les genres, sans avoir les mêmes talens que Scarron pour se le faire pardonner. Sa vie, comme sa prose et ses vers, ne fut qu'un mélange de misère, de burlesque et de platitude. Tous les pays où il passa, et il en vit beaucoup, furent marqués par ses disgraces. » Les traits du caractère de d'Assouci se trouvent répandus dans les écrits des poëtes de son temps et dans ses propres ouvrages. Insouciant pour sa fortune, son repos, son honneur, il ne savoit rien prévoir, et croyoit que ses foibles talens justifieroient sa mauvaise conduite. Comme plusieurs poëtes de son temps, d'Assouci, dans diverses pièces de ses œuvres, se fait gloire de sa misère, plaisante sur les défauts qui l'ont causée, et ne craint pas d'aller de protecteurs en protecteurs, en échange de quelques éloges outrés, de quelques basses flatteries, leur demander honteusement l'aumône en vers.

ASSUÉRUS, roi de Perse, épousa Esther, parente du juif Mardochée, après avoir répudié Vasthi. En réjouissance de cet heureux événement, il commanda des fêtes publiques dans ses états, et donna à toute sa cour des festins qui durèrent six mois. On ne sait point quel est cet Assuérus. On croit que c'est un Artaxercès; les savans ne conviennent pas si c'est Artaxercès II, ou Artaxercès Longue-main. Quelques-uns croient que c'est Cambyse. D. Calmet a vu dans Assuérus, Darius fils d'Hystaspes, et dans Atorsé, fille de ce monarque, Vasthi, dont les livres saints font mention.

ASSUR, fils de Sem, quitta le pays de Sennar pour s'établir vers la source du Tigre, dans un pays qui porta ensuite son nom. Il y bâtit Ninive, Rehoboth, Chalé et Rézen. Il est regardé comme le fondateur du royaume d'Assyrie.

ASSWINAU (Mythol.) est l'Esculape des Indiens; ils le font naître d'une jument fécondée par un rayon du soleil.

* ASTARAC. *Voyez* DASTARAC.

* ASTARIUS ou ASTÉRIUS (Blaise). Ce médecin, qui étoit, selon quelques auteurs, de Pavie, et, selon d'autres, de Parme, vécut au commencement du 16e siècle. Son savoir et sa grande expérience lui méritèrent l'estime de ses contemporains. On a de lui, I. *De curandis febribus Tractatus ab Aben Haly super primam quarti traditus*, Lugduni, 1506, in-4°, avec d'autres ouvrages; *ibid.*, 1532; Basileæ, 1535, in-fol., avec quelques traités d'autres médecins; Francofurti, 1604, in-8°. II. *Consilia quœdam valdè utilia*, Venetiis, 1521, in-fol., avec les consultations de Jean-Mathieu, *de Gradibus*.

ASTAROTH (Mythol.), génie persan, qu'on faisoit présider à l'Occident. On l'invoquoit le mercredi, pour qu'il procurât l'amitié des grands. Son culte passa chez les Juifs et les Phéniciens, qui l'adoroient au milieu des bois. Ces derniers croyoient qu'il avoit un soin particulier des troupeaux de chèvres et de brebis.

ASTARTÉ (Mythol.), déesse des Sydoniens, qui la représentoient sous l'emblème d'une génisse, ou sous les traits d'une femme coiffée avec des cornes. La ville d'Hiéropolis en Syrie lui avoit élevé un temple magnifique, dont le souverain pontife, revêtu de pourpre, portoit une tiare d'or. Salomon introduisit son

culte dans la Judée, et Jézabel, fille d'Achab lui offrit des sacrifices. Astarté avoit, dit-on, fondé la ville de Tyr. Lucien croit qu'elle est la même que la Lune; d'autres ont vu dans cette déesse Europe, fille d'Agénor, déifiée pour consoler son père de sa perte.

* ASTELL (Marie), née en 1668, d'un marchand de Newcastle sur la Tyne, comté de Northumberland. Elle fit, sous les auspices de son oncle, qui étoit ecclésiastique, des progrès étonnans dans la philosophie, les mathématiques et la logique. Elle apprit aussi les langues latine et française à l'âge de 20 ans environ: elle se rendit à Londres, où elle suivit ses études avec une application soutenue, et meubla son esprit de plusieurs connoissances nouvelles. L'étendue de son savoir la conduisit à réfléchir sur l'ignorance où languissent la plupart des femmes, et leur adressa un ouvrage composé dans cette vue. A cet ouvrage succédèrent différens écrits sur des matières de controverse. En 1700, elle publia des *Réflexions sur le mariage*. Elle mit au jour, en 1705, un traité ayant pour titre: *la Religion chrétienne, ainsi qu'elle est professée par une fille de l'église anglicane*. Elle y attaque à la fois Locke et Tillotson; mais sa réputation n'y gagne pas infiniment, elle mourut le 11 mai, 1731, à Chelséa, de suites de l'opération d'un cancer. Mistriss Astell ne pouvoit souffrir les visiteurs importuns, et lorsqu'il lui venoit quelqu'un qui n'avoit d'autres intentions que de tuer le temps, elle se mettoit à la croisée, lui crioit par forme de plaisanterie, comme autrefois Caton à Scipion Nasica: «Mistriss Astell n'est point au logis»; et l'empêchoit très-facilement d'entrer chez elle.

* ASTEMIA (Laurent), de Macérata, vivoit dans le siècle d'Alexandre VI. Il étoit bibliothécaire du duc d'Urbin; il avoit beaucoup de connoissances, étoit excellent critique, et l'un des meilleurs fabulistes italiens. Il écrivit trois ouvrages, *De quibusdam locis obscuris*; des *fables*, et un livre *de géographie*.

† ASTER, citoyen d'Amphipolis, ville de Macédoine, s'offrit au roi Philippe, comme un tireur du premier ordre, qui ne manquoit jamais les oiseaux au vol. Ce prince lui répondit: «Je te prendrai à mon service lorsque je ferai la guerre aux étourneaux.» L'arbalètrier piqué se jeta dans Méthon, que Philippe assiégeoit, et lui décocha une flèche qui lui creva l'œil droit, avec cette inscription: «Aster envoie ce trait à Philippe.» Le roi lui renvoya la même flèche avec ces mots: «Philippe fera pendre Aster s'il prend la ville; et il n'y manqua pas.

ASTÉRIE (Mythol), fille de Céus et sœur de Latone, fut d'abord aimée de Jupiter; mais ayant encouru la colère de ce dieu, il la changea en caille, et la jeta dans l'île d'Ortygie, la même que Délos, où l'on trouva les premières cailles.

I. ASTÉRIUS (saint), confessa la foi chrétienne, et fut martyrisé sous l'empire de Dioclétien, avec Néon et Claude ses compagnons. Baronius et Ruinart ont publié l'acte de ce martyre.

† II. ASTÉRIUS ou ASTYRIUS (saint), sénateur romain, ayant vu avec quelle fermeté saint Marin avoit souffert la mort, fut saisi d'admiration; il prit le corps sanglant dans ses bras, l'emporta chez lui, et lui donna la sépulture. Cette action déplut et le fit décapiter en l'an 272.

† III. ASTÉRIUS, évêque d'A-

masée, au 4e siècle, a laissé plusieurs *Homélies*, publiées en partie par Rubénius, Anvers, 1615, in-4°, et en partie par les PP. Combéfis et Richard, dans la Bibliothèque des PP., tom. I, Paris, 1684, in-fol. Elles ont été traduites par l'abbé de Maucroix, 1695, in-12. On y trouve de la force et des mouvemens oratoires bien ménagés. Les quatorze premières Homélies sont évidemment d'Astérius; on a douté si les suivantes lui appartenoient. Ses *Sermons* ont été traduits en français, à la suite de ceux de saint Basile, par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1691, in-8°.

IV. ASTÉRIUS (saint), évêque de Pétra en Arabie, vivoit en 347. Après avoir d'abord partagé les erreurs d'Arius, il les abjura et se réunit au parti de l'Église. Les ariens alors le firent reléguer en Afrique. Il assista au concile de Sardaigne et à celui d'Alexandrie tenu sous l'empereur Julien. Dans ce dernier, il fut député pour en porter les actes à l'église d'Antioche. Saint Athanase a fait un grand éloge d'Astérius dans sa lettre aux Solitaires.

† V. ASTÉRIUS *ou* ASTURIUS, consul romain en 449, est auteur d'une *Conférence de l'ancien et du nouveau Testament*, en vers latins. Sa poésie est très-foible. Il revit aussi et publia le Poëme pascal de Sédulius, inséré dans la Bibliothèque des Pères.

† VI. ASTÉRIUS, rhéteur de Cappadoce, appelé par saint Athanase l'avocat des ariens, quitta l'idolâtrie pour l'arianisme. Les partisans de cette secte n'osèrent jamais l'élever à l'état ecclésiastique, parce qu'il avoit sacrifié aux idoles vers l'an 304, sous Maximilien Hercule; mais ils l'engagèrent à publier un livre sur leur doctrine. Il prétendit « que J. C. étoit la vertu du père, de la même manière que les chenilles, selon Moïse, sont la vertu de Dieu. »

† VII. ASTÉRIUS, évêque arien du même nom, qui vivoit vers l'an 370. Celui-ci étoit si éloquent, que saint Sabas, passant par Cyr, y trouva les catholiques en alarmes, parce que cet évêque devant prêcher le lendemain, ils craignoient l'influence de son discours sur les fidèles. Saint Sabas, dit-on, se mit en prières pour en empêcher l'effet, et Astérius mourut sur-le-champ. Saint Jérôme attribue à ce dernier des *Commentaires sur les psaumes, les évangiles et les épîtres de saint Paul.*

VIII. ASTÉRIUS, roi de Crète, surnommé Jupiter, comme ses prédécesseurs, enleva Europe, fille d'Agénor, sur un vaisseau qui portoit en poupe la figure d'un taureau.

ASTÉROPÉE (Mythol.), fils de Pilagonias, vint, à la tête des Péoniens, au secours de la ville de Troye, assiégée par les Grecs. Achille, furieux de la mort de Patrocle, le tua sous les murs de cette ville.

† ASTÉSAN *ou* ASTEXANUS, religieux de l'ordre de Saint-François ainsi nommé parce qu'il étoit de la ville d'Ast, composa une *Somme de cas de conscience*, l'an 1317. La 1re édition de cet ouvrage est de Venise, 1478, 2 vol. in-fol. L'auteur mourut en 1330.

* ASTEZAN (Antoine), né en 1412 à Villeneuve d'Ast en Piémont. Son père l'envoya, en 1427, à Turin, et à Pavie, en 1429, pour y étudier sous Valla, Veggio et Antoine Ferrari; mais craignant d'être attaqué de la peste, il quitta Pavie en 1431, et le même motif le fit bientôt abandonner Gênes. Il vint

alors se fixer à Ast, où il enseigna la littérature. On a de lui des *poésies légères* qu'il composa pour la plupart à Pavie. Il a laissé un manuscrit qui contient plusieurs pièces, et dont Muratori a donné la description; on remarque entre autres morceaux son poëme *De varietate fortunæ*, qu'il composa en 1450, et une *traduction* des poésies du duc d'Orléans. Il a aussi fait des *Elégies*, des *Lettres héroïques*, des *Eloges*, etc., etc. Astezan fut un assez bon versificateur, mais un poëte médiocre.

ASTIAGES. *Voy.* ASTYAGES.

ASTIOCHUS, amiral de Lacédémone, prit Phocée et Cumes, et vainquit les Athéniens près de Gnide l'an 411 avant J. C.; mais il fut rappelé par les artifices d'Alcibiade, jaloux de sa gloire.

* ASTLE (Thomas), antiquaire, né dans le comté de Stafford, et fils d'un fermier. Après avoir rempli divers emplois civils, il mourut en 1803, ayant employé à l'étude des antiquités le loisir que pouvoient lui laisser ses fonctions. Plusieurs de ses écrits se trouvent dans les volumes de l'*Archæologia*. Il travailla aussi sur l'*Origine et les Progrès des caractères employés à l'écriture, et sur les hiéroglyphes, comme élémens de cet art*. Cet ouvrage fut imprimé d'abord en 1784, et vient de l'être de nouveau en 1803.

* ASTLIG, fille de Xisoutros ou oé, sœur de Zerovan, de Titan et de Jape Thostès, fut une des plus anciennes divinités d'Arménie. Les fables mythologiques de ce pays rapportent qu'après la mort de ce premier patriarche, ses trois fils se déclarèrent la guerre l'un contre l'autre, et que ce fut Astlig qui, par son crédit et par sa médiation, rétablit la paix entre eux, et concilia les intérêts respectifs de chacun par un accord unanime. Astlig étoit représentée avec un astre sur la tête, et une pomme dans la main gauche. On la regardoit comme la déesse du plaisir, et on l'invoquoit par des prières particulières pour les femmes en couche. On avoit élevé à son honneur un autel et une statue dans le temple d'Achdichad, et l'on y faisoit des sacrifices en lui rendant un culte solennel deux fois par an.

† ASTOLPHE *ou* AISTULFE, roi des Lombards, succéda à Rachis son frère en 749. Plus ambitieux et plus entreprenant que lui, il tourna toutes ses pensées vers la conquête de l'Italie. Après avoir envahi l'exarchat de Ravenne, il se disposoit à s'emparer des terres de l'Eglise. Le pape Etienne II passa en France pour demander du secours au roi Pépin. Ce prince tenta d'abord la voie de la négociation; et n'ayant reçu d'Astolphe qu'un refus absolu accompagné de menaces, il passa en Italie l'an 754, avec une armée. Astolphe, qui avoit voulu lui disputer les défilés des Alpes, fut vaincu et obligé de s'enfuir à Pavie, où il fut presque aussitôt assiégé. Sa perte étoit comme assurée. Il demanda et obtint la paix à condition qu'il restitueroit Ravenne et les autres places dont il s'étoit emparé. Mais à peine Pépin fut-il de retour en France, qu'Astolphe, loin de remplir ses engagemens, alla mettre en 755 le siége devant Rome, et ravagea toutes les campagnes voisines. Le pape implora de nouveau les armes de Pépin, qui revint assiéger Pavie. Astolphe fut obligé de demander grace. Pépin ne le dépouilla point de ses états; mais il prit de nouvelles précautions pour assurer l'exécution de son premier traité (*voyez* ETIENNE II); il exigea de plus une indemnité des frais de

la guerre, et la cession de Comachio, non comprise dans l'exarchat. Jean-le-Silencieux, qui se trouvoit auprès de Pépin, demanda pour l'empire ce que le roi lombard en avoit enlevé : car il avoit pris également aux Romains et aux Grecs. On lui répondit que Ravennes et les autres places appartenoient à Pépin par droit de conquête, et que son intention étoit d'en faire un don à l'Eglise. En effet, Fulrad, abbé de Saint-Denys, en prit possession au nom du pape, et en mit les clefs sur l'autel de Saint-Pierre avec l'acte de donation. Cependant Astolphe différa, sous différens prétextes, de rendre quelques places. Il se préparoit même à une nouvelle guerre, lorsqu'étant à la chasse il tomba de cheval, et mourut trois jours après de sa chute, ou de la blessure d'un sanglier, en 756, sans laisser d'enfans mâles. Il étoit dans la 8e année de son règne.

ASTORGA. *Voyez* ALVA.

†ASTORGAS (la Marquise d'), qui vivoit sous Charles II, roi d'Espagne, mort en 1700, se fit, dit-on, connoître par un trait horrible de fureur jalouse. On lui attribue l'aventure fabuleuse de Couci, de Fayel, de Cabestaing, etc. On raconte que le marquis son époux aimoit une jeune personne parfaitement belle. Instruite de cette intrigue, la marquise court chez sa rivale et la tue de sa main : elle lui arrache le cœur qu'elle fait accommoder en ragoût, et servir à son mari. Lorsqu'il en eut mangé, elle lui demanda si ce mets lui sembloit bon? il lui dit qu'oui. — « Je n'en suis pas surprise, répond-elle aussitôt ; car c'est le cœur de ta maîtresse, que tu as tant aimée. » On ajoute à ce conte que la marquise, en disant ces mots, tira d'une armoire la tête encore toute sanglante de la jeune personne, et qu'elle la fit rouler sur la table où son mari étoit avec plusieurs de ses amis, et que s'échappant elle fut cacher dans un cloître sa honte et son crime, où bientôt la rage et la jalousie la firent périr dans les angoisses du désespoir. Heureusement pour l'humanité, nous pouvons assurer que cette aventure est le réchauffé du fabliau de la châtelaine de Vergi et du lai d'Ignaurès, dont on peut consulter les traductions dans Legrand d'Aussy. Les Italiens ont attribué cette catastrophe horrible et dégoûtante à plusieurs individus dont les noms ont varié au gré des auteurs.

ASTORI (Jean-Antoine), mort à Venise, sa patrie, en 1743, s'est fait connoître par une étude profonde de la langue grecque et par sa vaste érudition. Il a publié un grand nombre de *Lettres* et de *Dissertations sur des sujets d'antiquités.*

† ASTORINI (Élie), né dans la province de Cosenze dans le royaume de Naples le 5 fevrier 1651, se fit carme, et devint professeur de mathématiques et de philosophie naturelle. Il est mort en 1702, après avoir publié, I. Une *Dissertation sur la vie du Fœtus dans le sein de la mère*, 1686. II. Une *Traduction des élémens d'Euclide*, 1691, in-12, et 1701, in-8°. III. Un *Traité sur la puissance du saint siége*, 1693. IV. Une *Traduction* de l'ouvrage d'Apollonius de Perge, sur les *Sections coniques*, 1702, in-4°.

* ASTORRE (Gérard), appelé aussi ASTORGIANNI, a laissé quelques pièces qui existent manuscrites avec celles du P. Jacopone dans la bibliothèque chisian., n° 577, jusqu'à 293. *Voyez* aussi les *Laudi di divers.*, Serafin Razzi, Ven., 1563, in-4°, et *Ruscon. scelta di Laud. spirit.*, Flor., 1578, in-4°.

† ASTRÆUS (Mythol.), l'un des Titans, père des vents et des astres. Ses frères ayant déclaré la guerre à Jupiter, il arma de son côté les vents ; mais Jupiter les précipita sous les eaux, et Astræus fut attaché au ciel et changé en astre. Beaucoup de poëtes font les vents enfans d'Eole.

† ASTRAMPSYCUS, auteur ancien, qui n'est connu que par un Traité qui a pour titre : *Oneirocriticon*, in-8°, 1599 et 1603, in-4°.

ASTRÉE (Mythol.) étoit fille d'Astræus, roi d'Arcadie et de l'Aurore, ou, selon d'autres, de Jupiter et de Thémis. Sa grande équité la fit appeler JUSTICE. Cette déesse descendit du ciel dans l'âge d'or pour habiter la terre ; mais les crimes et les injustices des hommes dans l'âge de fer et d'airain s'étant accumulés au point qu'elle ne pût les supporter, elle remonta au ciel, où les poëtes disent qu'elle forma le signe de la Vierge dans le zodiaque. On la représente avec un regard formidable, tenant une balance d'une main et une épée de l'autre.

† ASTRONOME (L'). On appelle de ce nom un écrivain du 9e siècle, auteur de la *Vie de l'empereur Louis-le-Débonnaire*, à la cour duquel il avoit exercé quelque charge. Il eut plusieurs conférences avec ce prince sur des matières d'astronomie. Le président Cousin a traduit en français son Histoire écrite en latin.

ASTROS (J. G. d'). *Voyez* GOUDOULI.

* ASTRUA (Jeanne), célèbre cantatrice italienne, né à Turin où elle chantoit encore, en 1740, au théâtre de la cour. Elle vint à Berlin en 1747, et après s'être fait entendre, pour la première fois, dans la pastorale, *Il ne pastore*, dont les airs avoient été composés en partie par Frédéric II, et en partie par Quanz et Nickelmann, elle fut reçue cantatrice de la cour avec 6,000 écus d'appointemens. L'admiration qu'elle excitoit croissoit d'année en année. Elle y exerça ses talens jusqu'en 1757; alors se sentant la poitrine affoiblie, elle demanda et obtint son congé avec 1,000 écus de pension, et mourut dans sa patrie, en 1758, à la fleur de son âge.

† ASTRUC (Jean), docteur de la faculté de Montpellier, né à Sauve dans le diocèse d'Alais le 19 mars 1684, professa d'abord la médecine dans l'université où il avoit pris ses degrés. Le bruit de son savoir étant parvenu à la capitale, la faculté de Paris l'adopta en 1743. Louis XV le mit au nombre de ses médecins consultans, et lui donna une place de professeur au collége royal. Les étrangers, que l'ardeur d'apprendre attiroit à Paris, s'empressoient de se procurer une place dans son école ; la foule des auditeurs la rendit souvent trop petite. Madame de Tencin, dont il étoit l'ami et le médecin, lui fit un legs considérable après sa mort. Ce savant homme mourut à Paris le 5 mai 1763, après avoir eu le titre de premier médecin d'Auguste II, roi de Pologne. Il s'étoit rendu auprès de ce prince ; mais se trouvant trop gêné à sa cour, il la quitta bientôt. Il passa sa vie entière dans son cabinet. Il ne donnoit que peu de momens à ses enfans et à ses amis ; il disoit « qu'un honnête homme, que son état et son savoir rendoient dépositaire de la vérité, devoit mener une vie militante (c'étoit son expression), et se tenir toujours prêt à la défendre quand elle est attaquée, dût-il en être le martyr.» Il aimoit les jeunes médecins ; il les instruisoit sans affectation, leur donnoit ses avis sans orgueil, et

corrigeoit leurs erreurs avec bonté. Ses principaux ouvrages sont, I. *Dissertation sur la peste de Provence*, 1720-1722, in-8°. II. *Origine de la peste*, 1721, in-8°. III. *De la contagion de la peste*, 1724, in-8°. IV. *De motu musculari*, 1710, in-12. V. *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Languedoc*, 1737, in-4°. VI. *De morbis venereis libri novem*. Cet ouvrage n'avoit d'abord paru qu'en un volume in-4°, en 1736; mais les exemplaires en ayant été rapidement enlevés; l'auteur en fit, en 1740, une seconde édition en 2 volumes, que Jault et Boudon traduisirent en français, 4 vol. in-12, 1740. La matière y est épuisée. On ne peut rien ajouter à l'érudition et à la sagacité de l'auteur. Quelques critiques y auroient désiré plus de précision. L'histoire de ce nouveau fléau du genre humain y est traitée d'une manière curieuse et intéressante. VII. *Traité des maladies des femmes*, où il a tâché de joindre, à une théorie solide, la pratique la plus sûre et la mieux éprouvée, avec un catalogue chronologique des médecins qui ont écrit sur ces maladies, 6 vol. in-12, 1761—1765. On y trouve, ainsi que dans le précédent, beaucoup de méthode, jointe à une instruction complète sur les différents maux qui affligent le sexe. A la fin, est une liste des auteurs qui ont écrit sur la même matière: Astruc les juge avec beaucoup de sagesse et d'impartialité. VIII. *L'Art d'accoucher réduit à ses principes*, où l'on expose les pratiques les plus sûres et les plus usitées dans les différentes espèces d'accouchemens, avec l'*Histoire sommaire de l'art d'accoucher*, et une *Lettre sur la conduite qu'Adam et Eve durent tenir à la naissance de leurs premiers enfans*, 1766, in-12. Ce traité, purement élémentaire, et à la portée des sages-femmes, pour lesquelles il est destiné, est le résultat des leçons que l'auteur fit en 1745, 1746 et 1747, aux écoles de médecine, pour les sages-femmes de Paris. IX. *Theses de phantasiâ, de sensatione, de fistulâ ani, de judicio, de hydrophobiâ*. X. *De motûs fermentativi causâ*, 1702, in-12. XI. *Mémoire sur la digestion*, 1714, in-8°. XII. *Tractatus pathologicus*, 1766, in-8°; et *Tractatus therapeuticus*, 1743; in-8°. XIII. *Traité des tumeurs et des ulcères*, 1759, 2 vol. in-12. XIV. *Doutes sur l'inoculation*, 1756, in-12. XV. Des *Dissertations sur différentes matières médicales*, et sur d'autres qui n'ont aucun rapport à la médecine (car Astruc n'étoit pas borné à un seul genre): telles que ses *Conjectures sur les mémoires originaux qui ont servi à Moïse pour écrire la Genèse*, Bruxelles (Paris), 1753, in-12; et sa *Dissertation sur l'immatérialité et l'immortalité de l'ame*, Paris, 1755, in-12. Les ouvrages de ce savant sont remplis de choses curieuses et variées. Il y règne par-tout une critique judicieuse et modeste; ils respirent l'ardeur et le zèle d'un médecin ami de l'humanité, et d'un philosophe religieux. On a publié, après sa mort, des *Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier*, in-4°, 1767.

ASTURIUS. *Voyez* ASTÉRIUS, n° V.

† ASTYAGES, fils de Cyaxarès, fut le dernier roi des Mèdes, suivant Hérodote. Cet historien, et Justin long-temps après lui, rapportent que, pendant la grossesse de Mandane sa fille, mariée à Cambyse, il vit en songe une vigne qui sortoit de son sein, et qui étendoit ses rameaux dans toute l'Asie. Les mages

lui assurèrent que ce songe signifioit que l'enfant que portoit Mandane subjugueroit plusieurs royaumes. Cette princesse ayant accouché de Cyrus, Astiages ordonna à Harpages son confident, de le faire mourir; mais Harpages ne put exécuter cet ordre barbare. Le monarque, irrité de sa désobéissance, lui fit manger la chair de son propre fils. On dit qu'Harpages se vengea de cette atrocité en appelant Cyrus, qui détrôna son grand-père l'an 559 avant J. C. Ce récit d'Hérodote ne paroît qu'un conte. Xénophon en a fait peut-être un autre. Il dit que Cyrus étoit fils d'un roi de Perse, dont il reçut une très-bonne éducation; qu'Astyages, son grand-père, l'appela à sa cour de bonne heure; que, pendant un séjour de quatre ans, il amusa le vieillard par ses saillies, et le charma par sa douceur et sa libéralité; que Cyrus vécut toujours très-bien avec Astyages, et avec Cyaxarès son successeur. *Voyez* AMYTIS.

ASTYANAX, fils unique d'Hector et d'Andromaque, perdit très-jeune son père. Sa mère le cacha avec soin, parce que les Grecs avoient répandu que cet enfant vengeroit la mort de son père. Ulysse, l'ayant découvert, le fit précipiter du haut des murailles de Troie. Servius dit que Ménélas, et non Ulysse, fut auteur de cette cruauté.

* ASTYDAMAS, poëte dramatique grec, vivoit dans le 4e siècle avant notre ère: il étoit neveu de Philoclès (*voyez* cet article), et plus fécond encore que son oncle. Il remporta quinze fois le prix aux concours établis dans les jeux publics. — Il eut un fils du même nom, qui composa aussi plusieurs pièces.

ASTYLE (Mythol.), centaure doué du don de divination. Ayant pressenti le mauvais succès de la guerre des Centaures contre les Lapithes, il s'efforça d'en détourner les premiers; mais n'ayant pu y parvenir, il les abandonna, et alla finir ses jours loin de son pays.

ASTYMÉDUSE, seconde femme d'Œdipe. Ce prince, après avoir répudié sa mère, qu'il avoit épousée sans la connoître, la remplaça par Astyméduse. Cette marâtre, voulant perdre les enfans du premier lit, les accusa d'avoir attenté à son honneur. Œdipe, sur ces plaintes, pensa les massacrer.

† ASTYOCHUS, l'un des plus anciens rois éoliens. Il se disoit fils d'Eole, le dieu des vents, et il donna le nom d'Eoliennes aux îles où il régnoit, et qui étoient exposées aux coups de vents et aux tempêtes.

ASTYPALÉE, fille de Phénix, obtint, dans le partage des états de son père, l'une des îles Cyclades à laquelle elle donna son nom.

ASUMAN (Mythol.), génie de la religion persanne, qui présidoit au vingt-septième jour de chaque mois, et qui prenoit soin des ames à l'instant de leur séparation d'avec le corps.

ASYLEUS (Mythol.), dieu romain dont le temple servoit de refuge et d'asile à l'esclave qui fuyoit la tyrannie de son maître, et au débiteur poursuivi. Le coupable y trouvoit l'impunité. Cet abus fut aboli par Tibère, qui accorda aux magistrats le droit d'arracher du sanctuaire celui dont la punition étoit réclamée par la justice. Le temple de Junon, à Samos, conserva encore son asile quelque temps après cet empereur.

ATABALIPA *ou* ATAHULPA, dernier roi du Pérou, de la famille des Incas, avoit remporté divers avantages sur son frère Huascar, qui lui disputoit la couronne; mais

il la perdit depuis, avec la vie, d'une manière bien déplorable. Les Espagnols ayant abordé dans ses états en 1525, Pizarro leur chef employa l'artifice pour suppléer au peu de monde qui l'accompagnoit. Il demanda, sous la foi du serment, une entrevue avec le roi, qui l'accepta aussitôt. Atabalipa, étant sans défiance, se rendit auprès de son ennemi, qui, le voyant à sa disposition, se saisit de sa personne, et le chargea de chaînes à la vue de ses timides sujets, effrayés par les armes à feu des Espagnols. On apporta une quantité prodigieuse d'or pour obtenir son rachat : elle ne put adoucir les vainqueurs. La mort de ce prince infortuné fut arrêtée; et il fut étranglé, contre la foi donnée, l'an 1533. C'est ainsi que Garcilasso raconte l'histoire d'Atabalipa. La plupart des historiens espagnols ne sont point d'accord avec lui. Ils disent qu'Atabalipa n'étoit que bâtard d'Huana-Capac, roi du Pérou; qu'il enleva le trône à Huascar, le légitime possesseur; que celui-ci, avant d'être mis à mort par son frère, appela les Espagnols à son secours; et que Pizarro, en faisant mourir l'usurpateur, le punit de ce qu'il s'étoit rendu, dans une entrevue demandée par lui, avec une troupe de domestiques, dont les armes étoient cachées sous leurs habits, dans le dessein de le massacrer. Mais il faut avouer que presque tous les historiens étrangers ont préféré le recit de Garcilasso à celui des auteurs espagnols, naturellement portés à excuser ce qui pouvoit rendre odieux les conquérans du Nouveau-Monde.

ATAHAUTA (Mythol.). Nom du grand être créateur du monde et de toutes choses, adoré par les peuples qui habitent les bords du fleuve Saint-Laurent.

I. ATALANTE (Mythol.), fille de Schénée, roi de l'île de Scyros, d'une beauté rare, tiroit supérieurement de l'arc, et surpassoit tous les hommes à la course et dans les autres exercices du corps. Se voyant poursuivie par une foule d'amans, elle leur déclara, par ordre de son père, qu'elle ne donneroit sa main qu'à celui qui pourroit la vaincre. Plusieurs jeunes princes le tentèrent, et s'en retournèrent confus. Elle remporta, aux jeux institués en l'honneur de Pélias, le prix sur Pélée contre qui elle lutta. Hippomène s'étant présenté au combat de la course, instruit pas Vénus, fut le seul qui observa la condition prescrite. La déesse lui conseilla de jeter dans la carrière trois pommes d'or que l'imprudente Atalante s'amusa à ramasser. Par cette ruse, l'heureux Hippomène gagna le prix, et força la princesse à reconnoître en lui son vainqueur et son époux. Peu de temps après, les deux époux, ayant profané un temple de Cybèle, furent changés en lions.

II. ATALANTE, fille de Jasius, roi d'Arcadie, qui porta le premier coup au sanglier de Calydon, et qui, par cette action, mérita l'amour de Méléagre, roi du pays. Elle épousa Mélanion, dont elle eut un fils nommé *Parthenope*.

* ATANAGI (Dionigi). *Voyez* ATHANAGY.

† ATAULPHE, premier roi des Goths en Espagne. Ce prince, après la mort d'Alaric son beau-frère, retenoit en otage Placidie, sœur de l'empereur Honorius. Il avoit donné des preuves de son courage; aussi les Goths l'élurent-ils pour leur roi; et l'empereur, par ce motif, et l'amitié qu'il avoit pour sa sœur, lui céda la Gaule et l'Espagne. Ataulphe passa d'abord dans les Gaules, où, malgré les forces de Constance, qui y étoit puissant, il lutta long-temps contre lui. Constance étoit aussi passionné pour Pla-

cidie, et la recherchoit depuis du temps en mariage ; mais Ataulphe, qui avoit une inclination décidée pour Placidie, après s'être emparé de plusieurs villes et forteresses, épousa cette princesse. Sur l'avis de son épouse et de ceux qui l'approchoient de plus près, et pour éviter la rivalité de Constance, il passa en Catalogne, et s'empara de Barcelonne. Il y fut tué d'un coup de poignard par Gobie, qui voulut venger la mort de son maître, qu'Ataulphe avoit fait mourir. D'autres assurent qu'il y fut tué par un nain qui lui servoit de bouffon, pendant qu'il regardoit ses chevaux dans ses écuries.

ATAVYRIUS (Mythol.), l'une des plus anciennes divinités de l'île de Rhodes, qui portoit elle-même le nom d'Atabyria. On a cru que ce dieu étoit le même que Jupiter.

I. ATAYDE (don Alvare d'), gouverneur de Malaca pour Jean III, roi de Portugal, commit tant d'exactions et de violences, que le vice-roi des Indes le fit arrêter, et l'envoya à Lisbonne, où la chambre royale confisqua ses biens, et le condamna à une prison perpétuelle. Atayde se montra l'ennemi de saint François Xavier. Il multiplia les obstacles pour empêcher le voyage de ce zélé missionnaire à la Chine ; et en effet ce dernier mourut dans l'île de Sancian avant d'y parvenir.

II. ATAYDE (George d'), de la même famille que le précédent, assista au concile de Trente, et devint évêque de Vizeu. Il fut employé à la réformation du bréviaire romain, et il publia les *Priviléges de la chapelle royale de Portugal.* Il avoit 76 ans lorsqu'il mourut, en 1611, honoré de la confiance de Philippe II.

ATÉ (Mythol.), déesse malfaisante, dont on arrêtoit ou dont on ne prévenoit la colère que par le secours des Lites, filles de Jupiter. Ce souverain des dieux la prit un jour par les cheveux, et la précipita du ciel en terre. Ne pouvant plus brouiller les immortels, elle mit la discorde parmi les hommes. Elle parcourut la terre avec une vitesse incroyable, et les *Prières* boiteuses la suivirent de loin, tâchant de réparer les maux qu'elle faisoit. Cette fable allégorique est tirée d'Homère. *Até* est un mot grec qui signifie *mal*, *injustice*, et *Lites* vient d'un autre mot grec qui signifie *prières*.

† ATÉPOMARE, roi d'une partie des Gaules, que l'on croit le premier fondateur de Lyon, ayant mis le siége devant Rome, déclara aux assiégés qu'il ne feroit point de paix avec eux, qu'ils ne lui livrassent les femmes les plus distinguées de la ville. Lorsque cette proposition fut portée aux Romains, les servantes de leurs épouses dirent qu'il falloit plutôt les envoyer elles-mêmes à la place de leurs maîtresses, promettant de donner un signal pour surprendre l'ennemi. Cet avis fut adopté. Elles prirent le temps que les Gaulois étoient ensevelis dans un profond sommeil ; et l'une d'elles, montant sur une tour, alluma un flambeau pour avertir les Romains qui vinrent fondre sur les barbares. En mémoire de cette action, on institua à Rome une fête annuelle, qui fut appelée *Fête des Servantes.*

* ATENSIS. *Voy.* BRIARÉE.

ATERGATIS. *Voyez* DERCETIS.

ATHAI, auteur arabe, né à la Mecque, mort l'an de l'hégire 114, est regardé par les musulmans comme l'un des plus fermes soutiens de leur doctrine. On lui demanda pourquoi Mahomet avoit dit que tout ce qu'il y avoit de meilleur dans les bonnes œuvres étoit la pureté d'intention ? il répondit :

« C'est que cette vertu nous délivre, non seulement de l'hypocrisie, mais encore du doute et de la perplexité d'esprit dans toutes les actions de notre vie. » Jafei a écrit la vie d'Athai dans son Histoire des saints musulmans.

† ATHALARIC, roi d'Italie, obtint le trône après la mort de Théodéric, son aïeul maternel, en septembre 526. Il étoit fils d'Heuteric et d'Amalasonte, qui lui donna une éducation digne de sa naissance. Les Goths, craignant que les maîtres qu'on lui donnoit n'énervassent son courage, demandèrent que ce prince fût formé par des jeunes gens aux exercices militaires. Le jeune Athalaric, n'ayant plus de surveillant, se corrompit au milieu d'une cour de guerriers dissolus, âgé à peine de 17 ans. Il mourut de débauche l'an 534. *Voy.* Amalasonte.

† ATHALIE, fille d'Achab et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda. Après la mort de ce prince, elle fit massacrer tous les enfans que son fils Ochosias avoit laissés. Jézabel, sœur de ce dernier, sauva Joas, que le grand-prêtre Joïada fit reconnoître pour roi par les soldats et par le peuple. Athalie, accourue au bruit du couronnement, fut mise à mort par les troupes l'an 878 avant J. C. Racine a mis cet événement au théâtre; et cette pièce en est le chef-d'œuvre.

* ATHALIN (Claude-François), professeur de médecine à l'université de Besançon, né à Cemboing, près Jussey, département de la Haute-Saône, le 10 mars 1701 : il est connu avantageusement par un ouvrage intitulé *Institutiones anatomicæ per placita et responsa in gratiam et commodum auditorum suorum*, Vesoul, 1756, in-8°. La clarté et la méthode distinguent particulièrement cet ouvrage que l'on consulte encore, malgré les progrès de cette science. Athalin est mort à Besançon le 15 mai 1782.

† ATHAMAS (Mythol.), fils d'Eole, roi de Thèbes, épousa Néphélé, dont il eut Hellé et Phryxus. Bacchus ayant inspiré sa fureur à Néphélé, elle s'enfuit dans les forêts. Athamas, après l'avoir cherchée inutilement, se maria à Ino, fille de Cadmus. Junon, jalouse du bonheur de cette princesse qu'elle haïssoit, parce qu'elle avoit été maîtresse de Jupiter, ordonna à Tisiphone de se rendre au palais d'Athamas, et de verser dans le cœur des deux époux un poison fatal qui les rendit furieux. A peine la furie eut-elle exécuté les ordres de la déesse, qu'Athamas courut comme un forcéné dans son palais, criant qu'*il voyoit une lionne avec deux lionceaux*, et poursuivant la reine, qu'il prenoit pour cette bête féroce, il lui arracha d'entre les bras un de ses fils appelé Léarque, qu'il écrasa contre la muraille. Ino fut aussi transportée de la même fureur; fuyant avec Mélicerte son autre fils, elle monta sur un rocher, et se précipita dans la mer.

† ATHANAGI *ou* Atanagi (Denys), né à Cagli, dans le duché d'Urbin, se rendit à Rome en 1532, où il se fit distinguer par l'agrément de ses discours et l'excellence de son goût; mais n'ayant voulu embrasser aucune profession pour se livrer plus entièrement à la culture des lettres, il tomba dans une extrême pauvreté. En 1560, il devint correcteur d'imprimerie à Venise, et faillit y périr sous les coups d'un étudiant de l'université de Padoue, qui lui avoit donné, dit-on, un écrit à corriger, et qu'Athanagi s'appropria et publia sous son nom. Les Italiens le reconnoissent pour un écrivain pur, et l'un de leurs meilleurs critiques. On estime plus sa prose que ses vers. On

lui doit, I. Une *traduction de la rhétorique d'Aristote et de celle d'Hermogène*, Venise, 1553, in-4°. II. *Lettres familières de plusieurs hommes illustres*, Venise, 1561 et 1575, 2 vol. in-8°. III. *De l'excellence et de la perfection de l'histoire*, Venise, 1558, in-8°. IV. *Vies d'Alexandre, de Marc-Antoine, de Caton d'Utique, de César et d'Auguste*, 1562, in-8°. V. *Recueil des poésies de divers poëtes toscans*, Venise, 1565, in-8°. Il fut, en outre, l'éditeur de celles *de Capello, de Jacques Zani, de Bérard Rota.* Tous les ouvrages d'Athanagi sont écrits en italien.

† I. ATHANAGILDE, roi des Visigoths en Espagne, fut mis sur le trône, en 554, par les sujets d'Agila, révoltés contre ce méchant prince. Il fut secondé par l'empereur Justinien, auquel il céda plusieurs places. Les Impériaux ne se contentèrent pas de cette marque de reconnoissance. Ils voulurent s'emparer de quelques autres villes. Mais Athanagilde leur enleva une partie de leurs conquêtes, sans pouvoir néanmoins les chasser entièrement de ses états. Le roi visigoth, pour se soutenir par des alliances, maria Galsuinde, sa fille aînée, avec Chilpéric, roi de Soissons, et Brunehaud, la cadette, avec Sigebert, roi d'Austrasie. Il mourut à Tolède en 567, après 13 ans de règne, regretté de ses sujets.

* II. ATHANAGILDE, quatorzième roi des Goths en Espagne, succéda à Agila en 552. Il étoit d'une famille illustre des Goths. Il gagna l'affection des peuples par sa douceur. Toutefois, ne se croyant pas assez fort pour résister aux armées d'Agila, il demanda des troupes à Justinien, à qui il offrit la possession de quelques villes en Espagne. Il savoit que ses troupes s'étoient distinguées en Afrique. L'empereur, qui cherchoit à étendre sa domination, fit passer des troupes, qui, jointes à celles qu'Atanagilde avoit levées, battirent complètement les troupes d'Agila, qui fut contraint de se retirer à Mérida. Pour lui, il s'établit à Tolède, dont il fit la capitale de son royaume. Il y mourut en 566, après avoir régné quatorze ans, ou, suivant Joseph Jullien de Tolède, treize ans six mois. On assure qu'il professa secrètement la religion catholique. Il fut très-regretté de ses sujets.

† ATHANARIC, roi des Goths, se mit à la tête de sa nation, pour combattre les Romains qui lui avoient déclaré la guerre. L'empereur Valens se plaignoit de ce que les Goths avoient fourni des secours à l'usurpateur Procope. Athanaric se justifia en présentant des lettres de ce dernier, où il se disoit héritier de la maison de Constantin et de la couronne impériale ; il ajouta qu'ayant été séduit par ces lettres, la bonne foi devoit justifier sa démarche. Valens, peu satifait de cette excuse, marcha contre Athanaric, lui fit la guerre pendant trois ans, et le contraignit à demander la paix. Quand il fut question de la conclure et de fixer le lieu du traité, Athanaric ne voulut pas venir sur les terres des Romains, assurant que son père le lui avoit fait promettre par serment. D'un autre côté, Valens crut qu'il n'étoit pas de la dignité impériale d'aller trouver un roi barbare. On prit le parti de construire sur le Danube un pont de bateaux, sur lequel les deux princes se rendirent, et signèrent la paix. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube et de mettre le pied sur le territoire romain, à moins que ce ne fût pour le commerce. On leur assigna deux villes frontières où ils pourroient apporter leurs marchan-

dises et acheter celles dont ils auroient besoin. Tous les tributs qu'on leur payoit auparavant furent supprimés ; mais on conserva la pension annuelle que recevoit Athanaric. Ce dernier, quelque temps après ce traité, fut détrôné par ses sujets. Il se réfugia à la cour du Théodose, qui l'accueillit. Il mourut à Constantinople le 25 janvier 381.

† I. ATHANASE (saint), né à Alexandrie, d'une famille distinguée, fut élevé au diaconat par St. Alexandre, évêque de cette ville. Il l'accompagna au concile de Nicée, et s'y distingua par son zèle et son éloquence. St. Alexandre le choisit pour lui succéder l'année suivante, en 326. (*Voy.* Lucius, n° V.) Il signala son entrée dans l'épiscopat en refusant de recevoir Arius à sa communion. Les sectateurs de cet hérétique inventèrent mille impostures contre celui qu'ils n'avoient pu gagner. L'empereur Constantin indiqua un concile à Césarée pour le juger ; Athanase refusa de s'y trouver, parce que ses ennemis devoient y être les plus nombreux. On assembla un autre concile à Tyr, en 365 ; les ariens et les Méléciens le composoient presque entièrement. Ils l'accusèrent de trois crimes : le premier, d'avoir violé une vierge ; le second, d'avoir tué l'évêque Arsène, et le troisième, d'avoir gardé sa main droite pour des opérations magiques. Pour soutenir la première accusation, on produisit une courtisane, qui s'écria qu'elle étoit bien malheureuse d'avoir succombé aux séductions d'Athanase, lequel, étant allé loger chez elle, avoit abusé de sa foiblesse, malgré son vœu de virginité. Le saint, ayant été sommé de répondre, garda le silence. Mais un de ses prêtres, nommé Thimothée, se tournant vers cette femme, comme si c'eût été lui qu'elle accusoit, lui dit : « Vous prétendez donc que j'ai logé chez vous et que je vous ai déshonorée ? » Alors la femme, le montrant au doigt, cria, d'un ton de voix encore plus fort : « Oui, c'est vous-même qui m'avez fait outrage. » La bévue fit rire les assistans, mais n'adoucit pas tous les ennemis d'Athanase. Quoiqu'innocent des autres imputations, il fut condamné comme coupable. On le déposa. Il s'adressa à Constantin ; mais cet empereur, prévenu contre lui par les ariens, qui l'avoient accusé d'empêcher la sortie des blés d'Alexandrie pour Constantinople, le relégua à Trèves. Ce prince ordonna, dans sa dernière maladie, qu'on le fît revenir, malgré les oppositions d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, et sectateur d'Arius. (*V.* Arsène *et* Arius.) Son fils Constantin-le-Jeune, ayant rappelé, en 338, les évêques catholiques chassés de leur siége, fit revenir St. Athanase. En 340, le concile d'Alexandrie, composé de cent évêques, écrivit une lettre synodale à tous les prélats catholiques, pour le laver des nombreuses calomnies qu'on avoit publiées contre lui ; mais ses ennemis ne cessant d'en inventer de nouvelles, à mesure que les anciennes étoient détruites, il alla à Rome, où le pape Jules convoqua un concile de cinquante évêques, qui le déclara innocent. Le concile de Sardique, assemblé cinq ans après, en 347, confirma la sentence de celui de Rome, et déposa de l'épiscopat l'usurpateur de son siége. Athanase y fut rétabli en 349, à la sollicitation de l'empereur Constantin. Après la mort de ce prince, Constance, animé par ses ennemis, le fit condamner dans un concile, et l'exila de nouveau. Athanase s'enfonça dans le désert. Le pape Libère, traité avec inhumanité dans l'exil que lui avoit attiré sa fermeté contre les ennemis

d'Athanase, consentit enfin à sa condamnation : ce ne fut pas un des coups les moins sensibles pour ce prélat. Les ariens mirent un certain George sur le trône patriarchal d'Alexandrie, qu'il posséda jusqu'à la mort de l'empereur Constance. St. Athanase, rendu à son peuple, fut obligé de le quitter de nouveau. Les païens l'ayant desservi près de Julien, ce prince ordonna qu'on le chassât d'Alexandrie. Athanase se cacha une seconde fois; mais dès que Jovien eut monté sur le trône impérial, il reparut dans Alexandrie, où son troupeau le reçut comme un pasteur qui avoit souffert pour lui. Il assembla un concile des évêques d'Egypte, de la Thébaïde et de la Libye, au nom duquel il adressa une lettre à Jovien. On y proposoit la formule de foi du concile de Nicée, comme règle de la foi orthodoxe. Il se rendit lui-même auprès de ce prince à Antioche, et en fut bien reçu. Valens, successeur de Jovien, fut moins favorable à Athanase qui se vit obligé de prendre la fuite pour la quatrième fois, et de s'enterrer quatre mois de suite à la campagne, dans un bâtiment construit sur le tombeau de son père. L'empereur l'ayant rappelé, il termina tranquillement ses jours à Alexandrie, le 2 mai 373, après 46 ans d'épiscopat. Athanase lutta près de cinquante ans contre une ligue d'hommes subtils en raisonnemens, profonds en intrigues, courtisans déliés et maîtres du prince, arbitres de la faveur et de la disgrace, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit, et leur échappa toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche; il les fit trembler, lors même qu'il fuyoit devant eux, et qu'il étoit enseveli tout vivant dans le tombeau de son père. Il lisoit dans les cœurs et dans l'avenir. Quelques catholiques étoient persuadés que Dieu lui révéloit les desseins de ses ennemis : les ariens l'accusoient de magie; et les païens prétendoient qu'il étoit versé dans la science des augures, et qu'il entendoit le langage des oiseaux : tant il est vrai que sa prudence étoit une espèce de divination. Personne ne discerna mieux que lui les momens de se produire ou de se cacher, ceux de la parole ou du silence, de l'action ou du repos. Il sut trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil, et le même crédit à l'extrémité des Gaules, dans la ville de Trèves, qu'en Egypte, et dans le sein même d'Alexandrie; entretenir des correspondances, ménager des protections, lier entre eux les orthodoxes, encourager les plus timides, d'un foible ami ne se faire jamais un ennemi; excuser les foiblesses avec une charité et une bonté d'ame qui font sentir que, s'il condamnoit les voies de rigueur en matière de religion, c'étoit moins par intérêt que par principes et par caractère. Julien, qui ne persécutoit pas les autres évêques, du moins ouvertement, regardoit comme un coup d'état de lui ôter la vie, croyant que la destinée du Christianisme étoit attachée à celle d'Athanase. Rien ne fait plus l'éloge du gouvernement ecclésiastique de cet homme illustre que la persévérance avec laquelle on le chérissoit. Les Alexandrins étant le peuple le plus léger, le plus impatient et le plus impétueux, on doit admirer la conduite d'un évêque qui, par l'uniformité de ses principes et l'inflexibilité de son caractère, devoit révolter ces esprits superficiels et volages. Un an avant la mort de ce saint évêque, l'empereur Valens, arien très-zélé, avoit tenté son expulsion; mais le peuple d'Alexandrie entra en fermentation, et

l'empereur, redoutant la fureur de ses habitans qui idolâtroient leur évêque, se désista de son dessein. Il y a plusieurs éditions des ouvrages de St. Athanase. La meilleure est celle du P. Montfaucon, en 3 vol. in-fol., 1698, corrigée sur tous les anciens manuscrits, enrichie d'une version nouvelle en latin, d'une vie du saint, de plusieurs ouvrages qui n'avoient pas encore vu le jour, et de quelques opuscules attribués à St. Athanase; on y joint ordinairement, du même Montfaucon, *Collectio nova Patrum Græcorum*, Paris, 1706, 2 vol. in-fol. Les principaux ouvrages de ce Père, sont, *Défense de la trinité et de l'incarnation*; ses *Apologies*; ses *Lettres*; ses *Traités contre les Ariens*, les *Méléciens*, les *Appollinaristes* et les *Macédoniens*. Le style de St. Athanase n'est ni au-dessus ni au-dessous du sujet qu'il traite; ses écrits sont presque tous dogmatiques; il y a peu de principes de morale, et ils n'y sont pas traités avec l'étendue qu'ils méritent. On ne sait précisément à qui attribuer le *Symbole* qui porte son nom; plusieurs savans conviennent qu'il n'est pas de lui; cependant, l'abbé Leclerc a publié, en 1730, une Dissertation, pour prouver qu'Athanase en est le véritable auteur. Nous avons une *Vie de St. Athanase*, par Godefroi Hermant, en deux vol. in-4°. Nic. Fontaine a traduit ses *Opuscules* à la suite de St. Clément d'Alexandrie, Paris, 1696, in-8°; et l'abbé Guillaume Le Roy, le *Discours contre ceux qui jugent de la vérité par la seule autorité de la multitude*, Paris, 1651, in-4°. Ce même discours a été traduit de nouveau par Le Roy, ex-oratorien, 1732 et 1740, in-12.

II. ATHANASE (saint), martyr, diacre de l'église de Jérusalem, soutint la décision du concile de Chalcédoine contre Théodose, chef des eutychiens. Celui-ci le fit assassiner l'an 452, par des satellites qui le meurtrirent de coups de fouet, et le percèrent de coups d'épée. l'Eglise célèbre sa fête le 5 juillet.

III. ATHANASE, évêque d'Ancyre, assista au concile d'Antioche en 363, et y signa le symbole de Nicée. St. Basile et St. Grégoire de Nazianze ont loué ses vertus et son zèle pour la défense de la religion.

IV. ATHANASE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Lyon, mourut à Rome, en 1630, âgé de plus de cent ans. Il a publié un ouvrage pieux, sous le titre de *Tribunal de la conscience*. Allégambe a fait l'éloge de cet auteur et de son ouvrage.

† ATHANASIE (sainte), fille de Nicétas et d'Irène, naquit dans le commencement du 9e siècle dans l'île d'Égine. Étant encore vierge, elle avoit résolu de se faire religieuse, mais ses parens l'obligèrent de se marier avec un officier qui fut tué 16 ans après, dans un combat contre les Sarrasins. Après être restée quelque temps en viduité, elle fut obligée de se remarier, par l'édit de l'empereur Michel-le-Bègue, qui ordonnoit aux filles de se marier. Le second mari d'Athanasie, touché de la conduite exemplaire de sa femme, entra dans un monastère, et Athanasie changea sa maison en couvent. Quatre ans après, elle transporta cette nouvelle communauté dans un lieu écarté et solitaire, où elle bâtit trois églises. Son monastère fut appelé *Timie*, c'est-à-dire lieu honoré et respecté. Elle fut obligée de faire un voyage à Constantinople, et mourut à son retour, le 15 août 860. Les Grecs célèbrent sa fête le 16 août.

* ATHANASIO (don Pierre), peintre né à Grenade en 1638, étoit disciple d'Alexis Cano. Comme il ne put jamais prendre sur lui d'étudier

la nature, ce peintre étoit froid, maniéré et peu correct dans son dessin ; de plus il péchoit par l'invention, mais il avoit peu d'égaux pour le coloris. Il étoit redevable de ce mérite à ses études sérieuses et assidues d'après les plus beaux morceaux de Van Dick et de Pierre de Moya, dont il avoit très-bien saisi la manière. Il mourut à Grenade, en 1658, à l'âge de 50 ans. La plupart de ses œuvres sont répandues dans la ville de Grenade : on en voit chez les chartreux, beaucoup dans le cloître de Notre-Dame-de-Graces, entre autres une *Conception de la Vierge*, qui est fort belle.

ATHANATUS, athlète d'une force prodigieuse, se promenoit sur un théâtre, au rapport de Pline le naturaliste, revêtu d'une cuirasse de plomb du poids de 500 livres, et avec des brodequins qui en pesoient autant.

ATHANE, historien de Syracuse, écrivit, suivant Vossius, la vie de Dion et de Denys, tyran de Sicile. Il vécut vers la 110e olympiade, c'est-à-dire environ 306 ans avant J. C.

ATHARIDE (Mythol.), dieu des Arabes, qu'ils faisoient présider au mouvement des constellations. C'est le Mercure de leur contrée.

ATHÉAS, roi des Scythes, combattit les Triballiens, les Istriens, et promit à Philippe, roi de Macédoine, de lui léguer sa couronne, s'il lui donnoit du secours. Les troupes de Philippe étant venues trop tard, le Scythe les renvoya. Le roi de Macédoine fit demander à Athéas le remboursement des frais qu'il lui avoit occasionnés. « Les Scythes, répondit leur roi aux ambassadeurs macédoniens, n'ont ni argent ni or ; leurs uniques richesses sont du fer et du courage. » Philippe conçut le dessein de se venger de cette réponse. Il fit demander à Athéas l'entrée dans ses états, sous prétexte d'ériger une statue à Hercule, à l'embouchure du Danube. « Qu'il vienne, répondit le Scythe, mais seul et sans armée. Cette réponse, plus piquante que la première, fut la source d'une guerre, dans laquelle Athéas fut tué à 90 ans, 340 avant J. C. On dit que, dans les courses que ses gens faisoient sur les Macédoniens, ils prirent un célèbre musicien. Athéas le fit chanter ; et comme ses sujets, tout farouches qu'ils étoient, l'écoutoient avec complaisance : « Pour moi, dit le roi barbare, j'aime mieux entendre hennir mon cheval que d'ouïr chanter cet homme-là. »

† ATHELSTAN, roi d'Angleterre, succéda à Édouard surnommé *l'Ancien*. Il régna quatorze ans, pendant lesquels il chassa les Danois du Northumberland, soumit les Gallois à un tribut, vainquit les Écossais, et gouverna son peuple avec justice et avec bonté. Il mourut en 941.

† ATHEMÈNES, fils de Cratée, roi de Crète, ayant appris de l'oracle qu'il devoit avoir le malheur de tuer son père, se retira dans l'île de Rhodes sur une montagne. Son père étant venu l'y chercher long-temps après, Athemènes le priva du jour sans le connoître.

† ATHÉNAGORE (Athenagoras), philosophe chrétien d'Athènes, adressa *une apologie de sa religion* à Marc-Aurèle et à son fils Commode, associé à l'empire, imprimée par H. Estienne, 1577, in-8°. On a encore de lui un *Traité sur la résurrection des morts*, dans lequel on retrouve quelques-unes des idées de Platon. Ces deux ouvrages sont écrits avec pureté ; mais le style est un peu trop chargé d'hyperboles et de parenthèses. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères. Ils ont été imprimés

plusieurs fois séparément. La meilleure édition de ces deux *Traités* est celle d'Oxford, 1706, in-8°, sous le titre de *Legatio pro Christianis*, réimprimé à Leipzick, 1774, in-8°, avec les notes de Linduer. Nous en avons une mauvaise traduction française par Gaussart, prieur de Sainte-Foi, Paris 1574, et une autre par Arnaud du Ferrier, Bordeaux, 1577 in-8°, qui est préférable. Martin Fumée, seigneur de Genillé, s'avisa de mettre sous le nom d'Athénagore son mauvais roman, Du vrai et parfait Amour, contenant les Amours honnêtes de Théogènes et de Charide, en 1589 et 1612, 2 vol. in-12. Les Opuscules d'Athénagore se trouvent à la suite des œuvres de saint Justin, Cologne, 1686, 3 volumes in-fol.

ATHÉNAÏS. *Voyez* EUDOXIE, n° II.

† I. ATHÉNÉE, Athendeus, grammairien, appelé *le Varron des Grecs*, né à Naucratie en Egypte, vivoit dans le deuxième siècle sous Marc-Aurèle. Schweighauser conjecture qu'il a fini ses *Deipnosophistes* vers l'an 228. La première édition est celle d'Alde, à Venise, en 1514, soignée par Musurus. La seconde se fit à Bâle, en 1535, par les soins de Jean Bedrot et de Christian Herlin. En 1597 parut l'édition de Casaubon, la seule imprimée sous ses yeux, et que suivit son grand commentaire. Depuis plus de deux siècles, Athénée n'avoit point trouvé un nouvel éditeur, quand Lefebvre de Villebrune a donné une traduction de ses œuvres en 1789 et 1801. Jean Schweighauser en a donné aussi une édition; le 1[er] volume du texte d'Athénée, accompagné d'une traduction latine nouvelle; en même temps, le premier volume des *Animadversiones in Athenœum*, parurent à Strasbourg in-8°. Le 4[e] volume du texte d'Athénée, et qui complète celui-ci, à Paris, 1804, ainsi que le 5[e] et le 6[e] volume des *Animadversiones*, allant depuis le 9[e] livre, jusqu'au 12[e]. L'érudition d'Athénée étoit profonde et sa mémoire prodigieuse. Il ne nous reste que *les Deipnosophistes*, c'est-à-dire les sophistes à table, en 15 livres, dont les deux premiers, une partie du 3[e], et presque tout le dernier nous manquent. Il renferme un nombre infini de citations et de faits curieux qui rappellent les mœurs de l'antiquité. Noël Le Comte (*Natalis Comes*) l'a traduit en latin, et c'est sur cette version que le second abbé de Marolles l'a mis en français. Ces deux traductions sont infidèles; la dernière sur-tout est un des plus mauvais ouvrages de Marolles. Cependant on recherche l'édition de Paris, chez Langlois, in-4° 1680. Délechamp a aussi traduit cet auteur.

II. ATHÉNÉE, médecin de Cilicie, florissoit du temps de Pline. Il soutenoit que le feu, l'air, l'eau et la terre n'étoient pas les vrais élémens; mais bien le chaud, le froid, le sec et l'humide, et un cinquième qu'il ne savoit comment définir : il l'appeloit esprit, en grec *pneuma*; ce qui fit donner à ses sectateurs le nom de *Pneumatiques*.

III. ATHÉNÉE, de Byzance, ingénieur sous Gallien, fut employé par cet empereur à fortifier les places de Thrace et d'Illyrie, exposées aux incursions des Scythes. Il est auteur, à ce qu'on croit, d'un *Livre sur les machines de guerre*, imprimé dans le recueil des Ouvrages des anciens mathématiciens, Paris 1693, in-fol., grec et latin. — Un autre ATHÉNÉE, mécanicien grec, imagina une horloge dont les heures se faisoient entendre par un sifflement d'air que l'impulsion de l'eau faisoit sortir par un étroit orifice. Antiphile a célébré cet Athénée dans le recueil des épigrammes grecques.

* ATHENIS, de Chio, fils d'Anthermus, vivoit, ainsi que son frère Bupalus, vers l'an 540 avant l'ère chrétienne. Ils étoient tous deux sculpteurs et architectes, et vraisemblablement aussi peintres, suivant le rapport de Pline. Le poëte Hipponax, leur contemporain, extrêmement laid, fut peint par eux d'une laideur repoussante. Ce poëte, pour s'en venger, publia contre eux des satires si mordantes, qu'ils se pendirent, dit-on, de désespoir. Il y avoit dans le temple de Chio une *Diane* qu'ils avoient faite, qui paroissoit triste à ceux qui entroient dans le temple, et gaie à ceux qui en sortoient. On transporta à Rome plusieurs statues de ces deux frères, ce qui prouve combien on les estimoit alors, puisqu'on ne tiroit de la Grèce que des ouvrages choisis des grands maîtres. On voyoit dans presque tous les temples que fit bâtir Auguste des *Statues* d'Athénis et de Bupalus.

ATHÉNOBIUS, ambassadeur d'Antiochus, roi de Syrie, vers Simon Machabée, fut chargé de lui demander la restitution des villes de Joppé, de Gaza, et de la forteresse de Jérusalem. Simon ayant repoussé cette proposition, Antiochus envoya contre lui son général Candebée qui fut complètement défait.

I. ATHÉNODORE, de Tarse, surnommé *Cordilion*, philosophe stoïcien, retiré à Pergame, refusa constamment les faveurs que les rois et les généraux vouloient lui faire. Il devint ami intime de Caton, et mourut entre ses bras, avec la réputation d'un homme dont la philosophie ne se démentit jamais.

† II. ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, précepteur et ami d'Auguste, avoit été choisi par César pour veiller à l'éducation de ce prince. Le philosophe donna souvent de très-bons avis à son disciple, qui en profita quelquefois. Auguste aimoit les femmes. Parmi celles qu'il courtisoit, étoit l'épouse d'un sénateur, ami d'Athénodore. Celui-ci trouva un jour le mari baigné de larmes. Ayant su la cause de sa tristesse, il prit lui-même des habits de femme, s'arma d'un poignard, se mit dans la litière qu'Auguste envoya à sa maîtresse, et s'étant présenté à ce prince, qui fut très-étonné de son déguisement, il lui dit : « A quoi vous exposez-vous ? Un mari au désespoir ne peut-il pas se déguiser, et laver dans votre sang la honte que vous lui prépariez ? » — Auguste ne se fâcha pas de cette leçon ; elle le rendit plus circonspect. Athénodore ayant obtenu la permission de se retirer à Tarse, sa patrie, conseilla en partant à son élève, pour calmer son naturel bouillant, de prononcer les 24 lettres de l'alphabet des Grecs, avant de suivre les mouvemens de sa colère. Il mourut à l'âge de 82 ans, pleuré de ses compatriotes, qui, par reconnoissance, lui décernèrent des sacrifices comme à un héros. Il doit être distingué d'un autre ATHÉNODORE, qu'Auguste, au rapport de Suétone, chargea de l'éducation de Claude Néron, qui depuis parvint à l'empire. — Deux habiles sculpteurs grecs portèrent le même nom. L'un travailla au groupe de Laocoon avec Polydore et Agésander ; l'autre, né dans l'Arcadie, fut élève de Polyclète, et se distingua en sculptant les femmes et leurs vêtemens.

III. ATHÉNODORE (saint), évêque de Néocésarée, frere de saint Grégoire Thaumaturge, et disciple d'Origène. Il assista au concile d'Antioche tenu contre Paul de Samosate, et souffrit le martyre sous l'empire d'Aurélien, l'an 233. — Il ne faut pas le confondre avec un autre

évêque du même nom, qui périt dans la persécution de Dioclétien.

ATHÉNOGÈNE (saint), martyr, fut précipité dans un abîme, et composa, à l'instant de sa mort, une *Hymne sur la Trinité* dont saint Basile a fait mention.

† ATHIAS (Joseph), juif, imprimeur d'Amsterdam, publia, en 1661 et 1667, deux éditions de la *Bible hébraïque*, en 2 vol. in-8°, qui lui méritèrent une chaîne d'or et une médaille que lui donnèrent les États-Généraux. Ces éditions étoient recherchées par les savans avant celle d'Amsterdam, 1705, en 2 vol. in-8°, avec les Notes d'Évrard Van der Hoogt. Il mourut en 1700. — *Voyez* ABRAHAM, n° VI. Il ne faut pas confondre ce Joseph ATHIAS avec son père Tobie ATHIAS, qui a donné une Bible espagnole à l'usage des juifs, Ferrare, 5313 (1553) in-fol. goth.

ATHLONE (Godard de Réède, comte d') d'une famille distinguée de Westphalie, velt-maréchal et général des troupes hollandaises dans la guerre de la succession d'Espagne. Après avoir remporté des victoires, qui facilitèrent à Guillaume III la conquête de l'Irlande, il fit la campagne de 1702 avec le duc de Marleborough, et mourut l'année d'après à Utrecht. Il s'étoit distingué autant par sa clémence que par sa valeur. Lorsqu'il étoit vainqueur en Irlande, il reçut avec douceur les vaincus qui voulurent se soumettre à Guillaume, et fit passer en France ceux qui aimèrent mieux aller trouver le roi Jacques.

* I. ATKINS (sir Robert), né dans le comté de Glocester en 1621. Ses *Traités*, en 1 vol. in-8°, sont regardés comme un chef-d'œuvre par rapport à la connoissance des lois et de la constitution. Il est mort en 1709.

* II. ATKINS (sir Robert), fils du précédent, fut élevé sous les yeux de son père, et siégea au parlement. Il écrivit *l'Histoire du comté de Glocester*, qui a eu deux éditions in-fol. Il mourut en 1711, deux ans après son père, âgé de 65 ans.

* III. ATKINS (Richard), né dans le comté de Glocester, publia *l'Origine et les progrès de l'imprimerie en Angleterre*, in-4°, 1664. Il mourut en 1667.

† ATLAS (Mythol.), roi de Mauritanie, fils d'Uranus et frère de Prométhée, passoit pour un habile astronome. On dit qu'il contemploit les astres, et qu'il inventa la *Sphère*. Les poëtes ont feint qu'il portoit le ciel sur ses épaules, et l'un d'eux nous le représente gémissant sous le faix, à cause de la multitude de dieux qu'y plaçoit la superstition. Atlas fut métamorphosé en montagne, pour avoir refusé l'hospitalité à Persée. On croit qu'il vivoit du temps de Moïse. Baer, dans une savante dissertation, a voulu prouver qu'Atlas étoit Jacob; et l'Atlantide, la Judée. Elle a été traduite en allemand, Leipsick, 1777. Dans le palais Farnèse, Atlas est représenté soutenant le globe céleste, et courbé sous cet immense fardeau.

ATOSSE, fille de Cyrus, roi de Perse, épousa d'abord Cambyse, son propre frère, ensuite le mage Smerdis. Elle fut mariée en troisièmes noces, l'an 521 avant J. C., à Darius, dont elle eut Artabarzane et Xercès qui succéda à son père dans le royaume des Perses. Atosse, selon Ussérius, est la même qui est appelée Vasthi dans l'Écriture. Le médecin Démocède s'acquit une grande célébrité en la guérissant d'un cancer au sein.

*ATRATUS *ou* LENOIR (Hugues), né à Evesham, dans le diocèse de

Worchester en Angleterre, et mort de la peste en 1287, fit de grands progrès dans les sciences, particulièrement dans la philosophie et les mathématiques ; il étudia aussi la médecine avec tant de succès, qu'il fut nommé le phénix de son temps. Il embrassa ensuite les ordres, et fut nommé au cardinalat en 1281. On lui attribue les ouvrages suivans : I. *Canones medicinales*. II. *Super opus febrium; Isaaci opusculum*. III. *De Genealogiis humanis*. IV. *Distinctiones prædicabiles*.

† ATRÉE, roi d'Argos et de Mycènes, fils de Pélops, père d'Agamemnon et de Ménélas, et mari d'Érope, vivoit l'an 1291 avant J. C. Thyeste, son frère, s'étant fait aimer d'Érope, et craignant le ressentiment d'Atrée, se retira dans un lieu de sûreté. Atrée feignit de s'être réconcilié avec lui, et lui fit manger dans un festin deux enfans, fruits de son inceste. Le soleil recula d'horreur. Sénèque, Crébillon et Voltaire ont fait des tragédies sur cet horrible événement.

* ATRI (Jean-Baptiste), bénédictin, naquit dans le 16e siècle. Ses *Discours* furent imprimés à Florence en 1572. Un autre auteur de même nom (Jacques ATRI), médecin et poëte, vivoit dans le XIV siècle. Il écrivit différens ouvrages, dont il est fait mention dans une épitaphe rapportée par Toppi; elle est dans la sacristie des pères mineur de Saint-François, à Atri.

† ATRONGE, simple berger, qui se fit roi de Judée, tandis qu'Archélaüs demandoit à Rome cette couronne pour lui. Cet usurpateur, s'étant soutenu quelque temps avec le secours de quatre de ses frères aussi vaillans que lui, fut pris enfin par Archélaüs. Ce prince lui mit sur la tête une couronne de fer, le fit promener sur un âne par toutes les villes de son royaume, et l'envoya ensuite à la mort.

† ATROPOS (Mythol.), la plus sévère des trois parques, coupoit le fil des jours attribués à chaque mortel. Son nom signifioit en grec l'inflexible. Violente et féroce, Hésiode disoit que souvent elle se déchiroit elle-même. On la représentoit comme la plus âgée, et toujours vêtue d'un habillement noir. Dans le tableau de Restout, où il a peint Orphée réclamant de Pluton son épouse Euridice, on distingue cette parque qui regarde fixement le monarque des enfers pour savoir si elle doit renouer le fil des jours de cette femme.

† ATSIZ, favori et échanson de Sangiar, sultan des Selgiusides, gouverna son empire avec gloire, lorsque ce souverain fut fait prisonnier par les Turcomans. Quelque temps après, Sangiar, se trouvant à la chasse, fut encore enveloppé par une troupe de conjurés. Atsiz qui dormoit dans sa tente se réveilla au milieu d'un songe où il avoit vu son maître en danger; il se hâta de rassembler une troupe, et d'aller au lieu de la chasse. Les conjurés, qui s'étoient déjà saisis de la personne du sultan, le relâchèrent aussitôt et ne songèrent qu'à se sauver. Atsiz, sur la fin de sa vie, se révolta contre Sangiar, et lui fit pendant plusieurs années une guerre cruelle, qui lui valut un vaste gouvernement. Il mourut l'an 551 de l'hégire, dans la vallée de Khabouschan, l'une des plus belles de l'Asie. Pendant sa maladie il entendit la voix d'un homme qui lisoit; et ayant fait prêter l'oreille par ceux qui étoient auprès de lui, on entendit ces paroles de l'Alcoran : « Nul homme ne sait en quel pays il doit mourir. » Ces paroles firent tant d'impression sur son esprit, qu'il ne douta plus que sa mort ne fût marquée dans le lieu

où il se trouvoit, et cette triste pensée l'avança de quelques jours. Il étoit âgé de 61 ans. Le poëte Raschid suivit le cercueil, et prononça son oraison funèbre en vers. Atsiz, brave et habile guerrier, se montra de plus libéral envers les gens de lettres, au nombre desquels il étoit compté lui-même.

ATTA (T. Quinctus), ancien poëte romain, vivoit l'an de Rome 677, et obtint sa sépulture dans la voie Prénestine. On lui donna le surnom d'Atta, parce qu'il avoit les jambes débiles. Il composa des pièces de théâtre appelées par les Romains *Fabulæ togatæ*; elles sont citées avec éloge par les grammairiens latins; mais aucune n'est parvenue jusqu'à nous.

ATTAIGNANT (l'Abbé l'). *V.* LATTAIGNANT.

† I. ATTALE I, roi de Pergame, cousin germain et successeur d'Eumènes, battit les Galates. Il poussa ses conquêtes jusqu'au Mont-Taurus, et prit le titre de roi que ses prédécesseurs n'avoient point. Il secourut les Romains contre Philippe, remporta plusieurs avantages sur ce prince, et mourut laissant quatre fils, l'an 198 avant J. C., après un règne de 44 ans. Il s'illustra par sa valeur et sa générosité. L'usage magnifique qu'il fit de ses richesses lui donna le moyen d'augmenter ses états. Il sut se faire des alliés qui le secondèrent dans toutes ses entreprises, et il gouverna ses sujets avec la plus exacte justice. Mari tendre, père affectionné, il remplit les devoirs de particulier avec le même soin que ceux de prince. *Voy.* APPOLLONIAS.

† II. ATTALE II, Philadelphe, roi de Pergame, et frère d'Eumènes II, prit la couronne, et la fit passer ensuite sur la tête de son neveu dont il étoit le tuteur. Il défit Antiochus, et donna du secours aux Romains contre Persée. Etant venu à Rome l'an 167 avant J. C., il fut reçu en prince qui avoit prouvé sa valeur et son attachement à la république. De retour dans ses états, il eut une guerre à soutenir contre Prusias, qui, après l'avoir vaincu dans un combat l'an 156, étoit entré dans Pergame. Attale envoya son frère Athénée à Rome pour implorer le secours du sénat, qui défendit en vain au roi de Bithynie de continuer la guerre. Prusias éluda cette défense, ou par des délais, ou par des perfidies; car il tenta de se saisir, sous prétexte d'une entrevue, de l'ambassadeur romain et d'Attale. Ce complot fut découvert et demeura sans exécution. Après quelques nouvelles hostilités, les deux rois firent la paix. Attale profita du repos dont il jouissoit pour fonder Attalie, Philadelphie et d'autres villes. Il mourut de poison l'an 139 avant J. C., âgé de 82 ans. Ce prince aimoit les savans et sur-tout le philosophe Polémon, avec lequel il entretenoit un commerce de lettres. *Voyez* LACIDE.

† III ATTALE III, roi de Pergame, surnommé *Philométor*, fils d'Eumènes et de Stratonice, monta sur le trône par le secours du poison, et le souilla en répandant le sang de ses amis et de ses parens. Il faisoit faire ces exécutions par des troupes étrangères, qu'il avoit choisies à cet effet parmi les peuples les plus sauvages. Après avoir assouvi sa fureur, il cessa de paroître en public; il mit un habit usé, laissa croître sa barbe, et fit tout ce que faisoient alors les plus grands criminels, comme s'il eût voulu expier ses forfaits. Il abandonna le soin de ses affaires, pour s'occuper entièrement de son jardin. Il y cultivoit des plantes vénéneuses, telles

que l'ellébore, l'aconit et la ciguë, qu'il envoyoit quelquefois en présent à ses amis. Ce prince bizarre quitta le jardinage, pour se livrer à la fonte des métaux ; mais ayant trop long-temps travaillé au soleil, il contracta une fièvre, et en mourut l'an 134 avant J. C., sans laisser d'enfant de Bérénice sa femme. On lui attribue l'invention des tapisseries. Il laissa les Romains héritiers des meubles de son palais : mais la république ayant interprété son testament d'une manière plus avantageuse pour elle, s'empara de son royaume. *Voyez* ARISTONIC.

† IV. ATTALE (Priscus Attalus), né dans l'Ionie, s'avança dans la cour des empereurs d'Occident et obtint le rang de sénateur. Il étoit préfet de Rome en 409, lorsqu'Alaric se rendit maître de cette ville. Ce prince le fit reconnoître empereur par le sénat et le peuple romain ; mais étant ensuite mécontent de lui, il le dépouilla en 410 de la pourpre impériale, qu'il envoya à l'empereur Honorius. Attale, obligé de suivre Alaric comme un simple particulier, devint la risée de la cour de ce roi, qui le revêtit encore peu de temps après des habits impériaux, pour avilir de plus en plus la majesté romaine. Dans cette vue, il le faisoit quelquefois paroître à sa suite avec une robe d'esclave, Ce fantôme d'empereur reprit, après la mort d'Alaric, la pourpre dans les Gaules ; mais comme il n'avoit ni argent, ni soldats, ni province, il fut errant jusqu'en 416, qu'il fut pris par le général Constance, et envoyé à Honorius qui étoit à Ravenne. Ce prince, après lui avoir fait couper la main droite, dont il avoit porté le sceptre, le donna en spectacle, pour orner son entrée triomphale à Rome, et l'envoya en exil dans l'île de Lipari. C'est là qu'il finit obscurément une vie abreuvée de tant d'humiliations.

* ATTALIN (Claude-François), professeur en médecine, doyen de l'université de Besançon, mort dans cette ville le 15 mai 1782, a publié, I. *Lettre à un médecin de province sur un coup à la tête.* II. *Institutiones anatomicæ*, 1753, in-8°.

ATTARDI (Bonaventure), né à Argire, ancienne ville de Sicile, prit l'habit de religieux augustin, et devint professeur d'histoire sacrée à l'université de Catane. Il a publié, I. *Balance de la vérité.* II. *Lettre sur la mission de saint Philippe d'Argire en Sicile*, 1738, in-4°. III. *Diverses réponses au savant Muratori.*

ATTAVANTI (Paul), appelé communément en Italie le *frère Paul de Florence*, parce qu'il étoit né dans cette ville en 1419, devint général de l'ordre religieux des servites, et unit à une grande piété un savoir peu commun dans le siècle où il vivoit. Outre plusieurs livres sur la théologie, on lui doit, I. Un *Abrégé du Droit canonique*, Milan, 1479, in-fol. II. La *Vie de sainte Catherine de Sienne.* III. Un *Commentaire sur les Œuvres de Dante et de Pétrarque.* IV. Une *Histoire de l'ordre des servites.* V. Une autre de la *Maison de Gonzague.*

† I. ATTENDOLO (Darius), né à Bagnacavallo, dans le royaume de Naples, vers l'an 1530, homme de guerre et homme lettré, suivit le prince de Salerne, général de Charles V, dans son expédition contre le Piémont, et se délassa ensuite de ses fatigues militaires dans la culture des lettres et de la poésie. On a de lui, I. *Il Duello*, Venezia, 1564, in-8°. C'est l'histoire des duels célèbres et des lois qui les condamnent. II. *Discours sur l'Hon-*

neur, 1562. III. Des *Vers* insérés dans divers recueils.

II. ATTENDOLO (Ambroise), fut un habile ingénieur qui fortifia Capoue.

III. ATTENDOLO (Jean-Baptiste), fils du précédent, poëte et littérateur, mort en 1593, écrasé sous les roues d'une charrette, a laissé une *Relation des obsèques de Charles d'Autriche*, Naples, 1471; un *Discours sur la victoire navale remportée par les confédérés près des Echinades* (petites îles de la Grèce), 1573, etc.

† ATTENDULI (Marguerite), née à Cotignola, petite ville de la Romagne, vers l'an 1370, d'une famille obscure, soutint la gloire de son frère Sforce, qui, par sa valeur et son génie, s'étoit élevé à la place de grand-connétable du royaume de Naples, et dont les descendans devinrent ducs de Milan. Sforce ayant été arrêté par l'ordre de Jacques, comte de La Marche, qui avoit épousé la reine de Naples, Marguerite Attenduli sa sœur, rassembla ses amis, se mit à leur tête, marcha contre le comte de La Marche, et, après divers exploits, s'empara de Tricarico. Le comte lui députa aussitôt plusieurs nobles pour lui annoncer qu'il immoleroit Sforce à sa vengeance, si Tricarico ne lui étoit pas rendu. Marguerite lui fit répondre que son frère ne craignoit pas la mort, qu'elle n'achèteroit pas sa vie par une lâcheté et que les jours de ses envoyés, qu'elle retenoit, répondroient de sa barbarie. Les parens des députés sollicitèrent la liberté de Sforce et l'obtinrent. *Voyez* SFORCE.

† ATTERBURY (François), naquit à Mittleton, dans la province de Buckingham, le 6 mars 1662. Dès l'âge de 22 ans, il mit en beaux vers latins *l'Absalon et l'Achitopel* de Dryden. En 1687, il écrivit une savante *Apologie pour Martin Luther contre les catholiques romains*. Le roi Guillaume le fit son chapelain. Il eut la même charge sous la reine Anne, fut doyen de Westminster, et évêque de Rochester en 1713. Après la mort de cette princesse, Atterbury, s'étant déclaré pour le prétendant, fut enfermé dans la tour de Londres en 1722, et banni l'année suivante du royaume. Cet évêque, retiré en France, fut le conseil et l'ami des gens de lettres. Il mourut à Paris le 15 février 1732. Atterbury est considéré par les Anglais, aussi bien que Bolingbroke, comme un des grands maîtres de leur prose. Arrivant à Douvres pour passer en exil, il rencontra Bolingbroke, qui avoit permission de retourner. L'évêque s'écria : « Je suis échangé. » L'un et l'autre de ces éloquens écrivains étoient liés de la plus étroite amitié avec Pope. On a de lui, I. Des *Sermons* en anglais. II. Des *Lettres* latines. On les trouve dans le Recueil des pièces de littérature par l'abbé Granet. III. Des *Réflexions sur le caractère de Japis dans Virgile*. IV. *Correspondance, Discours et Mélanges de Fr. Atterbury*, Londres, 1788, 1 vol. in-8°. V. *Selecta Poëmata Italorum qui latinè scripserunt*, Londini, 1684, in-8°. A. Pope en a donné une seconde édition en 1740, 2 vol. in-8°.

ATTERSOL (Guillaume), savant anglais, vivoit au commencement du 17e siècle. Il a composé plusieurs ouvrages. Le plus connu est son *Commentaire*, en anglais, *sur le livre des Nombres*, 1618, in-fol.

ATTICHY. *Voyez* DONI.

† I. ATTICUS (Titus Pomponius), chevalier romain, fils d'un père qui cultivoit les lettres, et qui

lui inspira ce goût, fut étroitement lié avec Cicéron son contemporain. (*Voyez* TYRANNION). Les proscriptions de Cinna et de Sylla l'obligèrent de se retirer à Athènes. Les troubles de Rome étant calmés, il revint dans sa patrie, emportant les regrets des Athéniens. Un de ses oncles lui laissa près d'un million, dont il ne se servit que pour se faire des amis. Le célèbre orateur Hortensius, et tout ce qu'il y avoit de plus distingué à Rome, furent étroitement liés avec lui. « On ne pouvoit discerner, dit Cornélius Népos, qui d'Hortensius ou de Cicéron aimoit le plus Atticus. Il étoit le nœud de l'amitié de ces deux grands hommes, et faisoit que, tout rivaux qu'ils étoient, et animés de part et d'autre d'un désir également vif de se distinguer, il n'y avoit entre eux aucune jalousie. Atticus pouvant, par le moyen d'Antoine, tout-puissant alors dans la république, augmenter considérablement son bien, songea si peu à s'enrichir, qu'il n'usa jamais de son crédit auprès du triumvir qu'en faveur de ses amis. Les repas chez lui étoient toujours assaisonnés de quelque lecture. Il ne lui échappoit jamais de mensonge, et il ne pouvoit le souffrir dans les autres. Son air affable et prévenant étoit accompagné d'une sorte de sévérité, et sa gravité tempérée par un air de bonté et de douceur; en sorte qu'on ne pouvoit dire si ses amis le respectoient plus qu'ils ne l'aimoient. » Durant les guerres civiles de Pompée et de César, de Marc-Antoine et de Brutus, il se ménagea si bien qu'il fut aimé de tous, sans inspirer aucun ombrage. Il refusa constamment toutes les charges. Parvenu à l'âge de 77 ans, sans avoir eu aucune maladie, il se laissa mourir de faim, pour prévenir les douleurs qui venoient l'assiéger, l'an 33 avant J. C. Cicéron lui écrivit un grand nombre de lettres, dans lesquelles il lui fait part des affaires de la république et de ses affaires domestiques. Elles forment 16 livres. L'abbé Mongault les a traduites en français, avec des notes, en 6 vol. in-12. (*Voyez* MONGAULT.) On lui avoit donné le surnom d'*Atticus*, parce qu'il avoit vécu long-temps à Athènes, et qu'il possédoit aussi parfaitement la langue grecque que s'il fût né dans la capitale de l'Attique : c'est le témoignage que lui rend Cornélius Népos, qui a écrit sa vie. L'abbé Paul, qui a traduit cet historien, n'adopte pas toutes les louanges qu'il donne à Atticus. Il le dit, « Epicurien raffiné, ne se mêlant d'aucune affaire capable de troubler sa chère tranquillité, vivant à peu près avec les mauvais citoyens comme avec les bons, ami de Cicéron et de Clodius, parlant de morale et de vertu, mais moins philosophe qu'égoïste. » Atticus avoit composé des *Annales*, ou plutôt, comme dit Cicéron dans son Brutus, une *Histoire universelle* qui renfermoit un espace de 700 ans, et contenoit non seulement celle des Romains, mais aussi celle des peuples et des empires les plus célèbres. *Voyez* NÉPOS.

† II. ATTICUS (Hérode), fils d'Atticus, préfet de toute l'Asie sous Nerva, l'an 97 de J. C., descendoit de Miltiade, avoit eu un de ses ancêtres consul à Rome, et fut lui-même consul l'an 143. Disciple de Favorin et de Polémon, il fut le maître de l'empereur Vérus. Son père lui avoit laissé des richesses immenses; mais à tous ses trésors il préféroit la gloire de parler sur-le-champ d'une manière éloquente. On disoit de lui « qu'il étoit la langue grecque elle-même, et le roi du discours. » Il avoit composé divers ouvrages ; il ne reste de lui que sa réputation. Il mourut

dans un âge avancé. On prétend que, dans sa vieillesse, il répondit à un homme puissant qui le menaçoit : « Ne sais-tu pas qu'à mon âge on ne craint plus ? » Cet homme de beaucoup d'esprit eut un fils qui poussa l'ineptie jusqu'à ne pouvoir pas apprendre les lettres de l'alphabet. Son père fut obligé de lui donner vingt-quatre domestiques, ayant chacun une des lettres peintes sur l'estomac. A force de les voir et de les appeler, cet imbécile conçut l'alphabet et apprit à lire.

† III. ATTICUS, moine de Sébaste en Arménie, fut mis sur le siége patriarchal de Constantinople en 406, du vivant de S. Jean Chrysostôme, le seul pasteur légitime. Le pape Innocent I désapprouva cette élection. Cependant, après la mort de S. Chrysostôme, le même pontife le reçut dans sa communion. Atticus édifia son troupeau et l'instruisit. Il composa un traité *De fide et virginitate*, pour les filles de l'empereur Arcadius. Il écrivit aussi contre les nestoriens et les eutychiens, et mourut en 427.

† ATTILA, prince scythe, surnommé *le fléau de Dieu*, étoit fils de Mundzicus roi des Huns. Il monta sur le trône avec Bléda son frère en 434, après Roas leur oncle. Il commença par désoler la Thrace et l'Orient, et imposa un tribut annuel de sept cents livres d'or à l'empereur Théodose-le-Jeune. L'ambition de régner seul le tourmentoit. Il fit assassiner, l'an 444, son frère Bléda, dont il s'étoit servi comme d'un instrument pour augmenter sa puissance. Il devint, par ce crime, seul roi des Huns, des Goths, des Gépides, des Alains, des Sarmates, des Suèves, des Hérules, des Scythes et des Germains. Ayant affermi sa domination qui s'étendoit depuis les bornes de l'Occident jusqu'à la Perse, il s'avança du côté du Danube et du Rhin, mit tout à feu et à sang, entra dans les Gaules, tomba sur Trèves, Worms et Mayence, emporta Metz, et fondit sur Orléans l'an 451. (*Voyez* HONORIA et MARCIEN.) Aëtius, Théodoric et Mérouée, qui avoient joint leurs troupes, le chassèrent de devant cette ville. Ils lui livrèrent bataille peu de temps après dans les plaines de Châlons, et lui tuèrent, dit-on, plus de 200 mille hommes; mais ce nombre est sans doute bien exagéré. Attila, frémissant de fureur et de rage, craignit pour la première fois. Il avoit fait dresser au milieu de son camp un large bûcher, où il devoit se précipiter avec ses trésors, au cas que tout fût désespéré. C'étoit fait de lui, si Aëtius, qui appréhendoit que la défaite des Huns n'augmentât trop la puissance de Thorismond, roi des Goths (*voyez* LOUP, n° I), n'eût empêché ce prince de forcer le camp des barbares et de les massacrer tous. Attila eut le temps de se retirer vers le Rhin. De là il passa dans la Pannonie, pour recruter ses troupes et rassembler ses forces contre l'Italie, où il entra en 452. La ville d'Aquilée fut la première dont il se rendit maître. Après en avoir enlevé toutes les richesses et massacré les habitans, il y mit le feu, et l'ensevelit sous ses ruines. Milan, Padoue, Vérone, Parme, Mantoue, Plaisance, Modène, Parme, essuyèrent à peu près le même traitement. Le pape S. Léon, craignant que Rome ne fût la proie de ce barbare, eut le courage de l'aller trouver, et lui promit un tribut annuel au nom de Valentinien III. Cette proposition, jointe à la terreur que lui inspiroit Aëtius, l'engagea à repasser le Danube avec un butin immense. L'année suivante, il revint dans les Gaules; mais Thorismond l'en ayant chassé, Attila n'osa plus se montrer. Il épousa peu de temps

après Ildico fille du roi des Bactriens d'une beauté ravissante. Il se livra avec tant d'emportement aux plaisirs de la bonne chère et de l'amour, le soir et la nuit de ses noces, que, s'étant enfin endormi, il lui prit un saignement de nez qui l'étouffa l'an 454. Ses généraux l'ensevelirent dans un triple cercueil d'or, d'argent et de fer, et mirent dans son tombeau les effets les plus précieux enlevés par eux dans les palais des souverains. La cérémonie achevée, ils ôtèrent la vie à ceux qui avoient aidé à le mettre en terre, afin que le lieu de sa sépulture fût inconnu à la postérité. C'est ainsi que se termina la carrière de ce conquérant, qui, à quelques qualités brillantes, au courage, à la prudence, au génie, à la politiqne, joignit la férocité, l'artifice et la fourberie. Il avoit fait accroire à ses soldats « qu'il avoit le coutelas de Mars un de leurs dieux, et que la conquête du monde entier étoit attachée à cette épée. » Il avoit coutume de dire « qu'il étoit le fléau de dieu et le marteau de l'univers: queles étoiles tomboient devant lui, et que la terre trembloit. » Il fut occupé pendant vingt ans de l'ambition de subjuguer le monde, et ne commit de pillages que pour enrichir sou armée. Après ses expéditions il se reposoit dans une cabane, où on lui servoit à manger dans des plats de bois. Il rendoit une justice aussi prompte qu'exacte. Inexorable pour ceux qui lui avoient résisté, il faisoit grace à tout ce qui se soumettoit. Il traînoit à sa suite plusieurs rois captifs, qui le servoient comme des esclaves. « Fier et cependant rusé; ardent dans sa colère, mais sachant ordonner ou différer la punition, suivant qu'il convenoit à ses intérêts; ne faisant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages; fidèlement servi des rois mêmes qui étoient sous sa dépendance, il avoit gardé pour lui seul l'ancienne simplicité des Huns. Du reste, on ne peut guère louer sur la bravoure le chef d'une nation, où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, où les pères versoient des larmes parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.» C'est ce que dit Montesquieu dans sa Grandeur des Romains, en renvoyant, pour la connoissance de ce prince et des mœurs de sa cour, aux Histoires de Jornandès et de Priscus. Attila étoit d'une taille au-dessous de la médiocre. Il avoit le teint noir, la tête grosse, les yeux petits, mais pleins de feu. La fierté de son caractère étoit marquée sur sa figure, et peu de personnes l'abordoient sans être intimidées. La vie d'Attila, en italien, imprimée à Vénise en 1572, in-f., est extrêmement rare.

ATTILIUS (Marcus), ancien poëte latin, qui, suivant Bayle, vivoit au commencement du 7e siècle, depuis la fondation de Rome, et, suivant Konig, quelques temps après cette époque, s'attacha au théâtre, et y donna plusieurs *Comédies*. Il traduisit l'*Electre de Sophocle*. Cicéron donne à ce poëte le surnom de *Dur*, et Licinius l'appelle aussi le *Ferré*.

ATTILIUS Régulus. *Voyez* Régulus (Attilius.)

* ATTIRET (le frère), peintre et jésuite. Si le zèle pour la religion n'avoit conduit cet artiste à la Chine, il auroit égalé les plus grands maîtres. Il a la gloire d'avoir porté au bout de l'univers la perfection d'un art cultivé en Europe avec tant de succès, et d'avoir forcé les Chinois, si vains de leurs talens, à convenir qu'au lieu d'exceller dans la peinture, ils étoient loin d'égaler les Européens. L'empereur de la Chine chérissoit le frère Attiret; afin de lui

témoigner sa satisfaction, il voulut le créer mandarin; Attiret, beaucoup plus modeste qu'un grand nombre de ses confrères, mit tout en œuvre pour ne point avoir cette brillante distinction, et, quoiqu'il y aille de la vie pour quiconque n'accepte pas sur-le-champ ces sortes de graces, le frère Attiret fut assez heureux pour ne pas irriter le monarque par son refus. Ses plus belles peintures sont dans les palais de l'empereur, où il n'est pas permis d'entrer; mais l'on voyoit dans la chapelle des jeunes néophites un tableau de l'*Ange gardien*, que l'on ne pouvoit se lasser d'admirer. Le frère Attiret avoit du feu, de la vivacité, beaucoup d'esprit. Il mourut en 1768, pleuré des missionnaires, ses collaborateurs, et regretté de l'empereur de la Chine. Le frère Attiret écrivoit agréablement. Ses *Lettres*, que l'on trouve dans le Recueil des missionnaires, sont remplies d'intérêt.

* II. ATTIRET, sculpteur, né à Dôle. Tous ses ouvrages sont remarquables par un grand caractère et une exécution savante. Il avoit remporté un prix à l'académie royale de Paris, et un autre à l'académie de Saint-Leu à Rome. Il avoit été nommé professeur de l'académie de Saint-Leu à Paris, et, quelque temps après la suppression de cet établissement, il alla se fixer à Dijon. Ce fut lui qui exécuta en marbre, d'après le modèle de Pigal, la *statue de Voltaire* placée au foyer de la comédie française, et que l'on transporta ensuite dans la salle de l'institut. Il a fait à Dôle la *Fontaine publique décorée de trois figures en pied*. On voit de lui à Dijon six *statues* de sa composition, représentant les *quatre Saisons*, *Melpomène* et *Thalie*. Il est mort à Dôle en 1804.

† I. ATYS (Mythologie), jeune et beau Phrygien que Cybèle aima passionnément. Cette déesse lui laissa le soin des sacrifices qu'on lui offroit, à condition qu'il ne violeroit pas son vœu de chasteté. Mais dans la suite, ayant enfreint son serment en épousant la nymphe Sangaris, la déesse, pour le punir, lui donna un tel accès de frénésie, que non seulement il se mutila avec une pierre tranchante, mais il étoit sur le point de se pendre, lorsque, touchée de compassion, elle le changea en pin, arbre qui lui étoit consacré. Catulle a fait un Poëme, et Quinault un Opéra, sur ce jeune homme.

† II. ATYS, fils de Crœsus, roi de Lydie, qui étoit muet; voyant un soldat dans la bataille prêt à percer son père d'un coup d'épée, il fit de si grands efforts pour parler, que sa langue se délia, et qu'il demanda grace pour lui. (*V.* ADRASTE, n° II.)

† III. ATYS, Indien d'origine, fut tué par Persée aux noces d'Andromède.

* AVAK (Sergius), fils d'Ivané Atabeg, prince de la ville de Lory dans la Haute-Arménie, naquit en 1202, et s'appliqua à l'art militaire dès sa plus tendre jeunesse. Il y acquit en très-peu de temps une si grande réputation, qu'à l'âge de 29 ans il fut nommé généralissime des troupes de la Géorgie par la reine Rouzoutan, qui gouvernoit alors ce royaume après la mort de son frère, le roi Lacha. A l'entrée des Tatars en Arménie, Avak se battit en héros contre leurs nombreuses armées commandées par Tcharmaghan et Thoukhata-Khans. Après plusieurs combats sanglans, Avak perdit presque toutes ses troupes, et se renferma dans la forteresse de Gaën. Là, il se défendit pendant quatre mois, et jusqu'à ce que toutes ses provisions fussent épuisées. Avak envoya alors deux officiers auprès de

Tcharmaghan, et il conclut avec lui une paix, en 1239, aux conditions qu'on lui laisseroit la possession de ses états, et pour cela qu'il paieroit aux Tatars un tribut annuel et leur fourniroit un contingent de troupes de cavalerie. Dès qu'Avak fut remis à la tête de son gouvernement, il rassembla une nouvelle armée, la réunit aux troupes des conquérans et leur assura la soumission de toutes les provinces d'Arménie et de Géorgie. Ce prince alla l'année suivante, avec sa sœur appelée Tamta, auprès du souverain de la Tatarie, qu'on nommoit Oukhata-Khan, et en obtint une pareille paix en faveur de la Géorgie, et de quelques petits princes de son pays. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, Avak donna de grandes preuves de dévouement et de fidélité à ce souverain qui avoit beaucoup de confiance en lui et l'aimoit d'une manière distinguée. Aux derniers momens de sa vie, la reine Rouzoutan le nomma tuteur de son fils David, et lui confia par testament les soins de le placer sur le trône de la Géorgie, lorsqu'il seroit à l'âge prescrit. Les généraux tatars, jaloux de la renommée et du crédit d'Avak, cherchèrent souvent à lui nuire et à le faire disgracier par leur maître ; mais ce prince, franc et circonspect, conserva toujours l'amitié et l'affection de leur souverain. Il étoit le protecteur des villes opprimées par les commandans, et l'on faisoit toujours droit aux demandes et aux réclamations qu'il adressoit aux différens chefs du gouvernement des Tatars. Avak mourut sans enfans l'an 1249, et laissa les rênes de son gouvernement à sa femme nommée Vartouch.

AVAL. *Voyez* DAVAL *et* LAVAL.

† AVALON (Irénée d'), né en Bourgogne, s'occupa de la conversion des hérétiques et calvinistes, et publia ses *Controverses* à Lyon, 1628, en 3 vol. in-4°.

† I. AVALOS (Ferdinand-François d'), marquis de Pescaire, d'une des maisons les plus distinguées du royaume de Naples, originaire d'Espagne, se fit remarquer de bonne heure par son esprit et par sa valeur. Ayant été fait prisonnier en 1512, à la bataille de Ravenne, il consacra le temps de sa prison à composer un *Dialogue de l'Amour*, qu'il dédia à son épouse, Victoria Colonna, dame également illustre par sa beauté, sa vertu et son esprit, dont les *Poésies* parurent en 1548, in-8°. Dès qu'il eut sa liberté, il s'en servit avantageusement pour l'empereur Charles V. Il eut beaucoup de part au gain de la bataille de la Bicoque, au recouvrement du Milanez, et à la victoire de Pavie, l'an 1525. Clément VII, et les princes d'Italie, alarmés des progrès de l'empereur, proposèrent au marquis de Pescaire d'entrer dans la ligue qu'ils vouloient opposer à ses conquêtes. On dit que d'Avalos, à qui le pape promettoit l'investiture du royaume de Naples, goûta ces propositions ; mais que l'empereur l'ayant su, il s'en défendit en disant que « c'étoit une feinte de sa part pour avoir le secret des ennemis. » Il mourut sans postérité à Milan, le 4 novembre 1525, âgé de 36 ans. Il avoit pris pour devise un bouclier avec ces mots : *AUT CUM HOC, AUT IN HOC*. Il disoit qu'un grand capitaine devoit être sans charge dans une armée, ou, ce qui revient au même, prêt à remplir tous les emplois. François Ier disoit de lui que, « sans Antoine de Lève, Pescaire auroit été le premier des capitaines de Charles-Quint. » (*Voyez* son portrait au volume de la lettre P.)

† II. AVALOS (Alphonse d'), marquis de Guast, héritier des biens de son cousin, dont nous venons de parler, fut fait lieutenant-général

des armées de Charles-Quint (*voy.* ce nom) en Italie. Il avoit suivi, en 1535, cet empereur à l'expédition de Tunis. Il fut chargé ensuite d'une ambassade à Venise, et, quelque temps après, il fit lever le siége de la citadelle de Nice, formé par Barberousse II et par le duc d'Enguien, en 1543. Ce dernier général le battit l'année suivante, le 14 avril 1544, dans la fameuse journée de Cérisoles, où il prit des premiers la fuite. Il mourut le 31 mars 1546, à 42 ans.

* III. AVALOS (Constance, fille d'Innico d'), vivoit duchesse d'Amalfi dans le 15e siècle; elle cultiva avec succès la poésie. Quelques-uns de ses *Sonnets* se trouvent joints aux Œuvres de Victoire Colonna, dans l'édition de Sessa, 1558, et ne perdent pas à ce rapprochement.

* AVANCINUS (Nicolas), jésuite, chapelain de l'empereur Léopold II, a laissé un *Recueil de discours latins* sur différens sujets, *Orationes;* de plus, *Collecta è IV Evangelistis de vita et doctrina J. C.* (*Voyez* Morhoff, Polyt., 1, 6, 4, 14), ainsi que des *Poésies latines* estimables, réimprimées à Amsterdam, en 1711, 1 vol. in-12, pet. form., sous le titre de *Nic. Avancini, poëmata, quotquot reperiri potuerunt, nempe odarum libri* IV *et Epodon, liber I.* Baillet n'en a pas fait mention parmi les poëtes latins modernes. Dans la dernière pièce du IIIe livre, l'auteur, en énumérant les diverses productions de sa muse, parle entre autres d'une *Tragédie* sur Théodose-le-Grand.

. . . . Theodosii
Magni triumphos suscitari
In tragicos numeros, camœnâ
Non infecundâ.

Morhoff, 1, 7, 3, 10, ne l'a pas mal apprécié, comme poëte latin.

AVANTIN. *Voyez* AVENTIN.

† I. AVANTIO *ou* AVANTIUS (Jean-Marian), né en 1564, se fit admirer à Ferrare et à Rovigo par l'étendue de ses connoissances dans le droit. Mais son frère ayant été assassiné dans cette dernière ville, et ayant couru grand risque de l'être lui-même, il se retira à Padoue, où il mourut le 2 mars 1622. On a de lui, en manuscrit, *Concilia de rebus civilibus et criminalibus*, et une *Histoire ecclésiastique depuis Luther.* Ses ouvrages imprimés sont, I. *Le Satyre*, Venise, 1587. II. *Les Larmes de Jacob.* III. *Le Ver luisant*, poëme, Padoue, 1627. IV. *Les premières amours de Roland*, poëme. V. *Traité de l'accouchement.* Tous ces écrits sont en italien.

† II. AVANTIO (Charles), fils du précédent, célèbre médecin, s'est fait connoître aussi par ses *Annotations sur l'ouvrage de Baptiste Fiéra*, qui parurent après sa mort, à Padoue, 1649, in-4°.

* AVANZI (Nicolo), né à Vérone, peintre et graveur de camées et de pierres fines, se rendit célèbre par un morceau de lapis lazzulli large de trois doigts, sur lequel il grava la nativité de Jésus et un nombre considérable de figures. Ce chef-d'œuvre fut acheté un grand prix par la duchesse d'Urbin. On croit que ce fut lui qui donna le nom de *nicolo* à certaines pierres antiques, *intaillées bleues et blanches*, après les avoir imitées; il mourut en 1663.

AVANZINI (Joseph Marie), né dans le territoire de Vérone, étudia la médecine à Padoue, et la professa à Florence, où il mourut en 1739. Disciple et ami du célèbre Valisnieri, il défendit son opinion sur l'origine des fontaines, contre les physiciens qui l'attaquèrent. On lui doit encore un *Discours sur l'u-*

tilité du chocolat, dont l'usage étoit regardé comme funeste par J. B. Felici.

AVAUX. *Voy.* MESME (Claude de), n° III.

† AUBAIS (Charles de Baschi, marquis d'), des académies de Marseille et de Nîmes, né près de cette ville, au château de Beauvoisin, en 1686, et mort dans son château d'Aubais près de Nîmes, en 1777, âgé de 91 ans, eut une vieillesse saine et considérée. Son nom étoit illustre, et il l'illustra encore par ses vertus. Il aima les sciences, encouragea les savans, et forma une des plus belles bibliothèques qui fussent en province. Il donna à Ménard les matériaux de son *Recueil de pièces fugitives pour l'histoire de France*, 1759, 3 vol. in-4°, et publia une *Géographie historique*, in-8°, qui fut peu recherchée, parce qu'elle n'étoit ni bien rédigée, ni bien exacte.

AUBANIE. *Voyez* LAUBANIE.

AUBENTON. *Voy.* DAUBENTON.

† I. AUBERT (saint), mort en 638, après avoir rempli pendant trente-huit ans les fonctions d'évêque à Cambrai et à Arras, dont les siéges étoient alors réunis. Il fonda des monastères et contribua à l'érection de celui de Saint-Vaast d'Arras. Le tombeau de saint Aubert est dans l'abbaye de son nom à Cambrai. Mabillon a publié sa vie dans le tome II des *Act. bened.*

* II. AUBERT ou *le moine de Puicibot*, troubadour, mort en 1263. Placé dès son enfance, par ses parens, dans un couvent de bénédictins, il eut recours, dans un âge plus avancé, au crédit de Savary de Mauléon, pour en sortir et rentrer dans le monde, où il ne tarda pas à se ranger sous les bannières de l'amour. Il reste de lui *quinze chansons* d'un style lâche, diffus et hérissé de mauvais jeux de mots.

† III. AUBERT (Pierre-Guillaume), sieur DE MASSOUIGNES, né à Poitiers en 1534, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, ensuite avocat-général de la cour des aides, et mourut en 1601. On lui doit, I. *Histoires des guerres des chrétiens contre les Turcs, sous Godefroi de Bouillon*, Paris, 1559, in-4°. II. *Vers au chancelier de l'Hôpital*, in-8°. Scévole de Sainte-Marthe les a traduits en vers latins. III. *Les Retranchemens*, 1585, in-8°, avec la version latine de Sainte-Marthe. C'est un recueil fait par l'auteur de ce qu'il croyoit digne de la postérité. On y distingue un *Traité de la connoissance de soi-même*, et un *Eloge du président de Thou* en vers; il est un des traducteurs d'Amadis des Gaules, Lyon, 1577 et années suivantes.

IV. AUBERT (Pierre), avocat, né en 1642, et mort en 1733, laissa sa bibliothèque à la ville de Lyon, sa patrie, à condition qu'elle seroit publique. On a de lui, I. Une nouvelle édition du *Dictionnaire de Richelet*, en 3 vol. in-fol., 1728, que les dernières ont fait oublier. II. Un recueil de *Factums*, 2 vol. in-4°, Lyon, 1710. III. Un petit roman intitulé *Retour de l'Ile d'Amour*. Il n'avoit que 16 ans lorsqu'il le publia.

† V. AUBERT, médecin de Marseille, devint celui des pauvres, auxquels il légua tout son bien. Il laissa dans cette ville deux établissemens utiles; le premier fut une place de médecin à l'hôpital du Saint-Esprit, pour les émolumens de laquelle il constitua une rente de mille livres; le second fut un nouvel hôpital, à l'entretien duquel il consacra toute sa fortune. Il mourut en 1782, âgé de 84 ans. Il a publié

une savante *Consultation sur la maladie noire*, 1745, in-4°.

* VI. AUBERT (Michel), graveur français. Ses principaux ouvrages sont, *Mars et Vénus attachés par l'Amour; Mars désarmé par Vénus; Laban cherchant ses dieux; la réconciliation d'Esaü et de Jacob; le repos de Vénus et de l'Amour; la mort d'Adonis.* Cet artiste mourut en 1735.

* VII. AUBERT (François), né le 28 septembre 1695 à Dormans en Champagne, se livra à l'étude de la médecine, et après avoir reçu les honneurs du doctorat en cette science, il fut nommé médecin des hôpitaux de Châlons-sur-Marne. On a de lui, I. *Discours sur les maladies des bestiaux.* II. *Consultations médicinales sur la maladie noire*, 1745, in-4°. III. *Réponse aux écrits* de M. Navier, *touchant le péritoine*, 1751, in-4°.

* VIII. AUBERT (Jacques), écrivain du 16e siècle, né à Vendôme, docteur en philosophie et en médecine. Il a laissé les ouvrages suivans, I. *Libellus de peste*, Lausannæ, 1571, in-8°. II. *Des natures et complexions des hommes, et d'une chacune partie d'iceux, et aussi des signes par lesquels on peut discerner la diversité d'icelles*, Lausanne, 1371, in-8°; Paris, 1572, in-16. III. *De Metallorum ortu et causis, brevis et dilucida explicatio*, Lugduni, 1575, in-8°. IV. *Duæ apologeticæ responsiones ad Josephum Quercetanum*, Lugduni, 1576, in-8°. Ce sont deux déclamations contre la chimie que l'auteur avoit déjà attaquée dans l'ouvrage précédent. V. *Progymnasmata in Joannis Fernelii, librum de abditis rerum naturalium causis*, Basileæ, 1579, in-8°. VI. *Institutiones physicæ instar commentariorum in libros physicæ Aristotelis*, Lugduni, 1584, in-8. VII, *Semeiotice, sive ratio dignoscendarum sedium male affectarum et affectuum præter naturam*, Lausannæ, 1587, in-8°; Lugduni, 1596, in-8°. Jacques Aubert mourut à Lausanne en 1586.

† IX. AUBERT DU BAYET (N.), sous-lieutenant au régiment de Bourbonnais, fit la guerre d'Amérique, et revint en France au commencement de la révolution. Il ne se montra pas d'abord favorable à ses principes, et publia, en 1789, un écrit violent contre l'admission des juifs à l'état de citoyen; mais dès qu'il eut été élu, en 1791, par le département de l'Isère, à l'assemblée législative, il parut l'un des plus ardens novateurs. Il fit décréter que le mariage n'étoit qu'un contrat civil, dissoluble par le divorce, que les religieuses qui sortiroient de leur monastère auroient une augmentation de pension, etc. Après l'assemblée législative, il rentra dans le service militaire, et devint successivement lieutenant-colonel du régiment de Saintonge, général de brigade et général en chef. Il défendit Mayence en 1793; après la reddition de cette place, il commanda l'armée de la Moselle, et ensuite celle de la Vendée. Battu à Clisson, où il perdit huit mille hommes et ses bagages, il entra en négociation, et fut assez heureux pour arrêter l'effusion du sang dans ce malheureux pays, et y faire naître quelques jours de trêve et de paix. En 1796, il étoit à la tête de l'armée des côtes de Cherbourg; l'année suivante, il fut appelé, malgré lui, au ministère de la guerre. Il sentoit qu'il étoit plus propre à commander une armée qu'à diriger ses opérations. Il le quitta bientôt pour l'ambassade de Constantinople. C'étoit depuis longtemps le but secret de son ambition.

« Aussi, disoit-il, j'ai commandé les armées de la république ; j'aurois pu être directeur ; je suis nommé à la plus brillante ambassade de l'Europe ; il ne me reste plus qu'à mourir les armes à la main, en combattant pour la liberté. » Ce dernier vœu, ne fut pas rempli : il mourut le 17 décembre 1797.

† AUBERTIN (Edme), né à Châlons-sur-Marne en 1595, exerça le ministère de la religion réformée à Chartres et à Paris, et mourut dans cette dernière ville en 1652. Sa réputation est fondée sur son ouvrage de l'*Eucharistie de l'ancienne Eglise*, 1633, in-folio. Il le perfectionna et le traduisit en latin ; mais cette traduction ne parut qu'après sa mort, en 1654, in-fol. Aubertin avoit préludé à ce livre, estimé dans sa communion, et que le célèbre Arnauld s'est attaché d'autant plus à réfuter dans sa Perpétuité de la foi, par un traité qu'il publia en 1626, sous le titre de *Conformité de la créance de l'Eglise* (réformée) *avec celle de saint Augustin, sur le sacrement de l'eucharistie*, in-8°, de plus de 500 pages. On a encore de lui des *Observations* sur un livre de La Milletière, ayant rapport aux mêmes controverses, imprimées en 1648.

AUBERVILLIERS. *V*. MONTHOLON, n° [illegible] *et* IV.

I. AUBERY *ou* AUBRY (Jean), Albericus, natif du Bourbonnais, médecin du duc de Montpensier, vivoit au commencement du 17e siècle. On a de lui l'*Apologie de la médecine*, en latin, Paris, 1608, in-8°, et l'*Antidote de l'amour*, 1599, in-12. Cet ouvrage curieux et savant fut remis sous presse à Delft en 1663, in-12.

† II. AUBERY (Antoine), avocat en parlement et aux conseils du roi en 1651, écrivain infatigable, mourut d'une chute, le 29 janvier 1695, à plus de 78 ans. On a de lui plusieurs ouvrages qui sont presque tous au-dessous du médiocre, pour le style, mais dans lesquels on trouve des recherches. Les principaux sont, I. *Histoire générale des cardinaux*, en 5 vol. in-4, 1642, composée sur les Mémoires de Naudé et de du Puy, livre très-ennuyeux. II. *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu*, 1660, en 2 vol. in-fol., et 1667, 5 vol. in-12. III. *Histoire du même ministre*, 1660, in-fol. Les matériaux en sont bons, mais mal employés. Le cardinal, que l'auteur loue sans restriction, n'y est pas peint tel qu'il étoit. « Quoique cette histoire soit faite sur de bons mémoires, dit l'abbé Lenglet, elle est cependant peu estimée et peu recherchée. Le Clerc, qui traite l'auteur de flatteur insupportable, a raison. Aubery a voulu faire du cardinal un trop honnête homme, il ne l'a pas fait assez politique : c'étoit néanmoins de ce côté-là qu'il falloit peindre ce cardinal. » Gui-Patin, dans sa cent trente-sixième lettre à Charles Spon, parle d'une manière fort méprisante de cette histoire : « Madame la duchesse d'Aiguillon, dit-il, fait imprimer l'histoire de son oncle le cardinal de Richelieu, écrite par M. Aubéry sur les mémoires qu'elle a fournis ; mais elle est déjà méprisée, étant trop suspecte pour le lieu d'où elle vient, et pour le mauvais style de ce chétif écrivain, qui, *lucro addictus et adductus*, n'aura pas manqué d'écrire mercenairement, et de prostituer sa plume au gré de cette dame. » Aubery est un de ceux qui doutoient que le Testament publié sous le nom du cardinal de Richelieu fût réellement de lui. IV. *Histoire du cardinal Mazarin*, 1751, en 4 vol. in-12 ; ouvrage encore moins estimé que le précédent. Cependant, comme elle a été faite sur les registres du parle-

ment, dont plusieurs ont disparu depuis, il y a bien des détails qu'on chercheroit vainement ailleurs. Le cardinal Mazarin, dont le portrait est flatté, s'y trouve confondu très-souvent parmi le grand nombre de faits qui y sont entassés, et où il ne joue quelquefois qu'un rôle subalterne. V. Un *Traité historique de la prééminence des rois de France*, 1649, in-4°. VI. Un *Traité des justes prétentions du roi de France sur l'Empire*, 1667, in-4°, qui le fit mettre à la Bastille, parce que les princes d'Allemagne parurent persuadés que les idées d'Aubery étoient celles de Louis XIV.

† III. AUBERY (Louis), sieur DU MAURIER, fils de Benjamin Aubery, sieur du Maurier, ambassadeur en Hollande, suivit son père dans son ambassade de Hollande; d'où il passa à Berlin, en Pologne et à Rome. Revenu à Paris, il acquit la faveur de la reine-mère; mais cette faveur ne lui étant d'aucune utilité, il se lassa d'être courtisan, et, ne voulant plus être que philosophe, il se retira dans ses terres. Il y mourut en 1687. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'histoire d'Hollande*, 1688, 2 vol. in-12, que les historiens ont cités et citent encore, quoique ces mémoires soient cependant très-imparfaits; l'auteur doit être suspect dans ce qu'il rapporte des princes d'Orange sur la foi de son père qui avoit été ambassadeur. Amelot de La Houssaye en a donné, en 1734, une nouvelle édition avec beaucoup de notes. Son petit-fils a donné des *Mémoires de Hambourg*, in-12, Blois, 1735, et La Haye, 1748. On lui doit encore une relation de l'exécution de *Cabrières et de Mérindol*, Paris, 1645, in-4°, et une dissertation *super vetere Austriacorum proposito, de occupando mari Balthico, omnibusque Poloniæ et septentrionalis Germaniæ mercaturis ad se attrahendis, in Galliarum et fœderati Belgii detrimentum*, Parisiis, 1644, in-4°.

† I. AUBESPINE (Claude de l'), baron de CHATEAUNEUF sur Cher, d'une famille originaire de Bourgogne, fut secrétaire d'état, et employé dans différentes affaires importantes, sous François I, Henri II, François II et Charles IX. Il servit l'état jusqu'au dernier moment de sa vie; car la reine Catherine de Médicis, qui avoit en lui une entière confiance, alla le consulter au chevet de son lit le jour de la bataille de Saint-Denys. Il mourut le lendemain, en 1567. C'étoit le bouleversement des affaires de l'état qui avoit causé sa maladie. Il vécut au milieu des orages de la cour.

† II. AUBESPINE (Gabriel de l'), fils de Guillaume, ambassadeur en Angleterre, fut le successeur d'un de ses parens dans l'évêché d'Orléans, en 1604. Il joignit aux études d'un savant laborieux le zèle d'un pasteur vigilant. Il fut employé, comme son père, dans plusieurs affaires intéressantes, et mourut à Grenoble, le 15 août 1630, âgé de 52 ans. On a de lui, I. *De veteribus ecclesiæ ritibus*, in-4°, 1622. Cet ouvrage prouve dans son auteur l'érudition la plus profonde, et la connoissance la plus vaste des antiquités ecclésiastiques. II. Un *Traité de l'ancienne police de l'Eglise sur l'administration de l'Eucharistie*, très-savant. III. Des *Notes sur les Conciles, sur Tertullien, et sur Optat de Milève*.

† III. AUBESPINE (Charles de l'), marquis de CHATEAUNEUF, frère du précédent, né à Paris en 1580, remplit diverses ambassades avec une distinction qui lui mérita les sceaux en 1630. Il présida, deux ans après, au jugement du maréchal de Marillac, et à celui du duc de Montmorency. Le cardinal de Richelieu, qui lui avoit procuré les

sceaux, les lui fit ôter en 1633. On n'a jamais bien su la raison de cette disgrace : les uns prétendent qu'il dansa aux violons pendant une maladie qui mit ce ministre à l'extrémité ; les autres disent que l'amour que la duchesse de Chevreuse avoit pour Châteauneuf excitoit la jalousie du cardinal, qui n'avoit jamais pu s'en faire aimer. Quoi qu'il en soit, le garde des sceaux fut mis en prison l'an 1633.(*V.* JARS, n° III.) Anne d'Autriche l'en tira deux ans après, au commencement de sa régence. Elle lui rendit les sceaux en 1650 ; mais dès l'année suivante on fut obligé de les lui reprendre, parce que cet homme impérieux, loin d'avoir de la déférence pour le cardinal Mazarin, ne cessoit de le décrier et de cabaler contre lui. Châteauneuf mourut en 1653, âgé de 73 ans. C'étoit un homme d'état, mais d'un orgueil extrême. On a dit de lui, « qu'il avoit plutôt les manières d'un grand-visir que d'un ministre de la cour de France. » Outre Gabriel de l'Aubespine, il avoit un autre frère dont la postérité subsiste.

† IV. AUBESPINE (Magdeleine de l'), fille de Claude de l'Aubespine et tante du précédent, épousa Nicolas de Neufville de Villeroi, secrétaire d'état. Son esprit et sa beauté la rendirent un des ornemens de la cour de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Ronsard la célébra dans un sonnet, où il lui conseille « de substituer les lauriers qu'elle a mérités à l'aubespine qui compose son nom. » Elle mourut à Villeroi en 1506. Bertaud, évêque de Séez, fit son épitaphe. On lui attribue une *Traduction des épîtres d'Ovide, et d'autres ouvrages en vers et en prose.* Sa statue en marbre blanc se voit au Musée des Monumens français. Ce bel ouvrage est attribué à Germain Pilon.

AUBETERRE. *Voy.* BOUCHARD, n° II et LUSSAN, n° I.

AUBIGNAC. *Voyez* HÉDELIN.

†I. AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa d'), né le 8 février 1550 à Saint-Maury, près de Pons, dans la Saintonge, d'une famille noble et ancienne, perdit sa mère en recevant le jour ; il fit des progrès si rapides sous les habiles maîtres qu'on lui donna, qu'à huit ans il traduisit le Criton de Platon. Son père, qu'il perdit à l'âge de 13 ans, ne lui ayant laissé que son nom et des dettes, le jeune orphelin crut que l'épée lui seroit plus utile que la plume. Il s'attacha à Henri, roi de Navarre, qui le combla de graces, le fit gentilhomme de sa chambre, maréchal de camp, gouverneur de l'île et du château de Maillezais, vice-amiral de Guienne et de Bretagne. D'Aubigné perdit sa faveur par le refus qu'il fit de servir les passions de son maître, et surtout par l'inflexibilité de son caractère, que les rois n'aiment pas, et que les particuliers souffrent avec peine. On sait que l'ingratitude n'étoit pas le vice de Henri IV ; mais ce prince, obligé de se concilier par ses bienfaits les seigneurs catholiques, se voyoit souvent forcé de priver ses plus anciens serviteurs des récompenses qu'ils méritoient. D'Aubigné, mécontent du roi, quitta la cour ; Henri lui écrivit quatre lettres consécutives pour l'y rappeler. D'Aubigné fut inexorable ; mais ayant appris que, sur la fausse nouvelle qu'il avoit été fait prisonnier au siége de Limoges, le roi avoit pris plusieurs bagues à la reine pour payer sa rançon, il fut touché de cette preuve d'attachement, et revint à la cour ; il y faisoit souvent des plaintes du monarque. Couchant dans la garderobe du roi, il dit un soir à La Force qui dormoit à côté de lui : « La Force, notre maître est le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la terre ! »

— La Force, qui sommeilloit à moitié, lui demanda ce qu'il disoit. — « Sourd que tu es, cria le roi que l'on croyoit bien endormi, il te dit que je suis le plus ingrat des hommes. » — « Dormez, sire, lui répondit d'Aubigné, nous en avons encore bien d'autres à dire. Le lendemain, dit d'Aubigné dans son histoire, le roi ne me fit pas plus mauvais visage; mais aussi il ne me donna pas un sou de plus. » — Ségur, chef du conseil de Henri IV, rapporta à ce prince plusieurs propos libres de d'Aubigné; il fut question de l'exiler. Cependant d'Aubigné eut la confiance de se présenter devant Henri IV, et de lui dire: « Mon maître, je suis venu pour savoir quel est mon crime; et si vous voulez payer mes services en bon prince, ou en vrai tyran. » — « Vous savez bien, lui répondit le roi, que je vous aime: mais Ségur est irrité contre vous; réconciliez-vous avec lui. » D'Aubigné l'alla trouver, et l'effraya si fort par ses reproches menaçans, que Ségur courut dire au roi: « Sire, d'Aubigné est plus homme de bien que vous et moi. » — Henri lui pardonnoit tout, parce qu'il étoit sûr de sa fidélité. Quoiqu'il eût refusé de le suivre au siége de Paris, ce prince mit sous sa garde le cardinal de Bourbon, reconnu roi de France par la ligue. En vain Duplessis Mornai allégua les sujets de plaintes que d'Aubigné avoit contre la cour. « La parole d'Aubigné mécontent, répliqua le roi, vaut la reconnoissance d'un autre. » Cependant d'Aubigné finit par éprouver que l'extrême franchise déplaît aux meilleurs rois. Sous le règne de Louis XIII, son parti ne voyant point de sûreté pour sa personne, il quitta en 1620 la France, se réfugia à Genève, où il mourut le 9 avril 1630, à l'âge de 80 ans. Il avoit épousé, le 6 juin 1583, Susanne de Lezoy, de laquelle il eut plusieurs enfans, dont l'un, Constant d'Aubigné, fut le père de madame de Maintenon. Cette république l'avoit comblé d'honneurs et de distinctions. Il y avoit épousé une veuve d'une famille distinguée, et qui consentit à unir son sort au sien, quoique, pour éprouver ses sentimens, d'Aubigné lui eût fait accroire qu'il n'avoit plus aucune ressource en France, et qu'il y étoit condamné à mort. La générosité de ses sentimens égaloit son courage. (*Voyez* de lui un trait de dévouement comparable à celui de Régulus, dans les Essais Hist. sur Paris de Saint-Foix, t. V de ses œuvres, p. m. 407, art. Saintonge, Leucate, etc.) Henri IV lui reprochoit son amitié pour La Trémouille, exilé et disgracié. « Sire, lui répondit d'Aubigné, La Trémouille est assez malheureux d'avoir perdu la faveur de son maître; pourrois-je lui refuser mon amitié, dans le temps qu'il en a le plus besoin? » Le principal ouvrage de d'Aubigné est son *Histoire universelle depuis* 1550 *jusqu'en* 1601, avec une *Histoire abrégée de la mort de Henri IV*, en 3 vol. in-fol., imprimée à Saint-Jean-d'Angéli, quoique le titre porte à Maillé, 1616-18-20, et réimprimée en 1626, avec des augmentations et des corrections. La première édition faite à Maillé, étant très-satirique, est la plus recherchée, quoique moins ample que la seconde. La préface de cette histoire est digne de Tacite, si ce n'est quant au style, souvent trop ampoulé, du moins quant aux pensées pleines de noblesse et de hardiesse. A peine le premier volume étoit-il répandu, que le parlement de Paris le fit brûler le 4 janvier 1620, comme une production où les rois, les reines, les princes et les princesses étoient non seulement peu ménagés, mais quelquefois outragés. Henri III y joue un rôle qui inspire le mépris et l'horreur. On y conte, sur son caractère et sur ses mœurs, mille particularités

curieuses. Les détails militaires y sont bien traités; l'auteur parle en soldat et en capitaine. Son style est celui de son siècle ; mais néanmoins il est clair, précis, énergique et quelquefois ampoulé. L'attachement qu'il montre invinciblement pour sa religion et sa patrie, son caractère ardent, ont pu l'emporter quelquefois hors des limites de la vérité ; aussi on doit lire son histoire avec quelque précaution. La première partie, sur les guerres du prince de Condé et de l'amiral, ainsi que la seconde, qui commence peu avant la Saint-Barthélemi jusqu'aux premiers exploits de la Ligue, sont un peu abrégées; mais la troisième, jusqu'à la paix de Henri-le-Grand, est plus ample et plus correcte. On a encore de lui, I. Les *Tragiques*, 1616, in-4° et in-8°. II. *Petites œuvres mêlées* (Poésies), à Genève, 1630, in-8°. III. La *Confession de Sancy*, satire amère de ce seigneur, auquel il donne le rôle de Mercure de Henri IV. Il y a du sel et de l'esprit dans cette pièce, qui se trouve à la suite du *Journal de Henri III*, par l'Etoile; les allusions en sont fines, et la plaisanterie assez délicate. Les *Aventures du baron de Fœneste* parurent pour la première fois, en 1617, à Maillé, puis avec la 3e partie, en 1630, au Désert. Il en parut successivement une 4e et 5e édition en 1729 et en 1731, à Amsterdam, augmentée de l'*Histoire secrète de d'Aubigné, écrite par lui-même.* Le *baron de Fœneste* est une satire ingénieuse, quelquefois obscène, semée de contes de la vieille cour, un peu libres, et de traits sanglans, dirigés contre un gascon fanfaron, qui veut paroître ce qu'il n'est pas, brave, riche et puissant à la cour.

* II. AUBIGNÉ MAINTENON. *V.* MAINTENON.

* III. AUBIGNÉ DE LA FOSSE (Nathan d'), en latin, Albinæus, autre fils de Théod. Agr., professa la médecine à Genève, où il obtint la bourgeoisie en 1627. On a de lui, *Bibliotheca chemica*, Genève, 1654 et 1673 ; *Carmen aureum et enigma.* C'est un poëme sur des matières chimiques ; on le trouve dans la Bibliothèque de Manget. Ce dernier lui attribue mal à propos deux autres ouvrages, *Novum lumen chemicum*, qui est de Michel Sendigorius, Polonais; et *Arcanum philosophiæ hermeticæ*, qui est de d'Espagnet.

* IV. AUBIGNÉ (Pite d'), frère de Nathan, né à Genève en 1634, créé docteur en médecine en 1660, fut ingénieur ordinaire au service des États-Gén. des Prov. Unies. Il a publié *la Défense droite, qui est la fortification défensive, établie sur les principes fixes et nouveaux* de M. de Coehorn, in-8°, Breda, 1705.

AUBIGNY. *Voyez* STUART (Robert) *et* MONTIGNY.

† I. AUBIN (St.) Breton d'origine, élu évêque d'Angers par le choix unanime du clergé et du peuple, assista, en 538, au concile d'Orléans, où il fit renouveler le canon du concile d'Epone qui défendoit les mariages entre proches parens. Il mourut le 1er mars 549, à 81 ans. Le roi Childebert fonda, dans la ville d'Angers, l'abbaye de Saint-Aubin, où l'on transporta les restes de ce saint évêque.

† II. AUBIN (N.), fille d'un officier français réfugié à Londres, naquit dans cette ville, et chercha dans ses écrits une ressource contre l'indigence. Après avoir publié quelques *Romans* qui n'eurent pas un grand succès, elle composa des *Sermons.* N'ayant trouvé personne à qui les vendre, elle s'avisa de les

prêcher elle-même, et d'attacher une rétribution au plaisir de l'entendre. Cette nouveauté lui attira un grand nombre d'auditeurs qui lui fournirent une somme assez considérable pour lui assurer un peu d'aisance et des jours heureux. Madame Aubin mourut à Londres vers le milieu du 18e siècle.

AUBIN (St.). *Voy.* GUEDIER.

* AUBLET (Jean-Baptiste-Christophe FUSÉE), botaniste, né à Salon le 4 novembre 1723, mort à Paris le 6 mai 1778. On a de lui une *Histoire des plantes de la Guiane française.* Banko, fameux Anglais, acheta 60 louis l'herbier d'Aublet, qui renfermoit des plantes de Cayenne et de l'île de France, qu'on n'avoit point encore décrites. C'étoit lui qui faisoit la meilleure essence de rose.

AUBONNE (le baron d'). *Voyez* MAYERNE.

† AUBREY (Jean), Albericus, né en Angleterre l'an 1626, perdit tout le bien que lui avoit laissé son père par des procès qu'on lui intenta. Il fit naufrage en 1660, en revenant d'Irlande, et manqua de périr. Il se maria l'année d'après; mais sa femme lui fit peu d'honneur, et lui procura si peu de plaisir, qu'il auroit voulu cacher ses liens à tout le monde. Sur la fin de ses jours, il fut heureux de trouver un asile chez une dame, qui eut la générosité de le lui offrir. Il mourut à Oxford l'an 1700. On a de lui, I. *La Vie de Hobbes*, en anglais, et publiée ensuite en latin, par le médecin Richard Blackbourn, 1682, in-4°. II. Une *Histoire naturelle de la province de Surrey*, en anglais, sous le titre de *Promenade de la province de Surrey;* ouvrage plein de recherches. III. *Mélanges sur divers sujets*, 1721, in-8°, dans lesquels il traite de la fatalité des jours et des lieux, des présages, des songes, etc. Il s'y montre fort superstitieux.

* AUBRIET (Claude), célèbre peintre de fleurs, de plantes, de papillons, d'oiseaux et de poissons, soit à la gouache, soit en miniature, né à Châlons-sur-Marne vers le milieu du 17e siècle. Il fut d'abord attaché au jardin du roi en qualité de dessinateur; ses talens engagèrent le fameux Tournefort à l'emmener avec lui dans le Levant pour l'aider dans la recherche et le choix des plantes, dans le voyage qu'il fit en 1700. A son retour, Aubriet fut nommé pour remplacer Jean Joubert, en qualité de peintre du roi, au jardin royal des plantes; il y continua le beau recueil qu'avoit commencé à Blois le fameux Nicolas Robert, par ordre de Gaston d'Orléans. Ce qui a le plus distingué Aubriet, c'est un volume de poissons de mer que Louis XIV avoit en nature à sa ménagerie, et dont les peintures sont d'une exécution admirable. C'est d'après ses dessins qu'ont été gravées les planches du *Botanicon parisiense* de Vaillant, imprimé à Leyde, 1727, in-fol. Aubriet est mort à Paris vers 1740, âgé de plus de 89 ans. Le cabinet des dessins et estampes de la bibliothèque impériale possède 3 vol. in-fol. de ce maître, I. un superbe *Recueil de coquilles et poissons*, grand in-fol. oblong. II. *Deux suites de papillons, oiseaux et poissons.* La collection des peintures d'histoire naturelle, commencée par les ordres de Gaston d'Orléans, peinte par Nicolas Robert de Blois, Jean Joubert, et Claude Aubriet, forme 66 vol. in-fol.; elle est déposée dans la bibliothèque du Jardin des Plantes: on ignore ce que sont devenus les 4 vol. de peintures par Aubriet, qui faisoient partie de la riche et précieuse collection du duc de La Vallière. M. Peignot cite, dans ses Curiosités biblio-

graphiques de 1804, cinq recueils de différens objets d'histoire naturelle, peints à gouache par Claude Aubriet, de format in-fol. Ils ont été portés isolément à des prix considérables dans des ventes publiques.

† AUBRIOT (Hugues), intendant des finances et prevôt de Paris sous Charles V, étoit natif de Dijon, et frère de Jean Aubriot, évêque de Châlons-sur-Saône. Il décora Paris de plusieurs édifices. Il fit bâtir la Bastille en 1369, pour servir de forteresse contre les Anglais, le pont Saint-Michel, le petit-Châtelet, les murs de la porte Saint-Antoine, etc. Aubriot fut la victime de son zèle pour l'ordre public. Ayant fait arrêter des écoliers insolens, l'université, dont les priviléges étoient alors excessifs, se déchaîna contre lui, et, avec l'appui du duc de Berri, lui fit faire son procès sous prétexte d'hérésie, et le fit renfermer à la Bastille. Des séditieux, nommés maillotins, l'en tirèrent en 1381, pour le mettre à leur tête ; mais Aubriot les quitta dès le soir même. Il mourut l'an 1382, en Bourgogne où il s'étoit retiré.

AUBRUSSEL. *V.* Laubrussel.

† I. AUBRY (Jean), prêtre, né à Montpellier, docteur en droit, abbé de Notre-Dame-de-l'Assomption, fit une étude particulière de la chimie. Décoré du titre de médecin ordinaire du roi, il exerça son talent à Paris en 1658, 1659 et 1660. Il avoit voyagé dans l'Orient pour convertir les infidèles. Peu content des succès qu'il y avoit eus, il revint en France. En 1664, il publia l'*admirable quintessence* de Raimond Lulle, dont la propriété étoit de rafraîchir les échauffés et d'échauffer les trop rafraîchis, de même que le soleil qui dessèche la terre fond la cire. Gui-Patin, témoin de l'enthousiasme qu'il avoit inspiré aux imbécilles, en parle comme d'un misérable charlatan, *merus et ignarus nebulo*, qui avoit été ci-devant compagnon chirurgien, puis moine, et qui enfin, s'étant défroqué, est demeuré prêtre séculier fort débauché. Il eut cependant beaucoup de vogue. Il mourut vers 1667, laissant plusieurs ouvrages, qui se sentent de l'esprit rabbinique du Talmud. Peu de temps avant sa mort, il publia une brochure de huit pages in-4°, qui commence par ces mots : « au public. A l'honneur et gloire de Dieu, à l'exaltation de la sainte Vierge et de toute la Cour céleste, je commencerai la trompette de l'Evangile, etc. » Les livres suivans ne sont pas moins singuliers par leur titre emphatique : I. *La Merveille du monde*, ou *la médecine véritable ressuscitée*, Paris, 1665, in-4°. II. *Le Triomphe de l'Arche*, *et la merveille du monde* ou *l'universelle et véritable médecine*, ibid., 1656, in-4°. Ces deux ouvrages réunis ont paru sous ce titre : *La Médecine universelle et véritable pour toutes sortes de maladies les plus désespérées*, in-4°. III. *Abrégé des secrets de Raimond Lulle*, in-4°, etc. « On voit par ces différens ouvrages, dit Nicéron, que c'étoit un visionnaire rusé qui cherchoit à en imposer aux simples par des apparences de piété. »

II. AUBRY, médecin. *Voyez* Aubery, n° I.

† III. AUBRY (Jacques-Charles), digne émule de Cochin et de Normant, reçu avocat au parlement de Paris, sa patrie, en 1707, y plaida avec le plus grand succès. Son principal talent étoit l'art de manier l'ironie. On a de lui un grand nombre de *Consultations* et de *Mémoires* imprimés, mais épars dans différentes bibliothèques. Ceux qui ont fait le plus de bruit sont, I. Les

deux *Consultations pour Soanen*, *évêque de Sénez*, la première souscrite de vingt avocats, et la seconde de cinquante. II.* Deux *Mémoires pour les ducs et pairs*, *contre le comte d'Agénois*, *depuis d'Aiguillon*, etc. Sa modestie et son désintéressement dans l'exercice de sa profession donnèrent un nouveau lustre à ses talens. Il mourut en 1739, âgé de 51 ans.

† IV. AUBRY (N.), peintre, né à Versailles en 1745, copia dès sa jeunesse beaucoup de portraits à la surintendance, se perfectionna dans ce genre, fut reçu en 1774 à l'académie de peinture, et se plut à représenter des groupes de famille, et des scènes morales et douces. Son tableau du *Mariage interrompu*, exposé en 1777, celui des *Adieux de Coriolan à sa femme*, lui ont fait beaucoup d'honneur. Il est mort à Berne, en 1781, à 36 ans.

† V. AUBRY (Jean-François), médecin, intendant des eaux minérales de Luxeuil, sa patrie, a publié un ouvrage estimé sous ce titre : *Les Oracles de Cos*, Paris, 1776, in-8° ; une seconde édition, Paris, Didot, 1781, in-8°, est augmentée d'une *Introduction à la thérapeutique de Cos.* Ce morceau offre, en 150 pages, l'abrégé d'un ouvrage plus considérable, que l'auteur, par une analyse extrèmement difficile et deux fois répétée, a su réduire de manière qu'il renferme plus de choses que de mots, avantage dont jouissent peu de livres. Aubry est mort à Luxeuil en 1795, avec la réputation d'un médecin très-instruit.

VI. AUBRY (Jean-Baptiste), maître paveur à Paris, où il mourut le 20 mai 1692, donna au théâtre Français deux tragédies, *Démétrius* et *Agathocle*, qui n'ont pas été imprimées.

* VII. AUBRY (Jean-Baptiste), né à Deyvillier, près d'Epinal, en 1736, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, devint prieur de la maison de Commercy, où il resta après la suppression des ordres monastiques. C'est dans cette ville qu'il est mort à la fin de 1809, emportant les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Né d'un caractère doux et affable, il se fit aimer dans le cloître comme dans le monde, et y mérita l'estime générale. Le trait suivant prouve combien il fut humble et modeste. Ayant sollicité près du garde des sceaux, sans l'agrément de ses supérieurs, la permission de publier *ses Questions philosophiques*, permission qu'il obtint avec les éloges du censeur royal Riballier, il fut condamné à dîner à genoux, au réfectoire, avec du pain et de l'eau, et ce religieux eut le courage d'accomplir cette pénitence ridicule. D. Aubry, quoique d'une foible constitution, se livra de bonne heure au travail, avec beaucoup d'assiduité. Il venoit de recevoir la prêtrise à l'époque de la mort de D. Ceillier, lorsqu'il fut chargé de continuer *l'Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, que le prélat de Flavigny n'avoit pu achever. D. Aubry s'acquitta de sa commission avec zèle, et bientôt il présenta la matière d'un volume qui fut soumise à l'examen de plusieurs savans de la congrégation de Saint-Maur. Ces juges éclairés en rendirent le compte le plus avantageux ; cependant ce volume ne fut point imprimé, pour des raisons d'économie, dit-on, mais bien plutôt à cause de l'esprit d'insouciance et de relâchement dans lequel tomba peu à peu cet ordre antique, si justement célèbre dans la république des lettres. D. Aubry se livra à un autre genre d'études, et quelques années après il fit paroître *l'Ami philosophe*, imprimé à Nanci en 1775 ; production qui fut

très bien accueillie du public et qui valut à son auteur une lettre flatteuse de la part du prince Charles de Lorraine, à qui l'ouvrage étoit dédié. D'Alembert ayant lu ce traité de l'amitié écrivit à son auteur : « L'ami philosophe est digne d'estime par son objet et par la manière dont cet objet est traité. C'est le livre d'un philosophe vertueux et citoyen. » Le même auteur publia ensuite *ses Questions philosophiques sur la religion naturelle*, dont Bergier a parlé aussi avantageusement que le censeur Riballier. Il fit imprimer successivement plusieurs autres brochures, écrites d'un style pur et naturel, quoiqu'il descende souvent dans le labyrinthe obscur de la métaphysique. Quelques manuscrits laissés à un de ses amis prouvent qu'il consacra sa vie entière à défendre par ses écrits la religion chrétienne. Les autres ouvrages publiés par ce bénédictin sont, I. *Théorie de l'ame des bêtes et de celle qu'on attribue à la matière organisée.* II. *Questions métaphysiques sur l'existence et la nature de Dieu.* III. *Questions aux philosophes du jour.* IV. *L'anti-Condillac, ou harangues aux idéologues modernes.* V. *La nouvelle théorie des êtres.* VI. *Aubade, ou lettres apologétiques, etc.*

I. AUBUSSON (Jean d'), troubadour du 13e siècle, s'attacha à la fortune de Frédéric II, empereur d'Allemagne, qu'il célébra dans ses vers. Millot, dans son histoire littéraire des troubadours, a conservé une de ses pièces.

† II. AUBUSSON (Pierre d'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naquit dans la Marche, en 1423, d'une famille très-distinguée. Son courage se développa de fort bonne heure. Les Turcs dévastoient alors la Hongrie. D'Aubusson suivit Albert, duc d'Autriche, gendre et général de Sigismond, et, dans une bataille gagnée sur les infidèles, rallia l'infanterie chrétienne qui plioit ; il la ranima tellement, qu'elle tua 18 mille ennemis, et mit en fuite le reste. Le jeune guerrier revint dans sa patrie, et se fit aimer du dauphin, fils de Charles VII. Il l'accompagna au siége de Montereau-faut-Yonne, dont ce prince avoit la direction, et y donna les mêmes preuves de valeur qu'en Hongrie. Le dauphin s'étant ensuite révolté contre son père, d'Aubusson eut assez de pouvoir sur son esprit pour le porter à mettre bas les armes. Charles VII, qui eut occasion de le connoître, dit de lui « qu'il étoit rare de voir ensemble tant de feu et tant de sagesse. » Le récit des beaux exploits de Huniade et des barbaries exercées par les Turcs, enflammèrent son imagination. Il alla se faire recevoir chevalier à Rhodes. En 1457, le grand-maître de Milly envoya d'Aubusson, déjà commandeur, pour implorer le secours du roi de France contre l'ennemi du nom chrétien. Il s'acquitta de cette ambassade avec succès. A son retour, il fut élu premier bailli, et ensuite grand-prieur d'Auvergne, dignité qu'il quitta en 1476, après la mort de J. B. des Ursins, pour gouverner la religion en qualité de grand-maître. D'Aubusson, à la tête de son ordre, s'occupa à le faire respecter au dehors, et à régler les affaires du dedans. il fit fermer le port de Rhodes d'une grosse chaîne, bâtit des tours et des forts, et prépara tout ce qu'il falloit pour repousser les efforts du grand-seigneur, qui menaçoit Rhodes depuis longtemps. Sa flotte, forte de 160 voiles, et de cent mille hommes, parut devant l'île en 1480 ; mais la vigoureuse résistance des Rhodiens, et sur-tout la valeur éclairée du grand-maître, qui y reçut cinq blessures

considérables, obligèrent les Turcs deux mois après de lever le siége, laissant 9,000 morts, et emmenant 1,500 blessés (*Voyez* DÉMÉTRIUS, n° IX.). Mahomet II mourut l'année suivante. Bajazet, son fils aîné, et Zizime, son cadet, se disputèrent l'empire : le dernier, forcé de céder, demanda un asile à Rhodes. D'Aubusson le lui accorda en 1482, et ordonna qu'on le traitât en fils d'empereur et en roi. Au bout de trois mois, il fit passer ce prince en France, pour le soustraire aux embûches de son frère ; et il le faisoit garder à vue par des chevaliers dans la commanderie de Bourganeuf, dans la Marche. Plusieurs souverains le demandèrent pour le mettre à la tête de leurs armées contre Bajazet : d'Aubusson le remit par préférence entre les mains des agens d'Innocent VIII. En reconnoissance, ce pape, qui avoit donné au grand-maître les noms de *Bouclier de l'Eglise* et de *Libérateur de la chrétienté*, l'honora de la pourpre en 1489, et renonça au droit de pourvoir aux bénéfices de l'ordre. Bajazet ne put s'empêcher de l'estimer et de le respecter. Il lui fit témoigner qu'il ne troubleroit jamais la paix, et lui donna pour gage de son amitié la main de saint Jean qui avoit baptisé Jésus-Christ. D'Aubusson, n'ayant pu obtenir une croisade, tomba dans une mélancolie qui l'emporta le 13 juillet 1505. L'ordre n'a point eu de chef plus accompli. Le chapitre général de Rhodes ordonna que la religion lui élèveroit, des deniers publics, un magnifique mausolée en bronze, avec une épitaphe pour consacrer ses exploits. La branche d'Aubusson dont étoit le grand-maître finit en 1507. Le P. Bouhours publia sa Vie en 1677, in-4° et in-12, réimprimée en 1680, avec des notes. Au tome II, page 158, on trouve, dans le recueil *de Scriptoribus Germaniæ*, une pièce de Pierre d'Aubusson, sous ce titre : *de servatâ urbe præsidioque suo, et insigni contra Turcas victoriâ, ad Frider. III. imper. relatio*. Francfort, 1602, in-fol.

† III. AUBUSSON, (François, vicomte d'), duc de La Feuillade, pair et maréchal de France, descendoit de la même famille, mais d'une autre branche que celle du grand-maître. Il se distingua à la bataille de Rhétel en 1650, aux siéges de Mouson, de Valenciennes, de Landrecies et à celui d'Arras en 1654, où il força des premiers les retranchemens des ennemis. Il se signala pas moins sa valeur au combat de Saint-Gothard contre les Turcs, en 1664, et suivit le roi à la conquête de la Franche-Comté en 1674. Il emporta le fort Saint-Etienne l'épée à la main. C'est lui qui, ayant acheté l'hôtel de Senneterre, le fit abattre, et y fit élever, en 1686, une statue pédestre de Louis-le-Grand, dans une place qui fut appelée *des Victoires*. Il n'existe plus de ce beau monument, détruit pendant la révolution, que les quatre esclaves et les quatre bas-reliefs ; on voit ceux-ci au Musée des monumens français, et les figures aux Invalides. L'abbé de Choisi dit que le maréchal de La Feuillade vouloit acheter une cave dans l'église des Petits-Pères, et qu'il prétendoit la pousser sous terre jusqu'au milieu de cette place, afin de se faire enterrer précisément sous la statue de Louis XIV. C'est une plaisanterie de cet écrivain. Il auroit dû se souvenir que, si La Feuillade n'étoit pas un Turenne, il n'étoit point aussi, suivant l'expression d'un auteur ingénieux, de ces courtisans inutiles à l'état, qu'on devroit enterrer aux pieds de la statue de leur maître, dans la place publique consacrée à l'idole qu'ils ont encensée et peu servie. Il mou-

rut subitement en 1691, et n'eut que le temps de s'écrier ? « Que n'ai-je fait pour Dieu ce que j'ai fait pour le roi ! » — Le duc de La Feuillade (Louis), son fils, maréchal de France comme lui, mourut en 1725, sans laisser de postérité. C'étoit un des hommes des plus brillans et des plus aimables de France, et, quoique gendre du ministre Chamillart, il avoit pour lui la faveur publique. Ce fut en partie ce qui le fit choisir pour combattre le duc de Savoie. Il mit le siége devant Turin le 13 mai 1706. Il avoit, dit-on, formé le projet de se saisir de la personne du duc. Ce prince sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie pour lui donner le change. La Feuillade se détacha en effet du siége pour courir après le duc, qui, connoissant mieux le terrain, échappa facilement à ses poursuites. La conduite du siége de Turin ne put qu'en souffrir. Plusieurs historiens ont assuré qu'il ne vouloit point prendre cette ville; ils prétendent qu'il avoit juré à la duchesse de Bourgogne, dont ils le supposent amoureux, de respecter la capitale de son père. Ils assurent que cette princesse engagea madame de Maintenon à prendre toutes les mesures qui furent le salut de cette ville. Il est vrai que tous les officiers de son armée en ont été long-temps persuadés; mais c'étoit un de ces bruits populaires qui ne méritent que le mépris. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire que le même homme eût voulu manquer Turin et prendre le duc de Savoie. Quoi qu'il en soit, La Feuillade prouva que le courage, l'esprit et la figure ne suffisent pas pour faire un général. *Voyez* Prestre, n° II *et* Victor Amédée.

† IV. AUBUSSON (George d'), frère de François, archevêque d'Embrun en 1649, ambassadeur à Venise dix ans après, ensuite ambassadeur en Espagne l'an 1661, détermina le roi catholique à envoyer en France le comte de Fuentes, son ambassadeur extraordinaire, pour réparer l'offense commise par le baron de Vatteville, en 1691, contre le comte d'Estrades à Londres. Il mourut le 12 mai 1697, âgé de 88 ans, évêque de Metz, et conseiller d'état d'église. Il avoit été jésuite, premier évêque de Gap, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, conseiller d'état ordinaire et doyen de la faculté de théologie. Il est auteur du traité suivant : *La Défense du droit de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, à la succession des couronnes d'Espagne*, Paris, 1674, in-4°.

* V. AUBUSSON (Jean d'), ancien troubadour du 13e siècle, de qui on ne connoît qu'une pièce assez curieuse; c'est un *Dialogue entre lui et Nicolet*, dans lequel il prie ce dernier de lui expliquer un songe, qui n'est qu'une allégorie sur l'expédition de l'empereur Frédéric II contre les Lombards en 1236.

* VI. AUBUSSON Berruyer (Jean d'), dit *de La Maison-Neuve*. La Croix du Maine et du Verdier, qui ont fait mention de cet auteur, ne nous apprennent rien touchant l'époque de son existence, sa patrie ou sa profession. Les ouvrages en vers qu'ils citent de lui sont, I. *Discours sur le magnifique accueil fait par les Vénitiens à M. le cardinal de Lorraine*, Paris, 1556. II. *L'Adieu des neuf Muses aux rois, princes et princesses de France, à leur département du festin impérial de François de Valois, roi dauphin, et de Marie Estuart, royne d'Ecosse*, Paris, 1558. III. *Le Colloque social de paix, justice, miséricorde et vérité, pour l'heureux accord entre les rois de France*

et d'Espagne, in-8°, Paris, 1559. IV. *Huitaines poétiques de l'onction des rois élus de Dieu, etc.*, Paris, 1561. Bernard La Monnoye attribue en outre à cet auteur une *Déploration sur le trépas de noble et vénérable personne, M. maître François Le Picart, docteur en théologie, etc.*, imprimée pour la première fois à Paris en 1550, et depuis, dans le livre intitulé le Parfait ecclésiastique, par le P. Hilarion de Coste. Il se fonde sur ce qu'on trouve au bas de cette pièce les mots latins *Dena suasu boni*, qui renferment par anagramme le nom de Jean d'Aubusson.

AUCOUR (Jean BARBIER d'). *Voyez* BARBIER, n° II.

AUDÉ. *Voyez* DAUDÉ.

† I. AUDEBERT, né à Orléans, disciple d'Alciat, parcourut l'Italie, et fit en vers l'*Eloge de Rome, de Naples et de Venise*. La république de Venise le fit, en reconnoissance, chevalier de Saint-Marc, et lui envoya la chaîne d'or de l'ordre, jointe à la médaille du doge. Henri III l'anoblit, avec permission de porter des fleurs-de-lis en chef dans ses armoiries. Il mourut en 1598, âgé de plus de 80 ans, honoré de l'estime générale. C'est lui que concerne la trop fameuse pièce de Théodore de Bèze, intitulée *de suâ in candidam et Audebertum benevolentiâ ;* et c'est une raison de plus pour en écarter toutes les interprétations de la malveillance. Ses trois *Poëmes* latins insérés au premier volume *de Delectu poëtarum Gallorum* ont aussi été réimprimés à Hanau, en 1603, in-8°. Il a laissé un fils nommé Nicolas AUDEBERT, conseiller au parlement de Rennes, homme de beaucoup de mérite, et qui suivit son père au tombeau au bout de cinq jours.

* II. AUDEBERT, né à Rochefort, de parens très-pauvres, ne reçut d'eux que de très-foibles notions de dessin; mais son extrême intelligence et son application suppléèrent à l'instruction de sa jeunesse. Il trouva des moyens de subsistance, et sut même se faire un nom dans un art acquis par sa seule pénétration. Son génie étoit dirigé vers l'étude des animaux : comme il étoit convaincu que le dessin est la meilleure manière de graver dans l'esprit et la mémoire les descriptions les plus exactes, il entreprit l'*Histoire naturelle des singes et des makis*, et joignit à leur description la figure de chaque animal, qu'il sut graver et enluminer d'une manière tout-à-fait neuve. Mais l'histoire naturelle qui demandoit le plus grand effort de talens étoit celle des *colibris, oiseaux-mouches et sucriers*, qu'il terminoit et qui étoit prête à paroître lorsque la mort le frappa en 1800. On concevra difficilement le procédé par lequel il a pu donner au plumage de ses oiseaux l'éclat et le chatoyant de la nature. Ses couleurs, l'attitude, tout est d'une vérité frappante. En voyant ce qu'il a laissé, combien on doit regretter deux grands ouvrages qu'il méditoit; l'un *sur les oiseaux de proie*, l'autre *sur les animaux carnassiers*. Il reste après lui une fort belle collection *de quadrupèdes et d'oiseaux*, parmi lesquels il se trouve des espèces très-rares, et quelques-unes d'uniques. Ils sont tous montés de sa main. A cette collection il faut en ajouter une autre *de fort beaux insectes, tant étrangers que du pays.* Audebert avoit inventé *une machine contre les incendies.*

AUDEBRAND (Etienne), prieur du monastère de Turet en Auvergne, y reçut avec hospitalité Pierre Rogier, moine de la Chaise-Dieu, qui, revenant de faire ses études à

Paris, fut dépouillé par des voleurs dans une forêt voisine. Rogier, touché des soins que le prieur lui avoit rendus, lui demanda quand il pourroit lui témoigner sa reconnoissance. « Quand vous serez pape, lui répondit Audebrand. » Cette réponse fit sa fortune. Rogier devenu pape, sous le nom de Clément VI, ne l'oublia pas. Il appela Audebrand près de lui, le fit trésorier, puis camerlingue de l'église romaine, évêque de Saint-Pons, et enfin archevêque de Toulouse en 1331.

* AUDEFROI *le Bâtard*, poëte chansonnier du 13[e] siècle, semble être l'inventeur de ce genre de pièces que nous nommons *romances*, et qu'il a appelées *lais*. Il s'en trouve cinq de sa composition dans le Recueil de Fabliaux par Le Grand.

† AUDEN-AERT (Robert Van), graveur flamand, né à Gand en 1663, entreprit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art, et y devint élève de Carle Maratte. Il fut renvoyé de chez son maître pour avoir gravé à son insçu une exquisse représentant *le Mariage de la Vierge*; mais il rentra peu de temps après, et grava plusieurs de ses ouvrages. Les sujets qu'il a gravés sont principalement d'après Le Dominiquin, Le Bernin, Pierre de Cortone, Daniel de Volterre et Annibal Carache, *Apollon et Daphné*, *Romulus et Rémus*, *le Martyre de saint Blaise*, qui est le meilleur de ses ouvrages. Il est mort à Gand vers l'an 1743.

* AUDEO *ou* AUDIO, chef des audiens, secte religieuse, étoit né en Mésopotamie vers le milieu du 4[e] siècle. Un zèle ardent l'entraîna dans l'hérésie. Il commença par déclamer contre quelques membres de l'Eglise, qui, dit-on, excitoient sa jalousie. Il enseignoit à ses disciples « qu'on devoit célébrer la pâque comme les Hébreux; que Dieu avoit une figure humaine; que sa ressemblance avec l'homme consistoit justement dans la matière, et qu'il falloit donner l'absolution sans attendre de grandes preuves de pénitence. » Il affectoit des mœurs assez austères, comme tous les chefs de sectes; il avoit en horreur toute espèce d'indulgence pour les opinions, qu'il qualifioit du nom odieux de *respect humain*. Il trouva beaucoup de partisans parmi les esprits foibles et les caractères inquiets, et fut enfin exilé en Suède, loin de ses prosélytes. Il passa chez les Goths, et s'y forma un autre parti. Ses disciples s'établirent dans les monastères où le célibat et la retraite étoient adoptés. Après sa mort, ils furent gouvernés par des évêques qu'ils s'étoient choisis; mais la mort diminuant peu à peu leur nombre, ils s'éteignirent enfin en 377. Alors le reste des sectaires se retira dans les déserts, pratiquant beaucoup d'œuvres de pénitence, mais toujours séparés des catholiques.

* AUDIFFREDI (Jean-Baptiste), naquit à Saorgio, château peu éloigné de Nice en Provence, l'année 1714. A l'âge de 16 ans il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où il fit de grands progrès, non seulement dans les études sacrées, mais encore dans les mathématiques et dans les langues. A l'âge de 35 ans, il eut le grade de maître, et fut nommé second bibliothécaire de la Casanate. Dix ans après, il devint premier bibliothécaire, et continua de l'être le reste de sa vie. Il s'appliquoit aux mathématiques, à l'astronomie, à l'étude des antiquités, à l'histoire naturelle, à la critique et à la bibliographie; mais l'astronomie fut son étude favorite. Il publia quelques opuscules sur cette matière. Il fut chargé par le pape

Pie VI de faire quelques observations minéralogiques dans les nouvelles mines de Tolfa. Il mourut le 3 juillet 1794. Les ouvrages publiés par le P. Audiffredi sont, I. *Mercurius in sole visus, observatio habita Romæ, in ædibus S. Mariæ super Minervam*, 6 *maii*, 1753, in-4°, typ. Palearinis, 1753, II. *Phenomena cœlestia observata*, Romæ, ex typ. Salomoni, 1754, in-8°. III. *Otia astronomica*, in-4°, typ. Palearinis, Romæ 1755. IV. *Novissimus Mercurii transitus sub sole observatus Romæ 7 novembris*, 1756, in-8°, Romæ, typ. de Salvionis, 1756. V. *Passaggio di Venere, etc. Passage de Vénus devant le soleil, observé à Rome au couvent de la Minerve, le* 6 *juin* 1761, *in*-4° (sans lieu ni année). VI. *Transitûs Veneris ante solem observati Romæ, apud PP. S. Mariæ super Minervam*, 6 *junii* 1762, *Expositio historico-astronomica; accedit descriptio aurei nummi C. Dominii Ahenobarbi*, Romæ, apud fratres Salvionos, 1762. VII. *Investigatio Parallaxis solaris ex selectis aliquot observationibus transitûs Veneris ante solem qui accidit die* 6 *junii* 1762*; collatis cum ejusdem transitu, Romana observatione habitâ, apud PP. S. Mariæ supra Minervam* (*sub nomine anagrammatico Dadeii Ruffi*), in-8°, Romæ, typ. Hermathenea, 1765. VIII. *De solis Parallaxi ad V. Cl. Grandjean-de-Fouchy commentarius*, in-8°, Romæ, ex typ. Hermathenea, 1766. IX. *Dimostrazione della theoria, etc. Démonstration de la théorie de la comète de l'année* 1769, *annoncée dans le Journal ordinaire de Rome*, 1770, in-4°. X. *Lettere tipografiche, etc. Lettres typographiques*, sous le nom de l'abbé Nicolas Ugolini de Foligno, au P. Xavier Laire, auteur de l'Essai historique sur la typographie romaine du 15e siècle, imprimé à Mayence, 1778, in-8°, à l'usage des jeunes gens; (trait satirique contre le P. Laire.) XI. *Catalogus historico-criticus Romanarum editionum sæculi* 15, *etc.*, in-4°, Romæ, ex typ. Paleariniana, 1783. XII. *Catalogus librorum typis impressorum bibliothecæ casanatensis, præstantioribus notis et observationibus illustratus*, tomi IV, priores à litt. A. usque ad K., in-fol., Romæ, 1762, 1768, 1775, 1788. XIII. *Saggio di osservazioni di Giulio, etc. Essai d'Observations de Jules-César Bottonne* (l'auteur s'est déguisé sous le nom de *Monte Toragcio*), *sur le Discours mis à la tête du Cours de la vie chrétienne du bienheureux Simon da Cassia*, imprimé à Turin en 1779. XIV. *Articolitre concernenti, etc. Trois articles concernant la Méridienne et l'Observatoire du duc de Sermoneta* (inventé et exécuté par le P. Audiffredi), insérés, mais sans nom d'auteur, dans *l'Antologia Romana* (c'est un Journal italien qui s'imprime à Rome, de format in-4°), année 1778. XV. *Articoli due concernenti l'Osservatione, etc. Deux articles concernant l'Observation du passage de Mercure sous le soleil, en novembre* 1756, *faite par le P. Audiffredi sous les murs de Rome.* On les trouve, mais sans nom d'auteur, dans le même Journal, année 1789 (août, n°s 5 et 6). C'est un extrait de la Dissertation latine citée plus haut, *Novissimus, etc.* XVI. *Specimen historico-criticum editionum Italicarum sæculi* 15, Romæ, 1794, in-4°.

† I. AUDIFFRET (Hercule), de Carpentras, pieux et savant général de la doctrine chrétienne, oncle et maître de Fléchier, fut effacé par son disciple. Il mourut à Paris en 1659. On

a de lui deux *Oraisons funèbres* et *des ouvrages de piété*. La chaire étoit livrée de son temps à la déclamation. Il fut un des premiers qui s'attachèrent à proportionner les expressions aux pensées et les mots aux choses.

† II. AUDIFFRET (Jean-Baptiste d'), gentilhomme de Draguignan en Provence, ou, selon d'autres, de Marseille, envoyé extraordinaire aux cours de Mantoue, de Parme, de Modène et de Lorraine en 1702, mourut à Nanci en 1733, à 76 ans. On a de lui une *Géographie ancienne, moderne et historique*, en 2 vol. in-4°, 1689 à 1694, et en 3 vol. in-12, 1694, qui ne contient que quelques parties de l'Europe. L'accord heureux que l'auteur fait de la géographie et de l'histoire a fait regretter qu'il n'ait pas achevé son ouvrage.

† AUDIGUIER (Vital d'), sieur de La Menor, terre près Villefranche de Rouergue, naquit vers l'an 1565 à Clermont. Son père étoit magistrat royal; il le fut aussi. En 1590, onze ligueurs l'attaquèrent et le blessèrent dangereusement. A peine fut-il guéri, qu'il fut blessé de nouveau, avec son père, par ces mêmes gens, qui soulevoient la bourgeoisie contre Henri IV. Dégoûté de sa charge par ces deux attaques, il résolut de quitter la Gascogne, malgré les remontrances de son père, qui étoit âgé, et malgré les larmes de sa mère. Son projet étoit de passer en Hollande, et de là en Hongrie; mais divers incidens dérangèrent ses vues. Un domestique infidèle le vola, et, comme celui de Marot, de deux chevaux il prit le bon, laissa le pire, et se retira sans dire adieu. Notre cavalier démonté demeura dans l'embarras, sans pouvoir ni retourner chez lui, ni poursuivre sa route. Son courage surmonta ce commencement de mauvaise fortune. Il se traîna comme il put à Paris, y trouva des protecteurs, s'introduisit à la cour, s'y livra aux plaisirs, et oublia ses premières résolutions. Un faux ami l'appela en duel; il blessa son adversaire, et fut obligé de fuir. Il erra longtemps, dépensa beaucoup, s'endetta, et se vit réduit à l'indigence. Il surmonta de nouveau sa mauvaise fortune; mais un crime dont on l'accusa le fit mettre en prison. Il se justifia, eut de nouvelles aventures, et fut, dit-on, assassiné vers l'an 1630. Sorel, dans sa Bibliothèque, donne la liste de ses ouvrages. Il écrivit en vers et en prose sans aucun succès. Il publia des *Romans* et des *Livres de piété*. Il traduisit de l'espagnol les *Nouvelles de Cervantes*, Paris, 1618, 2 vol. in-8°; fit un *Traité de la conversion de la Magdeleine*, des *Poésies* publiées en 1606 et 1614, et tout-à-fait oubliées; enfin l'*Usage des Duels*, 1617, in-8°.

AUDOENUS. *Voyez* OUEN (S.) *et* OWEN.

* AUDOIN DE CHAÏGNEBRUN (H.), chirurgien des hôpitaux et armées du roi de France, se préparoit, en 1762, à donner ses *Cartes microcosmographiques*, ou *Description du corps humain*, lorsque Chirol fit paroître sa première Carte sur l'angéiologie. La ressemblance qu'Audoin crut y trouver avec les siennes excita ses plaintes; mais la contestation a été décidée en 1770. On a de ce chirurgien, I. *Relation d'une maladie épidémique et contagieuse, qui a régné l'été et l'automne de 1757 sur les animaux de différentes espèces dans la Brie*, Paris, 1762, in-12. II. *Cartes microcosmographiques*, ou *Description du corps humain*, Paris, 1770, in-4°. III. *Parallèle nouveau*, ou *Abrégé des différentes méthodes de*

tailler, in-4° de 6 pag. IV. *Lettre à M. Guattani, chirurgien-major de l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, sur la cautérisation des plaies d'armes à feu*, 1749, in-4° de 8 pag.

† AUDOVÈRE, reine de France, et première femme de Chilpéric, venoit de lui donner un quatrième enfant, lorsque la jeune Frédégonde, l'une de ses suivantes, lui conseilla de tenir cet enfant sur les fonts de baptême dans l'absence du roi. Audovère crut sa favorite. A peine son époux étoit-il de retour, que l'évêque lui annonça qu'ayant contracté avec Audovère une alliance spirituelle, il ne pouvoit plus la garder pour femme. Chilpéric, déjà touché de la beauté de Frédégonde, répudia la reine, et donna sa place à sa rivale. Audovère fut renfermée dans un monastère, où l'on dit que Frédégonde la fit étrangler vers l'an 580.

† AUDOUL (Gaspard), né en Provence, se rendit dès sa jeunesse à Paris, y suivit le barreau, et devint membre du conseil de la maison d'Orléans. Il publia, en 1708, in-8°, un *Traité de l'origine de la régale, et des causes de son établissement*. Il y combat avec vigueur Bellarmin et Baronius. Cet ouvrage a été censuré par un bref du pape Clément XI, en 1710; et cette condamnation lui donna quelque célébrité. L'auteur mourut bientôt après.

AUDRA (Joseph), né à Lyon en 1714, se consacra à l'état ecclésiastique, et devint professeur de philosophie dans sa patrie. Lié d'amitié avec l'intendant La Michaudière, il travailla avec lui à un état de la population de la généralité de Lyon, qui parut sous le nom de Mézence, secrétaire de l'intendance; l'abbé Audra, nommé en 1769 professeur d'histoire au collége de Toulouse, remplit cette chaire avec distinction. Il y donna le premier volume d'une *Histoire générale* qui lui fit perdre sa place et causa sa mort. Un mandement de l'archevêque de Toulouse condamna l'ouvrage comme rempli de maximes philosophiques. Le chagrin qu'en conçut l'auteur lui donna un transport au cerveau qui l'emporta en vingt-quatre heures, en 1779. Voltaire écrivoit à l'abbé Audra sur cette histoire. « D'Alembert est bien content de votre abrégé de l'histoire générale. Quelques fanatiques n'en sont pas si contens; mais c'est qu'ils n'ont ni esprit ni mœurs. A l'égard de votre sage hardiesse, vous n'avez donc rien à craindre : il n'y a pas un mot dans votre écrit sur lequel on puisse vous inquiéter. On sera fâché; mais comme les plaideurs qui ont perdu leur procès. Vous avez d'ailleurs un archevêque qui pense comme vous, qui est prudent comme vous, et qui sera bientôt de l'académie. » Cet archevêque étoit M. de Brienne. L'abbé Audra avoit fait à Toulouse les démarches les plus actives pour faire reconnoître l'innocence de Sirven; ce qui lui avoit obtenu l'amitié et la correspondance de Voltaire. « Vous avez dû recevoir, lui disoit-il, le *factum* des dix-sept avocats du parlement de Paris en faveur de Sirven : il est très-bien fait. Mais Sirven vous devra beaucoup plus qu'aux dix-sept avocats, et vous aurez fait une action digne de la philosophie et de vous. »

* I. AUDRAN (Carle ou Karle), graveur, né à Paris en 1594, mort dans la même ville en 1674. Il a beaucoup travaillé en Italie et en France. Il étoit fils de Louis Audran, officier de louveterie sous Henri IV. Ses principaux ouvrages sont une *Annonciation* et une *Assomption* : il a gravé au burin quantité

de tableaux des meilleurs maîtres, tels que *Perrin del Vaga*, *Le Titien*, *Le Guide*, *P. de Cortone*, *l'Albane*, *André Jacchi*; *Eustache Le Sueur*, *Vouet*, etc., etc.

† II. AUDRAN (Claude), neveu du précédent, né à Lyon comme lui, mourut à Paris en 1684, à 42 ans, professeur de l'académie de peinture. Il fut employé par Le Brun dans plusieurs ouvrages, et sur-tout dans les quatre grands tableaux des batailles d'Alexandre. Une *Elévation de croix*; *l'Adoration des anges*; le *Portrait de l'électeur de Cologne*; *Alexandre malade*; quatre sujets de *Vénus*; et *les estampes du roman de Daphnis* et *Chloé*, sont ses meilleurs ouvrages. Dans ces dernières Philippe d'Orléans, régent de France, partagea ses travaux, dessina les sujets, et ne dédaigna pas d'unir son nom à celui d'Audran. Il peignit à fresque la chapelle du château de Sceaux, celle de la galerie des Tuileries, le grand escalier de Versailles, et plusieurs bas-reliefs et trophées, couleur de bronze, pour la salle des gardes; de grands tableaux commandés par le cardinal de Furstemberg, pour son château de Saverne; un *May* pour Notre-Dame de Paris, représentant la *Décollation de S. Jean-Baptiste*; deux chapelles des chartreux de Paris, où l'on voyoit *S. Denis et S. Louis donnant la sépulture aux martyrs de la foi*; et le tableau d'autel représentant *le Miracle des cinq pains*. Il avoit pris si bien le style de Le Brun, qu'il étoit difficile de discerner ses ouvrages de ceux de ce grand maître. Il laissa d'une seconde femme, entre autres enfans, Germain, Claude et Gérad, qui suivent, et dont les noms méritent une place parmi les artistes les plus distingués.

* III. AUDRAN (Germain), graveur, fils du précédent, né à Lyon en 1631, mort dans la même ville en 1710; élève de son père et de Carle. Il obtint la place d'adjoint-professeur dans l'académie de Lyon. Il fut le père de quatre artistes, dont nous parlerons ci-après.

* IV. AUDRAN (Claude,) peintre, frère du précédent, né à Lyon en 1639. Il apprit de Carle Audran l'art du dessin, et ses premiers ouvrages en peinture lui méritèrent les éloges de Le Brun, qui l'employa. Il travailla aux ébauches des grands tableaux du *Passage du Granique*, et de la *Bataille d'Arbelles*. On a de lui *la Chapelle du château de Sceaux*, *peinte à fresque*; *la galerie des Tuileries*, et plusieurs grands tableaux au château de Saverne. Il fut reçu de l'académie de Paris en 1675, et y fut nommé professeur.

† V. AUDRAN (Gérard), naquit à Lyon, en 1640, de Claude Audran, graveur. Son père lui donna les premières leçons de son art. Ses talens se perfectionnèrent à Rome, dans un séjour de deux ans. Revenu à Paris il publia *les proportions du corps humain*, *mesurées sur les plus belles figures de l'antiquité*, Paris, 1683, in-fol. Le Brun le choisit pour graver les batailles d'Alexandre, ouvrage qui immortalise également Le Brun et Audran. On a encore de lui de grands morceaux gravés d'après Le Poussin, Mignard et autres. Tous ses ouvrages son marqués au coin du talent le plus rare. Cet excellent artiste, désirant donner à ses gravures le moelleux de la peinture, au lieu de suivre la manière de faire de ses prédécesseurs, qui consiste dans un servile arrangement des tailles les unes à côté des autres, fit valoir ses ouvrages par un mélange de hachures libres, rangées comme le seroient celles

d'un dessin. En y mêlant avec art une quantité de points, il parvint à donner à ses gravures l'harmonie, la vigueur et l'effet d'un tableau. Cette belle et grande manière dont on lui doit l'invention eut le plus grand succès pour rendre les tableaux d'histoire ; aussi considère-t-on encore les belles batailles d'Alexandre de Gérard Audran, comme des modèles propres à diriger les élèves qui suivent cette carrière. Ses plus belles pièces, après les batailles d'Alexandre, sont six feuilles de la coupole du Val-de-Grace, gravées sur les dessins de Mignard ; *la mort de saint François*, d'après Le Carache ; *Enée sauvant son père ; le Martyre de sainte Agnès ; le Baptême des Pharisiens ; la Femme adultère ; Coriolan fléchi par les larmes de sa mère ; Pyrrhus soustrait aux recherches des Molosses ; le Temps qui enlève la Vérité ; l'empire de Flore ; le Martyre de saint Laurent*. Il fut nommé conseiller de l'académie de peinture en 1681, et mourut à Paris, en 1703, âgé de de 63 ans, avec la réputation du plus célèbre graveur qui ait existé dans le genre de l'histoire.

* VI. AUDRAN (Claude), fils de Germain, peintre du roi, né à Lyon en 1658. Il peignoit la décoration. Son principal ouvrage est le *Recueil des douze mois de l'année*. Il mourut en 1734.

*VII. AUDRAN (Benoît), fils de Germain, et frère du précédent, graveur, né à Lyon en 1661, élève de son père et de son oncle Gérard. Il gravoit le portrait et l'histoire. Il fut nommé graveur et pensionnaire du roi, et reçu à l'académie, dont il fut nommé conseiller en 1715. On a de lui l'estampe d'*Alexandre malade*, d'après Le Sueur ; les *Sept sacremens : deux pièces d'après Rubens*, dans la galerie du Luxembourg ; une *Elévation en croix ; Jésus-Christ chez Marie et Marthe*, etc. Il mourut en 1721, à Louzoner, près de Sens.

* VIII. AUDRAN (Jean), fils de Germain, graveur, né à Lyon en 1667, élève de Gérard. Il fut graveur et pensionné du roi. Ses estampes sont fort estimées. Les principales sont, *Galatée sur les eaux ;* les *Quatre saisons ;* les *Batailles d'Alexandre* réduites en petit ; la *Pêche miraculeuse ;* la *Résurrection du Lazare ;* une *Présentation au temple ; Jacob et Laban ; Moïse sauvé des eaux ; Esther devant Assuérus ;* le *Couronnement de Marie de Médicis ;* le *Départ de Henri IV ; les tableaux de Rubens* au Luxembourg. Il mourut aux Gobelins, à Paris, en 1756.

* IX. AUDRAN (Louis), quatrième fils de Germain, graveur, élève de Girard, né à Lyon en 1670. On a de lui les *Sept œuvres de miséricorde*, d'après Bourdon, et le *Cadavre* d'après Houasse. Il mourut subitement à Paris, en 1712.

* X. AUDRAN (Benoît), graveur, fils de Jean, mort en 1772. On a de lui les *Ages et les Elémens*, d'après Lancret.

* XI. AUDRAN (Michel), fils de Jean, et frère du précédent, peintre. Il fut entrepreneur des tapisseries de la couronne. Il eut deux fils, dont un lui succéda, et l'autre fut conseiller au châtelet. *Voyez* LONGUS.

† AVED (Jacques-André-Joseph), fils d'un médecin de Douay, naquit le 12 janvier 1702, et mourut à Paris le 4 mars 1766. Les estampes du célèbre Bernard Picart frappèrent sa vue et décelèrent son goût pour la peinture. Après avoir parcouru la Flandre, il vint à Paris, en 1721, puiser dans les leçons des meilleurs artistes les

principes dont il avoit besoin. Il entra chez Le Bel, de l'académie royale de peinture; il eut pour amis Carles Vanloo, Boucher, Chardin et Dumont-le-Romain, jeunes élèves comme lui. Ils le devancèrent et l'attirèrent à l'académie; il n'avoit que 27 ans lorsqu'il y fut aggrégé, en 1729. Il fut reçu en 1734. Alors sa réputation s'étendit; et l'ambassadeur de la Porte, Méhémet-Effendi, voulant offrir son portrait à Louis XV, choisit Aved comme le meilleur peintre. Le portrait fut agréé du roi et admiré du public. Le succès qu'eut ce tableau lui procura bientôt après l'honneur de peindre le roi lui-même. Aved avoit le secret de rendre dans ses portraits, non seulement la figure, mais encore le génie, le caractère, les talens, les habitudes de la personne qu'il peignoit.

AVEILLON (Jean-Joseph), fils d'un procureur du roi, de l'élection de Lyon, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y publia les *Conférences* qu'il avoit faites à Paris, pendant qu'il étoit supérieur de sa maison. On lui doit encore des *Méditations pour les séminaires et pour les gens du monde.* Aveillon étoit ami de Bossuet. Il mourut à Paris, le 29 mai 1713, à l'âge de 83 ans.

† AVEIRO (Joseph Mascarenhas, duc d') étoit un des plus grands seigneurs de Portugal. Sa maison avoit pour tige George, fils naturel de Jean II, dit *le Grand.* Aussi se vantoit-il, dit-on, « qu'il n'avoit qu'un seul degré à franchir pour monter au trône. » Il étoit surtout puissant pendant le règne de Jean V. L'avènement de Joseph I au trône ayant diminué sa faveur, il conçut le dessein d'attenter sur sa personne. Il tâcha de gagner ceux qui pourroient avoir des mécontentemens de la cour, et de les envenimer par les calomnies les plus atroces. Dans ces circonstances, les jésuites perdirent l'emploi de confesseurs de la cour. Le duc d'Aveiro, qui avoit été peu lié avec ces pères, s'unit avec quelques membres de la société, et leur fit part de son projet. Les conjurés engagèrent dans ce complot la marquise dona Eléonore de Tavora, belle-sœur du duc. Cette femme, d'un esprit altier et d'une ambition démesurée, ne souffroit qu'avec peine que le titre de duc eût été refusé à son époux. Son caractère insinuant lui fit bientôt des complices de toute sa famille. Son mari, ses deux fils, ses deux filles et leurs époux, ses deux beaux-frères, et leurs domestiques affidés, furent confidens de ses secrets. Pour se concilier un plus grand nombre de partisans, elle pratiquoit des exercices de religion, de pélerinage, de pénitence, sous la direction du jésuite Malagrida. La conjuration éclata le 3 septem- 1758, à 11 heures du soir, comme le roi de Portugal revenoit de son château de Bélem, et sortoit de la porte appelée la Guenta. Trois des principaux conjurés, à cheval, tirèrent sur le derrière du carrosse deux coups de carabine; mais ces coups ne produisirent heureusement que de légères blessures. Ce prince fit rechercher les coupables. Des propos imprudens du duc d'Aveiro découvrirent son crime. On l'arrêta avec ses autres complices. Leur procès fut bientôt fait, et, le 13 janvier 1759, le duc d'Aveiro et le marquis de Tavora furent rompus vifs, leurs corps brûlés, et leurs cendres jetées dans la mer. La marquise de Tavora eut la tête tranchée, et les autres coupables périrent par divers supplices. Les jésuites furent chassés du Portugal, comme instigateurs, ou du moins confesseurs de quelques-uns des coupables. La disgrace du marquis de Pombal, sous le ministère du-

quel le duc d'Aveiro, son ennemi personnel, fut exécuté, a fait naître des doutes sur la vérité de son crime. Cependant sa mémoire n'a pas été rétablie, et le nommé Joseph-Polycarpe de Azevédo, son valet-de-chambre, mort à l'hôpital-géral de Lisbonne, en janvier 1783, et par sentence déclaré coupable d'avoir tiré sur le roi de Portugal, avoua, dit-on, en mourant, à son confesseur, qu'il avoit réellement commis le crime dont il avoit été accusé, et le supplia de rendre, après sa mort, sa déclaration publique.

AVELAR, peintre portugais, amassa tant de richesses, qu'il acheta une rue toute entière de maisons à Lisbonne, et qu'il donna lieu au proverbe local : *Riche comme Avelar*. Nous ignorons le siècle où il florissoit.

† I. AVELINE (Pierre), graveur, et membre de l'académie de Paris, où il naquit en 1710, y mourut en 1760. Cet artiste, fils de François Aveline, graveur, né à Paris, et mort dans la même ville, en 1743, à l'âge de 73 ans, a donné plusieurs estampes estimées, d'après Jordaens, Boucher, Jouvenet, Watteau, Natoire, Oudry, un *Paysage*, d'après Berghem, *la Folie, le Chien basset, la Naissance de Bacchus*, et *l'Enlèvement d'Europe*. On admire surtout celle *qui représente la mort de Sénèque*.

* II. AVELINE (F. A.), graveur, cousin de Pierre, a gravé diverses vignettes. Il passa plusieurs années à Londres, où il a gravé des estampes chinoises. Il mourut dans cette ville.

* III. AVELINE (N.), graveur, frère du précédent. Il a gravé à Paris beaucoup de sujets peu estimés. Le principal est *l'Heureux Vieillard*, d'après Wille fils.

* AVELLA (Jean), duquel on a des *règles de musique en cinq traités*, imprimés à Rome en 1512, étoit né dans le royaume de Naples, et fut religieux observantin.

† I. AVELLINO (André); saint, né dans le royaume de Naples en 1521, commença à étudier la jurisprudence; mais ayant été outragé et blessé au visage par un jeune fat, il entra chez les clercs réguliers de Saint-Paul pour se faire panser; et, touché de leurs soins et de leurs vertus, prit leur habit en 1556. En 1570, il fut envoyé à Milan, où il obtint de S. Charles Borromée un établissement pour son ordre. Il mourut à Naples, le 10 novembre 1708, à l'âge de 88 ans. Il fut canonisé par le pape Clément XI le 22 mai 1712. On a recueilli ses *Lettres* en 2 volumes in-4°, imprimés à Naples en 1732. Ses autres *Œuvres théologiques et morales* forment 5 vol. in-4°, Naples, 1734.

II. AVELLINO (François), médecin de Messine, a publié, I. Un *Discours contre les chimistes de son temps*, Messine, 1657. II. Un autre *contre ceux qui condamnoient l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes*. Cet écrit en latin, ainsi que le précédent, a été publié à Messine en 1664.

† III. AVELLINO (Raphaël) a donné une explication d'une fausse médaille hébraïque de David et d'Abraham, que Fabricius a oublié d'insérer dans son recueil d'*Antiquités hébraïques*.

AVENANT. *Voyez* DAVENANT.

† I. AVENELLES (Pierre), avocat de Paris. La Renaudie, chef de la conspiration dite d'Amboise, ayant pris un appartement dans sa maison, s'ouvrit à lui de son projet.

Avenelles, épouvanté de la confidence, découvrit à l'intendant du cardinal de Lorraine ce qui se tramoit sourdement contre les Guises, en 1560. *Voyez* RENAUDIE (la).

* II. AVENELLES (maître Albin, ou Aubin des), chanoine de l'église de Soissons, que l'on croit avoir vécu vers la fin du 15ᵉ siècle. Il a traduit en vers le *Remède d'Amour, composé par Æneas Silvius, aultrement pape Pie II, etc. avec aucunes additions de Baptiste Mantuan; la Complainte dudit Pape, et sa description de Cupido, tirée d'une de ses élégies*, à laquelle il a joint une *Déclamation de l'amant renonçant à la folle amour*, qui est de sa composition. Ces ouvrages imprimés d'abord sans date à Paris, petit in-8°, se trouvent aussi dans un recueil d'Opuscules en rime française, contenant l'Art d'aimer d'Ovide, etc. imprimé à Paris en 1548, in-8°, et 1556, in-16.

AVENNE. *Voyez* DAVENNE.

* AVENPACE, philosophe péripatéticien du 12ᵉ siècle. C'étoit un Espagnol de la race des Maures; il essaya d'expliquer le Koran par le système d'Aristote, et cette idée parut si blâmable, qu'il fut mis en prison à Cordoue. Il écrivit un *Commentaire sur Euclide*.

† AVENPORT (François d'). *Voyez* DAVENPORT.

† I. AVENTIN, héros qui, se disant fils d'Hercule et de Rhéa, se revêtit comme lui de la peau d'un lion, et fit graver sur son bouclier l'hydre de Lerne. Il vint secourir Enée contre Turnus, et donna son nom au mont Aventin.

† II. AVENTIN (Jean), fils d'un cabaretier, naquit à Avensberg, dans la Haute-Bavière, l'an 1466. Son véritable nom étoit Thurnmeier, en latin *Turmarius*. Il est auteur des *Annales* de ce pays, en latin, et traduites par lui-même en allemand. Il mourut en 1534, âgé de 68 ans. Son ouvrage ne vit le jour qu'en 1554, par les soins de Jérôme Ziégler, qui en retrancha les déclamations contre les ecclésiastiques, et la plupart des fables dont cet historien avoit rempli ses *Annales*. Elles ont été réimprimées en 1710, in-fol. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *Annalium Boiorum libri VII ad annum usque* 1533, *cum notis Gundlingii*, Lipsiæ, 1710, in-fol. II. *Chronica Bavariæ*, Norimbergæ, 1522, in-fol. III. *Henrici IV vita, epistolæ, etc.*, Augusta Vindel, 1518, in-4°. IV. *Chronicon, sive Annales Schirenses*, Biponts, 1600, in-4°. V. *Liber de causis miseriarum, cum chronicis Turcicis*, Loniceri, 1578, in-4°. VI. *Antiquitatum Danicarum*, Hafniæ, 1642, in-4°.

† AVENZOAR ou ABENZOAR, c'est-à-dire fils de Zoar, médecin maure, surnommé le *Sage* et l'*Illustre*, naquit dans l'Andalousie, et fut contemporain d'Aviceune et d'Averroës, qui vivoient dans le 12ᵉ siècle. Il s'adonna à la médecine, ensuite à la pharmacie, enfin à la chirurgie, qui, de son temps, n'étoit exercées que par des esclaves. Il réussit dans ces arts, et se fit un grand nom. On a de lui *Rectificatio medicationis et regiminis*, Lyon, 1531, in-8°; et un *Traité sur les fièvres*, 1576, Venise, in-fol.

I. AVERANI (Benoît), né à Florence en 1645, et mort à Pise, professeur de belles-lettres, en 1707, avoit reçu de la nature les dispositions les plus heureuses: c'étoit un savant universel. Philosophie, théologie, jurisprudence, littérature, géométrie, mathématique, astronomie, tout étoit de son ressort. Ce

qui est le plus à remarquer, c'est qu'il avoit étudié la plupart de ces sciences sans le secours d'aucun maître, et qu'il y étoit assez profond pour les enseigner. C'est ainsi qu'il avoit appris en six mois la langue grecque, qu'il professa ensuite dans l'université de Pise. Sa mémoire étoit prodigieuse; sans avoir fait d'extraits des auteurs, il en citoit exactement les passages dans ses leçons, ou les trouvoit sous sa main à l'ouverture du livre. Comme il avoit beaucoup de goût pour la poésie latine et italienne, il étoit peu de poëtes, dans ces deux langues, qu'il ne sût par cœur en grande partie. On publia à Florence, en 1717, le *Recueil de ses ouvrages latins*, en 3 vol. in-fol. Ce recueil contient des *Dissertations sur plusieurs auteurs grecs et latins*; des *Traductions*, des *Discours*, des *Lettres* et des *Poésies*, parmi lesquelles on distingue, sur le mépris de l'amour, une *Elégie* digne de Catulle, Florence, 1688, in-4°.

† II. AVERANI (Joseph), né à Florence en 1662, mort en 1738, étoit frère du précédent. Il se distingua par ses profondes connoissances dans le droit romain, qu'il enseigna à Gaston, grand-duc de Toscane. Il aimoit la physique, et il eut part à toutes les expériences qui furent faites en 1693, à Florence, sur la fusion des pierres, des métaux et des corps les plus durs, par le moyen du miroir ardent. Ses principaux ouvrages sont, I. *Interpretationum juris libri duo*, Lugdun., 1716, in-8°. II. *Oratio de jurisprudentiâ, medicinâ et theologiâ*. III. *De calculorum seu latrunculorum ludo dissertatio*. IV. *Lezioni Toscane, monumenta latina posthuma, nunc primum edita*, Florentiæ, 1769, in-4°. Dans ce qu'il a écrit sur la jurisprudence, on trouve, selon Grosley, les fleurs de la belle littérature réunies à la connoissance profonde des lois romaines, et de leur analogie avec le droit naturel et le droit public. Il s'y montre historien exact et critique sévère. Son visage, ses traits et sa physionomie, offroient une ressemblance frappante avec ceux de Voltaire, du moins si l'on en juge par un médaillon en marbre, que Nicolini, son disciple, lui a consacré dans le cloître de Saint-Marc à Florence.

† III. AVÉRANI (Nicolas), frère des précédens, mort en 1727, exerça avec honneur la profession d'avocat. Il fut le premier éditeur des Œuvres de Gassendi, publiées à Florence en 6 vol. in-fol. On doit à Nicolas Avérani une savante *Dissertation latine sur le calendrier égyptien*, Florence, 1737, in-4°.

† AVERDY (Clément-Charles de l') naquit à Paris en 1720. Conseiller au parlement de Paris, il y donna des preuves de désintéressement et de probité qui le firent distinguer de la cour. Nommé ministre d'état et contrôleur-général des finances, sous Louis XV, en 1763, on en conçut des espérances qui ne se réalisèrent pas. Il s'attira l'animadversion publique, et fut attaqué dans mille écrits. Alors parut l'édit de décembre 1764, sur la libération publique, qui défendoit de rien publier ni imprimer contre l'administration des finances. Bientôt s'établit le monopole des grains, qui s'étendit d'un bout de la France à l'autre. On ouvrit des entrepôts dans les îles de Gersey et de Guernesey. Là s'entassoit le blé, revendu ensuite au prix fixé par les monopoleurs. L'Averdy, trop foible pour s'opposer à ce plan destructeur, et devenu odieux à tout le monde, fut renvoyé. Les courtisans qui l'avoient caressé dans la faveur le déchirèrent dans la disgrace. Voltaire le jugea bien plus impartialement dans une de ses

lettres à M. Tabboureau. « Tout le monde, dit-il, paroît content du débusquement de M. de l'Averdy. C'est le nom que les généalogistes lui ont donné en le faisant descendre d'une famille noble d'Italie, et on ne l'appelle plus que M. *Laverdy*. Son renvoi semble prouver qu'il vouloit de l'économie. On ne l'aime point à la cour ; mais il en faut pour le pauvre peuple. Cependant ce ministre avoit fait du bien ; on lui devoit la liberté du commerce des grains, celle de l'exercice de toutes les professions, la noblesse donnée aux commerçans, la suppression des recherches sur le centième denier après deux années, les priviléges des corps de ville, l'établissement de la caisse d'amortissement. Trop souvent le public est injuste et ingrat. » Il le fut envers l'Averdy. Celui-ci, loin des affaires publiques, reprit alors son premier caractère. Retiré dans sa terre de Gambais, il s'occupoit d'améliorations rurales, lorsque la révolution vint troubler sa tranquillité. Arrêté, traduit à Paris, il y fut condamné à mort, sur l'accusation, devenue si générale, d'avoir enfoui des grains pour produire la famine. L'Averdy repoussa avec calme et dignité cette imputation odieuse, et marcha au supplice en consolant un compagnon de son sort. Il périt en octobre 1794, âgé de plus de 70 ans. Il étoit membre de l'académie des inscriptions, et avoit mérité cet honneur par les ouvrages suivans : I. *Code pénal*, 1752, in-12. II. *De la pleine souveraineté du roi sur la province de Bretagne*, 1765, in-8°. III. *Mémoire sur le procès criminel de Robert d'Artois, pair de France*, inséré dans les Notices des manuscrits de la bibliothèque nationale. IV. *Expériences de Gambais sur les blés noirs ou cariés*, 1788, in-8°.

† AVÉROLDI (Jules-Antoine), né à Venise en 1641, se livra aux recherches de l'érudition, et forma un superbe cabinet de médailles et de bustes antiques. Il traduisit en italien l'ouvrage français de Raissant, *sur les médailles de Domitien*, représentant les jeux séculaires, Brescia, 1687, in-8°. Il annonça de très-grandes connoissances en peinture et en antiquités, dans son ouvrage intitulé *le Scelte pitture di Brescia*, 1700, in-4°. Ce savant est mort à Brescia en 1717.

AVÉRONI (Valentin), né à Florence, se fit moine dans l'abbaye de Vallombreuse. Il traduisit, en 1577, les *Traités de saint Thomas, sur le gouvernement des Juifs, et sur celui des princes*. Il dédia le premier au grand-duc de Toscane, et le second à Gui de Lusignan, roi de Chypre. On doit encore au même la *Traduction de la doctrine chrétienne de Denys Cartusiano*, et de *la Cité de Dieu de saint Augustin*.

† AVERROÈS *ou* EBN-ROSLAD, philosophe et médecin, fut surnommé *le Commentateur*, parce qu'il traduisit le premier Aristote en arabe, et qu'il le commenta. Il naquit à Cordoue, en Espagne, dans le 12e siècle, d'une famille illustre, et se signala autant par sa vertu que par ses lumières. Il mourut en 1216. Almanzor, roi de Maroc, lui donna la charge de juge de Maroc et de toute la Mauritanie ; mais il la fit exercer par des subdélégués, pour ne pas quitter Cordoue. Ses envieux l'accusèrent d'hérésie auprès de ce prince, qui l'obligea de se rétracter à la porte de la mosquée, et de recevoir sur le visage les crachats de tous ceux qui y entreroient. Il mourut en 1198, dans les fonctions de la magistrature. Les historiens de la philosophie l'ont mis à la tête des philosophes arabes, à cause de sa subtilité et de sa pénétration. Sa *Traduction d'Aristote*, quoiqu'infidèle, fut mise en latin,

et nous n'eûmes long-temps que cette version latine, très-inexacte, faite sur une copie arabe qui ne l'étoit pas moins. On a de lui d'autres ouvrages : *De naturâ Orbis ; de Re medicâ; de Theriacâ*, etc. Quoiqu'il ait écrit sur la médecine, il craignoit de l'exercer. « Un honnête homme, disoit-il, peut se plaire à la théorie de cet art, mais la pratique doit le faire trembler. » Gilles de Rome rapporte qu'étant à la cour de l'empereur Frédéric II, il y trouva deux fils d'Averroès, qui durent sans doute être bien reçus dans cette cour, s'il est vrai que cet empereur soutenoit, comme le pape Grégoire IX l'en accusa publiquement, que le monde avoit été séduit par trois imposteurs : Moïse, Jésus-Christ, et Mahomet. Averroès et ses fils étoient dans de tels principes ; et le même écrivain ajoute que ce philosophe appeloit la religion chrétienne une *Religion impossible*, à cause du mystère de l'eucharistie ; qu'il nommoit celle des juifs, une *Religion d'enfans*, à cause des différens préceptes et des observations légales ; qu'enfin il avouoit que la religion des mahométans, bornée aux plaisirs des sens, étoit une *Religion de pourceaux* ; et qu'ensuite il s'écrioit : « *Moriatur anima mea morte philosophorum !* » On dit que dans sa jeunesse il se permettoit des friponneries, pour détourner sur ses mœurs les critiques qu'on avoit pu faire de ses ouvrages ; anecdote peu vraisemblable, et qui pourroit bien être une mauvaise imitation de celle de la mutilation du chien d'Alcibiade. Son *Commentaire sur Aristote* parut à Venise, en 1495, in-fol. Le recueil de ses ouvrages porte pour titre : *Collectaneorum de Re medicâ sectiones tres*. L'édition donnée à Lyon en 1537 in-4°, et celle des Juntès, à Venise, 1552 in-fol., sont beaucoup plus estimées que celle de Venise, 1590, même format.

AVERRUNCUS (Mythol.), dieu des Romains, ainsi nommé, parce qu'ils s'imaginoient qu'il détournoit les malheurs. Quand ils prioient les autres dieux de les préserver ou de les délivrer de quelque accident funeste, ils les surnommoient quelquefois *Averrunci*.

AVERSA (Mathieu d'), fut ainsi nommé parce qu'il étoit né dans la ville d'Aversa au royaume de Naples ; malgré la pauvreté de sa famille, il parvint à connoître parfaitement les langues latine, grecque et hébraïque. S'étant fait religieux au monastère des Olivétans à Naples, il en devint abbé en 1656. Il a publié diverses traductions des Pères de l'Église, et sur-tout celle du traité de saint Jean Chrysostôme sur la discipline ecclésiastique.

AVERULANI (Antoine), architecte florentin, vivoit en 1460, et publia *un traité d'architecture*, divisé en vingt-cinq livres, que Bonfini a traduit en latin.

* AVESBURY (Robert d'), historien anglais du 14e siècle. Il écrivit l'*Histoire du règne d'Edouard III jusqu'en* 1356. Elle a été publiée en 1720 par Hearnes.

AVESNE. *Voyez* DAVENNE.

* AUFFRAY (François), gentilhomme breton et chanoine de l'église cathédrale de Saint-Brieux. On ne cite guère de cet auteur très-obscur que sa *Zoantropie tragicomédie morale, de la vie de l'homme, etc.*, imprimée avec quelques *autres pièces de poésies diverses*, in-8°, à Paris, 1615. M. Colletet dit cependant qu'il publia en 1623, à Saint-Brieux, une *Traduction, en vers français, des hymnes et cantiques de l'Eglise, avec des quatrains ou sentences morales tirées de saint Grégoire de Nazianze.*

† AUFIDIUS, nom de plusieurs

grands hommes d'une illustre famille romaine, dont les plus connus sont, I. AUFIDIUS, orateur du temps de Sylla. II. Cneïus AUFIDIUS, savant historien, vers l'an 100 avant J. C. III. AUFIDIUS BASSUS, historien sous Auguste.

† AUFRÉRI (Etienne), savant président du parlement de Toulouse dans le 15e siècle, a publié divers traités latins sur les *Récusations des juges*, le *Devoir et le Pouvoir des juges ordinaires;* une *Bibliothèque des traités de droit* ou *recueil de Décisions de l'officialité de Toulouse*. Ce dernier fut publié à Lyon, en 1616, in-4°. — L'auteur avoit été long-temps official. Etienne Pasquier en parle au livre XIX de ses lettres.

† AUFUSTIA, Romaine, qui, à l'imitation du baptême des chrétiens, imagina, dit-on, la cérémonie du Taurobole, environ l'an 175 de J. C.: mais elle est bien plus ancienne. Elle consistoit à placer l'initié dans une fosse couverte de planches percées. On immoloit audessus un ou plusieurs taureaux, dont le sang, coulant par les ouvertures, inondoit celui qui se trouvoit dans la fosse. Dès-lors il ne pouvoit plus quitter ses habits ainsi souillés, et il falloit qu'ils se détachassent en lambeaux. On consacroit le souvenir de cette aspersion sanglante par des monumens. On en a trouvé un à Lyon, qui a mérité les recherches de Gros de Bozé, de Colonia et de plusieurs autres savans.

† AUGÉ (Mythol.), fille d'Alæus, roi d'Arcadie, maîtresse d'Hercule, alla dans les bois accoucher de Télèphe. Ce prince, étant devenu grand, s'avança beaucoup dans la cour de Teuthras, roi de Mysie, chez qui Augé s'étoit réfugiée pour se soustraire au courroux de son père. Télèphe, qui ne connoissoit point sa mère, l'obtint du roi pour épouse; mais Augé ne voulant pas s'unir à un aventurier, alloit se tuer, lorsqu'elle fut effrayée par un serpent. Cette surprise l'arrêta, et lui fournit l'occasion de reconnoître son fils.

† AUGEARD (Matthieu), avocat au parlement de Paris, mourut le 27 décembre 1751. Il a donné au public un *Recueil d'arrêts de différens tribunaux du royaume*, en 3 vol. in-4°., dont le premier parut en 1710, et le troisième en 1716. Ce recueil a été réimprimé en 1755, in-fol., 2 vol.

† AUGÉNIO (Horace), né près de Lorette en 1527, devint professeur de médecine à Rome, à Turin, et enfin à l'université de Padoue, où il est mort en 1603. La plupart de ses écrits sur la médecine sont estimés et ont été publiés à Venise, à Turin et à Francfort.

I. AUGER DE MAULÉON. *Voyez* MAULÉON.

† II. AUGER (Edmond), né en 1530 à Alleman, village du diocèse de Troyes, prit l'habit de jésuite à Rome sous S. Ignace. Il enseigna les humanités en Italie avec succès, et se distingua en France par son zèle pour la conversion des hérétiques. Le baron des Adrets, l'ayant arrêté à Valence, le condamna à être pendu. Auger étoit déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre, attendri par son éloquence, espérant le gagner à son parti, obtint sa grace. Auger n'en fut que plus ardent à ramener les hérétiques dans le sein de l'Eglise. Son zèle le fit sur-tout admirer dans Lyon, au milieu des ravages d'une peste cruelle. Henri III le nomma son prédicateur et son confesseur. Ce fut le premier jésuite qui eût rempli cette fonc-

tion délicate. Le P. Auger, dans ce poste, déplut à ses confrères. Après la mort de Henri III, ses supérieurs l'appelèrent en Italie. Il mourut le 17 juin 1591, dans la 61e année de son âge. On a de lui plusieurs *Ouvrages de controverse*, où il ne montre pas la même modération qu'il eut quelquefois dans sa conduite. C'est lui qui fit imprimer en 1568 le *Pédagogue d'armes à un prince chretien, pour entreprendre et achever heureusement une bonne guerre, victorieuse de tous les ennemis de son Etat et de l'Eglise*, ainsi que le *Breviarium Romanum, cum rubricis gallicis* (*vulgò Breviarium Henrici III.*) *cum præfat. gallicâ.* Paris, 1588, 2 vol. in-fol. Le père Doriguy a écrit sa vie, in-12, 1716.

† III. AUGER (Athanase), né à Paris le 12 décembre 1724, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord professeur d'éloquence au collége de Rouen. L'évêque de Lescar, Noé, qui l'avoit connu dans cette ville, lui donna le titre de son grand-vicaire, et l'appeloit ordinairement son grand-vicaire *in partibus Atheniensium*, par allusion à sa profonde connoissance de l'ancienne langue d'Athènes. Auger a traduit la plupart des orateurs grecs, sinon avec éloquence, du moins avec pureté : il fut de l'académie des inscriptions, et mourut en 1791. Ses principaux ouvrages sont, I. *Harangues de Démosthènes et d'Eschine sur la couronne*, Rouen 1768, in-12. II. *Œuvres complètes de Démosthènes et d'Eschine*, 1777, 1788, et 1804, 6 vol. in-8°. C'est le premier traducteur qui ait fait passer dans notre langue les ouvrages entiers de ces deux orateurs grecs, dont on ne connoissoit que quelques discours. III. *Œuvres complètes d'Isocrate*, 1781, 3 vol. in 8°. IV. *Œuvres complètes de Lysias*, 1783, in.8°. V. *Homélies, Discours et Lettres choisies de S. Jean Chrysostôme*, 1785, 4 vol. in-8°. VI. *Discours choisis de Cicéron*, 1787, 3 vol. in-8°. VII. *Harangues tirés d'Hérodote, de Thucydide et des œuvres de Xénophon*, 1788, 2 vol. in-8°. VIII. *Projet d'éducation publique*, 1789, in-8°. IX. *Des Gouvernemens en général, et en particulier de celui qui nous convient*, 1791, in-8°. X. *Combien il nous importe d'avoir la paix*, 1792, in-8°. XI. *De la Constitution des Romains sous les rois et au temps de la république*, 1792, 1793 et 1794, 10 vol. in-8°. Cet ouvrage contient la traduction de tous les discours de Cicéron. L'auteur montre quelles étoient à Rome l'organisation et l'action des trois pouvoirs, législatif, exécutif, et judiciaire. Il présente d'abord la constitution romaine dans son ensemble, ensuite dans chacune de ses parties. Auger annonce qu'il a employé plus de 30 ans à ce travail. XII. *De la Tragédie grecque*, 1792, in-8°. Ce dernier écrit parut quatre jours après la mort de l'auteur, il étoit destiné à servir de préface à une traduction des trois tragiques grecs en prose et en vers. Les écrits d'Auger réunis forment 29 vol. in-8°., non compris ses œuvres posthumes.

AUGEREAU (Jean), imprimeur de Paris, fut l'un des premiers qui substitua aux caractères gothiques les lettres romaines ; il a publié en 1333 *les discours latins d'André Navagéro, et la préparation évangélique d'Eusèbe.*

AUGERVILLE. *Voyez*. Buri.

† AUGIAS (Mythol.), roi de l'Élide et fils du Soleil, avoit des étables qui contenoient trois mille bœufs, et qui n'avoient point été nettoyées depuis trente ans. Ce prince, ayant appris l'arrivée d'Her-

cule dans ses états, le pria de les nettoyer en lui promettant une grande récompense. Le héros détourna le fleuve Alphée, le fit passer à travers ces étables, et se présenta pour recevoir le prix de son travail. Augias, hésitant et n'osant le refuser ouvertement, le renvoya au jugement de son fils Philée. Celui-ci ayant décidé en faveur d'Hercule, son père le chassa de sa présence, et l'obligea de se réfugier dans l'île de Dulichie. Hercule fut si indigné de ce procédé, qu'il pilla la ville d'Elis, tua Augias, et fit revenir son fils.

I. AUGIER. *Voyez* MARIGNY, n° III.

II. AUGIER. *Voyez* DUFOT.

III. AUGIER (Guillielm), appelé aussi Ogier ou Ugier, naquit à Saint-Donat, près de Vienne en Dauphiné. Il fut un des troubadours du 12e siècle. Dans sa jeunesse, il voyagea en Lombardie, et s'attacha ensuite à Raymond-Bérenger, comte de Provence. Le manuscrit de la bibliothèque impériale, n° 2701, in-fol. fonds de La Vallière, contient quatre pièces de Guillielm Augier.

* IV. AUGIER (Jean), sieur DE MAISONS-NEUVES, fut maître des eaux et forêts d'Issoudun, contrôleur-général des finances, et secrétaire du duc d'Anjou. Il n'est connu que par un recueil de vers imprimé in-8°, à Paris, en 1589, sous le titre de *Torrent des pleurs funèbres, etc.* Les différentes pièces qui le composent, odes, sonnets, dialogues, etc., ne paroissent lui avoir été inspirées que par le regret d'avoir perdu, à la fleur de son âge, une épouse qu'il idolâtroit, et sont toutes un monument de la plus constante fidélité.

† AUGURELLI (Jean Aurélius), duquel Paul Jove a dit qu'il avoit un grand génie dans un petit corps, naquit à Rimini vers 1441, selon Roscoë (d'après Avogari, Mazzuchelli recule sa naissance jusqu'en 1454), et mourut à Trévise, âgé de 83 ans. Il professa avec succès les belles-lettres à Venise et à Trévise. On a de lui, I. Des *Odes* sans enthousiasme. II. Des *Elégies* sans délicatesse. III. Des *Vers ïambes* sans agrément. IV. Des *Harangues*, dans lesquelles il n'y a que des mots, à ce que prétendoit Jules Scaliger; mais cette critique sent trop l'antithèse pour n'être pas outrée. Sa meilleure pièce est la *Chrysopée*, poëme latin, où il enseigne ce qu'il croit savoir sur la pierre philosophale. Elle se trouve dans *Bibliotheca chimica*, Coulanges, 1673, in-8°; elle a été traduite en français par F. Hubert de Berri, dans l'ouvrage intitulé : Trois anciens Traités de philosophie naturelle, Paris, 1626, in-8°. Cet homme doublement fou, mauvais poëte, et alchimiste, se ruina à souffler et à vouloir faire de l'or. Léon X lui donna, dit-on, une grande bourse vide, pour le remercier de la dédicace de sa Chrysopée, en lui disant : « Celui qui sait faire l'or n'a besoin que d'une bourse pour le mettre. » Les *poésies* d'Augurelli parurent à Vérone en 1491, in-4°, et à Venise, 1605, in-8°, par les soins d'Alde Manuce.

* AUGURIN (Sentius), fils de Cnæus Sentius, Gaulois, se désennuyoit du barreau avec les muses, c'est probablement le même qui géra le consulat à Rome en 132 avec Arrius Sévérianus. Il étoit particulièrement lié avec Pline le jeune, qui nous a conservé quelques vers endécasyllabes de lui, *Epist.* 4, 27. La même pièce et quelques autres se trouvent aussi dans le recueil des *Priapeæ*.

AUGUSELLI (Jean), jurisconsulte de Césène, en Italie, écrivoit

en 1300. Il professa les lois à Padoue et à Bologne, et a écrit savamment *sur les dots, les mariages, les protestations*, etc.

* AUGUSTA (Nicolas), de l'ordre des prédicateurs, mort en 1446, a laissé quelques ouvrages de théologie, et aussi *Commentaria in libros logicos Aristotelis, et concordantiæ antilogiorum hujus philosophi.* Ses manuscrits se trouvent dans la bibliothèque de Saint-Jean et Paul, à Venise.

† I. AUGUSTE (Caïus Julius Cæsar Octavianus) étoit fils d'Octavius, édile du peuple, et d'Accia, fille de Julia, sœur de Jules-César. Il naquit à Rome le 23 septembre l'an 63 avant J. C. Sa famille, originaire de Vellétri, étoit partagée en plusieurs branches : celle des Crréiens, et celle des Caïens. Les Crréiens rapportoient leur illustration aux premiers temps de la république ; les autres, dont descendoit Auguste, n'étoient point encore sortis de l'ordre des chevaliers au temps de la ruine de Carthage. Cicéron, dans une de ses lettres, appelle Auguste petit-fils d'orfèvre ; et Antoine va plus loin, il le traite de petit-fils d'affranchi. Il y a apparence que dans ce temps-là l'un et l'autre vouloient insulter ce prince. Quoi qu'il en soit, le bisaïeul d'Auguste étoit tribun légionnaire en Sicile ; le petit-fils de ce tribun parvint, du rang de simple citoyen, à la monarchie universelle. Il n'avoit que quatre ans lorsqu'il perdit son père, et 18 seulement lorsque César, son oncle, fut assassiné au milieu du sénat, l'an 44 avant J. C. Mais, avec beaucoup d'ambition, il avoit une prudence et une dextérité au-dessus de son âge. Il étoit d'une figure agréable et prévenante, bien fait, quoique d'une taille au-dessous de la médiocre, et ses yeux jetoient un feu dont il étoit difficile de soutenir l'éclat. A ces qualités extérieures, il joignoit un esprit étendu et cultivé, une extrême facilité à s'exprimer avec une noble élégance, et une adresse qui lui gagnoit tous ceux qu'il vouloit s'attacher. C'est à Apollonie, en Grèce, où il nourrissoit son goût pour toutes les belles connoissances, qu'il apprit le meurtre de César. Il partit sur-le-champ pour aller recueillir la succession de son grand-oncle, qui l'avoit adopté pour son fils. Il prit en arrivant le nom de Caïus-Julius César Octavianus. Son premier soin fut de demander compte à Antoine des biens immenses de César. Antoine ne se contenta pas de lui opposer un refus insultant, il cabala pour que son adoption ne fût pas confirmée. Octave s'adressa au sénat, auprès duquel il trouva de l'appui par le secours de Cicéron, qu'il appeloit alors son père. Il s'attacha les sénateurs par ses souplesses, et la multitude par des libéralités, des jeux et des fêtes. Il promit solennellement d'acquitter non seulement les legs que César avoit faits à chaque citoyen, mais de les doubler par une libéralité volontaire. Pour fournir à de si prodigieuses dépenses, il vendit son patrimoine, les biens de sa mère et ceux de son beau-père Philippe qu'il avoit fait entrer dans ses vues. Une telle conduite devoit lui faire des partisans. Le sénat, qui vouloit l'opposer à Antoine, déclaré ennemi de la république, lui fit élever une statue, et lui donna la même autorité qu'aux consuls. Octave s'en servit heureusement. Antoine fut défait à la bataille de Modène, et les deux consuls Hirtius et Pansa qui commandoient l'armée, ayant péri dans cette journée, Octave resta seul à la tête des troupes. Pansa mourant lui révéla le dessein du sénat, qui étoit d'affoiblir Octave et Antoine l'un par l'autre, et de confier ensuite l'autorité aux

partisans de Pompée. Il commença dès-lors à négocier avec son rival, devenu plus fort par sa jonction avec Lépide. Ces trois généraux eurent une entrevue, dans laquelle ils firent cette ligue connue sous le nom de *Triumvirat*, et convinrent de partager entre eux toutes les provinces de l'empire et le pouvoir suprême pendant cinq ans, sous le titre de *Triumvirs réformateurs de la République, avec la puissance consulaire*. Ces réformateurs jurèrent en même temps la perte de tous ceux qui pouvoient s'opposer à leurs projets ambitieux. On disputa long-temps sur ceux qui devoient être proscrits. Ils s'abandonnèrent enfin l'un à l'autre leurs amis et leurs parens. La tête de Cicéron, à qui Octave devoit beaucoup, et qu'il avoit accablé de caresses, fut donnée en échange de celles de l'oncle d'Antoine et du frère de Lépide. Ce traité de sang fut cimenté par une promesse de mariage entre Octave et Clodia, belle-fille d'Antoine. Les tyrans conjurés arrivent à Rome, affichent leur liste de proscription, et la font exécuter. Il y eut plus de trois cents sénateurs et plus de deux cents chevaliers massacrés. Des fils livrèrent leurs pères aux bourreaux, pour profiter de leur dépouille. Les vengeances particulières firent périr beaucoup plus de citoyens que les triumvirs n'en avoient condamné. Tous ces meurtres furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit émané de trois hommes, qui, dans une république bien policée, auroient péri par le dernier supplice. L'avarice eut tant de part aux proscriptions, que les triumvirs imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes et les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de César ne souillassent leurs usurpations. Octave ne fut pas le moins barbare des trois. Un citoyen qu'on menoit au supplice par son ordre lui demanda de faire au moins accorder à son cadavre les honneurs de la sépulture: « Ne t'en inquiète pas, lui répondit le brigand, appelé depuis Auguste ; les corbeaux en auront soin. » Antoine et Octave, ayant assouvi leur rage à Rome, marchèrent contre Brutus et Cassius, meurtriers de César, qui s'étoient retirés en Macédoine. Ils leur livrèrent bataille dans la plaine de Philippes. Brutus remporta un avantage considérable sur les troupes d'Octave, qui ce jour-là étoit au lit, pour une maladie vraie ou feinte. Antoine répara le désordre, et, s'étant joint à Octave, ils battirent Brutus, qui se tua la nuit d'après ce second combat, l'an 42 avant J. C. Octave, s'étant fait apporter sa tête, l'accabla d'outrages, et la fit embarquer pour Rome, avec ordre de la jeter aux pieds de la statue de César. Il fit mourir les prisonniers les plus distingués, après les avoir accablés d'injures. Ce barbare revint en Italie, pour distribuer aux vétérans les terres qu'on leur avoit promises en récompense de leurs services. Il fit dépouiller les habitans des plus beaux pays de l'Italie, et chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir l'armée. Cette tyrannie souleva tout le monde. Octave emprunta, pour faire cesser le cri universel ; mais ces emprunts ne suffisant point, il ferma les oreilles à l'indignation publique, et ne les ouvrit plus qu'aux louanges de Virgile, qui, pour quelques arpens de terre qui ne lui furent point ravis, mit Octave au-dessus de tous les héros. Fulvie, femme d'Antoine, voulant faire revenir à Rome son mari, retenu en Égypte dans les liens de Cléopâtre, remua contre Octave, qui, pour s'en venger, répudia Clodia, sa fille, et la força

elle-même de sortir de l'Italie. Lucius, beau-frère de Fulvie, avoit pris les armes à la sollicitation de cette femme audacieuse ; il fut vaincu et fait prisonnier par Octave ; Antoine alors quitta sa maîtresse, pour arrêter les progrès de son compétiteur. La mort de Fulvie les réconcilia, et l'amant de Cléopâtre épousa Octavie, sœur d'Octave. Ils se partagèrent ensuite l'empire du monde ; l'un eut l'Orient, et l'autre l'Occident. Octave, après avoir chassé de Sicile le jeune Pompée, voulut réunir l'Afrique à son lot, il en dépouilla Lépide, qu'il exila, et à qui il ne laissa que le titre de grand-pontife. Son pouvoir fut sans bornes à Rome. On lui décerna les plus grands honneurs, qu'il n'accepta qu'en partie. Il abolit les taxes imposées pendant les guerres civiles, établit un corps de troupes, chargé d'exterminer les brigands qui infestoient l'Italie, décora Rome d'un grand nombre d'édifices, distribua aux vétérans les terres qu'on leur avoit promises, n'employant cette fois-ci que des fonds appartenans à la république, et fit brûler publiquement des lettres de plusieurs sénateurs, trouvées dans les papiers du dernier Pompée, et dont il auroit pu se servir contre eux. Le peuple romain le créa tribun perpétuel. Le refus que fit Antoine de recevoir sa femme Octavie, joint à d'autres motifs, ralluma la guerre. Elle fut terminée, après quelques petits combats, par la bataille navale d'Actium, l'an 31 avant J. C. (*Voy.* Cléopatre, n° IV.) Antoine lui avoit fait proposer auparavant un combat particulier ; mais il répondit froidement « qu'Antoine avoit, pour sortir de la vie, d'autres chemins que celui d'un duel. » La journée d'Actium donna l'empire du monde à l'heureux Octave. Pour en conserver la mémoire, il bâtit une ville dans l'endroit où étoit son camp, et l'appela *Nicopolis*, c'est-à-dire ville de la victoire. C'est là qu'on célébroit tous les ans en l'honneur d'Apollon des jeux appelés *Actiens*, (*Ludi Actiaci*). La clémence d'Auguste, envers les officiers et les soldats à qui il fit grace, auroit fait beaucoup d'honneur à son caractère, si les cruautés de sa vie passée ne l'avoient fait attribuer à sa politique. Octave fut cruel, lors de la proscription, et après la bataille de Philippes, parce qu'il n'étoit pas encore le maître, et qu'il vouloit l'être ; il fut clément après celle d'Actium, parce qu'étant parvenu par cette journée au plus haut degré de puissance, il falloit la conserver par la douceur. Octave s'avança ensuite vers Alexandrie, la prit, fit grace aux habitans, et permit à Cléopâtre de faire de magnifiques funérailles à Antoine, dont il pleura la mort ; mais ces larmes étoient celles d'un hypocrite, puisque, peu de temps après, il fit mourir Antyllus, l'aîné des fils d'Antoine. Pendant qu'il étoit en Égypte, il fit ouvrir le tombeau d'Alexandre. On lui demanda s'il vouloit qu'on ouvrît ceux des Ptolomées ? « Non, dit-il, j'ai voulu voir un roi, et non des morts. » Octave de retour à Rome, l'an 29 avant J. C., célébra trois triomphes : l'un pour une bataille gagnée sur les Dalmates, dans laquelle il reçut une blessure dangereuse ; un autre pour la journée d'Actium ; et le troisième pour celle d'Alexandrie. On vit dans ce triomphe le portrait de Cléopâtre mourante. On ferma le temple de Janus, qui depuis 205 ans avoit toujours été ouvert. On déféra le titre d'Empereur à Octave. On multiplia les jeux et les fêtes en son honneur. On lui éleva des temples et des autels. Le sénat lui donna le nom d'Auguste. On dit que cet empereur vouloit renoncer à l'empire, et qu'ayant consulté Agrippa et Mécène,

le premier le lui conseilla, et le second l'en détourna. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Auguste proposa au sénat de se démettre de la souveraine puissance, qu'on le pria de garder; mais ce n'étoit qu'un jeu de sa politique. Pour accoutumer insensiblement les Romains à sa domination, il déclara publiquement « qu'il ne prétendoit retenir la souveraine puissance que pendant dix ans, et qu'il s'en dépouilleroit avec plaisir sitôt qu'il auroit rétabli le calme dans la république. » Sous différens prétextes on le vit renouveler tous les dix ans la même protestation, comme un délai que la peur lui faisoit prendre pour sa conservation. Il fut surnommé le *Père de la patrie*. Libéral à l'égard des troupes, affable avec le peuple, familier avec les gens-de-lettres, il gagna tous les cœurs. On voyoit tous les jours des mourans ordonner à leurs héritiers d'aller au Capitole offrir aux dieux des victimes pour sa conservation. Dans ses différens voyages, chez les Gaulois, les Espagnols, en Sicile, en Grèce et en Asie, il se fit admirer et aimer. Revêtu de la dignité de grand-pontife, 8 ans avant J. C., il fit brûler les livres des Sibylles, et réforma le calendrier. C'est alors qu'il donna son nom au mois appelé auparavant *Sextilis*, nommé depuis *Augustus*. Voulant régner par les lois, il retoucha celles qui étoient déjà reçues, et en fit de nouvelles, entre autres une qui favorisoit les mariages, et plusieurs très-sévères contre les débauchés; car il affecta toujours un grand soin de conserver les mœurs, surtout celles de la jeunesse. Les chevaliers romains lui ayant demandé la révocation des lois contre les célibataires, Auguste fit mettre d'un côté ceux qui étoient mariés, et de l'autre ceux qui ne l'étoient pas. C'étoit le plus grand nombre; puis, prenant le ton de gravité des anciens censeurs, il leur parla ainsi: « Pendant que les maladies et la guerre nous enlèvent tant de citoyens, que deviendra la ville, si l'on ne contracte plus de mariages? La cité ne consiste point dans les maisons, les portiques, les places publiques. Ce sont les hommes qui font la cité. Vous ne verrez point, comme dans les fables, sortir des hommes de dessous terre pour prendre soin de vos affaires. Ce n'est point pour vivre seuls que vous vivez dans le célibat; chacun de vous a des compagnes de sa table et de son lit; et vous ne cherchez que le repos dans vos dérèglemens. Mon unique objet est la perpétuité de la république. J'ai augmenté les peines de ceux qui n'ont pas obéi; et à l'égard des récompenses, elles sont telles, que la vertu n'en a pas encore eu de pareilles. Il y en a de moindres qui portent mille gens à exposer leur vie; et celles-ci ne vous engageroient pas à prendre une femme et à nourrir des enfans! » Auguste, malgré son grand âge, alla voir à Naples des jeux institués en son honneur. En revenant à Rome, une dyssenterie l'arrêta à Nôle, où il mourut le 19e jour du mois d'août, auquel il avoit donné son nom, l'an 14 de J. C. Il avoit vécu 76 ans moins un mois; en avoit régné 44 depuis la bataille d'Actium. Le sénat lui décerna les honneurs divins, et lui consacra un temple avec des prêtres pour le desservir. On en fit un aussi de la maison où il étoit mort à Nôle. Sur le point d'expirer, il dit à ses amis « qu'il avoit trouvé Rome de briques, et qu'il l'a laissoit de marbre. Se sentant défaillir de plus en plus, il demanda un miroir, se fit peigner et raser. Après quoi, il dit à ceux qui étoient autour de son lit: « N'ai-je pas bien joué mon rôle? on lui répondit, oui. — Battez donc des mains, répliqua-t-il, la

pièce est finie. » — L'éclat de ses derniers jours n'a fait oublier ni ses barbaries ni ses vices. Les historiens lui reprochent de s'être livré à la volupté sans pudeur et sans ménagement. Son impudence alla jusqu'à ravir une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, et la ramena ensuite à table, sans que ni lui, ni elle, ni son époux, en rougissent. Avec des mœurs si dépravées, il affecta souvent le langage de la vertu. Il feignit même d'être religieux, et il le fut quelquefois jusqu'à la superstition. Il eut, au rapport de Suétone, la foiblesse de croire qu'un poisson qui sauta de la mer sur le rivage d'Actium lui présageoit le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne; l'ânier lui répondit qu'il s'appeloit *Vainqueur*. Octave ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire: il fit faire des statues d'airain, de l'ânier, de l'âne et du poisson, et les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesses, au nombre desquelles on peut compter l'ascendant que prit sur lui Livie, son épouse, qui l'assujettit trop souvent à ses caprices. Le siècle d'Auguste est compté parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Virgile, Horace, Ovide, Properce, Tibulle, etc., fleurirent dans cet âge illustre. La passion d'Auguste pour les sciences étoit telle, qu'à ses repas il s'entretenoit toujours de matières d'érudition. Il s'étoit aussi mêlé de poésie. Suétone nous apprend qu'il *avoit décrit la Sicile en vers hexamètres*, et fait un livre d'*Epigrammes* qu'il composoit ordinairement dans le bain. (*Voyez* ATHÉNODORE, n° II, *et* OVIDE.) Auguste eut, comme presque tous les Romains célèbres de son temps, le mérite de l'éloquence. Il fit élever dans le Forum une colonne de bronze doré, pour servir de point central aux mesures de toutes les grandes voies qui partoient de Rome, et cette colonne fut appelée le milliaire doré. Le temple de Janus fut fermé trois fois pendant son règne: la première fois pendant trois ans, la seconde pendant huit ou dix ans, et la troisième pendant douze.

† II. AUGUSTE I, duc de Brunswick et de Lunebourg, cultiva et protégea les lettres, et mourut en 1666, à 87 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, et entre autres d'une *Harmonie évangélique*, en allemand, estimée par les protestans; d'un *Traité sur la culture des vergers*, publié en 1636, et qui est encore consulté en Allemagne avec avantage. Sa qualité de prince seroit oubliée, celle de jardinier l'a recommandé au souvenir des hommes. Les *Cryptominices et Cryptographiæ Libri IX, in quibus plenissima Steganographiæ à J. Trithemio conscriptæ enodatio traditur*, qui parurent sous le nom de Gustave Sélénus, Lunebourg, 1624, in-fol., sont aussi de lui. *Voyez* TRITHÈME.

III. AUGUSTE, poëte d'Udine, en Italie, changea son nom d'Augustin en celui de *Publius Augustus Gruzianus*. Il professa les belles-lettres à Trieste et à Udine, et mourut dans cette ville, où on lui éleva un tombeau de marbre, avec cette épitaphe: *Augustus vates hic situs est.* — Les *Odes* de ce poëte ont été publiées à Venise, en 1529, in-4°.

IV. AUGUSTE I *et* AUGUSTE II, rois de Pologne. *Voyez* FRÉDÉRIC-AUGUSTE I, *et* FRÉDÉRIC-AUGUSTE II.

† I. AUGUSTIN AURELIUS (saint), né à Tagaste le 13 novembre 354, de Patrice, honnête citoyen de cette

ville, et de Monique, étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Madore et à Carthage. Ses mœurs se corrompirent dans cette dernière ville, autant que son esprit s'y perfectionna. Il eut un fils nommé Adéodatus, fruit d'un amour criminel; né avec le génie de son père, il ne donna que des espérances, ayant été moissonné à la fleur de son âge. La secte des manichéens fit d'Augustin un prosélyte, qui en devint bientôt un apôtre. La lecture d'un livre philosophique de Cicéron commença à le dégoûter des voluptés et des richesses. Il professa la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome, à Milan où le préfet Symmaque l'envoya. Ambroise étoit alors évêque de cette ville. Augustin, touché de ses discours et des larmes de sa mère, se fit baptiser à Milan, à la Pâque de 387, dans la 32e année de son âge. Il renonça dès-lors à la profession de rhéteur. De retour à Tagaste, il se consacra au jeûne, à la prière, donna ses biens aux pauvres, forma une communauté avec quelques-uns de ses amis. Quelque temps après s'étant rendu à Hippone, Valère, qui en étoit évêque, le fit prêtre malgré lui, au commencement de l'an 391. Il lui permit, par un privilége singulier et inouï jusqu'alors en Afrique, d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, Augustin confondit Fortunat, prêtre manichéen, dans une conférence publique, et avec d'autant plus de succès, qu'il avoit connu à fond cette secte. Un an après, en 392, il fit une explication si savante du *Symbole de la Foi*, dans un concile d'Hippone, que les évêques pensèrent unanimement qu'il méritoit d'être leur confrère. Un autre concile convoqué en 395 le donna pour coadjuteur à Valère dans le siége d'Hippone. Il établit dans sa maison épiscopale une société de clercs, avec lesquels il vivoit. Félix, un des plus célèbres manichéens, qui étoit du nombre des élus, c'est-à-dire des plus attachés à la secte, vaincu par le nouveau prélat dans une conférence publique, abjura bientôt sa doctrine entre les mains de son vainqueur. Augustin ne signala pas moins son éloquence dans une conférence des évêques catholiques et des donatistes à Carthage en 411. Il y déploya son zèle pour l'unité de l'Eglise, et le communiqua à tous ses collégues. Son grand ouvrage de la *Cité de Dieu* ne tarda pas à paroître. Il l'entreprit pour répondre aux plaintes des païens qui attribuoient les irruptions des barbares et les malheurs de l'empire à l'établissement de la religion chrétienne et à la destruction des temples. L'an 418, il y eut un concile général d'Afrique tenu à Carthage contre les pélagiens. Augustin, qui les avoit déjà réfutés, dressa neuf articles d'anathème, et montra contre cette hérésie un zèle qui lui a mérité le titre de Docteur de la grace. Après avoir triomphé des ennemis de l'Eglise, il eut à combattre ceux de l'empire. Les Vandales passèrent d'Afrique en Espagne, en 428, sous la conduite de leur roi Genséric. Ils se rendirent maîtres d'une partie de ces contrées. Carthage, Hippone et Cirte, les trois principales villes de l'Afrique, résistèrent plus long-temps. Saint Augustin, consulté par quelques-uns de ses confrères, s'il falloit fuir, ou attendre les barbares, répondit « qu'il valoit mieux combattre en faisant son devoir que de s'exposer par la fuite à de plus grands maux. » Il suivit le conseil qu'il donnoit aux autres. Les Vandales étant venus assiéger sa ville épiscopale avec une puissante armée, il fortifia ses habitans par son courage et ses discours. Il craignoit cependant de voir Hippone au pouvoir de l'ennemi; il demandoit à Dieu de le

retirer du monde avant ce malheur. Il fut exaucé : une fièvre violente le conduisit au tombeau, le 28 août 430, à l'âge de 76 ans. Les Vandales, qui prirent Hippone l'année suivante, respectèrent sa bibliothèque, ses ouvrages et son corps. Les évêques catholiques d'Afrique, chassés de leurs siéges par Thrasamond, roi des Vandales, emportèrent ses reliques en Sardaigne, lieu de leur exil. Luitprand, roi des Lombards, les transporta, environ 200 ans après, à Pavie sa capitale. On les plaça, dit Baillet, dans un endroit de l'église de S. Pierre qui est encore aujourd'hui inconnu aux hommes. Il composa un nombre infini d'ouvrages. On remarque dans tous un esprit subtil et pénétrant, une mémoire heureuse, un style énergique, malgré les mots impropres et barbares dont il se sert quelquefois. Les pointes et les jeux de mots dont il est semé, sur-tout dans ses *Homélies*, ont fait sentir combien il étoit au-dessous de saint Chrysostôme. Il tourne souvent autour de la même pensée. Il est admirable dans quelques morceaux particuliers ; mais il fatigue par ses antithèses, quand on le lit de suite. Cette affectation doit être attribuée moins à son génie qu'à son siècle et à son pays, qui avoit perdu le goût de la véritable éloquence. Ce qui sert encore à l'excuser, c'est qu'il est touchant, lors même qu'il fait des pointes et des antithèses. La meilleure édition de ses ouvrages est celle des savans bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, en 11 vol. in-fol., qui se relient en huit, et qui parurent successivement depuis 1679 jusqu'en 1700. Cette édition fut entreprise par le conseil du docteur Antoine Arnauld, un des plus zélés partisans de saint Augustin. Le premier volume renferme les ouvrages qu'Augustin composa avant d'être prêtre, avec ses *Rétractations* et ses *Confessions*, qui sont comme la préface de cet immense recueil. Les *Rétractations* sont une espèce de critique des différens écrits qu'il avoit mis au jour. Il en rapporte le titre et les premiers mots. Il en fait le catalogue selon l'ordre des temps, et marque à quelle occasion et pourquoi il les a composés. Il reconnoît de bonne foi ses fautes et ses méprises, et rétablit la vérité dans les passages où il croit s'en être écarté. Sa préface est fort modeste. Il dit qu'il veut être lui-même son propre censeur. Ses *Confessions*, qui ne prouvent pas moins son humilité que ses *Rétractations*, sont divisées en 13 livres. Les 10 premiers contiennent *l'histoire de sa vie*, et les trois derniers, *des réflexions sur le commencement de la Genèse*. Les *Confessions* ont été traduites par Arnauld d'Andilly et Dubois, in-8° et in-12, et par Dom Martin avec le texte en regard, 1741, 2 vol. in-8°. Le second volume est occupé par ses *Lettres*, disposées selon l'ordre chronologique, depuis l'an 386, jusqu'à sa mort en 430. Il y en a deux cent soixante et dix, qui forment une collection précieuse pour ceux qui s'appliquent à l'histoire, au dogme, à la morale, à la discipline de l'Eglise. Dubois les a traduites en français, en 6 vol. in-8° et in-12, que Tillemont fit réimprimer en 2 vol. in-fol., 1648, avec des notes sur des points d'histoire, de chronologie, etc. Les deux premiers volumes de ces œuvres, ayant été réimprimés avec quelques changemens, les curieux en recherchent la première édition. Le troisième est consacré à ses *Traités sur l'Ecriture*. Le quatrième, à son *Commentaire sur les Psaumes*. Le cinquième renferme ses *Sermons*, traduits encore par Dubois. Le sixième, ses *Ouvrages dogmatiques sur divers points de morale et de discipline*.

Le septième, l'ouvrage de la *Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre, traduit en français, 2 vol. in-8°, 1693 et 1707, par Lombert, qui a aussi traduit le *Commentaire* du même docteur, dont l'abbé Gouget a donné une nouvelle édition, 1736, en 4 vol. in-12, précédé de l'éloge du traducteur. *De Sermone Christi in monte*, 1701, in-12. Le huitième volume contient ses *Traités contre différens hérétiques.* Le neuvième, *ceux contre les donatistes.* Le dixième, ses *Traités contre les pélagiens.* Le dernier, sa *Vie*, traduite en latin sur le français de Tillemont. Elle compose le treizième volume des Mémoires pour servir à l'histoire écclésiastique de ce célèbre écrivain. Elle est très-circonstanciée et très-exacte, et contient, non seulement toutes les particularités de la vie de l'illustre évêque d'Hippone, mais encore l'analyse critique de ses ouvrages, et le précis de sa doctrine. On l'a traduite en italien en 1729; mais cette version, tronquée en plusieurs endroits, est bien différente de l'original. On a imprimé un *Appendix* à Anvers, 1703, in-fol. Eugippius a donné *Thesaurus ex sancti Augustini operibus*; Basileæ, 1542, deux tomes en un volume in-fol., qui n'est pas commun. (*Voyez* GUERARD.) Saint Augustin fit éclater beaucoup de modération dans toutes ses disputes, non seulement dans celle qu'il eut avec saint Jérôme, à l'occasion de saint Pierre et de saint Paul, mais encore dans celles où il confondit les hérétiques. Il abandonna cependant, sur la fin de ses jours, ses principes d'indulgence, et prêcha l'intolérance contre les donatistes, qui étoient eux-mêmes très-intolérans. Les ennemis de sa doctrine l'ont accusé d'employer, dans l'exposition des dogmes et de la morale, plus d'art et de subtilité que de savoir et de justesse. Aussi le jésuite Adam l'appela-t-il, dans un de ses sermons, l'*Africain échauffé* et le *Docteur bouillant.* Outre que saint Augustin doit être regardé comme le père de la théologie latine, il est encore vrai de dire que ses hypothèses ont eu une influence marquée sur les systèmes de théologie protestante. Luther, Mélanchthon avoient une très-haute estime pour cet écrivain, et crurent devoir adopter sa doctrine concernant le péché originel, le libre arbitre, etc. (*Voyez* la Préface de Luther au traité de saint Augustin, *de spiritu et litterâ*, et Mélanchthon *de ecclesiæ auctoritate et de veterum scriptis libellus*, tiré du Discours de Haffner *sur les secours que l'étude des langues offre à la théologie*, Paris, 1804, in-8°, pag. 12.)

II. AUGUSTIN (saint), premier archevêque de Cantorbéry, fut envoyé par saint Grégoire-le-Grand, en 596, prêcher le christianisme en Angleterre, qui le regarde comme son apôtre. Augustin convertit, l'année d'après, Ethelbert, roi de Kent: ils trouvèrent dans ce prince des dispositions à recevoir l'Evangile, parce qu'ayant épousé une princesse de France, fille du roi Caribert, qui étoit chrétienne, il écouta favorablement tout ce que son épouse lui dit du christianisme. Augustin obtint d'Ethelbert un établissement à Cantorbéry. Il passa ensuite en France pour être fait évêque, et, à son retour, baptisa plus de dix mille personnes le jour de Noël. Le christianisme s'étant répandu par ses soins en Angleterre, le pape y établit plusieurs nouveaux évêchés, dont il le fit métropolitain, avec l'usage du *pallium.* Saint Grégoire lui conseilla de changer les temples des Anglais en églises plutôt que de les abattre, et de permettre aux nouveaux convertis,

de faire à l'entour des cabanes avec des branches d'arbres, pour y célébrer les fêtes par des repas modestes, au lieu de sacrifier des animaux aux idoles : voulant les faire monter par degré de la fausse religion à la vraie. « On ne peut qu'avoir la plus haute idée de saint Augustin et de ses coopérateurs, dit un historien moderne, lorsqu'on examine le merveilleux changement qu'ils opérèrent en Angleterre. Avant l'arrivée des missionnaires, les Anglais étoient livrés à toutes sortes de vices, et plongés dans la plus grossièré ignorance. Ce qui prouve sur-tout cette ignorance, c'est que quand ils débarquèrent dans la Bretagne, ils ne connoissoient point l'usage des lettres, et que tout le progrès qu'ils firent dans les sciences, jusqu'au temps de saint Augustin, se borna à emprunter l'alphabet des Irlandais. Les Northumbres, selon Guillaume de Malmesbury, vendoient leurs enfans comme esclaves ; mais la lumière de l'Evangile n'eut pas plutôt brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils devinrent des hommes nouveaux. » Augustin mourut le 26 mai l'an 607, après avoir ordonné plusieurs évêques. Warthon place cette mort en 604.

† III. AUGUSTIN (Antoine), auditeur de Rote, évêque d'Alise, puis de Lérida, et enfin archevêque de Tarragone, naquit à Saragosse de parens illustres, et mourut dans son siége archiépiscopal, l'an 1586, dans sa 69e année. Sa charité étoit si grande qu'on ne trouva pas dans ses coffres de quoi le faire enterrer. Il se trouva au concile de Trente en 1562, et s'y distingua beaucoup. C'étoit un des plus savans hommes de son siècle. « Vous excellez, lui écrivoit Paul Manuce, dans la belle littérature, et si je suis quelque chose à l'égard des autres, je ne suis rien quand on me compare à vous. » Il nous reste de lui plusieurs ouvrages de droit, dont on peut voir le catalogue à la fin de son édition *De emendatione Gratiani*, in-8°, 1672, donnée par Baluze, avec des notes, livre savant et profond. L'édition originale de Tarragone, in-4°, 1587, est fort recherchée. L'auteur publia cet ouvrage à 25 ans. On a encore de lui, I. *Antiquæ collectiones decretalium*, Paris, 1609, in-fol., avec des notes estimées. II. Cinq livres des *Constitutions de l'Eglise de Tarragone*, en latin, imprimées dans cette ville chez Mey, en 1580, in-4°. Cet ouvrage est fort recherché, de cette édition. III. *Canones pœnitentiales*, imprimés chez le même en 1581, in-4°. Ce livre est rare. IV. Ses *Dialogues sur les médailles*, publiés à Tarragone en 1587, in-4°, en espagnol, le sont encore davantage. Il y en a plusieurs traductions italiennes, in-4° et in-fol., sous ces titres : 1° *Dialoghi de Ant. Agostini, et altre Antichita, trad. di lingua spagnuola in ital. de oltava sada*, Roma, 1592 et 1648, in-fol. fig. ; 2° *Anton. Augustini antiquitatum Romanarum, Hispanarumque in nummis veterum, dialogi XI, latinè redditi ab Andreâ Schotto*, Autverpiæ, 1617, in-fol., fig. Il faut prendre la traduction italienne in-4°, pour avoir les médailles des Dialogues trois à huit, parce qu'elles ne sont pas dans l'édition de 1587. V. *Epitome juris pontifici veteris*, tom. Ier, à Tarragone, 1587, tom. II et III, Rome, 1611, in-folio. VI. *De propriis nominibus pandectarum Florentinarum*, Tarragone, 1579, in-fol., très-rare. L'édition qui porte sur le titre *Barcinone*, 1592, est la même. VII. *Familiæ Romanorum triginta.* VIII. *De militiis.* IX. *De legibus et senatûs-consultis Romanis, etc.* André Schott a publié l'Eloge d'Au-

gustin, Anvers, 1586. Il a été aussi inséré dans l'édition des *Dialogues*, donnée par Etienne Baluze.

† IV. AUGUSTIN (Léonard) *ou plutôt* AGOSTINI, né dans l'état de Sienne au 17e siècle, vieillit parmi les antiques, et joignit l'esprit et le goût à l'érudition. Son ouvrage intitulé *Le Gemme antiche figurate*, a été imprimé et traduit plusieurs fois; la première édition fut donnée à Rome en 1657 et 1669, 2 vol. in-4°. La seconde dans la même ville, en 1686. Celle-ci, préférable à la première, pour l'ordre, lui est inférieure pour la beauté des planches, qui furent gravées par Jean-Baptiste Galle Trucci, dessinateur et graveur habile. Ce recueil fort estimé, ainsi que le discours préliminaire qui le précède, a été redonné au public par Maffei en 1707, 4 vol. in-4°. Gronovius l'a traduit en latin, et on fit deux éditions de cette traduction, qui ont paru sous le titre de *Gemmæ et sculpturæ antiquæ depictæ, ab Leon. Augustino, cum præfat. Jac. Gronovii* in-4°, l'une à Amsterdam en 1685, recherchée; et l'autre à Franeker, en 1694, beaucoup moins belle que la précédente.

V. AUGUSTIN, né à Sienne, se distingua, ainsi que son frère Ange de Sienne, dans l'architecture. Elève de Jean de Pise, il obtint dans sa patrie la surintendance des bâtimens, et y fit élever *deux portes de ville, la grande fontaine, la salle du grand conseil, la façade septentrionale de la cathédrale*, et *la tour du palais*. Les villes d'Assise et d'Orviette durent aux plans d'Augustin plusieurs édifices. Il mourut à la fin du 15e siècle.

† VI. AUGUSTIN, de Ferrare, imprima, dès l'an 1474, Bocace, qui est le premier conteur italien qui soit sorti des presses d'Italie. Cette édition, sans date, est aussi sans nom d'imprimeur.

* VII. AUGUSTIN, de Bologne surnommé des *Perspectives* par les Italiens, à cause du rare talent avec lequel il peignoit ce genre et toutes sortes d'objets d'architecture auxquels il donnoit tant de vérité qu'il trompoit les hommes et les animaux. Il vivoit en 1525.

* VIII. AUGUSTIN, Vénitien, graveur né en 1499. Il étoit élève de Marc Antoine. On a de lui un grand nombre d'estampes dans la manière de son maître, mais bien moins estimées, sur-tout pour la correction du dessin. Ses principaux ouvrages sont, *Le sacrifice d'Isaac, saint Paul frappant d'aveuglement Elymas, l'adoration des bergers, une bataille, les Israëlites recueillant la manne, des squelettes formant une assemblée à laquelle la mort préside.*

† AUGUSTULE étoit fils d'Oreste, patrice et général des armées romaines dans les Gaules. Romulus Augustus étoit son vrai nom; mais presque tous les auteurs lui ont donné celui d'Augustulus, soit par dérision, soit à cause de sa jeunesse. Oreste son père, ayant excité une révolte en 475, aima mieux faire proclamer son fils empereur que de prendre pour lui-même le sceptre. Augustule étoit un très-beau prince, et c'est la seule qualité qu'on lui donne. On sait seulement qu'il envoya un ambassadeur à Basilisque, pour lui annoncer son élévation au trône d'Occident, d'où il fut bientôt renversé. Odoacre, roi des Hérules, appelé par la noblesse romaine, fit périr Oreste, dépouilla son fils des marques impériales, l'exila dans la Campanie, avec un revenu de six mille livres d'or, et se rendit souverain de l'Italie sous le titre de roi. Ce fut ainsi que finit l'empire d'Occident. Rome

fut obligée de se soumettre à un prince d'une nation barbare, et dont le nom étoit une insulte dans les temps florissans de la république. Cette révolution arriva l'an 476 de J. C., 507 après la bataille d'Actium. Elle avoit commencé à s'annoncer sous Honorius, et depuis ce prince l'état n'avoit fait que languir. Cet empire qui avoit rassemblé dans son sein presque tous les royaumes du monde connu, grace à pres de quatre cent cinquante batailles livrées par les anciens Romains, ne put soutenir longtemps une puissance trop étendue, qui n'étoit plus défendue par des princes belliqueux et par des soldats soumis et disciplinés. Telle étoit depuis quelque temps la mollesse des soldats romains, qu'ils demandèrent et obtinrent de l'empereur Gratien la permission de quitter leur casque et leur cuirasse. D'habiles généraux, la foiblesse des ennemis, leurs discordes, d'autres causes accidentelles pouvoient bien prolonger plus ou moins la durée de l'empire ; mais il n'en portoit pas moins dans son sein le germe de sa destruction, et ce germe fut entièrement développé sous Augustule. Nous remarquerons comme une singularité, que le dernier empereur ait été appelé *Romulus Augustus*, comme le premier roi et le premier empereur des Romains, et que son prédécesseur ait porté le nom de *Jules*, comme le prédécesseur d'Auguste.

AUHADI-MARAGAH, un des plus célèbres mystiques mahométans, mit en vers persans le livre intitulé *Giam-Giam*, production qui est comme l'élixir de la spiritualité musulmane. Il a composé encore un *Divan poétique*, qui contient dix mille vers, et plusieurs *Lettres*, qui ont été publiées parmi les Orientaux. Il vécut dans la pauvreté, et mourut assez riche des libéralités de l'empereur des Tartares, l'an 1319 de J. C. Son sépulcre est en grande vénération à Ispahan. Ce poëte mystique avoit fait aussi des *Ouvrages de galanterie*.

† AVIA (le chevalier d'), gentilhomme bolonnais au service de la maison d'Autriche, se signala dans la guerre de la succession par des témérités heureuses. En 1702, il fit prendre à quatre cents cavaliers l'uniforme d'un régiment de l'armée de France, et traversa par les derrières du camp de Vendôme, depuis le Parmesan jusqu'à Pavie, où il exigea des contributions considérables. De là il s'approcha de Milan, se saisit d'une des portes au moment qu'on l'ouvrit, pilla quelques maisons voisines, et s'empara d'une recette des deniers publics, et, à l'aide de quelques détours, regagna son camp.

* AVIANO (Jérôme), né à Vicence, consacra son temps à la poésie, et y réussit d'une manière très-agréable. Il étoit riche et dépensoit noblement sa fortune au milieu des hommes de son temps les plus instruits, dans une maison de plaisance délicieusement décorée, qu'il habitoit en été avec sa femme et ses enfans, qu'il élevoit avec soin, et avec lesquels il étoit heureux. On ne sait pas précisément l'instant de sa mort, mais en 1607 il n'étoit déjà plus. Ses *Poésies* consistent en trois *Épitres*, que Mazacchelli trouve belles, et qui sont louées aussi par Crescimbeni et par Quadrio. La première édition parut en 1603, et se trouve dans les *Rime piacevoli del Borgogna*, *Ruscelli*, *Sansovino*, *e d'altri vivaci ingegni*. Vicence, in-12. Elles furent réimprimées en 1615 et en 1627.

AVICENNE, *ou* ABU-ALI-EBN-JINA, philosophe et médecin arabe de Bochara en Perse, naquit l'an 980 de J. C., avec des dispositions si

heureuses, qu'à l'âge de dix ans il savoit l'Alcoran par cœur. Il apprit les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques et la médecine avec la même facilité. Il s'adonna ensuite à la théologie : ses études furent finies dès l'âge de 18 ans. Le sultan le nomma intendant ou receveur des revenus d'un certain quartier ; mais les affaires de ce prince ayant mal tourné, Avicenne fut obligé de quitter Bochara. Il fut ensuite médecin et visir du sultan Cabous. Il mourut de ses débauches, l'an 1050 de J. C., et de l'hégire 428. Nous avons de lui *plusieurs ouvrages de médecine et de philosophie*, vraisemblablement apportés en Occident par les croisés, ou pendant les croisades, imprimés d'abord à Rome, en arabe, l'an 1593, in-fol. Ils ont été traduits en latin à Venise, 1594, 2 vol. in-fol., et de même en 1595 et 1608. Lattier (*voyez* son article), en avoit annoncé une traduction française dans la préface de sa traduction de l'histoire des Martyrs, page 29. Cet ouvrage, qu'il disoit tout prêt à voir le jour, n'a point été imprimé, et s'est perdu. Il y en a une traduction de Vopiscus Fortunatus, Louvain, 1658, in-folio, et ils ont été commentés par différens auteurs. On y remarque quelques observations utiles, au milieu de beaucoup de minuties. Son ouvrage de théologie le plus célèbre chez les Orientaux est intitulé *Sahih*, c'est-à-dire le *Sincère*. C'est un recueil de traditions sur l'histoire et le dogme de la religion musulmane. Avicenne l'entreprit à la Mecque, où il resta seize ans pour l'achever. Il n'y a pas d'écrits sur lesquels les docteurs arabes aient fait plus de commentaires. *Voyez* CHAMPIER, n° II.

† AVIÉNUS (Rufus Festus), poëte latin, florissoit sous Théodose l'Ancien. On a de lui une *Traduction en vers latins des phénomènes d'Aratus*, Venise, 1499, in-fol. et Amsterdam, *cum notis var.*, 1786, in-8°. de *la Description de la terre*, par Denys d'Alexandrie; et *de quelques fables d'Esope*, fort au-dessous de celles de Phèdre, pour la pureté et les graces du style. La collection de ses Œuvres a été publiée à Venise en 1488, in-4°, et à Madrid, en 1634, in-4°, la *Descriptio orbis terræ*, *cum notis var.*, à Paris et à Amsterdam 1768, in-8°. On trouve sa traduction d'Esope en vers élégiaques dans le Phèdre de Paris, 1747, in-12, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1751, réimprimé en 1787, in-8°. Il avoit mis aussi en vers ïambes tout Tite-Live, travail ridicule de son temps, mais qui, à présent, pourroit suppléer en partie à ce qui nous manque de cet historien. Ses fables ont été traduites en français par frère Julien des Augustins, Lyon, 1484, in-fol.

AVIGNONI (Ambroise), né à Milan en 1705, professa long-temps la théologie à Rome et dans sa patrie. On lui doit une *énergique et savante réponse* à l'ouvrage de Gorini Corio, intitulé La Politique, le Droit et la Religion. Cette Réponse fut publiée à Milan, en 1742, in-4°.

† I. AVILA et ZUNICA (Don Louis d'), écrivain espagnol qui vivoit vers la fin du règne de Charles V. Il naquit à Placentia, dans la province de l'Estramadure en Espagne. Il fut grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara, et ambassadeur de Charles-Quint auprès des papes Paul IV et Pie IV. Il fut chargé de presser les opérations du concile de Trente. Il accompagna l'empereur Charles V en Allemagne, dans la bataille livrée en 1546 contre la ligue des protestans. Les deux campagnes mémorables qui mirent

un terme à cette guerre terrible forment le sujet d'une relation historique très-courte, qui a été imprimée pour la première fois en espagnol, sous le titre de *Commentaires de la guerre d'Allemagne, faite par Charles V, grand empereur des Romains, roi d'Espagne*, pendant les années 1546 et 1547, Madrid, 1549, in-8°. On en fit deux éditions l'année suivante, l'une à Tolède, l'autre à Anvers. L'auteur en donna une traduction italienne à Venise, 1549, in-8°. Guillaume Malinæus, natif de Bruges, et non Molinæus, comme Nicolas Antonio le nomme mal à propos, en publia une traduction latine, Anvers, 1550, in 8°, Argentinæ, 1650, in-12. Il en existe trois traductions françaises, l'une par Matthieu Vaulchier, héraut d'armes de Charles V, Anvers, 1550, in-8°; l'autre par Gilles Boyleau, contrôleur à Cambrai, Paris, Sertenas, 1551, in-8°; la troisième est anonyme; elle est intitulée *Histoire de la Guerre civile d'Allemagne sous l'empereur Charles-Quint*, Paris, 1672, in-12. Philippe Magnus, duc de Brunswick, a traduit le même ouvrage en allemand, Wolfenbuttel, 1552, in-4°. Charles V s'avouoit inférieur à Alexandre, mais il se disoit plus heureux que lui, relativement à son historien. L'ouvrage d'Avila est peu recherché aujourd'hui; cependant Robertson le cite plusieurs fois. Avila est précis et profond dans ses sentences; ses descriptions sont pleines d'énergie et de magnificence. Les amis des lettres doivent des regrets à un autre ouvrage de Louis d'Avila, qui n'a pu se retrouver; et cependant don Juan de Ginès de Sépulvéda, né à Cordoue en 1491, mort en 1592, affirme l'avoir lu. Il étoit intitulé *Commentaires des guerres que l'empereur Charles V a faites en Afrique*.

† II. AVILA (Jean d'), professeur de philosophie, né vers l'an 1498, à Almodoar-el-Campo, dans le diocèse de Tolède. Sa famille, qui jouissoit d'une honnête aisance et d'une grande considération, l'envoya, à l'âge de 14 ans, à l'université de Salamanque pour y faire son droit. De retour chez ses parens, le jeune d'Avilla se livra à des exercices de piété et à des austérités au-dessus de son âge. Un religieux franciscain persuada à la famille d'Avila d'envoyer ce jeune homme à l'université d'Alcala pour y apprendre la théologie. Ses études achevées, il fut ordonné prêtre, et dès ce moment il se dévoua à la prédication. Devenu maître de ses biens par la mort de son père, d'Avila les distribua aux pauvres sans en rien conserver pour lui, et dès-lors il occupa successivement les chaires de Séville, de Cordova, de Grenade, de Priégo et autres principales villes de l'Espagne, avec un succès toujours croissant. Ses talens le firent surnommer *Apôtre de l'Andalousie* et *professeur par excellence*. Les longs travaux de d'Avila altérèrent considérablement sa santé, il cessa de vivre le 10 mai 1569. L'édition complète de ses *Œuvres morales et spirituelles* fut publiée à Madrid en 1757, 9 vol. in-4°. Plusieurs ouvrages de ce professeur ont été traduits en italien et en flamand. Le P. Simon Martin, religieux de l'ordre des minimes, a donné une traduction des *Lettres spirituelles* en 1653, in-8°. Arnauld d'Andilly a aussi traduit en français ses *Lettres spirituelles* et ses *Traités de piété*, Paris, 1675, in-fol.; mais cette traduction ne renferme pas toutes les œuvres de d'Avila. La partie qui manque contient *vingt-sept Traités du Saint-Sacrement*, *cinq du Saint-Esprit*, *un de l'Incarnation*, *un de saint Joseph*, etc. On ne parle

de cette partie que parce qu'elle est extrêmement rare.

† III. AVILA (Sanche d'), ainsi appelé de la ville de ce nom en Espagne, qui fut son berceau, l'an 1546, sortit d'une famille distinguée. Sa naissance l'illustra moins que sa science et ses prédications, qui eurent un grand succès. (*Voy.* JEAN, n° XVII). On lui donna l'évêché de Murcie ou de Carthagène, puis celui de Siguenza, et enfin de Placentia, où il mourut en 1626. Il a laissé des *Sermons*, des *Traités de piété*, et les *Vies de saint Augustin et de saint Thomas.*

IV. AVILA (Gilles Gonzalès d'), historiographe du roi d'Espagne pour la Castille, vit le jour dans la ville dont il portoit le nom, et mourut en 1658, âgé de plus de 80 ans. Il publia en espagnol l'*Histoire des antiquités de Salamanque*, le *Théâtre des églises des Indes, etc.*

V. AVILA. *Voyez* DAVILA.

† AVILER (Augustin-Charles d'), naquit à Paris en 1653. Le goût de l'architecture le détermina à s'embarquer à Marseille pour aller perfectionner ses talens à Rome. La felouque sur laquelle il étoit monté fut prise par des Algériens. Mené à Tunis, il donna le dessin de la superbe mosquée qu'on y admire. D'Aviler n'eut sa liberté que deux ans après, et retourna étudier les chefs-d'œuvre de Rome. De retour en France, il éleva à Montpellier la magnifique *Porte du Pérou*, à la gloire de Louis XIV, en forme d'arc de triomphe, et à Toulouse, le *Palais de l'archevêché.* Les états de Languedoc créèrent pour lui un titre d'*Architecte de la Province* en 1693. Il mourut à Montpellier en 1700, n'étant âgé que de 47 ans. On a de lui un *Cours d'architecture*, 2 vol. in-4°, qui est estimé. L'édition la plus belle et la plus complète de cet ouvrage est celle de 1738, 1750 et 1755, in-4°. Mariette y joignit plusieurs nouveaux dessins, et un grand nombre de remarques utiles. On doit encore à d'Aviler un *Commentaire sur Vignole*, et un *Dictionnaire d'architecture.* D'Aviler avoit auparavant traduit de l'italien *le sixième livre de l'Architecture* de Scamozzi.

AVIRON (Jacques Le Bathelier d'), avocat au présidial d'Evreux, l'un des meilleurs jurisconsultes de son temps, composa, vers 1587, des *Commentaires sur la coutume de Normandie.* Après sa mort, le premier président Groulard les ayant fait imprimer, sans mettre le nom de l'auteur à la tête, on crut qu'il vouloit se les attribuer, et on le lui reprocha. « Ce livre est tant beau, dit-il, qu'il ne peut être que l'œuvre de Jacques Le Bathelier, ni connu sous autre nom. » Les *Commentaires* d'Aviron ont été réimprimés avec ceux de Bérault et de Godefroi, à Rouen, 1684, 2 vol. in-fol.

I. AVIS, descendant d'Abousaïd, empereur des Mogols, et de Gengiskan, commença à régner l'an de l'hégire 757. Il conquit l'Adherbigian, qui est l'ancienne Médie, et les villes de Mosul et de Mardin en Mésopotamie. Avis étant tombé malade, ses ministres lui demandèrent quel ordre il vouloit laisser pour le partage de sa succession entre ses quatre fils. Le sultan leur répondit qu'il choisissoit Houssain pour son successeur, et qu'il vouloit que l'aîné, Hassan, se contentât du gouvernement d'une province. Les ministres lui ayant remontré que ce dernier pourroit n'être pas content de son lot, le sultan leur répondit : « Vous savez ce qu'il faut faire. » Aussitôt les ministres firent arrêter Hassan ; et son père ayant perdu la parole, et ne pouvant s'expliquer davantage

sur son sujet, ils firent massacrer ce malheureux prince, et le firent ensevelir le même jour qu'Avis, dans le même tombeau.

II. AVIS (Ahmed), fils du précédent, succéda à son frère Houssain, qu'il fit mourir. Ce fratricide indigna les peuples, et lui fit perdre ses états; mais il y fut rétabli par Cara Mohammet le Turcoman, premier prince de la famille, que l'on appelle ordinairement du *Mouton-Noir*. Quelque temps après, Tamerlan, vainqueur de la Perse, vint assiéger Avis dans Bagdad. Celui-ci fut forcé d'abandonner sa capitale, et de se retirer d'abord chez Manuel, empereur de Constantinople, puis auprès de Farage, sultan des Mamelucs en Egypte. Après la mort de Tamerlan, Avis, revêtu d'un habit de mendiant, pénétra dans la ville de Bagdad, excita une sédition contre le gouverneur, se fit reconnoître, et reprit le souverain pouvoir. Il fut encore chassé de ses états, et assassiné par les Turcomans. Avis étoit courageux et spirituel. On cite de lui deux vers qu'il écrivit à Tamerlan (qui étoit manchot et boiteux) lorsqu'il prit la fuite devant lui. Le sens étoit: « Si j'ai été manchot dans le combat, je ne suis pas boiteux dans la fuite. »

† III. AVIS (Jean), médecin de Paris, fut un des quatre députés de la faculté de médecine qui assistèrent aux conférences tenues à Paris pour faire condamner la secte des nominaux. Il étoit doyen de cette faculté lorsque Louis XI y fit demander les œuvres de Rhasis, célèbre médecin arabe, pour les faire copier et les répandre. Ce qui prouve le prix qu'on attachoit aux livres dans ce temps, c'est que la faculté ne consentit à prêter cet ouvrage que moyennant caution; et, à la fin de la lettre respectueuse qu'elle adressa au roi pour demander cette caution, on trouve écrit en latin (la lettre est en français): *Fuit pignus facultati, XII marcarum argenti, cum XX sterlinis unà cum obligatione..... Malingre, qui constituit se fidejussorem pro C scutis auri, ultra pignus traditum.*

*I. AVISSE (Étienne), poëte dramatique, mort en 1747. Il a composé six pièces de théâtre, qui sont, *la Réunion forcée; le Divorce; les Petits-Maîtres; les Vieillards intéressés; la Gouvernante;* et *le Valet embarrassé*. Son *Théâtre* imprimé in-8° à Paris, en 1758, ne contient que les deux dernières.

* II. AVISSE partit pour l'Afrique bien jeune encore, allant chercher des connoissances et de la fortune. Il parcourut plusieurs côtes, et tout à coup il se trouva frappé d'une cécité absolue. Accablé de ce malheur, il revint en France à l'âge de 18 ans. Cependant il ne renonça point à l'étude, qui pouvoit lui donner des consolations, et, à l'aide d'un lecteur, il acquit une vaste érudition. Ses réflexions portoient l'empreinte d'une longue méditation, son entretien étoit agréable et instructif. Métaphysicien et poëte, il ne fut pas long-temps ignoré, mais au milieu des troubles dont la France étoit agitée, il ne put obtenir qu'une place de professeur de grammaire, pour laquelle il recevoit 800 francs, avec lesquels il mouroit de faim. A ce sujet, il adressa des requêtes enjouées et plaisantes à divers ministres, enfin une à l'empereur, lorsqu'il étoit premier consul. Il ne le prioit que d'acquitter le mémoire de son pain.

Il est plaisant, ce boulanger farouche,
Qui ne sourit que les jours de paiement,
Et qui permet que mon malheur le touche
Quand il a touché mon argent.

Jeune et sage héros, ne crois point que je raille,
Je serois homme à t'envoyer ma taille.
Dans la douleur qui m'accable aujourd'hui,
Je m'adresse au consul suprême.
Eh bien ! j'écrirois à Dieu même
Si la poste alloit jusqu'à lui.

Il paroît que l'aveugle s'étoit fait une idée de la toilette moderne des femmes : il écrit à la sienne :

Vous embellir pour moi seroit une folie
Je vous l'ai dit cent fois déjà.
Je n'entends point qu'on soit jolie,
Et j'ai mes raisons pour cela.
Un bonnet simple, une robe commode,
Il n'en faut pas plus pour briller ;
Et puis, lorsque l'on veut s'habiller à la mode,
On n'a qu'à se déshabiller.

Avisse a fait de jolies fables, et une comédie intitulée *la Ruse d'aveugle*. Il étoit de l'institution des aveugles-travailleurs, et plusieurs hommes de lettres de la société des amis des arts, qui se rassembloient dans la maison des aveugles, l'y ont vu avec plaisir. Il vécut simple et vertueux, dit M. Dampierre, qui a écrit le discours préliminaire de ses œuvres. Elles forment un vol. in-8°. Elles ont été imprimées au profit de sa veuve. Il est mort à Paris au commencement du 19e siècle.

† AVISTUPOR (Mythol.), dieu romain, avoit soin de défendre les vignobles et les raisins en maturité contre les oiseaux et les voleurs. Au temps des vendanges, on plaçoit sa statue, armée d'une faucille, au milieu des vignes, comme épouvantail. Plusieurs ont cru, avec raison, qu'Avistupor étoit le même que Priape, qui étoit représenté de même. Avistupor vient des mots latins *avis*, *tueri*, *puer*, enfant qui garde des oiseaux.

† I. AVITABLE (Pierre), Napolitain, se fit théatin à Bitonto en 1607. Il fut choisi par la congrégation de la Propagande, en 1626, pour chef d'une mission dans la Géorgie et dans les Indes. Il mourut à Goa en 1650. Il a laissé en latin la *Relation de ses travaux et de l'état de l'Eglise en Géorgie*. Elle est adressée au pape Urbain VIII. François Maggi a écrit la vie de ce missionnaire.

II. AVITABLE (Corneille), mort à Naples en 1636, a fait imprimer dans cette ville des *Sermons* et un *Traité de la véritable vie religieuse*.

III. AVITABLE (Blaise), qui vivoit dans le même temps, devint un jurisconsulte célèbre, à qui l'on doit, I. plusieurs *Vies des membres de l'académie des Arcades*. II. Des *Lettres apologétiques sur la théologie morale*: III. La tragi-comédie de *Torgon*.

† I. AVITUS (Flavius Mœcillius, ou Cœcillius, suivant les médailles, et Flavius Eparchius, suivant quelques inscriptions) fut empereur d'Occident. Il étoit natif d'Auvergne et issu d'une ancienne et illustre famille de ce pays. Son éducation fut soignée. Il étoit encore très-jeune lorsque, vers l'an 421, les habitans de l'Auvergne le députèrent auprès de l'empereur Honorius pour en obtenir la suppression d'un tribut injuste. Il s'acquitta de cette mission avec intelligence et succès. Théodoric, roi des Visigoths, qui tenoit alors sa cour à Toulouse, venoit de conclure un traité de paix avec les Romains, et avoit exigé d'eux plusieurs otages ; de ce nombre étoit un jeune homme, nommé Théodore, ami et parent d'Avitus. Celui-ci, n'écoutant que l'impulsion de son amitié, se présenta sans crainte au milieu de cette cour, à demi barbare et l'ennemie naturelle des Romains. La confiance d'Avitus, le sentiment louable qui l'avoit amené, touchèrent le roi des Visigoths, qui l'accueillit, lui accorda ses bonnes graces et son estime. Avitus combattit dans la suite

avec distinction sous le général romain Aétius, contre diverses nations du nord qui faisoient des incursions dans la Gaule. L'an 436, la guerre se renouvela entre les Romains et les Visigoths. On doit remarquer qu'Avitus, en cette occasion, ne prit point les armes contre ces derniers, et qu'à quelques égards il se montra leur partisan. Littorius avoit pris à sa solde un corps de cavalerie, composé de Huns; il traversoit l'Auvergne pour le conduire contre les Visigoths. Cette troupe auxiliaire pilloit et dévastoit tout sur son passage. Le plus cruel de ces barbares avoit un favori qu'Avitus, indigné de ses excès, tua de sa propre main; son maître, pour en tirer vengeance, défia Avitus en combat singulier, et fut tué à son tour, Ceux-ci furent mis en déroute, ainsi que les Huns auxiliaires. Littorius qui les commandoit fut fait prisonnier. Les Visigoths vainqueurs assiégeoient Narbonne, et menaçoient de pousser leurs conquêtes jusques au bord du Rhône. Les Romains, battus et attaqués de toutes parts, n'avoient aucune armée à leur opposer. Dans cette extrémité, Avitus se montra Romain; il adressa une lettre au roi Théodoric, et cette lettre suffit, dit-on, pour calmer l'orage, désarmer les Visigoths et procurer la paix qui fut conclue en 439. Il paroît que ce fut pour reconnoître ce service que l'empereur Valentinien lui conféra la dignité de préfet du prétoire des Gaules. Les cinq années de sa préfecture étant écoulées, Avitus se retira à la campagne, s'y livra aux lettres, à l'agriculture, et y séjourna depuis l'année 444 jusqu'en 451, époque où le fameux Attila fit une incursion dans la Gaule, et poussa ses conquêtes et ses dévastations jusqu'au bord de la Loire. Aétius franchit les Alpes, vint au secours des provinces gauloises, avec des forces insuffisantes. Il espéroit que Théodoric lui fourniroit des troupes; mais ce roi s'y refusa. Le général romain eut alors recours à l'ami des Visigoths. Avitus se rendit sans hésiter à la cour de Toulouse, et parvint à déterminer Théodoric à joindre ses forces à celles des Romains. Il se distingua dans cette guerre, Attila fut chassé de la Gaule; mais Théodoric, qui commandoit ses Visigoths, perdit la vie en combattant. En 454, l'empereur Valentinien poignarda de sa propre main Aétius, le seul général qui pût alors défendre l'empire et en retarder la ruine. Le 16 mars de l'année suivante, il fut lui-même assassiné, et un Gaulois, Pétrone Maxime, lui succéda sur le trône impérial. Pendant ces agitations intestines, des barbares attaquoient l'empire sur plusieurs points. Les Visigoths même, profitant du désordre général, se disposoient à recommencer la guerre contre les Romains. Le nouvel empereur éleva à la dignité de maître de l'une et l'autre milice dans les Gaules, Avitus, qui reçut son diplôme lorsqu'il vivoit à la campagne. Sidoine Apollinaire a saisi cette circonstance pour comparer son héros à Cincinnatus. A la tête de toutes les forces de la Gaule, Avitus, dans l'espace de trois mois, parvint à repousser les Saxons, les Allemands et les Cattes, en délivra le nord de la Gaule, puis, se transportant au midi, où les Visigoths, ennemis bien plus redoutables, faisoient de grands préparatifs de guerre, il se présenta à la cour de Toulouse. Théodoric II et son frère Frédéric l'accueillirent comme l'ami de leur père; il les disposa à la paix. Pendant qu'il la négocioit, on apprend que Rome venoit d'être prise et saccagée par Genséric et ses Vendales, et que l'empereur Maxime, en fuyant à leur approche, avoit été massacré par le peuple et ses propres soldats.

Le trône impérial restoit vacant. Ce poste dangereux excita, suivant Grégoire de Tours, l'ambition d'Avitus; mais, si l'on en croit Apollinaire, son panégyriste, en l'acceptant, il ne fit que céder aux pressantes sollicitations du roi des Visigoths, qui lui promit tous les secours nécessaires pour le maintenir. « Si vous devenez empereur, lui dit-il, je suis prêt à combattre sous vos ordres. Vous me trouverez toujours prompt à vous servir. Je le jure, et vous devez m'en croire. » Le 10 juillet 455, Avitus fut proclamé Auguste et empereur d'Occident à Toulouse. Au mois d'août suivant, époque où se tenoit, à Arles, l'assemblée des sept provinces, cette élection fut confirmée au château d'Ugernum, voisin de cette ville, par les principaux de la Gaule, et par l'armée; et bientôt après, Marcien, empereur d'Orient, la ratifia. Le nouvel empereur ne partit pas aussitôt pour Rome. Il passa quelques mois à Trèves, séjour ordinaire des Césars et des Augustes dans la Gaule. Dans cette ville, il abusa, dit-on, de son pouvoir, et son élévation ne servit qu'à mettre ses défauts en plus grande évidence. Suivant la chronique de Moissac, et l'épitome de Grégoire de Tours, par Frédégaire, Avitus enleva la femme d'un sénateur de Trèves, appelée Lucius, il passa la nuit avec elle, et le lendemain matin, il fit venir Lucius et lui adressa cette plaisanterie insultante: « Vous avez des bains chauds (des thermes) d'une grande beauté, et cependant vous vous êtes lavé dans l'eau froide. » Il convient de dire que quelques savans ont pensé que ce trait doit s'appliquer à Jovin plutôt qu'à Avitus. Cependant Avitus ne négligea point les devoirs que lui imposoit son rang suprême. Il envoya en Espagne le comte Fronton, pour y négocier la paix avec les Suèves, qui menaçoient d'anéantir dans ce pays les foibles restes de la domination romaine. Il nomma Ricimer chef des forces d'Italie, et le chargea de poursuivre les Vandales. Il quitta la Gaule, et, cotoyant les rives du Danube, il soumit, en peu de temps, les Pannoniens révoltés. Enfin il se rendit à Rome, et fut reçu dans cette ville avant le premier janvier 456; en ce jour il fut nommé consul, et son gendre, Sidoine Apollinaire, y prononça devant lui son panégyrique. Dans l'état de désordre et de confusion où se trouvoit l'empire, Avitus ne put maintenir long-temps son autorité; il eut pour ennemis le sénat de Rome et Ricimer, chef des armées d'Italie. Il indisposa les sénateurs par ses débauches, dit Grégoire de Tours. On ignore quelle cause lui attira la haine de Ricimer. Ce général venoit de remporter quelques avantages sur la flotte des Vandales. Il entre en triomphe à Rome, aux acclamations du peuple, qui le proclame le libérateur de l'Italie. A son arrivée, Avitus prit la fuite du côté de la Gaule, où il espéroit être secouru par ses alliés, les Visigoths. Ricimer marcha contre lui, l'atteignit à Plaisance, et l'obligea à renoncer à l'empire et à se faire ordonner évêque de cette ville. Ses ennemis ne respectèrent ni cet asile ni ce nouvel état. Avitus, menacé, quitta Plaisance avec ses richesses, arriva jusqu'à Arles, où il apprit que sa mauvaise fortune avoit altéré l'amitié que lui portoit le roi des Visigoths, qui d'ailleurs étoit, par les liens du sang, attaché à Ricimer. Il se retiroit en Auvergne, mais il mourut en chemin. L'historien Evagrius attribue sa mort à la peste, d'autres semblent indiquer qu'il périt de mort violente. Son corps fut transporté dans l'église de S. Julien de Brioude, où on lui éleva un tombeau. On a dit qu'il ne

régna que quatorze mois, et qu'il fut déposé le 16 octobre 456. Il paroît certain, par des inscriptions, par l'époque où son successeur Majorien fut élu, et par le témoignage d'Idace, qui dit qu'il perdit l'empire et la vie la troisième année de son règne; il paroît certain, dis-je, qu'il conserva le titre d'empereur jusqu'aux premiers mois de l'année 457. Il laissa une fille, nommée Papianilla, qui épousa Sidoine Apollinaire, et un fils appelé Ecdicius, qui défendit avec distinction l'Auvergne contre les Visigoths, qui fut maître de la milice des Gaules et patrice de Rome.

† II. AVITUS (Ecdicius Alcimus), neveu de l'empereur Avitus, et archevêque de Vienne, contribua à la conversion de Clovis, présida au concile d'Epagne, puis à celui de Lyon, et mourut l'an 525, à l'âge de 73 ans. Ses *Ouvrages* ont été publiés à Paris, in-8°, en 1643, et au Louvre en 1696, avec des notes par le P. Sirmond. Il a écrit fort mal en vers et en prose. Ses *Poésies* sont réunies avec celles de Marius Victor. Elles offrent un *Poëme sur la virginité*, qu'il dédia à sa sœur Furcina.

* III. AVITUS *ou* VITUS. *Voyez* ARNPECK.

AVITY. *Voyez* DAVITY.

AULAIRE. *Voyez* SAINT-AULAIRE.

* AULETIUS (Alard), né en 1545 à Leuwarde, ou, selon d'autres, à Dockum en Frise, où il obtint la place de recteur du collége; mais il abandonna cet emploi pour une chaire de médecine de Franeker. Il mourut le 21 janvier 1606. On n'a de lui qu'un ouvrage intitulé *Monitio ad ordines Frisiæ, de reformandâ praxi medicâ*, Franekeræ, 1603, in-4°.

† AULISIO (Jean-Dominique), né à Naples en 1639, chanoine de Saint-Janvier, fut un des plus célèbres littérateurs de cette capitale. Il apprit sans maître toutes les langues savantes de l'Europe et de l'Orient, et embrassa dans ses travaux la jurisprudence, les antiquités, l'architecture, la rhétorique et l'histoire. Charles II érigea une chaire d'architecture militaire pour Aulisio, qui est mort en 1717, âgé de 78 ans. Son attachement aux opinions de Platon lui fit des ennemis. Ses principaux ouvrages ont pour objet la *Construction des gymnases et des mausolées*, 1694, in-4°; *les Nombres vénérés en médecine*; un *Commentaire sur divers titres des Pandectes*, 3 vol. in-4°; des *Considérations sur la jurisprudence établie à Capoue*; des *Essais historiques sur les poésies hébraïques, grecques, latines, italiennes et espagnoles*; un *Abrégé de chronologie*, un autre *d'architecture civile*, un autre *de rhétorique et de philosophie*, *etc.* Ces divers écrits sont en latin ou en italien.

†AULU-GELLE (Aulus Gellius), grammairien latin, florissoit à Rome, sa patrie, vers l'an 130 de J. C., et mourut au commencement du règne de Marc-Aurèle. Il publia un ouvrage en vingt livres, intitulé *Noctes Atticæ* (*les Nuits Attiques*), qu'il nomma ainsi, parce qu'il l'avoit composé à Athènes pendant les longues soirées de l'hiver. C'est un recueil de beaucoup de matières différentes. Il peut servir à éclaircir les monumens et les écrivains de l'antiquité: on y trouve quantité de fragmens des anciens auteurs; mais trop de remarques minutieuses de grammaire, et trop peu de pureté et de clarté dans le style. Cette collection, qu'Aulu-Gelle fit pour ses enfans, a eu plusieurs éditions. On estime celle du P. Proust, *ad usum delphini*,

Paris, 1681, in-4°; et celle de Leyde, par Gronovius, 1706, in-4°. On a encore l'Elzévir, 1651, petit in-8°; l'édition de Longolius, 1741, in-8°; de Conrad, 1762, 2 vol. in-8°, et de Deux-Ponts, 1784, 2 vol. in-8°. En 1776 et 1777 il en a paru une traduction française par l'abbé de Verteuil, à Paris, 3 vol. in-12. La première édition de l'original est de 1469, in-fol. Lambécius publia, en 1647 de savantes remarques sur cet auteur.

† AUMALE (Claude de Lorraine, duc d') étoit le troisième fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, qui vint s'établir en France vers 1512. Il fit la guerre aux huguenots, et mourut en 1573. Son fils Charles fut un des chefs les plus ardens de la Ligue. Le parlement le condamna en 1595, comme coupable du meurtre de Henri III, à être écartelé. Il se retira à Bruxelles, où il mourut en 1631, sans laisser d'enfans mâles. Sa fille épousa le duc de Nemours.

† I. AUMONT (Jean d'), d'une maison noble et ancienne, porta les armes de bonne heure, et se distingua par sa bravoure, sous le maréchal de Brissac, en Piémont. Henri III le fit chevalier du Saint-Esprit en 1578, et maréchal de France en 1579. Après la mort funeste de ce prince, les premiers qui amenèrent des secours à son successeur furent Souvré, d'O, et d'Epernon, qui avoit eu des démêlés très-vifs avec d'Aumont. Henri IV craignoit que le séjour de ce favori de Henri III à la cour ne les renouvelât; il s'en expliqua avec d'Aumont, qui lui dit: « Sire, j'oublie tous mes ressentimens, jusqu'à ce que vous ayez triomphé de vos ennemis. » D'Epernon, instruit par le roi de cette réponse, demanda son amitié à d'Aumont, et lui offrit la sienne. « Allez, lui dit le vieux guerrier, je ne veux d'autre satisfaction que celle de vous voir soumis aux ordres de votre maître. Combattons tous deux pour sa gloire et pour le salut de la patrie: quand nous aurons rendu la paix à la France, nous disputerons de générosité. » D'Aumont se signala à la bataille d'Ivry. Le soir de cette mémorable journée, Henri IV l'invita à souper, en lui disant: « Il est bien raisonnable que vous soyez du festin, puisque vous m'avez si bien servi à mes noces. » La sage conduite du maréchal dans son gouvernement de Poitou contint cette province. Le roi l'envoya en Bretagne pour l'opposer au duc de Mercœur. Il fut tué le 19 août 1595, à 73 ans, d'un coup de mousquet qu'il reçut à Comper, près de Rennes. Son courage soutint toutes les épreuves auxquelles on le mit; mais il étoit plus vaillant que rusé. Ses manières dures et impolies le faisoient passer à la cour pour un Franc-Gaulois: c'étoit d'ailleurs un sujet fidèle, un citoyen zélé, un homme d'honneur, également ferme et habile. Il fut d'avis, en 1588, de faire trancher la tête en place publique au duc de Guise, au lieu de l'assassiner. Mais ce conseil généreux étoit plus facile à donner qu'à suivre. *Voyez* Henri IV, n° XIII.

† II. AUMONT (Antoine d'), petit-fils du précédent, se trouva à divers siéges et combats, eut le commandement de l'aile droite à la bataille de Réthel en 1650, et contribua beaucoup au succès de cette journée. Il fut fait maréchal de France en 1651, gouverneur de Paris en 1662, duc et pair en 1665, et mourut dans cette capitale en 1669, âgé de 68 ans. Il étoit plus courtisan que son aïeul; mais il lui étoit inférieur en talens, quoiqu'il ne fût pas sans mérite.

* III. AUMONT (Louis-Marie de Roche-Baron, duc d'), né en décembre 1630, mort en 1704. Il fut colonel de cavalerie à l'âge de dix ans, et à seize ans il obtint la survi-

vance de la charge de capitaine des gardes. Il suivit constamment le jeune roi dans les diverses guerres qu'il eut à soutenir pendant sa minorité, et il s'y montra digne des vertus qui avoient distingué son père. On le vit également aux côtés du roi lorsqu'il marcha en Flandre pour les droits de la reine, et il s'y empara successivement d'Armentières, de Bergues, de Furnes et de Courtrai. Il avoit alors la qualité de brigadier du roi. Le monarque le fit ensuite gentilhomme de la chambre, pour l'approcher plus près de sa personne. Par suite de la confiance que ce grand prince avoit en lui, il l'envoya à son gouvernement du Boulonnais, pour s'assurer contre les entreprises des ennemis qui menaçoient les côtes maritimes. Il établit en peu de temps un ordre tellement judicieux dans cette province, qu'en un moment il y assembla quinze mille hommes. Un seul signal arma ensuite tout un peuple qui a si bien fait respecter cette frontière, et en a si bien défendu l'approche aux flottes redoutables de l'Angleterre et de la Hollande, que le même ordre et la même discipline ont été dans la suite observés avec le même succès sur toutes les côtes de France. Le duc d'Aumont a beaucoup contribué au progrès de la connoissance des médailles. Il a pendant long-temps assemblé chez lui les premiers savans, et leur offroit tous les jours les antiques les plus rares. Aussi, lorsque le roi voulut augmenter l'académie des inscriptions, le choisit-il comme l'une des personnes les plus propres à l'aider par ses connoissances et par son goût dans tout ce qui regarde les arts.

* IV. AUMONT (Arnulphe d'), professeur royal de la faculté de médecine à Valence en Dauphiné, naquit à Grenoble le 27 novembre 1720. Témoin des fêtes que l'université de Montpellier avoit données au sujet de la convalescence de Louis XV, il en publia la relation en 1744, sous ce titre : *Relation des fêtes publiques données par l'université de Montpellier, à l'occasion du rétablissement de la santé du roi, procuré par trois médecins de cette école.* En 1762, il fit paroître un *Mémoire sur une nouvelle manière d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes et autres.* Sa méthode consiste dans l'usage du lait des animaux frictionnés.

* V. AUMONT (Jacques, duc d'). Le jour de la prise de la Bastille on lui proposa le commandement en chef de la garde nationale parisienne ; ayant hésité à l'accepter, on y nomma le marquis de La Salle, puis le marquis de La Fayette. Il commandoit l'avant-garde de l'armée parisienne, qui, sous la conduite de La Fayette, alla chercher le roi à Versailles le 5 octobre 1789. Il fut envoyé en avril 1791, pour servir en qualité de maréchal-de-camp près la dixième division formée des députés de la Gironde, des Landes et des Basses-Pyrénées. Il commandoit le bataillon national de garde près du roi à l'époque du 20 juin 1791. Le peuple, voulant le rendre responsable de l'évasion de ce prince, l'arrêta et le conduisit à l'Hôtel-de-Ville après l'avoir maltraité. Il fit passer à l'assemblée une lettre contenant son serment de fidélité à la constitution, et l'expression de son dévouement à l'assemblée nationale. Au mois de juillet suivant, il alla prendre le commandement de Lille, avec le titre de lieutenant-général. Il mourut à Paris en 1799.

† AUN-ARTHABAN-ALBASRIS, philosophe musulman, né à Bassora, fut d'abord esclave et ensuite affranchi. Il acquit la plus grande réputation par sa tempé-

rance. On dit qu'il fut tellement maître de sa langue qu'il ne lui échappa jamais une parole indiscrète, et qu'il ne proféra jamais une injure. Il mourut l'an 150 de l'hégire, sous le califat d'Almansor, à l'âge de 85 ans.

AUNAY (Philippe et Gaultier d'). *Voyez* MARGUERITE, n° IV.

AUNEZ (St.). *Voyez* CEZELLI.

* AUNGERVILLE (Richard), évêque de Durham, né en 1281. Il fut attaché à l'éducation d'Edouard III. Il étoit fort instruit, et son goût pour les lettres le distingua des hommes de son temps. Il fonda la bibliothèque d'Oxford, à laquelle il fournit sans doute quelques manuscrits, l'imprimerie n'étant pas connue à cette époque; il composa *un Discours sur le véritable usage des livres*. Cet ouvrage a été imprimé à Oxford en 1599.

† AUNILLON (Pierre-Charles-Fabiot), abbé du Gué de Launay, mort en 1766, à 76 ans, avoit commencé par la prédication; il finit par des romans: *Azor* ou le *Prince enchanté*, 1750, in-12; la *Force de l'Education*, 1750, in-12. Le romancier ne réussit guère plus que le prédicateur.

† AUNOY *ou* AULNOY (Marie-Catherine Jumelle de Berneville, comtesse d'), veuve du comte d'Aunoy, et nièce de la célèbre mad. Desloges, mourut en 1705. Elle écrivoit avec une facile négligence. Les gens désœuvrés lisent encore aujourd'hui avec plaisir ses *Contes de Fées*, 1698, 8 vol. in-12, et 1782, 6 vol. in-18, ou 4 vol. in-12, et sur-tout ses *Aventures d'Hippolyte comte de Duglas*, in-12, où il y a de la chaleur, du naturel dans le style, et des aventures merveilleuses. Ses *Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe depuis 1692 jusqu'en 1679*, 1692, 2 vol. in-12, sont mêlés de vrai et de faux. Ses *Mémoires de la cour d'Espagne*, où elle avoit vécu avec sa mère, 1692, 2 vol., ne donnent pas une idée favorable de la nation espagnole, qu'elle traite avec trop de rigueur. Son *Histoire de Jean de Bourbon, prince de Carency*, 1692, 3 vol. in-12, est un de ces romans historiques, fruits d'un peu d'esprit et de beaucoup de galanterie, qui plaisent à la paresse et à la frivolité. Mad. d'Aunoy a fait encore plusieurs autres ouvrages qui eurent du succès lorsqu'ils parurent, mais qui sont oubliés maintenant. Son mari, le comte d'Aunoy, accusé du crime de lèse-majesté par trois Normands, manqua d'avoir la tête tranchée. Un des accusateurs le déchargea par un remords de conscience.

AVOCAT. *Voyez* LADVOCAT.

† AVOGADRI (Lucia-Albani), née à Bergame, d'une famille noble et ancienne, excella dans la poésie italienne, et mérita d'avoir Le Tasse pour l'admirateur et le commentateur de ses vers. Ceux-ci furent recueillis en 1561. Lucia avoit épousé un noble de Brescia dans l'état de Venise, et mourut dans cette ville. Calvi a consacré à l'éloge de cette femme célèbre un article de la Scène littéraire des écrivains de Bergame.

I. AVOGADRO (Albert), de Verceil en Italie, vivoit sous le gouvernement de Cosme de Médicis, grand-duc de Florence, dont il a célébré la piété et la magnificence dans un poëme en vers élégiaques, divisé en deux livres. Il a été réimprimé depuis dans le tome XII du recueil de Lami, intitulé *Deliciæ eruditorum*.

II. AVOGADRO (Ambroise), jurisconsulte de Brescia, se rendit également fameux par son courage

dans la défense de sa patrie (assiégée en 1438), et par son éloquence et ses écrits.

III. AVOGADRO (Jérôme), fils du précédent, devint le Mécène des gens de lettres dans sa patrie. Il fut le premier éditeur des *Œuvres de Vitruve*.

IV. AVOGADRO (Nestor-Denys), né à Novarre, a publié un *Lexique* estimé, dont l'édition parut à Venise en 1488, in-fol. Les éditions postérieures renferment divers traités du même auteur *sur les huit parties du discours*, *sur la prosodie des syllabes*, etc.

V. AVOGADRO (Pierre), de Vérone, vivoit en 1490. On lui doit des *Mémoires littéraires sur les hommes illustres de sa patrie*; un *Discours sur l'origine du Mont-de-Piété en Italie*; un autre *De origine gentis Rizzonæ*. Le marquis Maffei a parlé de ce littérateur avec éloge dans son Histoire de Vérone, *Verona illustrata*. Quelques autres savans du même nom se sont distingués en Italie.

AVOIE. *Voy.* HEDWIGE (Ste.)

* AVOLA (François), docteur en philosophie et en médecine, né en Sicile le 11 septembre 1667, parvint à la plus grande célébrité dans la pratique de la médecine, des belles-lettres et de la poésie, dont il nous reste plusieurs beaux morceaux. Il perdit la vue, en 1702, par sa trop grande application au travail. On ignore l'époque de sa mort; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vivoit encore en 1706.

* AVONT (Pierre Van), peintre et graveur, né à Anvers, en 1619. Il a gravé plusieurs sujets de *Vierges*, plusieurs *Bacchanales d'enfans*, et quelques autres pièces.

* AVOST (Hyérosme *ou* Jérôme d'), surnommé DE LAVAL, du nom de sa patrie, né en 1558, et mort vers l'année 1584. Il a traduit plusieurs ouvrages de l'italien, entre autres la Jérusalem délivrée, sous le titre de *la Croisade*; la comédie des *Deux Courtisanes*; et *trente sonnets de Pétrarque*. Ces derniers seuls ont été imprimés en forme d'*Essais*, avec d'autres poésies du traducteur, in-8°, Paris, 1584. Il se qualifie, dans ce recueil, du titre d'*Anagrammatiste de l'alme et très-vertueuse royne de Navarre.* La Croix-Dumaine, son contemporain, et Colletet lui attribuent des *quatrains sur la mort*, imprimés à Paris.

* AVOUD (Jacques). Né dans la religion réformée, il y vécut pendant plusieurs années, après lesquelles il fit abjuration, et dès-lors consacra sa plume à des ouvrages propres à ramener dans le giron de l'Eglise ceux qui en étoient encore éloignés. Il a donné un *Poëme à l'honneur du sacré vœu de virginité et de continence, avec plusieurs remarques et advis pour le salut des ames et conversion des dévoyez*, qu'il fit imprimer in-4°, à Grenoble, en 1651. Il se qualifie dans le titre de cet ouvrage de *Prestre de la ville de Dye, et sacristain d'Aouste en Dyois.*

† AURA, AURÉES (Mythol.), divinités aériennes qui, suivant les Romains, présidoient à la température de l'air, et étoient les compagnes ordinaires des zéphirs. Légères, à demi voilées, brillamment vêtues, semant des fleurs sur leurs traces, elles parcouroient l'atmosphère et répandoient sur les mortels les plaisirs et le bonheur. Pline parle de deux statues des Aurées qui, de son temps, étoient fort admirées des Romains.

* AURAN (Joseph-François), né en Provence, fut employé en qualité de chirurgien dans l'hôpital de Strasbourg ; les progrès qu'il fit dans les écoles de médecine de cette ville, dont il suivit les professeurs avec assiduité ; lui méritèrent les honneurs du doctorat en 1766. On a de lui, I. *Elinguis fœminæ Loquela*, Argentorati, 1766, in-4°. C'est sa dissertation inaugurale, qui a pour sujet l'observation d'une femme qui parloit, quoique privée de la langue par les suites de la petite-vérole. II. *Table des articulations des os, selon un nouveau système, et leur rapport à celui des anciens*. III. *Table des articulations et des connexions des os, selon le système des anciens anatomistes, et leur rapport à celui des modernes*. Ces deux Tables ont été publiées à la suite du Cours abrégé d'ostéologie de Lecat.

AUBAT. *Voyez* DORAT (Jean).

AURÈLE (Marc). *Voy.* MARC-AURÈLE ANTONIN, n°. VIII.

I. AURÈLE (saint), évêque de Carthage en 388, se distingua par son zèle contre les donatistes et les pélagiens. Il fit condamner dans un concile Pélage et Célestius son disciple, avant que S. Augustin eût attaqué avec vigueur leur doctrine. Aurèle mourut en 423. S. Fulgence donne de grands éloges à son savoir et à sa piété.

AURÉLIANUS. *Voyez* CÆLIUS.

† I. AURÉLIEN (Lucius Domitius Aurélianus) naquit dans un village de Pannonie, d'une famille obscure. Après avoir passé par tous les grades de la milice, il fut tribun et défit les Francs à Mayence. Valérien, qui connoissoit son zèle pour la discipline, lui confia le soin de veiller sur tous les quartiers des troupes, pour l'y établir ou l'y maintenir. Un soldat ayant fait violence à une femme, il le fit écarteler, en l'attachant à deux branches d'arbre courbées de force. Les querelleurs, les ivrognes, les maraudeurs étoient fouettés sur-le-champ : « Enrichissez-vous, disoit-il à ses soldats, des dépouilles de l'ennemi, et non des larmes des citoyens. » Il fut élevé au consulat en 258 ; et Valérien qui ne l'appeloit que le libérateur de l'Illyrie et des Gaules, et l'imitateur des Scipions, voulut faire les frais de sa promotion. Ulpius Crinitus, dont il avoit été lieutenant dans la Thrace, l'adopta ; et Claude II, qui aimoit et estimoit sa valeur et sa sagesse, le fit général de l'Illyrie et de la Thrace. Après la mort de cet empereur, arrivée en 270, tous les suffrages se réunirent en faveur d'Aurélien. Elu par l'armée, il fut confirmé par le sénat et le peuple. Il vainquit les Goths, les chassa de la Pannonie, battit les Vandales, les Marcomans et les Sarmates, assura la paix au dehors et la tranquillité au dedans. On lui reprocha d'avoir terni l'éclat de ses victoires en punissant avec cruauté de légers propos tenus à Rome sur quelques échecs qu'il essuya. Il quitta bientôt la capitale de l'empire pour aller conquérir l'Orient sur Zénobie, traversa la Sclavonie et la Thrace, tailla en pièces les barbares, passa en Asie, prit Tyane en Cappadoce, et jura, pendant le siége de cette ville, « qu'il n'y laisseroit pas un chien en vie » ; mais lorsqu'il s'en fut rendu maître, il se calma, et dit aux soldats qui vouloient la mettre à feu et à sang « qu'il leur permettoit seulement de tuer tous les chiens qu'ils rencontreroient. » Après avoir vaincu deux fois Zénobie, il la poursuivit jusqu'à Palmyre, où il l'assiégea. Cette reine, qui avoit conduit elle-même ses armées, se défendit en grand

capitaine. Aurélien, impatient d'entrer dans la ville, lui écrivit pour l'inviter à se rendre. Zénobie lui répondit avec une fierté qui ne fit qu'augmenter l'envie d'Aurélien de prendre la place. (*Voyez* Zénobie.) Elle se rendit bientôt après, l'an 273. (*Voyez* Apsée.) Zénobie avoit tenté de se réfugier en Perse; mais Aurélien la fit arrêter et charger de chaînes. Palmyre, qui se révolta quelque temps après, fut rasée, et ses habitans passés au fil de l'épée, sans égard pour l'âge, ni pour le sexe. Aurélien, avant cette révolte, avoit déjà fait périr plusieurs partisans de Zénobie, entre autres le fameux philosophe Longin, auquel il attribuoit la lettre altière de cette princesse. Il marcha ensuite contre Firmius, qui s'étoit fait proclamer empereur en Egypte pour venger Zénobie, le défit, et lui ôta la vie par des tourmens recherchés. De là il vint attaquer, l'an 274, Tétricus, qui dominoit dans les Gaules, et qui mit fin à la guerre en se soumettant. Aurélien, vainqueur de tant de peuples, orna son triomphe de captifs Goths, Alains, Roxelans, Sarmates, Francs, Suèves, Vandales, Allemands, Ethiopiens, Arabes, Indiens, Bactriens, Géorgiens, Sarrasins et Perses. Zénobie et Tétricus suivirent le char de triomphe. La première obtint des terres dans le territoire de Tivoli, et le second eut le gouvernement d'une partie de l'Italie. — Aurélien, tranquille à Rome, l'embellit, la réforma, fit distribuer aux pauvres du pain et de la viande, remit les impôts, fixa le nombre des eunuques, et défendit d'avoir des concubines, si ce n'étoit une esclave. Il étoit en marche contre les Perses, lorsque Mnesthée, l'un de ses affranchis, craignant de voir ses extorsions punies du dernier supplice, contrefit l'écriture de son maître, et fit une liste de proscrits, où il mit les noms des principaux capitaines de l'armée romaine : cette liste, ayant été montrée aux intéressés, excita une révolte qui coûta la vie à l'empereur. Il fut tué près d'Héraclée l'an 275. Peu de temps après, l'imposture ayant été découverte, Mnesthée fut livré aux bêtes, et tous les conjurés furent punis. Dans la crainte de donner l'empire à quelqu'un de ceux qui avoient eu part à la mort d'Aurélien, l'armée pria le sénat d'élire lui-même un empereur. Les sénateurs, au lieu de saisir cette occasion de rentrer dans leurs droits, renvoyèrent le choix à l'armée. Cette modération, à laquelle on ne s'attendoit point, occasionna un interrègne de huit mois. Ce qui étonna encore davantage, fut le calme qui régna pendant la vacance de l'empire. Il n'y eut de soulèvement ni parmi le peuple, ni parmi les soldats. Aucun général ne tenta de se revêtir de la pourpre impériale; aucun même ne brigua pour l'obtenir. Rien ne pouvoit donner une plus grande idée de l'ordre qu'Aurélien laissoit après lui; cependant cet empereur fut plus admiré qu'aimé, parce que sa sévérité étoit extrême. Il étoit si cruel dans les châtimens, qu'il fit dire de lui « qu'il étoit bon médecin, mais qu'il tiroit un peu trop de sang. » On prétend que, dans ses différentes batailles, il avoit tué de sa main plus de neuf cents hommes. Il assistoit souvent au supplice des soldats condamnés à la mort ou au fouet. Cet homme sévère étoit fastueux. Il fut le premier empereur qui prit le diadème. Il s'éleva sur la fin de son règne une persécution contre les chrétiens, qui fut courte, mais cruelle.

† II. AURÉLIEN (saint) devint évêque d'Arles en 548. Le pape Vigile lui accorda le pallium et le

titre de vicaire du saint-siége. Il fonda dans la ville d'Arles un monastère auquel il donna une règle pleine de sagesse. Aurélien mourut à Lyon, comme il paroît par l'inscription de son tombeau, découverte en 1308 dans l'église de Saint-Nizier.

AURÉLIO (Louis), de Pérouse, chanoine de Saint-Jean-de-Latran, est mort à Rome en 1637. Ses connoissances historiques le firent considérer par le pape Urbain VIII, comme l'un des plus savans historiographes de son siècle. On lui doit, I. Un *Abrégé de l'Histoire universelle* de Turselin, Pérouse, 1623. II. Un autre *des Annales* de Baronius. III. Un autre du grand ouvrage de Bézovius *sur l'Histoire ecclésiastique*, en 9 volumes in-fol. IV. Une *Histoire de la révolte de la Bohême contre les empereurs Mathias et Ferdinand*, Rome, 1625. Ce dernier écrit est en italien ; les autres sont en latin.

† I. AURÉLIUS-VICTOR (Sextus), Africain, né dans la pauvreté, alla chercher fortune à Rome, et s'éleva par son mérite aux premiers emplois de l'empire. Il fut gouverneur de la seconde Pannonie en 361. Etant devenu préfet de Rome, il fit élever une statue à Théodose, l'un de ses bienfaiteurs. Enfin il fut honoré du consulat, avec Valentinien, en 369. Il composa une *Histoire romaine*, que nous avons perdue, et dont il ne nous reste qu'un *Abrégé*. La sécheresse de ce précis, qui ne contient presque que des dates, a fait penser qu'il n'étoit pas de lui, et qu'il devoit avoir composé un ouvrage plus étendu. Nous avons une édition de cet auteur, avec des notes par madame Dacier, à l'usage du dauphin, Paris, 1681, in-4°. Les éditions *cum notis varior.* d'Utrecht, 1696, in-8°, et d'Amsterdam, 1733, in-4°, sont estimées. Gruner en a donné une nouvelle à Erlang, 1787, in-8°, qui a été réimprimée à Vienne en 1806, in-8°.

† II. AURÉLIUS (Cornélius), Hollandais, de Gouda ou Fergace, chanoine régulier de Saint-Augustin et précepteur d'Erasme, fut honoré par Maximilien de la couronne de poëte. Son disciple valut beaucoup mieux que lui. Aurélius est auteur de deux traités, l'un intitulé *Defensio gloriæ Batavinæ* ; et l'autre, *Elucidarium variarum quæstionum super Batavinâ regione.* On ne sait point la date de sa mort : on croit qu'il vivoit encore en 1520. Dans la préface de son Hadrianus VI, Burman a inséré une production d'Aurélius jusqu'alors inédite et inconnue. Elle a pour titre : *Corn. Aur. Gaud. Apocalypsis, et visio mirabilis super miserabili statu matris Ecclesiæ, et de summâ spe ejus reparandæ ex inopinatâ promotione Ven. Dom. Hadriani, Trajectensis, in summum Romanorum pontificem, etc.* Cette pièce, tirée de la poussière de la bibliothèque de Leyde, où elle se trouvoit parmi les papiers de Bonaventure Vulcanius, éditeur, en 1586, des autres productions d'Aurélius, qu'il a fait précéder de sa vie, est divisée en quatre livres, et occupe depuis la p. 259 jusqu'à 314, sans compter la préface et la dédicace. Elle est remarquable sur-tout par le courage et la force avec lesquels l'auteur s'élève contre les désordres du clergé et les abus qui s'étoient glissés dans l'Eglise. Aurélius, dans sa dédicace, parle de ses autres ouvrages en prose et en vers (*prosas et carmina*), et il témoigne l'intérêt le plus ingénu à leur conservation. Il craint que les moines, offensés de sa vivacité, ne les vouent au feu ou à l'eau, comme ils l'avoient juré pour ceux d'Erasme, son disciple.

III. AURÉLIUS-PROBUS. *Voy.* PROBUS.

* IV. AURÉLIUS, peintre de l'antiquité. *Voyez* ARÉLIUS.

AURELLI (Jean Mutiot), *ou plutôt* ARELLI, poëte latin du seiziéme siècle. Ses *poésies* sont dans les Délices des poëtes latins d'Italie. Il se proposa Catulle pour modèle, et ne s'en éloigna que pour les obscénités. On trouve dans ses *poésies* de l'harmonie, de la délicatesse, de l'enjouement et de l'élégance. Le pape Léon X ayant donné le gouvernement d'une place à Aurelli, il fut trouvé mort quelque temps après, avec sa mule, au fond d'un puits. Les habitans, que ce gouverneur opprimoit, tirèrent de lui cette cruelle vengeance en 1520.

† AURENG-ZEB, Grand-Mogol, se ligua avec un de ses frères contre son père Schah-Gehan, et l'enferma dans une dure prison en 1660. Il se défit ensuite de son complice, et fit étrangler les deux autres frères qui lui restoient. Son père étant tombé malade, il lui envoya un médecin, ou, pour mieux dire, un empoisonneur, qui le fit mourir. Devenu paisible possesseur de l'empire, il crut expier ses atrocités en se bornant au pain d'orge, aux légumes et à l'eau. « C'est à vous, Dieu puissant! s'écrioit-il quelquefois, que je dois le trône : d'un pauvre faquir, vous avez fait le plus grand roi de l'univers, pour apprendre à tous les hommes que vous humiliez les superbes et que vous élevez les humbles. » Ce scélérat pénitent fut heureux dans toutes ses expéditions. Il conquit les royaumes de Décan, de Visapour, de Golconde, et presque toute cette grande presqu'île que bordent les côtes de Coromandel et de Malabar. Il campoit ordinairement au milieu de son armée, de crainte que ses enfans ne le traitassent comme il avoit traité son père. Il mourut âgé de près de 100 ans, en 1707. Il paroit, par ce qu'en rapportent les historiens, que, s'il eût régné sur un peuple éclairé, il auroit fait du bien et protégé les lettres. Il dut en partie ses succès à sa tempérance, à sa bravoure, à son infatigable activité. Il sortoit d'une grande maladie, et travailloit plus que sa foiblesse ne pouvoit le lui permettre : un ministre lui représenta combien cet excès de travail étoit dangereux; Aureng-Zeb lui lança un regard de mépris et d'indignation, et se tournant vers les autres courtisans, il leur dit ces paroles remarquables : « N'avouez-vous pas qu'il y a des circonstances où un roi doit hasarder sa vie, et périr les armes à la main, s'il le faut, pour la défense de la patrie? et ce vil flatteur ne veut pas que je consacre mes veilles et ma santé au bonheur de mes sujets! Croit-il donc que j'ignore que la Divinité ne m'a conduit sur le trône que pour la félicité de tant de millions d'hommes qu'elle m'a soumis? Non, non; Aureng-Zeb n'oubliera jamais le vers de Sadi : « Rois, cessez d'être rois, ou règnez par vous-mêmes. » Hélas! la prospérité et la grandeur ne nous tendent déjà que trop de piéges. Malheureux que nous sommes! tout nous entraîne à la mollesse; les femmes, par leurs caresses, les plaisirs, par leurs attraits. Faudra-t-il que des ministres élèvent leurs voix perfides pour combattre la vertu toujours foible et chancelante des rois, et pour les perdre par de funestes conseils? » Quoique ce prince affectât beaucoup de zèle pour l'Alcoran, l'auteur des Révolutions des Indes prétend qu'il n'avoit d'autre religion que le déisme. Il dit qu'Aureng-Zeb s'entretenant sur les diverses religions qui partagent l'univers, avec un savant rabbin : « A laquelle, lui dit-il, doit-on donner

la préférence, ou de la chrétienne ou de la musulmane, ou de celle de Moïse? — Seigneur, répondit le docteur juif, qui craignoit les suites d'un pareil entretien : Un père de famille avoit un diamant d'un prix inestimable ; chacun de ses trois fils souhaitoit avec passion de l'avoir pour partage, afin de prévenir les querelles après sa mort ; le père de famille fit tailler deux autres diamans avec tant d'art, et si semblables au premier, que, quoiqu'ils fussent faux, il étoit impossible de ne pas s'y méprendre. Il les distribua tous les trois à ses enfans ; chacun d'eux crut avoir le véritable.» Aureng-Zeb, à ce que dit le même auteur, en conclut que toutes les religions étoient indifférentes. Mais cette historiette est beaucoup plus ancienne qu'Aureng-Zeb. Il paroît d'ailleurs, par ce que rapportent Gémelli Carreri et d'autres historiens, que ce prince étoit très-religieux, du moins sur la fin de sa vie. Gémelli dit que, depuis qu'il se consacra à la pénitence, il cessa d'être sanguinaire ; il devint même si bon, que les gouverneurs et les omras faisoient à peu près ce qu'ils vouloient. Lorsqu'on lui reprochoit cette extrême bonté à l'égard des ministres des provinces, il répondoit « qu'il n'étoit pas Dieu pour leur faire faire tout ce qu'il falloit, et que, s'ils faisoient mal, Dieu les puniroit. » Gémelli ajoute qu'il vivoit du travail de ses mains, et qu'il faisoit des bonnets qu'il distribuoit aux principaux seigneurs de son empire. *Voyez* l'Histoire de l'empire du Grand-Mogol, par le P. Catrou.

† AURÉOLE (Manius Acilius Aureolus), né dans la Dace, fils d'un berger et berger lui-même, s'enrôla dans la milice, et devint général de l'empire romain sous Valérien. En 262, il délivra ce prince des deux tyrans Macriens ; mais sa fidélité se démentit sous Gallien. Cet empereur étant parti pour faire la guerre aux Goths, Auréole, qui commandoit à Milan, se fit donner la pourpre impériale à la fin de 267. Gallien revint sur ses pas, et vainquit l'usurpateur dans une bataille rangée ; mais ce prince ayant été assassiné sur ces entrefaites, Auréole se maintint encore quelque temps. Claude II, successeur de Gallien, tâcha de l'attirer hors de Milan, où il s'étoit refugié, et, lui ayant livré bataille, le fit prisonnier. Le vainqueur vouloit lui laisser la vie ; mais les soldats, irrités de sa rébellion, le tuèrent en avril 268. Claude respecta cependant sa mémoire, donna des éloges à ses talens supérieurs pour les armes, et lui fit élever un tombeau.

AURÉOLUS. *Voyez* AURIOL *et* ORIOL.

I. AURIA (Dominique d'), sculpteur et architecte napolitain, a laissé dans sa patrie des monumens qui prouvent son habileté dans son art. On lui doit *les bas-reliefs de Sainte-Marie delle Grazie*, et *la fontaine de Médicis*, qui orne la grande place en face de Castel-Nuovo. André Barchetta fut son élève.

II. AURIA (Frédéric et Jean-François), nés à Palerme, mais originaires de Gênes, furent l'un et l'autre de profonds jurisconsultes, et de savans littérateurs. Frédéric a publié, I. *Aureum repertorium*, 6 vol. in-4°. II. Des *Questions légales*, in-fol. III. *Index regalis*, in-4°. IV. *Protheum legale, seu de variâ hominum fortunâ*. V. *Elémens de la langue hébraïque*, in-8°. VI. *Notices historiques sur les ouvrages qui attaquent les Hébreux*. Jean-François est auteur, I. D'un *Répertoire féodal* en 6 vol. II. *Relation de la peste de Palerme*, 1624. III. *Disputationes de Siciliæ monar-*

chid. Cet écrit attaque les opinions de Baronius.

III. AURIA (Vincent), né à Palerme en 1625, et mort dans la même ville en 1710, abandonna le barreau pour la littérature. Il fut assez mal partagé des biens de la fortune; mais il se consola avec les Muses. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien, et quelques uns en latin. Les premiers sont plus estimés que les seconds. Parmi ceux-là on compte une *Histoire*, assez recherchée, *des grands-hommes de Sicile*, Palerme, 1704, in-4°; une *Histoire des vice-rois de Sicile*, ibid., 1697, in-fol.; une autre de l'*Origine des principales cités de Sicile*; une *Dissertation sur l'origine de la poésie italienne*, etc., etc. (*Voyez* AUTOLYQUE, n° II.)

*AURIAC (Bernart d'). *Voyez* BERNART D'AURIAC.

† AURIFABER (André), médecin de Breslaw dans le 16ᵉ siècle, se fit connoitre par son érudition. On a de lui des *Notes* estimées sur la première édition du *Cynosophion* de Phæmon, ou *Traité des maladies des chiens*, imprimé à Wurtemberg en 1545, in-8°. Aurifaber mourut le 12 décembre 1559, âgé de 46 ans.

*II. AURIFABER (Egide), chartreux au couvent du Mont-Sion, près de Ziériczée en Zélande, est auteur de trois opuscules *de Laude Carthusianâ; Opus exemplorum; Sermones de tempore sancto.* Il mourut en 1566.

† AURIFICUS ou ORIFICUS BONFILIUS (Nicolas), carme de Sienne, a laissé divers ouvrages *de morale et de piété.* Il a publié les Œuvres de Thomas Waldensis. Il vivoit encore en l'année 1590, qui étoit la 60ᵉ de son âge. Sa principale production, *De antiquitate et cæremoniis missæ*, parut à Venise en 1572, in-8°.

† AURIGNI ou AVRIGNI (Gilles d'), dit le *Pamphille*, poëte français du 16ᵉ siècle, né à Beauvais, dont la vie est peu connue, mais dont les ouvrages méritent de l'être. Il étoit avocat au parlement de Paris. Les éditeurs des Annales poétiques ont inséré dans leur Recueil ses meilleures productions, entre autres, son *Tuteur d'amour*, petit poëme en quatre chants, plein d'imagination, de grace et de mollesse, le meilleur du siècle. Ses ouvrages sont, I. *Le cinquante-deuxième Arrêt d'amour, avec les ordonnances sur le fait des masques*, 1528, in-8°. II. *La Généalogie des dieux poétiques*, 1545, in-12. III. *Aureus de utrâque potestate libellus, in hunc usque diem non visus, Somnium Viridarii vulgariter nuncupatus*, etc, 1516, in-4°.

† AVRIGNY (Hyacinthe Robillard d'), né en 1674 à Caen, jésuite en 1691, mourut le 24 avril 1719, du chagrin que lui causèrent les retranchemens qu'on fit à ses ouvrages. La régence pénible des basses classes ayant beaucoup affoibli sa santé, naturellement délicate, on le fit procureur du collége d'Alençon, où il resta comme inconnu, malgré ses talens. On a de lui, I. *Mémoires chronologiques et dogmatiques, pour servir à l'histoire ecclésiastique, depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions et des remarques critiques*, 1739, 4 vol. in-12. On s'est plaint que, dans cet ouvrage, estimable par l'exactitude des dates et par plusieurs faits très-bien développés, par la clarté et l'intérêt qu'il répand sur les matières théologiques, l'auteur se soit trop laissé conduire par l'esprit de parti; que ses remarques critiques sont

poussées en quelques endroits jusqu'à la satire, et semblent avoir été trop souvent dictées par ses préventions contre les adversaires des Doucin et des Tellier, plus que par la vérité. II. *Mémoire pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, à Paris, 1725, 4 vol. in-12; et réimprimés, en 1757, en 5 vol. in-12, avec des additions et des corrections par le P. Griffet. Le discernement des faits, la justesse de la chronologie, le choix des matières, l'élégante précision du style, ont fait comparer cet ouvrage aux meilleurs Abrégés chronologiques que nous ayons. Les étrangers lui ont reproché cependant des préjugés nationaux, et l'apologie qu'il ose faire des cruautés exercées dans le Palatinat.

*AVRIL (Jean), sieur de La Roche, prieur de Corzé, natif du Pont-de-Cé, près Angers, poëte latin et français, qui florissoit vers la fin du 16e siècle. On a de lui, en vers français, *les Regrets sur la rupture de la paix, l'an* 1568, et une *Ode sur les victoires obtenues par le duc d'Anjou*, le tout imprimé ensemble en 1570; plus *le Bienveignement à Monseigneur entrant en Anjou*, Angers, 1578, in-8°. La Croix-Dumaine cite en outre de lui une *Traduction en vers* des deux premiers livres du Zodiaque de Palingène, et un *Poëme touchant sa naissance*, qui n'ont point été imprimés.

AVRILLON (Jean-Baptiste-Elie), né à Paris en 1652, minime distingué dans son ordre par ses sermons et sa piété, mourut à Paris en 1729, âgé de 78 ans environ. On a de lui plusieurs ouvrages, pleins d'onction. Les principaux sont, I. *Méditations et Sentimens sur la sainte Communion*, in-12. II. *Retraite de dix jours pour tous es états*, in-12. III. *Conduite pour passer saintement le temps de l'avent*, in-12. — *pour passer saintement le temps du carême*, in-12. — *pour passer saintement les octaves de la pentecôte, du Saint Sacrement et de l'Assomption*, in-12. IV. *Commentaire affectif* sur le *psaume Miserere, pour servir de préparation à la mort*, in-12. V. *L'Année affective*, ou *Sentimens sur l'amour divin, tirés du Cantique des Cantiques*, in-12. VI. *Réflexions théologiques, morales et affectives sur les attributs de Dieu*, in-12. VII. *Commentaire affectif sur le grand précepte de l'amour de Dieu*, in-12. VIII. *Réflexions pratiques sur la divine enfance de Jésus-Christ*, in-12. IX. *Sentimens d'un Solitaire en retraite pendant l'octave du S. Sacrement*, in-24. X. *Traité de l'amour de Dieu à l'égard des hommes, et de l'amour du prochain*, in-12. XI. *Pensées sur divers sujets de Morale*, in-12.

AVRILLOT (Barbe), ou *Sœur* MARIE *de l'Incarnation*, naquit à Paris de Nicolas Avrillot, seigneur de Champlâtreux, maître des comptes. Sa vertu et ses agrémens l'ayant fait rechercher en mariage, elle épousa Acarie, aussi maître des comptes, et ligueur furieux, dont elle eut six enfans. Après la mort de son mari, elle se fit carmélite, en 1614, à Amiens, et mourut à Pontoise, en odeur de sainteté, l'an 1618. Duval, professeur de Sorbonne, Maurice Marin, barnabite, et d'autres, ont écrit sa vie, qui contient des exemples d'une piété solide, et des choses singulières. Elle passe pour la fondatrice des carmélites réformées en France, parce qu'elle contribua beaucoup à la propagation de cette réforme.

I. AURIOL. *Voyez* ORIOL.

† II. AURIOL *ou* AVRIOL (Blaise

d'), natif de Castelnaudary, et professeur de droit-canon à Toulouse, demanda à François I, en 1533, à son passage par cette ville, d'accorder à l'université le titre de noble, et aux professeurs le privilége de faire des chevaliers ; ce prince lui accorda sa demande. Pierre Daffis, docteur-régent, et comte-ès-lois, titre qu'on donnoit aux docteurs qui avoient régenté vingt ans, mit à Blaise d'Auriol les éperons dorés, la chaîne d'or au cou et l'anneau au doigt, et fit un beau compliment au docteur chevalier. Voltaire prétend que, des astrologues ayant prédit un nouveau déluge, Blaise d'Auriol, qui craignoit de périr, fit faire une grande arche pour lui, ses parens et ses amis. Il mourut vers l'an 1640. Il se mêloit de poésie : nous connoissons sa *Départie d'Amours*, à la suite de la Chasse d'Amours d'Octavien de Saint-Gelais, Paris, 1509, in-fol., et 1536, in-4°. *Les joies et douleurs de Notre-Dame*, en vers et en prose, Toulouse, 1520, in-4°. Le premier est fait d'après les poésies de Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, dont les manuscrits se trouvent aux bibliothèques impériales et de l'Arsenal. On a encore de d'Auriol quelques *Ouvrages de jurisprudence* peu connus aujourd'hui ; mais le nom de l'auteur a toujours été en vénération dans l'université de Toulouse.

† AURISPA (Jean), né à Noto, ville de Sicile, en 1369, fut élève d'Emmanuel Chrysoloras. Il étudia la langue grecque, et passa à Constantinople pour y recueillir d'anciens manuscrits en cette langue. Il en rapporta deux cent trente huit, parmi lesquels étoient Platon, Proclus, Lucien, Xénophon, Arrien, Diodore de Sicile, Strabon, Callymaque, Pindare, Appien, et le Pseudo-Orphée. Il s'y fit connoître et aimer de l'empereur Jean Paléologue, qu'il retrouva ensuite à Ferrare, où il étoit venu pour assister au concile assemblé par Eugène IV. Aurispa devint le secrétaire de ce pape et de Nicolas V son successeur, qui lui donna deux riches abbayes, et il mourut à Rome âgé de 90 ans, en 1459. On a de lui la *Traduction* d'Archimède, celle du *Commentaire* d'Hiéroclès, sur les vers dorés de Pythagore, Bâle, 1543, in-8°. Un livre d'*Épigrammes*, une *Traduction des Économiques* de Xénophon, et *de quelques dialogues* de Lucien.

AURISPI (Victoire Galli), naquit à Urbin, d'un père qui aimoit la poésie, et qui lui apprit de bonne heure l'art des vers. Ceux qu'elle publia furent estimés, et recueillis en partie à la suite des églogues de Frédéric Riccioli, à Urbin, en 1594. Victoire Aurispi mourut vers le même temps.

AUROGALLUS (Matthieu), natif de Bohême, professeur des langues dans l'académie de Wittemberg, mourut en 1543. Il publia une *Grammaire hébraïque et chaldaïque*, à Bâle, 1539, in-8°, et une *Géographie de la terre-sainte*. Il avoit travaillé à la *Version de la Bible allemande*, donnée par Luther.

† AURORE (Mythol.), déesse de l'antiquité païenne. Elle ouvroit les portes du ciel, selon les poëtes, et, après avoir mis les chevaux au char du Soleil, le précédoit sur un char brillant, traîné par deux chevaux, un grand voile sur la tête reculé en arrière, semant des fleurs sur son passage, et embellissant la nature. Aurore, amoureuse du jeune Titon, l'enleva et l'épousa : elle en eut Memnon, roi d'Abydos en Égypte. Les larmes que lui fit répandre la mort de ce prince produisirent la rosée du matin. Elle enleva aussi Céphale à sa femme

Procris, et ensuite Orion. Homère la fait sortir d'un palais de vermeil, pour ouvrir avec des doigts de rose les barrières du jour. Quelquefois on attèle à son char deux chevaux, Lampus et Phaéton ; quelquefois elle est montée sur Pégase, parce qu'elle est amie des poëtes.

* AUROTIN (Corneille), chanoine de Tergau ou Gouda, étoit ami et correspondant d'Erasme. Les deux premières des lettres qui nous restent d'Erasme lui sont adressées. Elles sont de 1489 et 1490.

*I. AUROUX (Nicolas), graveur, né en 1660 à Pont-Saint-Esprit. Il a travaillé à Turin et à Lyon. Ses meilleurs ouvrages sont, Une *Vierge avec l'Enfant-Jésus et saint Jean*, et les *Portraits du jésuite Spinola et de Vincent Voiture*.

† II. AUROUX DES POMMIERS (Matthieu), conseiller-clerc en la sénéchaussée de Bourbonnais et siége présidial de Moulins, étoit prêtre et docteur en théologie. Il a publié un *Commentaire* fort estimé et rare, *sur la coutume de Bourbonnais*, 1732, 2 part. in-fol. En 1741, il donna des additions à son ouvrage.

AUSBERT. *Voyez* AUTPERT.

AUSON, fils d'Ulysse et de Calypso, vint s'établir en Italie, et y donna son nom à la contrée appelée Ausonie.

† I. AUSONE (Jules), père du poëte de ce nom, natif de Basas, en Aquitaine, vers l'an 287, premier médecin de l'empereur Valentinien I, se fraya des routes nouvelles dans son art, qu'il exerçoit gratuitement. Il avoit composé des *Livres de Médecine* qui se sont perdus. Il étoit philosophe, et se vit élever aux honneurs, sans les rechercher, fut préfet de l'Illyrie, sénateur honoraire de Rome et de Bordeaux, et mourut à 90 ans. Son fils lui a donné l'immortalité dans ses vers. Il lui consacra un éloge funèbre.

† II. AUSONE (Décius Magnus), natif de Bordeaux, fils du précédent, professa la grammaire et la rhétorique avec tant de distinction, que l'empereur Valentinien I lui confia l'éducation de Gratien son fils. Cet emploi le conduisit aux premières dignités de l'empire. Il fut questeur, préfet du prétoire, et consul en 379. Gratien, en lui conférant cette dernière place, lui écrivit une lettre qui fait honneur au cœur de ce prince. « Lorsque je pensois, lui disoit-il, il y a quelque temps, à créer des consuls pour cette année, j'invoquai l'assistance de Dieu, comme vous savez que j'ai coutume de faire en tout ce que j'entreprends, et comme je sais que vous voulez que je fasse. J'ai cru que je devois vous nommer premier consul, et que les dieux demandoient de moi cette reconnoissance, pour les bonnes instructions que j'ai reçues de vous. Je vous rends donc ce que je vous dois ; et sachant qu'on ne peut jamais s'acquitter ni envers ses pères ni envers ses maîtres, je confesse que je vous suis encore redevable de tout ce que je puis vous rendre. » Ausone, reconnoissant, prononça le panégyrique de Gratien. « L'ouvrage, dit Thomas, n'a aucun mérite pour le fonds ; et, à l'égard du style, il est quelquefois ingénieux, mais sans goût, sans harmonie et sans graces. » Après la mort de son élève, Ausone se retira dans la Saintonge, où il finit ses jours vers l'an 393. Il avoit composé des *Fastes consulaires* jusqu'à l'an 383 ; mais cet ouvrage est perdu. Nous n'avons que ses *Poésies*, dont il y a une très-belle édition *ad usum delphini*, 1730, in-4° ; et dont l'abbé Jaubert a publié une Traduc-

tion en 4 vol. in-12, 1769, avec le texte. On y trouve les éloges des principales villes de l'empire, un ouvrage en vers sur les empereurs, etc. On y remarque beaucoup de facilité, de brillant et de feu ; mais les pensées en sont recherchées, le style dur, inégal et la latinité peu correcte. Son *Poëme sur la Moselle* est admiré de tous les gens de goût ; mais son *Centon*, production obscène, composée de vers pris de côté et d'autre dans le chaste Virgile, a révolté tous ceux qui ont des mœurs. Il n'est pas sûr qu'Ausone fût chrétien, quoique Trithème le fasse évêque de Bordeaux. La première édition des *Epigrammes* d'Ausone parut à Venise en 1472, in-fol. ; mais on a ajouté d'autres pièces aux Epigrammes dans l'édition de Milan, 1490, in-fol. George Mérula en donna une autre à Venise en 1494, à laquelle il joignit une préface. Joseph Scaliger en publia une troisième avec un savant commentaire, en 1549 et 1588, in-8°; enfin, la meilleure est celle d'Amsterdam en 1671, avec les remarques de Tollius. L'édition d'André Vinet est de 1580, in-4°, imprimée à Bordeaux.

III. AUSONE (saint) prêcha la foi dans les environs d'Angoulême, et convertit un grand nombre d'idolâtres. Il scella sa doctrine de son sang, et eut la tête tranchée. Ses reliques furent brûlées en 1568 par les calvinistes.

AUSPICE (saint), évêque de Toul, fut l'un des plus savans prélats de son temps. Il fut ami de Sidoine Apollinaire. Le tome premier de la collection de Duchêne renferme une *épître en vers* de saint Auspice, adressée au comte Arbogaste, alors gouverneur de Trèves. Il mourut vers l'an 474.

AUSQUAI. *Voyez* DAUSQUAI.

† AUSSUN (Pierre d'), grand capitaine, d'une famille noble et ancienne de Bigorre, servit pendant quarante ans avec beaucoup de réputation ; et se distingua sur-tout à la bataille de Cérisoles en 1544. Il fut moins heureux à celle de Dreux en 1562 : le nombre des fuyards fut si grand, qu'il fut emporté par eux. La douleur d'avoir fui le saisit tellement, qu'il en mourut la même année. Il étoit chevalier de Saint-Michel.

AUSSURD (Antoine), l'un des premiers imprimeurs de Paris, se distingua par le choix et la netteté de ses éditions. Il publia, en 1519, les œuvres de Justin, de Florus et de Sextus-Rufus, in-fol., dont il trouva l'ancien manuscrit dans la bibliothèque du collége de Lisieux.

* AUSSY (d'). *Voyez* LE GRAND d'AUSSY.

† AUSTAU D'ORLHAC, troubadour, dépeignit, dans ses vers, les calamités produites par les croisades. Après avoir déploré la mort de saint Louis, il maudit le clergé promoteur de la guerre sainte. Il veut que l'empereur se croise avec les Français pour le combattre et l'abolir, « puisqu'il a fait périr la chevalerie, tandis qu'il ne songe lui-même qu'à dormir » ; il désire enfin que les chrétiens se fassent mahométans, puisque Dieu s'est déclaré pour les infidèles.

AUSTER (Mythol.), vent chaud, fils d'Éole et de l'Aurore, avoit la taille haute, les traits vieillis, les cheveux blancs, l'air sombre : l'eau dégouttoit toujours de ses vêtemens, et des nuées s'assembloient autour de sa tête.

† AUSTREGESILE (saint), *vulgò* S. OUTRILLE, étoit archevêque de Bourges, et mourut en 624.

Un seigneur nommé Betlin l'accusa devant le roi Gontran d'avoir détourné à son profit les fonds du trésor public. L'évêque affirma son innocence. Gontran remit la décision de l'affaire au jugement de Dieu, par des champions respectifs ; mais le jour où le combat devoit avoir lieu, Betlin tomba de cheval, et mourut de sa chute. Mabillon a publié la Vie de saint Austregesile.

† AUSTREGILDE, simple suivante de la reine Marcatrude, première femme de Gontran, roi d'Orléans, parvint bientôt, par ses intrigues et ses charmes, à dégoûter le roi de son épouse et à la remplacer en 556. Austregilde, parvenue au but de son ambition, abusa de son pouvoir, et rendit son époux cruel. Deux frères de Marcatrude s'étant plaints avec un peu d'amertume de la répudiation de leur sœur, Gontran, animé par les reproches d'Austregilde, les poignarda de sa propre main. La reine ne jouit pas longtemps de sa vengeance ; frappée d'une maladie mortelle à l'âge de 32 ans, elle imputa sa mort à ses deux médecins, et pria le roi de les faire égorger sur son tombeau. Il exécuta cet horrible testament. Cette méchante femme mourut en 580.

† AUSTREMOINE (saint), l'un des sept missionnaires envoyés dans les Gaules par l'Eglise de Rome vers l'an 250, fonda l'église de Clermont en Auvergne.

* AUSTRIUS (Sébastien), de Rufac en Alsace, pratiqua la médecine avec succès vers l'an 1530. Justus en parle dans sa Chronologie, et Maugets lui attribue les ouvrages suivants : I. *De secundâ valetudine tuendâ*, *in Agenitæ librum explanatio*, *universalem super hâc re materiam complectens*, Argentorati, 1538, in-4°, Basileæ, 1540, in-8°. II. *Cornelii, de puerorum, infantiumque morborum dignotione et curatione liber, ex barbaro latinum fecit et emendavit*, Basileæ, 1540, in-8°, Lugduni, 1549, in-16.

AUTCAIRE. *Voyez* OGER.

† AUTELS (Guillaume des), poëte français et latin, naquit à Charolles en Bourgogne vers l'an 1529, et mourut en 1576. Ses talens pour la poésie française furent très-médiocres. Il savoit quelque peu de grec et de latin, dont il farcissoit tous ses vers. Son style manque de clarté et de naturel; il est même très-souvent inintelligible. Des Autels avoit une Iris, réelle ou feinte, comme tous les poëtes de son temps. Il l'appelle *sa sainte*, et déclare qu'il n'a eu pour elle qu'un amour pur. Il a laissé beaucoup de mauvais ouvrages en vers et en prose dont les titres sont tous plus ou moins baroques.

* AUTEROCHE (Jean Chappe), astronome français, né à Mauriac en Auvergne le 2 mars 1728. Il se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques, et traduisit en 1752 les tables astronomiques de Halley, qu'il publia avec des additions. L'académie des sciences de Paris le nomma son associé, et l'envoya en 1760 à Tobolsk en Sibérie, pour y observer le passage de Vénus par le soleil. Il y observa deux éclipses, l'une de soleil et l'autre de lune, et le 6 juin le passage de Vénus. En 1769 l'académie l'envoya en Californie pour y observer un nouveau passage de Vénus. Il y tomba malade, mais, à peine convalescent, il s'exposa pendant une nuit fraîche à faire des observations, retomba malade et mourut le 1er août 1769, âgé de 41 ans. Son *Voyage en Sibérie, fait par ordre du roi en* 1761, etc. Paris, grand in-4°, avec pl., est un ouvrage magnifique, quant à l'exécution typographique,

mais rempli de relations vagues et hasardées, si l'on excepte le détail de ses observations astronomiques. Son *Voyage en Californie*, Paris 1772 in-4° avec pl., publié par Cassini le jeune, contient quelques faits intéressans d'histoire naturelle.

† AUTHARIS *ou* ANTHARIC, roi des Lombards, ne succéda pas d'abord à Cleph ou Cléphis son père. Après la mort de ce prince, en 574, ses sujets avoient confié le gouvernement à trente ducs, qui commandoient en autant de petites provinces, et qui administroient l'état avec une autorité égale. La mésintelligence se mit bientôt entre eux. Les Impériaux menaçoient les Lombards et les contrées qui en dépendoient. Pour résister à leurs efforts, il fallut élire un roi, et le choix tomba sur Autharis. Le nouveau roi, voulant s'attirer plus de respect, prit le prénom de *Flavius*, que tous les empereurs avoient adopté depuis Constantin. Ayant ensuite exigé de chacun des trente gouverneurs la moitié de leur revenu, il commença la guerre. Il soumit d'abord l'Istrie, et fit des courses jusqu'aux portes de Rome et de Ravenne. Quelque temps après, il remporta des avantages sur les troupes de l'empereur Maurice, qui engagea Childebert II, roi d'Austrasie, à secourir l'Italie. Childebert envoya une armée considérable qu'Autharis battit. Délivré de la crainte des Francs, ce prince s'étoit saisi de la plupart des provinces d'au-delà du Pô, lorsqu'il mourut en 590 à Pavie. Le bruit courut qu'il avoit été empoisonné. Ses talens militaires et politiques furent ternis par quelques actions de cruauté.

AUTHIER DE SISGAU (Christophe d'), natif de Marseille, bénédictin de l'abbaye de Saint-Victor, institua, à l'âge de 23 ans, en 1632, la congrégation des Prêtres du Saint-Sacrement, pour les missions et la direction des séminaires. Authier fut fait évêque de Bethléem. Il gouverna son institut, confirmé en 1647 par Innocent X, jusqu'à sa mort, arrivée à Valence en 1667. Borély, prêtre de sa congrégation, a écrit sa vie, Lyon 1703 in-12, c'est un tableau des principales vertus religieuses et sacerdotales.

AUTOLÉON, général de Crotone, livra bataille aux Locriens. Dans le fort de la mêlée, il aperçut dans les rangs des ennemis une place vide, que ceux-ci y laissoient toujours par respect pour la mémoire d'Ajax. Autoléon fondit en cet endroit, et y fut grièvement blessé. Sa plaie ne pouvant guérir, il consulta l'oracle, qui lui ordonna d'apaiser les manes d'Ajax. Autoléon se rendit dans l'île de Leucée, où l'on honoroit ce héros, et sa plaie se ferma.

† I. AUTOLYQUE (Mythol.), Autolycus, fils de Mercure, étoit un fameux brigand, qui infestoit par ses vols les lieux voisins du Mont-Parnasse. Il avoit l'art de dénaturer ses larcins de manière qu'ils ne pussent être reconnus. En dérobant les troupeaux de ses voisins, il leur imprimoit diverses marques, ou teignoit leurs poils en une autre couleur. Sisyphe, se méfiant de lui, fit une marque à la corne intérieure du pied de son bétail. Autolyque ne manqua pas de s'approprier quelques bœufs de Sisyphe; mais il fut facilement convaincu de friponnerie par ce dernier, qui épousa dans la suite sa fille Anticlée, mère d'Ulysse. Il y a des auteurs qui le comptent parmi les Argonautes. Pline parle d'un autre AUTOLYQUE, fameux athlète, qui remporta le prix de la lutte aux jeux olympiques, et mérita une statue de la part des Athéniens.

† II. AUTOLYQUE, Autolycus,

philosophe grec vers l'an 340 avant J. C., a laissé quelques *Traités d'astronomie*, que Joseph Auria de Naples a mis en latin, et que Forcadel a traduits en français, Paris, 1572, in-4°.

AUTOMATIE (Mythol.), déesse du hasard, à laquelle Timoléon, général corinthien, fit bâtir un temple superbe, croyant lui devoir une partie de ses victoires.

AUTOMÉDON, fils de Diore, étoit cocher d'Achille, et écuyer de son fils Pyrrhus. Cicéron fait allusion à ce fameux cocher dans son plaidoyer pour Roscius d'Amérie.

† AUTOMNE, Autumnus (Bernard), avocat au parlement de Bordeaux, né dans l'Agénois, mourut pauvre en 1666, à 99 ans. Une édition du *Corps du droit*, qu'il avoit entreprise, et pour laquelle le chancelier lui avoit promis des fonds qui lui manquèrent, l'exposa à de très-grandes dépenses, et aux poursuites de ses créanciers. La générosité de Le Bret, conseiller d'état, le délivra de leur importunité. Le plus célèbre de ses ouvrages est son *Commentaire sur la coutume de Bordeaux*, dont la meilleure édition est celle de Dupin, 1728, in-fol., avec des notes. Ses autres ouvrages sont, une *Conférence du droit romain avec le droit français*, 1644, 2 vol. in-fol., et sa *Censura Gallica in Jus civile Romanum*, Paris, 1615, in-8°. Dans le choix des opinions, il ne s'attache pas toujours à la meilleure.

† AUTON ou AUTUN (Jehan d'), aumônier et historiographe de France de Louis XII, abbé d'Angle en Poitou, étoit originaire de Saintonge, et d'une famille de laquelle descendoit, selon quelques auteurs, le fameux Barberousse. Il écrivit l'*Histoire de France, depuis l'an 1490 jusqu'en* 1508, avec la fidélité d'un témoin qui dépose. L'abbé Garnier a porté sur cet historien un jugement sévère. « Louis XII, dit-il, qui avoit su employer les plumes les plus célèbres, choisit avec moins de discernement Jean d'Auton pour écrire l'histoire particulière de son règne. Auton n'est qu'un froid bel-esprit, fastidieux dans le détail des petits faits, stérile ou aveugle dans le développement des causes, etc. » Théodore Godefroi a fait imprimer les quatre premières années de son *Histoire*, en 1615, in-4°, et les deux dernières, qui avoient paru dès 1615, in-4°, avec l'Histoire de Louis XII, par Seyssel. les trois autres, qui n'ont pas encore vu le jour, se trouvent à la bibliothèque impériale sous les n°s 8421, 9700 et 9701. Nous avons encore de cet historien les ouvrages suivans : I. *Les Epistres envoyées au roy par les estats de France, avec certaines Ballades et Rondeaux*, Lyon, 1509, in-4°. II. *L'exil de Gennes la Superbe* in-4°, 1508. III. *Diverses pièces sur la mort de Thomassine Espinollé* (Spinola), mss. Il mourut en janvier 1527 dans son abbaye d'Angle.

AUTPERT ou AUSBERT, natif de Provence, bénédictin, abbé de Saint-Vincent de Voltorne dans l'Abruzze, commenta les *Psaumes*, le *Cantique des Cantiques* et l'*Apocalypse* (dans la Bibliothèque des Pères et dans la Collection de Martenne). Il mourut en 778. Il est le premier qui ait demandé au pape l'approbation de ses ouvrages.

† AUTREAU (Jacques d'), peintre par besoin, et poëte par goût, mourut à Paris, où il étoit né, à l'hôpital des Incurables, en 1745, à 89 ans. D'Autreau, d'un caractère sombre et mélancolique, a fait des *Comédies* qui ont fait rire et qui amusent encore. Il avoit presque 60

ans lorsqu'il s'adonna au théâtre. Ses intrigues sont trop simples ; on en voit tout de suite le dénouement. Son dialogue est naturel, son style aisé, quelquefois négligé. Quelques-unes de ses scènes sont d'un bon comique. Le théâtre italien avoit conservé *le Port à l'Anglais*, en prose ; *Démocrite prétendu fou*, en trois actes et en vers. Le théâtre français a représenté *Clorinde*, tragédie en cinq actes ; *le Chevalier Bayard*, en cinq actes, et *la Magie de l'Amour*, pastorale en un acte et en vers. Il donna à l'Opéra, *Platée*, ou *la Naissance de la Comédie*, dont la musique est du célèbre Rameau. *Le Port à l'Anglais* est la première pièce dans laquelle les comédiens italiens aient parlé français. (*Voyez* BIANCOLELLI.) Les *Œuvres* de d'Autreau ont été recueillies en 1749, en 4 vol. in-12, avec une préface de Pesselier, pleine de goût et d'esprit. Le plus connu des tableaux de ce peintre est celui de *Diogène*, la lanterne à la main, cherchant un homme, et le trouvant dans le cardinal de Fleury ; un autre représente La Mothe, Saurin et Fontenelle conversant ensemble.

† AUTREY, (Henri-Fabri, comte d'), né en 1723, mourut en 1777, après avoir réfuté l'ouvrage de Boulanger, intitulé : *L'Antiquité dévoilée*, par celui qui a pour titre : *L'Antiquité justifiée*, in-12, 1766.

AUTRICHE. *Voyez* ALBERT, nos II, IV et VI. ANNE, no XI. CHARLES-QUINT. JUAN, nos I et II. LÉOPOLD. MARGUERITE, no VI. MARIE, no XV, et les empereurs de cette maison.

† AUVERGNE (Antoine d'), directeur de l'opéra de Paris, surintendant de la musique de la cour, naquit à Clermont en Auvergne le 4 octobre 1713. En se livrant à l'étude de la musique, il ne fit d'abord que céder aux vœux de son père, excellent musicien lui-même. Lorsqu'il atteignit sa 18e année, on vit s'opérer en lui un changement aussi prompt qu'extraordinaire : à l'indifférence extrême qu'il avoit jusque-là témoignée pour son art, succéda tout à coup l'enthousiasme le plus vrai, le plus prononcé. Il travailla jour et nuit, et acquit en très-peu de temps, sur le violon, une supériorité d'exécution qui lui mérita, en 1739, d'être admis au nombre des musiciens de la chambre du roi ; mais c'étoit peu pour lui. Son génie le tourmentoit, et avec les seuls ouvrages de Rameau, sur la composition, il parvint à s'en rendre les règles si familières, qu'il composa un *Œuvre de trio pour deux violons et une basse*. D'Auvergne vint s'établir à Paris ; il a donné, tant à la cour qu'au théâtre de l'opéra, un grand nombre d'ouvrages qui tous, et notamment *Canente*, *Enée et Lavinie*, et *Hercule mourant*, offrent des beautés du premier ordre. En 1766, s'étant chargé de l'entreprise du concert spirituel, et n'ayant pu traiter avec Moudonville qui mettoit ses motets à un prix exorbitant, d'Auvergne ne fut point effrayé de la grande réputation que l'Orphée languedocien s'étoit acquise dans ce genre de composition. Il s'y livra avec ardeur ; des succès multipliés couronnèrent ses efforts, et l'on peut dire que son *Te Deum*, son *De profundis* et son *Miserere* sont autant de chefs-d'œuvre. D'Auvergne a fait la *Musique* du premier opéra comique qui ait été joué en France, en 1753. Monnet, directeur de l'opéra comique, où l'on ne jouoit que des pièces à vaudevilles, conçut le projet de donner un démenti aux partisans outrés de la musique italienne, qui, non contens d'accabler de sarcasmes les compositeurs français, soute-

noient que notre langue n'étoit point susceptible des modulations variées et brillantes du chant italien. Il chargea Vadé de faire un opéra comique, et celui-ci composa la jolie pièce des Troqueurs, que d'Auvergne mit en musique dans l'espace de quinze jours. Cet ouvrage, donné comme d'un compositeur d'Italie, obtint le plus grand succès. D'Auvergne a dirigé le grand opéra, de 1767 à 1775, et de 1785 à 1790. Trop véritablement artiste pour s'occuper beaucoup de sa fortune, il jouissoit cependant d'une honnête aisance lorsque la révolution, le privant de toutes ses places, le précipita dans un état voisin de l'indigence. Marié deux fois, il étoit veuf depuis 1788 : il se rendit à Lyon en 1796 auprès des sœurs de sa dernière femme ; c'est chez elles qu'il est mort en 1797. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, d'Auvergne a fait la musique des opéras suivans : I. *Les Amours de Tempé*, paroles de Fuselier, joué en 1752. II. *Les Fêtes d'Euterpe*; ce ballet en 4 actes, représenté en 1758, eut quatre auteurs pour les paroles, Moncrif, Danchet, Favart et Brunet. III. *Polyxène*, opéra en cinq actes, paroles de Joliveau, 1763. IV. *La Vénitienne*, en 3 actes, paroles de Lamothe. V. En 1773, d'Auvergne retoucha l'*opéra de Callirhoé*, paroles de Roy, et refit les airs de ballet et les chœurs dans l'acte de Tibulle, des Fêtes grecques et romaines. Le même compositeur a fait encore la musique de plusieurs ballets donnés à Versailles et à Fontainebleau, tels que *le Prix de la valeur, la Coquette trompée, le Retour du printemps, la Tour enchantée*. Il a dû laisser dans son porte-feuille la musique de deux opéras anciens, *Orphée et Sémiramis*.

* II. AUVERGNE (Pierre d'), surnommé *le Vieux*, fils d'un bourgeois de Clermont, qui vécut dans le 13e siècle. Il passe pour être le premier qui fit connoître les vers provençaux dans son pays. Ses talens, comme poëte et comme musicien, lui procurèrent de grands succès dans le monde. Après y avoir brillé plusieurs années, il se retira dans un couvent où il termina ses jours. Il reste maintenant de lui vingt-quatre pièces, parmi lesquelles on trouve des *Chansons galantes et pieuses;* trois *Poëmes sur des sujets de dévotion;* deux *Sirventes pour exhorter les chevaliers à la croisade;* et un troisième rempli de personnalités révoltantes contre plusieurs troubadours de son temps. Il paroit cependant qu'il ne prit pas toujours vis-à-vis d'eux le langage de la satire ; car Nostradamus parle d'une de ses chansons dans laquelle il prodiguoit des louanges à tous ses confrères.

*III. AUVERGNE (Théophile-Malo Corret de la Tour d'), premier grenadier de la république française, né à Carhaix, département du Finistère, le 23 novembre 1743, se voua dès sa première jeunesse au métier des armes. Il entra au service en 1767 et fut fait capitaine en 1779 au régiment d'Angoumois. En 1782, il a servi indirectement dans la guerre de l'Amérique comme simple volontaire, ensuite comme aide-de-camp du duc de Crillon au siége de Mahon, et refusa d'être le commandant de ce corps ; il fut le premier à l'assaut, et le dernier à la retraite. Il étoit aussi humain que brave ; car après avoir sauvé un blessé lors d'une affaire, en le portant sur ses épaules jusqu'à un endroit moins exposé, il refusa les cent pistoles de pension que le roi d'Espagne lui fit offrir. Dans les premières années de la révolution française, quoique

âgé de 50 ans, et jouissant d'une pension de retraite, il fut un des premiers sous les drapeaux. Depuis le 5 février 1792, il servit comme capitaine de grenadier dans Angoumois. En 1793, il commanda 8,000 grenadiers à l'armée d'Espagne, sans vouloir jamais accepter le titre de général. Sous son commandement, cette avant-garde, appelée la Colonne Infernale, décidoit ordinairement de la victoire avant que le corps de bataille pût arriver. L'infanterie, guidée par la Tour-d'Auvergne, apprit alors à se servir avec succès de la baïonnette. Il eut le bonheur de ne recevoir aucune blessure, quoique son chapeau et son manteau fussent souvent criblés de balles. Il donna des preuves d'un courage extraordinaire, entre autres lors de la prise de Saint-Sébastien, et de la batterie espagnole en-deçà de la Bidassoa. Il se chargea de toutes les reconnoissances. Après la paix de Bâle, s'étant embarqué pour la Bretagne, il fut pris par un corsaire anglais, et resta un an prisonnier en Angleterre. Il vint ensuite se fixer à Passy, près de Paris, où il se livra à des occupations littéraires ; il y travailla à un *Glossaire de 45 langues*, et à un *Dictionnaire françois-celtique*. Il avoit déjà publié ses *Origines gauloises*, ouvrage qui, malgré les hypothèses hazardées qu'il renferme, n'est pas sans mérite. Lorsqu'en 1799 la guerre éclata de nouveau, il partit pour l'armée d'Helvétie, commandée par Masséna, en remplacement d'un conscrit, le fils de son ami Le Brigant, et s'y distingua par son courage. En 1800, Bonaparte, premier consul, le nomma premier grenadier de France, et lui donna un sabre d'honneur ; mais il refusa la pension attachée à cette distinction honorable. Il reprit encore une fois du service, dans la 46e demi-brigade, à l'armée du Rhin, et fut tué le 27 juin 1800, à la bataille de Neubourg. Il combattoit dans les premiers rangs, lorsqu'un hulan, de sa lance, lui perça le cœur. Il fut enseveli sur le champ de bataille, couvert de branches de laurier et de chêne. A l'endroit où il tomba, on érigea un sarcophage, sur lequel on lisoit cette inscription : *A la mémoire de La Tour-d'Auvergne, premier grenadier de France, tué le 27 juin 1800.* Par un arrêté du général Dessoles, le nom de La Tour-d'Auvergne sera conservé à la tête du contrôle de la compagnie des grenadiers de la 46e demi-brigade, où il avoit choisi son rang. Sa place ne sera point remplie, et l'effectif de cette compagnie ne sera plus dorénavant que de quatre-vingt-deux hommes.

† AUVIGNY (Jean du Castre d'), né dans le Hainaut, demeura quelque temps avec l'abbé Desfontaines, qui forma son goût. Il entra ensuite dans les chevau-légers de la garde, et fut tué à l'âge de 31 ans au combat d'Ettinghen, en 1743. C'étoit un homme d'esprit et d'imagination. On a de lui, I. *Les prétendus Mémoires de madame de Barneweld*, avec les portraits satiriques insérés par l'abbé Desfontaines, 2 volumes in-12. II. Un *Abrégé de l'histoire de France et de l'Histoire Romaine* par demandes et par réponses, 2 vol. in-12, qui peut être de quelqu'utilité à la jeunesse. On l'attribue ordinairement à l'abbé Desfontaines, qui ne fit que la revoir, et qui y laissa quelques inexactitudes dans les dates, et des négligences dans le style. III. *Les Amusemens historiques*. Paris, 1735, 2 v. in-12. IV. *Aventures d'Aristie et de Télasie*, Paris, 1731, 2 vol. in-12. V. Les trois premiers volumes et la moitié du quatrième de l'*Histoire de Paris*, 1735, en 5 vol. in-12.

VI. Les huit premiers volumes des *Vies des hommes illustres de la France*, 10 vol. in-12. Le neuvième et le dixième ont été publiés en 1744 par son frère, chanoine de Prémontré. L'abbé Pérau et Turpin ont continué cet ouvrage. La partie que d'Auvigny a traitée est écrite avec chaleur ; il y a des anecdotes curieuses et des faits peu connus. Mais l'auteur préfère les ornemens du style à l'exactitude historique ; il prend souvent le ton romanesque. Sa diction est quelquefois trop oratoire, et d'autres fois trop négligée.

* AUVRAY (Jean), né en Normandie vers l'an 1590, et mort en 1633, étoit avocat au parlement de Normandie. D'un cynisme effronté dans quelques-unes de ses poésies, il n'en a pas moins exercé plusieurs fois sa verve sur des sujets de piété, comme on peut le voir par le titre de trois des ouvrages compris dans la liste suivante, qui renferme tous ceux que l'on a de lui. I. *Diverses Poésies, etc.*, Rouen, 1608, in-12. II. *L'Innocence découverte, tragi-comédie*, 1709, in-12, sans indication de lieu. III. *Le Trésor sacré de la muse sainte, etc.*, in-8°, Rouen, 1613. IV. *Les Poëmes præmiez au Puy de la conception, année* 1621, etc., Rouen, 1622, in-8°. V. *Le Triomphe de la croix*, in-8°, Rouen, 1622. VI. *Le Banquet des Muses, etc.*, Rouen, 1628 et 1633, in-8°. VII. *Théâtre et autres Œuvres poétiques* (contenant outre la *Tragicomédie de l'Innocence découverte*, celles *de Madoute* et *de Dorinde*), Paris, 1628 et 1631, in-8°. VIII. *Satires*, Rouen, 1631, in-8°. IX. Enfin, *des Œuvres saintes, etc.* in-8°, Rouen, 1634.

† AUXENCE, arien, de Cappadoce, intrus dans le siége de Milan par l'empereur Constance, fut condamné dans un concile à Rome en 372. Il étoit né pour être plutôt homme d'affaires qu'évêque. Il ne savoit pas le latin ; il ne connoissoit que l'intrigue. Il posséda cet évêché jusqu'à sa mort, en 374.

† AUXILIUS, prêtre du 11e siècle, ordonné par le pape Formose, publia en 907 trois *Traités contre le pape Sergius III, pour soutenir la validité des ordinations faites par Formose.* Deux de ces écrits sont dans le Traité des ordinations du P. Morin. Le ton en est ferme et noble. D. Mabillon les a fait imprimer tous trois dans ses Analectes, in-fol.

AUXO *et* HÉGÉMONÉ (Mythol.) Les Athéniens qui ne reconnoissoient que deux Graces, les honoroient sous ces noms.

† AUZANET (Barthélemi), Parisien, avocat, né en 1591, mourut en 1673. On a de lui des *Notes sur la coutume de Paris*, des *Mémoires*, des *Arrêts, etc.* Le *Recueil* de ses ouvrages a été publié en 1708, in-fol.

† AUZÉBY (Pierre), né à Nîmes en 1736, chirurgien dentiste, fixa son séjour à Lyon, et y publia, en 1772, un *Traité d'odontalgie*, qui obtint l'attention des gens de l'art, parce que l'auteur y développe un nouveau système sur la formation des dents. Auzéby est mort à Lyon en 1790.

AUZOLES. *Voyez* PEYRE (la).

† AUZOUT (Adrien), célèbre mathématicien, né à Rouen, mourut en 1691, membre de l'académie des sciences de Paris. Il inventa, en 1667, le *Micromètre*, sur lequel il publia un *Traité* imprimé au Louvre dans le Recueil de l'académie, in-fol., 1693. Quelques Anglais lui disputèrent mal à propos la gloire de cette invention pour l'attribuer à Huyghens. Notre astronome eut encore la première idée d'appliquer le téles-

cope au quart de cercle astronomique, dont quelques savans ont fait honneur à Picard, qui perfectionna seulement cette idée. On a encore de Auzout, I. *Lettres sur les grandes lunettes*. II. *Voyage de M. Cassini*. III. *Observations envoyées des Indes et de la Chine*, Amster., 1735, in-4°.

* AXEL (Jean-Honoré d'), seigneur de Seny, étoit natif d'Utrecht. Reçu docteur en droit, il s'établit à Rome, et y exerça la profession d'avocat jusqu'à la fin de ses jours. Il possédoit une mémoire prodigieuse, mais souvent il manquoit de jugement. On a de lui un *Abrégé du droit canon*, où il concilie *les cinq livres des Décrétales avec les Décrets du concile de France*, imprimé à Cologne, en 1530 et en 1556, in-4°.

AXERETO *ou* ASSERETO (Blaise), général des galères de Gênes, gagna en 1435 la fameuse bataille navale de l'île de Ponce, où il fit prisonnier Alfonse V, roi d'Aragon, et plusieurs autres princes. Il se signala aussi contre les Vénitiens.

AXIOTÉE, femme d'esprit, disciple de Platon, se déguisoit en homme pour aller entendre son maître. D'autres femmes qui voulurent l'imiter donnèrent lieu à beaucoup de bruits injurieux à la vertu du divin Platon.

* I. AYALA (Pedro Lopez d'), écrivain espagnol qui vivoit vers la fin du 14e siècle. Il naquit en 1342 et mourut en 1407, à Calahorra. Il descendoit, du côté paternel, de la grande maison de Haro, et, du côté maternel, il étoit issu de l'ancienne et noble famille de Cevallos, et fut grand-chancelier de Castille et seigneur de Salva Tierra d'Alava. C'étoit un homme de beaucoup de sens et d'un esprit vraiment supérieur, essentiel sur-tout dans les conseils, en paix comme en guerre. Il eut une grande influence auprès des rois de son temps; tout jeune encore, il força Pierre-le-Cruel à l'estimer, et sut s'acquérir des droits plus étendus à la considération de Henri II qui l'admit dans son conseil. Les rois Jean Ier et Henri III, son fils, donnèrent aussi à Ayala des témoignages particuliers d'estime et de confiance. Il concourut, par ses travaux, à l'expédition de plusieurs affaires d'état très-importantes, et ajouta à ce mérite celui d'avoir payé de sa personne dans différens combats. Deux fois il fut fait prisonnier, d'abord à la bataille de Naxara, ensuite à celle d'Aljubarrota. Il se fit aimer par la douceur de son caractère et de son commerce, par sa droiture et sa probité. Il étoit passionné pour les sciences et pour tous les genres de littérature; il consacroit une grande partie de son temps à la lecture, à l'étude de l'histoire et de la saine philosophie. On lui dut les premières *Traductions* faites en Espagne de plusieurs ouvrages anciens, tels que *Histoire romaine de Tite-Live; la Chute ou les malheurs des princes; Œuvres morales de saint Grégoire; Somma bonno d'Isidore; Consolatione philosophiæ de Boëce*, et *l'Histoire de Troyes*. Ayala voulut transmettre à la postérité les événemens les plus remarquables du royaume de Castille; il composa l'*Histoire* de quatre de ses rois, depuis Pierre-le-Cruel jusqu'à Henri III. Il ne se contenta point de ces travaux importans, il écrivit un traité sur l'art de la fauconnerie, intitulé *De la Chasse des oiseaux, de leurs plumages, etc.* Il composa aussi un ouvrage intitulé *El Rimado del Palacio*, qui traite de l'étiquette, du cérémonial, et des usages du palais. Cet écrit est en vers de quatorze syllabes. Cet écrivain est quelquefois correct, quelquefois même pathétique; sa morale est très-pure; mais aujourd'hui sa manière d'écrire,

comme historien sur-tout, n'est plus agréable à cause de son inégalité. Il se livre à d'éternelles répétitions, à des comparaisons fatigantes, défauts inséparables d'un style sec et travaillé, quoique n'étant pas d'ailleurs dépourvu de clarté et de naturel.

* II. AYALA (Gabriel), né à Anvers au commencement du 16e siècle, s'appliqua à la médecine, et obtint les honneurs du doctorat dans la faculté de Louvain en 1556. Il alla ensuite exercer son art à Bruxelles, et fut nommé médecin pensionnaire de cette ville. Il se rendit encore célèbre par ses connoissances dans les belles-lettres et la poésie; il a publié les ouvrages suivans : I. *Popularia epigrammata medica ad reverendissimum et illustrissimum cardinalem Grandvellum*, in-12. Ces épigrammes sont au nombre de 89; plusieurs pèchent par leur longueur. II. *Carmen pro verâ medicinâ. De Lue Pestilenti, additis ab authore in hoc ipsum Scoliis. Elegiarum liber unus*, Antverpiæ, 1562, in-4°, avec l'ouvrage précédent.

† III. AYALA (Athanase d'), page de l'empereur Charles-Quint, suivit ce prince en Allemagne. Ayant appris que son père étoit proscrit, il vendit son cheval, et en envoya le prix à un gentilhomme espagnol, pour le lui faire tenir. Dès qu'on se fut aperçu qu'il n'avoit plus son cheval, on lui imposa des peines pour savoir ce qu'il en avoit fait; mais on n'en put rien arracher, ni par les châtimens ni par les caresses. Enfin la vérité se découvrit. On le dénonça à l'empereur, et d'Ayala avoua tout à son prince. Charles feignit d'être fâché, pour ne pas autoriser une action qui étoit contre la discipline; mais ne voulant pas laisser sans réccompense cet acte de piété filiale, il saisit la première occasion dans laquelle se distingua ce jeune page, pour lui donner les marques les plus honorables d'estime et de générosité.

† AYDER-ALY-KAN, souverain d'une partie de la presqu'île occidentale de l'Inde, naquit en 1725, à Divanelli, dans le pays de Benguelour. Son père, Nadim-Saheb, général dans l'armée du Mogol, lui donna, dès sa vingtième année, le commandement d'un corps de troupes assez considérable; et, quelques années après, le régent de Mayssour le fit généralissime de ses troupes. Un bramine, nommé Canéro, favori du jeune roi de Mayssour, et chargé de l'administration du royaume, porta envie à la puissance et à la réputation d'Ayder, et fit un traité avec les ennemis de l'état pour le perdre; mais la fortune du généralissime le sauva. Près de tomber entre les mains de l'ennemi, il lui échappe en traversant un fleuve à la nage, obtient du secours de son oncle, marche à Syringapatnam, capitale du Mayssour, l'assiége, se fait livrer Canéro, qu'il enferme dans une cage de fer, et bientôt est déclaré lui-même régent du royaume. Il commença l'exercice de ses fonctions par mettre ordre dans les finances; il fit restituer par les princes voisins les terres qu'ils avoient usurpées, remporta une victoire sur les Patanes, peuples redoutables par leur valeur. Après cette victoire, Bazaletzing, roi d'Adony, fait alliance avec lui contre les Marates. Chaque pas que fait Ayder augmente la terreur que ses armes avoient répandue dans ces vastes contrées; il arrive devant Scirra, la force de se rendre à discrétion, en est nommé souba, et se trouve ainsi élevé au rang des plus grands princes de l'Inde. Ayder marcha contre la mère du roi de Canara, qui retenoit son fils en tutelle après l'âge prescrit, et restitua l'autorité à ce jeune prince;

mais ayant découvert une conspiration tramée contre lui, et dans laquelle il feignit de croire que le jeune roi avoit trempé, il le mit en prison, et s'empara de son royaume. Il marcha ensuite vers la côte du Malabar, et alla mettre le siége devant Calicut, capitale et résidence du roi des Naïres. Cette ville se rendit, et obtint une capitulation honorable; mais le zamorin ou roi du pays se brûla dans son palais, avec sa famille et ses trésors. Ayder fut informé alors que les Anglais avoient déterminé Nizam-Daula, souba du Décan, à porter la guerre dans le Mayssour; mais, malgré ses inquiétudes, il y revint triomphant. Cependant la trahison de Nizam-Aly, son frère, avoit ouvert le pays à l'ennemi, et Ayder ne pouvoit aller au-devant des Marates, ni de Nizam, ni des Anglais. C'étoit pour des situations aussi critiques et aussi embarrassantes que le génie d'Ayder, vaste et fertile en ressources, avoit été formé. Il parvint à faire une trève avec les Marates, et Nizam s'étant éloigné, il résista aux Anglais. Cette guerre avec eux, de 1767 à 1769, est d'autant plus intéressante, qu'indépendamment de ce qu'elle donne une juste idée de la grandeur du génie d'Ayder, qui combattoit des troupes qui avoient sur lui l'avantage de la science militaire, elle forme époque pour l'histoire des Européens dans l'Inde, puisque c'est la première guerre qu'ils aient terminée en demandant la paix aux Indiens. On la signa le 4 avril 1769; et l'on peut dire à l'honneur d'Ayder qu'il sut, à la tête d'un petit corps de cavalerie, faire la loi au conseil de Madras, et le forcer d'accepter ses conditions. Il goûta les douceurs de la paix jusqu'en 1770; mais, vers la fin de cette année, la guerre avec les Marates recommença. En 1771, il perdit contre eux une bataille complète : en 1780, il entra dans le Cartane, marcha sur Porto-Novo, et jeta l'alarme sur toute la côte de Coromandel. Aidé de Tipoo-Saheb, son fils, il battit deux grands corps de troupes anglaises, et passa en 1781 dans le pays de Tanjaour. Il s'avança vers Trichenapaly, près de l'armée anglaise, commandée par le général Coote, et fut vaincu, non loin de Porto-Novo, dans cette fameuse journée de laquelle dépendoit le sort de toutes les nations européennes ayant des possessions dans les Indes. Il fut battu de nouveau près de Vellore, tandis que Tipoo-Saheb forçoit d'un autre côté les troupes anglaises à demander quartier. En 1782, les Français envoyèrent un corps de troupes au camp d'Ayder; et ce prince, avec ses nouveaux alliés, se porta sur les côtes Rouges, près de Pondichéry. Après quelques mois passés sans action décisive, les troupes anglaises, cantonnées pour attendre la saison favorable, apprirent la mort d'Ayder-Aly. Il mourut en novembre 1782. Il laissa pour successeur son fils, le fameux Tipoo-Saïb.

† AYDIE (Odet d'), sire de Lescun, d'une famille noble du comté d'Armagnac, fut d'abord amiral de Guienne, place que lui avoit conférée le duc de Guienne, frère de Louis XI. Il s'attacha ensuite au duc de Bretagne; mais Louis XI le détacha de ce prince en lui donnant le comté de Comminges, et le vicomté de Fronsac. Après la mort de Louis, il perdit l'amirauté et le gouvernement de Guienne, parce qu'il suivit le parti du duc d'Orléans contre la dame de Beaujeu. Il mourut en 1498, regardé comme un homme d'un grand sens et d'un bon conseil. Sa fille unique épousa le père du maréchal de Lautrec. La famille d'Aydie se perpétua par un frère d'Odet.

AYENAR (Mythologie), fils de Vishnou, dont ce dieu accoucha lors-

qu'il étoit métamorphosé en femme. Les Indiens le regardent comme le protecteur de la police rurale. Ils lui consacrent de petits temples dans les lieux solitaires et écartés, ou dans la profondeur des bois. Ils lui immolent des coqs et des chevreaux, et ne lui offrent jamais de sacrifice dans la ville.

AYESHA fut celle de toutes ses femmes que Mahomet Mohammed aima le plus. Il la fit instruire dans toutes les sciences cultivées alors en Arabie, et Ayesha en profita avec avantage. Elle apprit le calcul, l'art de l'éloquence, la musique, et tous les arts qui pouvoient donner plus d'empire à sa beauté. Elle ne fut pas à l'abri des bruits injurieux à sa vertu; mais le prophète composa le XXIVe chapitre de l'Alcoran pour la disculper, et déclara, au nom de Dieu, que tout discours portant atteinte à l'honneur d'Ayesha étoit une calomnie digne des peines éternelles. Après la mort de Mahomet, sa veuve se déclara contre le parti d'Ali, le combattit les armes à la main, et fit proscrire sa famille. Ayesha fut vénérée des musulmans qui la nomment la *Prophétesse et la Mère des croyans.* Consultée souvent sur divers points de l'Alcoran, ses décisions ont formé loi, et ont été recueillies dans le Sunnah. Elle survécut quarante-huit ans à Mahomet, et mourut sous le califat de Moavie l'an 678, âgée de 67 ans. Elle a été enterrée à Médine.

AYGUEBÈRE (Jean Dumas d'), conseiller au parlement de Toulouse, sa patrie, mort en 1755, esprit agréable et cultivé. Voltaire étoit en relation avec lui. Avant de s'adonner à la jurisprudence, il avoit fait jouer quelques pièces aux théatres français et italien. Son divertissement intitulé les *Trois Spectacles*, représenté en 1729, et son *Prince de Noisy*, joué en 1730, prouvent qu'il auroit été plus loin dans la carrière dramatique, si des études plus importantes ne l'avoient obligé de l'abandonner.

* AYLETT (Robert), écrivain anglais qui composa un poëme intulé *Susanne*, ou *le Procès des deux Vieillards*, in-8°. Wood lui attribue la *Britannia antiqua illustrata*, qui a paru sous le nom de son neveu.

* AYLIN (John), écrivain italien du 14e siècle. Il écrivit l'*Histoire du Frioul*, qu'on trouve dans l'ouvrage de Muratori, intitulé *Antiquitates Italicæ medii ævi*, Milan, 1740.

* AYLOFFE (sir Joseph), né vers 1708, élevé à Westminster, étoit membre de la société des antiquités; il fut chargé de la construction du pont de Westminster en 1737. Il imprima en 1772 le *Calendrier des anciennes chartes de la Tour de Londres*, in-4°. Il fut aussi l'éditeur des *Collectanea* de Le Laud, 2 vol. in-8°; du *Liber niger scaccari*, 2 vol. in-8°; du *Discours curieux d'Hearnes*, 2 vol. in-8°. Il mourut en 1780. On trouve dans l'Archæologia, plusieurs morceaux curieux sortis de sa plume.

† AYLON (Luc Vasquès d'), Espagnol, conseiller du tribunal supérieur établi en 1509 à Saint-Domingue, s'est rendu célèbre par ses expéditions dans le Nouveau-Monde. Vélasquès, gouverneur de Cuba, avoit fait un grand armement contre Fernand Cortès, qui lui envoya d'Aylon pour traiter d'un accommodement. Mais celui-ci, n'ayant rien gagné sur l'esprit de Vélasquès, passa au Mexique, avec Narvaès, amiral de la flotte de Vélasquès; et voyant qu'il rejetoit aussi toute voie de conciliation, il lui fit intimer, sous peine de la vie, une

défense de passer outre, sans en avoir reçu les ordres de l'audience royale. Pour prévenir les suites de ce coup d'autorité, Narvaès fit embarquer d'Aylon sur une caravelle qu'il envoyoit à Cuba ; mais d'Aylon engagea le patron à cingler droit vers Saint-Domingue. En 1520, il fit une expédition dans la Floride, d'où il enleva par trahison un assez grand nombre de sauvages, qui périrent presque tous. Il fit sonner si haut cette expédition, qu'il obtint des provisions du gouverneur de la province de Chicora. Les dépenses qu'il y fit le ruinèrent. On croit qu'il périt dans un second voyage de la Floride.

* AYM (Nicolas-François), naquit à Rome, et mérita les hommages de sa patrie, en faisant réimprimer à ses frais la première édition de la *Bibliotheca Italiana*, de Fontanini, corrigée et augmentée par lui. Il fut aussi l'auteur d'un ouvrage considérable intitulé *Del Tesauro Britannico*, ou le *Museo nummario ;* c'est-à-dire *Collection gravée des médailles grecques et latines de toutes les espèces*, publiées, dessinées et décrites par Nicolo-Francesco Haym, Romano, Londres, Jac. Thomson, ann. 1719, 1720, 1 vol. in-4°. Les deux premiers volumes devoient être suivis de trois divers *musei*, contenant les pierres gravées antiques appelées *Intailles :* des antiques de marbre et de bronze, et de tous les ustensiles des sacrifices, des anneaux, vases, urnes, et inscriptions. C'étoit une immense et magnifique entreprise. Mais la mort arrêta François Aym dans le cours de son travail, à Londres, où il étoit en 1729, et l'ouvrage est resté imparfait.

† I. AYMAR, dernier comte d'Angoulême, mort en 1218, n'est connu dans l'histoire que parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Angoulême. Isabelle sa fille, morte en 1245, veuve de Jean Sans-Terre, épousa le comte de La Marche, dont l'arrière petite-fille Marie, héritière de ce comté, le céda à Philippe-le-Bel. Il devint le partage de Jean, cinquième fils de Louis duc d'Orléans, fils de Charles V, qui passa près de trente ans comme otage en Angleterre, et mourut en 1467. Son fils Charles, mort en 1495, qui fut père de François Ier, le réunit à la couronne. Charles, second fils de François Ier, mort en 1545, eut pour apanage ce duché jusqu'à ce qu'il portât le nom de duc d'Orléans Henri II le donna à son fils naturel Henri. Celui-ci ayant vu à la fenêtre d'une hôtellerie Altoviti, contre qui il avoit du ressentiment, monta dans la chambre, et lui passa son épée au travers du corps. Altoviti, se sentant blessé mortellement, le perça de la sienne, et le tua sur la place en 1586. Le bâtard de Charles IX, nommé Charles-de-Valois, eut le comté d'Angoulême. (*Voy.* CHARLES, comte d'Angoulême et comte d'Auvergne.)

† II. AYMAR (Jacques), paysan de Saint-Véran en Dauphiné, fut connu par ses fourberies. Il se vantoit de découvrir, par le moyen de la baguette divinatoire, les trésors, les métaux, les bornes des champs, les larrons, les homicides, les adultères de l'un et de l'autre sexe, etc. « Il les poursuivoit, disoit-il, à la piste, conduit par la seule agitation de sa baguette, et par les émotions violentes qu'il avoit ou feignoit d'avoir dans les endroits par où ils avoient passé. » Une foule de gens crédules se laissèrent tromper par Aymar. Il affectoit la dévotion, se confessoit souvent, et assuroit qu'il avoit gardé sa virginité, sans laquelle, disoit-il, la baguette auroit été entre ses mains

un instrument inutile. Ayant été appelé de Lyon à Paris, ses fourberies furent découvertes à l'hôtel de Condé en 1693. Il y subit des épreuves funestes à sa réputation. Il avoua que la misère lui avoit inspiré une partie de ses manœuvres, et que la crédulité du public les avoit accréditées. L'abbé de Vallemont, homme qui avoit plus de science que de discernement, publia vers ce temps-là son Traité de la physique occulte de la baguette divinatoire, dans lequel il fit une espèce d'apologie du paysan dauphinais. Jacques Aymar mourut en 1708, à 46 ans, dans son village et absolument ignoré.

* AYMEN (Jean-Baptiste), médecin à Castillon-sur-Dordogne, associé de l'académie royale de Bordeaux, et correspondant de celle de Paris, a publié une dissertation imprimée dans cette dernière ville en 1752, in-8°, sous ce titre: *Dissertation dans laquelle on examine si les jours critiques sont les mêmes en nos climats qu'ils étoient dans ceux où Hippocrate les a observés.*

AYMON. *Voyez* HAYMON.

†. AYMON (Jean), écrivain piémontais, accompagna en France l'évêque de Maurienne, en qualité d'aumônier. Il se retira ensuite en Hollande, où il embrassa le calvinisme; quelques années après, il feignit de vouloir rentrer dans l'Église romaine. Clément, garde de la bibliothèque du roi, lui obtint un passe-port pour revenir en France. Le cardinal de Noailles lui fit avoir une pension, et le mit au séminaire des missions étrangères. Pendant ce temps-là, Clément lui donna une entière liberté dans la bibliothèque du roi; il y vola plusieurs livres, entre autres l'original du Synode de Jérusalem tenu en 1672. Il fit imprimer ce manuscrit en Hollande, avec des Lettres de Cyrille Lucar, et quelques autres pièces sous ce titre : *Monumens authentiques de la religion des Grecs, et de la fausseté de plusieurs confessions de foi*, La Haye, 1718, in-4°. Cet ouvrage a été vivement réfuté par l'abbé Renaudot, qui prouve l'ignorance et la mauvaise foi de l'auteur. Ce livre fut réimprimé à Amsterdam, 1718, in-4°, sous le titre : Anecdotes de Cyrille Lucar, et sa confession de foi avec des remarques. On a encore d'Aymon, I. *Actes ecclésiastiques et civils de tous les synodes nationaux des Eglises réformées de France*, La Haye, 1736, 2 vol. in-4°. II. *Tableau de la cour de Rome*, 1726, in-12, ouvrage satirique. III. Une mauvaise *Traduction des lettres et mémoires du nonce Visconti*, 1719, 2 vol. in-12. IV. *Mémoires et négociations de la cour de France, touchant la paix de Munster*, Amsterdam, 1718, in-fol. *Voyez* ESTRADES.

* AYMONNET (Jacques-Antoine), né à Vesoul dans le 17e siècle, cultiva la poésie. Il publia, en 1657, sur la naissance du prince d'Espagne, trois odes intitulées *Généthliaques*, mot tiré du grec *généthlé*, qui signifie *origine, naissance*; c'est ainsi qu'on appelle toute pièce de poésie faite pour la naissance de quelqu'un. Thomas Aymonnet, frère du précédent, étoit grammairien et théologien.

AYRAULT. *Voyez* AIRAULT.

* AYRENHOFF (C. Van), feld-maréchal, lieutenant au service de l'empereur. Il a paru de ses *Œuvres* une nouvelle édition augmentée, en 6 vol. in-8°, à Vienne, 1803. Il s'y trouve un grand nombre de pièces de théâtre tragiques et comiques, dont plusieurs représentées, avec un succès constant, sur les principaux théâtres de l'Allemagne; telles

qu'*Aurélius*, ou le *triomphe de la générosité*, tragédie en 5 actes, jouée à Vienne en 1766; *la Mort d'Hermann*, aussi en 5 actes, en 1768; *Tumélieux*, ou *la vengeance d'Hermann*, trag. avec des chœurs, 1774; *Antiope*, en 4 actes, 1772; *Virginie*, en 4 actes; *Cléopâtre et Antoine*, en 4 actes, 1783. On distingue parmi ses comédies celle de l'*Attelage* ou *des passions nobles*, jouée à Vienne en 1769, et par-tout ensuite.

* I. AYRER *ou* EYER (Jacques), l'aîné, ancien poëte allemand, connu pour avoir composé des opéras et autres poésies; mort à Nuremberg en 1605, où il avoit exercé la charge de notaire impérial. Sa grande collection de tragédies, comédies et farces, fut publiée par ses fils, sous le titre: *Opus tragicum, etc.* Nuremberg, 1618, in-fol. Cet ouvrage contient entre autres choses des cantates comiques, composées de strophes égales, d'un rhithme uniforme, qui probablement furent chantées sur le même air, comme des ballades depuis le commencement jusqu'à la fin, d'où il résulte que ce devoient être des espèces d'opéras. On a aussi de lui un ouvrage intitulé *Processus juris Luciferi contra Christum*, publié d'abord à Francfort, 1597, et réimprimé depuis un grand nombre de fois.

* II. AYRER (Melchior), médecin, mathématicien et chimiste, né à Nuremberg le 10 avril 1520, prit le bonnet de docteur en médecine à Bologne en 1546, et vint ensuite pratiquer cette science dans sa patrie, où il obtint la direction de l'hôpital en 1549. La réputation qu'il s'étoit acquise dans le traitement des maladies lui procura l'emploi de premier médecin de l'électrice Palatine, épouse de Frédéric II. Il mourut le 17 mai 1759. Plusieurs médecins de ce nom, et peut-être de la même famille, ont publié quelques ouvrages. Christophe-Henri AYRER a donné, I. *Methodica et succincta informatio medici praxim aggredientis*, Francofurti, 1594, in-8°. II. *Regimen pestis et dyssenteriæ*, Argentorati, 1607, in-8°. Jean-Christophe AYRER n'a laissé qu'une Dissertation *de morbo ungarico* qui se trouve dans la 7ᵉ décade des disputes de Bâle, imprimée dans cette ville en 1631, in-4°.

† AYSA, fille mauresque, d'une naissance illustre, fut prise au siége de Tunis par un officier espagnol. Muley-Hascen, qui, après avoir été dépouillé de son royaume par Barberousse, servoit l'empereur Charles V, lequel avoit détrôné à son retour ce roi corsaire, offrit de la racheter. La Mauresque lui cracha au visage, en disant: « Retire-toi, malheureux! qui, pour recouvrer un royaume qui ne t'appartenoit pas, as trahi honteusement ta nation. » Et comme cette réponse ne rebutoit pas le prince, apparemment charmé de sa beauté, Aysa lui répéta: « Retire-toi, te dis-je; je ne veux point d'un traître pour libérateur. »

* AYSCOUGH (Samuel), studieux compilateur, né à Nottingham, où il fut élevé par Johnson. Son père, ayant éprouvé de grands malheurs, fut obligé de le retirer de son école, et le jeune homme contraint à servir un meunier. Vers 1770, un gentilhomme, qui avoit été son camarade de collége, apprit sa détresse, le fit chercher, et l'appela près de lui, à Londres, où bientôt après il lui fit avoir de l'emploi au muséum britannique. Il entra dans les ordres, et se vit bientôt pourvu d'un bénéfice par les soins de son ami. Il contribua à mettre en ordre les *Registres de la Tour de Londres*, et fit *le Catalogue des manuscrits du muséum*; l'*Index de* 56 *vol. du*

Monthly Magazine; celui du *Monthly Review ;* celui du *British critic.;* celui de *Shakespeare*, etc. Il est aussi l'auteur de *Remarques sur les lettres d'un fermier américain.* Il est mort en 1805.

† AZADE (saint), eunuque de Sapor II, roi de Perse, périt dans la persécution ordonnée par ce prince l'an 341. L'historien Sozomène dit qu'il y périt plus de seize mille chrétiens. On les massacra en tout lieu depuis le vendredi saint jusqu'au dimanche de la pentecôte. Sapor, qui estimoit la probité et les vertus d'Azade, apprit sa mort avec douleur, ne le soupçonnant pas chrétien; dès-lors il restreignit la persécution au clergé.

I. AZAEL, frère de Joab, étoit, dit l'Ecriture aussi léger à la course que les chevreuils. Il fut tué par Abner vers l'an 1053 avant J. C.

II. AZAEL, officier de Bénadad, roi de Syrie, fit mourir ce prince 889 ans avant J. C. et usurpa la couronne. Il fit la guerre aux Juifs, dévasta leur pays, et mit le siége devant Jérusalem. Joas, pour empêcher la ruine de cette ville, acheta la retraite d'Azael, en lui envoyant tout l'or et l'argent du temple. Ce dernier eut pour successeur son fils Bénadad.

* AZALAÏS DE PORCAIRAGUES, femme poëte parmi les troubadours, florissoit à la fin du 12e siècle, et composa des chansons qui sont perdues, à l'exception d'une. L'abbé Millot ne manque pas de la faire sortir d'une famille distinguée du pays de Montpellier; elle aima Gui-Guerujat, et les chansons qu'elle fit pour son amant eurent beaucoup de succès, peut-être, dit le même historien, sans en mériter beaucoup. Il ne nous reste qu'une seule pièce d'Azalaïs, et le peu d'intérêt qu'elle offre doit dispenser du regret de la perte des autres. Les différens ouvrages sur les poëtes provençaux ne font point mention de cette femme.

AZAN, fils d'Arcas, roi d'Arcadie, fut le premier, suivant Pausanias, qui obtint des jeux funèbres après sa mort. Il donna son nom à une montagne d'Arcadie qui fut consacrée à Cybèle.

* AZARA (Don Joseph-Nicolas d'), né en 1731, à Barbanales, près de Balbastro, en Aragon. Il manifesta de bonne heure un goût très-vif pour les sciences et les arts; ce goût se fortifia et s'étendit par la liaison intime qui se forma entre lui et Mengs, peintre fameux, né en Saxe, mais qui, après avoir perfectionné son talent en Italie, passa à Madrid, où il devint premier peintre du roi d'Espagne. Après la mort de Charles III, Azara fit ériger à la mémoire de ce prince, dans l'église de Saint-Jacques, un temple d'une forme antique, qui ne fut pas à l'abri des censures, mais qui prouvoit incontestablement dans son auteur du goût et du talent pour l'architecture. Il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique. Il fut envoyé à Rome, sous le pontificat de Clément XIII, comme agent des affaires ecclésiastiques auprès de la daterie. Il fut ensuite attaché à l'ambassade d'Espagne, et eut constamment une grande influence sur les affaires les plus importantes de sa cour avec celle de Rome. En 1796, il fut chargé d'aller solliciter la clémence du conquérant de l'Italie en faveur de Rome, où la nation française avoit été insultée. Il fut apprécié par le général Bonaparte. A cette même époque, il fit connoissance avec l'ambassadeur de France à Rome, Joseph Bonaparte. Envoyé à Paris avec un caractère diplomatique, il y trouva, dans les agrémens de la société et dans l'accueil qu'il y reçut, un dédommagement

des pertes qu'il faisoit, en laissant à Rome d'anciens amis, une belle bibliothèque et une riche collection de tableaux et d'antiques. Sa mission à Paris fut troublée par une alternative de faveur et de disgrace; mais rappelé par sa cour, exilé à Barcelonne, renvoyé à Paris avec le caractère d'ambassadeur, on lui retira pour la troisième fois cette place. Sa santé étoit fort altérée ; il avoit formé le projet de retourner en Italie, avec l'espérance d'y consacrer le reste de sa vie aux arts, au repos et à l'amitié. Le sort trompa ses espérances. Il sentit ses forces l'abandonner tout à coup. La veille de sa mort, il dit à son frère : « De l'état où je suis à celui où je ne serai plus, il n'y a qu'un pas, et je vais le faire. » Un geste acheva sa phrase. Le lendemain, 26 janvier, il expira. Il laissa une fortune considérable, non en bien-fonds, mais en capitaux, meubles, tableaux, bustes, pierres gravées, etc. Il est mort sans postérité. Le chevalier d'Azara cultivoit les sciences comme les arts; il écrivit sa langue avec grace et énergie. Il a traduit, I. La Vie de Cicéron, par Middleton, et quelques Fragmens de Pline et de Sénèque, sous le titre de *Historia della Vida di M. T. Ciceron*, Madrid, 1790, 4 vol. in-4°. II. *Introduzione alla storia naturale e alla Geografia fisica di Spagna*, Parme, 1784, 2 vol. in-8°. III. *Opere di Antonio-Raffaele Mengs*, Parme, Bodoni, 1780, 2 vol. grand in-4°, avec une *Vie* de ce peintre, très-bien écrite ; il ne s'est pas contenté de rendre cet hommage à la mémoire de l'artiste qu'il avoit aimé et obligé pendant sa vie, il a répandu des bienfaits sur sa famille.

† I. AZARIAS *ou* OZIAS monta sur le trône de Juda après le meurtre de son père Amazias, l'an 810 avant J. C. Il marcha contre les Philistins avec une armée de trois cent mille hommes, et remporta sur eux de grands avantages. Il vainquit ensuite les Arabes et les Ammonites. Il fit abattre les murs de Géth, de Jamnie et d'Azot. Ses victoires lui enflèrent le cœur : il voulut offrir de l'encens sur l'autel des parfums, et s'attribuer les fonctions des prêtres, enfans d'Aaron. Il fut tout à coup couvert de lèpre. Cette maladie l'obligea de renoncer aux fonctions de la royauté ; il mourut l'an 759 avant J. C.

II. AZARIAS, rabbin d'Italie, auteur d'un livre hébreu, intitulé *La lumière des yeux*, imprimé à Mantoue en 1574, 1 vol. in-12, dans lequel il discute plusieurs points d'histoire et de critique. Les livres des chrétiens, qu'il connoissoit beaucoup, y sont souvent cités.

† III. AZARIAS, fils du prophète Obed, prophétisa comme son père. Il vint au-devant d'Aza vainqueur de Zéra, roi des Madianites, et l'exhorta vivement à ne point abandonner le culte du vrai Dieu. D'après les conseils du prophète, Aza détruisit l'idolâtrie dans ses états l'an du monde 3063. C'est à un autre AZARIAS qui vivoit 60 ans après le premier, que le grand-prêtre Joiada découvrit que le jeune monarque Joas étoit vivant. *Voy.* JOAS.

† AZARIO (pierre), né à Novare en Italie dans le 14e siècle, composa *l'histoire de Lombardie, depuis l'an* 1250 *jusqu'en* 1362. Elle est écrite avec intérêt et simplicité. L'auteur l'avoit continuée jusqu'en 1389, mais cette addition s'est perdue. Burmann et Muratori ont inséré la chronique d'Azario dans leurs recueils.

AZAZEL, nom du démon invoqué par Marc, chef des Gnostiques, dans ses conjurations.

AZE (le rabbin) compila le Talmud de Babylone, l'an 500, ou 600, suivant le P. Morin.

AZER. *Voy.* Aser.

I. AZÉVÉDO (Ignace d'), jésuite portugais, nommé procureur de son ordre dans le Brésil, s'embarqua avec dix-neuf autres pour aller remplir sa mission. Le vaisseau sur lequel ils étoient fut attaqué et pris à la hauteur de Palma par une escadre calviniste, le 15 juillet 1570. Azévédo et ses compagnons furent massacrés par les vainqueurs, et leurs corps jetés à la mer. Cet événement fit grand bruit en Europe; il devint le sujet d'un célèbre tableau de Borgognone; le pape Pie V dans une bulle proclama Azévédo martyr, et Benoît XIV l'a confirmée par un décret du 21 septembre 1743. Les jésuites Beauvais et Cordara ont publié la vie et le martyre d'Azévédo, Venise, 1745, in-8°.

II. AZÉVÉDO (Emmanuel d') a été l'éditeur des Œuvres du pape Benoît XIV.

III. AZÉVÉDO (Louis d'), Portugais comme les précédens, fut missionnaire en Éthiopie, et y convertit Seltaine, roi du pays. Il a traduit en éthiopien le *nouveau Testament*, un *Catéchisme* et une *Grammaire*. Il est mort le 17 février 1634.

*AZINCOURT (d'). *Voyez* Albouis.

† AZIZ-BILLIAH, fils de Moez, second calife de la race des Fatimites en Egypte, succéda à son père à l'âge de 21 ans, l'an 363 de l'hégire. Il laissa la principale conduite des affaires à Giauhar, ministre prudent et vertueux. Ce prince étoit lui-même plein de clémence et de douceur. Un poëte satirique avoit composé des vers très-injurieux contre le visir et contre lui-même. Le ministre demandoit le châtiment de l'auteur; Aziz, après avoir lu les vers, lui répondit: « Comme j'ai part avec vous à l'injure, je désire que vous preniez part avec moi au mérite du pardon que je lui accorde. » Ce calife avoit épousé une femme chrétienne. Il mourut dans la ville de Belbais, après un règne pacifique de plus de vingt ans. Son fils, Hakem-Béemrilha fut son successeur.

AZNAR, comte de Vasconie (aujourd'hui la Gascogne), étant mécontent de Pépin, roi d'Aquitaine, passa les Pyrénées en 831, fit révolter une partie de la Navarre, et s'en appropria la souveraineté, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée en 836. Sanche, son frère, lui succéda sous le titre de comte, et se maintint dans l'indépendance, qu'il transmit à Garcias son successeur. Celui-ci fut reconnu pour chef par le reste des Navarrais qui étoient encore soumis à la domination française.

*AZOLINO (Décio), né à Fermo en 1623. La noblesse de son style et l'élévation de ses pensées déterminèrent le pape Innocent à l'honorer de la pourpre, et à lui accorder le titre honorifique de l'aigle. Alexandre VII le recommanda à la reine Christine, pour rétablir ses affaires très-dérangées par sa prodigalité. Azolino étoit l'ami et le confident de la reine Christine, et si l'on peut ajouter foi aux bruits qui couroient alors, il étoit son amant. On a dit que cette reine n'avoit estimé que trois hommes, Condé pour sa valeur, le cardinal de Retz pour son esprit, et Azolino pour ses complaisances. Ce cardinal fut l'héritier de cette princesse; mais il ne jouit de sa succession que pendant 50 jours; car il mourut en 1689, âgé de 67 ans.

* I. AZON vécut vers l'an 22 du 7e siècle. La petite vérole, qu'il a en effet décrite un des premiers, et que les médecins grecs ne paroissent pas avoir connue, régnoit du temps d'Azon en Arabie. Elle avoit pris naissance en Egypte, où elle resta concentrée jusqu'à la conquête de ce pays par les Sarrasins, qui la répandirent par la communication désastreuse de leurs conquêtes dans les provinces chrétiennes de l'Afrique et de là en Espagne, d'où elle se répandit ensuite en Europe. L'ouvrage d'Azon, connu sous le nom de *Pandectæ*, est écrit en langue syriaque. Il est connu des auteurs grecs et fut traduit en arabe, vers l'an 689, par Masserjawalh.

* II. AZON, religieux et architecte célèbre, florissoit en 1050 : il a bâti la cathédrale de Séez en Normandie.

† III. AZON (Azo Portius), jurisconsulte du 12e siècle, surnommé *le maître du droit et la source des lois*, professeur de jurisprudence à Bologne, s'y acquit une si grande réputation, que l'école de droit ne put contenir tous ses élèves, et qu'il fut obligé de faire ses leçons dans une place publique; aussi disoit-on aux jurisconsultes, en proverbe, que s'ils ne possédoient pas Azon ils ne pouvoient aller à la fortune, « chi non ha Azzo, non vada a palazzo. » Il mourut l'an 1220. On dit qu'il étoit si ardent dans la dispute, qu'un jour il tua son adversaire d'un coup de chandelier. On ajoute que pendant sa prison il s'écrioit souvent : « *Ad bestias ! ad bestias !* » pour qu'on eût recours à la loi qui porte ce titre, et qui ordonne qu'on modère la peine d'un coupable qui a excellé dans quelque science ou dans quelque art. Ses juges s'imaginant qu'Azon les appeloit par le nom qu'ils méritoient, le condamnèrent à mort. Cependant quelques historiens, fondés sur les auteurs contemporains, nient cette mort funeste. Nous avons de lui, en latin, *une Somme et des Commentaires sur le Code et les Institutes, un Traité des Prescriptions*, Spire, 1482, et Lyon, Paris, 1554, in-8°., 1593, in-fol.; mais on ne les consulte plus à présent.

† AZOR (Jean), jésuite espagnol, professeur à Alcala et à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1603. Il laissa des *Institutions morales* en latin, Lyon, 1612, 3 vol. in-fol., et d'autres ouvrages peu lus.

AZPILCUETA (Martin), surnommé Navarre, *Voy*. NAVARRE, n° II.

† AZRAÏL (Mythol.), nom de l'ange de la mort dans la croyance des musulmans. Cet ange, suivant l'Alcoran, passant près de Salomon sous une forme visible, fixa un homme qui étoit assis près de lui. Celui-ci étonné demanda au roi qui étoit cet observateur ? C'est l'ange de la mort, répondit Salomon. « Dans ce cas, répliqua l'autre, ordonnez vite au vent de m'emporter en Egypte. » Le vent obéit aux ordres de Salomon. Alors Azraïl dit au roi : « Il n'est pas étonnant que l'aspect de cet homme m'ait surpris, j'avois ordre de prendre dans un instant son ame en Egypte, et je le trouvois près de toi.

AZRUN, sœur jumelle de Caïn, suivant la tradition des chrétiens d'Orient, fut promise à son frère Abel. Caïn qui l'aimoit conçut une violente jalousie qui le porta à tuer Abel.

AZZANELLO (Grégoire), de Crémone, a laissé des *Opuscules historiques* insérés dans le recueil d'Arisi. Son frère Pierre a publié

un *Commentaire sur Gallien et Avicenne*, *et une relation politique de la situation de Crémone en* 1432.

AZZARI (Fulvius), né à Reggio vers l'an 1540, écrivit en latin une histoire de sa patrie qui n'a jamais été imprimée, mais dont Octavio son frère a fait un abrégé qui a été publié en 1623.

I. AZZI DE FORTI (Faustine), née à Arezzo, se distingua par ses talens poétiques, et fut reçue à l'académie des Arcades, sous le nom d'Eurinomie. Elle mourut le 4 mai 1724, après avoir donné un vol. de poésies italiennes sous le titre *de Guirlande poétique, il Serto poetico*, Arezzo, 1697.

II. AZZI (Jean), ingénieur de la république de Lucques en 1690, a publié divers opuscules physiques, et entre autres un sur la *Retraite de la Mer du territoire de Toscane.*

AZZIO (Thomas), savant jurisconsulte de Fossombrone, connu en latin sous le nom de Thomas Actius, remplissoit l'emploi d'auditeur de Rote à Macérata, ville de la Marche d'Ancône, en 1598. Ses principaux ouvrages de droit ont pour objet *les Jeux et les Contrats qui en dérivent*, 1583, in-4°; *les Infirmités et leurs effets légaux*, Venise, 1503; *un Traité de droit universel*, *etc.* Ils sont tous écrits en latin.

* AZZO *ou* AZZONE a été un des plus célèbres jurisconsultes d'Italie, les œuvres qui existent de lui sont, I. *Summa codicis cum omnibus extraordinariis.* II. *Summa Institutionum.* Il y joignit les *Scolies* de différens juristes célèbres, Barthole, Balde, Paolo Castrense, Axandre Deste., Œgide et autres. Jérome Gigante, célèbre dans le même genre, fit depuis les sommaires de tous les titres. III. *Apparatus in libros Digestorum*, qui n'a jamais été imprimé. Il écrivit ensuite *Apparatus majores* et *Apparatus minores*, extrêmement loués par Odofredo, *In l. Julianus* §. *de condit. indeb.*; c'est-à-dire que ce sont, suivant l'abbé Sorti et le docteur Gaétan Monti, des Gloses sur le Digeste, avec des amplifications, explications et additions. IV. Dans la bibliothèque du Vatican, on trouve un très-ancien *Codice du Digeste* avec des gloses d'Azzo, et cette œuvre a été imprimée et recueillie par Alexandre de Saint-Œgide, dans les leçons journalières de son maître. V. *Quæstiones Azzonis* (*Codice Vaticano*, n° 2661.) VI. *Definitiones Azzonis.* VII. *Brocarda Azzonis.* Ceci est imprimé sous ce titre : *Generalia, quæ vulgò Brocardico, alias Brocarda dicuntur à D. Azzone composita, et eorum discordantium concordantia.* Ce sont des règles générales, et comme des lieux communs, ou *Jus civile.* VIII. *Somma Institutionum juris*, imprimée à Lyon, in-fol. IX. *Somma de usuris.* Il en est fait mention dans la glose. *C. ad l. cuncta populos de somma trinitate*, en ces termes : *Unde dominus Azzo in Summa usuris concessitque s. non possunt peti.* X. *M. Azzonis Repetita.* C'est le titre d'un *Codice* manuscrit de la *Bibliotheca vallis clericorum*, indiqué par Montfaucon dans la *Bibliotheca bibliothecarum*, p. 1299.

AZZO. *Voyez* ACTIUS, n° II.

AZZOGUIDI (Valerius Flaccus), antiquaire de Bologne, mort en 1728, à l'âge de 77 ans, étudia avec succès l'histoire sacrée et profane, et a laissé deux écrits, le premier *sur l'Origine de la ville de Bologne*, et *la Chronologie des premiers rois d'Etrurie*, Bologne, 1716; le second,

sur l'âge véritable des patriarches et des premiers hommes dont il est parlé dans la Genèse, 1720. Ces deux écrits sont en latin. Antoine-Marie AZZOGUIDI, mort à Bologne en 1770, a été l'éditeur des *Œuvres de saint Antoine de Padoue*. Un autre auteur de ce nom, mort en 1478, a publié *la Vie de sainte Catherine de Bologne*.

† I. AZZOLINI (Laurent), d'abord secrétaire du pape Urbain VIII, puis évêque de Narni, alloit être promu au cardinalat, lorsque la mort l'enleva en 1532. Les littérateurs italiens ont loué la grace de ses poésies, et la rapidité de son style. On distingue sur-tout *sa Satire contre la débauche*, imprimée à Venise en 1586, in-8°. Bianchini la préfere à toutes celles de Salvator Rosa, qui parurent dans le même temps.

II. AZZOLINI (Jean), religieux théatin, mort à Sorrente en 1655, a laissé *des Sermons; un Traité de la consolation des ames timides, et un Eloge de sainte Marie Magdeleine de Pazzi.*

---

* BAADIN (Mahomet Gebbet Amali), docteur persan, a composé, par ordre d'Abas-le-Grand, et sous son nom, un ouvrage intitulé *Sommaire du droit civil et canonique.*

† BAAL étoit, chez les Hébreux, la qualification donnée au dieu Soleil. Ce mot étoit prononcé *Bel* chez les Phéniciens, les Carthaginois, les Babyloniens et même chez les Grecs. Chez les nations qui adoroient le soleil comme la divinité suprême, *Baal* ou *Bel* fut l'équivalent du mot *Dieu*; c'étoit pour elles le vrai dieu, le dieu rond, *deus rotondus*, *deus circularis*, parce que le soleil a la rondeur pour forme. Il est probable que nos mots *bol*, *boule*, *bille*, *balon*, *balle*, *etc.*, qui ont aussi la forme ronde du soleil, dérivent de la même source. De ce nom *Baal* ou *Bel* ont pu dériver aussi les mots *bel*, *beau*, *belle*, *etc.* Plusieurs nations ont donné à Dieu la qualification de *beau* comme celle de *bon*. *Baal* ou *Bel* a servi à former, chez différens peuples, le nom de la divinité Soleil. Les Crétois nommoient cet astre *abellio*, d'où les Grecs ont fait leur dieu Soleil, *Apollon*. Les Gaulois avoient leurs dieux *Belatucadrus*, *Belenus*, *Belinus*. Il fut d'autres divinités appelées *Baaltath*, *Baalitis*, *Baalim*, *Baalbérith*, *Baalpéor* ou *Baalphégor*, *Baalzébub* ou *Baalzébul*, *Baalzéphem*, *Gabale*, *Alagabale* ou *Héliogabale*. On sait qu'un empereur romain, fameux par ses débauches et ses cruautés, prit ce dernier nom qui étoit de son temps, en Phénicie, celui du dieu Soleil, dont il étoit le grand-prêtre. Il seroit inutile de dire quel étoit le culte rendu à cette divinité Soleil. Il varioit suivant les pays ou le degré de civilisation de leurs habitans. Dans l'origine ce mot *Baal* ou *Bel* ne signifioit point *dieu*; mais une qualification du soleil, un titre honorable qui équivaloit à celui de *seigneur*, de *maître*. C'est ainsi que les mots *Kiros*, *Cyrus*, *Adon*, *Adonis*, *Adonaï*, ont signifié à la foi *Soleil*, *Dieu* et *Seigneur*.

† BAAN (Jean de), peintre hol-

landais, né à Harlem en 1635, fut mis sous la tutelle d'un de ses oncles, dès l'âge de trois ans. Celui-ci lui inspira le goût de la peinture, et le plaça sous la direction de Bakker. Le jeune Baan ne tarda pas à se distinguer dans le genre du portrait, et il y égala souvent Van-Dick. Le roi d'Angleterre, Charles II, le fit venir près de lui pour faire le sien, celui de la reine, et ceux des principaux seigneurs de la cour. Ayant quitté Londres, il peignit le grand-duc de Toscane : et Baan lui fit don de son propre portrait, que le grand-duc fit placer dans sa galerie. Lorsque Louis XIV étoit à Utrecht, il le fit appeler pour le peindre; mais il s'en excusa, de peur que ses compatriotes n'en conçussent des soupçons contre lui. Ce prince ne l'en estima pas moins, et le consulta sur le choix de différens tableaux qu'il vouloit acheter. Baan excita l'envie par la supériorité de ses talens, et sur-tout celle d'un peintre de Frise, qui se rendit à Amsterdam pour l'assassiner. Il suivit long-temps Baan dans les rues; mais la crainte d'un énorme dogue, dont ce dernier étoit toujours accompagné, l'empêcha d'exécuter son crime. Il lui fit demander la permission de voir son cabinet de tableaux; et comme Baan s'empressoit de le lui montrer, il tira un poignard pour le frapper; mais un ami de Baan, qui survint à l'instant même, lui arrêta le bras; l'assassin s'échappa et ne put être arrêté. Baan mourut à Amsterdam en 1702, à 67 ans.

* II. BAAN (Jacques de), fils du précédent, né à La Haye en 1673. Encouragé par les exemples et les succès de son père, il acquit de bonne heure de la célébrité. Il passa en Angleterre à la suite de Guillaume III, et fit le portrait en pied du duc de Glocester, qui fut admiré. On voulut le retenir à Londres; mais l'envie de voir Rome le fit partir, et il ne s'arrêta qu'à Florence, où le grand-duc lui fit voir sa belle collection; il vouloit même le fixer auprès de lui; mais rien ne put tenter le jeune Baan. Il arriva donc à Rome, rempli de son projet, qui étoit l'étude, et s'y livra avec ardeur; il y composa *des portraits d'histoire et des sujets galans*, pris dans la vie privée, et fit quelques portraits. Quelque temps après il passa à Vienne, où sa réputation l'avoit précédé; mais à peine commençoit-il à jouir de sa gloire, qu'une maladie violente l'enleva en 1700, âgé seulement de 27 ans.

* BAAR *ou* BAR (George-Louis de), né dans le pays d'Osnabruck en 1701, mort le 6 août 1767. On a de lui, I. *Epîtres diverses sur différens sujets*, Londres, in-12. II. *Babioles littéraires*, Hambourg, 1760, in-12.

* BAARSDORP (Corneille Van), *Voyez* BAERSDORP.

BAART (Pierre), docteur en médecine, poëte latin et flamand, est auteur d'un poëme estimé, qui a pour titre : *La pratique des laboureurs de Frise*. Ce sont des Géorgiques flamandes. Les gens de son pays l'ont comparé à Virgile; mais les étrangers, sans mépriser Baart, l'ont mis fort au-dessous. On a encore de lui un poëme intitulé *Le Triton de Frise*. Il écrivoit dans le 17[e] siècle. Nous ignorons l'année de sa mort.

BAASA, fils d'Ahias, usurpa la couronne d'Israël, après avoir tué son roi Nadab, fils de Jéroboam, et avoir exterminé toute la race de ce prince. Baasa déclara ensuite la guerre à Aza, roi de Juda, et se livra à toutes sortes de déréglemens. Dieu lui envoya le prophète Jéhu, pour le menacer de ses châtimens,

s'il ne se corrigeoit pas ; mais ce roi ne répondit aux reproches du prophète qu'en le faisant mourir. Ela, son fils, lui succéda l'an 930 avant Jésus-Christ.

BAAT (Catherine), Suédoise, célèbre par son savoir et son talent pour la peinture. Elle employa l'un et l'autre *à dresser et à peindre des tables généalogiques de la noblesse de Suède* ; elle y corrigea les erreurs du traité de Jean Messénius, sur le même objet.

* BAAZIUS (Jean), savant suédois, fut élevé par son mérite à la dignité d'évêque de Wexio. Il avoit d'abord été régent de l'école de cette ville, ensuite pasteur et prevôt de Jenkoping. Il a composé, par ordre de la reine Christine, une bonne Histoire ecclésiastique de Suède, connue sous ce titre : *Inventarium ecclesiæ Sueco-Gothorum continens integram historiam ecclesiæ suec., libris VIII, descriptam, incipiendo à vetustate et religione hujusgentis in Scandia primò residentis*, etc., *usque ad annum* 1642, Lincopiæ, 1642, in-4°. Cette histoire est fort bonne pour les temps modernes, mais on lui préfère, pour les temps anciens, celle de Claud. Arrhenius Oernhielm, Stockholm, 1689, in-4°. Il ne faut pas confondre ce Jean Baazius avec Jean BAAZIUS son fils, qui fut d'abord pasteur à Wingaker, puis évêque de Wexio, ensuite évêque de Skara, enfin archevêque d'Upsal. Il a aussi composé différens ouvrages, et est mort en 1681. Quelques auteurs lui ont attribué mal à propos l'Histoire ecclésiastique dont nous venons de parler.

* BAB (Jean) naquit l'an 816 de J. C. Il étudia la théologie et l'histoire dans le célèbre monastère arménien, appelé Maïravank. Il acquit de la renommée par ses connoissances, et mourut vers la fin du 9e siècle. On a de lui, I. Un *Commentaire des quatre Evangiles*. II. *L'Explication de l'Epître de saint Paul aux Romains*. III. Une *Chronologie de l'Hist. ecclésiastique depuis la naissance de J. C. jusqu'à son temps*. IV. Un *petit Traité de controverse en faveur du rit arménien*. Tous les ouvrages de cet auteur sont encore manuscrits.

BABA, imposteur turc, qui parut dans la ville d'Amasie l'an 638 de l'hégire, faisoit prononcer à ses disciples cette profession de foi : « Il n'y a qu'un seul Dieu, et Baba est son envoyé. » Les sectateurs de Mahomet voulurent se saisir de sa personne, mais Baba mit bientôt sur pied une armée avec laquelle il ravagea la Natolie. Les Musulmans se réunirent aux Francs pour le poursuivre et détruire sa secte.

* BABAKOUSCHI, surnom ou titre d'Abdalrahman Moustapha, mufti de Caffa, dans la Tauride, mort l'an de l'hégire 783, auteur d'un ouvrage de politique intitulé, Anio al Moluk, *l'Ami et le Favori des princes*. Il y a un autre BABAKOUSCHI, auteur d'un ouvrage de morale qui a pour titre, Bosta al Seha-Kaik, *le Jardinier des anemones*, mort l'an de l'hégire 974. Peut-être ne sont ils qu'une seule et même personne, car celui-ci est aussi désigné comme mufti de Caffa, et on pourroit s'être mépris sur le temps où ils ont vécu.

† BABEK, Persan, fit profession de n'être attaché à aucun culte de l'Asie. L'an 201 de l'hégire, il rassembla une foule de gens sans aveu, et en forma une armée avec laquelle il remporta une victoire sur le calife Almamon. Le successeur de ce dernier fut obligé d'employer contre lui toutes les forces de l'em-

pire. Babek fut défait et livré au calife, qui ordonna aussitôt que ce rebelle fût mis sur un éléphant et promené dans les rues de Samara, pour devenir l'objet des outrages du peuple. On lui coupa ensuite les bras et les jambes; et il périt dans ce supplice qu'il avoit mérité par ses violences et sa cruauté. Parmi les prisonniers qui furent faits avec lui, on trouva un des dix hommes qu'il employoit à ses exécutions : celui-ci étant interrogé, combien de gens il avoit mis à mort par ordre de son maître, répondit qu'il en avoit passé au moins vingt mille par ses mains.

* BABELOT, cordelier, aumônier du duc de Montpensier, quitta le cloître pour suivre les armées, poussé par la haine implacable qu'il portoit aux calvinistes, dont il sollicitoit avec acharnement le supplice, lorsque quelques-uns d'entre eux avoient eu le malheur de tomber entre les mains des catholiques. Mais ayant été pris par les soldats du prince de Condé, chef des protestans, il fut pendu, dit Brantôme, à un gibet extraordinairement haut, et expia par son supplice les cruautés qu'il avoit fait commettre au duc de Montpensier.

† BABEUF (François-Noël), plus connu sous ceux de *Camille Gracchus*, né à Saint-Quentin, apprit de son père, ancien militaire, la langue allemande, qu'il possédoit comme la sienne. Il entra à l'âge de seize ans chez un architecte et arpenteur, apprit rapidement la géométrie et l'algèbre. Ayant eu des difficultés avec son maître, il plaida contre lui, et vint fixer sa demeure dans la petite ville de Roye, et s'annonça comme commissaire à terrier. La révolution de 1789 lui présenta quelques avantages pour obtenir des places. Il écrivit contre les aides et gabelles, pour la suppression du régime féodal et le partage des biens communaux. Il développa ses principes démocratiques dans une feuille intitulée *le Correspondant Picard*; ce qui lui valut sa première arrestation, en 1790. Amené de Roye, sa résidence ordinaire, à la conciergerie de Paris, après un jugement, il retourna dans sa commune. Devenu électeur, nommé en 1792 administrateur du département de la Somme, lors de l'incursion des Prussiens sur le territoire français, il déjoua un complot qui ne tendoit à rien moins qu'à livrer Péronne aux puissances coalisées. Destitué de ses fonctions par le représentant André Dumont, peu de temps après, nommé administrateur du district de Mont-Didier, il fut accusé d'un faux, condamné par contumace, vint se réfugier à Paris, devint secrétaire général de l'administration des subsistances; arrêté en novembre 1793, pour cause du même faux, renvoyé par jugement du tribunal de cassation par-devant celui du département de l'Ain, où il fut acquitté, il vécut à Paris dans l'obscurité jusqu'à la chute de Robespierre. Ennemi du système dominant, il reparut sur la scène politique, et écrivit plusieurs *Pamphlets* contre les jacobins; il blâma le système de terreur, et, après le supplice de Carrier, il publia une brochure intitulée *du Système de dépopulation*, ou *la Vie et les crimes de Carrier*, 1 vol. in-8°. (*Voyez* CARRIER.) Il attaquoit dans ses écrits le gouvernement révolutionnaire, qui étoit encore en activité; mais bientôt après il devint l'apologiste des maximes de Robespierre. Dans une feuille intitulée *le Tribun du peuple, par Gracchus Babeuf*, il chercha à propager les principes démocratiques, en déclamant contre les jacobins réacteurs; il fut accusé d'avoir outragé la représentation nationale, et fut arrêté et envoyé dans les prisons d'Arras. L'amnis-

tie qui termina le règne de la convention nationale lui rendit sa liberté. De retour à Paris, quelques mois après l'organisation du conseil des anciens et du conseil des 500, et la nomination des membres du directoire exécutif, des montagnards ex-conventionnels et des patriotes qui n'avoient pu obtenir des places dans le nouvel ordre de choses, désirant opérer une révolution et la faire tourner à leur profit, engagèrent Babeuf à reprendre son journal, et à l'écrire en faveur de la pure démocratie, et d'après les principes de la constitution de 1793. Ils lui assurèrent que l'un des membres du directoire étoit d'accord avec eux, et qu'il seroit peut-être nécessaire pour réussir de le nommer momentanément dictateur; et comme Babeuf étoit, lui et ses enfans dans un état de misère, il lui fut remis 600 liv. en assignats, avec promesse de ne pas l'abandonner. On a remarqué que dans le nombre de ceux qui dirigeoient sa plume se trouvoient des nobles très-connus par leurs principes monarchiques, qui, de leur côté, quoiqu'en apparence d'accord avec les ex-conventionnels pour opérer une insurrection démocratique, avoient formé un plan pour la faire tourner, par le moyen de l'anarchie, en faveur de la royauté. Babeuf, qui étoit une espèce d'illuminé, ébloui de ce qu'on le considéroit comme chef de parti, ne s'aperçut pas des dangers qui le menaçoient; il alla même jusqu'à consentir qu'on répandît sous son nom des écrits qui attaquoient des ex-conventionnels membres des deux conseils législatifs. Ils accusèrent Babeuf d'avilir la représentation nationale; il fut arrêté dans le courant du mois de floréal an 5 (mai 1796). Tous ses protecteurs l'abandonnèrent. Traduit devant le ministre de la police, il eut le courage de s'avouer l'auteur d'un *Plan d'insurrection* pour anéantir la constitution de l'an 3. Il s'éleva contre la tyrannie directoriale, et refusa de nommer ses complices. Transféré au Temple, il écrivit cette lettre au directoire: « Citoyens directeurs, regarderiez-vous au-dessous de vous de traiter avec moi. Vous avez vu à présent de quelle vaste confiance je suis le centre; vous avez vu que mon parti peut bien balancer le vôtre; vous avez vu quelles immenses ramifications y tiennent: j'en suis plus que convaincu. Cet aperçu vous a fait trembler. Qu'arrivera-t-il de cette affaire paroissant au grand jour? que j'y jouerai le plus glorieux de tous les rôles. On pourroit me condamner à la mort; mais mon jugement seroit aussitôt réputé prononcé par le crime puissant contre la vertu foible; mon échafaud figureroit glorieusement à côté de Barneveldt et de Sidney; vous irriteriez, dis-je, toute la démocratie et la république, à qui vous devez votre puissance, et qui peut en un instant vous la retirer, etc. Ce 23 floréal an 4, 12 mai 1796. » Cette lettre prouve combien Babeuf avoit de confiance dans l'exécution de son projet, œuvre de la démence, puisqu'il étoit instruit que l'un des membres du directoire étoit dans la confidence, et qu'il avoit plusieurs agens qui conspiroient en apparence avec lui (Babeuf). Mais le directoire avoit besoin d'un prétexte pour se débarrasser d'un certain nombre de démagogues qui l'importunoient pour avoir des places, et l'accusoient de favoriser les royalistes. Un gouvernement moins foible n'auroit pas employé des moyens aussi machiavéliques. Le directoire convoqua une haute-cour de justice criminelle à Vendôme. Babeuf y fut traduit avec un ex-conventionnel et une cinquantaine d'autres individus. Les débats formèrent 6 vol.

in-8°. Babeuf récusa la haute-cour comme n'étant point ses juges naturels. Il développa dans sa défense des talens oratoires, de la fermeté et une éloquence énergique, toujours persistant à ne dénoncer aucun complice. Il s'écria : « On me connoît bien mal si l'on me croit assez lâche pour devenir le dénonciateur des amis de la patrie. » Le juri a déclaré qu'il n'avoit pas existé de conspiration : néanmoins, de ce grand nombre d'accusés, deux furent condamnés à mort ; un nommé d'Arthès et Babeuf, qui, après avoir fait une question incidente et des vœux pour la liberté de sa patrie, se poignarda, ainsi que d'Arthès, avec des stylets cachés dans leurs vêtemens. Babeuf, quoique blessé douloureusement, marcha avec beaucoup plus de courage au supplice que d'Arthès, le 5 prairial an 5 (25 mai 1797). Babeuf étoit âgé de 35 ans. On remarque qu'il fut toujours en opposition avec les gouvernemens qui se succédèrent ; on rapporte qu'il étoit persuadé qu'il ne mourroit pas dans son lit ; il établissoit entre Jésus-Christ et lui un parallèle assez singulier : Né comme lui le jour de Noël, il avoit comme lui l'ambition d'être législateur du peuple ; comme lui il eut la même fin, à peu près au même âge. Babeuf étoit de bonne foi dans les systèmes impraticables ; car voici l'extrait d'un *Projet de Proclamation*, qui peut prouver qu'il n'étoit que l'instrument et le jouet de plusieurs factions qui se disputoient entre elles, chacune dans son sens et suivant son ambition, le succès d'une prochaine insurrection, en effrayant tous les bons citoyens ; c'est un projet de proclamation trouvé dans les papiers de Babeuf, et qui devoit servir à soulever la classe indigente par la phrase suivante : « Tous les tailleurs de la république seront mis en réquisition pour faire des habits aux sans-culottes qui n'en auront pas ; et, tant que durera l'insurrection, il y aura une soupe commune dans chaque rue de Paris. Babeuf est auteur d'*un Cadastre perpétuel*, 1 gros vol. in-8°, Paris, 1791.

BABIA (Mythol.), divinité syrienne révérée à Damas, protégeoit les jeunes enfans appelés *Babes*, d'où est venu peut-être le nom de *Bambin*.

† BABIN (François), né à Angers, d'un avocat ; chanoine, grand vicaire et doyen de la faculté de théologie de cette ville, mort le 19 décembre 1734, à 83 ans, se distingua par ses lumières et ses vertus. Il est le rédacteur des dix-huit premiers volumes de l'édition en gros caractère des *Conférences du diocèse d'Angers*, fort estimées et fort répandues. La suite, contenant trois volumes sur la grace, est de Joseph-François Audebois de La Chalinière, grand pénitencier d'Angers, sa patrie, où il est mort en 1759. Les cinq autres sont de différens auteurs. Le style de Babin est tel qu'il le faut pour ces sortes d'ouvrages, net, clair, méthodique, et ne sentant point la barbarie de l'école. Son continuateur, La Blandinière, n'a ni sa netteté ni sa précision, mais il a bien discuté plusieurs sujets de morale. Les *Conférences d'Angers* renfermoient 28 vol. in-12, que l'on a réduits à 14, petit caractère, et auxquels on a ajouté depuis 7 vol. Babin est encore auteur du *Journal* ou *Relation fidèle de tout ce qui s'est passé dans l'université d'Angers, au sujet de la philosophie de Descartes*, 1679, in-4°.

† I. BABINGTON (Antoine), gentilhomme de Derbishire en Angleterre, poussé par un zèle aveugle pour la religion catholique, et par le désir de mettre en liberté la reine Marie Stuart, conspira contre la

reine Elisabeth. Un prêtre du séminaire de Reims, nommé Jean Ballard, lui inspira, dit-on, ce dessein. Babington, ayant de grands biens et de l'esprit, n'eut pas de peine à faire entrer plusieurs gentilshommes dans son complot. Le jour étoit pris pour se défaire d'Elisabeth. C'étoit le 24 août 1586. On devoit mettre Marie sur le trône, et rétablir la religion catholique. Babington, ayant écrit à Marie pour lui communiquer ce projet, reçut une réponse qui contenoit l'approbation la plus forte, et de grandes promesses de récompense. Mais Walsingham, secrétaire d'état, découvrit toute la trame par le moyen de l'un des conjurés. Babington fut condamné à être pendu et ensuite écartelé. Cette exécution se fit le 13 septembre suivant. Il eut pour compagnons de son supplice Jean Ballard, Jean Savage, Barnwell, Tickburne, Tilnec et Abington. Ils souffrirent la mort avec une fermeté héroïque. Cette conspiration, aussi mal ourdie que mal conduite, hâta la mort de l'infortunée Marie Stuart, qui, en paroissant la favoriser, ne cherchoit qu'à se délivrer de la prison où ses ennemis la retenoient.

* II. BABINGTON (Gervais), né dans le comté de Nottingham, fut élevé au collége de la Trinité, à Cambridge, promu à l'évêché de Landaff en 1591, et successivement à celui d'Exeter en 1594, et de Worcester en 1597. Il mourut le 17 mai 1610, laissant à la cathédrale de Worcester, qu'il fit réparer, une riche bibliothèque. On a imprimé ses œuvres, in-4° et ensuite in-folio, en 1615 et 1637, avec des additions; elles contiennent des commentaires sur plusieurs livres de l'*ancien Testament*, sur le *Credo*, les *Commandemens de Dieu*, l'*Oraison Dominicale*, *quelques Sermons*, etc.

BABOLENUS (S.) *ou* BABOLEIN, premier abbé de Saint-Maur-lès-Fossés, près de Paris, mourut vers l'an 660. Il seconda l'évêque Audebert et saint Landri son successeur, dans les services qu'ils rendirent au diocèse de Paris. Saint Babolein contribua à la fondation de plusieurs églises et hôpitaux.

* BABRIUS (et non BABRIAS *ou* GABRIAS), fabuliste grec, vécut sous le règne d'Auguste. Il mit en vers iambiques de six pieds les *Fables d'Esope, et celles de beaucoup d'autres auteurs anciens*. Il publia cette collection, divisée en dix livres, sous le titre de *Modika*. La plupart de ces fables sont perdues, excepté celles qui se trouvent encore dans Esope sous leur forme actuelle, et le petit nombre de celles publiées par Tyrwhit, dans la *Diss. de Babrio*, London 1775, grand in-8°, et dont une seconde édition a été donnée par le conseiller Harles, Erlangæ, 1785, in-8°. Les fables qui portent le nom de Babrias ou Gabrias, écrites en vers iambiques de quatre pieds, ne sont pas de cet auteur, mais du patriarche de Constantinople. On les trouve dans l'édition donnée par Teucher *De Antonini liberalis transformass. congerie*, Leipsick, 1791, in-8°. Il en existe une traduction allemande assez médiocre, par Bahrens, imprimée à Cologne et Leipsick, 1787, in-8°.

* BABUER *ou* BABURE (Théodore), peintre à Utrecht, vivoit au commencement du 17e siècle, et peignoit dans le goût de Pierre Neef; il excelloit à représenter des vues intérieures des églises. Dans l'église de S. Petro in Montorio, est une *Descente du Christ au tombeau*, exécutée par lui, dont on admire le coloris. Jérôme David et Corn. Bloémart ont travaillé d'après lui.

† BABUR, petit-fils de Tamerlan,

dispnta l'empire à son frère aîné Heddoulat, et conclut avec lui une paix glorieuse, l'an 851 de l'hégire. Par le traité, Babur resta maître de la belle province du Giorgian. Son oncle Ulubeg s'étant approché de ses états avec des intentions hostiles, il le força de se retirer. Un Turcoman, nommé Jar-Ali, s'empara par surprise de sa capitale, et s'occupoit à la piller, lorsque les troupes de Babur, qui tenoient encore la campagne et rôdoient autour de la ville, trouvèrent, au bout de vingt jours, l'occasion de se saisir d'une porte et de la personne de Jar-Ali ; ce dernier eut la tête tranchée, d'après les ordres de Babur. Quelque temps après, il vainquit encore l'émir Hagi, général de l'un de ses frères qui lui avoit déclaré la guerre. Bientôt ce dernier, appelé Mohammed, lui livra en personne l'une des plus sanglantes batailles dont les annales asiatiques aient fait mention. Les deux sultans y firent des prodiges de valeur, et la victoire balança long-temps entre les deux armées: mais Mohammed ayant été trop téméraire, se trouva si fort engagé dans la mêlée, qu'il fut enveloppé et fait prisonnier. Babur ordonna sans pitié la mort de son frère. Il mourut lui-même, l'an 861 de l'hégire, d'un accès de colère. Ce souverain fut cruel, mais brave ; il sut allier la politique au goût des plaisirs, et une dévotion apparente aux barbaries d'un despote. Il fut enterré à Thous, sous un dôme, à côté du tombeau d'un célèbre iman musulman, qu'on appelle le *Saint-Sépulcre.*

† BABYLAS (S.), évêque d'Antioche, fut mis dans les chaînes pour la foi de J. C., sous l'empereur Dèce. Il mourut dans sa prison, et voulut être enterré avec ses fers. On prétend que ses reliques imposèrent silence à un oracle d'Apollon. Saint Chrysostôme a déployé plus d'une fois toutes les forces de son éloquence pour célébrer la mémoire de saint Babylas ; mais on voit qu'il n'étoit pas assez instruit des faits qu'il avance. C'étoit un prélat plein de zèle. On dit qu'il défendit l'entrée de l'église à l'empereur Philippe, qui étoit monté sur le trône par le meurtre de Gordien, son bienfaiteur et son pupille. Il mourut l'an 251 de J. C. Gallus César fit transporter le corps de St. Babylas à Daphné, faubourg d'Antioche, lieu célèbre par l'oracle d'Apollon et les superstitions des Grecs.

* BABYLONE (François de), graveur, avoit adopté, pour unique marque de ses estampes, un caducée, ce qui l'a fait surnommer le *Maître au caducée.* Quelques auteurs l'appellent aussi Martin, et pensent qu'il vivoit du temps d'Albert Durer. Il a gravé un *Sacrifice à Priape*, assez estimé, et qu'on attribue à Marc-Antoine ; il a fait aussi plusieurs *Sujets de la sainte Famille* dont les figures ont de l'expression.

* BACAI, surnom de *Borhaned-din Ibrahim ben Omar,* mort l'an de l'hégire 885, docteur mahométan, auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, *Nadhm al dorar, le rang de perles*, c'est un commentaire sur le Koran ; un *Traité dans lequel il prétend que les concerts sont défendus par la loi de Mahomet* ; une *Dissertation sur les mœurs et les maximes des anciens philosophes* ; un *Traité sur la divination par les nombres* ; l'*Eloge de la pauvreté* ; une *Histoire des hommes illustres.*

† BACCALAR-Y-SANNA (Don Vincent), marquis de St.-Philippe, né dans l'île de Sardaigne, d'une ancienne famille originaire d'Espagne, s'est fait un nom dans la littérature par son érudition, et dans le

monde par les emplois importans dont Charles II et Philippe V le chargèrent en Sardaigne. Après la mort de Charles II, don Vincent servit utilement le duc d'Anjou, son successeur. Lorsque la Sardaigne se révolta contre ce prince, il se comporta en sujet fidele et en homme habile. Philippe V le récompensa en le faisant marquis de Saint-Philippe. Il mourut à Madrid, en 1726, aimé et estimé du prince et des sujets. Ses principaux ouvrages sont, I. Une savante *Histoire de la monarchie des Hébreux*, traduite en français, en 2 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Philippe V*, depuis 1699 jusqu'en 1725, 4 vol. in-12. Ces mémoires, quoiqu'écrits par un homme d'état, ne peuvent, en général, être goûtés que par des militaires. On y trouve pourtant plusieurs particularités curieuses. Nous en avons une Traduction française assez bonne.

* BACCANELCIUS (Jean), médecin, né à Reggio, vivoit dans le 16e siècle. La nature, en faisant de lui un nouvel Ésope par les irrégularités du corps, l'en dédommagea par les qualités de l'esprit. Il a donné un ouvrage intitulé, I. *De consensu medicorum in curandis morbis Libri quatuor.* II. *De consensu medicorum in cognoscendis simplicibus liber*, Lutetiæ, 1554, in-12; Venetiis, 1555, in-8°, 1558, in-16; Lugduni, 1572, in-32. Il y a recueilli ce qu'il y a de plus utile dans la pratique des médecins grecs et arabes.

BACCARELLES (Gilles), d'Anvers, célèbre paysagiste, ainsi que Guillaume son frère. Leur famille a produit plusieurs bons peintres.

* BACCELLI (Jérôme), gentilhomme de Florence, naquit en 1514. Il entreprit la traduction d'Homère par ordre du grand-duc Ferdinand. Cette traduction est ainsi annoncée dans Argelati: *L'Iliade, e l'Odissea d'Omero, tradotte in volgar Fiorentino, da Girolamo Bacelli*, Firenze, 1581, in-8°. Mais cet auteur n'a vraiment traduit que l'Odyssée entière ; il a aussi traduit les six premiers livres et la moitié du septième de l'Iliade. Quelques uns prétendent cependant que la traduction complète de l'Iliade, par cet auteur, peut se trouver manuscrite à la bibliothèque du Vatican. C'est Baccio Baccelli, frère de Jérôme, qui a donné l'édition posthume dont nous venons de parler.

BACCETTI (Nicolas) naquit à Florence, et y est mort, à l'age de 80 ans, en 1647. Il devint abbé du monastère de Saint-Lucas de l'ordre de Cîteaux, et s'acquit quelque renommée par ses écrits. Le plus considérable est *Septimianæ historiæ*, Rome, 1742, in-fol.

BACCHETTI (Laurent), jurisconsulte et médecin de Padoue, professa la médecine dans l'université de sa patrie, depuis 1688 jusqu'en 1708. Il a publié diverses *Dissertations*, dont la plus remarquable a pour objet *la nature et la propriété des acides et des alkalis.* Il fut encore l'éditeur d'un ouvrage posthume de Montanari sur la mer Adriatique.

† BACCHIARIUS, philosophe chrétien, florissoit au 5e siècle. On a de lui une *Lettre*, écrite à l'évêque Januarius, *touchant un moine qui avoit abusé une religieuse.* Elle se trouve dans la Bibliothèque des Peres. On a encore de lui une *Apologie*, conservée par Muratori dans ses Anecdoctes.

† BACCHIDÈS, général de Démétrius Soter, et gouverneur de la Mésopotamie, vint en Judée pour y rétablir Alcime dans la grande sa-

rificature. Il combattit Judas Machabée, qui osa l'attaquer avec des forces très-inférieures, et qui périt dans le combat. Bacchidès fut ensuite contraint par Jonathas d'abandonner la Judée.

BACCHILLE, évêque de Corinthe sur la fin du 2e siècle, et sous le pontificat de St. Victor, est auteur d'une *Lettre sur la célébration de la Pâque*, qu'il écrivit au nom des évêques d'Achaïe.

† BACCHINI (Benoît) ou BACCHINUS, né dans le duché de Parme en 1651, entra dans la congrégation du Mont-Cassin, et s'y distingua d'abord par ses *Sermons*. Sa santé ne lui permettant plus les travaux de la chaire, il s'adonna à ceux du cabinet. C'étoit un savant universel. Il mourut à Bologne, le 1er septembre 1721, à 70 ans. On a de lui, I. *Journal de Littérature*, en 9 tomes in-4°, depuis 1686 jusqu'en 1697, sous ce titre : *Giornale de Letterati*. Il est beaucoup de cours en Italie, et même ailleurs. II. *De sistris eorumque figuris ac differentiâ dissertatio*, Bologne, 1691, in-4°; Utrecht, 1696, in-4°, avec les remarques de Tollius. Bacchini ne fit tirer que 50 exemplaires de cette pièce. III. *Anonymi dialogi 3 Sylvæ ducis*, 1699, in-8°. IV. *Dell' Istoria del monasterio di S. Benedetto di Polirone nello stato di Mantoua libri cinque*, in Modena, 1696. Il dédia cette histoire au cardinal Célestin Sfrondati, protecteur de la congrégation du Mont-Cassin. On y trouve beaucoup de faits concernant l'histoire de la comtesse Mathilde, bienfaitrice de ce monastère. Bacchini avoit préparé un second volume qui s'est trouvé parmi ses papiers, mais qui ne fut point publié, parce que certaines vérités qu'il avoit énoncées dans le premier avoient déplu. V. *De ecclesiasticæ hierarchiæ origine dissertatio*, Mutinæ, 1703, in-4°. Le P. Niceron a commis une bévue insigne au sujet de cet ouvrage. « Le système de l'auteur, dit-il, est que le gouvernement ecclésiastique a été réglé suivant la forme du gouvernement civil, c'est-à-dire que l'on a établi les métropoles ecclésiastiques dans les métropoles civiles. » C'est ce que n'a jamais avancé le P. Bacchini. Le marquis Scipion Maffei se glorifioit d'être son disciple; il surpassa son maître.

* BACCHIUS (Jacques), médecin, a écrit un livre qui traite *des choses les plus remarquables, concernant Hérophile et ceux de sa secte*; il a aussi donné *des Commentaires sur les Epidémiques d'Hippocrate*, dont il a éclairci les endroits les plus obscurs. On lui doit encore *Thesaurus chimicus experimentalis*, 1609, in-8°, et 1620, in-12.

† BACCHUS (Myth.), fils de Jupiter et de Sémélé. On raconte de lui que Junon, toujours outrée contre les concubines de Jupiter, conseilla à Sémélé, pendant sa grossesse, d'exiger de son amant qu'il se fît voir à elle dans toute sa gloire. La majesté du dieu ayant mis le feu dans la maison, Sémélé périt dans les flammes. De crainte que Bacchus, dont elle étoit enceinte, ne fût brûlé avec elle, Jupiter le fit retirer de ses flancs par Vulcain : Macris, fille d'Aristée, reçut l'enfant dans ses bras, secours que la jalouse Junon lui fit payer cher, et le donna à son père qui le mit dans sa cuisse, où il le garda le reste des neuf mois. Dès que le temps de sa naissance fut accompli, on le mit secrètement entre les mains d'Ino sa tante, qui en eut soin, avec le secours des Hyades, des Heures et des Nymphes. Il fit la conquête des Indes, et alla en Egypte, où il enseigna l'agriculture aux hom-

mes, planta la vigne; et fut adoré comme le dieu du vin. Il punit sévèrement Panthée qui vouloit s'opposer à ses solennités, triompha de tous ses ennemis, et de tous les dangers auxquels les persécutions de Junon l'exposoient continuellement. Bacchus se transforma en lion, pour dévorer les géans qui escaladoient le ciel, et fut regardé, après Jupiter, comme le plus puissant des dieux. On le représentoit avec les agrémens de la jeunesse et de la beauté; on mettoit Silène à sa suite, courbé sur un âne, et une troupe de satyres et de bacchantes. Quelquefois on couvroit sa tête de cornes, parce que dans ses voyages il s'étoit couvert de la peau d'un bouc, animal qu'on lui sacrifioit. On le peignoit encore, tantôt assis sur un tonneau, tantôt sur un char traîné par des tigres, des lynx ou des panthères, souvent aussi tenant une coupe d'une main, et de l'autre un thyrse, dont il s'étoit servi pour faire sortir des fontaines de vin. Le thyrse étoit une espèce de petite lance ou bâton couvert de feuilles de vigne et de lierre mêlées ensemble, ayant au bout une pointe en forme de pomme de pin. Bacchus eut plusieurs noms. Il fut appelé *Biformis*, parce qu'il étoit dépeint tantôt comme un jeune homme, tantôt comme un vieillard. — *Bromius*, d'un mot grec qui signifie bruit, parce qu'il naquit au bruit d'un coup de tonnerre. — *Dionysius*, du mot grec *Dios*, par allusion à Jupiter qui étoit son père, et à Nysa, île où il fut nourri. — *Dithyrambus*, de deux mots grecs, dont l'un signifie *deux*, et l'autre *porte*, parce qu'il étoit venu deux fois au monde. — *Evan*, *Evohe*, *Bacche*, surnom pris des cris que faisoient les Bacchantes en célébrant les fêtes de leur dieu. — *Liber*, parce que le vin, dont Bacchus fut l'inventeur, inspire la licence. On appeloit les fêtes qu'on faisoit à l'honneur de Bacchus *Bacchanales*, *Dionysiaques*, *Orgies*, *Triétériques*. Elles furent d'abord instituées dans la Thrace par Orphée. Des femmes ivres et furieuses y offroient des sacrifices sur les montagnes, pendant la nuit, à la lueur des flambeaux. On n'admettoit à ces fêtes que ceux qui étoient initiés aux infâmes mystères de Bacchus. L'usage de ces fêtes s'introduisit aussi à Rome; mais il s'y commettoit tant d'infamies, que le sénat fut obligé de les abolir. On immoloit la pie à Bacchus, parce que le vin rend indiscret; et le bouc, parce qu'il détruit les bourgeons de la vigne. On lui consacroit le lierre, le pampre, les feuilles de figuier, et le sapin. (*Voyez* ACÈTE, ALCITHOÉ *et* BACCHANTES.)

† BACCHYLIDE, poëte lyrique, né à Julis, dans l'île de Céos, florissoit l'an 432 avant J. C., sous le roi Hiéron de Syracuse, qui l'honoroit de son amitié, et le préféroit à Pindare. Il ne nous reste de ses *Poésies* que très-peu de chose. Elles étoient remplies de morale. Une de ses maximes étoit : « Que la chasteté est le plus grand ornement d'une belle vie. » On trouve ses vers avec les Fragmens d'Alcée à la suite des Œuvres de Pindare, imprimées à Anvers en 1567, in-16.

* BACCIARELLI (Ægidius), d'Anvers, fut célèbre peintre de paysages, ainsi que son frère Guillaume. Cette famille a produit plusieurs peintres distingués.

† I. BACCIO DELLA PORTA, né dans une terre près Florence en 1469, peintre, connu aussi sous le nom de frère Bartholomæus de Saint-Marco, ou de fra Bartholomæus de Savignano. Son nom de famille étoit Braccio, et son lieu de naissance Savigniano, en Toscane. Il fut d'abord disciple de Cosmi de Roseli, et ensuite de Léonard de Vinci. Lorsqu'en 1498, son ami Jérome Sava-

norala fut condamné à être brûlé vif, pour avoir montré trop de zèle contre les abus d'alors, Baccio ayant fait de vains efforts, avec 150 autres amis, pour lui sauver la vie, fit vœu, dans ce grand danger, de se faire dominicain, et fut nommé fra Bartholomæo. Il prit l'habit à Prato le 26 juillet 1500. Quelque temps après, il fut envoyé au couvent de Saint-Marc, à Florence, où le supérieur lui permit de s'occuper de peinture. Il y travailla quelque temps sous Raphaël d'Urbino, et apprit de lui à peindre en perspective; Raphaël, de son côté, adopta son genre de coloris. Il existe de lui plusieurs tableaux. Lorsqu'un jour on lui reprochoit son impuissance à peindre des corps nus, *il peignit un saint Sébastien*, qui fut acheté par Louis XII. Sa dévotion outrée l'avoit porté à brûler publiquement, comme profane et scandaleux, tous les livres, dessins, peintures et sculptures qui offroient des nudités. Il mourut le 8 août 1517.

† II. BACCIO *ou* BACCIUS (André), né à Saint-Elpidio, dans la Marche d'Ancône, professeur de médecine à Rome, et premier médecin du pape Sixte V, se rendit célèbre par ses talens dans son art. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'une érudition recherchée. I. *De Thermis libri septem*, in-fol, Venise, 1571 et 1588; et Padoue, 1711, in-fol. Cette édition est augmentée d'un huitième livre. II. *De naturali Vinorum historiâ*, Rome, 1596, in-fol. (livre très-rare, quoique curieux et savant; l'auteur l'a dédié au cardinal Ascagne Colonne). Il y prouve que les vins renommés chez les anciens n'étoient que des liqueurs épaisses, des espèces de sirops auxquels il préfère, avec raison, nos vins modernes. En citant ceux de France, et particulièrement les vins des provinces de Bordeaux et de Champagne, il annonce que ceux des environs de Paris passoient alors pour leur être supérieurs. C'est le premier écrivain agronomique qui ait parlé de l'eau-de-vie et blâmé son usage pour boisson. III. *De venenis et antidotis*, Rome, 1586, in-4°. IV. *Le dodici Pietre preziose*, Roma, 1587, in-4°; cet ouvrage a été traduit en latin avec des notes de Wolf Gabelchoverus, Francfort, 1643, in-8°, sous ce titre, *De Gemmis et Lapidibus pretiosis, eorumque viribus et usu tractatus*. V. *Tabula simplicium medicamentorum*, Rome, 1577, in-4°. VI. *De conviviis antiquorum*. VII. *Notizie dell'antica eluna macerata*, 1716, in-4°. VIII. *Del revere, libre tre, ne'quali si Tratta della natura dell' licorus*, Venise, 1576, in-4°. IX. *Della natura dell'alicorno*, Florence, 1573, in-4°. Ces divers écrits renferment des recherches curieuses, et des connoissances en physique, supérieures à celles de son siècle. Il vivoit encore en 1596, et non en 1686, comme le dit Osmond.

III. BACCIO. *Voyez* BALDINI, n°s I *et* II.

*I. BACCIUS *ou* BACK (Jacques), médecin de Rotterdam, sa patrie, vécut dans le 17e siècle. On lui attribue I. Une *Lettre latine dans laquelle il discute plusieurs questions touchant la pierre et la gravelle*. Elle parut à Leyde en 1638, in-12, avec le traité *de Calculo de Beverovicius*. II. *Dissertatio de corde, in quâ agitur de nullitate spirituum, de hæmatosi, de viventium calore*. Rotterodami, 1648 in-12. *Ibidem*, 1660, 1671 in-12, avec les écrits de Harvier.

* II. BACCIUS (Martin), de Tiel en Flandre, curé de Saint-Martin, à Alost, puis chanoine de la cathédrale d'Ipres en 1583 et enfin archiprêtre en 1601, mourut en 1609,

et a laissé un volume de *Sermons en latin*.

*I. BACH (Jean Sébastien), musicien allemand, né à Eisenach en 1685, mort à Leipsick en 1754, a été musicien du prince de Weimar. Dès l'âge de 18 ans, il étoit organiste d'Anhalt. En 1708, il obtint l'avantage sur un musicien français qui l'avoit défié, et il passa pour l'égal de Handel sur l'orgue.

*II. BACH (Jean Christophe-Frédéric), fils du précédent, fut également grand compositeur et célèbre organiste du dernier siècle. Il naquit à Weimar en 1710. Sous la direction de son père, il apprit l'art musical, et fut pendant long-temps directeur de la chapelle du comte Guillaume de Buckebourg, avec 1000 écus d'appointement. Il est mort le 26 février 1795. Il possédoit à fond la théorie musicale. Ses compositions sont savantes, majestueuses et tempérées par la simplicité, et un chant suave plein de mélodie. Son doigté, dans ses compositions pour le piano, est inimitable. Il avoit la plus grande facilité pour exprimer ses inspirations, et un génie inépuisable. Parmi ses ouvrages imprimés, nous citerons les suivans: *Six Sonates pour le piano, violon et basse*, Riga 1777; *Sonate à quatre mains pour le clavecin*, Francfort-sur-le-Mein, 1780; *Trois grands Concerto pour le clavecin; Six Sonates faciles pour le piano*, Leipsick, 1785; *Sei Sonate all'uso delle donne*, Riga, 1786, etc.

* III. BACH (Guillaume Friedemann), frère du précédent, né à Weimar en 1712, est mort à Berlin en 1784. Il étoit excellent organiste, mathématicien et un des plus savans musiciens d'Allemagne. Il a publié en 1778 *six fugues pour le piano*, et beaucoup d'autres ouvrages.

*IV. BACH (Charles-Philippe-Emmanuel, fils et disciple de Jean Sébastien), né en 1714 à Weimar, fut un des plus grands compositeurs du dernier siècle. En 1738 le prince royal de Prusse, depuis Frédéric II, l'appela auprès de lui à Berlin, il resta à son service jusqu'en 1767. Il se rendit de là à Hambourg pour y remplir la place de directeur de la musique, et y mourut le 14 décembre 1788. Toutes ses compositions se distinguent par de l'originalité. Il a publié, *Essai sur la véritable manière de jouer du clavecin*, avec des exemples et *six Sonates*, 4 parties, 1753 1761, 1787, in-4°. C'est aussi lui qui publia la musique à quatre voix de son père (Jean Sébastien Bach), divisée en 4 parties, 1784—1788.

* V. BACH (Jean-Chrétien), surnommé *le Milanais* ou *l'Anglais*, compositeur célèbre du dernier siècle. Il étoit le plus jeune fils de Jean-Sébastien Bach, de sa seconde femme. Il naquit à Leipsick en 1735. A Berlin il se perfectionna dans la composition musicale, sous son frère Emmanuel Bach, et s'y distingua par plusieurs ouvrages. De là il se rendit avec une cantatrice italienne à Milan, où il fut organiste de la cathédrale. En 1759 il alla à Londres, et y jouit d'un traitement de 1800 écus jusqu'à sa mort arrivée en janvier 1782. Ses ouvrages qui ont été publiés sont, 15 *Simphonies à 8 instrumens; 18 Concerts pour le piano avec accompagnement de violon; des Quintets et Quartets pour flûte et violon; 30 Sonates pour le piano, avec accompagnement de violon*, etc. Les opéras qu'il a composés sont, *Caton; Orion; Adrien en Syrie; Orphée; Thémistocle; La Clemenza di Scipione;* et un *Oratorio*.

* VI. BACH (N.), médecin à Paris, embrassa le parti de la révolution avec un fanatisme peu commun. Nommé électeur du département de la Seine en l'an 6 (1798), il s'y fit

remarquer par son exagération. Traduit, dans la même année, devant un juri d'accusation comme auteur d'un écrit satirique contre le directoire et contre les auteurs de la loi du 22 floréal an 7 (1799), il fut absous, et continua d'écrire et de parler contre l'autorité. On l'entendit le 30 prairial an 7 (19 juin 1799), à la tribune de la société des jacobins au manège, déclamer sur les dangers de la patrie et sur la nécessité d'établir la démocratie dans sa plus grande latitude. Il lut un projet de constitution qui fit beaucoup rire : on conjectura dès-lors que sa tête n'étoit pas saine. En effet la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799) ayant déçu ses espérances, il se suicida au pied de la statue de la liberté, qui étoit alors sur la place de Louis XV.

* BACHARELLI *ou* BACHERELLI (Vincent), peintre très-distingué, naquit à Florence. Il composa un grand nombre de tableaux à Lisbonne pour la cour et les églises de cette capitale. Après avoir ramassé une fortune de 17,000 écus, il retourna dans sa patrie, et y mourut en 1745, âgé de 45 ans.

† I. BACHAUMONT (François le Coigneux de), né à Paris en 1624, d'un président à mortier au parlement, fut conseiller-clerc de la même compagnie. Il cabala comme plusieurs autres durant les troubles de la Fronde, et le cardinal de Retz s'en servit plusieurs fois utilement. Bachaumont quitta le rôle d'intrigant, pour se livrer à une oisiveté voluptueuse, égayée par les vers, l'amour et le vin. C'est ainsi qu'il passa une partie de ses jours avec les hommes les plus aimables de son siècle, le fameux Chapelle à leur tête. C'est avec cet ami qu'il fit ce Voyage célèbre *par la Relation qu'ils nous en ont laissée en vers et en prose*, in-12. Bachaumont y eut beaucoup de part. C'est de lui que sont ces vers charmans :

Sous ce berceau qu'amour exprès
Fit pour fléchir quelqu'inhumaine, etc.

Il ne nous reste de lui que cet ouvrage. Il avoit fait bien des *Chansons* et des petits *Vers de société*, que nous n'avons plus. Ses *Œuvres* avec celles de Chapelle ont été publiées par Saint-Marc, La Haye et Paris, 1755, in-12. Il mourut à Paris, en 1702, âgé de 78 ans. Ce fut lui qui forma la célèbre madame Lambert, dont il épousa la mère.

† II. BACHAUMONT (Louis Petit de) étoit de Paris. La politique et la littérature l'occupoient tour à tour, et il recueilloit tout ce que les connoisseurs et les nouvellistes disoient d'intéressant, et en formoit une espèce de journal historique et littéraire. Il l'avoit commencé en 1762, et, après sa mort, arrivée en 1771, un curieux rassembla ses *Notes* et les publia en 1777, en 6 vol. in-12, sous le titre de *Mémoires secrets*, auxquels on a donné une suite en 30 vol. Ces 36 volumes sont assez recherchés. On y trouve tout ce qui est relatif aux grands événemens, et beaucoup d'anecdotes particulières sur tous les personnages qui ont joué un rôle. On y parle des ouvrages qui ont fait quelque sensation, des critiques qu'ils ont essuyées. On y insère les vaudevilles, les épigrammes, et tout ce qui sert d'aliment à la curiosité ou à la malignité publique. Le style est sans prétention, clair, net et précis. Diverses anecdotes ont paru, ou fausses ou altérées ; mais la vérité en a dicté un grand nombre d'autres. On prétend que Bachaumont ne présida pas toujours à la rédaction de ses *Mémoires*, et que son valet de chambre le suppléoit quelquefois. M. Ch. de V.... a donné un *Choix des Mémoires secrets*, depuis 1762 à 1785, Londres

(Paris), 1788, 2 vol. in-12; chez Léopold Collin il en a paru un abrégé plus étendu (depuis 1762 à 1788), Paris, 1808, 2 vol. in-8°, ensuite, 1809, 3 vol. in-8°. Ce choix a été suivi d'Anecdotes du 18e siècle, 2 vol. in-8°, bien inférieures aux *Mémoires* de Bachaumont, quoiqu'on y ait puisé. On doit encore à cet auteur, I. *Lettres critiques sur le Louvre, l'Opéra, la place Louis XV et les Salles de spectacles*, 1751, in-8°. II. *Essai sur la peinture, la sculpture et l'architecture*, 1752, in-8°. III. Une édition de *Quintilien*, traduit par Gédoyn, avec une vie du traducteur, 1752, 4 vol. in-12.

* BACHE, neveu de Franklin, est mort en 1798, de la maladie épidémique qui affligea, dans cette année, les États-Unis de l'Amérique septentrionale. Il étoit rédacteur d'un journal intitulé l'*Aurore*, et il avoit hérité de la partie la plus importante des manuscrits de son oncle.

* BACHELEY (Jacques) s'est exercé dans l'art du dessin jusqu'à 30 ans, qu'il a commencé à graver. Il quitta alors son pays et vint à Paris suivre les leçons de Lebas. Il choisit ses modèles parmi les paysagistes hollandais, et nous a laissé plusieurs *Marines* et *Paysages* gravés d'après eux. Né dans un village près de Lisieux, en 1712, il est mort à Rouen, membre de l'académie de cette ville, en 1781.

I. BACHELIER (Nicolas), de Toulouse, originaire de Lucques, étudia à Rome, sous Michel-Ange, la sculpture et l'architecture. De retour dans sa patrie, il y fit régner le bon goût, et en bannit la manière gothique qui y avoit été en usage jusqu'alors. Ses ouvrages de sculpture qui subsistent encore dans plusieurs églises de Toulouse se font toujours admirer, quoique la dorure dont on les a couverts leur ait ôté cette grace et cette délicatesse que leur avoit données Bachelier. Il travailloit encore en 1553.

* II. BACHELIER (J. J.), né en 1724, mort en avril 1805. Il fonda, en 1763, l'école gratuite de dessin, en faveur des ouvriers, et l'ouvrit, en 1766, à 1500 élèves. Il étoit peintre de genre, et avoit assez travaillé pour économiser environ 60,000 livres, qu'il consacra à établir son école. On ne lui permit d'en faire l'essai qu'à ses risques et périls. Il loua l'ancien collége d'Autun, rue Saint-André-des-Arcs, et, en 1766, il commença l'exécution de son plan. Un an après, lorsque le succès en fut décidé, on lui accorda des lettres-patentes, et le roi lui fit présent de mille louis pour l'acquisition et la disposition des bâtimens. Les princes, les courtisans, les fermiers généraux et les hommes du monde, imitèrent cet exemple, et les souscriptions volontaires jointes à un léger tribut, que les corps et métiers imposèrent sur les maîtres et les apprentis, formèrent un revenu de plus de 45,000 liv., qui permirent de donner à 1500 élèves le degré d'instruction suffisant. Si l'on calculoit l'influence qu'a exercée, depuis quarante ans, sur les arts et métiers, cette école, il en résulteroit que peu d'hommes ont aussi bien servi leur patrie. Si l'on pense aux soins qu'un pareil établissement a dû coûter, aux difficultés qu'il a fallu vaincre, à l'activité qu'il exigeoit, on pourroit s'étonner de l'habileté, du courage et de la constance dont on a eu besoin. Si l'on étend, en homme d'état, ses conceptions à tout ce qu'il pouvoit devenir, on y découvre d'immenses avantages relatifs à l'accroissement et au perfectionnement de l'industrie nationale. A tous ces titres, la mémoire de Bachelier mérite d'être honorée. La manufacture de porce-

laine de Sèvres lui doit ses premiers progrès : il la dirigea pendant quarante-quatre ans, réforma le mauvais goût des peintures chinoises, et fit le premier exécuter ces dessins purs et corrects, qui font aujourd'hui de nos vases de porcelaine des modèles de goût, d'élégance, de grace et de coloris. Bachelier aida Caylus à retrouver la peinture encaustique des anciens, et fit plusieurs tableaux avec ce procédé; il découvrit aussi une autre espèce d'encaustique dont les Grecs se servoient à enduire leurs statues de marbre, afin qu'en entrant dans les pores du marbre, il empêchât la végétation de ces espèces de lichens qui les noircissent et parviennent à les détruire. Il seroit à souhaiter que l'on employât ce procédé pour conserver les statues exposées aux injures du temps, au lieu de les frotter avec des brosses très-dures et autres objets, qui finissent par en ôter les finesses et les principales beautés.

* I. BACHER (George Frédéric), de Thann, dans la haute Alsace, s'appliqua de bonne heure à la médecine, et fut reçu docteur de l'université de Besançon. Revenu dans sa patrie, il exerça son art avec une sagacité qui lui acquit une grande réputation. On a de lui, I. *Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies*, Paris, 1765, 1767, in-12; Paris, 1771, in-12, avec des augmentations. II. *Observations faites par ordre de la cour sur les hydropisies, et sur les effets des pilules toniques*, Paris 1769, in-12.

* II. BACHER (Alexandre-Philippe), membre de la faculté de médecine de Paris, fils du précédent, naquit à Thann. Bacher fils, élevé sous les yeux et formé par les principes de son père, étoit déjà avancé dans l'étude de la médecine, lorsqu'il se mit sur les bancs de la faculté de Besançon, où il fut reçu en 1764. Peu de temps après il vint à Paris, dans le dessein de s'y faire connoître par l'administration des pilules toniques. Il se distingua par le traitement de plusieurs maladies chroniques, et principalement des hydropisies, dont il a publié un ouvrage dans lequel il a ramené à des principes sages et raisonnés le traitement d'une maladie livrée si longtemps à un empirisme aussi aveugle que meurtrier. Il a rédigé longtemps avec un grand succès le *Journal de Médecine*. Bacher étoit d'un caractère gai, abondant en saillies heureuses; mais la bonté de son cœur étoit plus intéressante encore que son savoir et son esprit.

† BACHERIUS ou BAKER (François-Pierre), Dominicain de Gand, professeur de théologie à Louvain, mort en 1601, âgé de 84 ans, est auteur d'un ouvrage singulier, intitulé *Jurgium conjugale contra reformatorum gentem*, 1585, in-4°.

BACHET. *Voyez* MEZIRIAC.

* BACHIÈNE (Guillaume-Albert), né à Leerdam en 1718, fut, en 1759, appelé pasteur réformé à Mastricht, et créé, en 1764, professeur d'astronomie et de géographie à la même ville. Il a publié, en hollandais, plusieurs ouvrages de géographie, parmi lesquels on distingue une *Description de la Palestine*; une *Nouvelle Géographie des Pays-Bas*, faisant suite à Busching. Il est mort à Mastricht en 1783.

* BACHINI. *Voyez* BACCHINI.

* BACHIUS (Jean-Auguste), né en 1721, mort en 1756, a publié en un seul volume les *Œconomiques de Xénophon*, l'*Apologie de Socrate*, *Symposius*, *Hiéron et Agésilas*, avec des *Observations* curieuses et des *Notes* très-savantes. Il est mal-

heureux qu'une mort prématurée l'ait enlevé aux lettres ; il étoit déjà mis au nombre des plus fameux jurisconsultes, et regardé comme le successeur des Cujas, des Barthole et des Godefroi.

† BACHOVIUS (Reinhard), né à Cologne en 1544, unit le négoce à l'étude des lettres. Il s'appliqua aux langues, à la jurisprudence et à la théologie. Il composa quelques écrits dans ces deux derniers genres. Il sortit de Leipsick, parce que le calvinisme, qu'il avoit embrassé préférablement au luthéranisme, n'y étoit pas accrédité. Bachovius s'étant fait catholique, après le rétablissement de l'université d'Heidelberg, on lui remit la chaire de professeur, qu'il occupoit avant que le duc Maximilien de Bavière l'eût supprimée. Il mourut en cette ville le 27 février l'an 1613. Son fils, professeur de jurisprudence dans l'académie de cette ville, publia plusieurs écrits sur la science qu'il enseignoit, et mourut catholique. On lui doit un *Traité des gages et hypothèques*, Francfort, 1656, in-4° ; des *Observations sur les arrêts de Papon ;* un *Traité sur les erreurs des interprètes du droit ;* un *Commentaire sur la première partie du Digeste*, et un autre *sur les Institutes.* Ce dernier ouvrage parut à Francfort, en 1665, in-4°.

* BACHTISHUA (George), médecin indien, qui se distingua dans le 8ᵉ siècle par son application à l'étude, et par la connoissance qu'il avoit des langues persanne et arabe. Almansor II, calife de Bagdad, fit venir Bachtishua à sa cour pour demander ses conseils sur la maladie qui mettoit ses jours en danger ; l'espoir qu'il avoit en ce médecin ne fut point trompé, et une guérison prompte justifia la confiance du calife. Ce prince le retint à Bagdad pour travailler à la traduction de quelques livres de médecine. Il s'en acquitta à la satisfaction du calife, qui le combla de ses bienfaits.

BACHUISEN. *Voy.* BAKHUISEN.

* BACHUSIUS ou BACHUISEN (Guillaume). Il fut long-temps lié, ainsi que Van Espen, avec le parti d'Arnauld et de Quesnel. Il a laissé un *Traité* sur Van Espen, Quesnel et Erkel, intitulé *De segero Bernard. Van Espen, etc.* On voit dans ce Traité tout ce que la nouvelle secte a fait dans la mission de Hollande. Bachusius est mort chanoine à Bruges en 1779.

† BACICI (Jean-Baptiste GAULI, surnommé le), peintre, né à Gênes en 1639, alla à Rome dès l'âge de 14 ans. Il logeoit chez un marchand de tableaux, où il eut occasion de voir Le Bernin, de qui il reçut des conseils et des secours. Ses premiers coups d'essai furent des coups de maître. Le Bacici excelloit dans le portrait. Il fit celui d'un homme mort depuis 20 ans. Il crayonna d'abord une tête d'imagination ; puis réformant peu à peu son ouvrage, suivant les avis de ceux qui avoient vu la personne vivante, il parvint à en faire un portrait des plus ressemblans. Il avoit des idées grandes et hardies, quelquefois bizarres : ses figures ont un relief étonnant. Il étoit bon coloriste, et excelloit à rendre les raccourcis. On lui reproche beaucoup d'incorrections dans son dessin, et du mauvais goût dans ses draperies. Ses ouvrages sont néanmoins très-estimés. Le Bacici étoit spirituel et gai ; mais son caractère vif et emporté lui causa de grandes disgraces. Ayant un jour donné un soufflet à son fils en présence de ses camarades, le jeune homme, outré de cet affront, alla se précipiter dans le Tibre. Cette catastrophe lui fit négliger pendant quelques années l'exercice de son art. Les dessins de ce maître sont pleins de feu, et d'une touche légère

et spirituelle. Bacici mourut en 1709.

* BACIOCCHI (Jean-Dominique), medecin-chirurgien, exerçoit cet état, avec une grande réputation, dans le grand hôpital de Brescia en Italie. Il publia dans cette ville un ouvrage intitulé *Lettera intorno l'estrazione d'un calculo esistente sotto la lingua*, in-8°.

BACIS, fameux devin de l'antiquité, dont le nom passa à plusieurs de ceux qui, après lui, se mêlèrent de prédire l'avenir.

* BACK (Abraham), médecin, né en 1713 à Hudwichwald en Suède, fit ses études à Upsal, où il prit le bonnet de docteur en 1739. Pour étendre et perfectionner ses connoissances, il entreprit plusieurs voyages, et parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Allemagne et la France. Au bout de quatre ans d'absence il revint dans son pays, où ses talens lui méritèrent d'honorables distinctions. Gustave III l'admit en 1773 dans l'ordre équestre, et le décora de l'ordre de l'étoile polaire. Black a donné plusieurs *Mémoires intéressans* dans les recueils de différentes académies; beaucoup de *Dissertations académiques* soutenues à Uspal; quelques *Discours* prononcés dans les séances de l'académie de Stockholm, et une *Traduction suedoise* de l'ouvrage anglais de Dimsdale, *sur la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole*. Cette traduction parut à Stockholm en 1769; elle est précédée d'une préface de Back sur l'origine et l'utilité de l'inoculation. On ignore l'époque de la mort de ce savant médecin.

* I. BACKER (Jacques de), peintre d'histoire, né à Anvers en 1530, étoit fils d'un assez bon peintre. Obligé de se retirer en France, il mourut en 1561, à l'âge de 30 ans. Ses ouvrages sont dans tous les cabinets, et principalement à Middelbourg : on y distingue entre autres un *Adam et Eve*, un *Christ en croix*, une *Charité*, *Vénus*, *Junon* et *Pallas*. De Backer disposoit assez bien ses sujets ; les draperies et les fonds en sont traités avec soin. Il est regardé comme un des meilleurs coloristes d'Anvers.

† II. BACKER (Jacques), peintre hollandais, né à Harlingen, en Frise, l'an 1608, mort à Amsterdam en 1641, excella dans le portrait, et sur-tout dans celui des femmes dont il dessinoit parfaitement le corps. Il a laissé aussi quelques *Tableaux d'histoire*. On estime celui du *Jugement dernier*, placé dans l'église des carmes d'Anvers, à présent au musée Napoléon. Ses autres ouvrages sont en Espagne. Les dessins de Backer au simple crayon sont très-recherchés des amateurs.

* III. BACKER (Adrien), neveu de Jacques Backer, né à Amsterdam en 1643, et mort dans la même ville en 1686. Cet artiste est recommandable par la correction de son dessin, et le beau style des figures nues de ses tableaux. Celui qui représente *le Jugement dernier* est composé dans la manière des grands maîtres. Il est placé à l'hôtel-de-ville d'Amsterdam dans la salle des plaidoyers. C'est l'ouvrage le plus considérable d'Adrien Backer.

* IV. BACKER (George), médecin du 18ᵉ siècle, avoit exercé à Londres son art avec distinction depuis plusieurs années, lorsqu'il fut nommé médecin de la maison du roi, et ensuite médecin ordinaire de la reine. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *De catarrho et de dysenteriâ Londinensi, epidemicis utrisque anno* 1762, Londini, 1764. II. *Recherches sur les avantages de la méthode d'inoculer la*

petite vérole, qui est en usage en différentes provinces de l'Angleterre, Londres 1776, in-8°. III. *Essai sur la cause de la colique endémique du Devonshire*, Londres, 1767, in-8°. Il regarde cette colique comme l'effet du plomb dissous par l'acide du cidre dans les presses qui sont doublées de ce métal. IV. *Opuscula medica iterùm edita*, Londini, 1771, in-8°. C'est le recueil de ses opuscules qui n'avoient encore été imprimés que séparément.

* V. BACKER, l'un des premiers négocians de Naples. Jouissant d'une grande considération à la cour, il ne put voir de bon œil la révolution qui y fut opérée par la France en l'an 6 (1797), et, de concert avec plusieurs de ses amis, il conçut le dessein de rétablir le roi dans son autorité; mais son projet fut découvert avant l'exécution, et il fut arrêté. Les circonstances n'ayant pas permis de s'occuper de suite de son procès, il resta en prison jusqu'à l'arrivée du cardinal Ruffo dans les environs de Naples. Un parti qui le craignoit résolut de s'en défaire, et ils le fusillèrent dans la nuit qui précéda la reprise de cette ville.

* VI. BACKER. *Voyez* BAKER *ou* BAKKER.

* BACKERS, habile sculpteur à Berlin sous Frédéric I; c'est lui qui fit, avec Hensi et Herfort, les *Esclaves* qui entourent le piédestal de la statue de Frédéric-Guillaume sur le pont de Berlin.

* BACKHOUSE (Guillaume), astrologue et alchimiste, né dans le Berkshire, a publié *la Fontaine des connoissances*, traduite du français, in-8°; *les Complaintes de la nature; la Toison d'or*. On lui doit l'invention d'un instrument appelé en anglais *Waywiser*. Cet alchimiste est mort en 1248.

* I. BACMEISTER (Jean), docteur et professeur en médecine dans l'université de Rostock sa patrie, mort dans cette ville le 5 novembre 1631, à l'âge de 68 ans, est auteur de plusieurs *Ouvrages académiques*.

* II. BACMEISTER (Matthieu), médecin de Rostock, de la famille du précédent, s'établit en 1607 à Kiel, et alla occuper en 1616 l'emploi de médecin ordinaire de la ville de Lunebourg, avantage dont il ne jouit pas long-temps, car il mourut le 7 janvier 1626. Il publia à Rostock, en 1614, in-4°, les quatre premiers tomes des ouvrages de François Joël, qu'il a enrichis de *Notes savantes*; l'année précédente il avoit fait imprimer dans la même ville, sous le même format, un recueil de sa composition, intitulé *Dissertationes medicæ IX de medecinâ in genere*.

* III. BACMEISTER, chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir, inspecteur du gymnase, et membre de l'académie des sciences de Pétersbourg, étoit né à Herrembourg le 15 mars 1730. Il a confié à M. Busse un grand nombre de manuscrits. Les principaux ouvrages qu'il a imprimés sont, *une Histoire de la nation suédoise*, Leipsig, 1767; *Bibliothèque russe pour la connoissance de l'état actuel de la littérature en Russie*, Pétersbourg, 11 vol., depuis 1772 — 1789; *Géographie abrégée de l'empire de Russie*, Pétersbourg, 1773; *Pièces relatives à l'histoire de Pierre-le-Grand*, Riga, 1785. Il est mort à Pétersbourg le 3 juin 1806.

* IV. BACMEISTER (Luc), théologien, né à Rostock en 1570, visita la Flandre et le Brabant, et, étant à Louvain, il fit connoissance avec le savant Juste-Lipse. En 1600, il fut nommé professeur en théologie dans sa ville natale; en 1604, il

fut fait surintendant dans la même ville ; en 1605, docteur ; et, en 1612, surintendant des églises de Gustrow. Il mourut en 1638. On a de lui, I. *Oratio de Jubilœo.* II. *In threnos Jeremiœ.* III. *Explicatio septem psalmorum pœnitentiœ, nec non psalmorum* 16 *et* 22. IV. *Explicatio typorum veteris Testamenti adumbrantium Christum, ejusque personam, sacerdotium, sacrificium, beneficia.* V. *Disputationes theologicœ XXIII oppositœ decretis concilii Tridentini.* VI. *Fasciculus quœstionum theologicarum*, etc. Ces ouvrage sont peu recherchés ; ils ne renferment, pour ainsi dire, que des questions oiseuses, aussi ennuyeuses à lire qu'inutiles pour l'instruction.

* I. BACO. On a de lui des *Fables* et des *Réflexions morales.* Il composa aussi des *Inscriptions;* et, parmi celles qui furent faites pour le monument du lord Chatam, on choisit la sienne. Il mourut le 4 août 1799.

* II. BACO DE LA CHAPELLE, procureur du roi à Nantes, et député de cette sénéchaussée aux états généraux. Ardent partisan de la révolution, il ne parut néanmoins jamais à la tribune de l'assemblée nationale. On le vit seulement, dans la séance du 13 novembre 1790, attaquer l'abbé Maury, qui y parut avec des pistolets, à l'occasion du duel entre Charles Lameth et M. de Castries. Il dénonça cet abbé comme étant la première cause des divisions qui agitoient l'assemblée. En 1792, il fut nommé maire de Nantes, et, l'année suivante, il contribua à préserver cette ville de l'invasion des Vendéens. Il se prononça d'abord contre la révolution du 31 mai 1793 ; mais ayant été envoyé par le conseil de la commune pour justifier de sa conduite, il parut à la barre de la convention le 4 août, pour annoncer l'acceptation de la charte de 1793, et désavoua les actes fédéralistes des corps administratifs nantais. Ce désaveu tardif ne désarma pas la convention : on demanda son arrestation. Baco entreprit en vain de se justifier ; un démenti formel qu'il donna acheva d'irriter le parti de la montagne contre lui, et motiva le décret qui l'envoya à l'Abbaye dans le mois de mai 1794. Il obtint sa liberté après le 9 thermidor an 4 (27 juillet 1796). Il fut nommé l'un des agens français aux îles de France et de la Réunion. Arrivés à leur destination, on refusa de les reconnoître ; on les fit exporter aux Manilles. Au mois de décembre 1796, Baco adressa au gouvernement le rapport de sa mission, et il publia une lettre contre le gouverneur Malartic et le contre-amiral Sercey. L'assemblée coloniale fit parvenir de son côté la justification de sa conduite ; et le directoire, qui ne se sentoit pas en état de dicter des lois aussi loin de lui, qui craignoit d'ailleurs que les Anglais ne profitassent du coup d'autorité qu'il auroit pu tenter, se contenta de l'espèce de soumission que les colons offroient à la mère patrie, et sacrifia ses agens. Baco fut nommé directeur de l'Opéra, puis commandant à la Guadeloupe, où il mourut peu de temps après.

* I. BACON (Robert), moine anglais de l'ordre des frères prêcheurs, s'est rendu célèbre par son opposition à Pierre de Rupibus, évêque de Winchester, qui s'étoit emparé de l'esprit de Henri III et de son conseil. Il naquit en 1168, et fit ses études à Oxford, où il enseigna la théologie. Il avoit perfectionné ses connoissances en visitant les colléges de Paris. Il fut fait trésorier de la cathédrale de Salisbury en 1233, et professa à l'école de Saint-Edouard, en concurrence avec

le fameux Richard Fishekel. On a de Robert Bacon une *Vie de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, et quelques autres Opuscules.* Il mourut en 1248.

† II. BACON (Roger), franciscain anglais, naquit vers 1214, près d'Ilchester, dans la province de Sommerset. Il fut appelé le *Docteur admirable*, à plus juste titre que Scot le *Docteur subtil.* Il fit de si grands progrès dans l'astronomie, la chimie et les mathématiques, que les bonnes gens de son temps l'accusèrent d'être sorcier. Son général, qui avoit l'esprit de son siècle, ayant été excité par les professeurs de son ordre, lui défendit d'écrire, et le fit enfermer quelque temps après. Il fallut que Bacon, pour sortir de son cachot, prouvât qu'il n'avoit point de commerce avec le diable. Il proposa, en 1267, la correction du calendrier au pape Clément IV; mais Bacon ne vivoit pas dans un temps assez heureux pour qu'on voulût corriger les vieilles erreurs. Il fit de grands progrès dans la mécanique. On vit sortir de ses mains des miroirs ardens. Il proposa des idées qui mettoient sur la voie de la découverte des lunettes, des télescopes et des microscopes; mais il est faux qu'il ait connu ces instrumens tels que nous les avons aujourd'hui. Quelques écrivains ont voulu lui faire honneur de l'invention de la poudre à canon; du moins décrit-il sa composition et la manière dont elle s'enflamme: mais Plot prétend que Bacon a tiré ce qu'il a dit sur ce sujet d'un auteur grec surnommé *Marc*, dont le docteur Méad possédoit l'ouvrage, intitulé *De compositione ignium.* Il est constant que cette funeste découverte ne tarda pas à se faire; mais ce n'est point à Bacon qu'il faut l'attribuer. Quoi qu'il en soit, il méritoit le titre d'*admirable* pour son temps. Avec un très-beau génie, il ne put néanmoins se mettre au-dessus de quelques puérilités de son siècle. Il adopta la chimère de la pierre philosophale, les rêves de l'astrologie judiciaire et de la baguette divinatoire. On a de lui, I. *Specula mathematica et perspectiva.* Il tache d'y résoudre divers problèmes sur les foyers des verres et des miroirs sphériques. On y trouve des réflexions sur la réfraction de la lumière des astres sur la grandeur apparente des objets, etc. Mais ces réflexions ne contribuèrent pas aux progrès de l'optique; elles venoient dans un temps malheureux pour la perfection des sciences. II. *Speculum alchimiæ.* III. *De mirabili potestate artis et naturæ.* Ces deux traités ont été traduits en français par Jacques Girard de Tournus, Lyon, 1557, in-8°, sous le titre: *Le Miroir d'Alchimie; de l'admirable pouvoir et puissance de l'art et de la nature, où est traité de la pierre philosophale.* On y ajoute le *Traité de la Pierre philosophale*, par le même, Paris, 1529, in-8°. IV. *Epistolæ, cum notis.* V. *Opus majus*, in-fol., Londres, 1733. Cet ouvrage renferme toutes les vues de Bacon sur les sciences, et on y trouve des idées très-heureuses. Il comprit de bonne heure que le meilleur moyen d'acquérir quelques connoissances dans l'étude de la nature étoit de joindre l'expérience au raisonnement, et de rectifier l'un par l'autre. Ses *Œuvres* ont été recueillies dans ces derniers temps, à Paris, chez Renouard, 15 vol. in-8°. Naudé a pris une peine bien inutile en cherchant à le justifier de l'accusation de magie que les sots ne manquoient jamais d'intenter autrefois contre tout homme de génie.

† III. BACON *ou* BACONDORF (Jean), provincial des carmes,

docteur de Sorbonne, naquit en Angleterre, et mourut vers l'an 1346. On a de lui des *Commentaires sur le maître des sentences*, Milan 1611, in-fol. et Crémone, 1618, 2 vol., in-fol., et un *Traité de la règle des carmes*, ouvrages fort peu connus aujourd'hui. On l'appela le docteur résolu.

IV. BACON (Nicolas), né en Angleterre, d'une famille illustre, fournit avec succès la carrière des sciences et celle des affaires d'état. La reine Elisabeth le fit secrétaire d'état, et ensuite chancelier d'Angleterre. Un jour que cette princesse alla dans sa maison d'Hertford, qu'il avoit fait bâtir avant sa fortune, elle lui dit en riant : « Voilà une maison bien petite pour un homme comme vous. » — « Madame, répondit le chancelier, c'est la faute de votre majesté, qui m'a fait trop grand pour ma maison. » — Bacon mourut le 20 février 1578, à l'âge de 69 ans.

† V. BACON (François), baron de Vérulam, fils du précédent, naquit à Londres le 22 janvier 1560. Il annonça de bonne heure ce qu'il devoit être. La reine Elisabeth lui ayant demandé quel âge il avoit? quoiqu'enfant encore, il répondit avec beaucoup de vivacité : « J'ai, madame, deux ans de moins que l'heureux règne de votre majesté » ; réponse qui flatta beaucoup la princesse. Depuis elle l'appela toujours, « mon petit garde-des-sceaux. » Dès sa seizième année, il avoit fini ses études. La philosophie de son temps, presque toute péripatéticienne, lui parut ce qu'elle est réellement, vide de choses. Bacon étoit né avec toutes les dispositions qu'il falloit pour la réformer. A un génie actif, étendu et pénétrant, il joignit l'application à l'étude, et la fréquentation de tous les gens de lettres de son siècle. Son père le fit voyager au sortir du collége. Il étoit à Paris en 1577 ; il s'y fit aimer et admirer. Pawlet, ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, en conçut une idée si avantageuse, qu'il le chargea, auprès de la reine Elisabeth, d'une commission importante. Bacon, qui n'avoit pas alors dix-huit ans, la remplit comme un homme consommé dans les affaires. La reine, qui connut tout son mérite, le nomma son avocat extraordinaire. Bacon, pour faire sa cour à sa bienfaitrice, justifia la condamnation du comte d'Essex, qu'il avoit flatté pendant sa vie, et dont il avoit reçu toutes sortes de bienfaits. Cette ingratitude fit autant abhorrer son caractère par le public que les gens éclairés estimoient ses talens ; il manqua plusieurs fois d'être assassiné. Dès que Jacques II eut la couronne d'Angleterre, le philosophe Bacon fut un de ses flatteurs, et reçut pour prix de ses adulations le titre de chancelier, après avoir exercé la charge de procureur-général. Il n'y a point de bassesses qu'il ne fit pour parvenir à cette place. Il caressa le duc de Buckingham, encensa les autres ministres, dénigra ses concurrens. C'est par ces manœuvres qu'il réunit les titres de chancelier et de garde des sceaux en 1617, et ceux de baron de Vérulam et de comte de Saint-Albans quelques années après. Bacon, esclave du roi et de son ministre, scella des édits qui ordonnoient des exactions. Le peuple cria, la chambre des communes se plaignit au parlement de la corruption de la chancellerie. On accusa le chancelier d'avoir souffert que ses domestiques prissent de l'argent des personnes dont les affaires étoient pendantes devant lui. Il fut condamné à une amende de 40,000 liv. sterl., privé de toutes ses charges, et enfermé à la tour de Londres. On rapporte que, pendant le cours de

son procès, il dit à ses domestiques, qui se levoient en le voyant arriver : « Asseyez-vous, mes maîtres, votre élévation fera ma chute. » Il sortit quelque temps après de sa prison. Le roi, qui l'aimoit, lui remit l'amende à laquelle il avoit été condamné, et lui donna même des lettres d'abolition de tout ce qui avoit été fait contre lui. Loin des orages de la cour et des agitations du ministère, il ne pensa plus qu'à se consoler de ses malheurs par le travail. Ce fut alors que ses plus célèbres ouvrages parurent. Les étrangers l'admirèrent, et les gens impartiaux de son pays, qui purent oublier les fautes de l'homme d'état, applaudirent aux productions de l'auteur. Lorsque le marquis d'Effiat accompagna en Angleterre la fille de Henri-le-Grand, épouse de Charles I[er], il lui fit une visite; Bacon, qui étoit dans son lit, malade, le reçut les rideaux fermés : « Vous ressemblez aux anges ; lui dit le marquis ; on entend toujours parler d'eux, et on n'a jamais la satisfaction de les voir. » — « Monsieur, répondit Bacon, si votre bonté me compare aux anges, mes infirmités me font sentir que je suis un homme. » Ce philosophe mourut le 9 avril 1626, à 66 ans. On prétend que, dans les derniers temps de sa vie, il étoit si mal à son aise, qu'il écrivit à Jacques II pour lui demander quelque secours, « de peur, lui disoit-il, qu'après n'avoir souhaité de vivre que pour étudier, je ne sois obligé d'étudier pour vivre. » — Bacon réunissoit tous les genres de mérites. Il portoit dans la société un esprit léger et flexible, qui prenoit aisément tous les tons. Ses réparties étoient justes, promptes et vives. Il mit dans son testament qu'il laissoit son nom et sa mémoire aux nations étrangères : « car mes concitoyens, ajouta-t-il, ne me connoîtront que dans quelque temps. » L'Angleterre ne tarda pas à lui rendre justice. Aujourd'hui il est en si grande vénération dans cette île, qu'on ne veut plus entendre parler de ses foiblesses. On a donné une magnifique édition de ses ouvrages, tant latins qu'anglais, à Londres, 1740, 4 vol. in-fol. Ils ont été réimprimés dans la même ville, en 1765, en 5 vol. in-4°. Il en a paru une nouvelle, en 8 vol. in-12, avec des notes de P. Shaw, à Londres, chez Jones, en 1804. Les principaux sont, I. *De la dignité et de l'accroissement des connoissances humaines*, ouvrage supérieur, dans lequel il se montre fort au-dessus de son siècle. II. Son *Nouvel Organe des sciences*, qui peut être regardé comme une suite du premier ouvrage. Ce livre l'a fait appeler, d'une commune voix, le père de la physique expérimentale. C'est un recueil d'idées neuves, justes et grandes, sur tout ce qui peut perfectionner la physique; il a été le flambeau avec lequel les nouveaux philosophes ont éclairé les ténèbres de la philosophie ancienne. III. Ses *Essais de morale et de politique*, traduits en français, 1734, in-12, offrent à chaque page des maximes dignes d'un grand philosophe, et propres à tous les états. IV. La *Vie de Henri VII, roi d'Angleterre*. Cette histoire n'est souvent qu'un panégyrique. V. *Tractatus de justitiâ universali*, Paris, 1752, in-16. On y trouve des idées que Platon auroit approuvées. VI. Une *Collection d'apophtegmes*, Londres, 1625, in-16. On prétend que Bacon les dicta dans une matinée. Cela est difficile à croire, puisque cette première édition renferme 280 apophtegmes, et forme un vol. de 307 pag. Les éditions suivantes ont été augmentées de mille choses indécentes, sur-tout celle de 1669, in-8°, qui, dit-on, est un ramas de contes insipides, et si sales qu'ils mériteroient plutôt d'être joints à

l'Arétin et aux ordures de l'Aloysia, que d'accompagner les pensées chastes du baron de Vérulam, qui a encore donné plusieurs autres ouvrages. Deleyre nous a donné l'Analyse de la philosophie de Bacon, en 3 vol. in-12, 1755. Cet abrégé suffit pour avoir une idée des qualités et des défauts de Bacon dans sa manière d'écrire. Ses expressions sont presque toujours ingénieuses, ses images grandes et nobles, ses comparaisons heureuses, ses réflexions profondes; et c'est, sans contredit, un des hommes à qui l'Europe littéraire a le plus d'obligation. Cependant le célèbre Hume, en comparant Bacon avec Galilée, a donné la supériorité à celui-ci. « Si Bacon, dit-il, est considéré simplement comme auteur et philosophe, quoique très-estimable sous ce point de vue, il est fort inférieur à Galilée, son contemporain, et peut-être même à Képler. Bacon a montré de loin la route de la vraie philosophie; Galilée l'a non seulement montrée, mais il y a marché lui-même à grands pas. L'Anglais n'avoit aucune connoissance de la géométrie; le Florentin, qui a ressuscité cette science, y excelloit et passe pour le premier qui l'ait appliquée avec les expériences à la philosophie naturelle. Le premier a rejeté fort dédaigneusement le système de Copernic; l'autre l'a fortifié de nouvelles preuves, empruntées de la raison et des sens. Le style de Bacon est dur, empesé; son esprit, quoique brillant par intervalles, est peu naturel, amené de loin, et semble avoir ouvert le chemin à ces comparaisons pointues, à ces longues allégories, qui distinguent les auteurs anglais. Galilée, au contraire, est vif, agréable, quoiqu'un peu prolixe. Mais l'Italie n'étant point unie sous un seul gouvernement, et, rassasiée peut-être de cette gloire littéraire qu'elle a possédée dans les temps anciens et modernes, a trop négligé l'honneur d'avoir donné naissance à un si grand homme; au lieu que l'esprit national, qui domine parmi les Anglais, leur fait prodiguer à leurs éminens écrivains, entre lesquels ils comptent Bacon, des louanges et des acclamations qui peuvent souvent paroître ou partiales ou excessives (Histoire de la maison de Stuart, tom. Ier, p. 361 de l'édition in-12). » Tous les ouvrages de Bacon ont été traduits par M. Ant. Lasalle, et imprimés à Dijon en 1800, 16 vol. in-8°, avec des notes critiques. On n'a peut-être jamais insisté assez sur la prodigieuse influence que ses ouvrages ont exercée sur la perfectibilité de l'Europe. Nous devons tant à son prophétique génie, dans tous les arts et dans toutes les sciences, qu'on pourroit lui appliquer avec beaucoup de justice ce qui est écrit sur la pierre tumulaire de son compatriote Wren, architecte de l'église de Saint-Paul à Londres, au milieu de laquelle il est enterré, *Si opera quæris, circumspice!*

* VI. BACON (Antoine), frère aîné du chancelier Bacon, fut élevé chez ses parens, et acheva son éducation chez l'étranger. De retour dans sa patrie, il s'y distingua par ses talens; mais malgré l'étendue de ses connoissances en politique, et quoique profondément instruit de l'intérêt des princes, il se contenta de la réputation qu'il s'étoit formée parmi ses connoissances privées, et se borna aux liaisons qu'il entretint avec plusieurs personnes de la plus haute distinction, qui surent apprécier ses talens et en user. Il étoit boiteux et incommodé à un tel point, qu'il ne pouvoit faire le tour de sa chambre. Le comte d'Essex, qui prisoit infiniment ses avis et qui le consultoit dans les affaires les plus importantes, le prit chez lui et récompensa noblement ses services. Il ne négligea rien de tout ce qui pou-

voit adoucir le sort de son malheureux ami, et conserva toute sa vie une amitié sincère à son frère lord Vérulam, auquel il légua tous ses biens.

* VII. BACON (Anne), distinguée par sa piété, ses vertus et ses talens, étoit la seconde fille d'Antoine Cook, précepteur d'Edouard IV, et naquit vers l'an 1528. Elle reçut une éducation brillante et se distingua par son habileté dans la connoissance des langues grecque, latine et italienne. Elle fut mariée à Nicolas Bacon, dont elle eut deux fils, Antoine et François Bacon, qui l'un et l'autre durent beaucoup aux tendres soins d'une mère si accomplie. Elle traduisit de l'italien en anglais *vingt-cinq sermons* de Bernardin Ochin, et du latin, *l'Apologie pour l'église d'Angleterre*, de l'évêque Jewel. Elle survécut à son mari, et on croit qu'elle mourut au commencement du règne de Jacques I, à Gorhambury, près Saint-Albans.

* VIII. BACON (sir Nathaniel), chevalier du Bain, fils de sir Nicolas Bacon, et frère de père du vicomte de S.-Albans, s'adonna à la peinture avec succès. Il voyagea en Italie; mais sa manière et son coloris le rapprochent de l'école flamande. Walpole dit que l'on conserva à Culford et à Gorhambury quelques-uns de ses ouvrages, dans lesquels on remarque de la correction dans le dessin et un coloris brillant et vrai. Granger dit qu'il est un des ancêtres du lord Townsend.

* IX. BACON (Phanuel), recteur de Balden, dans le comté d'Oxford, prit ses derniers degrés au collége de la Magdeleine, à Oxford, en décembre 1735. Il se fit une réputation par sa gaieté, par quelques ouvrages dramatiques et quelques poésies. Il mourut à Balden le 2 janvier 1783.

* X. BACON (Jean), sculpteur anglais, né en 1740, dans le Southwark. En 1755 il fut mis en apprentissage à Lambeth, chez un fabricant de porcelaine, qui l'employa à la peinture; mais il modela des bergers, des bergères et autres petits morceaux, et fit de tels progrès, qu'en moins de deux ans c'étoit lui qui modeloit tout pour la manufacture. Là, il eut la facilité de voir les modèles des différens sculpteurs qui les envoyoient cuire à la poterie. En les voyant, le penchant décidé qu'il eut pour son art se déclara; il s'y appliqua avec tant d'ardeur, et ses progrès furent si rapides, qu'il remporta neuf des prix d'encouragement de la Société des arts. Le premier en 1758, *pour une figure de la paix*. Pendant son apprentissage, il forma le dessein de faire *des statues de marbre artificiel*. Depuis il perfectionna cette invention, qui est maintenant adoptée à la manufacture de Lambeth. En 1768 il fit son premier ouvrage en marbre, et il inventa un instrument, qui depuis a été employé par les autres sculpteurs, pour transporter sur le marbre les formes du modèle, ce qu'on appelle en terme de l'art, *faire les points*. En 1769 il gagna la première médaille d'or qui ait été donnée par l'académie royale, et, l'année suivante, il fut admis comme associé à l'académie. La réputation que lui fit sa statue de Mars engagea le docteur Markham, depuis archevêque d'Yorck, à lui confier l'exécution du buste de sa majesté le roi d'Angleterre, pour l'église du Christ, à Oxford. Tandis qu'il faisoit le modèle de ce buste, le roi lui demanda s'il avoit voyagé dans d'autres royaumes? Sur sa réponse négative, sa majesté lui répondit qu'elle en étoit bien aise,

parce qu'il en feroit plus d'honneur au sien. L'exécution de ce portrait lui merita la protection du roi, et il fut chargé d'en faire un autre pour l'université de Goettingen. En 1777 il fut aussi chargé de faire le modèle d'un monument pour l'hôpital de Guy; et par suite il le fut encore d'un autre monument dans le Guildhall. L'année suivante il fut reçu membre de l'académie royale, et il acheva un beau monument érigé dans la cathédrale à la mémoire de madame Draper. Ses autres ouvrages sont en trop grand nombre pour les énumérer ici. C'est lui qui a fait, dans l'Encyclopédie anglaise l'article *Sculpture.* Il suffit d'indiquer les principaux. Ce sont *deux groupes sur la plate-forme de l'hôtel de Sommerset;* une *statue du juge Blackstone* pour le collége d'All-Souls, à Oxford; une autre *de Henri VI,* pour le collége d'Eaton; *le mausolée de lord Chatam,* à Westminster, et ceux *du docteur Johnson, et de M. Howard,* dans la cathédrale de S.-Paul. Bacon mourut en 1799.

† BACOUE *ou* BACOVIUS (Léon), le seul protestant converti qui ait été évêque sous le règne de Louis XIV, naquit à Castel-Jaloux en Gascogne. Après avoir quitté sa religion, il se fit franciscain, et fut évêque de Glandève, et ensuite de Pamiers, où il mourut le 13 février 1694, agé de 94 ans. Son *Poëme latin sur l'éducation d'un prince*, 1671, in-4°, lui valut l'épiscopat. Ce fut le duc de Montausier qui le demanda pour lui. Ce poëme a été réimprimé à Paris, en 1685, in-8°, avec des notes. On y a joint quelques odes du même auteur. On a encore de lui *Carmen panegyricum*, Toulouse, 1667, in-4° dédié au pape Clément IX.

† BACQUERRE (Benoît), médecin, vécut dans le 17e siècle; il est auteur d'un ouvrage rare et estimé, dont le sujet est: La vieillesse est une maladie incurable, mais il y a des lénitifs pour tous les maux, et qui est intitulé *Senum medicus, quædam præscribens observanda, ut sine magnis molestiis aliquò usque senectus protrahatur*, Coloniæ, 1673, 1683, in-8°.

BACQUET (Jean), avocat du roi en la chambre du trésor, à Paris, savant dans le droit français et dans les lois romaines, est auteur de plusieurs *Traités* commentés par Ferrière, dont la dernière édition a paru à Lyon, en 1744, 2 vol. in-fol. Sa mort, arrivée en 1597, fut causée par le chagrin qu'il eut d'avoir vu rompre en place de Grève son gendre Charpentier, lecteur et médecin en l'université de Paris, fameux ligueur.

* BACREVANTATZY (David) naquit à Bacvan, ville de la grande Arménie, au commencement du 7e siècle. Après avoir étudié la philosophie dans son pays, il alla à Constantinople et entra au service des Grecs en qualité d'interprète. L'empereur Constance le chargea, en 647, d'une mission en Arménie, dont le but étoit d'apaiser les querelles religieuses et de rétablir l'union et la bonne harmonie entre ces deux peuples. Dans une assemblée qu'on tint pour cet objet, dans la ville de Thouïn, en 648, Bacrevantatzy prononça un discours éloquent et persuasif en faveur de la paix; et, après avoir rempli sa commission avec honneur, il retourna à Constantinople, et mourut vers l'an 687. On a de lui deux ouvrages manuscrits. I. Un traité philosophique intitulé *la Porte de la sagesse*. II. Un *Sermon sur la conformité de la profession de l'Eglise grecque avec celle des Arméniens.* L'auteur écrivit ce dernier ouvrage sur la de-

mande d'Achod Byradian, gouverneur général d'Arménie.

* BACUET (Paul), professeur de philosophie à Genève en 1632, pasteur en 1641, passa à Grenoble, en 1654, dans cette dernière qualité. On a de cet auteur, *Disputationes de causis, de materiâ, de mundo*, et un ouvrage intitulé *Hoséas, ou l'Apothicaire charitable*, Genève, in-8°, 1670.

* BACULARD. *Voy.* ARNAUD. n° X.

BAD (Mythol.), génie persan, qui, suivant les mages, présidoit aux vents. Un mois de l'année orientale portoit son nom ; et on lui avoit consacré, en outre, le 22 de chaque mois.

BADAJOZ (Catherine de), savante espagnole, mourut à 27 ans en 1553, après avoir annoncé un véritable talent pour la poésie latine.

† BADAKSCHI, poëte persan, vivoit sous le règne du calife Moctafi. On a de lui un *Recueil de poésies* en langue persanne. « Il ne faut pas s'étonner, dit-il, de l'alternative de bien et de mal qui se trouve dans les choses humaines, puisque la vie des hommes se mesure toujours par une horloge de sable, où il y a l'heure d'en haut et l'heure d'en bas qui se suivent. »

* BADALOCCHIO (Sisto), élève d'Annibal Carache, peignit l'histoire avec assez de goût et d'intelligence ; mais il se livra ensuite à la gravure à l'eau-forte. Il nous a laissé *plusieurs estampes* de sa composition où l'on remarque une grande correction de dessin et un talent exercé : il a gravé aussi d'après Le Corrège et d'autres maîtres : mais il s'est réuni à Lanfranc pour graver *les Loges du Vatican*, d'après Raphaël. Né à Parme en 1581, il est mort à Rome en 1647.

* BADASCH ou BADESCH, ALI BEN AHMED, BEN BADASCH, est auteur d'un *Commentaire sur la grammaire arabe de Ben Sarragi*, intitulé *Ossul fil Nahu*. Il mourut l'an de l'hégire 528.

* BADCOCK (Samuel), théologien anglais né en 1746 à South-Moulton dans le Devonshire. Il avoit été élevé par les dissidens de l'église de Sainte-Marie-Ottery, dans cette province. Il passa en 1769 à Barnstaple, où il s'appliqua aux lettres, et combattit les erreurs du calvinisme. Les désagrémens que cette conduite lui attira de la part de la congrégation le firent retourner au lieu de sa naissance, où il exerça encore les fonctions du ministère parmi les dissidens jusqu'en 1787. Peu après il alla à Bath, où il fut nommé assistant de la chapelle. Il mourut à Londres en 1788. Ce qui a le plus fait connoître Badcock, ce sont les critiques qu'il a faites, dans le *Monthly-Review*, du *Thelypthora de Madan*, *et de l'Histoire de la corruption du christianisme* ; par Priestley, etc. Il a eu une très-grande part aux sermons du docteur White Bampton. Il a passé pour savant et pour un homme de beaucoup d'esprit et de goût.

† BADÊME (saint), Persan issu d'une famille noble et riche, fut arrêté durant la persécution de Sapor, et emprisonné avec Nersan, prince d'Asie. Le courage de celui-ci s'étant démenti, on lui accorda la vie à condition qu'il perceroit Badême d'un coup d'épée ; ce qu'il exécuta : mais il ne tarda pas à ressentir les effets de la vengeance. Il fut disgracié au bout de quelque temps, et perdit la vie par une mort violente. Le corps de Badême fut traîné hors de la ville ; mais

les chrétiens, l'ayant enlevé secrètement, lui rendirent les honneurs de la sépulture. Quatre ans après, le roi Sapor étant mort, ses disciples furent mis en liberté. Saint Badême souffrit le martyre le 9 avril, l'an de J. C. 376, et le 67e du règne de Sapor. Les Grecs font sa fête le 10 avril. Ses *Actes*, écrits en syriaque par saint Mathurhus, ont été publiés par Assemann, Henschénius et Ruinard.

* BADEN (Jacques), professeur d'éloquence et de langue latine à l'université de Copenhague depuis 1779, y est mort en 1804, dans un âge avancé. On lui doit, I. Plusieurs éditions d'auteurs latins, enrichies de notes. II. Une *Traduction* de Tacite en danois, très-estimée. III. Un excellent *Dictionnaire allemand et danois*. IV. Des travaux utiles *sur la langue danoise; sa Grammaire, etc.*

* I. BADENS (Jean) naquit à Anvers en 1576. Il fut élève de son père, qu'il quitta fort jeune pour voyager en Italie. Il devint très-habile. Ses ouvrages furent très-recherchés. Sa fortune étoit déjà faite dans un âge où les autres la commencent; et il s'en retournoit pour en jouir dans sa patrie, lorsqu'il fut pillé et maltraité par des gens de guerre. Cet artiste ne put se consoler de cette perte, et il mourut de langueur en 1603.

* II. BADENS (François), né à Amsterdam en 1571. Il voyagea, et fit des progrès si rapides dans son art, qu'il reçut à Amsterdam le surnom *du Peintre italien*. Il avoit saisi la grande manière de composer, et le coloris des artistes de cette contrée. Sa couleur chaude et dorée, et sa touche ferme lui ont acquis la gloire d'être le premier qui ait introduit le bon goût du coloris dans son pays. Il a réussi également dans l'histoire et le portrait; il reste de lui des tableaux de conversations, tels que des fêtes, des assemblées galantes, etc.

* BADESSA *ou* PAOLO DELLA BADESSA (Messinèse). Il a traduit *en vers italiens les cinq premiers livres de l'Iliade;* ils ont été publiés à Padoue en 1564, in-4°. Il a aussi traduit l'*Odyssée*. Sa traduction des *Métamorphoses d'Ovide* est annoncée manuscrite, in-fol., dans le catalogue de la *Bibliotheca Valetta*.

BADI-ALZAMAN, descendant de Tamerlan, fut le dernier de sa race qui régna dans le Khorasan, l'an de l'hégire 911. Il fut défait par Schah-Beg, roi des Usbeks, qui l'obligea de se réfugier en Perse. Ismaël-Sofi, qui régnoit alors, le reçut fort bien, et lui assigna la ville de Tauris pour sa demeure; mais lorsque Sélim, empereur des Turcs, prit cette ville sur Schah-Ismaël, il fut conduit à Constantinople, où il mourut l'an 923 de l'hégire.

BADIA (Charles-François), prédicateur italien, naquit à Ancône en 1675, et y est mort en 1751. Pendant 38 ans, il remplit les plus célèbres chaires d'Italie et de Vienne. On a imprimé son *Carême* et ses *Panégyriques* à Turin et à Venise. — Un cardinal du même nom, Modénois, fut long-temps maître du sacré palais sous Clément VII, et a laissé plusieurs écrits *sur la théologie et la philosophie*. Il mourut à Rome en 1547.

* BADIALE (Alexandre), peintre et graveur, fut élève de Flaminio Torré. Il eut dès sa jeunesse beaucoup de goût pour les arts, et s'exerça de bonne heure au dessin. Né à Bologne en 1726, il y est mort à l'âge de 45 ans. Les principaux sujets qu'il a gravés à l'eau-forte

sont, une *Descente de Croix*, d'après son maître Flaminio Torré; une *Sainte Famille*; une *Vierge assise avec l'Enfant-Jésus et d'autres figures*. Cette pièce est de sa composition.

† I. BADIUS (Joce *ou* Jodocus), surnommé Ascensius, parce qu'il étoit d'Asche, dans le territoire de Bruxelles, étudia en Flandre et en Italie, et vint ensuite professer le grec à Lyon. Robert Gaguin, dont il avoit imprimé l'Histoire de France à Lyon, l'attira à Paris. C'est de sa presse qu'on a tant parlé sous le nom de *Prelum Ascensianum*. Il publia plusieurs auteurs classiques, qu'il commentoit lui-même. Il mourut à Paris vers l'an 1536. Nous avons de lui, outre ses *Commentaires*, I. *Navis Stultifera, carmine illustrata*, 1505 et 1506, in-4°, traduite en français par Jehan Droyn, sous le titre de *la Nef des Folles*, Paris, 1507, in-4°, ouvrage mêlé de prose et de vers, pour faire suite à la Nef des Fous, de Sébastien Brandt. La première édition, très-rare, est de 1500, inconnue à Maittaire et à presque tous les bibliographes. Cet ouvrage fut réimprimé en 1513 et 1515. II. *Sylva moralis contra vitia*. III. Une *Vie de Thomas à Kempis*.

† II. BADIUS (Conrad), fils du précédent, se retira à Genève, où il se signala comme imprimeur et comme auteur. Robert Etienne, son beau-frère, protestant comme lui, le suivit trois ans après. Ils y publièrent de concert plusieurs éditions fort recherchées. Badius mourut vers l'an 1566. Il traduisit en français le premier volume de l'*Alcoran des Cordeliers*, l'augmenta d'un second, et l'accompagna de notes, 1560, in-8°, qui fut réimprimé à Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12. *Voyez* ALBERT, n° XIX.

* BADOLET (Jean), ministre du saint Evangile à Genève, a écrit *Conscientiæ humanæ anatomia*, Genève, 1659, in-4°; *Secrets curieux de la nature et de l'art; l'Excellence de l'horlogerie*. Il fut reçu ministre de la parole de Dieu, et on lui donna la bourgeoisie en 1555.

† BADVARO (Daniel), sénateur de Venise, mort en 1582, a laissé divers *Traités de Droit civil*, imprimés à Venise en 1593, et réimprimés à Bologne en 1744. — Son fils, Pierre BADVARO, se rendit de même célèbre dans la connoissance des lois. Agostin Michel, l'un de ses élèves, a publié l'Eloge funèbre de ce dernier, mort en 1591. — Frédéric BADVARO, de la même famille que les précédens, se distingua par la culture des lettres et les négociations. Il fut envoyé comme ambassadeur de la république de Venise, auprès de Charles-Quint et de Philippe II, son fils. On lui dut l'établissement d'une académie vénitienne, qui prit le surnom *della Fama*. Il mourut en 1593.

* BADUEL (Claude), savant du 16e siècle. On croit qu'il a enseigné les belles-lettres dans le collége de Nîmes. Il a traduit en latin *quelques Sermons* de J. Calvin, qu'il a publiés à Genève, ainsi que *des Actes des martyrs*, 1556, ouvrage protestant. On lui doit encore plusieurs autres productions qui le font regarder comme bon orateur, bon père et bon chrétien: la principale est *De ratione vitæ studiosæ ac litteratæ in matrimonio collocandæ ac degendæ*, Lugd., 1544, in-4°; Leipsick, 1577, in-4°, et 1581, in-8° de 143 pages. Il relève dans cet ouvrage l'excellence du mariage, et y montre les désordres qui acompagnent ordinairement le célibat. Il réfute ceux qui disent

que le mariage ne convient pas aux gens de lettres, pour que cet état les détourne de l'étude. Il donne des conseils sur le choix d'une femme; il parle aussi d'un Traité qu'avoit promis Guillaume Bigot, savant médecin, dans lequel il devoit montrer que le mariage est nécessaire, c'est-à-dire, selon la pensée de Baduel, que l'homme, sans le mariage, ne pouvoit vivre en santé. L'écrit de Baduel a été mal traduit en français par Guy de La Garde; qu'on en juge par la traduction du titre: Traité très-fructueux de la dignité du Mariage, et de l'honnête conversation des gens doctes et lettrez, Paris, 1548, in-8°.

† BAELI (François), né à Milazzo, dans la Sicile, en 1639, unit aux connoissances mathématiques le talent de la poésie. Après avoir voyagé long-temps dans les principaux états de l'Europe, il habita pendant quelques années Paris et Madrid, puis il revint dans sa patrie, où il donna au théâtre le *Temple de Tempé*, *Polixène*; et composa des *Odes*, des *Sonnets*, et un *Etat historique de la ville de Messine*, Francfort, 1676.

BAENGIUS (Pierre), Suédois, mort évêque de Wybourg en 1696, a publié en latin un *Commentaire sur l'Epitre de saint Paul aux Hébreux*, une *Chronologie sacrée*, la *Vie de saint Anschaire*, et une *Histoire ecclésiastique de Suède*.

* BAERLE (Gaspard Van), docteur en médecine, né à Anvers en 1584, et mort à Amsterdam en 1648, enseigna la logique dans l'université de Leyde, et ensuite la philosophie morale dans l'école d'Amsterdam; il se fit une grande réputation par ses *Poésies*; mais rien ne lui procura plus de célébrité que les services qu'il a rendus au parti des remontrans dans le synode du Dordrecht, en 1618.

* BAERSDORP (Corneille Van), médecin de Zélande, fit de tels progrès dans l'étude de la médecine, que l'empereur Charles V le prit à son service, en qualité de premier médecin, et lui donna le titre de conseiller et de chambellan de sa personne. Il fut aussi médecin des reines Éléonore et Marie, sœurs de ce monarque. Il mourut à Bruges le 24 novembre 1565. On a de lui, I. *De Arthritidis præservatione et curatione*, Francofurti, 1592, in-8°. II. *Methodus universæ artis medicæ, formulis expressa ex Galeni traditionibus, quâ scopi omnes curantibus necessarii demonstrantur, in quinque partes dissecta*, Brugis, 1538, in-fol.

* BAERSIUS ou VEKENSTIL (Henri), imprimeur, et mathématicien de Louvain, au 16e siècle. Il a publié des *Tables des longitudes et des latitudes des planètes*, 1528, et quelques autres *ouvrages*.

† BAERT ou BAERTIUS (Franç.), jésuite flamand, mort le 27 octobre 1719, parcourut toutes les bibliothèques d'Allemagne pour y puiser des recherches utiles à l'Histoire ecclésiastique. Il a travaillé à la collection dite *Acta sanctorum*, pour les mois de mai et de juin, qui forment 15 vol. in-fol.; il a publié enfin un *Commentaire* plein d'érudition sur *la vie de saint Basile-le-Grand*.

* BAEX (Joachim), prêtre catholique, de la province d'Utrecht, naquit, en 1562, de Jean Baex, secrétaire des états de cette province, et mourut en 1619. Il est auteur de plusieurs *Ouvrages polémiques contre les protestans*, écrits en langue hollandaise. Valere André parle de lui avec beaucoup d'éloges dans sa Biblioth. Belg.

BAFFA (Françoise), Vénitienne, cultiva la poésie avec succès dans le milieu du 16e siècle. Doménichi rend hommage aux talens de Baffa, et Grolito a imprimé ses vers dans un recueil qui parut à Venise en 1554.

* BAFFI, Napolitain. Il étoit l'un des plus profonds hellénistes du 18e siècle, lorsque l'entrée des Français dans Naples y occasionna une révolte à laquelle il prit part. Après la rentrée du roi dans sa capitale, Baffi fut condamné à mort.

† BAFFO, noble vénitienne, fille d'un gouverneur de Corfou, fut prise par un corsaire turc, comme elle alloit rejoindre son père, et vendue comme esclave à l'empereur Amurat III. Son extrême beauté captivant le cœur du sultan, il l'éleva au rang de sultane Aséki, c'est-à-dire d'épouse légitime ; honneur qui n'avoit été accordé à aucune esclave depuis Soliman II. Bientôt la constance extraordinaire de l'époux de Baffo fit croire qu'elle employoit les philtres et des moyens surnaturels pour s'en faire aimer ; Amurat étonné de sa passion le crut lui-même, et fit arrêter toutes les femmes qui la servoient, pour connoître les procédés de Baffo. Elles ne purent rien avouer, et il céda sans contrainte à l'empire de l'amour. La sultane conserva la plus grande influence politique sous le règne de Mahomet II son fils ; mais après la mort de celui-ci, Achmet I son petit-fils la relégua dans le vieux sérail en 1603.

BAG (Myth.), idole persanne qui donna son nom à la ville de Bagdad, fut particulièrement honorée par la femme de Cosroës, qui lui fit élever un temple.

† BAGARATO, célèbre jurisconsulte de Bologne, vivoit au commencement du 13e siècle. Il se rendit aussi recommandable par ses écrits que par sa prudence dans l'administration de sa patrie dont il fut le consul. Il a laissé deux *Traités de Droit*, l'un *sur le Reproche des témoins*, l'autre *sur les Délais et les Déclinatoires*, qui se trouvent dans le *Tractatus universalis juris*, 1584, t. III, p. 2. Il mourut vers l'an 1242.

BAGARD (Charles), médecin, né à Nanci le 2 janvier 1696, mort dans la même ville le 7 décembre 1772, a publié divers écrits intéressans, relatifs à sa profession. I. *Histoire de la thériaque*, 1725, in-4°. II. *Dissertation sur les tremblemens de terre, et les épidémies qu'ils occasionnent*, in-8°. III. *Explication* d'un passage d'Hippocrate *sur les Scythes qui deviennent eunuques*, 1759, in-8°. IV. *Analyse des eaux minérales de Contrexeville et de Nanci.* V. Des *Mémoires sur la petite vérole, les centenaires, et les vomissemens produits par la passion iliaque.* VI. On lui doit encore en latin un *Dispensaire pharmaceutique*, 1771, in-fol., et un *Traité de matière médicale*, publié la même année, in-8°.

* BAGDEDIN (Mahomet), mathématicien arabe du 10e siècle. On a de lui un *Traité de la division des surfaces*, dont Jean Dée a publié une traduction en latin.

* BAGFORD (Jean), cordonnier de Londres, qui devint libraire et antiquaire. Il fut chargé par le docteur Moore, évêque de Norwich, et par le comte d'Oxford, de former les collections des livres rares et des manuscrits dont ils ont enrichi leurs bibliothèques. Il a fait aussi une grande collection de curiosités. Cet homme, assez étonnant, mourut en 1616, âgé de 63 ans. On a plusieurs de ses *Lettres* au muséum britannique.

* BAGGAERT (Jean), né à Flessingue vers l'an 1637, pratiqua la

médecine dans cette ville avec beaucoup de réputation, jusqu'à sa mort arrivée en 1710. Il ne comptoit pas beaucoup sur l'autorité des anciens et des modernes; il en appeloit toujours à l'expérience. On a de lui deux ouvrages en flamand, dont les titres peuvent se rendre ainsi : I. *La Vérité dégagée des préjugés par un raisonnement juste sur les six choses non naturelles, etc., avec un Discours préliminaire sur la petite vérole, et quelques observations sur la fermentation, et sur d'autres sujets importans; ouvrage où l'on met en évidence la fausseté des idées qu'on s'est faites sur les acides et les alkalis*, Middelbourg, 1696, in-12. II. *Traité de la petite vérole et de la rougeole, où l'on décrit la nature, les causes, les signes, les pronostics et la cure de ces maladies. On y montre aussi les mauvais effets de la vieille méthode de tenir les malades chaudement, au péril de les étouffer*, Amsterdam, 1710, in-12.

* BAGGER (Jean), évêque de Copenhague, né en 1646 à Lunden en Danemarck. Il s'étoit fait une si grande réputation pour la théologie et les langues orientales, qu'à 29 ans il fut élevé à l'épiscopat. Il a revu *la Lithurgie danoise*, et publié quelques *Discours savans* en latin et en danois.

BAGHDAD-KATUN, princesse tartare renommée chez les Orientaux pour son extrême beauté. Son père, Juban, régent du royaume de Perse, pendant la minorité d'Abuzaïb, la donna en mariage, en 1323, à un émir puissant. Le jeune Abuzaïd, qui aimoit Baghdad, la demanda pour lui-même; mais ayant été refusé par Juban, il fit à ce dernier une guerre longue et sanglante.

* BAGI-ZADEH, écrivain mahométan, mort en l'an 1013 de l'hégire. Il a commenté l'*Escharatual-Nadhair*.

*BAGLIONE (César), peintre à Bologne, et contemporain de Carracci. Il peignit *des pièces d'architecture, des figures, des fruits, des fleurs, des animaux et des perspectives*. Il mourut à Parme vers 1590.

I. BAGLIONI (Astor), célèbre général vénitien, commandoit la garnison de Famagouste, dans l'île de Chypre, en 1570, lorsque les Turcs assiégèrent cette ville. Baglioni se défendit avec la plus grande valeur; cependant, après un siége long et opiniâtre, réduit aux plus cruelles extrémités, il fut obligé de se rendre. Mustapha, général des Turcs, au mépris de sa promesse et de la capitulation honorable qu'il avoit accordée, le fit tuer avec tous les officiers de la place. Baglioni réunissoit aux talens militaires celui de la poésie. On a publié *ses vers* dans les recueils de son temps.

* II. BAGLIONI (Thomas) fut imprimeur, et célèbre dans son art; il établit à Venise la première imprimerie, en 1616. Depuis son établissement il se perfectionna, son commerce s'étendit, et sa réputation vit encore dans cette partie de l'Italie. Le livre des *Guerres de Flandre*, de Lanario, fut un des premiers qu'il imprima.

† BAGLIVI (George), né à Raguse, docteur en médecine de Padoue, professeur de chirurgie et d'anatomie à Rome, membre de la société royale de Londres, s'étoit fait une grande réputation dans le monde savant, lorsque la mort l'enleva en 1707, à l'âge de 38 ans. On a de lui un recueil intitué *Opera omnia medico-practica et anatomica*, Bassani, 1737, et Norimbergæ, in-4°. Le même ouvrage a été réimprimé à Paris, en 2 vol. in-8°, par les soins

du docteur Pinel, qui l'a enrichi de notes savantes. Baglivi avoit voyagé dans toute l'Italie. Il avoit fréquenté les hôpitaux et les académies. Les spéculations de la théorie sont appuyées, chez lui, sur les expériences de la pratique.

I. BAGNOLI (Jules-César), né à Bagna-Gaballo dans le Ferrarais, se distingua parmi les poëtes italiens. Michéla Peretti, prince de Venafre, neveu de Sixte V, le combla de bienfaits. Il mourut vers l'an 1600. La *Tragédie des Aragonais*, et *le Jugement de Pâris*, ont encore quelques lecteurs en Italie. Le travail se fait trop sentir dans ses ouvrages.

* II. BAGNOLI (Jean-Paul), guerrier italien du 16e siècle, né à Pérouse, où il exerçoit une sorte de souveraineté, quand il fut chassé par César Borgia. Il alla servir ensuite chez plusieurs princes d'Italie, particulièrement chez le doge de Venise, et se fit encore une grande réputation dans leurs armées. Léon X l'attira à Rome par des artifices, et lui fit trancher la tête en 1510.

* III. BAGNOLI (Jean), peintre, né à Florence en 1678, fut obligé d'aller à Milan, où il fut accueilli du chevalier Tempeste, qui lui donna d'excellentes leçons. Bagnoli, de retour dans sa patrie, peignit avec succès *le paysage, les animaux, les fruits et les fleurs*. Il a peint aussi *des sujets tirés de l'Histoire sainte*. Il rendoit bien les diverses expressions de l'ame, et imitoit la nature avec une grande vérité: ses talens lui acquirent l'estime du grand-duc, et lui promettoient une carrière illustre, lorsqu'il mourut âgé seulement de 34 ans.

† I. BAGOAS, eunuque égyptien, général et favori du roi de Perse Artaxercès Ochus, empoisonna son maître, et plaça sur le trône Arsès, le plus jeune des fils du monarque, qui, ne voulant pas se laisser gouverner par son eunuque, fut assassiné comme son père. Il mit ensuite la couronne sur la tête de Darius Codoman, dont il voulut encore se défaire; mais ce roi le prévint en le faisant mourir vers l'an 336 avant J. C.

† II. BAGOAS, eunuque persan, pour lequel Alexandre-le-Grand, qui se disoit fils de Jupiter, eut, dit-on, le même attachement que ce dieu avoit pour Ganymede. On ajoute qu'Orsinèse, seigneur persan, descendu de Cyrus, osa le traiter de concubine; l'eunuque s'en vengea, en produisant contre lui de faux témoins, qui le firent condamner à la mort.

BAGOÉ (Mythologie), sibylle qui fut la première qui rendit des oracles, et qui apprit aux peuples d'Etrurie l'art de deviner par le tonnerre. On croit que c'est la même que la sibylle Erophyle.

*BAGOLINO (Sébastien), peintre, né à Alcamo en Sicile le 19 janvier 1560, mort le 27 juillet 1604. Il fut aussi célèbre comme poëte et comme musicien. Ses *Poëmata* ou *Carmina* furent imprimés à Palerme, sans date, in-8°.

† I. BAGOT (Jean), né à Rennes en Bretagne, entra chez les jésuites en 1599. Il devint théologien du P. général, et censeur des livres à Rome, où il resta trois ans. De retour en France, il fut fait supérieur de la maison professe à Paris, où il décéda le 22 août 1664, âgé de près de 85 ans. Il a donné, I. *Apologeticus fidei*, Paris, 1645, in-fol. II. *De Pœnitentiâ*, Paris, 1645, in-8°. III. *Liberatis et gratiæ defensio*, Paris, 1653, in-8°. IV. *Defensio juris episcopalis*, Romæ, 1659, in-8°, qu'il avoit fait paroître en français, Paris, 1655, in-8°.

* II. BAGOT (Louis), fils du lord Bagot, et évêque recommandable, mort en 1802. Il a étudié à l'école de Westminster, et au collége de Christ, à Oxford, où il se distingua. Il fut nommé ensuite chanoine de cette église. En 1784, il obtint l'évêché de Bristol, puis successivement ceux de Norwich et de Saint-Asaph. Bagot est auteur d'une *Lettre au docteur Bell, sur le sacrement de l'eucharistie*, in-8°. On a encore de lui un volume de *Sermons sur les prophéties*, qui ont été prêchés dans la chapelle de Lincoln, et quelques *Discours particuliers*.

* BAGSHAW (Guillaume), théologien anglais, né en 1628. Il obtint d'abord la cure de Glessop, au comté de Derby, et la garda jusqu'en 1662, qu'il fut dépossédé comme non conformiste. Alors il desservit une congrégation de dissidens. Bagshaw mourut en 1703. On a de lui quelques bons ouvrages sur la religion.

† BAHAEDDOULAT, sultan de Perse, de la race des Bouides, s'empara de l'Iraque arabique, et rentra triomphant à Schiraz sa capitale. Il mourut vers l'an 403 de l'hégire, d'un accès d'épilepsie, à l'âge de 42 ans, dont il en avoit régné glorieusement 24.

* BAHALI, écrivain arabe, mort en l'an 220 de l'hégire, a donné un livre des *Etymologies des mots*. Il y a eu un autre auteur de même nom, qui mourut en l'an 320 de l'hégire, et qui a écrit sur les différences des auteurs musulmans.

† BAHALUL, bouffon du calife Aroun-Al-Raschid, fut surnommé le *Fou*, parce qu'il prenoit toutes sortes de libertés à la cour de ce monarque. Celui-ci lui ayant dit un jour de lui faire un catalogue exact des fous de la ville de Bagdad, il lui répondit que ce travail n'étoit point court ni facile; mais que s'il lui ordonnoit de faire la liste des gens sages, il en viendroit aisément à bout. Un courtisan annonça à Bahalul que le calife venoit de lui donner le suprême pouvoir sur tous les ours, loups, renards et singes de son empire; le bouffon lui répondit : « Dites donc, qu'il m'établit souverain de tout le pays, et que les courtisans sur-tout sont devenus mes sujets. » Il entra dans la salle des audiences du calife, et, voyant son trône vide, alla s'y placer ; on l'en chassa à coups de canne. Le calife arriva : « Prends garde, lui dit Bahalul ; car, si pour m'être assis une seule fois sur ce trône, j'ai reçu tant de coups, que de peines et de douleurs ne dois-tu pas endurer pour t'y asseoir tous les jours ! »

BAHAMAN (Mythologie), ange persan, qui, suivant la tradition de cette contrée, prend soin des troupeaux et de tous les animaux domestiques.

* BAHAR-AL-XEFDH (*Mer de mémoire*), c'est un surnom donné à Abu-Othman-Ben-Amru, auteur d'un livre sur les *Mœurs et les qualités des princes*. Cet auteur mourut l'an de l'hégire 255.

BAHARAM, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, fut doué de grandes qualités, et mérita le surnom de bienfaisant. Il avoit coutume de dire que l'humanité ne pouvoit pas se définir, parce qu'elle comprenoit toutes les vertus. Sous son règne les manichéens furent chassés entièrement de ses états, et contraints de fuir jusqu'aux Indes et à la Chine. Baharam étoit contemporain de l'empereur Pupiénus.

BAHARAM-GURI, sultan de Perse, fut élevé loin de la cour de son père, dans la partie de l'Arabie la plus proche de la Chaldée, par Nooman surnommé *le Sage*. A la mort du père les Persans oublièrent

son fils, et reconnurent Kesra pour roi. Guri rassembla une armée d'Arabes avec laquelle il vint attaquer l'usurpateur. Les troupes se trouvant en présence, on proposa un accommodement; ce fut de placer la couronne entre deux lions affamés, et de la laisser pour toujours à celui des deux princes qui auroit le courage de l'enlever. Au jour indiqué, Guri dit à Kesra de commencer l'attaque, mais celui-ci refusa, en disant qu'il étoit déjà en possession du trône, et que c'étoit à celui qui y prétendoit de se montrer. Guri, sans hésiter, attaqua les lions, les tua l'un et l'autre, et mit la couronne sur sa tête. Les Persans s'empressèrent alors de le reconnoître pour leur souverain, et Kesra, son compétiteur, fut le premier qui se soumit à son pouvoir. Guri repoussa les Turcs qui avoient fait une irruption dans ses états, et tua de sa propre main leur général. Ce prince régna dix-huit ans, et mourut la 30e année de l'empire de Théodose-le-Jeune. Le poëte Saadi a fait mention de Guri dans le second chapitre du Gulistan.

BAHIER (Jean), prêtre de l'oratoire, natif de Châtillon, mort secrétaire de sa congrégation en 1707, eut un nom parmi ceux qui se mêlent de versifier en latin. On peut voir un de ses morceaux dans les poésies diverses recueillies par Loménie de Brienne. Son poëme *Fuquetius in vinculis*, composé lorsque le surintendant Fouquet fut arrêté, eut du succès dans son temps. L'auteur ne sera cependant jamais mis au rang des bons poëtes latins.

* BAHNSEN (Benoît), natif du Holstein, vivoit à Amsterdam vers le milieu du 17e siècle. Joignant un grand fonds de piété à très-peu de connoissances et de jugement, il apprécioit au plus haut point les écrits des bohémistes et autres visionnaires de cette trempe. Il en fit imprimer plusieurs à ses frais. Le catalogue de sa bibliothèque, toute composée de livres chimiques et fanatiques, parut à Amsterdam en 1670.

* BAHRDT (Charles-Frédéric), né en 1741 à Bischoffswerda, théologien protestant, célèbre sur-tout par les persécutions qu'il essuya à cause de ses opinions qu'on taxa d'hétérodoxie et de socinianisme. Il fut prédicateur à l'église de Saint-Pierre à Leipzick, et professeur de philologie dans cette même ville; mais obligé de quitter Leipzick, il se rendit à Erfurt en 1768, où il fut nommé professeur de philosophie. L'année d'après il enseigna la théologie à Erlangen, et à Gressen en 1771. En 1775 il se mit à la tête d'une institution d'éducation nommée philanthropine, à Marschlins, dans le pays des Grisons. Peu de temps après il fut nommé directeur d'un établissement semblable au château de Weidesheim, près de Worms. Lorsqu'il publia la seconde édition de ses *Nouvelles Révélations* ou *Traduction du nouveau Testament*, un décret de la chambre impériale lui défendit de rien publier en matière de religion. S'étant réfugié à Halle, il y publia sa *Profession de foi*, et fit des cours de philosophie et des langues arabe et hébraïque. Las des tracasseries que les théologiens lui suscitoient sans cesse, il alla demeurer hors de la ville dans une maison bâtie sur une vigne où il établit un café. Bientôt après ayant publié sa pièce intitulée *l'Edit de religion, en 5 actes*, qui étoit une satire contre l'édit de religion du roi de Prusse, il fut arrêté et enfermé dans un cachot à Magdebourg, où il écrivit *l'Histoire de sa vie, de ses opinions et de ses destinées*, imprimée en 4 vol. Il mourut en 1792 sur sa

vigne. Ses ouvrages, écrits d'un style très-énergique, sont en grand nombre, et renferment pour la plupart des matières théologiques et morales. Son *Almanach des hérétiques*; à Hérésiopol, 1781, a fait beaucoup de sensation.

* BAIAN ou BAION (André), prêtre indien, né à Goa; il embrassa la religion chrétienne, et vint à Rome, où il reçut les ordres en 1630. On a de lui plusieurs bons ouvrages; particulièrement une *Traduction de l'Enéide en vers grecs*, et une de la *Lusiade de Comeëns*, en vers latins.

† BAJARD ou BAIARDO (André), poëte italien, né à Parme dans le 15e siècle, obtint l'estime et l'amitié de Louis Le More, duc de Milan. On a de lui un roman de chevalerie, appelé *Philogine*; il est en vers coupés par octave. Les autres poésies de Bajard ont été recueillies et publiées pour la première fois en 1756, par François Fogliazzi, de Milan.

† I. BAJAZET Ier, empereur des Turcs, fils et successeur d'Amurat I en 1389, fut appelé l'*Eclair*, à cause de la rapidité de ses conquêtes. Prévoyant que ses grands desseins l'obligeroient de s'éloigner de sa capitale, et ne voulant point que ses sujets profitassent de son absence pour donner l'empire à un autre, il fit étrangler Jacob, son frère aîné; traitement qui, suivant Chalcondyle, étoit déjà en usage parmi les princes de sa nation. Il enleva d'abord aux chrétiens, en 1391, 92 et 93, la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie, et subjugua presque toutes les provinces des princes asiatiques. Sigismond, roi de Hongrie, à qui l'empereur Manuel Paléologue avoit fait demander du secours, proposa une croisade contre Bajazet. La France se joignit à lui, et envoya Jean, comte de Nevers, cousin germain du roi, avec 2,000 gentilshommes; mais cette petite armée, après quelques succès, fut presqu'entièrement défaite l'an 1396, près de Nicopolis en Bulgarie. Le comte de Nevers fut mené à Pruse, chargé de fers. L'empereur turc, enflé de ces avantages, assiégea Constantinople. Il obligea Manuel à partager la pourpre avec Jean, son neveu, afin d'avoir l'empereur pour tributaire, et en quelque sorte pour vassal. Il quitta Constantinople pour aller s'opposer aux progrès du fameux Tamerlan. Ce héros lui envoya une ambassade que le Turc reçut avec fierté. Tamerlan marcha contre lui, et le défit près d'Angoury ou Ancyre, l'an 1402. Mustapha, fils aîné de Bajazet, fut tué en combattant: Bajazet lui-même fut fait prisonnier. Son vainqueur lui demanda ce qu'il auroit fait de lui, supposé qu'il eût été vaincu? « Je t'aurois enfermé, lui dit le Turc, dans une cage de fer. — Je suis donc en droit, reprit le Tartare, de t'y mettre aussi; et il l'y fit placer tout de suite. » Bajazet comptoit toujours que ses fils viendroient le délivrer, mais voyant ses espérances frustrées, il se cassa la tête contre les barreaux de sa prison, en 1403, après quinze ans de règne et huit mois de servitude. On rapporte que Bajazet étoit borgne, et son adversaire boiteux, et que celui-ci lui dit un jour, en le considérant dans sa prison grillée: « Il faut que Dieu fasse bien peu de cas des royaumes et des empires, puisqu'il les donne à des hommes tels que nous, et que ce qu'il ôte à un borgne, il le donne à un boiteux. »

II. BAJAZET II, fils de Mahomet II, succéda à son père en 1481. Zizim, son frère cadet, favorisé par la plupart des seigneurs, lui disputoit la couronne; mais il le chassa de l'Asie, l'obligea de se réfugier en

Occident, où il mourut, dit-on, de poison en 1495. Tranquille possesseur du trône, il fit une invasion dans la Moldavie, avant que Mathias Corvin, roi de Hongrie, pût s'y opposer ; et il étendit ses conquêtes jusqu'aux embouchures du Danube et du Niéper. Il tourna ensuite ses armes du côté de la Natolie et de la Syrie, d'où il vouloit chasser le sultan des Mammelucs d'Egypte ; mais cette seconde entreprise n'eut aucun succès. Après avoir enlevé et perdu plusieurs places, il fut battu deux fois, et obligé d'accepter la paix. Le sultan, toujours agité du désir de conquérir, tomba sur l'Albanie, qu'il pilla et ravagea entièrement. Il arma ensuite par mer et par terre contre les Vénitiens, sous prétexte de secourir Louis Sforce, duc de Milan, et il s'empara, dans la Morée, des villes de Lépanie, de Coron, de Modon. Ses progrès rapides effrayèrent les Vénitiens, et les forcèrent à demander la paix. Différentes révoltes dans l'intérieur de ses états l'occupèrent plus ensuite que les guerres étrangères, et la dernière lui fit perdre l'empire. Les janissaires, gagnés par son fils Sélim, l'obligèrent de lui céder le trône. Ce fils dénaturé, pour s'assurer encore mieux de la couronne, fit empoisonner son père en 1512, par son médecin, qui étoit un juif. Il avoit alors 60 ans. La réparation des murs de Constantinople, et des édifices superbes, sont des monumens de sa magnificence. La lecture des livres d'Averroès le détourna des affaires, sans lui inspirer un caractère plus doux et plus humain. Dès le commencement de son règne, il fit assassiner, ou, selon quelques auteurs, assassina lui-même dans un festin le bacha Acomat, son général, à la bravoure duquel il étoit redevable de son trône, parce que son crédit sur les janissaires lui étoit suspect.

*I. BAIER (Jean-Guillaume), prêtre allemand, né à Nuremberg en 1647, et mort en 1694 à Halle en Saxe. Il fut reçu dans plusieurs académies, recteur et professeur de théologie à Halle. On a de lui un *Compendium de Théologie*, et quelques autres ouvrages.

II. BAIER. *Voy.* BAHIER *et* BAYER.

†III. BAIER (Jean-Jacques), célèbre médecin, né à Iène en 1677, pratiqua son art dans différentes villes d'Allemagne, entre autres dans Nuremberg, Ratisbonne et Altorf. Il fut professeur dans cette dernière ville, membre de l'académie des Curieux de la Nature en 1720. Il en devint président l'an 1730, et mourut à Altorf en 1735. Il a donné, I. *Thesaurus gemmarum affabrè sculptarum, collectus à J. M. ab Ebermayer*, Nuremberg, 1720, in-fol. II. *Horti medici Acad. Altorf. historia*, Altorf, 1727, in-4°. III. *Monumenta rerum petrificatarum præcipua*, Nuremberg, 1757, in-fol. Quantité de *Dissertations* ou *Thèses sur des plantes particulières*, in-4°, depuis 1710 jusqu'en 1721.

† I. BAIF (Lazare de), abbé de Charroux et de Grenetière, conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, naquit dans la terre de Pins, proche de la Flèche, d'une famille noble, et mourut en 1545. François Ier l'envoya en qualité d'ambassadeur à Venise l'an 1530, et l'employa en diverses autres occasions. On a de lui, *De re vestiariâ*, et *De re navali*, imprimés à Bâle en 1541, in-4° ; écrits savans, mais sans ordre et sans choix. Il a aussi traduit du latin le *Traité de l'Imagination*, par Pic de La Mirandole, Paris, in-8°.

† II. BAIF (Jean-Antoine de La Neuville), fils naturel de l'abbé Lazare de Grenetière, né à Venise en 1532, pendant l'ambassade de

son père, fit ses études avec Ronsard. Ils s'adonnèrent l'un et l'autre à la poésie française ; mais ils la défigurèrent tous deux par un mélange barbare de mots tirés du grec et du latin. Baïf voulut introduire dans les vers français la cadence et la mesure des vers grecs et latins : ses efforts furent inutiles. « Ce rimeur étoit un fort bon homme, suivant le cardinal du Perron, mais un fort mauvais poëte. » Sa versification est dure, incorrecte et rampante. C'est le premier qui établit à Paris une espèce d'académie de musique. On faisoit chez lui des concerts assez bons pour le temps. Les rois Charles IX et Henri III s'y trouvèrent très-souvent. Ces concerts furent l'origine des divertissemens, des mascarades et des ballets qui firent ensuite les plaisirs de la cour jusqu'à Louis XIV. Baïf mourut en 1592. Il y a de tout dans ses ouvrages, qui parurent à Paris en 1573, 2 vol. in-8°, du sérieux, du comique, du sacré, du profane; mais personne n'a eu le courage de les lire en entier depuis la mort de l'auteur. Pour apprécier Baïf avec un peu plus de justesse, il faut lire son article dans les Annales poétiques, tom. VII.

† BAIL (Louis), docteur de Sorbonne et sous-pénitencier de Paris, né à Abbeville, est auteur de plusieurs ouvrages latins très-peu estimés. I. *L'Examen des Confesseurs*, livre inexact. II. Une *Bibliothèque des Prédicateurs*, en latin, sous ce titre pompeux : *Sapientia foris prædicans.* III. *Summa Conciliorum*, en 2 vol. in-fol., qui ne vaut pas mieux que les précédens. IV. *De Beneficio crucis*, 1653, in-8°. V. *Philosophie affective*, 1657, in-12.

I. BAILE. *Voyez* BAYLE.

II. BAILE (Louis), prédicateur du roi Jacques Stuart, est connu des protestans d'Angleterre par un livre intitulé *Pratique de la piété*, ouvrage sec et assez peu lu.

† BAILLET DE LA NEUVILLE (Adrien), né, le 13 juin 1649, dans le village de la Neuville-en-Hes, diocèse de Beauvais, d'une famille obscure, fit ses premières études dans un couvent de cordeliers voisin de sa patrie. Il étudia ensuite au collége de la ville de Beauvais, et y régenta les humanités. Quelque temps après il fut fait prêtre et curé ; mais il quitta sa cure pour se livrer tout entier à l'étude. Lamoignon, à qui il fut recommandé par Hermant, le fit son bibliothécaire. Il mourut chez ce magistrat en 1706. Son avidité de tout savoir, qui abrégea ses jours, ne lui donnoit pas le temps de polir son style. Sans désirs, sans passions, toujours lisant ou écrivant, il n'étoit distrait que par les exercices de la prière et de la charité. On a de lui plusieurs écrits, dont les plus connus sont, I. *Jugemens des Savans sur les principaux ouvrages des auteurs*, qui parurent en 9 vol. in-12, en 1685 et 1686. Il seroit difficile de lire cet ouvrage de suite sans ennui. Le plan étoit assez bon ; mais l'exécution n'y répondit pas toujours. Baillet manquoit de finesse dans l'esprit et dans le style : il n'étoit que compilateur. Un défaut commun à ces sortes de livres, est de s'appesantir sur les petits écrivains, et de n'examiner pas assez en détail les grands génies. Il y a de très-bonnes règles de critique dans le premier volume ; mais l'auteur s'en écarte quelquefois dans les suivans. Il publia ensuite cinq volumes sur les poëtes. Ménage, qu'il avoit critiqué assez vivement, lui opposa l'Anti-Baillet, en 2 vol. in-12, à La Haye. Baillet lui répondit par les *Anti*, ou les *Satires per-*

sonnelles. Les Enfans célèbres, Paris, 1688, in-12, furent publiés à peu près dans le même temps. La Monnoye a rassemblé tous ces différens morceaux dans son édition des *Jugemens*; en 1722, 7 vol. in-4°. L'éditeur a revu, corrigé et augmenté cet ouvrage, inexact en beaucoup d'endroits, quoique plein par-tout d'une érudition profonde. Les critiques que Baillet essuya l'empêchèrent de continuer ses *Jugemens* : nous n'en avons que la première partie et le premier article de la seconde. Il en avoit promis six, qu'il laissa en manuscrit. Il n'avoit pas assez de goût et de génie pour s'arroger le droit d'assigner les places au mérite et aux talens. II. *De la Dévotion à la sainte Vierge, et du culte qui lui est dû*, Paris, 1696, in-12. Ce livre excita quelque rumeur dans sa naissance. Il y désapprouve bien des pratiques que l'Église autorise. Il fut mis à l'*index*, quoiqu'il pût servir à défendre les catholiques contre les reproches des réformés; mais Baillet condamnoit différentes cérémonies superstitieuses, quelques dévotions minutieuses, des fêtes particulières établies plutôt par l'intérêt que par la piété, des titres hyperboliques qui égaloient la mère de Dieu à Dieu même; et dès-lors la cabale des dévots peu éclairés devoit se déclarer contre le livre et l'auteur. Il est vrai que cet auteur, quoique fondé dans plusieurs de ses censures, n'avoit pas mis assez de ménagement dans d'autres. III. La *Vie de Descartes*, 1691, en 3 vol. in-4°, pleine de recherches minutieuses. Il en publia un *Abrégé*, in-12, 1692, où il y avoit moins de ces bagatelles qu'il avoit entassées dans le grand ouvrage. IV. Les *Vies des Saints*, en 4 vol. in-fol., 1704, 10 vol. in-4°, 1739, ou 17 vol. in-8°; un pour chaque mois, deux pour les fêtes mobiles, un pour la chronologie des Saints, un pour la topographie, un pour les Saints de l'ancien Testament. Ce livre excita des bruits sourds parmi les superstitieux et les faux dévots, accoutumés aux légendes et aux pieux mensonges; mais il plut à tous les bons critiques. Ils virent avec plaisir un hagiographe démêler enfin la vérité d'avec ce qui n'en avoit que l'apparence, et exercer ordinairement un jugement solide dans l'examen des faits, où d'autres n'avoient porté qu'une aveugle crédulité. Et c'est ce qui lui mérita, dans les matières ecclésiastiques, le titre d'*Hypercritique*, qu'on avoit donné à Scaliger dans les sujets littéraires. L'auteur avoit commencé un abrégé de son ouvrage, et Frion, son neveu, le publia in-fol., et en 4 vol. in-8°. Sans négliger certains points de critique qui intéressent les savans, l'abréviateur a mis ce livre à la portée du commun des lecteurs. V. Les *Vies* de *Richer*, de *Godefroi Hermant*, de *saint Etienne de Grammont*, chacune in-12. VI. L'*Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec Philippe-le-Bel, roi de France*, 1718, in-12, savante, curieuse, et extraite fidèlement des pièces originales. VII. Le *Catalogue*, en 32 vol. in-fol., de la bibliothèque confiée à ses soins : il n'a jamais été imprimé. VIII. *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie*, in-12, Paris. IX. *Histoire de Hollande*, sous le nom de *Balthazar d'Hezenail de La Neuville*, qui est l'anagramme de *Baillet de la Neuville en Hes*. Neuville en Hes est le nom du village d'où étoit Baillet, 4 vol. in-12, 1699. Les faits principaux y sont recueillis avec assez d'exactitude, mais présentés avec peu d'agrément, et racontés sans chaleur. X. *Auteurs déguisés*, 1690, in-12. Ce n'étoit qu'un préliminaire d'un plus grand ouvrage sur les écrivains pseudonymes, que la mort

de l'auteur l'empêcha de publier. XI. *Nouvelle relation contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, 1676, 2 vol. in-8°; Amsterdam, 1699, 2 vol. in-12.

†BAILLEUL (Nicolas), marquis de Château-Gontier, président du parlement de Paris, fut surintendant des finances (qu'il connoissoit bien moins que la jurisprudence), depuis 1643 jusqu'en 1648. Il eut sous lui, pour contrôleur général, Émeri, connu par ses déprédations. Bailleul mourut en 1652.

* BAILLEY. *Voyez* BALEY.

* I. BAILLIE (Guillaume), officier au service de l'Angleterre, consacra tous ses loisirs à l'étude des beaux-arts, et s'est distingué, comme amateur, parmi les graveurs de son temps. Son *Œuvre* forme un volume assez fort, où l'on trouve plusieurs pièces dans le genre de Rembrant ou à la manière noire exécutées avec beaucoup de soin, d'après plusieurs maitres italiens, flamands et hollandais. Sa copie du *Peseur d'or*, de Rembrant, est estimée par sa grande exactitude ; on distingue aussi *Susanne justifiée et les vieillards confondus*. C'est à lui qu'on doit la restauration de la planche de Rembrant, représentant la guérison du paralytique, laquelle est connue sous le nom de la *Pièce de cent florins*.

* II. BAILLIE (Guillaume), médecin de Frédéric II, roi de Prusse, et membre des colléges de Londres et d'Edimbourg, est auteur d'un *Essai sur les eaux de Bath*.

* III. BAILLIE (Robert), théologien écossais, né en 1595 à Glascow, où il prit les degrés de maître-ès-arts. Il reçut ensuite les ordres, et professa la philosophie ; puis il obtint la cure de Kilwining. On l'envoya à Londres, où il fut chargé de poursuivre la condamnation de l'archevêque Laud. Enfin, il fut député à l'assemblée du clergé à Westminster, et retourna dans sa ville natale en 1646. Baillie fut un des commissaires envoyés par l'assemblée générale d'Ecosse, vers Charles II, à La Haye. Après la restauration, il fut nommé principal de son collége, et il auroit eu un évêché s'il eût pu se résoudre à devenir conformiste. Il mourut en 1662. On a publié, à Edimbourg, en 1675, Ses *Lettres*, et le *Journal de ses opérations en Angleterre*, qui montrent en lui un homme savant, mais aussi un esprit intolérant.

† BAILLIF (Roch le), connu sous le nom de *La Rivière*, premier médecin de Henri IV, naquit à Falaise, et mourut à Paris en 1605. Ce prince lui fit tirer l'horoscope du dauphin, depuis Louis XIII. Le médecin astrologue prédit que ce prince seroit d'un caractère tout différent de celui de son père ; qu'il s'attacheroit à ses opinions, et qu'il s'abandonneroit aussi à celles des autres ; qu'il auroit des guerres ; qu'il persécuteroit les huguenots ; que tous les bons établissemens seroient détruits ; et qu'après lui les choses empireroient encore : que cependant il feroit de grandes choses et vivroit âge d'homme. Une partie de ces prédictions alarma Henri IV. On a de Baillif un Traité intitulé *Demonsterion, sive trecenti aphorismi continentes summam doctrinæ Paracelsicæ ;* et un *Traité de la Peste*, en 1580. Ces ouvrages sont peu connus, même par les gens de l'art. Son *Demonsterion* fut traduit en français, et imprimé à Rennes, en 1578, in-4°. Cette version est rare.

* BAILLON (Emmanuel), a

fourni d'amples matériaux à l'histoire naturelle, sur-tout à l'ornithologie. On lui doit la connoissance particulière des mœurs, des habitudes et des lieux d'habitation ordinaire de la plupart des oiseaux de mer et de rivage qui fréquentent accidentellement nos côtes. Quelques-uns étoient peu connus, d'autres ne l'étoient point du tout. Il avoit l'art de préparer les oiseaux avec la grace qui fait une partie du mérite de cette collection. Celle du muséum d'histoire naturelle en est une preuve, car elle lui doit presque tous les oiseaux de mer et de rivage qu'on y voit. Il recherchoit avec soin les especes les plus rares. Il recueilloit tous les ans nombre d'oiseaux vivans dont il peuploit les bassins du Jardin des Plantes. Il n'existoit sur l'oiseau appelé *la Barnache* qu'une très-légere notice donnée par Buffon, et qu'il tenoit de Baillon; mais son dernier *Mémoire* sur cet oiseau ne laisse rien à désirer. Il a épuisé la matière et donné les détails les plus exacts sur ses émigrations, et les causes qui les déterminent. L'ornithologie n'étoit pas la seule branche de l'histoire naturelle qui lui fût familière; il a donné un *Mémoire sur les causes du dépérissement du bois, et les moyens d'y remédier*. Ce mémoire remporta le prix national, offert par la commune de Paris, sur l'invitation de l'assemblée constituante. Il en a donné un autre *sur les sables mouvans qui couvrent les côtes du département du Pas-de-Calais, et les moyens de s'opposer à leur invasion*. Baillon étoit premier correspondant du muséum d'histoire naturelle, membre et correspondant de plusieurs sociétés savantes. Il est mort à Abbeville en 1803. Il a laissé un fils qui suit la même carrière, et méritera l'estime et la réputation de son père.

† BAILLOU (Guillaume de), médecin de Paris, né au Perche vers 1538, mourut en 1616, âgé d'environ 79 ans. Henri IV lui donna le titre de premier médecin de son fils le dauphin. Il argumentoit avec tant de force, qu'on l'appeloit le fléau des bacheliers. La médecine lui eut de grandes obligations. C'est un des premiers qui l'aient réduite à ce qu'elle a d'utile. Nous avons de lui, *Conciliorum medicinalium libri duo*, à Paris, 1635, in-4°. Ce recueil renferme un *Traité de calculo*, que l'on consulte encore. Ses *Œuvres* ont été réimprimées par les soins du célèbre Tronchin, à Genève, en 1762, 4 vol. in-4°.

† BAILLU (Pierre de), l'un des plus habiles graveurs du 18e siècle, né à Anvers, se perfectionna dans son art en voyageant en Italie, et a gravé la plupart des portraits de Wan Dick. Vingt de ses principales gravures sont très-estimées.

† I. BAILLY ou BAILLI (Philibert-Albert), provincial des barnabites, nommé ensuite à l'évêché d'Aost, avoit occupé, avant de quitter le monde, la place de secrétaire d'état du duc de Savoie, Victor Amédée I. Il se distingua par ses talens pour la chaire et pour la controverse. On a de lui des *Ouvrages* dans ces deux genres, et un Recueil de méchans vers pieux, sérieux et burlesques, qu'il intitula *Le Poëte mêlé*. Il mourut en 1691.

† II. BAILLY (Jacques), peintre en miniature de l'académie de Paris, mourut dans cette ville le 2 septembre 1679. Il étoit né à Graçay, en Berri, en 1629. Il excelloit à peindre les fleurs, les fruits, les ornemens. Il a composé et gravé, en petit, divers sujets de tabatière, dans un style que Klincheret a traité depuis.

III. BAILLY DE MONTARON

(Pierre), mort en 1775 à Orléans sa patrie, y fut chanoine et chancelier de l'université. On lui doit un ouvrage de médecine *sur les vertus du Cassis, et les remèdes propres à guérir la goutte*, 1749, in-12.

† IV. BAILLY DU ROLLET (N.), mort en 1786, a donné au théâtre l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*. C'est l'un des meilleurs de la scène lyrique : les situations y sont attachantes, et le dialogue bien écrit.

† V. BAILLY (Jacques), garde des tableaux du roi, né à Versailles en 1701, et mort le 18 novembre 1768, travailla dans le genre comique, et fit quelques *Parodies* qui eurent un succès passager. Son *Théâtre* parut en 1768, en 2 vol. in-8°. On a encore de lui *le Catalogue des tableaux du Cabinet du roi, au Luxembourg*, Paris, 1777, in-12.

† VII. BAILLY (Jean-Sylvain), né à Paris le 15 septembre 1736, fils du précédent, eut pour aïeux des peintres distingués dans leur art. La douceur aimable et la touchante docilité de Bailly en firent l'idole de sa famille, elle ne put se résoudre à chagriner son enfance par de pénibles études; il n'apprit point le latin, et le peu qu'il en a su depuis lui servit seulement de moyen pour ses recherches. Ainsi, on peut dire, en l'honneur de notre langue, que Bailly n'apprit point à la connoître dans les débris des langues anciennes, et que tout ce qu'il y versa de graces et de richesses ne sortoit pas d'une source étrangère. Le père de Bailly aimoit tendrement son fils, mais il bornoit son éducation à des leçons de dessin. Le hasard lui ouvrit bientôt une route d'instruction plus sérieuse. Un mathématicien, nommé Moncarville, avoit un fils auquel il pria Bailly père de donner des leçons, tandis que lui-même enseigneroit les mathématiques à son fils. Après avoir épuisé les connoissances de Moncarville, Bailly eut pour maître le père du célèbre Clairaut. Quelques succès littéraires d'un de ses amis enflammèrent son imagination, et, à l'âge de 16 ans, il composa deux tragédies. La première, intitulée *Clotaire*. Dans cet ouvrage, Bailly a décrit la mort d'un maire de Paris, massacré par le peuple. Le sujet de la seconde tragédie est l'*Iphigénie en Tauride*, traitée ensuite avec succès par Guimond de La Touche. Le comédien La Noue lui conseilla de renoncer à la carrière dramatique, dont on lui dévoila les dégoûts et les périls. Il lui apprit que sa véritable destination étoit pour les sciences, et qu'il s'y rendroit célèbre. Bailly ayant rencontré l'abbé de La Caille de l'académie des sciences, grand astronome, ce dernier devint son ami, son guide, et lui fit bientôt partager ses goûts. En 1763, le jeune Bailly fit hommage à l'académie des sciences de ses *Observations sur la lune*, et, l'année suivante, il publia un long travail sur les *Etoiles zodiacales*. En 1766, parut son *Essai sur les satellites de Jupiter, avec des tables de leurs mouvemens*, 1 vol. in-4°. En 1771, il publia un *Mémoire sur la lumière de ces satellites*. Ce dernier écrit, plein de vues profondes, le classa dans le rang des plus grands astronomes. En 1775, Bailly donna le premier volume de son *Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne*, et, en 1784, celle de l'*Astronomie indienne et orientale*, en tout 5 vol. in-4°. Ces deux ouvrages importans présentent des recherches savantes, une foule d'idées heureuses et une immense érudition. Le style a une élégance peu commune,

et dont Fontenelle seul a donné l'exemple dans les matières scientifiques. Quelques objections que lui fit Voltaire sur la philosophie des brames qu'il croyoit les inventeurs de toutes les sciences engagèrent Bailly à publier, en 1777, deux écrits intéressans sur *l'Origine des Sciences* et sur *l'Atlantide* de Platon, et sur *l'Histoire ancienne de l'Asie*, in-8°. L'auteur y attribue la création de tous nos arts à un peuple ancien, originaire du Nord, habitant primitivement les hauts plateaux de la Tartarie orientale, peuple qui a disparu du globe par quelque révolution de la nature, et n'a laissé aux autres nations que les élémens de ses connoissances, quelques traditions et d'obscurs souvenirs. De ce peuple détruit, les arts ont passé aux Chinois, aux Indiens, aux Chaldéens, aux Grecs enfin qui nous les ont transmis. Ainsi, dans ce système, l'Orient à qui nous croyons tout devoir, n'inventa aucune science, et n'en fut que simple dépositaire. Bailly se délassoit de ses travaux astronomiques par la littérature. Il eut l'*accessit* à l'académie française, pour ses *éloges de Charles V, de Molière*, et, à Rouen, *pour celui de Corneille*. L'académie de Berlin couronna *son éloge de Leibnitz*. On doit encore à Bailly *ceux de Cook*, de *La Caille et de Gresset*. Cette variété de talens, les graces de son style, l'art de ne jamais nuire à l'intérêt par l'érudition, lui ouvrirent les portes des trois académies de Paris, honneur singulier qui n'avoit jamais été obtenu que par Fontenelle. Son discours de réception à l'académie française est très-remarquable par l'agrément de la diction et la manière adroite avec laquelle il loue son prédécesseur, le comte de Tressan. Comme commissaire de l'académie des sciences, Bailly publia, en 1784 et 1786, deux *Rapports importans et considérables*. Le premier a pour objet l'examen du magnétisme animal, qu'il considère comme une des illusions de l'esprit humain. Le second a pour but de faire substituer quatre hôpitaux, dans quatre quartiers différens, à l'hôpital unique qui existe à Paris. Cet écrit plein de connoissances physiques, d'énergie et de sensibilité, avoit déterminé l'autorité a exécuter ce projet utile, lorsque la révolution vint l'arrêter. Ses *Discours et Mémoires* forment 2 vol. in-8°, recueillis en 1790. Les électeurs de Paris le choisirent pour secrétaire en 1789, et ensuite pour député du tiers-état aux états-généraux. Il présida cette assemblée dans sa première séance. Le 6 juin, il complimenta le roi, à la tête des communes, se plaignit des retards apportés par la noblesse au commencement des travaux des états-généraux, et protesta du dévouement du tiers-état à soutenir les droits du trône. Les communes s'étant constituées en assemblée nationale le 17 juin, Bailly conserva la présidence, et ce fut lui qui, le 20, lorsque le roi fit défendre au tiers-ordre de s'assembler, réunit et conduisit l'assemblée au jeu de paume à Versailles, et y présida cette fameuse séance. Lorsque le maître des cérémonies vint, de la part du roi, ordonner aux membres du tiers-état de sortir de sa salle, Bailly lui répondit : « La nation assemblée n'a point d'ordre à recevoir. » Il réclama, en sa qualité de président, le droit de prêter le premier serment de ne pas se séparer avant d'avoir établi la constitution sur des bases solides. Le 16 juillet, il fut nommé maire de Paris par le comité permanent. Le 17, il reçut le roi à l'Hôtel-de-Ville, et lui présenta la cocarde nationale : on remarque cette phrase dans le discours qu'il adresse à ce prince : « Henri IV avoit conquis

son peuple ; ici c'est le peuple qui a reconquis son roi. » Il fut de nouveau proclamé maire dans cette même journée. Le 25 août, il prêta, en cette qualité, le serment suivant au roi : « Sire, je jure à Dieu, entre les mains de V. M., de faire respecter votre autorité légitime, de conserver les droits sacrés de la commune de Paris, et de rendre la justice à tous. » Il offrit ensuite au roi un bouquet enveloppé d'une gaze sur laquelle étoit écrit en lettres d'or : « Hommage à Louis XVI, le meilleur des rois. » Dans la journée du 6 octobre, il vint recevoir le roi à la barrière de Versailles, et lui fit un long discours auquel Louis XVI ne répondit que par ces mots : « Monsieur, c'est toujours avec plaisir et confiance que je me trouve au milieu des habitans de ma bonne ville de Paris. » Le 19, lorsque l'assemblée vint tenir sa première séance à Paris, il la complimenta. Il alla, le 5 février 1790, féliciter le roi sur la séance qu'il avoit tenue la veille à l'assemblée, et sur le discours qu'il y avoit prononcé ; il lui dit entre autres choses « qu'il réunissoit tous les titres des monarques chéris, *Louis-le-Juste*, *Louis-le-Bon*, *Louis-le-Sage*, et bientôt *Louis-le-Grand*. » Lorsqu'après la fuite du roi, les partis achevèrent de se diviser, que l'un d'eux vouloit qu'on profitât de cette occasion pour prononcer la déchéance de Louis XVI, Bailly, obéissant à l'impulsion de La Fayette, s'opposa aux mouvemens excités dans Paris en faveur du parti de la déchéance ; parti qui comptoit dans ses rangs les partisans de la maison d'Orléans : une foule immense s'étant portée au Champ-de-Mars pour y rédiger une adresse à cet effet. Le 17 juillet 1791, il fit proclamer la loi martiale contre ce rassemblement, qui fut dispersé par la force armée. L'assemblée nationale approuva cette démarche ; mais dès-lors Bailly s'aperçut que son crédit baissoit ; il envoya, le 19 septembre, au corps municipal sa démission, motivée sur le délabrement de sa santé. D'après le refus de ce corps et les supplications qui lui furent faites, il rentra de nouveau dans ses fonctions : il quitta la place de maire dans les premiers jours de novembre. Ce fut le 18 qu'il présenta son successeur Pétion au conseil général de la commune ; il alla ensuite passer quelque temps en Angleterre, puis revint à Paris. Devenu odieux au peuple, dont il avoit été l'idole, il espéra se faire oublier en s'ensevelissant dans l'étude et la retraite. Caché dans les environs de Melun, il y resta tranquille jusqu'après le 31 mai qui réveilla le souvenir de la scène sanglante du Champ-de-Mars. Bailly, signalé aux recherches des agens de Robespierre, fut arrêté en octobre 1793, envoyé de suite à Paris, aux Magdelonettes, puis transféré à la conciergerie : et appelé en jugement, le 10 novembre, devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort. Le lendemain de son jugement, il fut mis dans la fatale charrette, derrière laquelle on attacha le drapeau rouge, comme pour lui reprocher de l'avoir fait déployer durant l'exercice de ses fonctions. Pendant qu'on le menoit au supplice, il fut assailli par les injures de la multitude ; on le couvrit de boue ; des hommes furieux le frappèrent avec tant de barbarie que les bourreaux eux-mêmes en furent indignés. On voulut qu'il mourût au Champ-de-Mars, à l'endroit même où il avoit fait tirer sur le rassemblement. On brûla le drapeau, et on l'agita tout emflammé sur sa figure !... Un instant auparavant, il étoit tombé évanoui ; revenu à lui, il demanda avec une sorte de fierté qu'on terminât ses maux : « Tu trembles, Bailly ? » lui dit alors un des bour-

reaux qui vit agiter ses membres affoiblis par l'âge, et mouillés par une pluie froide et continue : « Mon ami, répondit-il, c'est de froid. » Enfin, après avoir essuyé tous les genres d'insultes et de férocités, il courut lui-même à l'échafaud, qu'on avoit enfin fixé sur un tas de fumier, après l'avoir déplacé plusieurs fois en sa présence. Il mourut avec beaucoup de courage. Dans les derniers temps de sa vie, il avoit été appelé comme témoin dans le procès de la reine ; il avoit eu le courage de déclarer que les faits relatés dans l'acte d'accusation, dressé contre cette princesse, étoient faux et controuvés. Bailly a donné des preuves d'un désintéressement rare. Outre ses différens ouvrages estimés sur l'astronomie, on publia, en 1800, la suite de son *Origine des Fables*, et, en 1804, un *Journal* de sa conduite dans les premiers momens de la révolution, qu'il paroît avoir fait pour son propre usage, et non pour le livrer au public.

* VIII. BAILLY (David) naquit à Leyde en 1590. Il apprit de bonne heure à manier le burin ; mais, préférant la peinture, il entra chez Vorburght, ensuite chez Corneille-Vander-Voort, peintre de portraits, estimé à Amsterdam. Après y être resté dix ans, il retourna à Leyde ; il alla à Hambourg, puis à Francfort, Nuremberg, Augsbourg et à Venise, enfin à Rome. Mais des circonstances imprévues le rappelèrent à Venise. En retournant en Hollande par l'Allemagne, le duc de Brunswick voulut se l'attacher par l'offre d'une pension annuelle, mais Bailly la refusa pour revenir dans sa patrie. De retour à Leyde, après cinq ans d'absence, il se mit à peindre ; mais au bout de dix ans, il quitta la palette pour dessiner des portraits à la plume, avec un petit lavis au pinceau qui eut beaucoup de succès, et qui lui procura beaucoup d'ouvrage.

*BAILLY (Louis), mort à Beaune le 21 avril 1808 à l'âge de 79 ans, est auteur de plusieurs ouvrages classiques de piété, parmi lesquels on remarque, I. Un *Traité de la vraie religion*. II. Une *Théologie latine*, en 8 vol. III. *Principes de la foi catholique*, qui respirent à la fois un zèle éclairé, une ardente charité et l'esprit de la religion. Bailly fut aussi recommandable par ses mœurs et par sa vie privée que par ses travaux apostoliques.

* BAINBRIDGE (John), médecin et astronome, naquit en 1582 à Ashby dans le Comté de Leicester, fut élevé à Cambridge. Il exerça pendant quelque temps la médecine, mais consacrant toujours ses heures de loisir à l'astronomie, pour laquelle il avoit eu dès ses plus tendres années un goût décidé. A l'invitation de ses amis il chercha à Londres un plus grand théâtre. Il y fut agrégé au collége de médecine, et y publia, en 1619, sa *Description de la comète de* 1618, qui lui fit le plus grand honneur ; il fut appelé à remplir à Oxford la place de premier professeur d'astronomie. D'après la fondation de cette place, il forma le projet de donner des éditions correctes des anciens astronomes, et ne craignit pas dans cette vue d'étudier la langue arabe à l'âge de 40 ans. Il mourut en 1643. Ses ouvrages qui ont été donnés au public sont, *la Description astronomique de la comète qui a paru depuis le* 18 *novembre* 1618 *jusqu'au* 16 *décembre suivant*, Londres, 1619, in-4°. L'auteur avoit compté l'étendre et en former une cométographie ; *Procli sphera*, *Ptolomœi de hypothesibus planetarum liber singularis, et Canon regnorum ;* ces écrits collationnés sur les anciens manuscrits parurent

avec la traduction latine de Bainbridge en 1620, in-4°; *Canicularia*, traité concernant la canicule et les jours caniculaires, publié en 1648, à Oxford, par Grewes. On trouve quelques *Observations astronomiques* de Bainbridge dans l'*Astronomia philolaica d'Ismael Bullialdus*, Paris, 1645. Il a laissé de nombreux Traités manuscrits qu'il légua à l'archevêque Usher, parmi lesquels on conserve, dans la bibliothèque du collége de Dublin, une *Théorie du soleil et de la lune*, un *Discours sur le calendrier*, 2 vol. d'*Observations astronomiques*, et 9 ou 10 vol. de *Mélanges de mathématiques*.

BAINES (Rodolphe) fut d'abord professeur de langue hébraïque à Paris, et devint ensuite évêque de Litchfield, en Angleterre, sous la reine Marie. Il fut dépossédé de son évêché par la reine Élisabeth, et mourut en 1560. Il a publié un *Commentaire sur les Proverbes*, et une assez bonne *Grammaire hébraïque*, Paris, 1550, in-4°.

BAINMADU (Mythol.), idole indienne, adorée sur les bords du Gange : ses prêtres sont sans cesse occupés à chasser les mouches de sa figure avec de larges éventails.

† BAINVILLE (Charles), né en Provence, embrassa la profession de peintre, d'après le conseil de Boileau Despréaux, dont il étoit parent. Il a laissé *plusieurs pièces fugitives*, *un opéra* qui n'a pas été mis en musique, et *un grand nombre de chansons bachiques*. Il est mort à Paris en 1754, dans un âge très-avancé.

* BAJOLE (Jean), jésuite, natif de Condom, mort à Béziers le 31 mai 1650, âgé de 51 ans. Les biographes de la société disent qu'il fut un homme érudit; cependant aucun autre n'a parlé de lui, et le seul ouvrage qu'il ait publié n'annonce pas l'érudition. Il est intitulé *Histoire sacrée d'Aquitaine*, Cahors, 1644, un vol. in-4°. L'auteur a voulu faire connoître l'état du christianisme en Guyenne, depuis les premiers temps; il n'y a pas réussi. Son livre n'est qu'un recueil de contes pieux sur la fondation de quelques églises de cette province, et un tissu de lieux communs écrits d'un style lâche, incorrect et sans goût comme sans critique. L'auteur des Annales de Bordeaux (M. Bernardau), s'occupe de ce travail.

BAIRO (Pierre), médecin célèbre, mort à Turin, sa patrie, en 1558, réunit à la pratique de son art toutes les connoissances qui peuvent le rendre utile. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont, I. Un *recueil de Secrets de médecine*. II. Un *traité de la Peste et de sa curation*, Paris, 1513. III. *Lexypyretæ perpetuæ quæstiones*, Turin, 1512.

* BAITHOSUS, juif, qui, avec Sadoc, son disciple, a fondé la secte des Saducéens. (*Voyez* SADOC.) Cet hérésiarque nioit la vie éternelle et la résurrection. Dans les commencemens, les Saducéens s'appeloient aussi Baithosiens. Mais ensuite le premier nom seul leur fut affecté.

BAIVA (Mythol.), divinité des Lapons, qu'ils font présider au feu.

† BAIUS *ou* DE BAY (Michel), naquit à Melin dans le territoire d'Ath en 1513. L'empereur Charles V le choisit pour professer l'Écriture sainte dans l'université de Louvain. Il fut ensuite chancelier de ce corps, conservateur de ses priviléges, et inquisiteur général. L'université fit choix de lui, de concert avec le roi d'Espagne, pour le députer au concile de Trente. Il

y parut avec éclat. Une partie de ses Opuscules avoit déjà été publiée. Baïus ayant combattu les luthériens et les calvinistes, crut qu'il les ramèneroit plus sûrement dans le sein de l'Eglise en adoptant quelques-uns de leurs sentimens. On l'accusa d'avoir fait revivre divers points de la doctrine de Calvin sur la justification; et il prétendit mettre à couvert ses opinions en citant souvent S. Augustin. On les dénonça à l'inquisiteur de Louvain, qui défendit de les enseigner, et à la Sorbonne, qui les censura en 1560. Pie V en condamna 76 autres par sa bulle du 1er octobre 1567. Frère Péretti, général des cordeliers (depuis pape sous le nom de Sixte V), s'employa vivement contre le docteur de Louvain, à la prière des franciscains ses confrères, que Baïus avoit irrités par son mépris pour les scolastiques. La bulle causa une grande rumeur dans l'université de Louvain. Le cardinal de Granvelle, qui en fut chargé, la fit accepter. Baïus lui-même, après quelques difficultés, s'y soumit en 1568, du moins extérieurement. Mais il dit, suivant l'usage de tous les docteurs condamnés, que ces propositions n'étoient point de lui ou qu'elles avoient été dressées frauduleusement. Grégoire XIII soutint en 1579 l'ouvrage de Pie V. Le jésuite Tolet, porteur de sa bulle, fit signer à Baïus un écrit par lequel il reconnoissoit qu'il avoit soutenu plusieurs des 76 propositions, et qu'elles avoient été condamnées dans le sens qu'il leur avoit donné. Sa doctrine trouva cependant de nombreux sectateurs. Les disciples de Baïus et ceux du jésuite Lessius, alors professeur à Louvain, se firent une guerre très-vive. Le nonce du pape dans les Pays-Bas crut que, pour apaiser ces disputes, il falloit imposer silence aux deux partis. Il proposa cette idée judicieuse à Sixte V, qui l'adopta. Le nonce se transporta donc en 1588 à Louvain, et défendit, sous peine d'excommunication, aux deux partis, de noter leurs adversaires d'aucune censure, jusqu'à ce que le saint-siége eût prononcé. Cependant Baïus entreprit de nouveau de donner un sens favorable à ses opinions; mais n'ayant pu y réussir, il ne pensa plus qu'à terminer ses jours en paix. Il mourut à Louvain en 1589. On a de lui des *Traités de controverse contre Marnix*, 1579 et 1582, 2 vol. in-8°. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 1710, in-4°, à Cologne. Son style est fort au-dessus des scolastiques de son temps : il est simple et serré. On sent que Baïus avoit beaucoup étudié les Pères. On dit même qu'il avoit lu neuf fois S. Augustin. Baïus fonda un collége par son testament. Son neveu, Jacques BAÏUS, aussi docteur de Louvain, mort en 1614, nous a laissé un *Traité de l'eucharistie*, imprimé en cette ville, in-8°, 1605, et un *Catéchisme*, in-fol., Cologne, 1620. Les opinions de Michel Baïus ne moururent point avec lui. Corneille Jansen, qui se nommoit à la tête de ses livres Cornélius Jansénius, en renouvela une partie dans son *Augustinus*. *Voy.* JANSÉNIUS, n° II.

BAIZE (Noël-Philippe), prêtre de la doctrine chrétienne, naquit à Paris en 1672, et mourut en 1747, dans la maison de Saint-Charles, dont il étoit bibliothécaire. Les savans, et en particulier l'abbé Bignon, ont beaucoup loué l'ordre et l'exactitude du catalogue de la bibliothèque confiée à ses soins. On a de lui quelques autres petits écrits.

* BAKE (Laurent), seigneur de Wulverhoft, né à Amsterdam, d'une famille distinguée, s'est signalé parmi les poëtes hollandais vers la fin du siècle dernier. On a de lui dans

cette langue, I. *Poésies bibliques*, 1 vol. in-4°, Amsterdam, 1682, réimprimé en 1721. II. *Poésies mêlées*, à Amsterdam, 1737, 1 vol. in-4°. Bake est mort en 1714.

† I. BAKER (Sir Richard), auteur *de la Chronique des rois d'Angleterre*, naquit dans le comté de Kent en 1568, et fut créé chevalier en 1603 par Jacques Ier. Il fut nommé en 1620 premier shérif du comté d'Oxford, et s'étant imprudemment rendu caution pour des parens de sa femme, il fut réduit à la dernière pauvreté, et finit ses jours en prison le 18 février 1645. On a de lui divers autres ouvrages. *Cato variegatus*, ou *Distiques moraux de Caton*, mis en vers, 1636; *Méditations et réflexions sur l'Oraison dominicale*, 1637, in-folio; *Méditations et reflexions sur quelques psaumes de David*, réimprimées plusieurs fois; *Méditations et prières pour tous les jours de la semaine*, 1640, in-4°; *Apologie des laïques qui écrivent sur des sujets religieux*, 1641, in-12; *Soliloques de l'ame*, 1641, in-12; *Theatrum redivivum*, en réponse à l'*Histriomastix de Prynne*, in-8°. Il a traduit en anglais *les trois premières parties des Lettres de Balzac*.

*II. BAKER (David), bénédictin anglais, fut élevé dans l'université d'Oxford, et fit ensuite de très-grands progrès dans l'étude des lois. Infecté dans sa jeunesse des principes de l'athéisme, il y renonça pour embrasser le christianisme, et peu de temps après, étant allé en Italie, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît où il prit le nom d'Augustin. Il fut envoyé en Angleterre en qualité de missionnaire sous le règne de Charles Ier; mais son goût pour la retraite le rendant peu propre à ces fonctions, il fut nommé directeur des bénédictins anglais de Cambrai, et mourut à Londres en 1641. Il fut auteur de plusieurs ouvrages de spiritualité. On conservoit dans la bibliothèque du couvent qu'il avoit dirigé neuf volumes in-fol. de ses œuvres. Il avoit fait, avec l'aide de quelques collaborateurs très-versés dans la connoissance de l'antiquité, une abondante collection de pièces pour l'histoire ecclésiastique d'Angleterre, en 6 vol. in-fol., qui sont perdus. Ce savant bénédictin n'a rien publié, mais Hugues Cressy a beaucoup profité de ses recherches dans son Histoire de l'Église d'Angleterre.

† III. BAKER (Thomas), auteur de *la Clef géométrique*, in-4°; 1684, en latin et en anglais, étoit né à Uton en Sommerset en 1625. Vicaire de Bishos-Nimmel, il y menoit une vie studieuse et retirée, et y mourut l'an 1690. On a encore de cet auteur un *Traité de l'incertitude des sciences*, traduit de l'anglais par Berger, Paris, 1714, in-12.

*IV. BAKER (Thomas), né à Crook, dans le comté de Durham, le 14 septembre 1656, d'une famille ancienne également distinguée par ses vertus, se voua à l'état ecclésiastique, et fut toute sa vie attaché à l'université de Cambridge, malgré les traverses et les désagrémens qu'il y éprouva. Il s'est rendu célèbre dans la connoissance des antiquités, et légua à la bibliothèque du collége de Saint-Jean un choix d'ouvrages précieux, tant imprimés que manuscrits, et ses médailles. Il publia en 1700 un ouvrage intitulé *Réflexions sur les connoissances humaines*, où l'on établit leur insuffisance pour montrer l'utilité et la nécessité de la révélation. Cet ouvrage distingué, dit Boswell, par la pureté du style, place l'auteur qui ne se nomma pas au nombre des classiques anglais. Il eut huit à dix éditions dont la 5e est de 1714. Il avoit composé une histoire du collége de S.-Jean, depuis sa fonda-

tion jusqu'en 1670, qu'il n'a pu publier lui-même, et dont le manuscrit est conservé dans la bibliothèque de Harley. Il avoit rassemblé en 39 vol. in-fol., et 3 in-4°, une collection de pièces relatives aux antiquités et à l'histoire de l'université de Cambridge, dont une partie est conservée dans le musée britannique, et l'autre dans la bibliothèque de Cambridge. Il avoit projeté de donner les antiquités de Cambridge comme M. Wood a donné celles d'Oxford, et il auroit, disent les auteurs du Dictionnaire biographique anglais, surpassé ce dernier ouvrage, si la mort ne l'eût arrêté dans son travail. Thomas Baker joignoit à une grande application beaucoup de pénétration et de jugement, la pureté de style, beaucoup de candeur et une grande intégrité. Il mourut le 5 juillet 1740, d'une attaque de paralysie.

V. BAKER (Henri), fils d'une sage-femme de Londres, fut élevé par un libraire : il s'appliqua à trouver les moyens de rendre la parole aux sourds et muets. Des succès en ce genre le firent admettre dans la société des antiquaires et dans la société royale et l'académie des inscriptions, dont il reçut une médaille d'or en 1740. Il justifia ce choix par *son Microscope rendu facile*, et *l'usage du microscope*, souvent imprimé en anglais et traduit en français par le père Pézenas, in-8°, 1754; par d'autres ouvrages *sur l'usage du microscope*; quelques *poëmes* d'une imagination originale, sérieux et plaisans; un autre poëme très-estimé, intitulé *l'Univers*, et beaucoup de morceaux dans les Transactions philosophiques. Il a légué à la société royale 100 liv. sterling applicables à une chaire d'anatomie ou de chimie. Etant devenu fort riche, il avoit épousé la fille de Daniel de Foé. Il mourut le 25 novembre 1774, âgé d'environ 75 ans, laissant deux fils et une mémoire respectable.

BAKÈRE. *Voyez* BACHÉRIUS.

* BAKERÉEL (Guillaume et Gilles), peintres, nés à Anvers sur la fin du 16e siècle. Ils différoient dans leurs talens comme dans leurs mœurs : l'un peignoit le paysage et l'autre la figure, l'un aimoit la magnificence et l'autre la simplicité; enfin l'un est mort à Anvers et l'autre à Rome. Ils ont été les descendans habiles d'une famille consacrée aux arts. Rome a toujours possédé quelques artistes de ce nom : on en a compté sept ou huit, qui tous avoient du talent.

† BAKHUISEN (Ludolphe), peintre et graveur, né en 1631 dans la ville d'Embden, mourut à Amsterdam en 1709. Un goût naturel le guida dans ses premiers essais : ses productions étoient dès-lors recherchées, quoiqu'il n'eût pas encore appris les élémens de son art. Il cultiva ses talens, et d'habiles maîtres le dirigèrent dans ses études. Cet excellent artiste consultoit beaucoup la nature, et la rendoit avec précision dans ses ouvrages. Il a représenté des *Marines*, sur-tout des *Tempêtes*. Pour bien rendre celles-ci, lorsqu'il voyoit se former un orage, il entroit dans une chaloupe et se faisoit conduire à force d'argent en haute mer ; là, il contemploit pendant long-temps le spectacle de l'horizon en feu et les flots irrités ; là, il traçoit ses esquisses : revenu chez lui sans mot dire, l'esprit toujours occupé de ce qu'il avoit vu, il peignoit de suite et de manière à saisir de crainte le spectateur. La ville d'Amsterdam acheta treize cents florins l'un de ses tableaux de marine, dont elle fit présent à Louis XIV. Son coloris est suave et harmonieux, son dessin correct, ses compositions pleines de

feu. On estime beaucoup ses dessins; ils sont d'un effet piquant, et admirables par la propreté du lavis. Ce maître a gravé, à l'eau forte, quelques *Vues maritimes*. Le roi de Prusse, le grand-duc de Florence et le czar Pierre Ier, visitèrent quelquefois son atelier, et choisirent de ses tableaux pour en orner leurs palais. Bakhuisen étoit non seulement grand peintre, mais habile graveur et bon poëte. Quelque temps avant sa mort, il fit acheter le meilleur vin qu'on pût trouver, et renferma dans une bourse un grand nombre de pièces d'or. Par son testament il invita ses amis à son convoi, les pria de boire le vin acheté, et de dépenser dans la joie l'or qu'il leur laissoit.

* BAKKER (Pierre Huisingen), excellent poëte hollandais. On a de lui un *Poëme sur l'inondation de l'année* 1740, et *une traduction des poésies latines* de E. W. Higt *sur le printemps*. Il a laissé *trois volumes de poésies*. Il mourut à Amsterdam le 22 octobre 1801.

BAKTIAR, surnommé *Azed-doulat*, ou *l'Heureux*, ne le fut cependant pas. Chassé de ses états par son cousin Adhad, vaincu par lui, long-temps proscrit, enfermé dans un château de la Perse, il fut enfin mis à mort à 36 ans, l'an de l'hégire 367. Il laissa six enfans, prisonniers comme lui, mais qui trouvèrent le moyen de prendre la fuite. Baktiar aimoit la chasse aux lions; il étoit si fort, qu'avec ses bras seuls il renversoit un taureau.

BALAAM, prophète de la ville de Péters sur l'Euphrate, suivit les ambassadeurs de Balac, roi des Moabites, qui l'avoit envoyé chercher pour maudire le peuple d'Israël. Un ange l'arrêta au milieu du chemin, tenant une épée nue. L'ânesse sur laquelle il étoit monté ne voulut plus avancer, et se plaignit miraculeusement, dit-on, des coups dont son maître l'assommoit. Le ministre du Seigneur commanda alors à Balaam de ne dire que ce que Dieu lui mettroit dans la bouche. Le prophète, étant arrivé, ne prononça que des bénédictions au lieu des malédictions que Balac lui avoit demandées. Il prédit « qu'il sortiroit une étoile de Jacob et un rejeton d'Israël; etc. » Le roi, trompé dans son attente, renvoyoit le devin sans présens, lorsque cet homme avare lui conseilla d'envoyer les plus belles filles de Madian dans le camp d'Israël. Balac suivit ce conseil. Quelque temps après Balaam fut tué par l'armée des Hébreux qui venoit de défaire les Madianites.

BALACE, préfet de l'empereur Constance, fit éprouver la plus cruelle persécution aux chrétiens. C'est à lui que saint Antoine écrivit pour le menacer de la vengeance céleste. Cinq jours après, Balace fut mordu à la cuisse par un cheval furieux, et mourut de sa blessure.

BALADAN, *ou* BALAD, roi ou gouverneur de Babylone, est, selon quelques uns, le même que Bélésis ou Nabonassar, dont il est parlé dans l'Ecriture. Mais cette opinion, et toutes les autres qu'on forme sur ce prince, ne sont fondées que sur des conjectures. *Voyez* BÉLÉSIS et NABONASSAR.

* BALAGNI. *Voyez* MONTLUC, n° III.

† BALAMIO (Ferdinand), Sicilien, fut médecin de Léon X; il vivoit vers le milieu du 6e siècle. Il s'acquit aussi de la réputation par ses talens dans la poésie, et les connoissances qu'il avoit de la langue grecque. *Il a mis en latin plusieurs Opuscules* de Galien, im-

primés d'abord séparément, mais réunis ensuite dans l'édition de Galien publiée à Venise en 1586, in-fol. Voici les titres de ces Opuscules. I. *De cibis boni et mali succi*, Lugduni, 1555, 1560. II. *Galeni liber de ossibus ad tyrones*, Valentiæ, 1555, in-8°; Francofurti ad Mænum, 1630, in-fol., avec les remarques de Gaspar. III. *De optimâ nostri corporis constitutione; de bonâ valetudine; de hyrudinibus, cucurbitulâ, cutis incisione et scarificatione*, Rostochii, 1636, in-8°.

* BALARD (Jean), syndic de Genève en 1529, a laissé un manuscrit curieux, conservé à la bibliothèque de cette ville. C'est un *Journal de tout ce qui s'est passé à Genève depuis* 1525 *jusqu'en* 1531. Balard eut de la peine à accéder à la réforme.

* BALASSI (Mario), peintre, né à Florence en 1604, mort vers 1670. Il apprit son art de Ligozzi, de Roselli, et enfin de Passignato, avec qui il fit le voyage de Rome, où il fit beaucoup d'ouvrages; puis il voyagea en Allemagne avec le duc Octave Piccolomini. A son retour il fit, pour la confrérie des stigmates, un *Saint-François*, au moment où il reçoit les plaies, morceau très-estimé. Il avoit copié à Rome *la Transfiguration* de Raphaël de manière à surprendre les plus habiles connoisseurs.

* BALATHI, surnom d'Abulfeda-Othman-ben-Issa, auteur d'un livre intitulé *Aschkal al Khath*, ou *Traité des caractères de différens alphabets*, ainsi que d'une *Histoire de ceux qui maintiennent les deux principes du bien et du mal*, tels que les sectateurs de Zoroastre et les manichéens.

*BALBANI (Nicolas), ministre de l'église italienne de Genève, mort en 1587, a laissé une *Histoire de la vie de Galeasso Caraccioli*, écrite en italien, et imprimée à Genève en 1587; ce livre est très-rare.

† I. BALBI (Jean), dominicain génois, plus connu sous le nom de *Janua Januensis*, composa, dans le 13[e] siècle, plusieurs ouvages; son *Catholicon* fut imprimé à Mayence par Fust et Schoiffer en 1460. C'est une espèce d'Encyclopédie classique, contenant une Grammaire, une Rhétorique et un Dictionnaire. Quoiqu'elle fût fort mal digérée, elle eut beaucoup de succès du temps de l'auteur. On en avoit grand besoin dans le siècle de Balbi, où l'on connoissoit peu les premiers élémens de la littérature et des arts. Cet ouvrage est un des premiers sur lesquels l'art de l'imprimerie se soit exercé; aussi est-il très-recherché, très-rare et très-cher. On connoît 36 exemplaires de cette première édition. Il a été réimprimé à Ausbourg en 1469, in-fol.; il est encore très-rare. Il ne faut pas confondre Jean Balbi avec Jerôme Balbo, évêque de Goritz.

II. BALBI (Gaspard), Vénitien, voyagea pendant onze ans dans l'Orient, depuis 1579 jusqu'en 1588. De retour dans sa patrie, il publia le fruit de ses courses sous le titre de *Voyage aux Indes Orientales*. Cet ouvrage se trouve difficilement.

† I. BALBIN (Decimus-Cœlius Balbinus) étoit d'une famille illustre. Le sénat l'élut empereur en 237, après avoir été deux fois consul, et avoir gouverné plusieurs provinces. Les soldats, n'ayant point eu part à cette élection, se soulevèrent et le massacrèrent un an après. Balbin étoit bon et populaire, et réussissoit dans la poésie et dans l'éloquence. Il avoit soixante

ans lorsqu'il obtint la couronne impériale. Son mérite lui avoit procuré les gouvernemens de l'Asie, de l'Afrique et de quelques autres provinces, où il s'étoit fait aimer.

† II. BALBIN (Aloysius Bohuslaüs), né à Konisgsgratz en Bohême en 1611, entra chez les jésuites en 1636, où il mourut vers 1694, a composé en latin une bonne *Histoire de Bohême*, que la mort ne lui a pas permis d'achever. Elle est en 10 vol. in-fol. Le premier a paru à Prague en 1667 et le dernier en 1688. Il traite de l'histoire naturelle du pays, des mœurs et usages des habitans, des limites de ce royaume dans les divers temps, et d'après les divers traités avec l'Allemagne et la Turquie ; des vies des saints de Bohême, des paroisses de Prague, des archevêques de cette ville, des rois et ducs; enfin il donne les généalogies des principales familles de la nation. L'auteur croyoit, lorsqu'il publia le premier volume, que son ouvrage auroit vingt livres, mais il n'a pu en donner que dix; savoir, huit de la première décade, deux de la seconde.

† BALBO (Jérôme), évêque de Goritz, mort à Venise en 1535, a été poëte latin et historien. Ses ouvrages historiques sont intitulés, I. *De rebus Turcicis*, Rom. 1526, in-4°. II. *De civili et bellicâ fortitudine*, 1526, in-4°. III. *De futuris Carolis V successibus*, Bologne, 1529, in-4° ; et des *Poésies*, qu'on a fait entrer dans la collection intitulée *Deliciæ poëtarum Italorum.*

† BALBOA (Vasco Nugnès de), Castillan, se fit connoître de bonne heure par ses expéditions maritimes. Il fut si heureux dans ses premières guerres contre les Indiens, qu'il ne leur donna jamais la paix qu'au prix de l'or. Il avoit amassé une si grande quantité de ce métal précieux, qu'il en envoya trois cents marcs au roi d'Espagne pour son quint. De nouvelles découvertes et de nouvelles conquêtes mirent son nom à côté de ceux de Fernand Cortez et d'Améric Vespuce. Il s'embarqua en 1513, dans l'espérance de découvrir la mer du Sud, et, un mois après son départ, il étoit en possession de cette mer. Il donna le nom de Saint-Michel au golfe où il débarqua. Il s'y plongea jusqu'à la ceinture, son épée d'une main et son bouclier de l'autre, disant aux Castillans et aux Indiens qui bordoient le rivage : « Vous m'êtes témoins que je prends possession de cette mer pour la couronne de Castille, et cette épée lui en conservera le domaine. » L'année d'après il retourna à Sainte-Marie chargé d'or et de perles. Un gouverneur espagnol arrivé en cette ville fut bien surpris d'y trouver Balboa avec une simple camisole de coton sur sa chemise, un caleçon et des souliers de cordes, faisant couvrir de feuilles une assez méchante case qui lui servoit de demeure. Ce gouverneur, jaloux du crédit qu'il avoit dans la colonie, fit revivre un procès terminé depuis longtemps, accusa Balboa de félonie, et, quoiqu'il ne pût la prouver, lui fit couper la tête en 1517, à l'âge seulement de 42 ans. Ainsi périt, par le dernier supplice, un des plus grands capitaines de l'Espagne, digne d'un meilleur sort.

† BALBUENA (Bernard de), né dans le diocèse de Tolède, docteur de Salamanque, et évêque de Porto-Ricco en Amérique, mourut en 1627. Les Hollandais pillèrent sa ville épiscopale en 1620, et enlevèrent sa bibliothèque. Il laissa plusieurs *Pièces de poésie*, Madrid, 1604, et années suivantes. Elles sont pleines d'imagination, de feu, d'esprit et de graces.

† I. BALBUS (Lucius Lucilius), jurisconsulte romain, disciple de Mutius Scévola, un siècle avant J. C., se distingua par ses talens pour la jurisprudence.

† II. BALBUS (Octavius), ayant été condamné à mort par les triumvirs, se déroba des mains des meurtriers qui le cherchoient dans sa maison, en sortant secrètement par une porte qui leur étoit inconnue. A peine fut-il dehors, qu'ayant appris, par un murmure confus de ses voisins, que l'on assassinoit son fils à cause de lui, la tendresse paternelle le rappelle aussitôt à sa maison, pour défendre ce fils qu'il aimoit. Ce bruit étoit faux, mais les assassins se saisirent de ce père infortuné, et lui ôtèrent la vie. On trouve dans l'histoire romaine d'autres personnages du nom de BALBUS, mais peu célèbres.

* BALCANQUAL (Gautier), savant théologien écossais, suivit Jacques Ier en Angleterre. Il fut nommé chapelain du roi et représentant de l'église d'Ecosse au synode de Dordt, doyen de Rochester en 1624, et doyen de Durham en 1639. Il eut beaucoup à souffrir dans le temps de la rébellion. Forcé de fuir de place en place, il mourut, en 1645, au château de Chirk dans le Denbrgshire. C'étoit lui qui avoit composé la *Déclaration du roi Charles Ier, concernant les derniers troubles en Ecosse*, in-folio, 1630. On a aussi de lui les *Lettres sur le Synode de Dordt;* et *quelques Sermons.*

BALCET (Jean), prêtre et médecin du dernier siècle, a publié tout à la fois des ouvrages de controverse et de médecine. I. *Apologie de la messe.* II. *Tractatus de morbis animi.* Il ajouta des *Notes* aux Œuvres de Perdulcis. C'est à lui que l'on doit la belle édition de la Pharmacopée de Bauderon.

* BALCHEN (Jean), amiral anglais, né en 1669. Ce marin entra de bonne heure au service, où il parvint des derniers rangs d'officier au commandement d'un vaisseau. Alors il se signala dans la Méditerranée sous les ordres de sir George Bing. En 1743, il fut fait amiral et nommé gouverneur de l'hôpital de Greenwich. Peu après il eut le commandement d'une escadre envoyée au secours de sir Charles Hardy, qui étoit bloqué dans le Tage avec toute sa flotte de beaucoup de vaisseaux de transport. L'amiral, ayant exécuté heureusement cette entreprise, fit voile pour l'Angleterre; mais le vaisseau *la Victoire* qu'il montoit périt le 3 octobre 1744, dans une tempête, sur les rochers des côtes de Jersey, sans qu'il en échappât un seul homme. Un monument érigé dans l'abbaye de Westminster conserve la mémoire de ce déplorable événement.

* BALDACCI (Marie-Magdeleine), née à Florence le 29 octobre 1718. Elle annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour la peinture, et fut d'abord élève de Jeanne Fratellini, puis de Jean-Dominique Campiglia, bon peintre de portraits, où elle devint très-habile. Elle peignoit également bien ce genre en miniature, au pastel et à l'huile; ses portraits étoient ressemblans, disposés avec graces, et les divers habillemens ajustés avec goût leur donnoient encore plus d'agrément; d'ailleurs elle rendoit fort bien les diverses étoffes. Ces talens réunis lui procurèrent l'avantage de peindre les personnes du premier rang; entre autres l'électrice palatine douairière, l'impératrice reine de Hongrie, Marie-Thérèse, dans le voyage qu'elle fit à Florence, accompagnée du grand-duc son mari.

* BALDASSARI (Joseph), savant italien et professeur d'histoire

naturelle à Sienne. Il fut le premier qui prouva que la craie se trouvoit mélangée avec du sel. Il obtint le prix que l'académie des sciences physiques avoit proposé pour la solution de la question : *Déterminer les causes physiques de l'incombustibilité de l'amianthe.* Sur la fin de ses jours et même âgé de 80 ans, il s'occupa encore de l'examen des célèbres sources de Saint-Philippe qui contiennent de la crême de tartre, et où il retrouva l'acide vitriolique pur sous sa forme naturelle et sans mélange, ce que tous les chimistes regardoient alors comme une chose impossible. Les objets d'histoire naturelle rares et curieux qu'il avoit recueillis se trouvent dans le cabinet de G. V. Galéréani.

† I. **BALDE DE UBALDIS** (Pierre), de Pérouse, disciple et rival de Barthole, professa le droit à Pérouse, à Padoue et à Pavie. Arrivé dans cette dernière ville, on fut surpris de voir qu'un homme si célèbre eût un extérieur qui l'annonçât si peu. On s'écria, la première fois qu'il parut en public, *Minuit præsentia famam.* Mais Balde répondit ingénieusement, *Augebit cætera virtus ;* et l'on oublia sa figure, pour ne faire attention qu'à ses talens. Il mourut vers 1400, après avoir recommandé qu'on l'enterrât en habit de cordelier. Il laissa de grands biens. On a beaucoup d'ouvrages de ce jurisconsulte, six tomes en 3 vol. in-fol. ; il manque de méthode, cite des lois apocryphes, s'épuise en subtilités, s'appesantit sur des choses très inutiles, et passe rapidement sur les plus importantes. L'émulation et l'amitié qui régnèrent d'abord entre Barthole et lui dégénérèrent en jalousie et en haine.

† II. **BALDE** *ou plutôt* **BALDI** (Bernardin), naquit à Urbin l'an 1553. Il fut abbé de Guastalla en 1586, sans avoir demandé cette abbaye. Il avoit d'abord travaillé *sur les mécaniques d'Aristote; sur l'histoire. Il avoit fait des vers ;* mais dès qu'il fut abbé, il ne pensa plus qu'au droit canon, aux pères, aux conciles et aux langues orientales. Il mourut en 1617. C'étoit un homme fort laborieux, qui possédoit douze langues, et qui s'étoit sur-tout appliqué aux orientales. On a de lui un grand nombre de *Traités sur les mécaniques*, dont quelques-uns sont à la fin du Vitruve d'Amsterdam, 1649, in-fol., sous le titre de *Lexicon Vitruviarum. Versi e prose*, Venise, 1690, in-4°. Crescimbeni a mis ses *Fables* en vers italiens, Rome, 1702, in-12. Il avoit commencé une *Description historique et géographique du Monde, dans toutes ses parties*; il n'eut pas le temps de finir ce grand ouvrage.

† III. **BALDE** (Jacques), né à Ensisheim, dans la Haute-Alsace, en 1603, enseigna et prêcha chez les jésuites. La cour de Bavière applaudit à ses *Sermons*, et l'Allemagne à ses *Poésies*. On l'appela l'*Horace* de son pays. Il mourut à Neubourg en 1668. Les sénateurs se disputèrent à qui seroit héritier de sa plume ; et celui auquel elle échut la fit mettre dans un étui d'argent. Ses *Œuvres* sont imprimées à Munich, 1729, en 8 vol. in-8°, et à Turin, 1805, in-8°, avec des notes d'Orélius. Il y a de tout dans ce recueil, des *Pièces de théâtre*, des *Traités de morale*, des *Odes*, des *Panégyriques*, des *Poëmes héroï-comiques*. — Balde étoit né avec le génie poétique ; mais il ne s'attacha pas assez à former son style et son goût. Les beautés chez lui sont mêlées de taches. L'*Uranie victorieuse* ou *le Combat de l'ame contre les cinq sens* lui valut une médaille d'or de la part d'Alexandre VII. La *Batrachomyomachie d'Homère, entonnée avec la trompette*

romaine, poëme héroï-comique en six chants, et le *Temple d'honneur bâti par les Romains, ouvert par la vertu et le courage de Ferdinand III*, quoique aussi applaudis, montrent assez que c'étoit un homme de collége.

BALDELLI (François), laborieux traducteur italien, étoit de Tortone. Il se fixa à Venise, et y publia, dans le 16e siècle, les *Traductions*, en italien, *des Commentaires de César, des Histoires de Pomponius Lætus, de Dion Cassius, de Flavius Josephe, de Robert*, moine, et *les Dialogues de Polydore Virgile.*

BALDER (Mythologie) fut le second fils d'Odin et l'Apollon de la religion celtique. Hoder l'aveugle le tua en lui lançant un gui de chêne. Les dieux d'enfer déclarèrent qu'ils le rendroient à la lumière, si tous les êtres existans sur la terre demandoient cette résurrection par leurs larmes. La magicienne Loke ne voulut point pleurer, et Balder ne put être rappelé à la vie ; mais il devoit revenir, après l'embrasement des mondes, habiter les belles plaines d'Ida.

† BALDÉRIC surnommé *le Rouge* (Rubeus), fils d'Albert, seigneur de Sarchamville, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique. Il fut successivement évêque de Noyon et de Tournay en 1097. Il mourut à Morinuis *seu Tervannæ* le 5 juin 1112, après s'être fait la réputation d'un historien fidèle et exact par sa chronique de l'église de Cambrai et d'Arras, divisée en III livres, et publiée par George Colvener, à Douay, en 1615, in-8°, sous ce titre : *Chronicon Cameracense et Atrebacense, sive historia episcoporum utriusque ecclesiæ, à Clodovei I. Francorum regis temporibus, ad an. Christi* 1070, *tribus libris conscripta : primùm edita, notis que illustrata per Georgium Colvenerium*, Duaci, 1615, in-8°. Il ne faut pas confondre cet auteur avec un autre BALDÉRIC, évêque de Dol en Bretagne, en 1114, et mort en 1131. Celui-ci écrivit *une Histoire des croisades*, qu'on trouve dans le *Gesta dei per Francos*, de Bougart, 1611, in-fol. On a aussi de lui la *Vie de Robert d'Arbrissel*, 1641, in-8° ; elle a été traduite en français, 1647, in-8°.

* BALDÉUS (Philippe), ecclésiastique hollandais, se signala par son zèle pour la propagation du christianisme dans les Indes orientales, et spécialement à la côte de Malabar, après que les Hollandais eurent conquis ce pays sur les Portugais. Il nous a laissé une *Description de ces contrées*, publiée en Hollandais en 1672, in-fol. et traduite en Allemand par Jablonski. (*Voyez* les notes du traducteur Holl. (J. de La Fontaine), de l'abrégé de l'Hist. Eccl. ; par Formey, t. II, pag. 38 et suiv. Baldéus fut ministre à Ceylan, d'où étant revenu, il exerça le ministère sacré à Geervliet.)

*I. BALDI (Lazaro), né à Pistoia en 1624, alla étudier à Rome, sous Pietre de Cortone. Le pape Alexandre VII l'employa à peindre la galerie de Monte Cavallo, et une belle chapelle à Saint-Jean de Latran, où la correction du dessin, l'harmonie et la force du coloris se trouvent réunies. Baldi réunissoit à son talent l'amour des belles-lettres, et tenoit chez lui une académie de beaux esprits. Il mourut à Rome en 1703, regretté de tout le monde.

II. BALDI. *Voyez* BALDE, n° II.

*BALDINGER (Ernest Gottfried), célèbre médecin, et savant distingué, naquit près d'Erfurt le 18 mai 1738. Dans la guerre de sept ans, il fut chargé de la direction d'un hôpital militaire à l'armée du roi de Prusse. La paix étant conclue, le landgrave

de Hesse-Cassel le nomma son premier médecin. Il fut professeur de médecine à Gottingue et à Marpurg, et mourut le 2 janvier 1804, âgé de 65 ans. Parmi ses nombreux ouvrages, nous nommerons les suivans : I. *Traité des maladies qui régnent dans les armées*, Langensalza, 1774, in-8°. II. *Magasin pour les médecins*, in-12, Clèves; puis, *Nouveau Magasin*, 2 vol., Leipzick, 1779-1799, in-8°. III. *Sylloge opusculorum selectorum argumenti medico-practico*, 1 vol. in-4°, Gottingæ, 1776-1782, in-8°. IV. *Litteratura universæ materiæ medicæ alimentariæ, toxilogiæ, pharmaciæ et therapiæ generalis medicæ atque chirurgicæ, potissimum academica*, Marburgi, 1793, in-8°.

I. BALDINI (Baccio), académicien de Florence, se fit aimer de Cosme I, grand-duc de Toscane, *dont il écrivit la vie*, imprimée en 1578, in-fol., et en 1615, in-4°. On a encore de lui, I. Une *Dissertation sur la figure des dieux du paganisme*. II. Un écrit *sur le Destin et la Fatalité*, 1578, in-fol.

† II. BALDINI (Bernard), médecin et mathématicien, naquit dans un bourg près du lac Majeur, et mourut en 1600, après avoir professé la médecine à Pavie et les mathématiques à Milan. On lui doit divers Traités, en latin, *sur l'utilité des sciences, sur les dieux fabuleux des anciens peuples, sur les étoiles et les héros changés par la mythologie en constellations*, Venise, 1579, in-4°; *une Méthode pour mesurer le trajet des vaisseaux*. Baldini faisoit aussi des vers. Il a publié des *Stances sur la rigueur de l'hiver de* 1571, et une *Traduction en vers de quelques ouvrages d'Aristote*, tels que l'Art poétique, les Économiques et la Physique de ce philosophe. Lefebvre de Villebrune a traduit de l'italien son traité intitulé *Manière d'allaiter les enfans à la main, au défaut de nourrices*, Paris, 1786, in-12.

† III. BALDINI (Jean-François), né à Brescia en Italie en 1677, mort à Tivoli à l'âge de 88 ans, entra dans la congrégation des clercs réguliers et en obtint les premières dignités. On a de lui, I. Une *Dissertation sur les forces mouvantes*. II. Des *Remarques sur les vies des premiers papes*, écrites par Anastase le bibliothécaire. III. La *Description d'une aurore boréale*. IV. Une *Dissertation sur des vases de craie trouvés dans un tombeau*. L'Italie lui doit la réimpression à Rome des Œuvres de Vaillant, sur la numismatique, 1743, 3 vol. in-4°; J. Khell a publié en 1767, à Vienne, un supplément à cette édition.

† IV. BALDINI (Baccio), orfèvre à Florence pendant le 15e siècle, a, dit-on, gravé, à la même époque que Masso-Finiguerra, son confrère, auquel on attribue l'invention de la gravure. Il est étonnant qu'on ne soit pas encore fixé sur l'origine d'un art aussi utile.

BALDINSEL (Guillaume), commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, fit en 1336 le voyage de la Terre-Sainte, et en publia la relation sous le titre de *Hodæporicon ad Terram Sanctam*. Elle est insérée dans le recueil de Canisius.

† BALDINUCCI (Philippe) étoit de Florence. Ayant acquis de grandes connoissances dans la peinture et la sculpture, et fait beaucoup de découvertes en étudiant les ouvrages des meilleurs maîtres, il se trouva en état de satisfaire le cardinal Léopold de Toscane, qui désira une *Histoire complète des Peintres*. Baldinucci la fit remonter jusqu'à Cimabué, le restaurateur de la peinture; et il avoit dessein de la poursuivre jusqu'aux peintres qui vivoient à la

fin du dernier siècle. Son projet ne fut exécuté qu'en partie. Il donna trois vol. de son vivant, et le reste, qui n'étoit guère qu'ébauché, et où il se trouve de grands vides, n'a été publié qu'après sa mort, en 1702 et en 1728, à Florence. On a encore de lui en italien un *Traité de la gravure sur cuivre*, avec la *Vie des principaux graveurs*, Florence, 1686, in-4°, ouvrage estimé. Ce qu'il a écrit est d'un style pur, et il y a de l'exactitude dans les faits qui regardent les peintres de son pays. Il étoit de l'académie de la Crusca, qui le perdit en 1696, à l'âge de 72 ans.

* BALDOCK (Ralph de) vécut sous les règnes d'Édouard I et d'Édouard II, d'abord archidiacre de Middlesex, doyen de St.-Paul, en 1294. Il fut appelé, en 1304, à remplir le siége de Londres; mais son élection ayant souffert quelques difficultés, il fut obligé de recourir à Rome, et ayant obtenu du pape la confirmation de sa nomination, il fut sacré à Lyon, par Hispanus, cardinal d'Albe, le 30 janvier 1306. La même année le pape le désigna pour un des commissaires chargés d'examiner les accusations qu'on avoit portées contre les templiers. L'année d'après, il fut nommé grand-chancelier d'Angleterre; mais Édouard I étant venu à mourir, il n'en remplit qu'un an les fonctions. il contribua à la construction de la chapelle de Ste. Marie dans l'église de St. Paul. Il enrichit sa patrie de ses écrits qui consistent en une *Histoire d'Angleterre jusqu'à l'époque de son temps*. Une *Collection des statuts et des constitutions de l'église de St. Paul* qu'on conservoit dans la bibliothèque de cette cathédrale. L'évêque Baldock se rendit recommandable par la douceur de son caractère et par sa science. Il mourut à Stepney le 24 janvier 1313.

* BALDOVINI (François), poëte italien de la fin du 17ᵉ siècle, est sur-tout connu par son *Lamento di Cecco da Varlungo*, dont Horace Marrini a publié à Florence une nouvelle édition avec des notes, etc., 1755, in-4°.

BALDRÈDE (St.), vulgairement appelé *St. Baudré*, devint évêque de Glascow en Écosse, où il fonda plusieurs monastères et où il mourut l'an 608. Les églises d'Ecosse ont conservé précieusement le souvenir de ses vertus.

† BALDUCCI (François), poëte italien, né à Palerme en Sicile, promena ses talens, ses travers et sa misère de ville en ville et de maison en maison, pour aller expirer enfin en 1642, à l'hôpital de Saint-Jean de Latran; et il a mérité ainsi à juste titre une place dans l'ouvrage de Tollius, sur le malheur des gens de lettres. Ce poëte passe pour l'inventeur des *Cantates*. Ses *Rimes* furent réimprimées à Venise, 1663, in-12.

† I. BALDUIN *ou* BAUDOUIN (Frédéric), né à Dresde, luthérien, professeur de théologie à Wittemberg, *commentateur des Epîtres de St. Paul et de plusieurs autres livres de la Bible*, mourut en 1627, à l'âge de 52 ans.

II. BALDUIN *ou* BALDINI RITOVIUS (Martin), natif de Campen en Brabant, premier évêque d'Ypres, assista au concile de Trente en 1562, et présida à celui de Malines en 1570. Il tint un synode à Ypres en 1577, dont il publia les ordonnances. Nous avons de lui un *Commentaire sur le Maître des Sentences*, et le *Manuale pastorum*.

* BALDUNG (Jean) dit *Grien* ou *Grün*, peintre et graveur sur bois, très-distingué de Gemünd, travailloit à Strasbourg. Ses chairs sont d'une grande vérité, ses têtes ont

de la force, et sont du fini le plus parfait. Ses couleurs ont conservé jusqu'à nos jours la plus grande vivacité. Il peiguit en 1516, à Fribourg en Brisgaw, le *Devant du maître-autel de la cathédrale*. Comme peintre il est peu inférieur à Albrecht-Dürer. Il a fait beaucoup de *Gravures en bois*, et on a de lui un grand nombre d'*Images de Saints*.

BALDWIN, surnommé *Devonius*, moine de Cîteaux, archevêque de Cantorbéry, suivit le roi Richard I dans son expédition de la Terre-Sainte, et y mourut vers 1191. On a de lui, *De corpore et sanguine Domini*. — *De Sacramento altaris*, etc., traités imprimés dans la Bibliothèque des Pères.

* BALE (Robert), théologien anglais, né dans la province de Norfolk. Il fit profession chez les carmes de Norwich, et devint prieur de ce couvent. On a de lui les *Annales abrégées de l'ordre des carmes*; une *Histoire du prophète Elie*, et l'*Office de Simon Anglus*. Il mourut en 1503.

† BALECHOU (Nicolas), né à Arles en 1719, mort subitement à Avignon en 1765, s'est rendu célèbre *par ses gravures en taille-douce*, qui lui méritèrent une place dans l'académie de peinture de Paris. Il s'étoit fait une manière particulière de graver qui unissoit beaucoup de moelleux à une finesse de burin singulière. Quoiqu'on ait prétendu qu'il chargeoit trop de tailles, on voit par ses ouvrages, qu'il savoit joindre, quand il vouloit, au fini précieux d'Edelinck et de Nanteuil, les grands traits de Mellan. Ses principales pièces sont, I. Les belles *Marines*, qu'il a gravées d'après Vernet, parmi lesquelles on doit distinguer la tempête. II. Le *Portrait de Frédéric-Auguste*, électeur de Saxe et roi de Pologne. Ce portrait, chef-d'œuvre de gravure, fut la cause de tous ses malheurs, de son exclusion de l'académie, et de sa retraite forcée à Avignon. C'étoit par ordre de madame la dauphine qu'il avoit fait ce portrait, et il en fit tirer des épreuves contre la parole expresse qu'il avoit donnée à cette princesse. Cet excellent morceau est à la tête du Recueil précieux de la galerie de Dresde. III. La *sainte Geneviève*, d'après le tableau de Carle Vanloo; cette estampe précieuse par le fini et la douceur de ses traits est le dernier ouvrage de Baléchou. Son talent n'étoit pas borné à la gravure. Il avoit du goût et quelque talent pour la chimie, qu'il avoit étudiée jusqu'à un certain point. Il est même assez vraisemblable qu'un remède chimique, qu'il prit en trop forte dose ou à contre temps, ne contribua pas peu à sa mort subite et prématurée.

† I. BALÉE (Jean), prêtre anglais, disciple de Wiclef, prêcha les opinions de son maître, et y en ajouta de nouvelles. Il excitoit à la sédition en citant l'Evangile. Il comparoit les magistrats et la noblesse à l'ivraie, qu'il falloit arracher de peur qu'elle n'étouffât le bon grain; enseignant au peuple de commencer cette bonne œuvre par les plus considérables d'entre eux. Ses sectateurs, suivant trop fidèlement les leçons de leur chef, massacrèrent le chancelier, le grand-trésorier, et réduisirent le roi à leur proposer une amnistie. Balée, leur apôtre, fut enfin pris et exécuté en 1381.

† II. BALÉE *ou* BALE (Jean), Baleus, né à Covie en Angleterre, quitta l'ordre des carmes pour la secte des calvinistes, et renonça à la messe pour une femme. Edouard VI le nomma évêque d'Offéri ou Kilkenni en Irlande; mais, sous le règne de Marie, il fut obligé de prendre la fuite. Il revint sous Eli-

sabeth, et fut pourvu d'une prébende dans la cathédrale de Cantorbéry, et il y mourut en 1563. C'étoit un génie turbulent et frivole. On a de lui 13 *Centuries des hommes illustres de la Grande-Bretagne*, Bâle, 1557, in-fol., copiées du livre de Jean Leland sur cette même matière : un *Traité sur les vies des papes*, à Leyde, 1615, in-8° ; un autre intitulé *Acta Romanorum pontificum*; *Bibliotheca scriptorum illustrium majoris Britanniæ*, Bâle, 1557, in-fol. ; et plusieurs *Comédies*, dans lesquelles il jouoit les religieux, les catholiques et les saints.

I. BALEN (Matthieu), né à Dordrecht en Angleterre l'an 1611, prit pour objet de ses travaux les antiquités. Il a publié *une histoire de sa patrie, de son origine, de ses accroissemens et de ses monumens,* 1677, in-4°.

* II. BALEN ou BALLEN (Henri-Van), peintre d'histoire, né à Anvers en 1560, où il mourut en 1632. Il voyagea en Italie, où l'étude de l'antique et des grands maîtres, en rectifiant ses premières études, épura son goût, et perfectionna ses talens. Il est regardé comme un des meilleurs peintres flamands ; ses compositions sont grandes et habilement ordonnées ; ses tableaux sont harmonieux et d'une excellente couleur; Il fut le premier maître du célèbre Van Dyck. Les ouvrages de Van Balen sont en grand nombre. Ses principaux tableaux sont, le *Festin des Dieux*; le *Jugement de Pâris*, et un *Saint Jean prêchant dans le désert*, qui orne la chapelle Notre-Dame d'Anvers. On remarque aussi dans cette église une *Sainte Famille* peinte par Balen. On voit encore à Paris deux tableaux de ce peintre, l'un dans la galerie du sénat ; il représente *Abraham renvoyant Agar et son fils Ismaël;* l'autre est une *Sainte Famille dans le désert servie par les anges* : ce dernier tableau a été apporté de Prusse au Musée Napoléon.

* III. BALEN (Matthieu); petit-fils de l'historien de Dordrecht en Angleterre, né en cette ville en 1684, a peint *l'histoire et le paysage.*

* IV. BALEN ou BAELEN (Jean Van), né en 1611, fut élève de son père Henri Van Baelen, dont il suivit les traces de près à Rome ; il y étudia la manière de chaque maître, mais il adopta toujours celle de son père, et il en saisit tellement les nuances qu'on peut à peine distinguer leurs ouvrages. De retour dans sa patrie il y fit quelques grands tableaux ; son principal talent fut de peindre en petit. Son dessin est peu correct; le mérite de ses ouvrages consiste dans une belle composition, sur-tout dans un pinceau gracieux et des couleurs brillantes.

† BALES (Pierre), né en 1547, se rendit célèbre par son talent dans la calligraphie et dans l'art d'écrire en petit. On rapporte qu'il a écrit d'une manière lisible, sur un espace de l'étendue d'une pièce de six liards, *le pater, le credo, les dix commandemens de Dieu, une prière en latin, son nom, une devise et la date*, le tout enchâssé dans une bague d'or, qu'il présenta à la reine d'Angleterre en présence de sa cour et de beaucoup d'ambassadeurs étrangers. Il étoit aussi très-habile à imiter des manuscrits, et fut employé par Walsingham, secrétaire d'état, pour certaines opérations diplomatiques. Il publia en 1597 son *maître d'écriture*, en trois parties ; dans la première il enseigne à écrire vite, dans la seconde à écrire correctement, et la troisième est destinée à la calligraphie. Cet ouvrage jouissoit alors de la plus grande réputation. L'auteur, à ce qu'il paroît, est mort vers 1610.

BALÈS. *Voyez* ALEXANDRE, nº IV.

* BALESDENS (Jean), avocat en parlement et es conseils du roi, nommé en 1648 à l'académie française, et mort à Paris le 27 octobre 1675. On a de lui, I. *Transport du Dauphiné à la couronne de France*, Paris, 1639, in-8º II. *J. Pap. Masson, Elogia*, Paris, 1658, in-8º. III. *Traité de l'eau-de-vie*, Paris, 1646, in-4º. IV. *Notæ et conjecturæ in chartiludium logicæ, Th. Murner*, Paris, 1629, in-8º.

* BALESTRA (Antoine), peintre, né à Vérone en 1666 d'une famille honnête. Après avoir fait de bonnes études, à 15 ans il se décida pour la peinture, et après avoir passé quelque temps chez Gio Zaffi, et appris la perspective de Bianchini, il se rendit à Venise sous la directiou d'Antoine Belucci, grand coloriste; là il apprit d'après les grands maîtres, Le Titien, Le Georgion, Paul Véronèse, la belle intelligence du clair-obscur et la magie des couleurs; ensuite il alla chercher dans l'école de Rome la correction et le choix des belles formes; des lettres de recommandation l'introduisirent dans l'atelier de Carle Maratte; il y puisa le beau style des Raphaël et des Carache; après quatre années d'études, il passa à Naples où la vue des ouvrages de Lanfranc et de Solimène ajoutèrent encore à son talent. De retour à Rome, il y remporta le prix de l'académie de S. Luc, sur un dessin *de la défaite des Géans*; ce fut dans ce temps qu'il fit connoître tout son talent par *une Annonciation* pour l'église des carmes de Crémone. Après avoir été mandé à Venise, où il fit plusieurs bons tableaux, il vint se fixer à Vérone, et y donna de nouveaux témoignages de son talent; cet artiste s'est toujours élevé à la hauteur de ses sujets. Tout étoit en harmonie dans ses tableaux. Balestra avoit reçu de la nature un avantage rare et particulier, c'est qu'il a mieux peint dans sa vieillesse que dans tout autre temps, et que ses derniers ouvrages, loin de se ressentir de la foiblesse des ans, ont du feu et de la vigueur, témoin *la Cène de Vérone*, son dernier tableau. Cet artiste, travaillant pour l'honneur de son art, a fait de bons élèves. Il est mort à Vérone en 1740.

† I. BALETTI (Gianetta-Roza-Bénozzi), actrice célèbre de la comédie italienne, où elle avoit pris le nom de Silvia, naquit à Toulouse de parens italiens et mourut à Paris en 1762. Sa figure intéressante, son jeu aisé, sa déclamation, son art, firent pendant 42 ans les délices du public. Elle jouoit les rôles d'amoureuses.

* II. BALETTI (Joseph), dit *Mario*, né à Munich, se livra de bonne heure au goût qu'il avoit pour le théâtre, et s'y distingua dans l'emploi des jeunes amoureux, dont il jouoit les rôles avec intelligence. Il fut du nombre des acteurs que le duc d'Orléans, régent, fit venir à Paris en 1716 pour y rétablir la comédie italienne. Baletti épousa, en 1720, Mlle Bénozzi, dont il vient d'être parlé.

* III. BALETTI (Louis), fils des précédens, suivit la même carrière que ceux de qui il avoit reçu le jour. Au talent de la déclamation, il joignoit celui de la danse, dans lequel il s'est distingué. Reçu à la comédie italienne en 1744, dans l'emploi des jeunes-premiers, il s'y est fait aimer du public et de ses camarades.

* BALEY *ou* BAILLEY (Vautier), né dans la province de Dorset en Angleterre; il s'appliqua à l'étude de la médecine avec tant de

succès qu'il fut nommé à la chaire de professeur royal à l'université d'Oxford en 1561, et peu après il fut élevé à la charge de médecin de la reine Elisabeth, qui l'honora de son estime. Il mourut le 3 mars 1592, à l'âge de 65 ans. Baley a écrit en anglais une *Dissertation sur le Poivre*, et un livre *sur la Conservation de la vie*. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

* I. BALGUY (Jean), savant théologien, né en 1686, à Sheffield dans le comté d'Yorck ; il fut admis en 1702 au collége de Saint-Jean à Cambridge, où il prit ses degrés ès arts ; il se distingua si avantageusement, que l'évêque Hoadley lui donna une prébende dans l'église de Salisbury, et en 1729 il obtint le vicariat de Northallerton dans le comté d'Yorck ; il mourut en 1748. Les plus remarquables de ses écrits sont, une *Lettre à un déiste sur la beauté et l'excellence des vertus morales*, 1726, in-8. Le *Fondement de la bonté morale* ou *Recherche approfondie de l'origine de nos idées de la vertu*, 1728, in-8°. *Recherches sur les perfections morales de Dieu, particulièrement relativement à la création et à la providence*, 1730, in-4°. Un *Essai sur la rédemption*, 1741, in-4°. *Sermons sur différens sujets*, 2 vol. in-8°.

* II. BALGUY (Thomas), fils du précédent, né en 1716, fut élevé au collége de Saint-Jean à Cambridge, et il y prit ses degrés en théologie. Il fut ensuite prébendaire de Winchester et archidiacre de ce diocèse en 1781 ; il refusa l'évêché de Glocester. Le docteur Balguy est mort en 1795. Ses ouvrages sont, Un *Discours sur le gouvernement de l'Eglise*, in-4°. Deux *Discours sur les devoirs respectifs des Ministres et des Fidèles*, in-4°. *Exhortation de l'archidiacre de Winchester*, in-4°. Une *Notice sur le docteur Plowell*, principal du collége de Saint-Jean, à la tête de ses sermons. La *Bonté de Dieu prouvée et vengée*, in-8°. Une *préface* à un Essai sur la Rédemption, par son père, in-8°. Le Recueil de ses *Discours* et *Exhortations* a été imprimé in-8°.

† I. BALI (Mythol.), divinité indienne, précipitée dans l'enfer par le dieu Wishnou. Tous les ans ce dernier fait sortir Bali de ses ténèbres pour lui faire contempler la terre, puis le replonge dans son cachot. Pour célébrer la clôture de ce génie dangereux, les Indiens font chaque année la fête qu'ils appellent *Onam*.

* BALI (Moula Bali), écrivain mahométan ; il a laissé *un Traité sur la jurisprudence des musulmans*. Il mourut dans la 977[e] année de l'hégire.

* BALIN (Jean), né à Vesoul en 1580, fut prêtre-chapelain de Claude de Rye, et exerça en même temps la médecine. Il accompagna Claude de Rye en Flandre où il fut témoin des événemens de la guerre terminée en 1608; il en a écrit l'histoire sous le titre : *De Bello Belgico auspiciis ducis Ambrosii Spinulæ*, Bruxellæ, 1609, in-8°. Cet ouvrage, dédié à la république de Gênes, est suivi d'un poëme intitulé *Poëma elegiacum de pace Belgica., sive Janus bifrons Belgicus*. Cet auteur a encore composé *Poëma heroicum de divæ Magdalenæ gestis, ubi ejus navigatio in provinciam et penitentiæ describuntur*, Parisiis, 1607, in-8°. Le même poëme a été traduit en français par l'auteur, in-8°. Son style est élégant, son latin est pur et correct. Balin est mort à Vesel dans le duché de Clèves.

* I. BALIOL *ou* BALLIOL (sir Jean), fondateur d'un collége qui a pris son nom à Oxford. Il est né en 1248 au château de Barnade dans le Durham. D'abord il fut gouverneur de Carlisle; et quand Marguerite, fille de Henri III, épousa Alexandre, roi d'Ecosse, il fut l'un des deux lords chargés de la tutelle de ces princes, et du gouvernement du royaume. Mais trois ans après on les accusa d'abuser de l'autorité qui leur étoit confiée, et pour les punir le roi d'Angleterre marcha contre les Ecossais. Mais Baliol, au moyen de sommes immenses, pacifia tout. En 1263, il fonda le collége dont le bâtiment a été achevé par sa veuve. Dans les contestations entre les barons et Henri III, il prit le parti du roi, et ses biens furent saisis par les barons. Il mourut en 1269, laissant trois fils.

* II. BALIOL (Jean de), roi d'Ecosse, fils du précédent. Il étoit à la tête du parti anglais, quand la reine Marguerite mourut en revenant de Norway. Il fit valoir les droits qu'il prétendoit avoir au trône, comme descendant de David comte de Huntington, frère de Guillaume-le-Lion, roi d'Ecosse. Son plus puissant compétiteur fût Robert Bruce. Edouard Ier, qui fut pris pour arbitre entre eux, jugea en faveur de Baliol; mais il lui prêta foi et hommage pour le royaume en 1292. Il ne garda pas long-temps le sceptre : car ayant voulu s'opposer à l'autorité qu'Edouard prenoit sur les Ecossais, celui-ci le cita comme son vassal à son tribunal. Baliol dans son ressentiment fit un traité particulier avec la France, et il en résulta une guerre avec l'Angleterre. Le sort de Baliol fut décidé par la bataille de Dunbar. Il fut forcé de remettre sa couronne aux mains d'Edouard, qui l'envoya lui et son fils en Angleterre. Ils furent mis à la Tour de Londres en 1299. Sur la demande du pape, ils furent remis entre les mains de son légat. Alors Baliol passa en France, et y vécut dans ses terres, jusqu'en 1314, où il mourut.

* III. BALIOL (Edouard), fils du précédent, fit valoir ses droits sur l'Ecosse, y fit une invasion, et recouvra le couronne, mais il ne la garda pas long-temps. Il mourut peu après sans enfans, et cette famille fut éteinte.

* BALK (Evrard), né à Deventer en 1590, enseigna le droit, d'abord à Bourges, et ensuite à Harderwyck. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres, I. *Electa Juris*, Hard., 1529. II. *De Intellectu*, L. 5, Cod. ad L. J. Majest. francq. 1622. Il est mort en 1628. Voyez *Revii Daventira.*

BALKIS, reine de Mareb, capitale du royaume de Saba en Arabie, vint de son pays pour entendre les discours pleins de sagesse de Salomon. Il en est parlé dans le livre des Rois. Les présens qu'elle apporta, la magnificence avec laquelle elle fut reçue, sont célébrés dans les histoires orientales.

* BALL (Jean), théologien puritain, né en 1585 dans le comté d'Oxford. Quoiqu'il fût opposé sous quelques rapports au gouvernement de l'Eglise, et à ses cérémonies, il n'en a pas moins écrit fortement contre ceux qui se séparoient de leur communion sous ce prétexte. Il est auteur d'un *Traité des fondemens de la Religion chrétienne*, et de quelques autres ouvrages estimés dans le temps. Ball mourut en 1640.

BALLA (Philibert), né à Bagnasco dans le Piémont le 2 février 1703, prit l'habit de jésuite et de-

lopper la théorie et à consigner les résultats et les progrès de la statistique, science nouvelle en France et devenue si importante à l'économie politique.

† BALLON (Louise-Blanche-Thérèse de), née en 1591, dans le château de Vanchi, à 5 lieues de Genève, d'une famille alliée à celle de Saint-François de Sales, prit l'habit des bernardines, et travailla avec ce pieux évêque à réformer cet ordre. Le pape Urbain VIII accorda, en 1628, à la nouvelle congrégation, un bref qui la mettoit sous la juridiction de l'ordinaire, et la rendoit indépendante de la juridiction de l'abbé de Cîteaux. Ces saintes filles prirent le nom de *Religieuses bernardines réformées, de la congrégation de la providence*, et s'établirent à Rumilli le 24 mai 1624. Bientôt la mère de Ballon, après avoir dressé les constitutions de son établissement, approuvées par le pape en 1634, s'empressa de passer en France, où elle fonda des maisons de sa congrégation, à Grenoble, à Vienne, à Lyon et à Toulouse. Elle mourut en odeur de sainteté, le 14 décembre 1668, à Seyssel, âgée de 77 ans. Ses *Œuvres de piété* ont été recueillies de ses propres écrits par le P. Jean Grossi, prêtre de l'Oratoire, qui les fit imprimer en 1700, in-8°.

*BALLYET (Emmanuel), carme déchaussé, naquit à Marnay (Haute-Saône) en 1700. Promu à la dignité d'évêque de Babylone et de consul de France, il se conduisit dans l'Orient de manière à mériter l'estime et la confiance des puissances du pays et des négocians français. Il a laissé une *Relation faite à Rome*, 1754, *à N. S. P. le pape Benoît XIV, du commencement, du progrès et de l'état présent de la mission de Babylone* (en français et en latin), Rome, 1754, in-12. Cette petite relation curieuse a été imprimée plusieurs fois, et n'en est pas moins rare. Ballyet avoit le goût des beaux-arts; il a formé un médaillier précieux, composé de 6300 pièces, et dont un de ses neveux a fait imprimer le catalogue. Parcourant les établissemens chrétiens dans la partie de l'Asie qu'il habitoit, il a vérifié les observations des voyageurs qui l'avoient précédé; et il a consigné ses remarques dans un journal dont le manuscrit a été déposé à la bibliothèque du duc d'Orléans. D'Anville en a extrait la *Description d'un ancien monument de sculpture*, que l'on trouve dans le tome XVII des mémoires de l'académie des inscriptions. Ballyet est mort de la peste à Bagdad en 1773.

† BALMONT (N. comtesse de Saint-), d'une famille illustre de Lorraine, réunit aux charmes de la figure les dons de l'esprit et la valeur d'un guerrier. Pendant l'absence de son mari, ayant été insultée par un militaire, elle prit un habit d'homme et lui donna un défi sous le nom de son frère; l'officier fut désarmé; elle lui rendit son épée, en le priant de respecter un peu plus les dames. On a imprimé, en 1650, une tragédie de la comtesse de Balmont, intitulée *Les Jumeaux martyrs*.

* BALON (Nersès), né vers le commencement du 14e siècle, étudia d'abord la rhétorique et la théologie dans un monastère de la Haute-Arménie, ensuite auprès d'un missionnaire romain venu dans cette contrée. Après avoir acquis les connoissances nécessaires, avoir embrassé le rit catholique, et avoir été sacré évêque d'Ormy, Balon adopta aussi les maximes des rebaptiseurs, excita de grands troubles dans toute l'Arménie, et se sauva, en 1341, à Avignon, auprès du pape: là, pour

sa justification, il chercha d'abord des hommes de son humeur; il forma un parti, accusa l'Eglise arménienne de 117 articles d'hérésie, et donna lieu à la tenue d'un concile à Sis, en 1342. Balon, toujours poussé par les missionnaires, continua à aigrir les esprits, et empêcha la réunion des deux Eglises. Cet auteur resta en Europe jusqu'à sa mort, et laissa les ouvrages manuscrits ci-dessous nommés, I. Un *Abrégé historique des rois et des patriarches de l'Arménie, depuis leur origine jusque vers l'an* 1370. II. Une *Traduction en arménien des Vies des papes et des empereurs*, écrites par le frère Polac Martin et par Jacques Gaatan. Le traducteur ajoute aussi dans le courant de l'ouvrage les *Vies des princes rupéniens.*

† BALOUFEAU (Jacques), fils d'un avocat de Bordeaux, parut dans le monde sous le nom de *Baron de Saint-Angel*. Ses créanciers ayant contraint le baron gascon de prendre le bonnet vert, il se fit délateur du crime d'usure. Il courut ensuite différens pays, et dans chacun épousa une femme. Arrêté, après son quatrième mariage, il s'évada de la prison de Dijon, vint à Paris, reçut 200 écus de récompense pour avoir dénoncé un Génois qui n'existoit pas, comme auteur d'une conspiration contre le roi, passa en Angleterre pour suivre le prétendu criminel, escamota 2000 livres au roi de la Grande-Bretagne, revint en France, fut reconnu pour un fripon et pendu en 1626.

BALSAMON (Théodore), diacre, garde des chartes de l'église de Constantinople, et ensuite patriarche d'Antioche, pour les Grecs, commenta le *Nomocanon de Photius*, Oxford, 1672, in-fol. Il fit un *Recueil d'ordonnances ecclésiastiques*, Paris, 1661, in-fol.; et d'autres ouvrages dans lesquels ce patriarche grec s'emporte beaucoup contre l'Eglise latine. Il mourut vers 1214. La Bibliothèque du droit canonique, de Justel, renferme une partie de ses écrits.

† BALTASAR, GASPAR *et* MELCHIOR, sont les noms qu'on a donnés aux trois mages qui vinrent adorer Jésus-Christ. Ces noms sont nouveaux selon don Calmet: on en trouve d'aussi douteux que ceux-là dans des auteurs peu authentiques; tous ces noms, dit le même commentateur, inconnus avant le 12[e] siècle, ont été forgés à plaisir. On a beaucoup disputé sur le pays, sur la profession des mages, sur l'étoile qui leur apparut, sur le temps de leur arrivée à Bethléem. Don Calmet, qui a fait une dissertation pour expliquer tous ces points, dit que les mages n'étoient pas les sages connus sous ce nom en Perse, mais des savans de l'Arabie déserte, de la Chaldée ou de la Mésopotamie, aux environs de l'Euphrate. C'est un usage immémorial de l'Eglise romaine, de célébrer, le 6 janvier, l'arrivée des mages à Bethléem. Le peuple appelle depuis long-temps cette fête la *Fête des Rois*, parce qu'il s'est accoutumé à regarder les mages comme des rois. On croit posséder leurs reliques à Cologne. Ce sont trois corps inconnus, trouvés à Milan dans le même tombeau, puis transportés sous Frédéric Barberousse à Cologne, où l'on célèbre cette translation le 23 juillet.

† BALTEN (Pierre), peintre, né à Anvers dans le 16[e] siècle, imita la manière de Pierre Breughel, et se distingua dans la représentation des petites figures; sa facilité étoit extraordinaire. On raconte qu'appelé à la cour de l'empereur, celui-ci lui ordonna d'exécuter un tableau où l'on pût voir une multitude de figures. Balten prit pour sujet *saint Jean prêchant dans le désert*. Une foule

d'auditeurs paroissoit l'écouter avec respect et avoit les yeux fixés sur lui. L'empereur se plut à lui faire effacer saint Jean pour substituer à sa place un éléphant; alors il sembla que le caractère de toutes les figures avoit changé. Ce tableau est dans la galerie de Vienne. Ce peintre mourut à la fin du 16e siècle.

† I. BALTHAZAR, dernier roi des Babyloniens, ayant, ainsi que ses convives, bu, pendant un festin qu'il donnoit à sa cour, dans les vases d'or et d'argent que son père avoit enlevés du temple de Jérusalem, vit une main qui traçoit sur la muraille de la salle ces trois mots : *Mané*, *Thecel*, *Phares*. — Daniel, appelé pour expliquer ces énigmes, dit au prince qu'elles signifioient : « J'ai compté; j'ai pesé; j'ai divisé. » C'est-à-dire que ses jours étoient accomplis; que ses actions venoient d'être pesées; et que son royaume seroit divisé, et deviendroit la proie des Mèdes et des Perses. La nuit même de cette apparition, le Seigneur, suivant la prédiction de Jérémie, « ayant mis à sec la mer de Babylone », les Perses pénétrèrent sans obstacle jusque dans le cœur de la ville, forcèrent le palais, et tuèrent, ainsi que toute sa cour, Balthazar enseveli dans le sommeil. Le corps de ce prince demeura confondu avec tous les autres, et il ne se trouva personne en état de lui donner la sépulture, ainsi que l'avoit prédit Isaïe. Darius-le-Mède fut mis sur le trône de Balthazar l'an 538 avant J. C.

* II. BALTHAZAR (Félix de), membre du conseil souverain de Lucerne, a publié, I. *La défense de Guillaume Tell*, in-8°, 1760, II. *Les libertés de l'Eglise helvétique*, traduites en français à Lausanne, in-12, 1770; traduites aussi sous ce titre, *De jure Helvetiorum circa sacra*. III. Un opuscule in-4°, *De viris Lucernæ illustribus*.

† III. BALTHAZAR (Christophe), avocat du roi au présidial d'Auxerre, se fit calviniste à Charenton dans le 17e siècle. Nous avons de lui le *Panégyrique de Fouquet* en latin; des *Traités sur le droit de régale*, *l'origine des fiefs*, *l'ordre judiciaire*. Son père avoit été intendant du Languedoc.

IV. BALTHAZAR CORDÉRIUS. *Voyez* CORDER.

* BALTHAZARI (Théodore), licencié et professeur de mathématiques et de physique à Erlangen, vécut pendant la première moitié du 18e siècle. Il inventa le premier, en 1710, *le microscope solaire*, par lequel on grossit les objets transparens, au moyen de la lumière du soleil. C'étoit une sorte de lanterne magique, éclairée par les rayons du soleil. Parmi ses ouvrages on distingue *Micrometria H. E. de micrometeorum telescopiis et microscopiis applicandorum variâ structurâ et usu*, Erlang., 1710, in-8°.

† BALTHAZARINI ou BALTHASAR, surnommé *Beaujoyeulx*, célèbre musicien italien, vivoit sous le règne de Henri III, roi de France. La reine lui donna la charge de premier valet de chambre et intendant de la musique, et Henri, à son exemple, lui accorda le même emploi dans sa maison. Balthazarini fit les délices de la cour, tant par son habileté à jouer du violon, que par l'ordonnance des fêtes qu'il dirigea. Il composa, en 1581, un ballet fameux qui fut exécuté avec une pompe extraordinaire, et qu'on a imprimé sous le titre de *Ballet comique de la royne, faict aux nopces de M. le duc de Joyeuse et de mademoiselle de Vaudemont*, à Paris, 1582, in-4°.

† BALTUS (Jean-François), né à Metz en 1667, entra chez les jésuites. Cette société l'estima et l'employa. Il mourut bibliothécaire

de Reims, le 9 mars 1743, à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. La *Réponse à l'Histoire des oracles de Fontenelle*, Strasbourg, 1707-1708, 2 vol. in-8°. Cette réponse est presque toute copiée dans la Réfutation de Vandale, par George Mœbius. On a dit très-mal à propos que cet illustre académicien prit le parti du silence, regardant son ouvrage comme une production de sa jeunesse, qu'il convenoit d'oublier, et que le P. Baltus avoit foudroyée. Fontenelle ne pensa jamais qu'il fût impossible de répondre à l'auteur jésuite; mais l'Histoire des vérités découvertes par l'académie des sciences lui laissoit trop peu de temps pour qu'il en pût donner beaucoup à l'examen des faux oracles du paganisme. D'ailleurs, il haïssoit tellement les querelles, que, suivant ses expressions, « il aimoit mieux que le Diable passât pour prophète que d'entrer dans une discussion qui ne l'auroit mené à rien. » D'autres lui font dire, en voyant l'ouvrage de Baltus, « que le Diable avoit gagné son procès. » C'est une plaisanterie qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Tous les théologiens modérés conviennent que cette querelle n'intéresse point le christianisme, et que Baltus n'auroit pas dû en faire une affaire de religion, et traiter avec si peu de ménagement un homme aussi poli et aussi sage que Fontenelle. II. *Défense des saints Pères accusés de platonisme*, Paris, in-4°, 1711, livre savant. III. La *Religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophéties*, in-4°, Paris, 1728: traité qui a été éclipsé par l'ouvrage de Pompignan, archevêque de Vienne, sur la même matière. IV. *Défense des prophéties de la religion chrétienne*, 3 vol. in-12, 1737, etc.

† BALUE (Jean), né en 1421, étoit d'une famille très-obscure. La plus commune opinion le fait naître en Poitou. Il fut attaché d'abord à Jean-Juvénal des Ursins, évêque de Poitiers, qui le nomma son exécuteur testamentaire, et dont il vola une partie de la succession. Il entra ensuite dans la maison de Jean de Beauvau, évêque d'Angers, qui le fit son grand-vicaire. Jean de Melun, alors favori de Louis XI, le présenta au roi, qui lui donna la place d'aumônier, la charge d'intendant des finances, et ensuite l'évêché d'Evreux en 1465. Deux ans après, il fut transféré au siége d'Arras, après avoir fait déposer Jean de Beauvau son bienfaiteur. Le pape Paul II honora ce méchant homme de la pourpre la même année, pour le récompenser de ce qu'il avoit fait abolir la Pragmatique-Sanction, que les parlemens et les universités vouloient conserver. Le crédit qu'il avoit sur l'esprit de Louis XI étoit extrême. Balue se mêloit des affaires de l'église, de l'état, de la guerre, de tout, excepté du gouvernement de son diocèse. On le voyoit, à la tête des troupes, les faire défiler devant lui en camail et en rochet. C'est dans une de ces occasions que le comte de Dammartin dit à Louis XI « de lui permettre d'aller à Evreux faire l'examen des ecclésiastiques, et leur donner les ordres; car voilà, ajouta-t-il, l'évêque qui, passant en revue les gens de guerre, semble m'autoriser à aller faire des prêtres. » Ce bon mot ne diminua point la faveur dont ce prélat jouissoit auprès de son maître. Balue n'en fut pas plus reconnoissant; il concerta mille intrigues avec les ducs de Bourgogne et de Berri contre son bienfaiteur. Les lettres qui prouvoient ces complots furent interceptées, et le perfide mis en prison. Il avoua tous ses crimes. « Sa misérable ambition, dit Villaret, n'avoit rien respecté pour maintenir son crédit. Par lui,

le duc de Bourgogne avoit été instruit de tous les secrets du gouvernement. Il avoit mis en usage tous les ressorts imaginables pour perpétuer les divisions entre le roi et le prince Charles son frère, pour attiser la haine du monarque et du duc de Bourgogne, et pour faire en sorte que ce dernier fût toujours redoutable, afin de cimenter son installation dans le ministère par le besoin qu'on auroit d'employer ses services. » Louis XI dépêcha deux avocats à Rome pour demander des commissaires qui lui fissent son procès en France; mais le pape répondit « qu'un cardinal ne pouvoit être jugé qu'en plein consistoire. » Après onze ans de prison, Balue, trop peu châtié, obtint sa liberté en 1480, à la sollicitation du cardinal de La Rovère, légat du pape. Il alla intriguer à Rome, et acquit des honneurs et des biens qu'il ne méritoit pas. Sixte IV osa l'envoyer comme légat *à latere* en France l'an 1484; et Balue, aussi impudent que perfide, ne rougit point d'y venir. Il entreprit de faire ses fonctions avant de présenter ses lettres au parlement. Charles VIII ne voulut pas le permettre. Ce légat, de retour à Rome, fut fait évêque d'Albano, puis de Preneste, par le pape Innocent VIII. Il mourut à Ancône en 1491.

†BALUZE (Etienne), né à Tulles le 24 novembre 1630, fit imprimer, à l'âge de 22 ans, une *Critique du Gallia purpurata* de Frizon. Il fut invité, en 1655, à venir près de Marca, archevêque de Toulouse. Après la mort de cet illustre prélat, Colbert le fit son bibliothécaire. En 1670, le roi érigea en sa faveur une chaire de droit canon au collége royal. Il fut ensuite inspecteur du même collége, et obtint une pension. L'*Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*, 1708, 2 vol. in-fol., faite à la prière du cardinal de Bouillon, lui fit perdre ses places et ses pensions. Il fut exilé successivement à Rouen, à Tours et à Orléans; et il ne put obtenir son rappel qu'après la paix d'Utrecht. Il mourut à Paris le 28 juillet 1718, à 88 ans. Les gens de lettres regrettèrent en lui un savant profond, et ses amis un homme doux et bienfaisant. Il ne ressembloit point à ces érudits avares de leurs lumières; il communiquoit volontiers les siennes, et aidoit ceux qui s'adressoient à lui de ses conseils et de sa plume. Il étoit né avec la facilité d'esprit et la mémoire qu'il falloit pour son travail. Peu de savans ont eu une connoissance plus étendue des manuscrits et des livres. Nous avons de lui plusieurs éditions, I. du livre de son bienfaiteur Marca, *De concordiâ Sacerdotii et Imperii*, 1704, in-fol., *avec la Vie de l'auteur, un supplément et des notes*, où l'on retrouve toute l'érudition de ce savant prélat. II. Des *Capitulaires de nos rois, rangés dans leur ordre, qu'il a augmentés des collections d'Angesise et de Benoît, diacre, avec de savantes notes*, 2 v. in-f°, à Paris, en 1677. Cet ouvrage a été réimprimé en 1780. L'Escolopier de Nouras a traduit du latin l'Histoire des Capitulaires ou Préface de Baluze de l'édition de 1677, La Haye, 1755, in-12. Cette traduction a été mise en tête de la réimpression. III. *Des lettres du pape Innocent* III, en 2 vol. in-fol., 1682. IV. De l'ouvrage de Marca intitulé *Marca Hispanica*; c'est-à-dire la *Marche* ou les *Limites de l'Espagne*, 1688, in-fol. (*Voyez* MARCA.) V. Des *Vies des papes d'Avignon*, par Herentals, depuis 1305 jusqu'en 1376, 2 vol. in-4°, 1693. VI. Des vies de Salvien, de Vincent de Lérins, de Loup de Ferrière, d'Agobard, d'Amolon, de Leidrade; d'un Traité de Flore, diacre; de 14 Homélies de saint Césaire d'Arles, des Conciles

de la Gaule narbonnaise, de Réginon; de la Correction de Gratien, par Antoine Augustin; de Marius Mercator, etc. VII. On lui doit en outre 7 vol. in-8° de *Mélanges* ou *Miscellanea*, 1678 à 1715. VIII. Un *Supplément* aux Conciles du P. Labbe, etc., 1683, in-fol. IX. *Historia Tutelensis*, 1707, 2 vol. in-4°. *Sancti Cypriani opera*, 1726, in-fol. Le latin des notes et des préfaces qui accompagnent ces ouvrages est assez pur : on y reconnoît par-tout un homme qui possède l'histoire ecclésiastique et profane, le droit canon ancien et moderne, et les Pères de tous les siècles.

† I. BALZAC (Jean-Louis Guez, seigneur de), naquit à Angoulême en 1594, d'une famille noble du Languedoc. Le cardinal La Valette en fit son agent à Rome, où il resta deux ans; et, de retour en France, son protecteur le fit connoître à la cour. Le cardinal de Richelieu, étant devenu premier ministre, lui donna une pension de 2,000 livres, et le brevet de conseiller d'état historiographe du roi, que Balzac appeloit, dans son langage d'antithèses, de magnifiques bagatelles. Le goût n'étoit nullement formé sous Louis XIII. Malherbe venoit de donner des règles à la poésie; il avoit ouvert la carrière aux poëtes du siècle de Louis XIV; mais lui-même étoit encore à l'entrée de cette carrière. Le style de Balzac parut tout à coup plein, nombreux et arrondi; le choix des termes, des pensées heureuses, des réflexions profondes donnèrent à ses ouvrages une vogue prodigieuse, et Malherbe, qu'on accusoit avec raison de ne louer personne, annonça que le jeune Balzac seroit le restaurateur de notre langue, et dès-lors on mit ses lettres et leur auteur au-dessus de tout ce qui avoit paru jusqu'alors. Cependant il essuya aussi, comme c'est l'ordinaire, d'amères critiques. Un moine s'avisa de comparer le style de Balzac avec les auteurs du temps passé, et, comme de raison, il le mit au-dessous de tous les autres. Balzac se défendit sous le nom de l'abbé Ogni, et ne se cacha même pas d'être l'auteur de son apologie. Mais son ennemi le plus implacable fut un nommé Goulu, général des feuillans, qui publia contre lui deux gros volumes de lettres, sous le nom de Philarque, dans lesquelles il prétendoit prouver que les meilleures choses contenues dans celles de Balzac étoient tirées des anciens, et que les plus mauvaises restoient à l'auteur. Le caractère monastique ne s'arrêta point à déchirer l'ouvrage; de la critique du style, il passa aux mœurs de Balzac et feignit de voir dans des lettres simplement enjouées une école de libertinage. (*Voy.* Bourbon, n° VII *et* Goulu.) Balzac fut assez raisonnable pour être peu sensible aux traits de la satire, et pria même le chancelier Séguier de ne pas s'opposer à la publication d'une nouvelle censure de ses écrits. Cependant fatigué, dit-on, d'être en butte à des envieux, il finit par se fixer dans sa [illegible] de Balzac, sur les bords de la Charente, où il mourut le 18 février 1654, âgé de 60 ans. Il fut enterré à l'hôpital d'Angoulême, auquel il laissa 12,000 livres. Ce fut lui qui fonda par son testament un prix à l'académie française dont il étoit membre. C'étoit la médaille d'or que depuis on décerna tous les ans à l'auteur du meilleur discours sur un sujet proposé. Ce prix fut donné pour la première fois en 1671. La médaille représentoit d'un côté saint Louis, et de l'autre portoit la devise de l'académie, A L'IMMORTALITÉ. En 1665 on fit une édition de tous les ouvrages de Balzac, 2 vol. in-fol., avec une savante préface de l'abbé Cassagne, son ami. On y trouve

d'abord, I. *ses Lettres*, dont on a une bonne critique par Descartes, (*voyez* son article). II. *Le Prince* qui ne fut pas aussi bien accueilli que l'auteur l'avoit espéré. III. *Le Socrate chrétien*, ouvrage médiocre même pour son temps. IV. *L'Aristippe*, ouvrage de morale et de politique, écrit avec pureté, fort supérieur au précédent. « Il y a semé, dit Thomas, à travers quelques fautes de goût, une foule de vérités de tous les pays et de tous les temps. On y retrouve l'ame d'un citoyen et la douceur de la vertu, relevées quelquefois par l'expression de Tacite » ; et c'étoit là l'homme dont un moine déchiroit les principes ! V. *Trois livres de vers latins*, supérieurs à ses ouvrages en français ; son *Christ victorieux* et son *Amynte* sont encore lus avec plaisir. On a dit que celui qui entreprendroit de réduire ses œuvres pourroit le faire passer pour un grand écrivain. C'est ce qu'a fait M. de Mersan, qui a publié un vol. in-12, intitulé : Pensées de Balzac de l'académie française, précédées d'observations sur cet écrivain et sur le siècle où il a vécu. Il a jugé avec raison que de belles idées et des mouvemens oratoires assez fréquens, une excellente morale qui est de tous les temps, et que Balzac a su revêtir de couleurs vives et brillantes, étoient étouffés sous un tas d'hyperboles, de pointes, de jeux de mots qui tenoient encore au goût du jour, et sans lesquels peut-être il n'auroit pas été goûté. M. de Mersan avoit déjà fait une entreprise semblable sur les Essais de morale de Nicole. Dans celle-ci il a rendu vraiment honneur à la mémoire de Balzac, en dégageant des vices du temps des pensées libérales que La Bruyère, Tacite et Rousseau n'auroient pas désavouées.

II. BALZAC. *Voy.* MONTIGNY.

III. BALZAC D'ENTRAGUES. *Voyez* VERNEUIL.

BALZAMO (Ignace), poëte sicilien, se fit jésuite, et mourut en 1659. On a de lui des *Chansons* et plusieurs *Poésies fugitives*. Un autre Ignace BALZAMO est auteur d'une instruction sur la perfection religieuse, et la méthode de prier et de méditer, 1612.

BALZAMON. *Voy.* BALSAMON.

BALZARANO (Jean-Paul), jurisconsulte napolitain du 16ᵉ siècle, a laissé des *Commentaires estimés sur les constitutions de la Sicile*, et *un Traité des fiefs*, Venise, 1596, in-fol. Naples, 1620, in-fol.

BALZO (Charles), théologien italien, né à Capoue dans le 16ᵉ siècle, a écrit un *Traité sur l'art d'exorciser* ; une *Pratique des confesseurs* ; une *Dissertation sur le jugement universel* ; un *Recueil de cas de conscience*.

† BAMBA *ou plutôt* WAMBA, roi des Visigoths en Espagne, l'an 672. C'est le premier, dit-on, qui ait été sacré dans ce royaume. Après avoir apaisé une révolte en Languedoc, il profita de la paix pour augmenter et fortifier Tolède. Attentif aux démarches des Sarrasins d'Afrique, il enrôla dans les milices tous ses sujets, excepté les enfans et les vieillards. Les évêques et le clergé devoient, en cas d'attaque, assembler tous leurs serfs, et marcher au-devant de l'ennemi. Ces précautions étoient nécessaires. Les Sarrasins envoyèrent une flotte de 270 voiles, pour tenter une descente en Espagne ; mais elle fut repoussée par celle que Wamba avoit équipée. Ce prince donna des preuves d'une grande valeur. Affoibli par un poison lent qu'on lui avoit donné, il abdiqua la couronne, désigna Ervige pour son successeur, et mourut en 680 dans un monastère.

*BAMBOCCIO (Antoine) naquit à Perpino, dans le royaume de Naples, vers l'an 1368. Son père, Dominique Bamboccio, sculpteur habile, lui fit étudier l'art de la peinture, et le mit dans l'école de Mazuccio. Le cardinal Henri Minutolo lui fit faire les ornemens de la porte du palais de l'évêque de Naples, et lui donna une abbaye de 4,000 écus romains.

BAMBOCHE. *Voyez* LAER.

* BAMBRIDGE (Christophe), d'abord évêque de Durham, puis en 1508 archevêque d'Yorck, étoit né dans le Westmorland, et élève du collége de la Reine, à Oxford. Henri VIII l'envoya en ambassade à Rome auprès de Jules II, qui lui donna le chapeau de cardinal. En 1514 un domestique l'empoisonna pour se venger d'un soufflet que le cardinal lui avoit donné.

BANAYAS, capitaine des gardes de David, et général des armées sous le règne suivant, tua Adonias, et coupa la tête à Joab, par ordre de Salomon, vers l'an 1014 avant J. C. Sa force étoit prodigieuse : il terrassa plusieurs lions, combattit, avec un simple bâton, un Egytien d'une stature gigantesque, et le tua de la propre hache dont il étoit armé.

† BANCHI (Séraphin), dominicain de Florence, et docteur en théologie, vint à Paris assez jeune, et y fut entretenu par les bienfaits et la libéralité de Catherine de Médicis, dans le grand couvent des religieux de son ordre. Après la mort de cette princesse, en janvier 1589, il retourna dans sa patrie ; mais il revint quelque temps après à Paris, pour instruire Ferdinand Ier, grand-duc de Florence, de tous les troubles funestes qui désoloient alors la France. Se trouvant à Lyon au mois d'août 1593, Pierre Barrière, jeune homme de 27 ans, fanatique et imbécille, se présenta à lui pour le consulter sur l'affreux dessein qu'il avoit formé d'assassiner Henri IV. Il le remit au lendemain, sous le prétexte de réfléchir sérieusement sur sa proposition ; mais uniquement afin de le faire voir et remarquer à Louis Blancaléon, son compatriote, gentilhomme de la chambre de la reine Louise, veuve de Henri III, qu'il dépêcha aussitôt à la cour, où Pierre Barrière fut arrêté prêt à commettre son parricide, et ensuite exécuté. Le père Banchi en fit aussitôt une relation dont voici le titre : *Histoire prodigieuse du détestable parricide entrepris en la personne du roi, par Pierre Barrière, dit La Barre, et comme sa majesté en fut miraculeusement garantie*, imprimée à Paris, sans autre indication, en 1594, 40 pag. in-8°. Pour ne point exposer ce digne religieux au ressentiment et à la vengeance des ligueurs et de leurs assassins, on se contenta, dans les arrêts du parlement rendus contre Barrière et contre Chastel, de le désigner par frère S. B. F., religieux très-sainct et aimable de tous les bons Français ; et pour récompense d'un si grand service, on le nomma à l'évêché d'Angoulême ; mais, par pur sentiment d'humilité, il ne voulut point s'en charger, malgré les vives instances de ses confrères, de ses supérieurs, et même du grand-maître de son ordre à Rome, où il fit alors un voyage ; et il se contenta d'une médiocre pension qui lui fut assignée sur cet évêché, encore ne l'employa-t-il qu'à achever la salle de l'école de Saint-Thomas, et à bâtir l'autel du Rosaire du grand couvent de son ordre, à Paris. On ne sait ni le lieu ni le temps de sa mort ; mais il est certain qu'il étoit dans cette ville en 1610, et qu'il y vivoit encore en 1622. Outre sa relation de l'assassinat médité par Barrière, on a de lui quelques ouvrages dans lesquels il se justifie d'avoir abusé de la con-

fession de Pierre Barrière, qu'il ne confessa jamais. Il est encore l'auteur de, I. *Apologie contre les jugemens téméraires de ceux qui ont pensé conserver la religion catholique, en faisant assassiner les très-chrétiens rois de France, par Seraphin-Banchi, Florentin, docteur en théologie, de l'ordre des frères prêcheurs*, imprimé à Paris, en 1596, in-8°. II. *Du Rosaire spirituel de la sacrée vierge Marie, extrait de plusieurs auteurs; avec les indulgences octroyées par les SS. PP., et confirmées par N. S. P. le pape Paul V, dédié à la reine mère du roi, par F. Séraphin Banchi, etc.*, imprimé à Paris, en 1610, in-12.

† I. BANCK (Laurent), protestant suédois, natif de Norkoping, professeur en droit pendant dix-sept ans à Franeker en Frise, mourut en 1662. Il a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence. Le plus connu est *Taxa Cancellariæ Romanæ*, Franeker, 1652, in-8°. On a aussi de lui en latin un traité *De tyrannide papæ in reges et principes christianos*, Diasexpsis, 1649, in-12. *Roma triumphans, seu actus inaugurationum et coronationum pontificum Romanorum, et in specie Innocentii X*, 1656, in-12.

* II. BANCK (Pierre Van der), graveur flamand, eut pour maître le célèbre Poilly, des leçons duquel il sut profiter. On a de lui beaucoup d'*Estampes* gravées à Londres, et aussi plusieurs *Portraits d'après Kneller*.

*BANCROFT (Richard), archevêque de Cantorbéry, né en 1544 dans le comté de Lancastre, élève du collége de Jésus, à Cambridge, se fit une telle réputation par sa science en théologie qu'il fut nommé évêque de Londres en 1597. Il joua le principal rôle dans la conférence de Haptoncourt; et à la mort de l'archevêque Whitgift, en 1604, il passa au siége de Cantorbéry. Ce prélat montra dans sa place beaucoup de fermeté et de zèle pour la défense de l'église anglicane contre les puritains. Il est mort en 1610.

BANDARINO (Marc), poëte italien, né dans les environs de Padoue, a publié quelques *Poésies* et un *Traité sur les coutumes en usage dans toutes les villes d'Italie*.

† BANDARRA (Gonzalès), pauvre savetier portugais, prophétisa et versifia. Le saint office le fit paroître dans un auto-da-fé avec un San-Benito, en 1541. Il ne fut cependant pas brûlé, puisqu'il ne mourut qu'en 1556. Sa mémoire étoit éteinte en 1640, lorsque le duc de Bragance monta sur le trône; les politiques, s'étant imaginé que cette révolution avoit été annoncée dans ses *Prophéties*, les firent revivre.

† I. BANDELLO ou BANDELLI (Vincent de), général de l'ordre de Saint-Dominique en 1501, mourut en 1506, après avoir composé quelques ouvrages, entre autres, I. *De singulari puritate conceptione Jesu-Christi*, Bologne, 1481, in-4°, fort rare, réimprimé depuis in-12. II. *De veritate conceptionis beatæ Mariæ*, Milan, 1475, in-4°, RR. Dans l'un et dans l'autre, Bandello attaque la conception immaculée de la Vierge.

† II. BANDELLO (Matthieu), dominicain, neveu du précédent, et auteur très-connu d'un *Recueil de Nouvelles*, dans le goût de celles de Bocace, naquit à Castelnuovo, dans le Milanais, vers la fin du 15e siècle. Lorsqu'après la bataille de Pavie, en 1525, les Espagnols se rendirent maîtres de Milan, les biens de sa famille, dévouée à la France, furent confisqués, et sa maison paternelle brûlée. Contraint de prendre la fuite sous un habit déguisé, il erra quel-

que temps de ville en ville. Il s'attacha enfin à César Frégose, qu'il suivit en France, et qui lui donna un asile dans une terre qu'il avoit près d'Agen. L'évêché de cette ville étant venu à vaquer en 1550, il y fut nommé par Henri II. Bandello s'appliqua beaucoup plus aux belles-lettres qu'au gouvernement de son diocèse. On croit qu'il mourut en 1561, au château de Bezens, maison de campagne des évêques d'Agen. On voit encore son tombeau dans l'église des jacobins du Port-Sainte-Marie. Il s'étoit démis, en 1555, de l'évêché d'Agen, lorsque son successeur Janus Frégose, fils du malheureux César, assassiné par le marquis de Guast, eut atteint sa vingt-septième année. Henri II, qui aimoit les Frégose, étoit convenu avec le pape, à la mort du cardinal de Lorraine, évêque d'Agen, de donner par *interim* cet évêché à Bandello, jusqu'à ce que Janus eût l'âge qu'exigeoit le concordat. Bandello se prêta à cet arrangement et donna sa démission comme il l'avoit promis. La meilleure édition de ses *Nouvelles* est celle de Lucques, 1554, en 3 vol. in-4°, auxquels il faut joindre un 4e tome imprimé à Lyon, en 1573, in-8°. Cette édition est rare et chère. Celles de Milan, 1560, 3 vol. in-8°, et de Venise, 1566, 3 vol. in-4°, sont tronquées et peu estimées; mais celle de Londres, 1740, 4 v. in-4°, ainsi que la dernière de Londres (Livourne), 1791, 9 vol. in-8°, est conforme à la première. Boaistuau et Belleforest en ont traduit une partie en français, Lyon, 1616 et suivantes, 7 vol. in-16, qui se relient en 21. On a encore de lui *le Tre Parche*, dans un recueil de poésies intitulé *Canti XI composti del Bandello, delle lodi della signora Lucrezia Gonzaga*, etc., imprimé à Agen en 1545, in-8°, qui est très-rare et recherché des curieux, ainsi que celui intitulé *Titi Romani et Egesippi Atheniensis amicorum historia*, Milan, 1509, in-4°.

† BANDINELLI (Baccio), né à Florence en 1487, y mourut en 1559. Il étoit destiné par son père Michel Agnolo à être comme lui orfèvre de Laurent de Médicis, mais son goût pour la sculpture l'emporta. On raconte qu'à l'âge de neuf ans il fit une statue de neige qui attira par la justesse des proportions les regards des connoisseurs. Il a fait aussi quelques tableaux, mais ils manquoient de grace et de coloris, quoique les dessins fussent presque dignes de Michel-Ange. Son ciseau valoit mieux que son pinceau. On admire sur-tout *sa copie du fameux Laocoon*, qu'on voit dans le jardin de Médicis à Florence. Cette copie étoit destinée par le pape Clément VII à être offerte à François Ier, mais lorsque le pape l'eut vue, il la trouva si belle qu'il ne put s'en priver : et il envoya en place au roi de France des statues antiques. On estime encore de Bandinelli un bas-relief représentant une *descente de croix*, que cet artiste présenta à Charles-Quint, lors de son passage à Gènes. Celui-ci l'en récompensa par le don d'une commanderie de Saint-Jacques. *Hercule, vainqueur de Cacus*, groupe colossal ; les statues de *Léon X* et de *Clément VII*. Vasari, qui a écrit la vie de ce peintre, lui a reproché avec raison son caractère envieux et méchant, et surtout sa haine contre Michel-Ange, dont il déchira des cartons précieux.

* BANDINI (Ange-Marie) a publié près de 60 ouvrages sur les langues anciennes et les antiquités. Il entretenoit des correspondances littéraires très-étendues, et s'occupa dans ses dernières années d'un *Catalogo raggionato della biblioteca lacci astuziana*. Il légua une partie de ses biens pour l'établissement d'une

maison d'éducation dans sa Villa di Sant-Antonio, près Fiésole, et le reste à d'autres emplois de bienfaisance. Il est mort en 1800.

* BANDINI. *Voyez* PAZZI.

* BANDINO, de Padoue, fut désigné honorablement par Le Dante dans son Traité de l'Éloquence vulgaire. On croit que c'est le même dont Allacci a publié deux sonnets dans son Recueil des Poëtes anciens.

† BANDINUS, un des plus anciens théologiens scolastiques. Ses *Ouvrages* ont été imprimés à Vienne en 1519 in-fol.; à Louvain, en 1555 et 1557 in-8°. La conformité des livres de Bandinus avec celui de Pierre Lombard, a fait agiter la question, si Lombard étoit plagiaire de Bandinus, ou si celui-ci avoit copié l'autre ? Un manuscrit du 13e siècle, conservé dans l'abbaye d'Ober-Altaich, a résolu cette question; il porte en titre : *Abbreviatio magistri Bandini, de libro sacramentorum magistri Petri, Parisiensis episcopi, fideliter acta.*

† BANDURI (D. Anselme), bénédictin de la congrégation de Méléda, naquit à Raguse en Dalmatie. Il vint en France l'an 1702, pour y puiser le goût de la bonne critique. le grand-duc de Toscane, qui avoit dessein de le mettre à la tête de l'université de Pise, lui fournit tout ce qui lui étoit nécessaire. L'académie des inscriptions l'agrégea en 1715, et le duc d'Orléans le choisit en 1724 pour son bibliothécaire. Il mourut en 1743, âgé de 72 ans. On a de lui, I. *Imperium Orientale, sive Antiquitates Constantinopolitanæ*, 1711 in-fol., 2 vol.: ouvrage savant et vainement attaqué par l'apostat Oudin. II. *Numismata Imperat. Rom. à Trajano Decio ad Paleologos Augustos : accessit Bibliotheca numaria*, etc. Lutetiæ Parisior., 1718, 2 vol. in-fol. J. A. Fabricius a donné une seconde édition de la Bibliothèque numismatique de Banduri, augmentée de notes et de tables, Hambourg, 1719, in-8°. Ces deux ouvrages, imprimés à Paris par l'imprimerie royale, font partie de la collection dite *Byzantine*. Banduri mérite d'être distingué de la foule des compilateurs. On a prétendu avec assez de vraisemblance qu'il devoit la plupart de ses écrits au savant de La Barre, à qui il avoit fait donner une pension par le grand-duc de Toscane. Banduri passoit pour le fils naturel de ce dernier. *Voyez* BARRE, n° IV.

*I. BANGIUS (Pierre), théologien suédois, né en 1633 à Helsinberg, professa pendant 32 ans la théologie à Abo, et en 1682 il fut fait évêque de Wybourg. Ce prélat est mort en 1696. On a de lui une *Histoire ecclésiastique de Suède*; un *Traité de Chronologie sacrée*; et d'autres ouvrages.

*II. BANGIUS (Thomas), professeur de théologie, de philosophie et d'hébreu à Copenhague, mort en 1661, âgé de 61 ans. Il est auteur des *Exercices sur l'origine de la diversité des langues*, et d'un *Dictionnaire hébraïque*.

BANIER. *Voyez* BANNIER.

† BANIER (Antoine) naquit à Dalet, village situé en Auvergne, sur la rive droite de l'Allier, le 2 novembre 1673. Le jeune Antoine fut envoyé, dès l'âge de huit ans, au collége de Clermont, professé par les jésuites, où il fit toutes ses classes. Ses premiers succès furent le présage de ce qu'il devoit être un jour. Arrivé en philosophie, il déploya de nouveaux talens, et fut jugé digne de soutenir publiquement des thèses qu'on vouloit dédier au corps de ville. Le succès distingué qu'il obtint en cette circonstance détermina sa famille à se prêter à l'envie

extrême qu'il avoit de venir à Paris. Mais son argent fut dissipé, et ses ressources épuisées. Il prit alors la résolution de faire valoir ses propres ressources, et de ne devoir qu'à lui-même sa subsistance. Quelques professeurs de l'université lui procurèrent des élèves, et le produisirent chez le président du Metz, qui possédoit une bibliothèque bien choisie. Il fut chargé du soin de cette bibliothèque et de perfectionner l'éducation des fils du président. Il s'instruisit en les instruisant. Peu de temps après il donna un ouvrage intitulé *Explication historique des Fables*, où l'on découvre leur origine et leur conformité avec l'Histoire ancienne. Il le publia en 1711, en 2 volumes in-12. En 1715, il en donna une édition augmentée d'un 3[e] volume, et distribuée en 25 dialogues. Il adopta cette forme, pour rendre son ouvrage plus agréable à la lecture. Il fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1716, comme associé, et en 1728, comme pensionnaire. L'abbé Banier n'a cessé de travailler à cet ouvrage dans tout le cours de sa vie; il parvint à force de travaux à donner à son système chéri toute la perfection dont il étoit susceptible, et il en publia une troisième édition en 3 volumes in-4° en 1740, époque où il étoit déjà attaqué de la maladie dont il mourut. Mais ce ne fut pas le seul ouvrage de l'abbé Banier. Dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, on trouve plus de trente *Dissertations* qu'il a composées pour éclaircir plusieurs parties de la mythologie. Il rédigea le 3[e] *Voyage de Paul Lucas*, et y inséra des traits d'une érudition très-étendue, dont on fit alors honneur au voyageur, qui en étoit incapable. Il publia et réforma le style du Voyage de Corneille Lebrun, et enrichit le texte de notes savantes, qui offrent un parallèle exact de la géographie ancienne et moderne. Il donna, en 1725, une quatrième édition, fort augmentée, des Mélanges d'Histoire et de Littérature de dom Bonaventure Dargonne, chartreux, connu sous le nom emprunté de Vigneul-Marville; il y fit plusieurs additions savantes et curieuses. Il est auteur de la *Traduction et des Explications des Métamorphoses d'Ovide*, ouvrage magnifique, enrichi des gravures de Bernard Picart, dont la première édition parut en 1732, in-fol., et la seconde en 1767, 4 vol. in-4°. Il travailla, de concert avec l'abbé Le Mascrier, à une édition des *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, en 7 vol. in-fol., publiée en 1741. Cette édition est beaucoup moins curieuse et moins recherchée que celle de Hollande, que publia dans les années 1735 et 1737, J. F. Bernard, et que les deux abbés prirent plaisir à dénaturer, tronquer et mutiler, sous le ridicule prétexte que la religion catholique avoit été outragée par J. F. Bernard. Ils l'accusèrent de ne s'être déclaré ni catholique ni protestant, et d'avoir prêché la tolérance et la charité, sans avoir avoué aucune secte; et ils le blâmèrent avec fiel d'avoir voulu s'égayer aux dépens de toutes, en affichant les principes du tolérantisme le plus outré; ils lui firent un crime d'avoir répandu, sur les matières les plus importantes, un vernis d'indifférence et de légèreté des plus condamnable; enfin, ajoutèrent les doctes abbés, on voit J. F. Bernard tourner en dérision le fanatisme des réformés, et parler avec irrévérence de plusieurs cérémonies catholiques, etc. etc. J. F. Bernard, dans un supplément qu'il donna de son ouvrage, leur reprocha d'avoir, non seulement pillé, mais encore tronqué et mutilé impitoyablement son édition, en lui prodiguant les injures et en le chargeant des in-

culpations les plus graves. Il eut le bon esprit de ne se venger de ses détracteurs qu'en profitant de quelques-uns de leurs travaux; il choisit plusieurs dissertations nouvelles qui pouvoient ajouter de l'intérêt à son ouvrage, qui forme 11 vol. in-fol., avec de superbes gravures de B. Picart. L'édition de Paris n'a pu obtenir la préférence sur celle de Hollande qui a eu plusieurs éditions, et dont les exemplaires complets se vendent de 800 à 1,000 fr., et ceux de Paris de 150 à 200 fr. — L. Prudhomme vient de donner une nouvelle édition de celle de Hollande absolument conforme pour le texte, et enrichie d'un grand nombre de notes et additions, avec des supplémens aux cérémonies religieuses des peuples découverts depuis 1720; de l'histoire des sectes qui, depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle, sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les quatre parties du monde; d'une histoire complète de la Franc-maçonnerie, et des supplémens au volume des superstitions, avec 325 gravures, dont 300 de l'édition de Hollande. Cette édition est imprimée avec soin sur beau papier, et ornée des beaux dessins de Bernard Picart pour l'édition originale, et par un procédé chimique très-peu connu, on a donné des épreuves presqu'aussi belles que celles de l'édition de Hollande. Cette nouvelle édition est ornée de 325 gravures, dont 25 nouvelles; elle forme 13 vol. in-fol. *Voyez* Picart (Bernard), n° III.

* I. BANISTER (Jean), reçu médecin de la faculté d'Oxford en 1573, pratiqua son art à Nottingham. Malgré qu'il ait beaucoup écrit en anglais sur l'anatomie et la chirurgie, on ne cite de lui qu'un ouvrage imprimé à Londres, en 1578, in-fol., sous ce titre : *The History of man sukked from the sappe of the most approved anatomists in this present age, etc.*

* II. BANISTER (Richard), chirurgien anglais, vivoit dans le 17e siècle. Il publia une *Description anatomique de l'œil.* On la trouve dans la première partie d'un ouvrage qui fut imprimé à Londres en 1622, et dont le titre peut se rendre par celui-ci : Traité merveilleux des yeux, contenant la connoissance et la cure de 113 maladies auxquelles cette partie et les paupières sont sujettes.

* I. BANKER (Jacob), peintre d'histoire et de portraits, né à Harlingen en Frise en 1609, est mort à Amsterdam en 1651.

* II. BANKER, d'Amsterdam, a bien mérité de sa patrie, par la découverte qu'il fit en 1690 des chameaux, par le moyen desquels on enlève un vaisseau du plus fort calibre jusqu'à la hauteur de cinq à six pieds, pour le faire passer sur des bas-fonds.

* I. BANKERT (Juste Van Frapeen, dit *de Flessingue*), né de parens obscurs, parvint à être amiral de la Zélande. Il fonda sa réputation par un combat que, seul, il soutint contre treize vaisseaux de Dunkerque. Il en coula trois à fond, et se sauva des mains des dix autres. Il n'y eut que lui, à son bord, qui ne fut pas blessé. Dans une autre occasion, abordé par deux vaisseaux espagnols, il établit son fils, encore enfant, avec une mèche allumée à côté de la Sainte-Barbe. Il étoit décidé à se faire sauter en l'air, plutôt que de se rendre. Son courage obligea les ennemis à lâcher prise. En 1628, il commandoit un vaisseau dans la flotte du célèbre amiral Pierre Hein, à l'importante prise des galions es-

pagnols venant du Pérou au Mexique. L'année suivante, il seconda la glorieuse entreprise des Hollandais sur Fernambucq au Brésil. En 1637, 1638, 1639, il rendit encore les plus grands services à sa patrie. La première, avec 4 vaisseaux il se battit contre sept de Dunkerque, dont il en prit trois : la dernière, il eut beaucoup de part aux succès qui immortalisèrent l'amiral Tromp. En 1645, la compagnie des Indes occidentales lui conféra, avec le rang d'amiral, le commandement d'une flotte de 52 voiles, qu'elle envoya au Brésil. En croisière avec cinq vaisseaux, à la hauteur de la baie de Todos-los-Santos, il rencontra une escadre de sept navires portugais ; un seul se sauva, il en coula un à fond, et en prit cinq. Sur son retour de cette expédition, une attaque d'apoplexie le tua sous la ligne. Ses fils empêchèrent que son corps ne fût jeté à la mer. Il fut transporté en Zélande, où il reçut des obsèques convenables.

* II. BANKERT (Adrien), fils du précédent, courut la même carrière que son père, et avec non moins de distinction. Il avoit le rang de vice-amiral, et perdit son vaisseau, qui coula à fond dans la bataille que Ruiter livra aux Anglais le 4 août 1666, et qui fut moins heureuse que celle du mois de juin précédent, prolongée pendant quatre jours. Bankert passa sur un autre navire, et il rendit encore des services signalés dans cette affaire. En 1667, il joignit, avec cinq vaisseaux, la flotte de Ruiter dans sa glorieuse entreprise sur Chattam. En 1672, il se signala dans trois actions contre les flottes combinées d'Angleterre et de France. En 1674, il devoit tenter, avec Tromp et Van Nes, une descente sur la côte de Normandie, qui échoua par la découverte d'une conjuration tramée avec le chevalier de Rohan. Il est mort en 1684.

* III. BANKERT (Jean), frère d'Adrien, fut tué au service de la patrie le 13 juin 1665, où le duc d'Yorck et le prince Robert battirent l'amiral d'Obdam, dont le vaisseau sauta en l'air. Il y commandoit un vaisseau avec le rang de capitaine.

* I. BANKS (sir Jean), jurisconsulte anglais, né à Keswick, dans le Cumberland, et élève du collége de la Reine à Oxford, suivit le barreau, et, en 1630, obtint la place de procureur-général du prince de Galles. En 1640, il fut chef de la justice des plaids-communs. Au commencement de la rébellion, Banks déploya une grande force contre le parlement. Son épouse, non moins courageuse, défendit contre les troupes des rebelles le château de Corff, où sa famille demeuroit, et donna le temps au comte de Caernavon d'y porter du secours. Sir Jean resta près du roi à Oxford, et mourut dans cette ville en 1644.

* II. BANKS (Jean), écrivain anglais, né en 1709 à Sunning en Berkshire, étoit destiné à la profession de tisserand ; mais étant venu à Londres, il parvint à se faire libraire. Ce commerce n'ayant pas été favorable à sa fortune, Banks eut recours à sa plume, et publia plusieurs ouvrages, entre autres la *Revue de la vie d'Olivier Cromwell*, qui eût du succès. Il mourut en 1751.

* BANNAKER (Benjamin), nègre du Maryland, distingué par ses manières polies, aimables, s'est placé parmi les savans comme astronome et mathématicien. Sa première éducation l'avoit confiné dans la classe des hommes illétrés. Guidé par son génie, sans autres livres que les ou-

vrages de Ferguson et les Tables de Tobie Mayer, il s'éleva aux hautes sciences qu'il cultivoit dans les intervalles de loisir que lui laissoit la culture des terres. Il a calculé et publié, pendant un certain nombre d'années, des *Ephémérides* adaptées sur-tout au Maryland et aux Etats voisins. L'Ecriture Sainte étoit la lecture qui lui plaisoit le plus, car il étoit très-religieux. Bannaker, mort en 1807, dans sa soixante-treizième année, a légué sa bibliothèque et divers traités manuscrits à un ami qui, sans doute, les publiera et fera ressortir les talens de ce modeste et savant Africain.

* BANNERMAN (Alexandre), graveur anglais, a fait une estampe assez estimée, représentant *la Mort de saint Joseph*, d'après Velasquès. Il a gravé aussi beaucoup de portraits, qui font partie de l'ouvrage curieux publié par Horace Walpole, sous le titre d'Anecdotes sur les arts et les artistes qui ont séjourné en Angleterre, Londres, 1762. Bannerman est né à Cambridge en 1730.

† BANNÉS (Dominique), jacobin espagnol, professeur de théologie à Alcala, à Valladolid et à Salamanque, mourut à Médina-del-Campo en 1604, âgé de 77 ans. Il fut le confesseur de sainte Thérèse. On a de lui un long *Commentaire* en 6 gros vol. in-fol., sur la *Somme de saint Thomas*, dont il défendit la doctrine avec chaleur. Il a aussi commenté Aristote. Il n'avoit pas l'art d'écrire avec précision et avec goût. C'étoit un homme d'un esprit subtil, qui trouvoit dans les Pères tout ce qu'il avoit dans la tête. Il soutenoit de nouvelles opinions, croyant n'avoir d'autre mérite que de les avoir découvertes dans les anciens. Presque tout le monde le regarde comme le premier inventeur de la *Prémotion physique*, excepté l'Ecole de saint Thomas, qui l'attribue à ce saint.

† BANNIER (Jean), capitaine, né en Suède en 1601, étoit élève de Gustave-Adolphe, à qui il ressembla beaucoup de figure : il eut le commandement de l'infanterie, et fut deux fois défait par le général Papenheim ; mais, devenu généralissime des armées suédoises après la mort de son maître, il vainquit deux fois les Saxons, battit les Impériaux, et mourut le 10 mai 1641, après avoir fait plusieurs conquêtes. Bannier fut le plus illustre des élèves de Gustave-Adolphe, et celui qui soutint le mieux, apres lui, la gloire des armées suédoises en Allemagne. Bannier parloit souvent, mais modestement, de ses faits de guerre. Il aimoit sur-tout à répéter « qu'il n'avoit jamais rien hasardé, ni même formé une entreprise, sans y être obligé par une raison évidente. » — Il avait secoué toute dépendance de sa cour pour les opérations militaires, et auroit abandonné le commandement, plutôt que d'en attendre les ordres. « Pourquoi croyez-vous, disoit-il à ses confidens, que Galas et Piccolomini n'ont jamais pu rien faire contre moi ? C'est qu'ils n'osoient rien entreprendre sans le consentement des ministres de l'empereur. » — C'étoit un de ses principes, que les officiers subalternes devoient succéder à ceux qui les précédoient. « Outre, disoit-il, que rien n'anime plus à bien faire, les habitudes que les officiers se font dans leurs corps les rendent capables d'y servir plus utilement que de nouveaux officiers plus habiles. » — Jamais il ne souffroit que ses soldats s'enrichissent. « Ils se débanderoient incontinent, disoit-il, et je n'aurois plus que de la canaille. Leur accorder le pillage des villes, c'est vouloir les perdre. » Son système étoit le même avec les officiers,

qu'il croyoit suffisamment récompensés par les grades et les distinctions. — Peu de généraux ont été plus avares du sang de leurs troupes. Il blâmoit hautement ceux qui les sacrifioient à leur réputation. Aussi ne s'attachoit-il pas volontiers aux siéges, et il les levoit sans répugnance, quand il y trouvoit de trop grandes difficultés. Sans cette conduite, sa patrie auroit été bientôt épuisée d'hommes. — Il estimoit beaucoup les Allemands formés sous sa discipline, et les croyoit les meilleurs soldats du monde. Bannier fut fidèle à ses principes jusqu'à la mort de sa femme. En conduisant à Erfurt les cendres d'une personne si chérie, il prit une passion violente et désordonnée pour une jeune princesse de Bade, qu'il vit par hasard. Dès cet instant, la guerre, la gloire, la patrie, tout ce qui avoit été l'objet de ses vœux, lui fut indifférent. Il ne pensa qu'à sa maîtresse. Le jour qu'il reçut le consentement du marquis de Bade son futur beau-père, il donna une fête magnifique, et fit tirer 200 coups de canon, dont le bruit se fit entendre jusqu'à Cassel. On y crut les armées aux mains : le peuple et les ministres coururent à l'église se mettre en prière. Le mariage se fit. Bannier ne fut plus occupé que de ses nouvelles amours, et laissa à ses lieutenans le soin de conduire les opérations militaires. Il ne survécut que quelques mois à des transports trop vifs pour son métier et pour son âge.

* BANTI (la signora), née à Créma en 1757, célèbre cantatrice, qui avoit soutenu sa réputation sur tous les théâtres de l'Europe, et particulièrement pendant neuf années sur celui de Londres. Elle mourut à Bologne le 18 février 1806. (Magas. Encyclop., 1806, t. II.)

* BANZER (Marc), né à Augsbourg en 1592, étudia la médecine, et se fit recevoir dans le collége des médecins de sa patrie, en 1619 : il y pratiqua son art jusqu'à l'époque où son attachement à la religion luthérienne l'en fit sortir. Il erra alors de ville en ville, et se fixa enfin à Wittemberg, où il obtint une chaire de médecine. Il mourut dans cette ville, en 1664. On a de lui, I. *Fabrica receptarum, id est methodus brevis, perspicua et facilis, in quâ, quæ sint remediorum compositorum formæ, quæ earumdem differentiæ, quæ componendi et præscribendi ratio, quæ denique utilitas, atque quis utendi modus plausissimè edocetur*, Augustæ Vindelicorum, 1622, in-8°. II. *Controversarium Medico-miscellanearum, Decades tres*, Lipsiæ, 1649, in-4°.

† I. BAPTISTE, de Ferrare, secrétaire d'Hercule I, duc de Ferrare, a écrit des livres de théologie et d'histoire sur les événemens de la fin du 15e siècle.

† II. BAPTISTE, dit *l'Espagnol*, né à Mantoue en 1448, entra de bonne heure dans l'ordre des carmelites ; son mérite et sa piété l'élevèrent au rang de prieur général de l'ordre de Mont-Carmel ; il mourut en 1516. Il a composé, en latin, un très-grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque 4 vol. de *poésies*, où l'on en trouve plusieurs contre l'ambition de la cour de Rome. Voici celles qui ont été traduites en français : I. *La Parthénice Mariane*, Lyon, 1523, in-fol. II. *Les Bucoliques en rimes françaises*, par d'Amboyse, Paris, in-4°, sans date. III. *La Complainte de Vertu*, par le même, Paris, in-8°, sans date.

† III. BAPTISTE (Joseph), poëte napolitain, a laissé des *Poésies italiennes*, et les *Journées académiques*.

* IV. BAPTISTE Frégose. *Voy.* Frégose.

* V. BAPTISTE Egnace. *Voyez* Egnace.

* VI. BAPTISTE (Jean), surnommé *Monnoyer*, naquit à Lille en Flandre en 1635; il s'adonna d'abord à peindre l'histoire; mais son génie le portant plutôt à peindre des fleurs et des fruits, il excella dans ce genre. Lorsque Lebrun entreprit de peindre le palais de Versailles, il employa Baptiste pour cette partie. Le duc de Montaigu, alors ambassadeur en France, frappé de son mérite, l'invita à passer en Angleterre, où il orna de ses productions la maison du duc où depuis a été placé le Muséum de Londres. Ses peintures, dit un auteur anglais, n'offrent pas le fini de celles de Van Huysum; mais son coloris et sa composition sont d'un style plus hardi. Il y règne un abandon et une liberté, un ton de couleur, une disposition heureuse des objets, et une touche brillante qui distinguent ses ouvrages de tous ceux des peintres qui ont couru la même carrière. Il a fait d'après nature six *Tableaux d'Oiseaux des Indes orientales*, pour le duc d'Onnond. Baptiste mourut en Angleterre, en 1699, laissant après lui un fils nommé Antoine-Baptiste, qui s'attacha avec succès à peindre dans le même genre.

BAQUERRE. *Voy.* Bacquerre.

BAQUET. *Voyez* Bacquet.

* I. BAQUOY (Maurice) nous a laissé plusieurs pièces gravées à l'eau forte, telles que des *Vignettes*, d'après les dessins de Boucher, pour l'Histoire de France du père Daniel; un *Combat naval*, d'après Martin (l'un des quatre exécutés pour le czar), etc

* II. BAQUOY (Jean), fils de Maurice, dont il vient d'être parlé, a hérité du talent de son père pour les vignettes. Il a gravé celles des *Méthamorphoses d'Ovide*, in-4°, et beaucoup d'autres très-jolies qui ornent différens ouvrages. Il est mort à Paris en 1778.

* III. BAQUOY (Pierre), fils et élève du précédent fut, comme lui, graveur dans le genre des vignettes. On en trouve dans une Histoire romaine, dans les Œuvres de Voltaire, etc. Il est né à Paris, en 1760.

* BAR (Don Jean de), né à Reims vers la fin du 17e siècle, mort à Paris, dans le couvent des Blancs-Manteaux, le 25 novembre 1767, a coopéré avec ses confrères François Pradier, et Nicolas Jallabert, à l'ouvrage intitulé *Etat de la France*, par les bénédictins, Paris, 1749, 6 vol., in-12.

* BARABALLI, né à Gaïète, fut un poëte qui ne croyoit pas devoir le céder à Pétrarque. Léon X, trouvant cet orgueil ridicule, voulut s'amuser à lui accorder, comme à ce grand poëte, les honneurs du triomphe, afin de voir comment il soutiendroit cette cérémonie. Il invita même beaucoup de poëtes d'Italie à se trouver à Rome le jour de saint Cosme et saint Damien, jour désigné. Ceux-ci se rendirent chez lui pour le conduire au palais de Léon X. Baraballi récita en présence du pontife des vers qu'il avoit composés; il les prononça d'un ton emphatique et bizarre; tous les poëtes feignirent de les admirer, et le déclarèrent digne du triomphe. On le fit monter sur un éléphant, qui devoit le conduire au Capitole; mais sur le pont, l'animal entra en fureur, jeta Baraballi à terre, renversa plusieurs personnes de son escorte, et s'en retourna ensuite

tranquillement dans la cour du palais. Ainsi finit le ridicule triomphe du rival de Pétrarque.

BARABAS. *Voyez* BARRABAS.

* BARABELLA (Antoine-Lorezzo), né à Campo-Sampiéro, dans l'état de Padoue, vivoit au commencement du 15e siècle; il cultiva la poésie latine, et composa une grande quantité de vers avec cette facilité qu'on admire dans Ovide. Ils sont restés manuscrits dans plusieurs bibliothèques. Il mourut, en 1448, à Feltri, où il enseignoit la rhétorique.

BARAC-HAGEL, ambassadeur du roi des Mogols, près de Mohamed, sultan de Karisme, plut tellement à ce prince par son esprit et son savoir, qu'il voulut l'attacher à son service, et lui donna l'emploi d'hageb, c'est-à-dire, de maître de la chambre. Mis à la tête d'une armée, il vainquit le sultan de Kerman, s'empara de ses états, et fut le premier prince de la dynastie des Cara-Cathaiens, ainsi nommés, parce que Barac tiroit son origine du Cathai, province septentrionale de la Chine. Il mourut l'an de l'hégire 632.

BARACH, quatrième juge des Hébreux, gouverna ce peuple avec le secours de Débora, et vainquit Sisara vers l'an 1285 avant J. C.

BARACHIAS, père du prophète Zacharie. C'est un nom commun à plusieurs autres Juifs.

BARADAT (saint), solitaire dont Théodore a fait mention. Ses vêtemens n'étoient qu'une peau de bête fauve, et il vivoit dans une espèce de cage, exposé à toutes les intempéries des saisons.

BARADÉE ou BARDAÏ. *Voyez* ZANZALE.

* I. BARAHONA ET DE SOTO (Louis de), célèbre poëte et médecin espagnol, naquit à Lucène dans le royaume de Cordoue. Il florissoit vers la fin du 16e siècle. Il exerça la médecine pendant plusieurs années à Archidone, dans le royaume de Séville. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. Des *Eglogues*, des *Stances*, des *Sonnets* et d'autres *Poésies* que l'on trouve éparses dans différens recueils espagnols. II. Le poëme des *Larmes d'Angélique*, imprimé en espagnol à Grenade en 1586. Ce poëme fait suite à celui de l'Arioste sur le même sujet. On pourra se former une idée du mérite des ouvrages de Barahona, par l'éloge suivant, que Cervantes met dans la bouche du curé qui fait la revue de la bibliothèque de don Quichote, et qui, après avoir examiné le poëme des *Larmes d'Angélique*, vouloit le condamner aux flammes. « Je pleurerois ce poëme, dit ce curé, s'il falloit que j'ordonnasse de le brûler; car son auteur fut un des plus fameux poëtes, non seulement de l'Espagne, mais encore de l'univers. Il ne fut pas moins heureux dans la traduction de quelques poésies d'Ovide que dans l'invention de son poëme. » On regrette que ces traductions d'Ovide, si appréciées par Cervantes, n'aient pu être conservées.

* II. BARAHONA VALDIVIESO (Pierre), théologien espagnol de l'ordre de Saint-François, vivoit encore en 1606. Il se rendit très-habile dans la théologie, et il la professa long-temps. Il a laissé divers ouvrages qui sont la preuve de son savoir.

† BARAK succéda à son cousin Mobarek, qui étoit mort sans enfans, dans la souveraineté du Turquestan. Il voulut envahir le Khorasan sur Abaka, empereur des Mogols; mais cette entreprise ne lui

ayant pas réussi, il se tourna du côté de la Chine, et y fit de grands ravages : mais il fut bientôt forcé d'abandonner ses conquêtes, par la valeur et la sagesse de Coblai, qui régnoit sur ce vaste empire. Barak quitta le culte idolâtre de Gengis-Kan, un de ses ancêtres, pour embrasser le mahométisme. Il mourut l'an 638 de l'hégire.

BARANZANO (Redemptus), religieux barnabite, né à Serravalle, aux environs de Verceil, dans le Piémont, en 1590, fut fait professeur de philosophie et de mathémathiques à Annecy, où il se distingua par la subtilité de son esprit. Le général de son ordre l'ayant envoyé en France pour y faire quelques établissemens, il vint à Paris, et se fit un nom comme philosophe et comme prédicateur. C'est un des premiers qui eut le courage d'abandonner Aristote. Il mourut à Montargis le 23 décembre 1622, âgé de 33 ans. La Mothe-le-Vayer le place parmi les premiers esprits de son siècle. Il ajoute que Baranzano l'avoit plusieurs fois assuré « qu'il se feroit revoir à lui, s'il partoit le premier de ce monde » ; mais il ne tint point parole. Le chancelier Bacon faisoit autant de cas de lui que La Mothe-le-Vayer. Quoique les systèmes que ce barnabite opposa à ceux d'Aristote n'aient pas fait fortune, on peut juger qu'il auroit été beaucoup plus loin si la mort ne l'avoit enlevé dans sa première jeunesse. Nous avons de lui, I. *Campus philosophicus*, 1620, in-8°. II. *Uranoscopia, seu universa doctrina de cœlo*, 1617, in-fol. III. *De novis opinionibus physicis*, in-8°, 1617.

* I. BARAT (Nicolas), mort vers 1706, professeur de langue hébraïque, a, de société avec Charles Bordes, donné une nouvelle édition du *Glossarium universale hebraïcum*, auctore Lud. Thomassino, Paris, ex typog. regiâ, 1697, in-fol.

* II. BARAT (Pierre), élève de Richard Simon, attaché à la bibliothèque mazarine, mort vers 1750, est auteur d'un ouvrage sous le titre de *Bibliothèque choisie*, Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12.

† BARATIER (Jean-Philippe), naquit le 19 janvier 1721, dans le margraviat de Brandebourg-Anspach. Dès l'âge de 4 ans il parloit bien, dit-on, le latin, le français et l'allemand. Il apprit parfaitement le grec à 6, et étoit si versé dans l'hébreu à 10, qu'il traduisoit la Bible hébraïque, sans points, en latin ou en français, à l'ouverture du livre. Il donna, en 1730, une *Notice exacte de la grande Bible rabbinique*, en 4 vol. in-fol., publia, trois ans après, l'*Itinéraire du rabbin Benjamin*, 2 vol. in-8°, 1734, et l'accompagna de *Dissertations* qui auroient fait honneur à un savant consommé. Il s'adonna ensuite à l'étude des Pères, des conciles, de la philosophie, des mathématiques, et sur-tout de l'astronomie. Cet enfant proposa à l'académie de Berlin un moyen pour trouver la longitude de la mer. Il vint ensuite lui-même en cette ville. Passant à Hall avec son père, en 1735, le chancelier Ludewig lui offrit de le faire recevoir *gratis* maître-ès-arts. Baratier, flatté de cette proposition, composa sur l'heure, en présence de l'université, quatorze *Thèses*, qu'il fit imprimer la même nuit, et les soutint le lendemain en public pendant trois heures avec un succès extraordinaire. L'académie l'agrégea solennellement au nombre de ses membres. Il fut présenté au roi de Prusse comme un prodige d'érudition. Ce prince, qui n'aimoit pas les savans, lui demanda, pour le mortifier, s'il savoit le droit public ? Le jeune

homme étant obligé de convenir que non. « Allez l'étudier, lui dit-il, avant de vous donner pour savant. » Baratier y travailla si fort, renonçant à toute autre étude, qu'il soutint sa thèse de droit public au bout de 15 mois. Mais il mourut peu de temps après, à Hall, de l'excès du travail, en 1740, âgé de 19 ans 8 mois et 7 jours. L'étude avoit miné sa santé, naturellement foible et délicate. On dit qu'il passoit douze heures au lit jusqu'à l'âge de dix ans, et dix heures depuis ce temps-là jusqu'à sa mort. Si Baillet avoit vécu de son temps, il l'auroit mis à la tête de ses Enfans célèbres. Baratier étoit bien au-dessus de Pic de La Mirandole, en ce qu'il approfondit tout ce que ce prince n'avoit fait qu'effleurer. Outre les ouvrages déjà cités, on en a encore d'autres de lui. Les principaux sont, I. *Anti-Artemonius, seu Initium sancti Joannis ex antiquitate ecclesiasticâ adversùs Artemonium vindicatum atque illustratum*, Nuremberg, 1735, in-8°, qu'il publia à l'âge de 14 ans. II. *Disquisitio chronologica de successione antiquissimâ episcoporum Romanorum, à Petro usque ad Victorem, etc.* Utrecht, 1740, in-4°. III. *Défense de la monarchie sicilienne*, traduit de l'allemand par J. P. de Ludew, Hall, 1738, in-8°. IV. Plusieurs *Lettres* et *Dissertations* insérées dans les divers volumes de la Bibliothèque germanique, etc. Le père de cet enfant illustre fut pasteur de l'église française de Schwoabach, et ensuite de celle de Hall. Il étoit sorti de France pour avoir la liberté de professer la religion de Calvin. Le jeune Baratier fut dans ses derniers jours un incrédule décidé. Formey a écrit la vie de cet enfant célèbre. En tête est son portrait, gravé par Wolffgang, d'après Pesm, peintre de la cour de Berlin.

† BARAX (Cyprien), jésuite, alla en mission chez les Moxes, nation sauvage de l'Amérique méridionale. Il les rassembla, leur apprit à cultiver, à faire de la toile, à exercer les arts les plus nécessaires. Après 27 ans de travaux apostoliques, ayant voulu entreprendre la conversion et la civilisation d'un peuple voisin, il fut tué par ce peuple sauvage en 1702.

† I. BARBA (Pons), troubadour, sujet d'Alfonse II, roi d'Aragon, se plaignoit dans un sirvente des dangers de la flatterie. « Les grands, dit-il, commettent des fautes si énormes, qu'on ne devroit parler d'autre chose.... Cependant la crainte me retient; car on n'est pas aussi hardi à leur dire des vérités qu'à leur prodiguer de fausses louanges. Aussi en sont-ils moins vertueux depuis qu'ils éloignent les censeurs et qu'ils enrichissent des flatteurs qui applaudissent à leurs égaremens.... »

† II. BARBA (Alvarès-Alonzo), curé de Saint-Bernard du Potosi, au commencement du 17e siècle, est auteur d'un livre fort rare, intitulé *Arte de los Metallos*, Madrid, 1620, in-4°. Il a été réimprimé en 1729, in-4°: et l'on a joint à cette édition le Traité d'Alonzo Carillo Lasso, sur les anciennes mines d'Espagne, imprimé auparavant à Cordoue en 1624, in-4°. Il y a un Abrégé du *Traité de l'Art métallique* de Barba, traduit en français par Hautin de Villars, Paris, 1730, in-12, auquel on a joint la *Métallurgie, ou l'art de tirer et de purifier les métaux*, du même auteur, traduit de l'espagnol par Grosford, avec un Discours préliminaire par l'abbé Lenglet du Fresnoy, Paris, 1751, 2 vol. in-12. *Voy.* LENGLET, n° XVI de ses ouvrages.

III. BARBA (Pompée), médecin du pape Pie IV, se rendit recom-

mandable par son érudition. Il ajouta un très-bon *Commentaire* au Traité de Cicéron sur la Rhétorique.

* IV. BARBA (Pierre), professeur de la faculté de médecine en l'université de Valladolid, fut premier médecin de Philippe IV en 1621. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. *Vera Praxis de curatione tertianæ stabilitur, falsa impugnatur, liberantur medici à calumniis, etc.*, Hispali, 1642, in-4°. Ce traité a principalement pour objet de prouver les vertus du quinquina pour la guérison de la fièvre tierce. II. *Resunta de la materia de peste*, Madrid, 1648.

* V. BARBA (Jean Sanchez), sculpteur, né en 1615 dans les montagnes de Burgos. L'envie de se faire connoître et de se perfectionner en même temps le fit aller à Madrid, où l'on voit la plupart de ses œuvres. Il mourut dans cette ville en 1670. Ses ouvrages les plus remarquables sont dans l'église des carmes-chaussés de Madrid, dans la paroisse de Ste.-Croix, dans le couvent de la Mercy, et sur-tout son fameux *Christ agonisant*, dans une chapelle des pères agonisans de cette ville.

* VI. BARBA (Genario del), peintre, né à Massa di Carrare en 1691, étoit habile coloriste comme on le voit par divers ouvrages faits par lui à Rome, entre autres ceux du palais Corsini.

† BARBADILLO (Alphonse-Jérôme de Salas), né à Madrid, mort vers 1630, composa plusieurs *Comédies* très-applaudies en Espagne. Son style élégant et pur contribua beaucoup à perfectionner la langue espagnole ; il avoit quelque chose de l'urbanité romaine. Ses *Pièces de théâtre* sont pleines de morale et de gaieté. On a encore de lui, *Aventures IX D. Diégo de Noche*, 1624, in-8°.

*BARBADINO, savant portugais du 18e siècle, a donné à Paris, en 1746, un traité dans sa langue *sur l'état présent de la littérature en Portugal.* Un jésuite portugais en a fait une sévère critique, et don Joseph de Maymo a écrit en faveur de l'ouvrage.

BARBARELLI. *Voy.* GIORGIO.

BARBARIGO (Marc), d'une illustre famille de Venise, devint doge de sa patrie, et la gouverna avec gloire en 1485. Son frère Augustin, mort en 1501, lui succéda dans cette dignité, et s'opposa aux conquêtes de Charles IX en Italie. — Nicolas BARBARIGO, de la même famille, mourut ambassadeur de Venise à Constantinople en 1579. Il écrivit en latin la *Vie du doge André Gritti, et celle du cardinal Contarini.* — Le cardinal BARBARIGO, mort le 18 juin 1697, fonda le séminaire de Padoue, et publia des *Lettres pieuses* et *un Traité sur l'art de bien gouverner un diocèse.* Le jésuite Cordara a écrit la vie de ce cardinal.

† I. BARBARO (François), noble vénitien, né à Venise vers 1398, ne se distingua pas moins par son goût pour les belles-lettres que par ses talens pour la politique et les négociations. Il fut employé plusieurs fois dans les affaires publiques de sa patrie, à laquelle il rendit des services signalés. Etant gouverneur de Brescia en 1438, lorsque cette ville fut assiégée par les troupes du duc de Milan, il la défendit avec tant de courage, qu'après un long siége les ennemis furent obligés de se retirer. Il fut fait procurateur de Saint-Marc en 1452, et mourut en 1454. Il possédoit fort bien les langues grecque et latine ; il avoit été disciple, pour la première, du cé-

lèbre Guarino Véronèse. On a de cet homme illustre plusieurs ouvrages en latin, dont le plus connu est un Traité *de Re uxoriâ*, Amsterdam, 1639, in-12; traduit en français sous ce titre: *De l'état du Mariage*, par Claude Joly, Paris, 1667, in-12. On peut compter encore au nombre de ses ouvrages l'Histoire du siége dont on a parlé, laquelle, quoique sous un autre nom, passe assez généralement pour avoir été écrite par lui-même. Elle fut imprimée pour la première fois à Brescia en 1728, in-4°, sous ce titre: *Evangelistæ Manelmi Vicentini Commentariolum de obsidione Brixiæ, anno* 1438. Le cardinal A. Mar. Quirini a recueilli et fait imprimer ses lettres sous ce titre: *Francisci Barbari et aliorum ad ipsum epistolæ, cum diatribâ præliminari*, Brixiæ, 1743, 2 vol. in-4°.

† II. BARBARO (Hermolaüs), petit-fils du précédent, naquit à Venise l'année de la mort de son grand-père. Il fut auteur à 18 ans. Les Vénitiens lui donnèrent des commissions importantes auprès de Frédéric et de Maximilien son fils. Il fut ensuite ambassadeur, en 1455, à Rome. Innocent VIII le nomma évêque de Vérone ensuite au patriarchat d'Aquilée: mais le sénat, irrité de ce qu'Hermolaüs avoit accepté cette dignité, contre la défense expresse faite à tous les ministres de la république de recevoir aucun bénéfice, lui défendit de profiter de cette nomination, sous peine de voir ses biens confisqués. Hermolaüs, qui ne vouloit pas renoncer à son patriarchat, mourut à Rome, dans une espèce d'exil, en 1494. On a de lui des *Paraphrases sur Aristote*; une *Traduction de Dioscoride, avec des notes*; et des *Editions* de Pomponius Méla et de Pline le Naturaliste, Bâle, 1525, in-fol. Il corrigea, dans le premier auteur, trois cents passages, et près de cinq mille dans le second; il en altéra néanmoins quelques-uns. Ce dernier ouvrage lui fit plus d'honneur; il est en deux parties, Rome 1492 et 1493, in-folio. *Voyez* ETIENNE, de Byzance.

† III. BARBARO (Daniel), neveu d'Hermolaüs, et coadjuteur du patriarchat d'Aquilée, né en 1513, se distingua par son savoir et par sa capacité dans les affaires publiques, qui le fit choisir, en 1548, par le sénat de Venise, pour être ambassadeur de la république en Angleterre, où il resta jusqu'en 1551. Il mourut en 1570, et laissa plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont, I. Un *Traité de l'Eloquence*, en forme de dialogues, imprimé à Venise en 1557, in-4°. II. *Pratica della Perspettiva*, Venise, 1569, in-fol. III. Une *Traduction italienne* de Vitruve, *avec des Commentaires*, Venise, 1584, in-4°, figures.

† BARBAROUX (Charles), né à Marseille, député à la convention nationale, fut l'un des chefs marseillais qui vinrent à Paris, dès le mois de juillet 1792, pour combiner une insurrection contre la monarchie, qui eut en effet lieu le 10 août suivant. Nommé député à la convention, il se prononça contre le parti maratiste et contre Robespierre: mais, lié avec Roland, ministre, il en prit la défense; il fut l'un des membres les plus actifs pour demander le jugement de Louis XVI, ce fut lui qui lut l'acte d'accusation contre lui. Il dénonça la faction des Orléanistes et les prétentions de Robespierre à la dictature. Bientôt après, il eut le courage d'accuser les jacobins. Le 2 juin 1792, à l'époque de la lutte qui renversa son parti, connu sous le nom de *parti de la Gironde*, il entendit avec calme

prononcer son décret d'arrestation. Fugitif dans le Calvados, où il tenta en vain d'opérer un soulèvement, il s'embarqua ensuite à Quimper, pour Bordeaux ; mais à peine fut-il arrivé dans cette dernière ville, qu'il y fut reconnu et décapité le 25 juin 1794. Son éloquence naissoit de son extrême irascibilité ; calme et de sang froid, il n'avoit plus aucun talent oratoire. Mad. Roland, dans ses Mémoires, dit que Barbaroux étoit aussi beau qu'Antinoüs. « Nous le vîmes davantage, dit-elle, quand mon mari fut sorti du ministère. Son caractère ouvert, son ardent patriotisme nous inspirèrent de la confiance. Ce fut alors que, raisonnant du mauvais état des choses et de la crainte du despotisme dans le nord, sous la faction de Robespierre, nous formâmes le projet d'une république dans le midi. Ce sera notre pis-aller, disoit en souriant Barbaroux ; mais les Marseillais qui sont ici nous dispenseront d'y recourir. » Les Marseillais ne remplirent pas cette attente.

* BARBATELLI (Bernardin), très-bon peintre italien, élève de Ghirlandaio à Florence, vint à Rome, où son assiduité au travail fut telle, qu'on prétend qu'il négligeoit de manger et de dormir. Ce laborieux artiste a excellé dans l'histoire, les fleurs, les animaux et les fruits.

I. BARBATO (St.), premier évêque de Bénévent, retira les Lombards de l'idolâtrie sous le pontificat de Vitalien.

II. BARBATO (Barthélemi), littérateur de Padoue, dans le 17e siècle, cultiva la poésie, et a publié, I. *L'Histoire de la peste de Padoue en* 1631. II. *La Vie du Tasse*, réunie à l'édition de la Jérusalem délivrée, imprimée à Padoue en 1628. Jérôme Barbato, de la même famille, fut un médecin renommé. Il découvrit, le premier, dans le sang, le fluide laiteux ou albuginé, et publia un *Traité* sur cet objet. On lui en doit d'autres sur la *goutte, et sur la formation et la nutrition du fœtus*, Padoue, 1676. Dans cet ouvrage on y remarque des vues nouvelles et beaucoup d'érudition, car dans les 16 et 17es siècles l'érudition tenoit fort souvent lieu de logique et de raisonnement.

* III. BARBATO (Horace), de Saint-Grégoire de la Molinara, légiste renommé dans son temps. Il fit imprimer en 1643, *Modestinus elucidatus, sive de fideicommisso, majoratu, ac primogenitura personali; de restitutorio interdicto, ac te revocanda possessione liber singularis ad intellectum pragmaticæ reg. incipientis, assistentia*, 1637, in-fol., *de divisione fructuum inter plures, illosque diversos tractatus*, Gaffari, 1638.

* IV. BARBATO (Marc), de Sulmone, orateur et poëte. On trouve beaucoup de lettres que lui écrivit Pétrarque, et dans lesquelles il lui parle ainsi : *Barbatus meus Sulmonensis amicus.* On conserve encore un volume de ses *Poésies* manuscrites dans la bibliothèque des frères mineurs observantins de Sulmone.

* BARBAULD (Anne-Lætitia Aikin), fille d'un prêtre presbytérien, épousa un maître d'école de Hampstead. On a d'elle, I. *Poésies*, 1770; elles eurent cinq éditions. Les pièces qui composent ce recueil réunissent la vigueur de l'imagination et l'harmonie du style. II. *Mélanges en prose*, 1773. Ce sont des essais moraux et allégoriques, mêlés de petits contes. III. *Pensées pieuses, extraites des psaumes et du livre de Job. Pensées sur le goût de la dévotion, sur les sectes et sur les établissemens*, 1775. IV.

Leçons pour les enfans de deux à trois ans, et de trois à quatre, 1778. V. *Hymnes en prose, à l'usage des enfans*, 1781. VI. *Epître à Wilberforce, sur le rejet du bill pour l'abolition de la traite des noirs*, 1790. VII. *Les soirées au logis*, ou *Mélanges pour l'amusement et l'instruction de la jeunesse*, en société avec son frère Aikin, 1792, 2 vol. VIII. *Dialogues sur l'histoire naturelle et les arts, contes, vers, journal d'une bassecour*, etc. IX. *Les péchés du gouvernement sont les péchés de la nation*, ou *Discours en faveur du jeûne ordonné le* 19 *avril* 1793, *par un volontaire*, 1793.

I. BARBAULT (Antoine-Franç.), né à Paris, y devint célèbre dans l'art des accouchemens, et y succéda à Pujos, dans la chaire destinée à cette partie de la chirurgie. Il la remplit avec éclat pendant vingt-cinq ans. Ses cours étoient suivis d'un grand nombre d'élèves qui regrettèrent sa société aimable et son profond savoir. Il est mort le 14 mars 1784. Il publia, I. *Splanchnologie*, 1739, in-12. II. *Principes de la chirurgie*, in-12. III. *Cours d'accouchement*, 1775, 2 vol. in-12. C'est le plus estimé de ses ouvrages.

* II. BARBAULT (Louis), peintre et graveur français, voulant perfectionner son talent, quitta sa patrie et se rendit à Rome, où il est mort en 1766. Nous avons de lui quelques tableaux et des estampes gravées à l'eau-forte, parmi lesquelles on distingue *le Martyre de saint Pierre*, d'après Pierre Subleyras. Il a publié aussi, et gravé lui-même deux Recueils in-fol. des *Antiquités de Rome*, qui ne sont pas sans mérite.

† BARBAY (Pierre), né à Abbeville, fut professeur de philosophie en l'université de Paris. Son cours étoit entièrement fondé, disoit-on, sur les idées d'Aristote. Il eut beaucoup de succès dans le public; mais lorsqu'il fut publié, on s'aperçut que ce cours n'étoit autre que celui qui fut donné par Arnauld, lorsqu'il professoit la philosophie au collége du Mans pour la maison de Sorbonne. Barbay avoit été à son service; il se l'appropria, et devint par-là très-célèbre dans l'université. Il est mort à Paris le 2 septembre 1665. Ses ouvrages sont, I. *In universam Aristotelis philosophiam commentarii*, Paris, 1680, 6 vol. in-12, et réimprimés en 1690, 3 vol. in-12. II. *Compendium theologiæ*, Paris, 1685, in-12.

† I. BARBAZAN (Arnauld-Guillaume de), chambellan du roi Charles VII, et général de ses armées, honoré par son maître du beau titre de *Chevalier sans reproche*, vainquit le chevalier de l'Escale dans un combat singulier, donné en 1404, à la tête des armées de France et d'Angleterre. Charles VII lui fit présent d'un sabre après sa victoire, avec cette devise: *Ut casu graviore ruant*. Ce héros défendit Melun contre les Anglais. Il mourut en 1432, des blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Belleville, près de Nanci. On l'enterra à Saint-Denys auprès de nos rois, comme le connétable du Guesclin, dont il eut la valeur. Charles VII lui permit de porter les trois fleurs de lis de France sans brisure, et lui donna dans des lettres-patentes le titre de *Restaurateur du royaume et de la couronne de France*.

† II. BARBAZAN (Etienne) né à Saint-Fargeau en Puisaye, diocèse d'Auxerre, en 1696, mort à Paris en 1770, s'adonna de bonne heure à la lecture des anciens auteurs fran-

çais. Son zèle pour l'étude de la langue romane ou française des 12, 13, 14 et 15[es] siècles, lui fit accepter un emploi qui le mettoit à portée d'en suivre la dégénération dans les idiômes et les patois des provinces. Son mérite fut reconnu par plusieurs savans, qui s'empressèrent de l'attirer à Paris. Arrivé dans la capitale, l'abbé La Porte et Graville l'associèrent à leurs travaux, et c'est avec ces deux écrivains qu'il publia le *Recueil alphabétique depuis la lettre C jusqu'à la fin de l'alphabet*. Cet ouvrage, trop long de la moitié, avoit été commencé par l'abbé Perau; il est en 24 vol. in-12, Paris, 1745 et années suivantes. Il s'y trouve des pièces qu'on rencontreroit difficilement ailleurs. Il publia ensuite, I. *Fabliaux et contes des poëtes français des* 12, 13, 14 *et* 15[es] *siècles*, Paris, 1756, en trois vol. in-12. II. *L'ordène de chevalerie*, Lausanne et Paris, 1759, in-12. Cette pièce historique est précédée d'une dissertation sur l'origine de la langue française, d'un essai sur les étymologies, et suivie de quelques contes anciens, et d'un glossaire pour en faciliter l'intelligence. III. *Le Castoiement*, ou *Instructions d'un père à son fils*, ouvrage moral composé dans le 13[e] siècle, Lausanne et Paris, 1760, in-12, suivi de quelques pièces historiques et morales en vers, et du même siècle; le tout précédé d'une dissertation sur la langue des Celtes, avec quelques observations sur les étymologies. Ces trois ouvrages ont été réimprimés, Paris, 1808, 4 vol. in-8°, fig. Barbazan avoit lu et approfondi nos anciens écrivains; frappé de l'obscurité dans laquelle ils étoient injustement tombés, il essaya de les en retirer. Il se préparoit, lorsqu'il mourut, à mettre au jour plusieurs ouvrages dont les manuscrits sont perdus : il faut en excepter son *Glossaire du nouveau trésor de Borel*. Ce travail immense, dont on doit cependant regretter la première partie, est conservé à la bibliothèque de l'arsenal. Les prospectus de cet ouvrage et de celui du *Glossaire de la langue française*, de La Curne de Sainte-Palaye, parurent ensemble en 1756. Barbazan, peu fortuné, voulut tirer parti de son travail, et en proposa l'acquisition à plusieurs libraires; mais le prospectus de Sainte-Palaye avoit fait une trop grande impression, et aucun libraire n'osa former une pareille entreprise, en concurrence avec celle d'un académicien. Le savant Mercier, abbé de Saint-Léger de Soissons, conseilla à Barbazan de traiter de son livre avec de Sainte-Palaye, qui en tireroit parti dans la composition du sien. La proposition fut faite; et comme Barbazan, dans le besoin, étoit néanmoins peu difficultueux sur les objets d'intérêt, les deux auteurs furent d'accord sur le prix. Mais avant que d'écrire l'acte de cession de son manuscrit, différens motifs trop longs à détailler firent rompre le marché, et Barbazan garda son ouvrage formant six portes-feuilles in-fol., dont, après sa mort, le marquis de Paulmy fit l'acquisition. Après en avoir profité dans différens ouvrages publiés sous son nom, le marquis échangea ce manuscrit avec la bibliothèque de la chancellerie : il passa ensuite à la bibliothèque royale, et enfin à celle de l'arsenal. Dans toutes ces allées et venues, la première partie de l'ouvrage de Barbazan a été perdue; elle contient des exemples d'écritures de tous les siècles, une méthode pour reconnoître l'âge des manuscrits par les caractères et par les vignettes; une notice et les numéros des manuscrits dont il s'est servi; et enfin un extrait de la vie et des ouvrages de tous nos anciens écrivains. Il seroit à désirer que le possesseur

actuel de cette première partie voulût en faire part, il rendroit un signalé service à la littérature. Barbazan laissa trois enfans ; un de ses fils, après avoir fait de brillantes études au collége de Louis-le-Grand, se distingua dans la chaire. Il prêchoit avec onction, et possédoit un très-bel organe. Les événemens de 1789 ont empêché la publication de ses sermons.

† I. BARBE (sainte), vierge de Nicomédie, étoit fille de Dioscore, qui fut un des plus furieux sectateurs du paganisme. Ce père barbare n'ayant pu, ni par caresses ni par menaces, lui faire abandonner la foi de J. C., lui trancha lui-même la tête l'an 240. Quelques savans ont traité ce fait d'apocryphe, parce qu'aucun écrivain, ni monument ancien digne de foi, ne font mention de cette sainte; on ne sait pas même en quel lieu, ni sous quel empereur elle mourut. Cette sainte est invoquée dans le temps d'orage, d'après l'idée que la légende donne de la mort de son père, lequel fut frappé de la foudre, après avoir eu la barbarie d'être l'exécuteur de sa fille.

† II. BARBE, fille d'un seigneur bohémien, nommé Herman, comte de Cilei, plut à l'empereur Sigismond, qui l'épousa en 1392, après la mort de Marie sa première femme. Barbe se déshonora par sa lubricité. Non seulement elle étoit vicieuse, mais elle s'attachoit à tourner en ridicule les dames de sa cour qui avoient de la vertu. Sigismond étant mort en 1437, elle voulut se remarier à Ladislas, roi de Pologne, et ensuite de Hongrie, qui avoit tous les agrémens de la jeunesse. Quelques personnes lui conseillèrent d'imiter dans son veuvage la tourterelle; elle leur répondit effrontément « qu'il valoit mieux suivre l'exemple des passereaux qui recherchent promptement une compagne lorsqu'ils ont perdu la leur. » Elle mourut peu de temps après à Koningsgretz en Bohème, vers l'an 1451.

† III. BARBE, reine de Pologne, surnommée *Esther*, à cause de sa piété, épousa Sigismond en 1512, et mourut en 1525, regrettée de ses sujets et pleurée de son époux. Il ne faut pas la confondre avec une autre reine de Pologne nommée Barbe, qui s'unit par un hymen secret avec Sigismond-Auguste. Veuve de Stanislas Gastold, palatin de Trock, sa beauté éclatante alluma dans le cœur du jeune prince une passion d'autant plus vive, que Barbe sut la fortifier par des refus, qui conduisirent Auguste à faire un mariage caché, à cause de la disproportion de la naissance, et des reproches qu'il craignoit de la part de son père alors vivant. Mais aussitôt qu'il se vit maître du trône, il fit rendre à son épouse les honneurs qui lui étoient dus en qualité de reine. En 1546, la nation délibéra, dans une diète indiquée à Petrikow, si elle ne casseroit pas le mariage du roi. Auguste ne put se résoudre à voir rompre des liens chéris, et résista aux prières et même aux menaces des principaux de l'état, qui agissoient moins en sujets qu'en fiers républicains. Barbe mourut en 1551.

* BARBÉ (Jean-Baptiste), graveur flamand, sentit que pour perfectionner son talent dans le dessin il avoit besoin de ces grands modèles qu'on ne trouve qu'en Italie, et il en fit le voyage. Son portrait est du nombre de ceux des artistes de Van Dick. Il a gravé plusieurs sujets d'après différens maîtres, tels que Martin de Vos, Théodore Van Loon, Jean-Baptiste Paggi, etc. Une estampe de lui fort estimée, est une *Sainte famille*, d'après Rubens, où

l'Enfant Jésus se tourne pour embrasser la Vierge.

† BARBEAU DE LA BRUYÈRE (Jean-Louis), né à Paris le 29 juin 1710, d'un marchand de bois, étoit destiné au commerce de son père; mais son penchant l'entraîna vers la littérature. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, qu'il quitta quelque temps après pour se retirer en Hollande, où il passa une quinzaine d'années. Il rapporta de ce pays différentes cartes peu connues en France, et les communiqua à Buache, qui le garda chez lui environ vingt-trois ans, et aux ouvrages duquel il eut la plus grande part. En 1759, il parut cependant une production sous son nom; c'est sa *Mappemonde historique :* carte ingénieuse et vraiment nouvelle, où l'auteur a su réunir en un seul système la géographie, la chronologie et l'histoire. Il auroit développé cette carte générale dans des cartes particulières; mais il fut forcé de renoncer à ce travail, par la malheureuse nécessité où il étoit de gagner sa vie en donnant des éditions. On lui doit celle des *Tablettes chronologiques* de l'abbé Lenglet, 1763 et 1778; de la *Géographie moderne* de l'abbé La Croix, dont le fonds lui appartenoit presque autant qu'à son auteur; des deux derniers volumes de la *Bibliothèque de France*, du père Le Long; et il aida beaucoup à M. de Fontette dans la publication des trois premiers, 1758, 5 vol. in-fol. On a encore de lui une *Description de l'empire de Russie*, traduite de l'allemand du baron de Strahlemberg, 1757, 2 vol. in-12; et enfin, une *Vie de M. François Pâris, diacre*, 1731, in-12. Ce savant estimable mourut d'une attaque d'apoplexie, à Paris, le 20 novembre 1781. Il s'étoit marié deux ans auparavant, pour avoir une compagne qui adoucît les chagrins et les infirmités de sa vieillesse. Il étoit du petit nombre de ces littérateurs modestes, qui, sans avoir ni titres littéraires, ni pensions, n'en sont pas moins estimables. Personne ne fut plus obligeant; personne ne fut moins avare de ses lumières, et n'en eut autant à communiquer sur l'histoire et la géographie. Sa mémoire étoit une bibliothèque vivante.

BARBELO (Mythol.), divinité de la secte des nicolaïtes, qui, suivant eux, habitoit le huitième ciel, et avoit pour fils Saboth, dieu du septième ciel, qui disoit aux divinités inférieures : « Je suis le premier et le dernier; il n'y a point d'autre dieu que moi. »

* BARBERET (Denys), né à Arnay-le-Duc en Bourgogne. Après avoir étudié la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur, il voyagea en Italie, et vint ensuite s'établir à Dijon en 1743, et en 1761 il alla résider à Bourg-en-Bresse; il quitta cette ville, en 1766, pour aller remplir la charge de médecin de la marine au département de Toulon. On ignore la date de sa mort. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *Dissertation sur les rapports qu'il y a entre les phénomènes du tonnerre et ceux de l'électricité*, Bordeaux, 1750. Elle a remporté le prix, au jugement de l'académie de cette ville. II. *Mémoire qui a remporté le prix de physique de l'année 1761, au jugement de l'académie des sciences, belles lettres et arts de Lyon.* Lyon, 1762, in-12. Ce mémoire roule sur cette question : « Quelles sont les causes qui font pousser le vin? quels sont les moyens de prévenir cet accident et d'y remédier, sans que la qualité du vin devienne nuisible à la santé? » III. *Mémoire sur les maladies épidémiques des bestiaux*, Paris, 1766, in-8°. Il fut couronné, en 1765, par

la société royale d'agriculture de la généralité de Paris.

BARBERI (Philippe), dominicain de Syracuse, inquisiteur en Sicile et dans les îles de Malte et de Gozo, est auteur *d'un Recueil d'observations sur les endroits de l'Ecriture sainte, que saint Augustin et saint Jérôme ont expliqués différemment;* et de quelques autres ouvrages dont le plus curieux est, *De animarum immortalitate.* Il vivoit vers la fin du 15e siècle.

BARBERINO (François), naquit à Barberino, en Toscane, l'an 1264. C'est de lui que sont descendus les Barberins, maison illustre d'Italie. François alla s'établir à Florence, où il acquit beaucoup de gloire par ses talens dans la jurisprudence et la poésie. Il y mourut en 1348. Nous avons de lui un poëme italien, intitulé *Documenti d'amore*, imprimé à Rome, avec de belles figures, en 1640, in-4°. C'est un ouvrage moral, qui ressemble par le titre à l'Art d'aimer d'Ovide; mais qui, par la sagesse qu'il respire, est digne de Salomon. L'histoire fait mention de plusieurs hommes illustres dans cette famille. I. François Barberino, cardinal et neveu du pape Urbain VIII, légat en France et en Espagne, père des pauvres et protecteur des savans, mort le 10 décembre 1679, à 83 ans. II. Antoine son frère, cardinal et camerlingue de l'église romaine, généralissime de l'armée papale contre les princes ligués; grand-aumônier de France, où il s'étoit réfugié après l'élection d'Innocent X, ennemi des Barberins, mort archevêque de Reims en 1671. III. Un autre François Barberino, aussi cardinal et ami des sciences, avoit établi dans son palais une très-belle bibliothèque, dont le catalogue, fort rare, existe en 2 vol. in-fol., imprimés à Rome en 1581. Il faut faire attention que le titre de ce catalogue porte 3 vol.; mais il n'en existe réellement que 2, et l'alphabet est complet.

† I. BARBEROUSSE Ier (Aruch), originaire de Mitylène ou de Sicile, se rendit maître d'Alger après l'avoir ravagé, et se plaça sur le trône. Il déclara ensuite la guerre au roi de Tunis, et le vainquit en différentes occasions; mais il fut tué dans une embuscade par le marquis de Gomarès, gouverneur d'Oran. Etant poursuivi par les Espagnols, il employa, pour favoriser sa fuite, le même expédient dont se servit autrefois Mithridate, roi de Pont: il fit semer dans le chemin son or, son argent, sa vaisselle, pour amuser les chrétiens. Mais les Espagnols, méprisant ces richesses, le joignirent de près; il fut obligé de faire face; et, après avoir combattu avec furie, il fut massacré avec tous ses gens l'an 1518. Barberousse se fit également redouter par ses brigandages sur mer et sur terre.

II. BARBEROUSSE II (Chérédin) successeur du précédent dans le royaume d'Alger, général des armées navales de Soliman II, s'empara de Tunis, qu'il fut obligé d'évacuer après la célèbre victoire de Charles-Quint; il dévasta la Sicile, se fit un nom par sa valeur, et mourut de débauche, en 1547, âgé de 80 ans. (*Voyez* Avalos, n° II, et Gonzague, n° V). On a publié, en 1781, une Vie, in-12, de ce roi corsaire. On y assure qu'il étoit né en France, de la famille d'Authon, honorablement connue dans la Saintonge.

III. BARBEROUSSE. *Voy.* Frédéric, n° II.

BARBÉSIEU (Richard de), troubadour de Saintonge, étoit bon chevalier d'armes et de figures, mais

avec une extrême timidité, qui lui donnoit un air de gêne et d'embarras dans les compagnies nombreuses, où il paroissoit morne et silencieux. Il devint amoureux de l'épouse de Geofroi de Touai, riche baron de son pays; et il la célébra sous le nom de *Miels de Donna*, la meilleure des dames. « Toutes les fois que je la considère, dit-il, je suis plein d'amour; je ne fais que rêver, sans oser rien dire. Elle a tout l'esprit, toute la sagesse de l'âge mûr; elle y joint la gaieté, la galanterie et les graces de la jeunesse. Je suis comme le flambeau qui se consume en éclairant. » Il eut ensuite apparemment quelque tort à lui reprocher, puisqu'il est auteur d'une pièce de vers contre les femmes. « Chercher de la fidélité chez les femmes, dit ce poëte, c'est chercher l'impossible; s'y fier, c'est comme si l'on confioit le poussin au milan. Elles ne veulent que s'entraîner les unes les autres dans le désordre, pour en rire et se justifier. » Après la mort de sa dame, il se retira, dit-on, en Espagne, où il finit ses jours vers la fin du 14e siècle. Nostradamus, historien de Provence, prétend que Pétrarque connoissoit les poésies de Barbésieu, et qu'il en a profité.

† BARBÉSIEUX (Louis-François Le Tellier, marquis de) troisième fils du marquis de Louvois, fut secrétaire-d'état de la guerre après la mort de son père, et le fit regretter. Louis XIV, mécontent de sa conduite, s'en expliqua ainsi à l'archevêque de Reims son oncle : « Votre neveu a des talens; mais il n'en fait pas bon usage. Il donne trop souvent à souper aux princes, au lieu de travailler. Il néglige les affaires pour ses plaisirs. Il fait attendre trop long-temps les officiers dans son antichambre; il leur parle avec hauteur, et quelquefois avec dureté. » Ce ministre mourut presque subitement, le 5 janvier 1701, dans sa 33e année. L'archevêque de Reims, en parcourant ses papiers, trouva cette note écrite de sa main. « J'aurai, à ma 33e année, une grande maladie, de laquelle je n'échapperai pas. » Barbésieux, héritier de la crédulité de son père pour l'astrologie, consultoit souvent le père Alexis, cordelier, qui, d'après la connoissance de son goût excessif pour le plaisir, avoit hasardé cette prédiction. Il avoit épousé mademoiselle de Crussol-Uzès, morte en 1694, à 20 ans, sans lui avoir donné d'enfans.

* BARBETTE (Paul), médecin et chirurgien d'Amsterdam dans le 17e siècle. Il étoit opposé à la saignée. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont été rassemblés et recueillis sous le titre d'*Opera omnia medica et chirurgica*, Romæ, 1682, in-8°; Genevæ, 1682, 1688, 1704, in-4°, par les soins de J. J. Mauget. En flamand, Amsterdam, 1688, in-8°; en italien, Bologne, 1692, in-8°; en allemand, 1718, in-8°.

† BARBEU DU BOURG (Jacques), médecin de l'académie de Stockolm et de celle de Philadelphie, né à Mayenne le 15 février 1709, mort le 15 décembre 1779, apprit dans sa jeunesse toutes les langues savantes, et parfaitement le grec et l'hébreu. Il publia divers ouvrages, entre autres la *Gazette de Médecine*, dont les premières feuilles parurent en 1761, in-8°. Ses autres productions sont, I. Une *Traduction des Lettres sur l'Histoire de Bolyngbrocke*, 2 vol. in-12. L'auteur, avec lequel Barbeu étoit fort lié, ne lui permit de faire cette traduction que sous la condition qu'il ne la publieroit qu'après sa mort. II. Le *Botaniste français*, 1767, 2 vol. in-12. III. *Élémens de Médecine*, *en forme*

d'*Aphorismes*, 1780, in-12. IV. *Traduction des Œuvres du docteur Francklin*, 2 vol. in-4°. V. *Chronographie*, avec une carte sur les révolutions des empires, in-12. Son plan est ingénieux. VI. *Code de la Raison humaine*, in-12. Francklin fit réimprimer cet ouvrage en Angleterre pour l'envoyer dans les États-Unis. VII. *Eloge du médecin Charles Gillet*, in-8°. VIII. *Petit calendrier de Philadelphie.*

† BARBEY (Marc le), médecin de Bayeux, sauva sa patrie de la peste par ses sages précautions et son habileté. L'armée des ligueurs ayant été affligée de ce fléau, Barbey refusa d'employer ses soins pour ces troupes rebelles. On vendit ses meubles, on pilla sa maison, et rien ne put le porter à secourir les ennemis de son roi : il aima mieux quitter la ville. Cette retraite fit périr plus de monde qu'une bataille. Henri IV lui donna le titre de son médecin, et l'anoblit en 1594, avec ses deux fils, qui avoient pris le parti des armes, et dont l'un perdit une jambe d'un coup d'arquebuse, au siége de Bayeux, en 1589. Barbey mourut quelques années après.

† I. BARBEYRAC (Charles), naquit à Céreste en Provence, de la religion protestante, et mourut à Montpellier en 1699. Il étoit établi dans cette ville depuis sa jeunesse. Il y avoit pris le bonnet de docteur en médecine dès 1649. Il se fit un nom dans le royaume et dans les pays étrangers. Le cardinal de Bouillon lui donna le brevet de son médecin ordinaire, avec une pension de 1,000 liv., quoiqu'il ne fût pas obligé de rester auprès de lui. Il n'employoit que peu de remèdes, et n'en guérissoit que plus de malades. Le philosophe Locke, ami de Sydenham et de Barbeyrac, qu'il avoit connus à Montpellier, disoit n'avoir jamais vu deux hommes dont les manières et la doctrine se ressemblassent davantage.

† II. BARBEYRAC (Jean), neveu du précédent, né à Béziers le 15 mars 1674, fut nommé à la chaire de droit et d'histoire de Lausanne en 1710, et ensuite à celle du droit public et privé à Groningue en 1717. Il traduisit et commenta l'excellent *Traité du Droit de la Nature et des Gens*, celui *des Devoirs de l'Homme et du Citoyen*, par Puffendorf, Amsterdam, 1734, 2 vol in-4°, et l'ouvrage de Grotius *sur les droits de la guerre et de la Paix*, 1724, et Amsterdam, 1729, 2 vol. in-4°. Les notes dont il a enrichi ces Traités, sont aussi estimées que la traduction. On ne fait pas moins de cas de la *Version du Traité latin de Cumberland sur les Lois naturelles, avec notes*, Amsterdam, 1744, in-4°, ouvrage profond, qui demande d'être médité. Il a aussi traduit *plusieurs Sermons* de Tillotson, Amsterdam, 1722, 6 vol. in-8°, et a donné au public différens ouvrages de son propre fonds. Les principaux sont, I. *Histoire des anciens Traités qui sont répandus dans les auteurs grecs et latins, jusqu'à Charlemagne*, in-fol., 2 part., 1739. II. *Le Traité du Jeu*, en 3 vol. in-8°. III. *Traité de la Morale des Pères*, in-4°, 1728, contre dom Cellier, qui avoit attaqué ce que Barbeyrac en avoit dit dans sa préface sur Puffendorf. Il s'élevoit, dans cette préface, avec peu de ménagement contre les allégories que saint Augustin et d'autres Pères ont trouvées dans l'Ecriture. Il n'est pas plus circonspect dans la défense qu'il en entreprit. Il y laisse paroître un si grand mépris pour les docteurs de l'Eglise, il parle avec tant de dédain de leur éloquence et de leur dialectique, qu'on le soupçonna de n'être chrétien que de nom. Il mou-

rut vers l'année 1747, avec la réputation d'un savant studieux et honnête homme. Son style manque de grace et de pureté. Barbeyrac a été un des coopérateurs de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, Amsterdam, 1728, 1753, 52 vol. in-12.

† I. BARBIER (Louis), plus connu sous le nom d'*Abbé de La Rivière*, étoit fils d'un mouleur de bois de Montfort-l'Amaury. De professeur au collége du Plessis, il parvint à la place d'aumônier de Gaston, duc d'Orléans, et ensuite à l'évêché de Langres. Le cardinal Mazarin l'en gratifia, pour le récompenser de ce qu'il lui découvroit les secrets de son maître. Barbier avoit obtenu une nomination au cardinalat; mais elle fut révoquée. On dit que c'est le premier ecclésiastique qui osa porter la perruque. Il laissa par son testament cent écus à celui qui feroit son épitaphe. La Monnoye lui fit celle-ci :

Ci gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage. . . . .
Je n'en dirai pas davantage;
C'est trop mentir pour cent écus.

Barbier avoit gagné les bonnes graces de Gaston, duc d'Orléans, par des bassesses et par la répétition des bouffonneries de Rabelais, qu'il lisoit plus que son bréviaire. Il mourut en 1670.

† II. BARBIER D'AUCOUR (Jean), avocat au parlement de Paris, de l'académie française, né à Langres, de parens pauvres, se retira de l'obscurité par ses talens. Il fut d'abord répétiteur au collége de Lisieux. Il s'adonna ensuite au barreau; mais la mémoire lui ayant manqué dès le commencement de son premier plaidoyer, il ne voulut plus plaider, quoiqu'il eût pu le faire avec succès. C'est lui que Boileau désigna dans ces vers de son Lutrin, où il dit au premier président Lamoignon :

Quand la première fois un athlète nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du barreau,
Souvent, sans y penser, ton auguste présence
Troublant, par trop d'éclat, sa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré:
En vain, pour gagner temps dans ses transes affreuses,
Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses;
Il hésite, il bégaye; et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

Cet accident l'engagea à se renfermer dans son cabinet. Hardi la plume à la main, il avoit hors de là une timidité entretenue par sa mauvaise fortune encore plus que par son caractère. N'ayant pas de quoi payer son hôte, il convint avec lui d'épouser sa fille; ce mariage ne le mit pas à son aise. Colbert l'ayant chargé de l'éducation d'un de ses fils, Barbier alongea son nom de celui d'*Aucour*. Mais ce ministre étant mort sans avoir rien fait pour sa fortune, il fut obligé de rentrer dans le barreau. Il se fit un honneur infini, en défendant, avec autant d'éloquence que de générosité, le Brun, domestique d'une femme de Paris, accusé faussement d'avoir assassiné sa maîtresse. Ce fut sa dernière cause. Il mourut le 13 septembre 1694, à 53 ans. Les députés de l'académie, qui le visitèrent dans sa dernière maladie, furent touchés de le voir mal logé : « Ma consolation, leur dit-il, et ma très-grande consolation, c'est que je ne laisse point d'héritiers de ma misère. » L'abbé de Choisi, l'un d'entre eux, lui ayant dit : « Vous laissez un nom qui ne mourra point. » — « Ah ! c'est de quoi je ne me flatte pas, répondit d'Aucour : Quand mes ouvrages auroient par eux-mêmes une sorte de prix, j'ai péché dans le

choix de mes sujets. Je n'ai fait que des critiques, ouvrage peu durable. Car si le livre qu'on a critiqué vient à tomber dans le mépris, la critique y tombe en même temps, parce qu'elle passe pour inutile ; et si, malgré la critique, le livre se soutient, alors elle est pareillement oubliée, parce qu'elle passe pour injuste. » Il n'étoit point ami des jésuites, et la plupart de ses ouvrages sont contre cette société, ou contre les écrivains de la société. Celui qui lui a fait le plus grand honneur est intitulé, *Sentimens de Cléanthe sur les entretiens d'Ariste et d'Eugène*, par le Père Bouhours, jésuite, 1671 et 1672 en 2 vol. in-12. Ce livre a été souvent cité, et avec raison, comme un modèle de la critique la plus juste et la plus ingénieuse. D'Aucour y sème les bons mots et l'érudition, sans pousser trop loin la raillerie et les citations. Le jésuite Bouhours, qui écrivoit d'un style précieux des choses frivoles, ne put se relever du coup que lui porta son adversaire. L'abbé Granet a donné en 1730, in-12, une édition de cet ouvrage, à laquelle il a joint deux factums, qui prouvent que Barbier auroit été aussi bon avocat que bon critique. Les autres écrits de d'Aucour ne sont qu'un recueil de turlupinades : *les Gaudinettes*, *l'Onguent pour la brûlure*, contre les jésuites ; *Apollon vendeur de mithridate*, contre Racine ; deux *Satires* en mauvais vers. On ne comprend point comment il a pu railler si finement Bouhours, et si grossièrement les autres. On dit que sa haine contre les jésuites venoit de ce que, se trouvant un jour dans leur église, un de ces Pères lui dit de s'y tenir avec décence, parce que *locus erat sacer*. D'Aucour répondit tout de suite : *Si locus est sacrus*, *quare exponitis*........ On y avoit exposé ce jour-là des tableaux énigmatiques, pour être expliqués par les assistans. Cette épithète de *Sacrus* courut à l'instant de bouche en bouche. Les régens la répétèrent, les écoliers la citèrent, et le nom d'avocat *Sacrus* lui resta. On a encore de cet auteur, I. *Entretien d'un abbé commendataire et d'un religieux sur les commendes avec des réflexions sur ces entretiens.* Cologne, 1674 in-12. II. *Réflexions du sieur de Bonnefoy sur un livre intitulé Entretiens d'un abbé commendataire*, etc. Cologne, 1674 in-12. III. *Remarques sur deux discours prononcés à l'académie française*, *sur le rétablissement de la santé du roi*, *le 27 janvier* 1687. Paris, 1688 in-12.

III. BARBIER. *Voyez* METZ.

† IV. BARBIER (Marie-Anne), née à Orléans, cultiva la littérature et la poésie, et vint s'établir à Paris. Elle y donna au théatre quatre tragédies, une comédie et trois opéras, dont voici les titres : *Arrie et Pétus*, tragédie représentée en 1702. *Cornélie*, 1703; *Tomyris*, 1707; *la Mort de César*, en 1709 ; *le Faucon*, comédie en un acte et en vers; *les Fêtes de l'Été*, opéra dont la musique est de Montéclair ; *le Jugement de Pâris*, et *les Plaisirs de la Campagne*, ballet en trois actes donné en 1719. Les pièces de Mlle Barbier ont été recueillies en un vol. in-12. On a dit qu'elle n'étoit que le prête-nom de l'abbé Pellegrin; mais on s'est trompé. Mlle Barbier avoit des talens, du goût, et des lumières ; ainsi l'abbé Pellegrin ne fut jamais que son conseil et son censeur. Elle est aussi auteur des *Saisons littéraires*, ou *Mélanges de Poésie*, *d'Histoire et de Critique*, Paris, 1774 in-12. Elle mourut en 1742. La conduite des tragédies de Mlle Barbier est assez régulière, et les scènes assez bien liées : ses sujets sont en général judicieusement choisis ; mais rien de plus commun que la manière dont elle les

traite. Elle tâche de rendre les héroïnes de ses pièces, grandes et généreuses ; mais c'est en rabaissant tous ses héros. On sent la foiblesse d'un pinceau timide, qui, ne pouvant peindre en grand, tâche d'exagérer les vertus de son sexe ; et l'exagération est nécessairement froide. On trouve néanmoins dans ses pièces quelques situations touchantes, et une versification aisée et naturelle, mais son style est foible, diffus et prosaïque.

V. BARBIER (N.), fit jouer à Lyon, par la troupe de Dominique, *l'Heureux naufrage*, comédie en trois actes. Ses autres pièces sont *les Eaux de mille-fleurs, l'Opéra impromptu, la Fille à la mode, les Soirées d'été ;* leur extrême médiocrité n'a pas empêché de les recueillir à Lyon en 1710, en un vol. in-12.

* VI. BARBIER (André), médecin, né à Vesoul dans le 17e siècle. On lui doit un petit traité intéressant, intitulé *Dissertation sur les eaux minérales découvertes aux Répes, près de Vesoul*, Vesoul, 1731, in-12. Ces eaux, dont la source est toujours à découvert, ont été négligées ; et cependant, d'après l'analyse chimique qui en a été faite, il est présumable qu'elles pourroient être salutaires dans certaines maladies.

* I. BARBIÉRI (Jean-Baptiste), peintre de Bologne, vivoit vers 1650.

* II. BARBIÉRI (Jean-Dominique), architecte de Parme, fournit le plan de la salle de spectacle bâtie en 1717 au palais du duc de Milan.

* III. BARBIÉRI (Paul-Antoine), frère de Guercino, peignoit d'après nature, avec la plus grande ressemblance, des fruits, des fleurs et des animaux. Un jour il peignit avec une vérité si frappante des *Poissons,* qu'un chat s'est jeté dessus pour les manger. Il mourut en 1649.

* IV. BARBIÉRI (Pierre), peintre de Ferrare, exerça son art à Bologne et à Rome, et mourut dans cette dernière ville en 1730.

* V. BARBIERI (Victoire), sculpteur à Florence, qui vivoit vers 1740. On distingue de cet artiste une *Descente de croix* sculptée en marbre, dont il fit présent à l'église du couvent de la Trinité.

* VI. BARBIÉRI, Romain, secrétaire du régiment romain des bleus, en garnison au château Saint-Ange. Accusé d'avoir voulu opérer une révolution dans la capitale, il fut arrêté le 7 juillet 1796. Le major Bamitz, sous lequel il étoit employé, se servit de deux sergens dans lesquels il avoit confiance pour lui enlever ses plans. On publia que 1,500 personnes étoient entrées dans ce complot, et que leur but étoit de mettre le feu dans les magasins à foin, afin d'y attirer la troupe et de profiter de ce moment de trouble pour emprisonner les chefs de l'état. Barbiéri fut condamné à mort.

VII. BARBIÉRI. *Voyez* GUERCHIN.

† I. BARBO (Jean-Baptiste), né à Padoue, se distingua dans la poésie italienne, et traduisit en vers le poëme de Sannazar sur l'Enfantement de la Vierge, et celui de Claudien sur l'Enlèvement de Proserpine. On a encore de lui des *Poésies fugitives*, et une pièce intitulée *Invettiva contro le Donne.* Il mourut au commencement du 18e siècle.

† II. BARBO (Louis), fils d'un sénateur de Venise, de la même famille que le pape Paul II, naquit en 1381. Après avoir embrassé la vie religieuse, il établit la réforme parmi les élèves réguliers de saint Augus-

tin. Il assista au concile de Constance, devint évêque de Trévise, et mourut dans cette ville en 1443. On lui doit une *Histoire de la réforme* qu'il opéra, des *Discours* et des *Méditations*. — Marie BARBO, cousin germain de Paul II, fut successivement patriarche d'Aquilée, évêque de Palestrine, et enfin cardinal en 1467. Sixte V l'envoya en diverses ambassades en Allemagne, en Pologne et en Hongrie, pour y terminer les différens élevés au sujet de la couronne de Bohème. Il remplit ces négociations avec autant de sagesse que d'esprit. — Paul BARBO, religieux dominicain, s'est fait connoître en Italie par ses ouvrages théologiques, et par des *Abrégés de saint Thomas*, et *de Capréole*.

* III. BARBO (Paul), Vénitien, fils de Nicolas Barbo, sénateur, naquit en 1415. Il étudia les lettres profanes, et s'appliqua aussi à l'étude des lois. Il occupa les charges les plus honorables dans sa patrie, et mourut en 1464. Il ne reste de lui que *quelques Discours latins*.

† I. BARBOSA (Arius), natif d'Aveiro en Portugal dans le 16e siècle, passa en Italie, où Ange Politien lui donna des leçons de grec. Il enseigna ensuite vingt ans à Salamanque avec succès. Le roi de Portugal le nomma précepteur des princes Alfonse et Henri. Nous avons de lui des *Poésies latines*, petit in-8°, un *Commentaire sur Arator*, Salamanque, 1515, in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut dans un âge avancé, en 1540.

II. BARBOSA (Pierre), né dans le diocèse de Brague en Portugal, premier professeur de droit dans l'université de Coïmbre, quitta ses écoliers pour être chancelier du royaume. Il mourut vers 1596, après avoir publié un *Commentaire sur divers titres du Digeste*, et d'autres *Traités de droit*, en 3 vol. in-fol.

III. BARBOSA (Emmanuel), avocat du roi de Portugal, mort en 1638, à 90 ans, est auteur d'un traité *De potestate episcopi*, et de quelques autres livres.

† IV. BARBOSA (Augustin), fils du précédent, égala son père dans la connoissance du droit civil et du droit canonique. Philippe IV lui donna l'évêché d'Ugento, dans la terre d'Otrante, en 1648. Il mourut l'année d'après. Nous avons de lui, I. *De officio episcopi.* On croit que Barbosa ne fit que corriger ce livre. On prétend que son domestique lui apporta du poisson dans une feuille de papier manuscrit, que Barbosa courut tout de suite au marché pour acheter le cahier d'où on avoit tiré cette feuille, et que ce manuscrit contenoit le livre *De officio episcopi.* II. *Le Répertoire du droit civil et canonique.* III. *Remissiones doctorum super varia loca concilii Tridentini, etc.* IV. *Dictionarium lusitano-latinum*, 1611, in-4°. Un très-grand nombre d'autres *Ouvrages*, imprimés à Lyon en 1716 et années suiv., 16 vol. in-fol.

V. BARBOSA. *Voyez* BELVÉSER.

I. BARBOU (Jean), imprimeur renommé de Lyon, avoit pour devise *Mort ni mord.* Son édition la plus recherchée est celle des Œuvres de Marot, en petit format in-8°. Elle est très correcte et en caractères italiques. Jean Barbou est la tige de tous les célèbres imprimeurs de ce nom.

† II. BARBOU (Hugues), fils de Jean Barbou, quitta la ville de Lyon, où son père étoit imprimeur, pour se retirer à Limoges, où, l'an 1580, il imprima, en très-beaux caractères

italiques, les Epîtres de Cicéron à Atticus, avec les corrections et les notes de Siméon Dubois, lieutenant-général de Limoges. Cette édition est estimée de l'abbé d'Olivet. L'emblème de Barbou étoit une main tenant une plume, et un épi d'orge surmonté d'un croissant; sa devise étoit *Meta laboris honor*. Leurs descendans se sont distingués dans leur art à Limoges et à Paris. Tout le monde connoît les belles éditions des auteurs classiques publiées par eux dans la capitale. La collection de ces auteurs forme en ce moment 70 vol. in-12; mais tous ne sont pas sortis des presses de Barbou; on a changé le frontispice à quelques éditions premières, pour y mettre l'adresse de Barbou, et il faut dire que les réimpressions de quelques auteurs de cette collection sont inférieures aux premières éditions.

* BARBOUR (Jean) naquit en Ecosse vers l'an 1320. En 1358, le roi David Bruce le nomma archidiacre d'Aberdéen, et l'un de ses chapelains. Il fut plusieurs fois envoyé en ambassade en Angleterre, où il jouit, auprès d'Edouard III, d'une grande considération. Il a écrit en ancien écossais et en vers la *Vie et les hauts faits du roi Robert Bruce*, ouvrage estimé parce que l'auteur tenoit ses matériaux des chevaliers qui avoient combattu sous ce prince lorsqu'il chassa les Anglais d'Ecosse. Barbour mourut à Aberdéen en 1378.

BARBUD, célèbre musicien persan, excelloit tellement dans son art, que son nom est devenu le surnom des musiciens renommés qui sont venus après lui. On lui attribue l'air *Aurenki*, c'est-à-dire l'*Air du trône*, et l'invention d'une sorte de lyre appelée *Barbud*. Il vivoit sous la 4e dynastie des rois de Perse.

* BARBUO (Scipion), gentilhomme de Padoue et docteur en droit, a publié un ouvrage assez rare, intitulé *Sommario delle vite de' duchi di Milano, cosi Visconti come forzeschi Sraccolto da diversi autori*, in Venitia, 1574, et ensuite 1584, in-fol de 18 pag. Cet ouvrage est orné des portraits des ducs de Milan, gravés sur cuivre par Porro Girolmo, célèbre graveur de Padoue, qui a copié tous les portraits de ces ducs qu'il a pu trouver dans divers endroits.

* BARBUOT (Jean), né à Flavigny en Bourgogne, prit le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de Montpellier. Il mourut en 1665, âgé de 35 ans. On ne connoît de ce médecin qu'un seul ouvrage, il est intitulé *Fontis San-Reginalis, naturalis medicati, virtutum admirabilium ingratiam ægrotantium explicatio*, Parisiis, 1661, in-12. Ces eaux sont celles du bourg de Sainte-Reine, près de Sémur, département de la Côte-d'Or.

* BARCALI, surnommé de *Mohammed-Ben-Pir-Ali*, écrivain mahométan qui naquit dans l'an de l'hégire 981. Il a laissé divers ouvrages, entre autres *Tharikat Mohammediat*, instruction sur les principes du mahométisme; *Emadh al halekin*, exhortation à ceux qui diffèrent leur pénitence jusqu'à l'heure de la mort; *Icadh al naimin*, le réveil de ceux qui sont assoupis, etc.

BARCÉE. *Voyez* MAGON.

* BARCELLA (Louis), du Bressan, de l'ordre des jésuites, étoit tellement versé dans les langues grecque, hébraïque et chaldéenne, qu'il passoit pour le plus savant de son temps. Il se distingua aussi dans la théologie, et mourut général de son ordre en 1522.

BARCEPHA. *Voyez* MOYSE, n° V.

* BARCHAM, souverain de l'Assyrie occidentale, déclara la guerre à Arbel II, roi de Ninive, et après avoir conquis une partie de ses états, jusqu'à Arvil, il entra en Arménie avec une armée de quarante mille hommes d'infanterie et de cinq mille chevaux. Aram, roi d'Arménie, instruit de cette agression, se présenta bientôt devant l'ennemi à la tête de ses troupes; la bataille eut lieu de suite, et Barcham fut tué par ce prince vers l'an 1823 avant J. C. Les habitans de l'Arménie et de la Mésopotamie le mirent alors au nombre de leurs divinités, et ils l'adorèrent publiquement jusqu'à l'époque de l'établissement du christianisme. On avoit élevé en l'honneur de Barcham un célèbre temple à Tortan, petite ville d'Arménie, et l'on y avoit placé sa statue, qui étoit d'une grandeur colossale. Elle étoit faite en ivoire et en béryl.

† BARCKHAUSEN *ou* BARCHESEN (Jean-Conrad), du comté de Lippe en Westphalie, né le 16 mars 1666, fut professeur de chimie à Utrecht, il s'y distingua par la profondeur de ses connoissances. Il avoit parcouru une partie de l'Europe pour converser avec les chimistes les plus célèbres. Il est mort à Utrecht en 1723, après avoir légué dans cette ville une bibliothèque riche en ouvrages de botanique et d'histoire naturelle. Ses ouvrages sont, I. *Synopsis pharmaceutica*, Utrecht, 1696, in-8°. II. *Elementa chimiæ*, 1703, in-8°, et 1718, in-4°, Leyde, III. Un *Traité de l'origine des progrès de la médecine*, 1723, in-4°. IV. Un *Recueil d'observations médicales*, 1715; et quelques autres encore.

I. BARCLAY (Guillaume) naquit à Aberdéen en Ecosse. N'ayant pas pu s'avancer à la cour, il vint en France, et alla étudier à Bourges sous Cujas. Le P. Edmond Hay, jésuite, le fit nommer professeur en droit dans l'université de Pont-à-Mousson. Le duc de Lorraine lui donna une charge de conseiller d'état et de maître des requêtes; mais ayant été desservi auprès de ce prince par les jésuites, à ce que dit Bayle, il repassa en Angleterre. Le roi Jacques Ier lui fit des offres considérables, à condition qu'il embrasseroit la religion anglicane. Barclay aima mieux revenir en France (l'an 1604.) Il eut une chaire de professeur en droit dans l'université d'Angers, et il y mourut l'année d'après. Son traité *De potestate papæ*, à Rome, 1610, in-8°, traduit en français, 1688, in-12; et celui *De regno et regali potestate*, Paris, 1600, in-4°, dédié à Henri IV, lui firent un nom célèbre.

† II. BARCLAY (Jean), fils de Guillaume, et d'une demoiselle de la maison de Malleville, naquit à Pont-à-Mousson en 1582. Les jésuites, chez lesquels il fit ses études, voulurent l'agréger à leur société; mais il aima mieux suivre son père en Angleterre. Un *Poëme latin* qu'il publia sur le couronnement du roi Jacques Ier le mit en faveur auprès de ce prince. Guillaume Barclay, craignant que le séjour d'Angleterre n'ébranlât la religion de son fils, le ramena en France. Le jeune homme, l'ayant perdu quelque temps après, repassa à Londres, où Jacques Ier lui donna des emplois considérables. Il y fit imprimer la suite de son *Euphormion*, satire latine en deux livres, dans laquelle l'érudition est jointe à la morale. Les meilleures éditions de ce livre sont celles d'Elzevir, 1627, in-12, et de Leyde, 1784, in-8°, *cum notis variorum*. Il a été traduit en français par l'abbé Drouet de Mauper-

tuy. Barclay publia vers le même temps le traité de son père *De potestate papæ*. Comme cet ouvrage attaquoit tous les auteurs ultramontains, Bellarmin y répondit. Barclay lui répliqua dans un écrit intitulé *Pietas*, in-4°. Jean Eudemon, jésuite, y fit une réponse ; mais comme elle contenoit moins de raisons que d'injures, elle ne fit aucune impression. Il s'avisa d'accuser Barclay d'hérésie, suivant la coutume des mauvais théologiens, qui n'ont rien de mieux à opposer à leurs adversaires. Ce savant homme n'eut pas beaucoup de peine à lui prouver qu'il avoit toujours été bon catholique, dans la cour d'Angleterre même. Paul V l'attira ensuite à Rome, quoique dans ses écrits il eût plaidé la cause des rois contre les papes. Il y mourut le 12 août en 1621, la même année que son adversaire Bellarmin. Barclay étoit d'une mélancolie qui le rendoit un peu singulier, passant tout le matin dans son cabinet, sans voir personne, et le soir cultivant son jardin. On a de lui, outre les productions dont nous venons de parler, I. *Parænesis ad Sectarios*, un des bons ouvrages de controverse qu'on ait publiés. II. *Argenis*, Leyde, 1630, et Amsterdam, 1671, in-12 ; et *cum notis variorum*, 1664 et 1669, en 2 vol. in-8° : roman mêlé de prose et de vers ; 1° traduit par Marcassais, Paris, 1633, in-8° ; 2° par Duryer, Paris, 1625, in-8° ; 3° par Delongue, 1728, 2 vol. in-12 ; 4° par l'abbé Josse, chanoine de Chartres, 1752, 3 vol. in-12 ; et beaucoup mieux par Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage offre de l'étendue dans le plan, de la noblesse et de la variété dans les caractères, de la vivacité dans les images, et vaut beaucoup mieux que son Euphormion. Le style tient de celui de Pétrone, de Lucien et d'Apulée. C'est un tableau des vices et des révolutions des cours. Il a été traduit en français par Drouet de Maupertuy, Anvers, 1711, 3 vol. in-12, et par Jean Bérault, Paris, 1640, in-8°. La générosité franche y est en contraste avec la fourberie habile. Il est fâcheux que l'auteur y ait fait étalage d'une érudition toujours déplacée dans les ouvrages de pur agrément. III. *Trois livres de poésies*, in-4°, inférieures à sa prose. Barclay tâchoit d'imiter Pétrone ; mais il n'y réussissoit pas toujours. Il donnoit dans l'enflure. IV. *Icon animorum*, Londres, 1612, in-8° : ouvrage qui eut du succès, quoiqu'il n'ait pas assez de profondeur.

† III. BARCLAY (Robert), né à Édimbourg en 1648, d'une famille illustre, fut élevé à Paris sous les yeux d'un de ses oncles, président du collége écossais de cette ville. Il retourna en Écosse avec son père, qu'il perdit peu de temps après, en 1664. Les quakers avoient répandu leurs erreurs dans ce royaume. Barclay se laissa séduire par ces novateurs, et publia plusieurs ouvrages pour leur défense. Non content de les servir par ses écrits, il passa en Hollande et en Allemagne pour y faire des prosélytes. Il revint en Écosse, où il mourut le 3 octobre 1690, dans sa 42e année. Les historiens de sa secte le peignent comme un homme de bien, supportant le travail et la peine avec plaisir, d'une humeur gaie et d'un caractère égal. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses mœurs étoient très-régulières, et qu'il joignoit à beaucoup d'érudition un esprit méthodique, des vues sages, et autant de modération que peut en avoir un enthousiaste. Nous disons *enthousiaste*, parce que les premiers quakers, sans cet esprit de prosélytisme et d'enthousiasme, n'auroient jamais formé qu'une secte obscure et non un peuple connu. En se croyant inspirés, ils parvinrent à

le faire croire aux autres. Les quakers parlant toujours à leurs juges au nom de Dieu, bravant toutes les puissances par l'idée d'une puissance supérieure, agirent sur les imaginations foibles, et imposèrent quelquefois à leurs ennemis mêmes. De là, leurs progrès, qui s'accrurent encore par leur singularité extérieure, laquelle étoit un signe caractéristique et un signal de ralliement. Maclaine, dans une des notes qu'il a ajoutées à la traduction française de l'Histoire ecclésiastique de Mosheim, dit que les quakers seroient ravis que l'on jugeât de leurs opinions religieuses par la doctrine contenue dans les ouvrages de Barclay; et il compare cet auteur à un habile avocat qui défend avec art une mauvaise cause, tom. V, p. m. 491. On a de Barclay plusieurs ouvrages, dans lesquels il réduit le quakérisme en système. Les principaux sont, I. *Catéchisme* ou *Confession de foi dressée et approuvée dans l'assemblée générale des patriarches et des apôtres, sous la puissance de J. C. lui-même.* Il seroit trop long d'analyser les dogmes expliqués dans ce livre. Les principaux sont exposés dans le Dictionnaire de Pluquet. Barclay conclut qu'il n'est pas permis à un chrétien, 1° de donner aux hommes des titres respectueux, comme, « votre sainteté, votre majesté, votre éminence, votre excellence, votre grandeur, votre seigneurie, etc. » ; ni de se servir de ces discours flatteurs, appelés communément complimens; 2° de se mettre, comme nous venons de dire, à genoux, ou de se prosterner devant aucun homme, ou de courber son corps, ou même de découvrir sa tête devant eux; 3° d'user de superfluité dans ses vêtemens, comme de ganse au chapeau et de boutons aux manches; 4° de se servir de jeux, de passe-temps, de divertissemens ou de comédies, sous prétexte d'amusemens nécessaires; 5° de sermenter même en jugement devant le magistrat; 6° de résister au mal, ou de faire la guerre, ou de combattre dans aucun cas. II. *Apologie des quakers*, publiée en 1676, in-4°, traduite en français, Londres, 1702, in-8°, et en anglais, 1765, in-4°. C'est, sans contredit, le meilleur ouvrage qu'on ait fait en faveur de cette secte; mais le style en est embarrassé, et plusieurs phrases sont longues et louches. L'Épître dédicatoire à Charles II contient, non des complimens mercenaires et de basses adulations, mais des vérités hardies et des conseils justes. « Tu as goûté, dit-il à Charles, à la fin de cette Épître, de la douceur et de l'amertume, de la prospérité et les plus grands malheurs. Tu as été chassé du pays où tu règnes, tu as senti le poids de l'oppression, et tu dois savoir combien l'oppresseur est détestable devant Dieu et devant les hommes. Que si, après tant d'épreuves et de bénédictions, ton cœur s'endurcissoit, et oublioit le Dieu qui s'est souvenu de toi dans tes disgraces, ton crime en seroit plus grand et ta condamnation plus terrible. Au lieu donc d'écouter les flatteurs de ta cour, écoute la voix de ta conscience, qui ne te flattera jamais. Je suis ton fidèle ami et sujet. » III. *Epistola ad legatos Noviomagi congressos*, 1678, in-4°.

* IV. BARCLAY (Alexandre), écrivain du 16e siècle. On prétend qu'il étoit Ecossais, cependant quelques-uns soutiennent qu'il étoit Anglais, et cette opinion s'appuie sur ce qu'il fut élève du collége d'Osselà Oxford. Après avoir voyagé dans presque tous les pays de l'Europe, il se retira au monastère du Mont-Ely, où il fit profession. Ce monastère ayant été supprimé, il prit une cure au comté d'Essex. Il mourut en 1558 à Croidon, dans un âge très-avancé. Il

est un des premiers écrivains qui aient contribué à perfectionner la langue anglaise par ses ouvrages, et on a de lui une traduction dans sa langue du livre curieux de *La Nef des fous.*

* BARCO (Alexis de), peintre, né à Madrid en 1655. Il étoit disciple d'Antonilez, et avoit tant de facilité qu'il peignoit au premier coup, et sans faire aucun dessin. La partie de la peinture où il réussissoit le mieux étoit le paysage. La plupart de ses ouvrages sont répandus dans les maisons particulières de Madrid, où il mourut en 1695.

† BARCOCHÉBAS *ou* BARCOCHAB, c'est-à-dire *fils de l'Etoile*, brigand fanatique, qui se disoit l'Etoile prédite par Balaam. Les Juifs le crurent la lumière céleste, le vrai Messie, et se soulevèrent, dans l'espérance que ce scélérat seroit leur libérateur. Le nouveau prophète fit rebâtir Jérusalem, prit plusieurs forteresses, massacra beaucoup de Romains, et sur-tout de chrétiens. L'empereur Adrien envoya contre ces furieux Julius Sévérus, gouverneur de la Grande-Bretagne. Ce général les ayant resserrés dans la ville de Bitter, s'en rendit maître après trois ans de siége. Cette guerre finit par la mort de Barcochébas et de ses sectateurs, et par le massacre d'un très-grand nombre de Juifs, sans compter ceux qui périrent de faim ou de maladie, l'an 134 de J. C. *Voyez* ADRIEN, n° IV.

BARCOK, surnommé Abusaïd, Circassien de nation, fut le premier sultan d'Egypte de la seconde dynastie, dite des *Borgites* ou *Circassiens.* Après avoir été chassé du trône, il y remonta en 794 de l'hégire, et fit une entrée triomphante dans la ville du Caire. C'est à la cour de Barcok que le calife de Bagdad vint chercher un asile contre Tamerlan. Ce conquérant irrité contre Barcok vint assiéger Edesse, qu'il prit d'assaut, et fit passer ses habitans au fil de l'épée. Puis ayant dirigé sa marche vers les Indes, il délivra Barcok du voisin le plus redoutable. On dit que ce dernier, menacé par Tamerlan, s'écria : « Je ne crains pas ce boiteux; car tous les musulmans viendront combattre contre lui, puisqu'il s'est déclaré l'ennemi de Mahomet; si l'Egypte a quelqu'un à craindre, c'est le sultan des Turcs. » Ce discours fut un pronostic de ce qui arriva quelque temps après sous Sélim, qui non seulement conquit l'Egypte, mais extermina entièrement la race de Barcok. Ce dernier mourut couvert de gloire, paisible possesseur de l'Egypte et de la Syrie, l'an 801 de l'hégire, après en avoir régné 17.

† I. BARCOS (Martin de), né à Bayonne, étoit neveu, par sa mère, de Jean Duverger de Hauranne, fameux abbé de Saint-Cyran, qui lui donna pour maître Jansénius, évêque d'Ypres, alors professeur de théologie à Louvain. Il le tira ensuite de cette université, pour lui confier l'éducation du fils d'Arnauld d'Andilly. Le secrétaire de l'abbé de Saint-Cyran étant mort, son neveu alla prendre sa place auprès de son oncle. Après sa mort, la reine-mère donna son abbaye de Saint-Cyran à Barcos en 1644. Il la rétablit et la réforma. Le père Annat obtint quelque temps après un ordre qui l'exiloit à Boulogne; l'abbé de Barcos aima mieux se cacher que de se rendre à l'endroit de son exil. Il revint ensuite dans son abbaye, et y mourut le 22 août 1678, âgé de 78 ans. Ses liaisons avec Saint-Cyran et avec le docteur Antoine Arnauld lui firent jouer un rôle dans les disputes du jansénisme. Il enfanta plusieurs ou-

vrages, morts pour la plupart avec les querelles qui en furent l'occasion. Les principaux sont, I. *La Grandeur de l'Eglise romaine, établie sur l'autorité de S. Pierre et de S. Paul*, in-4°. II. *Traité de l'autorité de S. Pierre et S. Paul, qui réside dans le pape, successeur de ces deux apôtres*, 1645, in-4°. III. *Eclaircissemens de quelques objections que l'on a formées contre la grandeur de l'Eglise romaine*, 1646, in-4°. Ces trois gros volumes furent composés par l'abbé de Barcos, pour défendre cette proposition insérée par lui dans la Préface de *la fréquente communion*, et censurée par la Sorbonne : *saint Pierre et S. Paul sont deux chefs de l'Eglise romaine, qui n'en font qu'un.* IV. Une *Censure* du Prædestinatus du père Sirmond, 1644, in-8°. V. Il travailla au livre intitulé *Petrus Aurelius*, de son oncle, et en partagea avec lui la gloire. VI. *De la Foi, de l'Espérance et de la Charité*, 1691, 2 vol. in-12. VII. *Exposition de la Foi de l'Eglise romaine, touchant la Grace et la Prédestination*, Cologne, 1700, in-8°, ou 1697, in-12. Cet ouvrage parut pour la première fois en 1697, sous le voile de l'anonyme ; l'archevêque de Paris, de Noailles, en fit saisir l'édition, et rendit une ordonnance pour le condamner.

* BARD, surnom de Mohammed-ben-Jézid, écrivain mahométan, qui a laissé un ouvrage de Grammaire *sur la prononciation des voyelles* dans le texte du Koran.

† BARDANES, surnommé le *Turc*, général des troupes d'Irène, voulant monter sur le trône, se fit proclamer empereur par l'armée qu'il commandoit. Nicéphore, intendant des finances, s'étant fait couronner en même temps, et la ville de Constantinople refusant d'entrer dans la révolte de Bardanes, il écrivit à son concurrent qu'il mettoit bas les armes, et qu'il alloit se faire moine. Nicéphore parut lui pardonner ; mais peu après il lui fit crever les yeux, l'an 803.

† I. BARDAS, patrice de Constantinople, étoit frère de l'impératrice Théodora, mère de l'empereur Michel III. Il fut un des tuteurs de ce prince, après la mort de Théophile, en 842. Il avoit de l'esprit et quelque savoir. Il rétablit les sciences dans l'empire, où elles étoient comme anéanties, depuis que le barbare Léon l'Isaurien avoit fait brûler la bibliothèque de Constantinople. Son ambition étoit extrême. Pour acquérir plus d'autorité, il massacra en 856 Théoctiste, général des troupes de l'empereur Michel III, et fut mis à sa place. Il fit ensuite cloîtrer l'impératrice sa sœur, répudia sa femme pour vivre avec sa belle-fille, fit chasser S. Ignace du siége patriarcal, qu'il donna à l'eunuque Photius son neveu, en 858. Cette injustice fut la source du schisme de l'Eglise grecque, environ deux ans après, en 860. Bardas, se frayant un chemin à l'empire, engagea Michel à l'honorer de la dignité de César. Ce titre ne l'empêcha pas de concevoir une forte jalousie contre Basile le Macédonien, homme de basse naissance, mais adroit et entreprenant, qui gagna la confiance de l'empereur, en servant ses plaisirs. Leur haine mit tout en mouvement à la cour de Constantinople. Bardas, voyant l'ascendant qu'avoit Basile, feignit de se réconcilier avec son ennemi ; mais Basile, aussi fourbe que lui, ne voulant pas tenir toutes les promesses d'amitié qu'il lui avoit faites, l'assassina en 866.

† II. BARDAS, dit *Scélère*, général d'armée sous l'empereur Jean

Zimiscès, ne doit pas être confondu avec le précédent. Il s'acquit une grande autorité à Constantinople par ses intrigues, sa hardiesse et son courage. Après la mort de ce prince, en 975; il se souleva contre Basile II et Constantin le jeune Porphyrogenète, et se fit proclamer empereur par les troupes. On lui opposa divers généraux, il fut presque toujours vainqueur; mais il échoua contre Bardas Phocas. Une bataille donnée à Amorie en Phrygie n'ayant pu terminer la guerre, les deux généraux résolurent de se battre le lendemain en duel. Scélère, blessé dangereusement, fut réduit à chercher un asile dans les états du calife de Bagdad, qui le fit arrêter en 979. Ayant obtenu sa liberté l'année d'après, il se joignit à Bardas Phocas, qui avoit pris la pourpre, et partagea l'empire avec lui. Ce rebelle, poursuivi par les troupes de l'empereur, fut tué bientôt après en 986. Scélère, las d'une vie orageuse, se rendit à Constantinople et se soumit de lui-même à Basile. Lorsqu'on le présenta à l'empereur, ce prince ne put s'empêcher de sourire, en voyant un vieillard presque octogénaire que l'ambition n'avoit cessé de dévorer. Cependant, loin de l'humilier, il lui conserva sa charge de grand-maître du palais, et le traita comme un ancien officier, qui avoit autrefois rendu des services à l'état, en repoussant les Russes et les autres ennemis de l'empire.

BARDE (Jean de la), d'abord premier commis des affaires étrangères, ensuite conseiller d'état, puis ambassadeur en Suisse, fut envoyé à Osnabruck par le cardinal Mazarin, dont il avoit la plus intime confiance. Il mourut fort âgé, en 1692, après avoir publié une partie de l'histoire de son temps, depuis 1643 jusqu'en 1653. Ce livre, assez bien écrit en latin, et où les intrigues du cabinet sont racontées avec vérité, parut à Paris, 1671, in-4°. Il n'est pas commun.

† BARDESANES, hérétique du 2e siècle, sectateur de Valentin, se dégoûta d'une partie des erreurs de son maître, et même écrivit pour les réfuter; mais il en garda toujours quelques-unes. Cet hérétique étoit cependant très-attaché à la religion chrétienne. Apollonius de Calcédoine, célèbre stoïcien, maître de Marc-Aurèle, fit tout ce qu'il put pour la lui faire abandonner. Bardesanes lui résista, et défendit le christianisme avec zèle. Ses disciples portèrent le nom de bardésianistes, et ajoutèrent de nouveaux systèmes à ceux de leur chef. Bardesanes avoit composé contre un astrologue nommé Abidas un ouvrage adressé à Antonin Vérus, dont Eusèbe a conservé un morceau assez étendu et fort curieux dans sa Préparation évangélique, liv. 6, chap. 10.

† BARDET (Pierre), né à Montaguet en Bourbonnais l'an 1591, mourut à Moulins en 1685, à 94 ans, avec la réputation d'un bon avocat. On a de lui un *Recueil d'Arrêts*, 2 vol. in-fol., Paris, 1690, et Avignon, 1773, in-fol. 2 tom. en 1 vol., publié la première fois par Berroyer son compatriote, qui les accompagna de notes et de dissertations. La 2e édition a été donnée avec des augmentations par Lalaure.

I. BARDI (Dea dé), religieuse de Florence, faisoit agréablement des vers dans le 15e siècle. Son *Ode sur la mort d'une pie*, insérée dans le tome IIIe des Œuvres burlesques de Berni, a de la facilité et de la grace.

II. BARDI (François), jésuite de Palerme, mort en 1661, à

l'âge de 78 ans, fut attaché au tribunal de l'inquisition en Sicile, et a publié des *Commentaires sur les règles du droit canonique*, des *Questions sur la théologie morale*, et un *Traité de la conscience*. — Jean de Bardi fut un ancien membre de l'académie della Crusca.

† III. BARDI (Jérôme), camaldule de Florence, mort à Venise en 1594, a laissé plusieurs ouvrages historiques, entre autres, I. *Chronologia universale*, etc., en 4 parties, et non en 3 comme le dit Haym, Venetia, 1581, 4 vol. in-fol., qui peuvent se relier en un seul. La 1re partie contient des discours chronologiques en 64 feuillets; les 3 autres parties ne renferment que des tables où l'on trouve presqu'autant de chiffres que de mots. L'auteur prétend avoir fait cet ouvrage en six mois. II. *Dichiarazione di tutte le historie*, etc., Venegia, 1602, in-8°, et 1606, in-8°. III. *Le Vite di tutti i santi, brevemente descritte per tutti i giorni dell'anno*, Venegia, 1585, in-4°, rare. IV. *Vittoria navale dalla Republica Venetiana contra Othone figliuolo di Federico I, imperatore*, etc., Venegia, 1584, in-4°, fort rare; Venise, 1619, in-8°, rare. — Il existe encore un autre Jérôme BARDI, qui étoit médecin à Gênes; on lui doit un traité intitulé *Medicus Politico-catholicus, seu medicinæ sacræ tum cognoscendæ tum faciendæ idea*, Genuæ, 1634, in-8°; 1643, in-8°, et Nuremberg, 1686, in-4°.

† I. BARDIN (Pierre), né à Rouen en 1590, membre de l'académie française, se noya en 1637, en voulant sauver d'Humières, dont il avoit été gouverneur. Chapelain, dans une épitaphe faite par ordre de l'académie, dit « que les vertus se noyèrent avec lui.... » Bardin laissa quelques ouvrages, écrits d'un style lâche et incorrect. Les principaux sont, I. Le *Grand-Chambellan de France*, 1623, in-fol. II. *Pensées morales sur l'Ecclésiaste*, 1626, in-8°. III. Le *Lycée, ou de l'honnête homme*, 2 vol. in-8°, 1632, et 1634.

* II. BARDIN (Jean), peintre d'histoire, né, en 1732, à Montbar, département de la Côte-d'Or, correspondant de l'institut national, mort à Orléans le 6 octobre 1809. Ses parens peu fortunés l'envoyèrent à Paris pour se livrer au commerce; mais son génie et son goût pour les arts l'entraînèrent vers la profession dans laquelle il se fit un nom très-distingué. En 1764, élève de Lagrenée l'aîné, il remporta le grand prix de peinture; le sujet du concours étoit *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père*: il fit le beau dessin de l'*Enlèvement des Sabines*; il fit encore un *Saint Charles Borromée*, et un *Massacre des Innocens*. En 1762, il alla à Rome, où il passa plusieurs années; à son retour en France, plein de souvenir des grands modèles qu'il avoit étudiés, il composa quelques tableaux qui assurent sa réputation, tels que ceux de l'*Immaculée Conception*; de l'*Exaltation de sainte Thérèse*; de *sainte Catherine se disputant avec les docteurs*; ce dernier tableau parut d'une si riche composition, qu'elle lui ouvrit les portes de l'académie royale de peinture. On cite encore plusieurs autres productions de cet habile artiste qui méritent d'être distinguées, savoir, un *Saint Bernard*, un *Saint Nicolas*, une *Vierge*, une *Résurrection*, l'*Adoration des Mages*, une *Andromaque pleurant sur les cendres d'Hector*. Membre de l'académie de peinture, il fut appelé de droit membre correspondant à l'institut national

en 1795, et remplit la place de professeur de dessin à l'école centrale du Loiret, qui prit le nom de Lycée d'Orléans. Il est mort vivement regretté par ses élèves, ses amis et sa famille.

*III. BARDIN (Pierre), né à Genève en 1696, mort en 1747, étoit le collaborateur de Manget pour la *Bibliotheca medica*, et il cultivoit aussi la poésie. *Voyez* SENEBIER, liv. 3, p. 225.

† BARDON (Michel-François-d'André), né à Aix le 22 mai 1700, se consacra d'abord à la profession d'avocat; mais dégoûté de ses premiers essais, il apprit à peindre sous Vanloo et de Troy, et réussit sur-tout dans les tableaux d'histoire. Il devint professeur d'histoire à l'école de peinture, et il a publié ses leçons dans un grand nombre d'écrits. I. *De l'utilité d'un cours d'histoire pour les artistes*, 1751. II. *Principes du dessin*, 1754, in-12. III. *Anecdotes sur la mort de Bouchardon*, 1764. IV. *Vie de Carle Vanloo*, 1765, in-12. V. *Monumens de la ville de Reims*, 1765, in-12. VI. *Traité de peinture*, 1765, 2 vol. in-12. VII. *Histoire universelle relative aux arts*, 1769, 3 vol. in-12. VIII. *Costumes des anciens peuples*, 1776, in-4°. Cochin a considérablement augmenté cette collection, réimprimée en 1786 et 1792, 4 vol. in-4°. Bardon faisoit aussi des vers. Il aimoit tous les arts, et avoit une érudition très-variée. Il est mort à Marseille, directeur de l'académie de cette ville, le 14 avril 1783.

* BAREBONE (Praise God), rebelle et fanatique, qui se rendit fameux. Il étoit corroyeur, et devint, en 1654, un des membres les plus ardens du parlement de Cromwell. Lorsque Mack vint à Londres pour y rétablir le roi sur son trône, Barebone se présenta à la tête d'une canaille si effrénée, que l'intrépide général en fut alarmé. Le corroyeur présenta au parlement une pétition pour l'exclusion du roi et de sa famille; et Mack se plaignit par une lettre au parlement de l'encouragement qu'on donnoit à ce furieux et à ses compagnons.

BARÊME. *Voyez* BARRÊME.

*I. BARENT ou BARENTSEN, *le Sourd*, Hollandais, peintre d'histoire, qui est mort vers le milieu du 16e siècle, n'est guère connu que par sa peinture de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam; entre autres par le tableau où il avoit peint *la fameuse sédition de* 1535, dans laquelle une secte furieuse menaça de détruire cette grande ville par le fer et le feu.

* II. BARENT (Thierry), fils du précédent, né à Amsterdam en 1534, reçut de son père les principes de son art; il peignoit l'histoire et le portrait: à 21 ans, il alla se perfectionner à Venise. Une figure aimable, l'étude des belles-lettres où il avoit fait de grands progrès, et le talent de la musique lui attirèrent l'amitié du Titien. Après sept années de séjour en Italie, il retourna dans sa patrie. Dans un tableau d'autel, qu'il fit à Amsterdam pour les arquebusiers, et qui représentoit *la chute de Lucifer*, le nu y est correctement rendu, les passions et les attitudes violentes de la fureur et du désespoir y sont exprimées avec énergie. Le tableau a été détruit dans les guerres de la religion; il n'en est échappé qu'un morceau qu'on voit dans les buttes d'Amsterdam. On conserve dans cette ville une *Judith* qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, par la légereté de

la touche. On ne fait pas moins de cas d'une *Naissance de Notre-Seigneur*, dans le goût des grands maîtres d'Italie. On voit encore à Amsterdam un *Christ en croix*, et *au bas une Magdelaine;* dans les buttes des arbalêtriers un tableau de plusieurs personnages, parmi lesquels on distingue un chaudronnier; dans le clos du Mail, des gens à table, et enfin plusieurs autres tableaux de genre, et d'excellens portraits. Il mourut à Amsterdam en 1592.

* BARETTI (Joseph), né à Turin vers l'an 1716, dissipa de bonne heure le patrimoine modique de ses pères, et quitta sa patrie au moment où l'armée combinée de France et d'Espagne mit le siége devant Turin. Il enseignoit, en 1748, à Venise, la langue italienne aux Anglais qui voyageoient en Italie, et, après de grandes vicissitudes de fortune, il se rendit en Angleterre en 1750. Ses talens, sa facilité à apprendre les langues qui lui étoient étrangères, et sa persévérance lui préparèrent des ressources que sa situation et son peu d'économie lui rendoient nécessaires. Il y vécut de sa plume et des leçons qu'il donnoit de la langue italienne. Il y fut estimé et accueilli, se lia intimement avec le docteur Johnson, et se procura quelqu'aisance par ses productions littéraires, auxquelles néanmoins il attachoit peu de prix. « Je n'ai, disoit-il, écrit pendant tous le cours de ma vie, que par nécessité, jamais par choix; et je suis étonné que des écrits si mal et si rapidement rédigés aient pu avoir quelque succès; aussi, bien convaincu des fautes nombreuses dont fourmille mon travail en ce genre, je l'abandonne volontiers aux rigueurs de la censure. » On a de lui en anglais une *Dissertation sur la poésie italienne*, en réponse à l'Essai de Voltaire sur la poésie épique, in-8°, 1753. Une *Introduction à la langue italienne*, en faveur de ceux qui, en connoissant déjà la grammaire, veulent l'étudier sans maître, in-8°, 1755. *Bibliothèque italienne*, contenant la vie et la note des écrivains les plus célèbres, in-8°, 1757. Un *Dictionnaire anglais et italien*, beaucoup plus ample que celui de son prédécesseur Altiéri, 1760, in-4°, 2 vol. Une *Grammaire italienne et anglaise, anglaise et italienne. Exposition des mœurs et des coutumes d'Italie*, avec des remarques sur les erreurs qui ont échappé à quelques voyageurs. *Voyage de Londres à Gênes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, 1770, in-8°, 4 vol. Un *Choix de passages d'auteurs célèbres de France, d'Espagne, d'Italie et d'Angleterre*, disposés par colonnes, in-8°, 1772. Une *Phraséologie italienne et anglaise*, à l'usage des jeunes dames qui veulent s'exercer à la conversation en italien, in-8°, 1776. *Discours sur Shakespeare et Voltaire*, in-8°, 1777. *Scelta di lettere familiari*, en anglais et en italien, in-12, 2 vol. 1779, et plusieurs autres ouvrages. Il a donné l'édition italienne des Œuvres de Machiavel, qui a paru à Londres en 3 vol. in-4°, en 1772, et il l'a ornée d'une préface et de quelques autres pièces omises dans les éditions précédentes. Il avoit apporté en Angleterre le manuscrit de l'*Histoire de Fra Gerundio*, dont il chercha à provoquer l'impression en original : son projet n'eut pas de succès, mais il donna lieu à la traduction anglaise que le docteur Warner en a publiée en 1771. Baretti s'est rendu recommandable par une vaste connoissance de tous les livres existans dans toutes les langues de l'Europe,

si l'on en excepte l'allemande, par une grande discrétion dans sa conduite, une probité à toute épreuve, et par un caractère aisé et franc. On ne peut, dit la biographie anglaise, rien lui reprocher quant à ses mœurs. Il vécut, ajoute-t-elle, sans religion, quoiqu'il ne fût pas irréligieux. Il blâmoit hautement la licence des écrits de Voltaire, les rêveries de Rousseau, et le philosophisme français, qui ne pouvoit en imposer, disoit-il, qu'aux femmes-de-chambre. Sa négligence et son imprévoyance dissipèrent la petite fortune qu'il s'étoit faite auprès de ses libraires. Il mourut dans la pauvreté le 5 mai 1789.

† BARGAGLI (Scipion), gentilhomme siennois, l'un des membres de l'académie degli intronati dans le 16e siècle, a publié des *Discours académiques et un Dialogue sur la manière d'écrire et de parler le siennois*, intitulé *Il Turamino*, Sienne, 1602, in-4°. Une traduction italienne du *Jephté* de Buccanan, Venise, 1601, in-12. Un *Discours sur la mort d'Alexandre Piccolomini*, Bologne, 1579, in-4°. Des *Entretiens ou Passe-temps*, dans lesquels il représente des jeunes gens faisant des jeux, racontant des nouvelles, chantant, etc., Venise, 1587, in-4°. On reproche à Bargagli d'avoir été un peu trop attaché aux termes usités de son temps, et d'avoir adopté des expressions triviales. Cependant Crescembini le met au nombre des bons poëtes.

* BARGEDÉ (Nicolas), de Vezelai, licencié ès-lois, et depuis président au présidial d'Auxerre. Il fit imprimer, in-8°, à Paris, en 1550, quatre ouvrages de poésie qui sont, *le Moins que Rien, fils de la Terre; les Odes pénitentes du Moins que Rien; une Églogue sur le trépas de haulte et puissante princesse madame Marie d'Albret, duchesse de Nivernois*; et l'*Arrêt des trois esprits sur le trespas de très-hault et très-puissant prince Claude de Lorraine, duc de Guise*; plus un *Cantique de la paix*. Cet auteur a laissé un fils nommé Hélie BARGEDÉ, lequel, au rapport de l'abbé Le Beuf, a composé six livres *de la France triomphante*, et quantité *d'autres poésies* qui n'ont jamais été imprimées. On trouve aussi, parmi ses œuvres, des Vers faits à sa louange, par Claude BARGEDÉ, lieutenant à Vezelai, son frère.

† BARGEMON ou BERGAMON (Guilhen de), poëte provençal, que Jehan de Nostre-Dame dit être né au commencement du 13e siècle, et être mort en 1285. Il en fait à son ordinaire un bon gentilhomme, très-bon poëte, mais aussi très-menteur et mauvais plaisant. Ses railleries continuelles envers les dames le firent chasser de la cour du comte Bérenger. Aucun manuscrit, ni aucun autre historien que Jehan de Nostre-Dame, n'ont parlé de ce troubadour.

BARGEO. *Voyez* ANGELI, n° I.

BARGIUS (Thomas), professeur de théologie à Copenhague, mort le 27 octobre 1661, possédoit l'hébreu et l'arabe, et a publié un grand nombre d'*Ouvrages* d'érudition et de critique sacrée.

BARIER (François-Julien), graveur ordinaire du roi en pierres fines, excelloit dans cet art. On voit de lui des figures presque imperceptibles, et cependant très-distinctes. Il mourut à Paris, en 1746, à 66 ans. C'étoit un homme de goût, industrieux, et auquel il ne manquoit qu'une plus grande connoissance du dessin.

BARJESU. *Voyez* ELYMAS.

BARIN. *Voy.* GALISSONIÈRE.

* BARING (Daniel Eberhard), né en 1690 dans le pays de Hildesheim, obtint la charge de sous-bibliothécaire à la bibliothèque royale d'Hanovre. Il fut savant dans les sciences historiques et diplomatiques. Ce fut lui qui le premier recueillit les matériaux pour former une bibliothèque diplomatique. Son principal ouvrage est intitulé *Clavis diplomatica, specimina veterum scripturarum tradens, etc.* Hanovre, 1737, in-4°. Edit. 2ª *Sic ab auctore recognita, emendata et locupletata, ut novum opus videri possit*, Ibid., 1754, in-4°.

† BARIOL ou BARJOLS (Elyas de), poëte provençal, né vers la fin du 12ᵉ siècle, étoit le fils d'un marchand, suivant Millot (Jehan de Nostre-Dame en fait un gentilhomme.) Mais ayant de l'esprit et une belle voix, le métier de jongleur lui parut préférable au négoce; il s'associa pour l'exercer à un certain Olivier, avec lequel il se mit à parcourir les châteaux. On lui attribue dix-huit *Chansons*, qu'il adressa à une dame Garsende de Sabran ou Garcène de Forcalquier; les manuscrits de la bibliothèque impériale en contiennent sept, qui sont d'une assoupissante monotonie. Nostradamus dit que ce poëte est auteur d'un traité intitulé *Guerra dels Baussenços*; il ajoute que le moine de Montmajour rapporte «que la princesse Garcène ne se fût pas tenue honorée de lire ni chanter aucune des chansons que ce poëte eût faites, parce qu'elles étoient sans rhithme ni raison.» Le même auteur le fait mourir à la fleur de son âge, en 1180, et Millot lui fait prendre l'habit monastique, en 1222, dans l'ordre des hospitaliers de Saint-Benezet d'Avignon.

* BARISANUS (François-Dominique), docteur en philosophie et en médecine dans le 17ᵉ siècle, étoit d'Albe dans le Montferrat. Il mourut à Turin, dans un âge avancé; il est auteur des ouvrages suivans: I. *Hippocrates medico-moralis ad utramque, corporum scilicet et animarum, salutem accommodatus*, Augustæ Taurinorum, 1682, in-4°. II. *Tractatus de thermis valderianis prope cuneum in Pedemontio sitis*, Turin, 1690, in-8°.

† BARISONI (Albertin), noble de Padoue, né en 1587, mort évêque de Cénéda, dans l'état vénitien, en 1667, professa dans l'université de sa patrie le droit civil et la philosophie morale. Il fut l'ami de Tassoni, de Galilée et du savant Pignorius, dont il prit la défense dans un écrit fait exprès à ce dessein. Il a laissé un *Eloge de la poésie*, prononcé dans l'académie de Ricovrati, des notes sur le poëme *Della Secchia rapita*, et un Traité *de Anchivis antiquorum*, que le marquis Poléni a publié dans ses supplémens aux antiquités de Rome, Venise, 1737, in-fol.

* BARKHAM (Jean), antiquaire anglais, né vers 1572 à Exeter, élève de l'université d'Oxford, obtint le doyenné de Bocking au comté d'Essex, où il mourut en 1642. Barkham a fait présent à l'archevêque Laud d'une superbe collection de médailles et de monnoies, que ce prélat ajouta à celles dont il avoit enrichi l'université d'Oxford. On croit que le docteur Barkham est le véritable auteur de l'*Explication du Blason*, connue sous le nom de *Guillim*.

* BARKHEY (Nicolas), théologien luthérien, né à Brême en 1709, mort professeur de théologie, et pasteur à La Haye, le 18 juin 1788, a publié, à l'exemple de

Crénius et d'autres, plusieurs Recueils estimables de mémoires choisis *sur divers sujets de philologie sacrée*, nommément *Bibliotheca Bremensis et Hagana*, vol. in-12, *Musæum Haganum et symbolæ Haganæ*, vol. in-12.

* BARKO (Vincent, baron de), général hongrois distingué, naquit en 1719 à Verovitja en Esclavonie. Il entra au service de l'Autriche comme cornette en 1731, âgé seulement de 12 ans, et parvint, par sa bravoure et ses talens, jusqu'au grade de feld-maréchal-lieutenant. Il s'est trouvé à beaucoup de batailles dans les campagnes d'Italie et dans celles de la guerre de sept ans. C'est lui qui à Cosel fit prisonnier le général prussien Zettwitz, avec trois cents hommes et beaucoup de chevaux, ce qui lui valut le titre de baron et l'ordre de Marie-Thérèse. La cour lui confia souvent des missions importantes. Dans les derniers temps, il fut général commandant en Hongrie, et remplit ce poste avec zèle et fidélité. Il mourut à Pest, le 11 mars 1797, âgé de 79 ans.

* BARKSDALE (Clément), théologien anglais, né en 1609 à Winchcombe dans le comté de Glocester, et mort en 1687. On a de lui *Monumenta litteraria, sive obitus et elogia doctorum virorum, ex historiis*, in-4° ; *Nympha libethtis*, ou la *Muse de Corswol*; la *Vie de Hugues Grotius*; le *Mémorial des honnêtes gens*; plusieurs *Traités*; et des *Sermons*.

† I. BARLAAM (St.) naquit dans un village près d'Antioche, et passa sa jeunesse dans les travaux de l'agriculture. Ses vertus, sa piété sincère le firent remarquer des satellites de Dioclétien, persécuteur du christianisme. Barlaam souffrit divers tourmens. On dit qu'il se laissa brûler la main, dans laquelle on avoit placé des charbons ardens, plutôt que de sacrifier à l'idolâtrie. St. Basile et St. Jean Chrysostôme ont écrit son panégyrique.

II. BARLAAM, ermite indien, dont la vie, ou plutôt le roman religieux a été écrit par St. Jean Damascène. C'est ainsi que le savant Huet parle de cet ouvrage : « C'est un roman, mais spirituel : il traite de l'amour ; mais de l'amour divin : l'on y voit beaucoup de sang répandu ; mais c'est du sang des martyrs.... Non que je veuille soutenir que tout en soit supposé : il y auroit de la témérité à désavouer qu'il y ait jamais eu de Barlaam. Le témoignage du martyrologe romain qui le met au nombre des saints ne permet pas d'en douter. — Cet ouvrage, soit pour la manière dont il est écrit, soit pour l'agrément de son invention, soit pour la piété, a été si fort goûté des chrétiens d'Égypte, qu'il a été traduit en langue cophte, et qu'il est aujourd'hui assez commun dans leurs bibliothèques. »

† III. BARLAAM, moine grec de St. Basile, né à Seminara, dans la Calabre, se distingua au 14e siècle par son savoir dans la théologie, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie. Etant passé en Orient pour y apprendre la langue grecque, il s'acquit les bonnes graces d'Andronic-le-Jeune, empereur de Constantinople l'an 1339, qui le fit abbé de Saint-Sauveur. Ce prince l'envoya en Occident pour proposer la réunion des Eglises grecque et latine, et sur-tout pour implorer les secours des princes chrétiens contre les mahométans. Ses *Lettres* à ce sujet ont été imprimées à Ingolstad, 1604, in-4°. Barlaam, de retour en Orient, eut de vives disputes avec Palamas, moine célèbre du Mont-Athos : c'étoit le chef d'une secte de quiétistes, qui, en appuyant leur

barbe sur la poitrine, et fixant leurs regards vers le nombril, croyoient voir la lumière éclatante qui parut aux apôtres sur le Thabor. Ces visionnaires soutenoient qu'elle étoit incréée. Barlaam s'éleva contre eux; mais ayant été condamné par les sectateurs de ces contemplatifs, il vint à Constantinople, où il écrivit contre les Latins; devenu évêque de Giéraci, il écrivit contre les Grecs: ce qui a donné lieu à quelques auteurs de distinguer deux Barlaam. On trouve dans Canisius les Traités de cet auteur *pour prouver la procession du Saint-Esprit et la primauté de l'Eglise de Rome*. Le siége de son évêché fut transféré à Locri, par le crédit de Pétrarque, à qui, dans le temps de son ambassade à Avignon, il avoit montré un peu de grec. Barlaam mourut dans cet évêché vers 1348.

† I. BARLÆUS (Gaspar), né à Anvers en 1584, d'abord ministre en Hollande, défendit Arminius, et fut privé de ses emplois par les gomaristes. Il professa ensuite la philosophie à Amsterdam, où il mourut le 14 janvier 1648. On a de lui un volume de *Harangues* estimées, 1632, in-fol. Ses *Poésies* ont été imprimées à Leyde, en 1628 et 1633, in-8°. On y trouve plus de génie que d'art, et plus de feu que de correction. On a encore de lui des *Lettres*, Amsterdam, 1667, 2 vol. in-12. II. Une *Histoire du Brésil* en latin, ibid. 1647, in-fol. III. *Medicea hospes, sive descriptio publicæ gratulationis quâ S. A. que reginam, Mariam de Medicis, etc.*, Amstelodami, 1638, in-fol. IV. *Anti-putaneus, sive politico-catholicus*, Cosmopoli (Amsterd.), 1633, in-4°.

† II. BARLÆUS (Lambert), professeur de grec dans l'académie de Leyde, né à Bommel en 1595, étoit frère du précédent. Il parloit, dit-on, le grec, comme l'idiome maternel; ce qui le fit charger par les états des Pays-Bas de traduire en cette langue, avec Jacques Révius, la Confession des Eglises réformées. Il mourut en 1655, âgé de 60 ans. Il avoit été aumônier d'ambassade à Paris. On a de lui le *Timon de Lucien*, avec des notes utiles, Leyde, 1652 et 1687, in-4°.; et un bon *Commentaire sur la Théogonie d'Hésiode*, Leyde, 1658, in-8°. Il mourut le 16 juin 1655.

† I. BARLAND (Adrien), natif de Barland, village de la Zélande, en 1488, professeur d'éloquence à Louvain, mourut en 1542, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. Des *Notes sur Térence, sur Virgile, sur Pline le jeune, sur Ménandre*. II. Un *Abrégé de l'Histoire universelle, depuis J. C. jusqu'en* 1532, Cologne, in-8°, 1603. III. *Ducum Brabantiæ chronica: item Brabantia dos, poëma*, Antverp, 1600, in-fol., fig.; traduit en français par Vrient, Anvers, 1603, in-fol., fig. IV. *De litteratis urbis Romæ principibus*, in-4°. *Hollandiæ comitum historia et icones Caroli, Burgundiæ ducis, vita Ultrajectensium episcoporum catalogus et res gestæ*, Francfort, 1585, in-8°. Bernard Juarlems a recueilli et publié ensemble les opuscules de Barland, à Cologne, en 1603, in-8°. Sa latinité est pure. Erasme faisoit cas de lui.

* II. BARLAND (Hubert), médecin, né en Zélande, exerça son art à Namur vers 1530. Il étoit lié d'amitié avec Erasme, qui avoit pour lui beaucoup d'estime. Barland a traduit de grec en latin le livre de Galien, intitulé *De medicamentis paratu facilibus*. Il s'apprêtoit à donner d'autres ouvrages, mais il mourut au moment d'exécuter ce dessein, ce qui nous reste de lui se réduit aux deux pièces sui-

vantes, I. *Velitatio medica cum Arnoldo Nootsio, medicinæ apud Lavanienses doctore*, Antverpiæ 1532, in-8°. II. *Epistola medica de aquarum destillatarum facultatibus*, Antverpiæ, 1536, in-8°.

* BARLES (Louis), médecin, se dévoua aux travaux de la pratique; dont il s'acquitta avec assez de réputation vers la fin du 17e siècle. On a de lui deux ouvrages qu'on peut regarder comme une traduction de ceux que *Degraaf* a publiés sur les organes de la génération; on lui doit cependant tenir compte de les avoir enrichis des connnoissances que *Van Hoorm* et *Veslingius* ont répandues sur cette matière, et d'y avoir ajouté plusieurs planches. Voici les titres de ces ouvrages : I. Les *Nouvelles découvertes sur les organes des femmes, servant à la génération*, Lyon, 1674, in-12. II. Les *Nouvelles découvertes sur les organes des hommes, servant à la génération*, Lyon, 1675, in-12. Ces deux Traités ont été réunis, Lyon, 1680, 4 volumes in-12.

† BARLETTA (Gabriel-François), religieux dominicain, ainsi appelé, selon quelques-uns, parce qu'il étoit né à Barletta, ville du royaume de Naples; d'autres prétendent qu'il étoit d'Aquino, au même royaume, et que Barletta fut le nom de sa famille. Ce jacobin se distingua dans le 15e siècle par *des sermons burlesques*. Les FF. prêcheurs en furent si honteux, qu'ils soutinrent que Barletta n'avoit pas prononcé la plupart de ces discours. Quoi qu'il en soit, il prêchoit en commençant une phrase en langue vulgaire, la continuant en latin, et la finissant en grec; citant Virgile après Moïse, et plaçant David à côté d'Hercule. Ce prédicateur, examinant, par exemple, pourquoi le Saint-Esprit différa sa venue dans le monde, attribue ce délai à la peur d'être traité de la même manière que le fils de Dieu. Il ne fait finir la dispute entre le Père et le Saint-Esprit que par cet expédient : « Le Saint-Esprit s'avisa de prendre la forme de vent et de feu, afin de ne courir aucun risque parmi les hommes. » Les fables d'Esope entrent aussi dans les sermons de Barletta. Ce pieux bouffon avoit de la vogue de son temps. On fit même ce proverbe à son occasion, *Nescit prædicare, qui nescit Barlettare*. Il y a eu plus de vingt éditions de ses *Sermons*. Les meilleures sont celles de Venise, 1571, in-8°; et Lyon, 1502 et 1536.

* BARLEZIO (Marino), prêtre de Scutari, a été confondu par Vossius et quelques autres avec Marino Becichemo. Il a écrit trois livres : I. *De Obsidione Scodrensi*, en 1477, Venise, 1504. II. La *Vie de Scanderberg*, en latin, Rome, 1506. III. *Compendium vitarum summorum pontificum, et imperatorum Romanorum usque ad Marcellum II*, Rome, 1555.

BARLOTTA (Joseph), poëte sicilien du siècle passé, a laissé des *Œuvres de morale*, des *Odes*, des *Sonnets*, des *Cantates*, et d'autres poésies.

† I. BARLOWE (Thomas), professeur de théologie, à Oxford, évêque de Lincoln sous Charles II, mourut en 1690, âgé de 85 ans. Il est auteur d'un ouvrage, traduit en français en 1679, in-8°, *sur l'excommunication et la déposition des rois*. Il y prouve que le pape ne peut pas déposer les rois, ni faire présent de leurs états à qui bon lui semble. Il a beaucoup écrit contre les catholiques romains.

* II. BARLOWE (Guillaume), prélat anglais. Quand les ordres religieux furent dissous par Henri VIII, Barlowe étoit prieur d'un monastère.

On lui donna l'évêché de Saint-Asaph, puis après celui de Saint-David. En 1547 il fut évêque de Bath et de Wells; mais il fut déposé de ce siége par Marie, pour s'être marié; alors il passa en Allemagne. Il fut rappelé à l'avénement de la reine Elisabeth, qui le nomma évêque de Chichester. Il est mort en 1638. On a de lui plusieurs ouvrages.

* III. BARLOWE (Guillaume), fils du précédent, né dans le comté de Pembrock, fut admis au collége de Baliol, à Oxford, en 1560, où il prit en 1564 le degré de maître-ès-arts. S'étant voué au ministère ecclésiastique, il fut d'abord prébendier de Winchester, et enfin en 1614 chapelain du prince Henri, et archidiacre de Salisbury. Il fut le premier qui écrivit sur la nature et les propriétés de l'aimant, vingt ans avant que William Gilbert eût traité ce sujet. On lui doit *l'usage d'enfermer entre deux glaces et de suspendre la boussole*, qu'il sut mieux approprier qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors aux besoins du navigateur. Il rechercha la différence qui existe entre l'acier et le fer employés pour les divers usages de l'aimant, et découvrit le vrai moyen de toucher les aiguilles magnétiques, ainsi que d'armer et de traiter l'aimant. Il développa le premier les raisons de l'augmentation de force que l'aimant emprunte de son armure. On a de lui les ouvrages suivans en anglais, I. *L'Aide du navigateur, contenant plusieurs connoissances importantes à la navigation*, 1597, in-4°. II. *Observations et expériences sur les propriétés et la nature de l'aimant*, 1616, in-4°. III. *Réfutation des remarques de Marc Ridley, sur l'ouvrage précédent.* Barlowe mourut en 1625.

* IV. BARLOWE (François), graveur à l'eau-forte, a publié une édition des fables d'Esope, ornées de *Figures dessinées et gravées par lui.* Il a fait d'autres sujets représentant des animaux, et entendoit fort bien ce genre auquel il s'est exercé dès son enfance. Il étoit né à Cambridge en Angleterre en 1649, et mourut en 1702.

* V. BARLOWE (N.), l'un des plus célebres horlogers anglais. Il inventa, en 1676, les pendules à répétition, et, environ quinze ans après, il inventa les montres de la même espèce. Il eut pour rival dans le même genre un habile artiste nommé Quare, dont les montres obtinrent la préférence sur les siennes; mais la gloire de l'invention resta toujours à Barlowe.

BARNABÉ (saint), de la tribu de Lévi, naquit dans l'île de Chypre. Ayant goûté la doctrine de J. C., il vendit une terre et en donna le prix aux apôtres. Il fut envoyé à Antioche, pour affermir les nouveaux disciples. Il alla ensuite à Tharse en Cilicie, pour amener saint Paul à Antioche, où ils furent déclarés tous deux apôtres des gentils. Ils annoncèrent l'Evangile ensemble en divers lieux, jusqu'à ce qu'il allât en Chypre, avec saint Marc, où les juifs de Salamine le lapidèrent, suivant la plus commune opinion. Nous avons une lettre sous le nom de cet apôtre, déterrée par le père Ménard dans un manuscrit de l'abbaye de Corbie: elle a été publiée en 1645, in-4°, par don Luc d'Achéry. Cette lettre se trouve encore, en grec et en latin, dans le Recueil des Pères apostoliques de Coustelier, réimprimé à Amsterdam en 1724 par les soins de Le Clerc. Elle y est même accompagnée des jugemens et des notes de plusieurs savans.

BARNABITES. *Voyez* FERRARI *et* MARINIS.

* I. BARNARD (Jean), né en 1685 à Reading dans le Cherkshire. Ses parens étoient quakers ; il succéda au commerce de son père, qui étoit marchand de vin. Il quitta la secte des quakers et rentra dans l'Eglise anglicane. Ayant été choisi par le corps des marchands de vin pour présenter à la chambre des lords leurs objections contre un bill qui touchoit à leur commerce, l'habileté qu'il montra dans cette circonstance le fit nommer candidat pour la ville de Londres l'année suivante 1722, où il fut appelé à représenter au parlement d'Angleterre la cité de Londres. En 1727, nommé alderman de Dorgate-Ward, il présenta à la chambre des communes un bill pour assujettir à un service plus régulier les matelots de la marine marchande. En 1730, la cour de Vienne ayant entamé en Angleterre une négociation pour un emprunt de 400,000 livres sterling, il s'opposa avec force et avec succès au bill qui fut alors proposé, pour défendre à qui que ce fût de prêter à aucun prince étranger sans une autorisation de S. M. Quelques années après il proposa un bill pour diminuer le nombre des spectacles et la licence des comédiens, qui étoit alors à son comble. En 1737 il forma, pour réduire l'intérêt de la dette nationale, un plan dont l'exécution n'eut lieu que quelque temps après. Successivement shériff de la ville de Londres et du comté de Middlesex ; promu ensuite à la dignité de lord maire, il ne cessa dans ces différentes places de mériter l'estime et la reconnoissance de ses concitoyens ; il en reçut en plusieurs occasions l'honorable témoignage, et mérita le nom de *Père de la cité*. Barnard mourut le 29 août 1766, âgé de près de 80 ans. Personne, dit l'auteur du Dictionnaire biographique, ne fut plus universellement estimé pendant sa vie, et plus sincèrement regretté après sa mort.

* II. BARNARD (Théodore), *ou* BERNARDI, né à Amsterdam, étudia la peinture sous différens maîtres, et particulièrement sous la conduite du Titien. On lui attribue les tableaux qui ornent la cathédrale de Chichester.

* BARNAUD (Nicolas), originaire de Crest en Dauphiné, semble avoir été à la fois médecin et gentilhomme. Il voyagea en Espagne en 1559 ; il professoit la religion protestante. Il chercha la pierre philosophale. Le temps de sa mort est aussi inconnu que l'époque de sa naissance. Prosper Marchand lui attribue, dans son Dictionnaire, une multitude d'ouvrages telle qu'on croit qu'il a confondu plusieurs écrivains de ce nom. Barnaud est au nombre des mille et un auteurs à qui l'on a attribué le fameux traité *de tribus impostoribus ;* traité que personne ne vit jamais. Il n'est pas plus démontré qu'il ait écrit un commentaire latin sur le fameux logogriphe du moyen âge, qu'on appelle l'épitaphe d'*Alix Lœlia, Crispis*, etc. Mais Barnaud semble s'être déguisé sous le nom de Nicolas de Montaud, dans deux ouvrages imprimés à un an d'intervalle l'un de l'autre, et faits absolument dans le même esprit : le premier, intitulé *Cabinet du roi de France, dans lequel il y a trois perles précieuses* (les trois ordres), par le moyen desquelles le roi s'en va devenir le premier monarque du monde, in-8°, 1581 ; l'autre, *le Miroir des Français*, compris en trois livres, etc. Le tout mis en dialogue, 1582, in-8° de 511 pages. Ce dernier ouvrage est aussi curieux que rare (l'abbé Buri estimoit qu'il n'en existoit pas dix exemplaires). Il déroule avec une audace quelquefois

cynique le tableau des malheurs de la France sous le foible Henri III, et les remèdes qu'il y propose ont une conformité singulière avec le régime révolutionnaire établi plus de deux siècles après. On y trouve la sécularisation des biens du clergé, la déportation, le maximum, le mariage des prêtres, la fonte des cloches, la garde nationale, la réunion de la Belgique, du Comtat d'Avignon, du Milanais, etc. *Voy.* une analyse piquante de ce miroir, dans un ouvrage intitulé Malesherbes, de M. de Lille de Sales, Paris, 1803, vol. in-8°, pag. 202 à 247. On attribue aussi à Barnaud le *Réveil matin des Français et de leurs voisins* (*prétendus*), composé par Eusèbe, philosophe cosmopolite, en forme de dialogue. A Edimbourg, de l'imprimerie de Jacques James, avec permission, 1581, in-12 de 159 et de 192 pages. Il y a deux dialogues plus communément attribués à Théodore de Bèze.

† BARNAVE (Antoine-Pierre-Joseph-Marie), né à Grenoble en 1761, fils d'un procureur de cette ville. Il suivit d'abord la carrière du barreau au parlement de Grenoble, et fut élu en 1789 député à l'assemblée nationale. Quoique très-jeune encore, il fut bientôt placé dans le rang des premiers orateurs: une diction facile, une logique pressante, l'art de ne jamais perdre de vue l'objet principal, et d'y ramener toujours la discussion, assurèrent ses succès. Souvent il a combattu avec avantage Mirabeau, Cazalès, l'abbé Maury, etc. Il s'acquit la faveur populaire en déclamant contre les ministres et la noblesse; il fut l'un des trois députés nommés pour aller à Varenne chercher la famille royale. Ce voyage lui avoit fait changer d'opinion contre la monarchie; il parla plusieurs fois depuis sur l'inviolabilité du monarque, et disoit, sur la fin de l'assemblée, « qu'une constitution trop démocratique pouvoit ouvrir sur la France mille sources de haine et de calamités; que la liberté étoit un superflu pour le peuple; » ce qui lui fit perdre sa popularité. De retour dans sa patrie, il fut emprisonné pendant quinze mois; conduit ensuite à Paris devant le fatal tribunal révolutionnaire, il y parut avec noblesse, y parla en sage qui prise peu la vie, mais qui sait la défendre pour épargner un crime à ses assassins. Jamais il ne montra une éloquence plus douce, plus persuasive; ses juges furent même entraînés, et on vit le moment qu'oubliant la loi de proscription qu'ils devoient appliquer, ils alloient absoudre Barnave. Il fut cependant condamné à mort le 29 novembre 1793, à 32 ans. En traversant la salle pour aller dans le cachot, il aperçoit Camille Desmoulins, s'approche et lui dit: « Camille, tu ne m'en veux pas; nous avons dès le commencement défendu la même cause. Je fais des vœux sincères pour que tu ne sois pas victime comme moi. » Plusieurs *Discours* et *Rapports* de Barnave, faits à l'assemblée nationale, sont imprimés. Son buste est déposé au musée de Grenoble.

*BARNER (Jacques), né en 1641 à Elbing, ville de Pologne dans la Prusse Royale. Vers l'an 1670, il enseigna la chimie à Padoue, et professa ensuite la philosophie et la médecine à Leipsick. L'amour de la patrie le rappela à Elbing, où il mourut vers l'an 1686. On a de lui les ouvrages suivans, I. *Prodromus vindiciarum, experimentorum ac dogmatum suorum*, Augustæ Vindelicorum, 1667, in-8°. II. *Exercitium chymicum delineatum*, Patavii, 1670, in-4°. III. *Prodromus sennerte novi, seu delineatio novi medicinæ systematis, in quo quic-*

quid a primis sæculis in hunc usque diem de arte prodiit, Hippocratis, Galeni, Paracelsi, Helmontii, Sylvii, Willisii, etc., dogmata, ex principiis anatomico-chymicis examinantur, Augustæ Vindelicorum, 1674, in-4°. IV. *Spiritus vini sine acido, hoc est, in spiritu vini et oleis indistinctè non esse acidum, nec ea propterea à spiritu urinæ reverà coagulari, demonstratio curiosa, cum modo conficiendi salia volatilia oleosa, eorumque usu*, Lipsiæ, 1675, in-8°. V. *Chymia philosophica, cum doctrinâ salium, medicamentis sine igne culmari parabilibus, et exercitio chymiæ*, Noribergæ, 1689, in-8°.

* I. BARNES *ou* BERNES (Lady Juliana) naquit d'une famille noble à Roding, dans le comté d'Essex, au commencement du 15e siècle. Prieure du couvent de Sepewell, situé près de Saint-Albans, elle fut célèbre par sa beauté, son courage et la passion des exercices que les hommes semblent s'être réservés, tels que la chasse, la pêche, etc., elle écrivit sur les amusemens qui faisoient ses délices. Il existe quatre éditions de son ouvrage : la première est de 1481; la partie qui traite de la chasse et de la fauconnerie, qui fut imprimée au monastère de Saint-Albans, est rare et recherchée en Angleterre. Le style en est quelquefois un peu libre.

* II. BARNES (Robert), théologien anglais, et chapelain de Henri VIII, passa en Allemagne, où il eut de fréquentes conférences avec les protestans à Vittemberg en 1530; il logeoit même chez Luther en 1535 ; il fut chargé par Henri VIII de négocier avec l'électeur de Saxe, et il conféra avec des théologiens réformés sur l'affaire du divorce de ce roi, qui fut très-content de sa conduite. Barnes étoit vraiment luthérien et il ne s'en cachoit pas, car l'évêque Gardiner ayant prêché contre la doctrine de Luther, Barnes prit le même texte et réfuta, dans un sermon, de la manière la plus virulente, cet évêque. On en porta plainte au roi, qui ordonna que Barnes en feroit satisfaction, qu'il signeroit certains articles, et qu'il se rétracteroit en chaire. Barnes obéit, mais d'une manière si ambiguë, qu'il soutenoit d'un côté ce qu'il rétractoit de l'autre. Sur de nouvelles plaintes occasionnées autant par son système que par sa causticité qui lui avoit fait beaucoup d'ennemis, il fut envoyé à la tour par ordre du roi et n'en sortit que pour aller au bûcher le 30 juillet 1540. Les luthériens le regardent comme un martyr. Il a composé *Vitæ Romanorum pontificum, cum præfatione Lutheri*, Wittemberg, 1536, in-8°, ouvrage qui a eu plusieurs éditions, une, entre autres, de Bâle, sans date, mais qui est de 1568, si l'on en juge par cette partie du frontispice : *Vitæ Romanorum pontificum, quos papas vocamus, per Robertum Barns, S. Theol. doct. Anglum, Londini anno ab hinc 28, pro Christi nomine combustum, etc.*, Basil., in-8° de 406 pages. C'est à tort et par imposture que J. M. Lydius a mis le nom de Barnes dans le titre de son *Scriptores duo Anglici coætanei ac conterranei de vitis pontificum, R. Barns et Joan. Balæus, etc.*, Lugduni Bat., 1615, in-8° ; il n'y a pas un mot de Barnes. David Clément dans l'article qu'il a conservé à notre auteur, l'appelle Barns, et Bayle le nomme Barnes ; nous avons suivi cette dernière orthographe.

† III. BARNES (Jean), né en Angleterre, supérieur des bénédictins à Douay, se retira à Paris vers l'an 1624, pour éviter les poursuites

de l'inquisition ; mais ayant écrit avec liberté sur des matières délicates, il fut conduit à Rome en 1625, et mis dans la prison de ce tribunal. Il y mourut trente ans après. On a de lui un *Traité contre les équivoques*, en latin, Paris, 1625, in-8°, traduit la même année en français ; et un autre, intitulé *Catholico-Romanus pacificus*, qui fut cause de ses disgraces, Oxford, 1680, in-8° : on le trouve dans le *Fasciculus rerum expetendarum* de Grotius.

† IV. BARNÈS (Josuas *ou* Josué), professeur en langue grecque à Oxford, naquit à Londres, le 10 janvier 1654, d'un marchand de cette ville. On l'envoya à Cambridge en 1671, et en 1678 il en fut élu membre, et devint professeur de la reine en langue grecque en 1695. Il se distingua de bonne heure par une grande connoissance dans cette langue, qu'il écrivoit et parloit avec une facilité admirable, mais il ne put faire passer dans ses traductions les beautés et le sublime des poëtes grecs. En 1675, il publia à Londres une petite pièce, intitulée *Gerania* ou *Relation de la découverte d'un petit peuple appelé Pygmée*. Deux ans après, il donna dans la même ville une paraphrase de l'*histoire d'Esther*, en vers grecs. Il s'appliqua ensuite à l'étude de l'histoire d'Angleterre ; et en 1688 il fit paroître la *Vie du roi Edouard III*. Son *édition d'Euripide* parut in-folio en 1694. En 1700, une dame Mason, son admiratrice, veuve d'environ 45 ans, qui avoit un douaire de 200 livres sterlings par ans, se rendit à Cambridge pour lui rendre ses hommage, et lui demander la permission de lui léguer 100 livres sterling de rente après sa mort. Barnès s'excusa d'accepter le don, à moins qu'elle n'y joignît celui de sa personne, qu n'étoit rien moins qu'agréable. La dame l'estimoit et l'aimoit trop pour « rien refuser à Josué, pour lequel, disoit-elle, le soleil s'étoit arrêté » ; et elle l'épousa peu de temps après. Il publia à Cambridge, en 1705, son édition d'*Anacréon*, in-12 ; et 1710, celle d'*Homère*, 2 vol. in-4°, qui est estimée pour ses scolies, les remarques et les variantes dont il l'a enrichie. Barnès mourut le 3 août 1712, âgé de 58 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il en a publié beaucoup d'autres. I. *La Création du Monde*, et *le Cantique des Cantiques*, en vers anglais, in-8°. II. *Mélanges et Epigrammes*, en vers grecs et latins. III. Poëme burlesque en vers grecs macaroniques, *sur les combats, d'une araignée et d'un crapaud*, 1673. IV. Poëme *sur les combats des coqs*, 1673. V. Un *Dictionnaire poétique grec et latin, avec un dictionnaire des noms propres*, in-folio, 1677. VI. Des *Comédies*, des *Dissertations*, des *Discours*, des *Harangues*, des *Vies* de plusieurs poëtes et de conquérans, des *Méditations*, des *Sermons*, etc. (*Voyez* le catalogue de ses ouvrages, inséré dans le Dictionnaire de Chauffepié, au mot *Barnès*.) Cet auteur avoit des sentimens singuliers ; il soutenoit fermement que les péchés spirituels, tels que l'orgueil, la médisance, etc., offensoient infiniment plus la divinité que ceux que l'on commet en se livrant aux sens. Il croyoit que la charité ne demeure jamais, ou bien rarement sans récompense dans cette vie. Il étoit tellement entêté de cette opinion, qu'il donna un jour le seul habit qu'il avoit à un pauvre qui vint à sa porte, et il racontoit souvent qu'il avoit reçu des dons extraordinaires de personnes inconnues, pour des aumônes de ce genre. Barnès avoit

plus de vivacité d'esprit que de solidité de jugement ; une force de mémoire extraordinaire, et une facilité prodigieuse à s'exprimer et à écrire en grec. Un excellent critique de son temps disoit ordinairement de lui « qu'il savoit autant de grec qu'un savetier d'Athenes. »

† BARNEVELDT (Jean d'OLDEN), avocat-général des états de Hollande, acquit l'estime de la république et des puissances étrangeres dans ses négociations et dans ses ambassades. On peut le compter parmi les fondateurs de la liberté de sa patrie. Henri IV et la reine Elisabeth, bons juges du mérite, faisoient beaucoup de cas de cet habile négociateur. Il avoit l'art de presser les affaires sans précipitation affectée, et de les reculer sans indolence. Son talent de pénétrer les secrets d'autrui en cachant les siens fut plus d'une fois utile à sa république. Il fut le principal auteur de la trève de 1609, conclue pour 12 ans entre l'archiduc et les états. Il empêcha ses concitoyens de prendre part aux troubles de Bohême, dont Maurice, prince d'Orange, vouloit profiter pour avancer sa fortune. Les vues de ce prince l'inquiétoient ; il crut y mettre un obstacle en opposant les arminiens aux gomaristes, partisans de Maurice. On ne vit dès-lors qu'écrits injurieux, que satires sanglantes entre les deux partis, que libelles diffamatoires contre les magistrats. Les ministres se déchiroient dans les chaires, et les particuliers épousoient leur querelle dans l'intérieur des maisons et dans les places publiques. On n'entendoit parler que de la grace et de la prédestination : c'étoit le sujet de la dispute. Grotius engagea le roi Jacques à écrire aux états-généraux pour les exhorter à tolérer les deux partis ; et on publia, en conséquence des lettres du roi d'Angleterre, un décret par lequel il étoit ordonné aux ministres d'enseigner « que le principe et l'accroissement de la foi venoient de la grace que Jésus-Christ nous a méritée ; que Dieu n'a créé personne pour le damner ; qu'il n'impose à personne la nécessité de pécher, et qu'il a la volonté de sauver tous les fidèles. » Il leur étoit en même temps défendu de traiter les questions obscures qui partageoient les esprits. Cette ordonnance accommodoit fort les arminiens ; mais les gomaristes crièrent bientôt que le remède, loin de guérir le mal, ne faisoit que l'aigrir. Ils rompirent tout commerce avec leurs adversaires. Les arminiens déclamèrent à leur tour contre la démarche des gomaristes. Des plaintes on en vint aux injures, des injures aux coups, et tout paroissoit annoncer une guerre civile, lorsque l'ambassadeur d'Angleterre représenta aux états-généraux que la division alloit entraîner la ruine de la république ; que la connoissance des affaires de cette nature n'étoit pas du ressort des magistrats, et appartenoit au synode national, qui seul devoit décider laquelle des deux opinions étoit la plus conforme à la parole de Dieu, ou du moins de quelle façon on pouvoit tolérer l'une et l'autre. On assembla donc à Dordrech un synode composé des députés de toutes les églises calvinistes de l'Europe, excepté de celles de France, en 1618 et 1619. Cette assemblée condamna les arminiens avec autant de sévérité que s'ils n'avoient pas été de la même communion. Barneveldt, jugé par vingt-six commissaires, fut décapité le 13 mai 1619, âgé de 70 ans comme coupable d'avoir voulu livrer sa patrie à la monarchie espagnole ; lui qui avoit travaillé avec tant de zèle pour soustraire son pays à cette puissance. On lui envoya le ministre Walacus pour le préparer à la mort : Barneveldt

écrivoit dans ce moment à sa femme. Lorsqu'il vit entrer ce ministre, il lui dit qu'il étoit vieux et suffisamment préparé depuis long-temps, et qu'ainsi il pouvoit s'épargner cette peine. Le ministre insista. « Asseyez-vous donc, lui dit Barneveldt, jusqu'à ce que j'aie fini ma lettre. » Lorsqu'elle fut achevée, il demanda à ce Walacus qui il étoit, discuta avec lui quelques points de religion, et ne cessa de protester qu'il étoit innocent. Sur quelques représentations du ministre, il lui dit : « Quand j'avois l'autorité, je gouvernois selon les maximes de ce temps-là; et aujourd'hui je suis condamné à mourir selon les maximes de celui-ci. » — Ses deux fils René et Guillaume, ayant formé le dessein de venger la mort de leur père, entrèrent dans une conspiration qui fut découverte. Guillaume prit la fuite; René fut pris et condamné à mort. Sa mère demanda sa grace au prince Maurice, qui lui dit : « Il me paroît étrange que vous fassiez pour votre fils ce que vous n'avez pas fait pour votre mari ! » Elle lui répondit : « Je n'ai pas demandé grace pour mon mari, parce qu'il étoit innocent; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il est coupable. » La Lettre de Barneveldt à sa femme et à ses enfans avant d'être conduit au supplice, qu'on trouve dans les *Prœstantium virorum epistolœ*, est un monument de tendresse et de grandeur d'ame.

I. BARO (Sparano), de Bari, célèbre jurisconsulte, mérita l'estime de Charles d'Anjou, qui le fit son chancelier en Provence, et lui donna plusieurs seigneuries. On lui doit un *Corps des lois et des coutumes de Bari*, et un ouvrage en latin, sous le titre *de Rosaire des vertus et des vices*, imprimé à Venise en 1571.

† II. BARO (Balthazar), né à Valence en Dauphiné en 1600, fut d'abord secrétaire de d'Urfé, dont il acheva le fameux roman d'*Astrée*. Il a publié les 4ᵉ et 5ᵉ parties de cet ouvrage en 1627 et 1628, en 5 volumes in-8°; la dernière est de lui. Il fut reçu à l'académie française le 12 février 1634; il fut ensuite gentilhomme de mademoiselle de Montpensier. On a de lui quelques pièces de théâtre, dont le recueil forme 2 vol. in-4°, Paris, 1651, qui ne sont pas sans mérite. On estime sur-tout sa *Parthenie*. On a encore de cet auteur *une Ode pour le cardinal de Richelieu, contre l'auteur d'un libelle*, Paris, 1637, in-4°. Il mourut en 1650.

† BAROCCI (François), noble Vénitien, vivoit dans le 16ᵉ siècle, et fut bon mathématicien. A sa mort, sa bibliothèque et ses manuscrits furent vendus par ses héritiers, et passèrent en Angleterre. Le plus remarquable de ses écrits est intitulé *Rytmomachia*. Il a pour objet un ancien jeu attribué à Pythagore. Auguste, duc de Brunsvick et de Lunebourg, le traduisit en allemand, et le fit imprimer à Leipsick en 1617, in-fol., sous le nom de Gustave Séléno : le premier est l'anagramme d'Auguste; le second, qui signifie la lune en grec, fait allusion à la ville de Lunebourg, dont il étoit souverain.

† BAROCHE (Frédéric), peintre, né à Urbin en 1528, mort dans la même ville en 1612, trouva dans sa famille les secours qu'il pouvoit désirer pour son art. Son père, sculpteur, lui montra à modeler; et il apprit de son oncle, qui étoit architecte, la géométrie, l'architecture et la perspective. Le cardinal de La Rovère prit sous sa protection ce célèbre artiste, qui n'avoit alors que 20 ans, et l'occupa dans son palais. Ce peintre fut empoi-

sonné dans un repas par un de ses envieux. Les remèdes qu'il prit aussitôt lui sauvèrent la vie ; mais il ne recouvra point entièrement la santé : il vécut néanmoins 84 ans. Il ne pouvoit travailler que deux heures par jour. Ses infirmités lui firent refuser plusieurs places honorables que lui présentèrent le grand-duc de Florence, l'empereur Rodolphe II, et Philippe II, roi d'Espagne. Baroche a fait beaucoup de *Portraits* et de *Tableaux d'histoire ;* mais il a sur-tout réussi dans les *sujets de dévotion*. Il a beaucoup approché de la douceur et des graces du Corrège, et l'a surpassé pour la correction du dessin. Son coloris est frais : il a parfaitement entendu l'effet des lumières ; ses airs de tête sont d'un goût riant et gracieux. Il seroit à souhaiter qu'il n'eût pas outré les attitudes de ses figures, et qu'il n'eût point trop prononcé les parties du corps. On a des *Dessins* de Baroche au pastel, à la plume, à la pierre noire et à la sanguine. On a gravé d'après ce grand maître, et lui-même a fait plusieurs *Morceaux* à l'eau-forte qui petillent de feu et de génie. Il y a trois de ses *Tableaux* dans la galerie de Dresde, et un à Vienne. Le musée Napoléon possède sa belle *Descente de croix*.

† I. BARON (François-Eguilard), né à Saint-Pol-de-Léon, professa le droit à Bourges avec François Duaren son émule. Il mourut en 1550, âgé de 55 ans, et laissa quelques *Ouvrages*. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 3 vol. in-fol., 1562.

† II. BARON (Vincent), Dominicain du diocèse de Rieux, est auteur d'une *Théologie morale* en latin, 5 vol. in-8°, à Paris, 1666. Elle n'a guère été connue que de ses confrères. Il mourut en 1674, après avoir occupé la place de provincial et celle de définiteur-général au chapitre de 1656.

† III. BARON (François), né à Marseille en 1620, consul de France à Alep, rétablit le commerce du Levant, presque entièrement ruiné. Le grand Colbert, instruit des biens qu'il avoit faits à Alep et dans toutes ses dépendances, voulant procurer les mêmes avantages au commerce des Indes orientales, l'envoya à Surate en 1671, et pendant douze ans d'administration il fit fleurir le commerce de France, et le fit respecter des étrangers. Il mourut en 1683, honoré comme un modèle de droiture et de bienfaisance par les gentils mêmes et par les mahométans, qui prièrent sur son tombeau. C'est de lui que le célèbre Nicole tenoit toutes les pièces justificatives de la doctrine des Eglises syriennes sur l'Eucharistie, dont il a enrichi sa Perpétuité de la Foi.

† IV. BARON (Michel Boiron, *dit*), né à Paris en 1652, fils d'un marchand d'Issoudun, qui se fit comédien. Baron entra d'abord dans la troupe de la Raisin, et quelque temps après dans celle de Molière. On a dit que jouant, en 1684, le rôle d'Antoine dans la tragédie de Cléopâtre, de La Chapelle un comédien, nommé Danvilliers, envieux de ses talens, remplissant le rôle de l'affranchi Eros, qui présente à son maître l'épée qui doit terminer sa vie, présenta à Baron une épée très-affilée, et que celui-ci s'en aperçut à temps pour ne pas se poignarder réellement. Baron quitta le théâtre en 1696, par dégoût ou par religion, avec une pension de mille écus que le roi lui faisoit. Il y remonta en 1720, âgé de 68 ans ; et il fut aussi applaudi, malgré son grand âge, que dans sa première jeunesse. A ce vers de *Cinna* :

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,

Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leurs fronts pâlir d'horreur et rougir de colère....

on le vit, dit-on, au même instant, pâlir et rougir. Il finit sa première et sa seconde carrière dramatique en 1709, par le rôle de *Venceslas*, dans la tragédie de ce nom par Rotrou. Oppressé par son asthme, il s'arrêta sur ce vers : « Si proche du cercueil où je me vois descendre. » Il ne put achever son rôle ; mais les applaudissemens le suivirent longtemps, pour la dernière fois, jusque derrière le théâtre. On l'appela d'une commune voix le Roscius de son siècle. Il disoit lui-même, dans ses accès d'amour-propre, « que tous les cent ans on voyoit un *César*; mais qu'il en falloit deux mille pour produire un *Baron*. » Un jour son cocher et son laquais furent battus par ceux du marquis de Biron. « Monsieur le marquis, lui dit-il, vos gens ont maltraité les miens ; je vous en demande justice. » Il revint plusieurs fois à la charge, se servant toujours du même terme de *vos gens* et *les miens*. M. de Biron lui répondit : « Mon pauvre Baron, que veux-tu que je te dise ? Pourquoi as-tu des gens ? » On ajoute qu'il pensa refuser la pension que Louis XIV lui avoit donnée, parce que l'ordonnance portoit : « Payez au nommé Michel Boiron, dit *Baron*, etc. » Cet acteur, né avec tous les dons de la nature, les avoit perfectionnés par l'étude. Racine, si versé dans l'art de la déclamation, voulant faire jouer aux comédiens son Andromaque, avoit, dans la distribution des rôles, réservé à Baron celui de Pyrrhus. Après avoir donné des conseils aux acteurs qui devoient la représenter, il se tourna vers Baron. « Pour vous, monsieur, je n'ai point d'instruction à vous donner ; votre cœur vous en dira plus que mes leçons n'en pourroient faire entendre.... » Rousseau fit ces quatre vers pour son portrait :

Du vrai, du pathétique il a fixé le ton.
De son art enchanteur, l'illusion divine
Prêtoit un nouveau lustre aux beautés de Racine ;
Un voile aux défauts de Pradon.

Le Sage prétend néanmoins que dans les derniers temps de Baron, cet acteur avoit une prononciation un peu affectée, et que sa voix tremblante donnoit un air antique à sa prononciation. Baron, suivant Collé, excelloit sur-tout dans les détails d'un rôle, et mettoit tant de naturel dans son jeu, qu'il faisoit toujours oublier l'acteur. Sans jamais déclamer, même dans le tragique, il rompoit la mesure des vers de telle sorte qu'on n'en sentoit jamais la monotonie. Il faisoit de longues pauses, et jouoit si lentement que le spectacle duroit toujours une demi-heure de plus quand il y avoit un rôle. Pour se donner un air de jeunesse, il teignoit ses cheveux et ses sourcils, et réparoit par beaucoup d'art les outrages du temps. Baron prétendoit que la force et le jeu de la déclamation étoient tels que des sons tendres et tristes, transportés sur des paroles gaies, et même comiques, n'en arrachoient pas moins de larmes. On lui a vu faire plus d'une fois l'épreuve de cet effet surprenant, sur la chanson si connue :

Si le roi m'avoit donné
Paris sa grand'ville, etc.

Baron, ainsi que les grands peintres et les grands poëtes, sentoit bien que les règles de l'art n'étoient pas faites pour rendre le génie esclave. « Les règles, disoit cet acteur sublime, défendent d'élever les bras au-dessus de la tête ; mais si la passion les y porte, ils feront bien ; la passion en fait plus que les règles. » Il mourut à Paris, le 22 décembre 1729, âgé de 77 ans. Son esprit bril-

loit dans la conversation comme sur le théâtre. On a imprimé, en 1760, 3 vol. in-12 de *Pièces de théâtre*, sous le nom de ce comédien; mais on présume, peut-être injustement, qu'elles ne sont pas toutes de lui. On attribua l'*Andrienne* au père de La Rue, dans le temps même qu'elle fut représentée. C'est à quoi Baron fit allusion dans l'avertissement qu'il mit à la tête de cette pièce. « J'aurois ici un beau champ, dit-il, pour me plaindre de l'injustice qu'on m'a voulu faire. On a dit que je prêtois mon nom à l'*Andrienne*..... Je tâcherai d'imiter encore Térence, et je répondrai ce qu'il répondit à ceux qui l'accusoient de prêter son nom aux ouvrages des autres (Scipion et Lélius.) Il disoit qu'on lui faisoit beaucoup d'honneur de le mettre en commerce avec des personnes qui s'attiroient l'estime et le respect de tout le monde. » Les autres pièces qui méritent quelque attention sont *la Coquette*, *l'Ecole des pères*, et *l'Homme à bonne fortune*. On sait assez que Baron fut à la fois, dans cette pièce, le héros, l'auteur et l'acteur. C'étoit le peintre et le modèle. L'intelligence théâtrale qui règne dans ces pièces est peut-être une preuve qu'elles sont de Baron. Le dialogue en est vif, les scènes en sont variées : rarement elles offrent de grands tableaux; mais l'auteur sait copier d'après nature certains originaux, aussi importuns dans la société qu'amusans sur la scène. On voit qu'il avoit étudié le monde autant que le théâtre. Quant à la versification, si Baron étoit acteur excellent, il n'étoit que poëte médiocre. L'abbé d'Allainval a publié des Lettres sur Baron et la Le Couvreur. *Voyez* BIANCOLELLI. — Le père de ce célèbre acteur avoit aussi, dans un degré supérieur, le talent de la déclamation. Son genre de mort est remarquable. En faisant le rôle de don Diègue dans le Cid, son épée lui tomba des mains, comme la pièce l'exige; et la repoussant du pied avec indignation, il en rencontra malheureusement la pointe, dont il eut le petit doigt piqué. Cette blessure fut d'abord traitée de bagatelle; mais la gangrenne qui y parut, exigeant qu'on lui coupât la jambe, il ne le voulut jamais souffrir : « Non, non, dit-il, un roi de théâtre se feroit huer avec une jambe de bois.» Il attendit tranquillement sa mort, qui arriva en 1655.

† V. BARON (Hyacinthe-Théodore), né à Paris en 1686, ancien professeur et doyen de la faculté de médecine de Paris, premier médecin des camps et armées du roi en Italie et en Allemagne. Il mourut dans sa patrie le 29 juillet 1758. Il a eu beaucoup de part à la *Pharmacopée de Paris* de l'année 1732, in-4°; et a donné, en 1739, une *dissertation académique*, en latin, sur le chocolat : *An senibus chocolatæ potus ?* qui a été imprimée plusieurs fois; et une question de médecine dans laquelle on examine si *c'est aux médecins qu'il appartient de traiter les maladies vénériennes*, Paris, 1735, in-4°.

† VI. BARON (Hyacinthe-Théodore), fils du précédent, doyen de la faculté de médecine de Paris, mort en 1787, âgé de 80 ans; a publié quelques écrits relatifs à sa profession. I. *Questions sur les maladies vénériennes*, 1745, in-4°. II. *Usages de la faculté de médecine de Paris*, 1751, in-12. III. *Questions médicales*. IV. *Formules des médicamens à l'usage des hôpitaux militaires*, 1758. V. Un *Recueil de Thêmes*, 1759. L'auteur avoit été pendant long-temps employé dans les armées d'Italie et d'Allemagne.

† VII. BARON (Théodore), docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, membre de l'aca-

démie des sciences, naquit à Paris le 27 juin 1715, et mourut le 10 mars 1768. Il avoit étudié la philosophie sous Rivard, et la chimie sous Rouelle. Ses succès répondirent aux soins de maîtres aussi célèbres. On a de lui, I. Une édition du *Cours de chimie de Lémery*, augmenté, 1756, in-4°. II. *Pharmacopœa Thomæ Fulleri, editio castigatior*, Paris, 1768, in-12. Les Mémoires de l'académie des sciences renferment plusieurs de ses écrits, et entre autres une excellente *Dissertation sur les propriétés du sel de tartre.* Il connoissoit la théorie et la pratique de la science qu'il porfessoit.

* VIII. BARON (Jean), graveur, né à Toulouse en 1631, ayant quitté sa patrie pour aller perfectionner son talent à Rome, où il s'est fixé, s'est fait appeler *Baronius* et surnommer *Tolosano*. Il a gravé plusieurs pièces d'après différens maîtres, entre autres une petite *Vierge* d'après Le Bernin, et une estampe représentant des *Pestiférés* d'après Le Poussin.

* IX. BARON (Bonaventure), religieux de l'ordre de Saint-François, né à Clonmell en Irlande. Son véritable nom étoit Fitgérald. Il a donné un *Traité complet de théologie*, en 6 vol., et trois livres de *Poésies latines.* Baron est mort en 1696.

* X. BARON (Bernard), graveur, né en France, fut appelé par un de ses amis en Angleterre, et se fixa à Londres, où il est mort en 1766. Parmi les pièces que nous avons de lui, on distingue *Charles I, roi d'Angleterre*, représenté à cheval, d'après Van Dyck. Le même ayant à côté de lui la reine qui tient son fils sur ses genoux. Une estampe représentant la *Famille du comte de Nassau.* Un *Jupiter et Antiope*, d'après Le Titien. Des *Joueurs aux cartes*, d'après Téniers, etc.

† I. BARONI (Adrienne-Basile), sœur du poëte Basile, naquit à Mantoue, et se fit admirer par son esprit, ses talens et son extrême beauté. On ne l'appeloit que la *Belle Adrienne;* on fit tant de vers pour elle, qu'on en forma un très-gros recueil, publié en 1623, sous le titre de *Teatro della gloria d'Adriana.*

† II. BARONI (Léonora), fille de la précédente, célèbre cantatrice italienne, et l'une des grandes musiciennes du 17e siècle, joignoit à un talent supérieur une modestie peu commune. Sa voix étoit sonore et harmonieuse, très-étendue et juste. Elle s'étoit tellement exercée à vaincre les difficultés de son art, qu'elle les exécutoit sans gêne avec la plus grande précision. Un livre imprimé en 1636, à Rome, sous le titre *Applausi poetici alle glorie della signora Leonora Baroni*, nous apprend que cette cantatrice sut encore mériter, par les graces de son maintien, son esprit cultivé et la douceur de son caractère, les hommages des beaux esprits de son siècle.

III. BARONI (Théodore-Cavalcabo), abbé d'Olivet en Italie, mort à Mantoue en 1774, dans la fleur de son âge, a laissé un gros recueil de *Thèses philosophiques*, et une *Dissertation* sur le culte rendu aux martyrs par les premiers chrétiens.

* BARONIO (Vincent), né à Meldola dans la Romandiole, fut un des plus célèbres médecins italiens du 17e siècle. L'ouvrage qui contribua le plus à sa réputation est intitulé *De pleuripneumoniâ anno 1623, et aliis temporibus Flaminiam, aliasque regiones populariter infestante, ac à nemine hactenus observatâ, libri duo*, Forolivii, 1636, 1638, in-4°.

† I. BARONIUS (César), naquit le 30 octobre en 1538, à Sora, ville épiscopale du royaume de Naples. Les troubles de cet état l'obligèrent de suivre son père à Rome en 1557. Saint Philippe de Néri, fondateur de l'oratoire d'Italie, l'agrégea à sa congrégation, et s'étant démis de la charge de supérieur-général, il la lui fit donner. Il fut ensuite confesseur de Clément VIII, qui le fit cardinal en 1596, et bibliothécaire du Vatican. Dans le conclave où Léon XI fut élu, Baronius eut plus de trente voix pour lui. Son mérite auroit dû les réunir toutes : mais les Espagnols lui donnèrent l'exclusion. Son application continuelle à l'étude abrégea ses jours. Il ne mourut cependant que dans sa 69ᵉ année, en 1607. Sa piété ne le préserva point des défauts les plus répréhensibles dans un historien ; la partialité, les erreurs, ou les inexactitudes volontaires abondent dans ses ouvrages, où l'on remarque plus de zèle pour sa religion et pour les principes ultramontains que pour la vérité. Il a été appelé *le Père des Annales ecclésiastiques*, à cause de ses *Annales ecclesiastici*, depuis J. C. jusqu'en 1198. Ce livre, plein de recherches, parut en 12 v. in-fol., en 1588, et années suivantes. Son but, dans cet ouvrage, fut d'opposer à la compilation indigeste des centuriateurs de Magdebourg, un livre de même nature pour venger l'Eglise catholique. Baronius étoit controversiste ; il ne savoit qu'imparfaitement le grec ; il avoit trop de crédulité. De là, les questions de controverse qui interrompent souvent le fil de son ouvrage, ses méprises grossières dans l'Histoire des Grecs, les fables qu'il adopte. Il y a de la clarté et de l'ordre dans son style ; mais ni pureté ni élégance. On désireroit aussi qu'il eût été exempt des préventions que lui avoient inspirées l'autorité temporelle des papes. Ses préjugés à cet égard l'ont plus d'une fois éloigné de la vérité. Il a été réfuté par plusieurs savans, dont les remarques ont été insérées dans une édition, d'ailleurs peu estimée, donnée à Lucques en 1733, et années suivantes, formant 38 vol. in-fol. On a encore de ce savant cardinal *le Martyrologe romain*, avec des notes, Rome, 1586, in-fol. C'est la première édition, et nous la citons parce qu'il s'y trouve quelques fautes singulières. On joint ordinairement à ses *Annales* la Continuation, par Rainaldi, Rome, 1646 et suivantes, 10 vol. in-fol. ; l'Abrégé du même, Rome, 1667, in-fol. ; la Continuation de Laderchis, Rome, 1728, 3 vol. in-fol. ; la Critique de Pagi, 4 vol. in-fol., 1705 ; et *Apparatus*, Lucques, 1740, in-fol. ; la Continuation de Sponde, 3 vol. in-fol., n'est pas estimée, ni celle de Bzovius, en 9 vol. On a traduit en mauvais français l'*Abrégé de Baronius*, qu'a donné Sponde, 2 vol. in-fol. ; et la Continuation du même, en 3 vol. in-fol.

II. BARONIUS (Vincent), savant médecin italien, exerçoit son art à Forli. Il n'étoit point parent du cardinal Baronius. On lui doit un traité estimé de *Peripneumonia*, imprimé à Forli en 1636.

* III. BARONIUS (Dominique), prêtre et prédicateur florentin, au 16ᵉ siècle, écrivit avec vigueur contre l'Eglise romaine, et concourut, dans le Piémont, avec les Vaudois, à semer et maintenir ses opinions : on le regarda comme un faux frère, parce qu'il soutenoit qu'en temps de persécution il n'étoit pas nécessaire de témoigner extérieurement la vérité, on écrivit contre lui à ce sujet, il répliqua avec énergie ; la dispute devint polémique, et finit par s'oublier. Baronius composa une messe à sa façon, et la crut propre à pacifier les différents de deux religions ; il se vit frustré dans son attente ;

les réformés rejetèrent ses ménagemens.

* IV. BARONIUS (Justus), de Santen, dans le duché de Clèves, vivoit vers l'an 1604. Il avoit embrassé la religion calviniste, mais bientôt il fit abjuration entre les mains du pape Clément VIII. Le cardinal Baronius lui servit de parrain. Il avoit le nom de Calvin, qu'on lui changea en celui de Juste. Il a écrit les *Motifs de sa conversion*, et un *Traité* de préjugés ou de prescriptions contre les hérétiques ; ces ouvrages sont aujourd'hui entièrement oubliés.

* V. BARONIUS (Manfredi François), de Montéréale en Sicile, homme très-savant, et mort en 1654, avoit publié les ouvrages suivans, *De majestate Panormitana L. H. siculæ nobilitatis amphitheatrum, etc.; Flores Itali ; L. Istorico avveduto ; Ristretto de' processi dell' Inquisizione di Sicilia* en 1640. *La Cronica di Palermo ;* et beaucoup d'autres écrits cités par Mazzuchelli.

* VI. BARONIUS (Gaspard Antonio Cavalcabo), né en 1682, à Sacco, près de Rovereto, dans le pays de Trente, appartenant à l'Autriche. La nature lui avoit donné le goût et le talent de la peinture. Il vint à Vérone pour étudier cet art sous Antoine Balestra. Celui-ci, content de son élève, engagea son père à l'envoyer à Rome, où il trouva Carle Maratte, et se perfectionna dans son école. Son dessin étoit correct ; il connoissoit bien la perspective : son pinceau étoit vigoureux, ses ornemens et ses accessoires très-finis, ses figures variées dans les attitudes, et ses airs de tête expressifs ; mais il étoit sujet aux caprices, et ses ouvrages sont pleins de repentirs. Cette habitude de changer continuellement d'idées, rendit ses derniers tableaux secs et sans couleurs. Ses meilleurs sont les prophètes *Elie* et *Elysée*, à Sainte-Marie del Carmine, et la *Cène*, à Notre-Dame de Lorette. La mort le surprit lorsqu'à l'âge de quatre-vingts ans il peignoit l'*échelle de Jacob* dans l'église de Villa Lagarina, non loin de Rovereto. Ce fut en l'année 1759 qu'il termina sa carrière. Clément Vannetti a fait imprimer sa vie à Vérone en 1761, et les habitans de Sacco firent placer une inscription à sa louange dans leur principale église, où il avoit peint à fresque le paradis terrestre.

* BAROR, fils de Sgaorty, prince tributaire d'Arménie, se rendit à Ninive dès sa plus tendre jeunesse, pour y être élevé à la cour. Retourné dans sa patrie, il succéda bientôt à son père : il conclut une alliance avec Arbace, Bélésis et Paramaz, pour renverser l'empire assyrien. Baror réunit son armée aux troupes de ces conjurés, et après trois ans de siége il entra avec eux en triomphe dans la capitale de Ninive et culbuta la puissance de Sardanapale. D'après le traité convenu, Baror fut reconnu et couronné premier roi absolu vers l'an 747 avant J. C. Ce prince retourna alors dans sa résidence en Arménie, et mourut après 43 ans de règne.

† BAROU DU SOLEIL (N.), né à Lyon, où il exerça avec honneur la place de procureur du roi au présidial, fut de l'académie de cette ville. Il a traduit quelques ouvrages anglais et fait un *Eloge* de son compatriote Prost de Royer, Lyon, 1785, in-8°. Ce dernier ouvrage est plein de philosophie et de sensibilité. Barou du Soleil paya de sa vie l'estime qu'il s'étoit acquise. Les révolutionnaires l'immolèrent après le siége de Lyon, à la fin de 1793.

† BARROZZI (Pierre), né à Venise, mort en 1507, devint évêque de

Belluno, dans la marche de Trévise, et ensuite de Padoue. Ses ouvrages respirent la piété, la douceur et toutes les vertus de son état. Les principaux sont, I. *Moyen de bien mourir*. II. Des *Hymnes*. III. Un recueil de *Prières* en latin, adressées au ciel dans des calamités publiques.

BAROZZIO. *Voyez* VIGNOLE.

BARRABAS, meurtrier et homme séditieux, destiné à la mort, que Pilate délivra, à la prière des Juifs, préférablement à Jésus, suivant la coutume usitée chez les Juifs, de délivrer tous les ans, à Pâque, un malfaiteur.

† BARRADAS (Sébastien), jésuite de Lisbonne, né en 1542. Ses sermons eurent un tel succès, qu'on lui donna le titre d'apôtre du Portugal. Il mourut en odeur de sainteté l'an 1615. Ses ouvrages, imprimés à Cologne en 1628, sont en 4 vol. in-fol., parmi lesquels on distingue son *Itinerarium filiorum Israël ex Egypto in terram promissionis*, imprimé séparément à Paris, 1620, in-fol.

† BARRAL (l'abbé Pierre), né à Grenoble, et mort à Paris le 21 juin 1772, vint de bonne heure dans cette ville, où il se chargea de quelques éducations. Pour tenir à quelque chose, il s'étoit fait janséniste, et il étoit un de ceux qui parloient et qui écrivoient avec le plus de violence contre les ennemis de Port-Royal. Il développa de concert avec les PP. Gaubile et Valla, oratoriens, ses sentimens dans son *Dictionnaire historique, littéraire et critique des Hommes célèbres*, 1758, 6 vol. in-8°. L'enthousiasme et l'animosité ont conduit sa plume. Dans les articles des ennemis de la bulle, il emploie toutes les hyperboles des oraisons funèbres. On a dit, avec quelque raison, que ce livre étoit le Martyrologe du jansénisme, fait par un convulsionnaire. Malgré ce défaut, son dictionnaire fut lu avec quelque intérêt. On a encore de lui, I. Un extrait des Lettres de madame de Sévigné, 1788, in-12, sous le titre de *Sevigniana*. II. Un Abrégé estimé du *Dictionnaire des antiquités romaines de Pitiscus*, 1766, en 2 vol. in-8°. III. *Un Dictionnaire historique, géographique et moral de la Bible*, 1758, 2 vol. in-8°. IV. Lettres sur l'ouvrage intitulé *Querelles littéraires*, 1662, in-12. V. *Appelants célèbres ;* avec *un Discours sur l'appel*, Paris, 1793, in-12. VI. *Maximes sur le devoir des rois et le bon usage de leur autorité*, Paris 1754, in-12 ; cet ouvrage parut encore sous les deux titres suivans 1° *Manuel des souverains*, 1754, in-12 ; 2° *Principes sur le gouvernement monarchique*, Londres, 1755, in-12. VII. *Mémoires historiques et littéraires de l'abbé Goujet*, dans lesquels on trouve une liste exacte de ses ouvrages. L'abbé Barral avoit de la littérature, un style fort et vigoureux, mais incorrect et négligé.

* BARRAUD (Jacques), avocat à Poitiers, né dans cette ville en 1555, et mort en 1626, est auteur d'un *commentaire et d'éclaircissemens* sur la coutume du Poitou, qui ne sont pas tout-à-fait sans mérite.

I. BARRE (Pierre la). *Voyez* BARRIÈRE, n° II.

II. BARRE (Pierre), médecin du dernier siècle, a publié quelques ouvrages sur sa profession. I. Un *Traité sur l'abus de l'antimoine*. II. Un autre *sur l'usage de la glace*. III. Un autre *De veris terminis partûs humani*.

III. BARRE (François Poullain de la) naquit à Paris en juillet

1647. Il s'adonna à la philosophie, aux belles-lettres et à la théologie. Il joignit à ses études, celle de l'Écriture sainte et de la tradition ; mais il conçut tant de dégoût pour la scolastique, qu'il renonça au dessein d'être docteur de Sorbonne. Il eut ensuite la cure de la Flamingrie, dans le diocèse de Laon, qu'il quitta pour se retirer à Genève. Le curé La Barre s'y maria en 1690. Il enseigna d'abord la langue française aux jeunes étrangers, jusqu'à ce qu'il eût une chaire dans le collége de Genève. Il y mourut en mai 1723, à 76 ans. Il avoit été déclaré citoyen. On a de lui un traité *De l'égalité des deux sexes*, in-12, 1673. Il publia ensuite un traité *De l'excellence des hommes, contre l'égalité des sexes*, in-12, sujet qui ne peut être qu'un jeu d'esprit. Il a donné encore un *Traité de l'éducation des dames*, et *le rapport de la langue latine avec la française*. Tous ses ouvrages sont foiblement écrits.

† IV. BARRE (Louis-François Joseph de la), de l'académie des inscriptions, naquit à Tournay le 9 mars 1688, et mourut à Paris en 1738, le 9 mai, après avoir publié plusieurs ouvrages: I. *Imperium Orientale*, en 2 vol. in-fol. conjointement avec dom Banduri, qui l'avoit pris pour son second. II. Un *Recueil des Médailles des Empereurs*, depuis Dèce, jusqu'au dernier Paléologue ; autre ouvrage, auquel dom Banduri eut encore beaucoup de part. (*Voyez* BANDURI.) III. Une nouvelle édition du *Spicilège* de dom d'Achéry, Paris, 1723, 3 vol. in-fol. IV. Une autre édition du *Dictionnaire* de Moréri, en 1725. V. Un vol. in-4° de *Mémoires, pour servir à l'Histoire de France et à celle de Bourgogne*, connue sous le nom de *Journal de Charles VI*, Paris, 1729, in-4°. VI. Une *Vie de Lycurgue*, dans les Mémoires de l'académie. VII. Une édition du *Secrétaire de la Cour*, et du *Secrétaire du Cabinet*, 2 vol. in-12, qui prouve que La Barre avoit plus d'érudition que de goût. VIII. Enfin des éditions, 1° des *Vetera analecta* de dom Mabillon, Paris, 1723, in-fol. ; 2° de l'*Histoire de France sous le règne de Louis XIV*, par de Larrey, Roterdam (Paris), 1733, 9 vol. in-12 ; 3° *Avis désintéressé au sujet de la guerre présente*, Paris, 1735, in-4° ; 4° *Histoire de la ville de Paris*, Paris, 1735, 5 vol. in-12 ; la *Rédaction d'une partie du Journal de Verdun*, depuis 1704 jusqu'à sa mort. Il n'avoit pas pour les ouvrages modernes le discernement qu'il avoit acquis pour les vieux manuscrits.

† V. BARRE (Michel de la), né vers 1680, musicien, étoit fils d'un marchand de bois du quartier Saint-Paul, à Paris. Il a passé avec justice pour le plus excellent joueur de flûte allemande de son temps. Il se signala dans l'orchestre de l'académie royale de musique, et mourut pensionnaire de cette compagnie vers l'an 1744. Il a composé la musique de deux poëmes, *le Triomphe des Arts* et *la Vénitienne*, dont les paroles sont de Lamotte : trois livres de *Trio* et treize suites de *Duo* pour la flûte.

† VI. BARRE (Joseph), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, et chancelier de l'université de Paris, mort dans cette ville en 1764, âgé de 72 ans. Il entra jeune dans sa congrégation, et y fit de grands progrès dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Plusieurs ouvrages sortis de sa plume ont rempli le cours de sa vie laborieuse. Les principaux sont, I. *Vindiciæ Librorum Deutero-Canonicorum veteris Testamenti*, 1730, in-12. Ce livre offre beaucoup d'érudition.

II. *Histoire générale d'Allemagne*, 1748, en 11 vol. in-4°. Cette Histoire, pleine de recherches, mais quelquefois inexacte, est rarement élégante. Elle prouve plus d'efforts de mémoire que de génie. On y chercheroit inutilement ce qui distingue les bons historiens. Une chose singulière, c'est que l'auteur a inséré dans son ouvrage un très-grand nombre de faits et des discours, pris mot pour mot dans l'Histoire de Charles XII par Voltaire. Il met entre autres, ces paroles dans la bouche de Charles-Quint : « Le pape est bien heureux que les princes de la ligue de Smalkalde ne m'aient pas proposé de me faire protestant ; car s'ils l'avoient voulu, je ne sais pas trop ce que j'aurois fait. » C'est la réponse de l'empereur Joseph, quand le pape Clément XI se plaignit à lui de sa condescendance pour le monarque suédois. « Il ne suffit pas, dit un critique, pour composer une bonne histoire d'Allemagne, de compiler ce qui se trouve dans nos auteurs modernes, en y faisant quelques liaisons ; il faut consulter les auteurs originaux, que les Allemands ont recueillis avec soin. » III. *Vie du Maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12. Cette histoire est curieuse ; mais la diction n'en est pas assez pure, et les faits n'en sont pas toujours bien choisis. IV. *Examen des défauts théologiques*. Ouvrage fort diffus, mal écrit, mais rempli d'excellentes vues, Amsterdam, 1744, 2 vol. in-12. V. Le père Barre a orné de notes l'édition des *Œuvres de Bernard Van-Espen*, donnée en 1753, 4 vol. in-fol. Il avoit aussi commencé une histoire des Lois et des Tribunaux de justice, il en fit paroître le prospectus en 1755 ; mais l'ouvrage n'a point paru, l'ayant, à sa mort, laissé dans un état trop imparfait.

* VII. BARRE (Jean-Jacques de la), fils de François, né à Genève en 1696, fut ministre du saint Evangile, et mourut en 1751. Il a publié *La Doctrine des Protestans sur la liberté et le droit de lire l'Ecriture sainte, sur le service divin en langue entendue, sur l'invocation des Saints, sur le sacrement de l'Eucharistie, justifiée par le missel romain et par la raison*, Genève, 1720, in-8°. Ouvrage bien conçu et bien exécuté. II. *Pensées philosophiques*, in-12. III. *Dialogues sur divers sujets*, in-12.

* VIII. BARRE (Nicolas), fondateur en 1678 des Frères et Sœurs des écoles charitables et chrétiennes, appelés *piétistes*, et obligés par leurs instituts à se consacrer entièrement à l'éducation des pauvres enfans de l'un et de l'autre sexe. *Voyez* HELYOT, Hist. des Ordres, l. 8, ch. 30, pag. 253.

* IX. BARRE (J.-F. Le Fevre de la). *Voyez* FEVRE (le).

† BARREAUX (Jacques Vallée, seigneur des), naquit à Paris en 1602, d'une famille de robe. Les liaisons qu'il eut avec Théophile Viaud, le jetèrent dans le libertinage. On trouva parmi les papiers de ce poëte des Lettres latines de des Barreaux, dans lesquelles l'impiété se montroit sans masque. Ses plaisirs étoient sa seule occupation. Il quitta une charge de conseiller au parlement de Paris, pour goûter plus aisément les délices d'une vie voluptueuse. Ses vers, ses chansons, sa gaieté le faisoient rechercher par-tout. Il porta le raffinement du plaisir jusqu'à changer de climat, suivant les saisons. En hiver, il alloit jouir du beau soleil de Provence, ensuite il venoit occuper en Anjou la maison de Lude, qui étoit autrefois un rendez-vous de beaux esprits; puis, il

visitoit Balzac sur les bords de la Charente ; en automne, il se trouvoit à Chenailles sur la Loire, lieu de plaisirs et de bonne chère ; il revenoit enfin à Paris. Il devint plus sage sur la fin de ses jours, et il mourut en 1673, à 71 ans, à Châlons-sur-Saône, où l'on trouvoit le meilleur air de France, à ce qu'il disoit. Quelque médisant, croyant que ce n'étoit pas un pur motif de piété qui l'avoit porté à changer de vie, fit alors cette épigramme :

Des Barreaux, ce vieux débauché,
Affecte une réforme austère ;
Il ne s'est pourtant retranché
Que ce qu'il ne sauroit plus faire.

On ne connoît de ce fameux épicurien, que le beau sonnet qu'il fit dans une maladie : *Grand Dieu, etc.* et qu'il désavoua, dit-on, lorsqu'il eut recouvré la santé. Voltaire a prétendu que ce sonnet n'est pas de des Barreaux, mais de l'abbé de Lavau. Dans le temps que des Barreaux étoit magistrat, il se chargea de rapporter un procès ; et les parties pressant le jugement, il brûla les pièces, et donna la somme pour laquelle on plaidoit. Des Barreaux demandoit ordinairement trois choses à Dieu : « Oubli pour le passé, patience pour le présent, et miséricorde pour l'avenir. »

BARREIROS (Gaspard), Portugais, neveu de l'historien Barros, fit le voyage de Rome, s'acquit l'estime des cardinaux Bembo et Sadolet, et mourut chanoine d'Evora en 1610. On lui doit de savantes *Observations* sur les Origines de Caton, les écrits attribués à Bérose et à Manéthon, et le livre de Fabius Pictor, sur l'origine de la ville de Rome. Il est encore auteur d'une Dissertation curieuse *sur le pays d'Ophir*, dont il est parlé dans l'Écriture, Anvers, 1600, in-8°.

† BARRELIER (Jacques), dominicain, botaniste estimé. Après avoir pris le degré de licencié en médecine, il entra dans l'ordre des frères prêcheurs, et fut élu, en 1646, assistant du général, avec lequel il parcourut la France, l'Espagne et l'Italie. Dans ces voyages, il trouva le moyen de s'appliquer à la botanique, pour laquelle il avoit un goût naturel. Il recueillit un grand nombre de plantes et de coquillages, et il dessina beaucoup de plantes qui n'étoient point connues, ou ne l'étoient qu'imparfaitement. Il avoit entrepris une histoire générale des plantes, qu'il devoit intituler *Hortus mundi* ; ou *Orbis Botanicus*. Il y travailloit lorsqu'il mourut, en 1673, à 67 ans. Ce qu'on a pu recueillir de cet ouvrage a été publié par Ant. de Jussieu, sous ce titre : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ, et iconibus æneis exhibitæ*, Paris, 1714, in-fol.

BARRÊME (François), né à Lyon, mort à Paris en 1703, s'est acquis quelque célébrité par des livres d'un usage journalier. Tels sont son *Arithmétique*, ses *Comptes faits*, in-12 ; ses *Changes Etrangers*, 2 vol. in-8°, etc.

† BARRÈRE (Pierre), médecin de Perpignan, mort le 1er novembre 1755, réunissoit la pratique et la théorie : il passoit pour un observateur exact. On a de lui, I. *Relation et Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, 1748, in-12. II. *Dissertation sur la couleur des nègres*, 1741, in-4. III. *Observations sur l'origine des pierres figurées*, 1746, in-8°.

* BARRÈS (Anatole de), né à Salins en 1524, n'avoit que 18 ans quand il publia, à Louvain, *Arithmeticæ practicæ, lib. IV*, 1545, in-4°. On a encore de lui un panégyrique de Charles V, publié à

Louvain en 1559, in-12, sous le titre *Carolus V, cœlo donatus*.

*BARRETIER. *Voy.* BARATIER.

* I. BARRETT (Paul de), né à Lyon le 28 juin 1728, mort à Paris vers 1795. On a de cet auteur : I. *Amours d'Alzidor et de Charisée*, Paris, 1751, in-12. II. *Foka*, ou *les métamorphoses*, Paris, 1777, in-12. III. *Histoires et maximes morales, extraites des auteurs profanes*, Paris, 1781, in-12. IV. *Le Grelot*, Paris, 1762, in-12. V. *L'Homme, ou le Tableau de la vie*, Francfort, 1765, 3 vol. in-8°. VI. *Mademoiselle Javotte*, Paris, 1762, in-8°. VII. Nouvelle édition des Œuvres de Virgile, avec la traduction du P. Catrou, Paris, 1787, 2 vol. in-12. VIII. *Les Offices de Cicéron*, avec le latin en regard, Paris, 1768, in-12. IX. *Les livres de Cicéron, de la Vieillesse, de l'Amitié, des Paradoxes, etc.*, Paris, 1776, 2 vol. in-12. Ces traités ont été réimprimés dans les Œuvres philosophiques de Cicéron, Paris, 1796, 10 vol. in-16.

* II. BARRETT (George), célèbre peintre de paysages, né à Dublin vers 1732. Il apprit son art de lui-même et sans aucun maître. Cependant il étoit encore fort jeune quand il gagna les prix que les sociétés de Dublin et d'encouragement à Londres avoient proposés pour le meilleur paysage. Il vint à Londres en 1762, et il est un des premiers qui formèrent le plan de l'académie de peinture dans cette ville : aussi en fut-il membre. Ses meilleurs ouvrages se trouvent chez les ducs de Portland et de Buccleugh, et chez M. Locke à Norburg-Park. Cet habile peintre est mort en 1784.

† III. BARRETT (Guillaume), Anglais, né au comté de Sommerset, auteur d'une *Topographie de Bristol*, où il étoit établi, et jouissoit d'une grande réputation comme chirurgien. Il publia en 1788 son *Histoire de Bristol*, 1 vol. in-4°, ouvrage qui lui avoit coûté vingt ans de recherches, et pour lequel il avoit rassemblé des matériaux immenses. Il est mort en 1789.

I. BARRI (Marcel-Ferdinand de), Italien, devint abbé d'Olivet, et publia des *Sermons* estimés dans leur temps. Ils ont été traduits en français par le dominicain Siméon, en 1610.

* II. BARRI (comtesse du). *Voy.* VAUBERNIER.

† I. BARRIÈRE (Jean de la), né à Saint-Seré, en Querci, en 1544, fut nommé abbé de feuillans, dans le diocèse de Rieux. Sa premiere pensée fut de faire revivre l'esprit de l'ordre de cîteaux dans son monastère; mais il fut long-temps à chercher des hommes qui voulussent le seconder. Sixte V confirma son nouvel institut en 1585; et l'année d'après, le roi Henri III l'appela à Paris. La ferveur de cette réforme croissoit tous les jours; ces moines pratiquoient les austérités les plus bizarres : on dit qu'ils se servoient de crânes humains dans les repas, au lieu de tasses. Barrière eut la douleur de voir un grand nombre de ses religieux, même des plus fervens, infectés du poison de la ligue, et soulevés contre lui. Ces malheureux obtinrent de Sixte V la permission de convoquer un chapitre général à Rome. Le pape y députa le procureur-général des frères prêcheurs. Cet homme, plus zélé que prudent, suspendit Jean de La Barrière de l'administration de son abbaye, pour avoir fait son devoir en ne se révoltant point contre son légitime souverain. On lui défendit de dire la messe, et on lui donna la ville de Rome pour prison. Clément VIII, instruit de cette in-

justice, défendit au prêcheur qui avoit porté ce jugement, de paroître jamais devant lui, et fit absoudre Barrière. Ce sage pontife voulut le retenir à Rome, où il mourut le 25 avril 1600, à 56 ans, en odeur de sainteté, entre les bras du cardinal d'Ossat son ami.

† II. BARRIÈRE (Pierre), dit *La Barre*, natif d'Orléans, de matelot devenu soldat, conçut l'abominable dessein de tuer Henri IV. Quelques uns ont prétendu que le P. Varade, recteur des jésuites de Paris, loin de détourner ce scélérat, l'encouragea au parricide; mais Henri IV, en répondant aux remontrances du président de Harlay, dit à ce magistrat qu'il n'y avoit aucune charge contre Varade. Barrière fit part de son projet à un dominicain italien, qui avoit le cœur français, nommé Séraphin Banchi. Ce religieux, n'ayant pu le déterminer à s'en désister, fit avertir le roi par un seigneur de la cour. Barrière fut arrêté, tenaillé et rompu vif à Melun le 26 août 1593. On prétend qu'il souffrit la mort sans paroître troublé, et que, dans son testament, il accusa quelques personnes de l'avoir porté à commettre son crime. Il y a grande apparence que ceux qu'il accusoit ne lui avoient pas dit: «Allez tuer votre roi»; mais qu'ils avoient seulement tenu quelques uns de ces propos indiscrets, que le faux zèle se permettoit trop facilement alors contre un prince soupçonné de favoriser les hérétiques.

* III. BARRIÈRE (Dominique), de Marseille, a gravé plusieurs marines et paysages de sa composition et d'après différens maîtres. Il nous a donné une *histoire d'Apollon* en plusieurs pièces gravées d'après les tableaux peints pour la ville Aldrobrandine par Le Viola et Le Dominiquin. Il étoit né en 1737.

† I. BARRINGTON (Jean-Shute), né en 1678 d'un négociant de la province de Leicester, cultiva les sciences sacrées et la politique. La reine Anne l'employa dans diverses affaires; mais il fut éloigné du ministère en 1711. Devenu baron de Barrington, il fut rappelé à la cour en 1720, et devint, en 1722, député de Berwick au parlement. Il mourut à Becket le 4 décembre 1730. On a de lui divers ouvrages. Le plus connu des étrangers est une espèce d'histoire de l'établissement du christianisme, intitulée *Miscellanea sacra*, dont la dernière édition est de 1770, 3 vol. in-8°. Il laissa plusieurs enfans.

* II. BARRINGTON (Daines), fils du précédent, vice-président de la société royale des sciences à Londres, et membre de la société des antiquaires. Il étudia d'abord la jurisprudence en 1751, et devint maréchal du tribunal supérieur de l'amirauté en Angleterre; mais en 1753 il résigna cette place, lorsqu'il fut nommé secrétaire des affaires de l'hôpital de Greenwich. En 1757 il accepta une place de juge dans le Northwales, et ensuite à Chester; en 1765, il se démit de ses différens emplois, à l'exception de celui de commissaire général de l'approvisionnement de Gibraltar, et du titre de conseiller du roi, qui lui avoit été donné quelque temps auparavant. Son premier ouvrage parut sous le titre: *Observations on the statutes chiefly the more ancient from magna charta to 21 James 1, c 27, with an appendix, being a proposal for new modeling the statutes*, 1766, in-4°. Il y en eut cinq éditions. En 1767, il publia *The naturalist's Calendar*, et insera différens essais sur la physique dans les Mémoires de la société royale des sciences. En 1773 il fit paroître *The Anglo-Saxon, from the histo-*

rian. *Orosius by Alfred the Great. Together with an English translation from the anglo-saxon*, grand in-8°, avec des observations. A cet ouvrage est jointe une carte de l'Europe, avec des observations et des conjectures par J. R. Forster. Barrington s'occupa par la suite des recherches relatives au passage du nord dans la mer des Indes, recherches qui provoquèrent le voyage qu'entreprit le capitaine Philipps; il les publia sous le titre: *Probabitly of reaching the north pole;* 1775, in-4°, et par la suite il les réimprima dans ses *Miscellanies*, 1787, in-4°; ainsi qu'une *Dissertation sur le système de Linnée*, qu'il trouvoit obscur et inintelligible sous plus d'un rapport. Il y inséra aussi, *Voyage d'Othar, et éclaircissemens sur la géographie du 9e siècle, d'après Orosius; un Voyage espagnol, de l'année* 1775, *pour examiner les côtes de l'Amérique, au nord de la Californie.* Parmi les mémoires de Barrington, qu'on trouve dans le Recueil des antiquaires de Londres, il s'en rouve un qui contient des *Recherches sur l'invasion de Jules-César en Angleterre, et sur-tout sur le passage de la Tamésis.* Il y soutient l'opinion avancée par le docteur Owen; savoir, « Que la Tamésis n'étoit pas la Tamise, mais la rivière de Medway. » Peu de temps après 1770, ce savant se démit de la place de vice-président de la société royale des sciences, sa santé étant altérée par le travail et les fatigues des longues études qu'il avoit employées à éclaircir les antiquités de la jurisprudence, et plusieurs points importans de l'histoire naturelle et de l'histoire de sa patrie; il est mort le 14 mars 1800.

* III. BARRINGTON (Samuel), cinquième fils de Barrington, et frère du précédent, né en 1729. Il entra dans la marine, et fut fait capitaine en second en 1747; en 1748, il fut envoyé en qualité de contre-amiral aux Indes occidentales, où, par sa valeur et sa prudence, il se fit une grande réputation. La prise de Sainte-Lucie y mit le comble. En 1782 il servoit sous le lord Howe, et il eut la plus grande part au ravitaillement mémorable de Gibraltar. Il est mort en 1800.

† BARRIO (Gabriel), Calabrais, né dans le 16e siecle, a publié en latin quelques ouvrages d'antiquité, I. *De l'antiquité et de la situation de la Calabre*, Rome, 1571, in-8°. II. *Eloge de l'Italie.* III. *Apologie de la langue latine*, Rome, 1554, in-4°. IV. *De l'éternité de Rome.*

* BARROCHE (Frédéric), peintre et graveur, a excellé dans ces deux arts. Né à Urbin, dans le duché de ce nom, il fut élève de Baptiste Franco, de Venise, qui lui donna les premiers élémens de la peinture, mais il ne tarda pas à surpasser ce maitre. La correction de dessin de Raphaël et le coloris du Coërrge devinrent l'objet de ses études, et il s'y livra sans relâche. Ses tableaux représentent presque tous des sujets de dévotion; ses Vierges sont estimées. Barroche a gravé à l'eau-forte plusieurs estampes de sa composition, dont les plus recherchées sont, *saint François en extase*, sa pièce capitale: *le même Saint recevant les stigmates; une Annonciation; une petite Vierge tenant l'enfant Jésus.* Cette pièce n'est pas achevée. Il est mort en 1612, à l'âge 84 ans.

† BARROIS (Jacques-Marie), libraire de Paris, mort dans cette ville en 1769, âgé de 65 ans, a poussé la connoissance des livres plus loin qu'aucun de ses confrères; il en connoissoit non seulement les éditions et le prix, mais le contenu. Il a ré-

rigé habilement les *Catalogues* de plusieurs bibliothèques de son temps.

† I. BARROS *ou* DE BARROS (Jean), né à Visco en 1496, fut élevé à la cour du roi Emmanuel, auprès des infans. Il fit des progrès rapides dans les lettres grecques et latines. L'infant Juan, auquel il s'étoit attaché, et dont il étoit précepteur, ayant succédé au roi son pere en 1521, de Barros eut une place dans la maison de ce prince. Il devint, en 1522, gouverneur de Saint-George-de-la-Mine, sur les côtes de Guinée en Afrique. Trois ans après le roi, l'ayant rappelé à la cour, le fit trésorier des Indes. Cette charge lui inspira la pensée d'en écrire l'histoire. Il mourut en 1570, avec la réputation d'un savant estimable et d'un bon citoyen. De Barros a divisé son *Histoire de l'Asie et des Indes* en quatre décades. Il publia la première en 1552, la seconde en 1553, et la troisième en 1563; la quatrième ne parut qu'en 1602, par les ordres du roi Philippe III, qui fit acheter le manuscrit des héritiers de Jean de Barros. Cette quatrième décade a été réimprimée à Madrid par l'imprimerie royale, en 1615, in-fol., avec les notes, corrections et additions de J. B. Lavancha. Cette Histoire est en portugais. Son auteur a recueilli bien des faits que l'on chercheroit vainement ailleurs. Avec moins de goût pour l'hyperbole et d'amour pour la vérité, il auroit mérité une place parmi les bons historiens. Divers écrivains ont continué son ouvrage, et l'ont poussé jusqu'à la treizième décade. Il y en a une nouvelle édition, Lisbonne 1736, 3 vol. in-fol. Alfonse Ulloa l'a traduite en espagnol.

II. BARROS (Alfonse de), auteur espagnol, qui fut dans son pays l'un des premiers éditeurs du *Gusman d'Alfarache* de Matéo Aleman. Il a fait précéder cette édition d'un éloge de ce roman et de son auteur. On lui doit encore, *Perla de Proverbios morales*, Madrid, 1601, in-8°, *ibid.* 1608, in-8°. Barthel. Ximénès Paton a augmenté cet ouvrage de plusieurs sentences tirées des philosophes et des poëtes, et l'a fait imprimer à Béacia et à Lisbonne, en 1617, sous le titre de *Proverbios concordados*, in-8°.

* BARROSO (Michel de), peintre, élève de Bécerra. Il étoit savant dans les langues grecque et latine, et dans plusieurs autres, et en même temps peintre habile et grand architecte. Il excelloit sur-tout dans la perspective, et étoit en outre bon musicien. Sa touche étoit légère, son pinceau flou et sa couleur agréable, mais il ne dessinoit pas correctement. Il mourut à Madrid en 1590, âgé de 50 ans. On voit dans le principal cloître de l'Escurial une *Station* de lui, qui fait preuve de son habileté et de son grand savoir dans l'art de la peinture.

† BARROW (Isaac) naquit à Londres en 1630. Il fit plusieurs voyages en France, en Italie, à Constantinople. Il demeura un an en Turquie. S'étant ensuite rembarqué pour retourner en Angleterre, le feu prit à son vaisseau, qui fut brûlé; mais personne n'y périt. Il se rendit en Angleterre, en traversant l'Allemagne et la Hollande. Dès qu'il y fut il se fit prêtre. Charles II ayant été rétabli en 1660, tout le monde crut que Barrow seroit récompensé de son attachement au parti de ce prince; mais n'en recevant d'abord aucune faveur, il ne put s'empêcher de faire ce distique :

Te magis optavit rediturum, Carole, nemo;
Et nemo sensit te rediisse minùs.

Son mérite ayant été reconnu, on

le chargea de professer le grec à Cambridge, et, quelque temps après, la géométrie. Tillotson a donné une édition de ses *Œuvres* en 4 vol. in-fol., 1683 et 1687. On trouve des *Sermons*, des *Traités de théologie*, des *Poésies* très-prosaïques, et dont quelques vers sont à demi barbares. On ne trouve pas dans ce recueil ses ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont, I. *Lectiones opticæ*, 1669, in-4°. II. *Lectiones geometricæ*, 1670, in-4°. III. Des éditions d'Euclide, 1678, in-8°, Londres; — d'Archimède, 1675, in-4°; — Des *Coniques* d'Apollonius, 1675, in-4°. IV. *Lectiones mathematicæ*, Londres, 1685, in-8°. Il mourut le 4 mai 1677, dans sa 48e année, avec la gloire d'avoir fait passer son nom au-delà des limites des îles Britanniques. Barrow avoit beaucoup de génie pour les mathématiques; il disoit « qu'il désiroit d'aller en paradis pour les savoir parfaitement. » Il fut le maître de Newton, et il ébaucha le calcul des infiniment-petits. Il trouva, en 1669, une méthode pour les tangentes, qui conduisit bientôt à ce calcul. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Barrow abandonna l'étude des sciences exactes, où il excelloit, pour celle de la théologie, où il ne fut que médiocre.

* I. BARRY (Girauld), communément appelé *Giraldus Cambrensis*, écrivain du 12e siècle, né dans le comté de Pembroke, d'une famille noble. Il avoit reçu une éducation soignée, et obtenu plusieurs places dans le clergé. On ignore l'époque de sa mort. Il est auteur d'une *Histoire de la conquête de l'Irlande et de la Topographie irlandaise*; deux ouvrages qui furent imprimés en 1602. Son Itinéraire a été publié par David Powel. On a aussi de lui un livre curieux contre les moines, intitulé *Ecclesiæ speculum*.

† II. BARRY ou BARRY (Paul de), provincial des jésuites dans le Lyonnais, né à Leucate, diocèse de Narbonne, en 1589, mort à Avignon en 1661. Pascal s'est permis des plaisanteries très-fines sur ce père, et a réussi à le couvrir de ridicule. Il publia plusieurs ouvrages, mais qui sont devenus rares, à cause des absurdités dont ils sont remplis. La plupart de ces écrits ont été traduits en latin, en italien, et même en allemand. Mais les nations qui alors s'empressèrent de les posséder, aujourd'hui n'en connoissent pas même les titres. Personne actuellement ne connoîtroit et n'auroit pas même entendu parler d'ouvrages tels que les suivans : *Les saints accords de Philagie avec le fils de Dieu. La riche alliance de Philagie avec les saints du paradis. Pédagogie céleste. L'instruction de Philagie pourvivre à la mode des saints. Les cent illustres Amans de la mère de Dieu. L'heureux trépas de la mère de Dieu*, etc., si Pascal ne les eût sauvés de l'oubli?

* III. BARRY (Jacques), lord de Santry, et premier juge du banc du roi en Irlande, né à Dublin, où son père étoit un des représentans au parlement. Il avoit d'abord étudié les lois, et fut avocat du roi; mais en 1634 il fut honoré de la Jarretière, et fait baron de l'échiquier. Il étoit intime ami du comte de Stafford. A la restauration il obtint la pairie et la charge de juge-mage. Il mourut en 1678. On a de lui un ouvrage *sur les cas de tenure en franc-aleu*, in-folio, 1637, et in-12 1725.

* IV. BARRY (Édouard), médecin anglais, de la société royale de Londres, vivoit au commencement du 18e siècle. Il fut professeur de médecine en l'université de Dublin. Les ouvrages qu'il a publiés en anglais sont, I. *Treatise on Three different digestions*, etc. Londres, 1759 in-8°;

c'est-à-dire, Traité des trois différentes digestions et évacuations du corps humain, et des maladies de leurs principaux organes. II. *A Treatise on a consumption*, etc. Londres, 1727 et 1759, in-8°. Il ne parle de la phthisie pulmonaire qu'après avoir expliqué le mécanisme de la nutrition, et donné la description des organes de la respiration, mais sur-tout des poumons, dont il fait voir la structure et les usages.

* V. BARRY (Spranger) naquit à Dublin le 20 novembre 1719, d'un orfèvre distingué dans sa profession, qui le destina au commerce. Son goût pour le théâtre l'éloigna de l'état auquel on l'avoit d'abord destiné; il débuta en 1744, dans le rôle d'Othello, et annonça dès-lors que si la pratique de son art lui manquoit encore, il en atteindroit bientôt la perfection. Après avoir joué quelque temps à Cork, il revint à Dublin, où les premiers acteurs de l'Angleterre, Garrick, Shéridan, Quin, Vossington et Cibber fixoient l'attention du public. Barry sut égaler ses compétiteurs qui, changeant de rôle tour à tour, faisoient assaut d'émulation et de talens. L'affluence des spectateurs fut si grande et la salle si constamment remplie, que cet hiver les rhumes et les pleurésies devinrent funestes à plusieurs d'entre eux. *Un tel*, disoit-on, *est mort d'un rhume donné par Garrick, Quin ou Barry.* Ce dernier vint à Londres, en 1746, partager à Drury-Lane les travaux et presque la gloire de Garrick, qui étoit le principal acteur et le directeur de ce théâtre. Souvent dans les mêmes rôles ils balancèrent les applaudissemens du public, mais Barry rival de l'acteur, et subordonné au directeur, se lassa de cette concurrence délicate, il s'associa avec un autre acteur de Covent-Garden, nommé Woodward, pour repasser en Irlande où ils faisoient construire l'un à Dublin, l'autre à Cork, une salle de spectacle, et ne s'en trouvèrent pas mieux pour leurs intérêts. Barry, revenu en Angleterre, y fut suivi avec le même empressement jusqu'en 1773. Une goutte héréditaire et opiniâtre le força à la retraite. Il excella dans les rôles d'amoureux, dans l'expression de la douleur et du désespoir, dans l'art de peindre à la fois ou successivement les diverses passions qui agitoient les personnages qu'il avoit à rendre, et il est à remarquer que le rôle d'Othello qu'il adopta pour son début fut celui où il put être le moins égalé lorsqu'il fut parvenu au plus haut degré de sa force.

* VI. BARRY (George), théologien presbytérien, né dans le comté de Berwick. Il fit ses études à l'université d'Édimbourg, et ensuite fut successivement ministre du bourg royal de Kirkwal, et de l'île et paroisse de Shapiney dans le Orkneys. Il mourut en 1805 dans cette dernière paroisse, à l'âge de 57 ans. L'université d'Édimbourg lui conféra le degré de docteur, et la société, pour la propagation du christianisme, lui donna la surintendance des écoles d'Écosse. On a de lui un *Essai sur la statistique* de ces deux paroisses, qui a été publié par John Sinclair, et une *Histoire des îles d'Orkney*, un vol. in-4°.

* VII. BARRY (Jacques), peintre célèbre, né à Cork en Irlande. A 19 ans il fit un tableau d'histoire, représentant *le baptême du roi de Cashel*. Cet ouvrage fut exposé à la société de Dublin, pour l'encouragement des arts, et fut pour l'artiste un titre de recommandation auprès de M. Burke, qui présenta l'auteur à sir Josué Reynold, au docteur Johnson, et à plusieurs autres hommes puissans. M. Burke lui procura les moyens de visiter l'Italie, où il étudia avec ardeur. A son retour, en 1775, il publia ses *Recherches sur*

les obstacles réels et imaginaires à l'amélioration des arts en Angleterre, in-8° ; ouvrage d'un grand mérite. Deux ans après, il fut reçu à l'académie royale. En 1786 il y fut nommé professeur, et ses leçons lui firent beaucoup d'honneur. En 1799, sa place lui fut ôtée, et peu après il fut exclus de l'académie. La société, pour l'encouragement des arts, lui a fait faire des tableaux qui décorent la grande salle ; ce sont les plus belles peintures de l'Angleterre. Il les a gravés lui-même en une suite de planches. Smith a aussi gravé d'après son tableau *Jupiter et Junon,* et Green a gravé en clair-obscur et au pointillé sa *Vénus sortant des ondes.* Barry s'est occupé quelque temps d'un grand tableau *de Pandore*, de 16 pieds de long sur 10 de large ; mais à sa mort, en 1806, il n'étoit pas achevé. Cet artiste a été enterré à la cathédrale de Saint-Paul.

BARSABAS (Joseph), surnommé *le Juste*, un des premiers disciples de Jésus-Christ, après l'ascension du Sauveur, fut présenté avec Mathias par saint Pierre, pour être mis à la place du traître Judas. Mathias fut préféré. Barsabas exerça le ministère jusqu'à la fin. Quelques martyrologes disent qu'il souffrit beaucoup de la part des juifs, et qu'il eut une mort glorieuse en Judée ; mais il n'y a rien de certain. — BARSABAS est aussi le surnom de Jude, autre disciple dont il est parlé dans les Actes, qui fut envoyé avec quelques autres à Antioche, pour y porter la lettre où les apôtres rendoient compte de ce qui avoit été décidé dans le concile de Jérusalem.

BARSEBAI, huitième sultan d'Egypte de la seconde dynastie des Circassiens, avoit d'abord été esclave avant de parvenir au souverain pouvoir. Il reprit l'île de Chypre sur les chrétiens ; cette île est restée depuis tributaire de l'Egypte, lors même que les Vénitiens s'en emparèrent. Barsebaï fut bon et modeste ; il défendit à ses sujets de baiser la terre et de se prosterner devant lui. Il mourut l'an 841 de l'hégire, après un règne de 17 ans.

BARSINE. *Voyez* MENNON, n° II.

* BARSUMA *ou* BARSOMA, évêque métropolitain de Nisibis, qui fit revivre les opinions de Nestorius, au temps de l'empereur Justin. Ce prélat a laissé quelques *Lettres* et quelques *Discours en langue syriaque.*

† BARTAS (Guillaume de Salluste du) naquit à Montfort, près Nérac, l'an 1544, d'un trésorier de France. Henri IV, qu'il servit de son épée, et qu'il chanta dans ses vers, l'envoya en Angleterre, en Danemarck et en Écosse. Il eut le commandement d'une compagnie de Gascogne, sous le maréchal de Matignon. Il étoit calviniste, et mourut en 1590. L'ouvrage qui a le plus contribué à rendre son nom célèbre est le poëme intitulé *Commentaire sur la semaine de la création du monde*, en sept livres. Pierre de l'Ostal dit (dans un mauvais sonnet adressé à du Bartas, que ce seigneur a mis à la tête de son poëme) que ce livre « est plus grand que tout l'Univers. » Le style de du Bartas est bas, lâche, incorrect, ses images dégoûtantes. On a de lui plusieurs autres ouvrages. Le plus singulier est un petit *Poëme*, composé pour la reine de Navarre, faisant son entrée à Nérac. Ce sont trois nymphes qui se disputent l'honneur de saluer sa majesté. La première débite ses platitudes en vers latins, la seconde, en vers français, et la troisième, en vers gascons. Son *Livre de la Semaine* eut la fortune des meilleurs ouvrages. On en fit, dans cinq ou

six ans, plus de trente éditions. Il se forma de tous côtés des traducteurs, des commentateurs, des abréviateurs, des imitateurs, et des adversaires. Ses *Œuvres* diverses furent recueillies, d'abord en 1583, in-12, puis on les réunit à son poëme de la *Semaine*, par Rigaud, 1611, in-fol.

* BARTAZAN, Syrien, nati d'Edesse, florissoit au commencement du 3e siècle. Après avoir étudié l'éloquence, la philosophie et les langues qui étoient alors en vogue, il embrassa la religion chrétienne, et adopta la doctrine de Marcellius, et d'autres hérésiarques de son temps. Il vint en Arménie; il chercha à convertir les habitans de ce pays, et composa un *Traité contre leur culte et leurs cérémonies religieuses.* Bartazan séjourna long-temps dans la forteresse d'Any, et traduisit de l'arménien en syriaque l'*Histoire des dieux et des rois d'Arménie*, qui se gardoit dans le temple de cette ville. C'est de cet ouvrage que Moïse de Korène a tiré les matériaux de son histoire depuis Ardavazt II jusqu'à Khosrou I.

I. BARTH (Gaspard). *Voyez* BARTHIUS.

† II. BARTH (Jean), né à Dunkerque, d'un simple pêcheur, en 1651. Dès 1675, il étoit célèbre par plusieurs actions aussi singulières que hardies. Il eut, en 1692, le commandement de sept frégates et d'un brûlot. Trente-deux vaisseaux de guerre, anglais et hollandais, bloquoient le port de Dunkerque. Il trouva le moyen d'en sortir, et le lendemain enleva quatre navires anglais, richement chargés, qui alloient en Moscovie. Il alla brûler quatre-vingt-six bâtimens, tant navires qu'autres vaisseaux marchands. Il fit ensuite une descente vers Newcastle, y brûla environ deux cents maisons, et emmena à Dunkerque pour cinq cent mille écus de prises. Sur la fin de la même année 1692, ayant été croiser au nord avec trois vaisseaux du roi, il rencontra une flotte hollandaise chargée de blé. Elle étoit escortée par trois navires de guerre. Barth les attaqua, en prit un après avoir mis les autres en fuite, et se rendit maître de seize bâtimens de cette flotte. En 1693, il eut le commandement du vaisseau *le Glorieux*, de soixante-six canons, pour servir dans l'armée navale commandée par Tourville, qui surprit la flotte de Smyrne. Barth, s'étant trouvé séparé de l'armée, rencontra proche de Foro six navires hollandais richement chargés: il les fit échouer et brûler. Quelques mois après, il partit avec six vaisseaux de guerre, pour amener en France, du port de Velker, une flotte chargée de blé. Il la conduisit heureusement à Dunkerque. Au commencement de l'été 1694, il se mit en mer avec les mêmes vaisseaux, pour retourner à Velker chercher une flotte chargée de blé. Cette flotte étoit déjà partie, au nombre de plus de cent voiles, sous l'escorte de trois vaisseaux danois et suédois. Elle fut rencontrée, entre le Texel et le Fly, par le contre-amiral de Frise. Hidde, qui commandoit une escadre composée de huit vaisseaux de guerre, s'étoit déjà emparé de la flotte. Mais le lendemain Barth le rencontra à la hauteur du Texel, et, quoique inférieur en nombre et en artillerie, il lui enleva sa conquête, prit le contre-amiral et deux autres vaisseaux. Cette grande action lui valut des lettres de noblesse. Deux ans après, en 1696, il se rendit maître d'une partie de la flotte hollandaise qu'il rencontra à six lieues de Fly. Son escadre étoit composée de huit vaisseaux de guerre et de quelques armateurs, et la flotte ennemie de

deux cents vaisseaux marchands, escortés de quelques frégates. Barth l'attaqua avec vigueur, et aborda lui-même le commandant, prit trente vaisseaux marchands, et quatre du convoi, sans avoir souffert que très-peu de perte. Il ne put néanmoins profiter de sa conquête. Ayant rencontré presque aussitôt douze vaisseaux de guerre hollandais, convoyant une flotte qui alloit au nord, il fut contraint de mettre le feu à sa prise, pour l'empêcher de retomber entre les mains des ennemis. Il ne se sauva lui-même qu'à force de voiles de la poursuite de quelques autres vaisseaux. Ce célèbre marin mourut à Dunkerque, le 27 avril 1702, à 51 ans, avec une grande réputation. Il étoit devenu chef d'escadre, après avoir passé par tous les degrés de la marine. Il ne savoit ni lire, ni écrire. Il parloit peu et mal, ignorant les bienséances, s'exprimant et se conduisant partout en matelot. Lorsque le chevalier de Forbin l'amena à la cour, en 1691, les plaisans de Versailles se disoient: « Allons voir le chevalier de Forbin qui mène l'ours. » N'ignorant pas que ses ennemis le faisoient passer pour avare, il s'imagina pouvoir détruire ce préjugé en se montrant avec un habit de drap d'or, doublé de drap d'argent. Louis XIV l'ayant fait appeler, lui dit: « Jean Barth, je viens de vous nommer chef d'escadre. — Vous avez bien fait, sire, répondit le marin. » Cette réponse ayant excité un éclat de rire parmi les courtisans, Louis XIV ne la prit pas de même: « Vous vous trompez, messieurs, leur dit-il, sur le sens de la réponse de Jean Barth; c'est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, et qui compte m'en donner de nouvelles preuves. Il a paru, in-12, en 1780, une Vie de ce célèbre marin.

I. BARTHE. *Voyez* THERMES.

† II. BARTHE (Bernard de la), archevêque d'Auch, fut déposé par des légats du pape, dans le temps de la guerre des Albigeois, à cause de ses principes de modération. On lui fit un crime d'avoir prêché l'indulgence dans des vers. « Je veux chanter, y disoit-il, la paix avec l'Eglise: paix bonne et solide, faite de bonne foi, entre bonnes gens résolus d'oublier le passé et de contracter étroite amitié, me plaît fort; mais non une paix forcée: car de mauvaise paix il naît plus de malheur que de bien. On doit, dans le cœur d'un roi, trouver de l'équité, et dans l'Eglise, de la miséricorde, de la clémence à pardonner sincèrement, même les plus grandes fautes. » Ces principes ne s'accordoient point avec la fureur et le fanatisme du temps.

† III. BARTHE (Nicolas-Thomas), de l'académie de Marseille, sa patrie, naquit dans cette ville, en 1733, d'un négociant, et mourut à Paris le 17 juin 1785. Livré aux plaisirs de la société, et jouissant d'une fortune considérable pour un homme de lettres, il abrégea sa carrière en négligeant une incommodité qui demande le régime le plus rigoureux, une hernie. Il avoit fait ses études à Juilly, sous les Pères de l'Oratoire, et y avoit donné des preuves d'une conception vive et d'une mémoire heureuse. Au sortir du collége, il remporta un prix à l'académie de Marseille. Son père le destinoit au barreau; mais la nature l'ayant destiné à la poésie, il vint à Paris, où il se consacra au théâtre. En 1764, il débuta par la petite pièce de l'*Amateur*, d'une versification agréable et spirituelle. Ce coup d'essai fut suivi, en 1768, des *Fausses infidélités*, en un seul acte, mais bien rempli. On y remarque le contraste des caractères, un dialogue facile et ingénieux, un dénouement gai et

heureux. Sa *Mère jalouse*, jouée en 1772, eut moins de succès, parce qu'il y a moins de naturel, et plutôt, peut-être, parce que le premier rôle, dont le spectateur s'attendoit à voir éclater l'humeur jalouse, n'offre qu'un personnage dont la passion tout-à-fait concentrée produit peu d'effet. Enfin son *Homme personnel*, comédie en cinq actes, représentée en 1778, écrite avec élégance et pureté, ne plut que médiocrement, malgré des vers agréables et quelques détails pleins de finesse et de légèreté; les principaux caractères n'y sont pas peints avec assez de force. Ses ennemis disoient qu'il avoit manqué le principal personnage, parce qu'on ne se connoît jamais bien soi-même. Ayant lu sa comédie à Colardeau mourant, qui n'eut pas la force de lui demander grace : « Vous avez oublié, lui dit le poëte malade, un trait d'égoïste. — Quel est-il? demanda le poëte. — C'est un auteur qui force son ami mourant à entendre la lecture d'une comédie. » Pour se consoler de ses disgraces théâtrales, Barthe entreprit, à l'imitation d'Ovide, son auteur favori, un poëme de l'*Art d'aimer*, qu'il auroit pu intituler avec plus de justesse l'*Art de séduire*. La versification en est facile, les portraits y sont voluptueux, et les mœurs du jour bien saisies. On n'a publié que deux fragmens de ce poëme. On a encore de lui, *Lettre de l'abbé de Rancé à un ami*, 1766, in-8°. Une gaieté noble, une philosophie pleine d'agrémens, caractérisent ses *Epîtres*, où l'on trouve de la correction et des traits d'esprit. Mais on a eu tort de croire que, dans ce genre, il pouvoit être le successeur de Voltaire : il est fort loin des graces piquantes et de la facile élégance de ce poëte; et dans ces petites pièces, on sent quelquefois le travail de la lime; ce qui fut heureusement exprimé par ce vers où l'on dit que cet auteur

Laborieusement rime ses petits vers;

Barthe joignoit à un caractère impétueux une humeur assez enjouée. Il abondoit en bonnes plaisanteries et en réparties vives. On lui a reproché d'être jaloux de la gloire littéraire, de se passionner pour ses ouvrages, et d'aimer l'argent; mais il n'écrivit contre aucun de ses rivaux, et fut généreux dans l'occasion. Aussi eut-il de vrais amis : de ce nombre fut Thomas. Il est vrai que celui-ci disoit de Barthe : « il m'a fait trouver dans l'amitié tous les orages de l'amour. » Barthe s'étoit marié dans la capitale, dont il aimoit le séjour; mais il fut contraint de rompre ses chaînes, dit le Journal de Paris, et il en parloit d'un ton trop vif pour qu'on n'entrevît pas le regret d'avoir recouvré sa liberté. Barthe est encore auteur d'un poëme intitulé La *Réunion de la Provence à la couronne*; du *Temple de l'Hymen*, poëme couronné aux jeux floraux, 1755, in-8°; de la *Ruine de Lisbonne*, et la *Prise de Minorque*, 1756; et de plusieurs *Epîtres* sur divers sujets.

* I. BARTHEL (Jean-Gaspard), né à Kitzingen en 1697, étudia à Wurtzbourg sous les jésuites, et se rendit ensuite à Rome, où il continua à s'instruire auprès du cardinal Lambertini, depuis pape Benoît XIV. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur du droit canonique à l'université, et ensuite chanoine du chapitre. Il mourut le 18 avril 1771. Il introduisit dans les universités catholiques d'Allemagne une meilleure méthode d'enseigner le droit ecclésiastique. Il a publié des ouvrages concernant les rapports de l'Allemagne avec la cour de Rome, entre autres, *Historia et generalia pacificationum imperii circa religionem sist*, 1736, in-4°. et *De Jure confor-*

mandi antiquo et novo, 1744, in-4°.

* II. BARTHEL (Melchior), habile sculpteur saxon, surpassa, en talent, la plupart des artistes ses contemporains, à Rome, à Venise et à Dresde; cependant il ne put faire nulle part fortune, et mourut de chagrin, en 1674, à Dresde. Il existe de cet artiste, à Venise, dans la chapelle de la famille Veniéri, dans l'église des carmélites de Sainte-Marie de Nazareth, *une statue de saint Jean-Baptiste*, faite de marbre fin, et estimée des connoisseurs.

† I. BARTHÉLEMI (saint), un des douze apôtres, annonça l'Évangile dans les Indes, dans l'Éthiopie, dans la Lycaonie, suivant la plus commune opinion. On dit qu'il fut écorché vif en Arménie; mais rien n'est plus douteux. L'église de Bénévent et celle de Rome se glorifient d'avoir ses reliques. L'*Evangile* qu'on lui a attribué a été déclaré apocryphe par le pape Gélace. *Voyez* NATHANAEL.

II. BARTHÉLEMI DE PISE. *Voy.* ALBIZI, *ou* DE ALBISIS, n° I.

† III. BARTHÉLEMI DES MARTYRS, dominicain, né à Lisbonne en 1514, enseigna la théologie à don Antonio, neveu de Jean III, roi de Portugal, que l'on destinoit à l'Eglise. La reine Catherine lui donna l'archévêché de Brague, en 1559, par le conseil de Louis de Grenade, son confesseur. Le nouvel archevêque parut au concil de Trente, et fut le premier à demander la réforme du clergé. Comme quelques prélats demandoient si les cardinaux devoient être aussi réformés, il y en eut un parmi les vieux qui dit «que les illustrissimes cardinaux n'avoient pas besoin de l'être.» Barthélemi alors prit la parole, et fit ce jeu de mots qui renfermoit une vérité: «Les très-illustres cardinaux ont besoin d'une très-illustre réforme.» Saint Charles Borromée voyoit dans ce prélat un second lui-même, et lia une amitié très-étroite avec lui. L'Eglise perdit Barthélemi en 1590, à 76 ans. Il mourut dans le couvent de Viane, où il s'étoit retiré huit ans avant sa mort, après s'être démis de son archevêché. En 1567, le Portugal fut affligé d'une grande famine. La seule consolation du peuple de Brague fut son prélat. Cette misère dura jusqu'en 1576, que la récolte fut très-abondante. La peste succéda à la famine. Le saint pasteur étoit dans le cours de ses visites lorsque la ville de Brague en fut attaquée. Il se hâta de s'y rendre, et donna de si bons ordres, que les pauvres souffrirent peu dans une calamité si générale. On a de ce saint prélat un livre intitulé *Stimulus pastorum*, et plusieurs autres ouvrages de piété, recueillis à Rome, en 2 vol. in-fol., en 1744, par don Malachie d'Inguimberti, depuis évêque de Carpentras. On y trouve d'excellentes règles pour la vie des pasteurs et des simples fidèles. Dans ses *Itinéraires* et dans ses ouvrages historiques, on voit un auteur plus pieux qu'éclairé. Clément XIV l'a béatifié en 1773. Le Maître et du Fossé ont donné sa Vie en 1664, in-8°.

IV. BARTHÉLEMI *di* SAN-MARCO. *Voyez* BACCIO, n° I.

† V. BARTHÉLEMI (Nicolas), bénédictin du 15[e] siècle, né à Loches, a fait des *Poésies latines*, difficiles à trouver: *Enneæ* (c'est-à-dire *Méditations*), Paris, 1531, in-8°. Ce sont des pièces qui roulent sur des sujets de dévotion. *De vitâ activâ et contemplativâ*, 1523, in-8°, en prose; *Christus xylonicus*, tragédie en quatre actes, 1531, in-8°.

* VI. BARTHÉLEMI *ou* BARTOLE DE COLOGNE, né en cette ville vers

1460, étudia les humanités à Deventer, en même temps qu'Erasme, sous Alexandre Héquis, et les y enseigna ensuite avec le même maître. De là, il passa à Zérolle, d'où il retourna à Cologne, et il mourut pauvre à Minden vers 1514. Il fut un des courageux antagonistes de la barbarie de son siècle, et des zélés restaurateurs des études classiques. On a de lui *Sylva carminum*, à Deventer, 1491, in-4°. *Dialogus mythologicus*, ibid., 1496, in-4°. *Epistola mythologica*, suivie des Fables d'Esope, traduite en latin par Laurent de Valle (*Vallensis*), et d'une traduction en vers latins des Géorgiques d'Hésiode, par Nicolas de Valle, à Zarolle, 1499. *Canones*, ibid., 1500. *Libellus elegiacus de septem doloribus virg. Mariæ*, à Deventer, 1514.

† I. BARTHÉLEMY (Jean-Jacques l'abbé), né à Cassis, près Aubagne, le 20 janvier 1716, sentit dès sa jeunesse l'attrait le plus vif pour l'étude des langues savantes et la connoissance des monumens de l'antiquité. Envoyé à Marseille, sous le Père Renaud de l'Oratoire, il y apprit l'arabe, le syriaque et le grec, et y embrassa l'état ecclésiastique. Gros de Boze l'accueillit à Paris, et lui confia la garde des médailles du cabinet du roi; cette place lui fut conservée en 1753, époque de la mort de Gros de Boze. Un voyage que Barthélemy fit en Italie accrut ses connoissances. Il expliqua à Rome la belle mosaïque de Palestrine, la Dissertation sur ce monument a été imprimée en 1760, et tirée, ainsi que le Recueil de Peintures antiques de Pietre sante Bartoli, au nombre de 30 exemplaires, qui furent coloriées avec un grand soin par le célèbre Mariette, in-fol. Il prouve avec évidence que cette mosaïque offroit un hommage à l'empereur Adrien, et non au dictateur Sylla, ni au vainqueur des Perses, Alexandre. A son retour, l'académie des inscriptions et la société royale de Londres s'empressèrent de compter Barthélemy parmi leurs membres. Les Mémoires de la première renferment un grand nombre de ses écrits, sur des médailles curieuses, sur une inscription d'Amyclée, le Pactole, l'alphabet et la langue de Palmyre, celle d'Egypte et de Phénicie, l'état des finances d'Athènes, les monumens de Rome, l'origine des Chinois, etc. On a imprimé à part plusieurs autres ouvrages de Barthélemy : I. *Les amours de Carite et de Polydore*, roman traduit du grec. Il fut d'abord publié en 1760, et réimprimé en 1796, in-12. II. *Lettres sur quelques monumens phéniciens*, 1766, in-4°. III. *Entretien sur l'état de la musique grecque au quatrième siècle*, 1777, in-8°. IV. *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, Paris, 1788, 4 vol. in-4°, et 7 vol. in-8°, avec un atlas dressé par M. Barbier du Boccage, 2e édition, in-8°, 1789; 3e, idem, 1790. Didot en a publié une superbe édition avec un atlas in-fol. — L'auteur employa trente années de sa vie à composer cet ouvrage; et elles ne furent pas perdues. Les philosophes, les historiens, les hommes de goût y trouvèrent tout ce qui pouvoit les instruire et leur plaire: style agréable, rapprochemens fins, transitions heureuses d'un sujet grave à un autre plus riant, tableaux riches, jugemens rapides et justes, érudition immense et assez bien ménagée. Ces avantages, si rares dans un même ouvrage, ont placé celui-ci parmi les meilleurs que le 18e siècle a produits; il n'est cependant pas exempt d'un peu de diffusion, et renferme peut-être trop d'éloges et point assez de critiques. Cet ouvrage a été traduit en anglais, Londres, 1794, 7 vol. in-8°, et en russe, par le professeur Stachow, à qui l'empereur Alexandre I a fait

un présent de 6000 roubles pour le mettre en état d'être lui-même l'éditeur de sa traduction. V. L'abbé Barthélemy avoit déchiffré plus de 400 mille médailles, et se proposoit de publier une *Paléographie numismatique*, en 3 vol. in-fol., lorsque la mort le surprit. On a encore de lui, I. *Discours prononcé à l'académie française*, 1789, in-4°. II. *Œuvres diverses*, publiées par de Sainte-Croix, 1798, 2 vol. in-8°. III. *Voyage en Italie*, 1801, in-8°. IV. *Dissertation sur une inscription grecque, relative aux finances des Athéniens*, 1792, in-8°. En 1779, l'académie française reçut l'abbé Barthélemy par acclamation. Son ame étoit franche et douce. Il disoit souvent, sur la fin de ses jours, à ses neveux qu'il chérissoit : « Que n'est-il permis à un mortel de léguer le bonheur ! » Emprisonné en 1793, à l'âge de 78 ans, il supporta sans être ému la perte de sa liberté, et il attendoit avec calme celle de sa vie, lorsqu'on le rendit à sa famille. Peu de jours après, lisant la quatrième épître du premier livre d'Horace, il parut s'endormir ; il n'étoit plus. Les lettres le perdirent le 30 avril 1795. M. de Boufflers a peint ainsi le caractère de Barthélemy : « Il permettoit au premier venu de lire dans sa pensée, et toute sa dissimulation se bornoit à cacher deux choses, son mérite et son ennui. Il regardoit la conversation comme un jeu de société ; mais il avoit la délicatesse, bien rare pour un homme aussi riche, de ne pas mettre à ce jeu-là plus que les autres, en sorte que tout le monde pouvoit se croire en état de faire sa partie, et que personne ne l'a jamais quitté mécontent de lui ni de soi..... Si vous l'approchiez sans qu'il fût prévenu, son air distrait et pensif disparoissoit tout à coup et sembloit vous remercier de l'interrompre. Ses manières n'étoient celles de personne. Ceux qui le voyoient pour la première fois auroient pu s'amuser un moment d'une sorte de gaucherie, qui pourtant n'étoit pas sans grace ; mais ceux qui le voyoient souvent reconnoissoient en lui le sel attique mêlé à la politesse française. Enfin, plus d'un indice découvroit à son insçu autre chose que le peu qu'il vouloit montrer, et laissoit entrevoir un sage sous les dehors d'un homme ordinaire. »

* II. **BARTHÉLEMY-COURÇAY**, neveu du précédent. Ayant hérité du goût et des connoissances numismatiques de son oncle, il fut chargé du cabinet des médailles de la bibliothèque nationale. Il présenta, en 1795, à la convention, une médaille d'argent frappée du temps de la ligue, et prouvant que dès-lors les idées de liberté avoient germé en France. En 1795, il fut maintenu à la garde du cabinet des médailles, en considération de son parent l'abbé Barthélemy. Barthélemy-Courçay mourut en 1800.

* III. **BARTHELEMY** (maître Nicolas), avocat en parlement, et au bailliage et siége présidial de Senlis. On a de lui *Apologie du Banquet sanctifié de la veille des Rois*, Paris, 1664, in-12, en réponse aux Discours ecclésiastiques contre le paganisme des rois de la fève et du Roi-boit, par Deslyons. *Voyez* DESLYONS.

* IV. **BARTHÉLEMY**, de Marseille, fabricant de savon. Attaché au parti de la révolution, il fut victime de son zèle. Après la chute du parti des girondins de la convention nationale, au 31 mai 1793, une grande partie du midi se souleva contre le parti dit *de la Montagne*, et les habitans de Marseille ayant créé une commission pour juger ses partisans, Barthélemy fut condamné à mort, comme maratiste. Il marcha au supplice avec

courage ; il a demandé « qu'on lui attachât une cocarde sur le cœur, avant que de le lancer dans l'éternité. »

* I. BARTHÈS (Paul-Joseph), fils de Guillaume, naquit à Narbonne, et étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur. Il se rendit ensuite à Paris, et y partagea son temps entre la médecine et la littérature, mais bientôt il revint à Montpellier, où il obtint, en 1763, une chaire vacante dans la faculté de cette ville. Outre plusieurs articles de l'Encyclopédie auxquels il a travaillé, on a de lui, I. *Dubia circa potestates medicamentorum*, Monspelii, 1762, in-4°. II. *Oratio academica de principio vitali*, ibid., 1773, in-4°. III. *Nova doctrina de functionibus naturæ humanæ*, ibid, 1774, in-4°. Cet ouvrage présente des idées particulières à l'auteur, qui s'éloigne beaucoup de celles le plus généralement reçues.

* II. BARTHÈS DE MARMORIONS (Paul-Joseph) naquit le 11 décembre 1734 à Montpellier. Sa première éducation fut très-brillante. On ne porta jamais plus loin le désir d'apprendre et le goût passionné d'une instruction solide, étendue et variée. Il consacra plus particulièrement le premier temps de son instruction, à l'étude des langues anciennes et modernes, dont la connoissance contribua si puissamment, dans la suite, à son érudition si riche, si vaste et si variée. Déterminé, d'après un mûr examen, à l'étude de la médecine, Barthès s'y consacra avec le plus grand zèle, et fit ses premières études sous d'habiles professeurs. Il fut reçu docteur en 1753, à l'âge de 19 ans. Depuis ce moment, jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de faire entrer dans ses travaux presque toutes les connoissances humaines : persuadé que l'étendue des rapports de la médecine est immense, et que le médecin est d'autant plus au niveau de ses augustes fonctions, qu'il a plus de savoir et de raison que le commun des hommes. En 1756 et en 1757, il obtint deux genres de succès qui répondirent à cette latitude dans l'objet et la direction de ses travaux. Il fut couronné à Paris par l'académie des inscriptions et belles-lettres, et nommé médecin d'hôpital militaire dans la Normandie. L'exercice des fonctions attachées à cette dernière place fut pour lui l'occasion d'une suite de recherches et d'observations, qu'il publia dans un savant mémoire que l'académie des sciences a fait insérer dans le 3e volume des Savans Etrangers. En 1757, Barthès fut envoyé à l'armée de Westphalie, en qualité de médecin consultant. Il y éprouva une maladie grave, dont il fut traité par Werlhoff, alors l'un des plus célèbres médecins de l'Allemagne. Un concours brillant le porta à la place de professeur de Montpellier en 1761. Il devint dès ce moment, pour cette faculté célèbre, ce que Boheraave, Sthal et Cullen, ont été pour celles de Leyde, de Hall et d'Edimbourg, un chef de doctrine, et une cause de changement et de direction dans les études médicales ; assez active et assez remarquable pour devoir être comptée au nombre des grandes époques de la médecine. Ce mémoire est excellent à consulter par les jeunes médecins et chirurgiens des hôpitaux, qui trop souvent ne suivent que l'ornière de la routine, et dédaignent d'embrasser de nouveaux principes qui sont le fruit de l'expérience et du raisonnement. Les ouvrages publiés par Barthès, à différentes époques, sont, I. *Quelques Dissertations soutenues dans sa présidence, et*

principalement celle qui traite de la théorie de la mort, soutenue en 1765 par M. Thiébault. II. *Plusieurs Mémoires publiés dans les recueils de plusieurs académies, et plus particulièrement dans les actes de la société médicale de Paris*, années 1799 et 1801. III. *La nouvelle mécanique de l'homme et des animaux*, Carcassonne, 1802. IV. L'*Histoire des Maladies goutteuses*, Paris, 1802. V. Un *Discours sur le génie d'Hippocrate, pour l'installation de ce père de la médecine dans l'école de Montpellièr* VI. Un *Traité sur le Beau*, ouvrage posthume, que peut-être on n'auroit pas dû publier. Barthès a laissé un grand nombre de manuscrits, qui ont été remis, d'après son vœu, à M. Lordat, chef des travaux anatomiques de l'école de médecine de Montpellier. Barthès enseigna pendant 20 années, et avec le plus grand succès. On peut même assurer que c'est par cette voie, bien plus que par ses ouvrages, que s'est établie sa grande réputation. En 1773, il fut nommé adjoint du chancelier de la faculté de Montpellier, et en 1786, chancelier en titre; six ans auparavant, il avoit obtenu le titre de membre de la cour des aides, comptes et finances. A une époque antérieure, il fut nommé médecin du duc d'Orléans. Lors d'un séjour qu'il fit à Paris, où il eut occasion de se lier avec les hommes les plus célèbres, et plus particulièrement avec d'Alembert et Malesherbes, ce fut à peu près l'époque qu'il devint membre de l'académie des sciences de Paris, de Berlin, de Gotthingue, de Stokholm. Dans la suite, il fut nommé correspondant de l'institut national de France, professeur honoraire et professeur en exercice de la nouvelle école de médecine de Montpellier, médecin du gouvernement français, et médecin consultant de S. M. l'Empereur et Roi. Il mourut à Paris, le 15 octobre 1806, âgé de 72 ans. Pour connoître sa vie privée et littéraire avec détail, on peut consulter son Eloge historique par M. Baunier; ce qu'ont publié sur les principales circonstances de sa maladie et de sa mort messieurs Double et Serune.

† I. BARTHIUS (Gaspard), né à Custrin en 1587, mourut à Leipsick en 1658. Il mérite une place parmi les enfans précoces. A douze ans, il traduisit les Psaumes de David en vers latins; à seize, il fit imprimer une *Dissertation sur la manière de lire les auteurs latins, depuis Ennius jusqu'aux critiques de son temps.* Ce petit livre annonçoit un très-bon écrivain et un habile critique. On a encore de lui, I. Ses *Adversaria*, gros vol. in-fol. divisé en 60 livres, imprimé à Francfort en 1624 et 1648. C'est un recueil de notes sur différens écrivains sacrés et profanes, avec des éclaircissemens sur les coutumes et les lois. L'auteur avoit encore préparé 120 livres sur la même matière, ce qui auroit formé deux volumes aussi forts que le précédent; mais le peu de débit du premier est cause qu'aucun libraire n'a voulu se charger de l'impression. (*Voyez* ENÉE, n° III.) II. Un *Commentaire sur Stace*, in-4°, 1660, et un autre *sur Claudien*, Francfort, 1650, en 1 vol. in-4°. L'érudition n'y est pas dispensée avec discernement. III. Il a traduit en latin le troisième dialogue de la troisième partie des Entretiens d'Arétin, sous le titre de *Porno-Didascalus*, in-8°, Swickaw, 1660; il est rendu décemment en latin; la Célestine, qui n'est autre chose que la *tragi-comedia de Calisto y Melibea*, par Rodericus Cota, Francfort, 1624, in-8° de

462 pag. ; et la Diane de Gil-Polo, sous celui d'*Erotodidascalus*, Hanau, 1625, in-8°. La *Traduction* des Psaumes dont nous avons parlé se trouve dans ses *Juvenilia*, in-8°, 1607. Ses autres *Poésies* sont imprimées à Hanovre, 1612, in-8°, et à Francfort, 1623, in-8°. On lui doit une édition de Grotius et de Némésien, avec des notes, imprimées à Hanau, 1615, in-8°. On a reproché à Barthius plusieurs contradictions dans ses jugemens.

* II. BARTHIUS (Michel), médecin du 16e siècle, étoit d'Anneberg, dans la haute Saxe. Il s'est distingué par ses *Poésies*, dont on trouve plusieurs morceaux dans le 1er tome des Délices des poëtes allemands. Il a fait aussi des *Notes* sur les Bucoliques de Virgile et les Emblèmes d'Alcéat. On ne connoît de lui qu'un ouvrage en médecine, intitulé *Veritatis Hippocratis et verorum medicorum physiologiæ de naturâ hominis*, Annab., 1583, in-4°.

†BARTHOLE, jurisconsulte célèbre, né à Sasso-Ferrato, dans la Marche d'Ancône, en 1305, fut professeur de droit dans plusieurs universités d'Italie. Il mourut à Pérouse en 1356, et laissa plusieurs *Ouvrages*, Venise, 1590, en 11 vol. in-fol., écrits du style de son temps, trop remplis de distinctions défectueuses et de sophismes, mais qui renferment des choses qu'on ne trouveroit pas ailleurs. Il fut du conseil de l'empereur Charles IV, qui lui permit de porter les armes de Bohême. On a long-temps regardé Barthole comme le rédacteur de la fameuse *Bulle d'or* donnée en 1356, sous Charles IV. Le style de cette charte est barbare. On commence par y apostropher les sept péchés mortels. On y prouve la nécessité des sept électeurs, par les sept dons du Saint-Esprit et par le chandelier à sept branches. Cette loi de l'empire d'Allemagne, écrite sur du vélin très-malpropre, et en très-mauvais latin, avec un grand sceau ou bulle d'or au bas, fut presque achevée à Nuremberg ; c'est-à-dire que de 31 chapitres qui la composent, 23 furent d'abord reçus à la diète de Nuremberg, en 1356, et les 8 autres dans une assemblée solennelle tenue à Metz aux fêtes de Noël. On prétend maintenant que Barthole n'est pas le rédacteur de cette loi. Cependant on connoît un morceau de ce fameux jurisconsulte, intitulé *Procès entre la vierge Marie et le Diable*, dont les idées, rendues dans un latin barbare, sont bien dignes du rédacteur de la Bulle d'or. Ce procès peint parfaitement l'état des lumières et la délicatesse du goût dans ce siècle barbare. Voici un extrait de ce procès : les plaideurs sont la Vierge et le Diable. Le Diable, prétendant remettre les hommes sous le joug auquel le péché d'Adam les avoit soumis, assigne le genre humain devant le tribunal de Jésus-Christ. L'assignation donnée aux termes du droit est à trois jours : elle se trouve échoir le vendredi-saint. Le Diable cite à Jésus-Christ les lois qui ne permettent pas d'assigner à un jour de fête ; Jésus-Christ dispense de cette formalité en vertu d'autres lois qui donnent ce droit aux juges dans certains cas. Alors le Diable comparoît, plein de rage, et demande si quelqu'un ose parler pour le genre humain. La sainte Vierge se présente. Le Diable, intéressé à empêcher cette plaidoirie, propose deux moyens de récusation : le premier, que la sainte Vierge étant mère du juge, elle pourroit trop aisément le faire prononcer en faveur de sa partie ; le second, que les femmes sont exclues des fonctions d'avocat. Il appuie ces deux motifs sur des paragraphes tirés du Digeste et du Code. La sainte Vierge allègue de

son côté les lois qui autorisent les femmes à plaider pour les veuves, les pupilles, et ceux qui sont dans la misère. La Vierge gagne cet incident; et Jésus-Christ lui permet de plaider pour les hommes. Le Diable demande la provision, comme ayant été possesseur du genre humain depuis la chute d'Adam, le tout suivant la maxime de droit *spoliatus antea restituendus* : il fait valoir pour lui la prescription. La Vierge lui oppose le titre du droit *quod vi aut clam*, lui soutient qu'un possesseur de mauvaise foi ne peut acquérir par la voie de la prescription, et le prouve par la loi 3e, paragraphe dernier du Digeste, *de acquirendâ possessione*. Jésus-Christ déboute le Diable de la possession par lui demandée. Le fonds du procès se discute de même par citations de lois et de paragraphes. Enfin intervient le jugement définitif, qui est extrêmement singulier. Il contient une espèce de vu de pièces ; ensuite de quoi Jésus-Christ, du haut du ciel, le jour de Pâques, rend une sentence par laquelle, en déchargeant le genre humain des imputations à lui faites par le Diable, il condamne celui-ci à la damnation éternelle. La sentence est rédigée par saint Jean, l'évangéliste, qui sert de greffier : saint Jean-Baptiste, saint François, saint Dominique, saint Pierre, saint Paul, saint Michel et autres saints servent de témoins. La sentence est datée du 6 avril 1311. Alors les anges, pour célébrer le triomphe de la Vierge, la félicitent en lui chantant en chœur : *Salve, regina, etc.*

* BARTHOLET ou BARTHOLETUS (Fabrice), né à Bologne en 1588, où il remplit successivement les chaires de logique, de médecine et d'anatomie. Il mourut de la peste le 16 mars 1630. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. *Anatomica humani microcosmi descriptio per theses in amphitheatro Pisano proposita*, Bononiæ, 1619, in-fol. II. *Encyclopædia hermetico-dogmatica, sive orbis doctrinarum medicarum physiologiæ, hygieinæ, pathologiæ et therapeuticæ*, Bononiæ, 1619, in-4°. III. *De Hydrope pulmonum*, ibid, 1629, in-4°. IV. *Methodus in Dyspnœam, seu de respirationibus*, libri 4, ibid, 1633, in-4°.

* I. BARTHOLIN (Gaspard) naquit le 12 février 1585, à Malmuyen, petite ville dans la Scanie. Il fit ses premières études à Rostoch et à Wittemberg. Il fut reçu maître-ès-arts dans cette dernière ville en 1607. En 1608, il passa en Italie, et de là en France, et se rendit ensuite à Bâle, où il fut reçu docteur en médecine. Il retourna à Wittemberg, et parcourut le Holstein. Il se proposoit même de recommencer ses courses, lorsqu'on lui offrit à Copenhague la chaire de rhétorique, qu'il accepta. Il alla s'établir, en 1611, dans cette capitale, et il y exerça la médecine avec le plus grand succès. Il mourut le 30 juillet 1629 à Sora, ville de Danemarck dans l'île de Zélande. Ce savant a publié un grand nombre d'ouvrages de poésie, d'éloquence, de philosophie, de théologie et de médecine. Voici les titres de quelques-uns de ces derniers : I. *Problematum philosophicorum et medicorum nobiliorum et selectiorum miscellaneæ propositiones*, Vittebergæ, 1611, in-4°. II. *Anatomicæ institutiones corporis humani, utriusque sexûs historiam et declarationem exhibentes*, Vittebergæ, 1611, in-8° ; Argentorati, 1626 in-12 ; Rostochii, 1626, in-12 ; Goslariæ, 1632, in-8° ; Oxonii, 1632, in-12. Cet Abrégé d'anatomie a plusieurs fois été réimprimé avec les additions du fils de l'auteur, sous le titre

d'*Anatomia reformata*. III. *Systema physicum*, 1628, in-8°. IV. *Syntagma medicum et chirurgicum de cauteriis, præsertim potestate agentibus seu ruptores*, Hafniæ, 1642, in-4°.

† II. BARTHOLIN (Thomas), médecin, fils du précédent, non moins savant que lui, naquit à Copenhague le 16 octobre 1616, et mourut en 1680, à 64 ans. Il étoit fort superstitieux, et il croyoit que le précepte de s'abstenir de la viande obligeoit les chrétiens. Il avoit fait des découvertes sur les veines lactées et sur les vaisseaux lymphatiques. Il publia, I. un ouvrage *sur l'usage de la neige*, 1661. II. *De Morbis biblicis*, Francfort, 1672, in-8°. III. *Paralytici novi Testamenti*, Copenhague, 1654, in-8°. IV. *Dissertatio de passione Christi*, Amsterdam, 1670, in-12. V. *Epistolæ medicinales* et *de insolitis partûs viis*, La Haye, 1740, 5 vol. in-8°. VI. *De usu flagrorum in re venereâ*, Francfort, 1670, in-8°. Bartholin étoit littérateur en même temps que médecin. Il avoit beaucoup lu les anciens, et il à profité de leurs découvertes, ainsi que de celles de ses contemporains. Il est probable qu'il prit l'idée de celle des vaisseaux lymphatiques dans les Epîtres posthumes de Vesling, qu'il mit au jour. Ses *Lettres* sont remplies d'expériences anatomiques, ainsi qu'un *Journal* qu'il publia sous le titre d'*Acta Hafniensia*.

* III. BARTHOLIN (Erasme), frère du précédent, né le 13 août 1625 à Roschild. Après avoir fait d'excellentes études à Copenhague, il voyagea depuis 1646 jusqu'en 1657, et parcourut l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne et les Pays-Bas. En 1654 il avoit reçu le bonnet de docteur à Padoue. De retour en Danemarck, il fut nommé professeur de médecine et de géométrie. Ce médecin se rendit célèbre par ses écrits et par des découvertes importantes. On a de lui, I. *De figurâ nivis dissertatio*, Hafniæ, 1661, in-8°, avec les observations *de nivis usu medico* de son frère Thomas. II. *De cometis, anni* 1664 et 1665, ibid., 1665, in-4°. III. *Experimenta crystali Islandici disdiaclasti*, 1665, 1670, in-4°. IV. *De naturæ mirabilibus, quæstiones academicæ*, Hafniæ, 1674, in-4°. V. *De poris corporum et consuetudine, quæstiones academicæ*, avec l'ouvrage précédent. VI. *De aëre*, Hafniensi, Francofurti, 1679, in-8°.

* IV. BARTHOLIN (Albert), frère des précédens, et médecin comme eux; il eut la direction d'un collége; mais la foiblesse de sa santé lui fit abandonner cet emploi pour se retirer chez son frère, où il mourut le 17 mai 1643. On a de lui un *Traité de Scriptis Danorum*, que son frère publia à Copenhague en 1666, in-4°.

* V. BARTHOLIN (Thomas), frère des précédens, naquit à Copenhague en 1616; à l'exemple de son père, il alla multiplier ses connoissances dans les pays étrangers, et parcourut pendant huit ans les différentes parties de l'Europe, et pendant qu'il s'appliquoit à l'étude de la médecine, il apprit à Leyde l'arabe du savant Golius. Il passa en suite en France et fit un long séjour tant à Paris qu'à Montpellier; il demeura trois ans à Padoue, et s'y distingua tellement, que la nation allemande le proclama professeur, et fut reçu membre de l'académie des gl'incogniti; il revint à Copenhague. Le roi de Danemarck lui donna en 1647 la chaire des mathématiques dans l'université de sa capitale, et l'année suivante la chaire d'anatomie. Il mourut en 1665. Ses principaux ouvrages sont, I. *Anatomia ex Casparis Bartholini parentis*

institutionibus, 1641, in-8°. II. *Eædem institutiones anatomicæ secundùm locupletatæ*, Lugduni Batavorum, 1645, in-8°. III. *Anatome quintùm renovata*, Leidæ, 1686, in-8°. IV. *De secundinarum retentione*, Hafniæ, 1657, in-4°.

* VI. BARTHOLIN (Gaspard), médecin, fils du précédent, embrassa la profession de ses ancêtres. Pour se perfectionner dans ses connoissances, il entreprit plusieurs voyages. Appelé à Copenhague, il y mourut au commencement du 18e siècle. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on distingue les suivans, I. *De olfactus organo*, Hafniæ, 1679, in-4°. II. *De fontium et fluviorum origine ex pluviis*, Hafniæ, 1689, in-4°. III. *Exercitationes miscellaneæ varii argumenti*, Lugduni Batavorum, 1675, in-8°.

* BARTHOLOMÆUS, célèbre commentateur de droit canonique, vécut vers 1174. Il descendoit de la famille des Avogardi, à Brescia, qui existe encore. Dans les emplois publics qu'il exerça, il se montra chaud partisan de la liberté, ce qui lui coûta la vie; car ayant refusé de signer les articles que son collègue avoit conclus avec le tyran Ezzelino, ce dernier le fit mourir l'an 1258. Il existe de lui, entre autres ouvrages, *Apparat et Glossaire sur le décret et les décrétales de Grégoire IX.*

BARTHOLOMÉ. *Voyez* BRÉENBERG.

BARTHON. *Voyez* BARTON.

BARTIMÉE, nom de l'aveugle de la ville de Jéricho, qui, étant assis sur le chemin qui conduisoit à Jérusalem, et entendant passer Jésus, suivi de ses disciples, lui demanda la vue et l'obtint.

BARTIOLET (Flaméel), né à Liège en 1612, peignit à Paris avec succès. On lui donna une place d'académicien et de professeur. Les carmes déchaussés de Paris avoient de lui un *Enlèvement d'Elie*, et les grands-augustins, une *Adoration des mages.* Il mourut à Liège en 1675, chanoine de la collégiale de Saint-Paul.

* BARTISCH (George), chirurgien-oculiste à Dresde, né à Kœnigsberg dans le 16e siècle. Il est regardé comme l'inventeur d'un instrument pour fixer la paupière, qui a été corrigé par Verduyn, et revendiqué par Rau; il a publié en allemand un *Traité des maladies des yeux*, Dresde, 1583, in-f., Francfort, 1584, in-fol. et Sultbach, 1686, in-4°. Les planches qu'on y trouve, et qui représentent les différentes parties de l'œil, sont imitées de Vésale.

* I. BARTLET (Jean), théologien anglais non conformiste, fut pendant plusieurs années ministre de Saint-Thomas près d'Exeter, d'où il fut expulsé en 1662. Alors il se retira à Exeter, où il fut desservant d'une congrégation de dissidens. Bartlet mourut dans un âge très-avancé. On a de lui un volume de *Méditations.*

* II. BARTLET (Guillaume), frère du précédent, fut un indépendant très-zélé. Il étoit recteur de Bidfort dans le Devonshire; mais ce rectorat lui fut ôté pour ses opinions. Il a écrit un livre intitulé *Le Modèle d'un gouvernement de l'Eglise.* Bartlet est mort en 1682.

BARTOLE. *Voyez* BARTHOLE.

I. BARTOLI (Minerve), née à Urbin à la fin du 16e siècle, faisoit agréablement des vers. Ricci-noli et Scaioli les ont insérés, le premier, dans son Recueil d'églogues, 1594; le second, dans son Parnasse poétique, Parme, 1611.

† II. BARTOLI (Daniel), savant et laborieux jésuite, né à Ferrare en 1608. Après avoir professé la rhétorique, et ensuite exercé longtemps le ministère de la prédication, il fixa sa résidence à Rome en 1650. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il publia un grand nombre d'ouvrages, tant historiques que de divers genres, tous écrits en langue italienne, parmi lesquels on distingue, I. *Del ghiaccio e della coagulatione* (de la glace et de la congellation), Rome, 1681, in-4°, ouvrage rare et curieux. II. *Del suono, de' tremori armonico e dell' udito* (du son, des tremblemens harmoniques et de l'ouïe), Rome, 1680, in-4°, rare. III. *Dell' orthographia italiana*, Rome, 1672, in-12. Mais le plus considérable et le plus connu de ses ouvrages est, IV. *son Histoire de la compagnie de Jésus*, ainsi divisée par pays. *L'Angleterre*, Rome, 1667, in-fol. *L'Italie*, Rome, 1673, in-fol. *L'Asie*, troisième édition, augmentée de la mission au Mogol, Rome, 1667, in-fol. *Le Japon*, Rome, 1660, in-fol.; et *la Chine*, Rome, 1663, in-fol. Cette collection est rare. La partie de l'Angleterre a été traduite en latin par Louis Jannin, Lyon, 1671, in-4°. L'Asie a été aussi traduite en latin par le même Jannin, Lyon, 1666, et Rome, 1667, in-4°; et la Chine, par le même, Lyon 1670, in-4°. Ses autres ouvrages ont été rassemblés et publiés à Venise en 1717, 3 vol. in-4°. Les uns et les autres sont estimés. Ce jésuite est regardé par ses compatriotes comme un des premiers écrivains de la langue italienne. Il mourut à Rome en 1685, à 77 ans.

* III. BARTOLI (Côme et George) Florentins qui vivoient dans le 16e siècle, écrivirent plusieurs ouvrages en langue italienne. Côme traduisit l'*Architecture de Léon-Baptiste Alberti; le livre de la consolation de Boëce*, et publia quelques lettres *sur Le Dante, et plusieurs discours*. George composa aussi quelques ouvrages. Mais dans la Bibliothèque italienne de Fontanini, Zeno prévient les jeunes gens que ces deux auteurs ne sont exacts ni dans la grammaire, ni dans l'orthographe, quoiqu'on puisse étudier chez eux le style et le choix des expressions.

* IV. BARTOLI (Pietro-Sante), célèbre graveur à l'eau forte, florissoit dans le 17e siècle. Il a beaucoup gravé d'après les grands maîtres, et a publié les recueils suivans, I. *Parerga, atque ornamenta ex Raphaelis*, Romæ, in-fol., oblong., 44 pièces. II. *Giove che fulmina li giganti da Giulo Romano*, Roma, in-fol., oblong., 8 pièces. III. *Médailles du cabinet de la reine Christine*, Amsterdam, 1742, in-fol., 63 planches. IV. *Admiranda Romanarum antiquitatum ac veteris sculpturæ vestigia*, Romæ, in-fol., obl., 81 pièces. V. *Columna Trajana*, Romæ, 1675, in-fol., obl., 119 pièces. VI. *Columna Antoniana*, Romæ, in-fol., obl. 75 pièces. VII. *Gli antichi sepolcri, overo mausolei romani et etruschi*, Roma, 1697, in-fol., 110 pièces. Cet ouvrage a été traduit en latin, et imprimé à Leyde en 1728, in-f. VIII. *Recueil de peintures antiques coloriées*, avec une description, par le comte de Caylus et Mariette, Paris, 1757, in-fol. Cet ouvrage n'a été tiré qu'au nombre de 30 exemplaires coloriés par Mariette. Il y en a eu un second tirage. *Voy.* BORDE, n° II. IX. *Le Pitture antiche del sepolcro de Nasonii*, Roma, 1680, in-fol. X. *Le antiche Lucerne sepolcrale figurate*, Roma, 1691, in-fol. XI. *Museum odescalcum*, Romæ, 1751 et 1752, 2 vol. in-fol.

* BARTOLINO (Richard), de Pérouse, poëte latin de la fin du 15e siècle. Il a laissé les poëmes intitulés *Austriados*, *lib. XII*, 1515. *De bellis ducum Bavariæ et principum Palatinorum. Odæporicon*, etc.

† BARTOLOCCI (Jules), religieux de Cîteaux, né à Célano, dans le royaume de Naples, en 1613, professeur de langue hébraïque au collége des néophytes et transmarins, à Rome, mourut en 1687, à 74 ans. On a de lui un ouvrage considérable sous le titre : *Bibliotheca magna rabbinica de scriptoribus et scriptis hebraicis, ordine alphabetico hebraïcè et latinè digestis*, etc. *Auctore D. julio Bartoloccio de Celleno congreg. S. Bernardi ref. ord. Cisterciensis, et S. Sebastiani ad catacumbas abbate* (*opus à Car. Josepho Imbonato, post obitum, absolutum et auctum*), Rom. ex. typis cong. de prop. fide, Pars 1, 1675 ; pars 2, 1678 ; pars 3, 1683 ; pars 4, 1693 ; 4 vol. in-fol. Les trois premiers ont été publiés par l'auteur, et le quatrième par Imbonat, disciple de Bartolocci, qui y en a ajouté un cinquième, sous le titre de *Bibliotheca latino hebraïca, sive de scriptoribus latinis qui contra Judæos vel de re hebraïcâ scripsére*, etc., Romæ, 1694, in-f. Ce grand travail de Bartolocci est estimé ; cependant il a été critiqué par R. Simon dans le chap. VI, du tom. I de sa Bibliothèque critique. Il trouve dans cette Bibliothèque, dit-il, page 369, « beaucoup d'érudition juive, mais peu de jugement, et par-dessus tout, une ignorance profonde dans les matières les plus communes qui regardent la critique. »

* BARTOLOMEO (André de), sicilien, surnommé *Barbazza*, à cause de sa longue barbe, vécut dans le 15e siècle, et mourut en 1476. Il reste de lui, I. *Conciliorum, vol. IV*, 1517, 1518. II. *Lecturam in Clementinarum compilationem*, 1516. III. *De testibus ad caput testimonium de testibus*, 1574. IV. *De præstantiâ cardinalium ; de cardinalibus legatis à latere*, 1518. V. *Additiones ad commentaria in jus feudorum Ubaldi Baldi*, 1545, in cod. ff., etc.

* BARTOLOZZI (François), célèbre graveur italien, né avec les plus heureuses dispositions pour son art. Il mérita les succès qu'il obtint en consacrant tous les instans de sa vie au travail pour lequel il avoit beaucoup de facilité. Il nous a laissé un nombre considérable d'estampes recherchées des amateurs, où l'on admire une grande correction de dessin, et un burin souple et moelleux. Son œuvre est riche en morceaux précieux. Quoique tous généralement estimés, on distingue néanmoins les suivans : I. *Le dictateur Camille, venant délivrer Rome opprimée par Brennus*, d'après Sébastien Ricci. II. Une *Sainte famille*, d'après Bénédetto Lutti. III. Une *Circoncision*, d'après Le Guerchin. IV. La *Femme adultère*, d'après Aug. Carache, etc. Il étoit né à Florence en 1730.

† BARTON (Élisabeth), née en Angleterre, dans le comté de Kent, se fit convulsionnaire sous le règne de Henri VIII, et s'avisa de faire la prophétesse. Ce prince, à qui elle prédit dans les accès de sa frénésie que, s'il épousoit Anne de Boulen, il perdroit sa couronne et mourroit un mois après son mariage, la fit mettre à mort comme criminelle d'état le 22 avril 1354. Ce châtiment étoit sévère ; mais cette visionnaire excitoit à la sédition en prophétisant. Elle disoit que Henri n'étoit plus roi depuis qu'il étoit

hérétique. Elle étoit excitée par son curé, prêtre fanatique. Fischer, évêque de Rochester, et le célèbre chancelier Thomas Morus, furent enveloppés dans la condamnation de cette prophétesse, quoique Morus la qualifiât de *sotte nonne.*

* BARTSCH (Adam), artiste allemand, conservateur du précieux cabinet des estampes de S. M. I. à Vienne, a gravé différentes pièces dans la manière du lavis, d'après les dessins de plusieurs grands maîtres, lesquelles sont très-estimées.

BARUCH, prophète, d'une famille distinguée, suivit Jérémie son maître en Égypte. Après la mort de ce saint homme, il alla à Babylone faire part à ses frères captifs des prophéties qu'il avoit lui-même composées. On ne sait rien de bien certain sur le reste de la vie de Baruch. Les juifs et les protestans ne reconnoissent point le livre de Baruch pour canonique. Son style a de la noblesse et de l'élévation, et ressemble assez à celui de Jérémie, dont il étoit le disciple et le secrétaire. Il prophétisoit vers l'an 607 avant J. C. Ses prophéties sont en six chapitres; on ne les a plus en hébreu; leur plus ancienne version est en grec.

* BARUETH (Jean), né à Bréda en 1709, mort pasteur de l'Eglise réformée à Dort, en 1782, a publié en hollandais un tas de mauvais livres, dont une *Histoire du Stathoudérat* par trop stathoudérienne.

BARUFFALDI (Jérôme), littérateur de Ferrare, né en 1675, mort le dernier de mars 1755, fut aimé du pape Benoit XIV, qui lui accorda diverses dignités ecclésiastiques. Baruffaldi prêcha avec distinction dans plusieurs villes d'Italie, et remplit long-temps la chaire de professeur d'Écriture sainte à Ferrare. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont Mazzuchelli a donné la notice.

* I. BARWICK (Pierre), médecin anglais, né à Wetherflack en Westmoreland. En 1655, il prit le degré de docteur en médecine, et deux ans après, il s'établit à Londres pour pratiquer cette science. En 1660, Charles II, roi d'Angleterre le choisit pour son médecin. Il fut un des grands défenseurs de la circulation du sang par Harvée. Il n'a laissé d'autre ouvrage, que la *Vie de son frère Jean*, théologien anglais; cette vie est écrite en latin. On lui attribue cependant un traité imprimé à Londres en 1671, in-4°, sous ce titre : *De iis quæ medicorum animos exagitant.* Il mourut de la peste dans cette ville le 4 septembre 1694.

II. BARWICK (le maréchal de). *Voyez* FITZ-JAMES.

* BARZIZIUS (Christophe de) enseigna la médecine dans les écoles de la faculté de Padoue vers le commencement du 16e siècle. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *De Febrium cognitione et curâ liber*, Lugduni, 1517, in-4°. II. *Introductorium, seu Janua ad omne opus practicum medicinæ*, Augustæ Vindelicorum, 1518, in-4°. III. *Introductorium, cum practicâ commentariorum ad nonum Rhasis*, Papiæ, 1594, in-fol.

BARZIZIO. *Voyez* GASPARINI.

BAS (Jacques-Philippe le), célèbre graveur, membre de l'académie de peinture et pensionnaire du roi, naquit à Paris en 1707, et y mourut en 1783. Il se forma presque de lui-même sur les belles gravures de G. Audran, dont il imita le burin mâle et fier. La *Prédication* de saint Jean d'après Le Mole

fut le premier morceau digne de son modèle. Il grava ensuite, d'après les plus grands peintres, et il eut l'art de conserver dans ses estampes le style et le caractère particulier de chacun. A son talent il joignoit des connoissances variées et l'étude de l'antiquité.

BASADONNA (Jean), sénateur vénitien en 1540, fut tout à la fois poëte agréable, savant jurisconsulte et habile négociateur. La république de Venise le fit son ambassadeur auprès du pape Paul III. Il a publié des *Dialogues latins*, imprimés à Venise en 1518.

† BASCAPE (Charles), né à Milan en 1550, mort évêque de Novarre en 1615, fonda dans cette ville un collége de clercs réguliers, et devint l'ami intime de saint Charles Borromée. Il a laissé, I. *Description de quelques églises de Milan*, Bergame, 1596, in-12. II. Une *Vie de saint Charles*. III. Des *Lettres sur le gouvernement épiscopal*.

* BASCARINI (Jean) naquit à Ferrare, où il pratiqua la médecine avec beaucoup de réputation; il n'en acquit pas moins dans la chaire, et monta par degrés à la charge de premier professeur de théorie dans les écoles de sa ville natale. Il est auteur de plusieurs ouvrages, mais il ne fit imprimer que le suivant: *Dispensationum medico-moralium canones XII*, Ferrariæ, 1673, in-16.

* BASCHENOW (Wassili), architecte russe, mort en 1798, étoit élève de l'académie de Moskow, qui le fit voyager en pays étranger. A son retour, en 1765, il fut nommé académicien. Il projeta un plan pour la reconstruction du palais Kremli à Moskow. Il a aussi bâti le palais de Zarizin dans le goût gothique; mais ce palais fut démoli bientôt après par les ordres de l'impératrice Catherine II. Sous le règne de Paul Ier, il fut nommé vice-président de l'académie des arts.

† I. BASCHI (Matthieu) naquit dans le duché d'Urbin en Italie, prit l'habit de frère mineur au couvent de Montefalconi. Une voix qu'il crut entendre, et qui l'avertit d'observer la règle de saint François à la lettre, l'engagea à se revêtir d'un habit singulier, semblable à celui du spectre qui lui étoit apparu. Il partit peu de temps après pour Rome, et parut ainsi vêtu devant Clément VII, qui, croyant voir un fantôme, lui demanda ce qu'il vouloit? « Saint père, répondit Matthieu, je suis un frère mineur, enfant de saint François. Je veux observer la règle de mon séraphique père, comme il l'observoit lui-même. Il est démontré que ce grand saint ne portoit qu'un habit grossier avec un capuchon pointu, sans scapulaire, comme vous me voyez. » Le pontife, après quelques difficultés, approuva sa réforme en 1528. Matthieu Baschi eut des compagnons et des ennemis. Les frères mineurs le firent mettre en prison; mais ayant obtenu sa liberté, il fut élu général de son nouvel ordre. Il se démit de cette dignité deux mois après, et, ne pouvant obéir après avoir commandé, il sortit de son couvent, déchira son capuce, et continua de prêcher en divers endroits. Il mourut à Venise en 1552.

II. BASCHI. *Voyez* AUBAIS.

BASEILHAC. *Voyez* COSME (Frère).

* BASELIUS (Jacques), né à Leyde, étoit pasteur de Kerkwewen en Zélande, et a laissé une histoire ecclésiastique des Pays-Bas, qui va jusqu'au commencement du 16e siècle: elle a pour titre: *Sulpitius Belgicus, sive historia religionis ins-*

tauratæ, corruptæ et reformatæ in Belgio et à Belgis, Leyde, 1657, in-12. On a encore de lui en hollandais un ouvrage intitulé *Notables exploits de guerre dans les Pays-Bas*, Breda, 1615, in-4°. — Une *Vie de Boxhom*, en latin. — *De Obsidione Berg-op-Zomii*, 1603, in-4° (rare). *De Obsidione Berg-op-Zomii* n'est point du même, mais d'un autre Jacques BASELIUS, mort ministre de l'Eglise réformée à Berg-op-Zom en 1598, âgé de 68 ans.

* BASELLI (Benoît), de San-Pellegrino, dans le Bergamasque, médecin et chirurgien. Il étudia la médecine à Padoue sous Jérôme Massaria, Fabrice d'Aquapendente et Campo Longo. En 1594, il voulut être admis dans le collége des médecins de sa patrie; mais on refusa de l'adopter, parce qu'il exerçoit la chirurgie, vieux préjugé que l'état de clerc des anciens médecins a trop long-temps soutenu, et que les meilleures raisons ont tant eu de peine à détruire. Ce fut pour combattre ce vieux préjugé que Baselli composa un ouvrage où il fait l'éloge de la chirurgie : *Apologiæ, quâ pro chirurgiæ nobilitate chirurgiæ strenuè pugnantur, libri tres*, Bergame, 1604, in-4. Il est mort le 17 mai 1621.

* BASHAW (Edouard), non conformiste des plus ardens. Il avoit étudié à l'église de Christ à Oxford, où il prit ses degrés. Il reçut les ordres à Exeter. C'étoit un homme de beaucoup de talent, mais d'un caractère violent. Il fut mis à Newgate pour avoir refusé de prêter le serment d'allégeance et suprématie, et il mourut en prison en 1671. On a de lui deux *Dissertations antisociniennes*, et une autre *Dissertation sur la monarchie absolue et politique*.

* BASHUYSEN (Henri-Jacques Van), théologien savant, né à Hanau en 1679. Il a été professeur de langues orientales et d'histoire ecclésiastique à Hanau, ensuite professeur de théologie, et membre de la société royale de Berlin. Il avoit chez lui une presse, dont plusieurs ouvrages curieux sont sortis; les principaux sont sur le *rabbinisme*. Ce savant mourut en 1758.

† I. BASILE (saint), prêtre de l'église d'Ancyre, se signala par son attachement à la foi chrétienne, et souffrit le martyre sous l'empereur Julien en 362.

† II. BASILE Ier, le Macédonien, empereur d'Orient, né à Andrinople de parens très-pauvres, porta les armes en qualité de simple soldat, et fut fait prisonnier par les Bulgares. Echappé de sa prison, il vint à Constantinople, n'ayant qu'une besace et un bâton. L'empereur Michel le fit son écuyer, puis son grand-chambellan, et l'associa enfin à l'empire. Basile, de mendiant devenu empereur, voulut retirer Michel de ses désordres. Ce prince, ennuyé d'avoir un censeur dans un homme à qui il avoit donné la pourpre, résolut de le faire mourir. Basile le prévint, et jouit seul de l'empire en 867. Il donna ses premiers soins à fermer les plaies de l'Eglise et celles de l'état : il remit sur le trône patriarcal Ignace, et en chassa Photius, qu'il rétablit un an après. Il se fit craindre des Sarrasins d'Orient, et s'empara de Césarée. Le trésor public étoit épuisé par les profusions de Michel. Une sage économie remplit ce vide; tous les exacteurs furent recherchés et punis. Les complices des débauches du dernier empereur furent condamnés à rendre la moitié des folles largesses dont ils avoient été gratifiés. Après un règne de dix-sept ans, Basile fut tué, en 886, à la chasse par

un cerf qui lui enfonça son bois dans le ventre. Il laissa la réputation d'un prince doux, foible et néanmoins ambitieux. Photius le séduisit en lui dressant une généalogie, par laquelle il le faisoit descendre de parens illustres. C'est sous son règne que les Russes embrassèrent le christianisme et la doctrine de l'Eglise grecque. On a de lui quelques *Lettres* dans la Bibliothèque des Pères; et des *Avis à son fils Léon*, dans l'*Imperium Orientale* du P. Banduri.

† III. BASILE II, successeur de Zimiscès, l'an 976, dans l'empire d'Orient, étoit fils de l'empereur Romain-le-Jeune. Il naquit en 956. Son frère Constantin, qui lui fut donné pour collégue, n'eut que les dehors du pouvoir. C'étoit un prince sans vertus et sans talens, qui ne jouit d'une ombre d'autorité que pour se livrer à la débauche. Basile ne lui ressembloit en rien; il avoit de la valeur, de l'équité, de la vertu; mais il aima trop la gloire, et ne protégea pas les lettres. Il y eut deux révoltes sous son règne; d'abord celle de Bardas, qui fut vaincu dans la Perse par Phocas. Ce dernier général, ne se croyant pas assez récompensé de ce service, forma la seconde; sa défaite et sa mort rétablirent la tranquillité. Basile alors tourna ses armes contre les Bulgares, en tua cinq mille dans une bataille en 1014, et en fit quinze mille prisonniers qu'il traita avec une inhumanité singulière. Les ayant partagés par bandes de cent, il fit crever les yeux à 99 de chacune, et n'en laissa qu'un au centième pour conduire les autres à leur roi, qui ne survécut que deux jours à la vue de tant d'infortunés. Ce cruel spectacle jeta la consternation parmi les Bulgares, qui, craignant la même destinée, se rangèrent sous l'obéissance de l'empereur de Constantinople. Les Sarrasins qui faisoient des courses sur les terres de l'empire furent aussi vaincus et dissipés. Basile, heureux dans toutes ses expéditions, et ayant occupé le trône plus long-temps qu'aucun de ses prédécesseurs, mourut en 1024, à 70 ans; il en avoit régné cinquante.

IV. BASILE, imposteur, né en Macédoine, excita une révolte dans l'empire d'Orient l'an 934. Il voulut se faire passer pour Constantin Ducas, mort depuis quelques années, et, à la faveur de ce nom chéri du peuple, il se flatta de s'élever à la place de Romain qui régnoit alors. Basile étoit un esprit audacieux, entreprenant, rusé, habile à profiter de toutes les circonstances qui s'offroient, ou qu'il faisoit naître. Il avoit caché ses talens et ses desseins jusqu'au moment où les malheurs de l'état fussent devenus favorables à son ambition: alors il leva le masque; et les grands, le peuple, les officiers et les soldats s'offrirent à le seconder. Romain voyant sa cour diminuer, et celle de Basile grossir de jour en jour, ne se crut plus en sûreté; il ne voulut pas cependant faire arrêter tous ceux qui lui étoient suspects: il se contenta de faire écarter leur chef, et de lui faire couper une main pour intimider ses complices. Basile, guéri de sa blessure, se fit mettre une main de cuivre, dont il apprit à manier les armes aussi adroitement que de l'autre. Il eut encore recours à ses anciens artifices; il réunit ses partisans, et s'empara d'un fort, d'où il fit des courses aux environs. On conçut de grandes inquiétudes. Il fallut envoyer des troupes réglées pour détruire les rebelles, ou du moins les dissiper. On les attaqua comme des ennemis de l'empire, et l'on amena Basile chargé de chaînes à Constantinople, où il fut brûlé vif.

† V. BASILE (saint), surnommé *le Grand*, naquit vers la fin de

329 à Césarée en Cappadoce, de parens chrétiens et connus par leur piété. Il alla continuer ses études à Constantinople et à Athènes, où il cultiva l'amitié de S. Grégoire de Nazianze. Il ne trouva presque rien dans cette dernière ville qui répondît à son ancienne réputation ; on n'y étoit occupé que de bagatelles. Il revint bientôt à Césarée, et plaida quelques causes avec succès. Dégoûté du barreau et du monde, il alla s'ensevelir dans un désert de la province de Pont, où sa sœur Macrine et sa mère Emilie s'étoient déjà retirées. Saint Grégoire de Nazianze et plusieurs autres vinrent se former à la vertu dans cette solitude. Basile écrivit pour eux, en divers temps, plusieurs avis que la plupart des moines ont pris pour leur règle, et où les fondateurs des monastères occidentaux ont puisé bien des points de leurs constitutions. Après la mort de l'évêque de Césarée, en 369, Basile fut, contre sa volonté, choisi pour lui succéder. L'empereur Valens, partisan des ariens, voulut l'engager dans cette secte. Il lui envoya Modeste, préfet d'Orient, pour le gagner par des promesses ou l'intimider par des menaces ; rien ne put l'ébranler. Le préfet, surpris et irrité, lui dit qu'il devoit craindre qu'on ne lui ravît ses biens, sa liberté, sa vie même. « Ces menaces ne m'effraient pas, lui répondit Basile : quiconque n'a rien, ne craint point la confiscation. Tous les endroits m'étant indifférens, comment l'exil sera-t-il une punition pour moi ? Si vous m'enfermez dans une prison, j'y aurai plus de plaisir que les courtisans auprès de Valens. A l'égard de la mort, elle sera pour moi un bienfait ; elle me réunira à l'Etre suprême. » — Modeste, encore plus étonné, s'écria que personne n'avoit jamais osé lui parler si hardiment. — « Peut-être aussi, lui répliqua Basile, n'avez-vous jamais rencontré d'évêque. » Cette magnanimité désarma pour quelque temps Valens. Les ariens voulurent faire exiler Basile. Ce prince foible y consentit, et se rétracta. Le saint évêque travailla ensuite à apaiser les différens qui divisoient les Eglises d'Orient et d'Occident, au sujet de Mélèce et de Paulin, tous deux évêques d'Antioche. Il mourut en 379. — D. Julien Garnier et D. Prudent Maran ont donné une très-belle édition de ses *Œuvres*, en 3 vol. in-fol., avec une traduction latine, 1721, 1730. On y trouve des *Sermons*, des *Lettres*, traduites en français par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1691 et 1692, 2 vol. in-8°., des *Commentaires*, des *Traités de Morale*, des *Homélies*. Tout y respire une pureté, une élégance que la solitude n'avoit pu altérer. Son style est majestueux, ses raisonnemens suivis, son érudition variée. Sa *Morale chrétienne* a été traduite en 1661, in-12, par Hermant qui a écrit sa vie, 2 vol. in-4°. Le duc de Luynes a traduit les *divers ouvrages de piété de S. Basile*, Paris, 1664, in-8°., et Guillaume Le Roy, abbé de Haute-Fontaine, les *règles de la Morale chrétienne*, Paris, 1663, in-12. Christ. Fréd. Matthæi a publié à Moscou, en 1775, in-4°., trois *Homélies* inédites de Basile, avec cinq pareillement inédites de Jean Xiphilin.

VI. BASILE, pieux et savant évêque de Séleucie en Isaurie, fut déposé l'an 451, dans le concile général de Calcédoine, pour avoir eu la foiblesse de souscrire le faux concile d'Ephèse en faveur d'Eutychès ; mais ayant bientôt reconnu sa faute, il fut rétabli et reçu à la communion des catholiques. On a de lui quarante *Homélies* imprimées avec les ouvrages de S. Grégoire Thaumaturge, en 1622, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères.

† VII. BASILE, médecin, chef des bogomiles, hérétiques de Bulgarie (ainsi nommés de deux mots esclavons : Bog, qui signifie Dieu, et Milotti, qui veut dire ayez pitié de nous), attaqua, vers l'an 1110, le mystère de la Sainte - Trinité. Il avança que Dieu avoit eu, avant Jésus-Christ, un autre fils nommé Sathanaël, qui, s'étant révolté contre son père, avoit été chassé du ciel avec les anges compagnons de sa révolte, et s'étoit établi sur la terre; que c'étoit lui qui avoit trompé Moïse, en lui donnant la loi; que J. C., envoyé pour détruire sa puissance, l'avoit renfermé dans l'enfer, et avoit retranché la dernière syllabe de son nom ; en sorte qu'il ne se nommoit plus que Sathanas. Il rejetoit la résurrection, les livres de Moïse et l'eucharistie, regardoit le baptême comme inutile, proscrivoit les églises comme autant d'habitations du démon, et ne vouloit point d'autres prières que le pater. Les deux démoniaques dont il est parlé dans l'Ecriture, qui habitoient dans les sépulcres, lui paroissoient désigner les prêtres et les moines, qui habitent les églises où on garde les os de morts, c'est-à-dire les reliques. Il comparoit aussi les moines enfermés dans leurs monastères aux renards, qui, selon le langage de l'Evangile, ont leurs tanières. Il étoit cependant lui-même, ainsi que ses disciples, habillé en moine. Il condamnoit de plus l'usage de la viande et des œufs. Il déclamoit contre le mariage, et permettoit la communauté des femmes. Comme il enseignoit avec le plus grand secret, on usa de ruse pour le convaincre. L'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, feignit de vouloir embrasser ses principes, et Basile, flatté de l'honneur d'avoir un disciple si illustre, débita sa doctrine le plus élégamment qu'il lui fut possible. Mais pendant qu'il parloit, un secrétaire, caché par ordre du monarque derrière un rideau, écrivoit, jusqu'au moindre mot, tout ce que le médecin dogmatisant disoit. Alors l'empereur convoqua un concile à Constantinople ; Basile y soutint ses opinions, et déclara qu'il étoit prêt à tout, plutôt que de se rétracter. On lui permit d'opter entre le bûcher et la croix. Il choisit le bûcher, et s'y précipita (en 1118), persuadé que les anges viendroient le délivrer.

* VIII. BASILE (Valentin), né en 1394, s'adonna pendant plusieurs années à l'alchimie ; mais ayant reconnu la fausseté de cette science mystérieuse, il se mit à préparer des médicamens, et se fit médecin. Basile est le premier qui ait établi le sel, le mercure et le soufre, comme principes chimiques des mixtes, et qui ait décrit le sel volatil huileux, dont Sylvius de Le Boë s'est fait honneur. Il a encore enrichi la médecine de plusieurs préparations d'antimoine ; il passe même pour le premier qui ait fait prendre ce minéral intérieurement. Ses écrits ont été publiés en haut allemand, ainsi qu'ils étoient sortis des mains de l'auteur ; on en a cependant un petit nombre qui ont été traduits en latin sous ces titres : I. *De Microcosmo, deque magno mundi mysterio et medicinâ hominis*, Marpurgi, 1609, in-8°. II. *Azoth, sive Aureliæ occultæ partes, duorum philosophorum materiam primam, et decantatum illum lapidem philosophorum filiis hermetis solidè, perspicuè et dilucidè explicantes*, etc. Francofurti, 1613, in-4°; Argentorati, 1613, in-8°. Dans le quatrième volume du Théâtre chimique, on trouve encore un ouvrage intitulé *Opus præclarum ad utrumque*, en français, Paris, 1660, in-12, 1669, in-8°. III. *Practica*,

unà cum duodecim clavibus et *appendice*, Francofurti, 1618, in-4°. Dans le *Tripus Aureus* de Mayer, ibid., 1677, 1678 dans le *Musæum hermeticum*, Parisiis, 1624, in-8°. IV. *Apocalypsis chymica*, Erfurti, 1624, in-8°. V. *Currus triumphalis antimonii*, Amstelodami, 1671, 1685, in-12. Tolosæ, 1647, in-8°. VI. *Tractatus chymico-philosophicus de rebus supernaturalibus et naturalibus metallorum et mineralium*, Francofurti, 1676, in-8°. Basile passe pour le père de la chimie moderne, et pour le fondateur de la pharmachie chimiqué.

* IX. BASILE (Ambroise), né à Condom et mort à Paris vers 1800, avoit été secrétaire de M. de Montazet, archevêque de Lyon; il a fait réimprimer quelques ouvrages avec des notes, parmi lesquels on remarque l'Education des filles par Fénélon, augmentée d'un avertissement curieux. Paris, 1763, in-12. Il est auteur de plusieurs éloges restés manuscrits.

X. BASILE (Adrienne). *Voy.* BARONI, n° I.

* I. BASILICO (Ciriaco), Napolitain, vécut dans le 17e siècle, et traduisit le *Moreto*, poëme attribué par quelques-uns à Virgile, et par d'autres à Septime-Sévère, et *de' successi di Eumolpione*, du latin de Petronio Arbitro.

* II. BASILICO (Geronimo), Sicilien, bon avocat du 16e siècle, a composé, parmi beaucoup d'ouvrages, celui-ci, qui est encore estimé, *Decisiones criminales magnæ regiæ curiæ regni Siciliæ.* Il reste aussi de lui plusieurs Discours académiques.

BASILIDE, hérésiarque d'Alexandrie, mort sous Adrien vers l'an 130, eut pour maître Simon le magicien. On croit que c'est lui qui apporta de Perse le manichéisme dans l'Eglise chrétienne. — *Voyez* BASILOWITZ.

BASILINE, seconde femme de Jules Constantin et mère de l'empereur Julien, embrassa la religion chrétienne, et devint bienfaitrice de l'église d'Ephèse, à laquelle elle donna des terres. Ayant adopté depuis l'hérésie d'Arius, elle persécuta et fit exiler S. Eutrope, évêque d'Andrinople.

BASILISQUE, frère de Vérine, femme de Léon Ier, empereur d'Orient, devint général d'armée, consul et patrice, et fut chargé de la guerre contre Genséric, qui s'étoit rendu maître de l'Afrique. Mais les ariens, craignant de voir détruire la puissance d'un roi qui étoit de leur secte, corrompirent la fidélité de Basilisque par la promesse de l'empire. Ce général donna le temps au roi vandale de rassembler des troupes et une flotte qui dispersa ou brûla celle des Romains. Basilisque fut obligé de se cacher jusqu'à ce que sa sœur eût calmé son époux. Après la mort de ce prince, en 474, il usurpa l'empire, et fut bien accueilli par le peuple de Constantinople. Il favorisa les ariens, protégea les eutychéens, et persécuta les orthodoxes. Zénon l'Isaurien, légitime empereur, qui avoit été obligé de prendre la fuite, revint à Constantinople avec une armée, et donna bataille, en août 476, à Basilisque, qui fut vaincu, et n'eut d'autre asile qu'une église des catholiques qu'il avoit persécutés. Zénon se fit livrer l'usurpateur, avec sa femme et ses enfans, et les fit renfermer dans une tour d'un château de Cappadoce, où ils moururent bientôt de froid et de faim. Pendant sa courte administration,

Basilisque ne fit usage de sa puissance que pour piller les peuples et les accabler d'impôts. Il avoit pour principe, « qu'un roi qui veut gouverner avec autorité doit dévorer la haine que ses injustices inspirent. » Il fut assez infâme pour souffrir qu'Hermate, son neveu, entretînt un commerce criminel avec Zénonide sa femme. De son temps, une partie de Constantinople fut réduite en cendres, et l'on regretta sur-tout la bibliothèque publique, qui renfermoit, dit-on, plus de cent vingt mille volumes.

† BASILOWITZ (Iwan) *ou* Jean BASILIDE, affranchit sa nation de la domination des Tartares, et jeta les fondemens du puissant empire de Russie. Il fut le premier qui se donna le titre de Czar; il prit, en 1554, la ville d'Astracan sur les Tartares-Nogais, celle de Casan et conquit toute la Sibérie. Il fit venir des architectes pour bâtir des églises dans les principales villes de ses états, veilla sur le clergé, assembla un synode en 1542, dressa, en 1550, le soudebnic ou le manuel des juges, fixa le cours des monnoies, régla le commerce en 1571, par un tarif ainsi que par des traités faits avec d'autres nations, et introduisit l'imprimerie dans sa capitale. Pour peupler ses états, il accorda aux étrangers le libre exercice de leur religion. Il entreprit de fonder à Novogorod et à Pleskow des gymnases pour faire instruire la jeunesse russe dans les langues latine et allemande: enfin, il n'épargna rien pour rendre ses peuples heureux. Ce prince, malgré de grandes vues et un esprit supérieur à son siècle, partagea la barbarie propre à la nation qu'il gouvernoit, et montra souvent l'humeur la plus bizarre. Ayant appris qu'un boyard s'étoit laissé corrompre par le présent d'une oie pleine de ducats, il lui fit couper les bras et les jambes. L'ambassadeur d'un prince étranger ayant eu la hardiesse de mettre son chapeau devant lui, le czar irrité le lui fit clouer sur la tête. Cette punition cruelle n'empêcha pas le chevalier Jérôme Boye, ambassadeur de la reine Elisabeth, de se couvrir en sa présence; Iwan lui demanda s'il ignoroit le traitement subi pour une pareille action? « Je le sais, répondit Boye, mais je suis ambassadeur d'une reine qui n'ôte son bonnet et ne découvre sa tête devant aucun prince, et qui tireroit vengeance du moindre outrage fait à son envoyé. » Le czar lui tendit la main, en lui disant qu'il seroit heureux d'avoir des serviteurs tels que lui. Iwan, faisant un voyage dans ses états, y reçut des présens de plusieurs personnes. Un cordonnier lui présenta un navet d'une grosseur considérable venu dans son jardin; le monarque reçut le présent avec bonté, couvrit d'or celui qui l'offroit, et le nomma cordonnier de la cour. Un grand seigneur, apprenant la récompense dont ce présent avoit été suivi, imagina que s'il faisoit un don très-considérable Iwan l'en dédommageroit amplement: en conséquence il présenta un très-beau cheval à ce prince, qui ne lui rendit en retour que le navet qu'il avoit reçu. Iwan, s'étant déguisé, alla demander l'hospitalité dans un village près de Moscou. Tout le monde refusa de le loger, à l'exception d'un pauvre homme dont la femme étoit en couches. Le lendemain, le czar, accompagné de sa cour et de ses gardes, vint nommer l'enfant nouveau né, combla de biens le paysan, et fit mettre le feu aux autres maisons du village, pour faire éprouver, dit-il, aux habitans, que tout étranger méritoit d'être accueilli, et qu'il n'y avoit pas de plaisir à coucher à l'air

en plein hiver. Ce prince régna depuis 1534 jusqu'en 1584. Il eut pour successeur Fœdor.

* I. BASIN (Thomas), natif de Rouen, fut évêque de Lisieux sous Charles VII ; mais contraint de s'expatrier sous Louis XI, il se retira d'abord à Louvain, où il enseigna le droit. De là il passa à Trèves, et s'établit enfin à Utrecht ; il y fut vicaire de l'évêque David de Bourgogne, et Sixte IV lui conféra le titre d'archevêque de Césarée en Syrie. Il mourut à Utrecht le 30 décembre 1491. On lit son épitaphe et celle de Nicolas Basin, son frère, ainsi que de Catherine de Quesnay, épouse du dernier, sur une tombe dans le chœur de l'église de S.-Jean. Matthéus, dans le second volume de ses *Anelecta veteris ævi*, a imprimé un *Récit de ce qui s'est passé en Hollande et dans le diocèse d'Utrecht en* 1481, 1482, 1483, extrait d'un ouvrage plus considérable de Thomas Basin.

II. BASIN. *Voyez* BESONS.

† BASINE, femme de Basin, roi de Thuringe, quitta son mari pour venir en France épouser le roi Childéric Ier. — « Si j'avois cru, dit-elle à ce prince, qui avoit été son amant, trouver au-delà des mers un héros plus brave et plus galant que vous, je serois allée l'y chercher. » Clovis Ier naquit de ce mariage l'an 465. — Une autre BASINE, fille de Chilpéric et d'Audovaire, fut violée par les domestiques de Frédégonde sa belle-mère, digne d'être servie par de tels monstres. Après avoir consommé l'outrage, ils coupèrent les cheveux de la victime et la renfermèrent dans un couvent à Poitiers.

* BASINGSTOKE ou BASINGE (Jean), littérateur célèbre du 13e siècle, naquit à Basingstoke dans le Hampshire. Il fit ses études à Oxford, et ensuite à Paris, où il séjourna plusieurs années. Il entreprit le voyage d'Athènes, d'où il rapporta en Angleterre un grand nombre de manuscrits grecs. Il se distingua par l'étendue de ses connoissances, relativement au temps où il vécut, et ne contribua pas peu à répandre le goût de la littérature grecque. Il fut archidiacre de Londres, et ensuite de Leicester. Il mourut, dit Leland, sous le règne d'Henri III, en 1252. On lui doit des sermons et un ouvrage intitulé *Particulæ sententiarum per distinctiones*, et quelques traductions du grec en latin.

* BASIRE montra de bonne heure du goût et des dispositions pour la gravure. Il nous a laissé plusieurs pièces d'après Le Guerchin et autres grands maîtres. On distingue sur-tout sa grande estampe, faite en 1771, qui représente l'*Entrevue de François I et de Henri VIII, à cheval, dans le champ de Drap d'or*, en 1520, d'après le tableau qui se voit en Angleterre au château de Windsor.

* BASKERVILE (Simon), médecin anglais. Il fut reçu bachelier-ès-arts à Oxford en 1596, et prit le bonnet de docteur en 1611. La grande célébrité qu'il avoit acquise par son savoir, et son mérite, détermina Charles Ier à récompenser ses talens par le titre de chevalier. Ce médecin mourut en 1641, avec la réputation d'un habile anatomiste, et d'un très-heureux praticien.

† BASKERVILLE (Jean), célèbre imprimeur et graveur anglais, mort le 18 janvier 1775 à Birmingham, ville d'Angleterre dans le comté de Warwick, quitta sa profession de maître d'école pour se faire imprimeur. Il grava et fondit lui-même ses caractères, et leur

donna une grande perfection. L'œil en est net et beau. Ses principales éditions se distinguent encore par leur noble simplicité, sans vignettes, estampes, lettres grises ni ornemens superflus ; cependant son *Orlando furioso*, 1775, 4 vol. in-8°, en est orné. On recherche celles de Virgile, 1757, in-4°, d'Horace, de Juvénal et de Perse, et de la Bible anglaise, imprimée aux frais de l'université de Cambridge. Il est fâcheux que ce magnifique ouvrage in-fol. soit imprimé sur un papier trop mince et trop transparent, qui laisse apercevoir le *verso* des pages. La société littéraire qui a donné, en 1785, une édition de Voltaire in-4° et in-8° a acquis les poinçons de Baskerville.

† BASMAISON-POUGNET (Jean de), avocat de Vic-le-Comte, mort vers 1600, a composé une bonne *Paraphrase sur la coutume d'Auvergne*, et un *Traité sur les fiefs et arrière-fiefs*, 1608, in-8°.

I. BASNAGE (Benjamin), ministre protestant à Carentan, sa patrie, né en 1580, fut considéré et employé dans sa communion. On a de lui un *Traité de l'Eglise*, estimé par ceux de son parti. Il mourut en 1652, âgé de 72 ans.

† II. BASNAGE (Antoine), fils aîné du précédent, ministre à Bayeux, puis à Zutphen en Hollande, où il se retira après la révocation de l'édit de Nantes, mourut en 1691. — Son fils Samuel BASNAGE de Flottemanville, fut également ministre à Bayeux et à Zutphen. Il a laissé des *Annales ecclésiastiques* en latin, Amsterdam, 1706, 3 vol. in-fol., beaucoup moins estimées que l'Histoire de l'Eglise de son cousin, dont nous allons parler ; et une *Critique* des Annales de Baronius, in-4°, pour servir de supplément à celle de Casaubon, mais dans laquelle il étoit un peu trop controversiste. Ce savant, né à Bayeux, mourut en 1721.

† III. BASNAGE DU FRAQUENAY (Henri), fils puîné de Benjamin, naquit à Sainte-Mère-Église, au-dessus de Carentan, le 16 octobre 1615. Ayant embrassé le parti du barreau, il s'établit à Rouen et y acquit la réputation d'un des plus éloquens orateurs de son siècle. Il mourut, le 20 octobre 1695, à Rouen, âgé de 80 ans. Il est auteur d'un *Traité des Hypothèques*, et d'un excellent *Commentaire sur la coutume de Normandie*, imprimés plusieurs fois.

† IV. BASNAGE DE BEAUVAL (Henri), né à Rouen l'an 1659, fils du précédent. Il fut avocat au parlement de Normandie, comme son père. Réfugié en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, il s'y étoit annoncé par un *Traité de la Tolérance*, 1684, in-12. Il mourut à La Haye, en 1710, à 51 ans. Bayle, ayant discontinué ses Nouvelles de la république des Lettres, Basnage leur fit succéder l'*Histoire des ouvrages des Savans*. Ce journal, en 24 vol. in-12, fut commencé en septembre 1687, et finit au mois de juin 1709. Il contient de très-bons extraits ; mais le style en est souvent recherché. Constamment impartial, il respectoit les différens partis et les différentes religions. On a encore de lui une édition de Furetière, en 3 vol. in-fol., 1701 ; le *Dictionnaire universel*, imprimé à Trévoux en 1704, 3 vol. in-fol. (et poussé depuis jusqu'à 8 vol. in-folio), en est une fidèle copie. On n'y a pas changé un seul mot, à l'exception de quelques additions étrangères à un dictionnaire de la langue. Cependant, on a supprimé les noms de Furetière et de Basnage, et le nouvel éditeur, en le

dédiant au duc du Maine, le lui annonce comme un ouvrage tout nouveau. Les Basnages étoient destinés à être volés : *Voyez* l'article suivant.

† V. BASNAGE DE BEAUVAL, (Jacq.), frère du précédent, naquit le 18 août 1651. Il exerça le ministère à Rouen, sa patrie, et ensuite en Hollande, où il s'étoit retiré pour le même sujet que son frère. Basnage, quoique réfugié dans les pays étrangers, fut toujours attaché à sa patrie. Lorsque l'abbé Dubois, depuis cardinal, vint à La Haye, en 1716, le duc d'Orléans lui conseilla de se conduire en tout par les avis de Basnage. Les services qu'il rendit alors lui valurent la restitution de tous les biens qu'il avoit laissés en France. On a de lui divers ouvrages: I. *Histoire de l'Église*, en français, 2 vol. in-fol., Roterdam, 1699, et La Haye, 1723, qui est une des meilleures de celles qu'on ait faites pour les protestans. L'*Histoire des Eglises réformées*, qui se trouve dans ce livre, a été donnée séparément, 1725, 2 volumes in-4°, II. L'*Histoire des Juifs, depuis J. C. jusqu'à présent*, La Haye, 1716, 15 vol. in-12. Ce livre, plein d'érudition, obtint le plus grand succès. L'abbé Dupin ne fit pas difficulté de le faire imprimer à Paris, 1710, 7 vol. in-12, après se l'être approprié, en y faisant quelques corrections. Les savans qui veulent s'instruire des dogmes, des cérémonies et de l'histoire de la nation juive, le lisent encore avec fruit : il renferme néanmoins beaucoup de choses peu intéressantes, et le style en est foible. III. La *République des Hébreux*, Amsterdam, 1705, en 3 vol. in-8°. IV. Les *Antiquités judaïques*, 1713, 2 vol. in-8°. V. *Dissertation sur les duels et la chevalerie*, Amsterdam, 1720, in-8°, imprimée aussi dans l'*Histoire des ordres de chevalerie*, 1716, 4 vol. in-8°. VI. Les *Annales des Provinces-Unies, depuis la paix de Munster*, 2 vol. in-fol., La Haye, 1719 et 1726; assez bonnes, principalement pour la partie qui regarde les derniers temps de la république. C'est là apparemment l'ouvrage qui a donné occasion à cette antithèse d'un écrivain célèbre : « Que Basnage étoit plus propre à être ministre d'état, que d'une paroisse. » VII. Un *Traité de la Conscience*, en 2 vol. in-8°. VIII. Des *Sermons*, moins lus que ses ouvrages historiques. IX. *Thesaurus monumentorum, etc.* (*Voy.* CANISIUS, n° II.) X. Le *Grand tableau de l'Univers*, ou l'*Histoire des évènemens de l'Église depuis la création du monde*, Amsterdam, 1714, in-fol. Il mourut en décembre 1723, laissant une fille mariée. On a encore de lui un livre dont les catholiques peuvent se servir comme les protestans : c'est son *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, avec des figures par Romain de Hoog, Amsterdam, 1704, in-fol.; l'in-4°, 1706, est moins recherché. Son style manque d'élégance. Basnage est plus estimé comme savant que comme écrivain.

† I. BASSAN (Jacques DU PONT, *ou* le) naquit en 1510 à Bassano, ville des Etats de Venise. Il étoit fils d'un peintre de Vicence, qui, charmé de la belle situation de Bassano, vint s'y établir. Le Bassan travailla beaucoup à Venise dans sa jeunesse; à la mort de son père, il revint dans sa patrie. Admirateur de la nature dans une campagne charmante, il peignit des paysages et des animaux avec beaucoup de vérité. Mais son pinceau n'est pas si vrai et si noble dans les sujets historiques, parce qu'il connoissoit très-peu les beautés de l'antique. On voit plusieurs de ses tableaux en France, et sur-tout

à Paris, au Musée Napoléon, dont le *Christ porté au tombeau.* « Bassan a été un peintre excellent, dit le célèbre Annibal Carache; il fut digne d'une plus grande louange que celle que Vasari lui donne, parce qu'entre les beaux tableaux qu'on voit de lui, il a fait encore de ces miracles qu'on rapporte des anciens Grecs, trompant par art, non seulement les bêtes, mais les hommes; ce que je puis témoigner, puisqu'entrant un jour dans sa chambre je fus trompé moi-même, avançant la main pour prendre un livre que je croyois un vrai livre, et qui ne l'étoit qu'en peinture. » Le Bassan avoit mis dans son jardin diverses figures de reptiles et d'animaux, qu'à la première vue on croyoit vivans. Ce peintre excelloit aussi dans le portrait. Il fit ceux de l'Arioste et du Tasse, et de plusieurs hommes célèbres de son temps. Lui-même se peignit avec les attributs de son art. Il mourut à Venise, en 1592, à 82 ans. Il partageoit son temps entre la lecture, la musique, la peinture, et les soins du jardinage. Il laissa quatre fils, tous peintres. Plusieurs de ses tableaux sont en Italie, et la galerie de Dresde en renferme neuf, dont les sujets sont tirés de la Bible, *Noé avec sa famille*, avec les animaux, et les *Vendeurs chassés du temple :* six autres tableaux tirés de l'Ecriture sainte, dans la galerie de Vienne.

† II. BASSAN (François), peintre, fils du précédent, mort à Venise, en 1594, à l'âge de 44 ans. La supériorité de ses talens le fit choisir par la république, concurremment avec Paul Véronèse et le Tintoret, pour orner de ses peintures le palais de Saint-Marc. Il fit aussi beaucoup d'ouvrages pour les églises et pour différens particuliers. Des marchands en répandirent plusieurs dans les pays étrangers, et l'on prétend que certains en firent faire des copies par les élèves de François Bassan, qu'ils vendirent pour des originaux. Il avoit peint un magnifique tableau représentant l'*Enlèvement des Sabines*, qu'il vendit très-cher au maréchal d'Ancre. L'humeur mélancolique de cet artiste lui fit croire, sur la fin de sa vie, qu'il étoit sans cesse poursuivi par des archers. Un jour qu'on frappa violemment à sa porte, il crut que les archers arrivoient. Il se jeta par la fenêtre, et s'étant blessé dangereusement à la tête, il mourut quelque temps après.

* III. BASSAN *dit* LE CHEVALIER (Léandre), frère de François, peintre, né en 1560, mort à Venise en 1623. Après la mort de son frère, chez qui il demeuroit, il termina ses ouvrages; mais ensuite il s'attacha au portrait, dans lequel il excelloit, et ayant peint le *Doge Grimani*, il fut fait chevalier de S.-Marc. Il reçut encore de l'empereur, Rodolphe II, son portrait en médaille d'or, en témoignage de la satisfaction qu'il avoit eue de plusieurs de ses ouvrages. Il étoit toujours vêtu magnifiquement, fréquentoit la bonne compagnie, et avoit un goût passionné pour la musique. Avec les mêmes talens que son frère François, Léandre Bassan avoit les mêmes accès de folie. Il s'imaginoit toujours qu'on vouloit l'empoisonner. Il y a cinq tableaux de cet artiste à Dresde, trois d'*Histoire sainte*, le *départ de Jacob*, l'*Adoration des bergers*, un *marché d'animaux*, le *Portrait d'un doge de Venise*, et un *Sujet pastoral*; et la galerie de Vienne possède le *Portrait d'un ecclésiastique*, et un *Tableau de famille*. On voit encore de lui, au Musée Napoléon, *Jésus-Christ, Marthe et Marie.*

* IV. BASSAN (Jean-Baptiste et Jérôme), peintres, le premier mort

en 1613, âgé de 60 ans, et le second en 1622, âgé de 62 ans, s'appliquèrent presque uniquement à copier les tableaux de leur père. Ils parvinrent si bien à saisir sa manière aisée et naturelle, que les marchands vendent souvent leurs copies pour les originaux, et voilà pourquoi l'on voit tant de tableaux que l'on dit être de la main de Jacques Bassan.

* V. BASSAN (Pierre-François), graveur et marchand d'estampes, né à Paris en 1723. Il s'occupa d'abord de la gravure, qu'il quitta ensuite pour s'adonner tout entier à ce commerce dont il étendit les branches avec autant d'honneur que d'avantages pour lui. On a de lui, I. un *Ecce homo*, mesure prise en travers, d'après Michel-Ange de Caravage, du recueil de la galerie du comte de Brulh. II. *Saint Maurice*, demi-figure, mesure prise en travers, d'après Lucas Jordano, de la même galerie. III. *Bacchus et Arianne*, mes. prise en travers, d'après le même, du recueil de la galerie de Dresde. IV. Diverses copies de plusieurs estampes rares, de Rembrandt, dont le *Bourguemestre Six*, etc., ainsi que plusieurs pièces qu'il a gravées dans la manière de ce maître. V. *Les Joueurs de cartes*, et *le Grimoire d'Hippocrate*, mesure prise en trav., faisant pendans, d'après Téniers. VI. *Le Chanteur gothique*, mes. prise en haut., d'après Both. VII. *La Jardinière*, *id.*, d'après Miéris. VIII. Nombre d'autres *Pièces*, d'après divers maîtres flamands et autres, tels que Poëlembourg, Terburg, Schouman, Oudry, etc. IX. *Dictionnaire des graveurs anc. et mod.*, Paris, 1767, 3 vol. in-12, réimprimé en 1789 et en 1809, 2 vol. in-8°, fig. X. *Recueil de* 650 *estampes*, d'après les meilleurs maîtres des trois écoles, 6 vol. in-fol. XI. *Recueil de* 123 *estampes*, d'après les tableaux du cabinet de M. de Choiseul, 1771, in-4°. XII. Plusieurs *Catalogues de tableaux* de différens cabinets particuliers. XIII. *Recueil de* 450 *estampes* de sujets agréables et paysages, Paris, 1762, 4 tomes en 2 vol. in-fol. XIV. Les *Estampes* des Métamorphoses d'Ovide, de la traduction de l'abbé Banier, Paris 1767. Cet artiste est mort le 12 janvier 1797.

† I. BASSANI (Jacques-Antoine), né à Vicence en 1686, mort le 21 mai 1747, à l'âge de 61 ans, se fit jésuite et devint l'un des plus éloquens prédicateurs d'Italie. Ses *Discours* furent exempts du mauvais goût, et des jeux de mots qui déparent trop souvent les productions des orateurs de son pays. Le pape Benoit XIV, qui l'avoit entendu à Bologne, l'appela à Rome pour l'entendre de nouveau. Les *Sermons* de Bassani ont été publiés à Bologne en 1752, et à Venise l'année suivante. Il a encore laissé des *Poésies latines et italiennes*, qui ont paru à Padoue en 1749, et dont le style est recommandable par sa pureté. Un jésuite a écrit sa vie en latin.

II. BASSANI (Alexandre), noble padouan, se distingua sur la fin du 15e siècle par ses grandes connoissances dans le droit. Il mourut à Ravenne, en 1495, après avoir publié un traité *De officio prætoris*. — Jean BASSANI, de la même famille, a publié le *Voyage à Rome de Marie Cazimir, veuve de Jean III, roi de Pologne*, Rome, 1700, in-4°.

† BASSANO (Alvare de), marquis de Sainte-Croix, célèbre amiral espagnol, étoit fils d'Alvare de Bassano, général des troupes de Ferdinand-le-Catholique dans la guerre de Grenade, et d'Anne de Guzman. Après avoir fait plusieurs campagnes sur mer avec autant d'habileté que de bonheur, il fut nommé général des galères par Charles-Quint et

fit, en 1550, des conquêtes sur les Maures. Il n'eut pas moins de succès dans les différens combats qu'il livra, tantôt à des vaisseaux français, tantôt à des corsaires de Barbarie. Les côtes de l'Espagne furent assurées, par son courage, contre les ennemis étrangers. En 1571, il se signala dans la fameuse journée de Lépante contre les Turcs, contribua beaucoup à la victoire, et reçut trois blessures. Philippe II ayant voulu se rendre maître du Portugal, l'amiral Bassano défit, en 1583, la flotte française envoyée pour retarder ou empêcher cette conquête; mais il ternit la gloire de tant de belles actions par les cruautés qu'il commit contre les prisonniers. En 1586, il attaqua, près du cap de Sainte-Hélène, l'escadre anglaise commandée par Edouard Drake, remporta un grand avantage, et fit ce général prisonnier. Enfin on lui donna la charge de grand-amiral de la flotte surnommée l'*Invincible*, et destinée contre l'Angleterre. Mais l'empereur Philippe II lui ayant fait des reproches qu'il ne méritoit point, il en mourut de douleur. Philippe le regretta extrêmement, et, après la défaite de cette dernière flotte, ne put s'empêcher de dire: « Les choses auroient été autrement, si le marquis de Sainte-Croix ne fût pas mort. » En effet, cet amiral étoit un homme de tête et de main, actif, ferme et intrépide.

BASSANÈSE. *Voyez* NEGRO.

† BASSELIN (Olivier), foulon de Vire en Normandie, perfectionna le moulin à fouler, et fit beaucoup de *Chansons à boire*, modèles de celles qu'on a faites depuis, et auxquelles on a donné par corruption le nom de Vaudevilles. Comme le chansonnier normand chantoit ses vers au pied d'un coteau appelé les Vaux, sur la rivière de Vire, on les nomma les *Vaux-de-Vire*. Ces chansons, composées dans le 15e siècle, tenoient, pour le style, de la barbarie du temps, et de la grossièreté de l'auteur. Jean-le-Houx les corrigea un siècle après, et les mit dans l'état où nous les voyons à présent.

* BASSENTIN (Jacques), astronome écossais du 16e siècle, naquit sous le règne du roi Jacques IV, et s'appliqua particulièrement dans ses études à la connoissance des mathématiques, qu'il enseigna pendant quelque temps avec distinction dans l'université de Paris, où il s'étoit fixé. Il fut assez crédule pour faire cas des prédictions et des erreurs de l'astrologie judiciaire qui alors étoit en très-grande vogue, et trop accréditée pour être combattue lors même qu'il en auroit eu l'intention. De retour dans sa patrie, en 1562, il eut, vers les frontières d'Ecosse, une entrevue sur les affaires du temps avec Robert Melvill, célèbre par son attachement à l'infortunée Marie Stuart, dont on a conservé les détails, et qui le fit regarder comme un homme profondément versé dans les sciences occultes; mais Bassentin y paroît plutôt un habile politique qu'un homme qui cherche à prédire l'avenir. Ses écrits, quoiqu'infectés des erreurs de l'astrologie judiciaire, n'en sont pas moins recommandables à d'autres égards, par les choses pleines de sens et de jugement qu'il y a fait entrer. On a de lui, I. *Astronomia, opus absolutissimum*, imprimé trois fois en français ou en latin, dont la dernière édition est de Genève, 1599, in-fol. II. *Paraphrase de l'astrolabe*, *avec une amplification de l'usage de cet instrument*, Lyon, 1555, et Paris, 1617, in-8°. III. *Super mathematica genethliaca*, ou *Calculs des horoscopes*. IV. *Arithmetica*. V. *Musique selon Platon*. VI. *De mathesi in genere*. Bassentin mourut en 1568.

† BASSEPORTE (Magdeleine-Françoise), célèbre par le talent de peindre les plantes, les oiseaux, les animaux, naquit à Paris en avril 1701, et y mourut en octobre 1780, à 79 ans. Elle fut élève du fameux Aubriet, et lui succéda dans la place de peintre des jardins du roi. (*Voy.* AUBRIET.) Louis XV, qui la fit souvent appeler pour peindre des animaux singuliers, étoit plein d'estime pour ses talens, conversoit familièrement avec elle, et la dispensoit de toute étiquette. Mademoiselle Basseporte, naturellement sensible et bienfaisante, ne se servit de son crédit que pour encourager les talens naissans. Larchevêque, peintre du roi de Suède, et le fameux chimiste Rouelle, lui durent leur avancement. Plusieurs artistes dans les deux sexes participèrent à ses leçons et à ses libéralités. Elle n'avoit cependant qu'une pension de cent pistoles et le produit de son talent. Le cabinet des estampes de la bibliothèque impériale, et la bibliothèque du jardin des plantes, possèdent une partie de ses ouvrages.

* I. BASSET (Pierre), gentilhomme du 15e siècle, et chambellan du roi d'Angleterre Henri V, le suivit constamment dès ses premières années et dans ses campagnes en France. Témoin assidu de toutes ses actions, et des événemens de son règne, il en a écrit l'Histoire jusqu'à l'avénement au trône de son fils, Henri VI. Cet ouvrage, sous le titre d'*Actions de Henri V*, est resté manuscrit ; il est conservé au collége d'Héralds, et peut-être dans d'autres bibliothèques. Basset, en contradiction sur ce point avec tous les autres historiens du temps, dit que Henri mourut d'une pleurésie.

† II. BASSET DE LA MARELLE (Louis), né à Lyon, se fixa à Paris, et y exerça la place de président au grand-conseil. Membre de l'académie de Lyon, il a publié, en 1766, un *Ecrit sur la différence du patriotisme national chez les Français et chez les Anglais*, in-8°. Arrêté avec sa femme et son fils âgé de 17 ans, ils périrent tous les trois sur l'échafaud en 1793, victimes du tribunal révolutionnaire. On les accusa d'être complices d'une prétendue conspiration tramée dans la prison du Luxembourg, prétexte absurde que la tyrannie trouva suffisant pour immoler une quantité considérable de victimes.

*BASSEVILLE (N. J. Hugon de), ambassadeur français à Rome. Dans les premiers momens de la révolution, il coopéra à la rédaction du *Mercure*, avec Mallet-Dupan, et ensuite au *Journal d'état et du citoyen*, par Carra. S'étant livré particulièrement à l'étude de la diplomatie, il fut envoyé à Rome, en 1792, en qualité d'envoyé extraordinaire, dans des circonstances très-critiques. Presque à chaque fois qu'il sortoit il étoit insulté. Le 13 janvier 1793, le peuple, irrité contre lui parce qu'il portoit la cocarde tricolore, le poursuivit à coups de pierres jusque dans la maison du banquier Monette, où il fut frappé d'un coup de rasoir dans le bas-ventre, et en mourut vingt-quatre heures après. La multitude ne se contenta pas de ce premier excès, elle mit le feu à l'académie des élèves de France, et maltraita plusieurs d'entre eux. On prétendit dans le temps que cette insurrection avoit été causée par la substitution du nouvel écusson à l'ancien. Basseville étoit membre de plusieurs académies. On a de lui, I. *Elémens de mythologie*, in-8°. II. *Précis historique sur la vie du Génevois Lefort, principal ministre de Pierre-le-Grand, grand-amiral de Russie*, 1786. III. *Mémoires historiques et politiques sur*

la révolution de France, 1796, 2 v. in-8°.

† I. BASSI (Ferdinand), naturaliste bolonais, mort le 9 mai 1774, n'épargna ni soins ni dépenses pour perfectionner dans sa patrie le goût de l'histoire naturelle. Il voyagea beaucoup, et légua à l'institut de Bologne sa bibliothèque, ses herbiers, et tout ce qui pouvoit, dans sa succession, servir au progrès des sciences. On a de lui des *Mémoires* insérés dans la Collection de l'institut, et une *Dissertation* imprimée à Rome, en 1767, sous le titre *Delle Terme Porretane*.

II. BASSI (Martin), célèbre architecte de Milan, répara avec art le magnifique dôme qu'on admire dans sa patrie, et publia à cette occasion un ouvrage sur les démêlés qu'il eut avec d'autres architectes pour la restauration de cet édifice.

† III. BASSI (Laure), épouse du docteur Joseph Verati, mourut à Bologne, sa patrie, en 1778. Ses talens et son savoir lui avoient mérité le bonnet de docteur. Elle le reçut en 1732. La réputation de cette femme célèbre acquit un nouvel éclat par les leçons de physique expérimentale qu'elle donna depuis 1745 jusqu'à sa mort. Madame du Bocage, dans ses Lettres sur l'Italie, dit qu'elle entendit une de ses leçons où elle développa avec autant de précision que de profondeur les phénomènes de l'irritabilité. La plupart des savans de l'Europe, avec lesquels elle étoit en relation, admiroient sa vaste littérature grecque, latine, française, italienne, et aimoient son caractère. Elle se distingua encore par une éminente charité envers les pauvres et les orphelins.

* IV. BASSI. *Voyez* BASCHI.

† BASSIANI (Jean), né à Crémone, acquit de la réputation dans l'étude de la jurisprudence au 12e siècle, et devint le maître d'Azon. Il a laissé quelques ouvrages, et entre autres une *Somme de jurisprudence*.

† BASSIANO (Landi), dit communément *Bassianus Landus*, célèbre médecin de Plaisance en Italie, mort à la fin du 18e siècle, a publié les écrits suivans, I. *De humanâ historiâ, vel de singularum hominis partium cognitione libri duo*, Basileæ, 1542, in-4°. II. *De incremento libellus*, Venetis, 1556, in-8°. III. *Jatrologia, sive dialogi duo, in quibus de universæ artis medecæ, præcipuè verò morborum omnium et cognoscendorum et curandorum absolutissima methodo disseritur*, Basileæ, 1543, in-4°, Venetiis, 1557, in-4°.

* BASSINGSTOKE *ou* BASSINGUE (Jean), savant du 13e siècle, né à Bassingstoke dans le Hampshire, et élève d'Oxford, d'où il vint à Paris. Il resta dans cette ville plusieurs années, et voyagea ensuite dans la Grèce. A Athènes il acquit une parfaite connoissance de la langue grecque, et revint ensuite en Angleterre où il fut archidiacre de Leicester. Bassingstoke mourut en 1252. On a de lui quelques *Sermons* et quelques *Traductions en latin* d'ouvrages grecs.

* BASSIUS (Henri), né en 1690 à Brême, se rendit, en 1713, à Halle, où il suivit les leçons des plus habiles professeurs de la faculté de médecine. En 1715, il passa à Strasbourg, et deux ans après à Bâle, où il se livra tout entier à l'étude de l'anatomie et de la chirurgie. Reçu docteur à Halle, en 1718, il y fut quelque temps après nommé professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie, place qu'il a remplie jusqu'à sa mort, arrivée en 1754. On a de

lui, I. *Disputatio de fistulâ ani feliciter curandâ*, Halæ, 1718. C'est sa thèse inaugurale, dont Haller fit tant d'estime qu'il l'inséra dans son Recueil des thèses chirurgicales. Macquart l'a traduite en français, Paris, 1759, in-12. Il y compare les méthodes adoptées par les anciens avec celles qui étoient en usage de son temps, et il croit trouver beaucoup de conformité entre elles. II. *Grundlicher Beritcht von bandagen*, Leipzick, 1720 et 1723, in-8°, en hollandais; Amsterdam, 1748. Il s'étend sur les bandages. III. *Observationes anatomico-chirurgico-medicæ*, Halæ, 1731, in-8°. L'auteur y a joint des réflexions judicieuses et plusieurs bonnes figures. On y trouve encore la description de quelques instrumens de son invention. IV. *Tractatus de morbis venereis*, Leipsiæ, 1764, in-8°. L'auteur y a ajouté quelques observations. Bassius a encore donné en allemand des *Commentaires sur la chirurgie de Nuck*, qui ont été imprimés à Halle, en 1728, in-8°.

* I. BASSO (Cesio), poëte latin qui vivoit sous Néron. On trouve des *Fragmens de ses poésies* dans le *Corpus poëtarum*, et ce fut à lui que Perse adressa sa sixième Satire.

II. BASSO (Simon), chanoine de Bénévent dans le 17e siècle, a fait imprimer, I. Des *Poésies toscanes*. II. Des *Fragmens sur la poésie épique*. III. *Apologie pour la monarchie d'Espagne*. Ce dernier ouvrage fut fait pour réfuter celui de Boccalini.

† BASSOMPIERRE (François de), maréchal de France, et colonel-général des Suisses, naquit au château d'Harouels, en Lorraine, le 12 avril 1579, de Christophe de Bassompierre et de Louise de Radeval. Il fit ses premières études en différens lieux et sous différens maîtres. Il se livra ensuite à celles de la philosophie, de la médecine et du droit, avec tant d'ardeur que ses professeurs étoient obligés de l'arracher du travail. Accompagné de son frère et d'un gouverneur, il voyagea en Italie, et dans le royaume de Naples, y acheva son éducation, en apprenant des meilleurs maîtres de ces pays la danse, l'escrime, l'équitation et la fortification. Il perdit son père, et revint en Lorraine. Sa mère, après quelques arrangemens de famille, amena Bassompierre, son frère et ses sœurs à Paris, où cette famille arriva au mois d'octobre 1598. Le jeune Bassompierre désiroit être présenté au roi qui étoit alors à Monceau. Il saisit une circonstance favorable à son dessein. Plusieurs jeunes gens de la cour apprêtoient un ballet pour amuser ce prince. Bassompierre, beau danseur, fut choisi pour y figurer; le ballet fut exécuté à Meaux. Henri IV demanda Bassompierre, dont la beauté, la grace, la bonne éducation et l'esprit commençoient à être connus. Il fut présenté aussitôt, et reçut du monarque un accueil distingué. « Le roi, dit-il lui-même dans le Journal de sa vie, me prit après par la main, et me vint présenter à la duchesse de Beaufort, sa maîtresse, à qui je baisai la robe, et le roi, afin de me donner moyen de la saluer et de la baiser, s'en alla d'un autre côté. » Quelque temps après, au mois de mars 1599, le roi étant à Fontainebleau, lui demanda quel étoit son but lorsqu'il avoit quitté la Lorraine pour se rendre en France? « Je n'y étois point venu à dessein de m'y embarquer à votre service, lui répondit franchement Bassompierre, mais seulement afin d'y passer quelque temps, et de là en aller faire autant à la cour d'Espagne. Il ajouta au roi que sa majesté l'avoit tant charmé que, sans aller plus loin chercher un maître, si elle

vouloit de son service, il s'y voueroit jusqu'à la mort. Le roi m'embrassa, continue-t-il, et m'assura que je n'eusse pu trouver un meilleur maître que lui, ni qui contribuât plus à ma bonne fortune ni à mon avancement. » C'est ainsi que Bassompierre fut initié à la cour de Henri IV, où il devint le coryphée des fêtes et des amusemens. Sa faveur, son goût pour la galanterie et pour le jeu, le faisoient rechercher par les personnes les plus distinguées des deux sexes. Ses succès à la cour ne furent pas les seuls ; il figura avec distinction dans la plupart des guerres que Henri IV eut à soutenir, et fit ses premières armes en 1602, dans la guerre contre le duc de Savoie. Il servit au siége d'Ostende, se signala en Hongrie, notamment dans un combat donné contre les Turcs, près de l'île d'Odon sur le Danube, le 29 septembre 1603. Ses services militaires lui valurent en 1614 le poste éminent de colonel-général des Suisses et Grisons. Au siége de Rhétel, il fut blessé d'un coup de mousquet. Il figura dans les guerres civiles qui troublèrent la France sous Louis XIII, et se distingua au combat du Pont-de-Cé, aux siéges de Saint-Jean-d'Angély, de Montoire, de Royan, de Carmain, de Montpellier, etc. Ses services reçurent bientôt une récompense nouvelle, et le 29 août 1622, il fut créé maréchal de France. Il commanda au siége de La Rochelle, en Piémont au Pas de Suze, et en Languedoc. Louis XIII l'employa utilement dans diverses ambassades, en Espagne en 1621, en Suisse et en Angleterre en 1625. Sa bonne fortune sous Henri IV, ses emplois éminens sous Louis XIII, ses services sous ces deux rois furent éclipsés par des tracasseries, et des contrariétés qui troublèrent son bonheur ; enfin il déplut au cardinal de Richelieu, soit par ses bons mots, soit par ses liaisons trop intimes avec le duc de Guise, et avec la princesse de Conti, dont il étoit l'amant ; et le 23 février 1631 il fut arrêté et conduit à la Bastille, où il resta douze ans. Il n'en sortit qu'après la mort du cardinal, le 19 janvier 1643. Peu d'années après, le 12 octobre 1646, il mourut suffoqué par un catarrhe, ou par une dose trop forte d'opium qu'un médecin ignorant lui fit prendre. Bassompierre projeta plusieurs fois de se marier, et tous ses projets à cet égard échouèrent. Ses galanteries en furent peut-être la vraie cause. Ses bonnes fortunes étoient nombreuses : il nous apprend qu'avant d'entrer à la Bastille, pour ne pas compromettre l'honneur des dames dont il avoit eu l'intimité, il fit brûler plus de six mille lettres d'amour. Marie de Balzac d'Entragues, dont il parle souvent sous ce dernier nom dans le Journal de sa vie, et qui étoit sœur de la marquise de Verneuil, maîtresse de Henri IV, fut long-temps l'objet principal de ses amours. Il eut d'elle un enfant, Louis de Bassompierre, qui fut depuis évêque de Saintes. Mlle d'Entragues plaida pendant dix ans contre lui, pour l'obliger à être son époux, il s'y refusa constamment. On raconte qu'après ce procès cette demoiselle rencontra au Louvre Bassompierre. Celui-ci la salua ; elle lui dit: « Monsieur vous devriez bien me faire rendre les honneurs de maréchale. « Eh ! mademoiselle, répondit-il, pourquoi prenez-vous un nom de guerre. » Offensée de la réponse, elle le traita du plus sot des hommes de la cour. « Oui, répliqua Bassompierre, je le serois, si j'avois fait la sottise de vous épouser. » Néanmoins mademoiselle d'Entragues se fit appeler madame de Bassompierre. Il eut des liaisons assez intimes avec Louise Marguerite de Lorraine, femme de François de Bourbon, prince de Conti. Ce prince étant mort, en 1614, sa veuve s'en con-

cela en contractant secrètement, avec Bassompierre un mariage de conscience. Elle en eût un fils, connu sous le nom de Latour. Le chagrin d'être séparée de Bassompierre la fit mourir un mois après son entrée à la Bastille. Bassompierre, heureux à la cour, à la guerre, dans ses négociations, heureux au jeu et en amour, jouit amplement et sut tirer un grand parti de ces divers avantages. Il les dut sur-tout à la beauté, aux graces de sa figure, à son esprit cultivé, souple, vif, enjoué et qui s'exhaloit souvent en bons mots. Le bonheur n'est pas durable; Bassompierre en fit la triste expérience. Les dernières années de sa vie furent troublées par des tracasseries et des disgraces. Ses belles qualités furent obscurcies par des défauts, et ses mœurs ne le rendirent pas supérieur aux autres seigneurs de son siècle. Ce qu'il raconte de lui-même, dans le Journal de sa vie, ne lui fait pas toujours honneur. Il aima à l'excès le jeu, les femmes et surtout le luxe dans ses équipages et ses habits. Ce fut lui qui introduisit en France la mode des carrosses avec des glaces. Il raconte qu'en 1606, pour assister au baptême du Dauphin, il fit faire un habit brodé en perles qui lui coûta quatorze mille écus; somme qui, d'après l'évaluation des monnoies d'alors, s'élèveroit aujourd'hui à plus de cent mille livres. Il montra une grande licence de mœurs et une indifférence pour les droits de ceux qui, placés dans un rang inférieur, étoient trop foibles pour lui résister. Quoiqu'il ne fût pas cruel, il se rendit complice, mais non l'agent principal, d'un acte de violence qui révolte. En 1604, pendant qu'il étoit en Bohême, un général, nommé Roswrom, le conduisit dans une maison bourgeoise de la ville de Carlestein. Bassompierre tint son poignard sur la gorge du père pendant que son compagnon de débauche violoit une de ses filles. Il est vrai qu'il ne se prêta à cette attrocité qu'avec répugnance. « Je le fis avec regret, dit-il, ces pauvres filles pleuroient, etc. » Il manqua à être lapidé par le peuple justement indigné. Le maréchal de Bassompierre fut célèbre par ses bons mots, que l'on trouve répandus dans plusieurs recueils. Mais si l'on en excepte quelques uns qui sont un peu trop libres, les autres n'ont point l'originalité et le piquant qu'on désire trouver dans ces jeux d'esprit. Pendant qu'il étoit à la Bastille, un homme se vantoit d'avoir, dans un combat sur mer et dans un seul vaisseau, tué trois cents hommes de sa main. « Et moi, dit Bassompierre, étant en Suisse, je me glissai par une cheminée pour voir une belle voisine que j'aimois. Cela n'est pas possible, répondit son interlocuteur, il n'y a pas de cheminée en Suisse. Eh! monsieur, répliqua Bassompierre, je vous ai laissé tuer dans un combat trois cents hommes sur un vaisseau; laissez-moi en Suisse, au moins une seule fois descendre par une cheminée pour voir une jolie femme. » Malleville, son secrétaire, qui lui rendit des services importans pendant sa prison (*Voyez* MALLEVILLE), le trouvant un jour lisant la Bible, lui demanda ce qu'il cherchoit dans ce livre. « Je cherche, lui dit Bassompierre, un passage que je n'y saurois trouver. » Il vouloit parler d'un passage pour sortir de la Bastille. Il avoit beaucoup grossi dans cette prison. Lorsqu'il en sortit et qu'il parut à la cour, la reine, frappée de son embonpoint, lui dit: « Bassompierre quand accoucherez-vous? Lorsque j'aurai trouvé une sage-femme, répondit-il. » Cette réponse, quoique faite à propos, n'étoit qu'une réminiscence; pareil mot fut dit long-temps avant cette époque. Il n'aimoit pas le cardinal de

Richelieu, et avoit pressenti l'abus qu'il feroit de son pouvoir, que la prise de la Rochelle devoit encore accroître. C'est ce qui lui fit dire, pendant qu'il commandoit au siége de cette ville : « Je crois que nous serons assez fous pour prendre La Rochelle. » Bassompierre eut, pendant sa prison, le temps de méditer sur les affaires publiques. Il s'y livra à la lecture, à l'étude et à la composition de plusieurs ouvrages qui ont jeté de grandes lumières sur les événemens de son temps. En voici la notice : I. *Mémoires du maréchal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie.* Cet ouvrage eut 4 éditions, la première, à Cologne, en 1665, 3 vol., petit in-12; la seconde, à Amsterdam, en 1692, même format; la troisième, à Rouen, sous le nom de Cologne, en 1703, 2 vol.; la quatrième, enfin, à Trévoux, en 1723, 4 vol. in-12. Ces Mémoires, que l'auteur avoit intitulés *Journal de ma Vie*, titre qui leur convient, étoient fort estimés par Rabutin, qui étoit à même de les apprécier. L'auteur s'attacha à parler de lui très-avantageusement; mais comme il avoit, sur le vrai mérite, les idées fausses de son siècle, il résulte qu'en voulant se glorifier il médit de lui-même. Ces *Mémoires* ont été tronqués à l'impression. Quelques anecdotes du manuscrit, qui blessoient l'honneur de certaines familles, furent retranchées. II. *Remarques de M. le maréchal Bassompierre sur les vies des rois Henri IV et Louis XIII*, de Dupleix, 1 vol. in-12, Paris, 1665. L'auteur, dans le *Journal de sa Vie*, parle de l'origine de cet ouvrage. En lisant, à la Bastille, l'Histoire de Dupleix, qu'il jugea pleine de faussetés et de sottises, il écrivit en marge du volume plusieurs notes critiques. Un minime, appelé Renaud, vint un an après dans cette prison, pour y confesser l'abbé de Foix; il apprit que Bassompierre avoit écrit ces notes; il le pria de lui communiquer le volume où elles se trouvoient. Bassompierre y consentit. Le moine copia tout ce qui étoit écrit en marge; ajouta plusieurs autres critiques; de sorte, dit-il, que l'on crut que ces notes, qui avoient été faites en partie par moi, étoient entièrement de moi. Ses ennemis en profitèrent pour irriter le roi contre le prisonnier, et Dupleix publia une réponse contre lui. Dupleix est traité fort grossièrement dans cet ouvrage. On ne sauroit dire si les injures qu'on y rencontre à chaque page appartiennent au maréchal ou au moine. Mais cet historien y est qualifié d'ignorant, de fat, de sot, de bête, de pendard, de maraut, etc.; si cette critique dépose contre la politesse de celui qui en est l'auteur, elle n'en est pas moins utile à la vérité de l'histoire. Plusieurs erreurs palpables y sont redressées. III. *Ambassade du maréchal de Bassompierre en Espagne, en Suisse et en Angleterre*, 4 vol. in-12, Cologne, 1668. Cet ouvrage présente un extrait incomplet et peu fidèle des manuscrits de ces ambassades, qui sont conservés aujourd'hui à la bibliothèque impériale. Néanmoins, tel qu'il est imprimé, il se fait lire encore avec intérêt. L'auteur a su répandre sur cette matière aride quelques traits amusans. IV. *Nouveaux Mémoires du maréchal de Bassompierre*, recueillis par le président Hénault, imprimés sur les manuscrits de cet académicien, et publiés par M. Jerieys, 1 vol. in-8°, Paris, 1802. Ces Mémoires ont pour objet principal de dévoiler les causes secrètes de quelques événemens notables des règnes de Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. Bassompierre, s'il est bien vrai qu'il en soit l'auteur, n'a été témoin que d'une partie des faits qu'il raconte; il tient

les faits passés avant lui ou pendant son enfance de personnes bien instruites et dignes de foi. Ces Mémoires peuvent être mis au rang des plus curieux de ceux qui existent sur le même temps; ils contiennent des particularités qui n'ont jamais été publiées. Il est fâcheux que l'éditeur ait apporté autant d'indifférence dans l'examen de ce manuscrit et dans son impression fort incorrecte, qui offre des bévues grossières, et qu'il se soit montré assez peu instruit de l'histoire du 16e siècle, pour ne pas rétablir l'orthographe de plusieurs noms propres, éclairé le texte par des notes instructives et éviter les fautes notables qui s'y trouvent.

† BASSUEL (Pierre), né à Paris en 1706, chirurgien distingué. Quelques-uns de ses *Mémoires* ont été insérés parmi ceux des académies des sciences et de chirurgie. Il mourut en 1757, à 51 ans.

BASSUS (Cassius), poëte latin sous Néron, dont on a des fragmens dans le *Corpus poëtarum*, est le même auquel Perse adresse sa sixième Satire. *Voyez* VENTIDIUS-BASSUS.

BASTA (George), originaire d'Epire, naquit à la Rocca près de Tarente. Le duc de Parme, sous lequel il servit, fut très-content du succès de toutes les affaires qu'il lui confia. En 1596, il fit entrer des vivres dans la Fère, dont Henri IV faisoit le siége. Cette entreprise fut exécutée avec un secret et une célérité qui lui firent beaucoup d'honneur. L'empereur l'eut ensuite à son service. Il se signala en Hongrie et en Transylvanie, et réduisit les rebelles. Il mourut vers 1607, et laissa deux *Traités sur la discipline militaire*, qui sont estimés; l'un intitulé *Le Mestre-de-Camp général*, Venise, 1606; l'autre, *de la Manière de conduire la cavalerie légère*, Bruxelles, 1624, in-4°. Ces deux ouvrages sont en italien.

* BASTARD (Thomas), né à Blandford dans le comté de Dorset, poëte, et ecclésiastique attaché au collége neuf d'Oxford, s'en fit chasser par un libelle que lui inspira son goût pour la satire. Il s'est néanmoins rendu recommandable par ses talens en poésie, qui lui acquirent quelque réputation, et il sut se faire rechercher par les agrémens de sa conversation. On a de lui des morceaux de *Poésie* estimés et des *Sermons*, qu'il publia dans les derniers temps de sa vie. Ayant eu le malheur de perdre l'esprit, il mourut, en 1618, dans la plus profonde misère.

* BASTIANI (N.) occupe une place parmi les hommes dont la destinée présente des traits romanesques et singuliers. Sorti, on ne sait comment, de l'Italie sa patrie, il fut long-temps dans la plus grande misère, au point de prendre le parti d'essayer de manger de l'herbe. Après diverses aventures, une conduite qui ne fut pas constament sage, il s'engagea à Francfort-sur-le-Mein à des enrôleurs prussiens. On le mena à Breslaw; heureusement pour lui, le général qui devoit examiner les nouvelles recrues étoit à dîner chez l'évêque lorsqu'elles arrivèrent. Le général sortit de table pour voir les recrues. Il ne savoit ni l'italien, ni le français, et Bastiani ne savoit point l'allemand. Le général, croyant qu'il parloit latin, pria l'évêque de lui servir d'interprète. Celui-ci ayant appris ses aventures, fut charmé de son esprit, pria le général de le lui céder pour deux hommes qu'il lui donneroit à sa place. Le général y consentit, et Bastiani devint secrétaire de l'évêque. Un jour le roi reçut de l'évêque un

mémoire mieux fait que ne les faisoit ordinairement le prélat ; il s'informa de l'auteur, il lui parla souvent, et pria l'évêque de l'avancer. Il fut fait chanoine de Breslaw. Quelque temps après, le roi ayant besoin d'envoyer quelqu'un au pape, pour traiter quelques affaires, jeta les yeux sur Bastiani. Il s'acquitta de sa négociation en homme d'esprit, et revint comblé de la faveur et de la recommandation du pape. C'est ainsi qu'il est parvenu, par degrés, à être du petit nombre de ceux que Frédéric voyoit tous les jours, et avec lesquels il passoit ordinairement les soirées. Il mourut à Postdam en 1787. Le vieux Frédéric lui fit faire des obsèques magnifiques dans l'église catholique de cette ville, et y assista en personne. L'abbé Bastiani avoit autant d'esprit que de modestie. Il n'eut jamais d'ennemis dans une place si propre à en faire.

* BASTIDE (Jean-François de la), né à Marseille le 15 juillet 1724. Après avoir achevé ses études dans sa patrie, il fut envoyé à Paris. Il a travaillé *à la Bibliothèque universelle des Romans*, Paris, 1775—1789, en 112 vol. in-12, et *au Choix des anciens Mercures*, avec un extrait du Mercure François, 1757-1764, en 108 vol. in-12. Il a publié, I. *Aventures de Victoire Ponty*, Amsterdam et Paris, 1758, 2 vol. in-12. II. *L'être pensant*, Paris, 1755, in-12. III. *Confession d'un Fat*, Paris, 1749, in-12. IV. *Le Dépit et le Voyage*, poëme avec des notes, suivi des *Lettres Vénitiennes*, Paris, 1771, in-8°. V. *Le Monde comme il est*, Paris, 1760, 4 vol. in-12. VI. *Le Tombeau philosophique*, Amsterdam, 1751, in-12. VII. *Les Têtes Folles*, Paris, 1753, in-12. VIII. *Variétés Littéraires, Galantes, etc.*, Paris, 1774, in-8°. IX. *Le Tribunal de l'Amour*, Paris, 1750, in-12. X. *La Trentaine de Cythère*, Paris, 1753, in-12, etc., etc. L'abbé Sabathier dit de cet auteur « que, malgré son activité à s'exercer dans tous les genres, il n'a eu le bonheur de sauver aucun de ses ouvrages de l'anathème attaché à la médiocrité. »

BASTIEN. *Voyez* SÉBASTIEN, n° IV, *et* ZAMET.

* BASTINGUES (Jérémie), né en 1554 à Calais, où ses parens, persécutés pour la religion, s'étoient retirés d'Ypres en Flandre, étudia à Brême, à Genève et à Heidelberg. Il exerça d'abord le ministère évangelique à Anvers. Après la prise de cette ville par le duc de Parme, il s'établit à Dordrecht, d'où il fut appelé au rectorat du collége des Etats, et à une profession de théologie à Leyde. Il y mourut en 1598. On a de lui un *Commentaire sur le catéchisme de Heidelberg*.

* BASTON (Robert), poëte du 14e siècle, naquit dans le comté d'Yorck, près de Nottingham. Il entra jeune dans l'ordre des carmélites, et devint prieur du couvent de Scarborough. Il s'étoit adonné à la poésie, et fut proclamé poëte lauréat à Oxford. Edouard Ier se fit accompagner par lui dans son expédition contre l'Ecosse ; il devoit célébrer les victoires que ce monarque comptoit remporter. Mais Baston fut fait prisonnier, et contraint de chanter celles du roi d'Ecosse. Ses poésies ont quelque mérite pour le temps où il vécut. On a de lui, I. *De Strivilriensi obsidione*. II. *De altero Scotorum bello*. III. *De Scotiæ guerris variis*. IV. *De variis mundi statibus*. V. *De sacerdotum luxuriis*. VI. Des *Sermons*. VII. Un volume de *Poésies*,

quelques *Tragédies*, et quelques *Poésies* en anglais.

* BASTWICK (John), médecin, né en 1593 dans le comté d'Essex, à la suite de ses voyages fut reçu docteur en médecine à Padoue. Il fit imprimer à Leyde, en 1624, un petit ouvrage intitulé *Elenchus religionis papisticæ in quo probatur neque Apostolicam, neque Catholicam, imo neque Romanam esse*, in-24. De retour en Angleterre, il y publia son *Flagellum pontificis et episcoporum latialium*, qui souleva contre lui les évêques anglais. Il fut poursuivi, déchu du doctorat, frappé d'excommunication; son livre fut brûlé: lui-même fut condamné à une amende de 1000 livres, aux frais de procédures, et à tenir prison jusqu'à ce qu'il se fût rétracté. Enfermé pendant deux ans, il y écrivit une *Apologie* et un ouvrage intitulé *La nouvelle litanie*, dans lequel il inculpoit les évêques, et se plaignoit amèrement de l'injustice et de la sévérité de la commission qui l'avoit condamné. Il est intitulé *Apologeticus ad præsules Anglicanos, criminum ecclesiasticorum in curiâ celsâ commissiones*, 1636, in-8° (ouvrage fort rare). Ses plaintes ne firent qu'aggraver son sort. Il fut condamné de nouveau à une amende de 5000 livres, au pilori, à avoir les oreilles coupées, et à une prison perpétuelle. Il fut transféré au château de Launceston, dans le pays de Cornouailles, et ensuite dans celui de Sainte-Marie, dans l'île de Scilly, jusqu'en 1640. A cette époque, la chambre des communes le rappela à Londres; la procédure fut annulée, le jugement fut révoqué, et il obtint des dédommagemens convenables. Bastwick vivoit encore en 1648. On ignore le temps de sa mort.

BATALA (Mytholog.). Divinité des îles Philippines, à laquelle on attribuoit la création de toutes choses.

* BATALLIER (Jean), né à Lyon, religieux dominicain, réforma la *Légende dorée*, et la publia en 1476. C'est le premier ouvrage qui soit sorti des presses de l'imprimerie lyonnaise. Cette édition exécutée en lettres rondes est fort rare.

BATALUS, musicien grec, antérieur à Démosthènes, jouoit parfaitement de la flûte, et fut le premier qui monta sur le théâtre avec une chaussure de femme. La mollesse de sa vie, et la dissolution de ses mœurs, passèrent en proverbe. On surnomma *Batales* les personnes efféminées et sans courage.

† I. BATE (George), de Burton, dans le comté de Buckingham en Angleterre, né vers 1608, reçut le bonnet de docteur à Oxford en 1637. Il alla ensuite à Londres, où il se fit agréger au collége royal; il fut médecin de Charles I, d'Olivier Cromwell et de Charles II. Jean Shipton, apothicaire de la capitale, qui avoit préparé pendant près de vingt ans les médicamens dont ce médecin faisoit usage, en a formé un recueil alphabétique qui parut sous ce titre: *Pharmacopœa Bateana*, Londini, 1688, in-8°, 1691, in-12, 1694, in-8°; Francofurti, 1702, in-12; Amstelodami, 1731, in-12, et ailleurs. Cette Pharmacopée a été traduite en anglais, dont il y a des éditions de Londres, 1694, 1706, 1713 et 1720, in-8°. George Bate a donné quelques observations *sur la rachitis*, ou *la chartre des enfans* qui ont été publiées avec ce que Glisson a écrit sur cette matière, Londres, 1668, in-8°; La Haye, 1682, in-4°. Il a aussi composé un *Traité sur la comparaison des*

eaux de Bath avec celles d'Aix-la-Chapelle. On a encore de lui, *The royal Apology ; or the declaration of the commons in parliament*, 1647 et 1648, in-4°. C'est une apologie de Charles Ier, dont il avoit été aussi premier médecin. Il composa ensuite une autre pièce sur le même sujet, mais en latin, afin qu'elle fût plus répandue ; elle a pour titre : *Eleuchus motuum nuperorum in Angliâ, simul ac juris regii et parlamentarii brevis enarratio*, Parisiis, 1649, in-12. L'édition de 1663, in-8°, est la plus belle de toutes celles qui en ont été faites. Ce médecin est mort le 19 avril 1669.

* II. BATE (Jean), théologien du 15e siècle, né à Northumberland, et reçu docteur à Oxford. Il fut prieur du couvent des carmes, à Yorck, et mourut en 1429. Il étoit très-versé dans la langue grecque, il a donné plusieurs ouvrages, dans lesquels on distingue un *Compendium de Logique*, et des *Traités de Religion*.

* III. BATE (Jules), savant théologien anglais, disciple du célèbre Jean Hutchinson, dont il a publié les ouvrages. Il est auteur d'un *Dictionnaire anglais et hébreu*, et de beaucoup d'écrits en faveur du système de Hutchinson. Il mourut en 1771.

* BATECUMBE (Guillaume). *Voy.* BATHECOMBE.

BATEMAN. *Voy.* BATÈS.

* BATES (John) musicien célèbre, connu par des compositions estimées. Il joignit dans sa jeunesse à l'étude de la musique celle des mathématiques, ce qui le mit en état de publier son ouvrage, *On Harmonies*, qui lui fit la plus grande réputation en Allemagne, en France et en Italie. Il remplissoit plusieurs charges à Londres, entre autres, celle de directeur de l'hôpital de Greenwich. L'orgue étoit son instrument favori. Depuis 1784 il conduisoit tous les ans l'orchestre réuni pour célébrer l'anniversaire de Handel, et y touchoit l'orgue. On a de lui l'opéra *Pharnacès*, et plusieurs *Sonates* pour le clavecin. Il mourut à Londres en 1799.

* BATÈS, *ou* BATEMAN (Guill.), docteur en théologie et prédicateur célèbre parmi les presbytériens anglais, naquit en 1625. Il étoit pasteur à Durham, dans la partie méridionale de l'Angleterre, lorsqu'il fut destitué de son emploi par l'acte de conformité en 1699. Il se retira à Hackney, où il mourut la même année. Son style est net et coulant. Il étoit modéré dans la dispute, et il l'est dans ses ouvrages. Les principaux sont, I. *Réflexions sur l'existence de Dieu et sur l'immortalité de l'ame, avec un Discours sur la divinité de Jésus-Christ.* II. *L'harmonie des attributs divins dans la rédemption des hommes par Jésus-Christ.* III. *Le souverain bonheur*, etc., recueillis en un vol. in-fol., à Londres. IV. *Vitæ selectæ virorum eruditiorum*, Londres, 1681, in-4°.

* BATHE (Guillaume), jésuite irlandais, fut supérieur du séminaire de cette nation à Salamanque en Espagne. Il est mort en 1614, et a laissé plusieurs ouvrages, entre autres, une *Introduction à l'art de la musique*, in-4°. *La Porte des langues*, et quelques *Pièces* théologiques.

* BATHECOMBE (Guillaume), Anglais, vivoit en 1420, sous le règne de Henri V, et fut un des plus habiles mathématiciens de son siècle, comme ses ouvrages l'attestent. I. *De operatione astrolabii.*

II. *De spherâ concavâ.* III. *De Spheræ fabricâ et usu*, etc.

* BATHELIER (Jacques le), sieur d'Aveiron, avocat au présidial d'Évreux, se rendit célèbre dans le 16[e] siècle par sa science dans le droit et l'étendue de ses connoissances en jurisprudence. Il est auteur de *Commentaires sur la coutume de Normandie*, qui étoient très-estimés à l'époque où ils parurent. Ils furent imprimés par les soins de Groulard, premier président au parlement de Normandie, sans y mettre le nom de l'auteur. Sur le reproche qu'on en fit à ce président, il répondit : « Ce livre est tant beau qu'il ne peut être l'œuvre que de Jacques Le Bathelier, ni connu sous un autre nom.

† BATHILDE (sainte), épouse de Clovis II, descendoit, suivant l'auteur de sa vie, de ces rois saxons qui composèrent l'heptarchie d'Angleterre, et fut quelque temps esclave des Danois. Elle fut achetée à vil prix par Archambaud, seigneur français, qui la donna à sa femme pour la servir. Belle, adroite, sage, modeste, douce, agréable, obligeante, elle gagna bientôt tous les cœurs. Après la mort de son épouse, Archambaud lui offrit sa main, qu'elle refusa. Bathilde ne vouloit alors que se consacrer à la retraite ; mais lorsqu'il fallut chercher une femme à Clovis II, toute la nation jeta les yeux sur elle. Ce prince étant mort fort jeune, Bathilde devint régente du royaume. Elle le gouverna avec sagesse durant la minorité orageuse de Clotaire III son fils, et mourut en 680, religieuse à l'abbaye de Chelles, qu'elle avoit bâtie. Elle avoit fondé aussi l'abbaye de Corbie. « L'histoire, dit Hénault, lui rend le témoignage qu'elle n'oublia point sur le trône son premier état, et que, devenue religieuse, elle ne se souvint jamais qu'elle eût porté la couronne. » Le plus grand sujet de son éloge est d'avoir aboli l'usage des esclaves qui subsistoit encore, supprimé des exactions qui réduisoient les particuliers à vendre leurs enfans, réprimé les brigues pour l'épiscopat, et la simonie. Ebroïm, le plus grand homme d'état de la première race, lui servit long-temps de conseil. « Bathilde, dit un historien, étoit parfaitement belle ; sa physionomie étoit heureuse ; et son esprit juste et délicat répondoit à tout ce que promettoit sa physionomie. Ses charmes étoient soutenus, non-seulement de ces graces touchantes, et sans lesquelles la beauté est imparfaite, mais encore de beaucoup de vertu. » Elle fut canonisée par le pape Nicolas I. Sa fête est célébrée le 30 janvier, qui passe pour le jour de sa mort. Ses reliques reposoient sous le grand autel de l'abbaye de Chelles, avec celles de S. Genès, évêque de Lyon, son aumônier, et celles de sainte Bertile, abbesse de ce monastère. Bathilde eut de Clovis II trois princes: Clotaire III, Childéric II, et Thierri III. — *Voyez* sa Vie, traduite par Arnauld d'Andilly, et Baillet au 30 janvier.

BATHILLE, pantomime d'Alexandrie, qui parut à Rome sous Auguste, fut affranchi de Mécène. Il s'étoit associé avec un certain Pylade. Ils inventèrent une nouvelle manière de danse, où l'on représentoit, par des postures et par des gestes le tragique et le comique. Pylade réussissoit dans le premier genre, Bathille dans le second. Cette espèce d'éloquence muette, qu'ils perfectionnèrent, fut dans la suite tellement cultivée, que le philosophe Démétrius, sous Caligula, étant allé voir jouer les pantomimes, comme il attribuoit tout l'effet qu'ils produisoient aux instrumens, aux voix et à la

décoration, l'acteur lui dit : « Regarde-moi jouer seul, et dis après de mon art tout ce que tu voudras. » Les flûtes se turent, le pantomime joua ; et Démétrius transporté s'écria aussitôt : « Je ne te vois pas seulement, je t'entends, tu me parles des mains. » Les Romains adoptèrent avec passion le spectacle inventé par Pylade et Bathille, et ils le nommèrent la *danse italique*. Les deux amis, rivaux de talens et de fortune, ne tardèrent pas à se brouiller et à élever chacun un théâtre. Rome se trouva dès-lors partagée en deux factions qui furent souvent sur le point d'en venir aux mains, et qui firent long-temps oublier toutes les querelles politiques. « Bathille, dit Cahusac, dans son *Traité de la Danse*, avoit l'esprit badin, gai, léger, plein de feu et de jolies saillies. Telles devoient être ses compositions. Ce n'étoit, dans tout ce qu'il exécutoit, qu'images vives et riantes, que tableaux peints par la main des Graces, dessinés par l'Amour, animés par la Volupté. Les traces qui en restoient dans son imagination rendoient son humeur égale, sa conversation gaie, son commerce facile. Souple, complaisant, adroit, il faisoit dans le même temps une révérence profonde, disoit un bon mot, et rioit d'une plaisanterie qu'on lui adressoit, quoiqu'il sût très-bien qu'elle étoit mauvaise. Il mérita la faveur de Mecène, parce qu'il avoit des talens, de la politesse, et de l'esprit. Ce favori d'Auguste ne se seroit pas laissé séduire par de moindres avantages; mais pour s'acquérir la bienveillance, de la foule des grands seigneurs, Bathille avoit senti qu'il lui falloit d'autres ressources : il les trouva dans sa souplesse, dans une liberté effrénée de mœurs, dans une facilité extrême à se prêter sans difficulté aux parties de plaisir les plus libertines, dans les soins qu'on pouvoit axiger de lui, sans craindre de l'offenser, pour négocier, lier ou rompre les tendres commerce de Rome. Avec ces secours, il ne pouvoit pas manquer de se faire un nombre infini de partisans, une foule d'amis et autant de protecteurs qu'il y avoit pour lors de grands seigneurs mal élevés et sans mœurs à la cour d'Auguste. »

*I. BATHURST (Rodolphe), Anglais de nation, étudia la médecine, dont il fit quelque temps profession publique ; mais il s'appliqua ensuite à la théologie, devint doyen de Wells, dans le duché de Sommerset, et président du collége de la Trinité à Oxford. Il mourut en 1704, à l'âge de 84 ans ; il a laissé les deux ouvrages suivans : I. *Prælectiones tres de respiratione*, Oxonii, 1654. II. *Nouvelles de l'autre monde*, Oxford, 1651, in-4°. Ce livre, écrit en anglais, donne l'histoire d'Élisabeth Green, qui, après avoir été pendue pour crime d'infanticide, fut portée à l'amphithéâtre anatomique, où elle revint à la vie par les soins de l'auteur et de son intime ami Willis. On sait que les Anglais règlent ordinairement, par sentence, le temps de la suspension des criminels ; ce temps est quelquefois assez court, et il y a bien des circonstances qui sauveroient les criminels de la mort, s'ils étoient aussi adroitement secourus qu'Élisabeth Green.

*II. BATHURST (Henri, comte de), fils d'Allen, né en 1714. Il s'adonna à l'étude des lois ; et en 1746, il étoit avocat-général de Fréderic, prince de Galles. Il devint ensuite procureur-général. En 1754, il fut avocat du roi, puis un des juges à la cour des plaids communs. En 1771, il fut créé lord, baron d'Apsley, au comté de Sussex, et promu à la di-

gnité de lord-chancelier de la Grande-Bretagne. En 1776, il siégea, en qualité de juge par commission extraordinaire, au procès de la duchesse de Kingston ; et il résigna le grand sceau en 1778. Lord Bathurst est auteur d'un pamphlet intitulé *Cas de miss Swordfeger*, in-4° ; il a publié aussi la *Théorie de l'Evidence*, in-8°, qu'on suppose avoir été la base de la loi de *Nisi prius* du juge Buller. Il est mort en 1794.

* BATHYCLÈS, sculpteur grec, vécut environ l'an 530 avant l'ère chrétienne. Il se rendit célèbre par les *Bas-Reliefs* dont il orna le fameux trône d'Amyclée. (*Voyez* Paus. III. 18.)

BATISTE (N.), l'un des plus célèbres joueurs de violon qui aient paru en France, parcourut dans sa jeunesse l'Allemagne, la Pologne et l'Italie. Dans cette dernière contrée il obtint l'amitié du célèbre musicien Corelli, qui, après l'avoir entendu, courut l'embrasser, et lui fit présent de son archet. Il se retira, sur la fin de ses jours, à la cour du roi de Pologne, dont il fit les délices. Il excelloit moins dans la difficulté du jeu que dans l'expression. Il tiroit de son instrument les sons les plus ravissans. Quelques-uns lui attribuent l'invention de la double corde.

† BATISTIN (Jean-Baptiste Stuck, dit), né à Florence, mort à Paris vers 1745. Il a fait la musique de trois opéras ; savoir, en 1709, *Méléagre*, paroles de Jolly ; en 1711, *Manto-la-Fée*, paroles de Menesson ; en 1720, *Polidore*, paroles de Laserre. Sa réputation est principalement fondée sur des *Cantates* ; il en a donné quatre livres qui ont paru en différens temps. Celle *de Démocrite et Héraclite* est admirable par sa musique toute pittoresque. Ce fut Batistin qui le premier a fait connoître en France le *Violoncelle*, instrument sur lequel il étoit d'une grande force, et qui le premier en joua à l'opéra. Louis XIV lui accorda une pension pour la conserver pendant tout le temps qu'il resteroit en France.

*BATONI (Pompée-Jérôme) naquit à Lucques en 1708. Envoyé à Rome, et placé sous la direction des maîtres alors les plus recommandables de l'école romaine, le jeune Batoni sentit qu'il n'y avoit qu'une route pour arriver à la perfection dans la pratique de son art ; il étudia les grands modèles. Il obtint la palme de la peinture sur tous ses rivaux d'après ses copies de l'antique et des tableaux de Raphael, ainsi que d'après ses figures de l'académie. L'envie se plut à répandre que son coloris le laisseroit bien loin en arrière de ses émules : il lui imposa silence par son *Tableau de la Vierge*, qui est placé dans une chapelle de l'église de Saint-Grégoire à Rome ; bientôt après, il fut chargé du *Tableau du grand autel de l'église de Saint-Celse*, que Mengs regarde comme l'une des plus pures et des plus ingénieuses productions du pinceau de Batoni. Il s'appliqua à finir et à soigner également toutes les parties de ses tableaux, et dut peut-être ce soin à l'application qu'il fut obligé de donner pendant quelque temps à la peinture en miniature. Batoni s'engagea trop tôt dans les liens du mariage, indisposa par-là ses protecteurs qui lui retirèrent la pension qu'ils lui donnoient. A l'âge de 22 ans, il s'occupoit à copier des peintures du palais Farnèse ; il y devint amoureux de la fille d'un des officiers du palais, et l'épousa. Il travailloit alors par reconnoissance à un grand tableau qui représentoit *l'Histoire de Sophonisbe* ; composition peut-être au-dessus des forces de son âge, dont il comptoit faire hommage à ses bienfaiteurs ; mais

ceux-ci ayant cessé de lui payer la pension qu'ils lui donnoient, Batoni abandonna son tableau qu'il n'a jamais fini, et qui est cependant remarquable par la noblesse du style, et la beauté de la figure de Sophonisbe. On cite parmi ses autres tableaux celui de la ville Borghèse, qui représente la *République de Saint Marin*; le *Plafond du palais Colonne*; une *Sainte Cène* qu'on admire encore après celles des grands maîtres, par la beauté de l'expression, la pureté du coloris et la savante distribution de la lumière; un *Tableau* qui est à Milan, du *Bienheureux Bernard Tolomei qui assiste les mourans dans un temps de peste*; une *Immaculée Conception* à Chiari, près Brescia; ceux qu'il a faits pour cette dernière ville; le *Saint Barthélemi* et la *Sainte Catherine de Sienne* qui sont à Lucques; le *Saint Jacques* qui est à Palerme; *Saint Jean prêchant dans le désert*; à Parme, plusieurs *Sujets sacrés* dans les jardins du Pape; à Monte-Cavallo, une *Sainte Famille* acquise par le grand-duc de Russie; le *Mariage de Sainte Catherine*; une *Jeune personne endormie*; un tableau représentant *Mars arrêté par la Paix*; *Thétis recevant Achille du centaure Chiron*; la *Continence de Scipion*, peinte pour l'impératrice de Russie; deux tableaux représentant des sujets de l'*Histoire de Diane*, pour le roi de Pologne; une *Famille de Darius*, pour le roi de Prusse; les *Portraits* de Benoît XIV, Clément XIII et Pie VI, parmi lesquels on distingue *l'Entrevue à Rome de Joseph II et du grand-duc de Toscane*. Il fut récompensé magnifiquement par ces personnages illustres. Batoni poussa fort loin sa carrière, et ne cessa d'occuper son pinceau avec succès; il mourut, le 4 février 1786, d'une attaque d'apoplexie.

* BATRACHUS *et* SAURUS, architectes de Sparte, bâtirent à leurs frais *les Temples d'Octavie* à Rome, et les entourèrent de galeries. Ils espérèrent obtenir la permission d'écrire leurs noms sur le frontispice. Cette demande leur ayant été refusée, ils gravèrent sur les socles des colonnes des *Grenouilles* et des *Lézards*, et par-là exprimèrent leurs noms qui, en grec, signifient l'un *Grenouille*, et l'autre *Lézard*.

* BATSCH (Aug.-Jean-George-Charles), savant distingué, à qui la botanique a de grandes obligations. Il est né à Iena le 28 octobre 1761. Le premier ouvrage qu'il publia fut, *Elenchus fungorum* (*des genres et espèces de champignons*), Halle, 1783 et 1786, in-8°. En 1792, il fut nommé professeur de philosophie à Iena, où il fonda la *Société pour l'avancement des sciences naturelles*; il en fut directeur depuis 1793, et contribua à répandre le goût des sciences naturelles et à en faciliter l'étude, sur-tout celle de la botanique. On lui doit beaucoup d'aperçus neufs en botanique. Nous remarquerons parmi ses ouvrages les suivans: *Essai d'une introduction à la connoissance et à l'histoire des végétaux* (en allemand), 2 part. avec pl., Halle, 1787, in-8°. *Entretien sur la botanique et la physiologie végétale*, 2 part., Iena, 1792, in-8°. *Botanique pour les dames et les amateurs botanistes*, Weimar, 1795, 1798, 1805, in-8°. *Essai d'une introduction à la connoissance des animaux et des minéraux*, 2 part., Iena, 1789, in-8°. Il mourut le 29 septembre 1802, âgé de 41 ans.

BATTAGLINI (Marc), évêque de Nocéra, et ensuite de Césène, mourut en 1717, à 71 ans. Il est auteur d'une *Histoire universelle des con-*

ciles, 1686, in-fol.; et des *Annales du sacerdoce et de l'empire du* 17e *siècle*, 1701 à 1711, 4 vol. in-fol.

* BATTELY (Jean), théologien anglais, né en 1647 à Edmund-Bury, au comté de Suffolk, élève du collége de la Trinité à Cambridge, fut chapelain de l'archevêque Sancrost, qui lui donna le rectorat d'Adesham, au comté de Kent, et fut archidiacre de Cantorbéry. Il mourut en 1708. On a du docteur Battely les ouvrages suivans : *Antiquitates Rutupinæ* et *Antiquitates Sancti Edmund-Burgi*.

† BATTEUX (Charles), de l'académie française et de celle des inscriptions, chanoine honoraire de Reims, étoit né en 1713 à Allendhuy, village de l'élection de Reims. Après avoir professé la rhétorique dans cette ville, il se rendit, en 1730, à Paris, où il enseigna les humanités et la rhétorique dans les colléges de Lisieux et de Navarre. Il devint ensuite professeur en philosophie grecque et latine au collége royal. Il occupa avec distinction cette chaire supprimée depuis, jusqu'à sa mort arrivée à Paris en 1780. Il fut inhumé dans l'église de Saint-André-des-Arcs, où le ministre Bertin lui a fait ériger un tombeau. Nous avons de lui, I. *Cours de Belles-Lettres*, 5 vol. in-12, 1774, dans lequel on a réuni les *Beaux-Arts réduits à un même principe*, 1747, et son Traité de la *Construction oratoire*, qu'il avoit donnés séparément. Ces livres, plus raisonnés, plus méthodiques, plus précis que le Traité d'Etudes de Rollin, sont écrits avec moins d'élégance et de douceur. Il règne dans le style un certain ton métaphysique, une précision roide et sèche, qui est un peu corrigée par les exemples choisis dont l'auteur a embelli ses leçons. On peut lui reprocher encore que, lorsqu'il discute certains morçeaux de nos grands écrivains, par exemple, les Fables de La Fontaine, la manie de s'extasier sur tout lui fait trouver des beautés où des critiques d'un goût plus sévère ont trouvé des défauts. II. *Traduction des Œuvres d'Horace en français*, 1803, 2 vol. in-12, en général fidèle, mais qui manque de chaleur et de grace. L'abbé Joly, de Dijon, qui travailloit alors au Journal des Savans, critiqua cette Traduction. Batteux lui répondit par un petit écrit de 12 pages, intitulé *Observations de l'abbé Ilinuin, professeur de seconde au collége de Navarre, sur un article du Journal des Savans, du mois d'octobre 1750, concernant les poésies d'Horace, traduites en français*, Paris, 1750, in-12. III. *La Morale d'Epicure, tirée de ses propres écrits*, 1758, in-12; livre bien fait, où l'on découvre de l'érudition sans aucun faste. IV. *Les quatre Poétiques, d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau, avec les traductions et des remarques*, 2 vol, in-8°, 1771; ouvrage qui respire le bon goût d'un excellent littérateur, et quelquefois l'aménité d'un académicien. V. *Histoire des Causes premières*, 2 vol. in-8°, 1768 et 1769. L'auteur y débrouille quelques principes de l'ancienne philosophie : et ce travail lui coûta d'autant plus qu'il se fait moins apercevoir. VI. *Elémens de littérature, extraits du Cours de Belles-Lettres*, 2 vol. in-12. VII. Son *Cours élémentaire, à l'usage de l'école militaire*, en 45 vol. in-12; livre fait à la hâte, dans lequel il s'est copié lui-même et a copié les autres. VIII. *Chefs-d'œuvre d'Eloquence poétique, à l'usage des jeunes orateurs*, Paris, 1780, in-12. IX. *Nouvel Examen du préjugé de l'inversion*, Paris, 1767, in-12. X. *Parallèle de la Henriade et du Lutrin*, Paris, 1746, in-12. XI. *Mé-*

moires concernant l'histoire, *les sciences*, *les arts*, *les mœurs et les usages des Chinois*, 1776, 1789, 14 v. in-4°. Cette curieuse collection fut commencée par Batteux et achevée par Bréquigny. XII. *Ocellus Lucanus*, *de la nature de l'univers ; Timée de Locres*, *de l'ame du monde ; Lettre d'Aristote sur le système du monde*, avec la traduction et des notes, Paris, 1768, 3 vol. in-12. XIII. *Traité de l'arrangement des mots*, *traduit du grec de Denys d'Halicarnasse*, *avec des exemples et des remarques*. Paris, 1788, in-12. Il avoit été reçu de l'académie des inscriptions en 1754, et de l'académie française en 1761. Il avoit beaucoup de dignité dans le caractère, la figure et le maintien. Batteux étoit encore plus estimable par ses qualités personnelles que par ses talens littéraires. Ses bienfaits soutenoient une famille aussi nombreuse que peu opulente. C'est donc à tort qu'on l'a taxé d'avarice. *Voyez* Argens, vers la fin.

* BATTHIAN (le comte de), mort en 1799 en Transylvanie, est connu par plusieurs ouvrages. Il disposa en faveur des sciences de sa bibliothèque, de son observatoire, et de sa riche collection d'instrumens astronomiques.

† BATTIE (Guillaume), médecin anglais, né en Devonshire en 1704. Il étudia à Eton, d'où il passa au collége du roi à Cambridge. Quand il eut pris ses degrés en médecine, il s'établit à Uxbridge, puis à Londres, où il se fit une réputation. Le docteur Battie prit une part si active dans la dispute entre son collége et le docteur Schomberg, en 1750, qu'il fut le sujet d'un poëme satirique appelé *la Battiade*. Ayant été nommé médecin de l'hôpital de Saint-Luc, il prit une maison particulière à Islington. Ce docteur mourut en 1776. On a de lui quelques *Traités de Médecine* en latin ; un *Traité de la Folie ;* enfin il a publié une édition d'Isocrate, Cambridge, 1749, en 2 vol. in-8°.

BATTIFERRI (Laure). *Voyez* Ammarati, n°s II et III.

* BATTONI (Pompée). *Voyez* Batoni.

BATTORI (Etienne), d'une illustre famille de Transylvanie, fut élu, en 1575, prince de cet état. Il gouverna ses sujets avec autant de sagesse que de bonté. Lorsque Henri III quitta le trône de Pologne, la réputation d'Etienne lui fit donner le sceptre. Il soutint la guerre contre les Moscovites, sur lesquels il eut divers avantages. Il auroit voulu donner une nouvelle face à la Pologne ; mais il se plaignit vainement du gouvernement de son royaume, où il trouvoit un grand nombre de défauts. Il vécut trop peu pour les corriger, et mourut en 1586. La famille de Battori, qui a donné d'autres princes à la Transylvanie, s'éteignit en 1613 par la mort de Gabriel Battori, et ses biens passèrent à la maison de Ragotzki. *Voy.* Betlem Gabor.

† I. BATTUS (Mythol.), fameux berger de Pylos en Arcadie, qui fut témoin du vol des troupeaux que Mercure prit à Apollon. Mercure donna à Battus la plus belle vache de celles qu'il avoit prises, et tira parole de lui qu'il ne le déclareroit pas. Il feignit de se retirer, et vint peu apres, sous la forme d'un paysan, lui offrir un bœuf et une vache, s'il vouloit dire ou étoit le bétail qu'on cherchoit. Il se laissa gagner, et découvrit tout. Mercure, indigné, le métamorphosa en pierre de touche, qui indique de quelle matière est le métal qu'on lui fait toucher.

II. BATTUS, fils de Polymneste, tiroit son origine d'Euphème, l'un des Argonautes qui avoient accompagné Jason dans la Colchide. Battus fut ainsi nommé, parce qu'il étoit bègue, ou qu'il affectoit de le paroître pour mieux couvrir ses desseins. Son véritable nom étoit Aristotelès. Par ordre de l'oracle de Delphes, il partit de l'île de Théra, sa patrie, aujourd'hui nommée *Santorini*, avec une colonie, et se rendit en Libye, où il fonda la ville de Cyrène dans l'endroit où étoit né Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène.

* III. BATTUS (Corneille), né à Tervière en Zélande en 1449. Il fit de bonnes études et se rendit habile dans les belles-lettres. Comme il avoit aussi étudié la médecine, il se distingua encore dans cette profession, et parvint à l'emploi de médecin pensionnaire de sa ville natale, où il mourut en 1517; il est auteur d'une *Description du Monde* en flamand, et de quelques autres ouvrages principalement destinés à servir à l'éducation d'Adolphe de Bourgogne, seigneur de Beverne, qui lui avoit été confiée, entre autres une *Cosmologie* en hollandais, 1512, qui fut très utile à Recgersberg pour sa chronologie de Zélande.

* IV. BATTUS (Jacques), frère du précédent, savant zélandais, ami d'Erasme, dans les lettres duquel il s'en trouve plusieurs qui lui sont adressées. Jacques étoit secrétaire de la ville de Flessingue. Goudhavers, dans sa Chronologie de Hollande, donne la liste de ses ouvrages.

* V. BATTUS (Liévin), né à Gand en 1545. Il apprit dans cette ville les langues grecque et latine; il alla ensuite à Anvers où il apprit les élémens des mathématiques; au bout de deux ans, il abandonna les Pays-Bas, et suivit son père à Rostock, où on lui confia une chaire pour enseigner publiquement cette science. Il la remplit l'espace de six ans, jusqu'en 1565, que la peste et la guerre le contraignirent de se retirer ailleurs. Il alla à Padoue, et ensuite à Venise, où il reçut le bonnet de docteur en médecine. Revenu à Rostock, il y enseigna dans les écoles de la faculté, et y pratiqua la médecine jusqu'au mois d'avril 1591, époque de sa mort. On n'a de lui que quelques *Lettres médicinales*, insérées dans les *Miscellanea* de Henri Smétius, imprimés à Francfort en 1611, in-8°.

* VI. BATTUS (Conrad), fils du précédent, naquit à Rostock le 13 mai 1573. Il fit ses premières études dans sa patrie, les continua pendant deux ans à Konigsberg, et les acheva à Helmstadt en 1604. Il reçut à Bâle le bonnet de docteur en médecine : de retour à Rostock, il y mourut le 20 décembre 1605. Il a écrit quelques *Lettres sur des matières de médecine*, qui ont été également insérées dans les *Miscellanea* de Henri Smétius.

* VII. BATTUS (Charles), écrivain flamand du 16e siècle, apprit l'allemand et le français, et fut médecin ordinaire de la ville de Dordrecht en 1593 et 1598. On a de lui plusieurs ouvrages, tous en langue flamande, dont on peut rendre les titres de cette manière : I. *Livre de médecine, où sont décrites toutes les parties internes du corps humain, et leurs maladies depuis la tête jusqu'aux pieds, avec la manière de les guérir*, traduit de l'allemand de Christophe Wirtsung, 2e édition, Dordrecht, 1593 et 1601, in-fol. II. *Pratique de la chirurgie*, composée en français par Jacques Guillaume, Dordrecht, 1598, in-

folio. III. *La Chirurgie et toutes les Œuvres d'Ambroise Paré*, en 28 livres, avec des figures d'anatomie, d'instrumens de chirurgie, de divers monstres, etc., Amsterdam, 1615, in-fol.; les estampes sont en bois et fort grossières. IV. *Livre contenant divers secrets pour les arts et pour la médecine*, Amsterdam, in-12. V. *Manuel des Chirurgiens avec le Traité d'Hippocrate sur les plaies de la tête*, et celui de Guillaume Fabricius de Hilden sur la brûlure, Amsterdam, 1653, in-12.

BATU, petit-fils de Gengiskan, succéda à son aïeul dans la partie septentrionale de son vaste empire, et suivit ses traces en devenant lui-même un conquérant. Il porta ses armes jusque dans la Pologne, la Hongrie, la Moravie et la Dalmatie qu'il ravagea. Protecteur de Mangukan, il le fit monter sur le trône des Mogols en Perse, et lui facilita la conquête de la Chine. Batu suivit le culte de Gengis, qui croyoit à l'unité de Dieu et n'adoroit que lui seul. Il régna trente ans, et mourut l'an de l'hégire 654.

BATURIS, roi des Ibères, nation qui habitoit les bords du Pont-Euxin, fut surpris à la chasse par un orage si épouvantable, qu'il s'égara et se trouva au milieu des précipices dans une nuit profonde. Effrayé de son danger, il promit au Dieu des chrétiens, s'il l'en délivroit, d'embrasser son culte. Les nuages, dit-on, se dissipèrent aussitôt; la lune parut dans tout son éclat, et Baturis rejoignit sa suite. Fidèle à son vœu, il devint l'apôtre de ses états, vers l'an 327 de l'ère chrétienne.

BATYLE. *Voyez* BATHILLE.

BATZ (Violente de), Espagnole d'origine, belle, galante et féroce, gênée par son mari dans ses intrigues, le fit assassiner par Arias Burdée son amant, moine augustin, professeur dans l'université de Toulouse, et par quelques autres scélérats. Le mari perdit la vie sous dix-sept coups d'épée et de couteau. Burdée et Violente de Batz furent condamnés au dernier supplice par le parlement de Toulouse, et exécutés au mois de février 1609.

* BAVAY (Paul-Ignace de), né à Bruxelles le 25 février 1704, s'appliqua d'abord à la chimie, et négligea tout autre genre d'étude, même celle du latin; il tourna ensuite ses vues du côté de la médecine, passa à Louvain en 1735, où il suivit les exercices des écoles, et fit de tels progrès dans la langue latine et la profession qu'il venoit d'embrasser, qu'il fut reçu à la licence en 1737. De retour à Bruxelles, il étudia l'anatomie, et fut nommé médecin en chef des hôpitaux militaires; en 1749, il fut chargé de démontrer publiquement l'anatomie et d'enseigner la chirurgie; il donnoit ses leçons en latin, en flamand et en français; quelques discussions assez vives qu'il eut avec ses confrères, l'obligèrent de quitter Bruxelles; il se retira à Dendermonde, où il continua d'exercer sa profession. Quelque temps après il revint à Bruxelles, où il mourut le 20 février 1768. On a de lui, I. *Petit recueil d'observations en médecine sur les vertus de la confection tonique, résolutive et diurétique*, Bruxelles, 1753, in-12. II. *Méthode courte, aisée, peu coûteuse, utile aux médecins, et absolument nécessaire au public indigent pour la guérison de plusieurs maladies*, Bruxelles, 1759, in-12, et 1770, in-12, avec l'ouvrage précédent.

* BAUCHEREAU (N. Richemont), avocat au parlement, né à Saumur en 1612. Il composa dans sa jeunesse et fit imprimer séparément, in-8°, à Paris, en 1632, deux

tragi-comédies en cinq actes et en vers, intitulées *l'Espérance glorieuse*, ou *Amour et Justice*; et *les Passions égarées*, ou *le Roman du temps*.

BAUCIS (Mythol.), vieille femme, fort pauvre, vivoit avec son mari Philémon, presque aussi vieux qu'elle, dans une petite cabane. Jupiter, sous la figure humaine, accompagné de Mercure, ayant voulu visiter la Phrygie, fut rebuté de tous les habitans du bourg auprès duquel demeuroient Philémon et Baucis, qui seuls le reçurent. Pour les récompenser, ce dieu leur ordonna de le suivre au haut d'une montagne. Ils regardèrent derrière eux, et virent tout le bourg et les environs submergés, excepté leur petite cabane, qui fut changée en un temple. Jupiter promit à ce couple pieux et humain de leur accorder ce qu'ils demanderoient. Les deux époux souhaitèrent seulement d'être les ministres de ce temple, et de mourir ensemble. Leurs souhaits furent accomplis. Parvenus à la plus grande vieillesse, Philémon s'aperçut que Baucis devenoit tilleul; et Baucis fut étonnée de voir que Philémon devenoit chêne; ils se dirent alors tendrement les derniers adieux. Ovide et La Fontaine ont déployé les richesses de la poésie à décrire cette aventure touchante.

BAUD (Pierre le), doyen de l'église de Saint-Tugal de Laval, devint aumônier de la reine Anne de Bretagne, qui lui ordonna d'écrire *l'Histoire de Bretagne*, et lui accorda le pouvoir de visiter toutes les archives du pays pour la composer. L'ouvrage de Le Baud parut en 1638, in-fol., par les soins de Pierre d'Ozier. Il s'étend jusqu'à l'année 1458. On a dit que Le Baud n'étoit que le plagiaire de Geoffroy de Monmouth, et qu'il avoit copié servilement toutes les fables recueillies par ce dernier; cependant Lobineau, dans son Histoire de Bretagne, a donné de grands éloges à celle de Le Baud.

* BAUDART (Guillaume), natif de Deinse en Flandre, en 1565, fut d'abord emmené par ses parens, fugitifs pour cause de religion, à Cologne, et ensuite à Embden. Là il étudia avec beaucoup de succès les langues savantes de l'Orient et de l'Occident. L'église de Sneeck, en Frise, et celle de Zutphen l'appelèrent successivement pour remplir en leur sein le ministère évangélique. Le fameux synode de Dordrecht, tenu en 1618 et 1619, le nomma, lui troisième, avec Bogerman et Bucérus, pour faire une nouvelle traduction hollandaise de l'ancien Testament. Bucérus mourut. Baudart passa avec Bogerman plus de six années à ce travail, et mourut à Zutphen en 1640. Sa devise, *labor mihi quies*, exprime son caractère laborieux. Outre la traduction indiquée, on a de lui un supplément à l'histoire de Van Météren, sous le titre de *Mémoires intéressans sur les affaires ecclésiastiques et politiques, depuis* 1602 *jusqu'en* 1624, à Zutphen, 1624, 2 vol. in-fol. A force d'orthodoxie il y est un peu trop partial. Il a encore publié *Polemographia Auriaco-Belgica*. Ce sont 299 gravures, chacune avec quatre vers latins explicatifs. — Un *Recueil* semblable en 285 gravures, représentant siéges, combats, etc., relatifs à l'histoire de la Belgique, depuis 1559 jusqu'en 1616, in-4°., format oblong. Un *Recueil* d'apophthegmes mémorables, portraits de la reine Elisabeth.

* BAUDEAU (Nicolas), chanoine régulier de Chancelade, de l'académie de Bordeaux, né à Amboise en 1730, professoit la théo-

logie dans son abbaye, quand l'archevêque de Paris, M. de Beaumont, y vint pendant un de ses exils. L'évêque distingua le jeune abbé occupé alors à traduire et abréger un ouvrage de Benoît XIV sur la canonisation. L'abbé de Chancelade vouloit envoyer le jeune religieux à Paris pour y faire imprimer ce livre, et pour quelques autres affaires. L'archevêque l'adressa au collége des Prémontrés. S'étant lié par la suite avec le docteur Quesnay, le marquis de Mirabeau, auteur de l'Ami des hommes, et d'autres économistes, il s'attacha à cette école, et composa différens écrits pour en propager les principes. M. de Masalski, évêque de Wilna, se trouvant à Paris pendant les troubles de son pays, engagea l'abbé Baudeau à le suivre en Pologne, et lui donna la prevôté de Widziniski. Mais quelques années après il revint en France, et continua d'écrire *sur l'économie politique*. Le dernier duc d'Orléans l'avoit attaché à son service. Son principal ouvrage est un journal intitulé *Ephémérides du citoyen*. Il écrivoit et parloit avec une grande facilité, et joignoit à beaucoup d'esprit une mémoire admirable. Sa raison se dérangea dans ses dernières années. Il mourut vers l'an 1792.

BAUDÈLE (saint), martyr des Gaules, eut son tombeau à Nîmes. Plusieurs églises de France et d'Espagne sont sous le vocable de ce saint.

† BAUDELOT DE DAIRVAL (Charles-César) naquit à Paris le 29 novembre 1648. Il fit ses premières études à Beauvais, auprès de M. Hallé, son oncle, docteur de Sorbonne, que l'évêque de cette ville avoit mis à la tête de son séminaire. Il vint ensuite les continuer à Paris, et eut pour précepteur l'abbé Danet, auteur des dictionnaires qui portent son nom. Il voulut embrasser l'état de médecin; mais ses parens le décidèrent à suivre la carrière du barreau. Il fut reçu avocat au parlement, et plaida plusieurs causes avec distinction. Un procès que sa mère avoit au parlement de Dijon l'attira dans cette ville. Pendant les longueurs de la procédure, il occupa son loisir à parcourir les bibliothèques et les cabinets des curieux de cette ville. Ce fut sur-tout dans ceux de M. Parisot, du président Bouhier, de M. Delamare et de l'abbé Nicaise, qu'il puisa le goût de l'antiquité, goût qu'il cultiva dans tout le cours de sa vie avec passion. Il acquit à Dijon un petit cabinet de livres d'antiquités et de médailles qu'il accrut considérablement dans la suite. A son retour à Paris, il s'occupa de la composition d'un ouvrage sur cette matière, et le fit imprimer en 1686, en 2 vol. in-12, sous le titre de l'*Utilité des voyages*, titre qui a trompé et qui trompe encore les bibliographes qui, le plus souvent, ne s'attachent qu'à l'extérieur des livres. L'auteur, qui n'avoit jamais fait de plus long voyage que celui de Paris à Dijon, y borne toute l'utilité dont il parle à l'avantage qu'un homme de lettres qui voyage peut tirer de l'inspection, de l'étude et de la recherche des monumens antiques de tout genre. Cet ouvrage, orné de gravures, a eu plusieurs autres éditions en 1693; réimprimé en 1727, à Rouen, et traduit en plusieurs langues, il mérita à son auteur des lettres d'association à l'académie des Ricovrati de Padoue, en 1698. Il publia une ample *Dissertation sur une pierre gravée* du cabinet de Madame. C'étoit une améthyste orientale représentant une tête couronnée de lauriers, et dont un voile ou large bandeau couvroit presque tout le visage. Il parvint à démontrer qu'elle étoit celle du roi

Ptolémée Aulètes, père de la célèbre Cléopâtre. Quelques lettres critiques qu'il publia en 1699, sous un nom supposé, Paris, in-8°, figures, contre une médaille d'Alexandre qu'avoit mise au jour l'abbé de Vallemont, lui attirèrent des personnalités auxquelles il dédaigna de répondre. En 1705 il fut admis au rang des membres de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et au lieu de remerciement, il lut pour discours de réception une dissertation *sur les actions de graces publiques des anciens.* Il a composé plusieurs mémoires qui sont dans le recueil de cette académie. Son dernier ouvrage fut une dissertation *sur la guerre des Athéniens contre les peuples de l'île Atlantide.* Il mourut le 27 juin 1721, dans sa soixante-quatorzième année, d'une hydropisie de poitrine. Baudelot étoit obligeant, désintéressé, et d'un commerce doux et facile. L'abbé Mezaburbe avoit composé un panégyrique latin de Louis XIV, qui ne produisit pas l'effet qu'il en attendoit; Baudelot le traduisit en français. Mezaburbe en reçut du monarque une récompense qu'il ne dut qu'aux talens et au zèle du traducteur qui se refusa constamment à la partager. Si ses amis ou des jeunes gens se proposoient de traiter quelques matières conformes à ses connoissances, il se faisoit un plaisir de diriger leurs recherches, de leur indiquer ou de leur fournir les matériaux qui leur étoient nécessaires. Il encourageoit par toutes sortes de moyens ceux qui, doués de talens et d'un génie heureux, n'osoient s'élancer dans la carrière des belles-lettres. « Ils étoient, disoit-il, de bons danseurs qu'il falloit mener au bal par force. » C'est à Baudelot que l'on doit la conservation de deux tables de marbre inscrites, que M. Nointal avoit apportées de Constantinople, dont l'une, qui a plus de deux mille ans d'antiquité, contient les noms des capitaines et des soldats athéniens qui perdirent la vie, en une même année, dans cinq expéditions différentes. Ces tables passèrent à M. Thevenot, garde de la bibliothèque du roi, qui les plaça dans sa maison de campagne à Issy. Ses héritiers, peu curieux d'antiquités, alloient vendre au marbrier ces marbres qui les gênoient dans une salle basse de cette maison. Baudelot en est instruit, il se présente, acquiert les marbres, aide lui-même avec précaution à les charger sur une voiture qu'il ne quitte pas de vue, et, transporté de joie, il les fait déposer dans la maison qu'il occupoit au faubourg Saint-Marceau. Obligé de changer de domicile, il les fit transporter avec les mêmes soins dans sa nouvelle demeure au faubourg Saint-Germain. Ces marbres se trouvèrent placés dans une petite cour. Une grande partie de cette maison étoit occupée par une jeune dame qui n'aimoit pas les antiquités. Elle trouva que celles-ci la gênoient. Pour déterminer Baudelot à les faire disparoître, elle affecta un jour de faire arrêter des boueux qui passoient, et de leur demander combien ils vouloient pour emporter tous ces décombres. Baudelot, en rentrant chez lui le soir, fut informé du projet de la dame, et quoiqu'il fût tard, il n'eut point de repos que ces monumens de la Grèce antique ne fussent transférés dans son appartement, à l'abri des caprices de l'insouciance des ignorans. Ces tables sont conservées au Louvre, au Muséum des antiquités.

* BAUDER (Jean-Frédéric), né à Herspruck en 1713, se rendit utile à son pays par la découverte qu'il fit près d'Altdorf d'une carrière de marbre, et par l'établissement à Nuremberg d'une manufacture

pour polir et travailler le marbre. — Il perfectionna et encouragea par son exemple la culture du houblon, et publia l'ouvrage intitulé *Sur la meilleure manière de cultiver le houblon, d'après les résultats de l'expérience* (en allemand), Altdorf, 1776 et 1795, in-4°. Cet ouvrage lui valut, de la part de l'électeur de Bavière, le titre de conseiller du commerce. Il mourut le 31 mai 1791.

* I. BAUDERON (Brice), médecin, né à Paray, dans le Charolais, publia en français une *Pharmacopée* qui a été long-temps en vogue. Il s'établit à Mâcon, où il pratiqua la médecine pendant plusieurs années. C'est de cette ville qu'il date la préface d'un ouvrage latin imprimé à Paris en 1620, in-4°., sous le titre de *Praxis medica in duos tractatus distincta.* Il mourut en 1623, âgé de 81 ans. Sa Pharmacopée a paru à Lyon, 1588, 1596, 1603 et 1628, in 8°, et depuis en latin sous ce titre: *Pharmacopœa è gallico in latinum versa à Philemone, Hollando, cui adjecti sunt paraphrasis et miscendorum medicamentorum modus. Huic accedunt Joannis* Dubois *observationes in methodum miscendorum medicamentorum quæ in quotidiano sunt usu*, Londini 1639, in-fol. Hagæ comitis, 1640, in-4°. Il y a des éditions postérieures aux latines; l'une est de Rouen, 1644, in-4°; l'autre est de Lyon, 1663, in-4°. Il y en a encore une de Lyon, 1681, in-8°, avec des additions de Sauvageon.

II. BAUDERON. *Voyez* SENECÉ *ou* SENEÇAI.

† BAUDET (Etienne), célèbre graveur, né à Blois, et mort en 1711, à 73 ans, grava beaucoup d'après Le Poussin. Il en a rendu l'effet et les caractères; mais on ne trouve point dans ses estampes la précision et la noblesse qui sont dans les tableaux. Les meilleurs ouvrages de Baudet sont, le *Frappement du rocher*, *le Veau d'or*, *Moïse foulant aux pieds la couronne de Pharaon*, d'après Le Poussin: *le grand escalier de Versailles*, d'après Le Brun: son chef-d'œuvre est l'estampe d'*Adam et Eve*, d'après Le Dominiquin.

† BAUDIER (Michel), Languedocien, historiographe de France sous Louis XIII, étoit une des plus fécondes et des plus pesantes plumes de son siècle. Il laissa beaucoup d'ouvrages sans ordre et sans goût, mais dans lesquels on trouve des particularités qu'on chercheroit vainement ailleurs. I. *Histoire générale de la religion des Turcs, avec la vie de leur prophète Mahomet, et des quatre premiers califes;* plus, *le Livre et la théologie de Mahomet*, in-8°, 1636, ouvrage traduit de l'arabe, copié par ceux qui l'ont suivi, quoiqu'ils n'aient pas daigné le citer. II. *Histoire du cardinal d'Amboise*, Paris, 1651, in-8°. Sirmond, de l'académie française, un des flatteurs du cardinal de Richelieu, s'étoit proposé d'élever ce ministre aux dépens de ceux des siècles passés. Il attaqua d'abord d'Amboise, et ne manqua pas de le mettre au-dessous de Richelieu. Baudier, nullement courtisan, vengea sa mémoire, et obscurcit l'ouvrage de son détracteur. III. *Histoire du maréchal de Toiras*, 1644, in-fol., 1666, 2 vol. in-12; curieuse et nécessaire, quand on veut connoître à fond le règne de Louis XIII. IV. Les *Histoires de Suger, de Ximenès*, etc. Les faits que Baudier raconte dans ces différens ouvrages sont presque toujours absorbés par ses réflexions, qui n'ont ni le mérite de la précision, ni celui de la nouveauté.

† I. BAUDIN (Pierre-Charles-Louis), né à Sedan le 18 octobre 1748. Son père, lieutenant-général au bailliage de cette ville, l'envoya à Paris pour y faire ses études. Il étoit sur le point de débuter dans le barreau, lors de l'exil du parlement en 1770. Lié avec plusieurs magistrats disgraciés, il resta fidèle à leur cause, et se retira à Sedan. M. Gilbert de Voisin le chargea de l'éducation de ses enfans. En 1790 il fut nommé maire de Sedan, puis l'année suivante fut député à l'assemblée législative et à la convention. Plus laborieux qu'éloquent, très-incertain dans ses principes, il partagea quelquefois l'exagération de plusieurs de ses collègues. Il a laissé un discours qui avoit pour objet d'offrir les moyens de terminer la révolution sans secousse. On a encore de lui, I. *Anecdotes sur la Constitution*, 1794, in-8°. II. *De la Liberté de la presse*, 1795, in-8°. Il mourut en 1799; il étoit membre de l'institut.

* II. BAUDIN, capitaine de vaisseau. Déjà connu comme navigateur célèbre et botaniste distingué, il fut chargé d'une expédition lointaine, et revint en France en 1798, sur la flûte la Belle-Angélique, avec une cargaison précieuse en objets d'histoire naturelle. Il reçut l'accueil le plus distingué des savans de toutes les classes; et, après un repos de trois ans, il entreprit pour le gouvernement un nouveau voyage autour du monde. Il s'embarqua au Havre vers la fin d'octobre 1800, et fut chargé de conduire à Pékin le jeune Chinois A-Sam, qui avoit excité long-temps la curiosité des Parisiens. Il aborda en effet en Chine, et l'y remit; puis il revint à l'Ile-de-France, d'où il se dirigea vers la nouvelle Hollande; il en parcourut toutes les côtes; et, après avoir couru les plus grands périls, il arriva à l'Ile-de-France, ayant perdu la moitié de son équipage, et une partie des savans qui l'avoient accompagné; il mourut le 16 septembre 1803.

* BAUDISSON (Innocent-Maurice), abbé, naquit le 19 novembre 1737. Il étoit neveu et élève du célèbre Bogin. Il fut nommé professeur de droit canon à l'université de Turin, en 1767; il a gardé cette place jusqu'en 1797, époque à laquelle il obtint sa retraite après trente ans de service. Lors de la réunion du Piémont à la France, il fut nommé aux premières places dans les gouvernemens qui se sont succédés, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la conservation de l'université de Turin. Il est mort en 1805.

† BAUDIUS (Dominique), professeur d'éloquence à Leyde, mourut en cette ville en 1613. Il étoit né à Lille en 1561, et avoit été reçu avocat à La Haye en 1587. Il se distingua comme jurisconsulte et comme littérateur. Parmi les ouvrages latins en vers et en prose qu'il laissa, on distingue ses *Poésies* et sur-tout ses *Vers ïambes*, Anvers, 1607, in-8°. Ils ont du feu et de la noblesse. On a encore de lui des *Harangues et des Epîtres*, Leyde, 1650, in-12, où il montre beaucoup d'esprit et de vanité, mais qui valent mieux que ses vers.

† BAUDONOVIE, religieuse de Poitiers, témoin des vertus et des actes de piété de la reine Radegonde morte en 587, en a écrit la vie. Cet ouvrage se borne à recueillir les faits oubliés par l'évêque Fortunat, qui a publié aussi une vie de la même princesse.

† BAUDORI (Joseph du), né à Vannes, d'une famille distinguée, en 1710, entra chez les jésuites en 1724, et mourut à Paris en 1749, à 31 ans. Il occupa la place du P.

Porée, et la remplit dignement. On a de lui des *Œuvres diverses*, dont la dernière édition est de Paris, en 1762, in-12. On trouve dans ce Recueil quatre *Discours latins*, et quatre *Plaidoyers français*. L'édition précédente offroit une tragédie latine, intitulée *Sanctus Ludovicus in vinculis*, à laquelle on a substitué le *Plaidoyer des quatre âges*, qui y manquoit. Les sujets des discours sont intéressans, les divisions nettes et simples. Sa latinité, quelquefois trop dure, est du reste assez bonne. On peut lui reprocher quelques pointes, quelques jeux de mots. Quant à ses Plaidoyers, ils sont ingénieux et bien choisis.

† BAUDOT DE JULLY (Nicolas), né à Vendôme en 1678, d'un receveur des tailles, s'établit à Sarlat, où il fut subdélégué de l'intendant. Les devoirs de son emploi, et les charmes de la littérature remplirent le cours de sa vie. Il termina sa longue carrière en 1759, à 81 ans. On a de lui quelques ouvrages historiques, écrits avec art et méthode. I. L'*Histoire de Catherine de France, reine d'Angleterre*, qu'il publia en 1696. Quoique tout y soit vrai dans les principaux événemens, et que la bienséance y soit observée exactement, l'auteur a depuis avoué qu'il ne prétendoit pas se faire honneur de cet ouvrage, qui tient beaucoup du roman. II. *Germaine de Foix*, nouvelle historique, qui parut en 1701. III. L'*Histoire secrète du connétable de Bourbon*, imprimée en 1706. IV. La *Relation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures*, imprimée en 1722, 4 vol. in-12. Ces trois ouvrages sont à peu près du même genre que le premier; mais il y en a d'autres de lui plus solides, comme l'*Histoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in-12; l'*Histoire de Philippe-Auguste*, 1702, 2 vol. in-12; et celle de *Charles VII*, 1697, 2 vol. in-12. L'ordre et le style en font le principal mérite; l'auteur n'avoit consulté que les livres imprimés. On a encore de lui l'*Histoire des hommes illustres, tirée de Brantôme*; l'*Histoire de la vie et du règne de Charles VI*, en 9 vol. in-12, 1756; l'*Histoire du règne de Louis XI*, 6 vol. in-12, 1756; l'*Histoire des révolutions de Naples*, 4 vol. in-12, 1757. Ces trois derniers ouvrages ont paru sous le nom de Mlle de Lussan. Le style en est un peu négligé, et manque souvent de précision. *Voy*. LUSSAN, n° II.

† I. BAUDOUIN Ier étoit fils d'Eustache, comte de Boulogne : il accompagna son frère Godefroi de Bouillon dans la Palestine, après la mort duquel il fut qualifié de roi de Jérusalem et de Saint-Jean-d'Acre, en 1100, et couronné le 25 décembre de la même année par le patriarche de Jérusalem. Ce fut lui qui fit dans cette même année la conquête du pays d'Edesse. En 1101, il prit Antipatris, Césarée et Azot, et defit 5000 Sarrasins à Ascalon. En 1104, avec le secours de 70 vaisseaux génois, il prit Acre; puis il soumit Tortose, et fut assiégé dans Rama, qui fut emporté d'assaut, et dont il eut beaucoup de peine de s'échapper; du vivant de sa femme, en 1113, il se maria à Adelaïde, veuve de Roger, comte de Sicile. Il mourut en 1118, et fut enterré à Jérusalem dans l'église de la Résurrection, bâtie sur le calvaire.

† II. BAUDOUIN I, fils de Baudouin VIII, comte de Flandre, s'étant croisé pour aller à la Terre-Sainte, fut le premier élu empereur latin de Constantinople, après la prise de cette ville par les Fran-

çais et les Vénitiens, réunis en 1204. (*Voyez* ALEXIS VI, n° VIII.) On ne pouvoit faire un meilleur choix. Baudouin étoit humain, prudent, courageux, et possédoit tous les talens militaires. Son règne fut cependant aussi malheureux que court. Les Grecs, méprisés par les Français, qui refusoient de les recevoir dans leur armée, en mirent à mort un grand nombre qu'ils surprirent en différentes occasions. Ayant fait alliance avec les Bulgares, quoique depuis long-temps ces peuples fussent leurs ennemis, Jean, roi de cette nation, prince aussi ambitieux que cruel, entra dans l'empire avec une armée formidable. Il marcha vers Andrinople, pour faire lever le siége que Baudouin y avoit mis. Il fallut en venir à une bataille rangée. Baudouin y montra la plus grande valeur; mais la fortune ne l'ayant pas secondé, il fut battu et fait prisonnier le 15 avril 1205. Ce prince, abandonné au pouvoir d'une nation féroce, fut chargé de chaînes, et conduit à Ternobe, capitale de la basse Mœsie, où on le laissa languir dans les fers pendant seize mois. Après cette longue captivité, le roi des Bulgares le fit mourir cruellement, à l'âge de 35 ans. Les uns disent qu'on lui coupa les bras, les jambes et la tête, qu'on donna son cadavre aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie; les autres, qu'on les fit manger par ses chiens; d'autres, que Jean fit garnir son crâne d'un cercle d'or, pour lui servir de coupe dans ses repas. Baudouin avoit épousé Marie de Champagne, qui donna le jour à deux princesses. *Voyez* RANS.

† III. BAUDOUIN II, dernier empereur latin de Constantinople, de la maison de Courtenay, fut élu en 1228. Assiégé deux fois dans Constantinople par Vatace, empereur de Nicée, et par Azan, roi des Bulgares, il fut obligé de passer en Italie pour y mendier du secours. Il défit à son retour Vatace, à qui il accorda la paix; mais celui-ci ayant repris le dessus, Baudouin alla chercher de nouvelles troupes dans différentes cours, qui le secoururent foiblement. Vatace, mort l'an 1255, eut pour successeur son fils Théodore Lascaris-le-Jeune, qui ne régna que quatre ans, et qui laissa la couronne à Jean Lascaris son fils, âgé de 8 ans, sous la régence d'un nommé Muzalon. Michel Paléologue, ayant fait tuer ce tuteur, se fit déclarer régent à sa place, et prit, le 1er décembre 1259, le titre d'empereur, conjointement avec Jean Lascaris. Paléologue ayant formé ensuite le projet de chasser les Français de la Grèce, et de se rendre maître de Constantinople, fit investir cette capitale. Il entra par un souterrain le 29 juillet 1261, et força la garnison de lui céder la place. Baudouin vit de son palais le feu dans différens quartiers de la ville, tandis qu'on passoit au fil de l'épée les Français qui vouloient résister. Dans cette fâcheuse extrémité, il quitta les ornemens impériaux, qui furent portés à Paléologue, et, s'étant déguisé, il entra dans une barque qui le transporta dans l'île de Négrepont. Il se retira en Italie, et mourut en 1273, à 55 ans. Il avoit de l'esprit et de la valeur; mais il monta sur le trône dans un temps où il auroit eu besoin d'une armée formidable, parce qu'il étoit environné de rivaux puissans et d'ennemis étrangers. Sa femme Marthe de Brienne, fille de Jean de Brienne, lui donna un fils unique, Philippe. Baudouin lui laissa le vain titre d'empereur, dont il ne jouit pas long-temps, étant mort en 1285. Philippe avoit une fille nommée Catherine, qui épousa Charles, comte de Valois, auquel elle transmit ses droits. La fille de celui-ci, appelée Catherine comme sa

mère, les porta à Philippe, prince de Tarente, qui n'eut qu'un fils, mort sans postérité en 1364. Ce dernier rejeton de l'infortuné Baudouin s'appeloit Robert.

* IV. BAUDOUIN II, roi de Jérusalem, fils de Hugues, comte de Rethel, fut couronné, en 1118, après qu'Eustache père de Baudouin Ier eut renoncé à tous ses droits au trône. Il remporta, en 1120, une victoire mémorable sur les Sarrasins; mais, en 1124, ils le firent prisonnier, et exigèrent pour sa rançon la ville de Tyr. Il mourut en 1331.

* V. BAUDOUIN III, fils de Foulques d'Anjou, succéda à son père, sous la tutelle de sa mère. Il prit Ascalon et d'autres places, et mourut en 1163.

* VI. BAUDOUIN, fils d'Amaury, parvint au trône de Jérusalem après la mort de son père, en 1174. Mais, comme il étoit lépreux, ce fut Raimond, comte de Tripoli, qui gouverna pour lui. Il résigna ensuite la couronne à son neveu Baudouin V, et mourut en 1185. L'année suivante, son successeur mourut empoisonné, à ce qu'on croit, par sa mère, qui voulut faire passer la couronne sur la tête de son époux Guy de Lusignan.

† VII. BAUDOUIN (Benoît), né à Amiens, étoit fils d'un cordonnier suivant le P. Daire (Hist. litt. de la ville d'Amiens, pag. 161). Après avoir fait ses humanités, il alla poursuivre ses études à Paris, où il prit le degré de bachelier en théologie ; depuis il fut principal du collége de Troyes, et devint maître de l'Hôtel-Dieu, où il mourut au mois de novembre 1632. Outre son *Calceus antiquus et mysticus*, 1615, in-8°, qui lui fit un nom parmi les érudits, Baudouin publia à Troyes, en 1629, dix *Tragédies* de Sénèque, *traduites en vers français*.

* VIII. BAUDOUIN, archevêque de Cantorbéry, né à Exéter, accompagna Richard Ier dans l'expédition de la Terre-Sainte, et mourut en 1191. Ce prélat s'est distingué par sa science et par ses qualités éminentes. Tissier a recueilli et publié ses œuvres en l'an 1662.

* IX. BAUDOUIN *ou* BAUDUIN DE CONDÉ, poëte français du 13e siècle, dont le nom indique la patrie, florissoit sous saint Louis. il étoit contemporain et ami de Jehan de Condé son compatriote, et de Rutebœuf l'un des célèbres fabliers du temps. Ses ouvrages connus sont, I. *Les trois Mors et les trois Vis* (Vivants). Ce sont trois jeunes gentilshommes riches et puissans qui reçoivent de trois corps morts rongés de vers, dont ils font rencontre, des leçons terribles sur la vanité des grandeurs humaines. Ce conte étoit fort à la mode dans les 13e, 14e et 15e siècles; on le trouve en prose dans un grand nombre d'Heures manuscrites, et même dans les livres de prières imprimées dans le 16e siècle. II. *L'Equivoque de Bauduin de Condé*. Cette pièce et la précédente se trouvent dans le manuscrit n° 2736, fonds de la Vallière. III. *Le Dit du Garde-corps*, manuscrit, n° 7218. IV. *Le Dit du Pélican*. V. *L'Ave maria*, en vers. VI. *Le Dit du Bachelier*. VII. *Le Manteau d'honneur*. VIII. *Le Dit du Preudome*. IX. *Le Dit du Dragon*, manuscrit, n° 256, fonds de la Belgique. On lui attribue encore, X. *Le Dit des Héraults*. XI. *Le Fablier du sentier battu*. XII. *Le Preu avaricieux*, que je soupçonne être la même pièce que celle désignée sous le n° VIII. On ignore le temps de sa mort ; Fauchet, Pasquier, le Grand d'Aussy, n'en font pas mention.

X. BAUDOUIN, roi de Jérusalem. *Voy.* NORADIN, DUPUY, n° I, *et* FALIÉRI, n° I.

† XI. BAUDOUIN (François), naquit à Arras le 1er janvier 1520. Il fut professeur de droit à Bourges, à Angers, à Paris, à Strasbourg, et à Heidelberg. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qui lui avoit confié l'éducation d'un de ses fils naturels, l'envoya au concile de Trente pour être son orateur. Henri III, n'étant encore que duc d'Anjou, voulut employer sa plume pour justifier la Saint-Barthélemi; il s'y refusa, et néanmoins ce prince le fit dans la suite entrer au conseil d'état. Il mourut à Paris, le 3 novembre 1573, à 54 ans, comme il se disposoit à suivre Henri, roi de Pologne. Nous avons de lui des *Ouvrages de jurisprudence, d'histoire, de théologie et de controverse.* Le style en est élégant et facile.

† XII. BAUDOUIN *ou* BAUDOIN (Jean) naquit à Pradelle en Vivarais en 1590. Il fut lecteur de la reine Marguerite, et eut une place à l'académie française. On a de lui des *Versions* de Tacite, de Suétone, de Lucien, de Salluste, de Dion Cassius, du Tasse, de Bacon, de Davila, et de beaucoup d'autres auteurs. Ces versions, écrites avec plus de simplicité que d'exactitude, ne lui coûtoient guère. Lorsqu'il étoit pressé, il ne faisoit que retoucher celles qu'on avoit faites avant lui, sans se donner la peine de recourir à l'original. Il écrivit aussi une *Histoire de Malte*, 1659, 2 vol. in-fol., et publia quelques *Romans*. Tous ses ouvrages en général sont plus que médiocres. Le seul qui ne soit pas entièrement dédaigné est son *Recueil d'emblèmes*, avec des Discours moraux qui servent d'explication, Paris, 1638, in-8°, 3 vol. ornés de figures gravées par Briot. On recherche aussi son *Iconologie*, Paris 1636, in-fol., et 1643, in-4°. Il mourut à Paris en 1656, à 66 ans.

XIII. BAUDOUIN. *Voyez* BALDUIN, n° I.

*† BAUDRAND (Michel-Antoine) prieur de Rouvres et de Neuf-Marché, naquit à Paris en 1633, et y mourut le 29 mai 1700. Le Père Briet, professeur de rhétorique au collége de Clermont, sous lequel il étudia, lui ayant fait corriger les épreuves de sa Géographie ancienne et nouvelle, le disciple prit le goût du maître. On a de lui un *Dictionnaire géographique*, en 2 vol. in-fol., imprimé d'abord en latin, 1682; et en français, 1705, après la mort de l'auteur. Guillaume Sanson, un des premiers géographes de France, reprocha bien des méprises à l'abbé Baudrand, dans une critique qu'il fit de la première édition. Ces fautes ne disparurent point à la seconde, et l'on n'estime guère ni l'une ni l'autre. Le Dictionnaire géographique de Maty, 1712, in-4°, a été puisé en partie dans celui de l'abbé Baudrand, mais il est beaucoup plus exact.

BAUDRI. *Voyez* BAULDRI.

BAUDRICOURT (Jean de), maréchal de France, gouverneur de Bourgogne, se signala à la bataille de Saint-Aubin du Cormier en 1488, et aida Charles VIII à conquérir le royaume de Naples en 1495. Il mourut quelques années après sans postérité. Son père Robert de BAUDRICOURT avoit servi avec distinction: ce fut lui qui envoya la Pucelle d'Orléans à Charles VII. Il mourut vers l'an 1464.

* BAUER (Charles Louis), né à Leipsick le 18 juillet 1730, célèbre philologue et recteur de langues anciennes à Hirschberg, a formé un grand nombre d'élèves dans cette partie. Il a publié plusieurs ouvrages

pour faciliter et répandre l'étude de la langue latine, entre autres, *Glossarium Theodoretum Baueri*, Halæ, 1775 in-8°.

* II. BAUER (George-Laurent). Il fut d'abord professeur de morale et de littérature orientale à l'université d'Altdorf près de Nuremberg, et ensuite il occupa une chaire de professeur de théologie à Heidelberg. Il est mort dans cette ville le 12 janvier 1806, à l'âge de 50 ans. On a de lui plusieurs ouvrages d'*exégèse* et d'*antiquités bibliques*, dont on trouve la liste dans le Gelherte Teutschland, de M. Meusel.

* BAVERINI (Francesco), musicien italien, et très-versé dans la science du contrepoint. Il vécut au 15e siècle, et fut le premier qui composa de la musique pour une sorte de poëme que depuis on a appelé opéra. Le sien s'appeloit *La conversione di S. Paolo*. Il fut représenté à Rome en 1440 (d'autres croient en 1480). On présume que les paroles sont de Jean Sulpitius de Verolam.

* BAVERIUS (Jean), né à Imola, enseigna la médecine à Bologne vers la fin du 15e siècle. Il a publié un ouvrage dans lequel on trouve quelques réflexions pratiques assez utiles, et beaucoup de preuves du penchant de l'auteur à surcharger ses malades de drogues. Il est intitulé *Consilia de re medicâ seu morborum curationibus*, Bononiæ, 1489, in-fol.; Argentoratæ, in-4°; Papiæ, 1521, in-fol.

* BAUERNFEIND (G. Guillaume), peintre et graveur. Il faisoit partie de l'expédition célèbre que le roi de Danemarck fit partir en 1761 pour l'Arabie Heureuse; mais il mourut en chemin, pendant le trajet de Moccha à Bombay, le 29 août 1765. Il avoit rendu des services importans, et dessiné pour le professeur Forskal les *Icones rerum natural*, d'après nature. Les beaux dessins qu'on trouve dans le Voyage de Nieburh, vol. 1, n° 1—15, sont de lui.

BAUGÉ (Étienne de), évêque d'Autun en 1113, renonça à son évêché pour embrasser la vie religieuse, dans le monastère de Cluni. Jean Montléon a publié en 1517 un ouvrage de cet évêque, sur les ordres ecclésiastiques et les cérémonies de la messe.

† I. BAUHIN (Jean) naquit à Bâle en 1541. En 1561, il s'attacha au célèbre Gessner, sous lequel il fit les plus grands progrès dans la botanique; sur la fin de sa vie, il fut médecin de la cour des princes de Wirtemberg, et mourut à leur service, en 1613. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *Memorabilis historia luporum aliquot, rabidorum, qui circa annum* 1590 *apud Monpelgartum et Beffortum, multorum damno, publicè grassati sunt*, Montisbeligardi, 1591, in-8°. II. *De Plantis à divis, sanctisque nomen habentibus*, Basileæ, 1591, in-8°, avec d'autres ouvrages publiés par les soins de son frère Gaspard. III. *Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.* C'est l'inscription mise à la tête d'un livre qui fut imprimé, sans titre, en 1592, en long format. Il traite des insectes et des plantes. IV. *De plantis absynthii nomen habentibus*, Montisbeligardi, 1593, 1599, in-8°, avec un traité sur la même matière de Claude Roccard, apothicaire de Troyes en Champagne. V. *Historia novi et admirabilis fontis, balneique Bollensis, in ducatu Wirtembergico ad Acidulas Gopingenses*, Montisbeligardi, 1598, 1660, in-4°. On trouve une longue énumération de plantes et de fruits à la suite de cet ouvrage. VI. *Historiæ plantarum prodromus*, Ebroduni, 1619,

in-4°, par les soins de Jean-Henri Charler, médecin de Bâle, et gendre de l'auteur. VII. *Historia plantarum universalis*, tom. I, II et III. ibid. 1650, 1651, in-fol. Cette édition est enrichie de notes de Dominique Chabrans, médecin de Genève, et de remarques par Robert Morison. Le père de Jean Bauhin avoit joui d'une grande réputation; il s'étoit retiré à Bale pour y professer plus librement le calvinisme

II. BAUHIN (Gaspard), frère puîné du précédent, naquit à Bâle le 17 janvier 1550. Il fut envoyé à 17 ans à Padoue pour y étudier la médecine; il y séjourna environ trois ans. En 1579, il vint à Montpellier, où il reçut ses degrés. De retour à Bâle en 1588, il y obtint d'abord une chaire de médecine, il passa ensuite à celle d'anatomie et de botanique; il étoit premier médecin du duc de Wittemberg; il est mort dans cette ville en 1624. Voici la notice de ses principaux ouvrages et de leurs éditions : I. *De Corporis humani partibus externis liber*, Basileæ, 1588, in-8°. II. *Anatomes liber secundus partium spermaticarum, tractationem continens*, ibid. 1591, in-8°. III. *Anatomica corporis virilis et muliebris historia*, Lugduni, 1597, in-8°, Basileæ, 1609, in-8°. IV. *Theatrum anatomicum, infinitis locis auctum*, Francofurti, 1621, in-4°. V. *De partu cæsareo liber*, Basileæ, 1591, in-8°. C'est une traduction de l'ouvrage que François Rousset a mis au jour en langue française. Bauhin y a joint *Appendix ad librum de partu cæsareo.* VI. *Notæ in Aloysium Anguillaram de simplicibus*, Basileæ, 1593, in-8°. VII. *Animadversiones in historiam generalem plantarum*, Lugduni editam, Francofurti, 1601, in-4°. VIII. *De hermaphroditorum, monstruosorumque partuum natura libri duo*, Francofurti, 1604, 1629, in-8°, Oppenheimii, 1614, in-8°. Il emploie une infinité de citations pour prouver l'existence fabuleuse des hermaphrodites. IX. *Catalogus plantarum circa Basileam sponte nascentium*, Basileæ, 1622, 1671, in-8°. X. *Pinax theatri botanici, sive index in Theophrasti, Dioscoridis, Plinii et botanicorum qui sæculo scripserunt opera*, Basileæ, 1623, 1671, in-4°. L'auteur employa plus de 40 ans à composer ce recueil. Robert Morison a relevé les fautes du Recueil de Bauhin dans un ouvrage intitulé *Hallucinationes Gasparis Bauhini in Pinace.* Gaspard laissa un fils, nommé JEAN-GASPARD, qui marcha sur ses traces. Né en 1606, mort en 1685, il professa à Bâle sa patrie, fut consulté d'une partie de l'Europe, et publia le Théâtre botanique de son père. — Jérôme BAUHIN, fils de Jean-Gaspard, né à Bale en 1637, mort en 1667, publia en 1664 l'Herbier de Tabernamontanus, in-fol.

BAVIÈRE (Princes de). *Voyez* ALBERT, n°s IX *et* X, ISABELLE, n° II, LOUIS, n° V, MARIE, n° XVII, ROBERT, n° X, *et* ULRIQUE.

BAVIUS. Nom d'un mauvais poëte, que Virgile a tiré de l'oubli par ce vers :

Qui Bavium, non odit, amet tua carmina, Mævi.

* BAULACRE (Léonard), né à Genève en 1670, agrégé à la compagnie des pasteurs en 1704, et bibliothécaire en 1728, réunissoit à un haut degré les connoissances de théologien, de moraliste, d'historien, de critique et d'antiquaire. Il a laissé de nombreuses dissertations, éparses dans différens journaux, et dont il seroit utile de recueillir une bonne partie. Sennebier les indique dans son H. L. de Gen. T. III, p. 38-46. Il est mort en 1761.

† BAULDRI (Paul), professeur en histoire sacrée à Utrecht, né à Rouen l'an 1639, étoit gendre du célèbre Henri Basnage. Il a donné au public, I. Une édition du traité de Lactance, *De morte persecutorum*, avec des notes savantes, Utrecht, 1692. Il y justifie plus d'une fois Lactance contre les vaines critiques de Jacq. Tollius; il admet l'arrivée de S. Pierre à Rome, attestée par Lactance, et contestée par la plupart des protestans. Tout ce que renferme l'édition de Bauldri a passé dans le second volume de celle que Lenglet du Fresnoy a donnée à Paris en 1748, 2 vol. in-4°. II. Une nouvelle édition d'un petit ouvrage de Furetière, intitulé *Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Eloquence*, Utrecht 1703, in-12. III. *Syntagma calendariorum*, etc., Utrecht, 1706, in-fol. : tout ce qui concerne les différens calendriers est ici rédigé en tables, par lesquelles on trouve facilement à quels jours sont arrivés les événemens dont il est parlé dans l'histoire. IV. Plusieurs *Dissertations* répandues dans différens journaux. Il mourut en 1706.

† BAULAT *ou* BEAULIEU (Jacques), célèbre anatomiste, naquit en 1651, dans un hameau, au bailliage de Lons-le-Saunier en Franche-Comté, de parens fort pauvres. Il les quitta de bonne heure pour prendre parti dans un régiment de cavalerie. Il y servit quelques années, et fit connoissance avec un certain Pauloni, chirurgien empirique, très-couru pour tailler les malades attaqués de la pierre. Après avoir pris cinq ou six années de leçons sous ce charlatan, il se rendit en Provence. Ce fut là qu'il commença à porter une espèce d'habit monacal, qui ne ressembloit à aucun vêtement des ordres religieux; et il ne fut plus connu, depuis, que sous le nom de Frère Jacques. De Provence, il passa en Languedoc, ensuite dans le Roussillon, et de là dans les différentes provinces de la France. Il se montra enfin sur le théâtre de Paris, qu'il quitta bientôt pour continuer ses courses. Il parut à Genève, à Aix-la-Chapelle, à Amsterdam, et opéra partout. Ses succès furent assez variés; non seulement sa méthode n'étoit pas uniforme, mais l'anatomie étoit inconnue à cet inciseur téméraire. Il ne vouloit prendre aucun soin des malades après l'opération, disant : « J'ai tiré la pierre, Dieu guérira la plaie. » L'expérience lui ayant depuis appris que les pansemens et le régime étoient nécessaires, ses traitemens furent constamment plus heureux. A peine Frère Jacques avoit-il quitté la Hollande, que sa méthode passa en Angleterre, et fut adoptée par Chefelden, qui la porta à sa dernière perfection : de là vient qu'elle fut appelée l'*Opération anglaise*, quoiqu'elle appartienne aux Français. En reconnoissance des cures nombreuses que Baulot avoit faites à Amsterdam on y fit graver son portrait, et frapper une médaille sur la face de laquelle étoit son buste. Enfin, après avoir paru à la cour de Vienne et à celle de Rome, il choisit une retraite auprès de Besançon. Il y mourut l'an 1720, à 69 ans, L'Histoire de cet ermite a été écrite par Vacher, chirurgien major des armées du roi, et imprimée à Besançon en 1757, in-12.

* BAUMCHEN, sculpteur allemand, né à Dusseldorf, resta pendant vingt ans au service de l'empereur de Russie. Il fit à Pétersbourg la connoissance du jésuite Mayer, de Manheim, astronome de la cour, dont les discours réveillèrent en lui l'amour de la patrie; Baum-

chen prit dès-lors le mal du pays, ce qui le détermina à partir peu de temps après, avec sa famille, pour Manheim, sa ville natale, où il fut nommé professeur de peinture. Pour se procurer sa subsistance, il y fut obligé de faire des cadres pour les tableaux de la galerie, tandis qu'à Pétersbourg il fournissoit des statues pour les palais des grands, et y jouissoit d'un revenu considérable. Il mourut en juillet 1789.

I. BAUME (Pierre de la), évêque de Genève en 1523, d'une ancienne famille de Bresse, fut chassé de son siége par les calvinistes en 1535. Cet évêché fut transféré à Anneci par Paul III, qui fit La Baume cardinal. Il mourut archevèque de Besançon en 1544.

† II. BAUME (Claude de La), neveu du précédent, naquit en 1531. Il fut nommé son coadjuteur par le pape en 1543, et l'empereur Charles-Quint donna son consentement à cette nomination le 2 août suivant. Le cardinal Pierre étant mort en 1544, le chapitre métropolitain de Besançon, qui ignoroit les bulles de coadjutorerie, s'assembla, et nomma François Bonvalot son archevêque. Procès sur l'élection entre La Baume et Bonvalot. Chacun avoit ses partisans, l'affaire fut terminée à l'amiable en 1545 : Bonvalot eut l'administration de l'archevêché avec le tiers du revenu, jusqu'à ce que La Baume eût atteint sa 25e année; à cet âge, c'est-à-dire en 1556, celui-ci prit possession de l'archevêché, et Bonvalot se retira. Claude de La Baume montra beaucoup de courage en 1575, lorsque les huguenots tentèrent de surprendre Besançon dans la nuit du 21 juin; ils y entrèrent sous la conduite du capitaine Beaujeu et à l'aide de plusieurs citoyens qui les favorisoient, et sur-tout d'un nommé Briet, homme d'affaires du prince d'Orange, maire perpétuel de Besançon. Les conjurés étoient déjà parvenus, au nombre de 150, au milieu de la grande rue attendant un secours de 4 à 500 hommes de Neufchâtel, qui leur manqua. Les habitans s'éveillent, courent aux armes; l'archevêque se met à leur tête, « ayant, dit un vieux manuscrit, la rondache au bras et le coutelas à la main, et commandant vaillamment tant aux canonniers qu'aux soldats. » On fond sur les ennemis, on les culbute, ils reculent jusqu'au pont, sont précipités dans la rivière, et ceux que l'on fait prisonniers sont pendus à l'instant; Briet fut du nombre de ces derniers. Le grand-père du poëte Jean Mairet blessa le capitaine Beaujeu, le renversa et tua son cheval. Ce qui contribua beaucoup à la défaite de l'ennemi. Claude de La Baume fut nommé cardinal par Grégoire XIII en 1578; il mourut à Arbois le 15 juin 1584, et voulut y être enterré à côté de son oncle le cardinal, et de son père, Claude de La Baume, chevalier de la Toison d'or, et maréchal de Bourgogne. On doit à ce cardinal des *statuta synodalia Bisuntinæ ecclesiæ metrop. cum tractatibus summariis*, etc., Lugd., Roville, 1560, in-4°; et seconde édition plus ample, ibid., 1573, aussi in-4°. On regarde cet ouvrage comme un excellent abrégé de la doctrine chrétienne. Cet archevêque publia aussi en 1581 un *Manuel renfermant la manière d'administrer les sacremens*, etc.

† III. BAUME (Nicolas-Auguste de la), marquis de Montrevel, maréchal de France en 1703, fut envoyé contre les camisards, qu'il battit en plusieurs occasions, sans pouvoir les réduire. Il mourut à Paris le 11 octobre 1716, à 70 ans. Duclos attribue sa mort à une foi-

blesse superstitieuse. Etant à table chez le duc de Biron, on versa une salière sur lui. Il en fut si effrayé, qu'il s'écria *je suis mort*. Il tomba en foiblesse; on l'emporta chez lui; la fièvre le prit, et il mourut au bout de quatre jours. Il avoit cependant beaucoup de bravoure. Il fut d'abord capitaine de cavalerie. Une affaire d'honneur qui lui arriva à Lyon, et dont il se tira deux fois avec avantage, l'obligea de sortir du royaume; mais il y revint en 1667, et se distingua tellement au siége de Lille, qu'il fut avancé à la prière de Turenne. Il parvint de grade en grade jusqu'au bâton de maréchal de France. Le frère du maréchal de Montrevel continua la postérité de la maison de La Baume, une des plus distinguées de la France, et qui a produit plusieurs hommes de mérite.

† IV. BAUME (Jacques-François de la), chanoine de la collégiale de Saint-Agricole d'Avignon, naquit à Carpentras, dans le Comtat-Venaissin, en 1705. Son goût pour les belles-lettres l'entraîna à Paris. Apres y avoir fait quelque séjour, il fit paroître une petite brochure intitulée *Eloge de la paix*, dédiée à l'académie française. C'est l'ouvrage d'un rhéteur. Son peu de succès n'empêcha point cet écrivain de méditer un ouvrage de plus longue haleine. Il l'acheva dans sa province. La *Christiade*, ou *le Paradis reconquis*, dont nous voulons parler, occasionna à son auteur un second voyage à Paris. Il y retourna pour faire imprimer ce poëme en prose, en 6 vol. in-12, 1753. L'ouvrage est écrit d'un style pompeux et figuré, qui, loin d'échauffer le lecteur, le réfroidit. L'Écriture sainte y est étrangement travestie; on y voit J. C. tenté par la Magdeleine. Cette bizarre production fut flétrie par arrêt du parlement de Paris, et l'auteur condamné à une amende. Il mourut peu de temps après, le 30 août 1756, dans cette même ville. Il a fait quelques autres opuscules, comme les *Saturnales françaises*, 1736, in-12, sous le nom de M. Croquet. C'est un roman où se trouvent des comédies; il a travaillé pendant plus de dix ans au *Courrier* d'Avignon. C'étoit un homme animé du feu des imaginations méridionales, mais sans goût et sans jugement.

* V. BAUME (Griffet de la), mort à Paris à l'âge de 49 ans, dans le cours de l'année 1805, est le traducteur de bons ouvrages de langues étrangères : il s'appliqua principalement à l'étude des langues anglaise et allemande, alors très-peu cultivées en France. La première traduction qu'il publia fut celle des *Epanchemens de l'amitié et de l'imagination*, ouvrage anglais de Langhorm, Paris, 1780, qui fut suivie d'*Evélina, ou l'entrée d'une jeune personne dans le monde*, traduit et abrégé de l'anglais, 2 vol. in-12, Bouillon 1785; *Réflexion sur l'abolition de la traite et de l'esclavage des nègres*, traduit de l'anglais, 1788. *Lettres de Sterne à ses amis*, traduites de l'anglais, 1789. Dans cette traduction La Baume prit quelquefois la liberté de paraphraser cet auteur, qui souvent est obscur, et de répandre sur ses idées quelques traits de lumière qui les met dans le plus grand jour. Ces lettres furent réimprimées l'année suivante à Genève; *Le Sens commun*, traduit de l'anglais de Thomas Payne, 1790. Les traductions de l'allemand de La Baume ne sont pas moins estimées que celles de l'anglais; c'est à lui que l'on doit la connoissance de plusieurs excellens ouvrages de Wieland. Il publia en 1795, *Pérégrinus Prothée*, ou *les*

dangers de l'enthousiasme, imité de ce célèbre auteur, 2 vol. in-8° ; les *Abdérites* du même. Il traduisit encore les *Tableaux du déluge*, d'après Bodmer, in-18, 1798. Indépendamment de beaucoup d'autres traductions, il a fourni d'excellens mémoires et des notices à plusieurs journaux littéraires, tels que la Décade, le Bulletin de littérature, et le Magasin encyclopédique. On a encore de lui un petit ouvrage érotique, intitulé la *Messe de Gnide*, dans laquelle cet auteur prouva que son talent ne se bornoit pas à traduire, mais qu'il savoit encore composer.

VI. BAUME. *Voy.* VALLIÈRE.

VII. BAUME (Eléazar de la). *Voyez* ACHARDS.

* BAUMÉ (Antoine), né à Senlis le 26 février 1728, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la pharmacie et de la chimie ; fut reçu apothicaire à Paris en 1752, et de l'académie royale des sciences de cette ville en 1773 ; membre de l'institut national de France, et mourut aux Carrières près Paris le 14 mars 1805. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Plan d'un cours de chimie expérimentale et raisonnée ; avec un discours historique sur la chimie*, Paris, 1757, in-8°. Il a donné cet ouvrage avec Macquer, médecin de Paris. II. *Dissertation sur l'éther, dans laquelle on examine les différens produits du mélange de l'esprit-de-vin avec les acides minéraux*, Paris, 1757, in-12. L'auteur traite toutes ses expériences en détail ; mais il se borne à la manipulation, sans entrer dans les raisons physiques, ni dans les propriétés médicinales. III. *Elémens de pharmacie théorique et pratique*, Paris, 1762, 1769, 1773, in-8°, qui ont eu huit éditions. IV. *Manuel de chimie*, ou *Exposé des opérations de la chimie et de leurs produits*, Paris, 1763, 1765 et 1769, in-12. V. *Mémoire sur les argiles*, ou *Recherches et expériences chimiques et physiques sur la nature des terres les plus propres à l'agriculture, et sur les moyens de fertiliser celles qui sont stériles*, Paris, 1770, in-8°. VI. *Chimie expérimentale et raisonnée*, Paris, 1773, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage n'a de rapport qu'au règne minéral.

BAUMELLE. *Voyez* BEAUMELLE.

* BAUMER (Jean-Guillaume), médecin, né à Rheweiler en 1719, fit ses études à Iena et à Halle. Il fut d'abord ministre ; mais il abandonna ces fonctions pour se livrer à la médecine, et fut professeur dans cette faculté à Erfurt. Il mourut en 1662. On a de lui, I. *L'Histoire de la minéralogie de l'Angleterre*, 2 vol. II. *L'Histoire naturelle des pierres précieuses*, et d'autres ouvrages estimés.

* I. BAUMGARTEN (Alexandre-Théophile), philosophe et penseur profond du dernier siècle, naquit à Berlin le 17 juin 1714. Il étudia la théologie à Halle, dans un temps où l'on ne pouvoit sans crime lire les ouvrages de Wolf. Malgré cela, Baumgarten étudia ces ouvrages proscrits, et parvint même à être admis dans la familiarité de ce philosophe. Il se nourrit de ses ouvrages de mathématiques, et se voua de préférence aux sciences logiques. Il conçut l'idée de ramener les belles-lettres à des principes fixes, et de les élever au rang de sciences. Il nomma la science où il exposa ses principes, *Æsthétique*. Il fut à Halle professeur de logique, de métaphysique, du droit de la nature, et de la morale philosophique. Il mourut à Francfort-sur-

l'Oder le 26 mai 1762. Ses principaux ouvrages sont, *Disputatio de nonnullis ad poëma pertinentibus*, Halæ, 1735, in.4°. C'est dans cet essai que l'auteur développa, pour la première fois, les principes de son Æsthétique. *Metaphysica*, Halæ, 1739, 1743, 1763, in-8°; livre qui contient plus de vérités métaphysiques que maints ouvrages volumineux. *Etica philosophica*, Halæ, 1740, 1751, 1762. *Æsthetica*, Francfort-sur-l'Oder, 1750, 1758, 2 vol. in-8°; ouvrage que l'auteur n'a pas achevé. *Initia philosophiæ practicæ primæ*, Francfort, 1760, in-8°.

* II. BAUMGARTEN (Siegmund-Jacob), frère du précédent, un des plus grands théologiens de l'Eglise luthérienne, né à Welmirstadt-sur-l'Ohra, le 14 mars 1706. Après avoir étudié à Halle, il y fut nommé, en 1734, professeur de théologie. Il mourut dans cette ville le 4 juillet 1757. Il a laissé des ouvrages très-nombreux.

† BAUNE (Jacques de la), naquit à Paris le 15 avril 1649. Il entra chez les jésuites, où il professa les humanités avec succès. Il mourut le 21 octobre 1725. On a de lui, I. Des *Poésies* et des *Harangues* en latin. II. Un *Recueil des ouvrages latins du P. Sirmond*, Paris, 1696, 5 vol. in-fol. III. *Panegyrici veteres ad usum delphini*, in-4°, 1676; réimprimés à Utrecht, 1790, 1797, 2 vol. in-4°, et d'autres écrits.

BAVON (saint), né dans le pays de Liége, mena dans sa jeunesse une vie fort déréglée; mais ayant perdu subitement une épouse qu'il aimoit, cette perte lui fit embrasser la pénitence. Il se retira dans le creux d'un arbre, puis se bâtit une petite cellule dans la forêt de Malmedun, près de Gand, et s'y nourrit d'eau et de fruits sauvages. Saint Bavon mourut dans le 7e siècle. Plusieurs habitans de Gand, touchés de l'exemple des vertus de ce reclus, firent édifier sous son nom un monastère que le pape Paul III sécularisa, et qui est devenu la cathédrale. La vie de saint Bavon a été écrite par divers auteurs, et entre autres, par Surius, d'après Thierri, abbé de Saint-Tron.

† I. BAUR (Jean-Guillaume), nommé plus communément *Wirlem Baur*, né à Strasbourg, habile peintre à gouache ou sur vélin, et graveur, mourut à Vienne en 1640, âgé de 30 ans. Il a excellé dans les paysages et dans les tableaux d'architecture. Ses sujets sont des vues, des processions, des marchés, des places. On a de lui, I. Un *Recueil d'estampes sous le titre d'Iconographie*, Ausbourg, 1682. II. Des *Batailles*, 1635. III. Des *Jardins*, 1636. IV. Des *Métamorphoses*, Vienne, 1641, in-fol. On trouve dans ses ouvrages du feu, de la force, de la vérité: mais ses figures sont petites et lourdes: il en a gravé une partie. Il étoit élève de Brendel, et eut pour disciple François Goubeau. L'œuvre de Baur, gravé par lui et par Melchior Kusel, s'élève de 448 à 542 pièces.

* II. BAUR (Frédéric-Guillaume Van), général russe, né au comté de Hessian-Hanneau, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et étoit en 1755 au service de la Grande-Bretagne, comme officier d'artillerie, au régiment Hessois. En 1757 il obtint le grade de général ingénieur, et Frédéric II de Prusse l'anoblit. En 1769 il entra au service de Catherine II, impératrice de Russie, qui le nomma directeur des travaux dans le Novogorod. Enfin, il fut chargé de deux grands ouvrages; premièrement, des canaux pour conduire à Moscow des eaux en suffisante quantité; et

secondement, de creuser le canal près de Pétersbourg, au bout duquel il construisit un grand port. Il est mort en 1783, après avoir publié des *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, etc., in-8°, et la *Carte de la Moldavie, pour l'histoire de la guerre entre les Russes et les Turcs*, en sept feuilles.

† BAURANS (N.), poëte et musicien, né à Toulouse en 1710, mort dans sa patrie en 1764, à 54 ans, vint à Paris pour exercer ses talens. Il adapta la musique de la *Serva padrona* de Pergolèse à des paroles françaises; et cet heureux essai fut l'époque de la révolution du goût français pour la musique italienne. On a encore de lui le *Maître de musique*, opéra qu'il traita dans le même goût, et des *Lettres sur l'électricité médicale*, traduites aussi de l'italien.

* BAUSA (Grégoire), peintre, natif de Majorque, et habitant de la ville de Valence, étoit élève de Ribalta; il est mort dans cette même ville, en 1656, à l'âge de 60 ans. Il reste peu d'ouvrages de la main de ce maître, les injures du temps en ayant gâté la plus grande partie. Ceux qu'on voit encore de lui à Valence consistent en un *Martyre de saint Philippe*, au grand autel des carmélites déchaussées, et dans les peintures du cloitre des trinitaires, où il a représenté le *Martyre* de plusieurs saints de leur ordre.

* I. BAUSCH (Léonard), médecin de Schweinfurt en Franconie, se rendit célèbre au commencement du 17e siècle par les *Commentaires* qu'il publia sur quelques livres d'Hippocrate. Les médecins espagnols en donnèrent une édition à Madrid, sous ce titre : *Commentarii in libros Hippocratis de locis in homine. De medicamento purgante, de usu veratri, de diæta*, Matriti, 1694, in-fol.

* II. BAUSCH (Jean-Laurent), fils du précédent, naquit à Schweinfurt le 30 septembre 1605. Après avoir étudié la médecine en Allemagne, il voyagea en Italie, et vint ensuite prendre le bonnet de docteur à Altorf le 29 juin 1630. Il fut le fondateur de l'académie des curieux de la nature en 1652. Il mourut le 17 novembre 1665, et laissa les mémoires suivans : I. *Schediasmata bina curiosa de lapide hæmatite et ætite*, Lipsiæ, 1665, in-8°, avec fig. Il a mis à la tête de cet ouvrage une dissertation *de sanguine*. II. *Schediasma curiosum de unicornu fossili*, Vratislaviæ, 1666, in-8°. III. *Schediasma posthumum, de cæruleo et chrysocollâ*, Ienæ, 1668, in-8°.

* III. BAUSCH, auteur d'un livre intitulé, *Eknaa-fil-corat-sebaa*, ou *les sept manières de lire le koran*. Il mourut dans la 546e année de l'hégire.

* BAUSSURI, auteur d'un poëme intitulé *Kaukab-al-derriat*, ou l'*Etoile brillante*, à la louange de Mahomet. Cet ouvrage est très-estimé des dévots musulmans.

BAUT. *Voyez* BOTH.

BAUTER (Charles), né à Paris, s'est caché sous le nom de Méliglosse, pour donner au théâtre deux pièces, la *Rodomontade* et la *Mort de Roger*; elles ont été imprimées avec d'autres poésies, à Paris en 1605, et à Troyes en 1619.

† BAUTRU (Guillaume), comte de Nogent, bel esprit du 17e siècle, et l'un des premiers membres de l'académie française, quoiqu'il n'ait rien écrit, naquit à Angers en 1588, et y mourut en 1661. Quand on

voulut vendre ses meubles après sa mort, sa chapelle se trouva fort en désordre. « Il ne faut pas s'en étonner, dit le comte de Séran son fils ; mon père négligeoit autant sa chapelle qu'il avoit soin de sa cuisine et de sa bibliothèque. » Il fut, dit-on, les délices des ministres, des favoris, et généralement de tous les grands du royaume, et jamais leur flatteur. A en juger néanmoins par les différens traits qu'on rapporte de lui, c'étoit un plaisant de profession. On cite plusieurs de ses bons mots, qui ne méritent pas tous ce nom. Bautru, étant en Espagne, alla visiter la fameuse bibliothèque de l'Escurial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le roi d'Espagne l'interrogea sur ce qu'il avoit remarqué. « Votre bibliothèque est très-belle, lui dit Bautru ; mais votre majesté devroit donner à celui qui en a le soin l'administration de ses finances. — Et pourquoi ? — C'est, repartit Bautru, qu'il ne touche point au dépôt qui lui est confié. » Il voulut faire imprimer les *Négociations de son ambassade en Espagne*, et il s'adressa pour cet objet au libraire Berthier qui lui dit : « Je ne vous le conseille pas. J'étois alors à Madrid, où j'avois ordre de traiter avec le duc d'Olivarès tout le contraire ; et j'en défesois plus en un jour que vous ne pouviez en faire en trois mois ; en un mot j'avois seul le secret : vous n'étiez que l'homme du roi ; moi j'étois celui de Richelieu. » Cet aveu rendit Bautru ennemi irréconciliable du cardinal. Il disoit d'un certain seigneur de la cour, qui n'entretenoit les gens que de contes bas, « qu'il étoit le Plutarque des laquais. » L'abbé de La Rivière étant revenu de Rome très-enrhumé, et sans avoir été nommé cardinal, Bautru dit « que son rhume n'étoit pas fort extraordinaire, puisqu'il étoit revenu sans chapeau. » L'une de ses maximes étoit « qu'il ne falloit pas s'abandonner aux plaisirs, mais seulement les côtoyer. » Son fils, le comte de Séran, mort en 1665, avoit l'esprit plaisant comme son père, mais il a dit moins de bons mots. La famille de Bautru étoit originaire d'Angers, où elle occupoit des places dans le présidial.

† BAUVES (Jacques de), avocat au parlement de Paris dans le 17e siècle, composa avec le célèbre Antoine Despeisses un *Traité des successions*. Ces deux amis se proposèrent d'écrire sur toutes les matières de droit ; mais Bauves, mort sur ces entrefaites, laissa à son confrère le soin d'exécuter ce projet. Les Œuvres de Despeisses ont été imprimées plusieurs fois. Il a paru une édition à Toulouse en 1777, 3 vol. in-4°, sur celle de 1750, donnée par Gui du Rousseau de La Combe, et conforme à la jurisprudence de ce temps. *Voyez* DESPEISSES.

† BAUVIN (Jean-Grégoire), avocat, ancien professeur de l'école militaire, de la société littéraire d'Arras sa patrie, né en 1714, est mort en cette ville le 7 janvier 1776. Il avoit fait imprimer en 1769 sa tragédie d'*Arminius*, corrigée ensuite, et représentée à Paris sous le titre des *Chérusques*, pièce médiocre. On a encore de ce poëte une traduction en vers des *Sentences de Publius Syrus*, in-12. Il travailla pendant quelque temps au Mercure et au Journal Encyclopédique, et fit conjointement avec Marmontel un *Journal littéraire*; qui n'eut aucun succès. Il vécut et mourut pauvre.

† BAUX (Guillaume de) devint prince d'Orange du chef de sa mère Tiburge. En 1214, il obtint des lettres de Frédéric II qui lui accordoient le titre de roi d'Arles et de

Vienne. Cet empereur disposoit alors de ce que l'empire n'avoit pu garder. Guillaume avoit rançonné sur ses terres un marchand qui les traversoit, et n'avoit pas voulu acquitter les droits de péage ; celui-ci avoit demandé justice au roi de France Philippe-Auguste, qui lui répondit qu'il étoit trop éloigné pour punir son vassal, mais qu'il lui permettoit de se venger comme il pourroit. Le marchand, ayant contrefait le sceau du roi, écrivit en son nom une lettre à Guillaume, pour l'inviter à se rendre aux fêtes qui devoient se célébrer dans sa cour. Guillaume passa dans la ville où résidoit le marchand, qui, ayant assemblé ses amis, arrêta le prince et toute sa suite, et le força de réparer le dommage qu'il lui avoit fait. Cette aventure fut chantée par les troubadours du temps, et peut faire juger de la police qui régnoit alors. Guillaume faisoit lui-même des vers et se désignoit sous le nom d'*Inglès*. Il fut victime de sa haine contre les Albigeois. Les Avignonnais, qui en soutenoient le parti, le firent prisonnier dans une embuscade, l'écorchèrent vif et coupèrent son corps en morceaux l'an 1218. Le pape Honorius III expédia un bref pour exciter les croisés à punir cet attentat ; et ce fut l'un des motifs du siége d'Avignon par Louis VIII en 1226.

* I. BAX (Paul et Marcel), se sont signalés dans le 16e siècle au nombre des défenseurs de la naissante liberté belgique. Ils se montrèrent dignes en plus d'une occasion de se mesurer avec les Sharxfeet, les Spinola. Paul mourut en 1606 gouverneur de Berg-Op-Zoom. Les états nommèrent son frère pour lui succéder.

* II. BAX (Nicaise) est auteur d'un ouvrage intitulé *Medulla eloquentiæ*, dont Morhoff a donné une nouvelle édition en 1685.

† I. BAXTER (Richard), théologien anglais non conformiste, né en 1615 dans le Shropshire. Il fut malheureux dans le choix qu'on fit de ses maîtres, qui furent des hommes inhabiles ou indifférens à son éducation ; de sorte qu'il fut dans sa jeunesse à peu près livré à lui-même. En 1638 il prit les ordres, et en 1640 il étoit ministre à Kidderminster. Il quitta cette place au commencement des troubles, parce qu'il inclinoit pour le parlement, et passa à Coventry, où il fut chapelain de la garnison ; puis chapelain dans l'armée. En 1657 ayant abandonné ces fonctions, il retourna à Kidderminster. Dans une conférence avec Cromwell, il ne craignit pas de parler en faveur de la monarchie. Charles II à la restauration le nomma son chapelain, et l'envoya à la conférence de Savoie. L'évêché d'Héréford lui fut offert, mais il le refusa. En 1685 il fut sommé au banc du roi, pour quelques passages d'une paraphrase qu'il avoit faite du nouveau Testament. Les juges prononcèrent contre lui, et il fut condamné à deux ans de prison ; mais il obtint peu après son élargissement. Cet écrivain à qui l'on doit de nombreux écrits, dont plusieurs sont très-intéressans, mourut en 1691, et fut enterré dans l'église du Christ. Ses funérailles furent honorées de la présence de beaucoup de dignitaires de cette église. Son principal ouvrage est intitulé *Le repos éternel des saints*.

† II. BAXTER (Guillaume), neveu du précédent, né en 1650 dans le Shropshire, a donné en 1679 une *Grammaire latine*, en 1695 une *édition d'Anacréon*, et en 1710 une *édition d'Horace*. Il est encore l'auteur d'un *Glossaire d'Antiquités britanniques*, en latin, 1733, in-8° ; et d'un autre d'*Antiquités romaines*, Londres, 1733, in-8°, en latin. Il mourut en 1723.

† III. BAXTER (André), Écossais, écrivain de beaucoup d'esprit, né en 1687 à Viel-Aberdeen, et élève du collége du roi dans cette ville. Il s'établit à Wittingham dans le Lothian oriental, où il est mort en 1750. Deux bons ouvrages ont fait la réputation de Baxter. Ce sont, *Les recherches sur la nature de l'ame, où son immortalité est démontrée par les lumières de la raison et de la philosophie*, 3 vol. in-8°; et *Matto, ou Cosmotheoria puerilis dialogus in quo prima elementa de mundi ordine et ornatu proponuntur*. Il y a une traduction de ce dernier en anglais, deux vol. in-8°.

BAY (Michel de). *Voy*. Baïus.

† I. BAYARD (Pierre du Terrail, chevalier), né en Dauphiné, d'une famille noble et ancienne, vers la fin de l'année 1475, fut d'abord page de Philippe, comte de Beaugé, depuis duc de Savoie, et alors gouverneur de Lyon. Charles VIII, passant par cette ville, le demanda au comte de Beaugé, et le mena en Italie, en 1495. La conquête du royaume de Naples fut le fruit de cette expédition. Le jeune Bayard s'y distingua par-tout, mais principalement à la bataille de Fornoue. Le duc d'Orléans, témoin de sa valeur, crut voir en lui un du Guesclin. Charles VIII étant mort, Bayard ne fut pas moins utile à Louis XII. Il contribua beaucoup à la conquête de Milan, en 1499, et refusa la vaisselle que plusieurs villes du Milanais avoient offerte pour se rendre les généraux français favorables. Il fut envoyé l'année d'après au royaume de Naples. Dans une bataille qui se donna l'an 1501, il soutint seul, sur un pont étroit, l'effort de deux cents chevaliers qui l'attaquoient. Ce fut alors qu'il obtint du roi une devise ayant pour emblème un porc-épic, avec ces mots : *Vires agminis unus habet*. A la prise de la ville de Brescia, il reçut une blessure dangereuse, et fit un acte de générosité. Son hôte lui ayant fait remettre deux mille pistoles, en reconnoissance de ce qu'il l'avoit garanti du pillage, il donna cette somme à ses deux filles qui la lui apportoient. L'hiver suivant, le chevalier Bayard connut à Grenoble une jeune personne dont la rare beauté lui fit une vive impression, et dont la situation lui donna des espérances. Des propositions furent faites à la mère, qui, ne prenant conseil que de sa pauvreté, les accepta. Elle força même sa fille à se laisser conduire chez le chevalier. Cette aimable vierge ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle se jeta à ses pieds, et les arrosant de ses larmes : « Monseigneur, lui dit-elle, vous ne déshonorerez pas une malheureuse victime de la misère, dont votre vertu devroit vous rendre le défenseur. Ces mots touchèrent Bayard : « Levez-vous, lui dit-il, ma fille; vous sortirez de ma maison, aussi sage et plus heureuse que vous n'y êtes entrée. » Sur-le-champ il la conduisit dans une retraite sûre, et le lendemain fit appeler sa mère. Après lui avoir fait les reproches qu'elle méritoit, il lui donna 600 francs pour marier sa fille à un honnête homme qui consentoit de l'épouser avec cette dot. Il ajouta cent écus pour les habits et les frais de la cérémonie. Il étoit célibataire, et n'avoit que 26 ans. Les Anglais ayant, en 1513, assiégé Térouane, prirent cette place après la journée de Guinégaste, dite *la journée des éperons*, où les Français furent mis en déroute. Bayard soutint pendant quelque temps les efforts de plusieurs corps très-considérables; mais, forcé à la fin de se rendre comme les autres, il le fit d'une manière également sage et hardie. Il avoit aperçu de

loin un gendarme ennemi, richement armé, qui, dédaignant de faire des prisonniers, s'étoit jeté au pied d'un arbre pour se reposer, et avoit quitté ses armes. Il pique droit à lui, saute de son cheval, et lui appuyant l'épée sur la gorge : « Rends-toi, homme d'armes, lui dit-il, ou tu es mort ! L'Anglais croyant qu'il étoit survenu du secours aux Français, se rendit sans résistance, et demanda le nom du vainqueur. « Je suis, répondit le chevalier d'un ton plus adouci, le capitaine Bayard, qui vous rend votre épée avec la sienne, et qui se fait aussi votre prisonnier. Quelques jours après, le chevalier voulut s'en aller : « Et votre rançon, lui dit le gendarme ? — Et la vôtre, lui répondit Bayard ? Je vous ai pris avant de me rendre à vous ; et j'avois votre parole, lorsque vous n'aviez pas encore la mienne. Cette singulière contestation fut portée au tribunal de l'empereur et du roi d'Angleterre, qui décidèrent que les deux prisonniers étoient mutuellement quittes de leurs promesses. En 1514, il eut la lieutenance-générale du Dauphiné. A la bataille de Marignan contre les Suisses, en 1515, il combattit à côté de François I. C'est à cette occasion que ce roi voulut être fait chevalier de la main du héros, suivant les usages de l'ancienne chevalerie. Bayard brilla au siége de Pampelune. Il alla ensuite défendre pendant six semaines Mézières, place mal fortifiée, contre une armée de quarante mille hommes et de quatre mille chevaux. Le comte de Nassau l'ayant sommé de se rendre, il répondit : « Je ne sortirai jamais d'une place que mon roi m'a confiée que sur un pont fait du corps de ses ennemis. » Le conseil du roi avoit résolu de brûler cette place, qui ne paroissoit pas être en état de soutenir un siége. Bayard s'y étoit opposé, en disant à François I : « Il n'y a point de place foible là où il y a des gens de cœur pour la défendre. » L'amiral de Bonnivet s'étant rendu en Italie, le chevalier Bayard le suivit, en 1524. L'année d'après, il reçut à la retraite de Romagnagno, un coup de mousquet qui lui cassa l'épine du dos. Il tomba en s'écriant : « Jésus mon Dieu ! Je suis mort ! » Il fit un acte de contrition, baisa la croix de son épée ; et ne trouvant point là de chapelain, il se confessa à son écuyer. Ensuite il pria qu'on le mît sous un arbre, le visage tourné vers l'ennemi : « Parce que, dit-il, n'ayant jamais tourné le dos, il ne vouloit pas commencer dans ses derniers momens. » Il chargea d'Allègre d'aller dire au roi « que le seul regret qu'il avoit en quittant la vie étoit de ne pouvoir pas le servir plus long-temps. » Le connétable Charles de Bourbon, qui l'estimoit, l'ayant trouvé dans cet état comme il poursuivoit les Français, lui témoigna combien il le plaignoit. Bayard lui répondit : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre ; mais vous, qui portez les armes contre votre roi, votre patrie et votre serment. Il expira peu de temps après, en 1524. — Un gentilhomme lui ayant demandé quels biens un noble devoit laisser à ses enfans ? « Ce qui ne craint ni le temps ni la puissance humaine, *la Sagesse et la Vertu.* » Il avoit puisé ces principes à l'école de George du Terrail, son oncle, évêque de Grenoble. « Je n'ai jamais, lui disoit ce bon prélat, pu retenir de mémoire que cinq mots latins : les voici, retiens-les bien aussi : *Nobilitas sola, atque unica virtus.* Mon enfant, sois noble comme tes pères, comme ton trisaïeul, qui fut tué aux pieds du roi Jean à Poitiers ; comme ton bisaïeul, qui eut le même sort à Azincourt ; comme ton père, qui s'acquit tant de gloire en défendant la patrie, et fut si souvent blessé. » Nous avons la Vie de cet homme

illustre, par Symphor. Champier, Paris, 1525, in-4°; par un de ses secrétaires, 1619, in-4°, avec des notes de Thomas Godefroi; par Lazare Bocquillot, prieur de Lonval, 1702, in-12; et par Guyard de Berville, 1760, in-12. Le style des deux premiers a vieilli, et celui des deux autres manque un peu d'élégance. Quoique Bayard n'eût jamais commandé en chef, les troupes le regrettèrent comme si elles avoient perdu le meilleur des généraux. Plusieurs officiers et un grand nombre de soldats allèrent se rendre aux ennemis, pour avoir la consolation de voir encore une fois le chevalier. L'ennemi, aussi généreux qu'eux, ne voulut pas qu'ils fussent prisonniers. On remit son corps, après l'avoir embaumé, pour être porté à Grenoble, sa patrie. Le duc de Savoie lui fit rendre les honneurs qu'on rend aux souverains, et le fit accompagner par la noblesse jusque sur la frontière. On avoit donné à ce grand homme le nom de *Chevalier sans peur et sans reproche*, et il le méritoit bien. Il laissa une fille naturelle, qui fut mère de Chastelard, à qui Marie Stuart fit trancher la tête pour avoir osé lui parler d'amour. On dit qu'avant de se battre en duel il faisoit toujours dire une messe. Du Belloi a fait une tragédie de Gaston et Bayard, qui est restée jusqu'a présent au théâtre. Louis XVI lui a fait élever une statue en marbre, qui a été exécutée par Pajou. On conserve religieusement à Grenoble le buste en marbre qui ornoit son tombeau. *Voyez* l'article BOUTIÈRES (des).

* II. BAYARD (Jean-Baptiste-François) naquit à Paris le 24 juin 1750, se livra tout entier à l'étude du droit, et fut reçu avocat le 8 mai 1776. Il commença avec M. Camus à rectifier le plan du *Dictionnaire des décisions nouvelles*, et des *notions relatives à la jurisprudence*, par Denisart. Neuf volumes in-4° de cet ouvrage parurent successivement. Il ne fut pas porté plus loin: les circonstances n'ayant pas permis qu'il fût continué; dans l'état où il est, il atteste toujours les talens et le mérite de Bayard et de ses coopérateurs. En 1791, ce jurisconsulte fut chargé des fonctions importantes d'accusateur public près du tribunal du 2e arrondissement de Paris. Au mois de février 1792, l'assemblée électorale de Paris le nomma juge suppléant du même tribunal; en 1793, substitut du commissaire du pouvoir exécutif auprès du tribunal de cassation; il remplit pendant environ six années les devoirs pénibles de son rigoureux ministère avec un zèle, une impartialité et un savoir dignes des plus grands éloges; le directoire le nomma ensuite juge au tribunal de cassation. Il mourut le 14 therm. an 8 (27 juillet 1800.)

BAYE (François BERTHELOT, marquis de), mort le 3 septembre 1776, est auteur *des Campagnes du maréchal de Créqui*, faites en 1677, Paris, 1761, in-12.

† I. BAYER (Jean), né à Ausbourg, astronome allemand du 17e siècle, à qui l'on doit un excellent ouvrage, intitulé *Uranometria*. C'est un atlas céleste qui renferme les cartes de toutes le constellations. Bayer est le premier qui ait marqué les étoiles par les lettres de l'alphabet grec, et qui les ait classées suivant l'ordre de grandeur. Cet auteur a donné, en 1627, une seconde édition de son ouvrage, considérablement amélioré, sous le titre de *Cœlum stellatum christianum*. Elle a été imprimée à Ulm, 1723, in-fol.

† II. BAYER (Théophile-Sigefroi), petit-fils de Jean Bayer, ha-

bile mathématicien, naquit en 1694. Son goût pour l'étude des langues anciennes et modernes le porta à apprendre même le chinois. Il alla ensuite à Dantzick, à Berlin, à Hall, à Leipsick, et en plusieurs autres villes d'Allemagne, et se fit partout des connoissances utiles. De retour à Konigsberg en 1717, il en fut fait bibliothécaire. Il fut appelé en 1726 à Pétersbourg, où on le nomma professeur des antiquités grecques et romaines. Il étoit sur le point de retourner à Konigsberg, lorsqu'il mourut à Pétersbourg, en 1738. On a de lui un grand nombre de *Dissertations savantes et curieuses*. Son *Musœum Sinicum*, imprimé à Pétersbourg 1730, 2 vol. in-8°, ouvrage d'une érudition singulière, montre dans son auteur beaucoup de sagacité.

† BAYEUX (N.) avocat à Caen, entra dans la carrière littéraire en obtenant un prix de poésie à l'académie de Rouen, pour une ode sur *la Piété filiale*. Deux écrits estimables le firent connoître davantage; le premier est une *Traduction des Fastes* d'Ovide, avec des notes pleines de recherches et de philosophie, ornée de figures, vignettes et cul-de-lampes; le discours préliminaire qui accompagne cet ouvrage en augmente l'intérêt. Elle parut d'abord en 1783, et a été réimprimée en 1789, en 4 vol. in-8°. Le second a pour objet des *Réflexions sur le règne de Trajan*, 1787, in-4°; on y trouve un style agréable et beaucoup de finesse dans les idées. A l'origine de la révolution, Bayeux fut nommé procureur-syndic du département du Calvados; accusé ensuite d'entretenir une correspondance avec les ministres Montmorin et de Lessart, alors détenus à Orléans, il fut lui-même mis en prison, où le peuple ameuté vint le massacrer en 1792.

† I. BAYLE (Pierre) naquit au Carlat, petite ville du comté de Foix, le 18 novembre 1647. Son père lui servit de maître jusqu'à l'âge de 19 ans, et l'éleva dans le calvinisme. Il l'envoya ensuite à Puy-Laurens, où étoit une académie de sa secte. Le curé de cette ville lui fit abjurer le protestantisme. Dix-sept mois après il retourna à son ancienne communion. Un édit du roi, peu favorable aux relaps, l'obligea de sortir de sa patrie. Il se réfugia à Copet, petite ville de Suisse près de Genève, où il se chargea d'une éducation, et d'où il sortit quelque temps après. La chaire de philosophie de Sedan s'étant trouvée vacante en 1675, Bayle alla la disputer, et l'emporta sur ses concurrens. Ses succès dans ce poste ne furent point équivoques; mais l'académie de Sedan ayant été supprimée en 1681, Bayle se vit obligé de se retirer à Roterdam. Son mérite l'y avoit précédé. On érigea en sa faveur une chaire de professeur de philosophie et d'histoire. Il en fut destitué en 1696, par les cabales de Jurieu, ministre protestant, assez connu par ses prophéties et son fanatisme. Cet enthousiaste, ayant quelques sujets de ressentiment contre le philosophe, prit occasion de *l'Avis aux réfugiés* pour lui susciter cette persécution. Bayle eut beau désavouer ce livre et publier des apologies éloquentes, le zèle et l'intrigue l'emportèrent. La haine de Jurieu avoit son principe dans l'imprudence qu'avoit eue Bayle de travailler sur un sujet dont s'étoit emparé ce ministre calviniste, alors son protecteur et son ami. Ce sujet étoit la réfutation de l'Histoire du calvinisme de Maimbourg. Bayle garda l'anonyme en publiant ses *Lettres* sur cet historien, et jouit, à la faveur de l'incognito, de son triomphe sur Jurieu, qui avoit réfuté

le même ouvrage. Quoi qu'il en soit, *l'Avis aux réfugiés* ne fut que la cause apparente qui le fit priver de sa chaire et de sa pension. Halvein, bourgmestre de Dordrecht, étoit entré dans une espèce de négociation avec Amelot, ambassadeur de France en Suisse, pour faire la paix avec cette couronne, à l'insçu de l'état. Il fut arrêté pour ce sujet par l'ordre du roi d'Angleterre, qui ne vouloit que la guerre, et condamné à une prison perpétuelle et à la confiscation de tous ses biens. Bayle fut soupçonné d'avoir, par ses écrits, fait entrer bien des personnes dans les vues du bourgmestre, et les magistrats de Roterdam eurent ordre de lui ôter sa place de professeur et sa pension: ils obéirent en cela au roi Guillaume, dont ils étoient les créatures. Les cris de ses ennemis se renouvelèrent lorsque son *Dictionnaire* parut en 1697. Jurieu dénonça au consistoire de l'Eglise wallone ce qu'il trouvoit de répréhensible dans cet ouvrage. Bayle fut obligé de promettre qu'il corrigeroit les fautes qu'on lui reprochoit. On exigeoit de lui, I. Qu'il retranchât toutes les pensées un peu libres, et tout ce qui pouvoit blesser les oreilles chastes et délicates. II. Qu'il réformât entièrement l'article de David. III. Qu'il réfutât les manichéens, au lieu de donner une nouvelle force à leurs objections et à leurs argumens. IV. Qu'il ne fit pas triompher les pyrrhoniens et le pyrrhonisme, et qu'il réformât l'article de Pyrrhon. V. Qu'il ne donnât point de louanges outrées aux athées et aux épicuriens. VI. Qu'il ne se servît pas de l'Ecriture sainte pour faire des allusions indécentes. Il ne paroît pas que Bayle ait eu beaucoup d'égard à ce qu'on lui demandoit. Le seul changement considérable qu'il fit dans la seconde édition de son *Dictionnaire* regarde l'article de David, dont il retrancha tout ce qui avoit choqué. Mais plusieurs littérateurs ayant déclaré qu'ils n'achèteroient point cette édition, si cet article ne s'y trouvoit tel qu'il avoit paru d'abord, le libraire le fit imprimer à part, et le mit à la fin du volume auquel il appartenoit. — Cependant les ennemis du philosophe de Roterdam n'oublièrent rien pour le perdre. En 1705, ils cherchèrent à prévenir le ministère d'Angleterre contre lui. On écrivit au comte de Sunderland, secrétaire d'état, qu'il avoit eu des conférences avec le marquis d'Alègre, prisonnier de guerre. On ajouta qu'il semoit par-tout des principes favorables à la monarchie et au pouvoir absolu; qu'il élevoit perpétuellement la grandeur de la France, et rabaissoit le pouvoir des alliés et les grandes actions de leurs généraux, etc. Mylord Sunderland avoit autant d'aversion pour les maximes qu'on attribuoit à Bayle, qu'il avoit de passion pour l'abaissement de la France. Il ne parloit de ce philosophe qu'avec des transports d'indignation et de colère. On tâcha de le ramener, mais inutilement. Il étoit à craindre qu'il ne portât la cour à se plaindre aux états de Hollande, et qu'on ne donnât ordre à Bayle de quitter les sept Provinces. Mylord Shaftesbury, ami de Bayle, se chargea de dissiper cet orage, et en vint à bout en détrompant le ministre anglais. Le philosophe calomnié vit qu'il pourroit succomber tôt ou tard aux attaques de ses ennemis. L'abbé d'Artigny dit qu'il devoit passer en France avec une pension de six mille livres, lorsqu'il mourut à Roterdam, d'une maladie de poitrine, âgé de 59 ans, le 28 décembre 1706, avec la fermeté d'un philosophe. En vain ses amis l'avoient pressé de faire des remèdes. Comme son mal étoit héréditaire, il crut que la médecine seroit impuissante, et continua de s'occuper avec la même tranquillité d'esprit que si la mort

n'eût pas dû interrompre son travail. Le parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique, en déclarant valide son testament, qui, suivant la rigueur de la loi, devoit être annulé, comme fait par un réfugié. Les héritiers *ab intestat* réclamoient en leur faveur les édits contre les réformés ; mais la grand'chambre crut devoir céder à l'avis de Senaux, l'un des juges, qui représenta « que les savans étoient de tous les pays ; qu'il ne falloit pas regarder comme fugitif celui que l'amour des lettres avoit appelé en d'autres contrées ; qu'il étoit indigne de traiter d'étranger celui que la France se glorifioit d'avoir produit. » Ce magistrat s'éleva sur-tout contre ceux qui disoient que Bayle étoit mort civilement, « tandis qu'ils étoient forcés de convenir que, pendant le cours de cette mort civile, son nom avoit obtenu le plus grand éclat dans toute l'Europe. » On a peint tant de fois Bayle dans ses dernières années, qu'un portrait de ce philosophe seroit superflu. Nous nous bornerons à dire qu'en matière de religion il manifesta des doutes et peu de crédulité. Il avoit de la noblesse dans le caractère. Un Anglais de la première distinction fit entendre à un de ses amis qu'il lui feroit un présent de cent cinquante guinées, s'il vouloit lui dédier son *Dictionnaire*. Cet ami eut beau le presser d'accepter ses offres, Bayle les refusa constamment. Les ouvrages sortis de sa plume sont, I. *Pensées diverses sur la comète qui parut en* 1680, Roterdam, 1721, 4 vol. in-12. Il avoit commencé cet ouvrage à Sedan, il le finit en Hollande. Il y soutient qu'il est moins dangereux de n'avoir point de religion que d'en avoir une mauvaise ; que l'athéisme est un moindre mal que l'idolatrie et la superstition ; et en grossissant le nombre des athées, il montre une envie secrète de diminuer l'horreur qu'on a pour eux. Les catholiques zélés jugèrent alors que Bayle étoit un sophiste éloquent, et un pyrrhonien plein d'esprit. Il soutient dans ce livre qu'un état qui ne seroit composé que de chrétiens ne pourroit subsister. On a cru qu'en soutenant ce paradoxe il méconnoissoit l'esprit de la religion ; mais il étoit trop éclairé, et feignoit seulement de le méconnoître. Il dessille les yeux sur l'influence des comètes ; et il est remarquable qu'à l'instant où Bayle détruisoit le préjugé qui faisoit regarder leur apparition comme un signe de la colère céleste, Newton découvroit leur théorie et apprenoit à suivre leur cours dans les immenses régions du ciel. Le style du premier, qui plaît d'abord par sa clarté, et par le naturel qui le caractérise, déplaît à la fin, par une langueur, une mollesse et une négligence poussée un peu trop loin. Il en convenoit lui-même. Il rendoit une exacte justice à ses ouvrages. Il dit dans une de ses *Lettres* : « On m'écrit que M. Despréaux goûte mon ouvrage. J'en suis surpris et flatté. Mon Dictionnaire me paroît, à son égard, un ouvrage de caravane, où l'on fait vingt et trente lieues sans trouver un arbre fruitier ou une fontaine. II. Les *Nouvelles de la république des lettres*, depuis le mois de mars 1684 jusqu'au même mois 1687. Ce journal eut un cours prodigieux. La critique en est saine dans bien des endroits, les réflexions justes, l'érudition variée. On est fâché d'y trouver quelquefois des plaisanteries déplacées, et des obscénités qui le sont encore plus. Ce philosophe tenoit souvent des discours très-libres, sans s'en apercevoir. Il parloit des matières les plus cachées de l'anatomie dans un cercle de femmes comme les chirurgiens dans leurs écoles. Les femmes baissoient les yeux, ou détournoient la tête : il en étoit surpris, et deman-

doit tranquillement « s'il étoit tombé dans quelque indécence ? » III. *Commentaire philosophique sur ces paroles de l'Evangile*, CONTRAINS-LES D'ENTRER, 3 vol. in-12. C'est une espèce de traité de la tolérance, qui intéressa vivement dans son temps ; mais qui, à présent, est moins lu que ses autres livres. IV. *Réponses aux questions d'un Provincial*, 5 vol. in-12. Ce sont des mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie. V. Des *Lettres* en 5 vol. VI. *Dictionnaire historique et critique*, qui a eu plusieurs éditions depuis 1597 jusqu'en 1740. La plus estimée est celle de Roterdam, (à laquelle a présidé Prosper Marchand), 1720, 4 vol. in-fol. Il y a des marques auxquelles on distingue les véritables exemplaires de cette édition, des faux qui n'en portent que le frontispice. (*Voyez* le Dictionnaire des Livres condamnés, de M. Peignot, tom. I., pag. 21.) La meilleure édition du *Dictionnaire* de Bayle, après celle de 1720, est celle d'Amsterdam (Paris), 1740, 4 vol. in-fol. On en publie une nouvelle édition à Leipsick, format grand in-8° et petit in-fol. Bayle, de son propre aveu, auroit réduit ce grand ouvrage à un seul vol., s'il n'avoit eu plus en vue son libraire que la postérité. La matière de ce Dictionnaire peut être divisée en deux parties, le texte et les notes. Le texte est ordinairement court et peu intéressant, et ne semble être composé que pour amener les notes ; il n'est qu'un accessoire, tandis que celles-ci forment l'objet principal de l'ouvrage. Ces notes sont longues, nombreuses, curieuses et remplies d'une érudition variée et piquante ; c'est à elles qu'est dû le grand succès de ce Dictionnaire. Cette méthode a été blâmée ; elle étoit nouvelle alors. Sans doute que l'auteur la jugea la plus convenable à la disposition des matériaux qu'il possédoit. Quoi qu'il en soit, elle a eu depuis des imitateurs. Chaufepié, ministre protestant, a publié un nouveau Dictionnaire historique, Amsterdam et La Haye, 1750, 4 vol. in-fol., qui sert de supplément et de continuation à celui de Bayle, et dans lequel il a suivi la même méthode ; mais il est bien inférieur à son prédécesseur. Prosper Marchand a aussi imité Bayle dans son Dictionnaire historique. Bayle traite le *pour* et le *contre* de toutes les opinions. Il expose les raisons qui les soutiennent et celles qui les détruisent ; mais, selon plusieurs écrivains, il appuie plus sur les raisonnemens qui peuvent accréditer une erreur, que sur ceux dont on étaye une vérité. Ceux qui ont dit qu'il converse avec ses lecteurs comme Montagne auroient dû ajouter qu'il leur parle avec moins d'énergie. Mais quelques défauts qu'on reproche à Bayle, il faut avouer qu'il étoit né avec un grand fonds d'esprit et de génie, une imagination vive et une mémoire heureuse. Les critiques, qui lui ont refusé une érudition profonde, n'ont pu s'empêcher de lui accorder une vaste lecture, faite très-souvent dans des livres rares et singuliers. Son style, tout verbeux qu'il est, a quelque chose d'agréable et d'original, un air libre et facile, une candeur, une simplicité qui décèlent le génie. Il répand des fleurs sur les matières les plus sèches, et des réflexions solides dans les objets de pur enjouement. Joly a donné des Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle, Paris, 1752, in-fol. Les *Œuvres diverses* de Bayle ont été recueillies à La Haye, en 4 autres vol. in-fol., 1727. Cet ouvrage a été traduit en anglais, 1734, 10 vol. in-fol. L'abbé de Marcy a publié l'Analyse de ses écrits ; et des Maiseaux sa Vie en 2 vol. in-12. Ce dernier ouvrage auroit pu se réduire à la moitié d'un. En nous résumant,

et mettant de côté tout esprit de parti, nous nous bornerons à citer le passage suivant d'un de nos premiers publicistes. « Bayle acheta, comme beaucoup d'autres, fort cher sa célébrité. Son caractère, les lumières de son esprit, sa philosophie pratique, auroient dû le faire chérir et honorer. Moins audacieux que Montaigne, il réclamoit vainement en Hollande la liberté de penser et d'écrire, que le premier avoit trouvée en France : il ne l'eut point, et il fut tour à tour inquiété, calomnié ou proscrit, soit pour douter, soit sous prétexte d'irréligion, d'indifférence ou d'hérésie, soit en faisant intervenir contre lui des soupçons politiques, si commodes pour nuire dans des temps orageux. On trouve que Bayle prouve très-bien qu'en toute matière on a tort de prononcer d'un ton tranchant et trop affirmatif; que dans l'exposé et l'application des faits, toutes les fois que les discussions ont un intérêt quelconque, on les arrange de manière à ce que l'histoire elle-même soit un guide peu sûr. Voilà sa tendance au doute; mais s'il avoit guéri les hommes de ces abus, il faudroit lui ériger des autels. »

II. BAYLE (François), né au diocèse d'Auch, professeur de médecine de l'université de Toulouse, mourut dans cette ville en 1709, à 87 ans, avec la fermeté d'un philosophe chrétien. C'étoit un homme très modeste, qui, fermant les yeux sur son mérite, n'en voyoit que mieux celui des autres. Nous avons de lui une *Physique latine*, publiée en 1700, 3 vol. in-4°, et quelques *Traités de médecine.*

* BAYLES (Guillaume), un des médecins du roi de Prusse, et membre des collèges de médecine à Londres et à Edimbourg. Il publia, en 1757, un *Essai sur les eaux de Bath.* Lorsqu'il fut présenté à Frédéric II, ce monarque, à qui on avoit beaucoup vanté les talens du médecin, lui dit : « Pour acquérir tant d'expérience, et parvenir à ce degré de perfection, il faut que vous ayez tué bien du monde ! » « Pas tant que votre majesté », répliqua Bayles.

* BAYLEY (Anselme), théologien de l'Eglise d'Angleterre, mort en 1794, étoit élève du collége du Christ, à Oxford, où il prit, en 1764, ses degrés de docteur en droit. Il a donné un très-grand nombre d'ouvrages ; savoir, l'*Antiquité*, l'*Evidence* et la *Certitude du christianisme*, démontrées par l'examen fait par le docteur Midelson, d'un discours de l'évêque de Londres sur les prophéties. *Traité pratique de l'art de chanter et de jouer des instrumens avec une juste expression et un goût réel. Grammaire anglaise*, très-complète, in-8°. Une *Grammaire hébraïque, sans points et avec des points*, in-8°. L'*Ancien Testament, en anglais et en hébreu, avec des remarques critiques et grammaticales*, 4 v. in-8°. Les *Commandemens de Dieu*. Les *Institutions et statuts de religion, dans les églises juive et chrétienne. Deux Sermons*, in-8°. L'*Alliance de la musique et de la poésie*, in-8°.

* BAYLY (Gauthier), médecin anglais, né à Portsham, professa la médecine à Oxford, et devint médecin de la reine. Il mourut en 1592. On a de lui quelques *Traités des maladies des yeux.*

* BAYNE, capitaine du vaisseau anglais l'Alfred, inventeur d'un nouvel instrument de destruction, appelé depuis *Caronade*, en fut la première victime. L'amiral Rodney et le comte de Grasse se canonnoient le 9 avril 1782, trois jours avant le fameux combat du 12.

Bayne, qui prit part au combat, et qui, pour la première fois, voulut s'assurer de l'effet de ses caronades, s'appuya sur son lieutenant de vaisseau, et lui dit : « Maintenant vous allez voir l'effet que produiront mes caronades. » Au même instant, un boulet vint frapper l'inventeur, et le tua sur la place le 9 avril 1782.

*BAYRO (Pierre de), né à Turin vers l'an 1478, enseigna la médecine dans les écoles de cette ville, et devint ensuite premier médecin de Charles III, duc de Savoie. Il mourut le 1er avril 1558. On a de ce médecin, I. *De pestilentiâ ejusque curatione per præservationum et curationum regimen*, Taurini, 1507, in-4°; Parisiis, 1513, in-8°. II. *Lexypyretæ perpetuæ quæstiones et annexorum solutio ; de nobilitate facultatis medicinæ*, Taurini, 1512, in-fol. III. *De medendis humani corporis malis Enchyridion, quod vulgò* Veni mecum *vocant*, Basileæ, 1563, 1578, in-8°, par les soins de Théodore Zwinger, Lugduni, 1561, in-12; Francofurti, 1612, in-12.

* BAZAN. *Voyez* BASSAN *et* BAIAN.

BAZARLU, l'un des saints du culte mahométan. Il s'enferma pendant la plus grande partie de sa vie dans une cellule, où il s'appliqua uniquement à contempler le ciel, et à méditer sur le mot *Hu* qu'il avoit écrit en gros caractères sur sa muraille, et qui signifie *Celui qui est.*

† I. BAZIN (N.), né à Rouen en 1673, vint achever ses études à Paris, et y devint supérieur de la communauté de Saint-Hilaire. Ses *Sermons* n'ont point été publiés. On lui doit quelques ouvrages de piété, dont le plus répandu est, *Exercices du pénitent.* Il est mort à Paris en 1734.

† II. BAZIN (N.), médecin de Strasbourg, exerça sa profession avec honneur, et se délassa de ses travaux par l'étude de la botanique et de l'histoire naturelle. On lui doit dans ces deux genres des ouvrages estimés. I. *Observations sur les plantes*, Strasbourg, 1741, in-8°. II. *Traité de l'accroissement des plantes*, 1743, in-8°. III. *Histoire des abeilles*, Paris, 1744, 2 vol. in-12. IV. *Lettre sur les polypes*, 1745, in-12. V. *Abrégé de l'histoire des insectes*, Paris, 1747, 2 vol. in-12. C'est un excellent extrait de l'ouvrage de Réaumur. Bazin est mort au mois de mai 1754.

*III. BAZIN (Nicolas), graveur au burin. Les pièces qu'on a de lui représentent des sujets de dévotion, et sont remarquables parce qu'elles ont toutes la même dimension. Si cet artiste du seizième siècle voulut, par cette originalité, faire passer son nom à la postérité, il n'a pas mal réussi, car ses gravures sont appelées des *Bazin*.

IV. BAZIN. *Voyez* BEZONS.

BAZINE. *Voyez* BASINE.

† BAZIRE (Claude), né en 1764, d'un négociant de Dijon, jouissant de la considération publique. Il avoit fait ses études chez les oratoriens, et se proposoit même d'entrer dans cet ordre; mais il quitta la soutane pour entrer en qualité de commis aux archives de la province de Bourgogne. La révolution ayant éclaté, il se mit à la tête du club de Dijon, et de tous les attroupemens. En 1791, il fut nommé administrateur de district; et, en septembre de la même année, député du département de la Côte-d'Or à l'assemblée législative, trop jeune pour une fonction aussi importante, et n'ayant d'ailleurs aucun talent, mais un caractère fougueux et de l'audace. Pour s'échauffer l'esprit, il prenoit dix à douze tasses

de café par jour. Il devint bientôt l'un des instrumens de la société des jacobins. Il n'occupoit la tribune que pour faire des dénonciations. Dans la séance de l'assemblée législative du 11 novembre, il se signala par une motion virulente contre le roi; il fit décréter d'accusation le receveur général de Dijon, créer le comité de surveillance, et prétendit prouver l'existence d'un *comité autrichien*, composé de la reine de France, du comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur de la cour de Vienne, etc. Pour opérer une contre-révolution, par suite de cette dénonciation, le juge de paix de la section du Pont-Neuf lança contre lui, et contre Merlin et Chabot ses collègues, un *mandat d'amener*; mais l'assemblée prit leur défense, et le mandat n'eut point d'effet: cette fausse démarche, de la part du gouvernement, lui porta un coup mortel. La Rivière, juge de paix, qui avoit obéi à l'autorité supérieure, fut mis en prison et égorgé dans la terrible journée du 2 septembre 1792. Bazire, nommé député à la convention nationale, n'en devint que plus audacieux par son système de dénonciation: il fut nommé membre du comité de sûreté générale, et fut ensuite envoyé en mission à Lyon avec Le Gendre et Rovère. Les officiers municipaux furent alors destitués et remplacés par des partisans de Châlier. De retour à Paris, Bazire combattit, dans la séance du 10 novembre 1793, la proposition d'obliger les députés de rendre compte de leur fortune; il se prononça contre la *terreur*, déclara que c'étoit un système destructeur des vertus républicaines, et s'opposa à ce qu'on mît hors la loi les prévenus qui parviendroient à s'échapper. Un tel retour sur lui-même le rendit suspect à la société des jacobins, et, malgré sa rétractation dans leur assemblée, il fut proscrit. Robespierre le fit accuser de friponneries et de desseins contre-révolutionnaires. Il fut mis en arrestation au Luxembourg, et traduit au fatal tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 12 germinal an 2, 1er avril 1794. Bazire étoit alors âgé de 30 ans.

† BAZMAN *et* COBAD furent deux guerriers célèbres, qui décidèrent dans un combat singulier du sort des Turcs et des Persans. Bazman étoit Turc et sujet d'Afrasiab, roi du Turkestan, qui avoit passé le Gihon, et s'avançoit avec une armée formidable pour envahir la Perse. Cobad étoit Persan, et officier de l'armée de Naudhar, l'un des derniers rois de la première dynastie persanne. Les deux monarques remirent la décision de leurs démêlés au succès du combat de Bazman et de Cobad, en jurant que celui des deux qui seroit vainqueur feroit triompher son souverain. Bazman succomba; aussitôt Afrasiab, fidèle à son serment, repassa le Gihon et laissa Naudhar en paix.

* BAZZANI (Matthieu), médecin, né à Bologne le 16 avril 1674, étudia la botanique et la médecine dans sa patrie, et prit ses degrés en 1698. Il obtint ensuite une chaire dans l'université de Bologne, où il mourut le 29 décembre 1749. Il a laissé un ouvrage intitulé *De ambiguè prolatis in judicium criminationibus consultationes physico-medicæ nonnullæ* 1742, in-4°. Ce médecin a nourri plusieurs poulets avec de la garance, et les résultats de ses expériences sont en tout conformes à celles de Duhamel, excepté que ses poulets ont très-bien résisté, au lieu que ceux de Duhamel n'ont pu soutenir les épreuves auxquelles il les avoit soumis. *Voyez* les Œuvres de Duhamel.

* BAZZAZ, auteur d'*Abab-Al-Mafredat*, ou *Traité des conditions*

particulières et des propriétés de tradition. Il a composé aussi d'autres ouvrages sur la religion mahométane.

† BÉ (Guillaume le), libraire, fondeur de caractères et imprimeur, porta son art à un degré de perfection que personne n'avoit encore atteint jusqu'à lui. Aux talens de ce genre, il joignoit la connoissance des langues orientales. Les livres sortis de ses presses prouvent combien il a concouru à l'avancement et à la perfection de l'art de l'imprimerie. Il a donné sur-tout beaucoup de soins aux *Figures de la Sainte Bible*, *accompagnées de briefs discours*, in-fol., composés par le libraire Jean Le Clerc, son beau-père. Il mourut en 1685.

* BEACON (Thomas), théologien anglais du 16e siècle. A l'avénement de la reine Marie au trône, il prit la fuite, et se retira en Allemagne, où il écrivit quelques pamphlets contre le papisme. Sous le règne d'Elisabeth il retourna en Angleterre, et fut chanoine de la cathédrale de Cantorbéry. Ses ouvrages ont été recueillis en 3 vol. in-fol.

* BEALE (Marie), née en 1632, à Suffolk, en Angleterre, se distingua dans la peinture des portraits. Elle égala les artistes ses contemporains en coloris, force et vivacité. Plusieurs de ses portraits, tels que ceux de *Tillostson*, de *Stillingfleet*, de *Patrick*, de *Wilkin*, *etc.*, existent encore dans la collection du comte Ilchester à Melbury. Elle a copié avec beaucoup d'exactitude et de talent les ouvrages de sir Pierre Lely et de Van Dyck, et cultivoit aussi la poésie. Elle a paraphrasé *quelques-uns des psaumes de David* dans la version du docteur Woodford. Son époux et deux de ses fils furent aussi peintres, mais l'un des deux exerça de plus la médecine avec succès à Coventry. Marie Béale mourut le 28 décembre 1697.

* BEARD (Jean), comédien et chanteur anglais, avoit été destiné à la chapelle du roi, mais il débuta, en 1737, au théâtre de Drury-Lane, par le rôle de sir Jean Loverule, dans le Diable à payer. En 1737, il épousa lady Henriette Herberg, fille du comte de Valdegrave, et veuve du lord Edouard Herbert, qui lui apporta peu de fortune. Cependant il quitta le théâtre, mais il le reprit quelques années après. Cet acteur a joui de quelque réputation, même comme chanteur. Il est mort en 1768, âgé de 74 ans.

BÉARDE DE L'ABBAYE (N.) s'attacha à l'étude de l'économie rurale, et mourut à Paris, à la fleur de son âge, en 1771. On lui doit, I. *Essai d'Agriculture*, 1769, in-8°. II. Une Dissertation, couronnée à l'académie de Pétersbourg, sur cette question : « Est-il avantageux à un état que les paysans possèdent des terres en propriété? » Paris, 1769, in-8°.

BÉATILLO (Antoine), né à Bari en 1570, mort à Naples en 1642, se fit jésuite et devint grand prédicateur. On lui doit, I. *L'Histoire de Bari*, 1637, in-4°. II. *Vie de saint Irenée*. III. *Vie de saint Nicolas archevêque*. IV. D'autres Vies d'hommes pieux et recommandables par leurs vertus.

* I. BEATON (David), cardinal, archevêque de Saint-André en Ecosse, né en 1494, fut chargé en 1528 de négocier le mariage de Jacques V avec la princesse Madeleine de France, et ensuite avec la princesse Marie. A cette occasion il fut nommé résident en France en 1519. En 1523 il obtint la riche abbaye d'Abroath. En 1528, il fut nommé chancelier

du petit sceau. Cette même année Paul III le fit cardinal, et peu après il obtint l'archevêché de Saint-André, et fut fait primat d'Ecosse. A la mort du roi, le cardinal fut emprisonné par ordre des lords du conseil; mais peu de temps après il fut élargi par le régent, qui le fit chancelier du royaume. Ce cardinal fut un ardent persécuteur des protestans, et un des principaux auteurs du supplice du célèbre Wishart, qui fut brûlé devant son palais; mais peu après le prélat fut assassiné par Lesley, fils aîné du comte de Rothes, et quelques autres protestans.

* II. BEATON (Jacques), neveu du cardinal, né à Balfour en 1530. A 25 ans il étoit archevêque de Glasgow; mais en 1560 il passa en France, emportant avec lui les vases sacrés et les archives de sa cathédrale. Cet évêque, auteur d'une *Histoire d'Ecosse*, qui n'a pas été imprimée, mourut à Paris en 1603.

† BEATOUR, cardinal écossais, archevêque de Saint-André, fut assassiné dans le 16e siècle, pendant les troubles de religion. Une nouvelle preuve, combien le fanatisme dénature toutes les idées, c'est que Knox (*voyez* ce mot) donne au récit de ce meurtre le titre de Joyeuse narration.

* BEATRICETTI ou BEATRICI, graveur au burin, ayant acquis quelque talent dans le dessin, suivit le conseil de ses amis, et échangea le séjour de la Lorraine, sa patrie, contre celui de l'Italie. Il a gravé plusieurs pièces d'après les grands maîtres Michel-Ange, Jules-Romain et autres. Les connoisseurs estiment sur-tout son *Christ*, au pied duquel sont représentés la Vierge, la Magdeleine et saint Jean, d'après Mutiano, et un *Sacrifice d'Iphigénie*, d'après Périn del Vaga. Né à Lunéville en 1570, il est mort à Rome en 1631.

I. BÉATRIX (sainte) donna la sépulture à saint Simplice et à saint Faustin, martyrs décapités à Rome l'an 303. Elle fut découverte, arrêtée et étranglée dans sa prison. Le pape Léon fit transporter ses reliques dans une église qu'il faisoit bâtir à Rome; elles sont maintenant dans celle de Sainte-Marie Majeure.

† II. BÉATRIX, femme de Frédéric I, et fille de Renaud, comte de Bourgogne, fut mariée à cet empereur en 1156. Elle eut la curiosité d'aller à Milan pour voir cette ville. A peine y fut-elle arrivée, que le peuple, désespéré d'avoir perdu son ancienne liberté, la traita d'une manière indigne. Les mutins, s'étant saisis de sa personne, la mirent sur une ânesse, le visage tourné du côté de la queue, qu'ils lui mirent en main en guise de bride, et la promenèrent en cet état par toute la ville. Une action si insolente ne demeura pas long-temps impunie. L'empereur, les ayant assiégés en 1162, prit et rasa leur ville jusqu'aux fondemens, à la réserve de trois églises. Il la fit ensuite labourer et y fit semer du sel. Il y a même des auteurs qui ont écrit que ceux qui furent pris ne purent sauver leur vie qu'à condition de tirer avec les dents une figue, que l'on mettoit au derrière de l'ânesse sur laquelle l'impératrice avoit été menée. Il y en eut, dit-on, qui aimèrent mieux souffrir la mort. On prétend que c'est de là qu'est venue cette sorte d'injure, qui est en usage encore aujourd'hui parmi les Italiens, lorsqu'en mettant un doigt entre deux autres, ils disent par moquerie: « Voila la figue. »

† III. BÉATRIX DE PROVENCE, fille et héritière de Raimond Bérenger, comte de Provence, épousa en 1245 Charles de France, fils de Louis VIII. Ses trois sœurs avoient été unies à des souverains, Béatrix

désiroit le même honneur ; elle en jouit bientôt, son époux ayant été investi du royaume de Naples et de Sicile ; et elle fut elle-même couronnée à Rome le 6 janvier 1265. Béatrix mourut à Nocera quelque temps après son couronnement. — BÉATRIX de Savoie, mère de la précédente, fonda, en 1248, un couvent de dominicains près de Sisteron, et une commanderie de Malte. On voyoit son tombeau dans l'église de Saint-Jean, à Aix. — BÉATRIX de Portugal épousa, en 1521, Charles III, duc de Savoie, et fut célébrée pour sa sagesse et sa beauté. — BÉATRIX de Lorraine devint duchesse de Toscane, et montra dans les troubles de l'Italie autant de prudence que de courage. Elle eut pour fille la fameuse comtesse Mathilde, bienfaitrice du saint-siége.

* I. BEATTIE (James), écrivain distingué, né en 1735 dans le Kincardineshire en Ecosse. Son père, qui étoit fermier, l'envoya à l'université d'Aberdeen, où il continua ses études de manière à se concilier l'estime de ses supérieurs. Il y obtint une bourse. Il fut ensuite maître à Alloa dans le Fifeshire, d'où il passa à Aberdeen. Là, il fut d'abord suppléant dans l'école de grammaire, et il épousa la fille du maître en 1760. Il publia un petit volume de poésies tant originales que traduites. En 1765 il donna son *Jugement de Pâris*. Ses meilleurs ouvrages ont été en prose, principalement celui qu'il publia en 1770, intitulé *Essai sur la nature et l'immutabilité du vrai*, en opposition au sophisme et au scepticisme. Cet ouvrage étoit dirigé contre les Œuvres philosophiques de Hume, qui en fut tellement affecté, qu'il ne put jamais depuis entendre prononcer le nom de Beattie sans émotion ni chagrin. En 1771, cet auteur mit au jour le premier livre de son beau poëme, le *Menestrel*, qui fut achevé en 1774, et eut bientôt plusieurs éditions. Cette production lui valut l'amitié du comte d'Errole, dont la protection le fit nommer à la chaire de philosophie morale du collége Marshall d'Aberdeen. Il occupa cette place avec distinction jusqu'à sa mort. Il obtint aussi du roi une pension annuelle de 200 livres sterling. Dans ce même temps il vint à Londres, où il fut accueilli des personnages les plus marquans en littérature. En 1783 il publia *des dissertations morales et critiques*, in-4°. En 1786 l'évêque de Londres l'engagea à publier deux petits volumes *sur les preuves de la religion chrétienne*. Outre ces ouvrages, il a donné aussi les *Elémens de la science morale*, qui n'étoient qu'un abrégé de ses leçons. Le docteur Beattie est mort en octobre 1803, à l'âge de 68 ans.

* II. BEATTIE (James Hay), fils aîné du précédent, né à Aberdeen en 1768. Sa douceur et sa docilité étoient telles que son père put à peine le reprendre trois ou quatre fois dans sa vie. « Les premières règles de morale que je lui prescrivis, dit son père, furent de ne dire jamais que la vérité, et de garder inviolablement un secret ; et je n'ai jamais trouvé, ajouta-t-il, qu'il ait manqué sur l'un ou l'autre point. » A 13 ans le jeune Beattie entra au collége Marshall, et en 1786 il prit les degrés de maître-ès-arts. Il n'avoit pas 19 ans quand il fut nommé professeur de morale et de logique à l'université d'Aberdeen. Il étudia aussi l'art de la musique et jouoit bien du violon et de l'orgue ; il avoit eu l'adresse de se faire lui-même ce dernier instrument. Ce jeune homme, d'une si belle espérance, mourut d'une fièvre nerveuse en 1790. On a de lui un petit volume de *poésies*, que son père a publié en 1799 avec sa vie.

* I. BEATUS, prêtre espagnol qui vivoit sur la fin du huitième siècle, vers l'an 791, écrivit avec Ethérius, évêque d'Osma, contre Elipand, archevêque de Tolède, un ouvrage divisé en deux livres sous ce titre, *De adoptione Christi filii Dei*. Pierre Stewart le publia à Ingolstadt, et depuis on l'a inséré dans la Bibliothèque des Pères.

* II. BEATUS RHENANUS, savant du 15[e] siècle, mort à Strasbourg en 1747. Son nom fut changé en Rhenanus, parcequ'il étoit né à Rheinac. C'étoit un homme profondément instruit, et le premier qui ait publié l'*Histoire de Velleius Paterculus*. Il a donné aussi une édition des ouvrages de Tertullien, et y a ajouté des notes précieuses, ainsi qu'à plusieurs livres classiques, épîtres et autres ouvrages de différens auteurs.

† I. BEAU (Jean-Baptiste le), né en 1602, dans le comtat d'Avignon, mort à Montpellier le 26 juillet 1670, se fit jésuite, et publia plusieurs *Dissertations* érudites, que Grævius a insérées dans ses Antiquités romaines. Il a de plus écrit des *Vies de François d'Estaing*, évêque de Rodez, *de Barthélemi des Martyrs*, *d'Alphonse Torribius*, évêque de Lima; et une Dissertation latine *sur les Stratagèmes employés à la guerre par les Gaulois et les Français*, Francfort, 1661.

† II. BEAU (Charles le), d'abord professeur de rhétorique au collège des Grassins, ensuite professeur au collège royal, secrétaire du duc d'Orléans, secrétaire perpétuel et pensionnaire de l'académie des inscriptions, naquit à Paris le 15 octobre 1701, et mourut dans cette ville le 13 mars 1778. Il étoit marié et n'a laissé qu'une fille. Cet académicien laborieux, l'émule de Rollin dans l'art d'enseigner, adoré de ses disciples comme ce célèbre professeur, avoit peut-être une plus vaste littérature que lui. Peu d'hommes ont mieux connu les belles-lettres grecques et latines. Son *Histoire du Bas-Empire*, Paris, 1757, en 22 vol. in-12, faisant suite à l'Histoire des Empereurs de Crevier, étoit un ouvrage d'autant plus difficile, qu'il a fallu, pour le composer, concilier sans cesse des écrivains qui se contredisent, remplir des lacunes et faire un corps régulier d'un amas de débris informes. Il y règne une critique judicieuse et un style élégant et soigné. Le rhéteur s'y fait quelquefois un peu trop sentir; mais en général on la lit avec plaisir et avec fruit. Les Mémoires de l'académie des belles-lettres sont enrichis de plusieurs *Dissertations* savantes du même auteur sur les médailles restituées, la légion romaine, l'art de la guerre chez les Romains, et de trente-quatre *Eloges historiques*, où le caractère des académiciens est saisi avec justesse et peint avec vérité. Une place à l'académie des belles-lettres lui étoit destinée. Bougainville, le traducteur de l'Anti-Lucrèce, se présenta avec moins de titres; il redoutoit un concurrent tel que Le Beau, auquel il ne craignit point de faire part de ses désirs. Ce professeur entra dans sa peine, et courut chez les amis qui lui avoient promis leurs voix pour les procurer au jeune littérateur. « C'est le moindre des sacrifices, disoit-il, que j'eusse voulu faire pour obliger un homme de mérite. » — Le Beau fut reçu à l'élection suivante; et Capperonnier, surpris de son savoir, et touché de son honnêteté, disoit: « Il est notre maître à tous! » Sa modestie égaloit ses lumières. Il répondoit à ceux qui le louoient sur l'immensité de ses travaux: « J'en sais bien assez pour être humilié de ce que je ne sais pas. Thiexriat a publié les

Œuvres latines de Le Beau, Paris, 1782, 2 vol. in-8°. On y trouve des *Harangues* et des *Poésies*. Les premières ne sont pas sans mérite, quoique la plupart de ses discours de collége ne soient guère que des amplifications. Les secondes respirent le goût de la saine antiquité, si l'on excepte ses *Fables* : il n'a pas connu le style de ce genre ; mais la plupart de ses pièces détachées sur des sujets tirés de l'histoire ou de l'Ecriture, offrent de belles images, une latinité pure, et un bon goût de versification.

† III. BEAU (Jean-Louis le), frère du précédent, professeur de rhétorique au collége des Grassins, de l'académie des inscriptions, naquit à Paris le 8 mars 1721, et mourut le 12 mars 1766. Il remplit avec distinction les fonctions d'académicien et de professeur. Il est auteur d'un *Discours* dans lequel, après avoir fait voir combien la pauvreté est nuisible aux gens de lettres, et quels sont les dangers qu'ils ont à redouter des richesses, il conclut que l'état d'une heureuse médiocrité est celui qui leur convient. Il a donné une édition d'Homère, grecque et latine, en 2 vol., 1746 ; les *Oraisons de Cicéron*, en 3 vol., 1750, et les a enrichies de notes.

† BEAUBRUEIL (Jean de), avocat à Limoges, composa et fit jouer, en 1582, *Régulus*, l'une de nos plus anciennes tragédies.

† BEAUCAIRE DE PÉGUILLON (François), né dans le Bourbonnais, d'une famille ancienne, fut précepteur du cardinal Charles de Lorraine, qu'il accompagna à Rome, et qui lui céda l'évêché de Metz. Il le suivit encore au concile de Trente, et y parla avec beaucoup d'éloquence et de zèle contre les prétentions des Ultramontains, et sur la nécessité de la réformation. Péguillon se retira en Bourbonnais, après s'être démis de son évêché. C'est là qu'il composa ses *Rerum Gallicarum commentaria, ab anno* 1541 *ad annum* 1562, Lyon, 1625, in-fol. On a encore de lui un *Traité des enfans morts dans le sein de leurs mères*, 1567, in-8°. Il mourut en 1591, avec la réputation d'un prélat savant et vertueux. Son *Histoire de France* ne parut qu'après sa mort, comme il l'avoit désiré. Elle est écrite en latin assez pur ; mais le style est diffus, quelquefois obscur et embarrassé. Elle renferme les événemens principaux de son temps, qu'il décrit avec plus de détail que d'impartialité. Huet dit « que ce prélat, attaché d'abord au connétable de Bourbon et à d'autres grands seigneurs, n'a pas mis beaucoup de soin à cacher sa passion et ses affections ; que son savoir étoit assez superficiel, et qu'il donne plusieurs étymologies qui sont de véritables fadaises. »

I. BEAUCHAMP (Richard), comte de WARWICK, né en 1381, mort à Rouen l'an 1439, assista au concile de Constance, et remporta plusieurs victoires sur les Français. Après sa mort, son corps fut transporté en Angleterre, et enterré dans la collégiale de Warwick.

II. BEAUCHAMP, célèbre danseur, mort en 1695, apprit à danser à Louis XIV, et devint le compositeur des ballets de l'opéra, lorsque Lulli eut obtenu le privilége de cet établissement. « Beauchamp, dit Rousseau, étoit savant et recherché dans sa composition, et il avoit besoin de gens habiles pour exécuter ce qu'il inventoit. »

† I. BEAUCHAMPS (Pierre-François GODART de), né à Paris en 1689, et mort dans cette ville en

1761, à 72 ans. On a de lui, I. *Les Amours d'Ismène et d'Isménias*, traduit du grec en français, La Haye (Paris, Coustelier), 1743, petit in-8°. C'est une traduction libre d'un roman grec d'Eustathius ou plutôt Eumathius, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Eustathe, évêque de Thessalonique, et savant commentateur d'Homère. Quoique ce livre se fasse lire avec quelque intérêt, il faut convenir que son auteur grec a une imagination désordonnée; il invente non seulement les personnages et les actions, mais même des lieux nouveaux et de nouvelles villes. On a donné une belle édition de la traduction de ce roman, Paris, 1797, in-4°, figures enluminées. Lélio Carani l'a traduit en italien, Venise, 1560, in-8°. II. Autre roman grec, de Cyrus-Théodore Prodrome, traduit en français, 1746, in-12. III. *Recherches sur les Théâtres de France*, 1735, in-4° et in-8°, 3 volumes. Beauchamps ne s'est pas borné à compiler les titres des pièces de théâtre, il y a joint des particularités sur la vie de quelques comédiens français; mais il a oublié plusieurs anecdotes intéressantes. On auroit souhaité qu'il eût développé le goût de nos ancêtres pour les spectacles, l'art et les progrès du théâtre tragique et comique depuis Jodelle, le génie de nos poëtes et leur manière d'imiter les anciens. IV. *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, en vers français assez faciles, mais prosaïques, 1737, in-8°. V. Plusieurs *Pièces de Théâtre*, dont les titres se trouvent dans le Calendrier des Spectacles de Paris. VI. Le roman de *Funestine*, 1737. Enfin on lui attribue un livre sotadique intitulé *Histoire du prince Apprius* (*Priape*), 1722 et 1728, in-12.

* II. BEAUCHAMPS (Joseph), astronome, membre de l'institut national, naquit à Vesoul le 29 juin 1752. Il se destina d'abord à l'état religieux, et même entra dans l'ordre des bernardins en 1767. Mais son goût pour l'astronomie lui fit suivre les leçons de Lalande, dont il devint l'ami, et bientôt l'un des élèves distingués. Dès 1774, son oncle Miroudat, évêque de Babylone, l'avoit destiné à être son grand-vicaire. Il partit en 1781 pour aller remplir ces fonctions dans le Levant, et en même temps y faire des observations astronomiques. Il observa d'abord à Alep; de là se rendit à Bagdad, où son séjour à été très-utile à l'astronomie. En 1784, il alla à Bassora, et en 1786, en Perse. La révolution le fit revenir en France en 1790, après avoir rendu les plus grands services aux sciences comme astronome, comme géographe et comme antiquaire. Ses longs et pénibles travaux sont consignés dans le Journal des Savans de 1782, 84, 85, 87, 88 et 90. Beauchamps resta dans sa famille jusqu'en 1795, époque à laquelle le gouvernement français le nomma consul à Mascate en Arabie. Il partit en 1796, et arriva à Constantinople en 1797. Il se rendit de là sur les bords de la mer Noire, y fit des observations, et rectifia quelques erreurs qui existoient dans les cartes de cette mer. Il alloit passer à Mascate, quand le général Bonaparte, chef de l'expédition d'Egypte, l'appela dans cette contrée. Beauchamps s'y rendit en 1798, et travailla avec les savans employés dans cette expédition. En 1799, le général en chef le chargea, pour Constantinople, d'une mission secrète. Il partit; mais à peine sorti du port d'Alexandrie, il fut pris par les Anglais, et livré au grand-turc comme espion. On vouloit d'abord le faire périr; mais les ambassadeurs d'Espagne et de Russie

s'étant intéressés pour lui, il en fut quitte pour une captivité assez dure dans un château fort sur les bords de la mer Noire. La liberté lui fut rendue en 1801. Le général Bonaparte, alors premier consul, le nomma commissaire des relations commerciales à Lisbonne. Beauchamps apprit cette nomination avant son retour ; mais à peine arrivé à Nice, il y mourut le 19 novembre 1801, emportant les regrets de tous ceux qui l'avoient connu, et particulièrement des savans.

† BEAUCHATEAU (François-Matthieu CHATELET de), naquit à Paris d'un comédien en 1645. Il fut mis dès l'âge de huit ans au rang des poëtes. La reine, mère de Louis XIV, le cardinal Mazarin, le chancelier Séguier, et les premiers personnages de la cour, se faisoient un plaisir de converser avec cet enfant. Il n'avoit que douze ans lorsqu'il publia un Recueil de ses Poésies, in-4°, sous ce titre : *La Lyre du jeune Apollon* ou *la Muse naissante du petit de Beauchâteau*, avec les portraits en taille-douce des personnes qu'il y célébroit. Environ deux ans après, il passa en Angleterre, sous le nom de Luzancy, avec un ecclésiastique apostat. Cromwell, et les personnes les plus distinguées de cette île, admirèrent le jeune poëte. On dit que son compagnon le mena ensuite en Perse, et que depuis ce temps on n'a pu découvrir ce qu'il étoit devenu. Dans les Lettres sur divers sujets de Piété, de Morale et de Conduite, par Claude de Sainte-Marthe, Paris, 1709, 2 vol. in-12, on trouve dans le tome II, lettre 59e, des anecdotes curieuses sur Beauchâteau père et fils.

* BEAUCLAIR (N. de), né à l'Ile de France, est mort directeur d'un institut d'éducation et conseiller du landgrave, à Darmstadt, le 11 mai 1804, âgé de 69 ans. Nous avons de lui, I. *Histoire de mademoiselle de Grisoles, écrite par elle-même*, Londres, 1770, in-8°. II. *Histoire de Pierre III, empereur de Russie*, avec plusieurs anecdotes singulières, 1774, in-8°. III. *Cours de gallicismes*, Francfort, 1794, in-8°.

† BEAUCOUSIN (Christophe-Jean-François), natif de Noyon, embrassa la profession d'avocat à Paris, et mourut dans cette ville en 1798, âgé d'environ 75 ans. Après avoir passé presque toute sa vie à recueillir des livres et des manuscrits en tout genre de littérature, mais particulièrement sur l'histoire littéraire, il est mort sans avoir mis au jour aucun ouvrage important. La table des auteurs de la nouvelle édition de la Bibliothèque historique de la France présente l'état des principaux manuscrits de sa composition. Non seulement Beaucousin a coopéré à cet important ouvrage, mais, depuis son impression, il a fait au crayon, sur l'exemplaire qu'il possédoit, une multitude de corrections, d'autant plus exactes qu'il avoit les ouvrages sous les yeux. On a de lui les *Vies d'Antoine Le Conte, de Jean d'Artis, de Bonaventure Fourcroy, de Nicolas de Ramel, de Philibert Delorme ;* les *Eloges de J. B. Hatté, de Loiseau, de Mauléon, de Jacques et Pierre Sarasin ;* la *Notice des ouvrages de Charles du Moulin*, jurisconsulte ; l'*Histoire des Hommes illustres de Noyon ; Eloge de madame Beaucousin*, sa mère.

* BEAVER (Jean), bénédictin de Westminster au 14e siècle. On a de lui une *Chronique anglaise depuis Brutus jusqu'à son temps*, et un livre intitulé *De rebus cœnobii Westmonasteriensis.*

* I. BEAUFFREMONT SENNE-

CEY (Nicolas de), fils de Pierre II de Beauffremont, baron de Sennecey, né en 1520, fut choisi, à l'age de 30 ans, pour président de la chambre de la noblesse de Bourgogne, et nommé élu de la noblesse aux états de cette province. Les états-généraux de France ayant été convoqués en 1560, le baron de Sennecey y parut comme député de la noblesse de Bourgogne; la harangue qu'il y prononça au nom de la noblesse de France fut imprimée en 1561, in-8°. Ces états se terminèrent par le colloque de Poissy. La Bourgogne lui dut la réformation de sa coutume, et ce fut pour justifier l'opinion de ce baron que Claude de Taby, son parent, publia ses Explications sur les articles les plus importans de la Coutume de Bourgogne, Lyon, 1580. Le baron de Sennecey, qui s'étoit si avantageusement fait connoître, fut appelé à la cour. « Indépendamment de sa haute noblesse, dit le président de Thou, il avoit encore beaucoup de sagesse et de science, qualités rares parmi les guerriers. » On lui donna l'office de prevôt de l'hôtel : cette place, dont la juridiction ne s'étendoit auparavant que sur les gens de néant qui suivoient la cour, devint, sous le baron de Sennecey, une des plus importantes du royaume. Il fut le premier qui aït pris le titre de grand-prevôt de France. On le vit dans cette place servir les fureurs de Catherine de Médicis, coopérer activement aux massacres de la Saint-Barthélemi, et livrer à la férocité du peuple le malheureux président de La Place. « Sennecey, dit M. de Thou, avoit des ordres précis de la reine; mais le comte de Charni avoit aussi reçu des ordres formels de son roi, et ne les mit pas à exécution. » Nicolas de Beauffremont, bailli de Châlons-sur-Saône, fut élu, par la noblesse de ce bailliage, député aux états-généraux de 1576; il y porta la parole, au nom de la noblesse de France, avec la liberté d'un Gaulois et la dignité d'un Romain. D'Aubigné nous a conservé (liv. 3, chap. 6, pag. 856 de son Hist.) un fragment de cette harangue, qui fut imprimée en 1577, Paris, in-12, sous ce titre : *Proposition de la noblesse de France, faite au roi par Claude de Beauffremont de Sennecey*. Il est démontré ailleurs, d'après plusieurs rapprochemens, qu'il y a erreur de prénom, et que ce discours appartient à Nicolas et non à Claude, son fils. Pendant cette assemblée, le baron de Sennecey, qui s'étoit occupé à recueillir des notes sur tout ce qui se passoit, les mit en ordre, et les publia sous ce titre : *Recueil de ce qui s'est passé en l'assemblée du tiers-état aux Etats de Blois, depuis le* 15 *novembre* 1576 *jusqu'en mars* 1577, in-8°; réimprimé pag. 263 du Recueil des Etats-généraux, Paris, 1651, in-8°, traduit par Philibert Bugnion, et imprimé en 1577, in-8°, sous ce titre : *Commentarius de iis omnibus quæ in tertii ordinis conventu, etc.*

* II. BEAUFFREMONT (Claude de), fils du précédent, naquit en 1546, se montra, au commencement de sa carrière politique, un des plus zélés partisans de la ligue, et la termina par devenir un des plus fidèles sujets du meilleur des rois. Nommé élu de la noblesse de la province de Bourgogne en 1581, il ne se distingua pas moins que son père à la tète de l'administration de la province. En 1585, il fut choisi par le roi pour succéder au vicomte de Tavannes dans le gouvernement des ville et château d'Auxonne; il prêta serment de fidélité aux habitans le 21 août 1586. Les états-

généraux du royaume ayant été convoqués à Blois en 1588, Sennecey y parut comme député de la noblesse du bailliage de Châlons-sur-Saône, et y fut élu président de l'ordre de la noblesse de France. Il porta la parole dans cette assemblée ; son discours, dont d'Aubigné (page 176) nous a conservé la substance, étoit considéré comme une des bonnes pièces du temps. Il fut imprimé à Paris, 1588, in-8°, et se trouve page 140 du troisième volume des Mémoires de la Ligue, page 133 du Recueil des Etats-Généraux, imprimé chez Quinet. La mort du duc de Guise ayant fait dissoudre ces états, Sennecey revint dans sa province, où il fut nommé par le duc de Mayenne son lieutenant-général en Bourgogne, tandis que le conte de Tavannes étoit dans cette province lieutenant-général de Henri de Bourbon. Pendant ces temps de guerre civile, on vit en Bourgogne Tavannes et Sennecey, guerroyans l'un contre l'autre, tour à tour dévaster les campagnes, faire le siége des villes, exiger à main armée des contributions, etc. La ligue ayant convoqué les états-généraux à Paris en 1593, le baron de Sennecey y parut à la tête de la noblesse. « Ce fut la seconde fois, dit Mézerai, qu'il eut l'honneur de porter la parole en son nom. » « Son discours, dit le Journal de Henri IV, fut court et hardi, plein de bon sens et de dignité, et fut extrêmement goûté. » Les conférences de Surêne ayant amené une trève de trois mois, chaque parti en profita pour envoyer des députés en cour de Rome. Mayenne y envoya de son côté le cardinal de Joyeuse et le baron de Sennecey. S'étant convaincu dans cette mission que la ligue ne devoit plus compter sur les secours de Rome ni de l'Espagne, Sennecey prit soin d'en faire avertir secrètement le duc de Mayenne, pour l'engager à abandonner entièrement ce parti ; mais voyant tous ses efforts inutiles, le baron profita de l'avis pour lui-même, s'en revint dans son ancien gouvernement, et chargea le sieur de La Croix, maire d'Auxonne, député en cour par les habitants de cette ville, de ménager sa réconciliation personnelle avec le monarque, en même temps que la réduction des ville et château d'Auxonne en l'obéissance du roi. Le sieur de La Croix réussit pleinement dans cette double mission ; il obtint, en faveur des habitans d'Auxonne et de leur gouverneur, l'oubli de tout le passé, et la survivance du gouvernement des ville et château d'Auxonne, en faveur de Henri de Beauffremont, fils du baron de Sennecey. Claude de Beauffremont ne jouit pas long-temps des douceurs de la paix ; il mourut l'année suivante dans son château de Sennecey.

* III. BEAUFFREMONT SENNECEY (Henri de), premier des fils de Claude de Beauffremont, baron de Sennecey, né en 1578, succéda à son père dans le gouvernement des ville et château d'Auxonne, et dans la place de bailli et capitaine-gouverneur de Châlons-sur-Saône. En 1605, il fut nommé élu de la noblesse de la province de Bourgogne. Les états-généraux de France ayant été convoqués d'abord à Sens, puis à Paris en 1614, le baron de Sennecey, député de la noblesse du bailliage de Châlons, fut nommé président de l'ordre de la noblesse de France. Peu de temps après, il obtint l'ambassade d'Espagne. Cette légation étoit alors la plus importante, par rapport au mariage de l'infant d'Espagne avec la sœur aînée du roi. Le baron de Sennecey, pendant les cinq années qu'il resta en Espagne, s'y com-

porta avec autant de prudence que de talens. Le roi, satisfait de sa conduite, et en récompense de ses services, le décora du collier de l'ordre du Saint-Esprit, et érigea sa terre de Sennecey en marquisat. Sa correspondance dans cette ambassade est conservée dans un Recueil de Lettres manuscrites, en 7 volumes in-folio, qui étoit déposé à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés (Fontette, n° 30,420). Quelques années après, Sennecey, employé en qualité de maréchal-de-camp dans les armées que Louis XIII commandoit en personne, se trouva au siége de Rohan, où il fut renversé sous une mine, à celui de Saint-Antonin, où il fut grièvement blessé. Il se retira dans son château de Sennecey pour se faire guérir de ses blessures, et son impatience lui fit précipiter les moyens de guérison. Il voulut se transporter à Lyon, pour s'y trouver au passage du roi; mais ses plaies s'étant rouvertes, et la gangrène y ayant pénétré, tous les secours de l'art ne purent lui conserver la vie. Il mourut à Lyon en 1622.

* IV. BEAUFFREMONT SENNECEY (Cl. Ch. Roger de), fils de Henri de Beauffremont, marquis de Sennecey, et de Marie-Catherine de La Rochefoucauld, duchesse de Randan, succéda à son père dans les gouvernemens d'Auxonne, Châlons-sur-Saône et Mâcon. Il fut lieutenant du roi en Bourgogne, et colonel mestre-de-camp du régiment de Piémont. Il se trouva, en 1640, sous le maréchal de La Meilleraie, au siége d'Arras. Les fatigues qu'il y éprouva affoiblirent sa santé; il se retira à Sennecey, et y mourut le 18 mars 1641, âgé de 35 ans.

† BEAUFILS (Guillaume), jésuite, né à St-Flour en Auvergne en 1674, mourut à Toulouse dans un âge très-avancé, le 30 novembre 1757. Le ministère de la chaire, la composition de quelques ouvrages, et la confession, pour laquelle il avoit un goût particulier, remplirent presque toute sa vie. On a de lui quelques *Oraisons funèbres*; la *Vie de Madame de Lestonac*; celle *de Madame de Chantal*; et des *Lettres sur le gouvernement des maisons religieuses*, Paris, 1745, in-12.

† I. BEAUFORT (Henri), cardinal, évêque de Winchester, et frère de Henri IV, roi d'Angleterre, fut employé dans les affaires les plus importantes du royaume, car il fut trois fois chancelier et ambassadeur en France. Depuis, en 1417, il entreprit le voyage de la Terre-Sainte, et passant à Constance, où l'on avoit assemblé un concile général, il y contribua à faire donner un chef à l'Église. En 1426, il fut nommé légat en Allemagne; ce prélat ambitieux et fanatique y fit publier la croisade contre les hérétiques qu'il alla attaquer en 1429. En 1431, il conduisit le jeune Henri VI, roi d'Angleterre, en France, et l'y couronna au mois de novembre, dans l'église de Notre-Dame de Paris. Sur la fin de sa vie, il se retira à Winchester, où il mourut le 11 avril 1447. La carrière de ce prélat fut extrêmement agitée: né avec un caractère orgueilleux et turbulent, il s'immisça dans toutes les affaires, semant la division, les haines, ne cherchant qu'à satisfaire son ambition, et à réaliser ses audacieux projets au milieu des troubles qui fermentoient en France, en Angleterre et en Allemagne.

II. BEAUFORT (le comte de). *Voyez* BOUCICAUT.

III. BEAUFORT (la duchesse

de). *Voyez* Estrées (Gabrielle d'), n° IV.

† IV. BEAUFORT (François de Vendôme, duc de), naquit à Paris en 1616, de César duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Fier de sa naissance, il se distingua de bonne heure par son courage, et se trouva à la bataille d'Avein en 1635, aux siéges de Corbie en 1636, de Hesdin en 1639, et d'Arras en 1640. Il voulut jouer un rôle au commencement de la régence d'Anne d'Autriche, et crut pouvoir gouverner l'état, quoique, selon le cardinal de Retz, il n'en fût pas plus capable que son valet-de-chambre. On l'accusa d'avoir attenté à la vie du cardinal Mazarin : il fut mis à Vincennes en 1643, et se sauva cinq ans après. C'étoit dans le temps de la guerre de la Fronde; il en fut le héros et le jouet. Les frondeurs se servirent de lui pour soulever la populace, dont il étoit adoré, et dont il parloit le langage : aussi il fut appelé le *Roi des halles*. Il étoit grand, bien fait, adroit aux exercices, infatigable, rempli d'audace. Il paroissoit plein de franchise, parce qu'il affectoit des manières grossières; mais il étoit artificieux, et aussi fin que le peut être un homme d'un esprit borné. Le duc de Beaufort servit beaucoup les princes durant cette guerre civile, et se signala en diverses occasions. (*Voyez* Nemours, n° IV.) Lorsque les mécontens firent leur paix, il fit la sienne, et obtint la survivance de la charge d'amiral de France, que son père avoit. Il passa ensuite en Afrique, où l'entreprise de Gigeri ne lui réussit pas; mais l'année d'après, 1665, il défit les vaisseaux des Turcs près de Tunis et d'Alger. Ces infidèles ayant assiégé Candie en 1669, le duc de Beaufort, nommé généralissime des troupes envoyées pour la défense de cette place, en retarda la prise de plus de trois mois. Il périt dans une sortie le 25 juin de la même année, et on ne put retrouver son corps, dont les Turcs avoient coupé la tête. La Grange-Chancel prétend dans une lettre à l'auteur de l'Année littéraire que le duc de Beaufort ne fut point tué au siége de Candie, qu'il fut transféré aux îles de Lérins, et que c'est ce prisonnier si illustre et si ignoré, connu sous le nom de l'*Homme au masque de fer*. Ses preuves ne sont pas démonstratives : il ne s'appuie que sur un ouï-dire de La Mothe Guérin, commandant de Sainte-Marguerite. Il se peut que cet officier ait fait des conjectures, comme tous les autres; mais, de l'aveu de tous ceux qui l'ont connu, il n'a jamais rien assuré : et comment auroit-il pu affirmer quelque chose sur un fait qu'il ne savoit, ni ne pouvoit savoir? La détention de cette victime de la politique étoit un secret d'état; pourquoi l'auroit-on découvert à un homme qui ne l'avoit pas eu sous sa garde? Cet illustre infortuné fut conduit, on ne sait en quelle année, à Pignerol, où de Saint-Mars étoit commandant. Lorsqu'il fut nommé à la lieutenance de roi de Sainte-Marguerite, il emmena avec lui son captif, qui y resta jusqu'au temps où il fut fait gouverneur de la Bastille. On disoit alors que ce prisonnier inconnu étoit un homme d'environ 50 ans. C'est du moins ce que nous assure Audri, qui, de simple cadet, étoit devenu commandant des îles de Lérins, et qui l'étoit encore en 1743. Il n'avoit que 15 ans lorsque le *Masque de fer* fut conduit à Sainte-Marguerite, et il avoit souvent fait sentinelle à sa porte. Ce prisonnier n'avoit que 50 ans dans ce temps-là : ce ne pouvoit donc pas être le duc de Beaufort, qui en auroit eu plus

de 80. Le nom de l'*Homme masqué de fer* étoit caché aux contemporains, et il le sera à la postérité. Il est plus facile de dire ce qu'il n'étoit pas que ce qu'il étoit; et on a fait des efforts bien vains, jusqu'à présent, pour lui ôter le masque qu'il porta jusqu'à sa mort.

†. V. BEAUFORT (Louis de), mort à Mastricht en 1795, mérita d'être reçu à la société royale de Londres, par les ouvrages suivans: I. *Histoire de Germanicus César*, Leyde, 1741, in-4°. II. *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de la république romaine*, Utrecht, 1738, réimprimée en 1750, in-8°. III. *Histoire de la république romaine*, ou *Plan de l'ancien gouvernement de Rome*, 1776, 2 vol. in-4°. Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur l'Histoire romaine, Beaufort a prouvé dans cet important ouvrage qu'il restoit encore une foule de recherches intéressantes à faire pour bien développer tous les ressorts de l'administration civile du peuple le plus célèbre qui ait existé. On y trouve quel étoit le département du sénat, comment les trois pouvoirs étoient distribués et se contre-balançoient, comment le peuple exerçoit sa souveraineté, la part que chaque magistrat avoit dans le gouvernement, et les fonctions de chaque emploi, la manière d'administrer la justice civile et criminelle, les prérogatives du citoyen romain, et les différentes conditions des sujets soumis à ce vaste empire. Une critique sage, des rapprochemens judicieux, un style simple, noble et soutenu, distinguent cette histoire.

BEAUGENDRE (le père), bénédictin. *Voyez* HILDEBERT.

† BEAUHARNOIS (Alexandre, vicomte de), né à la Martinique, vint à Paris, et ne tarda pas à se faire remarquer à la cour comme l'un des hommes les plus distingués, et les plus aimables. Il possédoit tous les talens agréables; il étoit major en second d'un régiment d'infanterie, et avoit épousé, plusieurs années avant la révolution, mademoiselle de La Pagerie, d'une des familles les plus considérées de la Martinique. Il fut nommé, en 1789, député de la noblesse du bailliage de Blois aux états-généraux. Philosophe, il fut l'un des premiers membres de la noblesse qui passèrent dans la chambre du tiers-état. Dans la séance du 4 août 1789, il proposa l'égalité des peines pour tous les citoyens, et leur éligibilité à toutes les places. Il demanda l'établissement d'une garde nationale en France, et fit le tableau des dangers que couroit la liberté si l'on avoit une armée de ligne trop nombreuse. Dans toutes ses propositions on reconnoissoit son amitié sincère pour les Français, et l'attachement le plus pur au gouvernement monarchique. On l'a entendu dire à des nobles: « Messieurs, voici le moment de vous montrer, vous n'avez encore rien fait pour le peuple, il a beaucoup à se plaindre. Si vous n'y prenez garde, les sabres se tourneront contre nous, et nous perdrons Louis XVI. » Beauharnois, nommé membre du comité militaire de l'assemblée nationale, fit plusieurs rapports en son nom, et demanda l'approbation de la conduite de Bouillé à Nanci; ce qui lui valut la haine du parti contraire. Il se trouvoit président de l'assemblée à l'époque du départ du roi, le 21 juin 1791. Il se conduisit, dans cette circonstance difficile, avec une fermeté, une dignité et un calme qui excitèrent l'admiration même de ses ennemis. Le 31 juillet suivant, il occupa de nouveau le fauteuil, et après la session il partit pour l'armée du Nord, avec le grade

d'adjudant-général. De Biron, qui commandoit en chef, fit éloge de sa conduite lors de la déroute de Mons, le 29 avril 1792. Peu de jours avant le 10 août, il fut choisi avec Custines pour commander au camp de Soissons. Après cette journée, les commissaires de l'assemblée législative annoncèrent que Beauharnois étoit du nombre des généraux restés fidèles à la patrie. Dans le mois d'octobre suivant, il adressa aux troupes de ligne de l'armée du Rhin une proclamation patriotique, dans laquelle il invitoit les soldats à la soumission et à la discipline, sans lesquelles l'on ne pouvoit remporter de victoires. En décembre, lors de la reprise de Francfort par les Prussiens, sa conduite militaire fut louée par le ministre Pache et par Custines. Le 9 mai 1792, il fut proclamé général en chef de l'armée du Rhin, et deux mois après appelé au ministère de la guerre, qu'il eut la prudence de refuser. C'est à cette époque que l'on écarta tous les nobles employés dans les armées ; il donna en conséquence sa démission, qui fut d'abord refusée, puis ensuite acceptée, le 21 août, par les représentans, qui lui ordonnèrent de se retirer à vingt lieues des frontières, au moment où il arrêtoit les Prussiens aux environs de Landau, avec une armée foible et sans discipline. Beauharnois choisit alors pour retraite la Ferté-Imbault, département de Loir-et-Cher. Il y fut cependant arrêté comme suspect, quelque temps après, conduit à Paris, dans la prison des Carmes, et traduit ensuite au tribunal révolutionnaire. Comme tant d'autres on le condamna à mort le 23 juillet 1794, âgé de 34 ans, sans qu'on eût pu lui alléguer aucun chef d'accusation. La veille de son jugement, persuadé qu'il alloit être victime du système de terreur, il écrivit à sa femme pour lui recommander son fils et sa fille, et l'engager à faire réhabiliter sa mémoire.

I. BEAUJEU (Edouard sire de), maréchal de France, se distingua à la bataille de Crécy en 1347, un an avant d'avoir reçu le bâton, et mourut au combat d'Ardres en 1351, laissant un fils qui n'eut pas de postérité. Edouard avoit un frère, mort sans enfans mâles en 1541. Cette famille descendoit des comtes de Forez, branche cadette des comtes d'Albon, depuis dauphins.

† II. BEAUJEU (Pierre II de Bourbon, sire de), connétable de France pendant la vie de son frère Jean, qui mourut en 1488, et auquel il succéda dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, qui finit en lui, fut régent sous Charles VIII ; mais dans le vrai, c'étoit Anne, fille de Louis XI, qui avoit l'autorité. Pierre mourut sans enfans en 1503, et sa femme Anne en 1522. Louis XII, n'étant que duc d'Orléans, eut beaucoup à souffrir de cette princesse, pour n'avoir pas voulu, dit-on, répondre à l'amour qu'il lui avoit inspiré.

*III. BEAUJEU (Christophe de), seigneur de Jeaulges, de l'ancienne maison de Beaujeu dans le Beaujolais. Il suivit en même temps la carrière des armes et celle des lettres ; mais il s'acquit moins de réputation comme poëte que comme guerrier. Ses vers ont été recueillis et imprimés, in-4°, à Paris en 1589, sous le titre des *Amours*. On y trouve Odes, Elégies, Chansons, Complaintes, Quatrains, et ce que l'auteur appelle lui-même un *Torrent de Sonnets*, puisqu'il y en a jusqu'à cent-vingt-un de suite. Le volume est terminé par le premier chant d'un poëme de la Suisse, composé à l'imitation de la Franciade de Ron-

sard. Ce poëme étoit en douze chants, mais les onze derniers n'ont jamais été publiés.

IV. BEAUJEU. *Voyez* QUIQUERAN.

BEAUJOYEULX. *Voyez* BALTHAZARINI.

* BEAULAC (Guillaume), né dans le département de l'Hérault, mort à Paris, le 5 fructidor an 12, 23 août 1804. Destiné, dès sa tendre jeunesse, à l'étude de la jurisprudence, il eût pu briller comme orateur dans le barreau; il préféra le travail non moins utile, mais plus modeste, du cabinet. Peu de temps avant sa mort, il venoit de perfectionner et de donner la dernière main à un ouvrage déjà connu d'une manière avantageuse, et sur-tout utile aux jeunes praticiens. Son *Dictionnaire des Lois* est un chef-d'œuvre de patience et un modèle d'exactitude. Aux mœurs les plus pures, au caractère le plus aimable, Beaulac joignoit le jugement le plus sain et la probité la plus sévère.

BEAULATON (N.), mort en 1782, a publié en 1778 une *Traduction, en vers français*, du Paradis perdu de Milton, en 2 vol. in-8°. C'est une foible esquisse du tableau original. On y trouve quelques tirades bien versifiées au milieu d'une foule de vers durs, incorrects, et semblables à ceux de Brébeuf.

† I. BEAULIEU (Louis LE BLANC, seigneur de), professeur de théologie à Sedan, fit soutenir plusieurs thèses de théologie dans l'académie des protestans, qui furent publiées sous ce titre: *Theses Sedanenses*, 1683, in-folio. C'étoit un théologien modéré, et propre à démêler le véritable état d'une question à travers toutes les chicanes de l'école. Il examine dans ses thèses les points controversés entre les catholiques et les calvinistes, et conclut toujours, mais quelquefois à tort, que les uns et les autres ne sont opposés que de nom. Il étoit né en 1611, au Plessis-Marli, et mourut en 1675, avec la réputation d'un homme vertueux.

† II. BEAULIEU (Sébastien de PONTAULT, seigneur de), ingénieur et maréchal de camp, mort en 1674, *dessina et fit graver à grands frais* les siéges, les batailles, et toutes les expéditions militaires du règne de Louis XIV, avec des discours très-instructifs, en 4 vol. in-fol. Plans, profils et vues de camp, places, siéges et batailles, servant à l'histoire de Louis XIII et de Louis XIV, depuis 1630 à 1697, 5 vol in-fol. Les mêmes pour servir à l'histoire de Louis XIV, Paris, 1694, 2 vol. in-fol.

III. BEAULIEU (Jean-Baptiste ALLAIS de), l'un des plus célèbres maîtres écrivains de Paris, fit d'excellens élèves. Il publia l'*Art d'écrire*, gravé par Sénault, et imprimé à Paris en 1681 et 1688, in-fol.

† IV. BEAULIEU (N. Baron de), général autrichien, avoit servi avec distinction dans l'artillerie de l'Empire, et s'étoit retiré au sein de sa famille, lorsque la révolte des Brabançons, en 1789, vint le rappeler aux combats. Il prit le commandement du corps de troupes envoyé contre eux, les vainquit et les dispersa. La guerre ayant été déclarée avec les Français, il obtint divers avantages contre le général Biron, à Marches, à Templeuve, à Furnes. Quelque temps après, il gagna la bataille d'Arlon, et s'empara de Bouillon et de plusieurs places. En 1796, il fut appelé au com-

mandement général de l'armée d'Italie, et alors sa supériorité s'éclipsa devant celle du général Bonaparte. Battu à Montenotte, Millésimo, Montézémo, Mondovi, il ne put défendre l'Adda, que son ennemi passa à gué, et fut obligé de se retirer devant lui jusque dans les montagnes du Tirol. Beaulieu fut alors remplacé dans le commandement de son armée par Wurmser, et mourut bientôt après. Les militaires l'ont regardé comme un général estimable, plein d'activité, sachant inspirer l'intrépidité, mais plus propre à conduire une petite armée qu'une grande. Au milieu d'une action, on lui apprit la mort de son fils, qui venoit d'être tué. « Mes amis, dit-il aux soldats qui l'entouroient, ce n'est pas le moment de le pleurer; il s'agit de le venger et de vaincre. »

* V. BEAULIEU (Eustorgue de), natif du lieu de ce nom dans le Bas-Limousin. Il étoit organiste de l'église de Lectoure en 1522, et, après avoir été prêtre catholique, il se fit ministre protestant à Genève. On a de lui quelques chansons à trois et quatre parties, et un recueil de poésies, imprimé in-8°, à Lyon en 1537, sous le titre de *Divers rapports*. Ce recueil contient des rondeaux, dixains, ballades, épîtres, chansons, blasons, épitaphes, etc. Beaulieu est en outre auteur des *Prologues* des deux moralités du *Murmurement et fin de Choré*, etc., et de l'*Enfant Prodigue*. Beauchamps pense qu'il pourroit avoir composé les moralités elles-mêmes. Il prétend encore qu'il changea son nom d'Eustorgue en celui d'Hector; ce qui a donné lieu à la méprise de Duverdier, qui en a fait deux auteurs différens.

VI. BEAULIEU. *Voy.* BAULOT, GUILLAUME, n° XIX; LALANE, n° II.

† I. BEAUMANOIR (Philippe de), bailli de Clermont, et conseiller de Robert, comte de Clermont, fils de S. Louis, écrivit vers 1283 les *Coutumes de Beauvoisis*; dont Thaumas de La Thaumassière a donné une bonne édition, Bourges, 1690, in-fol., d'après un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, qui venoit de celle dite *Alexandrienne*, ou la *Christine*, reine de Suède, et qui se trouve maintenant à la bibliothèque impériale, n° 1055, fonds du Vatican.

II. BEAUMANOIR (Jean de), connu sous le nom de Maréchal de Lavardin, né en 1551, étoit d'une ancienne famille du Maine. Henri IV, auprès duquel il fut élevé, paya sa valeur et ses services par le gouvernement du Maine en 1595, par le collier de ses ordres, et le bâton de maréchal de France. En 1602 Lavardin commanda l'armée en Bourgogne, et fut ambassadeur extraordinaire en Angleterre l'an 1612. Il mourut à Paris en 1614, avec la réputation d'un bon militaire et d'un citoyen attaché aux intérêts de l'état, et capable de les faire valoir par son esprit ainsi que par son courage. Il laissa des enfans de Catherine de Carmain son épouse, fille unique et héritière du comte de Négrepelisse. Le dernier mâle de sa postérité masculine, Philibert Emmanuel, fut tué en 1703 à la bataille de Spire.

† BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin CARON de) naquit à Paris le 24 janvier 1732, d'un horloger. Son père, distingué dans son art, en inspira d'abord le goût à son fils. Celui-ci perfectionna le mécanisme de la montre par une nouvelle espèce d'échappement; invention sans doute heureuse, puisqu'elle lui fut contestée par un horloger célèbre qui la réclamoit. Le différent fut

porté devant l'académie des sciences qui décida en faveur du jeune Beaumarchais. La musique étoit l'un de ses goûts les plus vifs : il jouoit de plusieurs instrumens, et sur-tout avec supériorité de la harpe et de la guitare. Les filles de Louis XV, tantes de Louis XVI, voulurent l'entendre ; elles l'admirent à leurs concerts, et ensuite dans leur société. Le crédit très-marqué dont il jouissoit auprès des princesses de France, la disproportion de ce qu'il étoit né à ce qu'il étoit devenu, sa fierté naturelle qui en augmenta, une légèreté dans le ton et les manières, qui alla quelquefois jusqu'à l'indiscrétion, formèrent bientôt contre lui un foyer de haines secrètes. Un grand de la cour le voyant passer avec un habit superbe dans la galerie de Versailles, et voulant l'humilier, s'approche et lui dit : « Je vous rencontre bien à propos ; ma montre est dérangée, faites-moi le plaisir d'y donner un coup d'œil. » Beaumarchais répondit qu'il avoit toujours eu la main très-maladroite. On insiste ; il prend la montre et la laisse tomber, en s'écriant : « Je vous l'avois bien dit. » La protection de la cour attacha Beaumarchais au riche Pâris Duverney ; et c'est là qu'il se reconnut le génie des affaires, et qu'il en profita pour sa fortune. Trois procès occupèrent alors sa vie ; le premier, contre le légataire universel de Duverney, dans la succession duquel il réclamoit une modique somme ; le second, contre le conseiller Goëtsman ; enfin le procès Kornmann. Il finit par les gagner tous trois. Celui de Goëtsman sur-tout fixa les regards de toute la France. Les États-Unis venoient de se détacher de l'Angleterre ; il conçut le dessein de les approvisionner. Il eut longtemps à lutter contre la circonspection du comte de Maurepas, principal ministre, qui ne vouloit rien hasarder, et contre les obstacles de la politique anglaise. Il falloit des fonds très-considérables, Beaumarchais vint à bout de disposer de ceux d'autrui. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris, trois entre autres en un seul jour, en sortant de la Gironde ; mais le plus grand nombre arriva chargé d'armes et de munitions de toute espèce ; et c'est ce qui lui procura une opulence très-grande pour un particulier. Beaumarchais sut en faire usage, contribua à des établissemens utiles, à celui de la caisse d'escompte formée à l'instar de la banque d'Angleterre, mais avec la disproportion que comportoit la différence des gouvernemens ; à celui de la pompe à feu qui a fait tant d'honneur aux frères Périer, mais qui rencontra des contradicteurs et des obstacles ; à l'entreprise des eaux de Paris, qui lui procura une violente diatribe de Mirabeau. Dans le même temps, Beaumarchais faisoit représenter ses pièces de théâtre ; et malgré leurs nombreux défauts, et surtout leur hardiesse, elles lui valurent des succès dont peu d'auteurs dramatiques avoient joui. La révolution arriva, et Beaumarchais fut membre de la première commune provisoire de Paris. On le vit successivement en Espagne, en Hollande et en Angleterre pour des spéculations sur les fusils et sur les blés, tour à tour proscrit et absous, accusé et justifié. Revenu en France, il fut emprisonné à l'Abbaye : sorti de prison il se cacha jusqu'au 9 thermidor (27 juillet 1794), époque de la chute de Robespierre. Enfin il fait une dernière spéculation, en accaparant pour plusieurs millions de sel, ce qui dérangea sa fortune. Il mourut le 30 floréal an 7 (19 mai 1799.) Beaumarchais possédoit les ressources du génie et du caractère, une hardiesse réfléchie, une patience tenace. Ses ouvrages sont, I. Mé-

moires contre les sieurs de Goëtsman, La Blache, Marin, d'Arnaud, 1774 et 1775. Dans ces Mémoires, suivant un littérateur renommé, l'auteur s'agrandit en talent et en courage, au point de faire de sa cause celle de tous ses lecteurs : ils sont d'un genre et d'un ton qui n'ont point eu de modèle. II. *Mémoire en réponse à celui de Guillaume Kornmann*, Paris 1787. III. *Eugénie*, drame en cinq actes, 1767. L'auteur débuta au théâtre par cette pièce. Il en prit le sujet dans le Diable-Boiteux de Le Sage. Cela est possible, mais il est plus probable qu'il le prit dans sa famille même ; il étoit arrivé à sa sœur, Marie Caron, quelque chose de très-semblable au malheur d'Eugénie, et il fit de cette touchante anecdote un épisode de ses Mémoires. Le succès de ce morceau l'engagea sans doute à mettre la même aventure au théâtre. Goëthe en a tiré aussi le drame intéressant de Clavijo, où le récit de Beaumarchais est suivi avec la plus grande exactitude. Quelques-unes des scènes sont presque littéralement traduites des Mémoires. IV. *Les deux Amis*, drame en cinq actes, représenté en 1770. Ce drame a eu le même sort que le précédent. V. *Le Barbier de Séville*, comédie en quatre actes, jouée en 1775. C'est le mieux conçu et le mieux fait des ouvrages de Beaumarchais. VI. *La Folle Journée* ou *le Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes, 1784. Le personnage principal qui figure dans cette pièce de Beaumarchais est unique au théâtre, il n'a point eu de modèle ; mais il intéressa la vanité des ministres en leur répétant cette phrase de la pièce : « Il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits » ; et dès-lors, dans la crainte de paroître petits, les hommes en place se laissèrent jouer en plein théâtre. Elle fut représentée deux ans de suite une ou deux fois par semaine, valut 500 mille francs à la comédie, et 80 mille à l'auteur. La pièce dure plus de trois heures. VII. *Tarare*, opéra en cinq actes, joué en 1787 ; pièce foible, durement rimée. VIII. *La Mère coupable*, drame en cinq actes, représenté en 1792. Ce titre est mal choisi, puisque c'est plutôt une épouse coupable qu'une mère coupable, qui paroît dans cette pièce. IX. *Mémoire en réponse au manifeste du roi d'Angleterre*. On fut surpris qu'un simple particulier osât répondre en son nom à la déclaration de guerre d'un souverain, et sur-tout de ce que le ministère français permît d'abord la publication de cet écrit, qu'un arrêt du conseil supprima ensuite. X. *Mémoires à Lecointre de Versailles*, ou *Mes six Epoques*, Paris, 1793. XI. On lui doit encore la collection complète des *Œuvres de Voltaire*. Il y dépensa une somme immense, et paya au libraire Panckoucke 200 mille francs les manuscrits de Voltaire qu'il avoit achetés de madame Denys, nièce de Voltaire : il fit acheter en Angleterre les poinçons et les matrices des caractères de Baskerville, regardés, avant ceux de Didot, comme les plus beaux de l'Europe. Il fit reconstruire dans les Vosges d'anciennes papeteries ruinées, il y envoya des ouvriers pour y travailler, suivant les procédés de la fabrication hollandaise, au papier destiné à cette édition, et fit l'acquisition d'un vaste emplacement au fort de Kell, alors abandonné, où il établit son imprimerie. De tant d'avances énormes, il ne résulta que des éditions médiocres, fautives, peu soignées, et dont le commentaire choque souvent les principes de l'art et du goût. Beaumarchais, né dans une condition privée et n'en étant jamais sorti, parvint à une très-grande fortune sans posséder aucune place, fit de grandes

entreprises de commerce sans être autre chose qu'un homme du monde ; obtint le plus grande célébrité par des procès, qui, avec tout autre que lui, seroient demeurés aussi obscurs qu'ils étoient ridicules. Il fut obligeant, mais il eut beaucoup d'amour-propre, et l'extrême désir de paroître et de faire parler de lui. Aussi un plaisant disoit que si Beaumarchais venoit à être pendu ; il demanderoit la potence d'Aman, pour être vu de plus loin. On a publié la vie de Beaumarchais au commencement de 1802. Son ami de cœur, Gudin, a mis dans le Cours de littérature de La Harpe, un excellent morceau sur lui dans les notes sur le 23e chant de sa Naplide (tom. III, p. 20 et 25.) Il l'y considère surtout comme auteur dramatique. Léopold Collin, libraire, a publié les Œuvres complètes de Beaumarchais, Paris, 1809, 7 vol. in-8°., fig., qu'on auroit pu facilement réduire à 5 vol. Le *Théâtre* occupe les deux premiers ; les *Mémoires*, les deux suivans : les *Epoques*, le cinquième, et la *Correspondance*, les deux derniers.

* **BEAUME DES DOSSAT.** *Voyez* BAUME, n° IV.

BEAUME MONTREUIL (Françoise de la), épousa Gaspard de Tavannes, maréchal de France, et posséda si bien l'Ecriture sainte, que dans des conférences réglées et publiques, elle convertit un rabbin par son savoir et son éloquence vers l'an 1550.

† **BEAUMELLE** (Laurent ANGLIVIEL de la), né à Valleraugues, dans le diocèse d'Alais, en 1727, mort à Paris en novembre 1773. Appelé en Danemarck pour être professeur de belles-lettres françaises, il ouvrit ce cours de littérature par un discours qui fut imprimé en 1751, et bien accueilli. Comme il avoit toujours vécu dans le midi de la France, le séjour du nord ne pouvoit guère lui convenir. Il quitta le Danemarck, avec le titre de conseiller et une pension. S'étant arrêté à Berlin, il voulut se lier avec Voltaire, dont il aimoit passionnément les écrits ; mais nés l'un et l'autre avec un caractère bouillant, ils ne se virent que pour se brouiller sans retour. L'histoire de ce démêlé, qui occasionna tant de personnalités et d'injures, se trouve, malheureusement pour l'honneur des lettres, dans trop de livres. On sait qu'une réflexion insérée dans une brochure de La Beaumelle, intitulée *Mes Pensées*, en fut la première origine. Cet ouvrage fit beaucoup d'ennemis à l'auteur ; et en arrivant à Paris, en 1753, il fut enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour publier les *Mémoires de Maintenon*, qui lui attirèrent une nouvelle détention dans cette prison royale. Libre une seconde fois, La Beaumelle se retira en province et s'y maria. Il revint à Paris vers 1772, eut une place à la bibliothèque royale, et mourut peu après. Ses ouvrages sont, I. Une *Défense de l'Esprit des Lois*, contre l'auteur des Nouvelles ecclésiastiques, qui ne vaut point celle que le président de Montesquieu publia lui-même, mais dont cet écrivain lui sut beaucoup de gré. II. *Mes Pensées*, ou *le Qu'en dira-t-on ?* 1751, in-12, livre dont la réputation ne s'est pas soutenue, quoiqu'il ne manque pas d'esprit ; mais l'auteur est en politique souvent loin du vrai, et se permet un ton trop tranchant en littérature. Le trait de ce livre qui le brouilla avec Voltaire est celui-ci : « Il y a eu de meilleurs poëtes que Voltaire ; il n'y en eut jamais de si bien récompensés. » III. Les *Mémoires de madame de Maintenon*, Amsterdam, 1756, 6 vol. in-12, qui furent suivis de 9 vol. de *Lettres* sous la même date, ainsi

que de la vie de cette femme célèbre, dont il ne publia que le premier volume à Nanci, 1753, in-12. (*Voyez* MAINTENON.) Ce recueil paroîtroit beaucoup plus piquant, si l'éditeur ne l'eût pas surchargé d'un trop grand nombre de lettres inutiles et minutieuses. Ses *Mémoires* pour servir à l'histoire de cette dame ont été lus avec avidité, parce qu'ils tiennent à un siècle de gloire qui, véritablement, commençoit à se couvrir de nuages; mais dont les moindres particularités intéressent encore, non seulement la nation, mais l'Europe entière. La liberté qui règne dans ces mémoires n'a pas eu peu d'influence sur leur succès. Il y hasarde plusieurs faits, il en défigure d'autres. Il fait penser et parler madame de Maintenon, comme elle ne pensoit ni ne parloit. Le style n'a ni la décence, ni la dignité qui conviennent à l'histoire. Mais, malgré ces défauts, on ne peut refuser à l'auteur beaucoup de feu et d'énergie. Il a quelquefois la précision et la force de Tacite, dont il a laissé une *Traduction* manuscrite. Il avoit beaucoup étudié cet historien philosophe, et il l'imite quelquefois assez bien. Ces Mémoires eurent un débit prodigieux dans le temps, par la grande curiosité qu'inspiroit la cour de Louis XIV. IV. *Lettres à M. de Voltaire*, 1761, in-12, pleines de sel et d'esprit. L'auteur avoit publié le *Siècle de Louis XIV*, avec des notes, Francfort, 1753, 3 vol. in-12. Voltaire avoit réfuté ces remarques dans une brochure intitulée, Supplément au siècle de Louis XIV, et avoit fait sentir combien il étoit odieux de s'emparer d'un ouvrage pour le défigurer. La Beaumelle donna en 1754 une *Réponse* à ce supplément, qu'il reproduisit en 1761, sous le titre de *Lettres*. Voltaire n'y répondit point; mais peu de temps après il le mit à la chaîne avec une troupe de gens de lettres qu'il envoyoit aux galères, dans un chant de la Pucelle. Il y peignit La Beaumelle comme prenant les poches d'autrui pour les siennes. Cet écrivain, si indignement outragé, voulut faire flétrir le libelle calomnieux par un arrêt du parlement de Toulouse; mais d'autres affaires survenues ne lui permirent pas de suivre celle-là. Au reste, Voltaire l'estimoit malgré lui; car il disoit dans une de ses lettres: « Ce pendard a bien de l'esprit! » La Beaumelle, de son côté, disoit: « Personne n'écrit mieux que Voltaire. » Ainsi voilà deux beaux esprits qui, reconnoissant les talens l'un de l'autre, passèrent une partie de leur vie à s'entre-déchirer. L'abbé Irail dit qu'on demanda un jour à La Baumelle pourquoi il maltraitoit Voltaire dans ses livres? « C'est, répondit-il, qu'il ne m'épargne pas dans les siens, et que les miens s'en vendent mieux. » Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que La Beaumelle auroit cessé d'écrire contre l'auteur de la Henriade, et se seroit même réconcilié avec lui, s'il n'avoit imaginé qu'il étoit impossible de désarmer sa colère et d'échapper à ses traits: il aima mieux la guerre qu'une paix fardée. V. *Pensées de Sénèque*, en latin et en français, in-12, dans le goût des Pensées de Cicéron de l'abbé d'Olivet, qu'il a plutôt imité qu'égalé. VI. *Commentaire sur la Henriade*, Paris, 1775, 1 vol. in-4°., ou 2 vol. in-8°. Il y a quelquefois de la justesse et du goût, mais trop de minuties. On prétend que, pour mieux appuyer son commentaire, il s'étoit donné la peine de faire lui-même la Henriade. On voit par-là à quel degré la haine peut aveugler un homme, né d'ailleurs avec beaucoup d'esprit et de talens. VII. Une *Traduction* manuscrite des *Odes d'Horace*. VIII. Des *Mélanges*, aussi manuscrits, parmi lesquels on trouvera des cho-

ses piquantes. L'auteur étoit naturellement porté à la satire. Son caractère étoit franc et décidé, mais ardent et inquiet.

BEAUMONT des ADRETS. *Voyez* ADRETS.

BEAUMONT de PEREFIXE. *Voy.* PEREFIXE.

I. BEAUMONT (Geofroi de), natif et chanoine de Bayeux, légat du saint-siége en Lombardie, suivit, en qualité de chancelier, Charles d'Anjou, frère de S. Louis, au royaume de Naples. Nommé à son retour évêque de Laon, ce prélat vertueux et de grand mérite fit les fonctions de pair, l'an 1272, au couronnement de Philippe-le-Hardi, et mourut l'année d'après.

† II. BEAUMONT (François de), né à Grace-Dieu, dans le comté de Leicester, en 1586, mourut à la fleur de son âge en 1615, et fit plusieurs *Tragédies* et *Comédies* pour le théâtre anglais; elles furent applaudies. Fletcher's, son ami, l'aidoit dans la composition de ses pièces. Ces deux hommes furent rivaux sans être jaloux. On a réuni leurs ouvrages dans une belle édition.

* III. BEAUMONT (sir Jean), fils du précédent, juge à la cour des plaids communs, né à Grace-Dieu, au comté de Leicester, et élève d'Oxford, d'où il passa dans un des colléges de justice de la cour. En 1626, le roi Charles I[er] d'Angleterre le créa chevalier. Il mourut en 1628. Les ouvrages qu'il a laissés sont *la Couronne d'Epine*, poëme. *Le champ de Bosworth*, poëme, et d'autres pièces qui ont été recueillies et publiées après sa mort par son fils sir Jean de Beaumont.

* IV. BEAUMONT (Joseph), théologien anglais, professeur royal de Cambridge, mort en 1699, âgé de 84 ans. Il a écrit plusieurs poëmes, entre autres une allégorie intitulée *Psyché*, ou *Commerce entre le Christ et l'Ame chrétienne*. La collection de ses poëmes a été imprimée en 1749.

† V. BEAUMONT (Guillaume-Robert-Philippe-Joseph GEAU de), curé de Saint-Nicolas de Rouen, sa patrie, mort au mois de septembre 1761. On a de lui quelques ouvrages de piété, qui ne sont pas du premier ordre. I. *De l'Imitation de la sainte Vierge*, in-18. II. *Pratique de la dévotion du divin cœur de Jésus*, in-18. III. *Exercice du parfait chrétien*, 1757, in-24. IV. *Vies des Saints*, en 2 vol. V. *Méditations pour tous les jours de l'année*, etc.

* VI. BEAUMONT (Eustache), graveur, a laissé plusieurs estampes d'après Wouvermans et autres, portant son nom, mais dont il n'a été, assure-t-on, que l'éditeur. Né en 1719, il est mort vers l'an 1769.

* VII. BEAUMONT (Simon Van), de Dordrecht en Hollande, a parcouru avec honneur la triple carrière de la jurisprudence, de la magistrature et de la diplomatie. Il étoit en 1625 ambassadeur extraordinaire des Etats-Généraux aux cours de Pologne, de Suède et de Danemarck. Il est mort âgé de 80 ans, en 1654. Il aimoit à charmer ses loisirs avec la poésie latine, témoin le recueil de ses *Poëmata*, un vol. in-4°.

* VIII. BEAUMONT (Etienne), avocat, né à Genève en 1718, mort en 1758, âgé de 40 ans, a laissé un petit ouvrage anonyme, intitulé *Principes de philosophie morale*, Genève, 1754, in-8°. C'étoit le canevas de ses leçons de droit naturel et de morale. On l'a mis par mégarde dans la prétendue col-

lection des Œuvres de Diderot, Londres (Amsterdam), 1773, en 5 vol. in-8°, comme une production de ce philosophe. Beaumont mourut en 1758.

† IX. BEAUMONT (Christophe de), né au château de la Roque, dans le diocèse de Sarlat, en 1703, d'une famille ancienne, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord comte de Lyon. Nommé évêque de Baïonne en 1741, il passa à l'archevêché de Vienne en 1745, et l'année d'après à celui de Paris. Il fallut deux lettres expresses de Louis XV pour le forcer à accepter ce siége important. Les querelles religieuses le firent exiler; mais il supporta cette disgrace avec une fermeté qui mérita même les éloges du roi de Prusse. « Sa morgue sur sa noblesse, dit le continuateur de Ladvocat, et trop peu de lumières pour discerner la justesse des opinions qu'il embrassoit, et qu'il soutenoit opiniâtrément, ont donné lieu à des troubles qu'un prélat plus éclairé auroit su éviter. » Il est un peu étrange que l'auteur de ce jugement, d'ailleurs impartial, donne pour origine aux troubles ecclésiastiques de la France la manie vraie ou fausse de descendre d'une ancienne famille. Le zèle, la charité, la bienfaisance étoient les vertus principales de ce prélat. Il mourut en décembre 1781. Sa mort priva plus de mille ecclésiastiques et de cinq cents familles indigentes des secours annuels qu'il leur donnoit. On a de lui un recueil in-4° d'*Instructions pastorales*, dirigées principalement contre les écrits philosophiques.

† X. BEAUMONT (Elie de), né à Carentan en Normandie en 1732, mort à Paris le 10 janvier 1785, fut reçu avocat en 1752. Il plaida d'abord quelques causes avec peu de succès; ce qu'on attribua à la foiblesse de sa voix; il en eut dans le cabinet. Son *Mémoire pour Calas* fit du bruit; il fut suivi de plusieurs autres, où l'on trouve de l'élégance, de la facilité, quelquefois une douce chaleur. Il étoit propriétaire de Canon, en Normandie, où il établit une fête connue sous le nom de *Fête des bonnes gens*. Il avoit épousé mademoiselle Dumesnil-Molin, née à Caen en juillet 1730, morte à Paris le 12 janvier 1783. Cette dame est connue par les lettres du marquis de Roselle, in-12, roman estimable. Le même auteur a fini les Anecdotes du règne d'Edouard, roman que madame de Tencin avoit laissé imparfait. On sent que la troisième partie est d'une plume différente; mais les caractères sont soutenus, et le dénouement heureux.

* XI. BEAUMONT (Antoine-François de), neveu de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, et chef d'escadre, mourut à Toulouse. Ses services dans la marine lui avoient mérité des décorations distinguées; et la noblesse de son caractère lui avoit procuré des amis qui l'ont vivement regretté. En 1778 il commandoit la frégate la Junon, de 44 canons; il rencontra le Fox, frégate anglaise, de forces égales, commandée par lord Windsor, neveu de l'archevêque de Cantorbéry. Antoine de Beaumont, quoique malade, se fit porter sur le pont, commanda la manœuvre pendant le combat, qui dura deux heures, démâta le Fox, tua une partie de l'équipage, le força d'amener, et le conduisit à Brest.

† XII. BEAUMONT (Madame LE PRINCE de), née à Rouen le 26 avril 1711, et morte à Anneci en Savoie en 1780, vécut dans la médiocrité, soit en France, soit en Angleterre, où elle séjourna long-temps, mais avec la considération due aux talens

utiles. Elle consacra les siens à l'instruction de la jeunesse. Un style simple et facile, une morale attachante et douce, des traits historiques bien choisis, une imagination heureuse, font de ses écrits le charme de la jeunesse ; et ils ne sont même point indignes des regards de l'homme de goût. Madame de Beaumont en a publié un grand nombre ; on peut les diviser en romans, et en ouvrages relatifs à l'éducation. Les premiers sont, *Mémoires de Villette*, 1748, 2 vol. in-12. *Civan, roi de Bungo*, 1754, 2 vol. in-12. *Lettres de madame du Moutier*, 1756, in-12, réimprimées en 1806. *Lettres d'Émérance à Lucie*, 1765, 2 vol. in-12. *Mémoires de Batteville*, 1766. *La Nouvelle Clarice*, 1767. *Contes Moraux*, 1773, 2 vol. in-12. *Nouveaux Contes moraux*, 1776, in-8°. Aucun de ces ouvrages n'alarme la décence ni la pudeur ; la religion y est toujours respectée, et regardée comme la source du bonheur. Ceux relatifs à l'éducation sont, I. *Magasin des enfans*, 4 vol. in-12. II. *Magasin des adolescentes*, 4 vol. in-12. III. *Magasin des artisans et gens de la campagne*, 2 vol. in-12. Ces trois ouvrages ont eu un grand nombre d'éditions. IV. *Lettres diverses et critiques*, 1750, 12 vol. in-12. V. *Bibliothèque instructive*, 1760, in-8°. VI. *Education complète*, ou *Abrégé de l'histoire ancienne*, 1753, 3 v. in-12. VII. *Anecdotes du 14e siècle*, 1759, in-12. VIII. *Lettres curieuses et amusantes*, 1756, 4 vol. in-12. IX. *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde, et qui se marient*, 1767, 4 vol. in-12. X. *Les Américains*, ou *Preuves de la religion, par les lumières naturelles*, Paris, 1770, 6 vol. in-12. XI. *Le Mentor moderne*, 1770, 6 vol. in-12. XII. *Manuel de la jeunesse*, 1773, 2 vol. in-12. XIII. *Œuvres mêlées*, 1775, 6 vol. in-12. C'est un extrait littéraire des feuilles anglaises. XIV. *Magasin des dévotes*, 1779, in-12. En retranchant des Œuvres de madame de Beaumont des longueurs, des discussions théologiques, on pourroit les réunir avec succès, et en publier une édition digne d'être accueillie par les mères de famille.

† XIII. BEAUMONT (Jean-Louis MOREAU de), né à Paris en 1715, d'un président au parlement, fut successivement conseiller dans ce corps, intendant de Poitou, de Franche-Comté et de la Flandre, et enfin, en 1756, intendant des finances. Le projet de les réformer amenoit la nécessité de les examiner en détail. C'est ce qui produisit 4 vol. in-4°, un pour les impositions des différens états de l'Europe, et trois pour celles de la France. Cet ouvrage curieux, imprimé au Louvre, a été réimprimé en 1787. Nommé président du comité qui remplaçoit les intendans des finances, de Beaumont se montra tel qu'il avoit paru dans toutes ses places, juste, laborieux, intelligent. Il mourut en 1785, dans sa terre de Mesnil, près de Nantes.

† I. BEAUNE (Jacques de), baron de SAMBLANÇAY, surintendant des finances sous François I, les régit à la satisfaction de ce prince, jusqu'à ce que Lautrec eût laissé perdre le duché de Milan, faute d'avoir touché les sommes qui lui avoient été destinées. Le roi lui en faisant de vifs reproches, il s'excusa en disant que le même jour que les fonds pour le Milanais avoient été préparés, la reine-mère étoit allée elle-même à l'épargne pour lui demander tout ce qui lui étoit dû de ses pensions, et des revenus de Valois, de la Touraine et de l'Anjou, dont elle étoit douairière, l'assurant

tion, ce fut la *Description topographique et militaire des campagnes de Flandre, depuis 1690 jusqu'en 1694*, Paris, 1756, 3 vol. in-fol., rédigés d'après les Mémoires de Vaultier et du maréchal de Luxembourg. Il eut l'honneur de contribuer à l'éducation du dauphin. Indépendamment de ses talens pour la géographie, il en avoit pour les négociations. Le cardinal de Fleury et Amelot eurent, plus d'une fois, lieu de s'applaudir de l'avoir choisi dans des occasions délicates. Beaurain fils a profité des travaux et de la réputation de son père, il a publié les *Cartes des campagnes du grand Condé en Flandre*, en 1655, Paris, in-fol., 1774, et celles de Turenne, dont le chevalier Grimoard a composé les discours, in-fol., 1782.

* I. BEAUREGARD, jésuite et l'un des orateurs chrétiens qui, dans le dernier siècle, entraînèrent le plus d'auditeurs par une éloquence impétueuse et souvent improvisée, est mort à Hohenloé, en Allemagne, à l'âge de 75 ans. Il mourut au moment où il se disposoit à rentrer en France. Dans le cours de la révolution, il sortit de France, et se retira d'abord en Angleterre, où il continua de prêcher. Attiré ensuite en Allemagne par la princesse de Hohenloé, il y continua son ministère évangélique, en y prêchant avec un succès et un concours toujours nouveau.

II. BEAUREGARD. *Voyez* Berigard, n° I.

† BEAURIEU (Gaspard-Guillard de), né à Saint-Paul en Artois le 9 juillet 1728, mort à Paris, à l'hôpital de la Charité, le 5 octobre 1795, se fit connoître par sa bizarrerie et ses écrits. Vêtu d'une manière singulière, avec un manteau de Crispin, un large chapeau, il arrêtoit les regards, et fixoit ensuite l'attention par ses discours pleins de sel et de gaieté. Si on lui reprochoit de n'avoir jamais cherché à rien acquérir, il répondoit : « J'ai trop aimé l'honneur et le bonheur pour avoir jamais pu aimer la fortune. » Il disoit quelquefois : « La vie est une épigramme continuelle, dont la mort est la pointe. » Il appeloit le temps, « un dormeur qui nous mène à l'éternité. » Beaurieu étoit bon et compatissant; il aimoit les enfans, et il se consacra long-temps à leur éducation. Il se fit lui-même admettre comme élève à l'école normale, pour y puiser des principes généraux d'instruction publique. On a de lui, I. *L'Heureux Citoyen*, 1759, in-12. II. *Cours d'histoire sacrée et profane*, 1763 et 1766, 2 vol. in-12. III. *Abrégé de l'histoire des insectes*, Paris, 1764, 2 vol. in-8°. IV. *L'Heureux vieillard*, drame pastoral, 1769. V. *Cours d'histoire naturelle*, Paris, 1770, 7 vol. in-12. VI. *Variétés Littéraires*, 1773, in-12. VII. *De l'allaitement et de la première éducation des enfans*, 1782, in-12. VIII. *L'Élève de la nature*, Genève, 1790, 2 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage a eu plusieurs éditions. Le cadre en est ingénieux; mais il n'est pas toujours bien rempli. IX. *L'Accord parfait, ou l'Équilibre physique et morale*, Paris, 1795, in-18. X. *Le Porte-Feuille français*, Paris, 1765, in-12.

* BEAUSARD (Pierre) naquit à Louvain, où il prit le bonnet de docteur en médecine, et fut nommé à la chaire des mathématiques. Il parloit la langue grecque avec autant de facilité que sa langue maternelle. On a de lui des *Traités d'arithmétique* et d'*astronomie*, qui ajoutèrent encore à sa réputation. Il mourut le 12 août 1577.

† I. BEAUSOBRE (Isaac de),

né à Niort en 1659, d'une famille originaire de Provence, ministre protestant, se réfugia en Hollande, après avoir été pendant deux ans ministre à Châtillon-sur-l'Indre, pour éviter les poursuites qu'on faisoit contre lui. Une sentence le condamnoit à faire amende honorable, pour avoir brisé les sceaux du roi, apposés à la porte d'un temple, après la défense de professer publiquement la religion protestante. Il passa à Berlin en 1694. Il fut fait chapelain du roi de Prusse, et conseiller du consistoire royal. Il refusa, en 1713, l'église d'Utrecht, et, en 1715, celle de Hambourg. Il mourut le 5 juin 1738, à 79 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. I. *Défense de la doctrine des réformés.* II. Une *Traduction du nouveau Testament*, accompagnée de notes en français, faites avec Lenfant, à Amsterdam, 1718, et réimprimée en 1741, 2 volumes in-4°; elle est estimée des calvinistes. III. *Dissertation sur les adamites de Bohéme*, livre curieux. IV. *Histoire critique de Manès et du manichéisme*; en 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1734 et 1739. Cet ouvrage, intéressant pour les philosophes, est une preuve non équivoque de l'esprit, de la sagacité et de l'érudition de Beausobre. On y trouve une grande connoissance de l'histoire ecclésiastique, puisée dans les sources: une critique judicieuse, quelquefois trop hardie, des historiens qui l'avoient précédé; des digressions curieuses; une narration soutenue; un style agréable et animé, mais incorrect. L'auteur éclaircit, non seulement ce qui regarde le manichéisme, mais presque toute l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. On lui a reproché de n'avoir pas traité les papes et les pères de l'Eglise avec assez de ménagement; d'avoir accusé l'illustre Fénélon de pencher vers le fanatisme sur la fin de ses jours; mais on ne peut s'empêcher d'estimer d'ailleurs son impartialité. L'auteur a laissé en manuscrit une *Histoire des Pauliciens*, celle *des Bogomiles*, celle *des Vaudois*, celle *des Albigeois*, celle *des Frères de Bohème*, qu'on peut regarder comme des suites de son *Histoire du manichéisme.* Ce savant prouve que cette hérésie fut proprement un système théologique et philosophique, dont les hypothèses sont prises de la théologie des Orientaux, de la philosophie de Pythagore et de Platon, amalgamée avec les vérités évangéliques. V. *Des Sermons*, 4 vol. in-8°, Genève. On y trouve peu de profondeur, mais assez d'onction. VI. Plusieurs *Dissertations* dans la Bibliothèque germanique, à laquelle il a travaillé jusqu'à sa mort. Beausobre écrivoit avec chaleur et prêchoit de même. Dans une lettre écrite par le prince royal (depuis roi de Prusse) à Voltaire, en mai 1738, on lit: « Nous venons de perdre ici un des plus grands hommes de l'Allemagne. C'est le fameux M. de Beausobre, homme d'honneur et de probité, grand génie, d'un esprit fin et délié, grand orateur, savant dans l'histoire de l'Eglise et dans la littérature, ennemi implacable des jésuites, la meilleure plume de Berlin, un homme plein de feu et de vivacité, que 80 années de vie n'avoient pas glacé, d'ailleurs sentant quelque foible pour la superstition, défaut assez commun chez les gens de son métier, et connoissant assez la valeur de ses talens pour être sensible aux applaudissemens et à la louange. Cette perte...... est irréparable. Nous n'avons personne qui puisse remplacer M. de Beausobre; les hommes de son mérite sont rares; et, quand la nature les a semés, ils ne parviennent pas tous à maturité. » (Œuvres de Voltaire, t. LXXXIV, p. 344, édit. de 1785, in-8°.) Il a laissé

un fils, Charles Louis BEAUSOBRE, né à Dessau en 1690. Reçu ministre à Berlin en 1713, il desservit d'abord l'église de Bukholtz, ensuite celle de Hambourg, et, depuis 1718, celle de Berlin, où il est mort en 1753. Il fut membre de l'académie des sciences de Berlin. On lui doit, entre autres les *Discours sur le N. T.* servant de suite à ceux de Saurin; Une *Apologie des protestans*, in-4°; *Le triomphe de l'innocence.* Il a mis la dernière main à *l'Histoire de la réformation*, dont son père avoit laissé le manuscrit inachevé. En 1785 il a paru, à Berlin, un ouvrage posthume de Beausobre, intitulé *Histoire de la réformation*, ou *Origine et progrès du luthéranisme, depuis* 1517 *jusqu'à* 1530, 4 vol. in-8°.

† II. BEAUSOBRE (Louis de), conseiller privé du roi de Prusse au département français, conseiller de révision du consistoire supérieur, membre de l'académie royale des sciences et belles-lettres à Berlin, naquit dans cette ville en 1730, et y mourut le 3 décembre 1784, à l'âge de 55 ans, à la suite d'une apoplexie. On a de lui, I. *Des Dissertations philosophiques sur la nature du feu*, 1753, in-12, où l'on trouve des observations justes, et quelques idées hasardées. II. *Le Pyrrhonisme du sage*, 1754, in-12. III. *Les Songes d'Epicure*, 1756, in-12. IV. *Introduction générale à l'étude de la politique, des finances et du commerce*, Berlin, 1771, 3 vol. in-12. V. *Essai sur le bonheur.* VI *Introduction à la statistique.* Il y a dans tous ses ouvrages de l'esprit et du jugement, mais non pas sans mélange. Il fut d'un caractère moral et infiniment estimable.

† BEAUSOLEIL (Jean du CHATELET, baron de), Allemand, astrologue, et philosophe hermétique du 17e siècle, épousa Martine Berthereau, attaquée de la même folie que lui. Ils furent les premiers qui firent métier de la baguette divinatoire. Ils passèrent de Hongrie en France, cherchant des mines, et annonçant des instrumens merveilleux pour connoître tout ce qu'il y a dans la terre: *le grand Compas, la Boussole à sept angles, l'Astrolabe minéral, le Râteau métallique, les sept Verges métalliques et hydrauliques*, etc. etc. Martine Berthereau ne recueillit de tous ces beaux secrets qu'une accusation de sortilège. En Bretagne on fit ouvrir ses coffres et enlever des grimoires et diverses baguettes préparées avec soin sous les constellations requises. Le baron finit par être enfermé à la Bastille, et la baronne à Vincennes, vers 1641.

* BEAUTER (Charles), dit *Meliglosse* (langue de miel). Tout ce que l'on sait de cet auteur, c'est qu'il étoit natif de Paris, où il fit imprimer in-8°, en 1605, un recueil de poésies, intitulé *Les Amours de Catherine.* Il y célèbre une demoiselle de Bayeux, nommée Catherine Sielles, qui étoit sa maîtresse, et vante entre autres choses sa voix et son talent pour le luth. On trouve dans ce recueil deux tragédies tirées de l'Arioste, *la Rodomontade* et *la Mort de Roger.* Ces pièces ont été réimprimées séparément, avec des changemens, à Troyes, en 1619 et 1620.

BEAUTRU. *Voyez* BAUTRU.

* I. BEAUVAIS (Vincent de), dominicain, ainsi nommé du lieu de sa naissance, s'acquit l'estime du roi saint Louis et des princes de sa cour. Le monarque l'honora, dit-on, du titre de son lecteur, et lui donna inspection sur les études des princes ses enfans. Cependant nous observerons que Joinville, qui a décrit

avec autant de fidélité, et même avec les plus légers détails les actions les plus indifférentes de la vie de saint Louis, ne fait nullement mention de Vincent de Beauvais. Le même silence est encore observé par Guillaume de Nangis, dans les Annales du règne de saint Louis, et par le confesseur de la reine Marguerite, dans la Vie de ce monarque. DuCange et Capperonier ne l'ont pas même nommé dans les pièces qui suivent les éditions de Joinville qu'ils ont fait imprimer. On a de ce dominicain un ouvrage qui a pour titre *Speculum majus*, imprimé pour la première fois à Strasbourg, 1473, en 10 vol. grand in-fol. C'est un ample recueil contenant des extraits d'écrivains sacrés et profanes, où l'on trouve rassemblé dans un seul corps tout ce qui a paru de plus utile à l'auteur. Cette collection, assez mal choisie, et aussi mal digérée, est remplie des erreurs du temps où écrivoit l'auteur. La rareté des monumens et l'ignorance de l'histoire, qui étoit commune à son siècle, peuvent seules la faire excuser. Vincent de Beauvais a divisé son travail en quatre parties. La première est intitulé *Speculum naturale*; la seconde *Speculum doctrinale*; la troisième *Speculum morale*; et la quatrième *Speculum historiale*. Cette dernière partie a été traduite en Français par Jehan de Vignay (*voyez* VIGNAY); elle se trouve en manuscrit à la Bibliothèque impériale. L'abrégé du Speculum majus est attribué à Dorinck (*voyez* ce mot). On attribue encore à Vincent de Beauvais, I. Une *Lettre à saint Louis sur la mort de son fils aîné*. II. Un *Traité de l'éducation des princes*, et d'autres traités en latin qui, par le style, se ressentent du temps où l'auteur écrivoit. Ce savant religieux mourut vers 1264. J'observerai que le titre de son ouvrage ne le surnomme pas Vincentius Bellovacensis, mais Vincentius Burgundi.

* II. BEAUVAIS (Esther de), femme savante du 16e siècle, native d'Angers. La Croix-du-Maine, son contemporain, dit avoir vu quelques sonnets de sa façon, imprimés avec les œuvres de Béroalde, sieur de Vervillé.

* III. BEAUVAIS (frère Remy de), capucin de la province des Pays-Bas. On ignore son nom de famille, et il n'est connu que par celui de sa ville natale, qu'il prit en entrant dans l'ordre séraphique. Il est auteur d'un poëme de *la Magdeleine*, Tournay, 1617, in-8°. Ce poëme est précédé d'une vingtaine de sonnets en forme d'avant-propos, qui composent un dialogue bizarre entre la Magdeleine et l'auteur. On trouve dans son ouvage plus de capucinades que de poésie. Il paroît qu'il ne l'avoit entrepris que pour plaire à Marie de Longueval, une de ses pénitentes, qui lui avoit demandé quelques chansons spirituelles sur la femme pécheresse. C'est au nom de cette dame qu'est l'avis au lecteur.

† IV. BEAUVAIS (Guillaume), de l'académie de Cortone, de la société littéraire d'Orléans, né à Dunkerque en 1698, mort à Orléans le 29 septembre 1798, avoit beaucoup de goût pour la science numismatique. Nous avons de lui *l'Histoire abrégée des empereurs romains par les médailles*, 1767, 3 vol. in-12, ouvrage dont la partie historique est exacte, mais trop succincte et foiblement écrite. On le recherche pour les détails que l'auteur donne sur les médailles de chaque empereur, dont il fait connoître la rareté et le prix. Il existe deux ou trois exemplaires de son *Histoire des Empereurs*, avec des additions manuscrites qu'il y avoit

faites, et qui seroient bien accueillies des curieux dans une nouvelle édition. Il y a eu un célèbre graveur du nom de BEAUVAIS, élève de Gérard Audran, et digne de son maître, qui se servit de lui dans les gravures du sacre de Louis XV, du cabinet de Crozat, de la galerie de Dresde. Il étoit né à Paris en 1668, il y mourut en 1763.

† V. BEAUVAIS, (Philippe de), sculpteur, né à Paris en 1739, mort le 31 octobre 1781, connu par le *Bas-relief* du portail de Sainte-Geneviève (le Panthéon), et par une statue de l'*Immortalité*, qu'il exécuta à Rome pour l'impératrice de Russie.

* VI. BEAUVAIS. (Nicolas Dauphin), graveur parisien, né en 1687, mort en 1763, fut élève de G. Audran. Quoique cet artiste eût du talent, et l'espèce de talent qui doit plaire aux amateurs, néanmoins il eut peu de réputation, ce qui a fait dire qu'il en est des estampes comme des livres, et que, comme eux, elles ont aussi leurs destinées : *Habent sua fata libelli.* On a de lui *la Vierge et l'Enfant Jésus*, sur un piédestal, et plusieurs saints au bas, d'après Le Corrège ; *Une Magdeleine au désert*, d'après Bénédetto Lutti, et plusieurs autres pièces d'après Le Poussin, Wandyck, Le Brun, etc.

† VII. BEAUVAIS (Charles-Nicolas), médecin, né à Orléans en 1745, mort à Montpellier en 1794, publia quelques écrits relatifs à sa profession, qui ne lui acquirent pas beaucoup de célébrité. Député à l'assemblée législative et à la convention, il y donna de fréquentes preuves d'un caractère violent. Dans une assemblée de section, il reçut plusieurs coups de couteau. A peine guéri, il prit querelle avec un officier de garde à la convention, et lui livra un combat à coups de poing, où il eut le dessous. Nommé commissaire à Toulon, il y fut pris par les Anglais, qui le laissèrent en prison, et le traitèrent avec dureté. Redevenu libre, il se plaignit de leurs mauvais traitemens, et la convention, après sa mort, le regardant comme une victime de l'état, fit pendant quelque temps exposer son buste dans la salle de ses séances. Les ouvrages de Beauvais sont, I. *Des Essais historiques sur Orléans*, 1778, in-8°. II. *Description topographique du mont Olivet*, 1783, in-8°. III. *Cours élémentaire d'éducation pour les sourds et muets*, suivi d'une *Dissertation sur la parole*, traduit du latin, 1779, in-12.

† VIII. BEAUVAIS (Jean-Baptiste-Charles-Marie de), évêque de Senez, né à Cherbourg en 1731, mort le 4 avril 1790. Après avoir fait ses études au collége d'Harcourt, il apprit les règles de l'éloquence du célèbre Le Beau, successeur de Rollin. Claude Léger, curé de Saint-André-des-Arcs, qui avoit été son guide dès sa plus tendre jeunesse, eut le plaisir de lui voir embrasser son état, et l'abbé de Beauvais fut parmi les ministres de l'Évangile un de ces hommes rares dont on peut dire comme de Fénélon, que sa mémoire ne rappelle que des vertus et des bienfaits. On peut ajouter que dans ses traits et dans sa physionomie on trouvoit un caractère de ressemblance entre lui et l'immortel auteur de Télémaque. Celle de Beauvais exprimoit la douceur, la modestie, la bonté de l'ame : son regard cherchoit dans les vôtres un sentiment de bienveillance qu'il vous promettoit, et son regard étoit l'interprète de son cœur. Comme celle de Fénélon, sa piété fut douce et paisible, sa vie ne fut pas un enchaînement d'actions d'éclat ni d'ostentation ; mais de bonnes actions

accomplies pour satisfaire une ame sensible, et dont la plupart ne furent connues que de ceux auquels il lui étoit impossible de les cacher. L'éloquence de la chaire avoit pour lui des charmes, et il s'y consacra en entier, en embrassant l'état ecclésiastique. Sa réputation s'étendit, il fut appelé pour prêcher à la cour. Il ne s'effraya point d'un semblable auditoire : il fit entendre des vérités dures, et cependant on lui donna l'évêché de Senez; il est vrai que dans le temps le public crut qu'on avoit cherché, en lui accordant un honneur qu'il ne demandoit pas, à l'éloigner d'un pays où la franchise et l'austérité étoient hors de saison. On a donné une édition des *Sermons*, *Panégyriques* et *Oraisons funèbres de l'abbé de Beauvais*, dix-sept ans après sa mort. Parmi ses oraisons funèbres, on peut citer celle de Louis XV, dans laquelle il a su concilier le langage du panégyriste avec le devoir de l'homme de bien, et celui du ministre de la vérité. Comme particulier, Louis XV avoit des vertus; comme roi, il s'exposa au blâme public, et l'évêque de Senez sut déplorer ce malheur sans outrager sa mémoire, et sans trahir son austère franchise. Il se trouve dans cette oraison funèbre une belle application du sermon qu'il avoit prononcé le jeudi saint 1774, l'année de la mort du roi, dont le texte étoit : « Encore 40 jours et Ninive sera détruite. » Les sermons de l'évêque de Senez ont été imprimés à Paris en 1807, en 4 vol. in-12, par les soins de M. l'abbé Gallard, qui a donné en tête de son édition un éloge très-bien fait de l'abbé de Beauvais. Dans un de ses sermons sur la vie future, on remarque des mouvemens d'éloquence dignes peut-être de Bossuet, et semblables à un de ceux de Massillon. « Le jour du jugement est fini; on ne compte plus ni les siècles, ni les heures, le temps a fui devant l'éternité. Une voix s'est fait entendre, la même voix qui dit sur le calvaire *Consummatum est*. O révolution terrible qui doit faire frémir la nature! Chrétiens, si Dieu m'ordonnoit en ce jour de vous la prédire pour la fin de la génération présente, de vous annoncer la fin de l'univers et le dernier jugement, s'il autorisoit ma prédiction par des prodiges, quel effroi je répandrois tout à coup au milieu de vous!...... Vous ne verrez point les astres se détacher des cieux et embraser la nature; mais l'univers sera pour vous comme s'il n'existoit plus. Eh! que vous importe, après votre trépas que le soleil éclaire votre tombe, ou qu'il soit lui-même éteint; vous ne serez point jugés solennellement à la face des nations, mais vous allez subir un jugement aussi sévère et aussi irrévocable! » En général, le caractère d'éloquence de l'abbé de Beauvais étoit doux, tendre et persuasif. Il sembloit parler moins pour étonner et surprendre que pour toucher. Comme Fénélon, il vouloit attirer les cœurs et n'en forcer aucun. Ses panégyriques sont plus médiocres que ses sermons et ses oraisons funèbres. Il a quelquefois de la négligence et s'élève rarement jusqu'au sublime. Ce prélat se démit de son évêché en 1783; la vicomté de Paris le nomma, 1789, député aux états-généraux.

BEAUVAL. *Voyez* BASNAGE, nos IV *et* V.

*BEAUVARLET (Jacques Firmin), fils d'un négociant, naquit à Belleville le 25 septembre 1731. Destiné à l'honorable carrière des arts, il entra très-jeune chez Robert Hecquet, passa de cette école dans celle de Lefèvre, vint dans la capitale en 1750, où il se livra sans réserve au travail; l'ardent amour qu'il y apporta, secondé des conseils du célèbre L. Cars, perfectionnèrent ses talens. Devenu l'émule des premiers artistes, les planches qu'il exécuta d'a-

près Lucas Giordano rappelèrent les beaux temps de la gravure ; son mérite détermina l'académie à l'agréger au nombre de ses membres en 1762. C'est sans doute le désir de propager les ouvrages des peintres français, qui lui fit traduire les tableaux des Raoux, des de Troie, et des Vanloo ; un travail pur et une exécution précieuse distinguent ses différentes productions; *la Conversation et la Lecture espagnoles*, planches par lesquelles il débuta dans le genre sérieux, lui attirèrent les justes suffrages des amateurs ; celles qu'il a exécutées depuis ont obtenu un très-grand succès. Ses premiers ouvrages, en assurant à son nom un rang distingué parmi ceux des graveurs du dernier siècle, nous font regretter qu'il ait abandonné cette marche, seule digne de transmettre à la postérité les tableaux des grands maîtres, et d'assurer à leur traducteur une réputation durable. Beauvarlet étoit d'un caractère doux et modeste; chargé par mademoiselle Clairon, de recommencer son portrait, dans le sujet de Jason, où cette actrice est représentée en Médée, il eut la gloire de réussir dans une entreprise où plusieurs artistes habiles avoient échoué. Peu enorgueilli de ses succès, il les attribuoit plus aux ouvrages qu'il gravoit et aux boutés du public, qu'à son propre mérite. Catherine Françoise Deschamps et Marie Catherine Riolet, ses épouses, douées des mêmes talens que lui, le secondèrent dans plusieurs de ses ouvrages. Il mourut le 7 décembre 1797. On distingue plusieurs artistes habiles qui ont été ses élèves : entre autres le fameux Porporati, et MM. Le Vasseur, Binet, Huber, du Goulx et Audouin.

* I. BEAUVAU (René-François de), évêque de Bayonne en 1700, de Tournay en 1707 (épiscopat où il se trouva singulièrement froissé par les circonstances politiques) ; archevêque de Toulouse en 1713, de Narbonne en 1719, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1724, mort à Narbonne en 1739, à l'âge de 75 ans. *Voy.* sur les tracasseries que lui suscitèrent les Hollandais devenus maîtres de Tournay, l'Histoire de Fénélon par M. de Bausset, tom. II, p. 289, où l'on peut puiser les éclaircissemens relatifs à ce sujet.

† II. BEAUVAU (Louis-Charles-Antoine, marquis de), né au mois d'avril 1710, d'une famille ancienne et illustre, fut d'abord capitaine au régiment de Lambesc cavalerie, et ensuite mestre-de-camp du régiment de cavalerie de la reine. Il se distingua au siége de Philisbourg en 1734, et à l'affaire de Clausen en 1735. La guerre s'étant rallumée, il commanda le régiment à la prise de Prague en 1741 à la défense de la même ville en 1742, et rentra en France avec l'armée en janvier 1743. Il fut fait maréchal-de-camp au mois de février suivant. Employé à l'armée de Flandre, il fut blessé mortellement au siége d'Ypres, commandant les grenadiers. A l'attaque du chemin couvert, quelques-uns d'eux s'empressant pour le secourir : « Mes enfans, leur dit-il, allez faire votre devoir, j'ai fini le mien. » Il expira le 24 juin 1744. Son extrême valeur, ses talens et sa passion pour la guerre, donnèrent les plus heureuses espérances. Il n'étoit pas moins propre aux négociations, et rendit de grands services quand il fut envoyé par la cour de France pour diriger particulièrement les démarches de l'empereur Charles VII. — On connoît de la même famille Marc de BEAUVAU, qui épousa Marguerite de Ligneville, connus l'un et l'autre par leur faveur auprès de Léopold, duc de Lorraine, sous le nom de M. et de madame de Craon. Il mourut en

1754. Le grand-père de Marc, gouverneur du fils du duc de Lorraine, depuis Charles V, étoit mort en 1684, laissant des *Mémoires*, Cologne, 1690, in-12. — Le maréchal de BEAUVAU, né en 1720, mort en 1792, étoit membre de l'académie française. Outre son *Discours* de réception, on a de lui une *Lettre* à l'abbé Desfontaines sur une phrase d'un Discours de Hardion, laquelle contient cent quatre-vingts mots, 1745, in-12. La famille de Beauvau avoit été attachée aux ducs d'Anjou de la première et seconde race; la branche aînée de cette maison passa en Lorraine avec René d'Anjou, qui en devint duc.

† I. BEAUVILLIERS (François-Honorat de), duc de Saint-Aignan, de l'académie française, né en 1607, remporta le prix fondé à Caen pour l'immaculée conception. Il s'étoit distingué dans plusieurs batailles; et ce fut en sa faveur que Louis XIV érigea en duché-pairie la terre de Saint-Aignan. Chargé souvent de diriger les fêtes de la cour, il en traçoit les plans et les faisoit exécuter avec autant d'intelligence que de goût. Il a laissé plusieurs pièces de vers qu'on n'a pas recueillies, et qui mériteroient de l'être. Elles se trouvent éparses dans les anciens Mercures, dans les œuvres de madame Deshoulières, et de Scarron. Il mourut le 16 juin 1687. — Son fils aîné, Paul, duc de BEAUVILLIERS, chevalier de l'ordre du roi, premier gentilhomme de sa chambre, ministre d'état et chef du conseil royal des finances, avoit été gouverneur du duc de Bourgogne, père de Louis XV, et mourut en 1714, à 66 ans. Il inspira à son élève l'amour des hommes et le désir de les rendre heureux. A la cour il fut vrai, et parla toujours en faveur des peuples. L'académie française s'est honorée en proposant son éloge pour sujet d'un de ses prix. L'évêque de Beauvais, son frère, mourut le 19 août 1751, dans une abbaye de Prémontrés, après s'être démis de son évêché. On a de lui quelques *Livres de piété*, et un *Commentaire sur la Bible*, en français, in-4°, qui n'est pas fini.

† II. BEAUVILLIERS (Paul-Hippolyte de), duc de Saint-Aignan, troisième fils du gouverneur du duc de Bourgogne, devenu le chef de sa famille par la mort de son frère aîné, étoit né le 15 novembre 1684, et mourut le 22 janvier 1776. Il fut honoré du grade de lieutenant-général, du collier des ordres du roi, et membre de l'académie française. On a de lui des *Amusemens littéraires* et un *Mémoire* dans le tome XVII[e] de l'académie des inscriptions, *sur la cession d'André Paléologue à Charles VIII, de ses droits sur l'empire de Constantinople et de Trébisonde*. Aux services qu'il avoit rendus à sa patrie, dans des ambassades et des négociations, il joignit des talens agréables. Il a laissé des enfans.

* I. BEAUVOIR (baron de). Le courage qu'il avoit montré à la guerre, son caractère ferme et réfléchi, son goût pour les lettres, sa probité sur-tout, l'avoient fait choisir par la reine de Navarre pour gouverneur de Henri de Bourbon dès 1564. Il le suivit pour guider sa jeunesse dans une cour perfide, et fut assassiné dans son lit, malade et sans défense, la nuit de la Saint-Barthélemi.

II. BEAUVOIR. *Voyez* CHATELUS.

† BEAUXAMIS (Thomas), carme de Paris, docteur de sorbonne, mourut en 1589. On ne sait où Amelot de La Houssaye a trouvé que ce carme avoit eu la cure de Saint-Paul, et qu'il l'avoit perdue

pour n'avoir pas voulu que les mignons de Henri III fussent inhumés dans son église. On a de lui, I. Des *Commentaires sur l'harmonie évangélique*, Paris, 1650, 3 vol. in-fol. II. *Histoire des sectes qui ont oppugné le Saint-Sacrement de l'Eucharistie*, Paris, 1570, in-4°, et 1571, in-8°. III. *La Marmite renversée et fondue*, etc., Paris, 1572, in-8°. IV. *Remontrance au peuple français, qu'il n'est pas permis à aucun sujet, sous quelque prétexte que ce soit, de rebeller ni prendre les armes contre son prince et roi*, Paris, 1585, in-8°. V. *Oraison funèbre de Charles de Gondy, seigneur de La Tour, maître général des galères*, Paris, 1574, in-4°. Cet auteur mourut en 1589.

† BEAUZÉE (Nicolas), de l'académie française, professeur de grammaire à l'école militaire, né à Verdun le 9 mai 1717, mort à Paris le 25 janvier 1789, littérateur instruit et laborieux. Il fit, après la mort de Dumarsais, les articles de grammaire de l'Encyclopédie, qui sont peut-être quelquefois un peu longs. On a encore de lui, I. *Grammaire générale*, ou *Exposition raisonnée des élémens nécessaires du langage*, 2 vol. in-8°. Il y a d'excellentes choses dans ce livre; mais l'auteur n'a pas l'art de s'expliquer toujours d'une manière nette et précise, et sa métaphysique est quelquefois embrouillée. II. Une nouvelle édition des *Synonymes de l'abbé Girard, considérablement augmentée*, en 2 vol. in-12. Quoique tous les articles qu'il a fait entrer dans le second volume, qui est entièrement neuf, ne soient pas de lui, ce qu'il a écrit d'après lui-même et ce qu'il a puisé chez les autres servira également aux progrès de la langue. III. Une *Traduction de Salluste*, in-12, plusieurs fois imprimée, et estimée pour son exactitude et pour quelques notes dont il l'a accompagnée, mais dont la lecture seroit plus agréable sans les innovations que l'auteur s'est permises dans l'orthographe, et sur-tout si le traducteur avoit plus de chaleur et moins de sécheresse. Ce jugement peut s'appliquer à la traduction suivante. IV. *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, traduite de Quinte-Curce, 1789, 2 vol. in-12. La quatrième édition a paru en 1806. V. *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion*, in-12. On doit encore à Beauzée une *Traduction de l'Imitation de J. C.*, et la publication de l'Optique de Newton, traduite par Marat, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Elle est correcte, exacte et utile. Le roi de Prusse avoit voulu l'appeler à Berlin; mais, à une fortune plus considérable, il préféra sa famille, sa patrie et l'académie française, où il se rendit utile.

† I. BEBÈLE *ou* BEBELIUS (Henri), naquit à Justing en Suabe, d'un laboureur. Il fut fait professeur d'éloquence dans l'université de Tubinge. L'Allemagne lui dut la bonne latinité. L'empereur Maximilien Ier l'honora de la couronne de poëte en 1501. Nous avons de lui, sous le le titre d'*Opuscula Bebeliana*, une infinité de dissertations, dont l'édition la plus ample est celle de Strasbourg, 1513-1516, in-4° : ces Dissertations avoient été imprimées séparément en divers volumes; mais elles sont toutes réunies dans cette édition. Les principales sont, *Modus conficiendarum epistolarum. Commentaria de abusu linguæ latinæ apud Germanos. Vocabul. optimarum editionum. Annotationes et lima in mammetractum. De magistratibus et de sacerdotibus romanorum. De nominibus artificum et negotiatorum. De falsâ etymologiâ proprio-*

rum nominum. Nomina morborum corporis humani; gr. lat. *Nomina propria sanctorum et eorum interpretatio*, etc., etc. On a aussi de Bébélius des *Facéties* qui ont été imprimées plusieurs fois, et qui renferment des contes obscènes. Elles ont d'abord paru en deux livres, et ensuite en trois. On les trouvera réunies à un Choix de facéties de Nicodéma Frischlinus, du Pogge, d'Alfonse, roi d'Aragon, et d'Adelphe, dans une édition donnée à Strasbourg, en 1600, in-8°. Le *Triumphus Veneris* de Bébélius, en vers et en six livres, a été publié à Strasbourg, en 1515, in-4°, édition rare et ouvrage curieux. Son traité *De animarum statu post solutionem à corpore*, est compris dans le recueil latin sur cette matière, Francfort, 1692, 2 vol. Il a paru à Augsbourg, en 1801, un ouvrage du conseiller Zapf, intitulé *H. Bebel, nachseineur reben und schreffen*, c'est-à-dire, H. Bébel, d'après sa vie et ses écrits. Cet écrit est très-recommandable, et terminé par un discours jusque-là inédit de Bébel, *De necessitate linguæ latinæ*, prononcé à Tubinge en 1508.

† II. BEBÈLE, Bebelius (Balthazar), né en Alsace, s'est distingué, comme le précédent, par la connoissance de l'antiquité. On lui doit, I. Quatre *Dissertations latines sur la théologie payenne, expliquée par les médailles*, Wittemberg, 1658, en latin. II. *Antiquités des quatre siècles évangéliques*, aussi en latin, Strasbourg, 1669, 3 vol. in-4°. III. *Antiquités de la Germanie, et en particulier de l'église de Strasbourg*, 1669, in-4°. IV. *Ecclesia antediluviana ex antiquitatibus mosaïcis eruta*, 1706, in-4°.

BEC. *Voyez* Béek.

* I. BÉCAN (Jean), dont le véritable nom étoit Van-Gorp, dit *Gorophius*, fut surnommé *Becanus*, parce qu'il naquit, le 23 juin 1518, dans une bourgade du Brabant, dans la Campine, qui est appelée Hilvarenbeeck. Il fit son cours de philosophie à Louvain, et passa ensuite dans les écoles de médecine de l'université de cette ville. Pour multiplier ses connoissances, il voyagea en Italie, en Espagne et en France, où il fut attaché à la reine Eléonore. De retour dans les Pays-Bas, il alla se fixer à Anvers, où il pratiqua la médecine pendant plusieurs années. Mais bientôt dégoûté de son art, il se livra entièrement à l'étude des belles-lettres et de l'antiquité. Il eut tout ce qu'il faut pour y réussir; il entendoit parfaitement le latin, le grec, l'hébreu, et la langue teutonique ou flamande ancienne et moderne; il étoit d'ailleurs d'une pénétration admirable, mais infatué de faux principes et de systèmes erronés. Vers la fin de ses jours, il s'établit à Liège, et c'est dans cette ville qu'il soutint en présence du prince Gérard de Groesbeeck, entre autres paradoxes, que la langue qu'Adam parloit étoit la langue allemande ou teutonique; mais il ne se borna pas à le dire, il s'efforça de le prouver dans ses *Indo-Scythica*, où il allègue quantité d'étymologies burlesques pour fondement de son opinion. C'est dans les ouvrages suivans que Bécan a consigné ses visions: I. *Origines Antwerpianæ, sive Cimmeriorum beccselana novem libros complexa, Atuatica, Gigantomachia. Neloscopium Cronia, Indo-Scythica, Saxonica, Goto-danica, Amazonica, Venetica et hyperborea*, Antverpiæ, 1569, in-fol. II. *Opera Joannis Goropii Becani hactenùs in lucem non edita, nempe hermathena, hieroglyfica, Vertumnus, Gallica, Francica, Hispanica*, ibid, 1580, in-fol.

Ce médecin mourut à Mastricht, le 28 juin 1572, âgé de 54 ans.

† II. BÉCAN (Martin), professeur de philosophie et de théologie chez les jésuites, confesseur de l'empereur Ferdinand II, naquit dans le Brabant, et mourut à Vienne en 1624. On a de lui une *Somme de théologie*, in-folio; des *Traités de controverse* et plusieurs autres écrits. Ils sont au nombre de ceux qui ont été condamnés à être lacérés et brûlés par arrêt du parlement de Paris, en 1762. Ce jésuite portoit si loin l'autorité du pape dans son *Livre sur la puissance du roi et du souverain pontife*, que Paul V fut obligé de le faire condamner par le saint office. Ce décret fut rendu à Rome le 3 janvier 1613. La plupart des écrivains ne savent garder aucune mesure. Quelques politiques modernes ne voudroient d'autre pape que le souverain; et Bécan presque point d'autre roi que le pape. L'ouvrage de Bécan le plus lu et généralement le plus estimé est son *Analogie de l'ancien et du nouveau Testament*, in-8°.

† III. BÉCAN (Guillaume), jésuite, né à Ypres en 1608, mort à Louvain à la fin de 1683. Il acquit de la célébrité par ses poésies latines et italiennes. On a de lui la *Description en vers* de l'entrée en Flandre de Ferdinand, infant d'Espagne; elle est ornée des gravures de Corneille Galle, et de Théodore Atuldart, exécutées sur les dessins de Rubens, Anvers, 1655, in-fol. Il est auteur de quelques *idylles*, insérées parmi celles d'Hossébius et de Wellius, et qui sont dans le goût d'Ovide.

† BECATELLI (Louis) naquit à Bologne en 1592, d'une famille noble. Après avoir fait ses études à Padoue, il se tourna du côté des affaires, sans cependant abandonner les lettres. Il s'attacha au cardinal Polus, qu'il suivit dans sa légation d'Espagne, et il exerça bientôt lui-même celles de Venise et d'Ausbourg, après avoir assisté au concile de Trente. L'archevêché de Raguse fut la récompense de ses travaux. Cosme I, grand-duc de Toscane, l'ayant chargé en 1563 de l'éducation du prince Ferdinand son fils, il renonça à cet archevêché, sur l'espérance qui lui fut donnée d'obtenir celui de Pise; mais son attente ayant été trompée, il fut obligé de se contenter de la prevôté de la cathédrale de Prato, où il finit ses jours en 1572. Son principal ouvrage est, la *Vie du cardinal Polus*, qu'il fit en italien, qui fut mise en latin par André Duditius, et publiée à Venise, 1563, in-4°. Maucroix l'a traduite en français; celle de Pétrarque en italien est plus exacte que toutes celles qui avoient paru jusqu'alors.

† BECCAFUMI (Dominique), nommé auparavant Mécarino ou Méchérino, célèbre peintre d'histoire, naquit dans le territoire de Sienne, en 1484; il s'amusoit, en gardant les moutons de son père, à tracer des figures sur le sable. Un bourgeois de Sienne, Beccafumi, le tira de la bergerie, pour lui faire apprendre le dessin. Ce peintre, reconnoissant, quitta son nom de famille pour prendre celui de son bienfaiteur, qu'il porta depuis. Il mourut en 1549 à Gênes. Son *saint Sébastien*, est un des plus beaux tableaux qui se voient dans le palais Borghèse. On lui doit l'ordonnance du beau pavé de marbre de l'église cathédrale de Sienne. Beccafumi étoit encore graveur, sculpteur, et savoit couler les métaux.

BECCARI (Augustin), né à Ferrare, est le premier poëte d'Italie qui ait fait des Pastorales. Baillet s'est trompé en disant que Le Tasse est l'inventeur de ce genre de poésie.

L'Aminte du Tasse n'est que de 1573, et la pastorale de Beccari, *Il Sacrificio, favola pastorale*, parut en 1555, in-12. Ce poëte mourut en 1560.

† I. BECCARIA (Jacques Barthélemi) naquit à Bologne en 1682, et fut redevable aux jésuites de sa première éducation; il s'adonna particulièrement à l'étude de la médecine et de la philosophie naturelle, qu'il fut appelé à professer publiquement. Sa maison étoit ouverte à tous ceux qui suivoient ses leçons, et de leur fréquente réunion se forma bientôt une espèce d'académie ou d'association dans laquelle on compta J. B. Morgagni, Eustathius, Manfred et d'autres savans qui, de concert avec Beccaria commencèrent à secouer le joug de l'ancienne philosophie scolastique. Après avoir enseigné, avec distinction l'histoire naturelle et la médecine, il fut, à la mort du célèbre Valsalva, qui étoit alors président de cette institution, appelé à lui succéder, et en remplit les fonctions avec tant de sagesse, que l'académie de Bologne suit encore les réglemens qu'il avoit établis. Ses liaisons avec la société royale de Londres l'en firent nommer membre en 1728. Il s'appliqua à prouver, par son exemple, ce qu'il répétoit souvent à ses élèves, qu'il est pour le moins aussi essentiel d'étudier la médecine de l'esprit que celle du corps, et qu'on ne parvient à la sagesse et au bonheur que par la répression constante de nos affections dépravées; aussi se distingua-t-il par sa modération et l'égalité de son caractère. Il mourut le 30 janvier 1766. On a de lui divers ouvrages italiens et latins, I. *Sur les météores*. II. *Sur plusieurs phosphores nouvellement découverts*, Bologne, 1744, in-4°. III. *Sur le mouvement intestin des fluides*. IV. *Sur le lait*. V. *Lettres sur les feux follets*. VI. *Dissertation sur l'intempérie de l'air et sur les maladies qui ont régné à Bologne en 1729 et 1730*. Il a laissé plusieurs manuscrits sur des sujets de physique intéressans et sur d'autres objets, parmi lesquels on distingue une suite d'observations météorologiques pendant plus de quarante années consécutives.

II. BECCARIA (Jean-Baptiste), religieux des Écoles-Pies, né à Mondovi, mourut à Turin le 23 mai 1781. Il professa d'abord à Palerme, puis à Rome, la philosophie et les mathématiques, et parvint, par ses expériences et ses découvertes, à jeter un grand jour sur la science naturelle, et sur-tout sur celle de l'électricité. Il fut ensuite appelé à Turin, pour y être professeur de physique expérimentale. Devenu l'instituteur des princes, Benoît, duc de Chablais, et Victor-Amédée de Carignan, le séjour de la cour, ni l'attrait des plaisirs ne le détournèrent point de l'étude. Comblé d'honneurs et de bienfaits, il n'épargnoit rien pour augmenter sa bibliothèque, et se procurer les instrumens nécessaires à son genre de travail. Il est auteur de plusieurs *Dissertations sur l'électricité*, qui auroient été plus utiles, s'il se fût moins fortement attaché à quelques systemes particuliers, et sur-tout à celui de Franklin. On a encore de lui un *Essai sur la cause des Orages et des Tempêtes*, où l'on ne trouve rien de plus satisfaisant que ce qui a paru dans d'autres ouvrages sur cette matière; quelques *Ecrits sur le méridien de Turin, et d'autres objets astronomiques et physiques*. Le P. Beccaria étoit aussi recommandable par ses vertus que par ses connoissances.

† III. BECCARIA BONESANA (le marquis César), né à Milan en 1735, mourut dans la même ville en 1793.

Dans son premier écrit, qui parut à Lucques en 1762, il démontroit les abus, et proposoit une réforme du système monétaire de l'état de Milan. Peu de temps après, quelques hommes de lettres milanais conçurent en commun le projet et le plan d'un ouvrage périodique où seroient traités d'une manière à la fois instructive et piquante les divers sujets de philosophie, de morale et de politique, qui, à cette époque, pouvoient contribuer à éclairer l'opinion publique. Cet ouvrage parut en effet dans le cours des années 1764 et 1765, sous le titre de *Café*, et forme une collection de 2 vol. in-4°, dont presque tous les articles les plus originaux et les plus intéressans appartiennent à Beccaria. Ce fut aussi en 1764 qu'il composa et publia le *Traité* si célèbre *des Délits et des Peines*, dont il a été donné depuis cinquante éditions ou traductions. Attaqué en France et en Italie par quelques hommes qui ne manquèrent pas d'appeler la calomnie au secours de leur logique, l'auteur se défendit avec modération, avec dignité, et quelquefois même avec un talent supérieur. Tout ce qu'il y avoit en Europe d'hommes distingués par des talens et des connoissances étendues, applaudit à un travail où, pour la première fois, l'ensemble des principes de la législation criminelle étoit exposé avec méthode, précision et clarté. Quelques gouvernemens adoptèrent plusieurs des réformes proposées par Beccaria, qui vit sanctionner par l'expérience le résultat de ses méditations. En 1768, le gouvernement autrichien créa pour lui une chaire d'économie-publique à Milan. Les leçons qu'il composa pour remplir les devoirs de cette place n'ont été imprimées qu'en 1804, en 2 vol. in-8°, sous le titre d'*Elémens d'économie publique*; et font partie de l'intéressante collection des Economistes italiens, publiée à Milan. Il donna, en 1770, la première partie de ses *Recherches sur la nature du style*, in-8°, Milan.

BECCO. *Voy.* ANTOINE, n° VI.

† BECCUTI (François), poëte italien, surnommé *il Cappeta*, naquit à Pérouse en 1509, et mourut à 44 ans. Il s'adonna à l'étude des lois et professa long-temps le droit avec succès dans sa patrie; mais ce qui le fit plus particulièrement connoître, c'est son talent *pour la poésie burlesque*. L'abbé Cavalucci a donné une belle édition des œuvres de Beccuti, Venise, 1751, in-4°.

BÉCERRA (Gaspard), célèbre sculpteur espagnol, né dans l'Andalousie, et mort à Madrid en 1570, fut élève de Raphaël. Il acquit sous cet habile maître le goût le plus pur. Son chef-d'œuvre est la *Statue de la Vierge*, faite par ordre de la reine Isabelle de Valois, et dont on admire à Madrid la beauté. Bécerra peignoit aussi avec succès à fresque.

* BÉCHADA (Grégoire), du château de Lastours en Limousin, composa un récit en vers de la *Conquête de la ville de Jérusalem*, dans les premières années du 12e siècle. Ce poëme, un des plus considérables de la littérature française à cette époque, et auquel l'auteur travailla douze ans, ne nous est pas parvenu. Geoffroi, abbé ou prieur du Vigeois, auteur contemporain, en parle avec quelques détails dans sa Chronique. (*Voyez* l'Abbe, Biblioth. nova manuscriptorum, t. XI, p. 296; Hist. litt. de Fr., par les bénéd., t. X, p. 403 et 404; Héeren, sur l'infl. des Croisades, pag. 446 et suiv.)

† BECHER (Jean-Joachim), né en 1645 à Spire, fut d'abord professeur de médecine, ensuite premier

médecin de l'électeur de Mayence, puis de celui de Bavière. Il passa à Londres, où sa réputation l'avoit précédé, et où la fureur de ses envieux l'avoit obligé de chercher un asile; il y mourut en 1685. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivans : I. *Physica subterranea*, Francfort, 1669, in-8°, réimprimé à Leipsick, 1703, et en 1759, in-8°. II. *Experimentum chimicum novum*, Francfort, 1671, in-8°. III. *Character pro notitiâ linguarum universali*, Francfort, 1661, in-8°, ouvrage rare, dont on a tiré peu d'exemplaires. Il prétendoit y établir une Langue universelle, par le moyen de laquelle toutes les nations s'entendroient facilement. L'auteur travailla pendant un an à ce petit traité, parce qu'il avoit entendu dire à un prince qu'il donneroit bien 3,000 écus à celui qui découvriroit une Langue universelle; il dédia et présenta son ouvrage à ce prince qui se contenta de lui donner à dîner et de lui faire compliment sur sa découverte. L'auteur en fut si irrité qu'il déclara hautement, dans sa *Methodus didactica*, qu'il ne travailleroit plus pour quelque prince que ce fût avant d'avoir des assurances certaines qu'ils acquitteroient leur parole. IV. *Institutiones chimicæ, seu manuductio ad philosophiam hermeticam*, Mayence, 1662, in-8°. V. *Institutiones chimicæ prodromæ*, Francfort, 1664, et Amsterdam, 1665, in-12. VI. *Experimentum novum ac curiosum de minerâ arenariâ perpetuâ*, Francfort, 1680, in-8°. VII. *Epistolæ chimicæ*, Amsterdam, 1673, in-8°. Becher passoit pour un très-habile machiniste et un bon chimiste. C'étoit un homme d'un caractère vif, ardent et entêté, qui se jeta dans la partie romanesque de la chimie. Il fut le premier qui appliqua cette dernière science, dans toute son étendue, à la philosophie, et qui montra de quel usage elle pouvoit être pour expliquer la structure, le tissu et les rapports mutuels des corps. Il prétendoit avoir trouvé une espèce de mouvement perpétuel. On lui dut en effet quelques inventions utiles, et il travailla à perfectionner l'imprimerie.

† BECHET (Antoine), de Clermont en Auvergne, auteur de quelques médiocres ouvrages. Les plus connus sont, I. *L'Histoire du ministère du cardinal Martinusius*, publiée à Paris, in-12, 1715, plus curieuse qu'exacte. II. *La Traduction des lettres du baron de Busbec*. Il mourut chanoine d'Uzès, en 1722, à 73 ans.

BECICHEMO (Marin), né à Scutari en 1468, mort à Padoue le 23 septembre 1526, professa les belles-lettres dans les principales villes d'Italie, et publia plusieurs *Discours* et de bonnes *Observations* sur les héroïdes d'Ovide.

† I. BECK (Jean, baron de), lieutenant-général du roi d'Espagne et gouverneur du duché de Luxembourg, se distingua dans la bataille de Thionville, où Piccolomini battit les Français en 1640. Après la prise de la ville d'Aire, il se trouva aux combats de Honnecourt et de Lens. Il mourut d'une blessure qu'il ne laissa point cicatriser. De Beck s'éleva graduellement par son courage et sa prudence aux premiers emplois militaires; il avoit été simple postillon dans sa jeunesse. Son épitaphe, qui se lit dans l'église des franciscains de Luxembourg, annonce que Walstein fit tout ce qui lui fut possible pour le faire entrer dans sa conspiration contre Ferdinand II, mais que rien ne fut capable d'ébranler sa fidélité.

* II. BECK. *Voyez* BEEK.

† I. BECKER (Daniel), né à Dantzick le 13 décembre 1626, premier médecin de l'électeur de Brandebourg, mourut dans sa patrie en 1670, à 45 ans. Il a publié, *Commentarius de theriacâ; Medicus miocrosmus*, Londres, 1660, in-8°. *De cultrivoro Prussinio*, Leyde, 1638, in-8°. *Observatio et curatio singularis*, 1636, in-4°, Lugduni Batavorum, 1638, 1640, in-8°. Il y parle d'un jeune paysan qui avala un couteau dont il s'étoit introduit le manche dans le gosier. On ouvrit le ventricule, d'où l'on retira ce corps étranger, et le malade échappa à cette opération; *Historia morbi academici Regiomontani*, Regiomonti, 1649, in-4°; *De unguento armario*, Norimbergæ, 1662, in-4°. dans le *Theatrum sympatheticum*.

† II. BECKER (Philippe-Christophe), graveur en pierres fines, né à Coblentz vers 1677, obtint des lettres de noblesse de l'empereur Charles VI, et le titre de graveur des médailles impériales. Il alla en Russie pour y faire le sceau de Pierre-le-Grand, qui le fit manger à sa table. Becker excelloit dans la gravure des armoiries; le *Cachet* du duc de Liria est son chef-d'œuvre.

III. BECKER. *Voy.* BEKKER.

* I. BECKETT (Guillaume), chirurgien anglais, membre de la société royale de Londres, exerça sa profession dans cette capitale jusqu'au temps qu'il se retira à Abington, dans le comté de Barck, où il mourut en 1738. Il a donné trois *Dissertations sur l'antiquité de la Vérole*; il est en outre l'auteur des ouvrages suivans: I. *Chirurgical remarks*, etc., Londres, 1709. II. *Cure of Cancers*, Londres, 1712, in-8°. III. *Chirurgical observations*, Londres, 1740, in-8°. IV. *Collection of chirurgical tracts*, Londres, 1740, in-8°. On y trouve les ouvrages précédens, et quelques autres qui ne sont pas du même auteur.

* II. BECKETT (Isaac), Anglais, a gravé, en manière noire, plusieurs *Sujets*, et des *Portraits* d'après Van Dyck, Kneller et autres. Il vivoit à la fin du siècle dernier.

* BECKINGHAM (Charles). On a peu de renseignemens sur ce poëte dramatique, mort en 1730, âgé de 32 ans, et qui s'est distingué par des talens qui devoient donner de grandes espérances. Il n'avoit pas atteint sa 20ᵉ année, et on avoit déjà représenté sur le théâtre de Londres deux de ses tragédies, *Henri IV, roi de France*, et *Scipion l'Africain*. Il a laissé quelques autres *Ouvrages de poésie*.

† BECKINGTON (Thomas), né dans le Sommerset-Shire, fut le premier de cette province qui se distingua dans les lettres au 15ᵉ siècle. Membre du collége neuf d'Oxford, il en fut dans la suite le bienfaiteur, lorsqu'il eut été fait évêque de Bath. Il est auteur d'un ouvrage latin, fort recherché dans son temps et entièrement oublié aujourd'hui, touchant *le droit des rois d'Angleterre sur la France*.

† BECMAN (Jean-Christian), né à Borna dans la Misnie, étoit ministre de Steinbac dans la même province. Nous avons de lui des *Ouvrages de théologie*, estimés des Allemands; et une *Historia orbis terrarum geographica et civilis*, édit. V, Francfort et Leipsick, 1698, in-4°. Il mourut en 1648.

BECOLD. *Voy.* JEAN de Leyde, n° LXXVII.

I. BECQUET. *Voyez* THOMAS DE CANTORBERI, (Saint.)

† II. BECQUET (Antoine), célestin, bibliothécaire de la maison de Paris, mort en 1730, à 76 ans,

publia l'*Histoire de la congrégation des célestins de France*, avec *les Eloges historiques des hommes illustres de son ordre*, en latin, in-4°, 1719.

BECTOZ (Claudine de), fille d'un gentilhomme de Dauphiné, abbesse de Saint-Honoré de Tarascon, fit de grands progrès dans la langue latine et les sciences, sous Denys Faucher, moine de Lérins et aumônier de son monastère. François I étoit si charmé des *Lettres* de cette abbesse, qu'il les portoit, dit-on, avec lui, et les montroit aux dames de sa cour comme des modèles. Il passa d'Avignon à Tarascon, avec la reine Marguerite de Navarre, pour converser avec cette savante. Elle mourut en 1547, après avoir publié plusieurs *Ouvrages*, français et latins, en vers et en prose. Deux écrivains italiens, Louis Doménichi et Augustin della Chiésa, en ont fait l'éloge dans leurs ouvrages.

† BÉDA (Noël), principal du collége de Montaigu, et syndic de la faculté de théologie de Paris, naquit en Picardie. Il publia une *Critique* emportée des Paraphrases d'Érasme. Cet homme illustre voulut bien prendre la peine de la réfuter, et convainquit son censeur, d'avoir avancé cent quatre-vingt-un mensonges, deux cent-dix calomnies, et quarante-sept blasphèmes. Le docteur, n'ayant rien de bon à répondre, fit des extraits des ouvrages d'Érasme, le dénonça à la faculté comme hérétique, et vint à bout de le faire censurer. Ce fut lui qui empêcha la Sorbonne d'opiner en faveur du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre. « Comme Béda, dit le P. Berthier, ne pouvoit réprimer ni sa plume ni sa langue, il avoit osé prêcher contre le roi même, sous prétexte apparemment que la cour ne poursuivoit pas les hérétiques avec autant de vigueur que cet esprit ardent et extrême l'auroit souhaité. Une hardiesse si intolérable lui attira, deux fois de suite, un arrêt de bannissement. Rappelé pour la troisième fois, et toujours incorrigible, il fut condamné, par le parlement de Paris, en 1536, à faire amende honorable devant l'église de Notre-Dame, *pour avoir parlé contre le roi et contre la vérité.* » Il fut ensuite exilé à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, où il mourut le 8 février 1537, avec la réputation, dit le P. Berthier, du plus violent déclamateur et de l'adversaire le plus incommode. Béda a fait, I. Un *Traité de unicâ Magdalenâ*, Paris, 1519, in-4°, contre l'écrit de Le Févre d'Etaples, et celui de Josse Clicthoue. II. *Douze Livres* contre le Commentaire du premier. III. Un contre les *Paraphrases d'Erasme*, 1526, in-fol.; et plusieurs autres ouvrages, qui sont tous marqués au coin de la barbarie et de l'aigreur. Son latin n'est ni pur ni correct.

* BEDAS *et* DAHIPPUS, fils de Lysippus, étoient habiles sculpteurs. Pline cite du premier la *Statue d'un homme qui est en adoration*, et du second, une *Statue représentant un homme sortant du bain et s'essuyant le corps*. Pausanias fait aussi mention de deux *Statues* de cet artiste, dont l'une représente *Callon d'Elis, vainqueur à la lutte ;* et l'autre, *Nicandre remportant le prix à la course.* Vitruve rapporte que ces artistes avoient du talent, mais qu'ils étoient peu favorisés de la fortune.

* I. BEDDEROLE (Dominique), médecin de Guillaume III en 1692, mourut pendant la campagne de Flandre de cette même année. Il étoit sur-tout distingué par ses connoissances anatomiques, et on lui réser-

voit une chaire d'anatomie à Leyde. On a de lui des *Essais d'Anatomie*, Leyde, 1684, in-12; et une traduction du même ouvrage, publiée à Parme en 1687.

* II. BEDDEROLE (Jean), né à Genève en 1697, homme d'esprit turbulent, mais d'une humeur inquiète, et qui a fait le tourment de sa vie, qu'il finit misérablement dans un petit village, près de Genève, après l'avoir traînée dans les intrigues à Rome et à Paris, a publié la traduction française de l'*Histoire de Naples*, par Giannone, à La Haye, 1742, 4 vol. in-4°.

† BÈDE (le Vénérable) naquit en 673 à Wermouth, dans le diocese de Durham, près d'un monastère dans lequel il fut élevé dès l'âge de sept ans. Il s'adonna aux sciences et aux belles-lettres. Il apprit le grec, la versification latine, l'arithmétique, etc. Il fut ordonné prêtre à l'age de trente ans, et ce fut depuis qu'il s'appliqua à écrire, principalement sur l'Écriture sainte. Il mourut en 735, âgé de 63 ans. Son corps fut emporté de l'abbaye de Sarrow où il avoit fini sa carrière, dans l'église de Durham. Cette translation se fit dans le 11e siècle. Il y resta avec honneur jusqu'au règne d'Elisabeth, que le doyen du chapitre, nommé Wittingham, le fit déterrer avec une fureur fanatique, blâmée des protestans mêmes. Son nom se lit pourtant dans le nouveau calendrier de la liturgie réformée. On a imprimé ses ouvrages à Bale et à Cologne, 1612, en 8 vol. in-fol., qui se relient ordinairement en quatre. Le plus connu est l'*Histoire ecclésiastique des Anglais*, depuis l'entrée de Jules-César dans la Grande-Bretagne, jusqu'à l'an 731, imprimé séparément à Cambridge 1722, in-fol. Elle manque de critique et d'exactitude; on ne peut guère la consulter que pour ce qui s'est passé sous ses yeux. Ses autres ouvrages sont des *Commentaires sur l'Écriture sainte*, qui le plus souvent ne sont que des passages des Pères, et principalement de saint Augustin, dont Bède a fait un corps de notes. Son livre *Des six Ages du monde*, excita contre lui la bile de quelques ignorans. Ils le chansonnèrent, le traitèrent d'hérétique, et lui reprochèrent, comme le plus grand crime, d'avoir osé avancer que Notre-Seigneur n'étoit pas venu au monde dans le sixième âge. Bède daigna faire son apologie, justifia son système chronologique, et eut la hardiesse de prouver, contre l'opinion générale qui bornoit la durée du monde au sixième millénaire, que ce sentiment n'étoit pas fondé. Le style de Bède a de la clarté et du naturel, mais sans élégance et sans politesse.

BEDÉ (Jean), avocat, a publié, I. *De la Liberté de l'Eglise gallicane* II. *Echantillon de l'Histoire des Templiers*, 1646, in-8°. III. *Les Droits du Roi contre le cardinal Bellarmin*, 1611, in-8°. Ces divers ouvrages ne se lisent plus, et ne se trouvent guère.

* BEDELL (Guillaume), célèbre théologien et évêque distingué, né en 1570, à Black-Notley, au comté d'Essex, et élève du collége Emmanuel à Cambridge, où il fut boursier (agrégé). Il fut quelque temps ministre de sir Edmond de Bury. En 1604 il alla à Venise en qualité de chapelain. Là il se lia avec le père Paul Sarpi, qui lui fit présent de son manuscrit de l'histoire du concile de Trente. Il ne fut pas moins intime ami d'Antoine de Dominis, archevêque de Spalato, et eut part à son ouvrage de la République ecclésiastique. En 1627, Bédell fut nommé prevôt du collége de la Trinité à Dublin, et deux ans après, évêque des deux

siéges réunis, de Kilmore et d'Ardagh, dont il résigna ce dernier. Cet évêque est connu par différens ouvrages, sur-tout par des *Lettres* contre James Wadesworth, Londres, 1624, in-4°., qui sont bien écrites; par une *Historia interdicti Veneti*, trad. de l'italien, Cambridge, 1626, par un *Sermon*, Londres, 1659, dans lequel l'auteur se propose de prouver que l'Eglise romaine est la Babylone désignée dans son texte; par un *Traité de l'inquisition*; enfin par une *Traduction de la Bible*, en langue irlandaise, qu'il fit faire et qui parut en 1685, in-4°, pour l'ancien Testament, et en 1690, in-8°, pour toute la Bible. Bédell jouissoit d'une telle considération en Irlande, que, dans le temps de la rébellion en 1641, non seulement il fut épargné, mais il eut encore le pouvoir de protéger des protestans qui étoient dans sa maison. Enfin il reçut ordre de les livrer, et sur son refus il fut arrêté avec sa famille, et détenu au château de Cloughbougther. Il y resta quelque temps, et se retira ensuite chez un ministre protestant : il y mourut cette même année 1641.

* BEDENE (Vital), natif de Pézénas. Il est l'auteur du *Secret de ne payer jamais*, tiré du Trésorier de l'épargne, par le Chevalier de l'Industrie, in-12, 1610, sans nom de ville ni d'imprimeur. « Cet ouvrage, dit de La Vallière, dans son Histoire du théâtre français, est une espèce de farce à douze personnages. Ce sont différens créanciers qui viennent successivement demander de l'argent à un grand seigneur, et qu'un valet habile éconduit toujours, ou sous de mauvais prétextes, ou par menaces, ou à coups de bâton. Les vers, continue-t-il, en sont assez bien faits, et elle est écrite assez gaiement. »

* BEDERIK (Henri), religieux de l'ordre de S. Augustin, au 14e siècle. On le nommoit communément Bury, parce qu'il étoit né à S. Edmond de Bury. Il fit ses études à Paris, et y fut reçu docteur de Sorbonne. A son retour en Angleterre il se fit admirer par son éloquence et son savoir. Bédérick a prêché avec succès. Ce pieux ecclésiastique vivoit en 1380. Il a laissé quelques traités de dévotion.

BÉDÉSIO (Fabrice), ecclésiastique romain, eut le talent particulier de sculpter si parfaitement les *Lettres onciales*, c'est-à-dire, celles dont on se servoit à Rome sous les premiers empereurs, que les papes Paul V, Grégoire XV, et Urbain VIII n'employèrent que lui pour les inscriptions qu'ils placèrent sur tous les édifices publics élevés pendant leur pontificat.

†I. BEDFORT *ou* BETFORT (Jehan duc de), troisième fils de Henri IV, roi d'Angleterre, commanda en 1422 l'armée des Anglais contre Charles VII. Il fut nommé régent de France la même année, pour son pupille, qu'il fit proclamer roi de France à Paris et à Londres. Il défit la flotte française près de Southampton, se rendit maître de Crotoi, entra dans Paris avec ses troupes, battit le duc d'Alençon, et jeta l'épouvante dans tout le royaume. Il mourut à Rouen l'an 1435.

* II. BEDFORT (Hilkiah), théologien anglais, né à Londres en 1663, élève du collége de S. Jean à Cambridge, où il fut boursier (agrégé). Il obtint une cure au comté de Lincoln : mais elle lui fut ôtée pour avoir refusé de prêter le serment. En 1714 il fut condamné à trois ans de prison et à une forte amende, pour un livre intitulé *Les droits héréditaires de la couronne d'Angleterre assurés*, in-fol., dont l'auteur véritable étoit George Har-

bin. Bedfort a traduit une *Réponse à l'Histoire des oracles de Fontenelle*, et *La vie du docteur Barwicke*, du latin en anglais. Il est mort en 1724.

* III. BEDFORT (Thomas), fils du précédent, élève de l'école de Westminster, et ensuite du collége de S. Jean à Cambridge, prit les ordres parmi les prêtres qui refusoient le serment, et publia en 1732 un ouvrage intitulé *Simeonis monachi Dunelmensis libellus, de exordio et progressu Dunelmensis ecclesiæ*. Il a fait aussi un *Catéchisme historique*. Il est mort depuis 1742.

* IV. BEDFORT (Francis Russel, duc de), né le 22 juillet 1765, mort le 21 mai 1802, pair d'Angleterre, l'un des membres de l'opposition dans la chambre haute du parlement d'Angleterre. A la séance du 5 mai 1794, il vota contre le bill relatif à la levée des corps d'émigrés, en s'expliquant sur ce sujet avec beaucoup de réserve, et motivant son opinion plutôt sur l'intérêt de son pays que sur des sentimens de haine contre les émigrés français. Le 30, il fit une motion sur la paix, et l'appuya d'un long discours; il fut secondé par les lords Grafton, Lauderdale et Lansdowne, et combattu par les lords Aukland, Fitz-William, Mansfeld et Grenville. La motion fut ajournée par une majorité de 101 voix. En décembre 1796, le duc de Bedfort souscrivit pour une somme de 120 mille livres sterl., lors de l'emprunt de 10 millions sterl., le 18 février 1797, en s'opposant à une motion de lord Grenville; il attribua tous les malheurs de la guerre aux ministres qu'il traita d'incapables et d'extravagans. Le 18 janvier 1800, on le revit combattre une adresse proposée par le même, relative à la guerre, faire un tableau du danger de l'Angleterre par l'effet de sa confiance aveugle en des ministres qui, selon lui, ne la méritoient pas. Il développa et attaqua leur projet de rendre un roi à la France, et reprocha aux divers ennemis de la révolution française le partage de la Pologne, l'ambition de la maison d'Autriche, et la tyrannie que les Anglais eux-mêmes exercent dans l'Inde. L'année suivante il s'opposa à ce qu'on prolongeât de confiance la suspension de l'*habeas corpus* et le bill sur les séditions. Il combattit vivement le bill d'abolition proposé en faveur des agens de l'autorité, comme tendant à assurer l'impunité aux ministres prévaricateurs. Ami de la philosophie et des systèmes d'innovations, le gouvernement de son pays repoussa ses plans en politique, mais sut profiter de ses connoissances utiles en agriculture. Ses fermes expérimentales ont imprimé à l'agriculture anglaise une tendance plus rapide à la perfection. Les sociétés économiques se sont empressées de consacrer par des monumens le souvenir de ses efforts et de ses travaux. Une médaille et une statue lui ont été décernées. La société de Lough, pour honorer à la fois sa mémoire et suivre ses vues de perfectionnement, a institué un prix annuel qui sera décerné à l'amélioration de quelques parties de l'économie rurale, et consistera en une médaille portant son image. Lui-même a laissé par son testament des fonds pour rendre perpétuelle la fête de l'agriculture, qu'il avoit établie dans sa terre de Woburn-Abbey.

*BEDINELLI (François de Paule), chirurgien, né à Fano au duché d'Urbin, exerça d'abord sa profession dans le lieu de sa naissance, et ensuite à Rimini, où il alla s'établir en 1750. Il a donné, I. *Epicrisis in errores quosdam vulgi ad ve-*

ritatis amatores, Pisauri, 1751, in-8°. Il a fait l'apologie des saignées qu'il avoit pratiquées dans la gonorrhée virulente. II. *Nuperæ perfectæ androginæ structuræ observatio*, Pisauri, 1755, in-8°.

BEDMAR. *Voyez* CUÉVA.

† BEDOS DE CELLES (D. François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, à l'abbaye de Saint-Denys, membre de l'académie de Bordeaux et correspondant de celle des sciences à Paris, naquit à Caux dans le diocèse de Béziers, fit profession en 1726, et mourut le 25 novembre 1779. On a de lui, I. Une *Gnomonique pratique*, ou *L'art de tracer les cadrans solaires*, 1760, in-8°; seconde édition, 1774, in-8°, fig., très-bon ouvrage. II. *L'art du facteur d'orgues*, 1766 et 1778, 4 vol. in-fol. avec beaucoup de gravures; cet excellent ouvrage entre dans la collection des arts et métiers. Dom Bédos joignoit à beaucoup de connoissances une candeur, une simplicité et une modestie qui en relevoient le prix.

* BEDOUIN (frère Samson), religieux de l'abbaye de la Couture, près le Mans, où il mourut vers l'an 1563. La Croix du Maine nous apprend qu'il a écrit plusieurs *Tragédies*, *Comédies* et *Moralités*, et quelques *Coqs-à-l'Ane*, et autres semblables *Satires* qu'il faisoit jouer par des écoliers dans les lieux publics de la ville et faubourgs du Mans, et qu'il a fait imprimer dans cette ville plusieurs *Cantiques* et *Noëls*, ainsi que des *Chansons*, entre autres la *Réplique* sur celles des Muciens ou Untois, qui autrement sont appelés ceux du Mez au bas pays du Maine.

† BÉDOYÈRE (Hugues-Charles-Marie-Huchet de la), avocat au parlement de Paris, épousa la fille d'un comédien, la belle Agathe Sticotti, et défendit son mariage attaqué par son père avec autant d'énergie que de noblesse. Ses *Plaidoyers* et ses *Mémoires* sur ce sujet lui acquirent de la réputation, et se font lire encore avec intérêt. Ils parurent en 1663. La Bédoyère a donné au théâtre en 1745 l'*Indolente*; comédie en trois actes et en vers.

* BEDRASCHI (le rabbin Jedaïa, fils d'Abraham), plus connu sous le nom de Bédraschi, appelé aussi Happénini Aubonet-Abram, originaire, à ce qu'on croit, du bas Languedoc, florissoit en Espagne vers la fin du 13e siècle. Il a laissé divers ouvrages hébraïques, dont le principal, composé à Barcelonne en 1298, est intitulé *Bechinat-Olam*, l'*Examen* ou *l'appréciation du monde*; il a été imprimé en 1476, à Mantoue; en 1484, à Soncino; en 1591, à Cracovie; en 1598, à Pragues; et en 1807, à Furth, avec une traduction allemande. Uchtmann en avoit donné une traduction latine à Leyde en 1630. Une traduction française, par Philippe d'Aquin, avoit été publiée à Paris en 1629. M. Michel Berr, juif de Nanci, en a publié à Metz en 1708 une nouvelle, sur laquelle M. Silvestre de Sacy a fait d'excellentes observations insérées dans le Magasin encyclopédique. L'ouvrage de Bédraschi est à la fois poétique, théologique, philosophique et moral. Il y a quelquefois de l'obscurité dans les idées et de l'enflure dans le style, mais il renferme des beautés qui lui ont procuré des éditions et des traductions multipliées.

† BÉEK (David), peintre, naquit à Deft le 25 mai 1621; il devint un des meilleurs élèves de Van Dyck, et dans la suite un des plus heureux. Il gagna l'estime de Charles Ier, roi d'Angleterre, qui le choi-

sit pour enseigner le dessin au prince de Galles et à ses frères. Après avoir vécu quelque temps à cette cour, il passa successivement à celles de France, de Danemarck et de Suède. La reine Christine se l'attacha et l'envoya dans toute l'Europe pour y peindre les portraits des souverains et des personnes célèbres, ce qui lui procura de grandes richesses. Ce peintre portoit un grand nombre de portraits de la reine, qu'il avoit peints, et dont il fit présent à plusieurs princes. A son retour en Suède on loua sa conduite; outre les lettres écrites à sa gloire par toutes les cours où il avoit exercé son talent, il avoit reçu neuf chaînes d'or et plusieurs autres présens honorables. En passant en Allemagne, il lui arriva une aventure assez singulière; il se trouva si mal qu'on le crut mort et on le déshabilla. Ses domestiques donnèrent des marques de la plus vive douleur; mais pour se consoler, sans doute, ils se mirent à boire; un d'eux, déjà ivre, prit un verre de vin pour en donner au mort. L'odeur du vin et quelques gouttes qu'il avoit avalées lui firent ouvrir les yeux; le domestique, oubliant que son maître étoit mort, lui fit prendre ce qui restoit dans le verre: peu à peu Béek revint à lui et se leva parfaitement guéri. Ce grand artiste, désirant de revoir sa patrie, saisit l'occasion du voyage de Christine en France pour demander un congé de quelques semaines; mais il ne retourna plus auprès de cette reine, malgré ses instances, et fut demeurer à La Haye, où il vécut peu de temps. Il mourut le 20 décembre 1696; les auteurs hollandais soupçonnent qu'il fut empoisonné. Béek a peint le portrait dans le goût du grand Van Dick, dont il a souvent approché; il avoit une si grande facilité, que le roi Charles Ier lui dit: « Parbleu, Béek, je crois que vous peindriez à cheval et en courant la poste. » Ses portraits sont répandus dans toute l'Europe, et sur-tout dans les palais des souverains.

* I. BÉELDEMACKER (Jean), peintre, naquit à La Haye en 1656. Il peignit des chasses au cerf et au sanglier. Ses ouvrages eurent une grande vogue. Il fit quelques tableaux de cabinet; mais plus occupé à orner les appartemens, le plus grand nombre de ses ouvrages ne put pas être transporté hors de son pays; sa facilité et un beau ton de couleur lui ont donné de la célébrité. Il a fait beaucoup d'élèves, parmi lesquels on compte ses deux fils.

* II. BEELDEMACKER (François), peintre, né à La Haye en 1669, et élève de son père. Le fils, porté à un genre plus élevé, quitta les chasses et les animaux pour l'histoire: il entra dans l'école de Doudyns et alla à Rome avec le secours de ses talens. A son retour à La Haye, il y fit plusieurs plafonds et d'autres ouvrages, et fut élu membre de la société des peintres; mais pour vivre plus tranquillement, il se retira à la campagne où il mourut dans un âge avancé.

BEELPHEGOR (Mythol.) Divinité des Moabites, dont il est fait mention dans l'Ecriture sainte. On croit que ce dieu est le même qu'Adonis ou Priape, ou cette idole connue chez les païens sous le nom de Crépitus. Selden fait présider ce dieu aux cérémonies funèbres. Ses prêtres lui offroient des victimes humaines. On lui donnoit une figure très-obscène. Le livre des Nombres dit que les filles des Moabites invitèrent les jeunes Israélites à la célébration des fêtes de Belphégor, qu'ils y allèrent et s'y livrèrent à la débauche. Cet événement fit décla-

rer la guerre aux Moabites, et produisit leur destruction.

BEELZÉBUT. *Voyez* MYAGRE.

* BEER BING (Isaïe) est auteur d'une *Traduction du Phédon* de Mendelshom, de l'allemand en hébreu ; et d'une autre *Traduction* de l'hébreu en français, *d'une élégie de Judas Lévi, sur les ruines de Sion*, et de différens morceaux de littérature qui parurent successivement dans les journaux du temps. Il mourut à Paris en 1805.

* BEERINGS (Grégoire), peintre, né à Malines vers 1500, alla se perfectionner à Rome ; il y acquit de la réputation. Préférant le plaisir à sa fortune, un jour qu'il étoit poursuivi par ses créanciers, et qu'il se trouvoit sans argent, il fit un *grand tableau du déluge*, où l'on ne voyoit que l'arche, le ciel et l'eau. Et comme on lui demandoit pourquoi il n'y avoit pas mis de figures comme les autres peintres, il répondit « qu'il avoit peint le déluge lorsque tout étoit submergé et que l'on verroit assez de cadavres lorsque les eaux seroient rentrées dans leur lit. » Cette plaisanterie lui valut beaucoup d'occupations, plusieurs personnes l'ayant chargé de faire *des copies de ce déluge*. On ne connoît de cet artiste que des *ouvrages en détrempe* qui se sentent de la grande école d'Italie, où il avoit réformé sa première manière.

BEFFA (Antonio), natif d'Azola, forteresse dans l'état de Venise, mort en 1602, a laissé quelques ouvrages historiques, tels que, I. Les *Eloges de plusieurs hommes célèbres de la maison de Castigliana.* II. *Histoire des comtes de Canosse et de Casoldi.* III. *Vie de la comtesse Mathilde.* IV. *Vies des évéques de Mantoue.* V. *Eloges des personnages remarquables de la maison de Gonzague.*

† BEGA (Corneille), peintre renommé, naquit à Harlem en 1600, d'un père sculpteur, nommé Béguin. Brouillé avec lui, il changea de nom. Il fut élève de Van Ostade, et il a excellé dans sa manière. Il gravoit aussi bien qu'il peignoit, et on a réuni ses gravures à l'eau forte. Chéuu, graveur français, a publié en 1751 l'estampe du Curieux, d'après un tableau de Béga. L'amour coûta la vie à ce peintre. Sa maîtresse ayant été attaquée de la peste, il ne la quitta pas, et périt victime de son attachement le 27 août 1664. On voit le portrait de Béga dans le recueil d'Houbrakel, tome premier; c'est celui qui est coiffé d'un chapeau.

BÉGARELLI (Antoine) célèbre sculpteur de Modène, mort en 1555, étonna Michel-Ange par la beauté de ses sculptures en terre cuite. « Si cette terre devenoit marbre, s'écria-t-il, je craindrois pour la supériorité des statues antiques. » On dit que Bécarelli donna au Corrége son ami les dessins de la fameuse coupole de Parme. On admire de cet artiste un *Christ au tombeau*, qui se voit dans l'église de Sainte-Marguerite de Modène.

† BÉGAT (Jean), avocat, conseiller et ensuite président au parlement de Dijon, mourut dans cette ville, en 1572, à 49 ans. On a de lui des *Remontrances à Charles IX sur l'édit de* 1560, qui accordoit aux protestans le libre exercice de leur religion ; et des *Mémoires sur l'histoire de Bourgogne*, fort inexacts, etc. Ils ont été imprimés au devant de la Coutume de Bourgogne, Châlons-sur-Saône, 1665, in-4°.

* BEGEIN (Abraham), premier peintre du roi de Prusse, né en

Hollande l'an 1650. On conserve de lui, à La Haye, de fort beaux *Paysages* et d'autres bonnes *Peintures* faites pour les places royales.

† BEGER (Laurent) naquit en 1653, d'un tanneur d'Heidelberg, et fut bibliothécaire de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. Il se fit estimer des savans de son pays par plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *Thesaurus ex Thesauro Palatino selectus, seu Gemmæ*, Heidelberg, in-fol., 1685. II. *Spicilegium antiquitatis*, in-fol., 1692. III. *Thesaurus, sive Gemmæ, Numismata, etc.*, 3 vol. in-fol., 1696 et 1701. IV. *Regum et Imperatorum Romanorum Numismata, à Rubenio edita*, 1710, in-fol. V. *De Nummis Cretensium serpentiferis*, 1702, in-fol. VI. *Lucernæ sepulcrales*, Berlin, 1702, in-fol. VII. *Numismata Pontificum Romanorum*, 1703, infol. VIII. *Bellum et Excidium Trojanum*, Berlin, 1699, in-4°. IX. *Numismata moduli maximi, vulgò Medaglioni, ex Cimeliarchio Ludovici XIV, Gallorum monarchæ*, Villefranche, 1704, in-fol. Il mourut à Berlin, en 1705, membre de l'académie de cette ville. Béger avoit fait un ouvrage pour autoriser la polygamie, à la prière de Charles-Louis, électeur Palatin, qui vouloit épouser sa maîtresse du vivant de sa première femme; mais il le réfuta après la mort de ce prince. Cette réfutation n'a pas paru. Le livre qui y avoit donné occasion étoit intitulé *Considérations sur le mariage, par Daphnæus Arcuarius*, en allemand, in-4°.

BEGGH (Lambert), Liégeois pieux, fonda dans sa patrie, en 1173, une communauté de filles engagées par des vœux simples à garder la chasteté. Elles se nommèrent béguines, du nom de ce fondateur, et la réunion de leur maison fut appelée béguinage. Cet institut se répandit à Nivelle en 1207, et de là dans la Flandre, l'Allemagne et la Hollande. Ces religieuses peuvent sortir quand elles veulent du béguinage et rentrer dans la société.

* BEGGHE, fille de Pépin dit *le Vieux*, ou de Landen, maire du palais d'Austrasie, et d'Itte, épousa Anchise, fils d'Arnould, depuis évêque de Metz, et fut mère de Pépin, surnommé le Gros et Héristal. Étant restée veuve, elle se consacra au service de Dieu et fonda, en 680, le monastère d'Andenne, qui devint une communauté de demoiselles. Quelques uns prétendent, entre autres Sigebert, qu'elle mourut en 692; d'autres assurent que ce fut en 698. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fonda ce monastère sur la fin de ses jours.

† BEGON (Michel), né à Blois en 1638, d'une famille distinguée, remplit d'abord dans son pays les premières charges de la robe. Le marquis de Seignelai, son parent, l'ayant fait entrer dans la marine, il remplit successivement les intendances des îles françaises de l'Amérique, des galères du Havre, du Canada, et réunit celles de Rochefort et de la Rochelle jusqu'à sa mort en 1710. Par-tout il fit admirer ses talens et sa probité. Il avoit un riche cabinet de médailles, d'antiques, d'estampes, de coquillages et d'autres curiosités rassemblées des quatre coins de l'univers. La plupart de ses livres portoient sur le frontispice, *Michaëlis Begon et amicorum*. Il fit graver les portraits de plusieurs personnes célèbres du dix-septième siècle, et rassembla des Mémoires sur leurs vies. C'est sur ces matériaux que Perrault fit l'Histoire des hommes illustres de France.

BEGOZZI (Pierre), jurisconsulte

de Milan, né en 1437, professa long-temps le droit civil à Pavie, et laissa deux traités latins, l'un *sur les Appels*, l'autre *sur les Legs*.

I. BEGUE (le), célèbre organiste de l'église Saint-Merri, à Paris, avoit un jeu noble et facile, qui attiroit une foule d'amateurs. Il employoit quelquefois une troisième main, celle de l'un de ses élèves; ce qui faisoit un effet très-harmonieux. Ce musicien est mort en 1700; il a laissé trois *Œuvres de pièces pour l'orgue*, et *des Vêpres à deux chœurs*.

* II. BEGUE DE PRESLE (Achille Guillaume le), né à Pithiviers dans la Beauce, fit son acte doctoral dans les écoles de la faculté de médecine en l'université de Paris le 30 septembre 1760. On lui doit l'édition de quelques ouvrages, la traduction de plusieurs autres; il est lui-même auteur de deux écrits périodiques. Les uns et les autres furent imprimés à Paris sous ces titres, I. Le *Conservateur de la santé*, Paris (La Haye) 1763, in-12. II. *Etrennes salutaires*, 1763, in-16. III. *Observations nouvelles sur l'usage de la ciguë*, traduites du latin de Storck, Paris, 1762, in-12. *Avis au peuple sur sa santé*, par Tissot, Paris, 1767, in-12, et 1767, 2 vol in-12. IV. *Mémoires et observations sur l'usage interne du mercure, sublimé corrosif*, 1763, in-12, sous le nom de La Haye. V. *Observations sur l'usage interne de la jusquiame, de l'aconit et de la pomme épineuse*, traduites du latin de Storck, Paris, 1763, in-12, avec figures. VI. *Les vapeurs et maladies nerveuses, hypocondriaques ou hystériques*; ouvrage traduit de l'anglais de Whytt, 2 vol. in-12. Il y a joint *l'Exposition anatomique des nerfs*, avec figures, par Alexandre Monro. VII. *Médecine d'armée*, traduite de l'anglais de Monro, 1768, 2 vol. in-8°. VIII. *Manuel du naturaliste pour Paris et ses environs*, Paris, 1766, in-8°. Cet ouvrage est précédé d'un mémoire sur l'air, la terre et les eaux du pays; sur la constitution, les mœurs et les maladies de ses habitans; sur l'agriculture, etc. IX. *Avis aux Européens sur les maladies qui règnent dans les climats chauds*, traduit de l'anglais.

† BÉGUILLET (Edme), avocat au parlement de Dijon, ensuite notaire, correspondant de l'académie des belles-lettres, consacra particulièrement ses études à l'économie domestique et à l'agriculture. Ses écrits en ce genre ont plus de mérite que ses ouvrages historiques. Il est mort en mai 1786. On lui doit, I. *Des principes de la végétation et de l'agriculture*, 1769, in-8°. II. *Mémoire sur les avantages de la mouture économique, et du commerce des farines en détail*, in-8°. III. *Œnologie*, ou *Traité de la vigne et des vins*, 1770, in-12. IV. *Dissertation sur l'ergot* ou *blé cornu*, 1771, in-4°. V. *Traité de la connoissance générale des grains*, 1775, 3 vol. in-8°. VI. *Manuel du meunier et du charpentier des moulins*, 1785, in-8°: il fut rédigé en grande partie sur les mémoires de César Bucquet. VII. *Traité général des subsistances et des grains*, 1782, 6 vol. in-8°. Béguillet est encore auteur d'une *Histoire des guerres des deux Bourgognes*, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, 1772, 2 vol. in-12; d'un *Précis de l'Histoire de Bourgogne*, par Mille, in-8°; d'une *Description générale du duché de Bourgogne* en 6 vol. in-8°, écrite en partie par l'abbé Courtépée, et de plusieurs articles insérés dans l'Encyclopédie. *De Principiis soli et agriculturæ*, 1768, in-8°, et, de

société avec Poncelin, d'une *Histoire de Paris, avec la description de ses plus beaux monumens*, Paris, 1780, 3 vol. in-8°.

* BÉGUINOT, général de division et sénateur, né en 1747 dans le département des Ardennes. En l'an 7 (1798, 1799) Béguinot commandoit la 24ᵉ division militaire, lorsqu'une violente insurrection éclata dans les départemens de l'Escaut et des Deux-Nèthes; il parvint à soumettre les rebelles, à ramener les hommes égarés, et à mettre fin à cette guerre cruelle et malheureuse; il fut ensuite nommé par le directoire exécutif un des généraux de division qui devoient servir à l'armée d'observation commandée par le général Bernadotte, et qui, forte de cinquante mille hommes, se formoit sur la Lahn; mais la retraite de l'armée du Danube ayant rendu inutile l'armée d'observation, Béguinot reprit le commandement de la 24ᵉ division. En 1799, il eut celui de toute la ligne des côtes, depuis Dunkerque jusqu'à l'Ecluse, à l'époque où les Anglais opérèrent leur descente en Hollande. Ce général remplit ce commandement avec autant de zèle que de talent. La paix ayant été faite, le gouvernement crut devoir une récompense à ce brave guerrier, qui fut nommé, en 1801, membre du corps législatif, et ensuite sénateur. Il mourut en 1809.

* BEHAIM (Martin), célèbre cosmographe et navigateur, reçut le jour d'une famille noble de Nuremberg vers le commencement de 1430. On prétend qu'il eut pour maître Béroalde l'ancien, et Régiomontanus, dont le vrai nom est Jean Muller; mais il seroit difficile de le prouver. Quoi qu'il en soit, il s'appliqua avec beaucoup de succès à la cosmographie et à la navigation. Des auteurs allemands lui attribuent la première idée de la découverte de l'Amérique; cela n'est nullement avéré. Sa prétendue découverte de l'île de Fayal, du Brésil, et sa navigation jusqu'au détroit de Magellan, ne le sont pas davantage. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que Martin Béhaim, avant 1479, s'étoit adonné au commerce, et qu'il avoit acquis de grandes connoissances mathématiques et nautiques, lorsqu'il passa de Flandre en Portugal en 1480. On croit qu'il a eu part à la découverte de l'usage de l'astrolabe pour la navigation. En 1484 il fut placé sur la flotte de Diégo Çam, pour aller faire de nouvelles découvertes en Afrique, après celles qui avoient eu lieu en 1481 et précédemment. En 1485, Juan II, roi de Portugal, le créa chevalier du Christ. En 1486, se trouvant à l'île de Fayal, il épousa la fille de Job Huerter, grand navigateur, à qui l'on attribue la découverte de cette île. En 1492 Martin Béhaim revint à Nuremberg, et mit la dernière main à un globe terrestre de vingt pouces de diamètre, sur lequel il dessina ses découvertes. En 1493 il retourna en Portugal et ensuite chez son beau-père, dans l'île de Fayal. Don Juan II l'envoya, en 1494, en Flandre, auprès de son fils naturel le prince George, à qui il auroit désiré laisser sa couronne, qui néanmoins passa à don Emmanuel, fils de sa sœur. Béhaim fut pris par les Anglais, et resta trois mois en Angleterre, où il fit une maladie. Rétabli, il se remit en mer, et fut pris par les Français. Après avoir payé sa rançon, il se rendit à Anvers et à Bruges, et de là en Portugal. On n'a plus aucun détail sur sa personne, depuis la mort de Juan II, arrivée le 25 octobre 1494. On sait seulement qu'il retourna à Fayal, qu'il revint en 1506 à Lisbonne, et qu'il mourut

cette même année dans cette dernière ville. L'empereur Maximilien a rendu ce témoignage honorable à Béhaim : *Martino Behemo nemo unus imperii civium magis umquam perenigrator fuit, magisque remotas adivit orbis regiones.* *Voyez* sur ce célèbre navigateur la notice qu'a publiée le savant de Murr ; elle se trouve traduite en français par M. Jansen, avec quelques notes critiques du traducteur, à la fin du Premier Voyage autour du Monde par Pigafetta, Paris, an 9 (1800), in-8°, fig. La description et la gravure du globe terrestre de Béhaim font partie de cette notice.

* I. BEHEM *ou* BEHAM (Jean-Sébald), peintre, graveur et mathématicien, né à Nuremberg en 1500, est mort à Francfort en 1550. On rend justice à ses talens ; mais sa vie déréglée et les images trop libres et indécentes qu'il se plaisoit à représenter dans ses gravures font tort à sa réputation. Les amateurs recherchent plusieurs petites estampes en cuivre et en bois. On a de lui l'ouvrage intitulé *Instruction pour apprendre le dessin et la peinture*, en se servant des proportions, de la mesure et des divisions du cercle (en allemand). Cet ouvrage a paru après sa mort, et a été réimprimé très-souvent. — Un autre BEHEM ou BEHAM (Barthélemi), aussi de Nuremberg, et qui vivoit dans le même temps, a laissé plusieurs gravures qu'il ne faut pas confondre avec celles du précédent.

* II. BEHEM. *Voyez* BOEHEM.

† BEHN (Aphara), née à Cantorbéry sous le règne de Charles I, étoit fille de Johnson, qui, appelé en Amérique en qualité de lieutenant-général de Surinam, y passa avec sa famille. Il mourut dans la traversée, mais sa famille arriva saine et sauve au lieu de sa destination. Ce fut là que miss Johnson fit connoissance avec le prince Oronoko, dont elle immortalisa depuis les aventures. De retour à Londres, elle épousa un négociant nommé Behn. Chargée d'une mission importante par Charles II, elle vint fixer sa résidence à Anvers, où elle découvrit le projet formé par les Hollandais, de remonter la Tamise et de brûler la flotte anglaise : elle en avertit le cabinet de Saint-James, qui n'y eut aucun égard. De retour à Londres, elle partagea son temps entre la poésie et la dissipation. Elle publia trois volumes de *Chansons* et de *Pièces fugitives*, tant de sa composition que de celle du comte de Rochester, de sir George Ethéredge, etc. ; des nouvelles, dont la principale est l'*Histoire d'Oronoko*, qu'elle lut à Charles II, dont on a une traduction par La Place, sur la huitième édition anglaise, et dix-sept *Pièces* de théâtre qui parurent successivement depuis 1671 jusqu'en 1696. Quelques-unes sont restées au théâtre. On remarque en général qu'elles sont fortement intriguées et conduites avec art, mais quelquefois parsemées de scènes d'une indécence révoltante. Elle a donné aussi une traduction de l'*Histoire des Oracles et de la pluralité des Mondes* de Fontenelle. Ce dernier ouvrage est précédé d'un bon *Essai sur la traduction*. On a encore d'elle la *Lettre d'Œnone à Pâris*, paraphrasée d'après le latin d'Ovide. Elle donna aussi une traduction de la *Montre d'amour*, ouvrage de Bonnecorse, dont Boileau s'est tant moqué dans ses satires. Elle mourut le 16 avril 1689, et fut enterrée dans le cloître de l'abbaye de Westminster.

BÉHOTTE (Adrien), archidiacre de Rouen, mort en 1638, est

auteur de quelques ouvrages de droit canonique, dont les plus considérables sont, un *Traité sur les libertés de l'Eglise gallicane*, et un autre du *Déport* et de son origine, 1630, in-8°.

† BÉHOURT (Jean), professeur d'un collége de Rouen en 1597, a fait trois tragédies qu'on ne lit plus, *Esaü*, *Polyxène*, *Hypsicratée*.

* I. BEHRENS (Conrad-Bertauld), né à Hildesheim dans la Basse-Saxe le 26 août 1660, étudia la médecine, et prit en 1684 le bonnet de docteur à Helmstadt. En 1712 il obtint l'emploi de médecin de la cour de Brunswick-Lunebourg. On a de lui quantité d'observations insérées dans les Mémoires de l'académie impériale d'Allemagne, dont il étoit membre, et des traités en sa langue maternelle sur des sujets de médecine, de généalogie et d'histoire. Il a écrit aussi en latin. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. *De constitutione artis medicæ*. Helmstadt, 1691, in-8°. II. *Medicus legalis*, Helmstadt, 1696, in-8°, en allemand. On y trouve plusieurs questions médico-légales, et l'histoire de différentes personnes mortes subitement, dont l'auteur fit l'ouverture. III. *Selecta medica de medicinæ naturâ et certitudine*, Francofurti et Lipsiæ, 1708. Il y parle de la dignité de la médecine, des fonctions de ses ministres, et des sectes qui font époque dans l'histoire de cette science. IV. *Selecta diætetica, sive de rectâ et conveniente ad sanitatem vivendi ratione tractatus*. Francofurti, 1710, in-4°. Il est mort le 4 octobre 1736.

* II. BEHRENS (Rodolphe-Augustin), fils du précédent, a publié les ouvrages suivans : I. *Trias casuum memorabilium medicorum*, Guelpherbiti, 1727, in-4°. II. *De imaginario quodam miraculo in gravi oculorum morbo, ejusdemque spontaneâ atque fortuitâ sanatione*, Brunopolis, 1734, in-4°. Il y détaille le traitement et la guérison d'une maladie de l'œil, que Mongeron a placé parmi les miracles du diacre Pâris. III. *De felicitate medicorum auctâ in terris Brunsvicensibus*, Brunopoli, 1747, in-4°. — Son fils J. Adam BEHRENS, né à Francfort-sur-le-Mein, où il exerça la médecine, a mis au jour, en 1771, un *Traité* en allemand, dans lequel l'auteur considère les habitans de Francfort, relativement à la fortune, à la moralité et à la santé.

† BÉJART (Armande-Claire-Elisabeth GRESSINDE) a plus d'un titre pour trouver sa place dans l'histoire. Elle fut l'épouse de Molière, et peut-être lui devons-nous les belles scènes que cet immortel auteur composa contre les maris jaloux. On assure que les graces et l'amabilité de cette actrice ayant fait naître dans son mari l'amour le plus vif, sa conduite excita bientôt en lui le sentiment de la jalousie, et qu'il trouvoit dans sa propre situation les tableaux de ce genre qu'il mit au théâtre. Mademoiselle Béjart a eu le plus grand succès sur la scène dans le haut comique. Elle jouoit avec noblesse, et chantoit avec beaucoup de goût. Elle quitta le théâtre en 1694, après s'être remariée, et mourut en 1700.

† BEICH (Joachim-François), peintre et graveur, né à Ravensbourg en Souabe en 1665, est mort à Munich en 1748. Pendant son séjour à Naples, il devint l'ami de Solimène, qui a copié plusieurs paysages d'après lui, ce qui suffiroit pour faire l'éloge de Beich. Il a peint les *Batailles* de l'électeur Maximilien en Hongrie, avec la situa-

tion des lieux ; on en trouve de vingt-quatre pieds de large à Schleisheim en Bavière. Il changea trois fois de manière ; la première est plus sombre, la seconde plus claire et plus vraie ; la dernière plus foible. Ses compositions sont souvent dans le goût du Gaspre et de Salvator Rose. Ses sites pittoresques, sa touche vive et facile, ses figures sont faites avec peu d'ouvrage, mais avec esprit : elles sont plus limées dans ses gravures. Il y a deux paysages de lui dans la galerie de Vienne. Ses portraits et ses gravures à l'eau-forte sont estimés.

† I. BEIER, connu sous le nom de *Hermanus Beyerus*, naquit à Francfort-sur-le-Mein en 1506. Lié avec Luther il professa sa doctrine, et mourut ministre en 1577. On lui doit des *Commentaires sur la Bible*, et un ouvrage intitulé *Quæstiones sphæricæ.*

* II. BEIER (Adrien), né à Iéna en 1634, y occupa, depuis 1658, la chaire de professeur de droit. Il fut le premier qui écrivit sur les droits, les usages et les obligations des corporations et jurandes des arts et métiers, en recueillant les matériaux épars, et en répandant de la lumière sur cette partie de la jurisprudence. Il mourut en 1712. Ses ouvrages sont : I. *Tyro prudentiæ juris opificialii præcursorum emissarius*, Ienæ, 1683, in-4°, 1688, in-4°, *et insignibus accessionibus auctus, curâ Fr. G. Struvii* ; Ienæ, 1717, in-4°. II. *Tractatus de jure prohibendi, quod competit opificibus in opifices*, Ienæ, 1721, in-4°, *et lucuplexior, curâ Struvii*, Ienæ, 1721, in-4°. III. *Boethus, peregre redux conspectibus et judice conspicuus*, Ienæ, 1685, in-4°. Ibidem, 1717, in-4°.

BEIERLINCK (Laurent), archidiacre d'Anvers, sa patrie, et directeur du séminaire, mourut en 1627, à 49 ans. Il publia une nouvelle édition du *Magnum theatrum vitæ humanæ* de Zwinger, avec des augmentations considérables, en 7 vol in-fol. On a encore de lui, *Biblia sacra variorum translatorum*, 3 vol. in-fol, à Anvers ; et autres ouvrages.

* BEIL (Jean-David), acteur et auteur dramatique distingué, né à Chemnitz en 1734. Il étoit employé au théâtre national de Manheim, où il mourut le 15 août 1794. Il a publié dix *Pièces de théâtre* qui ont été imprimées à Leipsick, 1794, en 2 vol. in-8°.

BEINASCHI (Jean-Baptiste), peintre italien, né à Turin dans le 17ᵉ siècle, devint élève de Lanfranc. et imita sa manière. Doué d'une riche imagination, il ne donna jamais la même figure à ses personnages. Jean de La Tour, Horace Frezza et Joseph Fatturoso furent ses élèves les plus fameux.

BEINVILLE (Charles-Barthélemi), mort en 1041, défendit avec chaleur le cardinal de Richelieu dans toutes ses opérations, depuis la paix de Vervins en 1598. Son ouvrage, intitulé *Vérités françaises opposées aux calomnies espagnoles*, fut imprimé à Beauvais, en 3 vol. in-8°, et à Paris, in-4°, 1643.

* BEITHAR, botaniste africain, qui mourut en l'an 646 de l'hégire, a donné une *Histoire des plantes rangées en ordre alphabétique*, 4 vol. in-8°, et quelques autres ouvrages.

BEK. *Voy.* BEEK.

† BEKA (Jean de), chanoine d'Utrecht, florissoit vers l'an 1350. Il est auteur d'une *Chronique latine des évêques d'Utrecht, depuis saint Willebrord jusqu'en* 1346,

continuée par Guillaume Heda jusqu'à 1524. Elle parut à Franeker en 1611, avec des notes de Bernard Furmer, in-4°; mais Arnold Buchélins en a donné une édition beaucoup plus correcte, à Utrecht, en 1643, in-fol. (*Voyez* sur BEKA, *Mathæus de Nobilitate*, liv. Ier, chap. 31. Le même a inséré cette Chronique dans le IIIe tom. de ses *Analecta Belgica.*) Le nom hollandais de *Beka* est *Van Beek*. Il étoit issu de la famille noble des Stoutenburg. Il travailla pendant sept ans dans l'abbaye d'Egmond à rédiger sa Chronique.

† BEKKER (Baltazar), né à Warthuisen, dans la province de Groningue, en 1634, étoit fils d'un ministre, et fut ministre lui-même dans différentes églises. Il mourut à Amsterdam en 1698, à 64 ans. Son principal ouvrage est *Le Monde enchanté*, dont les deux premières parties ont paru à Léeuwarden en 1691, in-8°; la troisième, en 1693, in-4°, et la quatrième, aussi dans la même année, in-4°. L'ouvrage est écrit en flamand; mais on l'a traduit en allemand, Amsterdam 1693, in-4°, en anglais, en italien, en espagnol et en français. La traduction française a paru sous ce titre: Le Monde enchanté, ou Examen des communs sentimens touchant les esprits, leur nature, leur pouvoir, leur administration et leurs opérations, et touchant les effets que les hommes sont capables de produire par leur communication et leur vertu, Amsterdam, 1694, 4 vol. in-12. Quatre auteurs différens ont travaillé à cette traduction. Cet ouvrage fit dépouiller Bekker de la place de ministre, qu'il occupoit à Amsterdam; mais les magistrats lui en conservèrent la pension. Ce livre singulier, mais diffus et ennuyeux, est fait pour prouver qu'il n'y a jamais eu ni possédés ni sorciers, que les diables ne se mêlent pas des affaires des hommes et ne peuvent rien sur leurs personnes. Benjamin Binet combattit *Le Monde enchanté* dans son Traité des dieux du paganisme, in-12, 1699, que l'on joint souvent à l'ouvrage de Bekker. On a encore de lui, I. des *Recherches sur les Comètes*, in-8°. II. *La Sainte Théologie*. III. Une *Explication de la prophétie de Daniel etc.* IV. Un *Catéchisme pour les adultes*, en flamand, Léeuwarden, in-8°, très-rare, parce qu'il a été supprimé. Bekker avoit l'esprit assez juste; ses mœurs étoient pures, et son ame ferme et incapable de plier. Le polémique étoit son genre. Avant de s'être fait des querelles en niant l'existence du démon, il s'en étoit fait pour Descartes. Il avoit eu ensuite une dispute à soutenir pour un de ses livres, intitulé *La Nourriture des parfaits*, 1670, in-8°. Cette nourriture parut un poison à plusieurs ministres, qui le firent condamner par un synode. On l'accabla d'injures dans quelques écrits, auxquels il répondit avec modération. Cinq médailles ont été frappées en son honneur.

† I. BEL (Jean-Jacques), conseiller au parlement de Bordeaux sa patrie, et membre de l'académie de cette ville, mourut à Paris le 15 août 1738, d'un excès de travail, à l'âge de 45 ans. Il avoit une très-belle bibliothèque, qu'il vouloit rendre publique, avec des fonds pour l'entretien de deux bibliothécaires. On a de lui le *Dictionnaire néologique*, considérablement augmenté depuis par l'abbé Guyot des Fontaines, 1756, in-12. On y reprend, avec raison, beaucoup d'expressions nouvelles, des phrases alambiquées, des tours précieux; mais on a tort, en condamnant les termes inusités, d'en proscrire d'autres autorisés par l'usage. Cette plaisanterie sur le lan-

gage moderne ne corrigea pas les vieux écrivains, mais elle tint en garde les jeunes auteurs. On a encore de Bel des *Lettres critiques sur la Mariamne de Voltaire.* Son *Apologie de Houdard de La Motte*, en quatre lettres, est une satire sous le masque de l'ironie. Ses tragédies et ses autres ouvrages y sont finement critiqués. Le caractère de l'auteur et celui de Fontenelle y sont bien peints.

II. BEL (N. le), ministre de l'ordre de la Trinité, du couvent de Fontainebleau, publia une *Relation du meurtre de Monaldeschi*, poignardé par ordre de Christine, reine de Suède, princesse qui se disoit philosophe. Cet écrit, imprimé avec plusieurs autres pièces curieuses, parut à Cologne en 1664, in-12. Le Bel assista ce malheureux à la mort.

III. BEL (Jean-Louis le), avocat à Paris, mort le 22 janvier 1784, a publié, I. Une *Traduction de l'Art poétique* d'Horace, 1769. II. Un *Abrégé de l'Histoire romaine* de Florus, 1776. III. *L'Anatomie de la langue latine.* IV. *L'Art d'apprendre sans maître le latin et le français*, in-8°; chose plus facile à proposer qu'à exécuter.

IV. BEL. *Voyez* BELL *et* BÉLIUS.

* I. BELA (Antoine), né à Cordoue en 1636. Il étoit fils et élève de Christophe Béla, peintre habile de ce temps. Antoine a surpassé son père. Il peignoit bien le paysage, l'architecture, les bas-reliefs, les fleurs et d'autres parties qui ont rapport à la peinture. Béla mourut en 1676. Ses principaux ouvrages sont le *Retable* du grand autel des religieux de Saint-Dominique de Cordoue, et la *Vie de Saint Augustin*, dans deux stations de ce couvent.

* II. BELA. *Voyez* BELLA

* I. BELAIR (Charles), nègre de Saint-Domingue, et général de brigade, fut un de ceux qui prirent les armes, dans l'été de 1802, contre le général Leclerc. Il eut d'abord quelques succès, occupa les hauteurs de l'Artibouite avec une partie des troupes coloniales qui avoient été à la solde du général Leclerc, et étoient passées avec les insurgés; mais ayant été pris avec sa femme, une commission militaire le condamna à être pendu le 15 octobre même année. En considération de son grade, le général Leclerc le fit fusiller.

II. BELAIR. *Voyez* LAVAL, n° V, *et* SAINT-HYACINTHE.

BELAL, esclave favori de Mahomet, remplissoit auprès de lui la charge de moezzin, dont la fonction est de convoquer l'assemblée des musulmans pour faire la prière publique. Mahomet adressa à Belal cette maxime: « Gouvernez-vous de telle sorte que vous arriviez pauvres et non riches devant le trône de Dieu, car dans sa maison les pauvres tiennent le premier rang. »

BELBOG (Mythol.), divinité des Slavons et des habitans de la ville d'Acron. C'étoit un dieu bienfaisant, dont les fêtes se célébroient au milieu des festins et des jeux. Son nom signifioit *le dieu Blanc.*

BELÇARI (Maffei), ancien poëte italien, mort en 1484, a fait beaucoup de *Cantiques spirituels;* il a écrit une *Vie de saint Jean Colombini*, et quelques autres ouvrages dont il est fait mention dans le Vocabulaire *della Crusca.*

* BELCHIER (Jean), chirurgien anglais, né en 1706 à Kingston en Surrey, étudia son art sous Chelseden, et fit de grands progrès avec cet habile maître. En 1736 il étoit chirurgien de l'hôpital de Guy, et

fut ensuite membre de la société royale. Plusieurs *Mémoires* très-intéressans de cet auteur sont insérés dans les Transactions philosophiques. Belchier mourut en 1785.

BÉLÉNUS (Mythol.), dieu des Gaulois, des Illyriens et des habitans d'Aquilée. On lui attribuoit la guérison des maladies. Il est représenté sur les monumens antiques avec la tête rayonnante et la bouche ouverte comme rendant des oracles. Schédius a trouvé dans le nom de Bélénus le nombre 365, qui est celui des jours de l'année.

† BELENVEI *ou* BELVEZEN (Aimeri de) naquit dans le 13e siècle au château de l'Esparre dans le Bordelais. Il quitta la profession de clerc pour se faire jongleur, et s'attacha à une belle Gasconne nommée *Gentille de Ruis*. Leurs amours ayant excité beaucoup de murmures, ils furent forcés de se séparer. Belenvei vint alors à la cour de Raimond Bérenger, comte de Provence. Il y devint amoureux de la dame de Barbossa. « Sa belle main, dit-il, a enlevé mon cœur ; elle a rompu la serrure qui le fermoit contre l'amour. Plus je la vois, plus je lui découvre de beautés ; plus je pense à elle, plus je lui trouve de vertus. » Cette dame s'étant fait religieuse dans un couvent où il n'étoit pas permis de parler aux personnes du dehors, son amant mourut de douleur en 1264. Millot a recueilli quelques-unes de ses pièces, et on a publié dans l'Abeille la vie de ce troubadour.

BELESIS, Chaldéen, le même, selon quelques auteurs, que Nabonassar et Baladan, fut le principal instrument de l'élévation d'Arbaces, roi des Mèdes, qui lui donna le gouvernement de Babylone l'an 770 avant J. C. Cet homme adroit, ayant su que Sardanapale, roi d'Assyrie, s'étoit brûlé dans son palais avec son or et son argent, obtint la permission d'en emporter les cendres, et enleva par ce moyen les trésors de ce prince.

* BELESTAT (Pierre Langlois de), né à Loudun, mort doyen de la faculté de Poitiers en 1583, s'occupa de l'étude de l'antiquité, écrivit sur les hiéroglyphes égyptiens, et approfondit tellement cette matière, qu'il se crut en état de donner lui-même un *Tableau hiéroglyphique* de toutes les conceptions que l'on peut exprimer par images des choses au lieu de lettres. Il y joignit un *Traité des Songes et des Prodiges*. Il y a de l'érudition dans ces deux ouvrages. On y trouve des recherches curieuses sur les médailles, sur les bas-reliefs, sur les gravures antiques ; des détails sur la mythologie, que l'on chercheroit vainement ailleurs.

BELGRADO (Jacques), né à Udine le 16 novembre 1704, mort en 1789, se fit jésuite, et devint l'un des plus grands mathématiciens d'Italie. Il professa long-temps les mathématiques à Parme, et eut la direction de l'observatoire de cette ville. Après l'extinction de son ordre, il se retira à Bologne, où il fut nommé recteur du collége de Sainte-Lucie. Belgrado étoit aussi antiquaire et poëte. Ses divers écrits ont été publiés à Parme et à Modène, et Mazzuchelli en a donné la notice dans son Histoire des écrivains d'Italie. Celui qui a fait le plus de bruit est un *Traité de l'existence de Dieu, démontrée par des théorèmes géométriques*, Udine, 1777. L'auteur étoit correspondant de l'académie des sciences de Paris, et membre de l'institut de Bologne.

BELHOMME (dom Humbert), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes et de Saint-Hidulphe,

professeur de philosophie et de théologie, ensuite abbé de Moyen-Moutier, naquit à Bar-le-Duc en 1653, et mourut le 12 décembre 1727. Il fit rebâtir son abbaye, l'orna d'une bibliothèque choisie avec goût, et en écrivit l'*Histoire* en latin, 1 v. in-4°.

BÉLIARD (Guillaume), né à Blois, s'attacha à Marguerite de Valois, épouse de Henri IV, et en devint le secrétaire. Il fut auteur d'une pièce de théâtre intitulée *Les Amours de Marc-Antoine et de Cléopâtre*, imprimée à Paris en 1578. Béliard mourut quelque temps après cet ouvrage.

† BELIDOR (Bernard Forest de), des académies des sciences de Paris et de Berlin, naquit en Catalogne, en 1697, d'un officier au régiment de Valence. Orphelin dès l'âge de cinq ans, et formé par un ingénieur, ami de sa famille, il se fit connoître de bonne heure par son talent pour les mathématiques. Nommé professeur royal aux écoles d'artillerie de la Fère, il forma des élèves dignes de lui. Son zèle lui valut la place de commissaire provincial d'artillerie; mais trop d'empressement pour s'avancer lui enleva à la fois ces deux postes. Il fit quelques expériences sur la charge des canons, et découvrit, ou crut avoir découvert, qu'au lieu de douze livres de poudre pour chaque coup, qu'on employoit ordinairement, on pouvoit n'en mettre que huit, sans diminuer l'effet. Comme le roi gagnoit à cette diminution, Bélidor voulut faire sa cour au cardinal de Fleury, qui étoit premier ministre, en lui communiquant secrètement sa découverte. Le cardinal accueilloit favorablement tous les projets d'économie: il reçut donc bien celui de Belidor. Il en parla même au prince de Dombes, grand-maître de l'artillerie. Ce prince fut surpris d'apprendre qu'un mathématicien qui travailloit sous ses ordres, et qu'il combloit journellement de ses bienfaits, ne se fût point adressé à lui dans cette occasion. Il le dépouilla de ses places, et l'obligea de quitter la Fère. De Vallière, lieutenant-général d'artillerie, justifia la conduite du prince de Dombes, par un Mémoire qui fut imprimé à l'imprimerie royale, dans lequel il attaqua le procédé et les expériences de Bélidor. Ce professeur, né sans fortune, se trouva ainsi dépourvu de tout. Le prince de Conti, qui connoissoit son mérite, l'emmena avec lui en Italie, et ce voyage lui valut la croix de Saint-Louis. Cette faveur lui procura quelque considération à la cour. Le maréchal de Belle-Isle se l'attacha, et lorsqu'il fut ministre de la guerre il le nomma inspecteur de l'artillerie, et lui donna un logement à l'arsenal de Paris, où il mourut en 1761, âgé de 64 ans. C'étoit un homme extrêmement laborieux, et qui a beaucoup écrit. On lui doit, I. *Sommaire d'un Cours d'architecture militaire, civile et hydraulique*, 1720, in-12. II. *Nouveaux cours de mathématiques à l'usage de l'artillerie*, 1757, in-4°. III. *La science, des ingénieurs*, 1749, in-4°. IV. *Le Bombardier français*, 1731, in-4°. V. *Architecture hydraulique*, 1735 et 1737, in-4°, 4 vol. VI. *Dictionnaire portatif de l'ingénieur*, 1768, in-8°. VIII. *Traité des fortifications*, 2 vol. in-4°. IX. *La Science des Ingénieurs dans la conduite des travaux des fortifications*, 1749, in-4°. etc. La plupart de ces ouvrages remplissent leur objet, quoique l'auteur ne fût pas un mathématicien du premier ordre.

† I. BELIN (N.), de Marseille, secrétaire et bibliothécaire de madame la duchesse de Bouillon, mort en 1705. Il est auteur des ouvrages

suivans : I. *La mort d'Othon*, tragédie, représentée en 1699, non imprimée. II. *Vénonez*, tragédie, représentée en 1701, non imprimée. III. *Mustapha et Zéangir*, tragédie, représentée en 1705, et imprimée in-12 à Paris la même année. IV. *L'Arbre vert*, *Promenade de Strasbourg*, comédie en un acte et en prose, représentée et imprimée in-8°, à Strasbourg en 1705. Enfin, M. de Beauchamps, qui le nomme *Blein*, lui attribue encore une tragédie, non imprimée, de *la Mort de Néron*, que les auteurs de l'Histoire du théâtre français assurent être d'un sieur de Péchautrés.

* II. BELIN (Jean-Albert), religieux bénédictin, évêque de Bellay, naquit à Besançon au commencement du 17e siècle. Il fit profession à l'abbaye de Favernaye en 1629. Après ses études il fut envoyé à l'abbaye de Cluny, au prieuré de la Charité-sur-Loire, ensuite à Paris et en d'autres lieux, où il se distingua dans la prédication. Ayant procuré au fils de Colbert les voix de tous les religieux pour l'élection au prieuré de la Charité, il obtint de ce ministre la nomination à l'évêché de Bellay, qui vaquoit en 1666. Il surmonta tous les obstacles qu'on apporta à cette nomination. Il a laissé plusieurs ouvrages tels que le *Voyage inconnu, ou les Aventures d'un philosophe inconnu*, Paris, Billaine, 1653, la *Pierre philosophale ; les Talismans justifiés ; Poudre de sympathie mystérieuse ; Poudre de projection démontrée ; Principes de la Foi démontrés par la raison, au-dessus de laquelle ils sont, mais ils n'y sont pas opposés*, Paris, imp. du Louvre, 1656, in-4°. *Emblèmes eucharistiques*, 1642, in-12, etc., etc.

† BÉLISAIRE, général des armées de l'empereur Justinien, naquit en Thrace vers la fin du 5e siècle. Ses parens sont inconnus, et les actions de sa jeunesse ne présentèrent à son verbeux historien rien qui fût digne d'être transmis à la postérité. Il servit avec distinction dans les gardes de Justinien, et obtint un commandement lorsque ce prince monta sur le trône. Il commença à signaler son mérite militaire dans la Persarménie et dans l'importante station de Dara. Ce fut là qu'il admit à son service Procope, le fidèle compagnon et le soigneux historien de ses exploits. Bélisaire par son génie et son courage amena les Perses à un traité de paix conclu en 533. Il fut, dans cette même année, nommé chef de l'expédition d'Afrique. On a soupçonné que les intrigues de sa femme, la belle et adroite Antonina, qui tour à tour avoit la confiance et encouroit la haine de l'impératrice Théodora, aidèrent secrètement le héros dans ce choix. Antonina descendoit d'une famille de conducteur de char ; son incontinence lui attira les plus honteux reproches. Souvent infidèle à l'union conjugale, elle resta constamment attachée à la fortune de son époux ; l'empire absolu qu'elle exerça sur son esprit ne l'induisit en aucune action contraire à sa gloire. Elle lui donna de grandes preuves d'amitié, et le suivit au milieu de toutes les fatigues, de tous les dangers de ses expéditions. L'année d'après il conduit l'armée navale destinée à conquérir l'Afrique, emporte Carthage, marche contre Gilimer, usurpateur du trône des Vandales, prend possession de son royaume à Carthage, et se fait servir par les officiers de ce prince. Les Maures le reconnurent ; et peu de temps après, il défit le reste des Vandales, prit Gilimer, et l'emmena à Constantinople en 534. (*Voyez* GILIMER.) Ce prince fut un des ornemens de son triomphe. C'est en lui que finit la mo-

marchie des Vandales ariens. Bélisaire, ayant détruit ce royaume en Afrique, fut envoyé par Justinien pour détruire celui des Goths en Italie. Arrivé sur les côtes de Sicile avec sa flotte, il s'empara de Catane, de Syracuse, de Palerme, et de plusieurs autres villes, par force ou par composition. Il courut ensuite à Naples, la prit; de là il marcha vers Rome, et en envoya les clefs à l'empereur. Théodat, roi des Goths, ayant été assassiné, Vitigès son successeur vint assiéger Rome. Bélisaire le battit, l'obligea de se renfermer dans Ravenne, le prit et le mena à Constantinople, après avoir refusé la couronne que les vaincus offroient à leur vainqueur. (*Voyez* SILVÈRE.) Il fut bientôt obligé de quitter cette capitale, pour aller combattre Chosroès Ier, roi de Perse. Après l'avoir mis en fuite, il retourna en Italie contre Totila, élu roi des Goths, l'empêcha de détruire entièrement Rome, rentra dans la ville et la répara. Il reprit encore les armes dans sa vieillesse contre les Huns, qui avoient fait une irruption dans l'empire en 558. Il les en chassa. Les grands, jaloux de sa gloire, l'accusèrent en 561, d'avoir voulu s'emparer du trône. L'empereur lui ôta la dignité de patrice, lui retrancha ses gardes, et l'accabla de mauvais traitemens, qui le conduisirent peu après au tombeau. Cet homme, digne d'un meilleur sort, après avoir été long-temps à la tête des affaires et des armées, et avoir rendu des services signalés à sa patrie, fut obligé, suivant les historiens latins, de mendier son pain dans les rues de Constantinople. L'auteur de l'Histoire mélangée dit que l'année suivante il fut rétabli dans ses dignités; et Cédrène affirme qu'il mourut en paix aux environs de Constantinople. Alcme est de ce sentiment contre Crinitus, Volaterra, Pontanus et quelques autres. Quoi qu'il en soit, on montre encore à Constantinople une prison, que l'on appelle la *Tour de Bélisaire*. Cette prison est sur le bord de la mer, en allant du château des Sept-Tours au sérail. Les gens du pays disent qu'il pendoit un petit sac attaché au bout d'une corde, comme font les prisonniers, pour demander sa vie aux passans, en leur criant : « Donnez une obole au pauvre Bélisaire, à qui l'envie a crevé les yeux. » Gibbon, dans son excellente Histoire de la chute de l'empire romain, traite ces détails de fictions. Après avoir parlé de la conspiration dont Bélisaire étoit accusé d'être complice, il ajoute : « Il parut en 563, avec moins de frayeur que d'indignation. L'empereur l'avoit jugé d'avance, malgré ses quarante années de service; et la présence et l'autorité du patriarche consacrèrent cette injustice. On eut la bonté de lui laisser la vie; mais on séquestra ses biens; et depuis le mois de décembre jusqu'au mois de juillet 564, on le retint prisonnier dans son palais. Son innocence fut enfin reconnue, on le mit en liberté, on lui rendit ses honneurs. Il mourut huit mois après, le 23 mars 565, et il y a lieu de croire que le ressentiment et le chagrin abrégèrent ses jours. Le nom de Bélisaire ne périra jamais. Au lieu des funérailles, des monumens, et des statues qu'on lui devoit à si juste titre, je trouve, dans les historiens, que l'empereur confisqua ses trésors, suites de ses triomphes contre les Goths et les Vandales. Toutefois on en réserva une portion décente pour sa femme. Et Antonina, ayant bien des crimes à expier, employa sa fortune et le reste de sa vie à fonder un couvent. Tel est le récit simple et véritable de la disgrace de Bélisaire et de l'ingratitude de Justinien. » Ajoutons que ses succès militaires ne le détournèrent jamais de la soumis-

sion qu'il devoit à son souverain, tout foible et injuste qu'il étoit; que son mérite, égal à son courage, se déployoit sur-tout dans les dangers; qu'au milieu des combats, il sut être juste et humain, et qu'il n'eut de foiblesse que pour son épouse. On voit encore des médailles de Justinien «recevant Bélisaire triomphant de la guerre contre les Goths»; de l'autre côté de la médaille, se trouve l'image de Bélisaire, avec ces mots: BÉLISAIRE, L'HONNEUR DU NOM ROMAIN: BELISARIUS, GLORIA ROMANORUM. — Marmontel a donné le nom de ce célèbre général à un Roman moral et philosophique, auquel une censure de la Sorbonne donna un moment de vogue. L'abbé Coger, le syndic Riballier et la Sorbonne, en 1766, condamnèrent cet ouvrage.

BELISANA (Mythol.) est la Minerve des Gaulois. Ils lui attribuoient l'invention des arts, et la représentoient la tête appuyée sur sa main droite, méditant profondément, avec un casque orné d'une aigrette, et une tunique sans manches. On lui immoloit des victimes humaines.

BÉLISARIO (Louis), médecin de Modène dans le 16e siècle, a laissé divers ouvrages, dont le plus remarquable est un *Traité de l'Odorat*.

† I. BÉLIUS (Mathias), né a Otsova en Hongrie en 1684, fit de bonnes études à Hall, et y apprit les langues savantes. De retour en sa patrie, il fit fleurir les belles-lettres dans plusieurs colléges des protestans, et s'appliqua avec succès à l'histoire de Hongrie. Il employa la plus grande partie de sa vie à cette étude, et mourut l'an 1749. L'empereur Charles VI le nomma son historiographe; et le pape Clément XII lui envoya son portrait, avec plusieurs médailles d'or, pour lui témoigner l'estime particulière qu'il faisoit de ses ouvrages. Bélius fut associé aux académies de Berlin, de Londres et de Pétersbourg. Ses principaux ouvrages sont, I. *De vetere litteraturâ Hunno-Scythicâ exercitatio*, Leipsick, 1718, in-4°; ouvrage savant. II. *Hungariæ antiquæ et novæ prodromus*, Nuremberg, 1723, in-fol. Il y donne le plan d'un grand ouvrage qu'il préméditoit, et qu'il n'eut pas le loisir de publier. III. *De peregrinatione linguæ Hungaricæ in Europam.* IV. *Apparatus ad historiam Hungariæ*, sive *Collectio miscella monumentorum ineditorum partim, partim editorum, sed fugientium*, Presbourg, en 3 vol. in-fol., 1735—1746. Cette collection d'historiens de Hongrie est ornée de préfaces savantes et bien écrites. V. *Amplissimæ historico-criticæ præfationes in scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuinos*, 3 vol. in-fol. VI. *Notitia Hungariæ novæ historico-geographica*, Vienne, 1735, et années suivantes, 4 vol. in-fol., avec des cartes géographiques; ouvrage savant et exact.

* II. BÉLIUS (Charles-André), fils du précédent, né à Presbourg en 1717. En 1741 il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à Leipsick, et, en 1756, professeur de poésie, et bibliothécaire de l'université, avec titre de conseiller d'état. Il mourut en 1782. Il est auteur du livre *De verâ origine et epochâ Hunnorum*, etc., in-4°. Il a aussi rédigé la collection intitulée *Acta eruditorum*, depuis 1754 jusqu'à 1781.

* BELL (Beaupré), antiquaire anglais, né à Beaupré-Hall, élève de l'école de Westminster, et ensuite du collége de la Trinité à Cambridge, où il passa en 1723. Il est mort jeune, et a laissé sa

bibliothèque et ses médailles au collége où il avoit été élevé. Bell a eu part aux ouvrages du docteur Stukely, et il a aussi aidé d'autres savans dans plusieurs travaux.

*I. BELLA *ou* BELLE (Etienne de la), né à Florence en 1610, habile graveur, devint élève de Canta Gallina avec le fameux Callot. Il se fit une manière d'eau-forte très-expéditive et d'un si grand effet que quelques curieux la préfèrent à Callot. Il faut convenir néanmoins que la gravure de La Belle n'est point aussi finie que celle de Callot, et que son dessin est moins correct; mais sa touche est peut-être plus libre, plus savante et plus pittoresque. Il seroit difficile de le surpasser pour l'esprit, la finesse et la légèreté de la pointe. Il a généralement négligé les pieds et les mains de ses petites figures; mais ses têtes ont de la noblesse et un beau caractère. Il avoit une imagination très-féconde, et a gravé des *Sujets d'Histoire*, des *Batailles*, des *Chasses*, des *Paysages*, des *Marines*, des *Animaux* et des *Ornemens* du meilleur goût. Son œuvre comprend plus de 1400 pièces. De retour à Florence, sa patrie, le grand-duc lui accorda une pension et le chargea de montrer le dessin à son fils Cosme II. La Belle, qu'on appelle quelquefois le prince des graveurs en petit, est mort en 1674.

II. BELLA (Octave et César), tous les deux de Palerme, le premier né en 1661, le second en 1670, se distinguèrent par leurs talens pour la poésie.—Un Jérôme BELLA, né à Carra dans le Piémont, grand vicaire de l'évêque de Saluces en 1660, a fait imprimer aussi des *Drames pastoraux*.

BELLACATO (Louis), né à Brescia en 1501, mort en 1575, professa avec succès, pendant plus de trente ans, la médecine dans l'université de Padoue. On a de lui des *Consultations médicales*, et des *Leçons de médecine pratique*, imprimées à Ulm en 1676, avec les *Observations de Welschius*.

* BELLAGATTA (Ange-Antoine), né à Milan le 9 mai 1704, prit dès sa jeunesse l'habit ecclésiastique. Le goût de la médecine lui fit abandonner son premier état; il s'appliqua à cette science dans l'université de Pavie, où il reçut les honneurs du doctorat; mais, vers la fin de l'année 1741, il reprit l'habit ecclésiastique, qu'il continua de porter jusqu'à sa mort arrivée le 2 février 1742. On a de lui deux *Lettres philosophiques* écrites à un ami, en italien, et imprimées à Milan en 1730, in-4°, dans lesquelles il parle du rhume qui a régné en Europe dans la même année. Son *Entretien physique sur les malheurs de la médecine*, qui est aussi en italien, ainsi que ses autres ouvrages, parut à Milan en 1733, in-8°. Il a encore écrit sur un miracle opéré par l'intercession de saint François-de-Paule, le 28 mars 1735, et sur un météore observé en 1737. On a trouvé parmi ses papiers un manuscrit intitulé *Dialoghi de fisica animastica moderna, speculativa, mecanica esperimentale*, dans lequel il traite de la génération des corps organisés, de la création, de l'immatérialité et de l'immortalité de l'ame, de la forme des brutes, du mécanisme du mouvement, des sensations, etc.

* BELLAMY (Jacques), né à Flessingue en 1757, mort en 1786, doit être compté au nombre des meilleurs poëtes hollandais. Doué de beaucoup de sensibilité et d'imagination, ses premiers chants, en 1772, seconde fête séculaire de l'affranchissement de la Hollande,

furent consacrés à la liberté et à la patrie ; il chanta ensuite la Tendresse, l'Amour et l'Amitié. Sa première éducation contraria singulièrement ses penchans et ses goûts. Il fut destiné à l'état de boulanger; mais le germe d'un rare talent ayant été facilement reconnu dans ses premiers essais, des citoyens aisés se cotisèrent pour lui faire donner une éducation lettrée, et il fut élevé par le ministère évangélique. Il a fourni une trop courte carrière pour l'honneur de la littérature hollandaise. *Voyez* CHALMOT.

* BELLANGE (Jacques) apprit les premiers élémens du dessin de Claude Henriet, peintre médiocre de Châlons, établi à Nanci. Si le maître manquoit de talens, l'élève en eut encore moins; Bellange, au lieu d'étudier, se livra tout entier à son imagination, que le défaut de jugement ne put contenir. Il a peint quelques tableaux; il a gravé à l'eau-forte plusieurs pièces de sa composition qui n'ont ni goût ni correction; enfin, il fut tout à la fois et mauvais peintre et mauvais graveur. Il vivoit dans le dernier siècle.

* BELLANGER (Jean-Antoine), amateur, a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets de sa composition et d'autres, où l'on remarque beaucoup de goût, d'intelligence et de correction. Il demeuroit à Paris.

† BELLARMIN (Robert), né à Monte-Pulciano en 1542, étoit fils de Cynthie Cervin, sœur du pape Marcel II. S'étant fait jésuite à l'âge de 18 ans, il montra un génie si précoce, qu'on le chargea de prêcher avant qu'il fût prêtre. Il ne reçut en effet le sacerdoce qu'en 1569, des mains de Corneille Jansénius, évêque de Gand. Bellarmin étoit alors professeur de théologie à Louvain. On dit qu'il prêchoit dans cette ville avec tant de succès, que les protestans venoient d'Angleterre et de Hollande pour l'entendre. Après sept ans de séjour dans les Pays-Bas, il retourna en Italie. Grégoire XIII le choisit pour faire des leçons de controverse dans le collége qu'il venoit de fonder. Sixte V le donna ensuite, en qualité de théologien, au légat qu'il envoya en France l'an 1590. Clément VIII le fit cardinal neuf ans après. Ce pontife disoit l'avoir appelé auprès de lui « pour avoir un homme qui lui dit la vérité. » Bellarmin lui parloit en effet avec beaucoup de franchise. On prétend même que sa liberté déplut au pape, et que, pour avoir un prétexte honnête de l'éloigner, il le nomma archevêque de Capoue en 1601. Bellarmin donnoit, tous les ans, le tiers de son revenu aux pauvres, visitoit les hôpitaux et les prisons, et y envoyoit de l'argent par un tiers qui ne laissoit pas connoître la main qui le donnoit. Un jour qu'il n'avoit pas dans sa bourse douze écus que lui demandoit un pauvre, il lui remit son anneau pastoral, pour qu'il le donnât pour gage de cette somme. Mais, Paul V le croyant nécessaire à Rome, il se démit de son archevêché, et se dévoua aux affaires ecclésiastiques jusqu'en 1621. Il mourut la même année, 17 septembre, âgé de 79 ans, au noviciat des jésuites, où il s'étoit retiré dès le commencement de sa maladie. Grégoire XV alla visiter le cardinal mourant, qui lui adressa ces paroles : «*Domine, non sum dignus ut intres*, etc.» Il n'y a point d'auteur qui ait défendu plus vivement la cause de l'Eglise et les prérogatives de la cour de Rome. Il regardoit le saint père comme le monarque absolu de l'Eglise universelle, le maître indirect des couronnes et des rois, la source de toute juridiction ecclésiastique, le juge infaillible

de la foi, comme supérieur même aux conciles généraux. Il ne fait pas difficulté de traiter d'hérétiques ceux qui soutiennent que les princes pour les choses temporelles, n'ont d'autre supérieur que Dieu. Ces opinions furent réfutées par Barclay. Les papes, instruits du soulèvement qu'elles ont causé dans certaines monarchies, n'ont jamais voulu canoniser Bellarmin, malgré les instances réitérées que la société a faites, sous Innocent XII, Clément IX et Benoît XIV. — Ce savant cardinal a enrichi l'Eglise de plusieurs ouvrages. Le plus répandu est son *Corps de controverses*. C'est l'arsenal où les théologiens catholiques ont puisé leurs armes contre leurs adversaires. Son style n'est ni pur, ni élégant ; mais il est serré, clair, précis. Il cite quelquefois des auteurs apocryphes et confond les opinions particulières des théologiens italiens avec la doctrine de l'Eglise. La meilleure édition de ses *Controverses* étoit celle de Paris, qu'on appelle des *Triadelphes*, en 4 vol. in-fol., avant qu'on eût celle de Prague, 1721, qui est aussi en 4 vol. in-fol. On a encore du cardinal Bellarmin d'autres ouvrages publiés à Cologne, en 1619, en 3 vol. in-fol. On y trouve son *Commentaire sur les Psaumes ;* ses *Sermons ;* un *Traité des Ecrivains ecclésiastiques*, imprimé séparément, en 1663, in-4° ; un autre sur l'*Autorité temporelle du pape*, contre Barclay, flétri par le parlement de Paris en 1610 et en 1761, et qui avoit paru à Rome en 1610, in-8° ; trois livres du *Gémissement de la Colombe ;* un traité sur les *Obligations des Evêques*, dans lequel il les damne presque tous, d'après des passages de saint Jean-Chrysostôme et de saint Augustin ; et une *Grammaire hébraïque*, Rome, 1578, in-8°. Nous avons sa Vie, traduite en français, de l'italien de Jacques Fuligati, 1625, in-8°, et en latin, Leodii, 1626, in-4°. Ces deux éditions et la première en italien, dit l'abbé Lenglet, sont les meilleures, et ne sont pas communes. On trouve dans cette Vie des traits singuliers qu'on a omis dans les autres.

BELLATI (Antoine-François), né le 2 novembre 1665, mort le 1er mars 1742, fut l'un des meilleurs prédicateurs de son temps. Le recueil de ses Œuvres a été publié à Ferrare, en 1744, en 4 vol. in-4°. Ce sont des *Sermons*, des *Traités de morale*, une *Dissertation sur le jugement de Pilate*, des *Exhortations domestiques*, des *Lettres*, etc.

* BELLAVAINE (N.), auteur forain qui vivoit au commencement du 18e siècle. On ne cite de lui, dans le Dictionnaire des théâtres de Paris, que la pièce de *Sancho Pança*, représentée à la foire Saint-Germain en 1706, et non imprimée. On ajoute qu'il en a composé plusieurs autres dont on ignore les titres.

BELLAVITI (François), né à Bassano en 1708, mort dans la même ville en 1782, professa la philosophie dans sa patrie, et posséda le rare talent de rendre clairs les principes de toutes les sciences. Ami de la retraite, il s'y délassoit de travaux plus sérieux, en se livrant à la poésie. On a de lui une *Comédie* en prose, et la *Traduction* en vers italiens de trois *Comédies* de Térence, 1758, in-8°.

† I. BELLAY (Guillaume du), seigneur de Langey, est ordinairement connu sous ce dernier nom. Il étoit fils aîné de Louis du Bellay, d'une famille noble et ancienne, originaire d'Anjou. Langey servit de bonne heure, et se fit estimer par sa conduite autant que par son courage. François Ier l'ayant envoyé

en Piémont en qualité de vice-roi, il y reprit diverses places sur les Impériaux. Le marquis du Guast avouoit qu'il étoit le plus excellent capitaine qu'il eût connu. En 1542, il partit de Piémont en litière, pour venir donner quelques avis importans au roi; mais, étant accablé d'infirmités, fruits de ses fatigues et de ses travaux militaires, il se trouva si mal au bourg de St.-Symphorien, entre Lyon et Rouanne, qu'il y mourut le 9 janvier 1543. C'étoit le premier homme de son temps pour découvrir ce qui se passoit dans les cours étrangères. Il ne fut pas moins utile dans ses ambassades en Italie, en Angleterre et en Allemagne, qu'à la tête des armées. Il étoit savant et bel esprit. Nous avons de lui des *Mémoires*, 1757, 7 vol. in-12. Il est un peu partial, et plaide souvent pour François Ier contre Charles-Quint. « Je ne veux pas croire, dit Montaigne, qu'il ait rien changé quant au gros du fait; mais de contourner le jugement des événemens, souvent contre raison, à notre avantage, et d'omettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de son maître, il en fait metier: témoins les disgraces de Montmorenci et de Biron qui y sont oubliées; voire le seul nom de madame d'Etampes ne s'y trouve point. On peut couvrir les actions secrètes; mais de taire tout ce que le monde sait, et les choses qui ont eu des effets publics et de telle conséquence, c'est un défaut inexcusable. » Son style est naïf et quelquefois plaisant. Il dit, en parlant de la magnificence qu'étalèrent les courtisans à l'entrevue du camp du Drap-d'or, en 1520, entre François Ier et Henri VIII, que leur dépense fut telle, « que plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur les épaules. » On a attribué, depuis, ce mot à Henri IV. — On a encore de du Bellay, I. *Instruction sur le faict de la guerre*, Paris, 1548, in-fol. II. Et une *Epitome de l'histoire des Gaules*, imprimé avec ses opuscules, 1556, in-4°. C'est un des premiers qui révoqua en doute le merveilleux de l'histoire de Jeanne d'Arc. Ses frères Jean et Martin du Bellay lui firent élever un beau mausolée dans l'église cathédrale de St.-Julien du Mans.

† II. BELLAY (Jean du), frère du précédent, né en 1492, fut d'abord évêque de Baïonne, ensuite de Paris, en 1532. L'année d'après, Henri VIII, roi d'Angleterre, faisant craindre un schisme à l'occasion d'un caprice amoureux, du Bellay, qui lui avoit été envoyé, l'an 1527, en qualité d'ambassadeur, y fit un second voyage. Il obtint de ce prince qu'il ne romproit pas encore avec Rome, pourvu qu'on lui donnât le temps de se défendre par procureur. Du Bellay partit sur-le-champ pour demander un délai au pape Clément VII. Il l'obtint et envoya un courrier au roi d'Angleterre pour avoir sa procuration. Mais ce courrier ne revenant point, Clément VII fulmina l'excommunication contre Henri VIII, et l'interdit sur ses états. Cette bulle fit perdre l'Angleterre à l'Eglise catholique, et à la cour de Rome une partie de ses revenus. Du Bellay continua d'être chargé des affaires de France sous le pontificat de Paul III, qui le fit cardinal en 1535. L'année d'après, Charles-Quint étant entré en Provence avec une armée nombreuse, et François I voulant s'opposer à un ennemi si redoutable, quitta Paris, où du Bellay étoit de retour. Le roi le nomma son lieutenant-général, afin qu'il veillât sur la Picardie et la Champagne. Le cardinal, aussi entendu à la guerre que dans les intrigues du cabinet, entreprit de défendre Paris, qui étoit dans le

trouble. Il le fortifia d'un rempart et de boulevards, qu'on y voit encore aujourd'hui. Il pourvut avec la même promptitude à la conservation des autres villes. Tant de services lui méritèrent de nouveaux bénéfices, et l'amitié et la confiance de François I. Après la mort de ce prince, le cardinal de Lorraine devint le canal des graces de la cour de Henri II. Du Bellay, désespéré de la perte de son crédit, ne put soutenir le séjour de Paris. Il aima mieux se retirer à Rome, où le siége épiscopal d'Ostie lui procura, sous Paul IV, le titre de doyen du sacré collége, et où ses richesses le mirent en état de bâtir un beau palais. Il eut soin toutefois de conserver l'évêché de Paris dans sa famille. Il l'obtint pour Eustache du Bellay, son cousin, déjà pourvu de plusieurs bénéfices, et président au parlement. Le cardinal vécut encore 9 ans après sa démission, et ne cessa de se rendre nécessaire au roi de France. Il mourut à Rome en 1560, à 68 ans, avec la réputation d'un courtisan adroit, d'un négociateur habile et d'un très-bel esprit. Les lettres lui durent beaucoup. Il se joignit à Budé, son ami, pour engager François I à fonder le collége royal. Rabelais avoit été son médecin. On a de lui quelques *Harangues;* une *Apologie pour François I;* des *Elégies;* des *Epigrammes;* des *Odes;* recueillies in-8°, chez Robert Estienne, en 1549. Salmon Macrin, à la suite de ses trois livres d'Odes latines, imprimées à Paris, chez Robert Estienne, en 1546, a publié quelques poésies latines qu'il a intitulées *Poëmata elegantissima* de Jean du Bellay.

† III. BELLAY (Martin du), frère de Guillaume et de Jean, fut, comme ses frères, un grand capitaine, un bon négociateur et un protecteur des lettres. François I l'employa. Il nous reste de lui des *Mémoires historiques*, depuis 1513 jusqu'à l'an 1543, qui furent publiés avec ceux de Guillaume, son frère. Ces *Mémoires* sont curieux, mais les descriptions des batailles et des siéges où s'étoit trouvé l'auteur sont un peu trop amples. Cet homme, aussi sage qu'habile, mourut au Perche en 1559.

† IV. BELLAY (Joachim du) naquit vers 1524 à Liré, bourg à huit lieues d'Angers. Orphelin de bonne heure, il fut confié à la tutelle de son frère aîné, qui négligea de cultiver les talens dont il montroit le germe. L'amour des lettres et celui des armes animoient également son génie; mais on le retint dans une sorte de captivité, qui ne lui permit pas de s'élever. La mort de son frère, en relâchant sa chaîne, le jeta dans d'autres affaires. Il ne sortit de tutelle que pour être chargé d'un de ses neveux. Les disgraces de cette maison presque ruinée, et des procès qu'il falloit poursuivre, lui donnèrent des embarras très-peu compatibles avec la culture des lettres. Sa santé en fut altérée, et une maladie aussi dangereuse qu'accablante le retint deux ans au lit. Les muses vinrent à son secours: il lut les poëtes grecs, latins et français; et leurs écrits échauffèrent sa verve. Il enfanta plusieurs pièces qui lui donnèrent accès à la cour. François I, Henri II, Marguerite de Navarre, prisèrent son talent. On l'appela d'une commune voix l'Ovide français. Le cardinal Jean du Bellay, son proche parent, s'étant retiré à Rome l'an 1547, après la mort de François I, Joachim l'y suivit; trois ans après le cardinal le renvoya en France, où il le chargea de ses affaires. Des ennemis secrets le desservirent auprès de son protecteur. On empoisonna ses actions les plus innocentes; on donna un mauvais tour à ses poésies; enfin on l'accusa

d'irréligion. Ces tracasseries renouvelèrent ses anciennes maladies. Eustache du Bellay, évêque de Paris, sensible à ses malheurs et à son mérite, lui procura, en 1555, un canonicat de son église : il n'en jouit pas long-temps; il mourut le 11 juin 1559. On lui fit plusieurs épitaphes, dans lesquelles on l'appelle *Pater elegantiarum*, *Pater omnium leporum*. Ses *Poésies françaises*, imprimées à Paris en 1561, in-4°, et 1597, in-12, lui firent une réputation. Elles sont ingénieuses et naturelles. Il célébra, en cent quinze Sonnets, qu'il appeloit ses *Cantiques*, les charmes de la belle Olive d'Angers, anagramme de Viole, qui étoit son vrai nom. Ses *Poésies latines*, publiées à Paris, 1569, en deux parties, in-4°, quoique inférieures à ses vers français, ont cependant du mérite. C'est de lui que sont ces jolis vers à un chien :

Latratu fures excepi, mutus amantes;
Sic placui domino, sic placui dominæ.

Rude aux voleurs, doux à l'amant,
J'aboyois ou faisois caresse;
Ainsi j'ai su diversement
Servir mon maître et ma maîtresse.

Du Bellay est encore auteur du *Traité* intitulé *Défense et illustration de la langue française*, avec l'*Olive* augmentée; l'*Anthérotique de la vieille et de la jeune amie*, Paris, 1553, in-8°; et du *Recueil de Poésies*, présenté à madame Marguerite, sœur unique du roi, Paris, 1553, in-8°.

† I. BELLE (Etienne la), graveur et peintre, né à Florence en 1610, perdit son père à l'âge de deux ans, et passa sa jeunesse dans l'indigence. Placé chez un orfèvre, il se plut à copier les estampes de Jacques Callot, et saisit parfaitement la manière de cet artiste. Une singularité de son dessin fut qu'il commençoit toujours les figures par les pieds, en remontant de là jusqu'à la tête, et que, malgré cette bizarrerie, les proportions se trouvoient gardées et la figure correcte. La Belle fut accueilli en France par le cardinal de Richelieu, pour lequel il fit les dessins des principales conquêtes de la France sous la minorité de Louis XIII. Son burin fécond et varié a produit plus de mille quatre cents pièces. Sur la fin de ses jours, il retourna dans sa patrie, et il y mourut en 1664, comblé d'honneurs par le grand-duc qui l'avoit nommé maître de dessin de Côme II, son fils. « Personne n'a surpassé cet excellent artiste, dit Basan, pour la finesse et la légèreté de la pointe; sa touche libre, facile, savante et pittoresque, rend ses estampes si pleines de goût, d'esprit et d'effet, qu'il doit être regardé comme un modèle de perfection pour la gravure en petit; d'ailleurs ses têtes sont remplies de noblesse, d'un beau caractère, et ses figures sont bien dessinées. Il a gravé des sujets d'histoire, des batailles, des chasses, des paysages, des marines, des animaux, et des ornemens d'un goût exquis. » Son catalogue forme 2 vol. in-8°.

† II. BELLE (Alexis-Simon), peintre parisien, mort en 1734, à 60 ans, étoit élève de François de Troy. Il associa dans ses portraits les vérités de la nature aux finesses de l'art. Il marioit, pour l'ordinaire, les tons sourds et vigoureux des étoffes et des accessoires, à l'éclat du coloris : artifice qui manqua rarement de jeter dans ses tableaux des effets singuliers et piquans. Le portrait du roi, ceux des seigneurs de la cour, et de plusieurs souverains que Belle peignit, attestent la supériorité qu'il avoit acquise dans cette partie.

* III. BELLE (Clément-Louis-Marie-Anne), professeur recteur des écoles spéciales de peinture et sculpture, membre de l'ancienne

académie de peinture, et inspecteur à la manufacture des Gobelins, né en 1722, et mort à Paris, le 29 septembre 1806, à l'âge de 84 ans. On a de lui plusieurs tableaux d'histoire estimés, tels que la *Réparation des saintes hosties*, qu'on voit encore à l'église de Saint-Médéric de Paris; un *Christ* destiné à décorer une des salles du parlement de Dijon. En 1761, il présenta, pour sa réception à l'académie, son tableau *Ulysse reconnu par sa nourrice*. Pendant son séjour à Rome, il calqua, sur papier transparent, les fresques de Raphaël qui décorent les salles du grand Vatican, et il exécuta ce travail avec une grande perfection. Il a dirigé pendant trente ans, avec autant de zèle que de succès, la manufacture des Gobelins.

IV. BELLE. *Voyez* LABELLE.

† BELLEAU (Remi) naquit à Nogent-le-Rotrou en 1528. Le marquis d'Elbeuf, général des galères de France, le chargea de veiller à l'éducation de son fils. Il mourut à Paris en 1577. Ses *Pastorales* furent estimées de ses contemporains. Ronsard l'appeloit le *Peintre de la nature*. Il fut un des sept poëtes de la *Pleïade française*. Son *Poëme de la nature et de la diversité des pierres précieuses* passoit alors pour un bon ouvrage. C'est une réputation qu'il a perdue. Sa *Chanson* sur le mois d'avril s'entend encore avec plaisir; mais sa *Traduction d'Anacréon* est bien loin des graces de l'original. Ses *Œuvres poétiques* ont été recueillies à Rouen en 1604, 2 vol. in-12. Il est encore auteur de l'ouvrage macaronique intitulé *De bello huguenotico poëma*, in-8°, sans date.

BELLEBUONI (Matthieu), de Pistoie en Italie, a traduit dans le 14e siècle, en langue italienne, l'*Histoire de la guerre de Troie* de Gui Colonne, juge de Messine,

† I. BELLECOUR (Gilles COLSON), acteur d'un mérite distingué, débuta au théâtre français le 21 décembre 1750, par le rôle d'*Achille* dans Iphigénie. A la fin de sa carriere, il avoit renoncé à la tragédie, et remplissoit dans la comédie les premiers rôles avec un talent peu commun; mais il manquoit de chaleur. Il est mort en 1786. Bellecour avoit consacré les premières années de sa jeunesse à l'étude de la peinture, et reçut des leçons de Carle Vanloo. Il est auteur d'une pièce intitulée *Les Fausses apparences*, comédie en un acte, représentée en 1761.

† II. BELLECOUR (Mad.), comédienne, morte en 1799, étoit veuve du comédien de ce nom. Elle avoit débuté à l'opéra-comique, et annonça, sous le nom de *Gogo*, cette gaieté spirituelle et franche, ce naturel heureux qui l'ont depuis si bien caractérisée au théâtre français, dont elle fit les délices pendant plus de vingt ans. Une physionomie mobile et des yeux expressifs, un organe un peu accentué, et sur-tout un naturel exquis lui firent la plus grande réputation, sur-tout dans les rôles des servantes de Molière. Elle entraînoit par la vérité spirituelle de son jeu; elle est enfin du petit nombre des comédiens dont la mémoire survit à leur perte.

BELLEFOND. *Voyez* GIGAULT.

† BELLEFOREST (François de), né en Guienne l'an 1530, avoit une grande facilité à faire de méchans vers; il en enfanta pour toute la noblesse de Toulouse et des environs. Il vint ensuite produire ses talens dans la capitale. Il fut en quelque estime sous les règnes de Charles IX et de Henri III; il obtint même la qualité d'historiographe de France: mais il la perdit à cause du peu d'exactitude qu'on trouva dans ses

prductions. Il mourut à Paris à 53 ans, dans un état qui n'étoit guère au-dessus de l'indigence. Cet auteur s'exerça dans tous les genres sacrés et profanes, graves et amusans, et fut mauvais dans tous. Parmi la multitude de ses ouvrages, dont plusieurs sont in-folio, nous ne citerons que, I. *L'Histoire des neuf rois de France qui ont eu le nom de* CHARLES, Paris, 1568, in.fol. II. Les *Histoires tragiques*, 1616 et années suivantes, en 7 vol. in-16. III. *Histoires prodigieuses*, Lyon, 1598, 7 vol in-16. IV. Les *Annales*, ou l'*Histoire générale de France*, Paris, 1600, 2 vol. in-fol. Il s'y trouve des choses singulières, mais le style en est embrouillé. Belleforest a poussé son Histoire jusqu'en 1574; et Gabriel Chappuis l'a continuée jusqu'en 1590. Cette suite se trouve dans l'édition que nous avons indiquée. V. *La traduction* de l'ouvrage d'Augustin Gallo, italien, sur l'agriculture. (*Voyez* BOAISTUAU.) Belleforest a traduit de l'italien la description des Pays-Bas ou de la Basse-Allemagne, par Louis Guicciardini, Amsterdam, 1626, in-fol.

† I. BELLEGARDE (Roger DE SAINT-LARY, seigneur de), d'une maison connue depuis le 15[e] siècle, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Dans sa première jeunesse, il tua un de ses compagnons d'étude à Avignon. Le maréchal de Thermes, son grand-oncle maternel, le reçut auprès de lui, l'employa et le fit son héritier. Il se distingua dans plusieurs batailles. Henri III le fit maréchal de France en 1574, lui donna le marquisat de Saluces, plus de trente mille livres de rente en biens d'église ou en pensions, et lui prodigua tous les honneurs qui peuvent flatter l'ambition. Brantôme dit qu'on ne l'appeloit à la cour que le *torrent de la faveur*. Ce fut par le conseil de ce maréchal, vendu au duc de Savoie, que Henri III restitua Pignerol, Savillan et la Pérouse à ce prince. Bellegarde, ayant perdu sa faveur, se retira en Piémont dans son gouvernement, l'an 1579, avec le projet de s'y rendre indépendant; ce qu'il exécuta en effet, sans que le roi, occupé alors d'affaires plus essentielles, plongé d'ailleurs dans la mollesse, essayât de s'y opposer. Il étoit secrètement soutenu du roi d'Espagne et du duc de Savoie, qui lui fournissoient de l'argent. Il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle souveraineté, étant mort à la fin de cette même année, non sans qu'on soupçonnât Catherine de Médicis de l'avoir fait empoisonner. Bellegarde avoit épousé la veuve du maréchal de Thermes, son oncle. Il l'avoit adorée durant la vie de son premier mari, et la traita mal dès qu'elle fut devenue sa femme. — Il ne faut pas le confondre avec Roger de BELLEGARDE, un de ses descendans, duc et pair et grand écuyer de France, qui fut comblé de biens et d'honneurs par Henri III, Henri IV et Louis XIII. Roger mourut en 1646, à 83 ans, sans laisser de postérité. Il s'étoit démis en 1639, en faveur de Cinq-Mars, de la charge de grand-écuyer. La place de premier gentilhomme de Gaston d'Orléans, qu'il occupa, lui fit essuyer des désagrémens et des disgraces, parce qu'il fut obligé d'entrer quelquefois dans les vues de ce prince, ennemi déclaré du cardinal de Richelieu, et de paroître partager ses fautes. Il avoit été d'abord l'amant de Gabrielle d'Estrées, dont il vanta les charmes à Henri IV, qui la lui enleva et qui l'exila. Pour revenir à la cour, il épousa mademoiselle de Racan, nièce du célèbre poëte de ce nom. Ses biens passèrent à la maison de Goudrin, par le mariage de sa sœur. Les agrémens de son esprit et de sa figure furent la principale origine de sa fortune. Il avoit la franchise gauloise, jointe à l'urbanité française; et quoiqu'il fût livré au plaisir, il étoit d'un excellent conseil.

Henri IV le combla de faveurs ; mais il sut quelquefois résister à ses demandes. Bellegarde lui demandant la grace de La Martinière, assassin et ravisseur de sa sœur, le roi lui répondit en colère : « Après qu'on lui aura rompu les bras et les jambes, et jeté son corps au feu, je vous en donne bien volontiers les cendres. » — « Ventre-saint-gris, dit-il à un autre seigneur qui sollicitoit la même grace, j'ai assez de péchés sur ma tête, sans y mettre encore celui-là. » Gabrielle d'Estrées ne fut pas la seule maîtresse de Bellegarde. Il eut encore Mll[e] de Guise, qui trouva une rivale dans madame de Guise, sa mère.

† II. BELLEGARDE (Jean Baptiste MORVAN de), né en 1648 à Pthyriac, dans le diocèse de Nantes, fut jésuite pendant 16 ou 17 ans. On prétend que son attachement pour le cartésianisme, dans un temps où il n'étoit pas encore à la mode, l'obligea de sortir de la société. Depuis, il ne cessa d'enfanter volumes sur volumes. Il employoit le produit de ses ouvrages à son entretien et à des aumônes. Il mourut dans la communauté des prêtres de Saint-François de Sales, à 86 ans. On a de lui des *Traductions* de plusieurs ouvrages des Pères, de saint Jean-Chrysostôme, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Ambroise, etc. des Œuvres de Th. A Kempis, de l'*Apparatus Biblicus*, in-8°. Elles sont, pour la plupart, infidèles. Ses versions des auteurs profanes, des Héroïdes d'Ovide et d'autres poëtes, ne sont pas plus estimées. On a encore de lui la *Version* de l'ouvrage de Las Casas, sur la *destruction des Indes*, 1697, in-12, et diverses productions de morale. I. *Réflexions sur ce qui peut plaire et déplaire dans le monde.* II. *Réflexions sur le ridicule.* III. *Modèles de conversations*, et autres écrits moraux, qui forment 14 petits volumes. Ils se sentent de la précipitation avec laquelle l'auteur les composoit. On lui doit une *Histoire universelle des voyages*, 1707, in-12. Elle ne porte pas son nom. L'abbé de Bellegarde avoit de la facilité dans le style, et quelquefois de l'élégance ; mais ses réflexions ne sont que des moralités triviales. Il attribuoit souvent ses sentimens aux auteurs qu'il traduisoit; les savans de son temps s'en plaignirent, et le lui reprochèrent. Tout ce qu'on put obtenir de lui, fut de mettre une déclaration en tête des opuscules de saint Jean-Chrysostôme, imprimés en 1691.

* III. BELLEGARDE (Gabriel DU PARC de), né au château de Bellegarde le 18 octobre 1717, mort à Utrecht le 13 décembre 1789, a publié la *Collection générale des œuvres d'Ant. Arnauld*, docteur en sorbonne, en 19 vol. in-4°, Lausanne 1772—1782; avec des préfaces historiques, une Vie d'Ant. Arnauld, une table des matières, etc. On lui doit pareillement *Supplementum ad varias collectiones operum Zegeri Bernardi Van Espen*, 1 vol. in-fol. formant le 5[e] de celui des œuvres de ce célèbre canoniste. Utrecht 1765. Il a encore donné, *Histoire abrégée de l'église métropolitaine d'Utrecht*, 1 vol. in-8°, à Utrecht, 1763. *Mémoires historiques sur l'affaire de la bulle* Unigenitus *dans les Pays-Bas*, 4 vol. in-12. Ce fut son premier ouvrage, qui s'étend de 1713 à 1740. Il étoit ancien chanoine et comte de Lyon, universellement estimé pour ses lumières et sa piété.

BELLE-ISLE (le Maréchal de). *Voyez* FOUQUET.

* BELLENDEN (Guillaume), savant écossais du 16[e] siècle, étoit professeur d'humanités en 1602 à Paris, où il a publié son premier ouvrage, intitulé *Ciceronis princeps*,

1608. Le second, publié en 1612, avoit pour titre *Ciceronis consul.* Ces deux ouvrages furent dédiés au prince de Galles. Henri Bellenden en a fait une seconde édition en 1616, dans laquelle il a ajouté le livre *de Statu prisci orbis,* dédié au prince Charles. Ces traités ont été imprimés à Londres, en 1787, par le docteur Samuel Parr.

† BELLENGER (François), docteur de sorbonne, naquit dans le diocèse de Lisieux, et mourut à Paris en 1749, à 61 ans. Il possédoit, outre les langues mortes, beaucoup de langues vivantes. On a de lui, I. Une *Traduction* exacte de Denys d'Halicarnasse, 1723, 2 vol. in-4°. II. Une *Traduction* de la suite des Vies de Plutarque, par Roswe. III. Une *Traduction* de la Théologie astronomique de Derham, 1729, in-8°. IV. Une édition des *Psaumes selon la Vulgate,* avec une bonne préface, des notes, 1728 in-4°, dans laquelle il a caché son nom sous les lettres V.E. S. P.D. F. B. P. L. V. *Essais de Critique* des ouvrages de Rollin, des traducteurs d'Hérodote, et du dictionnaire de La Martinière, Amsterdam, 1740 et 1741, in-12, sous le nom pseudonyme de *Van der Meulen.* Cet ouvrage, quoique écrit pesamment, est estimé. Il résulte de la première partie que Rollin n'entendoit que foiblement le grec, et qu'il s'approprioit souvent les auteurs français sans les citer. Rollin lui répondit à la tête du 4ᵉ vol. de son Histoire Romaine, ainsi que Crevier, dans le 10ᵉ vol. de la continuation de cette histoire. Les deux autres parties sur les traducteurs d'Hérodote, et sur La Martinière, ne sont ni moins justes ni moins savantes. Il a laissé aussi une traduction manuscrite d'Hérodote, avec des notes pleines d'érudition, que Larcher s'étoit proposé d'abord de revoir et d'achever, mais dont les défauts ont, heureusement pour les lettres, engagé ce savant à en entreprendre plutôt une lui-même. Larcher a déposé en 1786 le manuscrit à la bibliothèque du roi. Les traductions de Bellenger sont fidèles; mais il n'avoit ni la douceur de ce même Rollin, qu'il surpassoit en connoissance du grec, ni sa manière d'écrire.

BELLEO (Charles), de Raguse, religieux de l'ordre des mineurs conventuels, mort en 1580, fut tout à la fois théologien et poëte. On lui doit, I. *De secundarum intentionum naturâ.* II. *Tractatus de multiplici sensu Scripturæ.* III. *Carmina variâ.* IV. Un *Dialogue* italien pour la défense de la Jérusalem délivrée. —Théodore BELLEO, son frère, professa la médecine à Padoue, où il mourut en 1600, après avoir publié un *Commentaire* sur les Aphorismes d'Hippocrate.

† BELLÉROPHON (Mythol.), fils de Glaucus, roi de Corinthe, tua son frère par mégarde. Sténobée, femme du roi d'Argos, chez qui il se retira après ce malheureux accident, devint éperdument amoureuse de lui. Ce jeune prince n'ayant pas répondu à ses désirs, Sténobée s'en vengea, en l'accusant auprès de son mari d'avoir voulu lui faire violence. Prætus, son époux, envoya le héros accusé à Iobates, roi de Lycie, père de Sténobée, pour le faire périr. Bellérophon échappa à tous les dangers par sa valeur et sa prudence. Il dompta la Chimère (*voyez* CHIMÈRE), monté sur le cheval Pégase, gagna l'amitié d'Iobates par ses belles actions, épousa sa fille Philonoé, et fut déclaré son successeur. On le surnommoit *Hipponoüs*, comme étant le premier qui eût enseigné aux hommes l'art de conduire les chevaux par le moyen de la bride.

† I. BELLET (Charles), membre

de l'académie de Montauban, bénéficier de la cathédrale de cette ville, étoit né en Querci en 1702, et mourut à Montauban en 1776. Plusieurs prix remportés à Marseille, à Bordeaux, à Pau, à Rouen, ses connoissances littéraires et ecclésiastiques et la pureté de ses mœurs le firent respecter à Montauban. On a de lui, I. *L'Adoration chrétienne dans la dévotion du Rosaire*, 1754, in-12. II. *Quelques pièces d'éloquence*. III. *Les droits de la religion sur le cœur de l'homme*, Montauban, 1764, 2 vol. in-12.

II. BELLET (Isaac), mort à Paris en 1778, médecin et inspecteur des eaux minérales de France. Outre quelques écrits relatifs à sa profession, sur *le Sirop mercuriel*, et *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, Paris, 1747, in-12, il a publié une *Histoire de la Conjuration de Catilina*, Paris, 1752, in-12.

* BELLETESTE (B.), secrétaire interprète du gouvernement pour les langues orientales, étoit né à Orléans en 1778. Il partit pour l'expédition d'Egypte, en qualité de membre de la commission des sciences et des arts, à laquelle il a rendu de grands services dans la correction des cartes géographiques de cette contrée, et des *Mémoires*, qui étoient sous presse au moment de sa mort. Il reçut dans ce pays deux blessures graves à la tête, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille. De retour en France, il s'occupa de deux ouvrages importans. Le premier est une *Traduction* d'un Traité arabe sur les pierres précieuses d'Aboul-Abbas et Taïsachi. Cet ouvrage est utile à connoître, moins encore par quelques détails curieux sur certaines pierres qui se trouvent dans l'Orient, que parce qu'il montre clairement avec quel esprit les Arabes ont envisagé les sciences naturelles; le second, un Recueil moral et politique, traduit de la langue turque, et intitulé *Les quarante Visirs*. Le texte entier de ce dernier ouvrage sortira des presses de l'imprimerie impériale. Belleteste est mort le 17 mai 1808, d'une maladie inflammatoire, à l'âge de 30 ans.

* I. BELLEVAL (Pierre Richer de), de Châlons-sur-Marne, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1596; il est mort dans cette ville en 1623. On a de lui, I. *Nomenclatura stirpium quæ in horto medico Monspeliensi coluntur*, Monspelii, 1598, in-12, avec 52 planches, qui sont mauvaises. II. *Recherches des plantes du Languedoc*. Montpellier, 1615, in-4°, avec 5 planches. III. *Remontrance et supplication au roi Henri IV, touchant la continuation de la recherche des plantes du Languedoc, et peuplement de son jardin de Montpellier*, in-4°, sans indication d'année.

* II. BELLEVAL (Charles-François du Maisniel de), né en 1733, mort en 1790 à Abbeville, fut recommandable par ses connoissances et son zèle infatigable à observer la nature; né avec un goût décidé pour l'étude, ce ne fut cependant qu'à quarante ans qu'il devint naturaliste. Les ouvrages de Tournefort furent ses premiers guides. Mais bientôt il se composa une bibliothèque des plus célèbres auteurs botanistes, qu'il étudia avec cette sagacité qui lui étoit particulière, et sur les ouvrages desquels il écrivit ses observations, qui n'ont pas encore vu le jour. On trouve, dans le Dictionnaire de botanique de l'Encyclopédie par ordre de matières, des articles extraits de sa correspondance avec M. Lamarck: ceux de *l'Arroche pédonculée*, de *la Laiche des sables*, de *la Lai-*

che hybride. Il a laissé en outre *des notes sur les plantes de Picardie*, commencées en 1774 et continuées jusqu'en 1789 ; et sur *les Coquilles* et *les Lytophites*, en comparant les figures de la Conchyologie de Dargenville avec les descriptions de Linnæus.

* BELLÉVOIS, habile peintre, mort à Hambourg en 1684 ; il peignit des *Vues*, *des Ports de mer*, *des Rivages* et *des Tempêtes*. Son talent se montre sur-tout lorsqu'il représente des *Calmes*.

BELLI (Valère), littérateur de Vicence dans le 16e siècle, a publié divers *Opuscules* ; et entre autres, *l'Eloge d'André Palladio*. — Honorius BELLI, médecin de la même ville, se distingua par ses connoissances en botanique. Il décrivit les plantes de l'île de Candie, et fut en grande correspondance avec Clusius.

* I. BELLIARD (Guillaume), natif de Blois, et secrétaire de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV. Il fit imprimer, in-4°, à Paris, en 1578, le premier livre de ses poëmes, contenant *les Délicieuses amours de Marc-Antoine et de Cléopâtre ; les Triomphes d'amour et de la mort ; et autres imitations d'Ovide, de Pétrarque et de l'Arioste*. On lui attribue en outre une *Pastorale* d'Aminte, imitée du Tasse, imprimée in-12, Paris, 1596, et Rouen, 1603.

* II. BELLIARD ou BELYART (Simon), contemporain du précédent, est auteur de deux ouvrages assez rares aujourd'hui, qui ont été imprimés in-8°, à Troyes, en 1592, et que l'on trouve ordinairement reliés ensemble. I. *Le Guysien, ou Perfidie tyrannique commise par Henry de Valois ès personnes de très-généreux princes Louis de Lorraine et Henry de Lorraine, cardinal et duc de Guise, tragédie composée en ryme françoise*. II. *Charlot, Eglogue pastorelle sur les misères de la France*.

* BELLICARD (Jérôme Charles), architecte français, membre des académies de Florence et de Bologne, né à Paris en 1726 ; après avoir gagné le grand prix d'architecture à l'âge de 21 ans, passa en Italie, où il joignit à l'étude de son art celle de la gravure, et il fit paroître à Rome, en 1750, plusieurs vues des principaux monumens antiques de cette ville. En 1754 il publia, pour la première fois, les antiquités d'Herculanum, sous ce titre : *Observations sur les antiquités d'Herculanum*, in-8°, avec gravures. Bellicard, de retour en France, fut nommé membre et professeur de l'académie royale d'architecture, et contrôleur des bâtimens du roi. Il fit, pour Louis XV, plusieurs cartes des forêts de Compiègne et de Fontainebleau, dont il fut chargé, et fit paroître ensuite la loge des changes de Lyon qu'il avoit gravée d'après Soufflot, ainsi que plusieurs projets de tombeaux de sa composition. Cet artiste distingué mourut à Paris en 1786, sans avoir terminé un ouvrage intitulé *Architeonographie*, ou *Cours complet d'Architecture*, dont il avoit fait la majeure partie des dessins, et auxquels il avoit travaillé pendant 10 ans.

BELLIERE. *Voyez* CHATEL, n° II.

† BELLIEVRE (Pompone de), d'une famille originaire de Lyon, dont le premier nom étoit *Bec-de-Lièvre*, naquit dans cette ville en 1529. Il étoit fils d'un premier président au parlement de Dauphiné, et petit-fils de l'intendant du car-

dinal de Bourbon, archevêque de Lyon : c'est de là que vint le crédit et la fortune de sa famille. Pompone de Bellièvre fut président au parlement de Paris en 1579. Il servit ensuite l'état en diverses ambassades, sous Charles IX, Henri III, Henri IV, chez les Grisons, en Allemagne, en Angleterre, en Pologne, en Italie. Il se signala sur-tout à la paix de Vervins; et Henri IV, pour le récompenser de son zèle, le fit chancelier en 1599. Henri, sur la fin de 1604, lui ôta les sceaux. Bellièvre demeura chancelier et chef du conseil. Tout sage qu'il étoit, il ne put s'empêcher de dire à Bassompierre : « J'ai servi les rois tant que j'ai pu le faire; et quand ils ont cru que je n'en étois plus capable, ils m'ont envoyé reposer : *un chancelier sans sceaux est un apothicaire sans sucre.* » Un surcroît de chagrin, c'est qu'on ne les lui ôta que pour les donner à Brulart de Sillery, son rival en talens et en réputation. Il mourut à Paris, le 7 septembre 1607, âgé de 78 ans. Le père Lallemand, génovéfain, a publié son Éloge funèbre, in-4°. Pompone de Bellièvre laissa un fils, Nicolas, qui fut procureur-général au parlement de Paris. *Voy* le tom. I des Mémoires d'Amelot de La Houssaye. — Il y a eu de la même famille, I. Un premier président au parlement de Paris, sous Louis XIV, mort en 1657 sans postérité, à qui l'on doit l'établissement de l'hôpital-général de Paris. Avant lui la plupart des pauvres vivoient sans secours : il leur fit bâtir un asile. Bellièvre exerça sa charge de premier président avec beaucoup d'application et d'intégrité. On lui reprocha seulement son goût pour les femmes, qui furent pour lui un grand objet de dépense. Il avoit été ambassadeur en Angleterre et en Hollande, et, sur ces différens théâtres, il fit paroître de la prudence, de la politique et de la dignité.

† I. BELLIN (Gentil), peintre de Venise, apprit son art sous Jacques Bellin son père. Il fut demandé par Mahomet II à la république, et fit plusieurs tableaux pour ce sultan. On a parlé sur-tout de celui de la *Décollation de saint Jean-Baptiste.* On a raconté à ce sujet une anecdote, qu'on trouve dans presque toutes les histoires des peintres, mais qu'un auteur célèbre a mise avec raison au rang des contes improbables. Mahomet trouva, dit-on, son tableau de la Décollation de saint Jean fort beau ; il lui parut seulement que les muscles et la peau du cou séparé de la tête n'étoient point suivant l'effet de la nature. Il appela de suite un esclave, auquel il fit couper la tête pour donner une leçon au peintre. D'autres assurent que Bellin empêcha cette barbarie, et qu'il dit au sultan : « Seigneur, dispensez-moi d'imiter la nature en outrageant l'humanité. » Soit que Mahomet II ait commis ou non cette cruauté, on ajoute que Bellin demanda son congé, de peur que sa tête ne servît de leçon un jour à quelque meilleur peintre que lui. Mahomet lui fit présent d'une couronne de trois mille ducats, et le renvoya avec des lettres de recommandation pour la république, qui lui donna une pension et le fit chevalier de Saint-Marc. Il mourut à Venise, en 1501, à 80 ans.

† II. BELLIN (Jean), frère du précédent, avoit un pinceau plus doux et plus correct que Gentil. Ils travailloient de concert à ces magnifiques *Tableaux* qui sont dans la salle du conseil à Venise. Jean fut un des premiers qui peignit à l'huile. Il publia ce secret, après l'avoir volé à Antoine de Messine, chez lequel, dit-on, il s'étoit introduit déguisé en noble vénitien. Il mourut en 1512, à 90 ans. On voit son portrait au Muséum, peint

par lui-même. Il y a dans le même tableau celui de son frère Gentil Bellin.

† III. BELLIN (Jacques-Nicolas), ingénieur-géographe de la Marine, membre de la société royale de Londres, né à Paris en 1703, mourut en 1772. Personne n'a mieux rempli les fonctions de son état. Il a mis au jour, sous le nom d'*Hydrographie française,* 1756, in-fol., une suite de cartes marines, dont le nombre monte à quatre-vingts. *Essais géographiques sur les Iles Britanniques*, 1763, in-4°; — *sur la Guyane*, 1757, in-4°; — *sur les Antilles*; — *sur l'île de Saint-Domingue*, 1766; — *sur celle de Corse*, 1769, in-4°; — *sur le golfe de Venise* et la *Morée*, 1771, in-4°. *Le Petit Atlas maritime*, 1764, en 5 vol. in-4°. *L'enfant géographe, ou Nouvelle méthode d'apprendre la géographie*, 1769, in-4°. *Le Neptune français*, 1753, in-fol. L'Histoire du Japon du père Charlevoix renferme encore plusieurs *Mémoires* de Bellin. C'étoit un auteur très-laborieux.

† BELLINCIONI (Bernard), poëte de Florence dans le 15e siècle, fut le confident et l'ami de Louis Sforce, dit *le More*, duc de Milan, qui le combla d'honneurs, et lui accorda la couronne consacrée aux grands poëtes. Ses *Poésies* furent imprimées à Milan, en 1493, in-4°, sous le titre de *Sonetti, canzoni, capitoli, sestine ed altre rime.* Ce recueil est fort rare; on y trouve quelques *Stances* attribuées à Sforce lui-même.

† BELLING (Richard), Irlandais, attaché à la fortune de Charles I, se réfugia en France pour se soustraire à la vengeance de Cromwel. Lorsque Charles II fut rétabli, il rappela Belling, et lui fit restituer ses biens. Ce dernier mourut à Dublin en 1677. Pendant son séjour en France, il publia, sous le nom de *Philopator Irenæus*, une *Histoire des troubles de l'Irlande*, depuis 1641, jusqu'en 1649. Elle est en latin. Cet ouvrage ayant été critiqué; il en publia l'*Apologie*, Paris, 1654, in-8°.

† BELLINI (Laurent), né à Florence en 1643, mourut dans cette ville le 8 janvier 1703, âgé de 60 ans. Il professa la médecine avec succès à Pise, et devint médecin du grand-duc. Ses *Ouvrages* ont été imprimés en 2 vol. in-4°, Venise, 1732. On a encore de lui, I. *Exercitationes anatomicæ*, à Leyde, 1726, in-4°. II. *Opuscula de motu cordis*, etc., ibid., 1737, in-4°, fig. Il s'attachoit trop à faire valoir ce qu'il trouvoit de surprenant dans les opérations de la nature. Il introduisit une théorie sur les fièvres, qui fut généralement reçue au commencement de ce siècle, mais qui a été abandonnée par plusieurs. Il fit quelques découvertes en anatomie, et crut en avoir fait d'autres qui n'étoient pas nouvelles.

BELLO (Nicolas), né à Mazzara, publia en 1615, à Francfort, des *Dialogues politiques*, et 2 vol. de *Panégyriques.*

* BELLOC (J. J.), chirurgien à Agen, mort en 1808, exerça son art avec un talent qui fut couronné des plus heureux succès; il joignoit la théorie à la pratique, et il a donné à l'académie royale de chirurgie plusieurs *Mémoires sur son art* qui obtinrent la palme. Mais l'ouvrage qui fit sa réputation est son *Cours de médecine légale*. En 1806, il adressa à la société de médecine de Paris la *Topographie physique, philosophique et médicale du département de Lot-et-Garonne*: cet ouvrage, qui formeroit un gros vol. in-8°, valut à son auteur une mé-

daille ; la satisfaction de le voir désigné pour faire partie de la collection qui chaque année est imprimée par cette société ; enfin cette réflexion non moins honorable de sa part : « Il seroit à désirer qu'il y eût dans chaque département un médecin assez instruit pour entreprendre un semblable travail. »

* BELLOCATUS (Louis), médecin, né à Padoue, et mort dans la même ville, en 1575, à l'âge de 74 ans, a laissé quelques ouvrages qu'on a publiés après sa mort : I. *Consultationes pro variis affectibus* ; elles ont été insérées dans le recueil des conseils de Monti, qui fut imprimé à Bâle, en 1583, in-fol. Elles ont encore paru avec ceux de Trincavelli. II. *Lectiones medicæ practicæ*, à Ulm, en 1676, in-4°, avec les observations de Velschius.

† BELLOCQ (Pierre), né à Paris, valet de chambre de Louis XIV, plaisoit par son esprit, par ses saillies, par sa physionomie. Il étoit ami de Molière et de Racine. Il écrivit contre la *Satire des femmes* de Despréaux ; mais il se réconcilia ensuite avec lui. Ses *Satires* des *Petits-Maîtres* et des *Nouvellistes* eurent du succès, de même que son *Poëme sur l'Hôtel des Invalides*. Il mourut le 4 octobre 1704, à 59 ans.

BELLONE (Mythologie), déesse de la guerre, étoit sœur, d'autres disent femme du dieu Mars. Elle avoit des temples et des prêtres qui l'apaisoient par leur sang, en se faisant des incisions aux bras et aux cuisses avec des couteaux. Les poëtes la représentent armée d'un casque et d'une cuirasse, les cheveux épars, une pique ou une torche à la main. On lui donne aussi quelquefois un fouet, pour animer les troupes au combat. C'étoit dans le temple qu'elle avoit à Rome que le sénat recevoit les ambassadeurs des puissances alliées ; et c'étoit à la porte de ce temple qu'on voyoit la petite colonne *Bellica*, à laquelle on lançoit un javelot toutes les fois qu'on déclaroit la guerre.

I. BELLONI (Jean), chanoine de Padoue et professeur de morale dans l'université de sa patrie, a publié une *Dissertation sur l'antre des Naïades*, dont parle Homère. L'académie des ricovrati la fit imprimer. — Paul BELLONI, sénateur de Milan, où il mourut en 1625, a laissé divers *Traités de droit*, et entre autres un *sur les testamens*.

† II. BELLONI (Jérôme), célèbre banquier de Rome, acquit par ses lumières et sa probité un crédit immense, et fut honoré par le pape Benoît XIV du titre de marquis. Il mourut en 1760. Son *Essai sur le commerce*, imprimé d'abord à Rome en 1750, obtint plusieurs éditions. Celle de Venise, en 1757, est augmentée d'une *Lettre* de l'auteur *sur les monnoies idéales*. Cet ouvrage a été traduit en allemand, en anglais et en français, par Morénas, La Haye (Paris), 1756, in-12.

† BELLORI (Jean-Pierre), né à Rome, mort en 1696, à 80 ans, tourna ses études du côté des antiquités et de la peinture. La reine Christine lui confia la garde de sa bibliothèque et de son cabinet. Ses principaux ouvrages sont, I. *L'Explication des médaillons les plus rares du cabinet du cardinal Campègne*, auquel Bellori étoit attaché, publié à Rome, 1607, in-4°, en italien. II. Les *Vies des peintres, architectes et sculpteurs modernes*, à Rome, 1672, in-4°, en italien. Cet ouvrage, que l'auteur n'acheva pas, est estimé, quoiqu'il ne soit pas toujours exact, et il est devenu rare. III. *Description des tableaux peints par Raphaël au Vatican*, à Rome, 1695, in-fol. en italien :

livre curieux et recherché des peintres. IV. *L'Antiche Lucerne sepolcrali*, avec fig., 1694, in-fol. V. *Gli Antichi sepolcri*, 1699, in-fol., ou à Leyde, 1728, in-fol. Duker a traduit ces deux ouvrages en latin, Leyde, 1702, in-fol. VI. *Veteres Arcus Augustorum*, Leyde, 1690, in-fol. VII. *Admiranda Romæ antiquæ vestigia*, Rome, 1693, 2 v. in-fol. VIII. Seconde édition de l'*Historia Augusta d'Angeloni*, Rome, 1685, in-fol.: traduit en latin, Rome, 1738, in-fol. IX. *Fragmenta vestigia veteris Romæ*, 1673, in-fol. oblong. X. *La colona Antoniniana*, in-fol. XI. *Pitture antiche delle grotti di Roma et del sepulchro de Nasoni*, Roma, 1706, in-f° très-rare, parce qu'elle n'a été tirée qu'à 36 exemplaires. XII. *Imagines veterum philosophorum*, Rome, 1685, in-fol. XIII. *Selecti nummi duo Antoniniani quorum primum anni novi auspicia*, etc., Roma, 1676, in-8°. Tous ces ouvrages sont recherchés des antiquaires.

BELLOROSIO (Thomas), chanoine de Palerme, mort en 1535, est auteur d'un ouvrage de théologie, *sur les sept ordres d'anges qui entourent le trône de l'Eternel*. Il le dédia à Charles V, et le fit imprimer à Palerme, 1535, in-4°.

† I. BELLOY (Pierre de), avocat général au parlement de Toulouse, naquit à Montauban, d'une famille catholique. Son attachement au parti royaliste dans le temps de la Ligue le fit accuser d'être un hérétique et un brouillon. Henri III, dont il soutenoit la cause dans son *Apologie catholique contre les libelles*, etc., publiés par les lignés, le fit mettre en prison l'an 1587; Henri IV, plus juste, le tira du présidial où il n'étoit que conseiller, pour lui donner la charge d'avocat-général du parlement. Il a laissé plusieurs ouvrages, peu connus aujourd'hui.

† II. BELLOY (Pierre-Laurent BUYRETTE de), de l'académie française, naquit à Saint-Flour en Auvergne le 17 novembre 1727. Il fut élevé à Paris chez un de ses oncles, célèbre avocat au parlement. Après avoir fait ses études avec distinction au collége Mazarin, il entra dans la carrière du barreau. Il se prêtoit avec peine aux volontés de son oncle. Entraîné par une passion violente pour les lettres, et désespérant de pouvoir fléchir son bienfaiteur, homme sévère et absolu, il s'expatria et alla exercer en Russie la profession de comédien, pour se dispenser d'exercer à Paris celle d'avocat. De retour dans cette capitale, en 1758, il fit jouer sa tragédie de *Titus*, imitation de la *Clemenza di Tito* de Métastase. Cette copie d'une pièce assez foible, n'est qu'une ébauche très-légère des traits mâles de Corneille, dont l'auteur tâchoit d'imiter le style. Elle tomba à la première représentation, et n'a pas été jouée depuis: on n'y applaudit pas même une longue tirade sur une convalescence de Titus, faite pour rappeler celle de Louis XV, qui venoit d'être dangereusement malade à Metz. De Belloy donna ensuite *Zelmire*, imitée aussi de l'Issipile de Métastase. Il y accumula les situations les plus violentes et les coups de théâtre les plus frappans. Elle eut quelque succès, quoique ce ne soit qu'un roman absurde et mal écrit, qui dut les applaudissemens des spectateurs à l'illusion de la scène et aux grands talens de la Clairon. *Le Siège de Calais*, tragédie qu'il fit jouer en 1765, fut une époque brillante dans sa vie. Cette pièce, qui offre un des événemens les plus frappans de l'histoire de France, mérita de justes récompenses à l'auteur. Le roi lui fit donner une médaille d'or du poids de vingt-cinq louis, et une gratification considérable. Les magistrats

de Calais lui envoyèrent des lettres de citoyen dans une boîte d'or, avec cette inscription : *Lauream tulit, civicam recipit* ; et son portrait fut placé à l'hôtel de ville parmi ceux des bienfaiteurs de la cité. On devoit ces témoignages de reconnoissance à un poëte qui donnoit à ses confrères l'exemple de puiser leurs sujets dans l'histoire de la nation. Son style est trop souvent incorrect et tendu ; le duc d'Ayen le critiquoit : « Est-il vrai, lui dit un jour Louis XV, que vous n'aimez pas le *Siège de Calais ?* je vous croyois meilleur Français. » « Ah ! sire, répondit le courtisan, je voudrois qu'il fût aussi bon Français que moi ! » Voltaire, qui écrivit les lettres les plus flatteuses à l'auteur, n'auroit pas dû rétracter ses éloges après sa mort ; et si l'on exalta trop d'abord cette tragédie, on l'a ensuite trop rabaissée. *Gaston et Bayard*, dont le plan offre plusieurs fautes contre la vraisemblance, n'excita point une sensation aussi vive que le *Siége de Calais*. L'auteur dans cette tragédie fit une grande dépense d'esprit pour décrire en vers ces mines qui renferment le salpêtre, et d'où l'art militaire fait sortir le ravage et la mort. On trouva sa description si embrouillée, qu'on lui fit la malice de l'insérer dans le Mercure de France, à l'article des Enigmes. On ne peut s'empêcher cependant de reconnoître dans cette pièce de la grandeur dans les sentimens, et souvent de la noblesse dans la manière de les exprimer, un enthousiasme de vertu guerrière et de chevalerie que l'auteur fait passer dans l'ame des spectateurs, et sur-tout un contraste bien soutenu entre la perfidie italienne et l'ancienne loyauté française. — *Gabrielle de Vergi*, applaudie dans sa nouveauté, offre un excès d'horreur qui passe le but. — *Pierre-le-Cruel*, mort dès sa naissance, est ressuscité après la mort de l'auteur. On trouve dans cette pièce un assez beau rôle, celui d'Edouard, une scène très-théâtrale entre les deux frères qui se disputent la couronne, quelques beaux vers unis à des pensées fausses, et un dénouement sans vraisemblance. L'auteur connoissoit assez bien quelles étoient les situations propres à produire un grand effet ; mais il n'avoit pas toujours l'art de les préparer et de les amener d'une manière naturelle. Il substitua les coups de théâtre extraordinaires au pathétique simple et vrai, et les petits ressorts à l'éloquence du cœur. La chute de *Pierre-le-Cruel* l'affecta si vivement, qu'elle précipita la fin de ses jours. Il fut attaqué d'une maladie de langueur qui dura plusieurs mois, et qui épuisa ses médiocres ressources. Louis XVI, devant qui on jouoit pour la première fois le *Siége de Calais*, apprenant le triste état de l'auteur de cette pièce, lui envoya cinquante louis. Les comédiens, par une générosité louable, donnèrent une représentation de la même tragédie au profit du poëte moribond. Il expira peu de temps après, le 5 mars 1775, à 53 ans. On a reproché à l'auteur trop de prétention, de l'humeur contre les gens de lettres, qui, suivant lui, ne rendoient pas justice à ses talens, et sur-tout un amour propre d'autant plus extrême, qu'il ne le soupçonnoit pas, et qu'il dit dans une de ses préfaces : « On sait que je suis modeste. » Gaillard, de l'académie française, a publié ses œuvres en 1779 et 1787, en 6 vol. in-8°. On y trouve ses *Pièces de Théâtre*, dont trois sont suivies de *Mémoires historiques*, assez bien écrits, mais dans lesquels de Belloy ne sait, ni ne fait assez distinguer le vrai du faux ; ils manquent en général de critique ; l'éditeur les a accompagnés d'observations intéressantes. *Diverses pièces fugitives* en

vers durs et lâches, enfantés la plupart en Russie, et qu'on auroit pu y laisser; et la Vie de l'auteur, par l'éditeur. Ce dernier morceau est à la tête de la collection, et ne la dépare point. Ennemi de tout esprit de parti, de Belloy disoit : « Je suis tolérant, même envers les intolérans, je ne hais que les persécuteurs. »

* I. BELLUCI (Jean-Baptiste), naquit en 1506, et fut considéré de Cosme de Médicis, non seulement par ses talens en peinture, mais encore comme ingénieur habile; il le fit capitaine d'infanterie, et perdit la vie en digne guerrier, dans une action, en l'année 1541.

* II. BELLUCI (Antoine), né à Venise, en 1664, fut élève de Dominique Disinico, peintre à Sébénico, dans la Dalmatie. Belluci fut ensuite pensionnaire de l'électeur palatin, et enfin peintre de la cour de l'empereur Joseph Ier. Son dessin est fort correct, sa touche moelleuse et son coloris vigoureux. On voit de lui, dans la galerie de Dresde, un *Enfant Jésus que la sainte Vierge enveloppe*, et *Vénus jouant avec une colombe que Cupidon tient attachée.*

† BELLUTI (Bonaventure), franciscain, mort à Catane, sa patrie, en 1676, voyagea long-temps, et professa la philosophie à Cracovie, en Pologne, et dans plusieurs villes d'Italie. On lui doit, I. Des *Mélanges de morale.* II. Un *Cours de philosophie.* III. Une *Logique.* IV. *Disputationes in organum Aristotelis*, in-8°. V. D'autres *Observations sur les ouvrages d'Aristote, sur la physique, l'ame, le ciel, le monde, les météores, la génération et la corruption.* Toutes ces productions sont écrites en latin, et imprimées à Venise en 1688.

* BELMISSER (Paul), né à Pontremoli, dans la Ligurie, enseigna et pratiqua la médecine à Bologne, d'où il passa, déjà avancé en âge, en France, et sans autre motif (à ce qu'il assure) que son amour pour François Ier, et s'établit à Paris. Il a dédié à ce monarque quelques-unes de ses poésies latines. Il en fit également hommage au pape Paul III le jour de son couronnement. Gaëtano Marini lui a donné un article curieux dans ses *Archiatri pontifici*, Rome, 1784, 2 vol. in-4°, tom. I, pag. 376 et suivantes. Nous avons de lui des élégies latines intitulées *De animalibus.* Elles sont au nombre de trente-six, et offrent le contenu des dix I^ers^ liv. des animaux d'Aristote. *Elegiæ tres exhortatoriæ ad bellum adversus Turcas*, etc., sans an ni lieu, mais évidemment imprimées à Paris, chez Simon de Colines, vers 1534.

* BELMONT (Jean-Antoine), graveur, élève de Polly, quitta la ville de Troyes en Champagne, où il reçut le jour, pour aller se fixer à Turin. Il a gravé plusieurs *Vues* de la maison de plaisance de l'ancienne reine de Sardaigne, située près de Turin. Il étoit né en 1696.

† BELMONT (Aimeric de), poëte provençal, florissoit au 13e siècle. Crescimbeni, Jehan de Nostre-Dame, et les manuscrits de la bibliothèque impériale n'en font point mention. Ce troubadour est connu par une seule pièce de *Poésie* adressée à une comtesse de Sobiras, et qui, selon Millot qui en rapporte l'extrait, ne doit pas être confondue dans la foule. Il y a une certaine élégance et du sentiment; mais, continue le même historien, on y trouve mot à mot quelques traits que nous avons vus ailleurs, et le poëte paroît mériter le reproche de plagiat.

BELMONTI (Pierre), né à Rimini en 1537, mort en 1592, cultiva la poésie, et a laissé un petit *Traité*

sur les devoirs des épouses, qu'il composa pour l'instruction de sa fille.

† BELON (Pierre), docteur en médecine de la faculté de Paris, naquit vers 1518 dans le Maine. Il voyagea en Judée, en Grèce, en Arabie, et revint en 1550. Il publia, en 1555, in-4°, une *Relation* de ce qu'il avoit remarqué de plus considérable dans ces pays. Il composa plusieurs autres ouvrages peu communs et qui furent recherchés dans le temps, pour leur exactitude, et pour l'érudition dont ils sont remplis. les principaux sont, I. *De arboribus coniferis*, Paris, 1553, in-4°, fig. II. *Histoire de la nature des oiseaux*, 1555, in-fol. Cette édition est rare et très-recherchée. III. *Portraits d'oiseaux*, 1557, in-4°. IV. *Histoire des poissons*, 1551, in-4°, fig. V. *De la nature et diversité des poissons*, 1555, in-8° oblong. Le même en latin, 1553, in-8°, etc. Il préparoit de nouveaux ouvrages, lorsqu'un de ses ennemis l'assassina près de Paris en 1564. Henri II et Charles IX lui avoient accordé leur estime, et le cardinal de Tournon, son amitié. Ce prélat le mit en état, par sa générosité, de soutenir les dépenses de ses voyages. (*Voyez* l'article GILLES.)

* BELOSTE (Augustin), chirurgien célèbre, né à Paris en 1654, servit avec distinction dans les armées du roi et les hôpitaux de France en 1697. Le duc Victor Amédée de Savoie le plaça depuis auprès de la reine, sa mère, en qualité de premier chirurgien. Il composa, en 1695, un traité sous le titre de *Chirurgien de l'hôpital, et manière de guérir promptement les plaies*, Paris, 1696, 1698, 1705, 1715, in-8°, Amsterdam, 1707, Dresde, 1703, 1710, 1724, in-8°. Ces dernières sont en allemand, de la traduction de Martin Schurig. En 1725, Beloste publia la *Suite du Chirurgien de l'hôpital*, qui parut la même année à Paris, et encore en 1728, in-12. Il y a joint des observations importantes sur les effets du mercure, et l'utilité de la combinaison de ce minéral avec les purgatifs. Son *Traité du mercure* a été réimprimé en 1738, in-12. Denys Sancassani a mis tout l'ouvrage en italien, sous le titre de *Chirone in campo*, Venise, 1729, 2 vol. in-8°. On peut même dire qu'il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Il est mort à Turin le 15 juillet 1730. Son fils a continué de faire un mystère des pilules mercurielles, dont son père est auteur; mais ce secret n'en est plus un aujourd'hui; on en trouve la description dans plusieurs dispensaires.

† I. BELOT (Jean), de Blois, avocat au conseil privé de Louis XIV, composa une *Apologie de la langue latine*, Paris, 1637, in-8°, dans laquelle il vouloit prouver qu'on ne devoit pas se servir de la française dans les ouvrages scientifiques. Une de ses raisons, c'est qu'en communiquant au peuple le secret de certaines sciences, on a produit de grands maux. Cet écrit, de 24 pages, est dédié à Séguier, chancelier de France. Ménage, dans sa Requête des Dictionnaires, dit « que la charité de Belot envers le latin étoit d'autant plus recommandable, qu'il n'avoit pas l'honneur de le connoître; et qu'il étoit semblable à ces chevaliers qui se battoient pour des inconnus. »

* II. BELOT (Jean), se qualifiant de curé de Mil-Monta, et professeur aux sciences divines et célestes, a laissé, sous le titre de ses *Œuvres*, un *Recueil de Traités* concernant la chiromancie, la physionomie, la mémoire artificielle, l'art des divinations, augures et songes, les sciences

stéganographiques, et enfin l'art de prêcher doctement sans grande étude, dont il existe une édition intitulée *Dernière*, de Lyon, 1654, Rouen, 1669 et 1688, in-8°. On ne connoît pas de livre plus absurde ni plus mal écrit. Belot vivoit sous Louis XIII.

* I. BELOW (Bernard), de Rostock, premier médecin du roi de Suède, et président du collége de médecine de Stockholm, fut en réputation vers le milieu du 17e siècle. On a de lui quelques *Observations* dans les Mélanges des curieux d'Allemagne.

* II. BELOW (Jean-Frédéric), fils du précédent, naquit à Stockholm en 1669. Il alla achever son cours de médecine à Utrecht, où il reçut le bonnet de docteur en 1691. De retour dans sa patrie, il exerça sa profession jusqu'en 1695, époque où il obtint une chaire de médecine à Upsal. Le discours qu'il prononça, en prenant possession de cette chaire, est intitulé *De naturæ, artis et remediorum in curando necessitate*. En 1697, il passa à Lunden, en la même qualité ; Charles XII l'appela en Saxe, en 1705, pour être médecin de son armée. Après la bataille de Pultawa, en 1709, il suivit le sort de son prince. Délivré de la prison, il alla à Moscow, où il pratiqua la médecine avec succès, et mourut au mois de mars 1716.

BELPRATO (Jean-Vincent), comte d'Averse, originaire d'une famille noble de Valence, qui passa à Naples sous le règne d'Alphonse I, traduisit, dans le 16e siècle, plusieurs ouvrages en italien, entre autres, l'*Histoire romaine* de Sextus Rufus, le *Dialogue de Platon sur le mépris de la mort*, et les *Œuvres de Solin*, Venise, 1557.

* BELPUSI (Th.), chevalier napolitain, ancien adjudant du génie, connu par sa bravoure et son attachement aux principes de la révolution française ; il hâta, par tous les moyens, celle qui devoit éclore à Naples, et obtint, à l'installation du nouveau gouvernement, en 1798, le commandement d'une légion destinée à combattre l'armée du cardinal Ruffo. Il dirigea sa marche sur Bénévent, dont on lui ferma les portes. Il commençoit à la bombarder quand les troupes royales le forcèrent de lever le siége. Il revint à Naples, défendit quelque temps cette ville contre les Calabrais, et fut remarqué par son courage. Son parti ayant succombé, il fut excepté de la capitulation accordée aux Français, jeté dans un cachot, et ensuite conduit au supplice avec l'état-major de la garde nationale.

† I. BELSUNCE (Henri-François-Xavier de), d'une famille noble et ancienne, né au château de la Force, en Périgord, le 4 décembre 1671, fut d'abord jésuite et ensuite évêque de Marseille en 1709. Il signala son zèle et sa charité durant la peste qui désola cette ville en 1720 et 1721, et dont J. Bertrand a publié la Relation, in-12. Il couroit de rue en rue, pour porter les secours temporels et spirituels à ses ouailles. Ce nouveau Borromée sauva le triste reste de ses diocésains par cette générosité héroïque. Pope a célébré son dévouement dans des vers qu'on a traduits ainsi :

Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux
Portoit l'affreuse mort sur ses rapides ailes,
Pourquoi, toujours en butte à ses flèches mortelles,
Un prélat, s'exposant pour sauver son troupeau,
Marche-t-il sur les morts sans descendre au tombeau ?

Le roi l'ayant nommé, en 1723, à

l'évêché de Laon, duché-pairie, il refusa cette grande dignité. Le pape l'honora du *Pallium*. Il mourut le 4 juin 1755. Il fut toujours attaché à la société dont il avoit été membre, et s'en laissa quelquefois gouverner. Il fonda à Marseille le collége qui porte son nom. On a de lui l'*Histoire des Evêques de Marseille*, des *Instructions pastorales*, et des ouvrages de piété, publiés pour l'instruction ou la consolation de ses diocésains. On attribue ces différentes productions aux jésuites qu'il avoit près de lui. Cependant il avoit publié, en 1707, n'étant encore que grand-vicaire d'Agen, la *Vie de Susanne-Henriette de Foix-Candale*, morte l'année précédente en odeur de sainteté : elle étoit sa tante à la mode de Bretagne.

* II. BELSUNCE (le comte de), major en second du régiment de Bourbon infanterie. Il étoit en garnison à Caen en 1790, où il protégea long-temps la circulation des grains, et apaisa plusieurs émeutes. Trois grenadiers du régiment d'Artois, l'ayant accusé de leur avoir fait enlever une médaille qu'ils portoient comme ayant bien mérité de la patrie, il se forma un rassemblement contre lui ; on entoura son logement ; il se refugia à l'hôtel-de-ville : mais il en fut arraché par le peuple, et massacré. Une femme lui arracha le cœur, et le porta en triomphe ; d'autres furies trempèrent leurs mouchoirs dans son sang. Marat, qui l'avoit dénoncé dans ses feuilles comme un aristocrate, fut une des causes de cet événement ; et Prudhomme dit, dans son Histoire des crimes de la révolution, « que la mort de Belsunce, amant aimé de mademoiselle d'Armans, plus connue sous le nom de *Charlotte Corday*, fut le premier motif de la haine de cette jeune fille contre Marat. »

BELTHA (Mythol.), divinité des anciens Sabéens, en l'honneur de laquelle ils brûloient vifs des animaux et lui consacroient les trois premiers jours du mois Nisan.

BELTRAMI (Fabrice), professeur de rhétorique à Padoue, à la fin du 16e siècle, a publié quelques ouvrages, parmi lesquels on peut distinguer celui où il combat l'usage des écrivains du temps de prendre des noms supposés, d'en changer à la tête de chaque ouvrage, et de répandre sous l'anonyme des injures et des inutilités.

* BELTRAND (Dominique), sculpteur et architecte, né à Victoria, dans la Biscaye, entra fort jeune dans la société des jésuites ; mais s'étant décidé pour les beaux arts, il alla en Italie puiser à la source des vraies beautés dans tous les genres. Il y devint habile architecte, et l'un des plus grands sculpteurs du temps. De retour en Espagne, il y fit beaucoup d'ouvrages qui sont répandus dans plusieurs villes. Les principaux étoient trois *Christs* dans les maisons des jésuites de Madrid ; on distingue sur-tout celui du collége impérial, et un quatrième à Alcala de Hénarez, au maître autel du collége de cette ville. Ces christs sont très-beaux, et d'une si grande manière, qu'ils passent pour être de Michel-Ange. Beltrand mourut dans sa patrie dans un âge fort avancé.

BELTRANO (Octave), né dans la Calabre extérieure, fut l'un des imprimeurs de Naples les plus célèbres. Il est auteur d'un *Poëme sur le Vésuve*, et de quelques ouvrages en prose, tels qu'une *Description du royaume de Naples*, une *Introduction à l'astrologie*, un *Abrégé des Sciences propres aux médecins, aux chimistes, aux marins et aux agriculteurs*. Beltrano vivoit encore en 1640.

† BELVÉDÈRE (André), peintre napolitain, excella dans la représentation des fleurs et des fruits. Ses tableaux sont rares et se vendent fort cher. Il forma dans son art Joseph Lavagne, Gaspard Lopez, Balthazar di Caro, et Thomas Bealfonso.

† BELVÉSER (Aimeric de), poëte languedocien, naquit au château de Lesparre près de Bordeaux, et passa sa jeunesse près de Raimond Bérenger, comte de Provence, et de son épouse Béatrix dont il célébra les vertus. Devenu amoureux de la belle Barbossa, elle devint l'unique objet de ses pensées, de ses vers et de ses chants; mais elle prit le voile en 1264. Il lui adressa un poëme intitulé *Amours de mon Ingrate*, et mourut peu de temps après du chagrin de l'avoir perdue. Plusieurs bibliothèques d'Italie conservent en manuscrit des poésies de ce troubadour.

BÉLUS, roi d'Assyrie, chassa les Arabes de Babylone, et y fixa le siége de son empire l'an 1322 avant J. C. Ninus, son fils et son successeur, fit rendre à son père les honneurs divins. Saint Cyrille prétend que Bélus s'étoit fait bâtir des temples, dresser des autels, offrir des sacrifices; mais tout ce qu'on a dit de ce prince se ressent de l'incertitude qui règne dans l'histoire des temps reculés. On a prétendu que la fameuse tour de Babel étoit originairement un temple consacré à Bélus. *Voyez* BAAL.

† I. BEMBO (Pierre), noble vénitien, naquit à Venise l'an 1470, de Bernard Bembo, gouverneur de Ravenne. Son père, ayant été nommé ambassadeur à Florence, fit venir auprès de lui le jeune Bembo, qui acquit en cette ville ce style élégant et pur qui caractérise ses ouvrages. Il alla ensuite en Sicile étudier la langue grecque sous Augustin Lascaris. Il fit son cours de philosophie à Ferrare, sous Nicolas Leonicène. Ce fut alors que ses *Poésies* commencèrent à se répandre. On admira la douceur de ses vers; mais on fut fâché qu'il mêlât à la pureté du langage toscan de vieilles expressions qu'il croyoit plus énergiques. On le blâma encore d'avoir mis dans ses ouvrages la licence qui déshonoroit alors sa conduite. Né avec un tempérament voluptueux, il eut trois fils et une fille d'une femme qui étoit sa maîtresse et sa muse. Léon X le nomma son secrétaire. Dès qu'il fut honoré de cette dignité, il s'attacha à la connoissance des affaires, qu'il avoit fuies jusqu'alors avec tant de soin. Obligé par sa place de se livrer à des occupations sérieuses, ses mœurs éprouvèrent des changemens salutaires. Après la mort de Léon X, Bembo se retira à Venise. Paul III l'éleva au cardinalat en 1538, et lui donna l'évêché d'Eugubio et celui de Bergame. Il se conduisit en digne pasteur. Il mourut en 1547, à 77 ans. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, en italien et en latin, en prose et en vers. I. Seize livres de *Lettres* écrites pour Léon X, Venise, 1536, in-folio, et 1552, in-8°. La manie qu'il avoit de ne parler qu'en phrases de Cicéron lui fit mettre dans la bouche du père des chrétiens des expressions qui n'auroient convenu que dans celle d'un prêtre de Rome idolâtre. Par un pédantisme puéril, il faisoit dire au pape, annonçant sa promotion aux rois et aux princes « qu'il avoit été créé pontife par les décrets des dieux immortels. » Il appeloit Jésus-Christ un héros, et la sainte Vierge une déesse, *Dea Lauretana*. L'excommunication n'est désignée chez lui que sous le nom d'*aquâ et igni interdictio*, la foi sous celui de *persuasio*. Sa manie de ne s'exprimer jamais qu'en termes

cicéroniens, rend son style souvent affecté et obscur. Pour se conformer aux désignations anciennes, il appelle le grand-turc le roi des Thraces, etc. II. *Della Istoria Veneziana di Petro Bembo da lui volgarizzata, libr. XII, ora per la prima volta secondo l'originale publicate*, Venise, C. Zatta, 2 vol. in-4°. Cette publication est due à l'abbé Morelli. L'histoire de Bembo, publiée après sa mort, fut tronquée en plusieurs endroits, tant dans le texte latin que dans le texte vulgaire. Dans cette édition seule, l'original est intact. Bembo commença cette Histoire où Sabellicus l'avoit finie, et la termina à la mort du pape Jules II. Paruta la continua jusqu'en 1552. III. Un *Poëme sur la mort de Charles son frère*, plein de sentiment, de douceur et de délicatesse. IV. Des *Harangues*, où l'on trouve de l'élégance, sans élévation. V. *Epistolarum familiarum, Libri IV*, Venise, 1552, in-4°. Il y a de bonnes choses dans ces épîtres; leur plus grand défaut est le cicéronianisme, qui étoit la folie de son temps. Les lettres familières sont moins fardées et moins enflées que les autres; mais on n'y trouve que des particularités peu intéressantes. VI *De Imitatione*, Venise, 1520, in-4°. Il entreprit ce petit traité pour prouver, contre les anti-cicéroniens qu'il vaut mieux imiter un seul auteur excellent, que de se nourrir de la substance des différens écrivains. Mais il établit cette opinion plutôt par des figures de rhétorique que par des preuves concluantes. VII. *Le rime*, Venise, 1570, in-12; Naples, 1618, in-8°. C'est le recueil des poésies italiennes de Bembo, qui ont été commentées par plusieurs savans de son pays. On a recueilli toutes ses *Œuvres*, tans latines qu'italiennes, à Venise, 1729, en 4 vol. in-folio. Jean Martin a traduit l'ouvrage intitulé *Gli Asolani*, sous le titre : *Les Asolains, de la nature d'Amour*, Paris, 1547, in-8°. Ceux qui désireront des détails bibliographiques sur différentes éditions des ouvrages partiels de Bembo peuvent consulter la Bibliothèque curieuse de David Clément, tom. III, pag. 105 et 120.

II. BEMBO (Dardi), littérateur vénitien du 16e siècle, a traduit en italien les Œuvres de Platon.

BÊME ou BESME, ainsi appelé parcequ'il étoit de Bohême, et dont le vrai nom étoit Charles Dianowitz, étoit domestique de la maison de Guise. Il fut le meurtrier de l'amiral de Coligni. Le cardinal de Lorraine le récompensa de ce meurtre, en le mariant à une de ses bâtardes. Ce malheureux ayant été pris ensuite en Saintonge par les protestans, l'an 1575, les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique. Bême s'échappa de sa prison. Berthauville, gouverneur de la place où il étoit enfermé, le poursuivit et l'atteignit. Bême se mit à crier, dès qu'il le vit : « Tu sais que je suis un mauvais garçon », et lui tira un coup de pistolet. Berthauville l'ayant esquivé, lui répondit : « Je ne veux plus que tu le sois », et lui passa son épée au travers du corps.

BÉMILUCIUS (Mythol.), divinité gauloise, dont on a trouvé une statue en Bourgogne, près de Flavigny. Bémilucius y est représenté jeune, sans barbe, ayant les cheveux courts, et un manteau sur l'épaule, tenant des fruits et une grappe de raisin.

* I. BEMMEL (Guillaume de), né à Utrecht le 10 juin 1630. Après avoir passé un grand nombre d'années en Italie, il alla se fixer, en 1662, à Nuremberg, et y mourut le 20 décembre 1708. Dans la dis-

tribution des ombres et de la lumière, il chercha à imiter fidèlement la nature; par-là il est parvenu à donner à ses paysages un caractère de vérité qui les fait rechercher des amateurs.

* II. BEMMEL (Jean-George de), fils du précédent, né à Nuremberg en 1669, se fit une réputation en peignant des batailles. Il suivoit la maniere de F. P. Lembke; il est mort le 18 juin 1723.

* III. BEMMEL (Charles Sébastien de), excellent peintre de paysages, né à Bamberg le 1 avril 1743, étoit fils de Jean-Christophe V. B., peintre de la cour. Après avoir reçu de son père les premières instructions dans son art, il alla se fixer à Nuremberg. Il donnoit des preuves de goût lorsqu'il étudioit encore; car il ne prenoit pour modèles que les meilleurs maîtres dans chaque partie. Il imita les arbres de Waterloo, les rochers de Berghem, de Salv. Rosa, de Meyer, d'Ermel et de Hakerse; il avoit coutume de dire « qu'il falloit avoir le compas dans l'œil et non dans la main »; c'est ce qui lui donnoit un coup d'œil juste et de la fermeté dans le dessin. Il peignit des vues de mer, des tempêtes, des incendies, des levers et des couchers du soleil, genre très recherché en Angleterre. Il mourut d'une maladie de langueur à Nuremberg le 26 novembre 1796, et sans avoir pu achever le grand nombre de tableaux qu'il s'étoit chargé de faire pour l'Angleterre.

* BEN *ou* EBN AL-OUARDI, auteur arabe du 13e ou 14e siècle, a laissé un livre de l'*Explication des Songes* et un *Traité de géographie*. On trouve un aperçu curieux de ce dernier dans les manuscrits de la bibliothèque impériale tom. II, pag. 19 et suivantes.

I. BENADAD Ier, roi de Syrie, appelé Adad par Josephe, étoit fils d'Hésion. Il envoya du secours à Asa, roi de Juda, contre Baasa, roi d'Israël, et contraignit ce dernier à se retirer dans son royaume vers l'an 948 avant J. C.

II. BENADAD II, roi de Syrie, fils du précédent, régnoit l'an 945 avant J. C. Il fut redouté par les princes voisins. Il tua Achab dans une bataille. Après quelques autres expéditions, le roi de Syrie étant tombé malade, et sachant qu'Elisée étoit à Damas, lui envoya demander par Hazaël s'il relèveroit de sa maladie. Le prophète prédit à ce dernier qu'il seroit roi, et qu'il feroit de grands maux aux Israélites. Hazaël, de retour, assura Bénadad qu'il guériroit de sa maladie; mais le lendemain il l'étrangla, et se fit déclarer souverain.

III. BENADAD III succéda à Hazaël son père l'an 836 avant J. C. Il fut vaincu trois fois par Joas. Les Syriens de Damas rendirent des honneurs divins à ce roi et à Hazaël son père, parce qu'ils avoient orné leur ville de temples magnifiques.

BENANA, poëte arabe, mort à Bagdad l'an 400 de l'hégire, avoit beaucoup voyagé, et a laissé un gros *Divan*, ou *Recueil de ses poésies*.

† BEN-ASCHER *et* BEN-NEPHTALI, savans rabbins, juifs tous les deux de Tibériade, vécurent dans le 9e siècle, et inventèrent dans la langue hébraïque, privée de voyelles, les points qui en tiennent lieu. Ceux-ci, au nombre de treize, rendent la prononciation longue, brève, ou très-rapide. Ils servent à fixer la prononciation des consonnes, et souvent même à déterminer la signification du mot.

* BENASCHI (Jean-Baptiste),

peintre et graveur piémontais, fut élève de Pietro del Po. Dans le nombre des pièces qu'il a gravées à l'eau-forte, on distingue une *Sainte Famille*, d'après Dominique Cérini, qui étoit son ami. Né en 1636, il est mort à Naples en 1690.

* BENAVIDÈS (Vincent de), peintre, naquit à Oran en Afrique en 1637, et vint étudier à Madrid, où il fut élève du Rici. Il avoit une grande manière, excelloit dans la perspective et l'architecture, mais ne réussissoit pas aussi bien dans les figures; il peignoit fort bien à fresque et en détrempe. Il est mort à Madrid en 1703. Cet habile artiste a peint à fresque la chapelle *del Sanctissimo del Amparo* de l'église de la Victoire à Madrid, et toute la façade de l'hôtel de *los Balbases*, avec Denys Mantuano.

† BENAVIDIO, BONAVIDIUS *ou* BONAVITIS (Marcus-Mantua), professeur de jurisprudence à Padoue, sa patrie, né en 1489. Il fut trois fois créé chevalier: en 1545, par l'empereur Charles-Quint; en 1561, par Ferdinand I; et en 1564, par Pie IV. Voici ses principaux ouvrages, I. *Dialogus de concilio*, Venetiis, 1541, in-4°. Dans ce traité, Benavidio préfère la décision d'un concile à celle du pape, pour les articles de foi; mais, pour le droit positif, il se soumet entièrement à la puissance pontificale. *Papa*, dit-il, *habet plenitudinem potestatis, respectu eorum quœ sunt juris positivi, non in concernentibus fidem, et universalem statum Ecclesiœ, quia tunc major est orbis urbe.... Si legitimè tamen electus sit, quoniam aliàs non Deus in terris, sed diabolus esset, nec claves regni cœlorum habens, sed inferni et apostata maledicus.* II. *Epitome illustrium jurisconsultorum, etc.* Patavii, 1553, in-8°. Cet ouvrage a ensuite été annexé aux Vies de Jean Fichard, Padoue, 1565, in-4°, et aux Vies de Panzizolus, réimprimé par les soins d'Hoffmann, Leipsick, 1721, in-4°. III. *Illustrium jurisconsultorum imagines*, Romæ, 1566, in-folio. Ce sont 24 portraits gravés sur cuivre, nouvelle édition, Venise, 1567, in-fol. IV. *Observationes legales*, Venetiis, 1545, in-8°. V. *Polymathiœ libri XII*, Venetiis, 1558, in-8°. VI. *Collectanea super jus Cœsareum*, Venetiis, 1584, in-fol. Tous ces ouvrages sont rares et remplis d'érudition. Benavidio est mort en 1582, à 93 ans. Son père se nommoit Pierre, et étoit de Mantoue; voilà pourquoi *Mantua* se trouve joint au nom du fils, qui, dans quelques-uns de ses ouvrages, a pris aussi le nom de Bonavitis, sur-tout dans les *Observationes legales*.

* BENAZECH (Pierre), graveur, anglais, fut élève de Vivarès. Il a gravé, à Paris, plusieurs grands paysages d'après Vernet, Lucatelli, Dictricy et autres.

* BENBOW (Jean), vice-amiral anglais, et l'un des meilleurs marins de cette nation, naquit en 1650. Il perdit en bas âge son père, qui ne lui laissa d'autre héritage que la profession d'homme de mer, qu'il avoit lui-même exercée pendant toute sa vie. Le jeune Benbow s'y appliqua avec tant de succès, qu'à 30 ans il devint propriétaire d'un vaisseau employé dans le commerce de la Méditerranée. Il s'y défendit si courageusement contre un corsaire de Salé, qui lui étoit de beaucoup supérieur en forces, que lorsqu'il relâcha à Cadix, Charles II, alors roi d'Espagne, voulut le voir, et le recommanda au roi Jacques. Ce fut l'époque de son avancement dans la marine royale. En 1695,

il fut employé dans la guerre avec la France, et le célèbre Jean Barth, contre lequel il ambitionnoit de se mesurer, eut deux fois l'adresse d'échapper à son adversaire, qui ne réussit pas à l'empêcher de porter une atteinte funeste au commerce des Anglais et des Hollandais. En 1697, Benbow fut chargé du convoi des flottes destinées pour la Virginie et les Indes occidentales; il s'en acquitta avec intelligence et avec succès. Après la paix de Riswick, il y fut renvoyé pour porter des secours aux colonies anglaises, qui se trouvoient dans un très-grand état de détresse. Promu au grade de vice-amiral, il soutint sur les côtes d'Espagne un combat opiniâtre, et qui lui fut funeste, contre une escadre française sous les ordres de Ducasse. Benbow eut la jambe fracassée d'un boulet de canon, et ne voulut pas désemparer du pont tant que l'action dura; mais les capitaines de son escadre le forcèrent malgré lui à faire cesser le combat. Il retourna à la Jamaïque, où il mourut des suites de sa blessure le 4 novembre 1702. Il ne laissa qu'un fils, qui s'est rendu célèbre par le long séjour qu'il fit parmi les naturels de l'île de Madagascar, où il fut jeté par un naufrage qui ne lui laissa pas d'autre ressource pendant une longue suite d'années.

BENCE (Jean), un des premiers prêtres de la congrégation de l'oratoire de France, de la maison et société de sorbonne, naquit à Rouen, et mourut à Lyon, le 24 avril 1642, à 74 ans. On a de lui, I. Un *Manuel sur le nouveau Testament*, en latin, Lyon, 1699, 4 tomes in-12. II. Un ouvrage semblable *sur les Epîtres de saint Paul* et les *Epîtres canoniques*, en latin. Ces productions ont eu du cours dans le 17e siècle.

BENCI (François), jésuite italien, disciple de Muret, orateur et poète, mourut à Rome en 1594. On a de lui beaucoup d'ouvrages en vers et en prose, qu'on ne lit plus.

* BENCIVENNI (Joseph), né en 1728, étoit le dernier rejeton d'une famille noble et ancienne de Toscane. Il s'est distingué tout à la fois dans les lettres et dans les affaires, et a occupé plusieurs places importantes, entre autres celle de directeur de la galerie de Florence. Ses principaux ouvrages sont, un *Essai historique sur cette même Galerie; l'Eloge de plusieurs personnages distingués*; et une *Vie du Dante*, très-estimée. Il a publié outre cela plusieurs *Dissertations académiques*, et un assez grand nombre d'écrits, auxquels il n'a point attaché son nom. Il est mort le 31 juillet 1808. Son esprit étoit une bibliothèque ouverte à tous les amis des lettres; et son cœur, un asile ouvert à tous les malheureux. Il fut savant sans pédanterie, philosophe sans erreur, pieux sans superstition, bienfaisant sans aucune espèce d'ostentation. Ami sincère de la vertu, il l'honoroit par-tout où il la rencontroit. Sa mort a été douce et calme comme sa vie.

* BENCIUS *ou* DE BENCIIS (Hugues), autrement dit *Hugues de Sienne*, parce qu'il étoit né dans cette ville, fut un des plus célèbres médecins du 15e siècle. On a de lui, I. *In Aphorismos Hippocratis et commentaria Galeni resolutissima expositio*, Venetiis, 1498, in-fol.; ibid., 1517, 1523, in-fol., avec la plupart des ouvrages suivans. II. *Super quartam fen primi Avicennæ præclara expositio*, Venetiis, 1517, in-folio. III. *Consilia saluberrima ad omnes ægritudines*, ibid., 1518, in-fol. IV. *In tres libros Microteckni Galeni*

luculentissima expositio, ibid., 1523, in-folio. V. *In primi canonis Avicennæ fen primam luculentissima expositio*, Venetiis, 1523, in-folio. VI. *In quarti canonis Avicennæ fen primam luculentissima expositio*, Venetiis, 1523, in-folio. Ce médecin mourut à Rome en 1438.

* **BENDA** (George), musicien allemand, né en 1721 à Albenatki en Bohême. En 1748, il fut nommé maître de la chapelle du duc de Saxe-Gotha, qui l'envoya en Italie en 1765. Benda n'étoit pas moins habile compositeur que concertant. On a de lui *Ariane dans l'île de Naxos*, qui passe pour un excellent opéra, et il en a donné plusieurs autres d'un grand mérite. En 1778, cet artiste passa à Hambourg, d'où il revint à Vienne; puis il retourna à Gotha, où il obtint une pension, et publia par souscription quelques pièces pour la harpe. Benda est mort dans cette ville en 1795.

* **BENDELER** (Salomon), musicien, employé à la chapelle du duc de Brunswick, est né à Quedlimbourg en 1683. Il avoit une voix de basse si forte, qu'à Londres il dominoit un orchestre de cinquante instrumens, et se faisoit entendre plus haut que l'orgue de l'église de Saint-Paul. A Dantzick, son talent de chanter et de préluder hâta, dit-on, l'accouchement à l'église de la femme d'un sénateur, et guérit l'époux de la goutte, par la joie que lui causoit cet heureux événement. Cet artiste mourut en 1724, âgé de 41 ans.

* **BENDER** (Blaise COLOMBAUT, baron de), feld-maréchal, né dans le Brisgaw. Il entra fort jeune au service de l'Autriche, et fit la guerre de 1741, et celle de sept ans contre les Prussiens. Il se distingua en diverses rencontres, et reçut plusieurs blessures. Il étoit parvenu au grade de capitaine, lorsqu'il épousa une comtesse de la maison d'Isembourg. Cette alliance a été pour lui la source d'une fortune rapide; en peu d'années, il fut successivement major, colonel et général-major, et il eut le commandement du Brisgaw. Ayant été nommé lieutenant-général, on lui confia le gouvernement de l'importante forteresse du Luxembourg. Il commandoit en chef dans les Pays-Bas lors de l'insurrection de 1789, et dirigea la plus grande partie des opérations, malgré son grand âge. Il fut élevé au grade de feld-maréchal en 1790, et obtint la grand' croix de Marie-Thérèse. En 1792, ses infirmités ne lui permirent pas de prendre une part active dans la guerre contre la France, et il resta à Luxembourg, dont les Français formèrent le blocus en 1794. Ce vieux général s'y défendit avec courage pendant huit mois; mais, malgré ses demandes réitérées, on avoit laissé cette place sans approvisionnemens. Elle fut forcée de se rendre le 1er juin 1794, et la garnison obtint une capitulation honorable; elle fut renvoyée en Allemagne, à condition qu'elle ne porteroit pas les armes pendant un an. Le baron de Bender fut nommé gouverneur général de la Bohême, et s'étant ensuite retiré en Moravie, il y mourut quelque temps après.

BENDIS (Mythologie). Divinité des peuples de Thrace, que l'on croit être la même que Diane. On célébroit sa fête avec les instrumens les plus bruyans.

* **BENDISH** (Brigitte), fille du général Ireton, petite-fille d'Olivier Cromwel, et femme de Thomas Bendish. Elle tenoit beaucoup de son grand-père. Dans quelques oc-

casions, elle parut dans l'éclat d'une princesse, et dans d'autres au dernier degré de l'avilissement. Elle vivoit à Southlown, au comté de Norfolk; et quand elle avoit travaillé tout le jour au détail le plus laborieux de son ménage, elle alloit le soir à l'assemblée d'Yarmouth, où elle étoit toujours reçue avec respect. Elle affectoit la haute dévotion, et prétendoit même avoir des révélations; mais ce qu'elle disoit à cet égard ne méritoit pas toujours une grande confiance. Quoiqu'elle fût d'une hauteur et d'une arrogance excessives, elle n'en avoit pas moins recours à la flatterie : elle étoit méchante et trompeuse. Avec un tel caractère, on ne sera point surpris qu'elle ait révéré la mémoire de son grand-père, à qui elle ressembloit tant, et qu'elle regardoit comme un saint et un héros. Elle mourut vers l'an 1727.

BENDLOWES (Edouard), Anglais fort riche, se ruina pour payer des poëtes et des flatteurs. Il resta long-temps prisonnier pour dettes, et mourut le 15 décembre 1676, à 73 ans. Il faisoit des vers, et il a publié, I. *Théophile ou le Sacrifice de l'Amour*, Londres, 1652, in-folio. II. *Sphinx theologica, seu Musica templi*, Cambridge, 1626, in-8°.

† I. BÉNÉDETTE (Benoît CASTIGLIONE le), peintre, naquit à Gênes en 1616, et mourut à Mantoue en 1670. Il passa successivement dans les écoles de Pagi, de Ferrari et de Van Dyck. Le disciple égala ses maîtres. Rome, Naples, Florence, Parme et Venise possédèrent tour à tour cet artiste. Le duc de Mantoue le fixa auprès de lui. Le Bénédette réussissoit également bien dans l'histoire, le portrait et les paysages; mais son talent particulier et son goût étoient de représenter des pastorales, des marchés, des animaux. Sa touche est délicate, son dessin élégant, son coloris petillant. Peu de peintres ont mieux entendu que lui le clair-obscur. Gênes possède ses principaux tableaux. Le Bénédette gravoit aussi : on a de lui plusieurs pièces à l'eau-forte pleines d'esprit et de goût. On voit au Musée Napoléon plusieurs de ses tableaux, dont une *Nativité; les Vendeurs chassés du Temple; Abimelech offrant du pain et du vin à Abraham; Jacob quittant la Mésopotamie; Bacchantes et Satyres, etc.*

II. BÉNÉDETTE (Antoine), de Fermano en Italie, né le 9 mars 1715, mort en 1788, à 73 ans, remplit long-temps avec éclat la chaire de rhétorique dans le collége des jésuites à Rome. On lui doit en latin deux ouvrages : le premier est une édition de Plaute, qu'il enrichit de *Commentaires* et de *Notes*, et qui parut à Rome en 1754; le second, imprimé en 1777, offre plusieurs *Dissertations sur des médailles grecques non encore décrites par les antiquaires*, et qui se voyoient dans son cabinet. L'abbé Odéric de Gênes est auteur des notes qui se trouvent dans le dernier.

† I. BENEDETTI *ou* BENEDICTI (Alexandre) naquit à Legnago, dans le territoire de Vérone. Il n'eut pas plutôt achevé le cours de ses études, qu'il passa en Grèce et dans l'île de Candie, où il exerça long-temps la médecine. De retour en Italie, il enseigna à Padoue jusqu'en 1495, qu'il alla s'établir à Venise. Il paroît qu'il vivoit encore en 1511. On lui doit, I. *De omnium à vertice ad plantam morborum signis, causis, differentiis, indicationibus et remediis, tam simplicibus quàm compositis, libri XXX.* La première édition est de

1500; les suivantes ont paru à Venise en 1533, in-fol.; à Bâle en 1539, in-4°, 1549 et 1572, in-fol., avec les autres ouvrages de cet auteur. II. *De Observatione in pestilentiâ*, Venetiis, 1493, in-4°. Papiæ, 1516, in-folio. Basileæ, 1538, in-8°. III. *Anatomiæ, sive de Historiâ corporis humani, libri V*, Venise, 1497, in-8°. Il y a plusieurs autres éditions postérieures. IV. *De Medeci, atque ægri officio, libellus*, Lugduni, 1505, in-8°. V. *Opera omnia in unum collecta*, Venetiis, 1535, in-folio; Basileæ, 1539, in-4°; 1549 et 1572, in-folio.

† II. BENEDETTI (Jules-César), d'Aquilée, médecin à Rome, mourut de la peste en 1656. On a de lui *l'Epistoli, i Consulti, de Pephasmo, de Pleuritide* et *i Discorsi academici latini et vulgari.*

BÉNÉDETTO. *Voyez* MARCELLO.

BENEDICTIS (Jean-Baptiste de), jésuite italien, né en 1622, mort à Rome le 15 mai 1706, se fit beaucoup d'ennemis en soutenant avec opiniâtreté les principes de la philosophie péripatéticienne. On lui doit les ouvrages suivans, I. *Analecta poëtica*, 1686. II. *Philosophia peripatetica*, Naples, 1723, 5 vol. III. Une *Traduction des entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe* du père Bouhours. IV. Des *Lettres apologétiques sur la théologie scolastique de Benoît Alétin.* Elles firent beaucoup de bruit en Italie.

* I. BENEDICTUS (Jean), médecin allemand, exerça sa profession à Rome, à Venise, à Bologne, et dans plusieurs autres villes d'Italie. Il écrivit quelques ouvrages du temps de Sigismond Ier, roi de Pologne, c'est-à-dire, avant l'an 1548, qui est celui de la mort de ce Prince. On a de ce médecin, I. *Libellus novus de causis et curatione pestilentiæ*, Cracoviæ, 1521, in-4°, 1552, in-8°. II. *Regimen de novo et priùs Germaniæ inaudito morbo, quem passim angelicum sudorem, alii gurgeationem appellant, præservaticum et curativum hujus et cujusvis epidemiæ utilissimum*, Cracoviæ, 1530, in-8°.

* II. BENEDICTUS (Julien-César), né à Aquila, au royaume de Naples, a publié, I. *De pepasmo seu coctione quæstiones ad mentem Hippocratis*, Aquilæ, 1636, in-8°. II. *De loco in pleuritide*, Romæ, 1644, 1693, in-8°. III. *Epistolarum medicinalium libri decem*, Romæ, 1649, in-4°, IV. *Consultationum medicinalium opus*, Venetiis, 1650, in-4°.

* BENEFIAL (Marc), né à Rome en 1684, bon peintre d'histoire. Il fut élève de Lamberti, et a peint une grande quantité de tableaux pour les églises d'Italie. Sa manière étoit noble et large, il entendoit parfaitement la composition des grandes machines; on peut citer entre autres de lui onze tableaux faits pour le dôme de Viterbe, deux pour le roi de Portugal, et un *Martyre de S. Saturnin*, regardé comme son chef-d'œuvre.

* BENETTI (Jean-Dominique), né à Ferrare le 3 février 1658, reçut, en 1680 le bonnet de docteur en médecine. On n'a de lui qu'un traité dédié au cardinal Thomas Raso, évêque de Ferrare, qui parut à Mantoue en 1718, in-4°, sous ce titre: *Corpus medico-morale divisum in duas partes. Prima continet adnotationes in Joannis Bascarini, medici Ferrariensis, dispensationum medico-moralium canones duodecim, totidemque explanationes de jejunio quadrage-*

simali. Secunda continet appendicem de missâ et de horis canonicis, additionem ad parochos monialium, confessores et medicos, ubi de confessione, viatico ac extremâ-unctione, quantùm ad medicos attinet, corollaria, additiones et complementum de pœnitentiis ac de oratione. On ignore l'époque de la mort de ce médecin.

BÉNÉTON DE PEYRINS (Etienne-Claude), mort à Paris, en 1752, gendarme de la garde du roi, a laissé quelques *Dissertations* foiblement écrites, mais érudites, sur les réjouissances publiques, les divers genres de couronnes, les jeux de hasard, les marques distinctives du rang des personnes. En 1734, il publia un *Eloge de la chasse.*

* BENEVOLI (Antoine), originaire de Norcia, ville d'Italie au duché de Spolette, naquit en 1685 dans un château du même duché. A l'âge de 9 ans, il fut envoyé à Florence. Il y apprit le latin, étudia ensuite la philosophie, s'appliqua à l'anatomie et à la chirurgie, et acquit bientôt une grande réputation dans le traitement des maladies des yeux et des hernies. En 1755, il fut nommé premier chirurgien de l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve de Florence, où il mourut le 7 mai 1756. On a de lui, I. *Lettera sopra la cataratta gleucomatosa*, Florence, 1722, in-8°. II. *Nuova proposizione intorno alla caruncula dell' uretra della carnosita, aggiunta sopro la cataratta gleucomatosa*, Florence, 1724, in-12. III. *Manifesto sopra alcune accuse contenute in uno certo parere del signor Pietro Paoli Lupi*, Florence, 1734, in-4°. IV. *Giustificatione delle replicati accuse del signor Pietro Paoli Lupi*, Florence, 1734, in4°. V. *Dissertazioni sopra dell' ernia intestinale : intorno alla piu frequente cagione dell' ischuria : sopra il leucoma : aggiuntavi XL osservationi*, Florence, 1747, in-4°.

* BENEWITZ. *Voyez* APIEN, n° I.

* BÉNEZECH étoit, avant la révolution, chef du bureau de la correspondance de la rue Neuve-Saint-Augustin à Paris, et propriétaire des Petites-Affiches. Il fut chef de la commission des armes sous le gouvernement révolutionnaire, et, lors de l'installation du directoire, il fut nommé ministre de l'intérieur. Il se rendit dans la Belgique en 1797 : le but ostensible de ce voyage étoit d'organiser dans ces contrées les parties de l'administration dépendant de son ministère. Arrivé à Bruxelles, il y fut reçu au bruit du canon, et prononça un discours en séance publique à l'administration centrale. Dans le plan de conspiration de Lavilleheurnois, publié officiellement, ses fonctions au ministère de l'intérieur lui étoient continuées de la part de Louis XVIII. Bénezech parcouroit alors les départemens réunis; à son retour, il écrivit au directoire qu'il étoit étonné de se trouver nommé à des fonctions royalistes et protesta de son attachement à la république. Le 26 mars 1797, il adressa une instruction aux commissaires du directoire sur la manière de célébrer les fêtes nationales. Peu de jours avant le 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), le directoire remplaça Bénezech par François (de Neufchâteau.) Après la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), Bénezech fut nommé conseiller-d'état, et ensuite chargé de l'inspection du palais des Tuileries. En novembre 1800, il présenta un projet de loi pour la reconstruction des

maisons démolies à Lyon sous le gouvernement révolutionnaire. Ayant des sommes considérables à recouvrer dans les colonies, il demanda au gouvernement la permission d'accompagner le général Leclerc à Saint-Domingue, en qualité de préfet colonial ; il y passa avec sa famille, et y mourut en 1802. Il laissa deux filles, à chacune desquelles le gouvernement a accordé une pension.

† I. BENEZET (S.), berger d'Alvilard dans le Vivarais, né en 1165, se dit inspiré de Dieu à l'âge de 12 ans, pour bâtir le pont d'Avignon. Cet ouvrage fut achevé dans 11 années. Il paroît que le saint architecte le conduisit en partie. Il fonda les hospitaliers dits *de Saint-Bénezet* (ou Saint-Benoît) d'Avignon. L'objet de son institution étoit de construire des ponts sur le Rhône et de servir dans les hôpitaux les ouvriers malades. On les nommoit les *Frères pontifes*, ou faiseurs de ponts. Celui du Saint-Esprit est un monument de leurs travaux. Il mourut en 1184. De dix-neuf arches qu'avoit ce fameux pont, il n'en subsiste plus que quatre entières.

* II. BENEZET (Antoine), Américain célèbre par sa philantropie, étoit destiné dans sa jeunesse à être tonnelier ; mais il laissa cette profession, et se fit maître d'une école. En 1767 il composa un *Mémoire pour l'amélioration du sort des esclaves nègres dans les états soumis à la Grande-Bretagne et à ses colonies*, un vol. in-8°. En 1772 il publia un *Mémoire historique sur la Guinée, avec des recherches sur l'origine et les progrès de la traite des nègres, sa nature et ses tristes effets*, in-8°. Cet homme compatissant sembloit n'avoir à cœur que le bien de l'humanité ; et le dernier acte de sa vie fut de tirer de son secrétaire quelque argent pour une pauvre veuve. Un officier américain a fait son éloge funèbre. Il finissoit par ces mots : « J'aimerois mieux être Antoine Bénezet dans son cercueil, que George Washington avec toute sa gloire. »

* BENGEL (Jean Albrèche), né le 24 juin 1687 à Winneden dans le pays de Wurtemberg, célèbre savant et théologien protestant, mort le 2 novembre 1752. Il fut le premier parmi les luthériens qui publia une critique savante approfondie et complète du nouveau Testament. Il étoit porté au mysticisme, et quelques-uns de ses partisans le regardèrent comme un prophète à qui Dieu avoit révélé le vrai sens de l'Apocalypse. Il croyoit avoir trouvé dans l'Apocalypse la prédiction du règne de mille ans des fidèles en ce monde, dans l'union avec le Christ. Parmi ses nombreux ouvrages, nous remarquerons les suivans : *Novum Testamentum græcum ita adornatum, ut textus probatarum editionum medullam ; margo variantium lectionum in suas classes distributarum, locorumque parallellorum delectum ; apparatus subjunctus criseos sacræ, millianæ præsertim, compendium, limam, supplementum et fructum exhibeat*, Tubingæ, 1734, 4 maj. *Ordo temporum, a principio per periodos œconomiæ divinæ historicas atque propheticas, ad finem usque ita deductus, ut tota series et quarumvis partium analogia sempiternæ virtitutis ac sapientiæ cultoribus ex script. vet. et nov. Test. tanquam uno revera documento proponatur*, Suttgar., 1753. *Cyclus, sive de anno magno solis lunæ, stellarum consideratio, ad incrementum doctrinæ propheticæ atque astronomicæ accommodata*, in-8°, Ulmæ, 1745.

* BENGI (Antoine), seigneur de Puy-Vallée, né dans le 16ᵉ siècle, fit de si grands progrès dans l'étude du droit, qu'à l'âge de 26 ans il fut jugé capable de succéder au célèbre Cujas, professeur en droit dans l'université de Bourges. Il s'acquitta de cette fonction depuis 1595 jusqu'en 1616, époque de sa mort. Son mérite fut récompensé par plusieurs charges honorables qu'il remplit avec distinction dans la ville de Bourges, comme de conseiller au siége de la prevôté et d'échevin. Il fut élu à cette dernière charge en 1603, et l'exerça deux ans, suivant la coutume. Il laissa deux enfans; une fille mariée à François Pinsson, célèbre professeur de la même université, et un fils qui fut conseiller et avocat du roi au présidial de Bourges. Il avoit composé un *Traité des bénéfices* qu'il n'eut point le temps d'achever. Son petit-fils François Pinsson, avocat au parlement de Paris, y mit la dernière main, et le publia en 1695.

BENGORION. *Voyez* JOSEPH BEN-GORION, nº VII.

† BENI (Paul), né à Gubio dans le duché d'Urbin en 1553, et mort en 1625, à 72 ans, fut choisi par la république de Venise, en 1599, pour professer les belles-lettres dans l'université de Padoue. Il étoit sorti des jésuites parce que ses supérieurs lui refusèrent de faire imprimer un *Commentaire sur le Festin de Platon*. On a de lui, I. Une critique du Dictionnaire de l'académie de la Crusca de Florence, sous le titre *d'Anti-Crusca overo il paragone dell' italiana lingua*, Padova, 1613, in-4°. Cet ouvrage a été fort loué par Le Romasini et par J. Imperialis, mais très-blâmé par Lorenzo Crasso et Le Ghilini. II. Des *Commentaires sur la poétique d'Aristote et sur sa rhétorique*, en latin, Venise, 1623, in-fol. III. Des *Notes sur les six premiers livres de l'Enéide;* IV. *sur Salluste.* V. *Deux ouvrages critiques sur l'Arioste et Le Tasse.* Il met le premier à côté d'Homère, et le second à côté d'Homere et de Virgile. Son enthousiasme même le porte à préférer Le Tasse à ces deux anciens. Son écrit en faveur du Tasse est intitulé *Comparatione di Torquato Tasso con Homero e Virgilio*, à Padoue, 1612, in-4°. VI. Une *Théologie tirée des écrits de Platon et d'Aristote*, Paris, 1624, in-fol. VII. Un *traité en latin sur l'histoire*, Venise, 1611, in-4°. « Cet ouvrage, dit l'abbé Lenglet, n'est pas aussi méprisable que l'a prétendu Naudé. L'auteur est sage et judicieux. Il y traite de la manière d'écrire et de lire l'histoire, et porte son jugement sur divers historiens. » On trouve aussi ce traité dans le recueil des Œuvres de l'auteur, Venise, 1622, 5 vol. in-fol.

I. BENJAMIN, 12ᵉ et dernier fils de Jacob et de Rachel, naquit auprès de Bethléem vers l'an 1738 avant J. C. Sa mère, qui mourut en accouchant, l'appela Bénoni, c'est-à-dire fils de ma douleur; mais Jacob le nomma Benjamin, c'est-à-dire fils de ma droite. Lorsque Joseph, devenu ministre de Pharaon, vit ses frères en Egypte, il leur ordonna de lui amener Benjamin. Il fut attendri en le voyant, et le traita mieux que ses autres frères. Benjamin mourut en Egypte âgé de 111 ans. Sa tribu, quand elle sortit de ce pays, étoit composée de 36,400 combattans. Elle eut son partage dans un terroir gras et fertile, et posséda plusieurs villes très-considérables. Elle manqua d'être entièrement détruite par les onze autres tribus, qui vouloient venger l'insulte faite par ceux de Gabaa à la femme d'un lévite d'Ephraïm.

Les Benjamites, ayant refusé de punir ce crime, se virent attaqués par une armée de 460,000 hommes, qu'ils vainquirent d'abord deux fois; mais ils succombèrent enfin et périrent tous dans une embuscade, à l'exception de 600 hommes qui servirent à rétablir cette tribu. Dans la suite elle fut réunie à celle de Juda, après la révolte des dix, et ne forma avec elle qu'un royaume.

II. BENJAMIN (saint), diacre, fut empoisonné par l'ordre de Varane, roi de Perse, qui le fit empaler l'an 424, sur le refus du saint de cesser ses prédications en faveur de la foi chrétienne. Le calendrier romain célèbre sa fête le 31 de mars.

† III. BENJAMIN DE TUDÈLE, naquit à Tudéla dans la Navarre, mourut en 1173. Il parcourut toutes les synagogues du monde pour connoître les mœurs et les cérémonies de chacune. Il donna une *Relation de ses voyages* fort curieuse, imprimée à Constantinople en 1543, in-8°. Renaudot regarde cette édition comme la moins fautive, et prétend que les relations de ce rabbin sont véritables. Il assure que les reproches qu'on lui fait ne tombent que sur les versions peu correctes d'*Arias Montanus*, à Anvers, 1575, et de *Constantin l'empereur*, Oppick, 1633, in-8°, en latin et en hébreu, très-jolie édition. Jean-Philippe Baratier a publié en 1734 une traduction française des *Voyages de Benjamin*, en 2 vol. in-12. Drusius le fils en avoit commencé une que la mort l'empêcha d'achever.

† BENIGNE (saint), apôtre de Bourgogne, fut, dit-on, disciple de saint Polycarpe. Il vint en France sous le règne de Marc-Aurèle, et reçut le martyre à Dijon. On lui scella, dit-on, les pieds avec du plomb fondu dans une pierre que l'on montroit aux fidèles du temps de Grégoire de Tours, et on le fit mourir ensuite à coups de lance.

* BENIGNO (Corneille), de Viterbe, donna des soins à l'édition de la Géographie de Ptolémée, donnée à Rome en 1507, et à celle de Pindare, avec les scolies, qui parut à Rome en 1515.

* BENINCARA (André). On trouve de lui, à la bibliothèque de Genève, quatre *Cartes de géographie*, qui ont cela de particulier, qu'elles représentent les quatre parties du monde, quoiqu'à l'époque où elles ont été faites (en 1476) l'Amérique n'eût pas encore été découverte; ce qui prouve, ou qu'on en soupçonnoit l'existence, ou qu'on conservoit le souvenir de l'île Atlantide dont parle Platon, et que plusieurs auteurs ont cru n'être autre chose que l'Amérique — La quatrième partie du monde, représentée sur une de ces cartes, est bien d'une figure absolument différente de celle de l'Amérique; mais on y voit les îles Fortunées, aujourd'hui les Canaries, à leur véritable position; et cependant le temps où nous croyons qu'elles ont été découvertes est postérieur à ces cartes.

† BENINI (Vincent), né à Cologne en 1713, mort en 1764, unit à la profession de médecin, qu'il exerça à Padoue, la culture des belles-lettres et de la poésie. Il avoit établi une imprimerie dans sa maison, où il publia huit auteurs anciens dont il corrigea parfaitement le texte. Il a laissé, I. *Des Notes latines sur le texte de Celse.* II. *Des observations en italien sur le poëme d'Alamani*, intitulé *la Culture.* III. Une *Traduction en vers sciolti de la Syphillis de Fracastor.*

† BENJOHNSON, né en 1574, d'une ancienne famille écossaise. Son

père ne lui ayant laissé aucune fortune, il prit le parti des armes, et se distingua dans les guerres de Flandre. Réformé à la paix, il se livra à l'étude des belles-lettres. On peut dire qu'il a été le restaurateur du théâtre de sa nation. Avant lui, les tragédies en Angleterre n'étoient que des dialogues historiques, et les comédies des farces ridicules. Benjohnson ennoblit les unes et les autres. Il étoit contemporain et ami de Shakespear. Benjohnson avoit une mémoire si prodigieuse qu'il pouvoit répéter des ouvrages entiers. Vers la fin de ses jours son esprit baissa; il s'en aperçut et cessa d'écrire. Il est mort en 1637. Enterré dans l'abbaye de Westminster, on a couvert son tombeau d'une simple pierre, avec cette inscription : « O rare Benjohnson ! »

* BENIOWSKI (Maurice-Auguste, comte de), magnat des royaumes de Hongrie et de Pologne, né en 1741 à Verbowa, dans le comté de Nitria en Hongrie, présente, dans une carrière bornée, un exemple mémorable des vicissitudes de la fortune. Destiné à la profession des armes, il entra à l'âge de 14 ans dans le régiment impérial de Siébenschteu, en qualité de lieutenant, et se trouva présent aux batailles de Lobwsitz, de Prague, de Schweidnitz et de Darmstadt. Le staroste de Béniowski, son oncle, l'ayant invité à venir en Lithuanie, et appelé à hériter des biens qu'il y possédoit, il se rendit auprès de lui, et quitta le service de l'Empire. Bientôt après il apprit la mort de son père et l'envahissement de ses biens par ses beaux-frères, qui à son retour en Hongrie s'opposèrent de vive force à son entrée dans le château de ses ancêtres. Béniowski, irrité de cette violence, et ne consultant que sa vivacité, se retire à Krussava, dont la seigneurie dépendoit de Derbowa, s'y fait reconnoître par ses vassaux, arme contre ses beaux-frères, et parvient à s'emparer de tout ce qu'ils avoient envahi; mais présenté à la cour de Vienne comme un sujet rebelle, il fut, par un décret de la chancellerie, dépouillé de ses biens, et forcé de se retirer précipitamment en Pologne. Son activité naturelle ne lui permettant pas de rester oisif, il se mit à voyager, se rendit à Hambourg, à Amsterdam, à Plymouth, où il s'appliquoit à s'instruire dans l'art de la navigation, lorsque différentes lettres des magnats et des sénateurs de Pologne le rappelèrent à Varsovie. Il se réunit à la confédération qui se formoit alors pour ne reconnoître le roi que lorsqu'elle auroit déclaré son élection légale, pour s'opposer aux Russes par la voie des armes, et ne quitter les drapeaux de la confédération que lorsque les Russes auroient évacué la Pologne. Il ne tarda pas à remplir l'engagement qu'il avoit pris sous la foi du serment: il fut mandé comme l'un des premiers qui avoient signé l'acte d'union des confédérés pour se rendre à Cracovie, et y arriva le jour même où le comte Panin en avoit ordonné l'assaut. Reçu à bras ouverts par le maréchal Czarnesky, il fut nommé sur-le-champ colonel-général, commandant de la cavalerie, quartier-maître-général. En juillet 1768, il fut envoyé à Navitaig pour conduire à Cracovie un régiment polonais de 600 hommes; non seulement il parvint à le conduire à sa destination à travers le camp des assiégeans, mais encore bientôt après il défit à Krémenka un corps de Russes, et réduisit Land scroen; la fortune ne l'ayant pas toujours secondé dans les tentatives qu'il avoit faites pour ravitailler Cracovie, Béniowski, affoibli par la perte de 600 hommes, se trouva

forcé de faire une retraite précipitée au moment même où il venoit de jeter des secours dans la ville assiégée. Poursuivi par la cavalerie russe, il eut le malheur d'avoir un cheval tué sous lui, et, après deux blessures, de tomber entre les mains de l'ennemi. Le général russe Apraxin, qui avoit conçu de lui la plus haute opinion, lui fit offre d'entrer au service de Russie, ce qu'il rejeta avec dédain. Quelques amis le rachetèrent moyennant une forte rançon ; et Béniowski, se croyant alors déchargé de sa parole envers les Russes, rentra dans Cracovie, à la grande satisfaction de la confédération. La place n'étant plus en état de se défendre, il proposa de s'emparer du château de Lublan sur la frontière de Hongrie : il y fut accueilli par le gouverneur, sans le moindre soupçon ; mais ayant secrètement engagé par serment plus de la moitié de la garnison à servir la confédération, et son projet ayant été éventé, il fut arrêté et conduit dans la forteresse de Georgenburgh, d'où il fut envoyé au général Apraxin ; il fut repris en route par un parti de confédérés, qui le conduisit à Lublin, rendez-vous que les confédérés de Cracovie avoient donné à ceux de Bar. Il ne recouvra sa liberté que peu d'instans; surpris bientôt par le colonel Brinken, il le repoussa avec des forces inférieures ; mais affoibli par une victoire sanglante et long-temps disputée, il fut attaqué dans le village de Szuka par un parti de cosaques, où, après un nouveau combat, il fut blessé de deux coups de sabre et d'une mitraille. Le commandant russe campé à Tampool, auquel il fut renvoyé, défendit qu'on le traitât de ses blessures, le mit au pain et à l'eau, et l'envoya à Kiow chargé de chaînes. Arrivé à Poleno, et en danger de périr, son conducteur recourut au commandant de la place, qui l'envoya à l'hôpital, où il fut guéri par les soins d'un chirurgien français ; mais un autre officier, prévenu contre Béniowski, remplaça bientôt son bienfaiteur; il le fit charger de fers, le mit au pain et à l'eau, et le fit jeter, avec quatre-vingt-huit de ses compagnons d'infortune, dans une prison souterraine, obscure, presque sans air, et de laquelle aucun prisonnier ne pouvoit sortir pour satisfaire ses besoins naturels ; trente-cinq d'entre eux périrent dans l'espace de dix-huit à vingt jours ; et par un raffinement inouï de cruauté, le barbare officier ne voulut point faire enlever leurs cadavres ; il les destina au supplice de ceux qui vivoient encore ; il voulut infecter de miasmes mortels l'air qui servoit à leur conserver la vie : tel fut l'effet de cette barbarie affreuse, que, sur sept cent quatre-vingt-deux prisonniers, il n'en survécut que cent quarante-huit. Lorsque la prison s'ouvrit pour les transporter à Kiow, le tempérament de Béniowski, tout robuste qu'il étoit, céda à tant de maux ; il y fut attaqué d'une fièvre maligne ; mais les soins du comte Voicicoff, qui en étoit gouverneur, l'avoient déjà conduit à une heureuse convalescence, lorsqu'il survint de Pétersbourg un ordre de transférer les prisonniers à Cazan. Béniowski éprouva une rechute dangereuse, qui força de le laisser à Nizym, ville dépendante du gouvernement de Kiow, où il parvint à se rétablir, et dut un instant de liberté, aux instances du maréchal Czarnesky Potockzy ; mais bientôt accusé d'avoir conspiré contre le gouvernement, il entend la nuit frapper à sa porte ; il ouvre sans être habillé, un flambeau à la main, et est fort étonné de trouver un détachement de vingt hommes ; l'officier qui les commande lui demande si le comte est dans son apparte-

ment, et s'empare de la lumière; Béniowski répond qu'oui, et, profitant de l'avantage d'être méconnu, s'échappe aussitôt, se cache et part pour Pétersbourg. Il y traite avec un capitaine hollandais, pour passer sur son bord en Hollande; mais au moment de s'embarquer, le perfide Hollandais le livre à un détachement envoyé pour l'arrêter. On le saisit, on l'amène au comte Csecserin, chargé de la police, qui l'envoie en prison dans le fort de Saint-Pierre et Saint-Paul; après un traitement rigoureux, et sous l'appât de lui rendre sa liberté, on lui persuade de signer un écrit par lequel il s'engageoit à quitter pour jamais le territoire russe, sous peine de mort s'il y rentroit. Il se crut libre et il se trompa; reconduit en prison, il n'en sortit que huit ou dix jours après : au milieu de la nuit on le jeta, revêtu d'un habillement de peau de mouton, dans un traineau attelé de deux chevaux; on le conduit à toute bride; le silence d'une nuit obscure au travers de plaines ensevelies sous la neige n'est interrompu que par le bruit des clochettes nombreuses des traîneaux qui le suivent : ce n'est qu'aux approches du jour qu'il reconnoît ses camarades d'infortune soumis au même sort que lui. Après un an de souffrances, conduits successivement à Tobolsk, à Tara, à Tomsky, on les embarqua le 26 octobre 1770, à Ochoczk, et ils arrivèrent dans les 1ers jours de décembre à Kamtschatka, où ils furent à leur arrivée conduits au gouverneur de la place. On peut juger du sort des infortunés qu'un exil rigoureux appelle à vivre dans ces solitudes affreuses, reléguées aux extrémités du monde, par les conditions qui leur furent imposées. Ils furent mis en liberté dès le lendemain, et reçurent des vivres pour trois jours, à la charge de pourvoir ensuite par eux-mêmes à leur subsistance. Ils reçurent de la chancellerie un mousquet et une lance, quelques munitions, une hache et quelques outils de charpentier pour se construire des cabanes dans la forêt à une lieue de la ville, sous la condition de fournir chacun, pendant la première année, la valeur de cent roubles en fourrures; d'une journée de corvée chaque semaine; de ne pouvoir s'absenter plus de vingt-quatre heures de leur habitation sans une permission du gouverneur; de fournir annuellement à la chancellerie une quantité déterminée de peaux de martre zibeline, de lapins, de renards et d'hermines. Ils furent assujettis à ne posséder aucune propriété, à recevoir dans leurs cabanes la visite des soldats de la garnison, qui ont la liberté d'en emporter ce qui leur plaît; soumis à la peine d'être condamnés à mourir de faim s'ils venoient à frapper un habitant ou un soldat, et d'être employés aux travaux les plus vils et les plus pénibles pour gagner leur vie, qui ne leur est laissée que pour obtenir de Dieu le pardon de leurs crimes. Tel fut le sort auquel furent condamnés les malheureux compagnons de Béniowski, qui, après avoir choisi l'emplacement de leurs habitations, le nommèrent pour leur chef, et se jurèrent solennellement une amitié et une fidélité éternelles. Dans le nombre des malheureux qui les avoient précédés dans ce douloureux exil, M. Crustiew avoit pris un grand ascendant sur eux, et fixa l'attention du comte Béniowski, qui parvint bientôt à se lier très-intimement avec lui. Ils avoient supporté quelque temps en murmurant, ainsi que leurs camarades, les peines et les dangers continuels auxquels leur situation les exposoit, lorsque le hasard fit tomber entre leurs mains un vieil exemplaire des voyages d'Anson; sa lecture leur sug-

géra l'idée de s'échapper de Kamtschatka et de se rendre aux îles Marianes. Le comte, MM. Panow, Bathurin, Stéphanow, Solmanow; les majors Wynblath, Crustiew et Wasili, ancien et fidèle serviteur du comte, qui l'avoit suivi dans son exil, se liguèrent dans ce dessein. Pendant qu'ils formoient secrètement ce complot, le gouverneur, ayant entendu parler du rang et des talens de Béniowski, désira le connoître, le reçut chez lui et le chargea de surveiller l'éducation de son fils et de trois filles qui composoient sa famille. Aphanasie, âgée de 16 ans, la plus jeune d'entre elles, lui fit un jour, sur sa situation, des questions qui indiquoient qu'elle n'ignoroit ni sa naissance ni ses malheurs. Cette jeune et belle enfant donna des larmes à son récit, et l'intérêt que le comte ne cherchoit pas à lui inspirer se changea bientôt en une passion vive que l'intimité, la familiarité, et la confiance dont il jouissoit dans la maison accrurent encore. Aphanasie vit ses désirs secrets approuvés par sa mère qui la fit connoître publiquement comme destinée à être un jour l'épouse du comte; mais ne perdant pas de vue ses projets, il éloignoit sous divers prétextes l'époque du mariage que d'autres événemens devoient encore retarder. Un des malheureux exilés, instruit du complot, l'avoit révélé à la femme de chambre d'Aphanasie, dont il étoit amoureux, et sa jeune maîtresse apprenant par elle le dessein que le comte avoit formé de s'évader, se rend à son appartement, l'accable des reproches les plus amers, en lui laissant apercevoir tout le désespoir dont elle étoit remplie. Le comte, ému de ses larmes, n'étoit point lui-même insensible aux charmes d'Aphanasie; il se justifia par le déshonneur attaché à sa situation et le besoin de lui offrir un rang qui dût relever en elle le titre de son épouse. Elle lui reprocha de lui avoir tu son dessein, et lui fit serment de le suivre jusqu'au bout de l'univers. L'intimité que cette explication établit dès-lors entre Aphanasie et le comte l'aida à être instruit de tout ce qui se passoit chez le gouverneur. Quelques semaines après, Aphanasie se rend chez lui secrétement et lui apprend que sa mère est toute en larmes, que quelques mots échappés à son père indiquent qu'il soupçonne le projet; elle l'invite à ne point venir au fort s'il y est appelé; elle le conjure, s'il est dans le cas de recourir à la force, de respecter les jours de son père et les siens propres. C'est une dernière visite; mais s'il est menacé, elle promet de lui envoyer un ruban rouge. Il ne tarda pas à recevoir ce funeste signal, et Béniowski ne l'avoit pas attendu pour prendre ses mesures. Ses associés, au nombre de 59, avoient reçu des armes et des munitions, et nuit et jour étoient prêts à marcher. A l'entrée de la nuit un caporal et quatre grenadiers heurtent chez le comte de la part de l'impératrice. De sa fenêtre il propose au caporal d'entrer seul et d'accepter un verre de vin; à peine est-il dans l'appartement que la porte se ferme sur lui, et que quatre pistolets, tournés contre sa poitrine, le déterminent à révéler tout ce qui se passe dans le fort, et à appeler séparément, sous le prétexte de boire, les quatre grenadiers qui successivement sont introduits et enfermés dans l'office: c'étoit lever l'étendard d'une rébellion ouverte; le comte ne perd pas un instant et sort aussitôt pour se mettre à la tête des exilés et s'opposer avec plus d'avantage au détachement qui alloit être envoyé contre lui. La mauvaise conduite de l'officier qui le commandoit fut funeste à plusieurs de ses gens; le comte le met en fuite, s'empare de leur canon, le tourne avec succès

contre le fort, où il pénétre avec une douzaine de ses camarades par le pont levis. Il se rend seul chez le gouverneur et le conjure de se rendre à l'appartement de ses enfans pour conserver sa vie. Nilow furieux le blesse d'un coup de pistolet et le saisit à la gorge sans vouloir s'en dessaisir, jusqu'à ce que M. Panon, qui s'étoit introduit dans le château à la faveur d'un pétard, arriva avec son détachement; et, n'ayant pu persuader Nilow d'abandonner le comte, lui fendit le crâne. Béniowski, maître du fort par cet événement, fut bientôt en état de résister aux Cosaques qui l'assaillirent, et ayant réussi par menaces et par adresse à capituler avec eux, il se trouva bientôt maître de tout le Kamtschatka, et fit sans danger tous les préparatifs de son départ. Il chercha, dans les archives de la ville, tous les renseignemens que purent lui fournir divers manuscrits sur les voyages faits à l'est de Kamtschatka, et dressa une carte de la Sibérie, de la côte de Kamtschatka et des îles qui l'avoisinent. Il mit à la voile en mai 1771, du port de Bolsha, sur la corvette le Saint-Pierre et Saint-Paul, à la tête d'un équipage de 73 hommes, douze passagers et neuf femmes, parmi lesquelles se trouvoit la jeune Aphanasie déguisée en mousse, et s'abandonnant à sa fortune, il cingla vers les côtes de la Chine. Le 2 août, après bien des fatigues, il prit terre à Usilpatiha au Japon; mais y ayant été mal accueilli, il continua son voyage et arriva le 28 du même mois à l'île Formoso où il fut d'abord beaucoup mieux reçu, eut ensuite plusieurs combats à soutenir contre les naturels du pays, et, après des succès constans, parvint à faire avec le souverain de l'île un traité solennel pour y revenir et y établir une colonie. Au milieu de septembre il quitta l'île, et peu de jours après entra dans le port de Macao en Chine. Le capitaine Gore, au service de la compagnie anglaise des Indes, lui fit l'offre inutile de s'engager auprès d'elle, de lui confier ses manuscrits et de ne communiquer ses découvertes à personne. Béniowski préféra d'accepter les offres qui lui furent faites par les directeurs de la compagnie française des Indes, et fit voile à bord d'un bâtiment de la même nation pour la France, où il fut rendu en août de l'année suivante. Il y fut accueilli par le duc d'Aiguillon, alors ministre, qui lui offrit un régiment d'infanterie qu'il accepta sous la condition de former des établissemens au-delà du Cap: rien ne pouvoit mieux convenir au caractère actif et entreprenant de Béniowski que la proposition que lui fit le duc de former à Madagascar un établissement d'après le plan de celui qu'il avoit tracé pour l'île Formose. Il partit, dans ce dessein, du port de l'Orient, le 22 mars, avec des lettres de recommandation pour M. de Fernay, gouverneur de l'Ile de France, où il débarqua le 22 suivant avec 4 ou 500 hommes de troupes; traversé dans ses vues par le gouverneur duquel il attendoit des secours, il ne lui resta d'autre parti à prendre que celui de faire voile pour Madagascar, où il fut rendu le 14 février 1774. Malgré les obstacles qu'il y éprouva de la part des nations qui peuplent cette île, son adresse et son habileté lui firent surmonter toutes les difficultés; quoique les misères et les maladies auxquelles il fut exposé eussent fait périr une partie de son monde, il parvint à former un établissement à Foul-Point, et à se faire des alliés des nations qui l'environnoient. Bientôt une circonstance aussi singulière qu'imprévue le lia bien plus intimement avec celle des Sambarines. Elle avoit été jadis gouvernée par un chef nommé Rohandrian Ampansacabé Ramini

Laziron, qui n'avoit d'autre héritière qu'une fille unique qui, ayant été prise prisonnière, avoit été vendue comme esclave. Depuis sa disparition, la famille Ramini passoit pour être entièrement éteinte ; une vieille négresse, venue avec l'équipage de Béniowski de l'Ile de France, où elle avoit été vendue dans sa première jeunesse et où elle avoit séjourné plus de 50 années de sa vie, avoit eu pour compagne la fille et l'héritière de Ramini ; elle prétendit avoir des indices certains que le comte étoit son fils, qu'il avoit tous les traits de sa mère, et que le dieu Zahanhar qui lui avoit apparu en songe l'avoit chargée de répandre ce secret. Profondément convaincue elle-même de ce qu'elle avançoit sans aucun fondement, elle en instruisit les principaux de la nation qui s'assemblèrent plusieurs fois pour donner à Béniowski le titre d'ampansacabé ou de chef suprême de la nation, et pour le déclarer souverain de la province de Manahar et héritier des Ramini. Le comte sut profiter adroitement d'une erreur qui sembloit si bien favoriser ses projets ; investi de la souveraineté, il reçut des ambassadeurs, fit des traités d'alliance, entreprit des guerres et remporta des victoires ; mais sentant qu'il ne pouvoit se soutenir qu'à l'aide de la protection de quelques-uns des grands états de l'Europe, il assembla les principaux de la nation pour leur faire sentir la nécessité d'un voyage en Europe pour atteindre ce but, et se détermina à l'entreprendre, éprouvant, dit-il, tout ce qu'on peut souffrir en se séparant d'un peuple chéri auquel il s'étoit entièrement dévoué...... ; mais il fit inutilement des propositions à la cour de France, à celle de Vienne et au cabinet de Saint-James. Il ne se laissa point abattre par ce défaut de succès ; il se rembarqua à Londres après s'être associé divers camarades de fortune, et se rendit au Maryland, d'où il fit voile pour Madagascar. Arrivé dans l'île le 7 juillet 1785, il prit terre à Antangara ; et s'étant rendu à Angomy, il s'empara d'un magasin de vivres qui appartenoit aux Français, et envoya un détachement de cent hommes pour se saisir de leur comptoir à Foul-Point, ce qu'ils ne purent exécuter par l'arrivée inattendue d'une frégate qui s'y trouvoit à l'ancre. Instruit de ces mouvemens, le gouverneur de l'Ile de France y envoya un bâtiment avec soixante hommes de troupes réglées qui attaquèrent le comte le 23 mai 1786 au matin ; il s'étoit construit à la hâte une redoute défendue par deux canons, dans laquelle il s'étoit retranché avec deux seuls Européens et trente natifs pour attendre l'ennemi ; ceux-ci prirent la fuite au premier feu, et Béniowski, atteint d'une balle dans la poitrine, ne fut retiré de derrière le parapet que pour expirer peu de temps après.

† I. BENIVIENI (Girolamo), gentilhomme et poëte florentin, mort en 1542, à 82 ans, abandonna un des premiers ce goût bas et trivial qui s'étoit emparé de la poésie italienne dans le 15e siècle, pour se rapprocher du style et de la manière du Dante et de Pétrarque. La plupart de ses poésies traitent de l'amour divin. On fait beaucoup de cas de sa *Cazone dell' amor celeste e divino*, où l'on trouve les idées les plus sublimes de la philosophie de Platon sur l'amour. Cet ouvrage fut imprimé à Florence en 1519, in-8°., avec d'autres poésies du même auteur. Il y avoit déjà eu une édition de ses *Œuvres*, Florenee, in-fol. 1500, qui est très-rare. On a de lui un ouvrage intitulé *Commento di Hieronimo Benivieni, cittadino Fiorentino, sopra a più sur Canzone è Sonnetti dello Amore, è della*

Belleza divina, etc. Ses œuvres ont été recueillies à Venise en 1524, à l'exception toutefois de ses *Dilettevoli amori*, qui ont aussi paru à Venise en 1537. Béniviéni, homme d'ailleurs aussi estimable par la pureté de ses mœurs que par ses talens, fut intimement lié avec le célèbre Jean Pic de La Mirandole, et voulut être inhumé dans le même tombeau. Il a aussi traduit en italien le livre latin du fameux Jérôme Suronacole, *de Simplicitate vitæ christianæ*. Cette traduction parut d'abord à Florence en 1496, in-4°., ensuite à Venise, 1533, in-8°.

† II. BENIVIENI (Dominique), frère du précédent, fut chanoine de Florence sa patrie, et zélé défenseur de Savonarole, pour lequel il écrivit une *Apologie* énergique.

† III. BENIVIENI (Antoine), médecin de Florence, mort en 1502, a laissé un ouvrage qui fut imprimé sous ce titre: *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis*. Florentiæ, 1507, in-4°; Parisiis, 1528, in-fol., avec le livre de Galien, *de Plenitudine*, traduit par Gonthier d'Audernach, Basileæ, 1528, in-fol., avec les œuvres d'Apulée, ibid, 1529, in-8°, avec les recettes de Scribonius Largus, et les Commentaires de Rembert Dodoens sur les observations de l'auteur, Coloniæ, 1581, in-8°; Amstelodami, 1621, in-8°. Béniviéni fut un de ceux que nomma Cosme Ier pour corriger le Décaméron de Bocace, en supprimer les traits licencieux, et le rendre classique.

BENIZI. *Voyez* PHILIPPE BENIZZI (saint), n° II.

* BEN-NEPHTALI. *Voy.* BEN-ASCHER.

† I. BENNET (Christophe), né dans le Sommerset-Shire en 1617, s'illustra dans la médecine par la pratique et par ses écrits. Son ouvrage intitulé *Theatri tabidorum, seu Exercitationes quibus alimentorum et sanguinis vitia deteguntur in plerisque morbis*, Londres, 1654, in-8°, est un chef-d'œuvre. Il mourut le premier mai 1655, de la maladie même qui est le principal objet de son Traité.

II. BENNET (Henri), comte d'Arlington, secrétaire d'état, chevalier, pair du royaume d'Angleterre, et grand-chambellan du roi Charles II, joignit la valeur à la connoissance des affaires. Il se distingua sous Charles I, Charles II, et Jacques II. Ses *Lettres à Guillaume Temple* ont été traduites en français, Utrecht, 1701, in-12. Il mourut en 1685, âgé de 67 ans.

III. BENNET (Thomas), né à Salisbury en 1673, et mort à Londres en 1728, passe pour un bon théologien et un savant interprète de l'Ecriture sainte, dans la communion anglicane. On a de lui beaucoup d'*Ecrits de controverse*, contre les non conformistes, les quakers et les catholiques. Les principaux sont, I. Un *Traité du schisme*, 1702, in-8°, et les écrits faits pour la défense de ce Traité. II. *Réfutation du quakérisme*, 1705, in-8°. III. *Histoire abrégée de l'usage public des formulaires des prières*, 1708, in-8°. IV. *Discours sur les prières publiques ou communes*, imprimé la même année. V. *Les Droits du clergé de l'Eglise chrétienne*, à Londres, 1711, in-8°. VI. *Essais sur les trente-neuf articles arrêtés en* 1563 *et revus en* 1571, Londres, 1715.

* IV. BENNET (mistriss). On a de cette dame, I. *Anna* ou l'*Héritière Galloise*, roman en 4 vol., 1784, traduit en français par Fontanelle, 1786. II. Les *Imprudences de la jeunesse*, roman traduit par

madame de Vasse, qui n'auroit pas dû l'attribuer à miss Burney. III. *Agnès de Courcy*, roman domestique, 1789. IV. *Rosa*, ou la *Fille mendiante et ses bienfaiteurs*, roman traduit par Louise Brayer de Saint-Léon.

* V. BENNET (Robert), théologien anglais non conformiste, a fait une *Concordance théologique des mots synonymes de l'Ecriture*. Il mourut à Réading en 1681.

* BENNING (Jean), né à Amey-Poort en 1594, enseigna la jurisprudence à Louvain, et fut ensuite membre du conseil suprême de Malines. Il mourut à Douay en 1711, âgé de 117 ans. Il a donné une *Description historique et géographique du duché de Luxembourg*, en latin, restée inédite.

* BENNINGER (Jean-Nicolas), né à Montbelliard en 1628, fit la plus grande partie de ses études à Padoue, et se rendit ensuite à Bâle, où il se fit recevoir docteur en médecine en 1652. De retour dans sa patrie, il y fut nommé professeur dans la nouvelle université, et appelé à la charge de premier médecin du duc son souverain. Il a publié un ouvrage intitulé *Observationum et curationum medicinalium centuriæ quinque*, Montbelgardi, 1673, in-8°; Argentorati, 1676, in-8°.

† BENNON (saint), archevêque de Misne ou Meyssen en Basse-Saxe, se trouva enveloppé dans les troubles que les guerres de l'empereur Henri IV excitèrent dans l'Eglise et dans l'Empire. Bennon se réconcilia ensuite avec le pape Grégoire VII, et ce ne fut que pour maintenir son église dans l'obéissance au saint-siége. Il alla à Rome, et assista même au concile où Henri IV fut excommunié, ce qui lui attira beaucoup de persécutions. Les vertus et les austérités remplirent le reste de sa carrière, qu'il termina en 1106, à l'âge de 96 ans. Le pape Alexandre VI nomma des commissaires pour procéder à sa canonisation, qui ne fut prononcée qu'en 1523 par Adrien VI. La nouvelle de cette apothéose chrétienne irrita tellement Luther, qu'il composa en allemand un Traité écrit avec emportement *contre la nouvelle idole qu'on doit élever à Misne*. Jérôme Emser, qui avoit déjà composé la vie du saint avant que l'hérésiarque eût dogmatisé, réfuta dans la même langue toutes ses calomnies.

† I. BENOIT *ou* BENOIST (saint), né jumeau de sainte Scholastique, en 480, à Norcia, ville du duché de Spolette. Il fut élevé à Rome dès sa plus tendre jeunesse, et s'y distingua par son esprit et sa vertu. A l'âge de 16 ou 17 ans, il se retira du monde, où sa naissance lui promettoit de grands avantages. Une caverne affreuse dans le désert du Sublac, en italien *Subliaco*, à quarante milles de Rome, fut sa première demeure : il se vit bientôt entouré d'une multitude de disciples; le malheur pouvoit contribuer autant que la religion à peupler ces solitudes. Le Goth Totila ravageoit l'Italie; il n'y avoit plus de sûreté dans les villes, ni dans les campagnes. Il bâtit jusqu'à douze monastères. Ses succès excitèrent l'envie. Il quitta cette retraite, et vint à Cassin, petite ville sur le penchant d'une haute montagne. Les paysans de ce lieu étoient idolâtres; à la vue de Bonoît ils se firent chrétiens. Leur temple, consacré à Apollon, devint un oratoire. On y vit bientôt s'élever un monastère, devenu le berceau de l'ordre bénédictin. Son nom se répandit dans toute l'Europe. Totila, roi des Goths, passant dans la Campanie, voulut le voir; et pour

éprouver s'il avoit le don de prophétie, comme on le disoit, il lui envoya son écuyer revêtu des habits royaux. Le saint le reconnut. Totila vint ensuite : Benoît lui reprocha le mal qu'il avoit fait, l'exhorta à le réparer, et lui prédit, à ce qu'on prétend, ses conquêtes et sa mort. On ajoute que le Goth parut beaucoup moins barbare depuis cette entrevue. Saint Benoît mourut un an après, 543, suivant le P. Mabillon. Ce ne fut que dans le 8e siècle, dit Baillet, que le culte de saint Benoît s'étendit au-delà du lieu de son tombeau. Bède l'ayant placé dans son Martyrologe, sa fête s'établit dans les maisons de son ordre, et bientôt après dans toute l'Eglise d'Occident. Les Grecs même, qui célèbrent peu de saints latins, l'instituèrent chez eux. Cette règle, adoptée par la plupart des cénobites d'Occident, tendoit sur-tout à les détourner d'une contemplation oisive, qui avoit produit beaucoup de maux dans les monastères de l'Orient. Le travail des mains, ordonné par le sage législateur, fut à la fois la source de la tranquillité des premiers moines et de l'opulence de l'ordre. Cette opulence, l'autorité que saint Benoît avoit donnée aux abbés, lesquels devoient avoir une table séparée, et d'autres avantages dont le fondateur n'auroit pas abusé, et dont ses successeurs abusèrent pour asservir leurs inférieurs, affoiblirent peu à peu la discipline; et ce fut un malheur dans les siècles barbares. « L'ordre de Saint-Benoît fut long-temps, dit un écrivain célèbre, un asile ouvert à tous ceux qui vouloient fuir les oppressions du gouvernement goth et vandale. Le peu de connoissances qui restoient chez les hommes fut perpétué dans les cloîtres. » Les bénédictins transcrivirent beaucoup d'auteurs sacrés et profanes. Nous leur devons en partie les plus précieux restes de l'antiquité, ainsi que beaucoup d'inventions modernes. On reprocha à cet ordre, célèbre ses grandes richesses; mais toutes n'étoient pas le fruit des donations faites à saint Benoît et à ses enfans. C'est en défrichant avec beaucoup de peine des forêts incultes et des terres ingrates, qu'ils se les étoient en partie procurées. Une justice qu'on ne peut s'empêcher de rendre aux bénédictins, c'est que, dans les fureurs de la ligue, ils ne portèrent pas les armes contre leur souverain, comme tant d'autres religieux. Les réformes qu'a éprouvées en différens temps l'ordre de Saint-Benoît l'ont partagé en plusieurs branches. Saint Bernon, abbé de Cluni, forma cette congrégation l'an 910. Celle de Sainte-Justine de Padoue ou du Mont-Cassin, fut établie en 1408, et se renouvela en 1504. La congrégation de Saint-Maur commença, en 1621, par les soins de dom Didier de La Cour, et se soutint long-temps avec honneur dans la littérature et dans l'Eglise. La réforme de Saint-Vannes et de Saint-Hidulphe, établie en Lorraine par le réformateur de celle de Saint-Maur, a produit aussi des savans dont les noms ne périront point dans la république des lettres, tels que dom Calmet, dom Cellier, etc. — L'ordre de Saint-Benoît fut encore la tige de plusieurs autres. Les plus considérables sont ceux des camaldules, de Vallombreuse, des chartreux, de Cîteaux, de Grammont, des célestins. C'est aux bénédictins que convient proprement le nom de moines, *monachi*, et les plus éclairés d'entre eux, tels que Martenne, Mabillon, Ruinart, s'en sont fait honneur à la tête de leurs ouvrages. Dans le droit canon on les appelle *Moines-Noirs* à cause de la couleur de leur habit, par opposition à celle des

Moines-Blancs. Ils n'étoient connus autrefois en Angleterre que sous ce nom, et leur nombre y étoit très-considérable avant les révolutions produites dans l'Eglise anglicane par le divorce de Henri VIII. — *Voyez* sur saint Benoît, sa Vie par dom Mège, 1690, in-4° ; et le Commentaire sur sa Règle, par dom Calmet, Paris, 1734, 2 vol. in-4°. Ceux qui craindroient les longs détails des Annales bénédictines de dom Mabillon ont l'Abrégé de l'histoire de l'ordre de Saint Benoît, par Bulteau, Paris, 1684, 2 vol. in-4°. On trouve dans le tome Xe de la Méthode pour étudier l'histoire, de l'abbé Lenglet, un ample catalogue des livres nécessaires pour connoître l'histoire du patriarche des bénédictins. Il y a encore de saint Benoît une *Lettre* adressée à saint Maur, son disciple, par laquelle il lui envoie des reliques ; elle se trouve dans *Galeria sepolcrale de Placide Puccinelli*, p. 160. Il écrivit aussi une autre *Lettre* à sa sœur sainte Scholastique, qui a été traduite en vers italiens par Ignazio Squarcialupi, bénédictin. Une chose digne de remarque, c'est qu'en 1595, il y avoit déjà plus de cent éditions de la Règle de Saint-Benoît, et que ce fut dans l'abbaye de Sublac ou Subliaco fondée par notre saint personnage que les artistes de Mayence, qui portèrent l'imprimerie en Italie, s'arrêtèrent à cause des moines allemands qui y étoient, et qu'ils y donnèrent, en 1465, la fameuse édition de Lactance, in-fol., qui est le premier livre imprimé en Italie. Le pape Pie VI (Braschi), parvenu au pontificat, continua de garder l'abbaye de Sublac ; il fit restaurer tous les bâtimens de cette maison.

† II. BENOIT (saint), abbé d'Aniane, dans le diocèse de Montpellier, étoit fils d'Aigulfe, comte de Maguelonne. Après avoir servi avec distinction dans la maison et dans les armées de Pépin et de Charlemagne, il s'enferma dans un monastère, dont il devint abbé ; il se retira ensuite dans une terre de son patrimoine, où il fonda l'abbaye d'Aniane. Ses réformes et son zele lui firent un nom dans la France ; Louis-le-Débonnaire l'établit chef et supérieur-général de tous les monastères de son empire. Benoit mourut en 821. Il fut en France et en Allemagne ce que saint Benoît avoit été en Italie, donnant des leçons et des exemples, labourant et moissonnant avec ses frères. On a de lui *Codex regularum*, avec une Concorde des règles, qui montre ce que la règle de Saint-Benoît a de commun avec celle des autres fondateurs. Sa Vie écrite par Ardon Smaragdus, se trouve à la tête de la Concorde des règles du même saint Benoît, que dom Hugues Ménard fit imprimer avec des notes en 1638, in-4°.

III. BENOIT BISCOP (saint), né dans le Northumberland en Angleterre l'an 628, mourut en 703. Après avoir porté les armes, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et fit son noviciat dans le célèbre monastère de Lérins en Provence. De retour dans sa patrie, il travailla avec zèle au progrès de la religion : il y établit le chant grégorien et toutes les cérémonies romaines.

IV. BENOIT Ier, surnommé *Bonose*, successeur de Jean III dans le pontificat, en 574, consola Rome affligée par deux fléaux, la famine et les Lombards. Il mourut le 30 juillet 578, après avoir tenu les clefs quatre ans et deux mois.

V. BENOIT II, prêtre de l'église de Rome, pape le 26 juin 684, après Léon II. Constantin Pogonat respec-

ta à tel point sa vertu, qu'il permit au clergé d'élire les papes, sans l'intervention de l'exarque ou de l'empereur. Il mourut le 8 mai 685, n'ayant siégé que dix mois et douze jours. On voit son tombeau au Vatican, avec une épitaphe en vers latins, dans laquelle on dit « qu'il a laissé de grands monumens : des vertus. »

† VI. BENOIT III, Romain, pape malgré lui, le 1er septembre 855, après Léon IV, souffrit sans murmurer les mauvais traitemens de l'antipape Anastase. Il mourut le 10 mars 858. C'étoit un homme simple, humble, et animé d'une véritable piété. C'est entre Léon IV et Benoît III que d'anciens chroniqueurs et quelques protestans modernes placent la prétendue papesse Jeanne, sous le nom de Jean VIII. C'étoit, selon ces bonnes gens, une fille déguisée en garçon, qui, étant parvenue à la tiare, accoucha en habits pontificaux dans une procession au Colysée de Rome. Cette fable, racontée comme une vérité par 70 auteurs orthodoxes, entre lesquels il y a plusieurs religieux et des saints canonisés, n'est plus aujourd'hui crue de personne. Les calvinistes l'ont opposée long-temps aux catholiques; mais à présent ils rougiroient de la citer. Les protestans, qui tiennent encore à cette histoire fabuleuse, parlent d'une chaise percée, construite pour vérifier le sexe des nouveaux papes. Il est vrai qu'on montre dans le garde-meuble de Saint-Jean-de-Latran une chaise de porphire, qui paroissoit propre à cet usage. Mais ce meuble, artistement travaillé, remonte évidemment aux siècles du paganisme, où la sculpture étoit parfaite. Cette chaise, qui n'a pu être sculptée dans les âges de la barbarie, servoit probablement à prendre le bain ou à remplir quelque cérémonie superstitieuse; et sa forme a pu donner lieu aux conjectures malignes des ennemis de l'Eglise romaine.

VII. BENOIT IV, Romain, élevé au pontificat après Jean IX, au mois de décembre 900, sage dans un temps de corruption, et père des pauvres, mourut au commencement d'octobre 903, après avoir siégé trois ans et environ deux mois. Il avoit couronné empereur à Rome Louis III, dit *l'Aveugle*, que le cruel Bérenger traita si indignement dans la suite.

VIII. BENOIT V, souverain pontife après la mort de Jean XII, en 964, durant le schisme de Léon VIII, fut emmené à Hambourg par l'empereur Othon. Les Romains qui l'avoient élu, et qui avoient promis de le défendre contre Léon VIII et l'empereur, furent contraints de l'abandonner à Othon, et de reconnoître pour pape le rival de Benoît V. Il mourut le 5 juillet 965. C'étoit un pontife savant, vertueux, et digne de la triple couronne, si son élection eût été plus régulière.

IX. BENOIT VI, Romain, fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre le 22 septembre 972, après Jean XIII. L'antipape Boniface le fit étrangler l'an 974 dans sa prison où il avoit été enfermé par Crescentius, fils du pape Jean X et de la fameuse Théodora.

X. BENOIT VII, successeur de Donus II, en 975, mourut le 10 juillet 983, après avoir donné de grands exemples de vertu.

† XI. BENOIT VIII, évêque de Porto, succéda à Sergius IV le 7 juin 1012. La tiare lui fut disputée par un Grégoire, qu'une partie du peuple avoit élu. Benoît passa d'Italie en Allemagne, pour implorer le secours de l'empereur Henri

II. Ce prince le fit rentrer à Rome, et vint s'y faire couronner avec Cunégonde son épouse. Benoît VIII changea la formule de cette cérémonie. Il lui demanda d'abord sur les degrès de l'église de Saint-Pierre : « Voulez-vous garder, à moi et aux papes mes successeurs, la fidélité en toutes choses ? » C'étoit, dit un historien, une espèce d'hommage, que l'adresse du pape extorquoit de la simplicité de l'empereur. Le moine Glaber rapporte que Benoît donna en même temps à Henri une pomme d'or, enrichie de deux cercles de pierreries, croisés, et surmontés d'une croix d'or. La pomme représentoit le monde, la croix la religion, et les pierreries les vertus. Glaber, en rapportant ce fait, dit « qu'il paroît très-raisonnable et très-bien établi, afin de conserver la paix, qu'aucun prince ne prenne le titre d'empereur, sinon celui que le pape aura choisi pour son mérite, et à qui il aura donné la marque de cette dignité. » En 1016, les Sarrasins, venus par mer en Italie, menacèrent les domaines du pape. Benoît, à la tête des évêques et des défenseurs des églises, les attaqua, les mit en fuite, et les fit tous massacrer. Leur reine fut prise et eut la tête coupée ; ce qui irrita tellement le prince sarrasin, qu'il envoya au pape un sac plein de châtaignes, et lui fit dire par le porteur que, l'année suivante, « il lui amèneroit autant de soldats. » Le pontife, pour toute réponse, remit au messager une caisse remplie de millet, annonçant par-là au monarque « qu'il trouveroit autant et plus de guerriers, s'il revenoit une seconde fois. » Intimidé peut-être par cet hiéroglyphe, le Sarrasin n'exécuta pas sa menace. Benoît VIII battit aussi les Grecs, qui étoient venus ravager la Pouille. Ce pontife politique et guerrier mourut le 10 juillet 1024.

† XII. BENOIT IX, successeur de Jean XIX, monta sur le trône pontifical à l'âge de 12 ans, en 1033. Son père Albéric, comte de Tusculum, le lui avoit procuré à prix d'or. Le peuple romain, lassé de ses infamies, le chassa de Rome. Il y rentra quelque temps après. Désespérant de s'y maintenir, il vendit le pontificat comme il l'avoit acheté. Il reprit la tiare pour la troisième fois ; mais au bout de quelques mois il y renonça pour toujours. Il mourut dans le monastère de la Grotte-Ferrée, en 1054, où il s'étoit retiré pour expier ses fautes. *Voyez* GRÉGOIRE, n° VI.

XIII. BENOIT X, antipape, placé le 30 mars 1058 sur le siége de Rome par une troupe de factieux, fut chassé quelques mois après par les Romains, qui élurent Nicolas II. Il mourut le 18 janvier 1059. Cet usurpateur est compté sous le nom de Benoît X parmi les souverains pontifes.

† XIV. BENOIT XI (Nicolas Bocasin), général de l'ordre des frères prêcheurs, fils d'un berger, ou, selon d'autres, d'un greffier de Trévise, fut fait pape le 22 octobre 1304, après Boniface VIII. Il annulla les bulles de son prédécesseur contre Philippe-le-Bel, et rétablit les Colonnes. Il fut empoisonné par quelques cardinaux mécontens, si l'on en croit les bruits qui coururent alors. Il mourut à Pérouse le 6 juillet 1304, après avoir tenu le saint-siége huit mois et quinze jours. Il fut enterré en cette ville, sans cérémonies, dans l'église des frères prêcheurs. Benoît XI étoit sage et modéré. On raconte que sa mère étant venue le voir avec des habits superbes, il ne voulut jamais la recevoir qu'elle n'eût repris les habits de son premier état. Il avoit commenté l'Ecriture sainte, et a été béatifié en 1733.

† XV. BENOIT XII, appelé *Jacques-de-Nouveau*, surnommé *Fournier*, peut-être parce que son père étoit boulanger, naquit à Saverdun, au comté de Foix. Il étoit docteur de Paris, cardinal-prêtre du titre de Saint-Prisque. On l'appeloit *le cardinal Blanc*, parce qu'il avoit été religieux de Cîteaux et qu'il en portoit l'habit. Il fut élu unanimement le 20 décembre 1334, après Jean XXII. Comme sa naissance étoit fort obscure, les cardinaux furent tout surpris de ce choix unanime, et le nouveau pape lui-même autant que les autres. « Vous avez choisi un âne », leur dit-il, voulant sans doute leur faire entendre qu'il ne se sentoit pas propre aux intrigues et aux manéges. Mais il étoit profond dans la théologie et la jurisprudence. Il confirma les anathèmes de son prédécesseur contre Louis de Bavière, et excommunia les fratricelles. Il publia une bulle pour la réforme de l'ordre de Cîteaux, voulant que les abbés ne fussent habillés que de brun et de blanc, et n'eussent point avec eux de damoiseaux, c'est-à-dire de jeunes gentilshommes qu'ils avoient à leur suite comme les autres seigneurs. Il révoqua toutes les commandes données par ses prédécesseurs, excepté celles des cardinaux et des patriarches, et toutes les expectatives dont Jean XXII avoit surchargé les collateurs des bénéfices. Ce pieux pontife mourut le 25 avril 1342 à Avignon, où il jeta les fondemens d'un palais qui subsiste encore. Une tête couronnée lui ayant fait demander quelque chose d'injuste. « Si j'avois deux ames, répondit-il à celui qui le sollicitoit, j'en pourrois donner une pour le prince qui vous envoie ; mais n'en ayant qu'une, je ne veux pas la perdre. » Il pensoit « que les papes devoient, comme Melchisédech, n'avoir ni père, ni mère, ni parens. » Il avoit une nièce qu'il refusa à plusieurs grands seigneurs, et qu'il maria à un bon négociant de Toulouse. Les deux époux étant allés le saluer à Avignon, il les garda une quinzaine de jours auprès de lui ; ensuite il les congédia en leur donnant une somme assez modique. « Jean Fournier, votre oncle, leur dit-il, vous fait ce petit présent ; à l'égard du pape, il n'a de parens et d'alliés que les pauvres et les malheureux. » On le représentoit la main fermée, afin de marquer combien il étoit avare du bien de l'Eglise. On a de lui quelques ouvrages.

† XVI. BENOIT XIII, né à Rome en 1649, de la famille illustre des Ursins, prit en 1667 l'habit de Saint-Dominique à Venise, fut cardinal en 1672, archevêque de Manfrédonia, puis de Césene, ensuite de Bénévent. Il étoit dans cette dernière ville le samedi 5 juin 1688, lorsqu'un tremblement de terre, qui la renversa presque toute, ruina le palais archiépiscopal, où il étoit resté seul avec un gentilhomme. Ils furent précipités l'un et l'autre du second appartement jusque sur la voûte de la cave. Le gentilhomme fut écrasé sous les ruines ; mais l'archevêque n'eut que de légères blessures, quelques bouts de canne de roseau ayant formé sur sa tête une espèce de toit sous lequel il avoit la liberté de respirer. On le tira de là au bout d'une heure et demie. Il prêcha le jour même. Bénévent, qu'il enrichit de plusieurs édifices, le reconnoit pour un de ses restaurateurs. Il tint des synodes, veilla sur les séminaires, et réforma son clergé. Ses vertus le firent élire pape le 29 mai 1724. Il assembla un concile à Rome l'année d'après pour confirmer la bulle *Unigenitus*. Il approuva ensuite la doctrine des thomistes sur la grace et la prédestination. Benoît XIII mourut le

21 février 1730, âgé de 81 ans. Sa mémoire est en bénédiction à Rome, qu'il édifia par ses exemples et qu'il soulagea par ses bienfaits. Un zèle plus éclairé, un caractère moins indéterminé, voilà ce qu'il lui auroit fallu pour en faire un grand pontife. Le cardinal Coscia, son favori, qui avoit abusé de son autorité, faillit à être massacré par la populace, et fut obligé de prendre la fuite. Les Béneventins, trop favorisés par ce ministre, devenus comme lui l'objet de la haine publique, furent dépouillés par le peuple dès que Benoît eut fermé les yeux. Coscia leur protecteur fut enfermé dans le château Saint-Ange, et mourut en 1755, comblé de biens et de l'exécration publique. *Voyez* Benoit, n° XVIII.

† XVII. BENOIT XIV naquit à Bologne en 1675, de la famille de Lambertini. Après s'être distingué dans ses études, il fut successivement revêtu des plus grandes dignités ecclésiastiques, nommé archevêque titulaire de Théodosie en 1724, enfin cardinal en 1728. Lorsqu'il reçut le chapeau, il écrivit à un de ses amis : « Il faut croire bien fortement à l'infaillibilité du pape, pour se persuader qu'il ne s'est pas trompé dans ma promotion. On veut à toute force que je sois une éminence, moi qui suis le plus petit homme du monde. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans cette nouvelle méthamorphose je ne changerai que de couleur, et que je serai toujours Lambertini par mon caractère. » Clément XII ne s'en rapporta pas plus à sa modestie que Benoît XIII, de qui il tenoit la pourpre romaine. Il le nomma à l'archevêché de Bologne en 1731. Après la mort de ce pontife, en 1740, Lambertini lui succéda le 17 août, sous le nom de Benoît XIV. Le conclave où il fut élu dura plus de cinq mois. Les cardinaux étoient partagés en deux factions. Celle qui portoit le cardinal Aldrovandi lui donna constamment trente-trois voix chaque jour pendant deux mois, sans pouvoir lui en assurer une trente-quatrième qui auroit décidé l'élection. « Le cardinal Albani, chef de la faction contraire, feignit, dit Duclos, de se laisser gagner pour Aldrovandi, qui eut l'imprudence d'en marquer sa reconnoissance dans un billet, dont Albani se prévalut pour accuser Aldrovandi d'intrigue. Celui-ci, voyant quelques-uns de ses partisans prêts à se détacher de lui, les tourna tous vers Lambertini, pour les enlever du moins à Albani, dont la faction, lasse du conclave, accéda à Lambertini, à qui personne n'avoit d'abord pensé, et qui eut l'unanimité. » Lui-même détermina, pour ainsi dire, son élection par une plaisanterie. Voyant que les cardinaux avoient long-temps délibéré. Lambertini leur dit : « Eh! pourquoi vous consumer ici en discussions et en recherches? Voulez-vous placer sur la chaire pontificale un saint? élisez Gotti : — Un politique? choisissez Aldrovandi : — Un bon compagnon? prenez-moi. Chaque année de son pontificat a été marquée par quelque bulle pour réformer des abus, ou pour introduire des usages utiles. La modération, l'équité, l'esprit de paix ont été l'ame de son gouvernement. Il avoit cultivé les lettres avant de monter sur le trône pontifical, et les protégea dès qu'il y fut monté. (*Voy.* Muratori, Noris.) Il fonda des académies à Rome, et envoya des gratifications à celle de Bologne. Il fit tracer une méridienne, tirer de terre l'obélisque du Champ-de-Mars, appelé fort mal à propos l'*obélisque de Sésostris*, et orna Rome de plusieurs monumens antiques. La Sorbonne reçut de lui son portrait et ses ouvrages. Il sut accompagner ses générosités d'une délicatesse qui les

rendoit plus précieuses. L'abbé Gagliani, célèbre littérateur, fut chargé par ce pontife de ramasser diverses matières du Vésuve. En lui renvoyant une caisse de ces curiosités naturelles, il y joignit un billet qui ne contenoit que ces mots : *Dic ut lapides isti panes fiant.* — Benoît XIV lui répondit ainsi, en lui envoyant le brevet d'une pension considérable : « Vous ne doutez pas de l'infaillibilité du souverain pontife, je vous en donne une nouvelle preuve. C'est à moi qu'il appartient d'expliquer les textes de l'Écriture sainte ; je dois toujours en saisir l'esprit, et je ne l'ai jamais saisi avec plus de plaisir que dans cette occasion. » Sa conversation étoit aimable, et son esprit enjoué. « Je n'ai point, dit-il, une physionomie papale, parce que je ne suis pas assez grave ; je prierai les peintres et les sculpteurs de me la donner. » Ce fonds de plaisanterie et d'urbanité qu'il porta sur le saint siége, il l'avoit eu dès son enfance. Etant jeune avocat, il fit à Gènes un voyage de plaisir avec quelques-uns de ses confrères, qui vouloient retourner à Rome par mer. « Prenez cette route, leur dit Lambertini, vous autres qui n'avez rien à risquer ; mais moi qui dois être pape, il ne me convient pas de mettre à la merci des flots César et sa fortune. » — Il avoit banni l'étiquette d'un petit appartement qu'il s'étoit fait construire à Monte-Cavallo ; et là, au milieu de ses *familiers* les plus intimes et d'étrangers choisis, il rioit comme s'il n'eût pas été pape. C'est ainsi qu'il se soulageoit du poids des affaires pour lesquelles il avoit une aversion décidée, et qu'il abandonnoit presque entièrement au cardinal Valenti, son ministre. Les Romains, fâchés quelquefois que Benoît XIV ne gouvernât pas par lui-même, disoient de lui : *Magnus in folio, parvus in solio.* Benoît XIV se rendoit lui-même justice de bonne grace. Il disoit un jour au cardinal Portocarréro : « Vous devez être las d'un pape qui écrit toujours ; et vous feriez bien de ne pas prendre un docteur pour mon successeur. » Le bon Espagnol, qui savoit que Benoît XIV avoit donné plusieurs chapeaux à des prélats qui ne se piquoient pas de science, lui répondit ingénument : « Votre sainteté y a trop bien pourvu dans sa dernière promotion, pour ne pas se tranquilliser sur cet article. » Cette aversion des affaires le jetoit facilement dans l'impatience lorsqu'il traitoit avec les ambassadeurs. Il dit un jour à celui de Venise, qui l'avoit interrompu souvent par des objections : « Si vous avez été à la comédie, M. l'ambassadeur, vous savez que quand le docteur parle, le pantalon se tait. » — Cette vivacité n'étoit que passagère, et il reprenoit à l'instant sa bonne humeur. Il venoit un jour de se quereller avec le cardinal-vicaire ; M. de Penthièvre survient et le trouve encore tout échauffé de la dispute : « Mon prince, lui dit le saint-père, je suis toujours enchanté de vous voir, mais fâché que vous me trouviez dans cette situation ! » Puis tout d'un coup se tournant vers son crucifix : « Mon Dieu ! dit-il, que vous et moi sommes mal en vicaire ! » Ce pontife mourut le 3 mai 1758, à 83 ans, et eut pour successeur Clément XIII. Les *Ouvrages* de Benoît XIV sont en 16 vol. in-fol. Les cinq premiers ne traitent que de la béatification et canonisation des saints : la matière y est épuisée. L'abbé Baudeau en a donné un Abrégé en français, en 1759, in-12. Le sixième contient les actes des saints qu'il a canonisés. Les deux tomes suivans renferment des supplémens et des remarques sur les volumes précédens. Le neuvième est un Traité du sacrifice de la messe. Le dixième traite des fêtes instituées en l'honneur de Jésus-

Christ et de la sainte Vierge. Giacomelli a traduit ces deux derniers ouvrages. Le onzième renferme les Instructions et les Mandemens qu'il avoit donnés avant d'être pape. Le douzième est un Traité sur le Synode; le meilleur et le plus répandu des ouvrages de ce pontife. Les quatre derniers sont un Recueil de ses brefs et de ses bulles. On remarque dans tous ses écrits une vaste érudition, et une profonde connoissance du droit civil et canonique, de l'histoire sacrée et profane. On a encore de Benoît XIV un *Martyrologe*, Rome, 1748, in-fol., et quelques autres ouvrages. Il avoit très-bien gouverné le diocèse de Bologne; et, malgré le ton gai et libre de sa conversation, il avoit des mœurs pures, et les vouloit telles dans ses prêtres. Il marquoit sur un livre particulier leurs qualités, bonnes ou mauvaises. Chacun y étoit caractérisé en deux mots, et avec énergie. Clément XII lui ayant porté des plaintes contre un vicaire dont les mœurs étoient irréprochables, Lambertini lui répondit : « Le rang suprême expose à la prévention, dont je puis me défendre, parce que j'ai le temps d'approfondir. On a calomnié auprès de votre sainteté l'abbé M***. C'est un bon ecclésiastique, et je prie tous les jours notre divin Sauveur pour qu'il soit aussi content de son vicaire que je le suis du mien. — J'ai voulu voir, disoit Lambertini, ceux que la haine publique maltraitoit; et, après les avoir observés, j'ai souvent remarqué que ces hommes peints avec les plus noires couleurs étoient presque toujours les victimes de la prévention et de l'envie. » Il n'adoptoit pas toutes les idées des partisans outrés de l'autorité du pape. « Moins de libertés gallicanes, disoit-il au père de Montfaucon, moins de prétentions ultramontaines, et nous mettrons les choses au niveau qu'elles doivent avoir. » — Le fils du ministre Walpole, à son retour d'Italie en Angleterre, lui rendit hommage par une inscription en anglais, puis traduite en italien par le marquis Niccolini de Florence, qu'on peut rendre ainsi en Français :

A PROSPER LAMBERTINI.
Evêque de Rome,
Surnommé BENOÎT XIV.
Qui, quoique prince absolu,
Régna avec autant d'équité
Qu'un doge de Venise.
Il rétablit le lustre de la tiare
Par les moyens
Qui seuls la lui ont fait obtenir,
C'est-à-dire par les vertus.
Aimé des papistes,
Estimé des protestans,
Prêtre humble et désintéressé,
Prince sans favori,
Pape sans népotisme,
Auteur sans vanité;
En un mot, homme
Que ni l'esprit, ni le pouvoir n'ont pu gâter.
Le fils d'un ministre favori,
Qui n'a jamais fait la cour à aucun prince,
Ni révéré aucun ecclésiastique,
Offre, dans un pays protestant libre,
Cet encens mérité
Au meilleur des pontifes
Romains.

Caraccioli a écrit sa Vie, Paris, 1784, in-12. Cet ouvrage étoit commencé du vivant de Benoît XIV, qui, après en avoir parcouru quelques cahiers, dit à l'auteur : « Si vous étiez historien et non panégyriste, je vous remercierois du cadre que vous m'avez présenté, et dont je suis très-satisfait. »

† XVIII. BENOIT, antipape, appelé *Pierre de Lune*, connu sous le nom de Benoît XIII, s'adonna d'abord à la jurisprudence civile et canonique. Il quitta cette étude pour porter les armes; la reprit ensuite et enseigna le droit dans l'université de Montpellier. Grégoire IX le fit cardinal, et Clément VII, légat en Espagne, sa patrie. Après la mort de ce pontife, les cardinaux d'Avi-

gnon élurent Pierre de Lune pour lui succéder le 28 septembre 1394. Il prit le nom de Benoît XIII. Le cardinal, avant son élection, avoit promis de se démettre, si on l'exigeoit, pour mettre fin au schisme; mais le pape oublia sa promesse. Il commença par la ratifier, amusa pendant quelque temps Charles VI, roi de France, et divers princes de l'Europe, le clergé de France, l'université de Paris, dont l'un des membres, Pierre d'Ailly, lui fit instituer, en 1405, la fête de la sainte Trinité, et finit par déclarer qu'il gardoit la tiare. Les rois dont il s'étoit joué, après s'être soustrait à son obéissance, résolurent de l'obliger par force à céder la tiare. Charles VI le fit enfermer dans Avignon. Benoît trouva le moyen de s'échapper, et se retira à Château-Renard. (*Voyez* CLEMANGIS.) Cet inflexible Aragonais fut déclaré schismatique, aux conciles de Pise et de Constance, et comme tel déposé de la papauté. C'est de lui que Gerson dit, dans le style de son temps, « qu'il n'y avoit que l'éclipse de cette Lune fatale qui pût donner la paix à l'Eglise. »—Benoît, anathématisé par les Pères des deux conciles, les anathématisa à son tour. Il se retira dans une petite ville du royaume de Valence, nommée *Paniscola*, et de ce trou il lançoit des foudres sur toute la terre. Il y mourut le 23 mai 1424, dans son obstination, à l'âge de 90 ans. Il obligea deux cardinaux qui lui restoient à élire Gilles Mugnos, Aragonais, chanoine de Barcelonne, qui se dit pape sous le nom de Clément VIII.

XIX. BENOIT GENTIEN, bénédictin de l'abbaye de Saint-Denys, se distingua par son éloquence au concile de Constance. On lui attribue une *Histoire anonyme du roi de France Charles VI.*

XX. BENOIT (Jean-Baptiste), célèbre mathématicien, natif de Florence, vivoit vers 1490. C'est lui, selon de Thou, qui a rétabli la gnomonique en Europe.

XXI. BENOIT (Guillaume), professeur en droit à Cahors, conseiller au parlement de Bordeaux, ensuite à celui de Toulouse, nous a laissé un *Traité sur les testamens*, 1582, in-fol. Il mourut en 1520.

XXII. BENOIT (Jean), né à Verneuil en 1483, docteur en théologie, de la maison de Navarre, mourut à Paris, curé des Saints-Innocens, en 1573. Il a fait des *Notes marginales en latin sur la Bible*, Paris, 1549, in-fol. On appelle cette Bible de *Benedicti ;* elle a été souvent réimprimée. Il a fini les *Scolies de Jean Gagny sur les Evangiles et les Actes des apôtres*, 1563, in-8°.

XXIII. BENOIT (René), Angevin, doyen de la faculté de théologie de Paris, curé de Saint-Eustache, confesseur de Marie, reine d'Ecosse, et ensuite professeur de théologie au collége de Navarre, fut choisi pour confesseur de Henri-le-Grand, à la conversion duquel il avoit beaucoup contribué. Il fut nommé à l'évêché de Troyes; mais sa *Traduction de la Bible*, publiée en 1566, in-fol. et 1568, 2 vol. in-4°, lui fit refuser les bulles par le pape. Cette version fut supprimée par la Sorbonne en 1567, et condamnée par Grégoire XIII en 1575. Elle avoit bien de la ressemblance avec celle de Genève, surtout dans les notes. Le docteur refusa quelque temps d'acquiescer à sa condamnation ; il y souscrivit enfin en 1598. Sa mort arriva dix ans après à Paris, en 1608. On a de lui plusieurs autres ouvrages, des *Sermons*, des *Catéchismes*, des *Livres de piété*, etc.

* XXIV. BENOIT (Alexandre),

anatomiste italien dans le 15e siècle, connu par son livre intitulé *Historia corporis humani*, Bâle, 1727, in-8°. On a imprimé tous ses ouvrages à Venise en 1535 et ensuite à Bâle, un vol. in-fol.

* XXV. BENOIT (le Père), dominicain de Paris, publia dans cette ville, en 1691, en 2 vol. in-12, l'*Histoire des Albigeois et des Vaudois*. Quoiqu'il n'épargne pas ces hérétiques, il ne dissimule pas non plus les cruautés des seigneurs qui se croisèrent contre eux. Il avoue qu'au siége de Béziers, en 1209, l'armée de Simon de Montfort passa tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, et qu'ils massacrèrent 7000 hommes qui avoient cherché un asile dans l'église de la Magdeleine. L'ouvrage du P. Benoît pourroit être mieux écrit ; mais il renferme des recherches curieuses.

† XXVI. BENOIT (Elie), savant ministre réformé, né à Paris en 1640, et réfugié en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, fut pasteur de l'église de Delft, et mourut en 1728. On a de lui plusieurs écrits estimés des protestans, I. *Histoire et apologie de la retraite des pasteurs, à cause de la persécution de France*, 1688, in-12. II. *Histoire de l'édit de Nantes*, Delft, 1695-1696, en 5 vol. in-4°. Il y a des recherches dans cet ouvrage, mais mal digérées. L'esprit de parti y domine. III. *Mélanges de remarques critiques, historiques, etc.* sur deux Dissertations de Toland, Delft, 1712, in-8°. Benoît, obligé de quitter sa patrie, ne fut pas plus heureux en Hollande. Il eut une femme, auprès de laquelle celle de Socrate auroit été un ange. Voici le portrait qu'il en fait dans des Mémoires manuscrits : « *Uxorem duxi. Vitiis omnibus quæ conjugi pacem amanti gravia esse possunt, implicita : avara, procax, jurgiosa, inconstans et varia indefessâ contradicendi libidine, per annos quadraginta septem miserum conjugem omnibus diris affecit.* » Quant au caractère du mari, il étoit patient, timide, aimant le repos, et cependant appliqué et diligent quand il étoit à l'ouvrage.

† XXVII BENOIT (le Père), savant maronite, naquit à Gusta, ville de Phénicie, en 1663, d'une famille noble. Dès l'âge de 9 ans, il fut envoyé au collége des Maronites, à Rome. Pendant treize années consécutives, il s'y appliqua avec les plus grands succès aux belles-lettres, aux langues orientales, et à la théologie. Il retourna ensuite dans son pays, d'où il fut renvoyé à Rome par les maronites d'Antioche, en qualité de député de leur église. Cosme III, grand-duc de Toscane, l'appela à Florence, le combla de graces, et lui donna la place de professeur d'hébreu à Pise. A l'âge de 44 ans, le Père Benoit se fit jésuite. Au sortir du noviciat, Clément XI le mit au nombre de ceux à qui il avoit confié le soin de corriger les livres sacrés écrits en grec. Il mourut à Rome en 1742, âgé de plus de 80 ans. On a de lui les deux premiers volumes de l'édition de Saint-Ephrem, continuée et achevée par le savant Assemanni. Le cardinal Quirini, qui lui devoit la connoissance des langues orientales et une partie de son érudition, l'avoit engagé à entreprendre cet ouvrage. Les Mémoires de Trévoux de l'année 1745 ont consacré une notice à la mémoire du P. Benoît, dont la vie a été écrite en italien par Louis Brenna.

XXVIII. BENOIT (Zaccharie), chartreux, né à Vicence dans le 16e siècle, a écrit en vers héroïques

la *Vie de S. Bruno*, fondateur de son ordre.

* XXIX. BENOIT *ou* BENOIST (Jérôme), graveur français, a résidé long-temps à Londres, où il travailloit pour des libraires. Il a gravé, en outre, plusieurs sujets de batailles et d'autres de sa composition. Né à Soissons en 1721, il est mort à Londres en 1770.

XXX. BENOIT CASTIGLIONE. *Voyez* BÉNÉDETTE, n° I.

* XXXI. BENOIT DE COURT. *Voyez* COURT.

XXXII. BENOIT DE TOUL. *Voy.* PICARD, n° III.

* BENONI (le Père), religieux franciscain à Naples. Doué de quelque éloquence, et connu par ses prédications à Naples, il fit servir ses talens à la cause de la révolution qui éclata dans cette ville en 1798. Il établit sa chaire au milieu de la place, et de là il haranguoit le peuple, l'évangile et le crucifix à la main. Après la reprise de Naples par le cardinal Ruffo, le Père Bénoni fut condamné à mort avec un autre moine de son ordre, qui avoit tenu la même conduite.

† BENSAITA (Mythol.), déesse des richesses, est honorée au Japon par une fête solennelle donnée par les pères à leurs filles dans une salle ornée de riches poupées, et remplie de tables garnies de gâteaux et de feuilles d'armoise. Cette déesse, dit-on, pondit cinq cents œufs, d'où sortirent cinq cents fils.

I. BENSERAD. *Voyez* BENTZERADT.

† II. BENSERADE (Isaac de) naquit en 1612 à Lions, petite ville de la haute Normandie. Il n'avoit que huit ans lorsque l'évêque qui lui donnoit la confirmation lui demanda s'il ne vouloit pas changer son nom hébreu d'Isaac pour un nom chrétien? — « De tout mon cœur, répondit cet enfant, pourvu qu'on me donne du retour. » Le prélat, charmé de cette saillie, dit: « Il faut le lui laisser, il le rendra illustre. » Le cardinal de Richelieu, dont il se disoit parent, lui donna une pension de 600 livres, qu'il perdit après la mort du ministre pour un méchant bon mot. Le cardinal Mazarin lui en fit une de 2000 liv. et lui donna ensuite plusieurs autres pensions sur des bénéfices; on croit qu'elles montoient à plus de 12000 francs. Benserade plaisoit beaucoup à la cour par sa figure, par son esprit, par sa conversation assaisonnée d'une plaisanterie fine, et qui flattoit ceux mêmes sur lesquels il l'exerçoit. Mais, quoiqu'il vécût familièrement avec les grands seigneurs, il observoit avec eux une grande circonspection. « Personne, disoit-il à l'un de ses amis, n'a plus d'attention que moi aux longues et aux brèves en leur parlant. Ce sont des lions qui me tendent des piéges par des caresses affectées : ils seroient ravis qu'il m'échappât quelque chose de peu mesuré, pour avoir le plaisir de me donner un coup de patte; mais, Dieu merci, je ne leur ai point encore donné cet amusement. » Benserade excella sur-tout dans les vers des ballets qu'il fit pour la cour avant que l'opéra fût à la mode. Il avoit un talent particulier pour ces pièces galantes. Il faisoit entrer dans les rôles des personnages de l'antiquité, ou de la fable, des peintures vives et piquantes, du caractère, des inclinations et des aventures de ceux qui les représentoient. — Toute la cour fut partagée, en 1651, sur le sonnet de *Job* par Benserade, et sur celui d'*Uranie* par Voiture. Il y eut deux

partis, les *Jobelins* et les *Uraniens*. Le prince de Conti fut à la tête du premier ; et sa sœur, madame de Longueville, pour l'autre. Ces deux sonnets firent beaucoup de bruit alors, et sans cela on n'en parleroit pas à présent. Le grand Corneille fit à ce sujet ce vers très-plaisant :

Pour deux méchans sonnets on demande : qui vive ?

Celui de Benserade finit par une pensée délicate. Il n'y a aucun mérite dans celui de Voiture. — Au commencement de l'inclination de Louis XIV pour La Valière, cette demoiselle chargea Benserade d'écrire pour elle à son amant. Le roi, que ce poëte courtisan savoit si bien louer, le combla de bienfaits, lui donna mille louis pour les tailles-douces de ses *Rondeaux* sur les Métamorphoses d'Ovide, Paris, 1676, in-4°, ouvrage pitoyable, qui ne méritoit pas une telle libéralité. Ce rondeau épigrammatique, qui fut fait à cette occasion, vaut mieux que tous ceux de Benserade :

A la fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière,
S'il veut donner un bon tour au rondeau,
Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
Cher Benserade il faut te satisfaire,
T'en écrire un. — Hé ! c'est porter de l'eau
A la fontaine.

De tes refrains un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire ?
Mais quand à moi j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers qu'il falloit laisser faire
A La Fontaine.

Benserade, dégoûté de la cour, se retira sur la fin de sa vie à Gentilli, où son seul amusement étoit de cultiver son jardin. Il avoit embelli sa retraite de diverses inscriptions, qui valoient peut-être mieux que ses autres ouvrages. On lisoit celle-ci en entrant :

Adieu, fortune, honneurs ; adieu, vous et les vôtres,
Je viens ici vous oublier :
Adieu toi-même, amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier.

Il mourut à Paris, en 1691, à 78 ans, d'une saignée, le chirurgien lui ayant coupé l'artère. Il étoit de l'académie française depuis 1674. Benserade étoit fécond en mauvaises pointes, il s'en moquoit lui-même, et il avoit raison. Son tort fut de les croire plaisantes ; sans cette persuasion, il ne les auroit pas risquées. Ses *Poésies* ont été recueillies par l'abbé Paul Tallemant, en 2 vol. in-12, 1697. Ses pièces de théâtre sont les tragédies de *Cléopâtre*, d'*Achille mourant*, et de *Méléagre*, jouées en 1636 ; deux comédies, *Iphise* et l'*Heureuse ambition*. Seneçai a un peu flatté Benserade dans ce portrait, d'ailleurs assez ressemblant :

Ce bel esprit eut trois talens divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule.
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers,
Il fut vieux et galant, sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

I. BENSI (Jules), peintre génois, mort en 1668, inventa divers instrumens pour réduire les tableaux. Il dessinoit parfaitement le relief et la perspective. La famille Doria l'occupa long-temps.

* II. BENSI (Bernard) naquit à Venise, le 16 juillet 1668, d'une famille originaire du Piémont. Il prit l'habit de l'ordre des jésuites le 1er juin 1705, et mourut en 1760. Il a laissé beaucoup d'ouvrages imprimés, entre autres, *Praxis tribunalis conscientiæ, seu Tractatus theologicus moralis de sacramento pœnitentiæ*, Bologne, 1742. On en trouve l'extrait dans les Nouvelles lettres de Venise,

1742 (page 370). *Dissertatio in casus reservatos Venetæ diœceseos*, Venitiis, 1743. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit; une proposition sur les *Tatti mammillari* obligea l'auteur à sortir de Venise. Concina n'oublia rien pour répandre le scandale sur cet ouvrage; il le réfuta de la manière la plus maligne. Plusieurs jésuites répondirent en faveur de Benzi, et réfutèrent les argumens de ses ennemis, s'appuyant de l'autorité de saint Thomas. Benzi fit ensuite une espèce de rétractation du mal qui pouvoit être le résultat de son opinion, et cette pièce commence ainsi: *Cum in meo libello nonnulla exciderint quæ audio multorum aures offendisse, etc.*

* BENSON (George), célèbre ministre dissident, né en 1699 au grand Salkeld, dans le Cumberland. En 1721, il fut nommé pasteur d'une congrégation à Abrugdon, dans le Berkshire. Il passa ensuite à Southwark. En 1710, il reçut le doctorat dans une université d'Ecosse. Il est mort en 1762. Les écrits qu'il a laissés sont, une *Explication de quelques Epîtres de saint Paul; l'Histoire de la fondation du christianisme*; des *Traités sur la persécution*; la *Vie de Jésus-Christ*; des *Sermons*, et des œuvres posthumes, qui ont été publiées en 1764, in-4°.

* BENT (Jean Van der), peintre de genre et de paysage, né à Amsterdam vers l'année 1650. Il fut élève de Pierre Wouwermans, puis de Van der Velde. Nous ne pouvons mieux le faire connoître qu'en disant qu'il avoit saisi la couleur et la touche de ces deux grands peintres, et qu'il composa dans leur manière. Bent, ne s'étant point marié, vivoit très-retiré chez un hôte qui lui vola quatre mille florins, fruit de ses veilles et de son économie. Cette perte, qu'il auroit pu réparer par son travail, lui fut si sensible, qu'il mourut de chagrin en 1690, regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

* BENTABOLE (Pierre), avocat, fils d'un entrepreneur des vivres dans la guerre de sept ans. Partisan des principes de la révolution, il fut nommé procureur-général du département du Bas-Rhin. Elu député de ce même département à la convention nationale, il fut un des plus ardens antagonistes du parti des girondins. Après la bataille de Nerwinde, perdue par Dumouriez, il demanda l'établissement d'une commission pour le juger. Le 8 mai, lors des progrès des Vendéens, il proposa la formation d'une armée de 40,000 hommes pour marcher contre eux; que le cânon d'alarme fût tiré, et le tocsin sonné dans les départemens environnant Paris, et la cessation de toute affaire civile et criminelle. Après le 31 mai, il proposa de mettre hors la loi Félix Wimpfen, commandant les fédéralistes du Calvados. Envoyé, à la fin d'août, à l'armée du Nord, il rendit compte de l'affaire de Limelle, des dispositions du général Houchard à Dunkerque, et destitua le général Hédouville, comme ex-noble. Le 3 octobre, lors du décret d'accusation contre les girondins, il s'opposa à ce que Ducos, Fonfrède et Vigée parlassent à la tribune pour leur défense. En décembre, lors du scrutin épuratoire fait aux jacobins, il reprocha à Hébert ses dénonciations contre Chabot: il attesta le patriotisme de Hérault-de-Séchelles, et regarda le rappel des prêtres et des nobles en mission comme injuste à l'égard de quelques-uns d'entre eux. Le 9 janvier 1794, lors de la présentation à la barre de la prétendue femme de

Châlier de Lyon, il lui fit accorder une pension égale à celle dont jouissoit la veuve de J. J. Rousseau. Un mois après, il appuya le rapport des décrets rendus pour la poursuite des crimes des 2 et 3 septembre 1792; se déclara contre Robespierre le 8 thermidor 1794, et le lendemain, il fit adopter une mesure en faveur des détenus comme suspects. Il entra, le 5 octobre suivant, au comité de sûreté générale. Depuis cette époque, entraîné par les circonstances avec les réacteurs, ramené quelquefois vers les jacobins, il parut flotter entre les divers extrêmes, sans tenir une route bien certaine. Le 16 octobre, il s'opposa à ce que la nation s'emparât des biens des parens d'émigrés. Le 5 novembre, il dénonça les membres des jacobins qui provoquoient le peuple à l'insurrection, et attaqua spécialement Billaud-Varennes, au milieu des marques d'improbation multipliées des partisans de la montagne. Il fut nommé président le 20 décembre. On le vit ensuite dénoncer tour à tour le journal de l'Ami du Peuple, par Lebois, continuateur de Marat, l'Orateur du Peuple, par Fréron; s'opposer à la rentrée des députés mis hors la loi; réclamer contre la proposition de suspendre toute radiation de la liste des émigrés; se plaindre de ce que des émigrés remplissoient des fonctions publiques; et combattre les mesures proposées pour le jugement des terroristes. Le 13 vendémiaire an 4, (10 octobre 1795), il fit arrêter la permanence de la convention, et proposa de mettre Barras à la tête de la force armée. Le 3 brumaire (25 octobre), il réclama le réarmement des patriotes qui avoient défendu la convention. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il fit charger le ministre de la police du travail des radiations, et de venger l'assassinat des patriotes du midi. Il demanda, dans le même temps, l'exclusion de Jean-Job Aimé du corps législatif, et occasionna un grand désordre dans le conseil, par quelques expressions offensantes relativement à l'entrée du nouveau tiers au mois de mai 1796. Il s'éleva contre le message du directoire, annonçant la clôture des clubs et sociétés populaires. En janvier 1797, il eut une rixe avec son collégue Goupillau de Fontenay, auquel il donna un coup d'épée. Le 19 août, il rappela la promesse du milliard faite aux défenseurs de la patrie, et provoqua un prompt rapport à cet égard. Immédiatement après le 18 fructidor (4 septembre 1797), il proposa de faire rendre gorge à tous les dilapidateurs des deniers de l'état. Il mourut à Paris, le 22 avril 1798. Bentabole étoit d'un caractère emporté, voulant se faire une réputation d'orateur, sans aucune idée juste; marchant selon les circonstances. Il étoit partisan de Danton; ce qui explique la haine qu'il voua à Robespierre, et qu'il fit éclater dès le 8 thermidor, en s'opposant à l'impression de son discours. Ainsi on doit à Bentabole d'avoir pris une part active pour anéantir Robespierre.

* I. BENTHAM (Edouard), théologien anglais, né à Ely en 1707. En 1731, il obtint une bourse au collége d'Oriel, et l'année suivante il fut reçu maître-ès-arts. En 1741, il eut une prébende dans la cathédrale d'Héréford, et fut ensuite trésorier de cette église. A la mort du docteur Fanshaw, il fut nommé professeur royal de théologie. Bentham mourut en 1776. Il a publié plusieurs *Sermons* isolés, et des *Traités sur des sujets de religion*.

* II. BENTHAM (Jacques), théologien anglais, élève d'abord d'Ely, ensuite du collége de la Trinité à Cambridge. En 1774, il étoit rec-

teur de Northwold. En 1777, chanoine d'Ely ; puis il fut recteur de Bowbrick-Hill ; et quand le chapitre d'Ely voulut réparer son église, il fut chargé de la conduite des travaux. Bentham a publié l'*Histoire des Antiquités de cette ville*, avec des planches, 1771, un vol. in-4°. Il est mort en 1794, âgé de 86 ans.

* BENTINCK (Guillaume), premier comte de Portland, né en Hollande d'une famille noble. Il vint en Angleterre avec le prince d'Orange, auquel il s'étoit dévoué par un acte d'affection et de courage. Quand ce prince fut malade de la petite vérole, on décida qu'il lui falloit la chaleur naturelle d'un jeune homme dans son lit. Bentinck, qui n'avoit jamais eu cette maladie, s'offrit pour ce service dangereux. Il gagna la petite vérole, et pensa en mourir. Cependant il guérit ; et son maître eut toujours pour lui une estime et une affection inaltérables. Quand ce prince monta sur le trône d'Angleterre, il créa Bentinck comte de Portland. Il obtint aussi plusieurs domaines seigneuriaux dans le Derbighshire. Le parlement en marqua tant de mécontentement, que ces graces furent révoquées. Mais le comte en reçut l'équivalent d'une autre manière. Il fut employé dans plusieurs offices civils et militaires de la plus haute importance. Son maître mourut dans ses bras, et lui-même finit sa carrière en 1709. Il a été enterré à l'abbaye de Westminster.

I. BENTIVOGLIO (Antoine) se rendit fameux dans le 14e siècle par ses richesses, par son courage et ses vertus. Il fut la tige d'une famille illustre, qui tiroit son origine d'un fils naturel de l'empereur Frédéric II, et son nom, d'un village de la Toscane, près de Ferrare. — Jean BENTIVOGLIO, son fils, se rendit maître de Bologne vers l'an 1400, et quoiqu'il perdit la vie dans une bataille en 1402, sa famille n'en resta pas moins en possession de cette ville jusqu'à l'année 1566, où le pape Jules II la lui enleva. Cette famille alors s'établit à Ferrare et à Milan.

† II. BENTIVOGLIO (Annibal) se rendit maître de Bologne, et gouverna cette ville avec fermeté. Les chefs de la famille Gisleri, feignant une réconciliation avec lui, le prièrent d'être parrain d'une fille de leur maison : et comme il se livroit à leurs embrassemens, ils l'assassinèrent, en 1745, dans l'église de Saint-Jean. Son fils Jean, guerrier intrépide ; plein d'énergie et de sagesse, s'affermit dans le gouvernement de sa patrie, en effrayant ses ennemis. Il fit une ligue avec le pape Sixte IV et le duc de Ferrare contre les Vénitiens, et battit complètement Jérôme Riario leur général. En 1506 ; le Pape Jules II s'empara de Bologne, et en chassa Bentivoglio. Les enfans de celui-ci furent massacrés ; et sa maison démolie par le peuple. Il se réfugia à Bursetto, près de Parme, où il mourut en 1508, à l'âge de 70 ans.

† III. BENTIVOGLIO (Hercule), né vers 1507 à Bologne, étoit neveu par sa mère d'Alfonse Ier, duc de Ferrare. Il occupa un des premiers rangs parmi les poëtes italiens du 16e siècle, et fut un des cavaliers les plus accomplis de son temps. Le duc de Ferrare l'employa en plusieurs négociations importantes ; dans lesquelles ses talens ne brillèrent pas moins que dans la poésie. Il mourut à Venise en 1583, âgé d'environ 76 ans. Ses *Poésies*, imprimées plusieurs fois, furent recueillies à Paris en 1719, in-12. On y trouve des *Satires*, des *Sonnets*, des *Comédies*, dont celles des *Fantômes* et *Le Jaloux* ont

été traduites en français par Jean Fabre, Oxford, 1731, in-8°. Les satires approchent beaucoup de celles de l'Arioste pour la justesse, la facilité et le sel qu'il a su y répandre : elles sont au nombre de six. Il prit aussi l'Arioste pour son modele dans ses comédies, et ne lui fut guere inférieur. Il ne faut pas confondre Hercule BENTIVOGLIO avec Hippolyte BENTIVOGLIO d'Arragone, mort en 1685, qui donna *trois Opéras*, et ajouta des machines à ce spectacle. Celui-ci étoit de Ferrare.

† IV. BENTIVOGLIO (Gui), né à Ferrare en 1579, de la même famille que le précédent, fut d'abord aumônier secret de Clément VIII, ensuite nonce en Flandre et en France. Il étoit à Paris lorsqu'il fut fait cardinal par Paul V en 1621. Louis XIII et toute la cour, dont il s'étoit fait chérir par sa prudence et ses manières honnêtes, le félicitèrent sur sa nouvelle dignité. Ce prince le chargea ensuite du protectorat de la France à la cour de Rome, où il fut reçu avec distinction. Sa probité, sa douceur, sa vertu, son esprit, ses lumières et ses services lui auroient procuré la tiare après Urbain VIII son ami, s'il n'etoit mort durant la tenue du conclave, le 27 avril 1644, à 65 ans. On a de lui, I. L'*Histoire des Guerres civiles de Flandre*, écrite en italien, imprimée à Cologne, 1633, 1636, 1639; 3 vol. in-4°; et à Paris, de l'imprimerie royale. Cet ouvrage sent l'homme d'état parfaitement instruit de ce qu'il raconte. Sa narration est plus serrée, et par conséquent plus intéressante que celle de Strada. II. Ses *Mémoires*, traduits par l'abbé de Vayrac, en 1713, à Paris, 2 vol. in-12. III. *Relation de la Flandre*, in-12. IV. Des *Lettres* estimées, et traduites en français, in-12. Mirœus le tient aussi pour auteur d'un ouvrage intitulé *Commentarii rerum ecclesiasticarum à Clementis VIII pontificatu ad tempora Urbani VIII*. Peu d'historiens modernes ont mérité d'être comparés à ceux de l'antiquité; Bentivoglio a eu cet avantage. C'étoit un très-bel esprit. Son style est aisé, naturel et pur. Ses réflexions, qu'il prodigue peut-être un peu trop, marquent une connoissance profonde de la politique et du cœur humain. « Bentivoglio, dit son traducteur, a fait éclater les talens de l'homme de lettres et de l'homme d'état. C'est à ces deux titres qu'il a illustré son siècle. Ils sont d'autant plus incontestables que l'un et l'autre sont évidemment consignés dans ses écrits. On peut prendre une juste idée de l'étude qu'il avoit faite, et des connoissances qu'il avoit acquises des règles de l'histoire et des meilleurs écrivains de l'antiquité, sur les traces desquels il a marché avec tant de gloire, par le jugement qu'il porte de l'histoire du jésuite Strada, son contemporain et son ami. « Il peint avec vérité et avec feu. Trop de zèle pour l'autorité ultramontaine, et trop d'attachement aux Espagnols, ont quelquefois égaré sa plume. » Au reste, il prétendoit qu'il avoit presque toujours composé à la hâte, dérobant quelques momens aux affaires, au tumulte de la cour, et luttant contre les obstacles d'une foible santé. Le cardinal a été peint assis par le célèbre Van Dick; et ce tableau se trouve dans la collection du musée français.

† V. BENTIVOGLIO (Corneille), né à Ferrare en 1668, mort à Rome en 1730, fut d'abord envoyé à Paris en qualité de nonce, dans un temps difficile, et nommé cardinal en 1719. Il a fait quelques ouvrages, entre autres, une *Traduction* en vers *sciolti* de la Thébaïde de

Stace. Il la publia sous le nom de Selvaggio Porpora.

† VI. BENTIVOGLIO (Françoise), femme de Galéote Manfrédi, prince de Forli en Italie. Irritée de l'indifférence et du mépris de son mari, qui avoit contracté, dit-on, un mariage secret avec une demoiselle de Faënza, elle gagna deux médecins pour l'assassiner. Elle feignit d'être malade, les fit venir dans sa chambre, avec des armes cachées sous leurs habits ; mais Galéote s'étant défendu contre ces assassins, elle prit un poignard et le lui plongea dans le cœur.

VII. BENTIVOGLIO - CALCAGNINI (Batilde), née à Ferrare, et morte à Rome en 1711, faisoit des vers loués par l'académie des Arcades, dont elle étoit membre, et des *Traductions* d'ouvrages français. Crescimbeni en fait mention dans son Histoire de l'Arcadie. Camille Caprara Bentivoglio, qui vivoit aussi à Rome en 1714, se distingua également par son savoir, et écrivoit bien en vers et en prose.

† I. BENTLEY (Richard), né à Oulton, dans le comté de Yorck, en 1662, fut bibliothécaire du roi Guillaume en 1693, après le savant Justel, et, en 1700, directeur du collége de la Trinité à Cambridge. Il mourut en 1742, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. Des *Sermons contre les incrédules*, traduits en plusieurs langues. Bentley fut le premier qui eut les 50 liv. sterl. que Boyle légua par son testament au théologien qui, dans huit sermons prononcés pendant le cours d'une année, défendroit la religion naturelle et révélée. II. Une excellente *Réfutation*, sous le nom supposé de *Philéleuthère* de Leipsick, du fameux Discours de Collins sur la liberté de penser. Armand de La Chapelle a traduit cet ouvrage sous le titre de *Friponnerie laïque*, Amsterdam, 1738, in-8°. III. Plusieurs savantes éditions d'auteurs grecs et latins, qu'il a enrichies de *Notes*, tels que Manilius, 1739, etc. Les Anglais regardent cet écrivain comme le meilleur critique.

* II. BENTLEY (Elisabeth), née à Norwich au mois de novembre 1767. Son père, quoique cordonnier, avoit reçu une bonne éducation. Ce fut lui qui lui apprit à lire, mais elle eut le malheur de le perdre en 1783. Deux ans après Elisabeth Bentley composa quelques vers qui furent applaudis par différentes personnes qui l'encouragèrent à continuer. Elle a donné en 1791 un *Recueil de Poésies*, dont les journaux du temps parlèrent avec éloge.

BENTZERADT (Charles-Henri), né dans le Luxembourg, se fit cistercien à Orval, à l'âge de 21 ans. Il en fut abbé pendant 39, et signala le temps de son gouvernement par son attention à soutenir la régularité que dom Bernard de Montgaillard, appelé communément le *Petit Feuillant*, y avoit introduite. Il mourut en 1707.

† I. BENVENUTI (Charles), né à Livourne le 8 février 1716, mort en 1789, à l'âge de 74 ans, se fit jésuite, et fut nommé professeur de mathématiques à Rome. Après l'extinction de son ordre, il se retira à Varsovie, près du roi de Pologne, qui lui témoigna la plus grande estime. On a de lui, I. Un *Abrégé de la physique générale*, 1754. Il y explique avec clarté les élémens de la physique, de la mécanique et de l'astronomie newtonienne. II. *Dissertation sur la lumière*, 1754, Rome. III. Une *Traduction* des Élémens de géométrie de Clairaut, Rome, 1751. IV. Des *Réflexions sur le jansénisme*,

1772. V. *L'Oraison funèbre d'Ancajani*, évêque de Spolette. Tous ces écrits sont en latin, et imprimés à Rome.

* II. BENVENUTI (Joseph), savant et laborieux chirurgien italien, exerça son art à Lucques, vers le milieu du 18e siècle. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Dissertationes et quæstiones medicæ magis celebres*. Luccæ, 1757, in-8°. II. *Riflessioni sopra gli affecti del moto a cavallo*, Lucques, 1760, in-4°. Il démontre dans cet ouvrage les avantages de l'équitation. III. *Dissertatio physica de lumine*, Vindobonæ, 1761, in-4°. IV. *De rubiginis frumentum corrumpentis causâ et medelâ*, Luccæ, 1762, V. *Observationum medicarum, quæ anatomiæ superstructæ sunt, collectio prima*, Luccæ, 1764, in-12. Ces observations roulent sur l'histoire des maladies, d'après l'ouverture des cadavres.

† BENZÉLIUS (Eric), docteur en théologie, archevêque d'Upsal, et sous-chancelier de l'université, mourut en 1709, à 67 ans. Né d'une famille fort obscure, il dut sa fortune à ses talens et à son mérite. Il apprit les langues latine, grecque et hébraïque. Le comte de La Gardie, chancelier du royaume de Suède, le choisit pour être auprès de ses enfans. Après avoir fait l'éducation de ces jeunes seigneurs, il se mit à voyager; il parcourut la Saxe et le Danemarck; ensuite il traversa l'Allemagne pour aller en France, d'où il passa en Angleterre et de là en Hollande : il retourna encore une fois en Allemagne, dans le dessein de voir l'Italie ; mais des affaires le rappelèrent à Upsal en 1665. Il consultoit les savans de chaque pays par où il passoit, et visitoit les plus belles bibliothèques. De retour en son pays, en 1666, il fut choisi pour remplir une chaire de professeur en théologie, avec une place d'assesseur dans le consistoire. Il reçut le titre de docteur en 1675. Deux ans après le roi Charles XI lui donna l'évêché de Strengues, et, en 1700, il fut nommé à l'archevêché d'Upsal. Il fut marié deux fois; de sa première femme il eut treize enfans. Il a publié plusieurs *Dissertations sur la vie des patriarches*. On a encore de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture sainte, l'histoire ecclésiastique et la théologie ; le plus considérable est une *Traduction suédoise de la Bible*, Stockolm, 1703, in-fol.

† I. BENZIO (Trifone), natif d'Assise, cultiva la poésie italienne depuis 1530 jusqu'à l'an 1570, et fut secrétaire de plusieurs pontifes. Son horrible laideur le fit comparer à un loup et à un sanglier ; sa douce philosophie, et son austère probité le firent surnommer le Socrate de Rome. Ses *Poésies* latines et italiennes, écrites avec grace et facilité, ont été recueillies par Pallavicin, Gruter et Varchi. On a encore de lui quelques *Lettres facétieuses* dans le recueil d'Atanazi.

II. BENZIO (Maximilien-Soldani), sculpteur florentin, né en 1658, et renommé pour l'exacte ressemblance et le fini de ses médaillons. On lui doit ceux de la reine *Christine de Suède* ; du pape *Innocent XI*, de *Côme III grand-duc de Toscane*, et de *Louis XIV*. Il sculpta ce dernier dans un voyage qu'il fit en France. Benzio exécutoit aussi avec succès les bas-reliefs et les statues.

* BENZON (Jérôme) a écrit en trois livres l'*Histoire de la découverte du Nouveau-Monde par les Espagnols*, dédiée au pape Pie IV, et imprimée à Venise en 1565 et 1572, in-8°. L'original italien a été traduit en latin et en français par Urbain Chauveton; il y en a aussi

des traductions anglaise, allemande, hollandaise; cette dernière a été publiée par Karel Van der Mander en 1650, in-4°.

† BÉOLCO (Ange), surnommé Ruzzante, naquit à Padoue, et mourut en 1542. Il étudia de bonne heure l'air, le geste et le langage des villageois, et en prit tout ce qu'il y avoit de naïf, de plaisant et de grotesque. C'étoit le Vadé des Italiens. Ses *Farces rustiques*, quoique écrites d'un style populaire, plaisent aux gens d'esprit, par la vérité avec laquelle les campagnards y sont représentés, et par les bons mots piquans dont elles sont assaisonnées. Il aima mieux être le premier dans ce genre que le second dans un autre plus élevé. Ses principales pièces sont, La *Vaccaria*, l'*Anconitana*, la *Moschetta*, la *Fiorina*, la *Piovana*, etc. Elles furent imprimées avec d'autres poésies du même genre en 1584, in-12, sous ce titre: *Tutte le Opere del famosissimo Ruzzante*.—*Voy*. CALMO.

BÉOTUS (Mythol.), fils de Neptune et petit-fils d'Eolus roi de l'Eolide, naquit à Métaponte en Italie, et succéda à son grand-père. Ses états prirent de lui le nom de Béotie, et il donna à sa capitale celui d'Arné sa mère.

* BERAL DES BAULX, seigneur de Marseille, grand amateur des lettres et même de philosophie, suivant Jehan de Nostre-Dame, qui nous apprend que ce seigneur ayant acquis d'un physicien catalan quelques ouvrages traduits de l'arabe, qui traitoient de l'astrologie, à laquelle il ajoutoit foi, devint extrêmement superstitieux après les avoir lus. Nostradamus ajoute que, malgré ce défaut, Béral des Baulx n'en épousa pas moins la fille du roi des Hérules et des Obotrites, et qu'il mourut en 1229 à la fleur de son âge; frappé de ce qu'un oiseau sinistre étoit venu se reposer sur le toit d'une maison située vis-à-vis la sienne. On ne sait d'après quelle autorité La Croix du Maine a avancé que ce Béral, dont on ne connoît rien, qui n'est cité nulle part, étoit aussi bon poëte que grand astrologue et mathématicien. Auroit-il suivi Nostradamus, qui fabriquoit des poésies et des vies à des gens qui n'avoient jamais existé que dans son imagination?

* BERANGER (Jean-Pierre), né à Genève en 1740, mort au commencement du 19e siècle, étoit destiné à une profession mécanique par des parens peu aisés. Mais son amour pour l'étude lui fit quitter de bonne heure un genre d'occupations qui peut-être l'eût rendu plus heureux. Elevé dans la classe des Genevois connus sous le nom de *natifs*, qui réclamoit l'égalité des droits politiques, il l'appuya par quelques écrits. Le 10 février 1770, un édit du conseil souverain le comprit dans un arrêt d'exil. Retiré à Lausanne, il y composa son *Histoire de Genève*, en 6 vol., ouvrage qu'on peut regarder comme un modèle de philosophie et d'impartialité. Ce furent encore Genève et ses révolutions qui lui fournirent le sujet des *Amans républicains*, ou *Lettres de Nicias à Cynire*, dans lequel il y a de l'abondance et de la chaleur. Dans un temps où J. J. Rousseau étoit persécuté, même par quelques-uns de ses concitoyens, Béranger entreprit son apologie dans un écrit intitulé *J. J. Rousseau justifié envers sa patrie*. Il composa, pour être placé à la tête des œuvres d'Abanzis, un *Eloge* de celui-ci qui n'est que le développement de la note de la nouvelle Héloïse, où l'auteur rend hommage à la vertu de ce philosophe. Il travailla à plusieurs jour-

naux de Genève et de Suisse, consacra quelques-uns de ses travaux à l'éducation, plusieurs à l'étude de la géographie, refondit celle de Busching, en 12 vol. in-8°, et publia une *Collection abrégée des voyages autour du monde*, 9 vol. in-8°. Il travailloit aussi à une nouvelle édition du *Dictionnaire de Vosgien*.

* **BERARDIER** (l'abbé), docteur en Sorbonne, ancien principal du collége de Quimper, puis principal et ensuite grand-maître du collége de Louis-le-Grand, fut député du clergé de Paris à l'assemblée constituante, où il n'étoit d'abord que suppléant, et remplaça l'abbé Legros qui mourut en 1790. Bérardier signa la protestation du 12 septembre 1791. Il avoit été chéri de tous les élèves confiés à ses soins. Camille Desmoulins, en sortant du collége, fit imprimer une épître en vers, ayant pour titre : Mes adieux au collége ; où il lui payoit un tribut de remercîmens et d'éloges d'autant moins suspects qu'ils couloient d'une plume tout-à-fait étrangère aux principes de celui qui en étoit l'objet. Lors de la constitution civile du clergé, Bérardier fit un ouvrage qui eut un grand succès et dont il parut quatorze éditions en six mois. Il est intitulé *les Principes de la foi sur le gouvernement de l'Eglise, en opposition avec la constitution civile du clergé*, ou *Réfutation du développement de l'opinion de M. Camus*, par un docteur en théologie, en 1 vol. En 1791, Camille Desmoulins voulant, par bizarrerie, recevoir la bénédiction nuptiale d'un prêtre insermenté, choisit Bérardier pour cette cérémonie, à laquelle assistoient, comme témoins, St.-Just et Robespierre. Au 2 septembre, Bérardier fut sauvé par Camille Desmoulins. Il mourut en avril 1794.

BERARDINI (Bérard), de Bari, a traduit en vers italiens une partie de l'*Enéide*. Cette traduction fut imprimée à Naples en 1555, in-8°.

BERARDO (Jérôme), né à Ferrare, vécut sous le gouvernement d'Hercule et d'Alfonse I, ducs d'Este. Il traduisit en vers deux comédies de Plaute, qui furent imprimées à Venise en 1530, in-8°.

† **BÉRAUD** (Laurent), né à Lyon le 5 mars 1702, mort le 26 juin 1777, se fit jésuite et commença sa carrière scientifique en professant les mathématiques à Avignon. Appelé à Lyon, on lui remit le soin de l'observatoire du grand collége de cette ville. Il y publia divers *Mémoires* couronnés par les sociétés savantes : 1° sur la cause de l'augmentation de poids que certaines matières acquièrent dans la calcination ; 2° sur les rapports qui se trouvent entre la cause des effets de l'aimant, du tonnerre et de l'électricité ; 3° sur l'influence de la lune, sur la végétation et l'économie animale ; 4° sur la question, si les animaux et les métaux ne deviennent électriques que par pure communication ? On doit encore à ce jésuite *La Physique des corps animés*, 1755, in-12. Il étoit correspondant de l'académie des sciences, et membre de celle de Lyon.

* **BÉRAUDIERE** (François de la), évêque de Périgueux. Il étoit de la noble famille de Rouet en Poitou. Mais la date de sa naissance et celle de sa mort sont également inconnues. On trouve dans le recueil des Opuscules de ce prélat, imprimé in-4° à Périgueux en 1635, sous le titre de *Otium episcopale*, I. Un poëme de la *France triomphante*. II. Un discours intitulé *Philadelphe*, parce que l'auteur y fait principalement l'éloge de l'affection de Louis XIII pour le duc d'Orléans. III. *Adresse de salut pour les dévoyés de la foi, au roi*, etc., etc. ; et d'autres poésies françaises assez

médiocres. Ses autres écrits consistent en *quelques harangues*, une *oraison funèbre de Henri IV*, et *des ouvrages de controverse*.

† BÉRAULD (Nicolas), Beraldus, natif d'Orléans, se distingua dans les premières années du 16e siècle, en l'université de Paris, par sa connoissance des belles-lettres et des mathématiques; il fut précepteur de l'amiral de Coligni et de ses deux frères. On a de lui une édition des *Œuvres de Guillaume*, évêque de Paris, 1516, in-fol.; une de l'*Histoire naturelle de Pline*. Henri Etienne a publié dans son édition d'Appien la traduction que François Bérauld a faite des deux livres de cet historien qui renferment les guerres d'Annibal en Espagne. *Voyez* Sennebier, Hist. litt. de Genève, tom. Ier, p. 387 et suiv.

† BÉRAULT (Josias), avocat au parlement de Rouen, vivoit sous Henri III. On a de lui un *Commentaire* fort estimé *sur la coutume de Normandie*. La cinquième édition de 1650, et la sixième de 1660, in-fol., sont les meilleures. Les libraires de Rouen ont réuni, en 1684, les commentaires de Bérault, de Godefroi et d'Aviron en 2 vol. in-fol.

* BERCEO (Gonzalez de), poëte espagnol. On ignore le lieu et l'année de sa naissance, mais on sait que cet écrivain florissoit vers le milieu du 13e siècle. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. Des *Stances sur les signes qui doivent annoncer le jugement dernier*. II. *Miracles de la Vierge*, précédés d'une allégorie ingénieuse en vers. III. *Complainte de la Vierge*, en forme de dialogue sur la passion et sur la mort de J. C. Ces ouvrages sont remarquables par l'idée qu'ils doivent donner de la langue espagnole encore au berceau.

BERCHEM. *Voyez* BERGHEM.

† BERCHOIRE, BERCHEURE *ou* BERCEURE (Pierre), né à S. Pierre du Chemin, village à trois lieues de Poitiers, fut barnabite et prieur de Saint-Eloi à Paris, où il mourut en 1362. Il fit, par ordre du roi Jean, la *Traduction française* de Tite-Live, dont il y a plusieurs beaux manuscrits à la bibliothèque impériale, sous les nos 6716-3, 6900, 6901, in-fol. Cette traduction est curieuse pour le temps où elle parut. On trouve dans un mémoire de l'abbé Sallier, inséré dans ceux de l'académie des inscriptions, une liste des mots français qui n'ont point de propres en latin. Elle se trouve en tête de son Tite-Live. Berchoire est encore auteur du *Réductoire moral* et du *Répertoire* ou *Dictionnaire moral de la Bible*, Devinter, 1477, in-fol., et Cologne, 1650. Il fit cette compilation dans une tour qui termine le jardin de S. Victor, où l'avoient fait enfermer ses opinions religieuses.

* BERCKMANS (Henri), né à Clunder, près de Willemstadt, en 1629, eut trois excellens maîtres, Wouwermans, Willeborts et Jordaens; après avoir essayé les différentes manières de ces écoles, il choisit la nature pour modèle. Berckmans peignoit déjà bien l'histoire, mais quelques portraits lui réussirent, et il ne fit plus d'autres tableaux. S'étant attaché au comte Henri de Nassau, après sa mort il alla s'établir à Middelbourg; et y fit le portrait du célèbre amiral Ruyter et celui de Jean Evertseis, qui furent trouvés si beaux, que tous les principaux de Hollande voulurent avoir le leur de sa main. Ce fut dans ce temps qu'il peignit les compagnies des archers et des arquebusiers que l'on voyoit à Middelbourg et à Wlissingue. Berckmans rendit par son travail sa fortune aussi considérable que sa

réputation. Ses portraits sont très-ressemblans, d'une belle couleur et bien dessinés.

* BERCKRINGER (Daniel), originaire du Palatinat, fut nommé professeur de morale à Utrecht en 1640, d'éloquence en 1648. Il est mort en 1667, laissant quelques ouvrages peu estimés. *Voyez* C. Burman, *Trajectum Eruditum*, page 24.

* BERE (Oswald), savant médecin allemand, né en 1472, et mort à Bâle en 1567, enseigna et pratiqua long-temps la médecine à Francfort. Comme il étoit protestant, il s'occupa plus de propager les opinions de sa secte que ses talens en médecine. Il a publié des *Commentaires sur l'Apocalipse de S. Jean;* il a composé un traité *de Veteri et novâ lege*, et un *Catéchisme pour la foi et pour les mœurs*, tiré des écrits de Cicéron, de Quintilien et de Plutarque.

BEREGANI (Nicolas), gentilhomme vénitien, né en 1627, reçut du roi de France le cordon de Saint-Michel, et se distingua dans le barreau par son éloquence, et dans la littérature par ses écrits. On lui doit sur-tout beaucoup de *Poésies*, qui se ressentent du mauvais goût de son siècle, et qui abondent en jeux de mots. Sa *Traduction en vers* de Claudien, avec de savantes observations, est son meilleur ouvrage. Elle fut imprimée à Venise en 1716, 2 vol. in-8°, trois ans après la mort de l'auteur.

* BERENGARIUS (Jacob), célèbre anatomiste de Carpo. Il est le premier qui ait employé l'onguent mercuriel dans les maladies vénériennes, et ce procédé lui rapporta beaucoup d'argent. Il mourut en 1527.

† I. BÉRENGER Ier, étoit fils d'Ebérard, duc de Frioul, et de Gisle, fille de Louis, dit *le Débonnaire*. Vers l'an 893, il se fit déclarer roi d'Italie. Il eut pour concurrent Gui, duc de Spolette, qui le défit dans deux batailles rangées. Il implora le secours de l'empereur Arnoul, qui passa en Italie, où il soumit plusieurs villes en 894 et 896. Mais en 898 les Italiens se soulevèrent contre Bérenger, dont la cruauté les indignoit et dont l'orgueil les révoltoit; ils appelèrent Louis Bozon, roi d'Arles et de Bourgogne, lequel s'étant engagé témérairement dans le pays ennemi, fut surpris par Bérenger, qui lui fit repasser les Alpes. L'année suivante Bozon revint en Italie à la tête d'une puissante armée, à laquelle tout céda. Il s'avança jusques à Rome, où il se fit couronner empereur, et régna quatre ou cinq ans; mais Bérenger le surprit à Vérone, et lui fit crever les yeux en 904. Le vainqueur se fit ceindre la couronne impériale par le pape Jean IX la même année, et par le pape Jean X en 915. L'année d'après, il joignit ses troupes à celles de ce pape et des autres princes, et défit les Sarrasins, qui faisoient de grands ravages en Italie. Mais, aveuglé par son bonheur, il irrita les grands, qui eurent recours à Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Bérenger appela à son secours les Hongrois, qui ravageoient alors l'Allemagne, et qui l'avoient remplie de carnage. Ils ne commirent pas moins d'excès en Italie, et Bérenger, qui les y avoit attirés, y devint plus odieux que ces barbares mêmes. Tout le monde s'y ligua contre lui; il perdit une bataille le 28 juin 922, près de Plaisance, contre Rodolphe. Il ne lui resta plus que Vérone, où il s'enferma, et où il fut assassiné en 924. Il ne laissa qu'une fille unique, Gisles ou Gilette, mère de Bérenger II, dit *le Jeune*. *Voyez* les articles OTHON, n° II. — LOUIS,

l'Aveugle, n° III. — LAMBERT, n° I. — *et* GUI, n° I.

† II. BÉRENGER II, dit *le Jeune*, fils d'Albert, marquis d'Yvrée, et de Gisles, fille de Bérenger I, se souleva, vers l'an 939, contre Hugues, roi d'Italie et d'Arles; mais il fut obligé d'aller implorer en Allemagne la protection de l'empereur Othon. Revenu en 945 avec des troupes, il se rendit maître d'une partie de l'Italie, et prit le titre de roi en 950, après la mort de Lothaire, fils de son compétiteur. Ses succès l'aveuglèrent. Il exerça une tyrannie si violente sur ses sujets, qu'ils appelèrent l'empereur Othon à leur secours. Ce prince, s'étant rendu maître de la personne de Bérenger en 964, l'envoya en Allemagne, où il mourut deux ans après, laissant une mémoire odieuse.

† III. BÉRENGER, archidiacre d'Angers, trésorier et écolâtre de Saint-Martin de Tours, sa patrie, fut condamné dans un concile de Rome en 1050. Il renouveloit les systèmes de Jean Scot, surnommé *Erigène*, et soutenus ensuite plusieurs siècles après par les sacramentaires. « Bérenger, dit Plucquet, voyant que le pain et le vin conservoient après la consécration les propriétés et les qualités qu'ils avoient avant la consécration, et qu'ils produisoient les mêmes effets, il en conclut que le pain et le vin n'étoient pas le corps et le sang de Jésus-Christ. Cette hérésie avoit déjà bien des fauteurs, parmi lesquels on comptoit Brunon, évêque d'Angers. Henri I, roi de France, se joignit au pape, et fit condamner l'hérésiarque dans un concile, où ce prince assista lui-même, avec les personnes les plus considérables du clergé et de la noblesse. Les Pères déclarèrent que si Bérenger et ses sectateurs ne se rétractoient pas, toute l'armée de France, le clergé à la tête, iroit les contraindre de se soumettre, ou les punir de mort. Le roi, en qualité d'abbé de Saint-Martin de Tours, donna ordre de ne point payer à Bérenger les revenus du canonicat qu'il possédoit dans cette église. Bérenger se rétracta au concile de Tours, en 1054; mais après le concile, il dogmatisa comme auparavant. Nicolas II assembla à Rome, en 1059, un concile de cent treize évêques; Bérenger y souscrivit une nouvelle abjuration et une profession de foi dressée par le cardinal Humbert. Il brûla ses écrits, et le livre de Jean Scot; mais à peine fut-il hors du concile, qu'il écrivit contre sa formule de foi, et accabla d'injures le cardinal qui l'avoit rédigée. Il ne laissa pas de condamner encore ses erreurs au concile de Rouen en 1063, et en 1075 à celui de Poitiers, où il manqua d'être tué. Grégoire VII le cita à Rome en 1078 à un concile qu'il célébroit alors : il y prononça encore sa rétractation. Deux ans après, il renonça de nouveau à ses erreurs dans un concile célébré à Bordeaux. Il mourut en 1088, conservant, suivant quelques uns, l'opinion qu'on l'avoit contraint d'abjurer. Oudin, dans une dissertation savante sur Bérenger, insérée dans son *Commentarius de scriptor. eccles. antiquis*, t. II, p. 622-643, place sa mort à l'an 1083. Nous avons de lui plusieurs ouvrages relatifs à ses disputes. Tels sont une *Lettre à Ascelin;* une autre *à Richard; trois Professions de foi*; et dans le *Thesaurus Anecdotorum de Martenne*, et dans les *Œuvres* de Laufranc, une partie de son *Traité contre la seconde profession de foi qu'on l'avoit obligé de faire*. — Bérenger combattoit aussi les mariages légitimes, le baptême des enfans, se moquoit des saints Pères, et nioit que Jésus-Christ fût entré à travers la porte de la salle où ses disciples étoient assemblés. Le savant G. E. Lessing a découvert dans la bibliothèque de

Wolfenbuttel un ouvrage de Bérenger, dont on ignoroit l'existence; savoir, *sa Réponse au Traité de Lanfranc, de corpore et sanguine J. C.*, et il a publié sa découverte à Brunswick dans un imprimé allemand, intitulé *Berengarius Turonensis; Oder Ankündigung*, etc., en 1770. *Voyez* une note du traduct. holland. de l'*Abrégé de l'hist. eccl.* par Formey, t. I, p. 2, p. 109.

IV. BÉRENGER (Pierre), Poitevin, disciple d'Abailard, publia une *Apologie* très mordante, pour son maître, contre saint Bernard qui l'avoit fait condamner. Elle se trouve avec les Œuvres d'Abailard.

† V. BERENGER (Raimond), grand-maître de l'ordre de Malte, tiroit son origine d'une ancienne famille de Dauphiné, alliée aux souverains de cette province. Il se ligua contre les Ottomans avec le roi de Chypre, prit Alexandrie en Égypte, la brûla, et s'empara de Tripoli de Syrie en 1366. Le pape Urbain V l'envoya en qualité de nonce apaiser les troubles qui s'étoient élevés dans le royaume de Chypre après la mort du roi Pierre, assassiné par ses frères. Bérenger mourut en 1373.

* VI. BÉRENGER DE LA TOUR (N.), natif d'Aubenas en Vivarais. Cet auteur, qui vécut sous François Ier et Henri II, a laissé trois recueils de poésies diverses: *le Siècle d'or, et autres vers divers; la Choréïde*, autrement, *Louange du bal*, et *l'Amie des amies*, imitation d'Arioste, divisée en quatre livres, avec d'autres poésies. Ces trois recueils ont été imprimés à Lyon dans les années 1551, 1556 et 1558. Duverdier et La Croix du Maine attribuent encore à Bérenger de La Tour un poëme de l'*Amie rustique*, mais ils n'indiquent point en quelle année il a été publié.

VII. BÉRENGER (Jacques). *V.* CARPI.

* VIII. BÉRENGER, dit *Parasol*. *Voyez* PARASOL.

† BÉRENGÈRE, reine de Léon et de Castille, étoit fille de Raimond IV. Son mérite et sa beauté faisant du bruit en Europe, Alfonse VIII, roi de Léon, la demanda en mariage; et l'obtint en 1128. Elle contribua par son esprit au bonheur de ses peuples, et mourut le 3 février 1149. Les Maures avoient rassemblé une armée considérable pour marcher au secours du château d'Auréja, assiégé par Alfonse VIII; Bérengère étoit dans Tolède: les Maures entourèrent cette dernière ville, et la sommèrent de se rendre. Bérengère envoya un héraut aux chefs des Maures pour leur dire que des guerriers aussi célèbres par leur galanterie que par leur courage ne devoient trouver nulle gloire à s'emparer d'une ville défendue par une femme; mais que s'ils vouloient se rendre de suite à Auréja, ils y trouveroient le roi de Léon, bien disposé à les recevoir. Les Maures, surpris de la mission du héraut, accédèrent à sa proposition, à condition que Bérengère voudroit bien se montrer à eux sur les murailles de Tolède, pour recevoir l'hommage de leur admiration. La reine y consentit et parut sur les remparts avec toute sa cour et la magnificence que la conjecture pouvoit lui permettre. Les Maures se retirèrent, et leurs deux généraux, Aben-Azuel, et Aben-Céta, ayant été tués ensuite dans une bataille, Bérengère fit placer leurs corps dans de riches cercueils, et ordonna qu'on les portât de sa part à leurs épouses.

I. BÉRÉNICE. *V.* CALLIPATIRA.

† II. BÉRÉNICE, fille de Ptolomée Philadelphe, et sœur de Ptolomée Evergète, épousa Antiochus, surnommé *le Dieu*, roi de Syrie. La po-

litique fit ce mariage. Antiochus avoit une autre femme appelée Laodice, qu'il répudia pour prendre Bérénice, parce que les rois d'Égypte étoient pour lui des alliés puissans. Mais, après la mort de Ptolomée Philadelphe, il rappela Laodice. Cette princesse vindicative, n'ayant pas oublié l'outrage que lui avoit fait son mari, l'empoisonna, et plaça son fils sur le trône. Elle poursuivit ensuite Bérénice, qui s'étoit retirée à Antioche, et la fit étrangler avec le fils qu'elle avoit eu d'Antiochus, 248 avant J. C.

† III. BÉRÉNICE, femme de Ptolomée Evergète, roi d'Egypte, épousa ce prince l'an 247 avant J. C. et l'aima tendrement. Ptolomée étant parti l'année d'après pour une expédition de guerre, elle fit vœu de se faire couper les cheveux et de les consacrer à Vénus, si son époux revenoit victorieux. Ptolomée, après avoir soumis une partie de la Perse, de la Médie et de la Babylonie, rentra triomphant dans ses états. Bérénice, fidèle à sa promesse, suspendit sa chevelure dans le temple de Vénus Zéphyride, d'où elle fut enlevée dès la premiere nuit. Un astronome célèbre, Conon de Samos, assura qu'il l'avoit vue dans le ciel, où elle formoit une espèce de triangle, nommé encore aujourd'hui la Chevelure de Bérénice. *V.* CALLIMAQUE n° II. Cette princesse se distingua par ses vertus. Son fils Ptolomée Philopator, ne voyant en elle et son frère que des censeurs importuns, les fit mourir dans une chaudière d'eau bouillante l'an 221 avant J. C.

† IV. BÉRÉNICE, fille de Ptolomée Aulètes, trahit et son père et son époux. Le premier ayant été obligé d'aller à Rome pour implorer du secours contre ses sujets révoltés, Bérénice fut mise sur le trône paternel. Après avoir fait étrangler son mari Séleucus, elle épousa Archélaüs, pontife de Comane, qui fut obligé de prendre les armes pour soutenir l'élection de son épouse. Il perdit un combat et la vie dans une action contre les Romains. Cette journée fut fatale à Bérénice. Ptolomée, rétabli sur son trône, d'où ses sujets l'avoient chassé, la punit de mort l'an 55 avant J. C.

V. BÉRÉNICE, fille de Costobare et de Salomé, sœur d'Hérode-le-Grand, épousa Aristobule, fils de ce prince. Elle vécut mal avec lui, et contribua à sa mort par ses plaintes et par ses intrigues. Elle se maria à Theudion, autre fils d'Hérode, après la mort duquel elle alla à Rome. Antonia, femme de Drusus, lui témoigna beaucoup d'amitié. Bérénice mourut quelque temps après. Son fils du premier lit, Agrippa, fit un voyage à Rome l'an 36 de J. C., où il reçut de grands services d'Antonia.

† VI. BÉRÉNICE DE CHIO, l'une des femmes de Mithridate Eupator. Ce prince, vaincu par Lucullus, craignant que le vainqueur ne prît un château où les femmes étoient retirées, et ne les outrageât, leur envoya un eunuque pour les faire mourir. Bérénice donna à sa mère une partie du poison que l'eunuque lui offroit, et en ayant pris trop peu pour mourir assez tôt, ce barbare l'étrangla l'an 71 avant J. C. « Cette horrible action de Mithridate, dit un historien, passeroit encore aujourd'hui, chez les Orientaux, pour un trait héroïque; chez nous ce n'est qu'un trait de férocité. »

† VII. BÉRÉNICE, fille d'Agrippa l'ancien, et sœur aînée d'Agrippa le jeune, rois des Juifs, fut mariée à Hérode, son oncle, à qui Claude donna le royaume de Chalcide. Elle demeura quelque temps veuve après

la mort de ce prince, arrivée l'an 48 de J. C.; mais sur le bruit qu'elle avoit un commerce incestueux avec son frère, elle épousa Polémon, roi de Cilicie, après l'avoir engagé à se faire circoncire. Elle le quitta ensuite pour son ancien amant; aussi Juvénal l'appelle-t-il barbare incestueuse. Elle avoit eu deux fils d'Hérode, Béréniclen et Hyrcan. C'est elle qui conseilla aux Juifs de se soumettre aux Romains; mais n'ayant pu rien gagner sur ce peuple indocile, elle se rangea du côté de Titus, et s'en fit aimer. On dit que cet empereur, dans les transports de son amour, voulut l'épouser et la faire déclarer impératrice; mais que la crainte des murmures du peuple romain l'obligea de la renvoyer, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire. Cette séparation de deux amans passionnés a été mise sur le théâtre français par Corneille et Racine, à la prière de Madame, belle-sœur de Louis XIV. Ce fut devant Bérénice et son frère Agrippa que saint Paul plaida sa cause.

† BÉRÉNICIUS, homme inconnu, qui parut en Hollande l'an 1670. On crut que c'étoit un jésuite, ou quelqu'autre religieux apostat. Il gagnoit sa vie à ramoner des cheminées et à aiguiser des couteaux. Il mourut dans un marais, étouffé par un excès de vin. Ses talens, si l'on en croit quelques historiens, étoient extraordinaires. Il versifioit avec une telle facilité, qu'il récitoit soudain, et en assez bons vers, ce qu'on lui disoit en prose. Le grec, le latin, le français, l'italien, lui étoient aussi familiers que sa langue maternelle. Il savoit par cœur Horace, Virgile, Homère, Aristophane, plusieurs ouvrages de Cicéron, et ceux de l'un et de l'autre Pline. On le croit auteur de la *Georgarchoniomachia*.

* BERESTRAATEN ou BAERSTRAAT (J. G. E.), peintre flamand, vivoit dans le milieu du 17e siècle. Son genre favori étoit la marine; il y en a une de lui dans la galerie de Dresde; elle représente un naufrage dans une assez grande dimension. Cet artiste est sur-tout connu par son beau dessin de la *Ville de Francfort-sur-le-Mein*. Il est mort en 1681.

† BÉRÉTIN ou BERRETINI (Pierre), né à Cortone, dans la Toscane, en 1596, montra d'abord peu de talent pour la peinture; mais ses dispositions s'étant developpées tout à coup, il étonna ceux de ses compagnons qui s'étoient moqués de lui. Rome, Florence le possédèrent successivement. Alexandre VII le créa chevalier de l'éperon d'or. Le grand-duc Ferdinand II lui donna aussi plusieurs marques de son estime. Un jour ce prince admirant un enfant qu'il avoit peint pleurant, il ne fit que donner un coup de pinceau, et il parut rire; puis avec une autre touche, il le remit dans son premier état: « Prince, lui dit Bérétin, vous voyez avec quelle facilité les enfans pleurent et rient. » Il étoit si laborieux, que la goutte dont il étoit tourmenté ne l'empêchoit pas de peindre; mais sa vie sédentaire, jointe à son extrême application, augmentèrent cette cruelle maladie, et il mourut en 1669. Son commerce étoit aimable, ses mœurs pures, son naturel doux, son cœur sensible à l'amitié. Son génie étoit vaste, et demandoit de grands sujets à traiter. Ses petits tableaux valent beaucoup moins que ceux qu'il a faits en grand. Il mettoit une grace singulière dans ses airs de tête, du brillant et de la fraicheur dans son coloris, de la noblesse dans ses idées; mais son dessin étoit peu correct, ses draperies

peu régulières, et ses figures quelquefois lourdes. Plusieurs artistes, au lieu d'étudier l'antique, le prirent pour modèle, et ils outrèrent ses défauts sans atteindre à ses talens. Bérétin, connu aussi sous le nom de Pietre de Cortone, ne réussit pas moins dans l'architecture. Ses ouvrages sont répandus dans toute l'Italie ; dans la galerie de Vienne il y a deux tableaux de lui, représentant *saint Martin ressuscitant un enfant*, et *Ananie rendant la vue à Saül;* et au Musée Napoléon, *la Réconciliation de Jacob et d'Esaü, le mariage de sainte Catherine, Laban cherchant ses dieux*, et quatre autres d'une composition aussi agréable et d'une couleur aussi belle.

* I. BERG (Isaac Van der), jurisconsulte hollandais, a publié un recueil considérable de consultations, sous le titre de *Traderlands adrysboek*, en 5 vol. in-4°, 1692. Il en a paru une seconde édition corrigée et augmentée, en 1782.

* II. BERG (Matthieu Van der), peintre, né en 1611 à Ypres, fils d'un maître d'école nommé Jean Van der Berg, fut d'abord maître d'école lui-même; mais ayant pris du goût pour la peinture, après avoir étudié quelques années chez Goltzius, il se fit présenter chez Rubens, qui l'encouragea, et prit une telle confiance en cet élève, qu'il lui donna la direction de ses biens. Cet emploi obligea Jean à demeurer à Ypres pour être à portée des terres de Rubens. Berg entra dans l'école de Rubens dès qu'il fut en âge d'en profiter, et devint bientôt un des meilleurs élèves de ce maître, surtout pour le dessin : toujours le crayon à la main, il copioit la nature ou les tableaux des grands maîtres; mais il ne fut qu'un habile, mais servile copiste; cependant il dessina si bien, que les curieux font grand cas de ses dessins, précieux par leur exactitude.

* III. BERG (Jean-Pierre), professeur de théologie et des langues orientales à Duisburg-sur-le-Rhin, est né à Brémen en 1737, et mort à Duisburg le 3 mars 1800. Il étoit très-versé dans les langues orientales. La grande connoissance qu'il avoit de la langue arabe nuisoit un peu à sa latinité, où l'on trouve quelquefois des formes orientales. Il a publié, I. *Specimen animadversionum philologicarum ad selecta.* V. T. loca, Lugd. Bat., 1761, in-8°. II. *Symbol. litt.* Duisb.; Hag. Comit., 1783, 1786. III. *Mus. Duisb.*, Hag., Comit., 1782, in-8°.

BERGA (Antoine), professeur de philosophie dans l'université de Turin dans le 16[e] siècle, a publié un *Discours* en italien *sur l'étendue de la terre et des mers.* Il y combat les opinions de Piccolomini.

I. BERGALLI (Charles), né à Palerme, professeur de morale dans l'université de sa patrie, mort en 1679, a publié un poëme intitulé *Davidiade*, des *Mélanges* de poésies latines, et un ouvrage *De objecto philosophiæ.*

† II. BERGALLI (Louise), Vénitienne, renommée par ses talens et sa beauté, naquit en 1703, et épousa le comte Gaspard Gozzi. Elle en eut cinq fils, tous distingués par leur esprit et leur bonne éducation. Louise a donné au théâtre des *Tragédies* et des *Comédies* qui ont obtenu du succès ; elle a traduit en vers *sciolti* les comédies de Térence, et les tragédies de Racine.

* I. BERGAMASCO (Jean-Baptiste de), né à Bergame en Italie. Il fut élève de Michel-Ange, et

vint avec Bécerra en Espagne, sous le règne de Charles-Quint, lorsqu'on travailloit au château de Madrid; il y a peint de grands morceaux à Fresque, et est mort dans cette ville, en 1570, dans un âge fort avancé.

* II. BERGAMASCO (Granelo et Fabrice), fils et élèves du précédent, peignoient très-bien le grotesque, comme le prouvent les ouvrages que l'on voit d'eux dans la salle du chapitre de Saint-Laurent de l'Escurial. On y trouve, avec une très-belle ordonnance, un goût et une variété admirables.

BERGAME. *Voyez* FORESTI.

* BERGANO (George-Josse) a publié à Vérone, en 1546, un poëme, intitulé *Benacus*, en vers hexamètres et en cinq livres. Le sujet en est le lac Bénac ou de Garde, dont le poëte décrit les bords et les environs, les arts qu'on y exerce, les plantes et les fruits qu'on y cultive, les grands hommes qui y sont nés, etc. Il y montre beaucoup de talent et d'imagination; la latinité en est pure et correcte.

BERGANTINI, poëte italien, qui a traduit en vers les *Cynégétiques*, ou Poëme sur la chasse de Pierre Angéli, et celui du président de Thou, *De re accipitrariâ*, Venise, 1735, in-4°.

* BERGAVENNY (Lady Jeanne), elle étoit nièce du comte de Revers, regardé par les Anglais comme le restaurateur de leur littérature. Elle vivoit sous le règne d'Elisabeth. Elle composa de petits ouvrages que Thomas Benthley a insérés dans son Monument des matrones.

† BERGELMER (Mythol.), géant, qui, suivant la religion celtique, échappa seul, à la faveur d'un grand navire, à l'inondation, causée par le sang de Yme.

* I. BERGEN (Van), peintre, né à Bréda vers 1670, et mort dans la même ville, à 19 ans environ. Il auroit peut-être été l'un des plus grands peintres de son siècle, si la mort ne l'eût enlevé aussi promptement. On ne connoît guère d'artistes qui aient si bien dessiné et si bien peint l'histoire. Ses compositions, dans la grande manière, semblent avoir été faites à Rome, par le rapport qu'elles ont avec les ouvrages des grands maîtres. On cite de lui une *Sainte Famille* dans le goût de Rembrant, et si bien peinte qu'on ne peut distinguer l'un de l'autre que par un meilleur style de dessin qui domine dans l'ouvrage de Van Bergen.

* II. BERGEN (Dirck *ou* Thierry Van), natif de Harlem, et élève d'Adrien Van der Velde, peignit des *Bestiaux*, des *Paysages*, dans un coloris brillant et plus clair que celui de son maître; cependant il ne l'a pas égalé. Il travailla quelque temps en Angleterre et revint bientôt dans sa patrie. La galerie de Dresde a de lui deux *Paysages* avec des bergers gardant leurs troupeaux; celle de Vienne en renferme aussi deux dans le même genre, et le Muséum Napoléon en possède trois représentant le *Repos des animaux*, et deux autres *Paysages* avec des bœufs et autres bestiaux.

* III. BERGEN (Charles-Auguste de), né le 11 août 1714 à Francfort-sur-l'Oder, s'appliqua à la médecine, et suivit à Leyde les leçons de Boerhaave; il se rendit ensuite à Paris, et de là à Strasbourg; et, après avoir visité les plus célèbres académies de l'Allemagne, il retourna dans sa ville natale, où il prit le bonnet de docteur en médecine en 1731. Les principaux ouvrages

qu'il a publiés sont, I. *Icon nova ventriculorum cerebri*, Francofurti, 1734. II. *Programma de piâ matre*, Norimbergæ, 1736, in-4°. III. *Programma de nervis quibusdam cranii ad novem paria hactenùs non relatis*, Francofurti, 1738. IV. *Methodus cranii ossa dissuendi, et machinæ hunc in finem constructæ per figuras ligno incisas delineatio*, Francofurti, 1741, in-4°. V. *Pentas observationum anatomico-physiologicarum*, ibid., 1743, in-4°. VI. *Elementa physiologiæ juxta selectiora experimenta*, Genevæ, 1749, in-8°. Cet ouvrage est dans le goût des institutions de Boerhaave, que l'auteur suit presque d'un bout à l'autre. VII. *Anatomes experimentalis, pars prima et secunda*, 1755, 1758, in-8°. VIII. *Flora Francofurtana, facili modo elaborata; accedunt cogitata de studio botanices methodice et proprio marte addiscendæ, terminorum technicorum nomenclator, et indicis necessarii*, Francofurti, 1750, in-8°.

† I. BERGER (Christophe-Henri de), conseiller aulique impérial, mort à Vienne en 1757, publia à Francfort en 1723, in-4°, un Traité savant et curieux, *De personis seu commentatio larvis*, avec figures, Francfort, 1723, in-4°.

* II. BERGER (Jean-Godefroi), médecin de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne, naquit à Halle en Saxe le 11 novembre 1659. Il reçut le bonnet de docteur à Iéna en 1682, et obtint ensuite une chaire à l'université de Wittemberg, qu'il conserva jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 3 octobre 1736. Les ouvrages de ce médecin ont paru sous ces titres : I. *Physiologia medica, sive de naturâ humanâ liber bipartitus*, Wittembergæ 1701 in-4° Francofurti, 1737, in-4°, par les soins de Frédéric-Christian Grégut, qui a enrichi cette édition d'une histoire succincte de l'anatomie. II. *De thermis Carolinis commentatio, quâ omnium origo fontium calidorum, itemque acidorum, ex pyrite ostenditur*, Wittembergæ, 1709, in-4°. Ce Traité a paru en allemand à Dresde en 1709, in-8°, et en 1711, in-4°.

* III. BERGER (Jean-Gottfried-Emmanuel), théologien savant et philosophe, né le 27 juillet 1773 à Ruhland dans la haute Lusace, mort le 2 mai 1803. Parmi ses ouvrages on distingue son *Histoire de la philosophie des religions*, ou *Théorie des opinions des penseurs originaux de tous les temps sur dieu et la religion*, Berlin, 1800, in-8° (en allemand).

BERGERIE (la). *Voyez* DURANT.

* I. BERGERON (Nicolas), auteur peu connu, qui vivoit au commencement du 17e siècle. Il paroît avoir été l'ami de Scévole de Sainte-Marthe, en l'honneur duquel il a composé quatre *Sonnets*. On trouve dans le cabinet satirique une *Chanson* de lui pleine des plus sales équivoques, mais tournée avec assez de facilité pour faire regretter qu'il n'ait pas fait un autre usage de son esprit.

* II. BERGERON (Pierre), né à Paris; il se rendit habile dans les langues orientales, et publia plusieurs *Anciens voyages en Tartarie*, avec un *Traité des Tartares, de leurs mœurs*, etc., Paris, 1634, in-8°. (*Voyez* David Clément, Bibliothèque curieuse, tome III, p. 164.) En 1622, il écrivit à Peiresc pour l'engager à déterminer Vincent Blanc à lui confier les relations de ses divers voyages: en même temps il écrivit à ce der-

lier pour le même objet ; il joignit à sa lettre un Mémoire de questions qu'il lui faisoit relativement à son voyage aux Indes. Ces deux lettres et le mémoire faisoient partie de la collection de Thomassin de Mazangues.

*I. BERGHE *ou* MONTANUS (Robert Van der), né avant la fin du 16[e] siècle à Dixmude, petite ville de la Flandre, étudia la médecine qu'il pratiqua dans le lieu de sa naissance avec beaucoup de succès jusqu'à sa mort. On ne connoît de ce médecin qu'un seul ouvrage, intitulé *Diætema, sive salubris victûs ratio. Accessit nutritio fœtûs in utero matris*, Lovanii, 1637, 1640, in-12.

*II. BERGHE (Thomas Van der), fils du précédent, naquit à Dixmude vers l'an 1615. A l'exemple de son père, il pratiqua la médecine, et en 1645 obtint la direction de l'hôpital royal de Bergues-Saint-Vinox. Il a publié un ouvrage intitulé *Qualitas Loïmodea, sive pestis Brugana* 1666. *Opus hâc præsenti pesti anni* 1669 *cavendâ et curandâ utilissimum*, Brugis Flandrorum, 1669, in-4°.

*BERGHEICK (Arnold Van), en traduisant son nom en grec, en avoit fait *Oridrius*, et on a publié sous celui-ci sa *Summa linguæ græcæ*, à Paris, 1538, in-4°. — Son nom étoit celui du lieu de sa naissance, à 4 lieues de Lindhoven en Brabant. Il est mort à la fleur de son âge, en 1533. Dominique Hylvius, son ami, en publiant son Opuscule posthume, faisoit espérer de lui d'autres ouvrages qui attesteroient son érudition. *Voy.* PACQUOT.

† BERGHEM (Nicolas), peintre, excellent paysagiste, né à Harlem en 1624 ; son nom de famille étoit Van Harlem. Une aventure d'écolier lui fit donner le nom de Berghem ou Berchem, qui en flamand signifie *cachez-le*. Van Goyen, son maître, crioit à ses autres élèves *cachez-le*, pour le soustraire au châtiment que son père veut lui infliger. Il montra dès son enfance les plus grandes dispositions pour la peinture. Le château de Benthem, où il demeura long-temps, lui offroit des vues agréables et variées, qu'il dessina d'après nature. Ses tableaux sont remarquables par la richesse et la variété de ses dessins, par un coloris plein de grace et de vérité, par l'heureux choix de ses compositions qu'il a variées à l'infini, et par une savante distribution de la lumière, dont il a su tirer des effets charmans. Le Musée Napoléon possède neuf Tableaux de lui ; on y distingue la *Vue du Colisée de Rome* ; une *Vue des côtes de Nice*, et un grand *Paysage*. Dans la galerie de Dresde, il y en a cinq qui sont admirés, sur-tout un grand *Paysage* et l'*Ange qui apparoît à un berger* ; la galerie de Vienne et celle de la Malmaison possèdent plusieurs tableaux de Berghem. Ce peintre mourut en 1683. La douceur formoit son caractère, et l'avarice celui de sa femme. C'étoit à la fois une harpie et une mégère. Elle s'emparoit de son argent, et le laissoit à peine respirer : elle étoit dans une chambre au-dessous de son atelier, pour frapper au plancher toutes les fois qu'elle s'imaginoit que son mari alloit s'endormir. Le seul plaisir de Berghem étoit de peindre. Il disoit en badinant « que l'argent étoit inutile à qui sait s'occuper. » Ce peintre n'a rien laissé de médiocre. Il gravoit aussi à l'eau-forte. Ses *Animaux* sur-tout sont du dessin le plus correct. On ne connoît de lui qu'un *Tableau de bataille*, c'est celui que posséda long-temps Van Swieten dans son cabinet, et que l'on a vu à Paris en 1806 ;

il représente l'attaque d'un convoi par un parti de cavalerie et des tirailleurs.

* BERGHEN (Gérard Van), médecin juré d'Anvers, mourut dans cette ville le 15 septembre 1583. Il a fait beaucoup de recherches sur les maladies les plus rebelles aux remèdes que prescrit la médecine. C'est dans les ouvrages suivans qu'il a déposé les connoissances qu'il avoit acquises sur cet objet. I. *De pestis præservatione*, Antverpiæ, 1565, 1586, in-8°, ibid., 1587, in-16, avec le livre *De herbâ panaceâ*, qui est de la façon de Gilles Evérard. II. *De præservatione et curatione morbi articularis et calculi libellus*, ibid., 1584, in-8°. III. *De consultationibus medicorum et methodicâ febrium curatione; item de dolore penis*, Antverpiæ, 1586, in-8°.

I. BERGIER. *Voyez* GÉOFFROI.

† II. BERGIER (Nicolas) naquit à Reims en 1557. Il fut professeur dans l'université de cette ville. Il s'adonna ensuite au barreau, et s'y fit un nom. Les habitans de Reims l'envoyèrent souvent à Paris, en qualité de député, pour les affaires de leur ville. Le président de Bellièvre lui procura une pension de deux cents écus, et un brevet d'historiographe. Il mourut le 15 septembre 1623, à soixante-six ans. On a de lui, I. Les *Antiquités de Reims*, 1635, in-4°. Bergier avoit composé l'histoire de cette ville en seize livres; mais son fils n'en fit imprimer que les deux premiers, apparemment parce que son père, écrivant avec plus de savoir que d'élégance, il craignoit de hasarder un long ouvrage. II. L'*Histoire des grands chemins de l'empire romain*, traduite en plusieurs langues, et réimprimée à Bruxelles, en 2 vol. in-4°, 1728 et 1736. Elle réunit tout ce qu'on pouvoit dire de plus curieux sur cette matière. Elle renferme d'excellens matériaux; mais l'arrangement pourroit en être et plus agréable et plus méthodique. On trouve cet ouvrage en latin dans le 10e volume des Antiquités romaines de Grævius.

† III. BERGIER (Nicolas-Sylvestre), né à Darnay en Franche-Comté en 1718, mort à Paris en 1790, devint successivement professeur de théologie, curé pendant seize ans de Flangebouche, principal du collége de Besançon, et chanoine de l'église de Paris. Ses écrits et ses qualités l'eussent fait parvenir aux premières dignités, s'il eût voulu les solliciter; mais il se contenta d'une pension de 2,000 livres, que lui avoit faite l'assemblée du clergé, sans qu'il s'y attendit. On lui offrit une abbaye qu'il refusa, en disant «je suis assez riche.» Extrêmement économe pour lui-même, il n'étoit prodigue qu'envers les pauvres. Après avoir remporté divers prix à l'académie de Besançon, et publié deux ouvrages d'érudition sur les *Elémens primitifs des langues*, Paris, 1765, in-12, et l'*Origine des Dieux du Paganisme*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, il consacra ses études et ses travaux à la défense de la religion. On lui doit: I. *Réfutation du système de la nature*, ou *Examen du matérialisme*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, II. *Le Déisme réfuté par lui-même*, contre Rousseau, Paris, 1768, in-12. III. *Certitude des preuves du christianisme*, Paris, 1768, 2 vol. in-12. IV. *Apologie de la Religion chrétienne*, contre Boullanger, Paris, 1769, 2 vol. in-12. V. *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, 1780, 12 vol. in-12. L'auteur y refondit ses principaux ouvrages, et transcrivit celui-ci jusqu'à trois fois de sa propre main. VI. *Discours*

sur le mariage des protestans, 1787. VII. *Discours* sur ce sujet: *Combien les mœurs donnent de lustre aux talens*, in-8°. Il fut couronné par l'académie de Besançon. VIII. *Discours sur le divorce*, 1792. Ce dernier parut après la mort de Bergier, à qui l'on doit encore le *Dictionnaire théologique de l'Encyclopédie méthodique*, 3 vol. in-4°. On a réimprimé ce Dictionnaire à Liège en 1789, 8 vol. in-8°, et on a eu soin d'y ajouter tous les articles qui étoient renvoyés à d'autres parties dans l'Encyclopédie. Dans les divers écrits de Bergier, le style est pur, quoique un peu diffus, l'érudition choisie, et la discussion attachante et lumineuse.

BERGIMUS (Mythol.), héros du territoire de Brescia en Italie, fut honoré comme un dieu après sa mort, et obtint un temple desservi par une prêtresse.

BERGION. *Voyez* ALBION.

† BERGLER (Etienne), savant du 18e siècle, mena une vie assez errante, à Leipzick, à Amsterdam, à Hambourg, et fut presque toujours aux gages des libraires. Une *Traduction* qu'il fit du *Traité des Offices* du célèbre Maurocordato, despote de Moldavie et de Valachie, lui concilia la bienveillance de ce prince. Il quitta Leipzick pour se rendre à sa cour; mais ayant trouvé le despote mort, il passa en Turquie, où il vécut et mourut misérablement, après avoir abjuré la religion chrétienne. C'étoit un homme très-versé dans les langues grecque et latine, mais d'un caractère peu sociable. Ce savant fournit plusieurs articles aux Journaux de Leipzick; mais il est principalement connu par des *Versions d'auteurs*, et par des *Commentaires*, dont les uns ont été publiés sous son nom, et les autres sont anonymes. Nous ne possédons que ses *Notes sur Aristophane*, insérées dans l'*Aristophanis comœdiæ undecim, græcè et latinè*, in-4°, à Leyde, 1760, édition de Burmann.

BERGMAN. *Voyez* SCHEÈLE.

* BERGMANN (Tobern Olof), né le 9 mars 1735 à Cathrineberg, dans la Westgothie, étudia à Upsal les mathématiques, la physique, la philosophie, la botanique, etc. En 1758, il forma, avec plusieurs amis, une société cosmographique dont l'objet étoit de publier une description de la terre. Bergmann fut chargé de la partie physique qui parut en 1766. Toute l'édition de cet ouvrage fut épuisée la même année. En 1767, on le nomma professeur de chimie à Upsal, science qu'il cultiva avec le plus grand succès. Il mourut aux eaux de Médevi le 8 juillet 1784. Il publia une grande partie de ses ouvrages sous le titre: *Opuscula physica et chemica, plerumque anteà seorsum edita, jamque ab auctore collecta et aucta*, Holmiæ, 1779, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé à Leipzick, augmenté de trois volumes par le professeur Hében Streit, et traduit en français par M. de Morveau, Dijon, 1780, 2 vol. in-8°, orné de figures. Parmi ses autres écrits, un des plus importans est le suivant: *Description physique du globe terrestre*, deux volumes, en suédois. L'ouvrage a été traduit en allemand, et imprimé à Greifwalde, 1780, et un *Traité de minéralogie*, traduit en français par M. Mongez, Paris, 1792, 2 volumes in-8°. C'est un recueil de faits choisis et curieux servant à expliquer l'histoire de la terre dans ses diverses parties. Il est écrit avec méthode, clarté et un soin extraordinaire.

† BERGUEDAN (Guillielm de), poëte catalan, eut de l'esprit et en abusa. Ses mœurs étoient licencieuses

et ses vers obscènes. Jaloux de Foulques de Tendona, seigneur plus riche que lui, il l'assassina par trahison. La justice le dépouilla de ses biens. Ses parens voulurent d'abord le secourir, mais il leur devint si odieux par ses emportemens, qu'à la fin ils l'abandonnèrent. Berguedan fut dépouillé de ses fiefs par sentence du roi d'Aragon. Il publia plusieurs *Satires* contre lui. Le meilleur de ses ouvrages est une *Complainte* sur la mort du marquis de Mataplana, avec lequel cependant il s'étoit une fois battu en duel, en présence des chanoines et des bourgeois de Vic. Ce méchant, dit-on, périt dans une bataille contre les Turcs. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent sept pièces de Berguedan, dont une assez considérable.

* BERICHAU (H.), célèbre peintre du 17e siècle, né à Hambourg, se rendit fort jeune en Hollande, où il étudia les plus grands peintres d'histoire du temps. Il sut tellement s'approprier leurs manières, que dans ses dessins il égala presque Rubens, Jordans et Van Dyck. Il peignit des fleurs et sur-tout des sujets historiques, à l'huile et en détrempe. Ses compositions, riches et vigoureuses, manquent quelquefois de grace. Le dessin en est correct, mais les formes sont vicieuses. Son coloris est foible; les grands groupes ont beaucoup de lumière, et sont bien détachés. Plusieurs de ses beaux tableaux se voient dans les églises de Hambourg. Son grand tableau, *représentant le dernier jugement*, est dans la cathédrale de Brême. Cet artiste est mort à Hambourg.

† I. BÉRIGARD (Claude), né à Moulins en 1578, enseigna la philosophie avec réputation à Pise et à Padoue, où il mourut en 1663, à 85 ans. On a de lui, I. *Circulus Pisanus*, imprimé en 1641 à Florence, in-4°. Ce livre traite de l'ancienne philosophie, et de celle d'Aristote. II. *Dubitationes in dialogum Galilæi pro terræ immobilitate*, 1632, in-4° : ouvrage qui l'a fait accuser de pyrrhonisme et de matérialisme avec assez de fondement. On lui a reproché de ne point reconnoître d'autre moteur du monde que la matière première. Le vrai nom de ce philosophe est *Cl. Guillermet de Beauregard*.

II. BÉRIGARD (N.), poëte, mort à la fin du dernier siècle, fut auteur d'une comédie en cinq actes, intitulée *Le Docteur extravagant*, représentée en 1684.

BÉRILLE. *Voyez* BÉRYLLE.

† I. BÉRING (Vitus), professeur de poésie à Copenhague, et historiographe du roi de Danemarck vers le milieu du 18e siècle, a laissé un grand nombre de *Poésies latines* dans tous les genres. Ceux qui lisent d'autres poëtes latins que ceux de l'antiquité estiment ses *Lyriques*. On a recueilli plusieurs de ses pièces dans le tome second des Délices des poëtes danois.

* II. BERING (Vitus), navigateur danois du 18e siècle, servit dans la marine russe, et parvint à commander une escadre. Pierre Ier, en 1728, l'envoya à la découverte sur les côtes nord de l'Amérique. Il ne découvrit rien dans deux voyages; mais, en 1741, son vaisseau donna sur la côte d'une île du Kamtschatka, où il périt. L'île a pris son nom.

* BERINGHEN (Jacques-Louis, marquis de), comte de Chateauneuf et du Plessis-Bertrand, seigneur d'Armonvillers, chevalier des ordres du roi, et son premier écuyer, gouverneur des citadelles de Marseille, naquit à Paris le 20 octobre 1651, de Henri, comte de Beringhen, et

d'Anne Dublé d'Uxelles. La famille des Beringhen étoit originaire de Gueldres, et vint s'établir en France sous le règne de Henri IV. Le jeune Beringhen, qui n'étoit point l'aîné, fut destiné à l'ordre de Malte dès le berceau; il y fut reçu. Son éducation fut très-soignée. Il apprit le latin, les langues vivantes, le dessin, les mathématiques, et fut à Malte, où il fit ses caravanes; mais son frère aîné ayant été tué d'un coup de canon à la tête du régiment dauphin qu'il commandoit devant Besançon, il quitta Malte, vint à la cour de France, où Louis XIV lui accorda la survivance et l'exercice de la charge de son premier écuyer, dont son père étoit pourvu dès le temps de Louis XIII. Quelques années après, ce roi le fit chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. En 1688, il fut envoyé au devant de la reine d'Angleterre, qui se réfugioit en France. Il suivit le roi dans la plupart de ses expéditions. En 1707, on étoit au fort de la guerre, et les ennemis, enhardis par les succès de leur dernière campagne, se croyoient en état de tout entreprendre. Un de leurs partis composé de trente hommes seulement, mais presque tous officiers, s'étant partagé en diverses petites troupes, osa s'avancer jusqu'aux portes de Paris, et se répandre aux environs de cette capitale et de Versailles. Leur projet étoit de surprendre et d'enlever le roi ou quelqu'un des princes de sa maison. Le 24 mars, entre six et sept heures, ils aperçurent sur le pont de Sèvres un carrosse à six chevaux, aux armes et à la livrée du roi. Au signal convenu, les petits détachemens se réunirent, saisirent le carrosse à l'entrée de la plaine, et le conduisirent du côté des frontières, sur la route desquelles des relais étoient disposés; mais ce n'étoit ni le roi, ni un prince qui étoit dedans, c'étoit M. Beringhen. A cette nouvelle, le roi fit aussitôt partir très-promptement des courriers pour donner ordre aux garnisons d'arrêter la voiture et les ravisseurs. Quelques retards que mirent ceux-ci, sur-tout dans la forêt de Chantilly, où ils firent reposer leur prisonnier pendant trois heures, donnèrent de l'avance aux courriers. A quelques lieues de Ham la voiture et son escorte furent arrêtées par trois militaires seulement. Les audacieux ravisseurs, se voyant sur le point d'être environnés de toutes parts, renoncèrent à une résistance inutile. M. Beringhen, qui avoit à se louer de leurs bons procédés pendant la route, interposa son crédit pour empêcher même qu'ils fussent faits prisonniers; on leur donna des fêtes, des spectacles, des présens et de bons passe-ports. M. Beringhen fut dans la suite nommé conseiller du conseil intérieur du royaume, directeur-général des ponts et chaussées. Louis XIV avoit une grande confiance dans son goût pour les objets d'art, et le consultoit dans les embellissemens qu'il fit exécuter à Versailles et dans ses autres maisons; les artistes le regardèrent comme leur protecteur. Il fut nommé membre honoraire de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il mourut en 1723, à 72 ans. Il avoit épousé, en 1677, Marie-Elisabeth d'Aumont, petite-fille du maréchal de ce nom et du chancelier Letellier; il en eut neuf enfans, six filles et trois garçons.

* BERKEL (Abraham Van), bon humaniste hollandais, étoit recteur du collége de Delft, et mourut en 1688. On lui doit de savantes *Notes sur le Manuel d'Epictète*, la *Table de Cébès*, *sur le fragment de Stéphanus, concernant Dodone*, et une bonne édition de ce géographe.

† BERKEN *ou* BERQUEN (Louis), natif de Bruges. A peine sorti du

collége, en 1476, sous Louis XI, il trouva l'art de tailler le diamant. Ayant observé que deux diamans s'entamoient lorsqu'on les frottoit un peu fortement l'un contre l'autre, il s'imagina d'en monter deux sur du ciment. Il les aiguisa l'un contre l'autre, et ramassa soigneusement la poudre qui en provenoit; ensuite, à l'aide d'une roue de fer qu'il inventa, il parvint, par le moyen de cette poudre, à polir parfaitement le diamant, et à le tailler de manière à lui donner le plus bel éclat. Avant le 15e siècle, on n'en voyoit aucun poli, aussi n'étoient-ils pas aussi recherchés que les autres pierreries. — Un de ses descendans, nommé Robert de Berquen, dédia à Mademoiselle un ouvrage intitulé *Les Merveilles des Indes orientales et occidentales*, ou *Traité des pierres précieuses et perles*, *contenant leur vraie nature*, *dureté*, *couleurs et vertus*, *par Robert de Berquen*, Paris, 1661, in-4°.

† BERKENHEAD (Jean), journaliste anglais, auteur du *Cabinet de la cour*, journal qui commença en 1642, lorsque la cour d'Angleterre étoit retirée à Oxford. Cette feuille est encore recherchée. Le parlement, fatigué des plaisanteries de Berkenhead, le fit emprisonner; mais, à la fin des troubles, il obtint sa liberté, et entra même au parlement. Il est mort le 4 décembre 1679.

† I. BERKEYDEN (Job), de Harlem, fut mis très-jeune, par ses parens, chez un relieur, pour en apprendre la profession; mais son goût naturel pour le dessin et la peinture le portant sans cesse à l'étude et à l'exercice de cet art, il abandonna bientôt son métier pour s'y livrer entièrement, et y fit de grands progrès. Il peignit le portrait et le paysage. Ses tableaux sont estimés des connoisseurs. Tombé dans un des canaux de son pays en 1698, il s'y noya à l'âge de 70 ans.

† II. BERKEYDEN (Gérard), frère puîné du précédent. Encouragé par les succès de Job, il entreprit de courir la même carrière, et fut estimé comme peintre d'architecture et de perspective. Il mourut en 1693.

† I. BERKLEY (George) naquit à Kilvrin en Irlande en 1684, étudia à Dublin, et vint à Londres, où sa société fut recherchée par Pope, Stéele, et le comte de Petersborough. Ce dernier, ayant été nommé ambassadeur en Sicile, emmena avec lui Berkley, en qualité de chapelain et de secrétaire. Il revint l'année suivante en Angleterre, d'où il repartit peu de temps après pour parcourir tout le midi. Il passa quatre années dans ce voyage, et visita plus particulièrement le royaume de Naples et la Sicile. Il avoit ramassé dans cette île d'excellens matériaux d'histoire naturelle, qu'il perdit dans la traversée. Le regret que mérite cette perte doit être senti par ceux qui ont lu sa *Lettre au docteur Freind sur la tarentule*, celle qu'il écrivit à Pope *sur l'île d'Ischia*, et la *Description d'une éruption du Vésuve*, qu'il envoya au savant Arbuthnot en 1717. Un événement imprévu lui procura un accroissement de fortune considérable. Une Anglaise que Swift avoit promis d'épouser, et qu'il a célébrée sous le nom de *Vanessa*, furieuse de son infidélité, révoqua le testament qu'elle avoit fait en sa faveur, et laissa son bien à Berkley. En 1726, il fut nommé au doyenné de Dery, bénéfice considérable. Il s'occupa alors d'un projet qui fait honneur à son humanité, c'étoit de faire bâtir, dans les îles Bermudes, un collége destiné à l'instruction des sauvages de l'Amérique. Il offrit d'y consacrer tous ses soins et tous ses revenus. Il se transporta dans cette

vue au nouveau continent, et y attendit long-temps les fonds que le ministre avoit promis de lui faire passer : c'étoit Robert Walpole ; il répondit à celui qui sollicitoit le paiement : « Si vous me le demandez comme ministre, je dois vous assurer que la somme sera indubitablement payée sitôt que l'état des affaires le permettra ; si vous me le demandez comme à votre ami, je conseille à Berkley de revenir en Europe, et de renoncer à son projet. » Berkley y revint en effet après avoir distribué au collége de Rhode-Island la bibliothèque qu'il y avoit apportée. En 1733 il fut nommé à l'évêché de Cloyne par la reine Caroline, et justifia son choix par une observation scrupuleuse de la résidence, et un attachement à ses devoirs qui ne lui permettoit d'en négliger aucun. Pope dit : « A Benson ont été données les mœurs et la candeur ; à Berkley, toutes les vertus. » Ce dernier mourut en 1753, âgé de 69 ans. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, I. Un *Traité d'arithmétique sans algèbre*, 1707. II. *Théorie de la vision*, 1709. « Cet ouvrage, suivant Reid, est le premier où l'on ait tenté de distinguer les objets immédiats et naturels de la vue, des conclusions que notre imagination en tire, et où l'on ait tracé une ligne de séparation entre les idées que la vue et le toucher font naître. » III. *Principes de science humaine*, 1710. Il y combattit avec chaleur et succès le matérialisme, et commença d'y annoncer son *Système sur la non existence des corps*. IV. *Discours sur l'obéissance passive*, 1712. V. *Traité sur le mouvement*. L'auteur s'arrêta à Lyon à son retour d'Italie, pour y composer cet écrit qu'il envoya à l'académie des sciences de Paris. VI. *Essai sur les moyens de prévenir la ruine de la Grande-Bretagne*. VII. *Questions relatives au commerce et à la prospérité de l'Irlande*, publiées en 1735. VIII. *Maximes sur le patriotisme*, 1749. IX. *L'Analyse*. Il soutient dans cet ouvrage que les mathématiciens ont tort de rejeter la religion à cause de ses mystères, eux dont la science est remplie de mystères encore plus incompréhensibles, et même d'erreurs évidentes, et il en donne pour exemple la doctrine des fluxions. Cette sortie contre les géomètres produisit plusieurs réponses très-vives de leur part. X. *Alciphron, ou le petit philosophe, en sept dialogues*, contenant une *Apologie de la religion chrétienne, contre ceux qu'on nomme esprits forts*. Cet écrit a été traduit en français par de Joncourt, 1734, à La Haye, 2 vol. in-12. On y trouve, comme dans tous les autres ouvrages de l'auteur, des opinions singulières. Les objections contre les vérités fondamentales de la religion y sont tellement fortes, qu'on a besoin de méditer les réponses pour les trouver suffisantes. XI. Ses *Dialogues entre Hylas et Philonoüs*, traduits en français par l'abbé de Gua, 1750, in-12, firent du bruit. Il y soutient qu'il n'y a que des esprits, et point de corps. Il avoit adopté le système du P. Malebranche, touchant l'existence des corps, et l'avoit poussé beaucoup plus loin. A la tête de la traduction française, on a mis une vignette allégorique, ingénieuse et singulière. Un enfant voit sa figure dans un miroir et court pour la saisir croyant voir un être réel. Un philosophe, placé derrière l'enfant, paroît rire de sa méprise ; et, au bas de la vignette, on lit ces mots adressés au philosophe : *Quid rides ? fabula de te narratur.* XII. On a encore de lui un *Traité sur l'eau de goudron*, qu'on lit avec plaisir malgré la sécheresse du sujet, et qui vaut mieux que toutes ses spéculations métaphysiques. Il faut avouer cependant qu'il attribue à cette eau un peu trop de vertus. Boullier et Cantwel en ont donné de bonnes

traductions françaises, 1745, 2 vol. in-12. Le style de Berkley est méthodique, élégant et clair.

* II. BERKLEY (George), théologien anglais, fils du précédent, né à Londres en 1733, mort en 1795. Il étoit élève d'Oxford. On a de lui quelques *Discours* qui, après sa mort, ont été publiés par sa veuve.

* III. BERKLEY (sir Guillaume), gouverneur de la Virginie, mort en Angleterre en 1667. On a de lui, *Description de la Virginie*, et *Recueil des lois en usage dans la Virginie.*

* IV. BERKLEY (George, comte de), descendant de Robert Fitz Harding, de la maison royale de Danemarck, fut du conseil privé de Charles II, et a laissé une riche bibliothèque au collége de Sion. On a de lui un livre estimé, intitulé *Applications historiques et Méditations accidentelles sur différens sujets, par un homme d'honneur.* Il mourut en 1798.

* BERLIKOM (Baudouin Van), né à Bois-le-Duc, ou peut-être au village de ce nom, qui n'en est qu'à deux petites lieues, mourut greffier de la cour de Brabant, à La Haie, en 1605 : il a laissé un Recueil de poésies latines sacrées, intitulé *Hierostichon, sive, etc., libri IX*, Leyde, 1598, in-8°.

* BERLINGHIERI (Francesco), Florentin, auteur d'une Géographie *in terza rima*, imprimée à Florence sans date (vers 1478 ou 1481), in-folio, avec des cartes géographiques, dont la gravure très-informe est faite par un orfèvre qui n'avoit aucune pratique du burin, et qui a frappé les lettres dans le métal, souvent assez mal.

* BERMINGHAM (Michel), né à Paris, membre de l'académie royale de chirurgie de cette ville. On lui attribue les ouvrages suivans, I. *Manière de bien nourrir et soigner les enfans nouveaux-nés*, Paris, 1750, in-4°. II. *Traduction des statuts des docteurs régens de la faculté de Paris*, 1754, in-12.

* I. BERMUDE ou VERMOND II, surnommé *le Goutteux*, succéda au trône de Léon à Ramire III, vers l'année 982. Bermude eut d'abord assez d'adresse pour acquérir le royaume de la Galice, en gagnant le cœur des Galiciens. Il eût été à désirer qu'il obtînt avec la même facilité l'amitié et l'alliance du comte de Castille, et du roi de Navarre Garci Sanchez, contre les Maures leurs ennemis communs. Ces Africains, voyant le roi Bermude attaqué de la goutte et abandonné aux femmes, firent deux incursions en Galice, et parvinrent à détruire la ville de Compostelle, capitale de ce royaume. Bermude, réveillé au bruit de leurs succès, les attaqua avec avantage, et les força à une retraite précipitée, dans laquelle ils perdirent beaucoup de monde. Instruit de cette défaite, le rebelle espagnol don Velos, passa le Douéro à la tête d'une forte armée de Maures, et campa sur les rives de la Ertola. Bermude, ne se sentant pas assez fort pour se mesurer en bataille rangée avec cette armée, eut recours à la ruse, et jeta la confusion et le désordre parmi les Maures en prenant leurs bagages d'assaut. Les capitaines maures, voyant les chrétiens occupés à piller leur butin, rallièrent leur armée, et parvinrent à les mettre en fuite jusqu'aux portes de Léon, qu'ils auroient pris sans la rigueur de l'hiver. Bermude ne croyant pas pouvoir défendre Léon, où il se trouvoit presque renfermé, prit le parti de l'évacuer, et de se transporter avec sa

cour à Oviédo. Il y fit transférer les tombeaux et les cendres des rois. Les Maures, au bout d'une année de siége, prirent Léon après avoir tué le comte Guillen Gonzalez, commandant de la place. Ce brave général, ne pouvant survivre à la perte d'une ville qu'il avoit si bien défendue, prit le parti de mourir les armes à la main. Quelque temps après, le roi Bermude, le roi de Navarre et le comte de Castille ayant enfin pris le parti de réunir leurs armées contre les Maures, ils les attaquèrent avec succès sur les frontières de la Galice et de la Castille, où le général maure Athagib, se voyant vaincu, se donna la mort. Bermude mourut en 999, après avoir régné 17 ans.

† II. BERMUDE *ou* VÉRÉMOND III, roi de Léon, succéda à Alfonse V, son père, en 1027. Son règne est célèbre par une révolution qui se fit alors en Espagne. Sanche-le-Grand, roi de Navarre, se rendit maître de la Castille et du royaume de Léon. Voici comment il fit cette double conquête : Don Garcias, comte de Castille, étoit sur le point de célébrer son mariage avec la sœur de Vérémond, lorsqu'il fut assassiné avec quelques-uns de ses vassaux. Sanche épousa la sœur de Garcias, et par cette alliance il obtint la Castille, à laquelle il donna le titre de royaume. Il attaqua ensuite Vérémond, et lui enleva une partie de ses états. Le prince dépouillé n'ayant pas d'enfant, les deux rois firent un traité par lequel Sanche devoit conserver ses conquêtes, à condition que son fils Ferdinand épouseroit la sœur de Vérémond. Ainsi les trois royaumes d'Espagne furent le partage de la maison de Navarre, qui n'eut pas le bonheur ou le talent de maintenir cette réunion. Sanche partagea ses états entre ses enfans. Cependant Vérémond, voulant recouvrer ce que la nécessité l'avoit forcé de céder, assembla des troupes. Don Garcias, nouveau roi de Navarre, lui livra bataille. Vérémond, emporté par sa jeunesse et une valeur téméraire, pénétra dans les escadrons ennemis, et se fit tuer comme un soldat de fortune en 1037. Avec lui finit la race masculine de Pierre, duc de Cantabrie, et du grand Recarède, roi des Goths.

* BERMUDEZ (Jérôme), religieux de l'ordre de Saint-Jacques, et professeur de théologie dans l'université de Salamanque, naquit en Galice vers le milieu du 16ᵉ siècle. Ce religieux, avide de connoissances, ne se borna pas à celle de la théologie; indépendamment du grec et du latin, il possédoit l'arabe et l'hébreu. Bermudez doit sur-tout sa célébrité à son talent pour la poésie et à son génie dramatique. Ses deux tragédies intitulées, *Nice malheureuse*, et *Nice couronnée*, furent les deux premières tragédies imprimées qui parurent en Espagne (Madrid, 1577). Ces ouvrages ont mérité à Bermudez le titre de créateur de la scène tragique en Espagne. Il s'y distingua par un genre neuf et original qui lui appartenoit tout entier. Les tragédies de Bermudez parurent d'abord sous le nom d'Antonio de Silva, et c'est ce qui a donné lieu à don Nicolas Antonio, dans sa Bibliothèque espagnole, de les attribuer à cet auteur; mais il est maintenant avéré, par un sonnet de Diégo Gonzalez Duran, qui est à la tête de l'édition de ces deux tragédies, qu'elles furent composées par Bermudez. Il est naturel de penser que des considérations raisonnables empêchèrent ce religieux de les publier sous son nom. Il fut aussi l'auteur d'un poëme intitule *la Esperodia*, à la louange du grand-duc d'Albe don Ferdinand, écrit en vers la-

tins, et traduit par lui-même en vers espagnols; d'un autre poëme en cinq chants, *à l'occasion du voyage d'Italie en France de ce même prince;* d'un *Recueil de poésies diverses.*

† BERNACCHI fut le premier chanteur de Bologne au 18e siècle. On lui reprochoit trop de fredons et d'ornemens, et de gâter, par des ports de voix, la simplicité de la première musique italienne. Pistocchi, qui avoit été son maître de chant, lui disoit souvent: « Quel désagrément pour moi! je t'ai appris à chanter, et tu ne veux rendre que des sons. »

I. BERNARD, roi d'Italie. *Voy.* LOUIS Ier.

† II. BERNARD DE MENTON (saint), né dans un château de ce nom, en Génevois, en 923, d'une des plus illustres maisons de Savoie, montra dès son enfance beaucoup de goût pour les lettres et la piété. Il se consacra, malgré ses parens, à l'état ecclésiastique. Pour se dérober à leurs sollicitations, il se retira à Aoste en Savoie, et y reçut les ordres sacrés. Nommé archidiacre de cette église, il fit des missions dans les montagnes voisines. Les habitans de ces déserts sauvages, attachés à d'anciennes superstitions, conservoient encore des monumens du paganisme; Bernard les renversa. Vivement touché des maux que les pélerins allemands et français avoient à souffrir en allant à Rome, pour rendre leurs pieux hommages aux tombeaux des saints apôtres, il fonda en leur faveur deux hôpitaux, tous deux dans les Alpes, l'un sur le mont Joïen (ou *Mons Jovis*), montagne ainsi appelée parce qu'elle avoit un temple dédié à Jupiter, qu'il fit abattre: l'autre sur la colonne Joïenne (ou *Columna Jovis*), nommée ainsi à cause d'une colonne de Jupiter, qui fut pareillement renversée. Ces deux hôpitaux, dits de son nom, le Grand et le Petit-Saint-Bernard, furent desservis avec autant d'exactitude que de générosité par des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Bernard fut leur premier prevôt: c'est le nom qu'ils donnoient à leur supérieur. Le saint fondateur, ayant assuré des secours aux pélerins, alla porter la lumière de la foi aux peuples de Lombardie, qui sont au levant du mont Joïen. Il en convertit un grand nombre, et passa ensuite à Rome, où il obtint la confirmation de son institut. Les privilèges que le pape lui accorda ont été renouvelés par Jean XXII, Martin V, Jean XXIII, Eugène IV, etc. De retour en Lombardie, saint Bernard cultiva les fruits du christianisme qu'il y avoit fait naître, et mourut à Novare, le 28 mai 1008, âgé de 85 ans. Il fut canonisé l'année suivante. Les chanoines hospitaliers des monts Saint-Bernard ayant été réunis par la cour de Rome au chapitre d'Aoste, à la sollicitation de Charles-Emmanuel III, les hôpitaux sont dirigés actuellement par des religieux, qui exercent envers les pélerins et les passans une charité aussi constante que désintéressée. « Quelques-uns de ces sublimes solitaires, dit un voyageur, gravissent les pyramides de granit qui bordent le chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours; d'autres frayent le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices; tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelle la voix humaine. Leur intrépidité égale leur vigilance. Aucun malheureux ne les appelle inutilement. Ils le raniment agonisant de

froid et de terreur ; ils le transportent sur leurs bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace, ou s'enfoncent dans les neiges : voilà leur ministère. Leur sollicitude veille sur l'humanité dans ces lieux maudits de la nature. De grands chiens sont les compagnons intelligens des courses de leurs maîtres ; ces dogues bienfaisans vont à la piste des malheureux ; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes : à la voix de ces auxiliaires, le voyageur transi reprend de l'espérance ; il suit leurs vestiges toujours sûrs : lorsque les chutes de neige, aussi promptes que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abime ; ils y conduisent les religieux, qui retirent le cadavre, ou portent, s'il en est temps encore, des secours à ce malheureux. »

† III. BERNARD (saint), né en 1091, dans le village de Fontaine en Bourgogne, étoit le troisième de sept enfans qu'eurent Técelin et Alette, l'un et l'autre distingués par leur piété autant que par leur noblesse. Après avoir fait ses études avec succès, il se fit moine, à l'âge de 22 ans, à Cîteaux, avec trente de ses compagnons. Son éloquence leur avoit persuadé de renoncer au monde. Clairvaux ayant été fondé l'an 1115, Bernard, quoiqu'à peine sorti du noviciat, en fut nommé premier abbé. Cette maison, depuis si opulente, étoit très-pauvre alors. Bernard, qui ne prévoyoit pas que ses successeurs seroient un jour très-riches, porta l'esprit de pauvreté jusque dans les ornemens des églises. Voici comme il parloit à des religieux qui ne pensoient pas comme lui : « Un poëte s'écrioit : *Dis-moi, pontife, que fait l'or dans les temples ?* et moi, religieux, ne puis-je pas dire aux religieux : *Dites-moi, pauvres, si toutefois vous l'êtes, que fait l'or dans les églises ?* Quel fruit retirons-nous de la pompe et de la magnificence de nos temples ? Que cherche-t-on en tout cela ? Est-ce pour inspirer des sentimens de douleur et de componction aux pénitens, ou du plaisir et de la satisfaction aux spectateurs ? O vanité ! ô folie ! L'église est brillante dans les édifices, et désolée dans les pauvres ! Elle couvre d'or les pierres du temple, et laisse ses enfans nus ! Les curieux trouvent de quoi repaître leurs yeux, et les misérables ne trouvent pas de quoi rassasier leur faim ! » Le nom de Bernard se répandit bientôt par-tout. Le pape Eugène III fut tiré du monastère de Cîteaux pour gouverner l'Eglise. On s'adressoit à Bernard de toutes les parties de l'Europe. En 1128, on le chargea de dresser une règle pour les templiers, comme le seul homme capable de la leur donner. Il assista au concile de Sens en 1140, et fit condamner plusieurs propositions d'Abailard, qui se flattoit d'être son rival. Eugène III, son disciple, lui donna bientôt une commission plus importante. Il écrivit à son maître de prêcher la croisade. Cet apôtre persuada d'abord Louis-le-Jeune, roi de France. Il l'engagea à courir se battre en Asie, pour expier les barbaries qu'il avoit exercées en France. L'abbé Suger s'y opposa vainement : les avis de Bernard, quoique moins judicieux que ceux du ministre, étoient des oracles pour les princes et pour le peuple. On dressa un échafaud en pleine campagne, à Vézelai en Bourgogne, sur lequel le cénobite parut avec le roi. Il prêcha fortement, échauffa les esprits, et tout le monde voulut être croisé. Quoiqu'il eût fait une grande provision de croix, il fut, dit-on, obligé de mettre son habit en pièces pour suppléer à l'étoffe qui manquoit. L'enthousiasme que son éloquence inspira, fut si véhé-

ment, que Bernard écrivit au pape Eugène : « Vous avez ordonné, j'ai obéi ; et votre autorité a rendu mon obéissance fructueuse. Les villes et les châteaux deviennent déserts ; et l'on voit par-tout des veuves dont les maris sont vivans. » On voulut charger le prédicateur de la croisade d'en être le chef ; mais il refusa le rôle que Pierre l'ermite n'avoit pas craint de jouer. De France il passa en Allemagne, détermina l'empereur Conrad III à prendre la croix, et promit de la part de Dieu les plus grands succès. On marche de tous les côtés de l'Europe vers l'Asie, et on envoie une quenouille et un fuseau à tous les princes qui aimoient assez leurs sujets pour ne pas les abandonner. Saint Bernard, resté en Occident, tandis que tant de guerriers, sur la foi de ses prophéties, alloient chercher la mort en Orient, s'occupa à réfuter les erreurs de Pierre de Bruys, du moine Raoul, qui annonçoit, au nom de Dieu, l'obligation d'aller massacrer tous les juifs, à combattre Gilbert de La Porée, Eon de l'Etoile et les sectateurs d'Arnaud de Bresse. Quelque temps avant sa mort, il publia son *Apologie pour la croisade* qu'il avoit prêchée : il en rejeta le mauvais succès sur les déréglemens des soldats et des généraux qui la composoient. Il ne faisoit pas attention que la première croisade avoit eu plus de succès, quoique les croisés eussent été aussi peu réglés. « Il ne s'apercevoit pas, dit Fleury, qu'une preuve qui n'est pas toujours concluante ne l'est jamais. » Il appuya cette raison par l'exemple de Moïse, qui, après avoir tiré d'Egypte les Israélites, ne fit point entrer ces incrédules et ces rebelles dans la terre qu'il leur avoit promise. Il parla ensuite avec beaucoup de modestie des miracles qui avoient autorisé ses prédications et ses promesses. « En général, dit Macquer, d'après le sage Fleury, les avantages que procurèrent les croisades ne peuvent contre-balancer les inconvéniens qui en résultèrent. » On voit, par les relations de ces voyages, que les armées des croisés étoient non seulement comme les autres armées, mais encore pires, et que toutes sortes de vices y régnoient, tant ceux qu'ils avoient apportés de leur pays, que ceux qu'ils avoient pris dans les pays étrangers. Grand nombre d'ecclésiastiques et de moines se croisoient, quelques-uns poussés d'un véritable zèle, d'autres par l'amour de l'indépendance ; tous se croyoient autorisés à porter les armes contre les infidèles. Ces grandes entreprises ne furent ni bien concertées, ni bien conduites. L'indulgence plénière et les grands privilèges que l'on accordoit aux croisés attiroient une infinité de personnes. Ils étoient sous la protection de l'Eglise, à couvert des poursuites de leurs créanciers. Il y avoit excommunication de plein droit contre quiconque les attaquoit en leurs personnes et en leurs biens. Bernard mourut en 1153, dans sa 63e année. Il y avoit quarante ans qu'il avoit fait profession à Cîteaux, et trente-huit qu'il étoit abbé de Clairvaux. Il fonda ou agrégea à son ordre soixante-douze monastères, en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Irlande, en Savoie, en Italie, en Allemagne, en Suède, en Hongrie, en Danemarck ; et s'il faut y comprendre les fondations faites par les abbayes dépendantes de Clairvaux, on doit en compter cent soixante et plus. Il y eut de son temps jusqu'à cent novices. Clairvaux fut le séminaire des prélats. Saint Bernard vit un de ses religieux assis sur la chaire de saint Pierre, six autres décorés de la pourpre, et plus de trente de la mitre. Après la mort du fondateur, l'ordre de Cîteaux

donna trois autres papes à l'Eglise: Grégoire VIII, Célestin IV, Benoît XII, et une infinité de cardinaux et d'évêques. Nul homme, a dit le président Hénault, n'a exercé sur son siècle un empire aussi extraordinaire. Egaré par l'enthousiasme même de son zèle, il donna à ses erreurs l'autorité de ses vertus et de son caractère, et entraîna l'Europe dans de grands malheurs. L'Eglise, malgré ses erreurs, qu'elle a reconnues, l'a mis au rang des saints; le philosophe, malgré les reproches qu'il peut lui faire, doit l'élever au rang des grands hommes. Raynal l'a traité plus défavorablement, en lui donnant les épithètes « d'homme bouillant, inquiet, opiniâtre, inflexible, qui se portoit au grand et au singulier, d'enthousiaste, de déclamateur, de prétendu prophète, etc. » De toutes les éditions que nous avons de ses ouvrages, la seule qui soit consultée par les savans est celle de dom Mabillon, 1690, en 2 vol. in-fol., réimprimée en 1719. Cette seconde édition est moins estimée que la première. Il y a une autre édition du Louvre, en 1642, 6 vol. in-fol. D. Antoine de Saint-Gabriel, feuillant, a traduit tout saint Bernard en français, Paris, 1678, 13 vol. in-8°. Les allégories et les antithèses dont il a semé ses ouvrages ne sont pas toujours dictées par la justesse et par le goût. Le P. Mabillon pense que la plupart de ses sermons ont été prononcés en latin. La bibliothèque impériale possède un manuscrit unique, in-4°, du fond des feuillans, de la traduction française de 45 sermons écrits dans le 12e siècle. Nous avons sa vie par Le Maître, Paris, 1649, in-8°, et par Villefore, 1704, in-4° : celle-ci est la meilleure. Quant aux saints que Cîteaux et ses dépendances ont produits, ils étoient en si grand nombre dans les temps héroïques de l'ordre, qu'un chapitre tenu au 14e siècle ordonna qu'on n'en feroit plus canoniser, *ne multitudine sancti vilescerent*. (Lettre de l'abbé d'Olivét au président Bouhier, pag. 144).

† IV. BERNARD-PTOLOMÉE (saint), instituteur de l'ordre religieux des olivétains, très-répandu en Italie, naquit à Sienne, en 1272, d'une famille distinguée. Il vendit tous ses biens, en distribua l'argent aux pauvres, et se retira dans un désert, à trois lieues de Sienne, où il rassembla un grand nombre de solitaires. Il leur donna la règle de saint Benoît, et un habit blanc. Il mourut en 1348, après avoir fait approuver par le saint siége l'établissement de son institut, dont la principale maison étoit celle de Sainte-Françoise, à Rome.

† V. BERNARD (le bienheureux), margrave de Bade, né en 1438, avoit été fiancé avec Madelone, fille du roi de France Charles VII; mais il refusa cette alliance pour vivre dans la continence et l'exercice de l'austérité. Il céda à son frère Charles la souveraineté de la portion du margraviat qui lui étoit échue en partage, et parcourut la France et l'Italie, pour engager les princes chrétiens à se croiser de nouveau contre les Turcs. Il mourut dans une ville près de Turin en 1558. Le pape Sixte IV le béatifia, Clément XIV confirma la bulle de béatification, et nomma Bernard patron du margraviat de Bade.

† VI. BERNARD DE THURINGE, pieux écervelé, qui annonça vers la fin du 10e siècle que celle de la fin du monde étoit prochaine. Il portoit un habit d'ermite, et menoit une vie austère. Il jeta l'alarme dans tous les esprits; et une éclipse de soleil étant arrivée dans ce temps-là, beaucoup de monde alla se cacher dans des antres et des cavernes. Le retour de la lumière ne calma pas les

inquiétudes. Il fallut que Gerberge, femme de Louis d'Outremer, engageât les théologiens à éclaircir cette matière. La plupart décidèrent que le temps de l'antechrist étoit encore bien éloigné.

* VII. BERNARD, prêtre d'Utrecht, florissoit vers l'an 1110 et jouissoit de quelque réputation, comme philosophe et comme théologien. Il est auteur d'un *Commentaire sur le Theoduli Ecloga.* Ce Théodule, Italien, du 10[e] siècle, interprète allégoriquement et l'histoire sainte et la mythologie. (*Voy.* entre autres Cave, *Scriptorum eccles. historia litter.*, tom. I, pag. 456 de l'édition d'Oxford, 1740.) Le commentaire de Bernard se trouve manuscrit à la bibliothèque du roi, à celle de l'académie de Leyde, etc. Gaspar Burman, dans son *Trajectum eruditum*, pag. 26, fait mention d'une édition de l'églogue de Théodule imprimée chez Kacheloven en 1489, sans nom de ville, avec un commentaire anonyme, mais qu'il soupçonne être celui de Bernard.

* VIII. BERNARD DE VENTADORN, troubadour, né au château de Ventadour, en Limousin, dans le 12[e] siècle. Son père étoit un domestique chargé du four. La figure et le caractère du jeune Bernard ayant fixé l'attention du vicomte Ebles II, ce seigneur le fit étudier; son éducation eut tout le succès possible. Ayant fait quelques chansons pour Agnès de Montluçon, femme du vicomte, il fut chassé du château de Ventadour. Ne sachant de quel côté aller, notre poëte tourna ses pas vers la cour de la duchesse de Normandie, Eléonore de Guienne, qui, après le divorce de Louis VII, avoit épousé en 1152 Henri, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de Henri II. Enfin lassé des cours et de la vie vagabonde qu'il avoit menée, Bernard se retira, non au monastère de Montmajour, comme le dit Nostradamus, mais à l'abbaye de Dalon en Limousin. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent trente-cinq pièces de ce poëte; elles sont précédées de sa vie.

* IX. BERNARD DE LA BARTHE, archevêque d'Auch, est compté au nombre des troubadours du 13[e] siècle. Ce prélat fut déposé par les légats du pape dans le temps de la guerre des Albigeois; et en effet il nous reste de lui un *Sirvente*, où il montre des sentimens d'équité et de modération fort différens des vues de la cour de Rome à cette époque. (*Voyez* MILLOT, tom. II, pag. 202 et 204.)

X. BERNARD DE BRUXELLES, connu *par ses chasses*, où il peignit d'après nature l'empereur Charles-Quint son protecteur, et les principaux seigneurs de sa cour. On a encore de lui, à Anvers, un tableau du *Jugement dernier*, dont il dora le champ avant d'y mettre les couleurs, afin que l'éclat de l'or rendît l'embrasement du ciel plus au naturel. On ne sait ni le temps de sa naissance, ni celui de sa mort. Il florissoit vers le milieu du 16[e] siècle.

XI. BERNARD (dom), de Montgaillard *Voyez* MONTGAILLARD.

† XII. BERNARD (Claude), appelé communément le pauvre prêtre ou le Père Bernard, naquit à Dijon, d'une famille noble, en 1558. Pierre Le Camus, évêque de Belley, voulut lui persuader d'entrer dans l'état ecclésiastique. Bernard lui répondit: « Je suis un cadet qui n'ai rien; il n'y a presque point de bénéfice en cette province qui soient en la nomination du roi: j'aime encore mieux être pauvre

gentilhomme que pauvre prêtre. » Il ne laissa pourtant pas de suivre le conseil de l'évêque de Belley. Il vécut quelque temps en ecclésiastique mondain ; mais bientôt il renonça au monde, résigna le seul bénéfice qu'il eût, et se consacra à la pauvreté et au service des pauvres. Il se dépouilla pour eux d'un héritage de près de 400,000 livres. Le cardinal de Richelieu l'ayant nommé à une abbaye du diocèse de Soissons, il ne voulut pas l'accepter. « Quelle apparence, écrivit-il à ce cardinal, que j'ôte le pain de la bouche des pauvres de Soissons, pour le donner à ceux de Paris? » Il se borna à demander au ministre, de faire raccommoder les planches de la charrette sur laquelle il accompagnoit les patiens à la potence. Il mourut au retour d'une de ces exécutions, en 1641, à 54 ans. Son tombeau est dans la nef de l'église de la Charité à Paris. Ce prêtre avoit l'esprit vif, l'imagination forte, l'humeur enjouée. Sa conversation plaisoit aux grands, et il ménageoit leur protection, pour avoir plus d'occasion d'être utile aux pauvres. Lorsqu'il alloit à la cour, il disoit hardiment la vérité, mais d'une manière si agréable et avec tant de franchise, qu'il inspiroit toujours de l'attachement et du respect. Sollicitant un jour un grand seigneur en faveur d'un malheureux qui avoit encouru sa disgrace, il en reçut un soufflet. Bernard tendit l'autre joue : « Donnez-m'en deux, dit-il, mais accordez-moi ma demande. » C'est à lui qu'on dut l'établissement du séminaire des trente-trois, à Paris. On peut voir la vie du vénérable Claude Bernard, in-12, par Le Gauffre.

* XIII. BERNARD, comte de Trévisa, a donné, suivant Boerhaave quelques ouvrages de Chimie vers l'an 1453. Il est encore l'auteur d'une Lettre alchimique, écrite à Thomas le Boulonais, médecin, et qui fut imprimée à Bâle en 1583 et en 1600, sous le titre de *Ber. Com. Trevisa de chimico miraculo, quod lapidem philosophiæ appellant.*

* XIV. BERNARD D'AURIAC (maître), troubadour, né au château de ce nom dans le diocèse de Toulouse, et qui vivoit à la fin du 13ᵉ siècle. On a de lui quatre pièces de poésie. Dans la première il s'élève contre les Espagnols, généralement regardés comme les auteurs de l'infernal complot qui produisit les Vêpres siciliennes, et les menace de la vengeance que la France doit tirer d'un pareil attentat : les trois autres ne méritent pas d'être citées.

* XV. BERNARD (Jacques), d'abord cordelier, joua un rôle dans la réformation de Genève, et fut créé minstre du S. Evangile en 1535 ; il mourut l'année d'après.

* XVI. BERNARD (Charles), conseiller et lecteur ordinaire du roi, et de plus historiographe de France, nous a laissé une *Histoire de Louis XIII*, qui n'en est pas plus recommandable. (Paris, 1646, 1 vol. in-folio.) Choses communes, style lâche, prolixe et fade. Il y a en tête un *Discours de la vie de l'auteur*. Il fit imprimer en 1633, à ses frais, la *Guerre de la Rébellion*, au nombre seulement de douze exemplaires. Cette précaution porte à croire que ce livre, s'il en existe encore quelque exemplaire, seroit plus curieux que l'*Histoire de Louis XIII*. *Voyez* ANQUETIL, Intrigues du cabinet, tom. I, préf. p. 15.

* XVII. BERNARD (Salomon), plus connu sous le nom de Petit-Bernard, fut ainsi appelé à cause de sa stature. Né à Lyon, il s'y distingua, vers l'an 1650, par son talent pour la peinture et plus en-

core pour la gravure en bois. Ses sujets sont dessinés correctement; ses hachures sont franches, mais ses lointains se confondent avec les plans de devant. Malgré ce défaut, ses gravures sont estimées, sur-tout celles des Métamorphoses d'Ovide, les figures de la Bible, etc.

† XVIII. BERNARD (Etienne), né à Dijon en 1553, avocat en 1574, fut député de sa province pour le tiers-état aux états de Blois en 1588, et y brilla par son éloquence. Il fut fait conseiller au parlement de Dijon en 1594. Il suivit le parti de la Ligue, et fut très-utile au duc de Mayenne; mais il répara sa faute en s'attachant à Henri IV, qui le choisit pour négocier la réduction de Marseille. Le roi, satisfait de sa négociation, le fit, en 1590, lieutenant-général du bailliage de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1609. Il a traduit du français en latin l'ouvrage d'Honoré Dulaurans, intitulé *Discours et rapport véritable de la conférence de Suresne entre les députés des Etats-Généraux assemblés à Paris avec les députés du Roi de Navarre*, Paris, 1598, in-8°.

XIX. BERNARD (Jean), fils aîné du précédent, naquit à Dijon au mois de janvier 1576. On a de lui des harangues et des poésies; parmi ses harangues, on distingue celles à *Louis XIII*, à *Marie de Médicis*, à *Anne d'Autriche*, *etc.* Celle de Marie de Médicis a été imprimée en 1610, in-4°. Parmi ses poésies celles intitulées *Versus numerales restitutæ Masseliensibus libertatis*, 1596.

† XX. BERNARD (Catherine), de l'académie des Ricovrati de Padoue, naquit à Rouen. L'académie française, et celle des jeux floraux, la couronnèrent plusieurs fois. Le théâtre français représenta deux de ses tragédies, *Brutus* joué avec succès en 1691, et *Laodamie*, qui en obtint moins. On croit qu'elle composa ces pièces conjointement avec Fontenelle, son ami et son compatriote. On a d'elle quelques autres ouvrages en vers, où il y a de la légèreté, et quelquefois de la délicatesse. On distingue son *Placet à Louis XIV* pour demander les deux cents écus dont ce prince la gratifioit annuellement; il se trouve dans le Recueil de vers choisis du P. Bouhours. Elle cessa de travailler pour le théâtre, à la sollicitation de madame la chancelière de Pont-Chartrain, qui lui faisoit une pension. Elle supprima même plusieurs petites *Pièces*, qui auroient pu donner de mauvaises impressions sur ses mœurs et sa religion. Elle fit ainsi deux romans; *le Comte d'Amboise*, in-12, et *Inès de Cordoue*, in-12. Quelques littérateurs lui ont attribué la *Relation de l'Isle de Bornéo*, que d'autres donnent à Fontenelle. « On peut douter, dit l'abbé Trublet, qu'elle soit de lui, et il est à souhaiter qu'elle n'en soit pas. » Mlle Bernard mourut à Paris en 1712.

† XXI. BERNARD (Jacques) naquit à Nions en Dauphiné, l'an 1658, d'un ministre protestant. Il exerça successivement le ministère en France, à Genève, à Lausanne, à Tergow, à La Haye et à Leyde, où il professa la philosophie. Il prêchoit et parloit avec force, mais il se servoit souvent des expressions les plus basses. Devenu journaliste en 1699, sans cesser d'être ministre, il continua *les Nouvelles de la république des lettres*, par Bayle, jusqu'en 1718, année de sa mort. On a encore de lui, I. Quelques volumes de la *Bibliothèque universelle de Le Clerc*. II. Un *Supplément au Moréri*, en 1716, in-fol., qui n'est qu'une com-

pilation mal digérée. III. L'*Excellence de la religion chrétienne*, 2 vol. in-8°, 1714. IV. Un *Traité de la repentance tardive*, 1712, in-8°. V. Un *Recueil des traités de paix, depuis l'an* 536 *de J. C. jusqu'en* 1700, La Haye, 1700, 4 vol. in-fol. IV. Il a traduit en français *le Théâtre des états du duc de Savoie*, La Haye, 1725, 2 vol. in-fol. VII. *Actes et mémoires des négociations de la paix de Ryswick*, 1725, 2 vol. in-12. Tout cela est mal écrit, et on ne conçoit pas comment il osa se faire le continuateur de Bayle.

† XXII. BERNARD (Edouard), professeur d'astronomie à Oxford en 1673, naquit à Aulsperte, petit bourg près Towcester en Northamptonshire, en 1638. C'étoit un homme profond dans les mathématiques, la chronologie et la littérature ancienne. Il publia quelques ouvrages sur les sciences qu'il enseignoit et sur la critique : I. *De mensuris et ponderibus*, à Oxford, 1688, in-8°. II. *Litteratura à caractere Samaritano deducta.* III. Des *Notes sur Josephe*, insérées dans l'édition d'Oxford, 1700, in-fol. IV. Quelques *Livres d'Astronomie*, qui sont estimés. Il mourut le 12 janvier 1696 à Oxford. Smith a écrit la vie de cet auteur, à la fin de laquelle on voit le catalogue de tous ses ouvrages.

XXIII. BERNARD, abbé du Mont-Cassin, de l'ordre de Saint-Benoît vers l'an 1540, a fait divers ouvrages. I. Une *Règle de S. Benoît.* II. *Speculum monachorum.* III. *De præceptis regularibus.*

† XXIV. BERNARD (Samuel), peintre et graveur, né à Paris en 1615, mort dans sa patrie en 1687, âgé de 72 ans, professeur de l'académie royale de peinture à Paris, s'est distingué principalement par ses ouvrages en miniature, et dans la manière que les Italiens nomment à guazze. On a de son pinceau grand nombre de *Tableaux d'histoire et de paysage*, qu'il copioit avec goût et exactitude d'après ceux des grands maîtres. Il a gravé l'*Histoire d'Attila effrayé par une vision, promettant au pape S. Léon de ne pas faire le siége de Rome*, peinte au Vatican par Raphaël, et quelques autres pièces, qui ne lui font pas moins d'honneur que ses peintures.

† XXV. BERNARD (Samuel), né Paris, fils à du précédent, se fit comte de Coubert, et devint le *Lucullus de son siècle*, sous le rapport de la fortune. Après avoir brillé dans les finances sous Louis XIV, il mourut à 88 ans, en 1739. C'étoit le plus riche banquier de l'Europe. Les contrôleurs généraux, qui avoient souvent besoin de lui, le traitoient avec distinction. Il y eut même une circonstance pressante, dans le temps de la guerre de la succession, où Bernard refusant d'ouvrir son coffre fort, Louis XIV, à la vue de toute la cour, lui dit les choses les plus flatteuses. Bernard accorda, non seulement ce qu'il avoit refusé, mais plus qu'on n'avoit demandé. Il témoigna la même générosité à l'égard de divers particuliers. Il laissa dix millions d'argent prêté, dont cinq ne portoient aucun intérêt. Les militaires pauvres ou embarrassés avoient sur-tout recours à lui, et presque jamais en vain. Il montra dans certaines occasions autant de fermeté que de noblesse d'ame. Chauvelin ayant été disgracié, on voulut interroger Samuel Bernard sur certains fonds passés chez l'étranger; mais il ne voulut point répondre, de peur d'ajouter à son infortune. Je ne sais pas pourquoi on s'obstina long-temps de l'appeler *Juif*, cet homme généreux ; il ne le fut ni par la naissance ni par les senti-

mens, quoiqu'il eût beaucoup gagné, comme tous les gens d'affaires, sous le ministère de Chamillart. On prétend que Bernard étoit fort superstitieux. Il avoit une poule noire à laquelle il croyoit que son sort étoit attaché. On en avoit le plus grand soin. La mort de ce volatile fut, dit-on, l'époque de la sienne. La plus grande partie des trente-trois millions qu'il avoit amassés étoit déjà dissipée dix ans après sa mort, L'un de ses fils, président au parlement de Paris, mourut banqueroutier.

* XXVI. BERNARD (Richard), savant théologien mort en 1641, a donné un excellent ouvrage, intitulé *Thesaurus biblicus.*

† XXVII. BERNARD (Jean-Baptiste), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né à Paris en 1710, mort en 1772, étoit orateur et poëte. On a de lui *des Odes*, *les Oraisons funèbres du duc d'Orléans et de Henri de Condé*, *un panégyque* de *saint Louis*, *un Discours sur l'obligation de prier pour les rois*, et d'autres écrits, dont le style a plus de douceur que de force.

† XXVIII. BERNARD (Pierre-Joseph), secrétaire-général des dragons, et bibliothécaire du cabinet de sa majesté au château de Choisy-le-Roi, naquit en 1710, d'un sculpteur, à Grenoble en Dauphiné. Envoyé au collége des jésuites à Lyon, il fit des progrès rapides sous ces habiles maîtres, qui voulurent l'attacher à leur corps; mais le jeune élève, ami des plaisirs et de la liberté, ne put consentir à s'imposer des chaînes. Attiré à Paris par son talent pour la poésie, il fut obligé de tenir la plume pendant deux ans chez un notaire, en qualité de clerc. Les poésies légères qu'il donna par intervalles, et dont les plus jolies sont *l'Epître à Claudine*, et *la chanson de la rose*, l'arrachèrent à la fin au dégoût et à la poussière de la pratique. Le marquis de Pezay l'emmena avec lui en 1734 dans la campagne d'Italie. Bernard se trouva aux batailles de Parme et de Guastalla, et s'y comporta en brave homme. Ce fut là l'époque de sa fortune. Présenté au maréchal de Coigni, il lui plut et devint son secrétaire. Le maréchal l'admit dans sa plus grande familiarité, mais il lui défendit de faire des vers. En mourant il le recommanda à son fils, qui lui procura quelque temps après la place de secrétaire-général des dragons, qui rendoit vingt mille livres de rente. Bernard, recherché dans toutes les sociétés choisies de la cour et de Paris, en faisoit les délices. Il employa avec succès ces petits demi-vers, ces *vers nains, vifs et badins*, suivant l'expression de Voltaire, qui sont en poésie ce que la miniature et l'émail sont en peinture. Il aima les femmes avec excès, et, quoiqu'inconstant, il en fut aimé. En 1771, sa mémoire, affoiblie par une attaque d'apoplexie violente, s'éclipsa tout à coup; il tomba dans une espèce d'imbécillité, et mourut dans cet état le 1 novembre 1775. Outre ses Poésies légères, qui le firent appeler *Gentil Bernard* par Voltaire, l'Opéra de *Castor et Pollux*, joué en 1737, ajouta beaucoup à sa réputation. La muse ingénieuse de Quinault semble, dans quelques morceaux, avoir inspiré le poëte; et certaines tirades fournirent au célèbre Rameau le moyen de déployer tout son talent. Les scènes sont bien distribuées, les airs bien amenés, les sentimens variés et naturels. Il y manque peut-être un peu de cette douceur, de cette mollesse qui n'abandonnoit jamais Quinault. Tout le monde a retenu de cet opéra les vers qui peignent l'amitié :

C'est dans tes nœuds charmans que tout est jouissance;

Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté.
L'amour te laisse la constance,
Et tu serois la volupté,
Si l'homme avoit son innocence.

Les Surprises de l'amour, ballet donné en 1757, n'est point sans mérite; mais il est très-inférieur à l'Opéra *Castor et Pollux*. En 1776, on rassembla les poésies de Bernard en un vol. in-8°; en 1804 on les a réimprimées, avec des augmentations, 2 vol. in-8°. L'éditeur a réuni aux pièces déjà connues *des Imitations* des livres sacrés, *une Comédie* non représentée, *des Opéras* et *des Ballets*, plutôt esquissés que finis, et quelques nouvelles *Poésies fugitives*. Cette seconde édition n'a pas beaucoup ajouté à la réputation de l'auteur. II. Des *Epîtres*, dont la versification est douce, vive et légère, et les pensées fines et délicates. III. Le poëme de *l'Art d'aimer*, si vanté dans les sociétés où il avoit été lu pendant trente ans, et qui, à quelques tableaux près d'un coloris agréable, quelques détails remplis de graces et quelques images riantes, parut ensuite fort au-dessous de sa réputation. L'auteur, ayant à fournir une carrière plus longue que dans ses poésies légères, néglige son style, et ne sait pas lui donner cette souplesse et ce moelleux de quelques-uns de ses premiers ouvrages. IV. *Phrosine et Mélidore*, poëme dont le fond ressemble à l'aventure de Héro et Léandre, et auquel on peut appliquer le jugement porté sur *l'Art d'aimer*. « Bernard, suivant un poëte contemporain, portoit dans la société une politesse qui tenoit à un grand usage du monde, à l'habitude d'une longue contrainte, et une complaisance qui n'étoit au fond qu'une grande indifférence sur tout. On ne l'a jamais entendu contrarier personne, ni dire du mal de quoi que ce soit. Il parloit peu, et se faisoit à peine apercevoir dans la société, chose dont les gens du monde savent beaucoup de gré à ceux qui ont prouvé d'ailleurs une supériorité quelconque. Il n'avoit point d'ambition littéraire; il ne songea jamais à se présenter à l'académie française, où il auroit été reçu. Il jouoit volontiers et lisoit peu. En général, son cœur et son esprit avoient peu besoin d'activité. »

* XXIX. BERNARD (Jean-Étienne), né à Berlin en 1718, à la profession de médecin, qu'il exerça succesivement à Amsterdam, à Hardenwick, à Armchem, joignoit un goût passionné pour la littérature grecque; et il nous a laissé des monumens de son érudition en publiant avec des notes *les Traités* de Démétrius Hepogomenus, *de Podagrâ*; de Palladius, et de Synesius, *de Febribus*; de Psellus, *de Lapidum virtutibus*; de Hypatus, *de partibus corporis*. Il a de plus donné le *Thomas magister*, à Leyde, 1757, et une belle édition grecque et latine du roman pastoral de Longus, enrichie de figures du régent, à La Haye, Néaulme, 1754. Il est mort à Armchem en 1792. Son *Theophanes nonnus*, *de curatione morborum*, a été imprimé à Gotta, 2 vol. in-8°, 1794 et 1795. Le tome IX. de *Observationes miscell. novæ* offre de lui la collection de quelques manuscrits d'Erotien et de Galien, de la bibliothèque de Dorville; et le tome I. de *Acta Litteraria societatis Rheno-Trajectinæ*, quelques observations critiques. Il y a quelques *Lettres* de lui dans la Correspondance de Reiske, publiée par la veuve de ce savant.

*XXX. BERNARD (J. F.), libraire à Amsterdam, littérateur profond. En 1720, aidé des talens du célèbre artiste Bernard Picart, il publia le programme de son grand ouvrage: *Cérémonies et Coutumes religieuses*

de tous les peuples du monde, avec les dessins de la main de Bernard Picart. En 1723 il fit paroître deux volumes *des Cérémonies religieuses des peuples idolâtres*, qui, transportés par l'éditeur, sont devenus depuis les tomes VI et VII. Ces deux volumes furent successivement suivis de cinq autres, qui présentèrent l'histoire générale des religions établies en Europe, depuis le judaïsme et le christianisme, jusqu'au mahométisme inclusivement; ils ont été publiés depuis 1733 jusqu'à 1737, et forment la première partie de la collection: ainsi l'ouvrage ne comprit d'abord que sept volumes. Il eut un succès brillant; l'édition fut promptement enlevée; tous les volumes furent même successivement réimprimés avec quelques corrections. En 1743, il publia un huitième volume; peu de temps après, un neuvième: deux vol. de traités intéressans de Thiers et du père Lebrun, réunis sous le titre de *Superstitions anciennes et modernes*, forment les tomes X et XI. Bernard n'étoit pas un écrivain élégant, mais il est un homme de sens; son style porte avec lui un caractère de franchise et de naturel qui inspire de la confiance, et souvent même de l'intérêt. On lui a reproché son impartialité de n'avoir pas plus ménagé la religion protestante, qui étoit la sienne, que les autres religions. (*Voyez* Banier, l'abbé.) La nouvelle édition qui vient d'être publiée à Paris, en 13 vol. in-fol., avec les mêmes dessins de B. Picart (*voyez* B. Picart), est considérablement augmentée: elle est corrigée de quantité de fautes typographiques, assez ordinaires dans les ouvrages français imprimés chez l'étranger. Le texte de l'édition de Hollande présente souvent des fautes de langue, des constructions embarrassées, des locutions vicieuses, des expressions impropres: on a corrigé toutes ces irrégularités sans altérer le fond des pensées. Les deux vol. des Superstitions sont augmentés de notes et d'un supplément sur les profanations faites aux dieux et aux saints par ceux mêmes qui leur rendent un culte, pour obtenir par ces mauvais traitemens ce qu'ils ne peuvent obtenir par les prières; des prières chez les premiers chrétiens, et de leurs abus dans les temples, etc., etc.; des moyens violens employés par les prêtres pour forcer les mourans à léguer en leur faveur; du commerce des messes; des fausses chartres; des fausses reliques; des fausses légendes; des fraudes pieuses de l'enfer; des associations de prières; des quêteurs; des pardons, etc., etc.; des monitoires, imprécations, excommunications; des morts; des animaux; des végétaux, etc., etc. Ces treize volumes sont enrichis de trois cent vingt-cinq planches, dont trois cents des dessins de Bernard Picart.

* XXXI. BERNARD (Jean-Baptiste), né à Nantes en 1702, étudia la médecine à Montpellier, et fut promu au doctorat en 1732: en 1746 il fut nommé à la première chaire de médecine en l'université de Douay. Les seuls ouvrages de ce médecin qui méritent quelqu'attention sont, I. *Problema physiologicum cum tabulâ figuratâ ipsius solutionem exhibente, propositum ac solutum in scholis academiæ Duacenæ, seu hydraulice corporis humani, variis tabulis figuratis demonstrata. Pars prima*, Duaci, 1758, in-4°, *pars secunda*, ibid., 1759, in-4°. II. *Lettre à M. Needham*, Douay, 1756. Elle est relative à l'ouvrage précédent.

* XXXII. BERNARD (de Marigny), ancien officier de marine, chef de division à l'armée royaliste

de la Vendée, et membre du conseil supérieur de cette armée. Il étoit neveu du chef d'escadre de ce nom, qui commanda quelque temps à Brest au commencement de la révolution. Ayant été emprisonné par le parti patriote, il fut délivré par Laroche-Jaquelin le 14 mars 1792, se joignit à lui, et eut long-temps beaucoup de crédit dans l'armée vendéenne; il la suivit dans son excursion d'outre-Loire, en qualité de commandant d'artillerie. Lorsque la guerre commença en 1794, il commanda la cavalerie à Cérisaye en Poitou. Soupçonné de trahison, il fut condamné à être fusillé par le conseil-général de l'armée catholique et royale de la Vendée. Charrette fit dans cette occasion les fonctions de procureur du roi. Bernard de Marigny fut effectivement fusillé près Cérisaye, peu de jours après sa condamnation. Sa mort fut reprochée à Stofflet ainsi qu'à Charrette,et on l'attribua à des considérations d'ambition et d'animosité personnelles plutôt qu'à un motif d'intérêt public.

I. BERNARDI (Jean), graveur, né à Castel-Bolognèse, mourut à Faënza en 1555. Cet artiste travailla beaucoup à de grands sujets, sur des cristaux, qu'on enchâssoit ensuite dans des ouvrages d'orfévrerie. On a comparé ses productions à ce que les anciens ont fait de mieux. Plusieurs princes, et en particulier le cardinal Alexandre Farnèse, le protégèrent. Parmi le gramd nombre d'ouvrages qu'on lui doit, on a distingué *Titie rongé par un vautour*, et *la chute de Phaéton*, gravés sur cristal pour le cardinal de Médicis, d'après les dessins de Michel-Ange. Il excella aussi dans l'architecture.

* II. BERNARDI (Barthélemi), prêtre de Kemberg en Saxe, embrassa les opinions de Luther, et donna le premier exemple du mariage des prêtres en 1521.

† I. BERNARDIN (saint), dit *de Sienne*, ainsi appelé parce que son père étoit de cette ville, et qu'il y passa lui-même une partie de sa vie. Il naquit le 8 septembre 1380, selon Baillet, à Massa-Carrara, d'une famille noble et distinguée. Après ses études de philosophie, il entra dans une confrérie de l'hôpital de Scala, à Sienne. Son courage et sa charité éclatèrent pendant la contagion de 1400. Deux ans après il prit l'habit de saint François, réforma l'étroite observance, et fonda près de trois cents monastères. Son humilité lui fit refuser les évêchés de Sienne, de Ferrare et d'Urbin. Il fut envoyé pour être gardien du couvent de Bethléem. Les besoins de son ordre en Europe le rappelèrent bientôt. Après une vie si laborieuse, il mourut à Aquila, le 20 mai 1444, âgé de 63 ans. Nicolas V le mit au nombre des saints en 1450. Le Père Jean de La Haye, donna en 1636 une édition de ses ouvrages, en 2 vol. in-fol. On y trouve des *Sermons*, des *Traités de spiritualité*, des *Commentaires sur l'Apocalypse*, la *Vie de l'auteur*. Ses sermons sont en latin, et se ressentent du mauvais goût de son siècle. Mais la manière de les déclamer, une voix sonore, et une poitrine infatigable, contribuèrent à leur succès: il les prononçoit en italien. Dans le temps qu'il prêchoit à Rome, ses ennemis le dénoncèrent à Martin V, comme avançant beaucoup de choses téméraires; mais le pape, ayant voulu l'entendre, fut si satisfait de sa morale, qu'il le combla d'éloges. Bernardin institua la fête du nom de Jésus.

† II. BERNARDIN (le bienheu-

reux), de Feltri, de l'ordre des frère mineurs, persuada aux habitans de Padoue d'établir un mont-de-piété, pour s'affranchir des usures que les juifs exerçoient, en prêtant à vingt pour cent. Cet établissement est du 26 juillet 1491. Les réglemens de ce mont-de-piété furent réformés et perfectionnés en 1520. Le fondateur étoit un homme recommandable par sa science et par sa piété. Une simplicité aimable lui gagnoit les cœurs. Il prêchoit avec applaudissement; mais il montra une haine trop forte contre les juifs. Ses sermons sont remplis d'invectives contre eux. Il ne bornoit pas son zèle à les réprimer, il les faisoit chasser des villes et des villages où il prêchoit.

† III. BERNARDIN DE PÉQUIGNY (Bernardinus à Piconio), capucin, né à Péquigny en Picardie l'an 1633, mort à Paris en 1700, a donné en latin un bon *Commentaire sur les Evangiles*, et une *triple Exposition sur les épîtres de saint Paul*, qui méritèrent les éloges du pape Clément XI, Paris, 1703, in-fol. Cet ouvrage est savant et assez clair. La traduction française, qui n'en est qu'un abrégé, est en 4 vol. in-12, 1714. On en fait moins de cas que de l'original.

† IV. BERNARDIN DE CARPENTRAS (le Père), capucin, naquit dans cette ville, d'une famille distinguée, connue sous le nom d'André. Sa piété et son érudition lui firent un nom dans son ordre. Il mourut à Orange en 1714. Nous avons de lui un ouvrage de philosophie, intitulé *Antiqua priscorum hominum philosophia*, imprimé à Lyon en 1694. L'auteur assure dans sa préface qu'il a secoué le joug de l'école, pour ne jurer sur la parole d'aucun maître. Sa physique est assez bonne pour le temps, et il est, à certains égards, inventeur. On y aperçoit quelques rayons de la lumière qui alloit se répandre sur cette science.

* BERNARET (Nicaise), célèbre peintre d'animaux, élève de François Suyders, dont il imita parfaitement la manière. Ses ouvrages égalent presque ceux de son maître.

* BERNAWÉRIN (Anne), fille d'un baigneur d'Augsbourg. Le duc Albert de Bavière, épris de ses charmes, en fut favorablement écouté. Ne pouvant dérober à Elisabeth de Wurtemberg, son épouse, la connoissance de cette intrigue, elle en fut si jalouse et si affligée, qu'elle en mourut presqu'aussitôt. Albert, devenu veuf, ne garda plus de ménagement, et conduisit sa maîtresse à la cour de Munich, où il annonça publiquement l'intention de l'épouser; mais le duc Ernest, son père, indigné de ce projet, ordonna au bourreau de mettre Anne Bernawérin dans un sac, et de la jeter dans le Danube à Straubingen; exécution barbare, qui plongea Albert dans le désespoir le plus violent, et le fit menacer son père d'en tirer vengeance. On parvint cependant, après un certain laps de temps, à les réconcilier; et Ernest lui fit épouser Anne de Brunswick-Brubenhagen. Anne Bernawérin méritoit un meilleur sort: elle avoit des graces, de la beauté, une douceur extrême dans le caractère, qui la firent regretter après sa mort de ceux qui n'avoient pu l'estimer pendant sa vie.

BERNAZZANO, de Milan, excellent paysagiste du 16e siècle, réussissoit à peindre les animaux; mais comme il ne sut jamais venir à bout de dessiner la figure, il s'associa avec un dessinateur qui pût le seconder dans son travail. On dit

qu'ayant peint à fresque des fraises sur une muraille, des paons vinrent si souvent les becqueter, qu'ils en rompirent l'enduit.

* BERNES. *Voyez* BARNES.

* BERNHARD, Allemand, organiste attaché à la chapelle du doge de Venise, vivoit au 15e siecle. On lui doit le perfectionnement de l'orgue, dont il augmenta le nombre des tuyaux, et où il établit la distinction par registres. Mais ce n'est pas lui qui inventa, comme on le croit, les pédales; car Heinri Drossdorf avoit construit trois orgues à Nuremberg dès 1441, avec des pédales, tandis que Bernhard n'a inventé les siens qu'en 1470 ou 1480.

† BERNIA *ou* BERNI (François), chanoine de Florence, né à Lamporecchio en Toscane, d'une famille noble, mais pauvre, originaire de Florence, fut élevé auprès de Jules de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément XII. Il fut ensuite secrétaire de Giberti, évêque de Vérone, et obtint un canonicat de Florence, où il mourut en 1543. Il a donné son nom à une espèce de poésie burlesque, qu'on appelle *Berniesque* en Italie. Il excelloit dans ce genre. Il avoit encore le dangereux talent de la satire. Quelques auteurs l'ont mis à la tête des poëtes burlesques italiens. En 1548, on recueillit à Florence, I. ses *Poésies italiennes*, avec celles du Varchi, du Moro, du Dolce, etc., in-8°, 2 vol.; réimprimées à Londres 1721 et 1723, sur l'édition de Venise. Cette édition, la plus complète et la meilleure, est en 3 vol., dont le premier et le second portent la date de Londres et de 1723, et le troisième celle de Florence et de la même année; mais pour la réalité elle a été entièrement imprimée à Naples. II. son *Orlando innamorato rifatto*, poëme fort estimé des Italiens pour la pureté et la richesse de la langue, est l'ouvrage du Boïardo, refait. Il se contenta de corriger le style, souvent incorrect et barbare, du Boïardo, de semer dans son ouvrage plus de poésie, de graces et de gaieté; mais ces plaisanteries dégénèrent souvent en bouffonneries de l'espèce la plus triviale. Il joignit aussi à chaque chant des prologues, où il développe longuement, mais toujours comiquement, des maximes de morale. Il est le premier à se moquer des faits prodigieux de ses paladins, de la vigueur de leurs bras, qui d'un seul coup partagent en deux le cavalier et le cheval, etc. La meilleure édition de son poëme est celle de Venise, 1545, in-4°. On en a une autre très-jolie, Paris, 1768, 4 vol. in-12. On a recueilli ses *Poésies latines* avec celles du Segni, du Varchi, etc. Florence, 1562, in-8°. *Voyez* GRAZZINI. — Il y a eu du même nom, dans la littérature, François BERNI, professeur de l'université de Ferrare, sa patrie, mort en 1673, à 63 ans, après avoir eu sept femmes. On a de celui-ci un volume de *Drames*, imprimé à Ferrare, ainsi que des *Poésies*.

† I. BERNIER (François), natif d'Angers, se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier, et se livra peu de temps après à son penchant pour les voyages. Il partit en 1654 pour la Terre-Sainte, d'où il se rendit en Egypte, et de là dans le Mogol. Il demeura pendant douze ans à la cour du grand-mogol, qu'il accompagna dans ses voyages et qui le fit son médecin. Il revint en France en 1670, passa en Angleterre en 1683, et mourut à Paris le 22 septembre 1686 dans un âge assez avancé. St.-Evremont disoit qu'il n'avoit point connu de plus joli philosophe. « Joli philosophe, ajoutoit-il, ne se dit guère; mais sa figure, sa taille, sa conversation, l'ont rendu digne de cette épithète. » On a de lui, I. Ses *Voyages* en 2 vol. in-12, Amster-

dam, 1699, qui ont un rang distingué parmi les relations des voyageurs. C'est ce que nous avons de plus exact sur l'état du Mogol, de l'Indoustan et du royaume de Cachemire. Dans le dernier siècle, ses voyages le firent appeler Bernier le Mogol. II. Un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, son maître, en 7 vol., ouvrage que le système de Descartes, alors à la mode, empêcha d'être aussi bien accueilli qu'il l'auroit mérité. Bernier combat les sentimens de ce philosophe, et suit ordinairement ceux de Gassendi. Il a cependant plusieurs opinions à lui, et très différentes de celles de l'un et de l'autre. III. *Traité du libre et du volontaire*, Amsterdam, 1685, in-12. Il a eu aussi quelque part à l'*Arrêt* critique de Despréaux, donné pour le maintien de la doctrine d'Aristote. Il est imprimé dans le t. IV du Ménagiana. La *Requête* qui précède l'Arrêt est de Bernier, et l'Arrêt est de Boileau.

II. BERNIER (Jean), médecin à Blois, sa patrie, et ensuite à Paris, eut le titre de médecin de Madame. Nous avons de lui, I. *Histoire de la ville de Blois*, Paris, 1682, in-4°, peu exacte, suivant dom Liron. II. *Essais de Médecine*, 1689, in-4°. III. *Anti-Ménagiana*, 1693, in-12. IV. *Jugement sur les œuvres de Rabelais*, ou le *Véritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12, plein de verbiage et de mauvaises plaisanteries. Sa qualité de médecin de Madame ne le tira pas de la pauvreté. Sa mauvaise fortune lui inspira une humeur chagrine, qui perce dans tous ses ouvrages. Son érudition étoit fort superficielle, et Ménage l'appelle *vir levis armaturæ*. Il mourut le 18 mai 1698, dans un âge avancé.

† III. BERNIER (Nicolas), maître de musique de la Ste-Chapelle, et ensuite de la chapelle du roi, naquit à Mantes-sur-Seine, en 1664. L'amour que Bernier avoit pour son art lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Dans son séjour à Rome, il voulut prendre une connoissance exacte de tous les ouvrages de Caldara, l'un des plus célèbres maîtres de ce temps; mais ayant appris qu'il avoit la manie de ne jamais communiquer ses partitions, Bernier ne trouva d'autre moyen de parvenir à son but que de se présenter à Caldara en qualité de domestique : il fut accepté, et alors il eut plus d'occasions qu'il ne lui en falloit pour étudier ce qu'il ne vouloit que parcourir. Un jour, ayant trouvé sur la table de son maître un morceau que Caldara paroissoit avoir de la peine à terminer, Bernier prit la plume et l'acheva. L'étonnement de Caldara fut extrême; mais ayant su la vérité, cette aventure les lia de l'amitié la plus intime. Le duc d'Orléans, régent du royaume, estimoit ses ouvrages et protégeoit l'auteur. Ce prince lui ayant donné un motet de sa composition à examiner, et impatient de savoir le jugement du musicien, alla chez lui et monta dans son cabinet. Il y trouva l'abbé de La Croix, qui examinoit son ouvrage : Bernier, en ce moment, étoit occupé, dans une autre salle, à boire et à chanter avec quelques-uns de ses amis. Le duc d'Orléans alla troubler la gaieté du festin par des reproches. Bernier mourut à Paris en 1734, à 70 ans. Ses cinq *Livres de cantates*, à une et deux voix, dont les paroles sont en partie de Rousseau et de Fuselier, lui acquirent une grande réputation. Celle des *Nymphes de Diane* passe pour son chef-d'œuvre. On a aussi de lui *les Nuits de Sceaux*, et beaucoup de *Motets* qu'on a exécutés longtemps. Peu de musiciens ont mieux possédé leur art que Bernier.

* IV. BERNIER DE LA BROUSSE. *Voyez* BROUSSE.

* V. BERNIER (Alexandre-Jean-Baptiste-Marie), né à Daou, département de la Mayenne, le 31 octobre 1764. Il fut nommé curé de Saint-Laud d'Angers dès le commencement de la guerre de la Vendée, et fut un des membres les plus marquans du conseil supérieur des armées catholiques et royales de la Vendée, qui se forma en 1793, après la prise de Saumur, et qui tenoit ses séances à Châtillon-sur-Sevres. Il suivit l'armée vendéenne dans son exécution d'outre-Loire, et échappa aux déroutes du Mans et de Saveray, en se tenant caché aux environs de cette dernière ville pendant l'hiver de 1793 à 1794. Il ne rentra dans les pays insurgés qu'au mois de mars, pour se réunir à La Roche-Jaquelin et à Stofflet. L'abbé Bernier contribua à réorganiser l'armée royaliste; il parcouroit les villes et les campagnes, invitoit les habitans à s'armer pour la défense de la religion et de la royauté. De nombreux assassinats se commettoient alors au nom de Dieu. Bernier fut nommé commissaire général de l'armée de Stofflet, et devint ensuite agent unique des armées catholiques et royales auprès des puissances coalisées; c'étoit un charlatan pour qui rien n'étoit sacré, et qui vouloit arriver; comme beaucoup d'autres, à des places importantes; il a dit plusieurs fois qu'il ne mourroit pas satisfait qu'il n'eût obtenu le chapeau de cardinal. Après la mort de Charrette, l'un des chefs militaires de l'armée royaliste, et la dispersion des Vendéens et des chouans par Hoche, il intrigua pour être nommé l'un des agens pour contribuer à la pacification opérée par le général Bonaparte, peu de temps après son avénement au consulat. L'abbé Bernier vint à Paris chargé de pouvoir de quelques chefs royalistes auprès du gouvernement français, et la pacification eut lieu. Le premier consul employa Bernier pour le rétablissement du clergé en France, et, à la suite du concordat, il fut nommé évêque d'Orléans, et sacré par le cardinal Caprara au mois d'avril 1802. Bernier est mort dans son évêché en 1808.

* VI. BERNIER (Pierre-François) naquit à La Rochelle le 19 novembre 1779. Son éducation fut soignée, et dès l'âge de 14 ans il avoit fait de grands progrès dans le latin; on lui donna des maîtres de mathématiques, de musique et de dessin, qui n'eurent qu'à se louer de leur élève; mais bientôt l'étude de l'astronomie employa tous les momens du jeune Bernier; il se présenta comme candidat pour l'école polytechnique, et subit son examen en 1799 à Toulouse. En 1800, il se rendit à Paris, où, dans la même année, il fut nommé, avec Bussy, par la commission de l'institut, astronome de l'expédition sous les ordres du capitaine Baudin, pour les pays éloignés, pour de nouvelles découvertes, et sur-tout à la Nouvelle-Hollande. Il s'embarqua au Havre. Pendant tout le cours de son voyage, il fit des remarques importantes sur l'art nautique, s'occupa du magnétisme, des aurores australes et des marées, etc. Les *Notes* qu'il a laissées sur ses observations astronomiques sont précieuses; elles ont été remises à l'institut. Il mourut au mois de juin 1803, sur le bâtiment de l'expédition, d'une fièvre inflammatoire, à la fleur de son âge.

* BERNIGEROTH (Jean-Martin) a gravé beaucoup de portraits d'après différens maîtres. Il est mort à Leipsick en 1733.

† BERNIN (Pierre), peintre et sculpteur, né en 1562, fut employé par le cardinal Farnèse à peindre le château de Caprarole avec Antoine Tempête. Il quitta ensuite la peinture pour la sculpture, et fut chargé,

par les papes Paul V et Urbain VIII, de divers morceaux considérables qu'il exécuta très-bien.

† I. BERNINI *ou* BERNIN (Jean-Laurent), appelé vulgairement *le Cavalier Bernin*, peintre, sculpteur et architecte, excella également dans ces trois genres. Il naquit à Naples, en 1598, d'un sculpteur florentin. Il n'avoit que dix ans lorsqu'il fit une tête de marbre qu'on voit à Rome dans l'église de Sainte-Praxède, et qui mérita les suffrages de tous les connoisseurs. Paul V se fit présenter un enfant qui annonçoit des dispositions si heureuses. Ce pape lui demanda s'il pourroit dessiner tout de suite une tête. Le Bernin répondit aussitôt : « Quelle tête demande votre sainteté? — Puisque je n'ai qu'à choisir, dit le pontife, il les sait faire toutes. » Le pape lui ayant indiqué celle de saint Paul, elle fut achevée en une demi-heure. Ce pontife lui fit présent de douze médailles d'or, et le recommanda au cardinal Barberin. Ce prélat, devenu pape sous le nom d'Urbain VIII, l'honora du titre de chevalier, et le nomma directeur-architecte de la basilique de Saint-Pierre. Alexandre VII et Clément IX lui donnèrent aussi des marques de leur estime. La reine Christine lui rendit quelques visites. Louis XIV l'appela à Paris, en 1665, pour travailler aux dessins du Louvre. Ce prince lui donna, outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y resta, un présent de cinquante mille écus, avec une pension de deux mille, et une de cinq cents pour son fils. — Ses dessins ne furent pas exécutés. On préféra ceux de Claude Perrault. « Bernin, dit-on, voyant les ouvrages de cet habile architecte, eut la modestie de dire « que quand on avoit de tels hommes chez soi, il n'en falloit pas aller chercher ailleurs. » Mais l'ingénieux auteur des Essais historiques sur Paris rejette cette anecdote. Selon lui, le cavalier Bernin, plus rempli d'amour-propre qu'un autre, loin d'admirer les dessins de Perrault, marqua le plus grand empressement pour faire exécuter les siens par préférence. Il ajoute qu'on lui promit trois mille louis par an s'il vouloit rester ; ce qu'il refusa, aimant mieux aller mourir dans sa patrie ; que la veille de son départ on lui porta cette somme avec un brevet de douze mille livres de pension, et qu'il reçut le tout assez froidement. Quoi qu'il en soit, le roi voulut avoir son portrait de la main de ce célèbre artiste. Le Bernin se montra à Versailles courtisan délicat autant que grand peintre. Comme il dessinoit un jour le portrait de Louis XIV, il éleva sur la tête de ce prince une boucle de cheveux en lui disant : « Votre majesté peut montrer son front à tout l'univers. » — Quelques dames lui demandèrent quelles étoient les plus belles femmes, ou des françaises, ou des italiennes? « Toutes sont belles, répondit-il : il n'y a d'autre différence, sinon que le sang coule sous la peau des Italiennes, et que l'on aperçoit le lait sous celle des femmes françaises. » Il mourut à Rome en 1680, à 83 ans. Rome, parmi ses chefs-d'œuvre, compte les ouvrages de ce grand maître. Les principaux sont la *Fontaine de la place Navonne*; l'*Extase de sainte Thérèse*, ouvrage supérieur pour l'expression; la *Statue équestre de Constantin*; le *Maître-autel*, le *Tabernacle*, la *Chaire de Saint-Pierre*, la *Colonnade* qui environne la place de cette église. Le beau *Groupe d'Apollon et Daphné*, dans la Villa-Pinciana; les *Tombeaux d'Urbain VIII*, et *d'Alexandre VII*; la *Statue de sainte Bibiane*; celle *de Jésus*, qu'il légua à la reine Christine. La jolie église de Saint-André à Rome fut construite d'a-

près ses dessins. Le Bernin n'avoit que quatorze ans lorsqu'il se trouva dans l'église de Saint-Pierre au moment où Annibal Carache examinoit avec plusieurs peintres l'endroit où devoit être placé le maître-autel. « Croyez-moi, dit Carache à un de ses camarades, il pourra venir quelque jour un génie supérieur qui élèvera sous la coupole et dans le fond de l'église deux monumens proportionnés à la grandeur de ce temple superbe. » A ces mots le jeune Bernin s'écria : « Plût à Dieu que ce fût moi ! » Et son souhait fut exaucé. Cependant on ne peut dissimuler que Le Bernin, comme architecte, s'abandonna quelquefois trop à la fougue de son génie, ne prit pas toujours les chefs-d'œuvre de l'antiquité pour guides, qu'il a peut-être été le premier à s'éloigner de la belle simplicité de leurs formes ; les colonnes torses qu'il a introduites dans quelques-uns de ses monumens sont contre toutes les régles de l'art chez les anciens. Versailles admirera toujours le *Buste de Louis XIV*, où le caractère de ce grand prince est aussi bien marqué que les traits de son visage ; et la *Statue équestre de Marcus Curtius ;* elle a été depuis déguisée en Liberté. Cette belle statue devoit représenter Louis XIV ; mais comme elle étoit peu ressemblante, on lui donna le nom de Marcus Curtius. C'étoit un monument que la reconnoissance de Bernin destinoit à ce prince : il y travailla pendant quinze ans. Il laissa plus de deux millions de fortune à sa mort.

* II. BERNINI (le Père Giuseppe-Maria de), capucin, mort en 1753, sur la route de Neipal à Parita, dans l'Indoustan, a traduit plusieurs ouvrages concernant la religion des Brahmes, entre autres le livre *Adi Adma Ramahen*, qui contient une ample de Riam ; et le *Ghian Sagher*, où se trouvent les principes de Cabir, fameux tisserand, fondateur de la nouvelle secte appelée *cabirprand*. *Voyez* tom. I, pag. 266. On doute que ces traductions faites du samskretan, probablement, aient été imprimées. On en prend une idée dans les *Mémoires historiques* de ce religieux, publiés à Vérone, en 1767, in-8°, où l'on trouve aussi quelques détails sur le pays de Neipal. *Voy.* encore dans l'*Alphabetum tibethanum*, du père Georgi, Romæ, 1762, in-4° ; le Voyage de Cassiatta à Lassa par Neipal, rédigé sur les Mémoires des capucins missionnaires à Lassa.

† BERNIS (François-Joachim-Pierre de), cardinal, archevêque d'Albi, de l'académie française, naquit en 1715, à Saint-Marcel de l'Ardèche, d'une famille noble et ancienne. Destiné à l'église dès son enfance, il fut d'abord chanoine, comte de Brioude. Après avoir passé quelque temps au séminaire de Saint-Sulpice, où il ne put se faire goûter du sévère Couturier qui en étoit le supérieur, et le canal des graces ecclésiastiques, il entra dans le chapitre de Lyon, et revint bientôt à Paris. La meilleure compagnie le rechercha. De la naissance, une figure aimable, une physionomie de candeur, beaucoup d'esprit et d'agrément, un jugement sain, un caractère sûr ; tels furent ses titres pour plaire aux hommes et aux femmes. Déjà il s'étoit fait connoître par quelques poésies remplies de graces et de facilité ; ce fut un acheminement de plus pour être admis dans les sociétés les plus brillantes. Mais cet air de dissipation déplut au cardinal de Fleury, qui lui déclara qu'il n'avoit aucun bénéfice à espérer tant qu'il vivroit. « Monseigneur, j'attendrai », lui dit le jeune abbé, en lui faisant une profonde révérence. Une chanson faite pour madame de Pompadour le fit accueillir par cette favo-

rite. Celle-ci lui fit ouvrir les portes de l'académie française à l'âge de 29 ans, et c'est à cette occasion que Piron lui dit : « Quoi ! si jeune encore, vous avez voulu les invalides ? » Bernis, poussé par sa protectrice, obtint d'abord une pension de quinze cents livres sur la cassette du roi, un petit logement au Louvre, et bientôt après l'ambassade de Venise, qui dura trois ans, et, en 1755, celle d'Espagne. De retour à Versailles, il ne tarda pas à y jouer un grand rôle. Il eut beaucoup de part au traité de 1756, avec la cour de Vienne, lequel sembloit réunir à jamais deux puissances rivales, et depuis long-temps divisées. Ce traité blessoit les intérêts de la Prusse, qui ne tarda pas à faire la guerre à la France. Le roi de Prusse avoit dit dans un vers :

Evitez de Bernis la stérile abondance.

Celui-ci ne put lui pardonner l'épigramme, et la France souffrit parce que l'orgueil d'un poëte avoit été blessé. Bernis, entré dans le conseil, y montra plus de sagesse et de maturité. Il fut nommé ministre des affaires étrangères, et eut la plus grande influence sur les autres ministères. Par son caractère conciliant, il parvint à arranger les affaires du parlement avec l'archevêque de Paris, à réconcilier le saint-siége avec la république de Venise, et à cimenter cette réunion par l'élection de Rezzonico à la papauté. Celui-ci n'oublia pas Bernis dans la promotion des cardinaux en 1758. Les revers que les armées françaises avoient essuyés en Allemagne, et le dérangement des finances, lui firent désirer la paix. Madame de Pompadour ne la vouloit point, parce qu'elle étoit rejetée par l'impératrice-reine, dont la maitresse du roi ménageoit la faveur. De concert avec le duc de Choiseul, elle obtint du foible Louis XV l'exil du nouveau cardinal à Soissons. On prétend que ce prince lui écrivit en le renvoyant : « Votre tête légère n'a pu soutenir le poids de mes bienfaits. Allez-vous-en à votre abbaye, pour servir à jamais d'exemple aux ingrats. » Il n'y avoit qu'une femme piquée qui pût dicter un tel billet ; aussi tout le monde l'attribua-t-il à madame de Pompadour. Comme sa disgrace arriva presque au même temps que l'envoi de son chapeau de cardinal, on fit contre lui ce quatrain :

Que le sort de Bernis est beau !
Mais qu'il a peu de consistance !
N'a-t-il donc reçu le chapeau
Que pour tirer sa révérence.

La retraite de Bernis dura jusqu'en 1764 ; il fut rappelé alors et nommé archevêque d'Albi, d'où il se rendit cinq ans après à Rome. L'habileté qu'il déploya dans le conclave de 1769 le fit juger capable de servir les vues de la France et de l'Espagne auprès du pape. Ces deux cours vouloient l'entière destruction des jésuites. Bernis, nommé ambassadeur de France, travailla à l'extinction de cet ordre, extinction qu'il désapprouvoit dans le fond du cœur. Après le conclave de 1774, où il fit porter Pie VI au trône pontifical, il joignit à son titre d'ambassadeur celui de protecteur des églises de France. La fin de sa carrière fut pénible. Après vingt-trois ans passés dans l'opulence et dans la plus magnifique représentation, perdant quatre cent mille livres de rente, il se trouva, par les suites de la révolution française, réduit presque au dénuement. Son ami, le chevalier Azara, l'en tira, en obtenant pour lui, de la cour d'Espagne, une pension de soixante mille livres. Il ne survécut que trois ans à cette faveur, et mourut à Rome le 1er novembre 1794, généralement chéri et regretté des Romains, et des étrangers qui admiroient sa douceur, ses graces et sa politesse noble et facile. Ses *Œuvres* ont été publiées par Didot et par

Lottin. Cette dernière édition est en 3 vol. in-4°. Ce poëte a caché sous des fleurs les préceptes de la philosophie. Il sait peindre; mais l'usage continuel qu'il fait de la mythologie rend quelquefois sa lecture fatigante. Dans ses *Saisons* il a entassé les tableaux les uns sur les autres. Il n'use pas avec assez de sobriété de ce qu'on appelle la vieille poésie. Ces lieux communs trop répétés faisoient dire à d'Alembert que, « si l'on coupoit les ailes au Zéphyre et aux Amours, on lui couperoit les vivres.» Voltaire l'appeloit *Babet la bouquetière*. « Il offre, disoit-il, une terrible profusion de fleurs; et ses bouquets pourroient être arrangés avec plus de soin. » Cette vicieuse abondance d'images recherchées se fait moins remarquer dans sa *Religion vengée*, poëme commencé en 1757, sous les auspices du cardinal de Polignac. Quoiqu'il renferme des traits d'un talent marqué pour les vers, et d'une heureuse facilité, il n'a point effacé le poëme de Racine le fils, sur le même sujet. Il se jugeoit lui-même avec modestie. Lorsque pour le flatter on lui rappeloit ses premiers ouvrages, il détournoit la conversation en disant : « Ne parlons point de ces erreurs de ma jeunesse. *Delicta juventutis meæ ne memineris*.» « Si vous voulez que je vous dise mon secret tout entier, écrit-il à Voltaire, j'ai renoncé à la poésie, quand j'ai connu que je ne pouvois être supérieur dans un genre qui exclut la médiocrité.» Sa *Correspondance* avec ce poëte, depuis 1761 jusqu'en 1777, a été publiée l'an 1798, chez Dupont, Paris, in-8°. Ce recueil doit ajouter à sa réputation. On y voit la raison toujours lumineuse, toujours aimable, jointe à une rare sagacité, à un goût fin et délicat, et à une critique aussi franche, aussi honnête que judicieuse. On a reproché à certains morceaux de prose de Bernis le défaut de naturel ; ses *Lettres à Voltaire* ne méritent pas la même censure ; et le style des deux correspondans est digne de l'un et de l'autre.

BERNOLDE. *Voyez* BERTHOLDE.

† BERNON, noble bourguignon, fut le premier abbé de Cluni, et le réformateur de plusieurs autres monastères. Il prit l'habit religieux dans l'abbaye de la Baume, dont il devint prieur. S. Hugues, moine de Saint-Martin d'Autun, maison alors très-régulière, travailla avec lui à rétablir la discipline monastique. Bernon, devenu abbé de Cluni, y donna l'exemple de toutes les vertus. Il n'y mit d'abord que douze religieux, à l'exemple de S. Benoît, qui vouloit que chaque monastère se bornât à ce nombre. Il donna sa démission en 926, et partagea les abbayes qu'il gouvernoit entre Vidon, son parent, et Odon, son disciple. Ce dernier a été proprement le premier fondateur de l'ordre de Cluni. Bernon mourut le premier jour de l'an 927.

† I. BERNOULLI (Jacques), né à Bâle en 1654, fut d'abord destiné à être ministre ; mais la nature l'avoit fait mathématicien. En vain son père s'opposa fortement à son goût, ses progrès furent si rapides, quoique secrets, qu'il passa bientôt de la géométrie à l'astronomie. Pour célébrer cette espèce de triomphe, il fit un médaillon, dans lequel il représenta Phaéton conduisant le char du soleil, avec cette légende : « Je suis parmi les astres malgré mon père. » Il auroit pu ajouter, sans conducteur et sans maître. Dès l'âge de 18 ans, il résolut un problème chronologique, qui auroit embarrassé un vieux savant. A 22, étant à Genève, il apprit à écrire, par un moyen nouveau, à une fille qui avoit perdu la vue deux mois après sa naissance ; elle s'appeloit Elisabeth

Walkirch. La philosophie de Descarte et celle du père Malebranche le dégoûtèrent de celle qu'il avoit apprise dans les écoles. Il publia en 1682 un nouveau *Système des comètes*, et une excellente *Dissertation sur la pesanteur de l'air*. Ce fut environ vers le même temps que l'illustre Leibnitz fit paroître, dans les journaux de Leipzick, quelques essais du nouveau *Calcul différentiel* ou des *Infiniment petits*, dont il cachoit la méthode. Jacques Bernoulli et Jean son frère, aussi grands géomètres que lui, devinèrent son secret. Cette méthode fut tellement perfectionnée par eux, que l'inventeur, assez grand homme pour être modeste, avoua qu'elle leur appartenoit autant qu'à lui. Sa patrie, voulant s'attacher un citoyen qui l'illustroit, le nomma professeur de mathématiques. L'académie des sciences de Paris se l'agrégea en 1699, et celle de Berlin en 1701. Il mourut en 1705 à 51 ans. Sa marche dans les sciences fut lente, mais sûre. Il ne donna rien au public qu'après l'avoir revu et examiné plusieurs fois. Son Traité *de Arte conjectandi*, ouvrage posthume, imprimé séparément en 1713, in-4°., et celui *des Infinis*, répandirent son nom dans toute l'Europe. L'art de conjecturer a été traduit en français par M. Vastel, avec des observations, éclaircissemens et additions, Paris, 1801, in-4°. A l'exemple d'Archimède, qui, voulant orner son tombeau de sa plus belle découverte géométrique, ordonna qu'on y mit un cylindre circonscrit à une sphère, Bernoulli voulut que l'on mit sur le sien une spirale logarithmique, avec ces mots : « *Eadem mutata resurgo.* » — Bernoulli joignit le talent de la poésie à celui des mathématiques; il fit des vers allemands, latins et français. Ses *Œuvres*, en y comprenant le traité de l'*Art de conjecturer*, forment 2 vol. in-4°. Genève, 1744. Le recueil intitulé *Joannis Bernulli et Leibnitii commercium epistolicum*, Genève, 2 vol. in-4°., renferme aussi quelque chose de Jacques Bernoulli.

† II. BERNOULLI (Jean), frère du précédent, professeur de mathématiques à Bâle, et membre des académies des sciences de Paris, de Londres, de Berlin et de Pétersbourg, naquit en 1667 à Bâle, et y mourut en 1748. Il courut la même carrière que son frère, et ne s'y distingua pas moins. On a publié, en 1742, à Lausanne, le recueil de tous les ouvrages de Bernoulli, en 4 vol. in-4°. D'Alembert avouoit qu'il leur devoit presque entièrement les progrès qu'il avoit faits dans la géométrie. A l'âge de dix-huit ans, Bernoulli imagina le *Calcul différentiel*, ou les *Infiniment petits*, d'après des idées vagues que Leibnitz avoit données de ce calcul, et trouva les premiers principes du *Calcul intégral*. *Voy.* l'article précédent. Cette découverte le mit en état de résoudre les problèmes les plus difficiles, et de faire les plus grandes choses. En 1690, cet habile homme vint à Paris, pour y voir les philosophes. Il fit connoissance avec Malebranche, Cassini, La Hire, Vatignon, et le marquis de l'Hôpital. Ce dernier fut si charmé de l'entendre raisonner sur la géométrie, qu'il voulut le posséder tout seul. Il l'emmena dans sa terre, et résolut avec lui les problèmes géométriques les plus difficiles. C'est dans cette solitude philosophique que Bernoulli inventa le *Calcul exponentiel*. De retour il proposa différens problèmes aux mathématiciens, et décerna les couronnes à Newton, à Leibnitz, et au marquis de l'Hôpital, c'est-à-dire aux plus grands géomètres du siècle. Son frère concourut à ces prix,

et à son tour lui demanda des solutions. C'étoit une espèce de défi, qui fit naître une querelle fort vive entre ces deux illustres savans. Elle ne fut terminée que par la mort de Jacques Bernoulli. Jean soutint aussi, avec Hartzoëker, physicien célèbre, une guerre sur le baromètre, et il vengea Leibnitz de la sorte d'insulte que quelques Anglais, provoqués par Keill, lui firent au sujet du Calcul différentiel. Bernoulli écrivit sur la manœuvre des vaisseaux, et sur toutes les parties des mathématiques; il les enrichit de grandes vues et de nouvelles découvertes. Son sentiment sur les forces-vives, adopté aujourd'hui par une partie des géomètres, eut beaucoup de contradictions à essuyer. Ce mathématicien faisoit quelquefois, comme son frère, des vers latins; mais ils n'étoient pas bons. Il avoit soutenu, à l'âge de dix-huit ans, une thèse en vers grecs, sur cette question : « Que le prince est pour les sujets. » Voltaire mit au bas de son portrait ces quatre vers :

Son esprit vit la vérité,
Et son cœur connut la justice;
Il a fait l'honneur de la Suisse
Et celui de l'humanité.

Bernoulli laissa des enfans dignes de lui. Nicolas Bernoulli, appelé par le czar Pierre, pour remplir une chaire de professeur de mathématiques dans l'académie naissante de Pétersbourg, mourut huit mois après en 1726; la czarine Catherine fit les frais de son enterrement. Daniel et Jean, dont nous parlerons dans les articles suivans, deux autres de ses fils, n'ont pas moins honoré leur patrie. Jacques et Jean Bernoulli avoient un frère puîné, Nicolas, né à Bâle en 1687, mort dans cette ville, où il fut successivement professeur de mathématiques et de droit le 29 novembre 1759. On a de lui quelques ouvrages de mathématiques.

† III. BERNOULLI (Daniel), professeur de philosophie, de physique et de médecine dans l'université de Bâle, de l'académie des sciences de Paris, de la société royale de Londres, de l'institut de Bologne, des académies de Pétersbourg, de Berlin, de Turin, etc., naquit à Groningue le 9 février 1700, de Jean Bernoulli, alors professeur de mathématiques dans l'université de cette ville. (*Voyez* l'article précédent.) On le destina d'abord au négoce; mais il étoit né pour la géométrie. Il alla passer quelque temps en Italie, et en partit comblé d'honneurs littéraires, après avoir refusé, à vingt-quatre ans la présidence d'une académie que la république de Gênes se proposoit d'établir. L'année suivante, il fut appelé à Pétersbourg où l'on tâcha en vain de le retenir. L'égalité républicaine qu'on goûtoit à Bâle lui paroissoit préférable aux faveurs d'une cour aussi orageuse que brillante. Il s'y rendit donc en 1733 pour occuper une chaire dans l'université. Ce fut alors que s'accumulèrent sur sa tête les couronnes académiques : neuf mois il remporta ou partagea les prix distribués par l'académie des sciences de Paris, qui se l'associa enfin en 1748. Cette compagnie le perdit en 1782. Quoiqu'il eût un respect extérieur pour la religion de son pays, ses pasteurs l'accusoient d'avoir poussé trop loin la liberté de penser, et de n'être pas fâché qu'on le devinât. On a de lui, en latin, indépendamment des divers mémoires couronnés par les académies, l'*Hydrodinamyque*, ou *Commentaire sur la force et les mouvemens des fluides*, Strasbourg, 1738, in-4°., et un *Art de conjecturer*, où il est le premier qui ait appliqué le calcul à des questions de jurisprudence.

* IV. BERNOULLI (Jean), frère

du précédent, né à Bâle le 4 novembre 1744, et mort à Berlin le 13 août 1807, a traduit de l'allemand en français, I. Les *Elémens d'Algèbre*, par Léonard Euler, Lyon, 1795, 2 vol. in-8°. II. *De la Réforme politique des Juifs*, par Dohm. Dessau, 1782, in-12. III. Le *Recueil des Astronomes*. IV. *Nouvelles littéraires de divers pays, avec des supplémens pour la liste et le nécrologe des astronomes*, Berlin, 1776, en 6 part., in-8°.

* I. BERNSTORFF (Jean Hartwig Ernest, comte de), l'un des plus grands hommes d'état du 18e siècle, et qui a rendu de grands services au Danemarck, naquit le 13 mai 1712 à Hanovre. Son père étoit Joachim Engelke, baron de Bernstorff. Dès son jeune âge, il suivoit la maxime de faire toujours plus que son devoir. Aussi fut-il bientôt distingué; car à l'âge de 20 ans, le roi Christian VII l'envoya comme ambassadeur à la cour du roi de Pologne. En 1733, il fut envoyé à la diète de Ratisbonne, auprès de l'empereur Charles VII, et en 1744, à la cour de France. Après avoir quitté ce poste, il remplit à Copenhague, dans le ministère, plusieurs fonctions importantes, jusqu'en 1768, où il accompagna le roi dans ses voyages en Allemagne, en Angleterre et en France. A son retour, ses ennemis, et sur-tout Struensée, déterminèrent le roi à lui envoyer sa démission. Il reçut l'annonce de cette disgrace avec la résignation d'un sage, n'en resta pas moins fidèlement attaché à son roi, et refusa un poste brillant qui lui fut offert par un autre monarque. Quelque temps après arriva la chute de Struensée, et Bernstorff fut rappelé, et nommé conseiller intime et ministre d'état. Mais il ne jouit pas long-temps de cette nouvelle marque de faveur; il mourut le 18 février 1772. Voici les titres du comte de Bernstorff à la reconnoissance des Danois : il assura au Danemarck la paix, négocia le traité de paix entre la Russie et la Porte. Il attira dans le pays des artistes étrangers, favorisa le commerce, sur-tout celui des Indes occidentales; il protégea les arts et les sciences, récompensa les savans, fit des réformes utiles dans les écoles, les églises, les tribunaux et dans la législation. Il introduisit l'uniformité des poids et des mesures en Danemarck et en Norwège; il rendit en 1774, à ses paysans de la Zélande, la liberté, encouragea leurs entreprises pour l'amélioration de l'agriculture. Cette réforme eut des suites heureuses; les paysans devinrent aisés et heureux, et érigèrent à leur bienfaiteur un monument rural.

† II. BERNSTORFF (André-Pierre, comte de), né le 28 août 1736 en Danemarck, neveu du précédent, obtint la place de son oncle après sa mort. L'influence de la cour de Russie contribua à le faire appeler au ministère. Il s'en montra digne par l'étendue de ses vues et de son zèle pour le bonheur des Danois. En flattant l'orgueil de Catherine II, il obtint la cession du Schlewig, partie du Holstein : il lui représenta qu'il étoit au-dessous de sa dignité de conserver une foible principauté qui la rendoit dépendante de l'empire d'Allemagne. Le traité fut signé à Kiel le 16 novembre 1773; il augmenta la puissance du Danemarck de quarante-cinq milles carrés et d'environ cent mille habitans. Le principal titre de Bernstorff à la gloire est d'avoir fait affranchir les paysans danois, et fait cesser la traite des Nègres. Une colonne élevée près de Copenhague atteste à son égard la reconnoissance publique. Pendant

son ministère, il a montré beaucoup de prédilection pour les Anglais. Il est mort à Copenhague le 21 juin 1797.

BERO (Augustin), savant jurisconsulte de Bologne, mort en 1554, à 79 ans, a laissé plusieurs ouvrages de droit, et particulièrement des *Questions familières*, des *Conseils*, des *Leçons sur les Décrétales*.

† I. BÉROALD *ou* BÉROALDE (Matthieu), né à Paris, et mort en 1584, enseigna la langue hébraïque à Orléans en 1565. Les habitans de la Rochelle lui offrirent de l'emploi dans leur collége, l'an 1571; mais il n'accepta point leurs offres. Il étoit dans Sancerre lorsque le maréchal de La Châtre l'assiégea peu après la Saint-Barthélemi; et il rendit de grands services aux habitans par ses bons conseils. Au sortir de Sancerre, il se retira à Sedan et y donna des leçons sur l'histoire. On prétend que ses auditeurs furent scandalisés de la manière dont il parla de François Ier; mais il est principalement connu par une *Chronologie*, qu'il donna en latin, 1775, in-fol., *Chronicon Scripturæ sacræ auctoritate constitutum*. Cet ouvrage est savant, mais peu solide. En voulant tout appuyer sur la Bible, il s'embarrasse dans un labyrinthe dont il ne peut se tirer. Il prétend qu'il ne faut suivre d'autre guide dans la science des temps que l'Écriture. Il efface donc du catalogue des rois de Perse Cambyse et Darius, fils d'Hystaspe. Scaliger a montré combien une pareille façon de traiter la chronologie est ridicule. Béroald, de catholique se fit protestant, et gouverna une église calviniste à Genève. Il avoit été précepteur de Théodore-Agrippa d'Aubigné.

† II. BÉROALD (François, sieur de VERVILLE), fils du précédent, naquit à Paris en 1558. Il avoit de l'érudition et du génie; mais il ne choisit pas des matières qui fussent propres à perfectionner ses dons naturels. Il traduisit le *Songe de Polyphile*, et composa le *Voyage des princes fortunés*, qu'il appela *stéganographique*. De protestant devenu catholique, il fut chanoine de Saint-Gratien, de Tours le 5 novembre 1593; il n'étoit au fond ni catholique ni protestant: dans son *Moyen de parvenir*, il se moque ouvertement des deux religions. C'étoit une espèce de métaphysicien romanesque, qui chercha la pierre philosophale, et qui déposa ses folies dans ses *Appréhensions spirituelles, poëmes et autres œuvres philosophiques, avec les Recherches de la pierre philosophale*, 1584, in-12. L'auteur y paroit aussi mauvais poëte que mauvais philosophe. Il fit ensuite les *Aventures de Floride, où on voit les différens événemens d'amour, de fortune et d'honneur*, Rouen, 1595, 2 vol. in-12. Mais il est plus connu par son *Moyen de parvenir*, dans lequel il s'efforce de tourner en ridicule tout le genre humain. C'est un recueil de puérilités et d'ordures, mêlées de quelques contes agréables et de quelques traits naïfs. Le savant Bernard de La Monnoye a bien voulu prendre la peine de donner une édition de cet ouvrage pitoyable, en 1732, 2 vol. in-16, avec des tables alphabétiques, une dissertation sur l'auteur et sa famille, et des notes marginales, réimprimées plusieurs fois depuis. Ce livre a été aussi imprimé avec ce titre: le *Salmigondis* ou le *Manége du genre humain*, Liége, 1698, in-12; le *Coupe-cu de la mélancolie*, ou *Vénus en belle humeur*, Parme, 1698, in-12: c'est la même édition sous deux titres. Il y en a une autre in-24, de 439 pag., sans date, que le P. Niceron croit d'Elzevir, et qui en est effective-

ment; elle porte au titre : *A Chinon, de l'imprimerie de François Rabelais, l'année pantagruéline.* Quoique omise par la plupart des bibliographes, elle est très jolie, très rare et très recherchée. Béroalde mourut vers l'an 1612. C'étoit un véritable original. Il affectoit d'être instruit des secrets les plus cachés de la nature, comme de la pierre philosophale, du mouvement perpétuel, de la quadrature du cercle, des effets de la sympathie, etc., etc. Il moralisoit en répandant des obscénités à pleines mains. Il vouloit passer pour habile en architecture, et dans les ennuyeux romans qu'on a de lui, il s'épuise en descriptions de palais.

† I. BÉROALDE (Philippe), né à Bologne, d'une famille noble, en 1453, mort en 1505, à 52 ans, professa les belles-lettres dans sa patrie, et y jouit d'une grande considération. Il aimoit les plaisirs de la table, où sa gaieté répandoit la joie parmi les convives. Il avoit la passion du jeu et celle des femmes, et sacrifioit à l'une et à l'autre tout ce qu'il possédoit; mais il les maîtrisa. Il composa plusieurs ouvrages, en prose, de divers genres, et quelques-uns en vers; et il s'appliqua principalement à publier d'anciens auteurs grecs et latins avec des commentaires. On a de lui, I. Des *Commentaires sur Apulée*, Venise, 1501, in-fol., et sur d'autres écrivains. Béroalde, suivant Paul Jove, en éclaircissant les auteurs les plus obscurs de l'antiquité, redonna la vie à une quantité de vieux mots proscrits par les bons écrivains : ce qui chargea son style d'expressions dures et de phrases incorrectes. II. Le *Recueil des œuvres*, 1507 et 1515, 2 vol. in-4°. Sa Vie a été publiée en latin par Jean Pins, à Bologne, 1505, in-4°. Bianchini en a donné une autre à la tête du Suétone de Béroalde, à Lyon, 1548, in-fol. Gilbert Damalis a traduit et mis en vers français le *Procès des trois frères*, Lyon, 1558, in-8°.

† II. BÉROALDE (Philippe), de la famille du précédent, homme plein d'esprit et de vivacité, fut bibliothécaire du Vatican sous Léon X. Il publia plusieurs *Pièces de vers*, estimées en son temps, dans les *Deliciæ poëtarum Italorum*. L'ouvrage le plus considérable qu'on ait de lui consiste en trois livres d'*Odes* et un d'*Epigrammes* latines. Ce recueil se fait lire avec plaisir, quoiqu'on s'aperçoive que l'auteur n'y avoit pas mis la dernière main. L'édition, qui en est très-belle et très-rare, vit le jour à Rome en 1530, in-4°, douze ans après la mort de l'auteur, qui termina sa carrière en 1518, n'ayant guère que 40 ans. Le chagrin de se voir privé des émolumens attachés à sa place de bibliothécaire abrégea ses jours. C'est à lui que l'on doit la fameuse édition de Tacite, publiée à Rome en 1515, in-fol. Le célèbre Bembo, alors secrétaire de Léon X, fit l'épitaphe de Béroalde en quatre distiques latins.

* III. BÉROALDE (Jean), né à Palerme, se fit connoître à Rome par ses talens et son savoir; en 1548 il obtint l'évêché de Telese, et en 1556 il fut pourvu de celui de Sainte-Agathe. Il assista au concile de Trente, sur-tout dans la dix-huitième et la dix-neuvième session. Il mourut en 1566. Ses harangues faites au concile ont été imprimées. Ce prélat a joui d'une grande considération dans l'Église, dont il fut une des lumières par ses connoissances et son érudition.

* BÉROALDO (Vincent), mort en 1557, publia des *Observations* sur le poëme *il Constante* du sé-

nateur François Bolognetti, son frère utérin. Il remarqua toutes les expressions et les tournures les plus élégantes. En 1565, il publia les huit premiers livres de ce poëme, Venise, in-8°. Il avoit sous les yeux les vingt chants du même poëme en manuscrit ; et il l'avoit déjà déclaré long-temps avant que le premier essai eût paru. Jean-Baptiste Maltachetti, son ami, publia cette déclaration, ou plutôt ses *Observations*, douze ans après sa mort, et les dédia à Jean-Baptiste Campeggi, évêque de Majorque.

* BÉROCINIUS. *Voy.* BÉRÉNICIUS.

BÉROÉ (Mythol.), vieille femme d'Epidaure, dont Junon prit la figure pour tromper Sémélé.

* BÉROLDINGEN (François Baron de), savant du 18e siècle, a rendu de grands services en géognosie et en minéralogie. Il naquit le 11 octobre 1740 à Saint-Gall. Il fut membre de la société économique de Berne, chanoine à Hildesheim et à Osnabruck, membre de l'académie des beaux-arts de Dusseldorff, etc. Il entreprit différens voyages qui lui firent trouver des résultats importans pour la géologie et la minéralogie. Il défendit dans ses ouvrages le système des minéralogistes vulcanistes avec beaucoup d'esprit et d'originalité, ce qui lui attira de la part des neptunistes de vives contradictions. Parmi ses ouvrages, nous citerons les suivans, écrits en allemand : *Observations, Questions et Doutes sur la Minéralogie en général, et sur un système minéralogique naturel en particulier*, Osnabruck, 2 vol. in-8°, 1792 et 1794. Dans cet ouvrage, l'auteur vouloit présenter une révision générale de tout le règne minéral, et montrer la connexion de tous les corps entre eux. L'ouvrage est riche en aperçus profonds ; mais l'auteur y montre trop son penchant pour les hypothèses. II. *Observations pendant mon voyage dans les mines de vif-argent en Palatinat et le pays des Deux-Ponts*, Berlin, 1788, in-8°. III. *Considérations physiques et minéralogiques concernant les volcans anciens et modernes*, 2 vol. in-8°, Manheim, 1791. Ce dernier ouvrage est spécialement destiné à la défense du système volcanique, et contient peut-être les meilleures raisons qu'on ait encore données en faveur de cette opinion.

† BÉROSE, prêtre du temple de Bélus à Babylone, auteur d'une *Histoire de Chaldée*, citée par les anciens, et dont on trouve quelques fragmens dans Josephe. Annius de Viterbe a publié, sous le nom de cet historien, un Roman plein de mensonges, dans lequel ce fourbe maladroit avance des choses contraires à ce que Bérose avoit écrit. On ne sait si la perte de l'*Histoire* de Bérose est un grand malheur. En composant cet ouvrage, il n'avoit pas oublié qu'il étoit Babylonien. C'étoit alors la folie de tous les peuples de vouloir être regardés comme les plus anciens de la terre. Il fabriqua des antiquités merveilleuses pour sa patrie, et les étaya comme il put. Un historien qui se mêloit d'astrologie ne mérite pas d'être cru. Bérose étoit astrologue. Ses productions enchantèrent les Athéniens au point qu'ils lui firent élever, dans leur gymnase, une statue avec une langue dorée. Sa fille, prophétesse comme lui, fut sibylle à Cumes. Il étoit contemporain d'Alexandre-le-Grand. On a imprimé sous son nom cinq livres d'*Antiquités*, Anvers, 1545, in-8°.

* BERQUEM. *Voyez* BERKEN.

† I. BERQUIN (Louis), gentil-

homme artésien, conseiller du roi François Ier, penchoit pour les nouvelles opinions, et déclamoit contre les moines de vive voix et par écrit. Il publia quelques *Traductions* de divers Traités d'Erasme, entre autres, le Manuel du Soldat chrétien, qui fut imprimé après sa mort par Est. Dolet, en 1542, in-16, et le vrai moyen de bien catholiquement se confesser, Lyon, Est. Dolet, 1542, in-16. Il avoit aussi traduit le Mariage chrétien : et, par attachement aux nouvelles opinions, il défigura cet ouvrage, où il se trouvoit déjà des opinions hardies. Berquin fut mis en prison, relâché par ordre de François Ier, pris de nouveau, et brûlé à Paris le 17 avril 1529, âgé d'environ 40 ans. Badius l'appeloit le plus savant de la noblesse.

† II. BERQUIN (N.), né à Bordeaux, mort à Paris le 21 décembre 1791, dans sa 42e année, débuta par des *Idylles* pleines de facilité, de douceur et de sensibilité. Quelques-unes semblent dictées par les graces. L'une, imitée de Métastase, *Orgoglioso Fiumacello*, est un petit chef-d'œuvre. Ses *Romances* n'ont pas moins de charmes. Tous les littérateurs connoissent celle de *Geneviève de Brabant*, et savent par cœur la romance si touchante, *Dors mon enfant, clos ta paupière, etc.* Son *Ami des enfans*, en 6 vol. in-12, présente des instructions intéressantes sous des formes variées, en dialogues, en récits et en actions. Il a eu un grand nombre d'éditions, et obtenu, en 1778, le prix décerné par l'académie française à l'ouvrage le plus utile de l'année. L'auteur, se mettant à la portée de l'âge le plus tendre, ne lui donne que des idées vraies, et n'inspire que des sentimens honnêtes. Dans cette espèce de catéchisme moral, il est naturel, simple et naïf, sans être trivial. Il étoit d'autant plus propre à composer un tel ouvrage, qu'il aimoit véritablement les enfans, et qu'il se plaisoit avec eux. Il n'y avoit point de petit jeu de leur âge qu'il ne jouât volontiers, et même auquel il ne réussit. Son cœur étoit plein d'indulgence et de simplicité. Il étoit bon citoyen, ami tendre, d'une gaieté franche et d'un commerce sûr. *L'Ami des Enfans* (cet ouvrage qui fait autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit) n'est pas de lui. Un savant Allemand, que la république des lettres a perdu depuis quelques années, M. Veisse, est auteur de cet ouvrage. Son ouvrage, accueilli avec enthousiasme, a été traduit dans presque toutes les langues sans qu'on ait fait mention de l'auteur. On a dit que la plus grande partie des ouvrages d'éducation de Berquin, sans excepter les petites pièces de théâtre, sont traduits presque mot à mot de l'allemand de M. Veisse. Quoi qu'il en soit, Berquin est un charmant auteur, que la France comptera toujours parmi ses littérateurs agréables et utiles. Il a laissé en manuscrit quelques *Comédies*, dont une tirée du conte du Connoisseur de Marmontel. Il a mis en vers le Pygmalion de J. J. Rousseau. On y a réuni des estampes qui représentent les mouvemens de la statue. On doit encore à Berquin un recueil agréable, intitulé *Choix de Tableaux*. Ce sont des extraits philosophiques et bien choisis des journaux anglais. La meilleure édition des *Œuvres de Berquin*, est celle que Renouard a publiée en 20 vol. in-18 ou in-12, avec 212 gravures, Paris, 1803. On en connoît encore beaucoup d'autres éditions, qui sont en plus ou moins de volumes.

* BERRAIN (Jean), artiste français, mit à profit l'étude du dessin à laquelle il s'est livré de bonne

heure. Son *Œuvre*, dont plusieurs pièces ont été gravées par lui-même, peut former un vol. in-fol. d'ornemens et de décorations. Il est mort à Paris en 1711.

BERRETINI. *Voyez* BERETIN.

BERRIAT. *Voyez* BERRYAT.

* BERRIAYS (René le), né en 172 à Brecey près d'Avranches, et mort dans sa terre de Bois-Guérin, au même pays, en 1807, a beaucoup travaillé sur l'agriculture. On prétend qu'il a fait presqu'en entier le *Traité des arbres fruitiers* qui parut en 1768, sous le nom de *Duhamel du Monceau*. On lui doit le *Traité des jardins*, ou le *Nouveau La Quintinie*, Paris, 1775, 2 vol. in-8°. Dans les dernières années de sa vie, il avoit composé, sur les haricots, un *Traité* orné de 49 planches, dessinées et enluminées, dont il a fait présent à M. Barenton, et qui est resté manuscrit. Ce savant regardoit la connoissance du jardinage comme une science vaine, lorsque, réduite à la simple théorie, elle n'est pas éclairée par la pratique. Il ne consacra même à la composition de ses ouvrages que le temps qui n'étoit pas employé à la culture de son jardin. Il tailloit lui-même ses arbres. Après beaucoup d'expériences, il étoit parvenu à obtenir plusieurs variétés de fruits, particulièrement des cerises remarquables par leur grosseur et leur goût délicieux. M. Pierre-Aimé Lair, de l'académie de Caen, a publié son éloge, Caen, 1808, brochure in-12.

* BERRIMAN (Guillaume), théologien anglais, né en 1688, mort en 1750. Son père a publié, après sa mort, 2 vol. de ses *Sermons*, dont lui-même avoit donné les trois premiers.

† BERROYER (Claude), avocat au parlement de Paris, mort en 1735, a donné, I. Les *Arrêts* de Bardet, Paris, 2 vol. in-fol. II. La *Coutume de Paris*, de Duplessis, Paris, 1709, in-fol. III. La *Bibliothèque des Coutumes*, avec de Laurière, Paris, 1699, in-4°. Ce recueil est curieux. On y trouve, entre autres choses, un catalogue historique des coutumiers généraux, et une liste alphabétique des textes et commentaires des coutumes. Il publia encore avec le même de Laurière et Loger la *Table chronologique des ordonnances des rois de France de la troisième race, depuis Hugues Capet jusqu'en 1400*, Paris, 1706, in-4°.

* BERRUER, sculpteur, professeur de la ci-devant académie de peinture et sculpture, mort au Louvre, en 1797, âgé de 62 ans. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue principalement, I. La *Statue en marbre du célèbre chancelier d'Aguesseau*, de 6 pieds de proportion, ordonnée par le gouvernement et destinée au muséum. II. Les *Deux Bas-reliefs* qui décorent les façades extérieure et intérieure de l'école de chirurgie à Paris. III. Une charmante figure en marbre de deux pieds et demi de proportion, représentant l'*Amour lançant une flèche*. Berruer s'étoit approprié un genre de composition plus propre à la peinture qu'à la sculpture, ses statues sont généralement surchargées de figures inutiles; ses draperies sont lourdes et se ressentent du mauvais goût de son siècle.

† BERRUGÈTE (Alonzo), peintre, sculpteur et architecte espagnol, mort à Madrid en 1545, fut un des premiers qui fit fleurir les beaux arts dans sa patrie; il avoit été élève de Michel-Ange. Charles-Quint l'admit à sa cour. Il le nomma maître des œuvres royales et gentilhomme de sa chambre; on voit,

à Valladolid, dans le palais, un tableau de *Saint-Benoît;* à Tolède, une *Transfiguration* en marbre qui passe pour son chef-d'œuvre; la *Sainte-Leucadie de la porte del Cambion;* et le *Saint-Eugène de la Visagra* de cette même ville; à Sillas, dans le cœur de l'église, des bas-reliefs représentant des sujets tirés de l'Écriture sainte.

BERRUVER (Philippe), archevêque de Bourges, depuis 1236 jusqu'en 1260, mourut en odeur de sainteté. Don Martenne a publié sa Vie, écrite par un auteur contemporain.

† I. BERRUYER (Joseph-Isaac), né à Rouen le 7 novembre 1681, d'une famille noble, prit l'habit de jésuite. Après avoir professé long-temps les humanités, il se retira à la maison professe de Paris, et y mourut en 1758. Il étoit connu depuis 1728, par son *Histoire du Peuple de Dieu, tirée des seuls livres saints*, d'abord en 7 vol. in-4°, ensuite réimprimée en 1734, en 8 vol. in-4°, et en 10 vol. in-12. Cette *Histoire* fit beaucoup de bruit dès qu'elle parut. Le texte sacré y est revêtu des couleurs de quelques romans modernes. Les patriarches y prennent quelquefois le ton des Céladons. Le P. de Tournemine s'éleva contre Berruyer: il publia des *Observations* qui renferment une critique vive des peintures indécentes dont son ouvrage est rempli. Celles des amours des patriarches, de la passion effrénée de la femme de Putiphar, de la parure de Judith et des propositions que lui fait Holopherne, du crime d'Onan, de la facilité avec laquelle Rachel cède Lia à Jacob pour une nuit, y sont toutes relevées comme étant des écueils pour l'innocence. Outre les expressions libres dont cette histoire fourmilloit, il y en avoit beaucoup d'autres; par exemple celles-ci: « Après une éternité toute entière, Dieu créa le monde: comme si une éternité pouvoit finir! — A l'air aisé dont Dieu faisoit les miracles, on voyoit bien qu'ils couloient de source. — Le mal alloit toujours croissant, à la honte du Seigneur Dieu. — Les aventures des patriarches »; et mille autres dont la première édition étoit remplie. La prolixité du style dans cette édition et dans celles qui la suivirent déplait autant aux gens de goût que les vains ornemens dont il est chargé. On ne peut nier néanmoins qu'il n'a manqué à l'auteur que du jugement. Son *Histoire*, mêlée de traits singuliers et brillans, écrite avec une abondante élégance, tissue avec art, est une preuve non équivoque qu'il étoit né avec beaucoup d'esprit. Cet ouvrage reparut avec des corrections en 1733; mais dès 1731, Colbert, évêque de Montpellier, l'avoit condamné. Rome se joignit à lui, et le censura en 1734 et 1757. La seconde partie parut long-temps après la première, en 1753, 4 vol. in-4°, et 8 in-12. Elle lui ressemble pour le plan et les systèmes; mais elle est bien différente pour les graces, l'élégance et la chaleur du style. Benoît XIV condamna cette seconde partie par un bref du 17 février 1758, et Clément XIII par un autre bref du 2 décembre suivant. Ce bref condamne en même temps la *Troisième partie de l'Histoire du peuple de Dieu*, ou *Paraphrase littérale des Epîtres des Apôtres*, La Haye (Paris), 1557, 2 vol. in-4° et 5 vol. in-12. Cette dernière partie est remplie, comme les autres, d'idées singulières. L'auteur les avoit puisées dans les ouvrages posthumes de son confrère Hardouin, homme paradoxal s'il en fut jamais. La Sorbonne a aussi censuré les ouvrages du P. Berruyer. Les jésuites desavouèrent publiquement le livre de leur confrère, et obtin-

rent de lui un acte de soumission, lu en Sorbonne en 1754. Le parlement de Paris, deux ans après, manda Berruyer, pour être entendu sur plusieurs propositions de son *Histoire*. Mais l'auteur s'étant trouvé malade, la cour envoya un commissaire, à qui l'historien condamné remit une déclaration en forme de rétractation, qui fut déposée au greffe. Berruyer, malgré cette déférence extérieure, fit imprimer différentes brochures pour justifier ses ouvrages. De Fitz-James, évêque de Soissons, condamna les livres et les apologies dans un mandement, accompagné d'une instruction pastorale, en 2 vol. in-4°, et 7 vol. in-12. *Voyez* aussi la censure de la Sorbonne, imprimée en 1764; et l'article GAUTHIER, n° V, dans ce Dictionnaire.

* II. BERRUYER (Jean-François), général de division, mort gouverneur des Invalides, naquit à Lyon le 6 janvier 1737, d'une famille connue dans le commerce. Son inclination lui fit embrasser le parti des armes; il commença sa carrière militaire en 1753, en qualité de soldat, au régiment d'Aumont, infanterie; bientôt il fut fait sergent, et il se trouva au siége de Mahon. Il fut élevé au grade d'officier sur le champ de bataille, à Souest en Allemagne, après avoir arrêté avec 60 hommes une colonne ennemie dans un défilé. Il reçut dans cette affaire six coups de sabre et un coup de feu. Lieutenant en 1761, il prit à la retraite de Signenème, en combattant corps à corps, le général Jenevel, qui commandoit l'avant-garde de l'armée prussienne. Cette action lui valut le grade de capitaine; il fit ensuite les campagnes de Corse; en 1792, nommé colonel des carabiniers, et fait ensuite lieutenant-général, il commanda en cette dernière qualité les troupes rassemblées au camp sous Paris; en 1793, il eut le commandement de l'armée de l'intérieur, et ensuite de celle de la Vendée; cette armée ayant éprouvé quelques échecs, il fut dénoncé à la convention; et quoique blessé à l'affaire de Saumur, il fut suspendu de ses fonctions. Depuis, il a été employé en 1794 et 1795 comme inspecteur des armées des Alpes et d'Italie, jusqu'au moment où il fut nommé par le directoire commandant en chef de l'hôtel des Invalides, en 1796. Bonaparte confirma depuis ce choix, et Berruyer a joui en paix, au milieu de ses frères d'armes, de cette récompense due à ses services et à ses travaux, jusqu'au moment de sa mort arrivée le 27 avril 1804.

† I. BERRY (Charles, duc de), le dernier des enfans de Louis dauphin, et de Marie-Christine de Bavière, naquit le 31 août 1696, et mourut le 4 mai 1714. Elève de Fénélon, il eut des lumières et des vertus. Lorsque le duc d'Anjou, appelé à la succession d'Espagne, dit au duc de Bourgogne: « Je suis roi d'Espagne, vous serez roi de France; il n'y a que ce pauvre Berry qui ne sera rien. » Le duc de Berry, qui avoit de l'esprit, répondit: « Je serai prince d'Orange, et je vous ferai enrager tous les deux. » Louis XIV le maria en 1710, à Marie-Elisabeth d'Orléans, fille de Philippe d'Orléans, depuis régent de France. Ce mariage auroit été heureux, sans l'intimité trop étroite qui régnoit entre le père et la fille. Cette liaison occasionna des bruits scandaleux. La religion du duc de Berry les lui fit rejeter; mais comme il aimoit éperdument son épouse, femme pleine d'esprit et de graces, il étoit importuné des assiduités de son beau-père, et il ne lui cacha pas toujours l'humeur qu'elles lui

donnoient. Il étoit d'ailleurs effrayé des discours du duc d'Orléans et de la duchesse de Berry, qui affichoient devant lui l'irréligion, et le mépris des mœurs. La princesse railloit impudemment son époux sur une piété, qui étoit pourtant l'unique préservatif de ses soupçons. Lorsqu'elle l'eût perdu en 1714, elle se livra à tous les excès. Emportée par le plus fol orgueil, ou avilie par la débauche, elle donna, dit Duclos, des scènes dans l'un et l'autre genre ; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que des retraites aux carmélites précédoient ou suivoient ses bachanales. De tous les amans qu'elle eut, le comte de Riom fut celui qui la tint dans le plus long esclavage. Malgré les duretés et les caprices qu'il lui fit essuyer, on prétend qu'il l'épousa secrétement. Les excès de vin, de liqueurs et de plaisirs l'épuisèrent de bonne heure, et elle mourut à 24 ans, la nuit du 20 au 21 juillet 1719.

II. BERRY. *Voyez* Bouvier. — Jean, n° LXI. — et Louis X, n° XV.

BERRYAT (Jean), médecin ordinaire du roi, intendant des eaux minérales de France, correspondant de l'académie des sciences, et membre de l'académie d'Auxerre, mort en 1754, a publié, I. Les deux premiers volumes de la *Collection académique*, Dijon, 1754, in-4° ; compilation avantageusement connue. L'illustre Boerhaave avoit, le premier, conçu le projet d'un pareil recueil. Il sentoit combien la réunion d'une infinité de vérités physiques, éparses dans une quantité énorme de volumes, les rendroit plus lumineuses et plus fécondes. La *Collection académique* a été continuée par MM. de Montbeillard, Paul, Vidal, Robinet, Gueneau, Buffon, Daubenton, Roux, Larcher, etc. Elle forme 33 vol. in-4°, y compris les tables de l'abbé Rozier. II. Des *Observations physiques et médicinales* sur les eaux minérales d'Epoigny, etc., aux environs d'Auxerre, 1752, in-12.

† BERRYER (Nicolas-René), d'abord président au grand conseil, ensuite intendant de Poitiers, devint lieutenant de police de Paris en 1747. Il montra dans cette place de l'exactitude et de la vigilance ; mais les subalternes qu'il employoit ayant abusé de son pouvoir, il y eut en 1750 une espèce de révolte qui fut réprimée par la mort de trois séditieux qui l'avoient excitée. De la police, ce magistrat passa, en 1757, au département de la marine ; mais on le trouva peu capable de remplir ce ministère ; on lui donna les sceaux en 1761. Il mourut en 1762, après avoir marié sa fille au président de Lamoignon de Bâville, depuis garde des sceaux. Ceux qui l'ont connu disent qu'il avoit quelques lumières, et de la fermeté. Cependant il parut au-dessous de ses places. Il les avoit obtenues par le crédit de madame de Pompadour, qui prétendoit conduire les affaires sous son nom.

BERSABÉE. *Voyez* Bethsabée.

* BERSENEW (Iwan), graveur russe, né en Sibérie, mort en 1778, étoit pensionnaire de l'académie. Les progrès rapides qu'il fit dans son art surpassèrent les espérances qu'on avoit conçues de son talent. Pendant son séjour à Paris, il fut admis au travail des gravures de la galerie d'Orléans dans le courant de 1787.

† BERSMAN (George), Allemand, naquit en 1538 à Annaberg, petite ville de Misnie. On l'éleva avec soin, et il fit de grands progrès dans les sciences. Il aima particulièrement la médecine, la physique, les belles-lettres et les

langues savantes. Il entendoit très-bien le latin et le grec; il se fit un plaisir de voyager en France et en Italie, pour y connoître ceux qui avoient plus de réputation parmi les gens de lettres. De retour dans son pays, il y enseigna en divers endroits jusqu'à sa mort, arrivée le 5 octobre de l'an 1611, qui étoit la 73e de son âge. Bersman mit les Psaumes de David en vers: il fit des notes sur Virgile, Ovide, Horace, Lucain, Cicéron, et sur d'autres auteurs anciens. Il eut vingt enfans d'une seule femme.

* BERTALDO (Jacob), Vénitien du 17e siècle, notaire et chancelier de la cour ducale, ensuite évêque de Veglia fut très-habile dans la connoissance des lois et des coutumes de sa patrie. Lambeccio, auteur des Commentaires de la bibliothèque Césarienne, parle d'un ouvrage qu'on y trouve, sur les Coutumes de Venise, compilé par Bertaldo, dans le temps qu'il exerçoit la charge de chancelier.

† BERTANI (Lucie), née à Modène, ou à Bologne, publia diverses poésies qui eurent du succès. Louis Doménichi, lui dédia, en 1558, les Cinquante nouvelles de Jean de Florence. Elle mourut quelque temps après. — Barbe BERTANI de Reggio faisoit aussi des vers en 1588. Le Guasco a parlé d'elle avec éloge dans son Histoire littéraire.

BERTANO (Jean-Baptiste), architecte mantouan, se distingua dans le 16e siècle par ses connoissances dans les arts et dans la perspective. Il dirigea la construction de la belle église de Sainte-Barbe à Mantoue, et de son clocher décoré des quatre ordres d'architecture. Il a publié quelques écrits, entre autres une *Lettre* au Bassi, sur une dispute élevée relativement à la cathédrale de Milan, et des *Observations sur Vitruve*, qui sont estimées.

† BERTELS (Jean), né à Louvain, devint abbé du monastère d'Echternach, qui fut pillé par les Hollandais en 1596. Lui-même fut emmené prisonnier avec ses religieux, et n'obtint sa liberté et la leur qu'après avoir payé une rançon de quarante-huit mille livres. Il a publié une *Histoire du duché de Luxembourg*.

† BERTÉRA (Barthélemi-Antoine), interprète du roi, mort à Paris en 1782, publia des *Méthodes pour apprendre la langue italienne, espagnole* et *française*. Celle qui concerne l'italien est la meilleure, parce que l'auteur étoit né en Italie.

† BERTHAUD (Jean) fut premier aumônier de la reine Catherine de Médicis, secrétaire de cabinet, et lecteur de Henri III, conseiller d'état, abbé d'Aulnai, et enfin évêque de Séez. Il naquit à Caen, suivant Huet, l'an 1552, et mourut le 8 juin 1611 à 59 ans. On lui fit dans le temps une épitaphe, dont le sens étoit :

Les doctes sœurs dont vous fûtes la gloire
Vous pleureroient autant que nous,
Si ces neuf filles de mémoire
N'avoient subi la mort en même temps que vous.

Berthaud, ami et contemporain de Ronsard et de Desportes, les laissa bien loin derrière lui. Quelques-unes de ses Stances ont de la facilité et de l'élégance. On connoît celle qui commence ainsi :

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

On a de lui des *Poésies chrétiennes et profanes*, des *Cantiques*, des *Chansons*, des *Sonnets*, des

Psaumes. Elles offrent quelques réflexions heureuses, mais tournées en pointes ; il avoit pris ce goût dans Sénèque. Ses œuvres poétiques ont été imprimées en 1620, in-8°. Il a laissé aussi une *Traduction de quelques livres de S. Ambroise*, des *Traités imparfaits de controverse*, des *Sermons sur les principales fêtes de l'année*, et une *Oraison funèbre de Henri IV*, à la conversion duquel il contribua.

† BERTHAULT (Pierre), natif de Sens, prêtre de l'oratoire, et professeur de rhétorique dans sa congrégation, auteur du *Florus Gallicus*, et du *Florus Franciscus*, Paris, 1660, in-12, qui ne valent point le *Florus Romanus* ; mourut en 1681, fort âgé, chanoine et archidiacre de Chartres. Son traité *de Arcâ* est savant et recherché : il parut à Nantes en 1636. Il ne faut pas le confondre avec l'abbé BERTHAULT, auteur du Quadrille des Enfans, ou Système nouveau de lecture, imprimé en 1743, et qui en 1790 étoit à sa 9e édition.

I. BERTHE. *Voyez* ÉTHELBERT.

II. BERTHE *ou* BERTRADE, surnommée *au grand pied*, fille d'un comte de Laon, épousa Pépin-le-Bref, roi de France, et fut mère de Charlemagne. Elle mourut à Choisy le 27 juillet 1683, et fut enterrée à Saint-Denys. Une fille de Charlemagne, et une autre de Pépin Ier, roi d'Aquitaine, eurent aussi le nom de BERTHE.

† III. BERTHE, fille de Lothaire, réunit aux charmes de la figure la plus régulière, l'esprit et le courage ; elle épousa d'abord Thibaut comte d'Arles, et ensuite Adalbert marquis de Toscane. Celui-ci se laissa entièrement conduire par son épouse, qui lui disoit souvent qu'il devoit être ou un âne, ou un souverain puissant. Bérenger, roi d'Italie, se saisit de Berthe qui étoit devenue veuve et qui avoit concerté une ligue contre lui. Pour prix de sa rançon, il exigea qu'elle lui rendît les principales villes de la Toscane. Berthe ne voulut point y consentir ; et les charmes assurant le succès de ses refus, Bérenger, qui en devint amoureux, lui rendit la liberté sans condition. Cette princesse mourut en 925 à Lucques, où l'on voit son tombeau.

* BERTHEAU (Charles), théologien protestant, né à Montpellier en 1660, mort à Londres en 1732. En 1681, il fut reçu comme ministre au synode de Vigan ; et à la révocation de l'édit de Nantes, s'étant retiré en Angleterre, il fut ministre de l'église de Walloon. On a de lui 2 volumes de *Sermons* en français.

BERTHELET (Grégoire), bénédictin de Saint-Vannes, né à Bérain dans le Barrois en 1680, mort en 1754, publia un ouvrage savant et curieux, intitulé *Traité historique de l'abstinence des viandes*, 1731, in-4°.

* BERTHELOT (N.), contemporain et ami de Regnier, suivit comme lui la carrière satirique, et n'a pas plus respecté la décence dans ses vers. La plus grande partie qui consiste en *Epîtres*, *Satires*, *Stances*, *Chansons* et *Epigrammes* des plus licencieuses, se trouve dans le *Cabinet satirique*, ou *Recueil parfait des vers piquans et gaillards de ce temps*, imprimé en 1697. Ménage cite, dans ses Observations sur Malherbe, une Chanson remplie d'indécentes grossièretés, faite par Berthelot contre ce poëte, qui ne s'en vengea, dit-

il, qu'en faisant donner des coups de bâton à l'auteur. Je ne sais si tous ses ennemis en usèrent de la sorte. Mais il paroît, par une de ses pièces intitulée l'*Eloignement de la cour*, qu'il s'en étoit attiré un grand nombre pendant deux ans de séjour qu'il dit y avoir fait.

*BERTHEMIN (Dominique), né à Vezelise le 11 octobre 1580, et mort en 1633. C'est à ce médecin qu'on doit des éclaircissemens plus raisonnés sur la nature des eaux de Plombières, qu'il sut analyser beaucoup mieux que ses prédécesseurs. Avant lui, on se baignoit seulement dans ces eaux, mais on n'en buvoit point. Il fut le premier qui en fit boire au bon duc Henri. On a de lui un *Discours sur les eaux et bains de Plombières*, Nanci, 1609, 1615, in-8°.

*BERTHEREAU (George-François), né à Beltence le 29 mars 1734, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur. Dès l'âge de 20 ans, il avoit joint à la connoissance de la langue grecque celle des langues orientales, qui ont un rapport plus direct avec les lettres sacrées ; il fut chargé d'enseigner le grec et l'hébreu, ainsi que les dialectes de cette dernière langue, le chaldéeu, le syriaque, etc., d'abord à l'abbaye de Saint-Lucien-de-Beauvais, et ensuite à celle de Saint-Denys en France. Il résidoit dans cette abbaye, lorsque les religieux de la congrégation de Saint-Maur, qui travailloient sous les auspices du gouvernement à la continuation de la collection des historiens de France, sentirent que la collection des monumens historiques, dont ils s'occupoient, seroit incomplète, s'ils n'y donnoient place aux historiens orientaux qui ont écrit l'histoire de ces guerres. Ils ne crurent pouvoir rien faire de mieux, pour atteindre le but qu'ils se proposoient, que d'associer à leurs travaux leur confrère dom Berthereau dont ils connoissoient les talens et le goût pour leur travail. Il se livra avec toute l'ardeur et l'assiduité dont il étoit capable aux études préliminaires qui devoient lui donner accès aux monumens de l'histoire des dynasties orientales. Après avoir lu et examiné avec une critique sûre et exercée tous les manuscrits arabes historiques de la bibliothèque impériale, et de celle de Saint-Germain-des-Prés, il fit des extraits dans la langue originale de tout ce qu'il avoit trouvé de relatif à l'époque dont il s'occupoit ; il avoit même étendu ses recherches sur toute la dynastie des califes fatimis d'Egypte, et sur tous les descendans de Saladin. Ces *Extraits* étoient traduits en plus grande partie, et n'avoient plus besoin que d'être revus et mis en ordre, lorsque l'affoiblissement de sa santé, et les événemens de la révolution, suspendirent les travaux de ce savant bénédictin, qui perdit à cette époque presque tout moyen d'existence. L'assemblée législative ne vit point avec indifférence les laborieuses recherches de dom Berthereau, et le 20 janvier 1792, elle lui accorda une gratification de 2,000 liv. ; il est mort le 26 mai 1794. On prétend que ce bénédictin est encore l'auteur du *Catalogus Codicum, mss. bibliothecæ imperialis*, in-fol.

†I. BERTHET (Jean), né à Tarascon en Provence l'an 1622, mort en 1692, se rendit célèbre par la connoissance des langues anciennes et modernes. Il entra dans la compagnie de Jésus, où il professa quelque temps les humanités : ensuite il enseigna les sciences abstraites. On a de lui des *Dissertations* savantes sur différens sujets, des *Odes*, des *Sonnets* italiens, français, espa-

gnols; des *Chansons provençales ;* des *Vers libres* ; des *Epigrammes* , *Madrigaux*, et autres petites pièces en plusieurs langues.

* II. BERTHET (François), frère de Jean, naquit à Tarascon en 1633, après avoir achevé le cours de ses études, il entra dans l'ordre des capucins, et y fut reçu le 26 février 1652, à l'âge de 19 ans ; il prit le nom de Théodose, et professa pendant long-temps la philosophie et la théologie avec beaucoup d'éclat ; mais ce qui augmenta sa célébrité fut la prédication, dans laquelle il déploya des talens et de grands moyens. On a de lui, I. *Sermons prêchés pendant l'octave des morts*, Lyon, 1693. II. *Sermons prêchés pendant l'octave du Saint-Sacrement*, Lyon, 1694. Le Père Théodose Berthet mourut à Avignon en 1709.

I. BERTHIER. *Voyez* Roche, n° IV.

† II. BERTHIER (Guillaume-François), né à Issoudun dans le Berri en 1704, professa chez les jésuites avec distinction. On lui confia, en 1745, la rédaction du *Journal de Trévoux*, qu'il dirigea pendant dix-sept ans, à la satisfaction du public et des véritables gens de lettres. « Ce travail, dit l'abbé de Fontenay, lui fit la plus grande réputation, par le soin et l'exactitude des analyses, par un ton de critique sage, impartial, ferme et constant. Mais cette exacte impartialité déplut à quelques écrivains, et sur-tout à Voltaire. Lorsque ce poëte publia, sans se nommer, son *Panégyrique de Louis XV*, le P. Berthier n'y vit que l'essai d'un jeune homme qui couroit après les antithèses, et qui cependant avoit de l'esprit et quelque disposition à bien écrire. Une telle annonce, un jugement si sévère piqua vivement Voltaire, qui ne craignit point de se déclarer l'auteur de l'ouvrage critiqué, et qui se plaignit amèrement du critique. Son mécontentement augmenta lorsque le P. Berthier ayant rendu compte d'une brochure, où on le désignoit par le titre de *digne rival* d'Homère et de Sophocle, le journaliste mit froidement en note : « Nous ne le connoissons pas. » Enfin, ce qui acheva d'aigrir Voltaire, fut une censure de plusieurs passages de son *Essai sur l'Histoire générale*. Ce poëte se déclara ouvertement en 1759 contre le jésuite, dans une espèce de diatribe, qu'il mit à la suite de son *Ode* sur la mort de madame la margrave de Bareith. Le P. Berthier repoussa ses traits avec autant d'honnêteté que de force dans le *Journal de Trévoux*. Alors le poëte changea de batterie. Au lieu d'une réponse sérieuse, il enfanta en 1760 une facétie intitulée *Relation de la Maladie, de la Confession et de la Mort du jésuite Berthier.* Le savant jésuite ne s'avisa point de répliquer à un adversaire qui avoit substitué les plaisanteries aux raisons, et continua le *Journal de Trévoux* jusqu'à la dissolution de sa compagnie en France. Alors il abandonna ses occupations littéraires. A la fin de 1762, le dauphin le fit nommer garde de la bibliothèque royale, et adjoint à l'éducation de Louis XVI et de Monsieur. Mais, dix-huit mois après, des circonstances relatives à sa société l'obligèrent de quitter la cour. Il alla se fixer à Offembourg, petite ville impériale à cinq lieues de Strasbourg, et y composa le livre intitulé *Les Psaumes traduits en français avec des notes et des réflexions*, Paris, 1785, 8 vol. in-12. Après dix ans de séjour dans cette ville, il revint en France, et ne s'occupa plus que de l'étude et des exercices de la religion. Berthier mourut d'une chute, à

à Bourges en 1782. La dernière assemblée du clergé venoit, à son insçu, de le gratifier d'une pension, qu'il auroit partagée avec les pauvres. C'étoit sans doute pour le récompenser de sa continuation de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, où il éclaircit par des recherches savantes plusieurs points de notre histoire. On lui doit les six derniers volumes de cet ouvrage, qui sont rédigés avec beaucoup d'exactitude. Dans sa traduction des Psaumes, il a souvent développé ce que les autres commentateurs n'avoient qu'aperçu, et a fixé le sens du texte. On lui doit encore une traduction française d'*Isaïe*, Paris, 1789, 5 vol. in-12; des *Réflexions spirituelles*, Paris, 1790, 5 vol. in-12; des *Observations sur le contrat social*, publiées par Querbeuf, en 1789, in-12. On prétend aussi que le père Berthier a eu part aux observations sur un livre intitulé *De l'esprit des lois* (de Montesquieu), par Claude Dupuis, Paris, 1752—1753, 3 vol. in-8°, extrêmement rare, car il n'en existe que 12 exemplaires. On a attribué au père Berthier l'ouvrage intitulé *Tout le monde a tort*, ou *Jugement impartial d'une dame philosophe sur l'affaire des jésuites*, 1762, in-12 : mais il est du père Abrassevin, jésuite.

* III. BERTHIER (Jean), sculpteur du seizième siècle, est auteur des plans en relief des fortifications des principales villes de France et de l'Europe, qui lui ont été demandés pour l'instruction des jeunes princes destinés au trône de France... Ces plans, très-curieux par leur objet et par leur exécution, sont construits sur des échelles connues. Placés d'abord dans la grande galerie du Louvre, ils ont été transportés aux invalides, où ils sont encore; il faut une autorisation supérieure pour obtenir de les voir.

† IV. BERTHIER (N.), dernier intendant de Paris, conseiller d'état, etc., fut l'une des premières victimes de la révolution en juillet 1789, lors de la prise de la Bastille. Il fut dénoncé aux électeurs de Paris, réunis à l'hôtel de ville, pour avoir eu la direction du camp de Saint-Denys, avoir distribué des cartouches aux troupes contre les Parisiens, et pour avoir fait des monopoles sur les approvisionnemens de la capitale pendant sa gestion d'intendant. Les électeurs eurent l'imprudence d'envoyer 400 hommes à sa poursuite; il fut arrêté à Compiègne et ramené à Paris à l'hôtel de ville. Des agens de la faction d'Orléans, confondus avec le peuple, crioient *vengeance*; les électeurs, pour calmer la multitude, dirent qu'on alloit l'envoyer en prison et qu'on lui feroit promptement son procès ; mais en descendant l'escalier il fut enlevé et pendu à un réverbère au coin de la rue de la Vannerie, sur la place de Grève, au-dessus de la boutique d'un épicier ; on avoit eu la cruauté de lui faire baiser avant la tête de Foulon son beau-père qui venoit d'éprouver le même sort. *V.* FOULON.

* V. BERTHIER (Léopold), né à Versailles, mort à l'âge de 35 ans, fils de M. Berthier, colonel d'infanterie, chevalier des ordres du roi et de Saint-Louis, gouverneur de l'hôtel de la guerre à Versailles, ancien ingénieur en chef des camps et marches des armées sous Louis XV et sous Louis XVI, auquel seul il rendoit personnellement compte de ses opérations, notamment comme chef du corps des ingénieurs-géographes, corps qu'il avoit organisé, et qu'il commanda depuis sa création en 1770, jusqu'à sa mort arrivée le 22 mai 1775. Léopold étoit frère du prince de Neufchâtel. Il a fait toutes les campagnes d'Italie, d'abord sous le général Kellermann, et ensuite sous

les ordres de S. M. l'empereur et roi. C'est par suite des services distingués qu'il a rendus pendant ces campagnes, et pendant celle de l'an 6 et de l'an 7 contre les Russes et les Napolitains, qu'il fut fait général de brigade et général de division. Il a été chef de l'état-major général de l'armée d'Hanovre, puis du corps commandé par M. le maréchal prince de Ponte-Corvo; c'est en cette qualité qu'il a fait les campagnes de l'an 13 et de l'an 14, en Allemagne, contre l'Autriche et la Russie, et celles de 1806 et 1807. Il s'est distingué à la bataille d'Austerlitz, et a contribué au succès de celle de Hall, à la prise de Lubeck, et par conséquent à la capitulation du corps prussien commandé par le général Bluker. Il étoit commandant de la légion d'honneur, et chevalier grand-croix de l'ordre du Lion de Bavière. Employé plusieurs fois dans des négociations, c'est par suite des services rendus lors de la reprise de Munich sur les Autrichiens, que le roi de Bavière le décora de l'ordre du Lion. Modeste et humain dans la victoire, il s'est toujours montré l'ami des malheureux. Bon époux et bon père, ses mœurs douces le rendoient également cher à sa famille et à ses amis. Le bien qu'il se plaisoit à répandre sur ceux qui se trouvoient à portée de son habitation prouve également sa bienfaisance.

VI. BERTHIER. *V.* BERTIER, n° I.

* BERTHOD (Claude), savant bénédictin, membre des académies de Besançon et de Bruxelles; il naquit à Rupt, département de la Haute-Saône, le 21 février 1733, et mourut à Bruxelles le 19 mars 1788, et non en 1789 comme le dit M. Camus, pag. 59 de son Voyage dans la Belgique, in-4°. Dom Berthod se livra particulièrement aux recherches historiques Il recueillit, dans les archives de Bruxelles, des morceaux infiniment précieux relatifs à l'histoire de France, et particulièrement à celle de la Franche-Comté. A l'époque de la suppression de l'ordre des jésuites, dom Berthod fut associé aux savans chargés de continuer la fameuse collection des *Acta sanctorum* ou *Bollandistes*. Il y travailla avec ardeur et eut part à la publication du cinquante-unième volume de la collection, qui est l'un des moins communs dans le commerce, parceque la vente a été interrompue par les changemens continuels du domicile des Bollandistes à cette époque. Dom Berthod reçut les témoignages les plus flatteurs d'estime et de considération de la part du gouvernement français, lorsqu'il obtint la permission de résider à Bruxelles. M. Grappin, secrétaire perpétuel de l'académie de Besançon, a fait, en 1808, l'éloge historique de dom Berthod; on trouvera dans cet intéressant éloge la liste raisonnée des savantes dissertations dont Claude Berthod a enrichi les registres de l'académie de Besançon.

* BERTHOIS (de), colonel du génie. Il étoit directeur des fortifications de Lille à l'époque de la déclaration de guerre avec l'Autriche. L'attaque infructueuse de Mons par Biron, et la déroute éprouvée sur la route de Lille à Tournay, le 29 avril 1792, ayant fait croire aux soldats qu'ils étoient trahis par leurs chefs, de Berthois, qui ne passoit pas pour ami de la révolution, fut saisi par eux dans son domicile, et pendu à un réverbère. Le 9 juin l'assemblée législative accorda des honneurs à sa mémoire, et fit une pension de 1500 francs à sa veuve.

BERTHOLD, premier général des carmes. *Voyez* PAPEBROCH.

I. BERTHOLDE LE NOIR. *Voyez* SCHWARTZ.

II. BERTHOLDE, BERNOLDE,

ou BERNALDE, prêtre de Constance dans le 11[e] siècle, continua la *Chronique* d'Hermanus Contractus, dont il étoit disciple, depuis l'an 1054 jusqu'en 1066. Il y ajouta l'*Histoire de son temps* jusqu'à l'année 1110, qu'on croit être celle de sa mort. Il nous reste encore de Bertholde des *Opuscules* en faveur de Grégoire VII, dont il étoit grand partisan.

* III. BERTHOLDE, né à Florente dans le seizième siècle, fut élève de Donato. Ayant réussi à jeter en bronze différens sujets de bataille et d'autres, en petits modéles, ces ouvrages le firent connoître de Laurent de Médicis, grand protecteur des artistes. Ce prince avoit, sur la place Saint-Marc, un jardin magnifique, très-précieux par la grande collection de statues, vases et bas-reliefs antiques qu'il y avoit rassemblés à grands frais, il en donna la garde à Bertholde, qui devint ensuite directeur de l'académie du dessin. Au nombre des élèves formés sous sa direction, il eut la gloire de compter le célèbre Michel-Ange et plusieurs autres.

† I. BERTHOLET (Jean), jésuite, né à Salm dans le duché de Luxembourg, et mort à Liége en 1755, est auteur d'une *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*, 1746, in-4°, dans laquelle on désireroit plus de critique, et d'une *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg*, 1742, 8 vol. in-4°. Cet ouvrage, beaucoup trop volumineux, est diffus et mal écrit; mais on y trouve des faits curieux et intéressans qu'on chercheroit vainement ailleurs.

† II. BERTHOLET-FLAMÉEL (Barthélemi), peintre de Liége, mort en 1675, élève de Jordans, vint se fixer à Paris, où il fut reçu à l'académie de peinture. Ses tableaux les plus renommés sont à Paris, l'*Enlèvement du prophète Elie*; une *Adoration des Mages*; un *Plafond* aux Tuileries; et à Liége, la *Conversion de saint Paul*, dans la collégiale de ce nom; une *Assomption* dans l'église des dominicains, et la *Résurrection du Lazare* dans la cathédrale. Bertholet étoit ecclésiastique; son pinceau a de la force, du coloris, un dessin fini, mais peu de grace.

† BERTHOLON (N.), né à Lyon, et mort dans cette ville en 1799, entra jeune dans la maison de Saint-Lazare, et en sortit pour remplir à Montpellier la chaire de professeur de physique, établie par les états du Languedoc; et ensuite celle de professeur d'histoire à Lyon. Des mœurs douces, une affabilité naturelle, une grande activité pour le travail le distinguèrent. Ami de Francklin, il profita des moyens imaginés par ce dernier pour se garantir de la foudre, et fit élever sous sa direction un grand nombre de *paratonnerres* dans la capitale et à Lyon. On lui a attribué la découverte de l'ascension du tonnerre passant de la terre dans le nuage, lorsque le nuage est dans un état négatif d'électricité; il développa en effet, en 1776, son opinion sur ce sujet; mais dès le mois de septembre 1753, Francklin avoit publié une lettre qui renferme la même idée. Peu de savans ont suivi avec plus de succès la carrière des concours académiques; il étoit rare que chaque année n'apportât pas à Bertholon deux ou trois prix. « Bientôt, disoit-il, je vais faire ma récolte », en parlant des médailles qu'il recevoit d'ordinaire dans le mois d'août. Ses ouvrages sont tous consacrés à l'utilité publique. Ils sont écrits avec clarté; s'ils offrent peu d'idées nouvelles, ils ont répandu celles des autres, et en ont fait des applica-

tions heureuses. Les principaux sont, I. *Moyen de déterminer le moment où le vin en fermentation a acquis toute sa force*, 1781, in-4°. Dans ce mémoire, couronné par la société des sciences de Montpellier, l'auteur jeta les fondemens d'une nouvelle science, celle de l'*œnométrie*. On y voit la figure de divers *œnomètres*, instrumens propres à connoître le moment précis de la fermentation vineuse, moment au-delà duquel le vin est trop fait, en deçà duquel il ne l'est pas encore. II. *De l'électricité du corps humain en état de santé et de maladie*, 1781, in-8°. III. *De l'électricité des végétaux*, 1783, in-8°. IV. *Preuves de l'efficacité des paratonnerres*, 1783, in-4°. V. Des *avantages que la physique et les arts peuvent retirer des aérostats*, 1784, in-8°. VI. *De l'eau la plus propre à la végétation*, 1786, in-8°. VII. *Quelles sont les maladies qui procèdent de la plus ou moins grande quantité du fluide électrique?* 1778, in-8°. VIII. *Des moyens les moins dispendieux et les plus durables d'entretenir le pavé*, 1779. IX. *Mémoires sur les moyens qui ont fait prospérer les manufactures de Lyon, les causes qui peuvent leur nuire, les moyens d'en maintenir et d'en assurer la prospérité*, 1782, in-8°. Ce mémoire est plein d'érudition sur l'ancienne histoire du commerce de Lyon, de détails savans et de vues judicieuses sur les machines et sur les arts. X. *De l'électricité des météores*, 1787, 2 vol. in-8°. XI. *Théorie des incendies, de leurs causes, des moyens de les prévenir et de les éteindre*, 1787, in-4°. XII. Il a été pendant quelque temps l'éditeur d'un *Journal d'histoire naturelle*.

BERTHONIE (Hyacinthe), religieux dominicain, mort en 1774, a publié, I. *Des Sermons* médiocres. II. *Œuvres pour la défense de la religion contre les incrédules et les juifs*, 1777, 3 vol. in-12.

* BERTHOUD (Ferdinand), né à Placemont-Couvet, en Suisse, comté de Neufchâtel, le 19 mai 1725, mécanicien de la marine, et membre de l'institut de France. Son père étoit architecte et justicier du Val-Travers. Il avoit destiné son fils à l'état ecclésiastique; mais dès l'âge de quinze ans le jeune Berthoud, entraîné par son goût particulier pour l'horlogerie, vint à Paris en 1745, afin de se perfectionner dans la pratique de cet art et dans l'étude de la mécanique. À cette époque il adopta la France pour seconde patrie. Ferdinand Berthoud est le premier qui ait solidement établi la théorie des machines destinées à mesurer le temps relativement à l'usage civil, à l'astronomie et à la navigation. Son *Essai sur l'horlogerie* subsistera tant qu'il y aura des hommes intéressés à la mesure du temps. Berthoud ne s'en est pas tenu à cet essai; il a publié *sur l'horlogerie*, et en particulier *sur le travail des horloges et des montres à longitudes*, 8 volumes in-4°, accompagnés d'un grand nombre de planches. *Le Traité des horloges marines*, destiné à perpétuer cette découverte, seroit seul le plus beau monument que l'on pût élever à la gloire de l'artiste dont on a regretté la perte. Il est mort le 20 juin 1807, à Groslay, près de Montmorency.

† I. BERTI (Jean-Laurent), célèbre religieux augustin, né en mai 1696 à Serravezza, petit village de Toscane, fut appelé à Rome par ses supérieurs, et obtint le titre d'assistant général d'Italie, et la place de préfet de la bibliothèque angélique. Ses connoissances théologiques lui méritèrent ces distinctions, et parurent avec éclat dans son grand ouvrage, *de Dis-*

ciplinis theologicis, imprimé à Rome, en 8 vol. in 4°. Il y adopta les sentimens de saint Augustin dans toute leur rigueur, à l'exemple du P. Bellelli, son confrère. L'archevêque de Vienne, Saléon, ou plutôt les jésuites qui le dirigeoient, publièrent sous son nom, en 1744, deux écrits contre les deux théologiens augustins, suivant eux trop augustiniens. Le premier est intitulé *Baïanismus redivivus in scriptis PP. Bellelli et Berti*, in-4°. Le second a pour titre : *Jansenismus redivivus in scriptis PP. Bellelli et Berti*, in-4°. On dénonça en même-temps le Père Berti au pape Benoît XIV comme un disciple de Baïus et de Jansénius. Le savant pontife, sans répondre aux délateurs, conseilla au P. Berti de se défendre : et il le fit par un ouvrage en 2 vol. in-4°. Dans cette apologie savante et vive, mais un peu longue, il établit la différence qu'il y a entre le jansénisme et l'augustinianisme. A la suite de cet écrit le P. Berti en donna plusieurs autres, dont le principal est une *Histoire ecclésiastique* en latin, en 7 vol. in-4°, qui a fait peu de fortune hors de l'Italie, à cause de la sécheresse de l'historien, et de ses préjugés en faveur de l'ultramontanisme. Il parle du pape dans sa *Théologie* et dans son *Histoire*, comme du souverain monarque des royaumes et des empires, et des princes comme de ses lieutenans. Il donna un *Abrégé* de son Histoire ecclésiastique, 2 tomes en un volume in-8°. On a encore de lui des *Dissertations*, des *Dialogues*, des *Panégyriques*, des *Discours académiques*, quelques *Poésies* italiennes, qui ne sont pas ses meilleures productions. On a fait à Venise une édition in-fol. de tous les ouvrages de ce savant, qui mourut en 1766, à Pise, où François I[er], grand-duc de Toscane, depuis empereur, l'avoit appelé, après lui avoir donné une pension considérable et une chaire de professeur de l'université, avec le titre de *Théologien impérial*.

II. BERTI (Alexandre-Pompée), né à Lucques, mort en 1752, fut d'abord bibliothécaire du marquis de Wast, et ensuite du cardinal Girolami. Sa profonde érudition le fit rechercher par la plupart des académies d'Italie. Ses écrits sont, I. *Dissertation sur la découverte faite à Lucques du corps de St. Pantaléon*. Elle est adressée à Muratori. II. *Vie de Joseph Valetta*. III. *Une Traduction* de l'Abrégé de l'Histoire de France de Daniel. IV. Une autre, des Lettres et des Essais de morale de Chanteresme. V. *Lettres sur l'unité de l'Eglise*, contre le ministre Jurieu. VI. *Catalogue* de la bibliothèque Capponi.

* I. BERTIER *ou* BERTHIER (N.), prieur de Saint-Quaize. On ne connoît cet auteur que par ses relations avec le célèbre menuisier de Nevers, dont il paroît avoir été le contemporain et l'ami. Ce fut lui qui publia *le Vilebrequin* de ce dernier, qu'il a fait précéder d'une longue *Epître* en vers, dans laquelle il a fait le portrait de plusieurs de ses compatriotes. Cette pièce est la seule imprimée qu'on ait vue de lui. Il paroît cependant qu'il a composé plusieurs ouvrages de poésies, et entre autres un dont Constantin devoit être le sujet, comme on en peut juger par ces vers tirés d'une Epître que lui adressa son ami, et qui se trouve dans le Recueil que nous venons de citer.

Je dirois que ta veine, en merveilles féconde,
Dans un livre fameux va charmer tout le monde.
Que le grand Constantin, ranimé par tes vers,
Pour la seconde fois va vaincre l'univers.
Que de tes beaux recueils le style magnifique

Doit éteindre bientôt le feu dont je me pique,
Et que ce même feu doit porter ton renom
Au-delà de mes vers et plus loin que mon nom.

† II. BERTIER (Joseph-Etienne), de l'oratoire, né à Aix en Provence en 1710, mort à Paris le 5 novembre 1783, a publié plusieurs ouvrages qui firent sensation parmi les physiciens. Il examine dans l'un si l'air passe dans le sang. On lui doit I. *Physique des comètes*, 1760, in-12. II. *Physique des corps animés*, 1755, in-12. III. *Principes physiques pour servir de suite aux principes mathématiques de Newton*, Paris, imprimerie royale, 1764, 3 vol. in-12, et 1770, 4 v. in-4°. IV. *Histoire des premiers temps du monde*, 1778, in-12. Bertier, attaché au système de Descartes, ne se présentoit jamais à Versailles, où il alloit pour rendre service, que Louis XV ne le désignât par le titre de *l'Homme aux tourbillons*. Il étoit membre de la société royale de Londres, et correspondant de l'académie des sciences de Paris.

† I. BERTIN (saint), né dans le territoire de Constance, sur le Haut-Rhin, étoit neveu de saint Omer, évêque de Térouane. Il aida son oncle à défricher les terres de cet évêché, qui étoient des déserts. Un gentilhomme de ce pays s'étant converti, donna sa terre de Sithieu pour y fonder un monastère. Bientôt il fut peuplé d'un nombre infini de religieux, sous la conduite de saint Bertin. Quelque temps avant sa mort, arrivée en 706, il se retira dans un petit ermitage.

† II. BERTIN, maître de clavecin de la maison d'Orléans, mort en 1727, a fait la musique des Opéras de *Cassandre*, de *Diomède*, d'*Ajax*, du *Jugement de Pâris* et des *Plaisirs de la campagne*.

† III BERTIN (Nicolas), peintre, et disciple de Jouvenet et de Boullogne l'aîné, naquit à Paris en 1664. Son père étoit sculpteur. L'académie de peinture lui adjugea le premier prix à l'âge de 18 ans, et se l'associa ensuite. Le séjour de Rome perfectionna ses talens. De retour en France, il fut nommé directeur de l'école romaine; mais une aventure galante, qui auroit eu des suites s'il fût retourné à Rome, l'empêcha d'accepter cette place. Louis XIV, l'électeur de Mayence, celui de Bavière, l'employèrent successivement à divers ouvrages. Ce dernier voulut se l'attacher par de fortes pensions; mais Bertin ne put jamais se résoudre à quitter sa patrie. Il mourut à Paris en 1736. Sa manière étoit pleine de force et de grace; il excelloit dans les petits tableaux. On voyoit de lui plusieurs ouvrages à Paris, dans l'église de Saint-Luc, à l'abbaye Saint-Germain, et dans les salles de l'académie. Il y a deux tableaux de ce peintre dans la galerie de Dresde.

† IV. BERTIN (Exupère-Joseph), docteur en médecine de la faculté de Paris, né au Tremblai, diocèse de Rennes, en 1712, mort dans sa patrie en février 1781, étoit membre de l'académie des sciences. Il fut pendant quelque temps médecin du hospodar de Valachie; mais comme ce despote l'avoit forcé d'assister au supplice de celui qu'il venoit remplacer, il profita de son absence pour revenir en France. On a de lui une *Ostéologie*, 1754, 4 vol. in-12.

V. BERTIN (Antoine), capitaine de cavalerie, né à l'île Bourbon, le 10 octobre 1752, passa en France neuf ans après, et fit ses études à Paris au collége du Plessis. Il se fit bientôt connoître par son goût pour la poésie, par une imagination brillante, et des vers pleins d'images et

de sensibilité. On lui a attribué les beautés et les défauts de Properce, en disant de lui comme du poëte romain, qu'il sembloit ne vouloir aimer que parce qu'il vouloit écrire. En 1773 il publia un petit volume de *Poésies* qui n'obtint pas un grand succès ; mais en 1780 il donna un recueil d'*Elégies*, intitulé *Les Amours déguisés*, et cet ouvrage fit sa réputation. Les descriptions en sont vives ; les sentimens passionnés. Bertin passa à Saint-Domingue à la fin de 1789, pour y épouser une jeune créole qu'il avoit connue à Paris. La veille de son mariage il fut atteint d'une fièvre violente, dont il mourut au bout de dix-sept jours au mois de juin 1790. Ses *Œuvres* ont été réimprimées en l'an 10, Paris, 2 vol. in-18. On auroit dû en faire disparoître quelques pièces d'un goût moins pur que les autres.

† BERTINAZZI (Charles), connu sur le théâtre italien sous le nom de *Carlin*, né à Turin en 1713, mourut à Paris en 1783. Il remplissoit depuis 1742 le rôle d'arlequin avec autant de succès que le célèbre Thomassin, dont il avoit été le successeur. Il faisoit les délices des spectateurs par son jeu vrai, naturel, comique, et par ses saillies heureuses. Son âge avancé ne lui avoit rien fait perdre de sa vivacité, de son enjouement, de sa souplesse même et de ses graces. Le célèbre Garrick le voyant dans une pièce où son maître venoit de le frapper, menaçant ce dernier d'une main et se frottant les reins de l'autre, fut ravi de la vérité de cette pantomime, et s'écria : « Voyez comme le dos de Carlin a de la physionomie. » Un autre Anglais, tourmenté par le spléen et par de noires vapeurs, ayant épuisé l'art des médecins, on lui conseilla d'aller à la comédie italienne, et Carlin le guérit. Il eut besoin lui-même de toute sa gaieté pour supporter des faillites et un vol, qui lui enlevèrent cent mille livres, c'est-à-dire presque toute sa fortune. Aux talens du théâtre, cet acteur joignoit des connoissances en divers genres, et toutes les qualités de l'honnête homme. On lui fit cette épitaphe :

> De Carlin pour peindre le sort,
> Très-peu de mots doivent suffire :
> Toute sa vie il a fait rire,
> Il a fait pleurer à sa mort.

On a de lui une comédie en 3 actes, intitulée *Les Métamorphoses d'Arlequin*.

* I. BERTINI (George), médecin estimé dans le 16e siècle, étoit de la province de la Terre de Labour. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *De Consultationibus medicorum et methodicâ febrium curatione commentarius*. Basileæ, 1586, in-8°. II. *Medicina libris viginti methodicè absoluta, in quâ mutuus Græcorum et Arabum consensus, legitima veteris medicinæ adversus paracelsistas defensio ; vera animadversionum Argenterii in Hippocratem et Galenum confutatio, etc. continentur*, Basileæ, 1587, in-fol.

* II. BERTINI (Antoine François), médecin italien, défendit sa profession contre les attaques de ses principaux adversaires, spécialement contre celles de Léonard de Capoa, par un traité imprimé à Lucques en 1699, in-4°, sous le titre de *La medicina difesa delle calumnie d'uomini volgari e della oposizione di dotti*. Il a aussi écrit contre Manfredi.

BERTINO (George), médecin italien, né dans le royaume de Naples dans le 16e siècle, a laissé quelques ouvrages estimés. I. *Un Cours de médecine méthodique* en 22 liv. II. *Des Consultations médicales*.

BERTIPAGLIA, célèbre chirurgien de Padoue, sur la fin du 15e

siècle, a laissé plusieurs *Ouvrages* sur l'art qu'il exerçoit avec succès.

† BERTIUS (Pierre), né à Beveren, petit village de Flandre, en 1565, professeur de philosophie à Leyde, fut dépouillé de son emploi, pour avoir pris le parti des arminiens. Il se rendit à Paris, où il abjura le protestantisme en 1620, et fut revêtu de la charge de cosmographe du roi, et de la place de professeur royal surnuméraire en mathématiques. Il mourut en 1629. Ses ouvrages de géographie sont plus estimés que tout ce qu'il a publié sur les gomaristes et les arminiens. On a de lui, I. *Commentariorum rerum Germanicarum libri tres*, in-12, Amsterdam 1635. Il y a dans cet abrégé une assez bonne description de l'Allemagne, et une carte de l'empire de Charlemagne. II. *Theatrum geographiæ veteris*, Amsterdam, 1618-1619, 2 vol. in-folio. Ce recueil, qui renferme presque tous les anciens géographes, éclaircis par de savantes notes, est rare et recherché. III. *Notitia episcopatuum Galliæ*, Paris, 1625, in-folio. IV. *De aggeribus et pontibus*, Paris, 1629, in-8°; traité fait à l'occasion de la digue de la Rochelle. V. *Introductio in universam geographiam*, in-12. Tous ces ouvrages sont consultés par les géographes. VI. *Illustrium virorum epistolæ selectiores superiori sæculo scriptæ vel à Belgis, vel ad Belgas*, 1617, in-8°. Ce recueil curieux renferme différentes lettres sur des objets de politique, d'histoire, de théologie, de jurisprudence et de médecine. Il y en a cependant plusieurs qui n'offrent rien de remarquable. Il est auteur de la *Préface* qui se trouve à la tête de quelques éditions du livre de Boëce, *De consolatione philosophiæ*, Leyde, 1633, in-24.

BERTOLI (Jean-Dominique), né en 1676, dans le Frioul, devint chanoine d'Aquilée. Il s'occupa toute sa vie à recueillir les médailles, les inscriptions et les monumens anciens qui se trouvoient ensevelis dans les champs voisins de cette ville. En 1739, il publia à Venise le fruit de ses travaux dans un ouvrage intitulé *Le Antiquità d'Aquilea profane*, in-fol.

† BERTON (Pierre-Montan), né à Paris en 1727, apprit la musique dès sa plus tendre jeunesse, et, après avoir voyagé dans les diverses contrées d'Italie, où cet art est le plus perfectionné, il revint en France et fut nommé directeur de l'opéra et du concert spirituel, ensuite surintendant de la musique du roi. Chargé de corriger, d'abréger les opéras anciens, pour les adapter au goût moderne, il s'acquitta de ce travail avec succès. Les changemens qu'il fit à l'*Iphigénie en Tauride* de Campra furent très-applaudis, et sur-tout la chaconne qu'il y ajouta. Le *Castor* et le *Dardanus* de Rameau furent de même refaits; mais Berton eut le talent de puiser dans les autres productions de ce grand musicien les morceaux qu'il substitua à ceux qu'il crut devoir ôter. On doit à Berton seul le chœur de *Vertumne* et *Pomone*, et les opéras d'*Erosine* et de *Sylvie*. Il est mort en 1780.

* BERTOUX (Guillaume), ex jésuite, chanoine de Senlis, né le 14 novembre 1723, a publié, I. *Histoire poétique, tirée des poëtes français*, 1767, in-12. II. *Anecdotes françaises depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XV*, 1767, in-8°. III. *Anecdotes espagnoles et portugaises, depuis l'origine de ces deux nations jusqu'à nos jours*, 1773, 2 vol. in-8°.

† BERTRADE, fille d'un comte de Montfort, épousa très-jeune Foulques, comte d'Anjou, surnommé

Rechin, c'est-à-dire le revêche. Cette union ne fut point heureuse; l'époux étoit avare, fantasque et cruel; Bertrade étoit belle, ambitieuse et spirituelle. Philippe I, roi de France, qui venoit de répudier la reine Berthe, vit Bertrade à Tours en 1092, et en devint éperdument amoureux. La comtesse obtint bientôt d'être séparée de Foulques et d'épouser son amant. Ce nouveau mariage fut célébré publiquement par l'évêque de Senlis, et deux autres prélats, du consentement du cardinal Roger, légat du pape. Le seul Ives, évêque de Chartres, comblé des bienfaits de Philippe, s'éleva contre cette union, pour seconder les vues de la cour de Rome. Il fit révoquer le légat Roger, et substituer en sa place Hugues, archevêque de Lyon. Celui-ci assembla à Autun, le 16 novembre 1094, un concile où le roi et Bertrade furent excommuniés. Un nouveau concile tenu à Clermont, et présidé par le pape lui-même, confirma l'anathème. « Ce qu'il y a de remarquable, dit un historien, c'est que non seulement un pareil jugement se rendoit en France, presque sous les yeux du roi, mais encore par un pontife qui étoit venu près de lui chercher un asile contre l'empereur. » Pour apaiser les révoltes qui commençoient à s'allumer, Philippe fut forcé d'aller trouver Urbain II à Nîmes, et de lui promettre de renoncer à sa chère Bertrade; mais l'amour triompha de sa promesse, et la mort seule put l'en séparer. « Bertrade, tour à tour galante et prude, suivant le goût de ses amans, ne fut pas, dit-on, plus fidèle à son second mari qu'au premier. Cependant, pour paroitre après sa mort plus chaste qu'elle n'avoit été de son vivant, elle se fit enterrer dans le chœur d'un couvent de religieuses qu'elle avoit fondé près de Chartres. »

† BERTRAM (Corneille-Bonaventure), ministre et professeur d'hébreu à Genève, à Frankendal et à Lausanne, naquit à Thouars en Poitou l'an 1531, d'une famille honnête, alliée à la maison de La Trimouille, et mourut à Lausanne en 1594. Nous avons de lui, I. une *Dissertation sur la république des Hébreux*, à Genève, 1580, puis à Leyde, 1641, in-8°, écrite avec précision et avec méthode. II. Une *Révision de la Bible française* de Genève, faite sur le texte hébreu et sur le grec, in-fol., in-4° et in-8°, Genève, 1588. Il corrigea cette version de Calvin et d'Olivetan en bien des endroits; mais dans d'autres il a trop suivi l'autorité des rabbins, et pas assez celle des anciens interprètes. C'est la bible dont les calvinistes se servent aujourd'hui. III. Une *nouvelle édition du Trésor de la langue sainte de Pagnin*. IV. *Parallèle de la langue hébraïque avec l'arabe*. V. *Lucubrationes Frankendalenses*, 1685.

† I. BERTRAND (D'ALAMANON), poëte provençal du 13e siècle, dont il ne nous est parvenu aucun ouvrage. Nostradamus, à son ordinaire, en fait un gentilhomme des plus considérables du pays, et distingué particulièrement parmi les poëtes; il eut, dit-il, pour maîtresse Fanette ou Estrennette de Gantelmi, dame de Romanin, qui tenoit alors, ajoute Nostradamus, une cour d'amour dans son chateau. L'abbé Millot (Hist. des Troubad., tom. I, pag. 391), observe avec raison que ces cours d'amour n'existoient point encore. Nostradamus fait de ce chanteur une espèce de régent qui gourmande les souverains, qui censure les archevêques, les papes et les empereurs. Le même historien attribue à Bertrand d'Alamanon un poëme intitulé les *Guerres intestines*, sur les divi-

sions qui régnoient entre les princes, et il place sa mort en 1295.

† II. BERTRAND (Pierre), né en Vivarais, professeur de jurisprudence à Avignon, à Montpellier, à Orléans et à Paris, ensuite évêque de Nevers, puis d'Autun; enfin cardinal en 1331, plaida si vivement pour le clergé, contre Pierre de Cuguière, que le roi Philippe de Valois prononça en sa faveur. Il étoit question de régler jusqu'où devoit s'étendre l'autorité du roi sur les choses spirituelles, et celles du clergé sur les choses temporelles. Bertrand n'allégua cependant que d'assez mauvaises raisons. Philippe donna un an aux évêques pour corriger les abus; il n'y eut point alors de changemens considérables; mais les appels comme d'abus naquirent de cette fameuse dispute. Le *Traité* que Bertrand composa à cette occasion fut imprimé à Paris en 1495, in-4°, et dans les libertés de l'Eglise gallicane, Lyon, 1770, 5 vol. in-4°. Il mourut à Avignon en 1348. On trouve dans la Bibliothèque des Pères un traité de ce cardinal: *De origine et usu jurisdictionum*. Il a été imprimé séparément à Venise en 1584, in-fol. Il fonda à Paris le collége d'Autun.

† III. BERTRAND (François), d'Orléans, fit paroître dans cette ville, en 1599, un recueil de poésies intitulé *Premières idées d'amour*. Ce recueil contient *les amours d'Europe*, en 4 livres composés de sonnets, d'élégies et de chansons; de plus six *Eglogues*, avec un livre de *Mélanges*, et des *Poésies amoureuses* adressées à madame Brislard. On a encore de cet auteur une *Tragédie de Priam, roi de Troie*, donnée, selon les uns, en 1600, et, selon les autres, en 1611.

IV. BERTRAND (Alexandre), mécanicien, naquit à Paris, et montra de bonne heure du goût pour les mécaniques. Après avoir pris la profession de doreur, il s'amusa à faire des marionnettes qui eurent une si grande vogue, qu'il cessa toute autre occupation pour celle-ci. Bientôt il entreprit de faire mouvoir lui-même ses figures, et il établit à Paris un spectacle à la foire Saint-Germain, qui y attira le plus grand concours. Les comédiens français lui intentèrent divers procès pour faire fermer son théâtre; mais Bertrand continua toujours ses jeux dans un lieu ou dans un autre, sous les noms de Dolet, de Selle et de Troltz. Il mourut en 1740.

† V. BERTRAND (François-Séraphin), avocat, né à Nantes le 15 juillet 1702, mourut dans cette ville en 1752. On a de lui des *Poésies diverses*, imprimées à Nantes en 1749, in-12, sous le titre de Leyde. Il y a d'assez jolis vers dans ce recueil, qui offre plusieurs bonnes traductions d'odes d'Horace; celle de *Beatus ille qui procul negotiis* se fait lire avec plaisir. Mais sa poésie est quelquefois foible et négligée. C'est lui qui a rédigé le *Ruris deliciæ*, 1756, in-12, collection de vers latins et français, qui renferme bien des pièces plus que médiocres.

VI. BERTRAND (Nicolas), avocat à Toulouse, mort en 1527, a publié une histoire de *Tolosanorum gestis ab urbe condita*, 1515, in-fol., traduite en français en 1517, sous le titre de *Gestes des Toulousains*, in-4°.

† VII. BERTRAND (Jean), premier président du parlement de Toulouse, mort en 1594, est auteur d'un ouvrage historique sur la vie des plus célèbres jurisconsultes, sous le titre de *Bionomicon*. Son fils le publia en 1618, in-4°.

† VIII. BERTRAND, sculpteur,

mort à Paris en 1724. Ses principaux ouvrages sont, I. La *figure du Christ*, dans le bâtiment de la Samaritaine, sur le Pont-neuf. II. Celles *de la Justice et de la Force*, au-dessus des arcades du chœur de Notre-Dame. III. Sa *Statue de l'Air*, à Trianon. IV. Celle de *saint Satyre*, aux Invalides. V. Les *Bas-reliefs* de l'arc de triomphe de Montpellier.

† IX. BERTRAND (Jean-Baptiste), médecin, membre de l'académie de Marseille, né à Martigues le 12 juillet 1670, mort le 12 septembre 1752. Il étoit bon praticien, et ne négligeoit point la théorie. Sa *Relation historique de la peste de Marseille*, in-12, Cologne, 1721, à laquelle on a joint un second traité intitulé *Observations sur la peste qui règne à Marseille*, Lyon, 1721, ne sont pas les seuls ouvrages de ce savant médecin; on a encore de lui des *Lettres à M. Deidier, sur le mouvement des muscles*, 1732, in-12, et des *Dissertations sur l'air maritime*, 1724, in-4°, où l'on trouve de bonnes observations.

† X. BERTRAND (Bernard-Nicolas), médecin de la faculté de Paris, naquit dans cette ville en 1715, et y mourut le 29 septembre 1780. Il a publié, I. *Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine de Paris, depuis* 1110 *jusqu'en* 1750, in-4°. II. *Elémens de physiologie*, 1756, in-12. III. *Elémens d'oryctologie*, Neufchâtel, 1770, in-8°. IV. Il a rédigé les dix premiers volumes du *Journal de médecine*, qui commença à paroître en juillet 1754.

* XI. BERTRAND (Elie), de son vivant premier pasteur de l'église française de Berne, conseiller privé de la cour de Pologne, et membre de plusieurs académies de l'Europe. Aux talens et aux connoissances nécessaires pour les fonctions du ministère évangélique, il joignoit l'étude des sciences naturelles, celle sur-tout de la minéralogie. On lui doit, I. Un *Dictionnaire universel des fossiles*, La Haye, 1763, 2 vol. in-8°. II. Un *Recueil de traités sur l'histoire naturelle de la terre et des fossiles*, Avignon, 1766, in-4°. On a aussi de lui, III. Sept volumes de *Discours sur la morale évangélique*, et deux de *Sermons pour les fêtes de l'Eglise chrétienne*; les derniers ont été publiés à Yverdun, 1776, par le professeur de Felice son ami.

* XII. BERTRAND (J.-E.), membre de plusieurs académies, professeur de belles lettres et ministre du saint Evangile à Neufchâtel, né en 1737, et trop tôt enlevé aux lettres et à la vertu, a aussi laissé 2 vol. de *Sermons*, Neufchâtel, 1779, in-8°.

* XIII. BERTRAND (Antoine-Marie), négociant à Lyon, lié avec Châlier et tout le parti révolutionnaire de cette ville, fut porté par ce dernier à la place de maire de cette ville, en février 1793, au moment des premiers troubles qui y éclatèrent, et déclara aussitôt après son installation, aux députés des sections, « qu'il feroit sauter leur permanence à coups de canon. » Lorsque ces députés sortirent de l'Hôtel-de-ville, il s'éleva une rixe entre les deux partis, dans laquelle plusieurs personnes furent tuées. Le 29 mai 1793, Bertrand fit faire une décharge d'artillerie sur le bataillon de la Pêcherie, qui avoit refusé de marcher. Après la mort de Châlier il se rendit à Paris, où il devint un des membres les plus ardens du club des cordeliers; il fut depuis compromis dans l'affaire

de Babeuf, puis dans l'attaque du camp de Grenelle. Ayant été arrêté après cet événement, il fut condamné à mort par une commission le 9 octobre 1796.

XIV. BERTRAND DE RANS. *Voyez* RANS.

XV. BERTRAND DU GUESCLIN. *Voyez* GUESCLIN (du).

* XVI. BERTRAND DE BORN. *Voyez* BORN.

I. BERTRANDI (Jean), fils du procureur-général du parlement de Toulouse, devint, par la protection d'Anne de Montmorency, premier président de ce parlement, ensuite de celui de Paris. Diane de Poitiers, mécontente du chancelier Olivier, fit donner les sceaux à Bertrandi en 1550; mais les Guises les rendirent au chancelier sous François II. Bertrandi, ayant perdu sa femme, fut nommé à l'archevêché de Sens, et Paul IV l'honora de la pourpre en 1557. Il mourut le 4 décembre 1560, avec la réputation d'un homme instruit et intelligent, mais encore plus ambitieux. Son fils, quoique bon catholique, fut tué au massacre de la Saint-Barthélemi, et ne laissa pas de postérité.

* II. BERTRANDI (Ambroise), chirurgien, né à Turin le 18 octobre 1723, se fit une grande réputation par les talens qu'il déploya dans son art. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans les Mélanges de Turin, et séparément, deux *Dissertations anatomiques*, publiées en 1748, in-4°; l'une *De hepate*, et l'autre *De oculo*. Son principal ouvrage a paru à Nice, en 1763, in-8°, sous le titre de *Trattato delle operazioni di chirurgia*. C'est un précis des principales opérations de la chirurgie, dans lequel il a fait entrer tout ce qui a été dit de mieux sur cette matière. Cet ouvrage a été traduit en français par Solier, médecin, Paris, 1769, in-8°, avec figures. Bertrandi est mort en 1765.

* I. BERTRANT DE GORDON, troubadour du 13ᵉ siècle, dont on ne connoît qu'un seul *Tenson*, où, selon Millot, il paroît s'énoncer en grand seigneur. Pierre Raymond, avec lequel il dispute, lui répond avec la plus grande hardiesse, jusqu'à lui dire des injures. Mais, continue Millot, on a vu plusieurs troubadours prendre cette liberté à l'égard des princes mêmes, et Raymond étoit du métier ainsi que Bertrant. Au reste, ce *Tenson* ressemble assez à une dispute de charretiers, et malgré le ton ou les manières de grand seigneur, que lui accorde son historien, Bertrant de Gordon ne passera jamais pour un poli personnage.

* II. BERTRANT DE PARIS DE ROERGUE, troubadour de la fin du 12ᵉ siècle, que Millot conjecture être un des seigneurs qui assistèrent comme témoins, en 1197, au serment prêté par les habitans de Moissac à Raymond VI, comte de Toulouse. Sans être bien sûr de cela, le même historien l'annonce comme auteur d'un *Sirventa*, seul ouvrage que l'on connoisse de lui. Il annonce encore qu'il n'en parleroit pas, tant il est médiocre, s'il ne pouvoit encore servir à faire connoître comme on traitoit les jongleurs provençaux. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent une seule pièce de Bertrant de Paris de Roergue; elle est peut-être la même dont Millot fait mention.

* BERTRATIUS, BERTRUCCIUS ou BERTUCCIUS (Nicolas), médecin de Bologne, vécut vers l'an 1250, ou, selon d'autres, en 1312. On a de lui, I. *Compendium, sive, ut vulgò inscribitur, collectiorum artis medicæ, tam practicæ quàm specula-*

tivæ, Lugduni, 1509, in-8°, 1518, in-4°; Coloniæ, 1537, in-4°. II. *In medicinam practicam introductio*, Argentinæ, 1533, in-24, 1535, avec les Œuvres de Johannitius. III. *Methodus cognoscendorum tam particularium quàm universalium morborum*, Moguntiæ, 1534, in-4°, avec le Traité de C. Heylius, intitulé *Artificialis medicatio*.

* BERTRUCCIUS. *Voyez* BERTRATIUS.

* BERTUCCIO (François), Sicilien de l'ordre des minimes de Saint-François de Paule, vécut dans le 16e siècle, et laissa imprimé un ouvrage *sur les êtres surnaturels*, et un autre *sur la conception*.

* BERVIC (Charles-Clément) se distingua et obtint du succès dans l'art de la gravure. Elève de Wille, il fut reçut à l'académie royale en 1784. Dans le nombre de ses pièces on estime sur-tout les suivantes : Le *Portrait de Louis XVI*, d'après Callet; celui *de Linnée*, d'après Roslin; *la Demande acceptée*, d'après Lépicié, etc. Il est né à Paris en 1756.

BERVILLE. *Voyez* GUYARD, n° III.

† BERULLE (Pierre), né en 1575, au château de Cérilli, près de Troyes en Champagne, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, et se distingua dans la fameuse conférence de Fontainebleau, où du Perron combattit du Plessis-Mornay, le pape des huguenots. Il fut envoyé par Henri IV, dont il étoit aumônier, en Espagne, pour amener quelques carmélites à Paris. Ce fut par ses soins que cet ordre fleurit en France. Quelque temps après il fonda la congrégation de l'Oratoire de France, dont il fut le premier général. Ce nouvel institut, établi sur la piété, la liberté et le désintéressement, fut approuvé par une bulle du pape Paul V en 1613 « Dans cette congrégation on obéit sans dépendre, et on gouverne sans commander, suivant l'expression de Bossuet : tout le temps est partagé entre l'étude et la prière. La piété y est déclarée le savoir utile et presque toujours modeste. » Urbain VIII récompensa le mérite de Bérulle d'un chapeau de cardinal. Henri IV et Louis XIII avoient voulu inutilement lui faire accepter des évêchés considérables. Le cardinal de Richelieu auroit surtout désiré le voir loin de la cour, parce qu'il avoit la confiance de la reine mère, Marie de Médicis (*voy.* son article), et qu'il la disposoit peu favorablement pour un ministre dont l'ambition et les mœurs le révoltoient également. Le cardinal de Bérulle mourut en 1629, à l'âge de 55 ans, disant la messe. Sa piété ne l'avoit pas empêché de se livrer à l'étude des hommes et des affaires; et l'on prétend qu'il avoit souvent lu Tacite. On a une édition de ses *Œuvres de controverse et de spiritualité*, publiée en 1644, in-fol., réimprimée en 1657 par les Pères Bourgoing et Gibieuf. — Le cardinal du Perron disoit : « Si vous voulez convaincre des hérétiques, envoyez-les-moi; si vous voulez les convertir, adressez-les à François de Sales; mais si vous désirez les convertir et les convaincre tout à la fois, c'est à M. de Bérulle qu'on doit les envoyer. » Ceux qui voudront le connoître plus particulièrement pourront consulter sa Vie par Habert de Cérisy, Paris, 1646, in-4°; et par l'abbé Goujet, Paris, 1764, in-12. On a attribué cette vie à Caraccioli, et l'abbé Mercier a prétendu que celle de Goujet étoit restée manuscrite à l'oratoire Saint-Honoré, ainsi que ce dernier le dit lui-même dans ses Mémoires, pag. 173. Le P. Houbigant avoit aussi composé une Vie de ce cardinal. Elle est restée inédite.

Animé du plus honorable zèle pour les sciences, le cardinal de Bérulle encouragea Descartes à composer ses ouvrages et Le Jay à donner la Polyglotte. Le cardinal Richelieu a été fortement soupçonné de l'avoir fait empoisonner.

* BÉRURIA, femme juive, qui vivoit dans le second siècle de l'ère chrétienne, se distingua par sa science. Peu de gens en ont parlé, excepté les talmudistes. Cependant Wagenseil en fait mention. Tout ce que l'histoire a transmis concernant cette femme a été recueilli dans l'ouvrage suivant : *De Beruriâ Judæorum doctissimâ fœminâ præside Gust. Geor. Zeltner*, in-4°, Altorf, 1714.

BERWICK. *Voyez* FITZ-JAMES.

† BÉRYLLE, évêque de Bostres en Arabie vers l'an 240, crut que J. C. n'avoit pas existé avant l'incarnation, voulant qu'il n'eût commencé à être Dieu qu'en naissant de la Vierge. Il ajoutoit que J. C. n'avoit été Dieu que parce que le Père demeuroit en lui, comme dans les prophètes. C'est l'opinion d'Artaman. (*Voyez* ce mot.) On engagea Origène à conférer avec Bérylle. Il alla à Bostres, et s'entretint avec lui pour bien connoître son sentiment. Lorsqu'il l'eut approfondi, il le réfuta ; et Bérylle, convaincu par les raisons d'Origène, se rétracta.

* I. BESARD (Raymond), médecin, né à Vesoul, a composé un *Discours sur la peste*, Dôle, 1630, petit in-8°. Ce discours est estimé ; il y indique les remèdes, tant préservatifs que curatifs, de cette maladie, et la manière d'aérer et de purifier les maisons infectées. Parmi d'excellentes choses que renferme ce traité, il y en a quelques-unes marquées au coin de la superstition.

II. BESARD (Jean-Baptiste), médecin né à Besançon vers la fin du 16e siècle, avoit beaucoup voyagé, sur-tout en Allemagne, où il séjourna long-temps. Il y composa trois ouvrages, I. *Thesaurus harmonicus*, Cologne, in-fol. C'est un traité sur la musique. II. *Antrum philosophicum, in quo pleraque arcana physica quæ ad vulgariores humani corporis affectus attinent, sine multo verborum apparatu, etc.*, August. Vindel, 1617, in-4°, imprimé aux frais de l'auteur. On y trouve des recettes contre la goutte, la pierre, les chancres, la migraine, les cors, la dyssenterie, le mal de dents, l'épilepsie, les hémorrhoïdes, les fièvres de toutes espèces, etc. Pour donner une idée de l'importance de ces recettes, nous citerons celle qui a rapport aux accouchemens laborieux. « La graine de raves broyée, infusée dans du vin, peut beaucoup aider aux femmes en travail : un emplâtre de bouse de vache cuite dans du vinaigre est si efficace, qu'il fait sortir le fœtus mort dans la matrice, etc. » III. *Arcana chimica ;* un autre *Traité sur le règne minéral*, et enfin un dernier *sur la manière de composer les pierres artificielles*. Ces trois traités se trouvent dans le volume précédent, qui est fort rare.

† BESCHEN (Mythologie) fut le second des êtres crées, suivant la doctrine des brames, avant la formation de l'univers. Ce dieu doit subir diverses incarnations, pour détruire tous les cultes contraires à celui des brames.

† BESELÉEL, fils d'Uri ou de Hur, et de Marie, sœur de Moïse, avoit un talent extraordinaire pour travailler toute sorte de métaux : il fut employé par le législateur hébreu aux travaux du tabernacle avec Ooliab.

* BESENVAL (baron de), lieu-

tenant-général des armées du roi de France, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, inspecteur-général des Suisses et Grisons, etc. Il rendit des services essentiels à la ville de Paris, en facilitant ses approvisionnemens en 1789, et fut employé dans l'armée que le roi avoit ordonné d'assembler dans les environs de Paris. Il écrivit à M. de Launay, gouverneur de la Bastille, pour l'engager à défendre ce château, lui promettant du secours. Poursuivi par la haine du peuple, il quitta Paris, muni de passe-ports, et fut arrêté à Villenaux. Necker écrivit à la municipalité pour le faire relâcher. N'ayant pu réussir dans sa demande, il s'adressa à la municipalité de Paris, qui ordonna qu'on mît Bésenval en liberté. Les districts, mécontens de cet ordre, firent transporter le prisonnier d'abord à Brie-Comte-Robert, puis à Paris, où le châtelet, chargé d'instruire son procès, le déclara innocent. Il resta dans la capitale, et y mourut le 27 juin 1794. Ses amis avoient déterminé Mirabeau à agir secrètement en sa faveur pour calmer l'effervescence populaire dirigée contre lui, et qui se développoit dans des rassemblemens autour du châtelet. Le baron de Bésenval fit la guerre avec éclat, et ne fut jamais blessé; il jouit à la cour d'un grand crédit, et exerça un grand empire sur l'esprit de la reine. Il mourut entouré de ses amis. Il avoit composé dans sa jeunesse une foule de *Couplets* et *d'Épigrammes* sur diverses anecdotes plus ou moins scandaleuses. Il vivoit dans une grande intimité avec le maréchal de Ségur et son épouse, et a laissé au second fils de cette maison une partie de sa fortune, et des *Mémoires* manuscrits que celui-ci a vendus à un libraire en 1804. C'est un répertoire des anecdotes les plus scandaleuses et les plus inexactes. Il est vraisemblable que Bésenval n'auroit jamais publié un pareil ouvrage. M. de Ségur, étant mort peu de temps avant sa publication, n'a pas non plus été le témoin de l'indignation qu'il a par-tout excitée, et il n'a pas entendu les cris de l'opinion publique, qui l'a accusé lui-même d'avoir trahi la mémoire de son ami et de son bienfaiteur pour une petite somme d'argent.

† I. BESLER (Basile), né à Nuremberg en 1561, s'appliqua à la pharmacie, qu'il exerça dans sa ville natale; il étudia ensuite la botanique, dans laquelle il fit quelques progrès; ce qui le détermina à donner la description des plantes que Conrad de Gemmingen avoit fait graver à ses frais, sur 356 planches, et il y ajouta plusieurs synonymes. L'ouvrage est de toute beauté, mais n'est pas sans défauts; car parmi ces plantes, dont la plupart ont été dessinées d'après nature, et d'autres copiées sur les figures qu'en ont données les meilleurs auteurs, il s'en trouve plusieurs qui sont de pure imagination, ou entièrement défectueuses. Cet ouvrage parut sous ce titre: *Hortus Eystetensis, sive diligens et accurata omnium plantarum, florum, stirpium, ex variis orbis terræ partibus singulari studio collectarum, quæ in celeberrimis viridariis arcem episcopalem ibidem cingentibus, hoc tempore conspiciuntur, delineatio et ad vivum repræsentatio*, Norimbergæ, 1613, 4 vol. gr. in-fol., avec 1533 figures; *ibid*, 1640, 1750, 4 vol. in-fol. Les deux dernières éditions n'approchent pas de la beauté de la première. Il existoit un exemplaire de celle-ci, magnifiquement enluminé, dans la bibliothèque de l'église cathédrale de Tournay. On a encore de Basile Besler, I. *Fasciculus rariorum et adspectu dignorum varii generis*, No-

rimbergæ, 1616, in-4. On y trouve quelques plantes marines et plusieurs fruits. II. *Icones florum et herbarum in gratiam herbarum cultarum promulgatæ*, Norimbergæ, 1622, in-fol. C'est la continuation de l'*Hortus Eystetensis*.

* II. BESLER (Michel-Rupert), neveu du précédent, naquit, en 1607, à Nuremberg, où il pratiqua la médecine avec beaucoup de réputation, et fut quatre fois doyen du collége. On lui doit, I. *Admirandæ fabricæ humanæ mulieris, partium generationi potissimùm inservientium et fœtûs, fidelis quinque tabulis, ad magnitudinem naturalem et genuinam, typis æneis impressis, hactenùs nunquam visa delineatio*, Norimbergæ, 1640, in-fol. Les planches de cet ouvrage sont grossières. II. *Observatio anatomico-medica singularis cujusdam trigeminos nixæ*; ibid., 1644, in-4°. III. *Gazophylacium rerum naturalium nunquam editarum, cum figuris æneis*, Norimbergæ, 1642, in-fol. Cet ouvrage ne contient presque que des planches, avec les noms et une très-courte description de quelques simples rares, et d'un plus grand nombre d'oiseaux, de poissons et de coquillages. Il y a une autre édition de ce recueil qui a paru à Leipzick en 1716, in-fol., sous le titre de *Rariora musæi Besleriani quæ Michæl Rupertus et Basilius Beslerus collegerunt*, avec les commentaires de Jean Henri Lochner. On y trouve la plupart des planches de l'édition de Nuremberg, si l'on en excepte celles qui représentent les plantes; mais on les a remplacées par quantité de figures, de fossiles, d'animaux et de coquillages.

† BESLY (Jean), avocat du roi à Fontenay-le-Comte en Poitou, né à Coulongnes-lès-Royaux, mourut en 1644, à 72 ans. On a de lui, I. *Histoire des comtes de Poitou*, Paris, 1647, in-fol., estimée. II. *Les Evêques de Poitiers*, 1617, in-4°. C'étoit un homme versé dans les antiquités de France, écrivain incorrect, mais historien exact et profond.

BESME. *Voyez* BÊME.

† BESOIGNE (Jérôme), docteur de Sorbonne, né à Paris en 1686, mort en 1763, fut d'abord coadjuteur du principal du collége du Plessis. Son opposition à la bulle *Unigenitus* lui ayant fait perdre cette place, il se livra au travail du cabinet. On a de lui, I. *Histoire de Port-Royal*, 1752, 6 vol. in-12; trois pour les religieuses, trois pour les messieurs *dits* de Port-Royal. II. *Vies des quatre évêques engagés dans la cause de Port-Royal*, 1756, 2 vol. in-12. III. *Principes de la perfection chrétienne et religieuse*, 1748, in-12. L'auteur de ce livre est d'une grande sévérité, sur-tout contre les religieuses qui reçoivent des dots. IV. *Principes de la pénitence et de la conversion*, ou *Vies des pénitens*, 1762, in-12. V. *Principes de la justice chrétienne*, ou *Vie des justes*, 1762, in-12. VI. *Concorde des livres de la Sagesse*, 1737, in-12, bon livre. VII. Plusieurs *Ouvrages sur les affaires du temps*, dans lesquelles il étoit entré avec d'autant plus de feu qu'il étoit très-opposé à la société des jésuites.

BESOLDE (Christophe), né à Tubinge en 1577, y fut professeur de droit. Il abjura la religion protestante en 1635, et mourut en 1638. Sa femme abjura aussi après sa mort. On a de lui, I. *Dissertationes philologicæ*, 1642, in-4°. II. *Documenta monasteriorum ducatûs*, Wirtembergæ, 1636, in-4°. III. *Virginum sacrarum monumenta*, Wirtemberg, 1636, in-4°. IV. *Synopsis rerum ab orbe condito gestarum*, Franeker, 1698, in-8°. Quoi-

que ces ouvrages soient savans, ils ne sont guère répandus au-delà de l'Allemagne ; mais de son temps ils parvinrent en Italie. Le nom qu'il s'étoit fait engagea le pape à lui offrir une chaire à Bologne, avec 4000 ducats de pension ; il mourut avant d'avoir accepté ces offres.

† BESOMBES (N. SAINT-GENIEZ de), mort à Cahors en 1783, à 65 ans, remplit long-temps la charge de conseiller à la cour des aides de Montauban. Il a traduit les poëmes d'Homère. On lui doit le livre de piété, intitulé *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi*, 1787, in-12.

* BESOZZI, *ou* BEZUTIUS (Ambroise), peintre de Milan, reçut les premiers élémens de son art de Joseph Danédi, surnommé *Le Mantalto*. Jeune encore, il se rendit à Rome, où il devint élève de Cyro-Feri. L'étude de l'antique réunie à des dispositions naturelles le firent bientôt exceller à peindre l'architecture, les bas-reliefs, les frises et autres genres de décoration. Il a aussi gravé quelques sujets à l'eau-forte. Né à Milan en 1648, il y est mort en 1706.

† BESPLAS (Joseph-Marie-Anne GROS de), docteur de Sorbonne, un des aumôniers de la cour, abbé de l'Epau, né à Castelnaudary, en Languedoc, l'an 1734, mort à Paris en 1783, après s'être quelque temps dévoué à la pénible fonction d'accompagner et d'exhorter les criminels à la mort, consacra ses talens à la chaire, et obtint des succès à Versailles et à Paris. Son *Sermon sur la cène*, prêché devant le roi, offrit un morceau d'éloquence si frappant sur le mauvais état des prisonniers, que les prisons, rendues plus commodes et plus saines, et l'établissement de *l'hôtel de Force*, en furent les heureux effets. L'abbé de Besplas servit non seulement l'humanité par ses discours, mais encore par ses ouvrages. On a de lui un *Traité des causes du bonheur public*, 1778, 2 vol. in-12, plein de bonnes vues politiques et morales, enrichi d'idées grandes et nobles, et auquel il ne manqua que d'être rédigé avec plus de méthode et de simplicité. On peut faire le même reproche à son *Essai sur l'éloquence de la chaire ;* production de sa jeunesse, dont la seconde édition, en 1778, est retouchée avec soin. On a encore de lui un *Traité de l'utilité des voyages*, 1763, in-8°.

† BESSARION, cardinal, patriarche titulaire de Constantinople, naquit à Trébisonde, et fut d'abord religieux de S. Basile. Son esprit vif et pénétrant le fit connoître. Devenu archevêque de Nicée, il souhaita avec beaucoup d'ardeur la réunion de l'Eglise grecque avec la latine, et engagea l'empereur Jean Paléologue à travailler à la consommation de cet ouvrage. Il passa en Italie, parut au concile de Ferrare, depuis transféré à Florence, harangua les Pères, et s'en fit admirer autant par ses talens que par sa modestie. Les Grecs schismatiques conçurent une si grande aversion pour lui, qu'il fut obligé de rester en Italie, où Eugène IV l'honora de la pourpre en 1439. Il fixa son séjour à Rome, et dans très-peu de temps prit les manières, les mœurs des Romains, et se rendit le latin aussi familier que le grec. Son mérite l'auroit placé sur le siége pontifical, si le cardinal Alain, Breton, ne se fût opposé à l'élection de l'illustre Grec, comme injurieuse à l'Eglise latine. *V.* PEROTTO, n° I. Le cardinal Bessarion fut employé dans différentes légations ; mais celle de France lui fut fatale. On dit que le légat ayant écrit sur l'objet de sa légation au duc de Bourgogne, avant de faire sa

visite à Louis XI, ce monarque l'accueillit très-mal, et lui dit, en lui mettant sa main sur sa grande barbe :

Barbara græca genus retinent quod habere solebant

Ce qui dans cette occasion signifioit :

Jamais Grec ne s'arrache à sa rouille barbare.

Cet affront causa, dit-on, tant de chagrin au cardinal, qu'il en mourut à son retour, en passant par Ravenne, en 1472, à 77 ans. Nicolas Pérot, mieux informé, attribue sa mort à la négligence de son médecin. (*Voyez* les Mémoires de Niceron, tome XXI, page 150.) Bessarion aimoit les gens de lettres et les protégeoit. Agyrophile, Théodore de Gaza, Le Pogge, Laurent Valla, Platine, etc., formoient dans sa maison une espèce d'académie. Sa bibliothèque étoit nombreuse et bien choisie. Il en fit présent au sénat de Venise, et, dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet au doge en 1579, on remarque ce beau passage sur l'éloge des livres : « Je croyois ne pouvoir acquérir ni d'ameublement plus beau, plus digne de moi, ni de trésor plus utile et plus précieux. Ces livres, dépositaires des langues, remplis des exemples de l'antiquité, remplis de mœurs, de lois, de religion, sont toujours avec nous, nous entretiennent et nous parlent : ils nous instruisent, ils nous forment, nous consolent. Ils nous représentent des choses éloignées de notre mémoire et nous les mettent sous les yeux. En un mot, telle est leur puissance, telle est leur dignité et leur influence, que s'il n'y avoit point de livres, nous n'aurions ni la moindre trace des choses passées, ni aucun exemple, ni la plus légère notion des choses divines et humaines : le même corps qui couvre les corps auroit englouti les noms célèbres. » Ce morceau peut être mis à côté du bel éloge des sciences qui se trouve dans l'oraison de Cicéron pour Archias. Le sénat de Venise a conservé la bibliothèque de Bessarion jusqu'à nos jours. Ce cardinal a laissé plusieurs ouvrages qui tiennent un rang parmi ceux que produisit la renaissance des lettres. Les principaux sont, I. *Contra calumniatorem Platonis Libri IV*, Rome, *circa* 1459, in-fol., rare. Il y en a deux autres de Venise, 1503 et 1516, in-fol. Cette défense de Platon est contre George de Trébisonde. Elle fut réimprimée à Paris en 1516, in-fol., et l'on mit à la suite *la traduction latine* de la Métaphysique d'Aristote pas Bessarion. II. Des *Lettres* imprimées en Sorbonne, in-4°. III. *Orationes de bello Turcis inferendo*, Parisiis, 1471, in-4°. IV. *Libri IV Xenophontis, de dictis et factis Socratis*, Louvain, 1533, in-4°. Huet propose Bessarion comme le modèle des bons traducteurs : il écrit avec une facilité qui n'ôte rien au mérite de l'exactitude. V. D'autres *Ouvrages*, dans la Bibliothèque des Pères, et dans les collections des conciles des Pères Labbé et Hardouin. *Voyez* CAMPANUS, n° II.

BESSASIRI, surnom d'un célèbre général persan, qui signifie celui qui mange beaucoup. Bessasiri, né esclave, s'éleva par son courage au commandement des armées du sultan Baha-Édulat, et le rendit maître de la ville de Bagdad l'an 454 de l'hégire. Bessasiri fut tellement recommandable auprès des Arabes et des Persans, qu'on faisoit pour lui des prières publiques dans toutes les mosquées. Il perdit la vie dans une bataille contre Caiémi, 26e calife de la race des Abassides.

† BESSE (Pierre de), prêtre limousin, né en 1568 et mort en 1639, fut curé d'une grande

paroisse de Paris. Il prenoit tantôt le titre de prédicateur du roi Louis XIII, et tantôt celui de prédicateur et aumônier de Henri de Bourbon, prince de Condé. Il a publié ses sermons sous le titre de *Conceptions théologiques*, Paris, 1606 et 1608, 6 volumes in-8°. Son style est burlesque et trivial, on en peut juger par ce passage sur la mort : « C'est un officier impitoyable, exploitant par-tout, nonobstant toutes appellations, oppositions ou privilèges, jusque même dans le palais des papes et des rois ; l'heure de la mort est incertaine, les maladies en sont les ajournemens. » Dans une de ses préfaces, il parle ainsi de ses pièces d'éloquence : « En travaillant pour les Français, il falloit les border de galons à leur langage, et le latin y eût été une couleur trop bizarre. Je les ai parés richement, leur faisant prendre leurs meilleurs habits et quitter ceux d'à tous les jours ... il est vrai que pour les vêtir si richement je me suis endetté grandement, et que j'ai enlevé à crédit beaucoup d'étoffes dans plusieurs riches boutiques. Je puis bien me vanter d'être le maître maçon et l'architecte de l'édifice. Aussi suis-je limousin ; qu'on me fasse érudit d'éloquence..... je n'ai point épargné l'étoffe dans mes harangues, mais les maîtres-d'hôtel de la maison de Dieu (les prêtres) en retrancheront ce qu'ils voudront. » Cet auteur peut tenir sa place entre les Barlette, les Menot, etc., etc.

* II. BESSE (Jean), de Peyrusse dans le Rouergue, fut disciple du célèbre Chirac à Montpellier. Il prit le bonnet de docteur dans la faculté de Paris en 1713, parvint à la charge de premier médecin de la reine douairière d'Espagne, et mourut à Paris dans un âge avancé ; il a laissé, I. *Recherches analytiques de la structure des parties*, Toulouse, 1702, 2 vol. in-8°. L'auteur étoit très jeune lorsqu'il donna cet ouvrage. II. *Lettres critiques contre l'idée générale de l'économie animale, et les observations sur la petite vérole*, Paris 1723, in-12. Il accuse Helvétius de plagiat, au sujet de la théorie de l'inflammation, dont Boerhaave est l'auteur. III. *Réplique aux lettres d'Helvétius au sujet de la critique de son livre de l'Economie animale et de la petite vérole*, Paris (Amsterdam), 1726, in-12.

† BESSÉ (Henri de), sieur de la CHAPELLE-MILON, inspecteur des beaux arts, sous le marquis de Villacerf, et contrôleur des bâtimens, lorsque le grand Colbert fut nommé, en 1683, surintendant des bâtimens. Il joignit à cette place celle de secrétaire de l'académie des inscriptions et des médailles. On a de lui une *Relation des campagnes de Rocroi et de Fribourg* en 1643, et 1644, in-12, Paris 1713, écrite avec une élégante simplicité. Il mourut en 1693.

BESSI. *Voyez* FRENICLE, n° II.

† BESSIN (dom Guillaume), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Glos-la-Ferrière, au diocèse d'Evreux, le 27 mai 1654 et mourut à Rouen le 18 octobre 1726, à 73 ans, après avoir professé la philosophie, la théologie, et rempli divers emplois. On a de lui une édition des *Conciles de Normandie*, 1717, in-fol. Ce recueil estimé renferme non seulement les conciles de la province, mais encore les synodes des diocèses, les statuts principaux, les mandemens, les lettres pastorales qui méritent une mention particulière. On y trouve de plus les lettres des papes, ou des rescrits envoyés en Normandie, les lettres patentes des rois, et

les autres actes qui ont rapport au clergé de la province. Une excellente table des matières, et une table particulière des évêques de Normandie, terminent cette savante collection. Dom Bessin eut part aussi à la nouvelle édition des *Œuvres de S. Grégoire-le-Grand*, donnée par les P. de Sainte-Marthe et de La Croix, Paris, 1705, en 4 vol. in-fol.

† BESSON (Jacques), mathématicien dauphinois dans le 16e siècle, professeur de philosophie à Orléans, est connu par son *Theatrum machinarum*, qui ne parut qu'après sa mort, Lyon, 1578, in-fol., fig. Il avoit inventé une partie des machines décrites dans ce livre, et avoit publié le *Cosmolabe*, Paris, 1567, in-4°., et un Traité *de Ratione extrahendi olea et aquas è medicamentis simplicibus*, 1559, in-8°; l'*Usage du compas d'Euclide*, Paris, 1571, in-4°.

* BEST (Guillaume), né à Amersfoort en 1683, étudia à Utrecht, où il fit ses humanités sous P. Burman, son droit sous Jean Van Muyden, et Corn. Van Eck. En 1715 il fut appelé professeur de cette dernière science à l'académie de Harderwick. Il y mourut à la fleur de son âge en 1719. On a de lui une dissertationa cadémique *De quibusdam conjecturis in jure civili*, 1704. Une autre *De ratione emendandi leges*, à Utrecht, 1707, in-8°., et encore deux *Harangues* latines sur des matières de jurisprudence. Sa mort prématurée fut une véritable perte pour les lettres.

† BESTUCHEFF-RIUMIN (Alexis), fils d'un simple officier écossais, parvint à la familiarité de Pierre Ier, empereur de Russie. Son esprit, la hardiesse de ses conceptions, le firent bientôt distinguer. Après avoir accompagné les ambassadeurs russes au congrès d'Utrecht, il étoit passé en Angleterre, et y avoit étudié la diplomatie près des ministres du roi George Ier. Revenu à Pétersbourg, on le nomma ministre à la cour de Stockholm, puis à celle de Copenhague. Attaché à Anne Ivanowna, duchesse de Courlande, il fut chargé par elle, aussitôt qu'elle monta sur le trône de Russie, de diverses négociations dont il s'acquitta avec honneur. Dévoué au féroce Biren, il fut d'abord arrêté avec ce dernier; mais il eut assez de bonheur pour ne pas partager son exil. Lorsque Elisabeth eut succédé à Anne, Bestucheff parvint à la place de grand-chancelier. Sans être l'amant de l'impératrice, ainsi que ses autres ministres, il parvint à la soumettre à ses opinions, et à régler toutes les affaires importantes du gouvernement. Ce ministre hardi et entreprenant se montra constamment ennemi de la France. Castera, dans son histoire de Catherine II, l'accuse d'avoir tenté d'assassiner le comte de la Chétardie, ambassadeur de cette puissance, qui le gênoit dans ses projets favorables à l'Autriche et à l'Angleterre. Sur la fin du règne d'Elisabeth, Bestucheff fut exilé; mais Catherine II le rappela bientôt. Elle lui rendit son grade de feld-maréchal, sa place dans le conseil, et lui accorda une pension de vingt mille roubles, en le dispensant de tout travail à cause de son grand âge. Pendant sa retraite, ce ministre avoit écrit un livre de piété, composé de divers passages de la bible et des psaumes, et qui fut imprimé à son retour. Il fit graver une médaille, offrant d'un côté son buste, de l'autre un cercueil entouré de palmiers et d'orangers, avec ces mots : *Post duos triumphos de morte triumphat.* Il mourut à Pétersbourg en 1766.

* II. BESTUCHEFF (Michel RIUMIN, comte de), frère du pré-

cédent, fut conseiller intime de l'empereur de Russie, et ambassadeur à la cour de France. Il passa la plus grande partie de sa vie à des ambassades. En 1741, il se trouva à la cour de Suède. Son épouse, veuve du comte de Jagousinsky, ayant été convaincue d'avoir pris part à la conspiration tramée contre l'impératrice Elisabeth, reçut le knout, eut la langue coupée, et fut banni de l'empire à perpétuité. Quant à Bestucheff, il ne fut exilé dans ses terres que pour un temps très-court. Il remplit depuis successivement plusieurs ambassades : celle de la Prusse et de la Pologne, en 1744 ; celle de Vienne, en 1749 ; et enfin celle de France, depuis 1756 jusqu'à sa mort, qui l'enleva le 8 mars 1760, à l'âge de 74 ans.

† BÉSUCHET (Elisabeth), née à Paris en 1704, et morte dans la même ville en 1784, n'étoit point dépourvue de talens pour la poésie, comme on le voit par quelques *Pièces fugitives*, et par ses *Stances sur le Miserere*, publiées en 1765.

* BETBEDER (Jean), docteur et professeur en médecine à l'université de Bordeaux, membre de l'académie des sciences, et médecin de l'hôpital Saint-André de cette ville, a publié, I. Une *Dissertation sur les eaux minérales du Mont-de-Marsan*, Bordeaux, 1750, in-12. II. Une *Histoire de l'hydrocéphale de Bègle*, 1755, in-12.

BETFORD. *V.* BEDFORT, n° I.

† I. BÉTHENCOURT (Jean, seigneur de), gentilhomme normand, ayant appris que quelques aventuriers avoient fait des découvertes sur l'Océan occidental, s'embarqua pour les vérifier. Il descendit dans une des îles Canaries en 1402, et entreprit la conquête des autres ; mais n'ayant pas assez de forces pour les soumettre, il passa en Espagne, où il reçut de l'argent et des vivres de Henri III, roi de Castille, qui lui donna la souveraineté de ces îles, à condition qu'il lui en feroit hommage. Il soumit alors Lancerote, Sorlaventure et l'Ile-de-Fer. Pour achever sa conquête, il vint demander des secours en France, et réunit à Granville une troupe de gentilshommes, de soldats, d'artisans avec leurs femmes, les emmena et les établit dans son royaume. L'année suivante il désigna pour son successeur Mariot de Béthencourt son neveu. Il revint à Madrid passer quelque temps, et alla à Rome, où il obtint du pape Innocent VII la nomination d'un évêque aux Canaries. Revenu à Granville, il y mourut en 1425. Il a fait un ouvrage, imprimé en 1629, in-8° intitulé : *Traité de la navigation et des voyages, des découvertes et des conquêtes modernes, et principalement des Français ; le tout recueilli de divers auteurs.* Mariot de Béthencourt, son neveu, auquel il avoit confié la garde des îles conquises, se voyant hors d'état de s'y maintenir, les céda en 1424 à l'infant don Henri de Portugal. Ce prince le dédommagea par des pensions et la cession des fabriques de savon de l'île de Madère, découverte par Ruy Gonsalve de Caméra. Le fils de ce gentilhomme espagnol épousa la fille unique de Béthencourt, et de ce mariage naquit Pierre de Béthencourt, mort l'an 1667, qui fonda dans les Indes occidentales une congrégation de religieux hospitaliers, sous le nom de *Bethléémites*.

† II. BÉTHENCOURT (Jacques de), médecin de Rouen, est communément regardé comme le premier médecin français qui ait écrit sur les maux vénériens. Il publia sur cette matière, en 1527, un

Traité intitulé *Nova pænitentialis quadragesima, necnon purgatorium in morbum gallicum, seu venereum, unà cum dialogo aquæ argenti et ligni guaiaci colluctantium super dicti morbi prælaturâ, opus fructiferum*, Parisiis, 1727, in-8°. La pénitence quadragésimale dont il parle dans le titre de cet ouvrage doit s'entendre de la grande diète qu'on faisoit observer à ceux qu'on mettoit à l'usage du bois de gayac; et le purgatoire dont il parle encore ne signifie autre chose que les douleurs qui accompagnent la salivation excitée par le mercure. Béthencourt assure que la vérole n'étoit connue en France que depuis environ trente ans, lorsqu'il mit au jour le *Traité* dont on vient de donner le titre. Il fixe l'époque de l'introduction de cette maladie dans le royaume à peu d'années après la conquête de Naples par Charles VIII, en 1495.

† BÉTHISAC (Jean), domestique, et l'un des principaux conseillers de Jean de France, duc de Berri, fut accusé avec Tiétac et de Bar, deux autres domestiques de ce prince, de l'avoir porté à faire d'énormes levées sur les peuples du Languedoc, dont il étoit gouverneur, et d'avoir, sous le nom et l'autorité de leur maître, commis de grandes violences, d'horribles pilleries, et mis l'argent du roi dans leurs coffres. Béthisac porta la peine de ces excès. Charles VI nomma des commissaires pour lui faire son procès. Mais le duc de Berri l'ayant réclamé comme son domestique, ceux qui avoient conjuré sa perte lui persuadèrent d'avouer qu'il avoit erré dans plusieurs articles de la foi. On lui fit entendre qu'étant renvoyé à l'évêque, le duc son maître trouveroit plus facilement le moyen de le sauver. Béthisac fut assez simple pour donner dans ce piège. On lui fit faire son procès par l'évêque de Béziers, qui l'abandonna au bras séculier, après l'avoir condamné comme hérétique et sodomite. Ce malheureux fut brûlé vif; « ce qui fut, dit Mézeray, un feu de joie pour les peuples qu'il avoit horriblement tourmentés. »

* BETHLEN (Wolfgang, comte de) est auteur de l'*Histoire de la Hongrie : Historiarum Pannonico-Dacicarum*, dont la première édition, imprimée au château Korafs en Hongrie, a péri, à deux ou trois exemplaires près. On en a fait depuis deux nouvelles éditions.

† BETHSABÉE, femme d'Urie et mère de Salomon, épousa David, qui avoit eu avec elle un commerce criminel du vivant de son mari, qu'il avoit fait périr. Après la mort de David, Salomon fit placer sa mère sur le trône auprès de lui. Quelques interprètes croient que le 31e chapitre des Proverbes est une instruction que donna Bethsabée à son fils Salomon, et que ce prince, pour en conserver la mémoire, voulut exprès le placer dans le recueil de ses Maximes. *Voyez* DAVID et URIE.

I. BÉTHUNE. *Voyez* SULLY.

† II. BÉTHUNE (Philippe de), comte de Selles, lieutenant-général de Bretagne, et gouverneur de Rennes, d'une famille illustre qui a tiré son nom de la ville de Béthune en Artois, mourut en 1649, à 88 ans. Il fut admis dans sa jeunesse parmi les confrères du cabinet de Henri III. Il falloit une plume aussi obscène que celle de l'auteur satirique de la Confession de Sanci pour nous apprendre la raison qui le fit disgracier. Il s'étoit acquis beaucoup de réputation par ses ambassades dans les cours d'Ecosse, de Rome, de Savoie et d'Allemagne, où il apaisa les troubles de Bohême. Il étoit frère puîné du célèbre Maxi-

milien de Béthune, duc de Sully. Son *Ambassade en Allemagne* a été imprimée à Paris en 1667, in-fol., par les soins de son petit-fils Henri, comte de Béthune.

* III. BETHUNE-CHAROST (Louis-François duc de), esprit inquiet et turbulent, que quelques personnes ont taxé de folie. Il avoit élevé des prétentions ridicules sur la souveraineté du Brabant, et il essaya de profiter des troubles survenus à l'occasion des ordonnances de Joseph II, pour la réforme des couvens; il réunit dans plusieurs villes frontières de France, et principalement à Lille, des troupes de mécontens qui s'annonçoient comme disposés à former un parti en sa faveur. Condamné à mort comme perturbateur du repos public par la justice criminelle du Brabant, il ne se déroba à sa sentence que pour venir en France, où il fut décapité le 28 avril 1794, à l'âge de 23 ans.

* IV. BETHUNE-CHAROST (le duc de), pair du royaume, et gouverneur de la province de Picardie, né en 1737, mort à Paris le 27 octobre 1800, regretté des malheureux dont il étoit le soutien. Son éloge funèbre retentit dans toute la France, et le préfet du département du Cher, dans lequel il étoit né, et où il possédoit de grands biens, invita ses concitoyens à ouvrir une souscription pour lui élever un monument dans la commune de Meillant. Toute sa vie a été une longue suite de services rendus à l'humanité. Un grand nombre de pauvres écoliers des divers colléges de Paris, qui se distinguoient par leurs succès, recevoient de lui des prix et des secours pécuniaires qui leur étoient payés tous les mois, sous le nom de bourse de Sainte-Geneviève. Peu occupé de politique et peu attaché à ses dignités, il échappa aux proscriptions révolutionnaires, et fut même nommé, en l'an 8, maire du 10ᵉ arrondissement de Paris.

† BÉTIS, gouverneur de Gaza pour Darius, défendit cette place avec valeur contre Alexandre-le-Grand. Ce conquérant, ayant été blessé au premier assaut, fit mourir Bétis après la prise de la ville, vers l'an 332 avant J. C. Plus de dix mille hommes furent passés au fil de l'épée, et l'on punit dans plusieurs un courage digne de récompense. Bétis fut attaché par les talons au char du héros macédonien, et périt misérablement pour avoir fait son devoir.

† BETLEM-GABOR, prince de Transylvanie, d'une maison aussi ancienne que pauvre, gagna les bonnes graces de Gabriel Battori, prince de Transylvanie. Ayant quitté cette cour et passé à celle de Constantinople, il profita du crédit qu'il s'acquit chez les Turcs pour faire déclarer la guerre à son ancien bienfaiteur. Battori, abandonné de ses sujets et de l'empereur, fut vaincu en 1613. Betlem-Gabor prit plusieurs places en Hongrie, se fit investir de la Transylvanie par un pacha, et déclarer roi de Hongrie. L'empereur fit marcher des troupes contre lui en 1620. Le comte Bucquoi, un de ses généraux, fut tué. Gabor, vainqueur, demanda la paix, et l'obtint à condition qu'il renonceroit au titre de roi de Hongrie, et qu'il se borneroit à celui de prince de l'empire: Ferdinand assura cette paix, en le reconnoissant pour souverain de la Transylvanie, et en lui cédant sept comtés qui embrassoient environ cinquante lieues. Cet homme inquiet, ayant voulu faire revivre ses droits sur la Hongrie, Walstein le vainquit, et cette guerre finit par un traité qui assuroit la Transylvanie et les terrains adjaçans à la maison d'Autriche, après la mort de Gabor, arrivée en 1629.

* I. BETTA DE TOLEDO (François) naquit à Rovereto vers 1526, d'Aloisto Betta, et de Julia del Bene, s'appliqua à l'étude des lois, et se délassoit par celle des belles-lettres. La ville de Rovereto désirant réformer son code, chargea Betta de cette révision, dont il s'acquitta parfaitement. De là il fut envoyé à Mantoue comme juge des appels, et fut très-bien accueilli par le duc; mais il fut obligé de retourner à Rovereto, pour cause d'infirmité. Son père ayant été fait podestat à Mantoue, à l'age de 80 ans, il alla l'y joindre pour l'aider, et, après sa mort, posséda cette charge pendant trente ans. De retour dans sa patrie, il fut envoyé à Vienne pour y faire confirmer les statuts municipaux. Sa réputation s'accroissoit en même temps que les désordres de sa santé. Le cardinal Madruzzi le nomma auditeur de sa chambre, et le conduisit à Rome, où, après avoir été nommé légat de la Marche d'Ancône, il se servit de Betta pour y rétablir le bon ordre; il l'envoya ensuite à Trente comme conseiller d'un autre cardinal Madruzzi, son neveu, dans le temps du fameux concile. Le duc de Parme le demanda à son patron pour en faire son conseiller privé, et auditeur civil de Plaisance. Betta s'acquitta de ces deux charges avec honneur. Le duc l'envoya à Rome, traiter avec le pape d'une affaire délicate, dont il se tira très-habilement, et demeura ensuite trois ans à Parme, comme président de cette ville; et le prince, obligé de faire un voyage, le nomma vice-duc en son absence. Le cardinal Madruzzi, son premier protecteur, étant mort à Rome, Louis Madruzzi, son neveu, chargea Betta des affaires de son immense héritage, et dans ce temps il reçut des lettres très-affectueuses du duc de Parme, avec des offres du gouvernement de la cité de Plaisance, pour toute sa vie; mais il demeura toujours attaché à son protecteur, et fut nommé par lui commissaire-général et lieutenant de la principauté de Trente. L'archiduc Ferdinand, comte du Tyrol, l'honora d'un diplôme en 1583, avec le don d'un fief appelé le Toldo, et en 1561, le pape lui donna un autre diplôme de comte palatin. Le duc de Parme étant mort, Alexandre Farnèse, son successeur, forma un sénat, et appela Betta pour le présider en 1587; il y demeura trois ans, et revint à Trente auprès du cardinal Madruzzi; mais, en 1592, Alexandre Farnèse étant mort en Flandre, Ranuccio, son fils aîné, l'appela subitement à Parme pour être son conseiller, et l'auditeur du gouvernement. Il s'y rendit; mais bientôt succombant à ses infirmités, il mourut en 1599, âgé de 73 ans. Il a laissé quatre vol. manuscrits de *Consultations* qui ont été retrouvés à Chiusole, par Jacob Tarlarotti. Il est peu d'hommes dont la vie ait été aussi utilement remplie.

* II. BETTA (Félix-Joseph), prêtre, né à Rovereto, et mort sexagénaire le 11 novembre 1765. Il fut du nombre de ces ecclésiastiques très-rares qui savent réunir les études nécessaires à leur état et celle de la belle littérature et de la poésie. Il joignoit une piété réelle et la sévérité des mœurs à tous les jeux de l'esprit. Beaucoup de ses ouvrages de poésie légère se trouvent à l'académie des Agiati, il s'en trouve aussi dans les recueils du temps. Il cultivoit aussi les beaux-arts avec succès. Il eut un parent, l'abbé Jean-Baptiste Betta, qui fut avantageusement connu par son talent pour la poésie, et s'attacha à imiter Sannazar.

* BETTELINI (Pierre), né à Lugano, graveur italien, fut d'abord élève de Gandolfi, à Bologne. Ayant ensuite passé plusieurs années à Milan, il se rendit à Londres chez Bartolozzi, où il resta deux ou trois ans.

Il a gravé en 1786 plusieurs petits sujets d'après différens maîtres. Il adopta la manière anglaise pointillée.

† BETTERTON (Thomas), acteur et auteur sous Charles I et Charles II, rois d'Angleterre, se distingua plus par ses rôles, qu'il rendoit parfaitement, que par ses ouvrages. Il jouoit bien également dans le tragique et dans le comique. On a de lui trois *Pièces* dans sa langue.

* I. BETTI (Antoine-Marie), médecin, natif de Modène, alla s'établir à Bologne, où il obtint la qualité de citoyen. Il devint ensuite lecteur de logique, et obtint la chaire de médecine pratique, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 15 décembre 1562. On a de lui un *Commentaire sur Avicenne*, un *Traité de prandio et cœnâ*, et un autre *de causâ conjunctâ, deque bilis coctione*, qui parut à Bologne en 1566, in-8°.

* II. BETTI (le comte Zacharie), né à Vérone en 1732, mort en 1788, s'est fait connoître par quelques ouvrages de poésie, d'histoire et d'économie rurale. Il jouissoit dans sa patrie d'une considération aussi flatteuse que méritée. Le sénat de Venise a fait frapper, en son honneur, une médaille d'or, dont le revers, sur une double couronne de laurier et de chêne, porte cette légende : *Virtuti et Solertiæ*. Il fut le fondateur de l'académie d'agriculture de Vérone, qui a placé son buste, avec une inscription honorable, dans la salle de ses séances.

* I. BETTINELLI (le Père Xavier), né à Mantoue le 18 juillet 1718, jésuite, est auteur d'un traité de *l'Enthousiasme pour les beaux-arts*, dont il existe des traductions en plusieurs langues, et d'un grand nombre d'autres écrits sur les arts, la littérature, etc., qui ont été recueillis à Venise en 1802, sous le titre de *Raccolti*, canti IV, Vened., 1761 ; le même augmenté, Milan, in-4°, 1752. Les lettres critiques ont été traduites par Langlard, 1709, in-12. Ce jésuite est mort le 13 septembre 1808.

* I. BETTINI (Dominique), très-bon peintre italien, né à Florence en 1644, mort en 1705, a excellé dans les animaux et les fruits.

* II. BETTINI (Sébastien-Bastiani), né à Florence en 1707, a été un excellent peintre ; il fut élève de Octaviano Dandini, et s'acquit une grande réputation par un tableau représentant *S. François de Paule*, et un plafond du palais Salviati, où il a peint l'*Aurore précédant le char du soleil*. Entre plusieurs grands ouvrages de ce peintre, on cite encore la *Vie du prophète Elie*, qu'il a peint dans le cloître des carmes de sa ville natale.

* III. BETTINI (Mario), jésuite de Bologne, enseigna la morale et les mathématiques dans l'université de Parme, et mourut à Bologne le 7 novembre 1557. Il est auteur de plusieurs pièces de théâtre, et de quelques ouvrages de morale, de politique et de poésie, dont le principal est : *Apiaria philosophiæ mathematicæ*, en 2 vol. in-fol., Bologne, 1642, 1643. Il a encore donné *Ærarium philosophiæ mathematicæ*, 3 vol. in-4°, Bologne, 1648.

* BETTS (Jean), médecin, né à Winchester en Angleterre, reçu docteur à Oxford en 1654. Il exerça sa profession à Londres avec tant de célébrité, qu'il fut nommé médecin ordinaire de Charles II. Il est l'auteur d'une assez mauvaise dissertation *de ortu et naturâ sanguinis*, qui parut à Londres en 1669, in-8°, avec l'histoire de la dissection de Thomas Parr, cet Anglais qui parvint à l'âge de 152 ans et 9 mois. On trouve encore cette dissertation dans

le recueil des ouvrages d'Harvée, imprimé à Londres en 1766, in-4°.

† BETULÉE (Sixte), grammairien, poëte et philosophe, naquit à Memmingen en 1500. Son vrai nom étoit Birch. Il enseigna les belles-lettres et la philosophie avec réputation, et devint principal du collége d'Augsbourg, où il mourut en 1554. Il laissa divers ouvrages en vers et en prose. Ses pièces dramatiques de *Susanne*, de *Judith* et de *Joseph*, ont été assez estimées autrefois. On les trouve dans les *Dramata sacra*, Bâle, 1547, 2 vol. in-8°.

† BÉTUSSI (Joseph), né à Bassano vers l'an 1520, se distingua par ses talens pour la poésie italienne. Pierre Arétin lui témoigna beaucoup d'amitié, le dirigea dans ses essais, et le défendit contre ses critiques. Il voyagea en Espagne, en France, et dans toutes les contrées d'Italie. Bétussi est mort à la fin du 16e siècle. Il reste de lui, I. *Dialogo amoroso e rime*, Venise 1538, in-8°. C'est le premier ouvrage de l'auteur. Ce dialogue est mêlé de prose et de vers. II. *Dialogo sur l'amour et ses effets*, Venise, 1562, in-8°. III. *Traduction* en italien de l'ouvrage latin de Boccace, sur les hommes illustres. Elle a eu plusieurs éditions; l'une des dernières est celle faite à Florence en 1598, in-8°. IV. *Traduction* en vers *sciolti* du sixième livre de l'Enéide, avec une élégie d'Auguste. La première édition de cet opuscule est de 1546, la dernière est de 1593, à Venise, chez Paul Ugolin. V. *Traduction des Femmes illustres* de Bocace. Le traducteur y a joint la vie de celles qui avoient brillé depuis Bocace jusqu'à son temps, Florence, 1596, in-8°. VI. *Traduction* en italien de *la généalogie des dieux*, par le même auteur. Il en a paru cinq éditions, in-4°, à Venise. VII. *Vie de Jean Bocace*. VIII. *La Léonora*, ou *Dissertation sur la véritable beauté*, 1757, in-8°. Cet écrit est rare, même en Italie. IX. *Discours historique sur la ville de Cataio*, seigneurie de la maison Obizzi, Ferrare, 1669, in-4°. Jean-Baptiste Vercey, dans le recueil des poésies des écrivains de Bassano, en a inséré plusieurs de Bétussi, dont il a écrit la vie.

† BÉVERIDGE ou BEVÉRÉGIUS (Guillaume), évêque de Saint-Asaph en Angleterre, mort en 1708, à 71 ans, mérita l'estime des savans de sa patrie et des pays étrangers. Bossuet étoit en commerce de lettres avec lui. Ses principaux ouvrages sont, I. *Synodicon, sive pandectæ canonum apostolorum et conciliorum ab Ecclesiâ græcâ receptæ, etc.* Oxonii, *è Theatro Sheldoniano*, 1672, 2 tomes in-folio. Cet ouvrage est le premier qui soit sorti de la célèbre imprimerie établie à Oxford sous le nom de *Théâtre Sheldonien;* c'est ce que Robert Scot, qui l'a fait imprimer et qui l'a dédié à Gilbert (Sheldon), archevêque de Cantorbéry, nous apprend dans sa dédicace. Quoique plusieurs bibliographes aient annoncé différentes éditions de ces Pandectes, il est reconnu qu'il n'en existe qu'une, celle de 1672, et que par conséquent elle est rare. II. *Codex canonum Ecclesiæ primitivæ vindicatus*, Londres, 1678, in-4°. III. *Réflexions sur la religion*, Amsterdam, 1732, in-12. IV. *Institutionum chronologicarum libri II, unà cum totidem arithmeticis chronologiæ libellis*, Londres, 1669, in-4°; 1705, in-4°, et Utrecht, 1734, grand in-8°. Cet ouvrage renferme d'excellens principes de chronologie, et c'est l'un des premiers que doivent lire ceux qui veulent approfondir cette science. En général, toutes les productions de Béveridge sont marquées au coin

de l'érudition ; le style en est noble, et l'auteur y fait paroître beaucoup de modestie.

† BEVERLAND (Adrien), disciple de Vossius, et docteur en droit, naquit à Middelbourg en Zélande, et mourut pauvre l'an 1712. Il s'annonça dans l'Europe par plusieurs Traités singuliers. Il fit paroître, en 1780, son Traité *De stolatæ virginitatis jure lucubratio*, Leyde, 1680, in-8°; il travailloit en même temps à un ouvrage encore plus licencieux, intitulé *De prostibulis veterum*, qu'il auroit publié sans les conseils de ses amis, qui l'empêchèrent de le faire. On prétend à tort que Vossius, son ami, en fit entrer une partie dans ses notes sur le Catulle, de 1684 ou 1691, in-4° : les notes de Vossius ne sont que philologiques et grammaticales. L'ouvrage de Béverland qui a fait le plus de bruit est son *Peccatum originale philologicè elucubratum à Themidis alumno*, Eleutheropoli, typis Adami, Evæ, Terræ filii, 1678, in-8°, et 1679 (édition mutilée), aussi in-8°. L'auteur cherche à y démontrer, comme H. C. Agrippa l'avoit fait avant lui, que le péché d'Adam a consisté uniquement dans le commerce qu'il a eu avec Eve, et que le péché originel n'est autre chose que le désir naturel aux deux sexes de s'unir. Cet ouvrage a été réfuté par Léonard Rysenius, dans sa *Justa detestatio libelli sceleratissimi H. Beverlandi, etc.* Gorinchemii, 1680, in-8°, plus rare que le *Peccatum, etc.* On a publié, en 1714, un ouvrage intitulé État de l'homme dans le péché originel, in-12, que l'on regardoit comme une traduction de Béverland ; mais ce n'en est qu'une mauvaise imitation, mutilée, et remplie de fables et de contes licencieux. La seconde édition est de 1716, avec la date de 1714 ; elle est plus recherchée que la première. La troisième est de 1731, préférable aux précédentes. La quatrième est de Hollande, 1740, et a été réimprimée en 1741. Le *Peccatum originale* a fait mettre en prison son auteur à Leyde. Il eût pu s'en trouver fort mal, s'il ne se fût échappé. Ayant recouvré sa liberté, il se déchaîna contre les magistrats et les professeurs de Leyde dans un mauvais libelle, et passa ensuite en Angleterre, où il employoit tout son argent à des peintures obscènes. On dit qu'il revint de ses égaremens ; du moins son livre *De fornicatione cavendâ*, Londres, 1698, in-8°, dans lequel il y a pourtant encore des traits lubriques, l'a fait penser. Il mourut dans l'enfance après avoir vécu en fou. Le Dictionnaire de Chauffepié, le Dictionnaire hollandais de Chalmot, et Van Joens, l'éditeur du Porphyre *de usu animalium*, raconte, dans ses notes, pag. 110, que, parmi les matériaux du Traité *de prostibulis*, il a trouvé dans la bibliothèque de Leyde un manuscrit autographe de Béverland, intitulé *Otia Oxoniensia*. Les copies de ce manuscrit se sont multipliées en Allemagne et en Angleterre.

† BEVERNINGH (Jérôme Van), né à Gouda en Hollande en 1614, et mort dans sa ville natale en 1690, rendit, dans la carrière de la magistrature et dans celle des négociations, d'éminens services à sa patrie. Il joua un des principaux rôles dans la grande assemblée des états, tenue à La Haye en 1651. En 1653, il négocia et conclut la paix avec Cromwel ; mais il fut loin, dans cette occasion, d'obtenir une approbation générale. Les pacifications de Munster, de Bréda, d'Aix-la-Chapelle, et de Nimègue, furent également son ouvrage. Les

historiens du temps célèbrent sa sagacité, son éloquence, son activité ; il en est qui lui reprochent de ne pas avoir été toujours égal à lui-même ; partisan de de Witt dans un temps, et plus tard de Guillaume III. Mais il peut y avoir du mérite à sacrifier à des circonstances impératives son opinion personnelle, et à ne pas retirer par humeur ses services à la chose publique. Il consacra les dernières années de sa vie au loisir littéraire. Le savant Grævius lui a fait une belle épitaphe, inscrite sur sa tombe. D'Estrades, d'Avaux, Uriquefort, Temple, Thurlow, de Witt parlent de lui comme de l'un des hommes d'état les plus distingués de son temps.

† BEVERWICK *ou* BEVEROVICIUS (Jean de), né à Dordrecht en 1594, d'une famille noble, fut élevé dès son enfance sous les yeux de Gérard-Jean Vossius. Il parcourut différentes universités pour se perfectionner dans la science de la médecine, et se fit recevoir docteur à Padoue ; il exerça cette profession dans sa patrie, où il remplit aussi plusieurs emplois avec distinction, et mourut en 1647. Quoiqu'il n'eût pas poussé sa carrière fort loin, Daniel Heinsius l'appela dans l'épitaphe qu'il lui fit, VITÆ ARTIFEX, MORTIS FUGATOR. Ses principaux ouvrages sont, I. *De termino vitæ, fatali an mobili?* Roterdam, 1644, in-8°, et Leyde, 1651, in-4°. Ce livre fit quelque bruit dans le temps. Il y agite cette question : « Si le terme de la vie de chaque homme en particulier est fixe et immuable, ou s'il peut être changé. » II. *De excellentiâ sexûs fœminei*, Dordrecht, 1639, in-8°. III *De calculo*, Leyde, 1638—1641, in-8°. IV. *Introductio ad medicinam indigenam*, Leyde, 1665, in-12. « Ce livre, dit Vigneul-Marville, est un fort petit volume, mais très-bien rempli. Bévérovicius y prouve solidement que, sans avoir recours aux remèdes qui viennent des pays étrangers, la Hollande doit se contenter des siens dans l'exercice de la médecine. Il se trouve à la tête de chaque chapitre de jolis vers de la composition de Corneille Boy, qui en exprime le sens en peu de mots. »

† BEUF. *Voyez* LE BEUF.

BEUIL. *Voyez* KEMPIS *et* MORET.

BEVILACQUA (Jean-Dominique), poëte italien du seizième siècle, a traduit en vers le poëme de Claudien, *sur l'Enlèvement de Proserpine*, et publié d'autres ouvrages.

* BEUKELTS *ou* BEUKELIUS (Guillaume), fameux pêcheur hollandais, trouva, vers l'an 1416, la méthode de saler les harengs et de les encaquer ; méthode qui facilitoit leur transport, et mit le commerce à même d'en tirer les plus grands avantages. Il mourut à Biervliet vers 1449. Les Hollandais élevèrent un monument sur sa tombe, en reconnoissance d'une pareille découverte. Charles-Quint étant venu dans les Pays-Bas, alla voir ce monument. Quelques auteurs prétendent que cette méthode étoit connue antérieurement à Beukelts. Helmond et Leibnitz assurent que dès le 13e siècle, l'Europe abondoit de hareng salé. Cela étant, Beukelts n'auroit fait qu'emprunter sa pratique des Danois, ou il aura tellement perfectionné leur manière, qu'il a depuis passé pour inventeur.

† BEURRIER (Louis), né à Chartres, mourut célestin en 1645. Outre quelques livres de piété, tels qu'un *Traité des sacremens*, et les *Ana-*

logies de l'Incarnation, il laissa deux ouvrages historiques relatifs à son ordre. Le premier est l'*Histoire des fondateurs des célestins*; le second, l'*Histoire du monastère de Paris*, 1634, in-4°. Celui-ci présente des recherches et quelque intérêt.

* BEURS (Guillaume), peintre hollandais, né en 1656 à Dordt, élève de Drillenbury, peignoit le portrait, le paysage et les fleurs: on le regarde comme supérieur en quelque sorte à son maître.

* BEUTLER (Clément), citoyen de Lucerne, est compté parmi les meilleurs peintres de Suisse. Les ouvrages qu'il a laissés conservent toujours un mérite particulier. On distingue entre autres *le Jardin d'Eden*. Son pendant, qui représentoit *la Chute des Anges rebelles*, a été mis en pièce par la sottise d'une femme, offusquée de la nudité de quelques figures. A Lucerne, dans la chapelle de Saint-Antoine de Padoue, aux capucins, on voit de Beutler un tableau d'autel, qui représente *ce saint prêchant au bord de la mer*. Les paysages de ce peintre sont fort beaux, et remarquables par la belle distribution des lumières et des ombres.

BEUVE. *Voyez* SAINTE-BEUVE.

BEUVELET (Matthieu), prêtre du seminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, y fit fleurir dans le 17e siècle la science et la piété. Il est connu particulièrement, I. Par des *Méditations*, sur les principales vérités chrétiennes et ecclésiastiques, pour les dimanches, fêtes et autres jours de l'année, in-4°. II. Par un *Manuel pour les Ecclésiastiques*. Il laissa un autre ouvrage, publié après sa mort; c'est le *Symbole des Apôtres, expliqué et divisé en prônes*, Paris, George Josse, 1668, in-8°. Il est écrit d'un style non seulement familier, mais encore bas et incorrect.

*BEWICK (John), célèbre artiste anglais, à qui on doit le perfectionnement de la gravure sur bois. L'ouvrage intitulé *History of quadrupeds*, Newcastle, 1790, in-8°, et *History of British birds, with figures engraved on wood*, volume 1, 1797, est une preuve de son talent. Il est mort le 5 décembre 1795.

BEXON (Scipion), né à Remiremont en 1748, mort à Paris en 1784, embrassa l'état ecclésiastique, et obtint la place de grand-chantre à la Sainte-Chapelle de Paris. Son goût pour l'étude de la nature se développa dès sa jeunesse; il y consacra sa vie, et mérita que Buffon l'associât à ses travaux pour les derniers volumes de son Histoire naturelle. On lui doit, I. *Système de la fertilisation*, 1773, in-8°. II. *Catéchisme d'agriculture*, in-8°, 1773, in-12. C'est un manuel simple et précis des connoissances propres aux laboureurs. Il devroit être plus répandu. III. *Oraison funèbre de l'abbesse de Remiremont*, 1773, in-8°. IV. Le premier volume d'une *Histoire de Lorraine*, que l'auteur n'a pas continuée.

* BEYER (J. de), né à Arau, canton de Berne, l'an 1705, vint très jeune à Amsterdam, où il apprit le dessin chez Corneille Prouk et dessina d'après la manière de ce maître beaucoup de vues de villes, de châteaux et de vieux édifices, dans les environs de Trèves, de Maëstricht, de Juliers, de Guld, etc. Il demeuroit à la campagne, alloit en hiver à Amsterdam pour y vendre ses dessins. Liender, Fokke, Spilmann, ont gravé d'après lui dix-sept feuilles de vues d'Amsterdam. Il vivoit encore en 1768.

BEYERLINK. *Voyez* BEÏERLINCK.

* BEYERUS (Augustin), né le 21 mai 1707, mort en 1741. On a de lui, I. *Memoriæ historico-criticæ librorum rariorum*, Dresde, Leipsick, 1734, in-8°. II. *Arcana sacra bibliothecarum Dresdensium*, Dresde, 1738, in-12.

* BEYLING (Albert *ou* Arnold), a mérité l'honorable surnom du *Régulus hollandais*. Dans la guerre civile des Hoek et des Cabillau, en 1424, ayant, pendant six semaines après la reddition de la ville, défendu la citadelle de Schoonhovers, avec 50 hommes de garnison, il se vit enfin réduit, par la famine, à capituler. Storent de Kyfhoek, qui commandoit le siége, accorda la vie sauve à la garnison, en exceptant Beyling, qui fut condamné à être enterré vif. Beyling demanda et obtint un sursis d'un mois pour voir sa famille, et pour mettre ordre à ses affaires; s'engageant à se reconstituer prisonnier au bout de ce terme. Esclave de sa parole, il se remit entre les mains de Kyfhœk, qui eut la cruauté de faire mettre à exécution la sentence dès la première nuit.

* BEYMA, c'est le nom d'une ancienne famille noble de la province de Frise. Sprert Beyma fut un des plus zélés promoteurs de la liberté belgique, il en fut aussi le martyr. Le duc d'Albe lui fit trancher la tête à Bruxelles le 28 mai 1568. Jules Beyma, né à Dockum, s'est signalé dans la carrière de la jurisprudence. Après l'avoir étudiée à Louvain et à Orléans, il l'enseigna successivement à Wittemberg, à Leyde et à Franeker; il mourut conseiller de la cour de Frise, à Deenwarde en 1595, âgé de 59 ans. *Voy.* sur les écrits qu'il a laissés *Icones, Elogi ac vitæ professorum Leidensium* (p. 16 du sup.) *Uriemoath athenæ Fris.*, pag. 86-92. J. A. Beyma *de pignoribus et commentationes variæ*, Leovardiæ, 1645, in-4°. Idem, *de verborum significatione*, Leov. 1645, in-12.

BEYREVRA (Mythol.), est regardé dans la religion indienne comme le chef des démons voltigeans. Il eut l'audace de fendre avec son ongle l'une des cinq têtes du grand dieu Brama.

BEYRUS. *Voyez* BEÏER, n° I.

I. BEYS (Gilles), imprimeur de Paris au 16e siècle, employa, le premier, les consonnes *j* et *v*, que Ramus avoit distinguées, dans sa grammaire, de l'*i* et de l'*u* voyelles. Il mourut en 1595. Il avoit épousé une fille du célèbre imprimeur Plantin.

† II. BEYS (Charles de), poëte français et latin, mort le 26 septembre 1759. Il étoit contemporain de Scarron et son ami. Cet auteur burlesque ayant été encensé par Beys, le comparoit sans façon à Malherbe. Il y a aussi loin de l'un à l'autre que du Virgile travesti à l'Enéide. Beys publia à Paris, en 1651, in-4°, ses œuvres poétiques. Il nous apprend lui-même que plusieurs des pièces qui les composent ont été faites à l'âge de 14 ans. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, dont on ne joue plus aucune: le *Jaloux sans sujet*, l'*Hôpital des fous*, *Céline* ou *les Frères rivaux*, *Les illustres fous*, et la *Comédie des chansons*, contenant les amours d'Alidor et de Sylvie, Paris, 1640, in-12. Il paroît aussi qu'il eut beaucoup de part à l'Amant libéral, comédie de Guérin de Bousséol représentée en 1657. On lui doit encore le poëme latin qui fait partie des *Triomphes de Louis-le-Juste*, Paris, 1749, in-fol. avec de superbes gravures de Jean Valdor, Liégeois. On lui attribue la *Milliade*, satire contre

le cardinal de Richelieu, pour laquelle il fut mis à la Bastille, d'où il ne sortit qu'après avoir prouvé qu'elle n'étoit pas de lui.

† BEYSSER (Jean-Michel), né à Ribauvillers, département du Haut-Rhin, en 1754, entra en 1780 comme chirurgien-major de la compagnie des Indes hollandaises. Il revenoit de l'Isle-de-France, lorsque les troubles de la révolution éclatoient en Bretagne; né avec une ame ardente, il embrassa le parti de la liberté, obtint du service, comme adjudant-général, sous les ordres de La Bourdonnaye, commandant en chef l'armée des côtes de l'Ouest. Quelques actes de fermeté exercés dans la Vendée, et une bravoure à l'épreuve, ne tardèrent pas à l'élever au grade de général de division. Lorsque Nantes, en 1793, fut assiégée par les Vendéens, Beysser s'y signala par son courage; les royalistes furent repoussés; mais mandé quelque temps après à la barre de la convention, pour avoir signé une délibération des magistrats de Nantes, qui fermoit l'entrée de la ville aux commissaires envoyés par le comité de salut public, il y montra une foiblesse indigne d'un guerrier, en désavouant ce que l'humanité lui avoit alors inspiré. On lui permit cependant de retourner aux lieux où il avoit combattu, mais les soupçons l'y suivirent; bientôt il fut enlevé du milieu de ses soldats et plongé dans un cachot. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 23 germinal an 2 (12 avril 1794), comme conspirateur contre le gouvernement républicain.

BÉZA (Mythol.), divinité égyptienne, rendoit ses oracles par des billets cachetés. L'empereur Constance ayant reçu quelques-uns de ces billets qui avoient été laissés dans le temple, fit emprisonner et exiler un grand nombre de personnes qu'ils compromettoient.

† BEZBORODKO, Russe, secrétaire du maréchal de Romanzoff, laborieux et assidu, fut remarqué par l'impératrice Catherine II; nommé ministre, il obtint après le titre de prince. Doué du talent de la négociation, il termina heureusement divers traités. Devenu chef du conseil, il fit nommer et déplacer à son choix les autres ministres. Personne ne parloit ni n'écrivoit la langue russe avec autant de pureté. A la mort de l'impératrice, Paul Ier, son successeur, conserva sa place à Bezborodko; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Pétersbourg au commencement de 1799. Son goût excessif pour le plaisir lui attira une petite humiliation: il persécutoit une jeune danseuse qui résistoit à ses offres, l'impératrice le lui reprocha publiquement, et maria l'honnête virtuose aux dépens du ministre.

I. BÉZE. *Voyez* BAIZE.

† II. BÉZE *ou* BES-ZE, car c'est ainsi qu'il signoit son nom (Théodore de), naquit à Vézelay dans le Nivernois, en 1519, d'une bonne famille de cette ville. Il fit ses premières études à Paris auprès d'un de ses oncles, conseiller au parlement. On l'envoya ensuite à Orléans, puis à Bourges, où Melchior Wolmar lui apprit le grec et le latin, et lui communiqua son goût pour les nouvelles opinions religieuses. De retour à Paris, il s'y fit rechercher par les agrémens de sa figure et de son esprit, et par ses talens pour la poésie. Ses *Epigrammes* et ses *Pièces latines* lui firent un nom parmi les poëtes et les jeunes libertins. Il chanta la volupté avec la délicatesse de Catulle et la licence de Pétrone. Ses Poésies étoient l'image

de ses mœurs. S'étant défait de son prieuré de Long-Jumeau, il se retira à Genève et ensuite à Lausanne, pour y professer le grec. Neuf ans après, Calvin son maître le rappela à Genève, et l'employa dans le ministère. En 1561, il se trouva à la tête de treize ministres de la réforme, au colloque de Poissi. Ce fut lui qui porta la parole dans cette assemblée, où étoient Charles IX, la reine-mère et les princes du sang; mais ayant avancé « que J. C. étoit aussi éloigné de l'Eucharistie que le ciel l'est de la terre », ces paroles scandalisèrent l'auditoire et irritèrent la cour. Quelques ministres, dit l'abbé de Choisi, le blâmèrent d'avoir parlé si clairement; et l'un d'eux dit en riant : « Comment croiroit-il que J. C. est dans l'Eucharistie? à peine croit-il qu'il y a un Dieu au ciel. » — Bèze adoucit ses expressions dans une Lettre qu'il adressa à la reine. La guerre civile n'ayant pas été éteinte par ce colloque, Bèze s'arrêta auprès du prince de Condé, et se trouva avec lui à la bataille de Dreux en 1562. L'année d'après il se retira à Genève, et fut le chef de cette église après la mort de Calvin, dont il avoit été le coadjuteur le plus zélé. La qualité de chef de parti enfla son orgueil et aigrit son caractère. Il traita les rois, comme il traitoit les controversistes : Antoine de Bourbon, roi de Navarre, étoit un Julien; Marie-Stuart, une Médée, etc. On l'accusa d'avoir été la trompette de la discorde durant les guerres civiles. De Genève, il animoit tous ses disciples répandus dans l'Europe. Il fut appelé plusieurs fois pour assister à des conférences à Berne et ailleurs. En 1571, il présida à un synode tenu à la Rochelle. Il mourut à Genève en 1605, regardé comme un poëte aimable et un théologien emporté. Les jésuites firent courir la nouvelle de sa mort environ dix ans avant qu'elle arrivât. Bèze en rit le premier, dans un petit traité qu'il publia à cette occasion, intitulé *Beza redivivus*. Il épousa dans sa vieillesse une jeune fille, qu'il appela *sa Sunamite*, par allusion à celle de David. Il étoit, dit-on, si pauvre alors, que lui et sa maison ne subsistoient que des libéralités qu'on leur faisoit en secret : ce qui paroît assez peu vraisemblable. Sa longue vie, jointe à l'empire qu'il s'étoit acquis sur les esprits, le faisoient appeler par ses partisans le *Phénix de son siècle*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, en vers et en prose, en latin et en français. Les *Vers français* ne méritent guère qu'on en parle. Il a achevé la *Traduction des Psaumes*, que Marot avoit entreprise; mais le continuateur est moins heureux dans le tour et dans l'expression. Ses *Poésies latines* furent publiées sous le titre de *Juvenilia Bezæ*, 1548, in-8°, et Barbou en a donné une nouvelle édition in-12, 1757, avec les Poésies de Muret et de Jean Second. On y distingue sa *Traduction du Cantique des Cantiques*, quoique trop chargée de diminutifs et d'épithètes. Ses *Sylves*, ses *Elégies*, ses *Epitaphes*, ses *Portraits*, etc., valent mieux. On trouve dans la plupart de la facilité; mais ce n'est qu'un auteur du second ordre, dans la classe même des poëtes latins modernes. Dès qu'il eut embrassé la réforme, il supprima de ses Poésies tous les endroits licencieux qui auroient pu corrompre la jeunesse, et les publia sous le titre de *Poëmata varia*, dont la meilleure édition est de Henri Estienne, 1597, in-4°. Ce trait peut faire penser que ses mœurs ne furent pas toujours dépravées, comme des historiens catholiques l'ont avancé. Ses principaux ouvrages en prose sont, I. Une *Traduction latine du nouveau Tes-*

tament, avec des notes. II. Un *Traité du droit que les magistrats ont de punir les hérétiques*, traduit en français par Colladon, Genève, 1560, in-8°. Ce livre, fait au sujet du supplice de Servet, est plus rare en français qu'en latin. III. *Confessio christianæ fidei*, 1560, in-8°. IV. La *Mappemonde papistique*, 1567, in-4°. V. *Histoire des églises réformées*, 1580, 3 vol. in-8°. VI. Le *Réveille-matin des Français*, 1574, in-8°. VII. *Relation du supplice de Gentilis*, Genève, 1567, in-4°. VIII. *Icones virorum illustrium*, 1580, in-4°. On a de lui en vers français, très-inférieurs à ses poésies latines, la comédie du *Pape malade*, Genève, 1548, in-12; la tragédie du *Sacrifice d'Abraham*, dans laquelle Satan, déguisé en moine, joue un grand rôle; *Caton le Censeur*, etc. Bolsec a donné sa vie, in-8°, Paris, 1582. Il y est peint d'une manière odieuse, et Maimbourg dans son Histoire du calvinisme n'en a pas parlé plus avantageusement. Bayle tâcha de le justifier dans sa Critique générale de ce dernier ouvrage. Il paroît par ces différens écrits que, si les protestans outrèrent les éloges, quelques catholiques n'examinèrent pas avec assez de soin les bruits scandaleux qu'ils semèrent contre Théodore de Bèze. Bèze s'étant marié trois fois, Etienne Pasquier a fait à ce sujet les quatre vers suivans :

Uxores ego tres vario sum tempore nactus :
Cum juvenis ; cum vir ; factus et inde senex.
Propter opus, prima est validis mihi juncta sub annis ;
Altera propter opes ; tertia propter opem.

BEZELÉEL. *Voyez* BESELÉEL.

† BEZIERS (Michel), né à Saint-Malo, fut d'abord curé de Saint-André à Bayeux, sa patrie, ensuite chanoine du Saint-Sépulcre de Caen, et membre de l'académie de cette ville. Il employa toute sa vie à faire des recherches sur l'histoire de son pays. Ce littérateur estimable et laborieux mourut à Bayeux en 1782. Nous avons de lui, *I. *Chronologie historique des baillis et des gouverneurs de Caen*, in-12, 1769. II. *Histoire sommaire de la ville de Bayeux*, 1773, in-12. III. *Mémoire historique sur l'origine et le fondateur de la collégiale du Saint-Sépulcre de Caen*, avec le *Catalogue de ses doyens*. IV. Un grand nombre de *Dissertations* dans les Journaux, et d'Articles dans les Dictionnaires de Moréri, d'Expilli, de La Noblesse, etc., etc. V. Il rectifia beaucoup de dates, et inséra plusieurs *Articles* dans l'édition de 1779 du *nouveau Dictionnaire historique*.

BEZIEUX. *Voyez* DEBEZIEUX.

† I. BEZONS (Jacques BASIN, comte de), maréchal de France, étoit fils d'un conseiller d'état, dont la famille avoit occupé des places au bureau des finances de Soissons. Il commença de servir en Portugal, sous le comte de Schomberg, en 1667. Il se signala ensuite dans grand nombre de siéges et de combats, jusqu'à l'an 1709, qu'il obtint le bâton de maréchal de France. Il prit Landau en 1713, et fut conseiller au conseil de la régence, après la mort de Louis XIV. Le maréchal de Bezons mourut en 1733, à 88 ans, regardé comme un homme également propre à paroître et à la tête des armées et à la cour, parce que, malgré des manières un peu rudes, il étoit courtisan délié.

† II. BEZONS (Armand BASIN de), frère du précédent, docteur de la maison et société de Sorbonne, s'éleva par son mérite, et sur-tout par le crédit de son frère, à différentes places. Il fut agent général du clergé de France, puis évêque d'Aire, ensuite archevêque de Bordeaux, de

Rouen, membre du conseil de la régence, et chargé de la direction des économats après la mort de Louis XIV. Il mourut à Gaillon en 1721, à 66 ans. Ce ne fut qu'à la sollicitation de son frère qu'il permit à l'abbé Dubois de se faire ordonner dans son diocèse; s'il avoit suivi sa façon de penser, il auroit refusé cette permission.

† BEZOUT (Etienne), de l'académie des sciences, examinateur des gardes de la marine, et des élèves du corps de l'artillerie, naquit à Nemours en 1730, et mourut dans une petite terre qu'il possédoit dans le Gâtinois en 1783. Il est principalement connu par son *Cours de mathématiques*, à l'usage de l'artillerie, en 4 vol. in-8°, et par un autre *Cours* à l'usage de la marine, en 6 vol. in-8°, où l'on remarque de la méthode et de la clarté. On a encore de lui la *Théorie des équations algébriques*, 1779, in-4°. L'auteur étoit attaché aux devoirs de ses places. Faisant un examen à Toulon, il apprit que deux des jeunes gens qui devoient le subir étoient attaqués de la petite vérole, maladie qu'il n'avoit point eue; pour ne pas retarder d'une année leur avancement, il va les examiner dans leur lit, et jouit du plaisir de les trouver dignes de la démarche qu'il a faite en leur faveur. On a réuni dans ces derniers temps à Paris toutes les Œuvres de Bezout en 10 vol. in-8°.

* BEZOZZI *ou* BEZUTIUS (Ambroise) naquit à Milan en 1648; il eut pour maître Donédis, surnommé *Montalte*, alla à Rome et prit la manière de l'école de cette ville; de retour à Milan, il y fut occupé à peindre dans les églises et dans les palais. Sa manière vague et légère le fit remarquer comme un des meilleurs artistes de son temps. Il mourut en 1706.

BHAVANI (Mythol.), femme de Shiva, divinité indienne, étoit le juge suprême des méchans, et punissoit les peuples par les maladies et autres fléaux de l'humanité. On la représentoit sous une figure monstrueuse et effrayante. Son culte est encore en honneur dans le Bengale, où on lui sacrifie des bœufs et des coqs. Les dévots se font écraser sous les roues du char qui porte sa statue ayant le teint noir, les dents longues, deux éléphans pour boucles d'oreilles, les cheveux hérissés et entrelacés de serpens, tenant un couteau et une massue. Elle naquit, dit-on, de l'œil enflammé que Shiva porte au milieu du front. Elle créa la peste et la petite vérole. On lui consacre l'yoni, ou représentation des parties sexuelles de la femme. Charpentier de Cassigui attribue tous les faits de la vie de cette déesse, aux observations astronomiques. Hastings de même l'a prise pour Vénus-Uranie.

† BIAGI (Jean-Marie), né à Rovereto en Italie, sur les confins de l'état de Venise, mort à 53 ans en 1777, fut professeur de rhétorique dans sa patrie. On a de lui, I. une édition de *saint Jean Chrysostôme*, faite à Rovereto en 1753, où il ajouta une très-bonne *Préface*. II. *De situ Austriæ, subjectarumque regionum*, 1772. Cet écrit n'est pas exempt d'erreurs. On a dit de Biagi qu'en italien il étoit meilleur orateur que poëte, et qu'en latin il étoit meilleur poëte qu'orateur.

* BIANCA, épouse d'un habitant de Padoue, nommé Porta, peut être comptée parmi les victimes de la fidélité conjugale. Son époux fut tué à la prise de Bassano, dont il étoit gouverneur. Cette femme héroïque, après avoir fait des prodiges de valeur pour défendre la place, tomba au pouvoir du tyran

Acciolino qui l'assiégeoit. Les graces et le port majestueux de la prisonnière firent sur le vainqueur une impression si profonde, qu'il conçut le dessein d'user de violence pour assouvir sa passion. Bianca évita le danger en sautant par la croisée. Le temps qu'exigea la guérison de la blessure qu'elle s'étoit faite n'éteignit point la flamme impure du tyran, et la victime succomba enfin à la force. Dissimulant son désespoir, Bianca demanda la permission de voir encore une fois le corps mort de son époux. A peine le caveau qui le renfermoit est-il ouvert, qu'elle s'y précipite ; et attirant à elle, avec force, la pierre sépulcrale, elle en est écrasée, et se trouve ainsi réunie à son époux. Cet événement tragique arriva l'an 1253.

† BIANCANI (Joseph), célèbre mathématicien italien, entra dans la société des jésuites en 1592, et mourut à Parme en 1624, âgé de 58 ans. On lui doit, I. *Aristotelis loca mathematica explicata, necnon de naturâ scientiarum mathemat. tractatio et claror. mathematicorum chronologia*, Bononiæ, 1615, in-4°. II. *Sphæra mundi, seu cosmographia demonstrativa. Accessere brevis introductio ad geographiam, apparatus ad mathematicum studium, echometria, id est geometrica traditio de echo*, Bononiæ, 1620, in-4°. On a donné une nouvelle édition de cet ouvrage à Modène, en 1635, in-f. ; on y a ajouté *Instrumentum ad horologia describenda*, du même auteur. Ph. Alégambe dit dans sa *Bibliotheca jes.*, pag. 284, que Biancani a professé les mathématiques pendant vingt ans, tant à Parme qu'ailleurs, et qu'il eût été difficile de trouver un mathématicien qui pût aller de pair avec lui.

* I. BIANCHI (André) a beaucoup fait parler de lui par une carte géographique, faite en 1436, et dans laquelle se trouve une grande île, nommée *Antilia*, située dans l'ouest des Açores ; ce qui a fait soutenir que l'Amérique étoit connue avant la découverte de Christophe Colomb. Cette carte, trouvée à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, a été publiée et commentée en 1783 par Formaléoni, à la suite de son ouvrage intitulé *Saggio sulla nautica antica de' Veneziani*. *Voyez* à ce sujet un savant mémoire de Buache, dans le recueil de ceux de l'institut national de France. Buache n'admet pas la prétendue antériorité. *Voyez* Paul Toscanelli, mss.

* II. BIANCHI (François), peintre italien, né à Modène, et maître du Corrège. Les tableaux de son élève n'ont pas fait oublier les siens : il est au rang des grands peintres.

III. BIANCHI (Marc-Antoine), savant jurisconsulte de Padoue, mort en 1548, a laissé divers ouvrages de droit. Les plus remarquables sont, I. une *Pratique criminelle*. II. Un *Traité sur les fiançailles et les promesses de mariage*. III. Un autre sur les *Indices en cas d'homicide*. IV. Un autre sur les *Exceptions judiciaires*. Ces divers écrits sont en latin. — Un cardinal du même nom fut envoyé comme légat en Sicile par le pape Martin IV, et s'y trouva à l'époque des Vêpres Siciliennes. Il mourut à Rome en 1302. — Un BIANCHI, noble de Padoue, député de sa patrie au congrès de Passarowitz, a publié, en italien, l'*Histoire de la paix qui y fut conclue*, et une *Description du pays des Suisses et de leurs alliés*.

* IV. BIANCHI (Jean-Baptiste), né à Turin le 12 septembre 1681 ;

fut reçu docteur en médecine à l'âge de 17 ans; peu de temps après on lui confia la direction des hôpitaux de Turin. Sa réputation le fit agréger à plusieurs académies d'Italie, et son talent l'appela à ouvrir des cours d'anatomie, qui furent suivis par un concours nombreux d'écoliers et même de professeurs. Il fut nommé à la première chaire d'anatomie de sa ville natale, qu'il remplit avec distinction jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 20 janvier 1761. Les écrits qu'il a publiés sont intitulés, I. *Historia hepatica, de hepatis structurâ, usibus et morbis*. Augustæ Taurinorum, 1710, in-8°, 1716, in-4°, Genevæ, 1725, 2 vol. in-4° avec figures, et six discours anatomiques. II. *Ductus lacrymales novi, eorum anatome, usus, morbi, curationes*, Taurini, 1715, in-4°, Leidæ, 1723, in-8°. III. *De naturali in humano corpore vitiosâ, morbosâque generatione historia*, ibid., 1741, in-8°, avec figures. L'auteur est partisan du système des ovaristes, et il suppose le germe du fœtus préexistant à l'imprégnation. IV. *De Lacteorum vasorum positionibus et fabricâ*, Taurini, 1743, in-4°. V. *Storia del mostro di due corpi che nacque sul pavese*, Turin, 1749, in-8°. Il y parle savamment de plusieurs enfans nés avec une conformation monstrueuse. VI. *Lettera sul insensibilita*, Turin, 1755, in-8°. Il attaque, dans cette lettre le système de Haller sur les parties sensibles. Bianchi est encore l'auteur de plusieurs ouvrages et dissertations sur diverses parties de la médecine, insérés tant dans les recueils périodiques que dans la collection des mémoires des académies.

† V. BIANCHI (Pierre) naquit à Rome en 1694. Ce peintre réussit également dans l'histoire, les paysages, les portraits, les marines, les animaux. Ses ouvrages sont à Rome, où il mourut en 1739. Il se distingua par la correction de son dessin et la vigueur de son coloris. Il perfectionna beaucoup les figures d'anatomie en cire coloriée. Son principal tableau a pour sujet un trait de l'*Histoire de la Vierge*, dans lequel il a développé son talent pour le grand genre : il est dans Saint-Pierre de Rome. Dans la galerie du roi de Prusse, il y en a un autre fort beau, représentant une *Vénus couchée sur le dos*, peinte dans la manière de Corrège.

* VI. BIANCHI (Jean), un des plus habiles médecins de son temps, naquit à Rimini le 3 janvier 1693, et dès l'année 1715 il s'étoit fait connoître avantageusement dans les belles-lettres, la philosophie, la botanique et les langues grecque et latine. A l'université de Bologne, il étudia l'histoire naturelle, les mathématiques et l'anatomie. En juillet 1719, il reçut le laurier doctoral en médecine dans cette même ville de Bologne, et retourna ensuite à Rimini, où il exerça l'office de médecin des pauvres. Sa vie fut pour lui un cours d'étude continuel; et tous ses voyages en différentes villes d'Italie eurent pour but de s'éclaircir sur tous les objets relatifs à la médecine, à l'histoire naturelle et aux antiquités. Il professa la médecine en différens lieux; et enfin retourné dans sa patrie, il y ouvrit une école de médecine, de philosophie et de langue grecque, qui subsista jusqu'à sa mort, arrivée le 3 décembre 1775. Ses concitoyens ont fait placer en son honneur une inscription gravée sur marbre dans le palais public. On peut voir quelques morceaux de lui consignés dans les *Memorabilia Italorum eruditione præstantium*, pag. 353. *Voy.*

aussi *Mazzuchelli, Scritt. d'Italia*, dans lequel on lit ses meilleurs ouvrages en langue latine et vulgaire. On trouve son éloge et son oraison funèbre, prononcée le 5 décembre 1776, par le docteur Jean-Paul Giovenardi, dans l'Anthologie romaine.

† VII. BIANCHI (Jean-Antoine), né à Lucques en 1686, mort à Rome en 1758, à 72 ans, entra dans l'ordre des observantins, et se fit connoître avantageusement du pape Benoît XIII, et de tous les littérateurs italiens. Il entreprit la réfutation de l'Histoire de Naples par Giannone, et, à cet effet, publia un grand ouvrage en 6 volumes in-4°, sur *la puissance et la politique de l'Eglise*, 1751. Il a encore laissé une *Défense des théâtres*, où, en soutenant l'opinion du marquis Maffei, il ne voit dans les spectacles qu'un moyen de plus de faire prospérer la morale, et de créer le goût d'une nation. Lui-même avoit prêché d'exemple, en faisant douze *Tragédies en prose et en vers*, qui ne sont point sans mérite.

† I. BIANCHINI (François), né à Vérone en 1662, d'une famille distinguée, s'illustra dès sa jeunesse par l'établissement de l'académie des *Aletofili*, c'est-à-dire des amateurs de la vérité, consacrée spécialement aux matières de mathématiques et de physique. Le cardinal Ottoboni, depuis pape sous le nom d'Alexandre VIII, le fit son bibliothécaire. Il eut ensuite un canonicat dans l'église de Sainte-Marie de la Rotonde, puis dans celle de Saint-Laurent *in Damaso*. Clément XI, qui connoissoit tout le mérite de Bianchini, le nomma secrétaire des conférences sur la réforme du calendrier. Innocent XIII et Benoît XIII lui donnèrent des marques publiques de leur estime. En 1705, le sénat l'agrégea à la noblesse romaine; honneur qu'il étendit à tous ceux de sa famille, et à leurs descendans. Ce savant mourut en 1729, membre de plusieurs académies, et associé de celle des sciences de Paris. Il y avoit huit ans qu'il s'occupoit à faire des observations qui pussent le conduire à tracer une méridienne pour l'Italie. Les citoyens de Vérone lui firent ériger après sa mort un buste dans la cathédrale, distinction qu'ils avoient déjà accordée à la mémoire du cardinal Noris. On a de Bianchini, I. *Palazzo di Cesari*, Vérone, 1738, in-fol., fig. II. *Inscrizzioni sepolcrali della casa di Augusto*, Rome, 1727, in-fol. Ces deux ouvrages prouvent qu'il connoissoit bien les antiquités. III. Une édition d'*Anastase le bibliothécaire*, 1718, en 4 vol. in-fol., avec des *notes*, des *dissertations*, des *préfaces*, des *prolégomènes* et des *variantes*. L'érudition y est répandue avec profusion; mais le livre est plein de fautes typographiques. IV. Des *Pièces de poésie et d'éloquence*. V. *La historia universale provata co'monumenti e figurata co'simboli degli Antichi*, Roma, 1697, in-4°, avec fig. Cet ouvrage passe pour savant et curieux; mais ce n'est que la première partie de celui que l'auteur se proposoit de publier. Son but est de faciliter l'étude de l'histoire et de la chronologie, par le moyen de symboles et de figures propres à représenter les divers événemens, et à favoriser la mémoire en frappant l'imagination. VI. *Thalassocratia*. Il prétend dans ce singulier écrit qu'Hélène n'a jamais existé; que ce fut pour obtenir la navigation de la mer Egée et du Pont-Euxin que les Grecs déclarèrent la guerre à Troie; que cette ville ne fut ni prise, ni brûlée, mais qu'un traité de commerce en assura la conservation; que l'Iliade d'Homère enfin n'est qu'une fic-

tion simple allégorique dans le goût des Orientaux. VII. Deux *Dissertations* sur le cycle de César, et sur la défense du canon pascal de saint Hippolyte, attaqué par Scaliger, Rome, 1703, in-folio. VIII. Une autre sur une médaille frappée en honneur de Clément XI, qui avoit fait construire un gnomon à Rome, semblable à celui qui a été construit par Cassini dans l'église de Sainte-Pétronille à Bologne. IX. *Observations sur la planète de Vénus*. Il y indique une méthode de trouver la paralaxe de cette planète. Bianchini avoit intention de tirer pour l'Italie une méridienne semblable à celle de France. X. *De tribus generibus instrumentorum musicæ veterum organicæ*, 1742, in-4°. — Il ne faut pas confondre ce savant universel avec Joseph Bianchini, aussi Véronais, oratorien de Rome, qui a écrit contre le *Bellum papale* de Thomas James. Sa réponse se trouve dans le recueil intitulé *Vindiciæ canonicarum Scripturarum vulgatæ edit.* Rome, 1740, in-fol.

† II. BIANCHINI (Jean-Fortunat), médecin italien, né à Chiéti, dans le royaume de Naples, en 1720, mourut professeur dans l'université de Padoue en 1779. Il fut un des vingt-quatre pensionnaires de l'académie de la même ville. Ses principaux ouvrages sont, I. *Essais et expériences sur la médecine électrique*. II. *Lettres médicales sur le caractère des Fièvres malignes*. III. *De la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus*. IV. *Discours sur la philosophie*. V. De la *Médecine d'Asclépiade*, etc., etc.

III. BIANCHINI (Joseph), littérateur italien, né en 1683, mort en 1749, fut membre de la plupart des sociétés littéraires de son pays. On a de lui, I. Trois *Discours* prononcés à l'académie de Florence, 1710. II. *Traité de la satire*, 1714. III. *Défense* du Dante, 1718. IV. *De la culture des oliviers*, 1718. V. Des *Notices historiques sur divers auteurs d'Italie*. VI. Des *Ouvrages* de piété. Tous ces écrits, qui sont en italien, ont été imprimés à Florence.

BIANCO (Barthélemi), architecte italien, fit briller ses talens à Gênes, où il construisit le nouveau môle, l'enceinte de la ville, les palais de la maison Balbi, et le superbe collége que les jésuites possédoient autrefois à Gênes.

† BIANCOLELLI (Pierre-François), plus connu sous le nom de *Dominique*, étoit fils du célèbre Dominique, de l'ancienne troupe italienne. Il naquit à Paris en 1681, et y mourut en 1734. Il se destina aux mêmes rôles que son père; mais il joua quelque temps en province avant de débuter à Paris. Il y parut en 1717, et se mit à la tête de la troupe que Bellegarde et Desguerois avoient formée. Il étoit l'auteur de la plupart des pièces qu'il faisoit jouer, et jamais aucun acteur forain n'a joui d'une plus grande réputation. On trouve une longue liste de ses *Pièces* dans le premier volume du Dictionnaire des Théâtres. *Agnès de Chaillot*, parodie d'Inès de Castro de La Motte, est la plus connue. La parodie est le genre où il s'exerça le plus; et, pour faire cette petite guerre, il s'associa souvent son confrère Romagnési. — Dominique, son père, avoit joui, comme lui, d'une grande célébrité. Il cachoit, sous l'habit d'arlequin, l'esprit d'un philosophe. Lorsque les comédiens français voulurent empêcher les italiens de parler français, le roi fit venir devant lui Baron et Dominique, pour entendre les raisons de part et d'autre. Baron parla le pre-

mier au nom des comédiens français ; et quand il eut cessé de plaider, Dominique dit au roi : « Sire, comment parlerai-je ? — Parle comme tu voudras, répondit le roi : — Il n'en faut pas davantage, reprit Dominique, j'ai gagné ma cause ! » Depuis ce temps les comédiens italiens ont joué des pièces en français.

† BIANCOLINI (Jean-Baptiste-Joseph), littérateur distingué par sa profonde érudition, né à Vérone le 10 mars 1697, est mort en 1780. Il se livra au commerce ; mais il y réunit le goût des lettres et le soin d'acheter et de restaurer les monumens antiques de sa patrie. Il est auteur, I. D'une *Chronique de Vérone*, 1749. II. D'une *Notice historique des églises de la même ville*, en 6 volumes in-4°. Cet ouvrage manque de critique. III. De *Dissertations sur les évêques et les gouverneurs de Vérone*, 1757.

† BIANCONI (Jean-Louis), médecin et ministre de l'électeur de Saxe à la cour de Rome, naquit à Bologne en 1717. Après avoir résidé long-temps chez divers souverains d'Allemagne, il revint en Italie, où il mourut le 1er janvier 1781. On lui doit, I. Une *Traduction italienne de l'anatomie de Winslow*, 1744, en 6 vol. II. Une *Dissertation sur l'électricité*, qu'il adressa au comte Algaroti, qui fut imprimée en Hollande en 1748, et traduite ensuite en allemand. III. *Lettres sur la Bavière et quelques contrées d'Allemagne*, 1763. IV. Des *Eloges de Piranèse et de Mengs.* V. *Lettres sur Celse*, 1779, pleines de goût et d'érudition. VI. *Dissertation sur le cirque de Caracalla*, imprimée à Rome, en 1790, après la mort de l'auteur. Il avoit été employé par Auguste III, roi de Pologne, en diverses négociations. L'académie de Berlin le comptoit au nombre de ses associés ; et dans sa patrie, Mariotti lui a consacré une oraison funèbre.

BIANOR (Mythol.), fils de la devineresse Manto, et roi d'Étrurie, fut le fondateur de la ville de Mantoue. On lui éleva un tombeau sur la route de cette ville à Rome.

† I. BIARD (Pierre), célèbre sculpteur, mort à Paris, sa patrie, en 1609, âgé de 50 ans. Il avoit fait le voyage de Rome, pour s'instruire dans son art ; il revint à Paris avec de riches connoissances. Le chef-d'œuvre de cet artiste est la *Statue équestre de Henri IV*, qu'on voyoit au bas-relief sur la grande porte qui est au milieu de la façade de l'Hôtel-de-ville. La figure de ce grand roi étoit si bien placée, son visage étoit si ressemblant et si majestueux, que, selon bien des connoisseurs, c'étoit le meilleur portrait que nous eussions de ce bon roi.

II. BIARD (Pierre), jésuite, né à Grenoble, et mort en 1722, est auteur d'une *Relation de la nouvelle France, et des voyages qu'y ont faits les jésuites*, Lyon, 1616, in-12.

† BIAS, natif de Priène, ville de Carie, l'un des sept sages de la Grèce, et, suivant quelques anciens, le plus sage, florissoit vers l'an 608 avant J. C. Possédant des biens considérables, il les employa à racheter des jeunes filles qui gémissoient dans la captivité. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il y avoit de plus difficile à faire ? il dit que « c'étoit de supporter un revers de fortune. » — S'étant trouvé au milieu d'une tempête furieuse, il entendit des impies qui prioient les dieux : « Taisez-vous, leur dit-il, de peur qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes sur ce vaisseau. » Il avoit coutume de dire « qu'il aimoit mieux être pris pour arbitre par ses ennemis

d'Est, marquise de Mantoue, dont la cour étoit le séjour des arts et des plaisirs. Le cardinal de Bibiéna est aussi connu sous le nom de cardinal de Divitio. Son père, qui portoit le même nom, étoit inspecteur du collége de médecine à Amsterdam. Il eut un autre fils nommé Lambert, connu dans la littérature hollandaise par quelques ouvrages poétiques et par d'autres relatifs à l'histoire et aux dogmes des mennonites ou anabaptistes. Il étoit né en 1638, et mourut en 1724. Nicolas, fils de Godefroi, fut archidiacre du czar Pierre I, qui le nomma aussi professeur de médecine et inspecteur de l'école de médecine et de l'hôpital qu'il fonda à Pétersbourg.

† II. BIBIÈNA (Ferdinand Galli), peintre et architecte, naquit à Bologne en 1657. Il étudia les principes de son art sous Le Cignani, artiste distingué. Le maître produisit son disciple dans le monde. Ses talens pour l'architecture, pour les décorations de théâtre et pour la perspective, l'y firent bien recevoir. Le duc de Parme et l'empereur lui donnèrent le titre de leur premier peintre, et le comblèrent de bienfaits. On éleva, sur ses dessins, plusieurs édifices magnifiques. Ses morceaux de perspective sont pleins de goût. Quelques critiques lui reprochent pourtant d'avoir un pinceau plus fantastique que naturel et vrai. Il mourut aveugle en 1743, laissant deux livres d'architecture, sous le titre *De architettum prospettiva*, 1740, in-fol., et des fils dignes de lui. C'est probablement à l'un d'eux, Jean Galli Bibiéna, qu'on doit l'*Histoire des amours de Valérie et du noble vénitien Barbarigo*, traduite en français, Lausanne et Genève, 1751.

† III. BIBIÉNA (François), frère de Ferdinand, n'eut pas moins de talent que lui dans la peinture des décorations théâtrales. Il travailla pendant quelque temps à Vienne pour la cour avant que son frère y arrivât. Le théâtre qu'il fit construire à Vérone sous la direction du marquis de Scipion Maffei est l'un des plus beaux édifices qu'il ait bâtis. Il professa, dans l'académie de Bologne, l'arpentage, la géométrie, l'architecture et autres sciences. Sa réputation l'ayant fait connoître en Angleterre et en Espagne, il fut appelé à Londres et à Madrid; mais il ne se rendit ni à l'une ni à l'autre de ces capitales. Né à Bologne en 1659, il est mort en 1739.

I. BIBLIA *ou* BILLIA. *Voyez* Duillius.

II. BIBLIA (Fabrice), calculateur napolitain du dernier siècle, a laissé un ouvrage *sur les monnoies et le change du royaume de Naples.*

† BIBLIANDER (Théodore), né à Bischops Zell, fut professeur de théologie à Zurich; il y mourut de la peste en 1564, âgé de 64 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. Une nouvelle édition de l'*Alcoran*, avec des notes marginales, à Rostock, 1638, in-4°. II. Un *Recueil d'anciens écrits sur le mahométisme*, in-fol., 1543. Ce recueil est curieux; il est devenu rare. III. Une édition de la *Bible de Léon de Juda*, Zurich, 1543, in-fol. IV. *De Fatis monarchiæ romanæ, somnium vaticinium Esdræ prophetæ, etc.*, Basileæ (vers 1553), in-4°, fort rare. Cet ouvrage, dirigé contre la cour de Rome, est dédié au pape Jules III. V. *Ad Germaniæ principes oratio de restituendâ pace, deque conservandis sacris et civilibus hominum bonorum cœtibus quas turbare studet improbus hostis Antichristus, etc.*, Basileæ (circa 1553), in-4°, également rare. Il est inutile

de dire quel est celui que l'auteur a voulu désigner sous le titre d'*Antichristus;* il suffit de citer ce passage : *Antichristus est homo peccator qui sibi arrogat munus Jesu Nazareni, Christi et Messiæ veri, et supremam plenamque potestatem in Ecclesiâ, ut inter christianos habeatur pro summo pontifice et rege, et capite catholicæ christianæ, etc., etc.* On trouve dans ce volume, pag. 20 et suiv., quelque chose sur l'origine de l'imprimerie en Allemagne; l'auteur y rapporte plusieurs passages assez intéressans de divers écrivains sur ce sujet. VI. *De ratione communi omnium linguarum et litterarum commentarius*, Tiguri, 1548, in-4°, curieux et rare; cet ouvrage est dédié à ceux qui président dans l'Eglise chrétienne. Le passage dont nous venons de parler, sur l'origine de l'imprimerie, est dans ce volume-ci, page 80 et suivantes. Il y a peu de différence dans les termes. VII. *Libri III, De summâ trinitate et fide catholicâ, etc.*, Basileæ, 1555, in-4°, fort rare. Cet auteur, qui se nommoit Théodore Buchmann, a changé son nom selon la coutume du temps, en celui de Bibliander, sous lequel il est connu. On a beaucoup varié sur l'époque de sa naissance; on paroît maintenant d'accord qu'il est né en 1500; et qu'il est mort en 1564. Il a succédé à Zuingle en qualité de professeur de théologie en 1532.

I. BIBLIS (Mythol.), fille de Milet et de la nymphe Cyanée, n'ayant pu toucher le cœur de son frère Caunus, qu'elle aimoit, pleura tant qu'elle fut changée en fontaine.

II. BIBLIS (sainte), martyre de Lyon sous la persécution de Marc-Aurèle, effrayée de la vue des tourmens, renonça d'abord à la foi chrétienne; mais prenant bientôt en horreur les sacrifices des païens, elle déclara aux magistrats qu'elle vouloit suivre jusqu'à la mort les préceptes des persécutés. Elle fut mise à la torture, et lassa la patience des bourreaux. Interrogée s'il n'étoit pas vrai que les chrétiens immoloient des enfans à leur Dieu et les mangeoient ensuite, elle répondit : « Comment se pourroit-il faire qu'ils mangeassent des enfans, eux à qui il est défendu de causer le moindre mal à aucune créature! »

* BICAISE (Honoré), médecin, né à Aix en Provence vers l'an 1590, s'acquit beaucoup de réputation par les services importans qu'il rendit à sa patrie pendant les deux pestes de 1629 et 1649. Il a laissé un bon traité sur les causes et la cure de cette maladie, et un ouvrage sur les aphorismes d'Hippocrate; il est intitulé *Manuale medicorum, seu promptuarium aphorismorum Hippocratis, prænotionum, coacarum et prædictionum, secundùm propriam morborum omnium nomaclenturam, alphabetico digestum ordine*, Londini, 1659, in-4°; Genevæ, 1660, in-12; Parisiis, 1739, in-12, par les soins de Henri Guyot, qui a enrichi cet ouvrage de plusieurs sentences de Celse.

* BICCHIERAI (Alexandre), médecin de Florence, étoit né de parens honnêtes; il reçut la première instruction d'un oncle très-savant, docteur de théologie à Pise. Bientôt il entra dans l'école *dei clerici è cavalieri*, d'où il ne sortit que pour aller étudier, sous les maîtres les plus célèbres, la physique, la chimie, la médecine, etc. Les progrès rapides qu'il fit dans ces sciences, et sur-tout dans cette dernière, déterminèrent le grand-duc Léopold à le nommer professeur de clinique en l'université de Pise, à la charge d'enseigner à Florence. Soutenu par le génie de Bicchierai, l'école pra-

tique du grand hôpital de Florence, devint un foyer d'instruction. L'immense quantité de ses livres, leur choix, leur distribution, donnèrent une idée de l'étendue du plan qu'il s'étoit tracé pour ses leçons et qu'il exécutoit avec la plus constante assiduité. On y remarquoit une longue suite d'observations météorologiques, faites par lui-même, durant trente années, sur le baromètre, l'hygromètre, l'anémomètre, et toutes vérifiées plusieurs fois par jour; on y remarquoit plus particulièrement une collection de plusieurs volumes d'histoire de maladies écrite de sa propre main. Il a laissé aussi plusieurs manuscrits; au milieu de ses travaux, il fut attaqué d'une fièvre maligne, et mourut le 13 mars 1796.

* BICHAT (Marie-François-Xavier), médecin de l'hôtel-dieu de Paris, né le 11 novembre 1771 à Thoirette, département de l'Ain, d'un père médecin, reçut de lui les premiers rudimens, les premières leçons de cet art. Il eut tout l'avantage de cette éducation d'exemple, qui dispose insensiblement à un genre déterminé de travail; éducation si puissante qu'on a souvent lieu de la regretter quand on ne l'a pas reçue. Instruit par son père des premiers élémens d'anatomie, il y prit goût, et se rendit à Lyon, où il se livra tout entier à l'exercice de la chirurgie, sous la direction du célèbre Petit, alors chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de cette ville. La révolution, qui bientôt agita Lyon plus que toutes les autres villes, obligea Bichat de s'en éloigner. Il vint à Paris, où il suivit l'hôtel-dieu avec la foule des élèves sous le savant Dessault. Cet illustre chirurgien ne tarda pas à démêler les talens du jeune Bichat, à les apprécier, à les encourager, et à se l'adjoindre dans ses travaux. Sous un tel maître, il prit cet essor que donnent une grande émulation, et la noble ambition d'atteindre dans une science au plus haut degré de savoir et d'expérience. En 1792, il mit la dernière main à des matériaux que Dessault avoit laissés en mourant pour son Journal de chirurgie, et il en forma un quatrième volume. C'est dans ce volume que Bichat a placé une notice historique sur la vie de Dessault. Quelque temps après il publia *Œuvres chirurgicales de Dessault, ou Tableau de sa doctrine et de sa pratique dans le traitement des maladies externes*, 2 vol. in-8°; ouvrage dont il avoit rassemblé et classé les matériaux. En 1799, il fit paroître : *Vues nouvelles sur les nombreuses causes des rétentions d'urine*, 1 vol. in-8°, qui furent réimprimées et augmentées d'un supplément avec figures, contenant plusieurs Mémoires nouveaux sur la médecine. Membre de la société médicale d'émulation, il inséra dans le second volume des actes de cette société ses premières vues sur les membranes, sur leurs rapports généraux d'organisation, sur la membrane synoviale des articulations; un Mémoire sur les organes à forme symétrique et sur ceux à forme irrégulière; la Description d'un nouveau trépan; deux autres Mémoires, le premier sur la fracture de l'extrémité scapulaire de la clavicule, et le deuxième sur un nouveau procédé pour la ligature des polypes. Son *Traité des membranes*, qu'il publia en 1800, renferme le premier germe de toutes les vérités qu'il a développées dans ses autres productions. L'art d'allier la méthode expérimentale de Haller et de Spallanzani avec les vues grandes et philosophiques de Bordeu, lui fraya une route nouvelle dans la physiologie. C'est alors qu'il publia ses *Recherches physiologiques sur*

la vie et la mort. Cet ouvrage est divisé en deux parties tout-à-fait différentes : la première contient uniquement l'exposition générale de ses vues physiologiques ; la seconde est le résultat d'une suite d'expériences sur la liaison mutuelle des trois organes principaux de la vie, le cerveau, le cœur et le poumon. C'est aussi dans cet ouvrage qu'il a placé ses *Expériences et ses observations sur le galvanisme.* Il entreprit et exécuta, dans l'espace d'une année, son *Traité d'Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine ;* travail nouveau sous le triple rapport du plan adopté de la plupart des faits qu'il renferme, et des principes solides qui en constituent la doctrine. Le dernier ouvrage de Bichat, celui même qu'il n'a pu achever, est son *Anatomie descriptive*, 2 vol. in-8° ; le troisième volume parut quelque temps après sa mort. Les appareils de la vie animale, ceux de la loco-motion, la description des os et des organes qui en dépendent, forment le sujet du premier volume ; le second renferme le traité des muscles. Il fut secondé dans ses travaux par plusieurs collaborateurs qui étoient pénétrés de ses principes et imbus de sa doctrine. Parmi les ouvrages de Bichat, il en est quelques-uns dans lesquels on ne trouve pas cette exactitude de détails qui caractérise presque toujours sa plume ; il en est dont le style un peu négligé indique la précipitation avec laquelle ils ont été composés. C'est un reproche qu'on peut faire à l'édition des Œuvres chirurgicales de Dessault. Un travail continuel, et le germe d'une maladie qu'il portoit dans son sein, avoient altéré la santé du jeune Bichat ; une chute qu'il fit au mois de juillet 1802 termina le cours d'une vie entièrement consacrée à l'utilité publique. Les regrets qu'il a laissés en mourant prouvent qu'il allioit aux talens cette modestie qui les rehausse, et ces vertus douces qui font le charme de la société. Il fut lié avec les hommes les plus célèbres de son temps, qui le considérèrent tous comme leur égal et non comme leur disciple.

I. BICHI (Pie), née à Sienne, se distingua, vers l'an 1580, *par ses poésies italiennes.* Bulifon les recueillit à Naples dans les *Rime di cinquanta poëtesse.*

† II. BICHI (Alexandre), parvenu au cardinalat, fut envoyé en qualité de nonce en France sous le règne de Louis XIII ; et Richelieu le consulta souvent dans les affaires les plus importantes. Il accommoda les démêlés élevés entre les Barberins, le duc de Parme et la république de Venise. Il fut nommé à l'évêché de Carpentras.

† BICTAS (Agis), favori d'Amurat III, empereur des Turcs, lui conseilla d'affermir sa puissance par l'établissement d'un corps de troupes réglées qui marcheroient au premier ordre, et qui, soumises à une sévère discipline, lui serviroient de garde. Amurat y consentit. Bictas, pour former ces nouveaux soldats à l'impassibilité, prit un parti qui fait frémir la nature. Les peuples conquis en Europe venoient pour la plupart d'être chargés de fers et arrachés à leur patrie ; vieillards, enfans, tous avoient subi le joug. Bictas prit les enfans ; et, pour les accoutumer au spectacle de la mort, il les exerçoit à immoler les vieillards, en leur mutilant les bras et les jambes. Les plus foibles se servoient du poignard, et le plongeoient dans le cœur de ces malheureuses victimes. Leur féroce instituteur, voyant que le meurtre n'inspiroit plus aucune horreur à ses élèves, les rassembla en com-

pagnies, leur donna le nom de *Janissaires*, et leur prescrivit des réglemens, en leur faisant garder un extérieur religieux et sauvage. Voulant un jour leur donner une marque de satisfaction, il coupa une manche de sa chemise, qui étoit de mousseline, et dont il entoura la tête d'un de ses soldats, en ordonnant que dans la suite les janissaires seroient ainsi coiffés, ce qui s'est pratiqué jusqu'à ce jour. Telle est l'origine de ce corps, qui ne fut d'abord que de six mille hommes, et qu'on porte aujourd'hui à soixante mille. Etabli pour veiller à la garde du sultan, il leur est devenu très-redoutable.

BIDAL d'ASFELD. *Voy.* ASFELD.

† BIDDLE (Jean), maître d'école à Glocester, sectaire socinien, après avoir soutenu, tant en public qu'en particulier, durant le règne de Charles I[er] et le protectorat de Cromwel, le système des unitaires, établit à Londres une congrégation indépendante, la seule en Angleterre où l'on enseignât toutes les doctrines du socianisme, et dont les opinions se trouvent consignées dans la préface d'un ouvrage de Pierre Pitt, intitulé *Happy future state of England*, Lond., 1688. Il prétend dans un de ses écrits que le Saint-Esprit n'étoit que le premier des anges. Il fut mis en prison. Cromwel lui rendit sa liberté en 1651; mais ayant composé un nouveau *Catéchisme*, ou, pour mieux dire, un double *Catéchisme*, en 1654, Charles II le fit renfermer de nouveau, et il mourut en prison en 1662. Son *Traité contre le Saint-Esprit* fut brûlé par la main du bourreau le 6 septembre 1647, ainsi que son double *Catéchisme*.

BIDI (Mythol.), divinité du Malabar, dont le nom signifie le *Destin*. On lui attribue tous les événemens; et on la représente avec trois têtes qui se rapportent au passé, au présent et à l'avenir.

† BIDLOO (Godefroi), poëte et médecin de Guillaume II, roi d'Angleterre, né à Amsterdam en 1649, s'appliqua d'abord à la chirurgie; il prit ensuite le bonnet de docteur en médecine, et fut nommé en 1694 à la chaire d'anatomie et de chirurgie dans les écoles de la faculté de Leyde. Il mourut dans cette ville en 1713. Ses *Poésies hollandaises* ont été publiées à Leyde en 1719. Ses autres ouvrages sont I. *Anatomia corporis centum et quinque tabulis per artificiosissimum G. de Lairesse ad vivum delineatis demonstrata, veterum recentiorumque inventis explicata, plurimisque hactenùs non delectis illustrata*, Amstelodami, 1685, grand in-fol., avec de très belles figures de Lairesse, 1735. Ce livre est d'une belle exécution, mais la première édition de 1685 est préférable : celles de 1739 et 1750 sont moins belles, quoique plus complètes. Bidloo manque plutôt d'assiduité que de génie. Aussi plusieurs de ses planches, supérieurement traitées par le graveur, ont été négligées par l'anatomiste. Il en a cependant de très-bonnes qui font connoître des muscles peu connus. Il revendiqua ses découvertes, qu'on attribue à Swammerdam, Lugduni Batavorum, 1739, in-fol., forme d'atlas, avec 114 planches, Ultrajecti, 1750, in-fol., avec un supplément; quelques-unes des planches de cet ouvrage manquent d'exactitude. II. *De anatomes antiquitate oratio*, Lugduni Batavorum, 1694, in-fol. III. *Vindiciæ quarumdam delineationum anatomicarum contra animadversiones, Friderici Ruysch* ibid., 1697, in-4°. III. *Observationes de animalculis in hepate ovillo et aliorum animalium delectis*, ibid. 1698, in-4°. IV *Exercitationum*

anatomico-chirurgicarum decades duæ, ibid., 1708, in-4°. On y trouve plusieurs observations importantes sur les maladies chirurgicales. V. *Opuscula omnia anatomico-chirurgica edita et inedita*, Lugduni Batavorum, 1715, 1725, in-4°, avec figures.

BIDPAY. *Voyez* PILPAY.

* I. BIE (Adrien), peintre, né à Lierre en 1594. A dix-huit ans, il vint à Paris, où il resta deux ans, et partit pour Rome, où il fut très-occupé pendant huit ans, tant à étudier et à copier les grands maîtres qu'à travailler pour les principaux de cette cour et les étrangers ; plusieurs cardinaux l'invitèrent à peindre sur des plaques d'or et d'argent et sur des pierres précieuses ; la finesse et la pureté de ces petits sujets est extraordinaire. De retour à Lierre, en 1623, il y fit de bons tableaux d'histoire ; le plus beau est un *S. Eloy*, dans l'église de St.-Gomer de Lierre.

* II. BIE (Jacques de), graveur, florissoit à Anvers, où l'on prétend qu'il fut libraire et marchand d'estampes vers le commencement du 17e siècle. Il s'appliqua de bonne heure à la connoissance des médailles, qu'il gravoit très-bien. Il eut occasion d'exercer son art chez le duc de Croy et d'Arschot, où il grava les empereurs romains qui furent ensuite imprimés sous ce titre : *Imperatorum roman. à Jul. Cæsare ad Heraclium numismata aurea, Caroli ducis Croyi et Arschotani, explicata à Joan. Hemelario*, Antv., 1627, in-4°, recherché. Après la mort du duc d'Arschot, Jacques de Bie passa en France, et visita les plus beaux cabinets du royaume ; il s'appliqua sur-tout aux médailles qui portoient la marque de quelques actions signalées des Français. Il publia en 1635 les *Vrais portraits des rois de France*, in-fol., fig., dont l'édition préférable est celle de 1636, aussi in-fol. Il faut joindre à cet ouvrage *la France métallique, contenant les actions célèbres des rois et des reines remarquées en leurs médailles d'or, d'argent et de bronze*, Paris, 1634, in-fol., fig. ; et le suivant, *les Familles de la France illustrées par les monumens des médailles anciennes et modernes*, Paris, 1636, in-fol., fig. La collection de ces trois ouvrages est assez rare. Les portraits des rois de France qui ornent la grande édition de l'histoire de Mézerai sont de Jacques de Bie. On a encore de ce chalcographe un grand nombre de pièces gravées au burin, entre autres, une partie de la *Vie de Jésus-Christ*, qu'Adrien Collaert a publiée d'après Martin de Vos ; puis la *Vie de la sainte Vierge*, conjointement avec Philippe et Théodore Galle, d'après le même.

* III. BIE (Corneille de), fils et élève du précédent, né à Anvers en en 1620, a gravé les figures iconologiques de César Rippa, et fait la vie des peintres, en vers, sous le titre de *Gulde cabinet der Edele Schilder-Konst*, et quelques autres écrits sur la peinture. — Un autre Marc de BIE, graveur, né à Oudenarde en 1634, a donné plusieurs suites d'animaux, d'après Paul Potter. Nous ignorons l'époque de la mort de ces différens graveurs.

* BIEL (Gabriel), théologien scolastique du 15e siècle, étoit né allemand. Son *Commentaire sur le livre des Sentences de S. Thomas* a été imprimé à Brescia, en 3 vol. in-4°, 1574. On a encore de lui une *Explication du canon de la messe*, et un *Traité des monnoies*, publié avec des notes de Margnard Freher, à Lyon, 1605, in-4°.

† BIELFELD (Jacques-Frédéric,

baron de), né à Hambourg en 1717, d'une famille de négocians distingués, accompagna, en qualité de secrétaire de légation, le comte de Truchsès, ambassadeur du roi de Prusse à la cour de Londres. En 1745, ce monarque le nomma précepteur du prince Ferdinand son frère, curateur des universités en 1747, et l'année d'après baron et conseiller privé. L'impératrice de Russie lui envoya le cordon de Sainte-Anne. Il se retira ensuite dans une de ses terres, au pays d'Altembourg. Il mourut en 1770. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui ne sont pas du premier ordre, I. *Institutions politiques*, Liége, 1774, 3 vol. in-8°, réimprimées plusieurs fois. « S'il n'en est pas le créateur, dit l'auteur de son éloge, il n'en est pas aussi le simple compilateur. » On y trouve une description géographique de l'Europe, mêlée de réflexions politiques : il est facile de voir en lisant les articles qui concernent l'Espagne, le Portugal, l'Italie, qu'il étoit protestant. Robinet en a donné une longue analyse dans son Dictionnaire, ou Bibliothèque de l'homme d'état. II. *Progrès des Allemands dans les belles-lettres*, Leyde, 1768, 1 vol. in-8°, ouvrage qui n'est qu'esquissé. III. *Amusemens dramatiques*. IV. *Lettres familières*. V. *Traits d'érudition universelle*. VI. Une feuille périodique en allemand, intitulée l'*Ermite*, ouvrage qui s'est soutenu pendant trois ans. Toutes ces productions sont médiocres.

† BIELKE (N. baron de), gentilhomme suédois, fut arrêté comme l'un des principaux chefs de l'assassinat du roi en 1792; il refusa de nommer ses complices, et soutint avec courage qu'il étoit seul l'auteur du projet qu'Ankarstroom avoit exécuté. En sortant de son interrogatoire, il avala du poison, qu'il avoit trouvé moyen de tenir caché dans ses vêtemens. Bielke avoit jusqu'alors joui de la réputation d'un homme tranquille et sage. Il périt à l'âge de 50 ans. Son corps fut traîné sur la claie, et resta exposé pendant plusieurs jours à Stockholm.

* BIENASSIS (Paul), né à Poitiers, reçu médecin en 1529, et mort en 1563, est auteur d'un *Ouvrage sur Dioscoride*, qui est encore bon à consulter.

* BIENNAISE (Jean), de Mazères, ville de France dans le comté de Foix, étudia la chirurgie à Paris, où il se fit une grande réputation par le succès de ses cures et de ses opérations. Il mourut le 25 décembre 1681, à l'âge de 80 ans. On a de lui un ouvrage posthume, intitulé *Les Opérations de chirurgie, par une méthode courte et facile*, Paris, 1688, 1693, in-12. En même temps qu'il y condamne quelques abus qui s'étoient introduits dans la cure des maladies chirurgicales, et qui étoient encore accrédités de son temps, il donne de sages conseils sur la plupart des opérations.

† BIENNÉ (Jean), célèbre imprimeur de Paris, fut l'émule des Morels et des Turnèbes, qu'il égala par la beauté de ses caractères, la correction de ses livres et la bonté des ouvrages qui sont sortis de ses presses. Maittaire ne l'a point oublié dans ses Vies des plus célèbres imprimeurs de Paris; il prétend que ses impressions grecques et latines ne le cèdent à celles d'aucun des meilleurs typographes. Le *nouveau Testament* en syriaque, grec et latin, in-4°, et le *Lucrèce* de Lambin, sont les éditions les plus renommées de Jean Bienné, qui mourut à Paris en 1588. Il ne laissa qu'une fille, qui, instruite par son père, avoit fait de si grands progrès dans

dans le grec et l'hébreu, qu'elle étoit en état de conduire seule une imprimerie.

* BIENVILLE (D. T. de), docteur en médecine, né en France, exerça sa profession à La Haye. Il a publié les ouvrages suivans: I. *La Nymphomanie*, ou *Traité de la fureur utérine*, Amsterdam, 1771, in-8°. II. *Le Pour et le Contre de l'inoculation de la petite vérole*, in-8°. III. *Recherches théoriques et pratiques sur la petite vérole*, Amsterdam, 1772, in-8°. IV. *Traité des erreurs populaires sur la santé*, La Haye, 1775, in-8°.

* BIERLING (Gaspard-Théophile), membre de l'académie des curieux de la nature, étudia la médecine à Padoue et la pratiqua à Magdebourg, où il étoit en réputation vers la fin du 17e siècle. Ses ouvrages sont écrits en assez mauvais latin. En voici la notice. I. *Adversariorum curiosorum, centuria prima*, Ienæ, 1679, in-4°. II. *Concilium pestifugum*, Magdeburgi, in-8°, 1680; en allemand, la même année, à Helmstädt. III. *Problema pharmaceutico-medicum, an in peste Magdeburgensi medicamenta evacuantia tutò, præservationis et curationis gratiâ, exhibita fuerint necne?* Helmstadii, 1684, in-4°. IV. *Thesaurus theoretico-practicus*, Magdeburgi, 1693, in-4°, avec une préface de Jacques Wolff; Ienæ, 1697, in-4°. C'est la continuation du premier ouvrage.

† BIERON *ou* BIREN (Ernest-Jean de), petit-fils d'un piqueur des écuries de Jacques III, duc de Courlande, a rendu de grands services à la Russie, et fut tellement favorisé de la fortune, qu'il y fut élevé jusqu'à la dignité d'empereur. Il naquit le 1er décembre 1690. Son père, Biéron (Büeren), étoit premier palefrenier de Jacques III. Ayant su gagner les bonnes graces de son maître, celui-ci lui fit présent d'une petite ferme, qui le mit en état de faire étudier son fils à l'université de Kœnisberg, de laquelle ce jeune homme fut obligé de s'enfuir pour sa mauvaise conduite. De retour à Mittau, il fit connoissance avec Bestuscheff, premier intendant de la duchesse de Courlande, par le crédit duquel il fut nommé chambellan de cette cour. Il eut l'adresse perfide de supplanter son bienfaiteur, et sa belle figure lui ayant attiré les bonnes graces de la duchesse Anne Iwanowna, depuis impératrice de Russie, il devint le confident de cette princesse. Il se flattoit vainement d'être reçu parmi la noblesse courlandoise en épousant une demoiselle noble, nommée de Tratta: la noblesse courlandoise étoit trop jalouse de lui. Le ministère de Russie le détestoit également à cause de son ingratitude envers Bestuscheff; mais lorsqu'Anne fut élevée à la dignité d'impératrice, elle le nomma son chambellan, et ce fut à cette occasion qu'il prit le nom et les armes de la famille des Birons en France. Biéron, par ses travaux seuls, acquit les connoissances et l'usage du monde, avec cette souplesse qui le distinguèrent. Il avoit un sens droit, de sorte qu'il put acquérir en quelques années les connoissances politiques qui lui étoient étrangères. Il feignit d'abord de ne se mêler de rien, mais peu de temps après il gouvernoit tout. Ayant obtenu de l'impératrice, sur les prières des états de Courlande, que leur pays ne seroit pas réuni à la Pologne, ceux-ci l'admirent, en 1730, au nombre des chevaliers courlandois. Bientôt après, l'empereur d'Allemagne, Charles VI, lui conféra le titre de chambellan, et le créa baron de l'empire. Le roi de Pologne, Auguste II, lui envoya l'ordre de l'aigle blanc de Pologne. En

un mot tous les princes rivalisèrent pour accabler le favori de l'impératrice de graces, et lui témoigner leur estime. Il se servit de son crédit pour amasser de grandes richesses. Il étala un grand luxe et acheta des biens immenses. L'impératrice, par le crédit de Buttlard, son chambellan, détermina la noblesse courlandoise à le nommer duc de Courlande : ce qui eut lieu le 13 juin 1737, avec les formalités ordinaires, et sous l'apparence d'une élection libre : il fut confirmé dans cette dignité par le roi de Pologne. Dès ce moment l'impératrice le traita comme un prince du sang impérial. Il quitta sa charge de chambellan, fut nommé ministre d'état, et participa à toutes les fêtes de la cour. Il fut le seul à qui l'impératrice permit de paroître sans masque lors de la fête donnée en 1740, à l'occasion de la paix. Biéron mérita bien de la Russie en favorisant le commerce, en réparant les ports, et en accordant aux négocians de grands priviléges. Il traita sévèrement la noblesse de Courlande qui jusqu'alors avoit beaucoup remué, et punissoit par l'exil en Sibérie tous ceux qui manifestoient des sentimens trop libres. Il réussit à se maintenir dans les bonnes graces de sa souveraine ; le peu de personnes qui osa murmurer, paya sa témérité par l'exil. Lorsqu'en 1740 l'impératrice tomba dangereusement malade, elle nomma Iwan, fils d'Antoine-Ulric de Brunswick et de sa nièce, pour son successeur, et Biéron régent de l'empire. Dans cette dernière nomination il fut servi par le feld-maréchal de Munich, qu'il avoit su disposer en sa faveur. Le duc Antoine-Ulric fut mécontent de ce choix ; mais les volontés de l'impératrice, qui mourut le 28 octobre, furent exécutées. Alors Biéron commença à flatter le sénat, que peu auparavant il avoit humilié, par l'institution d'un cabinet d'état. Celui-ci, de son côté, lui alloua la somme de 500,000 roubles pour ses dépenses annuelles, et lui conféra le titre d'altesse impériale. Biéron n'accepta ce titre qu'à condition qu'on l'accorderoit également au duc de Brunswick. Comme il commençoit à gouverner avec sévérité, en oubliant les règles de prudence, il se trama contre lui beaucoup de conspirations. Le feld-maréchal comte Munich, n'ayant pas été nommé par Biéron généralissime, craignit qu'il n'eût résolu sa perte, et obtint de la princesse Anne la permission de faire arrêter Biéron dans son palais d'été, par le lieutenant-colonel Manusseim, dans la nuit du 20 novembre 1740. Biéron fut saisi et traîné en chemise hors de sa chambre à coucher, jusque dans un corps-de-garde, d'où on le conduisit au palais d'hiver, enveloppé d'un manteau de soldat. C'est ainsi que finit son règne de 22 jours ; car la princesse Anne fut nommée grande duchesse et régente. Biéron fut transporté à Schlasselbourg, et le 13 juin 1741, en Sibérie. Mais il fut rappelé la même année, et eut la permission d'habiter la ville de Jaroslawl, où il jouit de grands appointemens, jusqu'à l'avénement au trône de Pierre III, qui le remit en liberté. L'impératrice Catherine II le rappela et lui rendit ses biens allodiaux en Courlande. En 1763, il fut de nouveau reconnu duc de Courlande à la diète de Varsovie, et le roi de Pologne lui en donna l'investiture. En 1769 il remit le gouvernement à son fils Pierre, et mourut le 28 décembre 1772.

* BIESELINGHEN (Chrétien-Jean), naquit à Dort en 1560, et passoit déjà pour un bon peintre en 1584. Guillaume I[er], prince d'Orange, ayant été tué par Guerards,

les états-généraux défendirent de faire son portrait, crainte qu'il ne tombât entre les mains des ennemis, et ne fût insulté. Malgré cette défense, Biéselinghen, ayant vu ce prince infortuné dans son cercueil, se ressouvint si bien de ses traits, qu'il le dessina parfaitement. Ce portrait a servi à Guérit Pot, qui lui donna la préférence, pour faire son grand tableau, placé en 1620 dans la maison de ville de Delft. Biéselinghen dessina aussi dans la prison le meurtrier du prince. Ce dessin étoit, il n'y a pas encore longtemps, dans un cabinet de Dort. Biéselinghen s'embarqua pour Madrid. Il fut nommé peintre du roi d'Espagne, mais il revint quelques années après en Hollande, et se fixa à Middelbourg, où il mourut à l'âge de 42 ans.

* BIESIUS (Nicolas), poëte, philosophe et médecin, né à Gand le 27 mars 1516, étudia la médecine à Louvain, et reçut le bonnet de docteur à Sienne. De retour à Louvain, il fut nommé, en 1558, à une leçon royale, avec la charge d'expliquer à ses auditeurs l'*Ars parva Galeni*. Il remplit cette chaire avec distinction, et s'acquit une telle considération dans l'université par son mérite et ses talens, qu'il fut appelé à Vienne par Maximilien II pour être son médecin. Mais à peine y fut-il arrivé qu'il mourut d'apoplexie, le 28 avril 1572. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Theoriticæ medicinæ, libri sex*, Antverpiæ, 1558, in-4°. II. *In artem medicam Galeni commentarii*, ibid., 1360, in 8°. III. *De methodo medicinæ, liber unus*, ibid., 1560, in-8°. Lovanii, 1564, in-8°. IV. *De Naturâ, libri quinque*, Antverpiæ, 1573, 1593, 1613, in-8°.

BIET (René), chanoine régulier de Ste-Geneviève, mort le 29 octobre 1767, a publié un assez mauvais *Eloge* du maréchal d'Estrées, et une Dissertation savante *sur l'établissement des Francs dans les Gaules*, in-12.

† BIÈVRE (N. Maréchal, marquis de), né en 1747, étoit petit-fils de George Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV. Il servit d'abord dans les mousquetaires, et acquit bientôt de la célébrité par ses reparties et ses calembourgs. C'est lui qui a naturalisé ce nom en France, où il exprime ce que les Italiens appellent *concetti*. Avant lui, Rabelais, le poëte Théophile, l'ouvrage intitulé *Le Moyen de parvenir*, l'abbé Chérier, dans son fade *Polissoniana*, et *l'Homme inconnu*, contenoient des jeux de mots et des équivoques ; les poëtes latins même s'en amusèrent. On connoît ce distique sur le danger des courtisanes :

Quid facies, facies Veneris cùm veneris ante?
Ne sedeas? sed eas; ne pereas per eas.

Bièvre fut admis dans toutes les sociétés de Paris, et à toutes les fêtes de la cour. Il y répandoit la gaieté par ses saillies et son amour extrême pour le plaisir. Son premier ouvrage dans le genre qu'il avoit adopté fut une facétie publiée en 1770, in-8°, sous le titre de *Lettre à la comtesse Tation*; par le sieur Bois-Flotté ; et ensuite les *Amours de l'Ange-Lure*. On peut juger du mérite de ses calembourgs par ceux-ci : « Les gens les plus expéditifs étoient, suivant lui, les notaires, car pour eux, l'acte le plus long et le plus compliqué est l'affaire d'une *minute*. — La fille naturelle de l'un de ses amis apprenoit à écrire en *coulée* : votre écolière a beau faire, dit-il à son maître, elle n'écrira jamais qu'en *bâtarde*. — A la première représentation de l'opéra de la *Fausse Magie*, où l'on apporta un miroir sur la scène, il s'écria : *Quel dénoue-*

ment à la glace. — Un jeune homme qui vivoit dans la solitude, lui montra des vers qu'il avoit faits : on voit aisément, lui dit-il, que ce sont des *vers solitaires*, car ils sont longs et plats. — On parloit de la retraite de Turgot et de Mirosménil, attaqués tous les deux de la goutte, et de Bièvre disoit que ces ministres s'en alloient *goutte à goutte.* — Louis XVI lui demanda de le prendre pour le sujet d'un calembourg ; Sire, lui répondit-il, vous ne serez jamais un *sujet.* — Dans la pièce de Cléopâtre, de Marmontel, on fit faire un aspic par Vaucanson, et au moment où Cléopâtre l'approchoit de son sein l'aspic siffloit. Après la pièce, on demanda à de Bièvre ce qu'il en pensoit : *Je suis*, répondit-il, de l'avis de l'*aspic.* — Un jour que Vernet avoit exposé plusieurs dessins au salon, il y rencontra ce peintre, et lui dit mystérieusement ce n'est pas sans *dessin* qu'on vous trouve ici. — Un joueur dissertoit sur la philosophie ancienne: Je gage, lui dit de Bièvre, qu'à tous les philosophes vous préférez Des*cartes.* — Un jour d'été, le comte d'Artois lui demanda une pointe, en exigeant qu'elle fût courte : monseigneur, lui répliqua-t-il, dans cette saison l'usage des *courte-pointes* est superflu. — Il fit appeler un médecin pour une légère indisposition : le docteur arrive, et débute par lui offrir du tabac. Parbleu, dit le malade, je suis charmé d'être déjà aux *prises* avec vous. — Il dit à la reine qui avoit des souliers verts unis : Madame, *l'univers* est à vos pieds. » Tous ses calembourgs, dont la lecture ne peut se prolonger, ont été recueillis en 1801, sous le titre de *Bievriana.* En les introduisant dans la conversation, de Bièvre en a gâté la simplicité et l'abandon qui en font le charme. La jeunesse, en l'imitant, a cru pouvoir remplacer le ton du sentiment et des graces, par un persifflage insipide, un apprêt fatigant dans le discours, des équivoques contraintes ou obscènes, qui annoncent autant de dépravation dans le goût que dans les mœurs. De Bièvre mérita plus d'estime par deux pièces de théâtre, les *Réputations*, qui n'en obtinrent cependant pas une grande ; et le *Séducteur.* Cette dernière, en cinq actes et en vers, fut jouée avec le plus grand succès en 1783. L'intrigue ne s'en débrouille pas aisément, et se trouve vide d'intérêt, du moins pendant les trois premiers actes. Le principal personnage, calqué sur le Lovelace du roman de Clarisse, ne réussit que par la bêtise des autres ; mais on y trouve un style assez pur, et de la finesse dans les détails. Une situation du cinquième acte attache, et a fait pardonner les défauts des autres. Quelques journalistes avoient comparé le Séducteur au Méchant de Gresset. On leur répondit par un jeu de mots digne de l'auteur, que son écrit étoit aussi éloigné *du bon que du méchant.* De Bièvre mourut en 1789 aux eaux de Spa, en faisant un calembourg. « Mes amis, dit-il à ceux qui l'entouroient, je m'en vais de Spa, *de ce pas.* » L'ancien théâtre des troubadours a célébré sa manie dans une petite pièce intitulée *M. de Bièvre*, ou l'*Abus de l'esprit.*

† BIEZ (Oudard du), d'une illustre maison originaire d'Artois, servit de bonne heure et avec distinction. Il jouissoit d'une telle réputation de bravoure et d'habileté, qu'en 1538 François Ier l'avoit tiré de la ville de Boulogne, dont il étoit gouverneur, pour lui confier les opérations du camp de Provence. Le dauphin, qui faisoit alors ses premières armes, voulut recevoir de ses mains l'ordre de chevalerie. Du Biez se comporta avec tant de sagesse, qu'il partagea avec le connétable de Montmorency la gloire d'avoir sauvé la France, en faisant échouer tous les projets de Charles-Quint. Après la

disgrace du connétable, du Biez, regardé comme le plus habile général de la France, et honoré en 1542 du grade de maréchal, se trouva chargé des commissions les plus difficiles. Lorsqu'en 1545 on fut obligé d'opposer toutes les forces du royaume à l'empereur qui avoit pénétré fort avant dans la Champagne, on laissa à du Biez le soin de garantir la Picardie contre les troupes réunies du roi d'Angleterre et des Pays-Bas. Quoiqu'on n'eût à lui donner que les garnisons réparties dans les différentes places de cette frontière, il se chargea de la défendre. Prévoyant avec sa sagacité ordinaire que l'effort des ennemis tomberoit sur Boulogne et sur Montreuil, il confia la garde de cette première ville, qui étoit bien fortifiée, à Jacques de Coucy, seigneur de Vervins, son gendre, déjà signalé en 1543 par la défense de Landrecies contre toutes les forces de l'empereur. Du Biez se renferma ensuite dans Montreuil, qui fut presqu'aussitôt investi par le duc de Norfolck et le comte de Bures. Malgré la foiblesse de la place, il soutint un siége de près de quatre mois, et força l'ennemi à la retraite. Vervins fut moins habile, ou moins heureux. Assiégé pendant six semaines par mer et par terre par le roi d'Angleterre, après avoir soutenu un assaut meurtrier qui dura sept à huit heures, voyant sa garnison affoiblie, les murailles ouvertes en plusieurs endroits, et n'ayant aucune espérance de recevoir assez promptement des secours, il livra la place à l'ennemi, malgré les larmes et les représentations des bourgeois qu'on forçoit d'abandonner leurs foyers. On se plaignit à la cour de du Biez et de Vervins. On leur fit leur procès, et du Biez fut condamné avec son gendre à perdre la tête : ce qui fut exécuté à l'égard de celui-ci en 1549; et quant à du Biez, le roi Henri II lui ayant fait grace de la vie, il fut enfermé dans le château de Loches. Quelques années après il obtint sa liberté, et revint à Paris, où il mourut accablé de chagrins et d'ennuis en 1553. Henri III fit rétablir sa mémoire, ainsi que celle de Jacques de Coucy, en 1575.

* I. BIFFI (Jean), Milanais, né en 1464, et qui vivoit encore en 1511, a laissé des poésies latines. Comme prêtre, il traitoit de préférence des sujets de dévotion. Il y a cependant aussi de lui un recueil de *Facéties*, adressé à Laurent de Médicis, et imprimé à Rome et à Milan en 1512.

† II. BIFFI (Jean-Ambroise), né à Milan et mort à Louvain dans le 18e siècle, a publié en italien les ouvrages suivans : I. *Rome ressuscitée*, poëme in-8°. II. *Discours sur le feu perpétuel entretenu par les vestales.* III. *Avis sur la connoissance et l'étude des antiquités.*

* BIGI (Louis), surnommé *Pitori* ou *Pictorius*, né à Ferrare, vivoit à la fin du 15e et au commencement du 16e siècle ; il a laissé différens recueils de poésies latines, I. *Opusculorum christianorum libri III*, à Modène, 1498, in-4°, réimprimés à Ferrare en 1514. II. *Hymnorum et epitaphorum liber, nec non et epigrammatum libri II.* III. *Moralium epigrammatum libri IV.* Toutes ces productions, au-dessous du médiocre, n'ont pas empêché l'auteur de se faire cette épitaphe à lui-même :

Stat positus Ludovicus in hoc Pictorius antro,
Æternum Peperit cui sacra musa decus.

BIGLIA (André), moine milanais, mort en 1435, à 60 ans, possédoit parfaitement les langues latine, grecque et hébraïque. On lui doit, I. Un *Traité des progrès de l'ordre religieux des augustins.* II. Une *Histoire des hommes célèbres de Milan*, réimprimée dans le recueil de

Muratori. III. Un *Traité sur l'origine des Turcs.*

† I. BIGNE (Gacé de la), d'une famille noble du diocèse de Bayeux, vécut dans le 14e siècle. Il fut chapelain du roi Jean, et suivit ce prince en Angleterre après la malheureuse journée de Poitiers. Il a laissé un poëme sur la chasse, intitulé le *Roman des oiseaux.* Il fut d'abord imprimé sous un nom étranger, chez Jean Trepperel, sans date. Philippe Lenoir l'a publié de nouveau en 1520, in-4°.

† II. BIGNE (Marguerin de la), issu de la même famille que le précédent, docteur de Sorbonne, et grand-doyen de l'église du Mans, né en 1546 à Bayeux, et vivoit encore en 1591. Il publia, en 1575, une *Bibliothèque des Pères*, en 8 vol. in-fol., qu'il fit réimprimer en 1589, en 9 vol. C'est le premier qui ait entrepris un ouvrage de ce genre. La plus ample édition que nous en avons est en 27 vol. in-fol., à Lyon, 1677. Il y en a une en 16 vol. in-fol., de 1644, qui est estimée, parce qu'elle renferme les petits Pères grecs. On en publia une autre à Cologne en 1694. Le père Philippe de Saint-Jacques a donné un abrégé de cette collection, en 2 vol. in-fol., 1719. On joint ordinairement à la Bibliothèque des Pères, *Index locorum Scripturæ sacræ*, Gênes, 1707, in-fol., et l'Apparat de Nourri, Paris, 1703 et 1715, 2 vol. in-fol. Telle est l'édition la plus complète. La Bigne se distingua aussi par ses *Harangues* et ses *Sermons*. Il donna un *Recueil de statuts synodaux*, en 1578, in-8° ; et une édition d'*Isidore de Séville*, en 1580, in-fol. C'étoit un homme aussi zélé que studieux, qui, ayant essuyé des querelles devant l'official de Bayeux, aima mieux abandonner ses bénéfices que ses travaux. Il se retira à Paris, où l'on croit qu'il mourut.

† BIGNICOURT (Simon de), ancien conseiller au présidial de Reims sa patrie, naquit en 1709, et mourut en 1775. C'étoit un homme versé dans la littérature ancienne et moderne. Nous avons de lui, I. Un recueil de *Poésies latines et françaises*, 1756, in-12 ; ces pièces sont courtes, et le style est en général facile et naturel. II. *L'homme du monde et l'homme de lettres*, 1774, in-12 ; collection de maximes détachées, qu'il avoit d'abord publiées sous le titre de *Pensées et Réflexions philosophiques*, 1755, in-12 : elles offrent trop de choses communes.

† I. BIGNON (Jérôme) naquit à Paris en 1590, d'une famille féconde en hommes illustres. Il n'eut d'autre précepteur que Rolland Bignon, son père, qui lui enseigna les langues, les humanités, l'éloquence, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, la jurisprudence et la théologie en peu d'années, en sorte qu'il se vit presqu'à la fin de ses études en un âge où les autres commencent à peine les leurs. Dès l'âge de 10 ans, il étoit auprès du jeune prince de Condé, pour lui donner de l'émulation. Ce savant prématuré publia alors une *Description de la Terre-Sainte*, 1600, qui auroit fait honneur à un savant consommé. Trois ans après, c'est-à-dire à 13 ans, il composa pour le jeune duc de Vendôme, auprès duquel Henri IV l'avoit mis, un *Traité des antiquités romaines*, 1604, in-8°, et à 14, son livre *De l'élection des papes*, 1605, in-8° : matière neuve qu'il traita avec une érudition qui surprit tous les savans. Scaliger, Casaubon, Grotius, Pithou, de Thou, du Perron, Sirmond, etc., recherchèrent ce jeune homme. Henri IV, qui avoit goûté sa conversation, le plaça en qualité d'enfant d'honneur auprès du dauphin. Un auteur espagnol

ayant établi, dans un gros in-fol., la préséance des rois d'Espagne sur les autres souverains, il le réfuta dans son traité *De l'excellence des rois et du royaume de France*, dédié à Henri IV, in-8°, 1610. Il n'étoit alors que dans sa 19e année. Après la mort funeste de ce prince, il quitta la cour, et alla en Italie. Paul V lui donna des marques de la plus grande estime. Le célèbre Fra-Paolo, enchanté de sa conversation et plein de ses ouvrages, le retint quelque temps à Venise. Bignon, de retour en France, devint avocat-général du grand-conseil en 1620; conseiller d'état, et avocat-général du parlement de Paris en 1626; bibliothécaire du roi en 1642 : place que ses descendans ont occupée. Louis XIII, en la donnant à Jérôme Bignon, lui dit : « Je crois vous faire un présent digne de vous. On a voulu souvent me persuader que vous n'étiez pas dans mes intérêts, mais on n'y a jamais réussi. Je sais que vous m'aimez, et le Fresne ne cessoit de me dire que je prisse confiance en vous, à cause de votre exacte probité. » La reine Anne d'Autriche l'appela, pendant sa régence, aux conseils les plus importans. Il mourut en 1656. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il a donné une édition des *Formules* de Marculphe, avec des notes pleines d'érudition, sur les anciens usages et les libertés de l'Eglise de France, 1666, in-4°. Nous avons une vie de ce grand magistrat, in-12, 1757, par l'abbé Perrault.

† II. BIGNON (Jean-Paul), né à Paris, petit-fils du précédent, abbé de Saint-Quentin, bibliothécaire du roi, l'un des quarante de l'académie française, et membre honoraire de celles des sciences, des inscriptions et belles-lettres, mort à l'Ile-Belle sous Meulan, le 14 mars 1743, à 81 ans, embrassa toutes les connoissances, et protégea tous les gens de lettres. On a de lui, I. Une *Vie du père François Lévesque*, prêtre de l'oratoire, Paris, 1684, in-12. II. Un roman intitulé *Les Aventures d'Abdalla*, qu'il n'avoit pas fini, et qui l'a été par un anonyme dans l'édition de 1773, 2 vol. in-12. Il a travaillé au *Journal des savans*, aux *Explications historiques des médailles* sur les principaux événemens du règne de Louis-le-Grand, ainsi qu'à la *Description du sacre de Louis XV*.

* III. BIGNON (François), Parisien, fut nommé peintre et graveur du roi. On a de lui trente-cinq feuilles représentant les portraits des *Plénipotentiaires et Agens diplomatiques* de la paix de Munster. Il a concouru aussi à la publication des portraits des illustres Français, d'après une collection de tableaux peints par Vouer. Il étoit né en 1640.

† BIGORRE (Gilberte de), fille d'un comte de Bigorre, fut la première reine d'Aragon, par son mariage avec Ramire, qui prit le titre de roi en 1034. Ramire ayant été tué dans une bataille, sa veuve gouverna l'Aragon avec gloire, et partagea l'autorité souveraine avec son fils Sanche Ier.

I. BIGOT. *Voyez* CHATEL, n° III.

* II. BIGOT (Guillaume), médecin, philosophe, et l'un des hommes les plus savans du règne de François Ier, naquit à Laval dans le Maine en 1502. Il fut malheureux dès sa jeunesse; ses études négligées le forcèrent à réparer lui seul le temps qu'il avoit perdu sous ses maîtres. Il acquit bientôt des connoissances très-étendues; il voyagea en Allemagne avec M. du Bellay-de-Langey : arrivé à Tubinge, il y fut reçu professeur en philosophie. S'étant brouillé avec les suppôts de l'université de cette ville, pour avoir

réfuté le système philosophique de Mélanchthon, il se retira, en 1536, à Bale, et y séjourna quelque temps. De là il revint en France, et trouva un asile chez MM. Dubellay. C'est alors qu'on prétend que Pierre Châtel d'Arc-en-Barrois, qui étoit très-bien à la cour de François Ier, l'empêcha par jalousie d'y avoir accès. Mais on peut regarder comme un conte cette anecdote rapportée dans le Ménagiana. On offrit à Bigot une chaire à l'université de Padoue; il préféra aller à Nîmes, où il étoit appelé pour remettre sur pied l'université qu'un nommé Baduellus y avoit commencée. Il se fit encore des querelles dans cette ville : ce qui lui occasionna un voyage à Paris. A son retour il passa par Toulouse où étoit sa femme, dont il avoit déjà deux enfans; il fut convaincu qu'elle ne lui avoit pas conservé la fidélité conjugale, et l'adultère, nommé Petrus Fontanus, fut, dit Bayle, châtié tout comme Abélard; mais le véritable adultère étoit un Ant. Verdanus, ancien valet de Bigot. Sa femme fut enlevée, et Bigot fut accusé du crime de mutilation. On le mit en prison, il faillit périr sur l'échafaud; cependant il obtint sa liberté vers 1549, mais il fut réduit à la dernière misère. C'est alors qu'il publia son *Christianæ philosophiæ prœludium*, Tolosæ, 1549, in-fol. selon les uns, et in-4° selon les autres. Il avoit donné précédemment son *Catoptron; hoc est, ad emendationem juventutis carmen, et alia carmina*, Basileæ, 1536, in-4°; et son *Somnium in quo cum alia, tum imperat. Caroli V describitur ab regno Galliæ depulsio*, Parisiis, 1537, in-8°. On ignore l'époque de la mort de Guillaume Bigot; mais il dit en plusieurs endroits de son *Christianæ philosophiæ prœludium*, que les astres lui promettent de mourir vers le nord et hors de sa patrie; qu'ainsi il souhaite pouvoir être en état de se retirer de cette terre ingrate et d'aller mourir à Metz.

†III. BIGOT (Emeric), né à Rouen l'an 1626, d'une famille de robe, ne s'occupa que de recherches d'érudition. Il mourut en 1689, doyen de la cour de Normandie, avec la réputation d'un des plus savans hommes de son siècle, quoiqu'il n'ait publié que la *Vie de S. Chrysostôme*, par Palladius, 1680, in-4°, en grec et en latin. On n'avoit pu parvenir jusqu'à ce moment à trouver le texte grec de cet ouvrage. Il avoit amassé une riche bibliothèque, vendue en 1706, et dont le catalogue, imprimé in-12 cette même année, est recherché. L'abbé de Louvois en acheta les manuscrits pour la bibliothèque du roi.

* BIHERON (mademoiselle), fille d'un habitant obscur de Paris, naquit vers 1730. Elle mourut en 1785, âgée de 55 ans. Dès ses plus jeunes ans, elle sentit un penchant irrésistible pour l'étude de l'anatomie; mais la position peu aisée de ses parens ne lui permit pas de suivre son goût. Elle eut beaucoup de peine à se procurer quelques livres; et l'occasion d'assister à des dissections ne s'offrit que rarement. Sa passion pour cette étude fut telle, qu'elle engagea des personnes à voler des cadavres de militaires, et de les lui porter pour en faire la dissection. Ordinairement ces cadavres entroient en pourriture lorsqu'on les lui portoit, et, pour attendre l'occasion et le loisir de les examiner anatomiquement, elle fut souvent obligée de les cacher dans sa chambre pendant plusieurs jours. Après avoir acquis les connoissances qu'elles cherchoit, elle s'appliqua à imiter en cire, avec une ressemblance parfaite, les différentes parties du corps, et fut unique dans ce genre de talent. Elle travailla pendant quarante-sept années à per-

fectionner cet art. Jussieu et Villoison, deux médecins à Paris, apprécièrent son mérite, et lui donnèrent des secours. Les autres médecins et chirurgiens la persécutèrent et provoquèrent contre elle la défense de recevoir des élèves. A Londres, où elle se rendit deux fois, elle ne trouva pas plus d'encouragement; Hunter et Hewson, deux célèbres médecins, furent les seuls qui lui rendirent quelque service. Elle n'eut pas le bonheur de présenter ses ouvrages au roi de France, ou à quelque prince. Une circonstance imprévue fut cause que l'empereur Joseph II, lors de son séjour à Paris, ne vit pas son cabinet anatomique. Ayant toujours vécu retirée, elle ne reçut aucune récompense. Elle chercha plutôt à acquérir des connoissances que des richesses. Tous les mercredis son cabinet étoit ouvert, et, après avoir payé trois livres, on avoit la faculté d'y rester à volonté. L'ambassadeur de Russie acheta ce cabinet pour l'impératrice Catherine II.

* BIKHAM (George), graveur anglais, a copié plusieurs *Estampes* de Rembrant, et a gravé, d'après un carton de Rubens, un sujet allégorique représentant la *Paix* et la *Guerre*, l'*Age d'Or* et l'*Age de Fer*. Il est né à Lincoln en 1722.

† BILAIN (Antoine), avocat au parlement de Paris, mort en 1672, publia un *Traité* des droits d'Anne d'Autriche sur divers états de la monarchie d'Espagne, 1667, in-4°, où il discute savamment toutes les questions relatives au partage de la succession de Philippe IV, roi d'Espagne. Duhamel, de l'académie des sciences, le traduisit en latin. Bilain soutient que la renonciation faite par Marie-Thérèse dans son contrat de mariage est nulle, et que la reine de France doit posséder le Brabant, par le droit de dévolution qui transmet les immeubles aux enfans du premier lit, mâles ou femelles, lorsque le mari passe à de secondes noces; ce qui étoit arrivé à Philippe IV. Cet ouvrage servit de manifeste à Louis XIV, lorsqu'il s'avança pour s'emparer des Pays-Bas espagnols. La paix d'Aix-la-Chapelle, conclue en 1668, mit fin aux différents sur la dévolution des Pays-Bas. Les Français rendirent la Franche-Comté qu'ils avoient conquise, et gardèrent plusieurs villes en Flandre.

BILCHILDE, née esclave, fut achetée à Metz, par la reine Brunehaud, pour sa rare beauté. Celle-ci, voulant conserver son autorité sur son fils Théodebert, roi d'Austrasie, et ne soupçonnant pas qu'une fille obscure pût prendre sur lui aucune influence, lui fit épouser Bilchilde. Cependant les graces de la jeune reine, et le charme de son entretien, captivèrent entièrement le monarque; il en eut deux fils et une fille. Tout à coup son amour se changea en fureur, et il fit assassiner Bilchilde en 709.

† BILDERBEK (Christophe-Laurent), jurisconsulte hanovrien, et conseiller à Zell, traduisit en allemand le *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, par Abbadie, avec des additions considérables. L'ouvrage d'Abbadie a été accueilli en Allemagne comme dans le reste de l'Europe. Bilderbek mourut en 1749. On a aussi de lui des ouvrages de jurisprudence.

† BILFINGER (George-Bernard), né à Canstadt en 1693, savant universel, professeur de philosophie à Pétersbourg, et de théologie à Tubinge, mourut en 1750. (On remarque que toutes les personnes de cette famille naissent avec douze doigts et douze orteils.) Ses écrits lui firent un nom en Allema-

gne. Le plus recherché est celui qui a pour titre : *Dilucidationes philosophicæ de Deo, animâ humanâ, mundo, et generalibus rerum affectionibus*. Il étoit partisan de Leibnitz. Les académies de Pétersbourg et de Berlin se l'associèrent.

* BILGUER (Jean-Ulric de), célèbre chirurgien et savant distingué, né le 1er mai 1720, à Coire, pays des Grisons : il étudia d'abord la chirurgie à Strasbourg, sous le célèbre anatomiste Varquin ; de là il se rendit à Paris, où il se perfectionna dans son art. Quelque temps après il alla en Prusse, et y fut nommé chirurgien en chef des armées. Il s'acquit une grande réputation pendant la guerre de sept ans, par ses talens et son humanité. Lorsqu'en 1754 l'académie de chirurgie de Paris proposa la question sur les amputations, il fut de l'avis que, dans le plus grand nombre des cas, l'amputation des membres lésés est inutile. Il conseilla à tous les chirurgiens allemands de ne point recourir aux amputations, et employa lui-même avec succès dans les hôpitaux qui lui étoient confiés les moyens qu'il avoit proposés de conserver les parties lésées. Sa méthode eut sur-tout le plus grand succès après la bataille de Torgau ; elle est développée dans sa *Dissertation inaugurale* du 21 mars 1761 : *De membrorum amputatione rarissimè adhibendâ aut quasi abrogandâ*. Cet écrit important fut traduit dans beaucoup de langues, et deux fois en français par Tissot, et par J. Goulin. Il fut honoré de l'estime de Frédéric et de Joseph II. Pendant la guerre de 7 ans, il donna des leçons publiques aux chirurgiens sur les procédés à suivre dans les hôpitaux des armées. Il publia en 1763 un ouvrage qui est le résumé de ces leçons, sous le titre : *Instructions relatives à la pratique de la chirurgie dans les hôpitaux des armées en campagne* (en allemand.) Elles parurent à Glogaw et à Leipsick, 1763, in-8°. On lui doit encore un avis au public, concernant l'hypocondrie, qu'il a écrit en allemand. On cite une dernière édition de cet ouvrage à Copenhague, 1767. Il mourut le 6 avril 1796, âgé de 76 ans, et après avoir servi la Prusse pendant 54 ans.

* BILKINÉ ou BELKINE, prince sage et guerrier, né vers l'an 1392. Après avoir voyagé et étudié la politique et l'art militaire des différens peuples de l'Asie, il retourna en Arménie et succéda à son père dans le gouvernement de la province de Sunik. Il défit une armée de 110 mille Persans, commandée par Omar, fils de Miranchah ; il remporta en 1428 une victoire complète sur les troupes de Skandar, et il se fit respecter par Chahrouh souverain de Khorassan. Il épousa la fille d'Aleksan, roi de la Géorgie, et défendit les états de son beau-père par ses armes et par sa politique. L'Arménie étoit alors un théâtre de révolutions sans cesse renaissantes ; les ambitieux s'y battoient avec acharnement les uns contre les autres pour la possession de ce royaume, et toutes les familles fugitives ne trouvoient d'asile et de protection que dans les états de Bilkiné. Ce prince gouverna son pays avec sagesse, aimé par le peuple, et redoutable au dehors, il mourut empoisonné vers l'an 1438.

BILLAINE (Louis), savant imprimeur de Paris, mort en 1681, possédoit le grec, le latin, l'italien, l'espagnol et le flamand. Son commerce dans les pays étrangers étoit immense ; ses éditions les plus considérables sont, le *Glossaire* de du Cange, les *Familles Byzanti-*

nes, et la *Diplomatique* du P. Mabillon.

† I. BILLARD (Claude), sieur DE COURGENAY, conseiller et secrétaire de la reine Marguerite, né dans le Bourbonnais en 1540, se livra à la carrière dramatique : il donna d'abord les tragédies de *Saül*, de *Panthée*, de *Genèvre*, d'*Alboin*, de *Polyxène*. Il fut l'un des premiers qui osa mettre sur la scène des actions françaises dans ses autres tragédies de *Mérouée* et de *Gaston de Foix* ; il les recueillit en 1610, les fit imprimer à Paris, in-4°, et les dédia à Henri IV ; il composa dans la même année, après l'assassinat de ce bon roi, sa tragédie de *La Mort de Henri IV*, qui fut représentée devant la reine Marie de Médicis et toute sa cour. Elle a été réimprimée à Paris en 1808. Il a de plus composé un poëme intitulé *L'Eglise triomphante*, en 13 livres de 800 vers chacun, avec deux dédicaces, l'une à la Vierge et l'autre à Marie de Médicis, Lyon, 1618. Cet ouvrage est un amas bizarre et ennuyeux d'aventures romanesques, de digressions hors d'œuvre et de réflexions déplacées. Ce poëte mourut vers le commencement du 17e siècle.

† II. BILLARD (Pierre), né dans le Maine en 1653, entra à l'oratoire en 1671, et mourut en 1726. On a de lui un ouvrage intitulé *La Bête à sept têtes*, contre les jésuites. Ce livre le fit conduire à la Bastille, de-là à Saint-Lazare, et ensuite à Saint Victor. Il finit ses jours à Charenton.

* III. BILLARD (Jean-Pierre), médecin très-instruit, mort à Vesoul en 1790, à l'âge de 64 ans. Il étoit membre de la société royale de médecine et de l'académie d'Arras, auxquelles il a fourni plusieurs dissertations fort intéressantes. On en distingue sur-tout une sur une fausse grossesse singulière et une autre sur un dépôt aux ovaires. Elles sont publiées par M. Billard fils, médecin, qui marche sur les traces de son père ; à ces dissertations sont jointes, 1° *Histoire, analyse et propriétés des eaux minérales des Répes près Vesoul ;* 2° un *Traité sur les différentes espèces de fièvres ;* 3° un *Traité sur les maladies du bas-ventre ;* 4° *sur les maladies de poitrine ;* 5° *sur celles des enfans et des vieillards ;* 6° une *Pratique médicale ;* 7° un *Commentaire sur le 64e Aphorisme d'Hippocrate, section III, relatif aux propriétés du lait employé dans les différentes maladies*, imprimé du vivant de l'auteur ; 8° *Enfin une Dissertation sur la nature, les propriétés et le choix des médicamens antiseptiques*, également imprimée. Tous ces ouvrages, en latin, sont réunis dans un vol. in-8°.

† BILLAUD (Adam), connu sous le nom de *Maître Adam*, menuisier de Nevers vers la fin du règne de Louis XIII, mort en 1662 le 19 mai, fut appelé par les poëtes de son temps *le Virgile au rabot*. Il versifia au milieu de ses outils et de ses bouteilles. Le cardinal de Richelieu et le duc d'Orléans lui firent des pensions. Ses *Chevilles*, 1644, in-4°, son *Vilebrequin*, 1663, in-12, etc. eurent beaucoup de cours. On y trouve, parmi un grand nombre de platitudes, quelques vers heureux. — Sa chanson, *Aussitôt que la lumière vient redorer nos côteaux*, etc. est pleine de verve. Il mourut en 1662 à Nevers, qu'il n'avoit pas voulu quitter pour le séjour de Versailles. Epicurien sans libertinage, stoïcien sans superstition, il allia tellement ces deux sectes, qu'on a dit que, « si

Epicure et Zénon avoient vécu de son temps, il les auroit fait boire ensemble. » Les poëtes de son siècle furent ses amis et non ses envieux. » Maynard assuroit que les Muses ne devoient être assisses que sur des tabourets faits de la main de ce poëte menuisier. » — Le duc de Saint-Aignan lui dit dans des vers agréables : « Que pour les vers et pour le nom il étoit le premier des hommes. » Un pâtissier de son temps se mêloit aussi de faire des vers dont il enveloppoit ses biscuits; celui-ci disoit que si le menuisier, Maître Adam, travailloit avec plus de bruit, lui composoit avec plus de feu. On a prétendu qu'il existoit un troisième recueil de poésies de Maître Adam, sous le titre de *Rabot;* mais on n'en a point encore vu d'exemplaires, et il est présumable qu'il n'existe pas, quoique Ménage et Bayle en parlent.

* BILLET (Pierre), disciple et succeseur d'Hersan au collége du Plessis, forma lui-même les Guérin, Coffin, Grenau, Marin, Rat, qui ont illustré à leur tour l'université de Paris. Il est mort en 1719, à l'âge de 63 ans. On a recueilli de lui quelques pièces de poésie latine dans les *Select. orat. et carm. clar. in univ. Paris. profes.*

† I. BILLI (Jacques de), né en 1533 à Guise en Picardie, dont son père étoit gouverneur, étoit d'une ancienne famille qui subsiste encore. Il mourut à Paris chez Génébrard son ami, en 1581, à 47 ans. Il gouvernoit l'abbaye de Saint-Michel en l'Herm, que Jean son frère lui avoit cédée pour se faire chartreux. On a de lui plusieurs écrits en vers et en prose, et sur-tout des *Traductions des Pères grecs en latin.* Les plus estimées sont celles de S. Grégoire de Nazianze, de S. Isidore de Péluse, et de S. Jean-Damascène. Peu de savans ont mieux possédé la langue grecque. Il se distingua dans d'autres genres. Il composa quelques *Poésies françaises*, 1576, in-8°; *Observationes sacræ*, 1585, in-fol. : ouvrage savant. Sa Vie a été écrite en latin par Chatard, Paris, 1582, in-4°. On l'a trouve aussi à la fin des œuvres de S. Grégoire de Nazianze, de l'édition de 1583.

II. BILLI (Jacques de), jésuite, né à Compiègne en 1602, mort à Dijon en 1679, à 77 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages de mathématiques, dont l'*Opus astronomicum*, Paris, 1661, in-4°, est le plus connu.

* BILLIARD. *Voyez* BILLARD.

† BILLICK (Éverard), religieux allemand, né au village de ce nom vers la fin du 15e siècle, et mort en 1587, entra dans l'ordre des carmes, combattit les principes du luthéranisme, et s'efforça d'en arrêter les progrès à Munster et à Cologne. Il parut avec distinction au concile de Trente, où il prononça un *Discours sur la circoncision*, que Labbe a inséré dans son Recueil. Il réfuta l'ouvrage de Mélanchthon sur la réformation, et laissa en manuscrit une *Histoire du concile de Trente.*

* BILLINGSLEY (Henri), né à Cantorbéry, étudia à Oxford, et fut mis ensuite en apprentissage chez un chapelier de Londres. Il s'établit et gagna beaucoup de bien. Enfin il fut honoré des charges de shériff, d'alderman, et de lord mayor de Londres. Il exerça cette dernière magistrature en l'an 1598, où il fut fait chevalier. Il reçut chez lui Whitehead, quand ce religieux fut chassé de son monastère; il avoit été son maître de mathématiques, et Billingsley devint très-habile mathématicien. Il est le premier qui ait publié les *Elémens d'Euclide* en

anglais. Il y a ajouté des notes tirées des manuscrits de son maître. Cette édition est de Londres, in-fol., 1570. Le docteur Jean Dée y a mis une préface très-savante. Sir Henri est mort en 1716.

† BILLIONI (N. Bussa), actrice célèbre, naquit à Nanci en 1751, d'un fameux danseur de corde, très-renommé dans ce genre de talent : elle fut confiée dès son enfance à Véronèse père, qui, lui trouvant de grandes dispositions pour la danse et le chant, lui donna des maîtres dès l'âge de quatre ans. A dix, elle exécuta un pas de deux avec la célèbre Guimard. A douze, elle fut reçue au théâtre de Bruxelles en qualité de première danseuse et de première chanteuse. Après avoir épousé Billioni, maître des ballets de la comédie italienne à Paris, elle y revint en 1767, renonça à la danse, et se consacra comme chanteuse au même théâtre que son mari. Une grande mémoire, l'intelligence de la scène, de la précision dans le chant, de la légèreté dans la voix, beaucoup de goût lui méritèrent l'accueil du public, et ses regrets lorsqu'elle mourut en 1783.

† I. BILLON (François de), Parisien, secrétaire d'un cardinal français à Rome, acquit une sorte de célébrité par un ouvrage extravagant, et, pour cette raison, recherché; il a pour titre *Le fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*, dédié à Chatherine de Médicis et à quelques autres princesses. Paris, 1555, in-4°. Son épître dédicatoire est datée de Rome, au camp antique de Mars, l'an 1550. On en a fait plusieurs éditions. Billon est mort vers la fin du 16e siècle.

* II. BILLON, horloger de Senlis. Ayant été chassé de la compagnie de l'arquebuse, il attendit, pour s'en venger, le 13 décembre 1789, jour où tous les corps se rendoient à l'église pour la bénédiction des drapeaux de la garde nationale; il tira plusieurs coups de fusil de sa fenêtre, blessa le tambour et le jeune Le Blanc, fils d'un député, et tua M. de l'Orme, chevalier de Saint-Louis, commandant de la compagnie de l'arquebuse. On entra par force dans la maison, dont le meurtrier avoit barricadé sur lui toutes les portes; il se fit alors sauter. Quatorze personnes furent tuées par l'explosion, et un grand nombre d'autres furent blessées.

* BILLOUET (dom Philippe), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rouen en 1684, et mort à Orléans en 1720, enseigna la langue hébraïque dans l'abbaye de Saint-Etienne de Caen, où il professa ensuite la rhétorique. Dom Le Cerf, dans sa Bibliothèque historique et critique des auteurs de la congrégation de Saint-Maur, lui attribue deux ouvrages; mais il est prouvé aujourd'hui que dom Billouet n'en a composé aucun.

† BILLUART (Charles-René), né le 8 janvier 1685 à Revin, petite ville sur la Meuse, à trois lieues de Rocroi, où il mourut en 1757, entra dans l'ordre des dominicains, où il enseigna la théologie, et fut trois fois provincial. On a de lui un *Cours de théologie*, Liège, 1746, 1751, 19 vol. in-8°, dont il donna un *Abrégé*, Liège, 1754, 6 vol. in-8°. Elle a été réimprimée à Venise et à Wurtzbourg, en 3 v. in-fol. Le P. Billuart s'attache plus à la théologie scolastique et à la morale qu'à la théologie dogmatique; il défend vivement les différens sentimens de son ordre.

* BILLY (Antoine *et* Nicolas), étoient frères, et eurent le même goût pour l'art de la gravure, qu'ils exercèrent conjointement. Ils ont gravé à Rome plusieurs sujets de dévotion, d'après les grands maîtres italiens.

* BILON *ou* PILON, docteur, né à Dirag, ville de la grande Arménie, en 643, s'appliqua avec ardeur à l'étude de la théologie et de l'histoire. Il se distingua bientôt parmi les premiers personnages de son pays; il devint l'ami intime de Nerseh, gouverneur général d'Arménie, et lui fut utile par ses conseils dans la direction des affaires d'état. Bilon mourut vers l'an 711, et laissa quelques ouvrages de littérature qui sont, I. Une *Traduction en arménien de l'Histoire de Socrate*. Bilon y ajouta un grand nombre de faits, et la continua jusqu'au temps du deuxième concile d'Ephèse. II. Une *Histoire des patriarches d'Arménie*, en abrégé.

BILOTTA (Vincent), jurisconsulte et poëte italien du 17e siècle, a fait des *Chansons* et la *Tragicomédie de Pâris* Sa famille a produit d'autres jurisconsultes. — Jean-Baptiste BILOTTA a publié des *Questions de droit*, et des *Décisions de la rote*, 1645, in-fol. — Jean-Camille BILOTTA, juge criminel à Naples, a donné un *Traité sur le serment judiciaire*.. — Octave BILOTTA est auteur d'une *Vie de Barthélemi Camérarius*, et d'une *Dissertation historique sur la patrie de saint Gervais*.

* BILS *ou* BILSIUS (Louis de), gentilhomme hollandais, vivoit sur la fin du 17e siècle. Il se vanta d'être l'auteur d'une nouvelle méthode de disséquer sans effusion de sang, et d'avoir le secret d'un baume qui préservoit les cadavres de la corruption, et conservoit aux membres leur flexibilité. La manière dont il annonça sa découverte lui attira des partisans et des détracteurs. Ce secret, tel qu'il eût été, n'est plus rien vis-à-vis de l'art admirable des injections. Les cadavres que de Bils a préparés pour l'université de Louvain ne subsistèrent pas long-temps dans leur entier; ceux qui sont sortis du cabinet de Ruysch durent encore et conservent un air de vie et de fraîcheur. Les divers ouvrages qu'il a publiés sur sa découverte et son secret, ainsi que l'anatomie, ont été recueillis et publiés à Amsterdam, in-4°, 1692, sous ce titre: *L. de Bils inventa anatomica antiquo-nova cum clarissimorum virorum epistolis et testimoniis, ubi adnotationes Joannis ab Hoorne et Pauli Barbette refutantur, interprete Gedeone Buenio.*

† BILSON (Thomas), évêque de Winchester, sa patrie, où il mourut en 1618, gouverna cette église pendant vingt ans. Il fut estimé du roi Jacques Ier, qui le chargea de la *Traduction de la Bible* en anglais, Londres, 1612, in-fol. On a de lui deux autres ouvrages, l'un sur le *Gouvernement de l'Eglise chrétienne*, et l'autre sur la *Descente de J. C. aux enfers*.

† BIMET (N.), chirurgien de Lyon, donna, en 1664, un *Traité d'ostéologie* en vers français. Entreprise bizarre, dont le succès n'a pas couronné l'exécution.

BINASCHI (Philippe), poëte de Pavie, souffrit beaucoup dans l'invasion des Français en Italie. Fait prisonnier de guerre, l'humidité de sa prison lui fit perdre la vue: il s'en consola en cultivant les Muses. Ses *Poésies* ont été imprimées. Binaschi est mort en 1576.

* BINCK (Jacques), Né à Cologne en 1520, est mort à Rome en 1560. Il a gravé au burin, en Italie, plusieurs sujets de sa composition, et d'après des grands maîtres. Quelques pièces de lui sont mises au rang de celles des petits maîtres. Une estampe allégorique, représentant des *Femmes qui forgent un cœur*, est assez recherchée des amateurs.

BINE (Antoine), savant théologien protestant, né à Utrecht le 6 août 1654, mort à Deventer en novembre 1698. Ses principaux ouvrages sont, I. *De calceis Hebræorum.* II. *Christus crucifixus.* III. *Explicatio historiæ de nativitate Christi.* Sa critique est judicieuse, et ses recherches savantes.

BINER, jésuite allemand, mort en 1778, a publié des Annales érudites et recherchées *sur la jurisprudence ecclésiastique.* Elles sont en 7 vol. in-4°, dont on a fait une cinquième édition à Augsbourg, en 1767.

† I. BINET (François), premier général des minimes, et fidèle disciple de saint François de Paule, imita en tout les vertus de son maître. Il travailla si vivement à le faire canoniser, que le cardinal Simonetta lui dit : « Père général, vous avez travaillé pour un saint; un autre travaillera pour vous. » Le P. Binet mourut à Rome en 1520. Il avoit d'abord été bénédictin au monastère de Marmoutier; il se fit minime à 39 ans.

† II. BINET (Etienne), jésuite, natif de Dijon, mort recteur du collége de Clermont à Paris, en 1639, à 71 ans, publia des *Vies des saints*, où la critique n'a pas toujours présidé, et d'autres ouvrages écrits d'un style lâche, diffus et incorrect. Son *Essai sur les merveilles de la nature*, in-4°, publié sous le nom de René François, est moins mauvais. Cet ouvrage parut pour la première fois à Rouen en 1621; il fut réimprimé à Paris pour la douzième fois, 1646, in-8°. Le P. Binet est auteur de plusieurs autres ouvrages oubliés maintenant.

* III. BINET (Etienne), né dans le 16e siècle à Saint-Quentin en Picardie, fut reçu à la maîtrise au collége de Saint-Côme, à Paris, et parvint dans la suite à la place de chirurgien-major des hôpitaux d'armées, et mourut au siége de La Rochelle, en 1627 ou 1628. Ce chirurgien a fait imprimer à Paris, en 1612, in-fol., une *Traduction française des leçons de médecine de Germain Courtin*, docteur régent de la faculté de cette capitale.

* IV BINET (Claude), avocat au parlement, natif de Beauvais, contemporain et ami de Ronsard. On a de lui diverses *Poésies* imprimées en 1573, in-16, à la suite des Œuvres de Jean de La Péruse, dont il fut l'éditeur, et parmi celles faites sur la *Puce de madame des Roches*, qui furent recueillies à Paris en 1583, in-4°; on lui attribue en outre une *Ode sur la naissance et sur le baptême de Marie-Elisabeth de Valois, fille unique de France*, publiée en 1572; *l'Adieu de la France au roy de Pologne, et l'adieu du roy de Pologne à la France*, Paris, 1573; *Adonis* ou *le Trespas du roy Charles IX, églogue ; Rencontre merveilleuse sur les noms tournés du roy et de la royne*, imprimée l'année suiv.; *les Daulphins*, ou *le Retour du roy, églogue marine, avec le chant des sereines, qui est une épithalame sur le mariage du roy Henry III*, Paris, 1575, et *les Plaisirs de la vie rustique et solitaire*, Paris, 1583; enfin, il a traduit en vers français *les Oracles des douze sibylles, extrait d'un livre antique, mis en vers latins par Jean Dorat*, et imprimés in-fol., à Paris, en 1586.

* V. BINET (Pierre), frère du précédent, cultiva aussi la poésie. On trouve trois *Sonnets* de sa composition dans un recueil de son frère, qui parut en 1583, sous le titre des *Plaisirs de la vie rustique*; et on lui attribue un *Poëme de la*

truite, adressé à Ronsard ; *le Vœu du pescheur à Neptune*, et quelques autres pièces de vers latins et français, insérées dans le même recueil.

BING (l'amiral). *Voyez* BYNG.

† BINGHAM (Joseph), savant anglais, naquit à Vakefield en 1668. Nous avons de lui un ouvrage estimé, sous ce titre : *Origines* ou *Antiquités ecclésiastiques*, 1710, 9 vol. in-4°, en anglais. Il a été traduit en latin à Hall, 1724 et suivantes, 10 volum. in-4°, et réimprimé dans la même ville en 1751, et années suivantes, en 11 tomes, formant 8 vol. in-4°. L'auteur de ce livre plein de recherches mourut le 17 août 1723. On a donné le recueil de tous ses ouvrages en 2 vol. in-fol. On y trouve des *Traités de piété, de controverse*, des *Sermons*, etc.

BINI (Séverin), Binius, chanoine de Cologne, donna, en 1606, une édition des *Conciles*, en 4 vol. in-fol. ; puis en 1618, une autre en 9 ; et une troisième en 1638, 10 vol. Elle a été effacée entièrement par celles qui ont paru après. *Voyez* LABBE.

* BINNING (Hugues), théologien écossais, né en 1625, mort à Glascow en 1654. Il fut élève et professeur de philosophie dans ce collége. On a de lui des *Sermons* et des *Traités* publiés en 1 vol. in-4°, à Edimbourg, en 1735.

BINS (Anne de), Flamande, née à Anvers, refusa de se marier pour se livrer plus entièrement à son goût pour la poésie et la littérature. Ses vers sont en flamand, et par conséquent peu connus. Swertius, auteur de l'Athènes Belgique, a consacré ce distique à l'éloge d'Anne de Bins :

Arte pares, Lesbis Sapho, et mea Binsia distant
Hæc solo, vitia hæc dedecet, illa docet.

BINSFELD (Pierre), chanoine et grand-vicaire de Trèves, au commencement du 17e siècle, est auteur de l'*Enchiridion theologiæ pastoralis*, in-8°, et de plusieurs autres écrits de droit canon. Il mourut vers l'an 1606.

† BIŒRNSTAHL (N.), né à Rotarbo en Sudermanie en 1731, dans un état voisin de l'indigence, devint précepteur des enfans du baron de Rudbeck, et parcourut une partie de l'Europe avec ses élèves. A son retour, il fut nommé professeur adjoint des langues orientales à Upsal, professeur de philosophie en 1776 ; et professeur des langues orientales et grecque en 1779, à Lunden. Ayant entrepris, par ordre du roi de Suède, un voyage en Turquie, il mourut à Salonique en 1779. On a de lui des *Lettres* écrites durant le cours de ses voyages, en suédois, traduites en allemand par Groskurd, Leipsick, 1779, in-8° ; et *Suite de ces Lettres*, 1781, in-8°. Les premières présentent des choses intéressantes, et des jugemens impartiaux. On y trouve des anecdotes curieuses touchant Voltaire, qu'il avoit vu à Ferney. La *Suite*, publiée après sa mort, mérite peu d'être lue, soit que les éditeurs aient altéré ces écrits posthumes, comme il n'arrive que trop souvent ; soit que le voyageur se soit lassé d'être sage et équitable. Ses dernières *Relations* sont remplies de jugemens faux, satiriques, calomnieux, et fourmillent d'injustices envers les catholiques.

† I. BION, de Smyrne, poëte grec, sous Ptolomée Philadelphe, florissoit l'an 288 avant J. C. Moschus, son disciple, dit qu'il mourut de poison. Ses *Idylles* offrent des images champêtres, rendues avec beaucoup de délicatesse, une poésie douce et facile, un style élégant et pur. L'édition de cet auteur par Longepierre, avec la traduction française, 1686,

in-12, est peu commune, et contient d'excellentes remarques. Celle de Commelin, par Heinsius, in-4°, 1604, est aussi estimée. Mais celle d'Oxford, 1748, in-8°, avec Moschus, est plus belle. M. Th. Ch. Harles a donné une bonne édition de ces deux auteurs, avec les Notes de J. Heskin, et autres savans, Erlangæ, 1780, in-8°. Celle de J. C. F. Manso, Gotha, 1784, in-8°, est estimée; mais on y a rangé les *Idylles* dans un ordre différent de celui qui existe dans les autres éditions. M. F. Jacob a publié, en 1795, à Gotha, in-8°, une édition très-correcte de Bion et Moschus, les remarques sont peu nombreuses, mais fort bonnes. Les Analecta de Brunck offrent un texte très-épuré de ces deux auteurs. M. J. B. Gail en a donné une traduction française, en 1795, in-18, fig.

† II. BION, de Borystène, disciple de Cratès, puis cynique, s'adonna à la poésie et à la musique, et prononça un grand nombre de sentences et de mots remarquables, ou prétendus tels. Quelqu'un lui ayant demandé quel étoit, de tous les hommes, le plus inquiet? — « Celui qui veut être le plus heureux et le plus tranquille. » — Il disoit, en parlant du mariage, « qu'une femme laide étoit un supplice pour son mari, et que si une belle étoit un sujet de plaisir, c'étoit moins pour lui que pour ses voisins. » — Un envieux lui paroissant avoir l'air triste et rêveur, il lui demanda: « Si sa tristesse venoit de ses propres malheurs, ou du bonheur des autres? » — Il disoit « qu'Alcibiade avoit été dans son enfance la femme de tous les maris, et dans sa jeunesse le mari de toutes les femmes. » Il avoit coutume de dire à ses disciples: « Quand vous écouterez avec la même indifférence les injures et les complimens, vous pourrez croire que vous aurez fait des progrès dans la vertu. » — Il disoit encore: « Honorons la vieillesse, puisque c'est le but où nous tendons tous. » — Bion quitta le manteau et la besace de cynique pour suivre les leçons de Théodore, surnommé l'*Athée*. Il prétendit que la « doctrine de l'empire de Dieu sur toutes choses renfermoit des contradictions, » et par-là il prétendoit prouver deux choses très-différentes: l'une, que tous les voleurs étoient sacrilèges; l'autre, qu'aucun voleur n'étoit sacrilège, et tiroit ces deux conséquences du même principe, et ce principe est une des vérités que la philosophie nous enseigne touchant la nature de Dieu. Le souverain Être, l'astre souverainement parfait, doit posséder l'empire absolu de toutes choses; c'est de lui que tous les autres êtres dépendent; c'est à lui comme à leur auteur et à leur conservateur qu'ils appartiennent. Bion avoit sans doute pour but de réfuter cette doctrine, par deux conséquences contradictoires et pernicieuses qu'il prétendoit en pouvoir tirer. Voici l'une: « Tous ceux qui dérobent les biens de Dieu sont sacrilèges; or, tous les voleurs dérobent les biens de Dieu, car toutes choses lui appartiennent: donc tous les voleurs sont sacrilèges. » Voici l'autre: « Transporter une chose d'un lieu qui appartient à Dieu en un autre qui lui appartient aussi n'est point commettre un sacrilège: or, ceux qui pillent les temples ne font que transporter les choses d'un lieu qui appartient à Dieu en un autre qui lui appartient aussi, car toutes choses appartiennent à Dieu: donc ceux qui pillent les temples ne commettent point un sacrilège. » Sénèque a réfuté solidement ce mauvais argument au chap. VII du liv. VIII *De beneficiis*. Bion, toujours vacillant dans ses opinions, s'attacha ensuite à Théophraste, auprès duquel il apprit à répandre

des fleurs sur la philosophie. On prétend qu'à sa mort il reconnut toutes ses impiétés, et en demanda pardon aux dieux. Bion florissoit 276 avant Jésus-Christ. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Bion, de la secte de Démocrite, et mathématicien d'Abdère. Celui-ci est le premier qui conjectura qu'il existoit certaines régions où les jours et les nuits duroient six mois.

† III. BION (Nicolas), fameux ingénieur, mort à Paris en 1733, à 81 ans, est très-connu par son *Traité de la construction des instrumens de mathématiques*, 1752, in-4°. Cet ouvrage est d'autant meilleur que l'auteur joignoit une savante théorie à une longue pratique. On a encore de lui, *de l'Usage des globes et sphères*, 1751, grand in-8°, et 1752, in-4°. Le portrait de Bion a été gravé, avec cette épigraphe tirée d'Ovide, et dont l'application est heureuse :

Admovet ille oculis distantia sidera nostris.

† BIONDI (Jean-François), né dans une île de la Dalmatie, prétendit descendre des anciens souverains d'Illyrie. Marc-Antoine de Dominis l'engagea à changer de religion, et le conduisit en Angleterre, où le roi Jacques I lui donna une pension, et l'employa en négociations près du duc de Savoie. Il a publié un ouvrage sous le titre de *l'Eromène* qui a été traduit par d'Audiguier, Paris, 1633, en 3 vol. in-8°, ainsi que *l'Historia delle guerre civili d'Inghilterra trà le due case di Lancastro, e Jorc, dopo l'anno* 1377 *sino al* 1509, in Venezia, 1637, 3 vol. in-4°. Il devoit ajouter deux vol. à cette *Histoire*, mais les troubles d'Angleterre le forcèrent à sortir du royaume, parce qu'il étoit connu pour être trop attaché à Jacques I, et ces deux volumes n'ont pas été publiés. La seconde édition de son *Histoire* a paru en 1647, à Bologne, 3 parties, in-4°. Le duc de Monmouth a traduit cet ouvrage en anglais, Londres, 1724, in-fol. Biondi est mort à Aubonne, dans le canton de Berne, en 1644.

BIONDO. *Voyez* Blondus.

* BIRAGO (François), Milanais, seigneur de Mettone et de Sicione, vivoit dans le 12ᵉ siècle ; il composa des *Opere cavallerèsche*, en quatre livres ; *Discorsi*, *Consigli* et *Decisioni*. Parmi les *Consigli* se trouve une apologie de Torquato Tasso, par laquelle on assure que la *Gerusalemme conquistata* lui appartient comme la *Gerusalemme liberata*.

I. BIRAGUE (Clément), graveur en pierres fines, passe pour le premier qui ait trouvé le moyen de graver sur le diamant, qui jusqu'alors avoit résisté à toutes sortes d'outils. Le premier ouvrage qu'il fit en ce genre fut le portrait de don Carlos, infant d'Espagne. Birague étoit Milanais, et vécut long-temps à la cour de Philippe II.

† II. BIRAGUE (René de), étoit né à Milan, d'une maison noble et ancienne. Il se retira en France, pour échapper à la vengeance de Louis Sforce, qui lui reprochoit son attachement pour la France. François I le fit conseiller au parlement de Paris, puis surintendant de la justice. Charles IX lui donna la charge de garde des sceaux en 1570, et celle de chancelier de France en 1573. Birague, les Gondi, les Guise, Catherine de Médicis, tous étrangers qui brouilloient l'état, formèrent et dirigèrent le complot de la Saint-Barthélemi. « Il me semble, dit un historien, qu'on doit en reprocher un peu moins l'horreur à notre nation, que celle des proscriptions aux Romains. Sylla et Auguste étoient Romains. » C'est le sujet d'un très-bon ouvrage de Gabriel Biard, intitulé du Massacre de la Saint-Bar-

thélemi, et de l'influence des étrangers en France durant la ligue, 2 part. in-8°, 1790. Birague y est peint au vrai, p. 1, p. 76. Amelot de La Houssaie prête à Birague un propos bien extraordinaire: « Le roi, disoit-il, ne viendra jamais à bout des huguenots par la voie des armes, au lieu qu'il s'en déferoit aisément par les cuisiniers, c'est-à-dire par le poison. » Grégoire XIII honora Birague du chapeau de cardinal, à la prière de Henri III, qui le déchargea des sceaux. Il avoit été marié avant son entrée dans l'état ecclésiastique. Il disoit ordinairement « qu'il étoit cardinal sans titre, prêtre sans bénéfice et chancelier sans sceaux. » Ce cardinal mourut en 1583, à 78 ans. Il plioit, comme un roseau, dit Mézerai, à tous les vents de la cour, et considéroit plus un valet en faveur que toutes les lois du royaume. L'avocat Servin le peint ainsi : « Ce chancelier étoit Italien de nation et de religion; bien entendu aux affaires de l'état, fort peu en justice. De savoir, il n'en avoit point. Au reste, libéral, voluptueux, serviteur absolu des volontés du roi, ayant dit souvent « qu'il n'étoit pas chancelier de France, mais chancelier du roi de France. » Les Mémoires de Castelnau le caractérisent par ces mots : « Birague étoit un politique aussi dangereux qu'il étoit rusé. » Il fit pendre, en 1575, le capitaine La Vergerie sur un simple propos contre les Italiens qui ruinoient la France, et se chargea lui-même d'instruire son procès où il se trouvoit partie, et de le condamner. Ce cardinal fut enseveli avec beaucoup de pompe. Le roi assista à cette cérémonie en habit de pénitent, et Renaud de Beaune, archevêque de Bourges, en prononça, par son ordre, l'oraison funèbre. On lui éleva un mausolée dans l'abbaye du Val des Ecoliers; Germain Pillon en fut chargé. On le voit actuellement au Musée des Monumens français.

† III. BIRAGUE, gentilhomme italien, de la famille du chancelier, se distingua dans les guerres d'Italie, sous le premier maréchal de Brissac. Ce général ayant formé le projet de s'emparer de Cardé, petite ville de Piémont, lui donna le commandement des troupes destinées à cette expédition. Cette place n'étant défendue que par quatre cents bandits, on s'attendoit à une résistance opiniâtre. Birague, pour les étonner, fait donner brusquement un assaut par ses meilleures troupes, qui furent reçues avec tant de résolution qu'elles demandèrent à faire retraite. « Quoi donc, s'écrie cet intrépide chef, seroit-il possible que le désir de la gloire vous inspirât moins de courage que le désespoir n'en donne à ces brigands ! » Prenant alors lui-même une pique, il arrêta un officier par la main, lui montrant la brèche : « C'est là, lui dit-il, qu'il faut aller mourir, plutôt que de nous sauver par une retraite honteuse. » Son courage ranima celui des soldats. Ils retournèrent à l'assaut et combattirent avec tant d'opiniâtreté qu'ils forcèrent la garnison. Comme elle n'attendoit point de quartier, elle se fit tuer sur la brèche. A la suite du chancelier de Birague, on en voit une douzaine de cette famille qui jouent un rôle en France, sous le règne des Médicis. Tels que Charles de BIRAGUE, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, à la troisième promotion, en 1580 (*voy.* SAINT-FOIX). — Flaminius de BIRAGUE, gentilhomme de la chambre et bel esprit de la cour, auteur de chansons et de satires très-recherchées des bibliomanes. Mais le plus fameux BIRAGUE est celui qui s'est fait connoître sous le nom de capitaine Sacremore. Il appeloit Mayenne son bon maître, ce qui

n'empêcha pas que celui-ci le poignardât lâchement de sa propre main, parce qu'il mettoit un trop haut prix à ses services.

† IV. BIRAGUE AVOGADRO, (Jean-Baptiste), Génois, se distingua en 1640 par ses connoissances en histoire et en jurisprudence. Son ouvrage le plus estimé est *Historia Africana della divisione dell' imperio degli Arabi*, etc. in Venezia, 1650, in-4°. Il sert de suite à l'Histoire des Arabes de Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, qui a été publiée avec celle de George Elmacinus, Lugduni Batavorum, 1625, in-4°. On a traduit l'Histoire de Birague en français, sous le titre *d'Histoire Africaine*, Paris, 1666, in-12. On doit encore à cet auteur *Historia della disunione del regno di Portogallo e della corona di Castiglia*, in Lugduno, 1644, in-4°; seconde édition, Genève, 1646, in-8°; troisième édition, Amsterdam, 1647, in-8°; traduction allemande, 1653, in-12. Quoique Birague fût de Gênes, il prenoit le titre de citadin de Venise. Il a encore composé d'autres ouvrages moins importans que ceux que nous avons cités.

† BIRCH (Thomas), né à Londres en 1703, d'un quaker, abandonna cette secte, et fut chapelain du lord Kilmarnock, exécuté en 1746, parce qu'il favorisoit les intérêts des Stuarts. Les sciences l'occupèrent encore plus que les fonctions ecclésiastiques, et la société royale, dont il étoit membre, le choisit pour son secrétaire en 1752. Il publia *l'Histoire de cette société illustre*, Londres, 1756, 4 vol. in-4°. On a encore de lui, I. *Dictionnaire historique et critique en anglais* de 1734 à 1741, 10 vol. in-fol. Bernard, Lockman, Sale, lui fournirent de bons articles pour *l'Histoire orientale*. Il s'y trouve aussi des mémoires curieux sur divers personnages célèbres d'Angleterre. Chauffepié a beaucoup profité de cette compilation, plus savante que bien écrite, dans son supplément de Bayle. II. *Vie de Bayle*, 1744, in-8°. III. *Portraits des hommes illustres de la Grande-Bretagne*, gravés par Houbraken, avec *une notice de leur vie et de leur caractère*, 1747 à 1752, deux volumes in-folio. IV. *Mémoires sur le règne d'Elisabeth*, 1754, 2 vol. in-4°. Birch étoit curé de Depden dans le comté d'Essex, lorsqu'il mourut en 1766.

BIRCK. *Voyez* BETULÉE.

* BIRD (Guillaume), musicien anglais attaché à la chapelle d'Édouard VI, puis organiste de la reine Elisabeth, il mourut en 1623, âgé de 80 ans. On a de lui un grand nombre de morceaux de musique, dont la composition est très-estimée.

BIREN. *Voyez* BIERON.

* BIRINGUCCIO (Vanoccio), vivoit vers la fin du 15e siècle, et le milieu du 16e; il étoit mathématicien et perfectionna beaucoup les arts relatifs à la guerre. Il servit d'abord les ducs de Parme et de Ferrare, et ensuite la république de Venise. Il fut le premier Italien qui ait écrit sur l'art de fondre et de couler les métaux, sur l'art de fondre les canons, sur la fabrication de la poudre et sur les préparations des artifices. Son livre est intitulé *Pirotechnia nella quale si tratta non solo della diversità delle minere, ma anco di quanto si ricerca alla pratica di esse, e che s'appartiene all' arte della fusione o getto di metalli*, Venezia, 1540, in-4°, Bologna, 1678, in-8°, *ibid*, 1550 et 1558, in-4°. Il a paru de cet ouvrage des traductions latines, l'une à Paris, 1572, in 4°, l'autre à Cologne, 1658, in-4°. Jacques

Vincent, à Paris, en donna en 1556, in-4°, une traduction française. Cet ouvrage est encore estimé des gens de l'art.

* BIRKENHEAD (sir Jean), écrivain politique, né en 1616 à Northwich en Angleterre, élève d'Oxford. Dans le temps des guerres civiles, il dirigeoit un journal périodique appelé *Mercure aulique*, et qui étoit en faveur à la cour. Il a publié encore beaucoup de pamphlets contre ceux qui s'étoient alors emparés du pouvoir. Il fut arrêté pour ces écrits, et détenu longtemps; mais à la restauration, il fut créé chevalier et maître des requêtes puis élu membre du parlement pour Wilton. Il mourut en 1679.

* BIRKENMEYER *ou* BURGMAYR (Jean), habile peintre du 16e siècle, né en 1473 (suivant d'autres, en 1463), à Augsbourg, étoit disciple et imitateur d'Albert Dürer, et un des meilleurs peintres de son temps, soit à l'huile, soit à fresque. Lui et son maître perfectionnèrent beaucoup l'art d'imprimer avec des couleurs. A Augsbourg, il existe encore beaucoup de tableaux de cet artiste, entre autres celui représentant *les Pélerins qui visitent les sept églises à Rome.* Les belles gravures en bois, au nombre de 234, qui se trouvent dans l'ouvrage intitulé *Der Weise Konig*, petit in-fol., sont de lui.

BIRMAH (Mythologie). Divinité indienne, et le premier des anges créés par l'Etre suprême, étoit chargé d'exécuter les actes de puissance et de gloire; à la différence de Bistnoo, le second ange créé, dont la fonction étoit d'exécuter les actes de clémence et de bonté.

† BIROAT (Jacques), né à Bordeaux, entra dans la compagnie de Jésus, et passa ensuite dans l'ordre de Cluni. Il devint prieur de Beussan, de l'ordre de Cluni, conseiller et prédicateur du roi, et mourut vers l'an 1666. Nous avons de lui des *Sermons* et des *Panégyriques*, en plusieurs volumes in-8°, qui sont aujourd'hui le rebut de la chaire, quoiqu'ils eussent eu de la vogue dans leur temps. On sent que l'auteur possédoit la théologie, mais qu'il avoit conservé la marche de l'école. Chaque discours est divisé en trois parties, et chaque partie en trois sections.

† I. BIRON (Armand DE GONTAULT, baron de), d'une famille ancienne du Périgord, fut page de la reine Marguerite de Navarre. Choisi par le maréchal de Brissac pour porter le guidon de sa compagnie de cent hommes d'armes, il signala sa valeur dans les guerres de Piémont. Une blessure qu'il reçut à la jambe pendant le siége du fort Marin le rendit boiteux pour le reste de ses jours. Le feu des guerres civiles s'étant allumé, il se distingua par son courage et sa prudence aux batailles de Dreux, de Saint-Denys, de Montcontour. Ses exploits furent récompensés par le bâton de maréchal de France en 1577, et ensuite par la lieutenance générale de Guienne, où il remporta divers avantages sur les réformés. Il avoit été nommé huit ans auparavant, en 1569, grand-maître de l'artillerie. Cette place le sauva du massacre de la Saint-Barthélemi, parce que, s'étant mis en état de défense, il intimida ceux qui auroient osé l'attaquer; il garantit de même plusieurs de ses amis, réfugiés dans sa maison. L'année suivante, il négocia la paix avec les calvinistes, et fut secondé par Henri de Mesme. (*Voyez* MESME, n°. II.) En 1583, Henri III l'envoya dans les Pays-Bas pour secourir le duc d'Alençon;

mais il y fut défait par le duc de Parme. Après la mort funeste du roi, il fut un des premiers qui reconnurent Henri IV. Il le servit utilement aux journées d'Arques, d'Ivri, etc., et lui soumit une partie de la Normandie. Il fut tué au siége d'Epernai en Champagne, d'un coup de canon, le 26 juillet 1592, âgé de 65 ans selon les uns, et de 68 selon les autres. Il avoit commandé dans sept batailles, et y avoit reçu sept blessures. Il aimoit les livres, et écrivoit soigneusement sur ses tablettes ce qu'il lisoit de meilleur ou de plus piquant. Il avoit composé des *Commentaires*, dont l'historien de Thou regrette la perte. Il étoit fort zélé pour la religion catholique. Ce fut lui qui dissuada Henri IV de se retirer en Angleterre ou à la Rochelle, et qui lui persuada de tenir tête au duc de Mayenne. Il fut le parrain du cardinal de Richelieu, et lui donna son nom d'Armand. Il se glorifioit d'avoir passé par tous les grades, depuis celui de soldat jusqu'à celui de général, et disoit que c'étoit ainsi qu'il falloit devenir maréchal de France. Sa devise étoit une mèche allumée, avec ces mots : PERIT, SED IN ARMIS. Jamais il ne pardonnoit les fautes militaires, quoiqu'il dissimulât toutes les autres. Durant les guerres de religion, il vouloit faire brûler une maison. L'officier qu'il enchargeoit, craignant d'être un jour recherché, demanda qu'on lui donnât l'ordre par écrit. « Ah, corbleu ! dit Biron, êtes-vous de ces gens qui craignent tant la justice ? Je vous casse ; jamais vous ne me servirez : car tout homme de guerre qui craint une plume craint encore plus une épée. » Biron fit, dans une marche, une chute de cheval, qui le mit dans l'impossibilité de continuer à commander l'armée. Pour ne blesser aucun de ceux qui pouvoient prétendre au commandement, il leur laissa le choix d'un chef : ils donnèrent leurs voix au duc de Biron, son fils, qui n'avoit que 15 ans. Le maréchal de Biron, ayant été fait, en 1581, chevalier du Saint-Esprit, affecta de ne produire que peu de titres. Il allégua ses exploits comme la preuve la plus authentique de sa noblesse. « Il n'apporta, dit Brantôme, que cinq ou six titres fort antiques », et les présentant au roi et à messieurs les commissaires et inquisiteurs : « Sire, dit-il, voilà ma noblesse ici comprise. » Puis mettant la main sur son épée : « Mais, sire, ajouta-t-il, la voici encore mieux. » Indépendamment de Charles qui suit, le maréchal de Biron eut un autre fils, qui a continué sa postérité.

II. BIRON (Charles DE GONTAULT, duc de), fils du précédent, pair, amiral et maréchal de France, fut confident et favori de Henri IV. Ce monarque érigea pour lui la baronnie de Biron en duché-pairie. Il se distingua dans toutes les occasions. A la bataille d'Ivri, donnée en 1590, il commandoit le corps de réserve. Borné par sa position à faire bonne contenance, il ne se battit point, parce qu'il ne devoit pas le faire : « Sire, dit-il à Henri IV, qui avoit montré la plus grande bravoure dans cette journée, vous avez fait mon personnage, et j'ai fait le vôtre. » Le baron de Biron, son fils, fit aussi des prodiges de valeur. Henri IV, très-touché des preuves qu'il avoit données de son courage, écrivit au maréchal : « Quoique vous soyez le père, vous n'aimez pas tant votre fils que moi. Je puis dire de lui et de moi : *Tel maître, tel valet.* » Le maréchal ne se signala pas moins aux siéges de Paris et de Rouen, et au combat d'Aumale en 1594. Il fut blessé la même année au combat de Fontaine-Française. Le roi le dégagea lui-même, dans cette journée,

au milieu des arquebusades, le trouvant tout percé de coups d'épée. Il se signala encore contre l'Espagne aux siéges d'Amiens, de Bourg en Bresse. Il fut ambassadeur en Angleterre, à Bruxelles et en Suisse. Le roi le combla de bienfaits; mais le maréchal eut la lâcheté de conspirer contre son maître. Lorsque le duc de Savoie vint en France, Biron se lia étroitement avec lui, malgré l'avis de Henri IV, qui lui dit un jour: « Ne laissez point approcher cet homme-là de vous; c'est une peste, il vous perdra. » Cette prophétie s'accomplit bientôt. Biron traita secrètement avec la Savoie et l'Espagne, qui le flattoient de la souveraineté du duché de Bourgogne et de la Franche-Comté, qu'on devoit lui donner, avec une fille du roi d'Espagne. Son dessein fut découvert par une gentilhomme nommé Lafin, qui le trahit indignement. (*Voyez* FEVRE, n° V.) Dès que le maréchal fut arrêté, il désavoua les projets qu'on lui prêtoit, et s'en déclara coupable ensuite, avec une foiblesse qui ne répondoit guère au courage qu'il avoit montré. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et cet arrêt fut exécuté le 31 juillet 1602. Les parens de Biron demandèrent sa grace, et, pour toucher le roi, ils parlèrent de l'ignominie que le supplice du coupable feroit rejaillir sur eux. Henri IV répondit: « De pareilles punitions ne déshonorent pas les familles. Je n'ai pas honte d'être descendu des Armagnacs et du comte de Saint-Pol, qui ont péri sur l'échafaud. » Biron fut décapité à la Bastille, parce qu'on redoutoit une émeute. Foible et furieux dans ses derniers instans, il eut la double honte d'avoir mérité la mort, et de ne pas savoir mourir. « Qu'on ne m'approche pas, s'écria-t-il en jurant sur l'échafaud; si l'on me met en fougue, j'étranglerai la moitié de ce qui est ici. » On trouve une longue relation de la conspiration de Biron, et de son jugement, dans les Mémoires secrets, tirés des archives des souverains de l'Europe, et dans le Dictionnaire de Robinet, au mot *Biron*. Sa passion pour le jeu étoit extrême; il y perdit dans une année plus de 500,000 écus. Jamais homme ne fut plus vain. Il ne cessoit de dire du bien de lui-même, et du mal des autres. Il n'avoit pas honte de se préférer aux plus grands capitaines de l'antiquité. Henri IV disoit des deux maréchaux de Biron « qu'il avoit eu beaucoup à souffrir de l'ivrognerie du père, et des incartades du fils. » Celui-ci parloit du roi sans aucun ménagement. Il disoit, en présence de tous les courtisans, qu'il étoit d'une avarice épouvantable pour les choses nécessaires, et d'une prodigalité sans exemple pour ses amours. Au siége d'Amiens, Biron lui dit tout haut qu'il avoit grand tort d'y avoir amené sa maîtresse, et que ce scandale faisoit murmurer les soldats, et les rendoit moins ardens à le servir. On est fâché néanmoins que Henri IV n'ait point pardonné à Biron, qui avoit été son intime ami, son compagnon de fortune, son frère d'armes. Il fut élevé dans le calvinisme, puis se fit catholique par convenance; à seize ans il avoit déjà changé deux fois de religion, et il n'eut toute sa vie que de l'indifférence pour l'une et pour l'autre doctrine. Quant aux principes de la morale, dit Anquetil, il les ignora, ou les méprisa comme au-dessous de lui. On l'accoutuma de bonne heure à faire plier la règle sous ses goûts et ses intérêts. Toujours victorieux à la guerre, constamment heureux dans ses entreprises, redouté dans la société, et jamais contredit, excusé sur ses fautes, applaudi dans ses succès, il devint fougueux, opiniâtre, présomptueux. Il auroit voulu se rendre

le centre de tout, et que « rien, disoit-il à Henri IV, n'eût été fait par autre que lui. » Sa langue, comme celle de tous les gens vains, étoit fort légère. Le roi l'excusa longtemps; et quand on venoit lui rapporter les propos inconsidérés du maréchal, propos qui tomboient quelquefois directement sur le monarque, sur ses mœurs, sur son gouvernement, Henri répondoit : « Je crois bien tous ces langages du maréchal; mais il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre ses rodomontades, jactances et vanités. Il faut en supporter, comme d'un homme qui ne sait pas plus s'empêcher de mal dire d'autrui et de se vanter excessivement lui-même, que de bien faire lorsqu'il se trouve en une occasion le cul sur la selle et l'épée à la main. » Il lui auroit fallu une continuation d'occupations attachantes, telles que la guerre en fournit; faute de cela, il donna dans tous les excès du luxe, dans toutes les dépenses. L'énormité de ses pertes au jeu l'effrayoit lui-même. « Je ne sais, disoit-il, si je mourrai sur un échafaud; mais je sais bien qu'au moins je mourrai à l'hôpital » : funeste alternative, qui en effet attend quelquefois les joueurs effrénés! Biron éprouva que, du gros jeu au crime, il n'y a souvent qu'un pas. Livré à ses réflexions, après de grandes pertes, il s'irritoit contre le roi, qui le laissoit manquer d'argent. Il blâmoit son avarice et son ingratitude : jamais, à l'en croire, le monarque n'avoit assez payé ses services. Il regrettoit ces temps de troubles où les pillages remplissoient les vides de sa prodigalité; et, pour fournir à ses profusions, tout lui paroissoit permis, dût-il replonger le royaume dans les horreurs de la guerre civile, dont sa valeur avoit contribué à le tirer. (*Voyez* la Relation curieuse de son procès par Jacques de La Guesle.) — Louis-Antoine de GONTAULT, duc de BIRON, maréchal de France, et colonel du régiment des gardes-françaises, né en 1701, et mort le 29 octobre 1788, étoit de la même famille. Il ne laissa point d'enfans de son mariage avec Pauline-Françoise de La Rochefoucault de Roye. La bravoure et la bonté formoient son caractère. Il introduisit une excellente discipline dans le régiment confié à ses soins, pourvut à l'éducation des enfans destinés à y entrer, et fonda un hôpital pour les malades. Son père, Charles Armand, fut maréchal de France comme lui, et mourut à Paris en 1756.

† III. BIRON (Armand-Louis DE GONTAULT), duc de Lauzun, colonel du régiment des hussards de ce nom, maréchal de camp au service du roi de France, député de la noblesse du Quercy aux états-généraux, naquit à Paris en 1753. En 1778, il quitta les plaisirs où sa jeunesse et son penchant l'entraînoient, pour aller combattre, sous Wasington, dans les déserts de l'Amérique; il y détruisit la cavalerie anglaise, à la tête d'une légion qu'il avoit formée en cosaques. De retour en France, et membre de l'assemblée nationale, il fut accusé d'avoir pris part aux événemens des 5 et 6 octobre 1789, et d'avoir paru avec le duc d'Orléans au milieu des assassins; il monta plusieurs fois à la tribune pour disculper ce dernier, avec lequel il étoit intimement lié. Au commencement de décembre, il fut nommé au commandement de la Corse par le roi; mais une discussion s'étant ouverte pour que les députés ne pussent pas accepter de place à la cour, il s'empressa de renoncer à ce commandement. Lors de la fuite du roi, en 1791, il accepta la mission de faire prêter serment aux troupes qui se trouvoient rassemblées dans

les départemens du nord, et fit avec le général Rochambeau la visite des frontières. En janvier 1792, il partit en Angleterre, chargé d'une mission secrète auprès du cabinet de Saint-James; Biron y fut arrêté pour dettes, et mis en prison, d'où il ne sortit qu'en donnant caution. Revenu dans sa patrie, il reprit son poste à l'armée du Nord, et se livra tout entier aux opérations militaires; un *Mémoire* qu'il publia sur la défense des frontières de la Sarre et du Rhin, parut rempli de vues sages et utiles; la confiance du conseil exécutif fut le prix de ses talens; il obtint le commandement de l'armée du Rhin, et alla remplacer ensuite le général Anselme à l'armée de Nice; et c'est alors qu'il fut chargé d'arrêter le fils du duc d'Orléans, qui étoit à son état major; il remplit cet ordre avec une facilité qu'on ne devoit pas attendre d'un ami de ce prince. Bientôt après on lui retira le commandement de l'armée d'Italie pour l'envoyer dans la Vendée. Il rendit dans ce nouveau poste tous les services que les circonstances purent permettre; il reprit Saumur aux Vendéens, et concourut à leur défaite à Parthenay; mais la convention, qui vouloit éterniser les malheurs d'une guerre civile, le rappela. Renfermé presque aussitôt à Sainte-Pélagie, et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il y fut condamné à mort le 22 décembre 1793, comme convaincu « d'avoir conspiré contre la république, en faveur du tyran Capet. » Ce général montra une intrépidité singulière dans ce moment. Lorsqu'il traversa la cour du Palais, il salua les prisonniers rassemblés sur son passage avec cette politesse qui l'avoit fait passer pour l'homme le plus aimable de la cour. « C'est fini, messieurs, leur dit-il, je pars pour le grand voyage. » Rendu dans la triste chambre d'où l'on ne sortoit que pour marcher au supplice, il demanda une bouteille de vin de Bordeaux et une volaille, but toute la bouteille, et mangea la volaille avec autant d'appétit que s'il se fût trouvé dans les circonstances les plus heureuses de sa vie. Il fit demander à la concierge un livre, lut pendant quatre heures, et se coucha paisiblement sur le grabat qui lui étoit destiné. Les deux gendarmes qui le gardoient l'entendirent ronfler une partie de la nuit. L'histoire a loué l'intrépidité d'Alexandre et du grand Condé, dormant profondément la veille d'une grande bataille où leur génie leur assuroit la victoire. Le général Biron, trop sûr de mourir, montra sans doute un courage plus grand que celui de ces deux héros. Le jour de son supplice, il se lève aussi calme que le vainqueur d'Arbelles et celui de Rocroy, et fait prier la concierge de vouloir bien lui faire apporter des huîtres; il les mangeoit encore, lorsque l'exécuteur entre pour le conduire à l'échafaud: « Mon ami, lui dit Biron, veux-tu bien permettre que je finisse ma dernière douzaine d'huîtres? » Le bourreau le regarde stupéfait. Biron achève, et marche à la mort avec son sang-froid ordinaire. Les uns assurent qu'il mourut républicain et déiste; d'autres rapportent qu'en montant sur l'échafaud, il regarda tristement le ciel, en disant: « J'ai été infidèle à Dieu, à mon ordre et à mon roi. Je meurs plein de foi et de repentir. »

* IV. BIRON. *Voyez* BIERON.

* BIROTEAU (Jean-Baptiste), de Perpignan, député des Pyrénées orientales à la convention. Le 30 septembre 1792, il fut un des commissaires chargés d'examiner les papiers du comité de surveillance; et, dans un rapport à ce sujet, il dit « qu'on avoit déjà reconnu que plusieurs personnes massacrées dans les premiers jours de ce mois étoient

innocentes. » Il ajouta « que le comité et la commune étoient composés d'intrigans », et conclut à ce qu'on organisât une force départementale pour défendre la convention. Envoyé, en novembre, dans le département d'Eure-et-Loire, il fut sur le point d'être massacré par le peuple, furieux du projet de supprimer le traitement des prêtres. Le 3 décembre 1792, au moment de l'instruction du procès du roi, il déclara « que long-temps avant le 10 août il avoit décidé dans son cœur la mort de Louis XVI. » Cependant, lors du jugement, il demanda l'appel au peuple, et ne vota pour la mort qu'à condition que l'arrêt ne seroit exécuté qu'à la paix définitive, et après l'expulsion de tous les Bourbons. Le 19 février, il demanda la poursuite des crimes du 2 septembre, et le 1er mars, il dénonça le comité de surveillance de la commune de Paris. Lorsque, le 9 mars, Carrier proposa l'établissement d'un tribunal révolutionnaire, Biroteau voulut en vain discuter cette proposition. Le 1er avril, au milieu des débats entre les *girondins* et les *montagnards*, Biroteau rapporta que dans une séance du comité de défense générale, où l'on traitoit des moyens de sauver la patrie, Fabre d'Eglantine, connu par ses liaisons avec Danton, avoit proposé indirectement un roi. Le 15, une députation de trente-cinq sections de Paris demanda l'expulsion de Biroteau, ainsi que des membres les plus marquans du parti de la Gironde. Le 15 mai, il fut accusé d'avoir, par sa correspondance, jeté de la défaveur sur les députés chargés de missions dans les départemens. Le 18, Biroteau accusa Robespierre d'hypocrisie. Le 31 mai ayant amené la chute de son parti, il fut arrêté; mais il vint à bout de se soustraire à la surveillance de son gendarme, et alla porter à Lyon les premiers germes de l'insurrection. Le 28 juillet, il fut déclaré traître à la patrie, comme chef d'un congrès départemental tenu dans cette ville. Pendant le siége qu'elle soutint, il fut se cacher dans les environs de Bordeaux, où il ne trouva plus d'asile dès qu'un décret eut prononcé la peine de mort contre ceux qui recèleroient les proscrits. Il fut conduit à la commission militaire de Bordeaux, et de là à l'échafaud, le 24 octobre 1793. La convention accorda des secours à sa veuve.

BISAGNI (François), né à Messine, chevalier de Malte, a publié en 1642 un Traité italien *sur la peinture*. Les préceptes en sont clairs et judicieux.

BISALTIS (Mythol.), nymphe d'un beauté singulière, fut enlevée par Neptune, et changée par ce dieu en brebis, pour la dérober aux poursuites de ses nombreux amans. Sous cette forme, elle devint mère du belier qui porta Phryxus à Colchos, et dont la toison a été rendue si célèbre par l'expédition des Argonautes.

BISATIMA, veuve d'un riche visir, s'étoit retirée dans l'île d'Ormus. Ferragut-Schak, qui régnoit sur la Perse en 1596, en devint amoureux. Pour se délivrer de sa poursuite, elle lui promit de l'épouser lorsqu'il auroit découvert, pour les besoins de la ville de Turon-Puka, une autre source d'eau douce que celle qui arrosoit les vergers du souverain. Elle croyoit la chose impossible; cependant le roi trouva une eau de source, et la fit passer dans une fontaine publique; mais Bisatima ne voulut point remplir sa promesse.

* BISCAINO (Barthél.), peintre d'histoire et graveur, passa à l'école de Valério Castelli, après avoir reçu

de son père les premiers élémens du dessin et de la peinture. Cet artiste, à qui le talent promettoit une juste célébrité, avoit à peine atteint sa 25e année lorsqu'il périt au nombre des victimes qui attristèrent la ville de Gênes en 1657. Ses tableaux, qui présentent une touche fine et délicate, se font encore remarquer par l'élégance des figures. Il a gravé à l'eau-forte quelques sujets de dévotion, et d'autres de sa composition. Il étoit né à Genève en 1622.

* BISCHOFWERDER (M. de), général prussien, et ministre plénipotentiaire de cette puissance au congrès de Systhove. Il contribua beaucoup aux déterminations qui y furent prises, et fut comblé de marques d'intérêt de la part de l'empereur, qui lui fit présent d'une boite ornée de son portrait. C'est lui qui, de concert avec lord Eglin, fit naître l'idée de l'entrevue du roi de Prusse et de l'empereur à Pilnitz. Il se rendit secrètement à Vienne, et aux conférences de Mantoue. Il servit d'aide-de-camp au roi de Prusse dans la campagne, et fut ensuite envoyé comme ministre à Francfort. Il quitta cet emploi en 1794, et mourut à Berlin au mois d'octobre 1803. Si l'on en croit Mirabeau, dans ses Mémoires sur la cour de Prusse, M. de Bischofwerder étoit un des disciples les plus zélés de la secte des illuminés, si répandus dans le nord de l'Allemagne.

BISCHOP (Nicolas), célèbre imprimeur de Bâle, beau-frère de Froben, a donné d'anciennes éditions qui sont correctes et recherchées. Gesner lui dédia le dernier livre de ses Pandectes. Il avoit pris pour devise une crosse, surmontée d'une grue, symbole de la vigilance.

BISCIOLA (Lelius), jésuite de Modène, mort à Ferrare en 1613, est auteur d'un *Abrégé des annales ecclésiastiques de Baronius*. Son frère, jésuite comme lui, a laissé divers ouvrages de piété et de controverse.

† BISCIONI (Antoine-Marie), chanoine de Saint-Laurent, sa patrie, et bibliothécaire du grand-duc de Toscane, mort le 4 mai 1756, à l'âge de 81 ans et huit mois. Il s'est fait un nom dans les lettres par le zèle infatigable avec lequel il a travaillé à faire connoître les richesses de la bibliothèque qui lui avoit été confiée en 1741. On lui doit, outre le Catalogue raisonné des manuscrits orientaux de cette bibliothèque, qui n'a été publié qu'après sa mort par son collègue Giulianelli, un nombre considérable d'excellentes éditions des auteurs de son pays, qu'il a enrichies de notes savantes, telles que celles des Poésies de Grazini, dit *Lasca*; des Œuvres en prose du Dante et de Bocace, du Malmantile de Lippi. On a aussi de lui une comédie intitulée *Régulus*, et plusieurs autres ouvrages restés manuscrits.

* BISET (Charles-Emmanuel), peintre, né à Malines en 1638. Il vint à Paris, où il fut occupé à peindre pour la cour et pour différens seigneurs; il retourna ensuite en Flandre, et fut s'établir peu de temps après à Anvers, où il se maria, et devint directeur de l'académie de cette ville en 1647. Il étoit paresseux à l'excès. Les tableaux de Biset représentent des *Bals*, des *Concerts*, des *Feux*, des *Assemblées galantes* et des *Toilettes*. Ses compositions sont riches et spirituelles, mais souvent un peu libres; son dessin est assez correct, sa touche fine, son pinceau flou; mais sa couleur tire un peu sur le gris. Le tableau le plus considérable de ce peintre étoit à An-

vers dans la salle de la confrérie des arbalétriers. Il y a représenté l'histoire de *Guillaume Tell*, au moment où il fut forcé d'abattre d'une flèche la pomme placée sur la tête de son fils.

* BISHOP (Samuel), théologien et poëte anglais, né à Londres en 1731. Il mourut en 1795. Ses *Poëmes* précédés de sa Vie ont été publiés en 2 vol. in-12.

* BISI (frère Bonaventure), prit l'habit de l'ordre de Saint-François, après avoir commencé la carrière des beaux-arts dans l'école de Lucio Massari. Il réussit assez bien à réduire en petit les principaux ouvrages du Guide et d'autres maîtres. Il reste de lui quelques gravures à l'eau-forte d'après eux. Il est mort en 1662.

* BISOGNO (Gennaro del), philosophe, mathématicien, astrologue et médecin du 17e siècle, naquit à Naples, où, après de bonnes études, il enseigna la médecine théorique dans l'université de cette ville. Toppi, qui parle de ce médecin dans sa Bibliothèque napolitaine, lui attribue un ouvrage intitulé *Doctrinæ morborum particularium censura sceptica.*

* BISSARIO (Matthieu), célèbre jurisconsulte du 17e siècle, né d'une noble famille de Vicence dans l'état de Venise, qui avoit le droit de conduire le nouvel évêque jusqu'au palais épiscopal. Il est resté de lui quelques *Discours* manuscrits dans la bibliothèque du Vatican.

* BISSCHOP (Jean de), né à La Haye en 1646, mort à Amsterdam en 1686; peintre et dessinateur hollandais, ne voulut prendre les leçons d'aucun maître. Il s'exerça tellement de lui-même, sur-tout à Amsterdam, qu'il acquit du talent. Il a même gravé à l'eau-forte plusieurs sujets d'après Annibal Carache et autres.

* I. BISSET (Charles), médecin anglais. Après avoir achevé ses études à Edimbourg, il fut chirurgien des armées, et voyagea quelques années. A son retour, il s'établit à Skellon au comté d'Yorck. Il est mort en 1791, âgé de 75 ans. On a de lui, I. *Essai sur la théorie et la construction des fortifications*, 1753, in-8°. II. *Traité sur le scorbut*, in-8°. III. *Essai sur la constitution médicale de la Grande-Bretagne*, in-8°, 1762.

* II. BISSET (Robert), né en Ecosse, a étudié à Edimbourg, où il a été reçu docteur en droit. Il alla ensuite à Londres, puis ouvrit une école à Chelsea. Le produit de ses travaux littéraires formoit presque tout son revenu. Il mourut en 1805, âgé de 46 ans. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. Un *Essai sur la démocratie*, in-8°. II. *La Vie de Burke*, 2 vol. in-8°. III. *L'Histoire du règne de George III*, et quelques *Romans*.

BISSI. *Voyez* THIARD.

BISSO (François), de Palerme, se rendit célèbre dans l'exercice de la médecine, et fut nommé par Philippe II, en 1581, premier médecin de Sicile. Divers écrits sur les *Fièvres*, l'*Erysipèle*, *etc.*, ont prouvé son savoir. On lui doit aussi l'*Oraison funèbre du marquis de Pescaire*, vice-roi de Sicile.

*BISSUS (François), médecin du 16e siècle, né à Palerme, et mort dans cette ville le 20 janvier 1598, étoit tout à la fois habile médecin, orateur éloquent, et bon poëte. Il fut si heureux dans la cure des maladies, que, lorsqu'on vouloit parler d'un homme qui s'y distinguoit, on disoit, par manière de proverbe: « C'est un autre Bissus. » En 1580,

il fut nommé à l'emploi de premier médecin du royaume de Sicile. On a quelques ouvrages de lui, comme, I. *Apologia in curatione ægritudinis Francisci-Ferdinandi Avalos, Piscariæ marchionis et Siciliæ proregis*, Palerme, 1571, in-4°. II. *Oratio in obitu Francisci-Ferdinandi Avalos. Epistola medica de erysipelate.* III. Une *Pièce de théâtre* qui fut représentée à Palerme, aux dépens du public, pendant le carnaval de 1573.

* BITAUBÉ (Paul-Jérémie), naquit en 1730 à Kœnigsberg, ancienne capitale de la Prusse, d'une de ces familles françaises que la révocation du trop fameux édit de Nantes força de s'expatrier. Il fut destiné à l'état ecclésiastique; mais son goût pour les belles-lettres trompa l'intention de ses parens. Il avoit trente ans lorsqu'il publia son premier essai d'une nouvelle *Traduction d'Homère*. Cet essai, qui fut couronné d'un brillant succès, annonça avantageusement celui qui devoit être le premier des traducteurs de ce grand poëte. Il fut suivi deux ans après d'une traduction libre en vingt-deux chants au lieu de vingt-quatre qui lui avoient paru trop longs. Il donna en 1764 sa *Traduction* complète de l'Iliade. La deuxième édition parut en 1780, la troisième en 1787, et la quatrième dans la collection de ses œuvres. Sa *Réfutation de la profession de foi du vicaire savoyard*, de J.-J. Rousseau, parut à Berlin, 1763, in-8°. Son poëme de *Joseph*, charmant ouvrage, dont le style, dans sa noble simplicité, se rapproche des temps primitifs, en conservant toute l'élégance et la pureté de la langue française, fut traduit en espagnol, en anglais et en allemand, reçut partout le même accueil, et par-tout on éprouva le même charme à sa lecture. Il a eu six éditions consécutives; la septième est celle de la collection complète. En 1767 il avoit publié une brochure intitulée *De l'influence des belles-lettres sur la philosophie*, et en 1769 un *Eloge de Corneille*. Ces deux ouvrages, ainsi que la réfutation de la profession de foi du vicaire savoyard, ne se trouvent pas dans la collection de ses œuvres. En 1775 il publia *Guillaume de Nassau*, poëme rempli de nobles et grandes idées; ce même poëme, qui reparut en 1797, sous le titre *des Bataves*, pèche par l'invention, et n'ajouta point à la réputation de l'auteur. Sa traduction de l'*Odyssée*, 3 v. in-8°, vit le jour en 1785; la 2e édition est de 1788, et la 3e se trouve dans les œuvres complètes. En 1802, il publia sa traduction d'*Herman et Dorothée*, ouvrage de Goethe. Ce fut son dernier ouvrage. Les graces du style, la délicatesse des expressions ne se ressentent point de l'âge du traducteur (il avoit alors 72 ans); c'est que l'extrême sensibilité ne vieillit jamais; c'est qu'elle conserve, sous les glaces de l'âge, toute la fraîcheur des jeunes années. La vieillesse de Bitaubé ne fut point troublée par l'humeur qu'inspirent des regrets superflus. Uni à une femme respectable, éclairée, simple et modeste, il a paisiblement traversé la vie avec elle. Il est mort le 22 novembre 1808. Il étoit depuis long-temps membre de l'académie de Berlin; mais comme toutes les familles françaises, bannies par l'impéritie de Louis XIV, et le fanatisme de sa maîtresse et des prêtres, tournoient toujours leurs regards vers leur ancienne patrie, Bitaubé, quoique caressé à Berlin, ne chérissoit que la France, et n'aimoit que le séjour de Paris, où, dès long-temps, il étoit, en qualité de savant et de littérateur, agrégé à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il se fixa, au commencement de la révolution, dans cette capitale, où il a toujours joui de la plus grande con-

sidération. Il fut un des premiers appelés à l'institut, et, comme président, il eut l'honneur de rendre compte des travaux de cette société. Quelque temps après, il fut nommé membre de la légion d'honneur. Il laissa en mourant quelques manuscrits; ils furent achetés à sa vente pour la modique somme de 15 fr. Ses œuvres complètes forment 9 vol. in-8°, Paris, 1804.

* BITHNER (Victorin), savant, Polonais de naissance, mort en 1664. Il étoit venu jeune en Angleterre, et avoit pris ses degrés à Oxford; où il professa l'hébreu pendant long-temps. Il passa ensuite à Cambridge, et enfin à Cornouailles, où il exerça la médecine. Bithner a laissé plusieurs ouvrages, dont le principal est intitulé *Lyra prophetica Davidis regis, sive analysis criticopractica psalmorum*, in-4°.

† BITIAS *et* PANDARE, deux frères, fils d'Alcamor, de Troie, que leur mère Hiéra avoit élevés dans les forêts. Ces héros, à qui Enée avoit confié la défense de la nouvelle ville de Troie en Italie, comptant trop sur leur courage, et voulant braver Turnus et les Rutules, ouvrirent une porte de la ville, et défièrent l'ennemi d'approcher. Les Rutules, animés par leur roi, vinrent fondre sur eux, les tuèrent, et se rendirent maîtres de la ville.

I. BITON, mathématicien, qui vivoit vers l'an 335 avant J. C., a composé un *Traité des machines de guerre*, qu'on trouve dans les *Mathematici veteres*, Paris, 1593, in-fol.

* II. BITON. *Voyez* CLÉOBIS.

* BIVAR (François), religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Madrid en Espagne, au commencement du 17e siècle, et mort en 1636. Après avoir enseigné pendant quelque temps la philosophie et la théologie dans son ordre, il fut envoyé à Rome en qualité de procureur général. On a de lui, I. quelques *Vies des saints*. II. *Traité des hommes illustres de Cîteaux*. III. Des *Commentaires sur la philosophie d'Aristote*. IV. *Traité de l'incarnation*, *etc.* Il a aussi publié une chronique de Flavius Lucius Dexter, que quelques critiques ont traité d'imposture.

* BIVERO (Pierre), né à Madrid en Espagne en 1572, mort en 1656. Il entra chez les jésuites en 1593. En 1616, il fut envoyé en Flandre, où il devint prédicateur des archiducs Ferdinand et Isabelle-Claire Eugénie, et confesseur du marquis d'Hacton, gouverneur des Pays-Bas pour le roi d'Espagne. Revenu à Madrid de son ambassade, il y fut nommé recteur du collége. On a de lui plusieurs ouvrages de piété en espagnol.

* BIUMI (Paul-Jérôme), de Milan, étudia la médecine à Pavie, où il prit ses degrés en 1685; en 1699, il fut nommé démonstrateur d'anatomie dans l'hôpital de sa ville natale. Il a publié plusieurs ouvrages sur cette partie, dont les bibliographes qui en donnent les titres ne font pas grand cas. Son style est prolixe: comme il avoit beaucoup lu, il veut prouver ce qu'il avance par une foule de citations; mais il n'en soutient pas moins de vieilles erreurs. Ce médecin mourut à Milan en 1731, dans un âge fort avancé.

* BIZARI (Pierre), historien italien, qui florissoit dans le 16 siècle, a laissé des ouvrages estimés: I. *Senatus populique Genuensis rerum domi forisque gestarum atque annales*, Antverp., C. Plantin, 1579, in-fol. Ce volume renferme beaucoup de choses curieuses, entre autres la relation de huit différentes

expéditions faites par les chrétiens en Syrie. II. *Historia rerum Persicarum*, Antverp., 1583, in-fol. III. *Historia delle guerre fatte in Ungheria dall' imperator de Christiani contra quello de Turchi*, etc., in Lione, 1569, fort rare. Le même ouvrage, traduit en latin par l'auteur, Bâle, 1573, in-8°. IV. Un traité *De optimo principe*, plusieurs *Poëmes* et *Opuscules*, etc.

I. BIZAS, fils de Céressa, et petit-fils d'Inachus, roi d'Argos, est regardé comme le fondateur de Byzance, l'ancienne Constantinople.

II. BIZAS, sculpteur grec, de l'île de Naxos, imagina de tailler le marbre en forme de tuile, pour en couvrir les temples. Il vivoit 560 ans avant J. C.

† BIZOT (Pierre), chanoine de Saint-Sauveur-d'Hérisson, dans le diocèse de Bourges, est auteur de l'*Histoire métallique de la république de Hollande*, imprimée in-fol., à Paris, en 1687; et réimprimée par Pierre Mortier, à Amsterdam, 1688, en 3 vol. in-8°. Cette édition est très-belle. L'histoire de Bizot la méritoit; elle est curieuse et intéressante; mais celle de Vanloom, 1732, 5 vol. in-fol., est beaucoup plus complète. Bizot a traduit en latin le poëme du *Lutrin* de Boileau. Il mourut en 1696, âgé de 66 ans.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

ERRATA DU DEUXIÈME VOLUME.

Pag. 5., col. 2, lig. 23, 1500 : *lisez*, 500.
Pag. 73, col. 2, lig. 9, *statuts* : lisez, *statues*.
Pag. 16, col. 1, lig. 37, 1658 : *lisez*, 1768. — *Ibid.*, col. 2, lig. 35, vesion : *lisez*, version.
Pag. 34, col. 1, lig. 24, Athendus : *lisez* : Athenæus. — *Ib.*, col. 1, lig. 41, traduction : *lisez*, édition. — *Ib.*, col. 2, lig. 1, à Paris : *lisez*, a paru en. — *Ib.*, lig. 16, second : *lisez*, fécond.
Pag. 43, col. 2, lig. 24, 1572 : *lisez*, 1472.
Pag. 49, col. 2, lig. 48, 1751 : *lisez*, 1651.
Pag. 55, col. 2, lig. 24, l'*Arche* : lisez, l'*Archée*.
Pag. 60, col. 1, lig. 2, *Huitanes* : lisez, *Huictaines*.
Pag. 62, col. 1, lig. 27, *Dominii* : lisez, *Domitii*.
Pag. 83, col. 2, lig. 8, ils trouvèrent : *lisez*, il trouva.
Pag. 86, col. 2, lig. 37, Mazachelli : *lisez*, Mazuchelli.
Pag. 100, col. 1, lig. 49, 548 : *lisez*, 546.
Pag. 115, col. 1, lig. 6, Perau : *lisez*, Péreau.
Pag. 118, col. 2, lig. 1, Cartane : *lisez*, Carnate.
Pag. 130, col. 2, lig. 33, *le jardinier des anémones* : lisez, *le jardin*.
Pag. 133, col. 1, lig. 36, les systèmes : *lisez*, ses systèmes.
Pag. 139, col. 2, lig. 19, *revere* : lisez, *tevare*. — *Ib*, *ib.*, lig. 21, *licorus*, lisez *acque*.
Pag. 157, col. 1, lig. 2, pour que : *lisez*, parceque.
Pag. 160, col. 2, lig. 42, *liberatis* : lisez, *libertatis*.
Pag. 168, col. 2, lig. 11, *conciliorum* : lisez, *consiliorum*.
Pag. 177, col. 2, lig. 43, 6e siècle : *lisez*, 16e siècle.
Pag. 190, col. 1, lig. 27, en 1530 : *lisez*, 1550. — *Ib.*, col. 2, lig. 21, il est allé : *lisez*, il alla. — *Ib.*, *ib.*, lig. 22, il est revenu : *lisez*, il revint.
Pag. 193, col. 2, lig. 13, commenteur : *lisez*, commentateur.
Pag. 227, col. 2, lig. 48, Leyde 1784 : *lisez*, Leyde 1674.
Pag. 239, col. 2, lig. 13 : *supprimez*, Il mourut le 16 juin 1655.
Pag. 245, col. 2, lig. 9. *et* 1710, celle d'*Homère* 2 vol. in-4° : *lisez*, *Homeri opera, græcè et latinè*, Cantabrigiæ, 1711 2 vol. in-4°.
Pag. 264, col. 2, lig. 11, un dormeur : *lisez*, une dormeuse. — *Ib.*, lig. 24, compagnie de Gascogne : *lisez*, compagnie de cavalerie en Gascogne.
Pag. 289, col. 1, lig. 44, supprimez III. *La république des Hébreux*, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8°.
Pag. 298, col. 2, lig. 42, M. Jerieys : *lisez*, M. Serieys.
309, col. 2, lig. dernière, Guillaume : *lisez*, Guilmeau.
Pag. 312, col. 1, lig. 27. Son principal ouvrage est un journal etc. : *lisez*, il a travaillé concurremment avec le marquis de Mirabeau, au journal intitulé les *Ephémérides du citoyen*, qui fut continué par M. Dupont de Nemours.
Pag. 322, col. 1, BAULAT : *lisez*, BAULOT.
Pag. 336, col 1, lig. 5, 3 vol. in-12 : *lisez*, 2 vol. in-12.
Pag. 346, col. 2, lig. 42, sa mère : *ajoutez*, ces ouvrages n'ont point été imprimés.
Pag. 385, col. 2, lig. 7, en 1665 : *lisez*, en 1763. — *Ib.*, *ib.*, lig. 28, Leyde en 1630 : *lisez*, Leyde en 1650. — *Ib. ib.* lig. 32, en 1708 : *lisez*, en 1808.
Pag. 389, col. 1, lig. 6, *perenigrator* : lisez, *peregrinator*.
Pag. 390, col. 2, lig. 17, moralité : *lisez*, mortalité.
Pag. 391, col. 1, lig. 43, *lucuplexior* : lisez, *locupletior*. — *Ib.* col. 2, lig. 28, 1041 : *lisez*, 1641.

Pag. 397, col. 1, lig. 49, Alcine : *lisez*, Alciat.
Pag. 404, col. 24, lig. 14, à : *lisez*, sur.
Pag. 406, col. 2, lig. 3, 1370 : *lisez*, 1570.
Pag. 416, col. 2, lig. 17, dix : *lisez*, deux.
Pag. 417, col. 2, lig. 32, 24 : *lisez*, 80.
Pag. 428, col. 1, lig. 41, *sopro* : lisez, *sopra*. — *Ib.*, *ib.*, lig. 49, *sopra dell'* : lisez, *sopra l'origine dell'*.
Pag. 437, col. 2, lig. 37, *Cazone* : lisez, *Canzone*. — *Ib.*, *ib.*, lig. 49, *sur*, lisez, *sue*.
Pag. 439, col. 1, lig. 13 et 14 Ameypoort : *lisez*, Amersfort.
Pag. 456, col. 2, lig. 46, jansénisme : *lisez*, jésuitisme.
Pag. 458, col. 1, lig. 44 et 45, d'Abanzis : *lisez*, d'Abauzit.
Pag. 466, col. 1, lig. 30, 1611 : *lisez*, 1615.
Pag. 468, col. 1, lig. 28, *indicis* : lisez, *indices*. — *Ib.*, *ib.*, lig. 34 et 35, *de personis seu commentatio larvis* : lisez, *commentatio de personis seu larvis*.
Pag. 471, col. 2, lig. 25, *chemica* : lisez *chimica*.
Pag. 475, col. 2, lig. 2, l'*analyse* : lisez, l'*analyste*.
Pag. 483, col. 2, lig. 23, minstre : *lisez*, ministre.
Pag. 484, col. 2, lig. 22, ainsi : *lisez*, aussi.
Pag. 491, col. 2, lig. 41, 1683 : *lisez*, 1685.
Pag. 493, col. 1, lig. 13, exécution : *lisez*, expédition. — *Ib.*, *ib.*, lig. 15, Saveray : *lisez*, Savenay.
Pag. 498, col. 2, lig. 35, Vatignon, *lisez*, Varignon.
Pag. 501, col 1, lig. 29, 1775 : *lisez*, 1575.
Pag. 503, col. 1, lig. 4 : *supprimez*, en 1665.
Pag. 511, col. 1, lig. 24, Bettence : *lisez*, Belesme.
Pag. 518, col. 2, lig. 3, Boullogne : *lisez*, Boullongne. — *Ib.*, *ib.*, lig. 25, Saint-Luc : *lisez*, Saint-Leu.
Pag. 524, col. 2, lig. 48, *collectiorum* : lisez, *collectionum*.
Pag. 525, col. 2, lig. 7 : déclarée, *lisez*. éclairée.
Pag. 530, col. 1, lig. 27 : *supprimez*, en 1579.
Pag. 537, col. 2, lig. 4, 1709 : *lisez*, 1759.
Pag. 539, col. 1, lig. 10, 1780, *lisez*, 1680. — *Ib. ib.*, lig. 12, *supprimez*, 1680 — *Ib.*, col. 2, lig. 36, Gorida : *lisez*, Gouda.
Pag. 542, col. 1, lig. dernière, *elogi* : lisez, *elogia*.
Pag. 545, col. 1, lig. 24 : *supprimez*, 1582.
Pag. 554, col. 1, lig. 38, 39, 40 : *supprimez*, sous le titre de *Archiletium prospettiva*, 1740 in-fol. — *Ib.*, col. 2, lig. 32, 1638 : *lisez*, 1538.
Pag. 558, col. 2, lig. 21 et 50, *delectis* : lisez, *detectis*.
Pag. 561, col. 1, lig. 27, *concilium* : lisez, *consilium*.
Page 568, col. 2, lig. 4, 1785, âgée de 55 ans : *lisez*, 1795, âgée de 65 ans.
Pag. 577, col. 2, lig. 19, l'astre : *lisez*, l'être.



P. Bellefonds del.t et sc.



P. Bellefonds delᵗ et sc.

Pl. 8.



P. Bellefonds del.t et sc.



P. Bellefonds del.t et sc.



P. Bellefonds del.t et sc.



P. Bellefonds del.t et sc.

